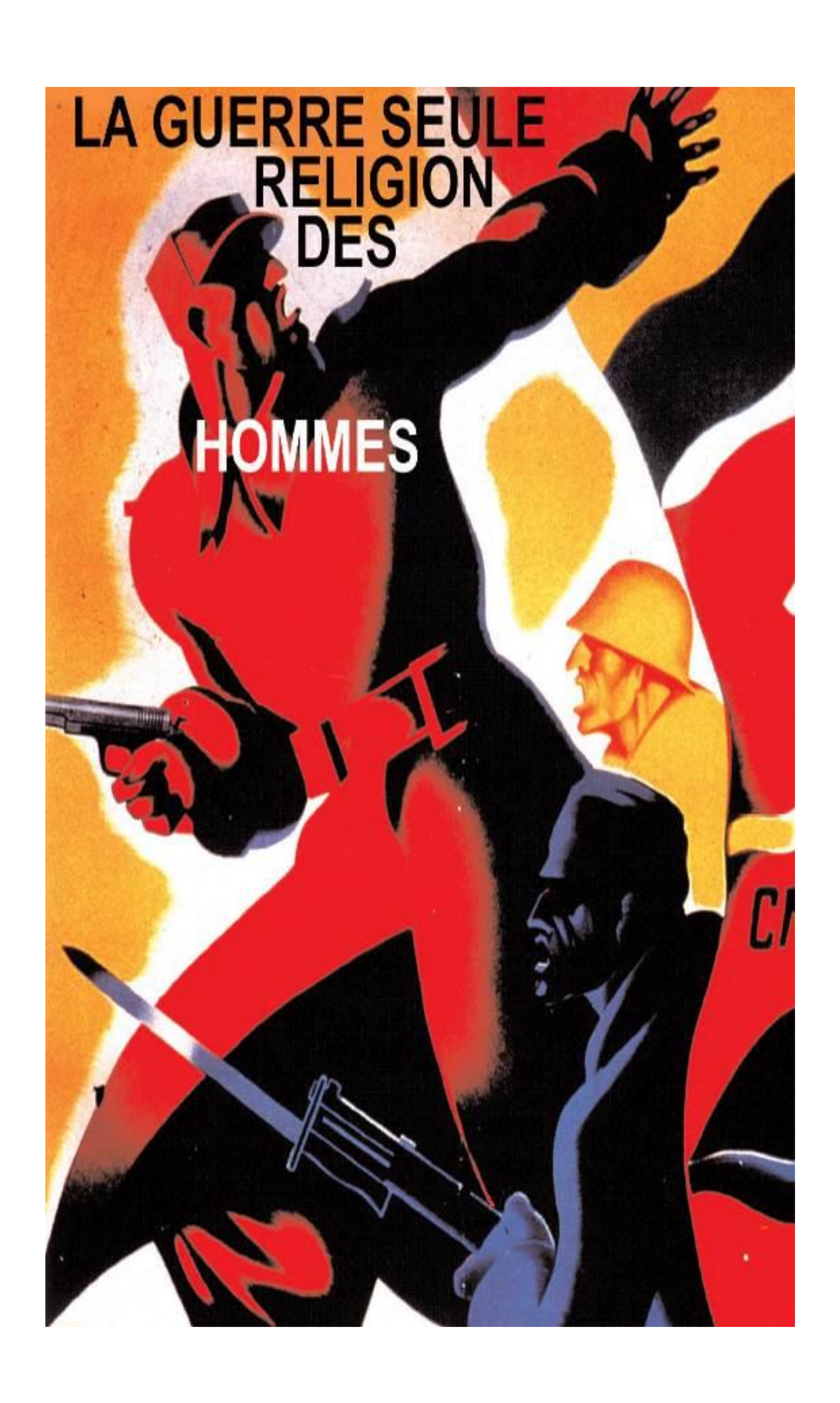

LA GUERRE SEULE
RELIGION
DES
HOMMES

LA GUERRE : SEULE RELIGION DES HOMMES
Claude Paquet

La fascination de la guerre

Au commencement des temps, les hommes vivaient en paix (ou à peu près). C'est l'ère du matriarcat australopithèque. C'est ce que du moins nous assurent les anthropologues et préhistoriens contemporains...

Au commencement était l'errance; errance de l'Australopithèque primordial de 7 à 2 millions d'années. Pendant des millénaires, l'Australopithèque fut essentiellement végétarien et vivra une errance de la cueillette, se déplaçant d'un endroit à l'autre à la recherche de la nourriture nécessaire. Cette activité était essentiellement individualiste, chacun étant responsable de sa survie. Nous pouvons parler ici d'une relative coexistence pacifique entre les groupes hominidés dans un monde totalement cruel.

L'agressivité était essentiellement de nature défensive. (Chatwin) Il s'agit de s'imaginer notre ancêtre arboricole vivant dans un environnement de prédateurs carnivores, pour comprendre qu'il soit régulièrement attaqué et que toute son agressivité de végétarien soit pointée vers la défense pour sa survie. On pense aussi à l'agressivité défensive de la mère protégeant sa progéniture. C'est l'ère du matriarcat centré autour de la femelle, car non seulement, elle donne la vie mais surtout, elle la protège, elle est la garantie de l'évolution de l'espèce. Cette ère matriarcale durera près de 5 millions d'années, durée plusieurs fois supérieure à celle du patriarcat qui date lui d'environ 2 millions d'années jusqu'à nos jours. Le régime alimentaire matriarcal était essentiellement basé sur le végétarisme (la cueillette) tandis que celui du patriarcat était axé principalement sur la viande (la chasse). La femelle sera de tout temps associé au monde végétal, à la terre nourricière, à l'agriculture, à la fécondité de la vie.

Les périodes de surpopulation dans les groupes d'Australopithèques végétariens enclenchaient des mécanismes de régularisation dont le principal était l'exclusion sociale des jeûnes mâles, par le mâle alpha, classés comme surnuméraires et poussés à vivre aux limites du territoire revendiqué par le groupe. Ces «superflus» n'ont pas accès aux ressources alimentaires du groupe, ni accès aux femelles pour l'accouplement. Non-reproducteurs, les superflus, souvent solitaires, privés de la protection du groupe, subissent cruellement les menaces du monde extérieur et sont plus exposés à devenir la proie de féroces prédateurs carnassiers. Exclus également des territoires nourriciers où abondent les ressources, ils font face souvent à la disette si bien qu'ils doivent régulièrement parcourir de longue distance pour satisfaire leur besoin.

«Le chemin se fait en cheminant»

Puisqu'ils ne peuvent plus compter sur le groupe pour les aider et les soutenir, ils sont condamnés à reformer avec les autres exclus une nouvelle communauté susceptible de pourvoir à leur besoin. Parce que jeunes, ces superflus sont plus aptes à expérimenter de nouveaux comportements et ont souvent le loisir d'observer le comportement des prédateurs afin de mieux se protéger contre eux.

Dans l'ensemble, ils découvrent ainsi non seulement des nouveaux comportements mais aussi de nouveaux aliments. En période de famine, ils n'hésitent pas à aller goûter aux carcasses d'animaux délaissés par les carnassiers. D'abord accidentels, ces comportements deviennent progressivement habituels : piller le nid des oiseaux pour y dérober les oeufs ou dévorer les oisillons, manger le placenta et les fœtus avortés naturellement, consommer de jeûnes animaux naissants. Ainsi se met en place un régime alimentaire de remplacement qui deviendra rapidement complémentaire au végétarisme initial.

Lorsque des changements climatiques importants comme les glaciations se pointent à l'horizon, surviennent alors avec eux des perturbations qui bouleversent tout l'écosystème de la flore et de la faune : les stricts carnassiers meurent de la rareté des animaux, les stricts végétariens meurent de la pénurie des plantes et fruits, seuls les superflus, à la fois carnivores et végétariens, ont su s'adapter aux nouvelles conditions environnementales. Les exclus sont devenus les dominants d'un nouveau paradigme existentiel, ils forment des communautés «du futur» et adoptent des comportements tels que l'action directe de prédation en groupe, ancêtre de la chasse. Ainsi, tout s'est passé comme si les mécanismes d'exclusion avaient «programmés» les mécanismes transformateurs qui ont permis la naissance des hominiens. En somme, les marginaux ont sauvé notre espèce de l'extinction naturelle en lui offrant un meilleur équilibre écologique qui a accru notre autonomie vis-à-vis le milieu naturel ambiant. (Moscovici, 1994)

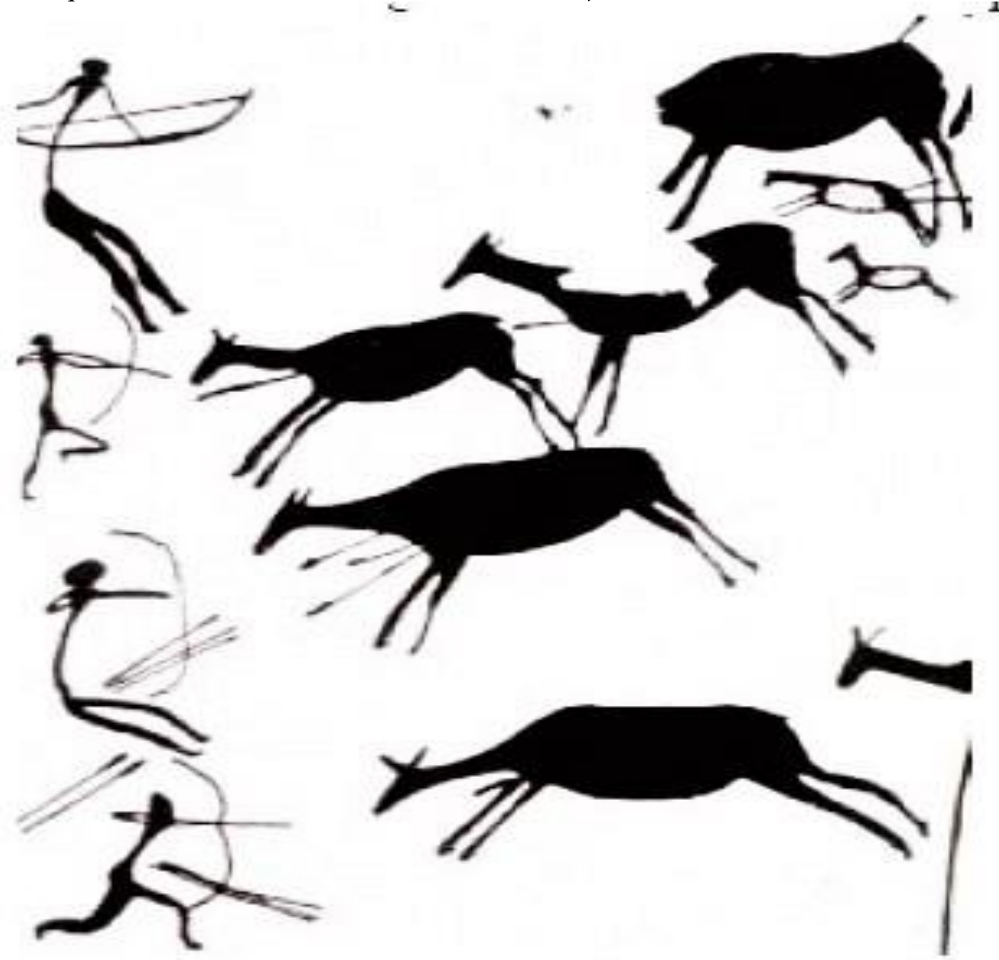
Des différentes familles d'Australopithèques, seule la lignée de l'Australopithèque africanus et ses descendants comme Homo habilis, Homo erectus, Homme de Neandertal et finalement Homo sapiens appelé aussi Cro-Magnon intègrent la viande à leur menu; devenant ainsi omnivores. L'intégration de la viande dans leur régime alimentaire est d'une importance capitale dans l'histoire de l'évolution et marque les débuts de la chasse après une longue période de charognage dont le cannibalisme. En effet, seule la lignée de l'Australopithèque omnivore (Homo habilis) survivra; les végétariens stricts disparaîtront, incapables de compenser les effets néfastes des périodes de glaciation sur les plantes qui les nourrissaient; affaiblis, ils deviennent des proies faciles pour les carnivores. Homo habilis doit sa survie aussi à un changement anatomique majeur : l'allongement des jambes qui lui permet d'atteindre éventuellement la station debout, libérant ainsi les mains vers d'autres occupations. Son seul code de "conduite" est la nature, il est le langage de la nature où tout se joue au niveau des instincts et des comportements innés. De végétarien à omnivore donc aussi carnivore, il adapte son comportement à son nouveau régime alimentaire et adopte la chasse comme autre moyen de subsistance. Avec la chasse, le cerveau de l'Australopithèque double de volume, non pas du jour au lendemain, mais répartie sur quelques centaines de milliers, voire millions d'années. (À cette époque, on prenait le temps nécessaire pour bien faire les choses).

Les plus anciennes traces de violence apparaissent dans un contexte particulier, celui du cannibalisme. Un premier cas est attesté chez des Néandertaliens d'il y a 78 000 ans, en Espagne, à travers des marques caractéristiques sur des ossements humains. On ne sait s'il s'agit d'hommes tués pour être mangés ou de parents dont on aurait consommé certains organes après leur mort.

Patiemment, le Néandertalien désavantagé par la nature, créera, à partir d'os (couteaux, massue) et de branches (sagaie), les armes nécessaires à sa survie. Sans les armes, il est fort à parier que nous n'existerions pas. Car les hordes de la préhistoire vivent dans un monde de terreur et de cruauté sans merci où la mort était non-pensée, elle arrivait tout à coup, «tuer pour vivre» point final. L'Australopithèque avait peur, oui ! par instinct mais la peur de mourir n'existait pas.

Il était une fois un animal qui tue

Pour la première fois, une activité (la chasse) requiert l'association des membres du groupe en vue d'un objectif précis et la coopération dans le partage du gibier abattu. Ainsi naîtra la notion de groupe, de tribu ou si l'on préfère de la sociabilité nécessaire à l'attaque (la chasse) mais aussi à la défense contre les autres prédateurs. L'arrivée de la viande dans le régime alimentaire introduit dans le comportement l'agressivité offensive nécessaire à l'attaque du gibier (prédation) qui vient compléter l'agressivité défensive des arboricoles végétariens. Dorénavant, le développement de l'agressivité chez l'Australopithèque suivra les règles de la chasse. On assiste ainsi pour la première fois à un partage des tâches : l'agressivité maternelle défensive servira principalement à protéger le camp et les nouveaux-nés et cueillir les baies, les noix, les tubercules et les fruits pendant que le mâle prédateur chassera ; bien que la femelle puisse participer parfois à l'effort de prédation par la chasse aux petits gibiers aux alentours du camp de base. (Ici point de sexisme, l'agressivité de la femelle étant identique à celle du mâle en intensité du moins)



L'anthropologue économiste Marshall Sahlins (1972) estime que «le chasseur-cueilleur pouvait amasser ce qui était requis pour vivre (nourriture, abri, plantes médicinales, outils) après quinze heures d'effort par semaine; ainsi le reste de son temps il l'utilisait librement pour le jeu et le repos. Telle était la société d'abondance originelle.» Notre ancêtre avait donc le temps de jouer mais aussi de se concentrer et de réfléchir sur sa condition et surtout d'expérimenter. (Rasmussen, 2004)

«Avec l'Australopithèque (Homo Habilis), entre 3 millions et 1 million d'années, les premiers outils apparaissent, traces d'un comportement technique, extérieure à l'anatomie. La reproduction des mêmes gestes organisés en séquences logiques et efficaces prouve l'existence des premiers concepts. La manipulation et l'usage de ces outils formaient un moteur à l'enchaînement des idées. On retrouve des restes de chasse et de ramassage montrant l'observation et la prévision du comportement animal. En particulier des abris aménagés indiquent l'existence d'un lieu de retrouvailles, d'un endroit protégé où les jeunes pouvaient être éduqués et les femmes nourries par les chasseurs, Ceci implique l'existence de processus d'apprentissage prolongé par rapport aux autres primates donc d'un mode éducatif permettant la transmission d'un comportement social acquis. Les éléments aux origines des premières expériences métaphysiques étaient donc présents : l'émergence de la conscience entraînant la création (la révélation) de son équivalent dans le domaine sacré (inconscient) inaccessible par la raison ». (Bernard G. Campbell ed., Humankind emerging, 4e ed., Boston-Toronto, 1983, p. 228)



Le chasseur archaïque, comme un têtard devient grenouille, acquiert, assimile, découvre les exigences de sa nouvelle condition de guerrier ; les techniques de fabrication d'objets nouveaux feront faire un bond prodigieux à l'humanité. Cette période du Paléolithique supérieur est la période évolutive la plus brillante, la plus riche et la plus complexe de la préhistoire vue sous l'angle du développement humain de la conscience et de la société. Un véritable coup d'accélérateur. Des armatures, des manches, des leviers viennent meubler la quincaillerie des outils domestiques. Des

objets décoratifs autres que "religieux" apparaissent. L'espace se structure, camp de base, camp saisonnier, l'habitat est mieux organisé, délimité par des parois. La chasse se spécialise : chasseurs de gros gibiers (mammouths, rhinocéros), chasseurs d'animaux de troupeaux (chevaux, rennes); chaque spécialité possédant des techniques, des armes appropriés et des rituels qui lui sont propres.

« Le chaman prépare le rite de l'outlickan meskina, cérémonie des Pistes de l'os de l'épaule ou Lecture de l'omoplate. Ce rituel est d'une grande importance symbolique et spirituelle pour la communauté innue. Une fois, l'omoplate retiré de la carcasse du caribou, celui-ci est exposé aux charbons ardents. La chaleur du feu fait craquer l'os de tous les côtés. Ces fêlures donnent la connaissance de choses qui touchent à la chasse et autres présages. Ainsi, une longue fêlure en ligne droite d'une extrémité à l'autre signifie mort ou famine, une courte en zigzag sans ramifications veut dire misère. Les fêlures en forme de rameaux avec de petites taches brûlées sur les bords indiquent l'abondance. Quand ces taches se trouvent près du pied de l'os, c'est signe que le gibier est tout près. Plus elles s'en éloignent, plus grande sera la distance parcourue pour le rejoindre. Enfin, la plus grande tache de brûlé indique toujours le camp de la tribu à partir duquel les Innus peuvent s'orienter dans leur chasse ». (Comeau, p. 142-143, p.248-249)

Si bien que l'outil est indissociable du sacré. Non seulement, il assure la survie et le développement de l'espèce mais il produit tout un univers de relations mythico-religieuses, ne serais-ce que la maîtrise de la distance par le lancé de la sagaie, qui nourrit autant l'imagination créatrice que le corps.

Cette capacité manuelle maintenant bien adaptée de la fabrication d'objets fait un bond conceptuel majeur. À nouveau les archétypes se visualisent par l'image mythique mais cette fois-ci, elle est artificielle, créée par l'homme, c'est la naissance de l'art.

« Toute religion comme toute autre forme comportementale dérive de la préhistoire. (...) A chaque étape du développement de la connaissance, de l'emprise de la conscience sur le monde, se met en action le fonctionnement mythologique approprié (E. Cassirier, 1972).

En effet tout change de signification quand l'art s'introduit dans la technique de fabrication d'objet. Des coquillages, des pierres incrustées dans le bois ciselé des manches de couteaux apparaissent ; à l'objet utilitaire, l'Australopithèque pense à le rendre agréable à l’œil.

« Un saut conceptuel est ainsi accompli : de l'image sélectionnée (par exemple un fossile) à celle fabriquée par l'homme incorporant dès lors, sous une forme figée, leur valeur et leur sens. Maîtrisées par la volonté humaine, ces expressions symboliques se substituent au naturel prolongeant l'emprise humaine, analogue à celle d'un Créateur. Contrôle de la nature par l'esprit, l'image offre à l'homme une extension de son pouvoir ». (M. Otte, 1993, p. 63)



Ces outils fabriqués par l'Homme de Néandertal à partir d'os sont des lissoirs. Ils servaient à lisser les peaux de bête pour les rendre plus résistantes. Crédits : Abri Peyrony & Pech-de-l'Azé

C'est ainsi qu'au niveau du sacré apparaissent les "images fabriquées" de main d'homme : la sculpture. L'art a alors comme fonction de révéler l'homme à lui-même. C'est par la médiation de l'objet créé que l'humain apprendra à se connaître ; à cette époque l'art est essentiellement pédagogique :

«N'en doutons pas : tout ce que l'homme rajoute au besoin sans aucune satisfaction supplémentaire, ce qu'on appelle l'art, n'a qu'un seul mobile : se manifester à lui-même qu'il n'est pas qu'un vivant; qu'il n'est pas seulement un être qui mange, qui boit, qui dort, qui combat, qui se déplace mais un sujet spirituel qui sait si bien s'élever au-dessus des exigences de l'organisme...» (Gobry, 2002, p.25)

Dans le midi de la France et en Espagne, l'image fabriquée subit une profonde mutation irréversible : de la statuette à trois dimensions, on passe à la bi-dimensionnalité du relief sur paroi fixe ; l'«image plate», le dessin (peinture, écriture hiéroglyphique) est né. Puisque la surface (la paroi) le permet, nous assistons à l'apparition de l'art "monumental" qui sera réservé comme il se doit à la représentation de la notion d'un être supérieur dans des animaux gigantesques, art et sacré forment un tout. De nombreuses créatures hybrides, silhouettes vaguement humaines agrémentées d'attributs animaux, (déguisement du chasseur et du chaman) y apparaissent comme une sorte de mise en scène figurative de l'incarnation. L'opération chamanique viendra révéler à l'homme son essence spirituelle en lui faisant prendre conscience de sa capacité démiurgique. Alors que le groupe est tout concentré sur l'objet extérieur, le chaman lui renvoie l'image de l'intériorité comme un miroir.

Il était une fois la domination

La domination premier jalon vers la guerre

Art et religion ont donc une vocation publique et communautaire qui solidarise le clan et la caverne. Ces parois immenses, (espace intime propice au recueillement, au mystère) deviendront le lieu choisi, préfiguration déjà du temple, la cathédrale. Art et religion sont donc les courroies de transmissions des valeurs du clan, de ses connaissances techniques et permettent l'éducation des générations futures; fondement de la culture.

La culture marque définitivement la rupture du temps circulaire, cycliques des saisons. L’œuvre d'art devient témoin du temps linéaire, le contenu de l'œuvre figé dans le temps «impose l'idée du présent différent du passé, ses promesses la tournent vers l'avenir.» De plus en plus l'homme se saisit différent du modèle naturel. L’œuvre d'art auréolé de mystère devient objet d'envie, de possession, de pouvoir, donc de conflit : homme/culture versus femme/nature.

La caverne, ce temple archaïque sera investi par l'animus et servira strictement à la représentation, à la conception masculine de l'Univers et à la célébration des rituels qui s'y rattachent comme l'initiation des adolescents à la chasse, comme passage du monde féminin protecteur au monde masculin aventurier de la chasse où l'adolescent devenu homme acquiert sa première arme, signe de puissance. Ce sera le lieu de prédilection des danses rituelles et des extases chamaniques. Selon Leroi-Gourhan, il s'agit de la diffusion par contact d'un même système idéologique, notamment celui qui marque la « religion des cavernes ». (Les religions de la préhistoire, p. 84). L'idéologie et la «religion» du patriarcat ont trouvé leur «église», leur «mosquée», leur «synagogue».

Peu représentée symboliquement dans le dessin pariétal (art des cavernes), la femme en est également exclue physiquement. Chassée, l'expression de l'anima trouvera refuge dans l'espace domestique (reine du foyer) dans un lieu aménagé (décoration) à cette fin et la statuette (poupée) sera son mode de représentation.

« elles (statuettes) proviennent des niveaux d'habitation, par conséquent semblent être en rapport avec la religion domestique. (...) C'est le mérite de Leroi-Gourhan d'avoir mis en lumière la fonction centrale de la polarité masculin/féminin dans l'art

paléolithique, i.e. peintures et reliefs rupestres/statuettes et plaquette de pierre ». (Eliade, 1973, p. 31)

Le temps est donc venu d'essayer de comprendre pourquoi la femme se trouve chassée de la caverne ? Sur quoi, peut bien reposer cette exclusion. Revenons donc au monde de la chasse, car c'est de la chasse comme seul référant que l'homme «construit» son univers. Depuis longtemps déjà, le chasseur archaïque a acquis la conviction qu'il possède les forces de la mort parce qu'il contrôle le sang de l'animal. C'est par son intervention que le sang coule de l'animal d'où sa mort. Sa supériorité sur l'animal vient donc du fait que l'homme contrôle en acte l'écoulement du sang des «autres» et qu'il a surtout le contrôle sur son propre sang.

A l'intérieur de la caverne sacré, le langage atteint un pouvoir magico-religieux inouï grâce aux drogues naturelles dont certains chamans connaissent le pouvoir. Les paroles chamaniques pré-extatiques (poésie) suggèrent la vision d'un monde mystérieux où l'âme voyage et rencontre d'autres esprits (Et le verbe s'est fait chair - mantra). La poésie chamanique est transcendance, voilà sa force : l'homme peut quitter son espace terrestre, se détacher de la nature. C'est par la poésie que l'homme enfin perce le mystère de la transcendance initialement observée avec le feu et la fumée qui monte vers les cieux. Grâce à la parole poétique, le corps entre en extase, sorte de combustion interne telle (transe) que l'esprit acquérant les propriétés du feu, peut enfin s'élancer vers le Très Haut. Puisque les forces de l'anima sont terrestres, les Dieux de l'animus masculin habiteront désormais le ciel, domaine de l'Esprit.

Or, nous l'avons vu précédemment : le sang est sacré. Pour le chasseur Homo sapiens, le sang coule de la vulve de la femme comme le saignement de la blessure de l'animal associé à la mort. La vulve qui saigne, c'est la mort; confirmée par la biologie, la femme menstruée est non-féconde. La perte du sang chez la femme est comprise par l'homme comme un «acte impur» qui la discrédite comme «courroie» de transmission du sacré par les rituels. La femme est exclue du «sacerdoce».

« C'est parce que femme et en tant que femme, c'est à dire en tant que deuxième sexe, le sexe de la nature, que la femme est exclue de la fonction sacerdotale. (...) Le corps des femmes, plus précisément leur sang, semble, de façon plus ou moins consciente et explicite, la raison majeure pour leur refuser l'accès au sacrement de l'ordre et à la fonction sacerdotale ». (Veillette, Femmes et religions, p. 311,1995)

Mais alors pourquoi l'exclure aussi comme participante à l'assemblée ? Pourquoi la chassée de «l'église» pariétale, là où l'on célèbre la Vie spirituelle ? «Acte» impur = sang impur = être impur. Même si on reconnaît le caractère sacré de la femme à cause de sa transmission de la vie naturelle et terrestre, son «impureté» l'a rendu inéligible aux célébrations de la Vie spirituelle. Mais encore pourquoi ! Nom de Dieu! Justement à cause de lui, Dieu le Père (les grands totems collectifs sont presque toujours des animaux de sexe masculin).

« Dans une société et une culture masculines, légitimées par un Dieu masculin, « le refus dont la femme est victime, revêt un caractère sans doute sexuel », Interdiction de «communier à » son propre père. Interdiction de célébrer et de commémorer son propre père. Le tabou de l'inceste ainsi présent au coeur même des organisations sociales et religieuses. » (Veillette (Santerre), Femmes et religions, p. 311)

Qui dit fécondité, dit maternité, plusieurs statuettes en effet idéalisent les rondeurs maternelles : le culte de la mère-génitrice est fort répandu et bien établi par les statuettes sacrées...à la maison, au foyer.

Par contre, plusieurs autres pourvues de seins volumineux, de vulve, de hanches et fesses proéminentes représentent, à bien des égards, le fond obscur du monde sexuel et marquent l'obsession de l'homme pour les attributs féminins au point de les difformer énormément. Cette difformité des seins et de la vulve est d'autant plus remarquée que les traits du visage sont absents des Vénus préhistoriques. Qu'il s'agissent de la Vénus de Willendorf, de la Vénus de Lespugue, de la Vénus de Laussel et enfin de la Vénus de Montpazier à la vulve particulièrement développée, nous remarquons que le «visage est une surface uniforme, sans yeux, sans bouche et sans oreilles»; tout le regard est centré sur les organes génitaux et rien d'autre. Ces Vénus sont les vestiges érotiques de la jeune et discrète pornographie primitive.

«Les caractères paléolithiques de l'image humaine se retrouvent dans les autres arts préhistoriques de la planète et nous aident à mieux comprendre la nature du dédoublement de l'être humain que constitue l'image humaine. La sexualité humaine occupe une place essentielle dans la naissance de la créativité artistique. La représentation féminine graphique ou plastique est traitée différemment de la représentation masculine. (...) Une particularité liée à la précédente est l'absence fréquente de tête (visage), des bras et des pieds dans les représentations féminines, sculptées ou gravées, et cela à toutes les époques du paléolithique supérieur». (Jean-Pierre Mohen, Arts et Préhistoire, Éditions Pierre Terrail, Paris, 2002, p.186)

Il y aurait donc un sexe spirituel, premier, masculin et un sexe naturel, deuxième, féminin. Ici, l'androcentrisme archaïque mute en sexisme : la maman et la putain.

« Le sexisme peut se dissimuler sous les idéalisations de la femme qui la maintiennent dans un ordre de subordination aussi bien que sous les attitudes de mépris ouvert ». (King, 1989)

Aparté : (androcentrisme : qui acquiert les caractéristiques du mâle, du masculin à ne pas confondre avec anthropocentrisme : qui acquiert les caractéristiques du genre humain, homme et femme)

Encore une fois, l'homme s'approprie une force féminine au point de la dévaloriser complètement : dorénavant les liens du sang entre l'homme et son totem seront transmissibles (rites initiatiques) de génération en génération, du père au fils : les liens du sang. Le long processus de dépossession des attributs physiques et psychiques de la femme poursuit sa route. L'homme ultimement doit posséder toutes les forces de la nature y compris celles que la nature a conférées à la femme.


r

Une chose est indéniable, la caverne paléolithique est une structure imposée à la nature, reflet du pouvoir de l'esprit. C'est la matrice, où s'exprime la vie spirituelle. Il est curieux que l'art rupestre, l'art qui s'exprime dans la noirceur, soit aussi celui qui permet le passage de la lumière intérieure qui ouvre le passage de l'âme. Elle est lieu de passage de la terre vers le ciel où l'esprit de l'homme rencontre son totem, son Dieu. Au niveau psychologique, c'est le lieu de l'individuation par l'initiation où le Moi s'organise et parvient à la maturité ; une nouvelle relation s'établit entre l'individu et sa communauté, l'adulte y acquiert sa personnalité.

Maintenant divisé, le processus d'individuation nouvellement entamé ne peut se réaliser sans la prise de conscience de l'autre (altérité). L'homme et la femme apprendront à se connaître, à découvrir leur place respective dans le grand échiquier de la nature, principalement dans la connaissance de leur sexualité. Des notions

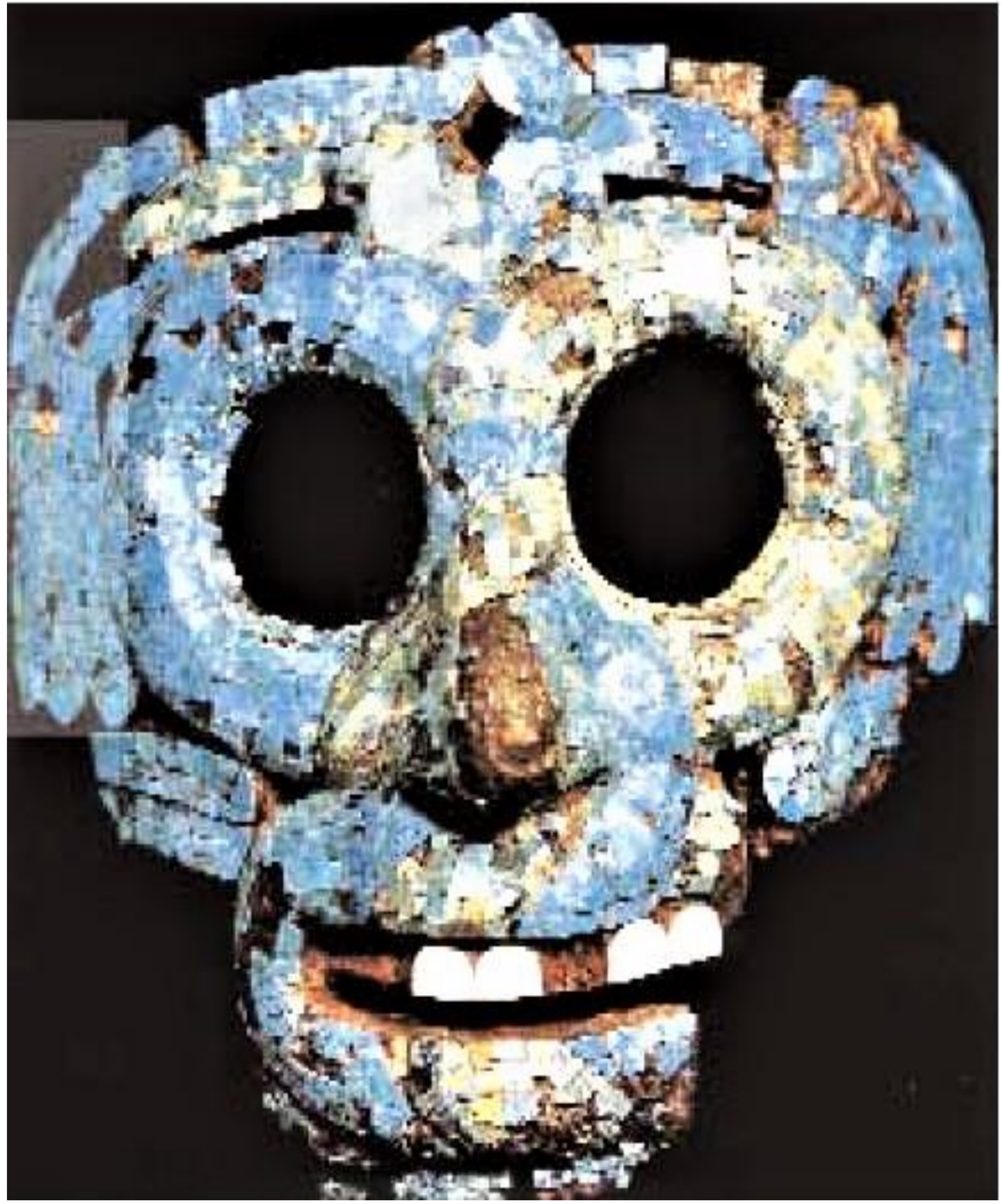
comme géniteur, fécondité, se révèlent. En somme, l'unité ancestrale de l'homme et la femme, la fusion des origines, ayant comme modèle biologique l'unicellulaire qui se complexifie en se divisant (binaire), accomplit le même cheminement complexe, cette fois-ci, par la conscience, la connaissance. Voilà la constante de l'évolution, plus la vie progresse, plus elle se complexifie. L'homme et la femme se découvre des rôles différents mais complémentaires dans la sexualité.

C'est donc des bouleversements majeurs qui s'annoncent au niveau de la spiritualité et de l'expression artistique. Les images humaines se multiplient. En fait, on assiste à une véritable transformation du sacré où les forces surhumaines prennent la forme de l'homme. L'individu tend désormais à maîtriser son destin par des représentations de sa propre image. Toute nature, sauvage et mystique est à la mesure, à la portée de son action; l'homme est libre. L'homme, dès la période mésolithique (10 à 15 mille ans) s'engage résolument à transformer le monde. La terre, symbole féminin, maternel, bascule dans le camp du masculin; les statuettes sacrées de la femme-génitrice ont un nouveau compétiteur qui vient affaiblir davantage la symbolique de la Terre-Mère : la statuette masculine fait son apparition et sera objet d'un nouveau rituel : la cérémonie de sacralisation (messe) de sa propre image. L'homme assume ainsi complètement son rôle moteur dans le déroulement et la transformation du monde mystique et de la nature.

L'art sacré prend une tournure tout aussi révolutionnaire : l'homme commence à vouloir créer Dieu à son image.

« Ils (les crânes surmoulés) portent les restitutions des chairs et des chevelures par du plâtre et de l'argile, le regard étant représenté par des coquillages incrustés aux orbites. (...) L'image sacrée est empruntée au registre humain fondés sur ses propres restes anatomiques et transformés en «oeuvre d'art» par l'adjonction de matériaux » Otte, 1993, p.84)

Si l'essence du Christianisme est l'Incarnation de Dieu en l'homme, on peut penser à rebours que la religion néolithique est celle de l'Incarnation de l'homme en Dieu.
Par contre, puisque cet art sacré était associé au culte des ancêtres, on peut imaginer qu'il s'agissait d'une reconstitution du défunt. Pour la première fois, l'homme cherche à recréer une entité par sa seule adresse ou habileté dans la manipulation «savante» de ses propres restes anatomiques. L'homme commence à goûter aux joies de la création démiurgique.



Si les Dieux prennent l'image symbolique de l'homme, qu'advient-il de la femme? La découverte de la céréaliculture (graminés) et de la végéculture (tubercules) amène avec elle un bouleversement prodigieux des valeurs spirituelles. Un nouveau mythe sacré prend forme qui exprime la relation intrinsèque entre la femme/nature et la végétation issue d'un acte primitif, presque inné, exécuté par la femme depuis des lustres : l'enfouissement du placenta (eaux des origines) qui devient rite de fertilité de la Terre-Mère. Par ce geste, la femme se substitue à la divinité en possédant une puissance biologique sacrée qui donne naissance aux végétaux, les tubercules enfouis dans le sol. La signification du mythe est évidente : les plantes alimentaires sont sacrées puisqu'elles proviennent du corps de la femme divinisée. En se nourrissant, l'homme mange une substance divine.



Le statuaire féminin devient, par le fait même, plus fidèle à son image mais reste toujours associé à la maternité, à la nature. Mais curieusement, c'est à cette époque qu'apparaît la statuette femme/serpent où ce dernier s'incruste au visage féminin. Cette association est tout à fait «logique» lorsque l'on sait que les champs cultivés servent de niches écologiques à plusieurs variétés de serpents qui se nourrissent de petits rongeurs et s'y reproduisent. Dans toutes les civilisations, le serpent est un ancêtre mythique fondateur des sociétés parce qu'associé à la fertilité féminine.

Pour contrebalancer ces forces agraires, les pasteurs nomades édifieront leurs propres symboles principalement axés sur la puissance en adoptant le taureau sauvage comme emblème spirituel. (À ne pas confondre avec le boeuf domestiqué, symbole agraire). Pour eux, c'est la semence abondante du taureau qui fertilise la terre. Le taureau est bien un animal primordial, que l'on retrouve dans l'art des cavernes du Paléolithique, associé à la force créatrice.



Changement tout aussi révélateur au niveau de l'espace sacré, on passe de l'ombre à la lumière; de la caverne au temple. En effet c'est au Néolithique ancien européen qu'apparaît une aire aux fonctions spécialisées bien délimitée dans l'espace du village. Ce temple confirme que l'autorité religieuse est désormais présente et qu'elle s'inscrit dans une convergence du pouvoir et du sacré. Nous sommes au début de la cité. Les croyances animistes des chasseurs s'estompent pour faire place aux nouvelles religions. Les masques liturgiques, principalement en tête d'oiseaux, accordent l'importance aux yeux, passage du regard, de l'intelligence et de la force mystique. Statuettes et masques sont regroupés sur une sorte d'autel au fond du Temple. Autre effet sur le sacré, l'apparition de fonctions sacerdotales réservées à une élite masculine (prêtrise) qui dorénavant s'occupera à réfléchir aux destinés de la communauté. Et fait attesté par les découvertes archéologiques récentes, la femme, malgré sa force acquise dans la symbolique du monde agraire, est toujours absente de l'iconographie générale du Temple «européen». (Eliade, 1976). Ce qui n'est pas le cas en Inde, en Asie, en Afrique et en Amérique précolombienne.

Enfermée dans la sphère privée, la femme est responsable de la charge physique et affective des membres du groupe. Ses tâches domestiques parce que «naturelles» sont non-quantifiées, non-mesurées, non-évaluées donc non-rémunérées. Dépossédée de sa production, elle est donc tenue à l'écart du pouvoir social et politique. Les femmes deviennent les gardiennes dévouées loyales, les courroies de transmission par l'éducation de valeurs culturelles qu'elles ne déterminent pas.



Mais plus encore, cette victoire sur l'anima porte en elle le «vrai péché originel» de l'humanité, le germe de toutes les répressions : la logique de la domination qui va du sexisme au totalitarisme. Affirmation confirmée par les travaux de l'École de Francfort (Adorno, Marcuse, Horkheimer, Benjamin, Habernas) dont Dialectique de la raison (1945) où l'on apprend « que la crise de la civilisation moderne ne découle pas d'abord de la domination capitaliste. Notre monde a basculé le jour où l'homme a entrepris de dominer la nature» et moi de rajouter, dominer la nature et la femme.

Car il est important de noter que c'est l'appropriation du domaine sacré donc des rites religieux et aussi de l'art par la confrérie des prêtres et chamans indépendamment d'un dieu masculin ou féminin qui détermine l'idéologie du pouvoir social et politique et le propage de génération en génération. Si bien qu'une société dite matriarcale qui vénère la Grande Déesse véhicule néanmoins l'idéologie masculine des rapports sociaux car les hommes se sont approprié la manifestation du mythe par la célébration, le contrôle des rituels.

Si aux origines du chamanisme, l'homme s'identifiait à l'animal, il en revêtait les attributs par le déguisement, on s'aperçoit très vite que le déguisement du chaman évolue rapidement vers la représentation féminine. Portant des costumes féminins où des seins y étaient dessinés, le chaman s'approprie les attributs de la femme pour mieux l'éliminer des célébrations. La personnification féminine du chaman/travesti permet de mieux communiquer avec les dieux. Ce n'est pas par hasard, si de tout temps, la femme fut investie du pouvoir de sonder la volonté des dieux et communiquer avec eux, comme la Sybille chez les Grecs (Jung) et «diseuse de la bonne aventure» d'aujourd'hui.

On voit bien que c'est l'institution religieuse contrôlée par l'homme qui a propagé les inégalités entre l'homme et la femme dans tout le tissu social et politique; ce que Montaigne décrit comme « la grossière imposture des religions.» Le clergé forme la société d'homme la plus drastique envers les femmes.

À la fin du Néolithique, tout est maintenant à sa place : la nature est de plus en plus soumise, le culte des morts et de la fertilité sont bien établis, les Dieux et Déesses agraires côtoient les icônes déifiées du chasseur paléolithique et du pasteur nomade, croyances et rituels sont célébrés au Temple décoré par des artistes mâles sous la supervision de «prêtres» masculins avec une cosmologie comportant le symbole du village comme «Centre du Monde» défendu par des guerriers aguerris. (Eliade, 1976). Bref, une «philosophie» générale de la vie, une culture où les pouvoirs spirituel, politique et guerrier sont entre les mains des hommes en recherche de puissance.

Cette nouvelle puissance fondamentale s'actualisera dans la répression des forces de l'anima dans la domination du corpus social par le patriarcat qu'il érigera longuement, patiemment en système politique.

« Nous savons (...) que le dimorphisme sexuel (ensembles des caractères non indispensables à la reproduction et qui permettent de distinguer les deux sexes d'une espèce) est enraciné dans les processus de reproduction et de socialisation des primates (...) Au cours de l'évolution de l'humanité, ce "pattern" de base s'est enrichi des comportements complexes développés par la chasse. (...) Les différences sexuelles

existantes furent encore accentuées. (...) L'une des conséquences les plus importantes de la chasse comme mode d'existence fut d'accentuer la différence entre les comportements des hommes et ceux des femmes. (...) Si nous nous rappelons qu'à ce stade de la civilisation primitive de la chasse, la taille du cerveau passe du simple au double (...), nous pouvons prendre la mesure des procédés que la sélection a mis alors en oeuvre et qui ont dû être d'une efficacité énorme. L'ancienne structure d'association des primates s'est transformée en une impressionnante structure nouvelle, celle de la chasse coopérative. (nda- origine de la diplomatie (alliances). De là aussi résulte que la politique est une «affaire d'hommes», avec ses comportements d'intimidation, sa phraséologie, ses réglementations écrites, ses vanités, ses conceptions bizarres de l'honneur: on a peur de paraître faible, on est disposé au combat et à la guerre, on fait étalage de grandeur viril et d'exaltation de soi-même. (...) Ces mécanismes de sélection ont influencé sur le comportement de tous les types masculins et produit ces résultats extravagants mais bien réels qui semblent si chers au Moi des hommes ». (Tiger et Fox, The Imperial animal, p.121-122, 1971.)

« Des travaux récents de l'anthropologie culturelle comme L'un et l'autre sexe, 1975, de Margaret Mead, on ne pouvait que retirer l'impression qu'il n'y a rien que l'on puisse considérer comme une nature spécifique de l'homme et de la femme. Mais si sujette à variation et à divergence que soit la répartition sociale des rôles entre les sexes selon les civilisations, la division multimillénaire du travail entre eux : chasse d'une part, maternité et éducation des enfants d'autre part, n'en a pas moins conduit à certaines constances que l'on peut définir en les radicalisant, par les oppositions polaires entre tuer et donner la vie, guerre et paix ». (Drewermann, Spirale de la peur, 1982, note 56, p. 367)

D'ailleurs, aucune société dite de nature et/ou matriarcale a survécu à son contact avec l'Occident patriarcal. Que l'on pense aux Amérindiens tant du Nord que du Sud.

Nous avons vu l'importance accordée au sang dans son rapport de filiation (lien du sang) entre dieu et l'homme et de son tabou (sang menstruel) qui exclue la femme du sacré ou plutôt qui relègue le sacré de la femme dans une sous-catégorie qu'est la religion domestique dont le temple est le foyer et les membres, la famille. Ce rapport au sang est à la base de la construction sociale de la différence homme/femme. D'autres pensent que l'incapacité des hommes à procréer justifie leur filiation avec Dieu. Peu importe car c'est justement parce que l'homme occupe la caverne comme lieu sacré qu'il peut se placer en position de domination. Ce qui lui permet de déterminer son idéologie, d'affirmer sa vision comme universelle : celle qui régit et définit le type de société et les rapports entre membres. Si bien, qu'il y a deux sexes naturellement différenciés mais une seule culture androcentrique; la victoire de la raison (animus) sur la nature (anima).

« On aboutit à une dichotomie quasi-absolue. L'homme, placé au centre de l'édifice social imaginé, est seul du côté de l'universel, du général, du social et du culturel. La femme est définie par rapport à lui et la différence qu'on est contraint de lui reconnaître ne peut être ni sociale, ni culturelle; elle relève du domaine biologique; la femme est du côté de la nature ». (N.C.Mathieu (Veillette), op, cit. p15)

Selon la pensée hindoue, la femme ne peut vouloir par elle-même, c'est l'homme qui décide; la femme est écartée du savoir très jeune pour s'occuper des travaux

domestiques. Le taoïsme en Chine, le shintoïsme au Japon lui réserve un sort identique, malgré l'existence de philosophie comme le Yin Yang chinois pour qui le masculin et le féminin sont complémentaires et non affectés par des catégories inférieures et supérieures, malgré l'existence de la déesse Amaterasu et du dieu Susano-o qui assure l'équilibre dans la société japonaise et dans l'Univers, ces sociétés demeurent quand même dominées par l'homme. Selon le bouddhisme, la femme nonne n'a pas le même statut que le moine et sa réincarnation dans un homme est la seule manière pour elle d'échapper à son état d'infériorité.

Devant une telle unanimité internationale, Engels en tirera cette conclusion en affirmant que « la victoire de l'humanité » repose sur «la défaite historique du sexe féminin ».

« En effet, le matriarcat, tout comme la maternité, est un état de nature qui a dû être transcendé pour laisser place à la culture. Les femmes n'ont pu effectuer ce passage, faisant elles-mêmes biologiquement partie de la nature. Le rôle de civilisateur revient au sexe non défini par sa biologie, aux humains dégagés de la nature : aux hommes. Ils ont pu développer la culture, la civilisation en dominant la nature et la partie de l'humanité qui lui est assujettie : les femmes. (...) Si les femmes ont été prédominantes à une certaine époque, c'est parce que leurs qualités intrinsèques étaient indispensables au début de l'humanité. (...) La «défaite historique du sexe féminin» qui doit être comprise comme une «victoire de l'humanité», a donc été une étape nécessaire dans la progression des sociétés. La filiation patrilinéaire a alors remplacé la matrilinéarité, et la famille monogame l'organisation clanique, sapant du même coup les bases du «pouvoir» des femmes ». (Françoise Braun, Matriarcat, maternité et pouvoir des femmes, Anthropologie et sociétés, Québec, Université Laval, 1987, vol.11 no.1, p. 47)

La «défaite historique des femmes», telle que formulée par Engels, est inadéquate et incomplète. C'est non seulement le sexe mais aussi le genre féminin qui est en cause : l'anima. Reliée à l'harmonie primordiale, les valeurs de l'anima tendent vers la réalisation de cet «état de nature» et cherchent ainsi à neutraliser, à absorber les élans pulsionnels de l'animus. Cette dualité est la marque de l'évolution, l'un tempérant l'autre. Car l'anima poussé a son extrême c'est l'immobilisme de la niche écologique et la mort. L'extrémisme de l'animus s'exprime par la destruction qui conduit elle-aussi à la mort. Les valeurs masculines (patrilinéarité) de la chasse venant bousculer les valeurs féminines (matrilinéarité) de l'Australopithèque végétarien voué à la mort. Par la suite, les sociétés horticoles venant tempérer les ardeurs destructrices des mâles-chasseurs et ainsi de suite.

Mais revenons à Engels quelques instants. La fameuse «défaite historique du sexe féminin» n'est pas définitive encore et le combat fait toujours rage. Car s'il y a recherche de victoire, c'est qu'il y a enjeu. Et quel peut-être cet enjeu si convoité depuis des millénaires que dispute l'homme à la femme, si ce n'est de soustraire à la femme le contrôle de la sexualité et de récupérer par diversions les pouvoirs de la maternité en retirant en sa faveur les mâles du pouvoir maternels.

Tabous sexuels et rites d'initiation seront mis en place à cette fin. Allons donc jeter un coup d'oeil pour voir ce qu'il se passe à l'intérieur de la mystérieuse caverne, l'antre des chasseurs.

Le symbole de la caverne est assez évident, c'est la matrice de la deuxième naissance des mâles. Les jeunes initiés y apprennent que deux activités fondamentales assurent la survie du groupe : la chasse qui produit de la nourriture et la copulation qui produit des enfants. La domination du chasseur sur l'animal est lue comme la résultante d'une possession sexuelle; d'où notamment l'équation blessure = vulve dans les représentations symboliques de l'art pariétal du Paléolithique supérieur. Cette possession sexuelle sera transférée vers la femme qui à son tour subira l'interdit de la caverne sous prétexte d'éviter les relations adultères et incestueuses avec l'animal mythique. L'homme ainsi possède à la fois les puissances animales et contrôle les actes de fécondité féminins.

Mais l'enjeu est plus que cela. Le monde de la chasse s'exprime par la puissance, forme des relations de dominant/dominé entre les catégories d'activités et les êtres. Rappelons-nous qu'à l'époque de l'Australopithèque arboricole, les êtres étaient soumis à très peu de contrainte hiérarchique :

«la collecte de nourriture, pour autant que nous le sachions, ne crée pas une division sexuelle du travail, car les deux sexes y procèdent de la même façon.» (Stewart cité in Moscovici, p.291)

Pour déterminer l'ordre hiérarchique, le droit de nature conféré par la chasse parlera à sa place qui «veut que le vainqueur soit le maître et seigneur du vaincu. D'où il s'ensuit que par ce même droit un enfant est sous la domination immédiate de celui qui le premier le tient en puissance. Or l'enfant qui vient de naître est en puissance de sa mère avant tout autre personne, de sorte qu'elle peut l'élever comme bon lui semble et sans que sa responsabilité puisse être en cause.» (T. Hobbes cité dans Moscovici, p.302)

La lutte des pères et des mères pour la possession des enfants, principalement des fils est au coeur des enjeux sociaux. Il serait intéressant d'analyser sous cet angle les demandes de garde d'enfant lors des divorces. Nous ne serions pas surpris de constater que les pères font très peu de demande de garde pour les filles préférant les garçons tandis que les femmes demandent systématiquement la garde des enfants indépendamment du sexe.

Retour au Paléolithique. Les rituels de la caverne servent donc à séparer le fils de la mère. Plusieurs psycho-anthropologues commencent à se demander si le rituel d'initiation axé sur la séparation et les causes qui l'ont provoqué, ne sont pas eux-mêmes l'origine psychologique du conflit oedipien. Si bien que le complexe d'Oedipe serait autant culturel que naturel et aurait servi à l'homme puisque la prohibition de l'inceste répond à cette double exigence de séparation et hiérarchie de contrôle en soustrayant le mâle du pouvoir sexuel (séduction/fascination) de la mère et des soeurs. Ainsi le mâle aurait converti en avantage culturel exclusif un processus naturel garantissant la bonne santé physiologique et psychique de l'espèce. Comment et pourquoi ?

Les hommes par l'initiation révèlent enfin aux mâles le pouvoir de leur sexe en comparaison de pouvoir négatif et isolant des femmes non seulement en ce qui concerne les relations sexuelles (inceste) mais dans tous les détails de la vie au

quotidien (évitement et isolement dus aux menstruations). Devenus les gardiens de leur société, ils auront dorénavant le droit d'imposer aux femmes et aux jeunes une discipline dans le but de brimer toutes tentatives d'autonomie. Tous les rites initiatiques confèrent au mâle l'autorité nécessaire sur la femme en propulsant la supériorité masculine dans l'ordre du sacré.

Pour y arriver, le jeune mâle pubère doit subir des épreuves et des cérémonies. Les épreuves parfois cruelles sont d'ordre physique et moral car il doit faire preuve d'endurance et de virilité. Pour assurer la cohésion et la pérennité du groupe, les adultes lui font sentir leur autorité de diverses façons tout en lui donnant des instructions minutieuses sur son futur rôle. L'adulte révèle au jeune garçon son identité profonde tout en confirmant la défaveur qui frappe le sexe féminin. L'initiation détache le garçon de la mère, parfois il est obligé de quitter sa hutte, sa mère n'a plus le droit de voir son pénis. Il est prêt à se marier, a le droit de s'asseoir et manger avec les hommes, il peut prendre part au procès, y donner son opinion et faire la guerre.

L'initiation est une mise à mort, celle de l'enfant et une naissance, celui de l'adulte. L'homme s'empare de l'enfant de la mère, se l'approprie et le fait naître homme. Par la négation de la naissance conférée à la mère, l'homme légitime sa supériorité, retire la puissance du pouvoir maternelle à la femme, se l'approprie. Alors se produit une mystérieuse alchimie mystique et sacrée où l'homme devient à la fois mère sociale et père naturel. La femme ne peut que s'incliner devant telle magie : l'homme seul possède la capacité d'engendrer des fils adultes. L'initiation réussie démontre sans aucun doute la conquête de l'homme sur la femme au sein de la société et cette dernière, sous la menace de terreur psychologique et de contrainte physique, est mise en demeure d'honorer cette renaissance comme un pacte qui la soumet au sein de la famille et du groupe.

Voilà pour la "victoire" sur le sexe féminin. Maintenant abordons l'autre conquête, celle sur l'anima. Depuis sa naissance, le garçon est sous l'emprise du pouvoir maternel. « Au cours de l'enfance et avant l'initiation, le jeune adolescent est identifié et probablement s'identifie à une personne de sexe féminin, la soeur ou la mère. C'est en tant que tel qu'il aborde le cérémonial.» (Moscovici, 1994, p.277)

«Parce qu'ils symbolisent l'autre sexe, les néophytes sont brimés, maltraités et les initiateurs qui leur font manipuler leur pénis les désignent comme leurs «femmes». (...) Tout semble se passer comme si à la fois le rituel tendait à faire éprouver concrètement l'issue inéluctable, en exorcisant la part de féminin qu'enferme le masculin. Il enseigne une loi de la société, en assurant la défaite de l'un et le triomphe de l'autre, en humiliant l'enfant de la femme pour glorifier l'enfant de l'homme, afin de préserver la pureté des membres du groupe qui ne contient plus que des hommes véritables.» (Moscovici, 1994)

Adieu anima ! Le garçon qui refuserait l'initiation ou échouerait serait condamné par le groupe à vivre comme une femme. Probablement l'origine sociale du travestisme et de l'homosexualité.

L'homme craint tellement les pouvoirs de la femme qu'il ne croit pas que la seule initiation puisse perpétuer sa domination despote. La peur de la vengeance des

femmes à qui ils ont volé leur enfant est telle qu'elle demande une protection à toute épreuve permettant de maintenir le rapt accompli tout en affirmant le processus d'assujettissement du sexe faible au sexe fort. Ce sera le rôle des sociétés d'hommes, des confréries.

Les sociétés d'hommes ne sont que le prolongement de la coopération et de la complicité nécessaires à une chasse fructueuse. Le chasseur est pourvoyeur de nourriture au sein de sa famille, là est son devoir primordial, tout manquement est signe de faiblesse qui pourrait servir de prétexte à la femme pour déstabiliser le pouvoir du mâle et même le renverser; ce qui sera fait au Néolithique lorsque l'agriculture, domaine réservée aux femmes, supplantera la chasse et marquera le retour des sociétés dites matriarcales.

Les confréries masculines répondent aux besoins de solidarités des mâles envers l'accomplissement de leur responsabilité et ce, même en dépit des périodes de disette ou d'accident. «Donner et recevoir, tenir à la disposition d'autrui ce qui est à soi sont les impératifs d'une convention qui garantit à chaque homme d'être le partenaire d'un autre homme. Faute de quoi, il n'y a ni bien-être, ni survie.» Dans plusieurs ethnies, la femme fait partie de ce qui est mis à la disposition d'autrui, l'acte sexuel étant considéré aussi essentiel que l'alimentation.

Car la chasse et le partage de la nourriture induit une connaissance des choses matérielles, Par exemple, le chasseur comprend le premier que la nourriture possède une valeur en soi, comme si cette chose extérieure et naturelle parce que nécessaire faisait référence aussi à une réalité intérieure qu'est le désir de la chose. L'instinct est aussi désir. Le désir de posséder la nourriture, le désir de procréer avec la femme confère à ses instincts une valeur d'échange. Suivra la mise en place d'une structure comportementale basée sur l'échange : le système de troc auquel la femme fut vite intégrée comme marchandise. Ainsi il est faux de dire que la prostitution est le plus vieux métier du monde. Le lobbyisme et le proxénétisme l'ont précédé lorsqu'un mâle secondaire fit pression sur le mâle alpha pour que ce dernier lui cède la femelle de ses rêves en échange de plus de nourriture.

L'assujettissement des femmes par son compagnon despote est l'acte primordial de domination sur lequel reposent toutes les formes sociales (totalitarisme, féodalisme, industrialisme, capitalisme, communisme) engendrées par la «civilisation» et toutes fondées sur la domination. Et maintenant nous savons pourquoi : parce que vivre dans des conditions égalitaires et non-répressives avec les femmes était impossible à cause du pouvoir immense que la nature leur avait conféré. La société des hommes devint le mécanisme de répression du mâle/culture envers la femelle/nature. Et faut-il le rappeler le droit de vote des femmes est apparu au 20e siècle soit près de 2 millions d'années après les premières hordes de chasseurs archaïques responsables de cette «logique de domination.» (Marcuse)

Ainsi ces fraternités exercent partout un grand ascendant et jouissent d'un grand prestige sur lequel reposent l'idéologie, l'économie voire, la politique des groupes sociaux. Les délibérations sont discrètes et jalousement gardées hors de portée des oreilles féminines ou des non-initiés. Souvent les liens tissés entre hommes sont supérieurs à ceux établis à l'intérieur du couple désignant ainsi la place réelle de la femme dans l'échiquier social. «Un économiste a calculé que les femmes occupaient

une position inférieure dans 73% des sociétés agraires et dans 87% des sociétés pastorales.» (Moscovici)

Pour éviter la révolte des femmes, la société des hommes doit inclure des mécanismes qui rendront les femmes complices de cette logique de domination qui les discrimine. La disparité entre les hommes et les femmes se heurte à un obstacle majeur : il est quasi-impossible de préserver la domination de l'homme si frères, soeurs, mères, pères, copulent et se marient entre eux. Un homme ne pourrait pas en effet traiter sa soeur, sa fille comme une marchandise ou comme une inférieure si des liens parentaux se juxtaposaient aux liens matrimoniaux. La prohibition de l'inceste, l'interdiction de rapports sexuels entre membres d'une même famille, répond à cette double exigence de séparation et de hiérarchie. Cette interdiction de contacts sera poussée dans certaines ethnies jusqu'aux interdictions alimentaires où la femme ne peut manger à la même table que l'homme, renforçant l'analogie décrite plus tôt entre nourriture et sexualité.

D'un point de vue strictement mercantile, l'interdit de l'inceste a comme effet de raréfier les femmes disponibles et accroît ainsi leur valeur marchande. Pour compenser le manque et respecter la prohibition, le groupe doit se retourner vers son voisin et établir avec lui des modalités d'échange pacifique avec les amis et de rapt et d'enlèvement chez les groupes ennemis.

Ainsi l'homme rend la femme de son clan complice en la situant elle-même despote vis-à-vis les femmes étrangères venant des autres ethnies. Les femmes du clan assimilent donc les étrangères comme des sujettes qu'elles doivent maintenir dans une position subalterne le plus longtemps possible. Le transfert des femmes entre tribus préserve ainsi le pacte de solidarité masculine contre la menace de rébellion des femmes. L'anthropologue J.B. Birdsell à très bien décrit le subterfuge du troc des femmes et la situation de la femme étrangère au profit de l'homme :

«La condition de la femme y est telle qu'elle a peu de chance d'agir sur la langue, les cérémonies ou les fonctions des hommes dans la culture totale. Ces épouses importées sont des non-entités silencieuses, jusqu'à ce qu'elles aient appris la langue du groupe de leur mari; et à ce moment-là, elles s'intègrent rapidement à la bande ou à la tribu du mari.» (Birdsell cité dans Moscovici, p.305)

Aparté : À l'origine, la dot appartenait à la mariée et devait être utilisée par l'épouse en cas d'urgence. Au fil des siècles, le versement de la dot a été réquisitionné par la belle-famille accentuant ainsi le pouvoir des femmes du clan du mari sur l'intruse. L'étrangère est à la fois et doublement assujettie au despotisme des hommes et des femmes de sa nouvelle famille. Au décès de son mari, souvent, elle doit se remarier avec le frère du défunt afin de garder la dot à l'intérieur du clan.

Au sujet de la complicité des femmes envers le despotisme masculin, quelle ne fut pas la surprise de l'historien québécois Marcel Trudel lorsqu'il découvrit qu'en Nouvelle-France, les bonnes soeurs des congrégations religieuses et le clergé en général, étaient les principaux bénéficiaires du trafic des esclaves amérindiens.

La chasse ayant atteint son apogée et sa limite, il fallait trouver une alimentation complémentaire (agriculture) et des techniques d'approvisionnement créatives (l'élevage) pour faire face à la croissance démographique de l'espèce.

Devant cet accroissement démographique exponentiel est vite apparu la nécessité de contrôler ces êtres humains et régulariser les dynamiques et pratiques de la vie en communauté. Toute une construction collective d'individus, de clans, de métiers, de classes, de races et de nations sont ainsi en train de s'édifier. Le seul modèle sous la main, était celui de l'assujettissent des femmes par la coercition : la méthode despotique réservée aux femmes migra vers les hommes de «basses classes» ou étrangers à son ethnie.

La répression intervient lorsque les classes dirigeantes imposent leur volonté égoïste à ceux qu'elles dominent pour priver, exploiter et écraser les plus faibles. Ainsi se poursuit la logique de domination.

Les premiers : les prolétaires seront assujettis au travail mais libres, les seconds assujettis au travail mais esclaves surveillés par des guerriers qui assurent la cohésion sociale et la défense du territoire et des prêtres qui assurent la quiétude spirituelle de l'âme en échange de la fidélité temporelle au pouvoir. L'homme despote vis-à-vis de la femme continuera sa recherche de pouvoir par la barbarie totalitaire envers les autres impurs à son ethnie. La discrimination de l'homme envers la femme basée sur la peur de la sexualité et des pouvoirs reliés à la fécondité, le sexisme, a donc servi de modèle dans l'édification des éléments concordants du totalitarisme et du despotisme entre les hommes eux-mêmes : le racisme et l'esclavagisme.

À l'impureté de la femme polluée par le sang menstruel succéderont «l'odeur, la couleur, la texture de la peau, la forme du visage, le crêpelage des cheveux» comme autant de souillures, signes tangibles de suspicion dans le but inavoué de domination d'un groupe en discriminant l'autre et qu'il convient de garder dans une position inférieure. (Moscovici, 1994)

Il était une fois la guerre

Il était une fois un animal qu’il sait maintenant qu’il tue, qu’il est un meurtrier depuis que les Néandertaliens sont entrés en guerre contre les Homo sapiens et vice versa.

Il y a environ 600 000 ans, l’humanité s’est divisée en deux. Un groupe est resté en Afrique et a évolué pour devenir Sapien. L’autre s’est propagé par voie terrestre, en Asie puis en Europe, devenant Homo neanderthalensis – les Néandertaliens. Ce n'étaient pas nos ancêtres (à l'exception d'un petit métissage), mais une espèce sœur, évoluant en parallèle.

Les Néandertaliens nous fascinent à cause de ce qu’ils nous disent sur nous-mêmes : qui nous étions et qui nous aurions pu devenir. Il est tentant de les voir en termes idylliques, vivant en paix avec la nature et entre eux. Si tel est le cas, peut-être que les maux de l'humanité – en particulier notre territorialité, notre violence et nos guerres – ne sont pas innés, mais plutôt des inventions modernes.

La biologie et la paléontologie dressent cependant un tableau plus sombre. Loin d’être pacifiques, les Néandertaliens étaient probablement des combattants talentueux et de dangereux guerriers, qui n’avaient d’égal que les humains modernes.





Les mammifères terrestres prédateurs sont territoriaux, en particulier les chasseurs de meute. Comme les lions, les loups et notre propre espèce Homo sapiens, les Néandertaliens étaient des chasseurs de gros gibier coopératifs. D'autres prédateurs, situés au sommet de la chaîne alimentaire, ont peu de prédateurs, de sorte que la surpopulation entraîne des conflits pour les territoires de chasse. Les Néandertaliens étaient confrontés au même problème : si d’autres espèces ne contrôlaient pas leur nombre, un conflit aurait éclaté.

Cette territorialité a des racines profondes chez l’humain. Les conflits territoriaux sont également intenses chez nos plus proches parents, les chimpanzés. Les chimpanzés mâles se regroupent régulièrement pour attaquer et tuer les mâles des bandes rivales, un comportement qui ressemble étonnamment à la guerre humaine. Cela implique que l’agressivité coopérative a évolué chez un ancêtre commun aux chimpanzés et à nous-mêmes, il y a au moins sept millions d’années. Si tel est le cas, les Néandertaliens auront hérité de ces mêmes tendances à l’agression coopérative.

La guerre fait partie intégrante de l’être humain. La guerre n’est pas une invention moderne, mais un élément ancien et fondamental de notre humanité. Historiquement, tous les peuples ont fait la guerre. Nos écrits les plus anciens sont remplis d’histoires de guerre. L'archéologie révèle d'anciennes forteresses et batailles, ainsi que des sites de massacres préhistoriques remontant à des millénaires.



La guerre est humaine – et les Néandertaliens nous ressemblaient beaucoup. Nous sommes remarquablement similaires dans notre anatomie du crâne et du squelette et partageons 99,7 % de notre ADN. Sur le plan comportemental, les Néandertaliens nous ressemblaient étonnamment. Ils faisaient du feu, enterraient leurs morts, fabriquaient des bijoux à partir de coquillages et de dents d'animaux, fabriquaient des œuvres d'art et des sanctuaires en pierre. Si les Néandertaliens partageaient tant de nos instincts créatifs, ils partageaient probablement aussi bon nombre de nos instincts destructeurs.

Les découvertes récentes tentent donc à confirmer le point de vue traditionnel, inspiré de Thomas Hobbes, selon lequel " l'homme est un loup pour l'homme ".

Les archives archéologiques confirment que la vie des Néandertaliens était tout sauf paisible. Les Néanderthaliens étaient d'habiles chasseurs de gros gibier, utilisant des lances pour abattre des cerfs, des bouquetins, des wapitis, des bisons, voire des rhinocéros et des mammouths. Il est incroyable de penser qu'ils auraient hésité à utiliser ces armes si leurs familles et leurs terres étaient menacées. L'archéologie suggère que de tels conflits étaient monnaie courante. Certaines blessures pourraient avoir été subies lors de la chasse, mais les schémas correspondent à ceux prédits pour un peuple engagé dans une guerre intertribale

La guerre préhistorique laisse des signes révélateurs. Un gourdin sur la tête est un moyen efficace de tuer – les gourdins sont des armes rapides, puissantes et précises – c'est pourquoi les Homo sapiens préhistoriques présentent fréquemment des traumatismes au crâne. Les Néandertaliens aussi.

Un autre signe de guerre est la fracture de parade, une fracture de l'avant-bras causée par la parade aux coups. Les Néandertaliens présentent également de nombreux bras cassés. Au moins un Néandertalien, de la grotte de Shanidar en Irak, a été empalé par une lance dans la poitrine. Les traumatismes étaient particulièrement fréquents chez les jeunes hommes de Néandertal, tout comme les décès. Certaines blessures auraient pu être subies lors de la chasse, mais les schémas correspondent à ceux prédits pour un peuple engagé dans des guerres intertribales – des conflits à petite échelle mais intenses et prolongés, des guerres dominées par des raids et des embuscades de type guérilla, avec des batailles plus rares.

La guerre laisse une marque plus subtile sous la forme de frontières territoriales. La meilleure preuve que les Néandertaliens ont non seulement combattu mais excellé à la guerre, c'est qu'ils nous ont rencontrés et n'ont pas été immédiatement vaincus. Au lieu de cela, pendant environ 100 000 ans, les Néandertaliens ont résisté à l'expansion humaine moderne.

Sinon, pourquoi prendrions-nous autant de temps à quitter l'Afrique ? Non pas parce que l'environnement était hostile mais parce que les Néandertaliens prospéraient déjà en Europe et en Asie.

Il est extrêmement improbable que les humains modernes aient rencontré les Néandertaliens et aient décidé de vivre et de laisser vivre. Au moins, la croissance démographique oblige inévitablement les humains à acquérir davantage de terres, afin de garantir un territoire suffisant pour chasser et trouver de la nourriture pour leurs enfants. Mais une stratégie militaire agressive est aussi une bonne stratégie évolutive.

Au lieu de cela, pendant des milliers d'années, nous avons dû tester leurs combattants, et pendant des milliers d'années, nous avons continué à perdre. En termes d'armes, de tactique et de stratégie, nous étions à peu près à égalité.

Les Néandertaliens avaient probablement des avantages tactiques et stratégiques. Ils occupaient le Moyen-Orient depuis des millénaires, acquérant sans aucun doute une

connaissance approfondie du terrain, des saisons et de la manière de vivre des plantes et des animaux indigènes. Au combat, leur carrure massive et musclée a dû en faire des combattants dévastateurs en combat rapproché. Leurs yeux immenses donnaient probablement aux Néandertaliens une vision supérieure dans des conditions de faible luminosité, leur permettant de manœuvrer dans l'obscurité pour des embuscades et des raids à l'aube.

Finalement, l'impasse est sortie et le vent a changé. Nous ne savons pas pourquoi. Il est possible que l'invention d'armes à distance supérieures – arcs , lance-lances , massues de lancer – ait permis à des Homo sapiens de construction légère de harceler les Néandertaliens trapus à distance en utilisant des tactiques de délit de fuite. Ou peut-être que de meilleures techniques de chasse et de cueillette permettent aux sapiens de nourrir de plus grandes tribus, créant ainsi une supériorité numérique au combat.

Même après que l'Homo sapiens primitif ait quitté l'Afrique il y a 200 000 ans, il a fallu plus de 150 000 ans pour conquérir les terres de Néandertal. Ainsi pendant plus de 100'000 ans, Homo sapiens et Néandertal se sont livrés une guerre sans merci. En effet, les deux peuples étaient aussi belliqueux l'un que l'autre.

En Israël et en Grèce, les Homo sapiens archaïques ont pris du terrain pour ensuite se replier contre les contre-offensives néandertaliennes , avant qu'une offensive finale de l'Homo sapiens moderne, lancée il y a 125 000 ans , ne les élimine.

Il ne s'agissait pas d'une guerre éclair, comme on pourrait s'y attendre si les Néandertaliens étaient soit des pacifistes, soit des guerriers inférieurs, mais une longue guerre d'usure. Finalement, nous avons gagné. Mais ce n'était pas parce qu'ils étaient moins enclins à se battre. En fin de compte, nous sommes probablement devenus meilleurs GUERRIERS qu'eux. Mais la génétique nous réservait une surprise majeure.

Quelque chose d'étrange est arrivé aux hommes il y a 7000 ans.

Il y a environ 7000 ans, tout au long du Néolithique, quelque chose de vraiment particulier est arrivé à la diversité génétique humaine. En effet, pendant 2000 ans à travers l'Afrique, l'Europe et l'Asie, la diversité génétique du chromosome Y s'est effondrée (comme s'il n'y avait eu en moyenne qu'un homme pour 17 femmes).

Aujourd'hui, et grâce à la modélisation informatique, les chercheurs croient avoir trouvé la cause de ce phénomène mystérieux : les combats entre clans patrilinéaires. En effet, des baisses de diversité génétique parmi les humains ne sont pas inconnues, inférées sur la base des modèles génétiques chez les humains modernes.

Mais ces différences de diversité affectent généralement des populations entières, probablement à la suite d'une catastrophe ou d'un autre événement qui fait diminuer la population et, par conséquent, le patrimoine génétique.

Mais le goulot d'étranglement du chromosome Y au Néolithique, comme on le sait, a été quelque peu énigmatique depuis sa découverte en 2015 : en effet, il n'a été

observé que sur les gènes du chromosome Y qui se transmettent de père en fils, ce qui signifie qu'il a seulement affecté les hommes.

Cela renvoie à une cause sociale, plutôt qu'à une cause environnementale, et étant donné les restructurations sociales qui ont eu lieu il y a 12'000 à 8000 ans, lorsque les humains se sont tournés vers des cultures agraires avec des structures patrilinéaires, les scientifiques pensent que ces éléments sont liés.

Il faut savoir qu'une baisse de diversité génétique ne signifie pas nécessairement une baisse de la population. Le nombre d'hommes aurait très bien pu rester le même, tandis que le nombre d'hommes ayant produit une progéniture aurait simplement diminué. C'était l'un des scénarios proposés par les scientifiques : « Au lieu de « la survie du plus fort » dans le sens biologique du terme, l'accumulation de la richesse et du pouvoir, pourrait avoir augmenté le succès reproductif d'un certain nombre limité de mâles « socialement aptes » et de leurs fils ».

Tian Chen Zeng, un sociologue de Stanford, s'est basé sur cette hypothèse. Lui et ses collègues ont souligné que, dans un clan, les femmes pouvaient se marier dans d'autres nouveaux clans, tandis que les hommes restaient avec leurs propres clans, toute leur vie. Cela signifierait que, au sein du clan, la variation du chromosome Y est limitée.

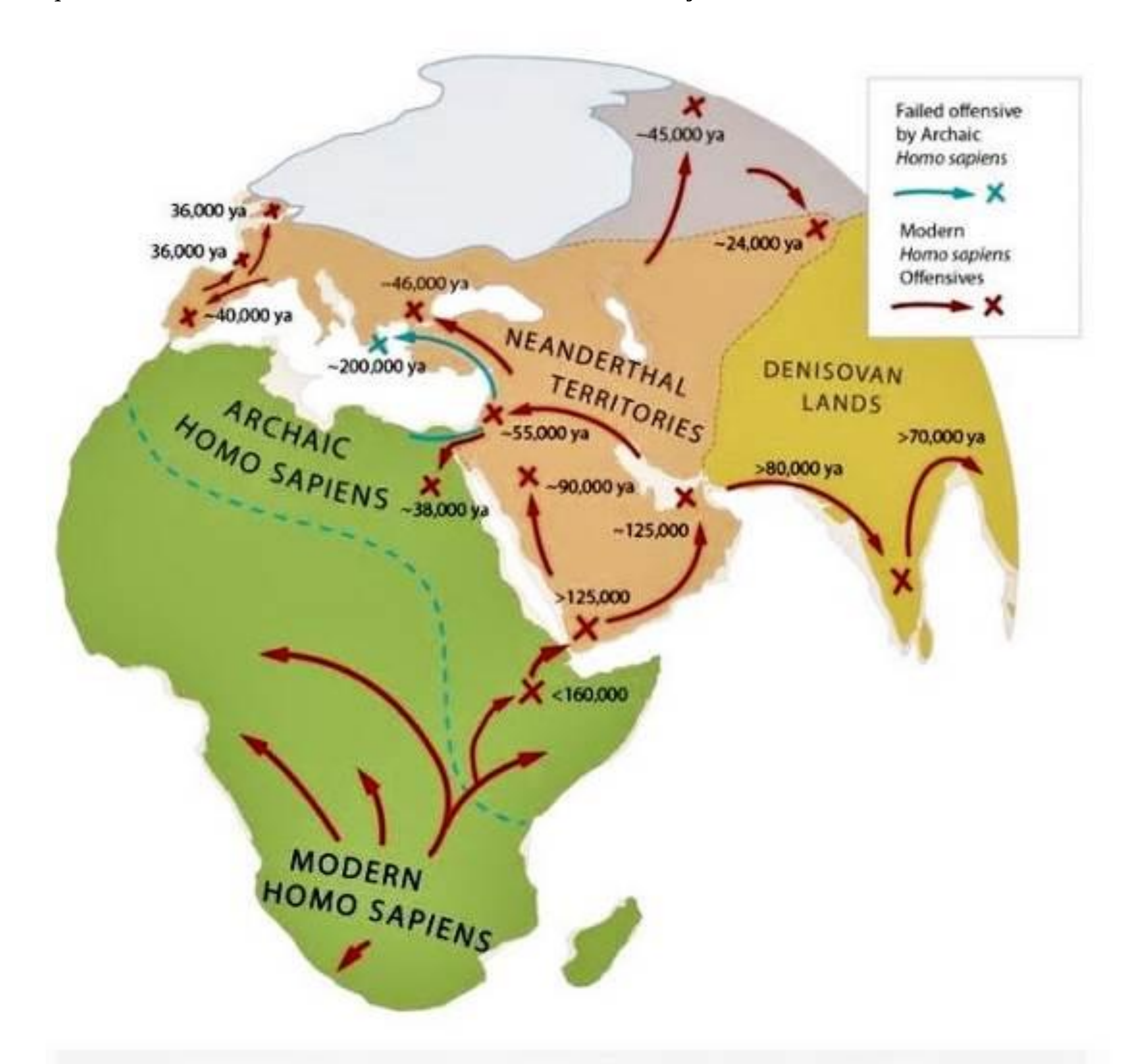
Cependant, cela n'explique pas pourquoi il y avait si peu de variation entre les différents clans. Mais les escarmouches effaçaient des clans entiers, cela aurait pu éradiquer beaucoup de lignages masculins (diminuant la variance chromosomique Y). La modélisation informatique des scientifiques a vérifié la vraisemblance de ce scénario. En effet, les simulations ont montré que les guerres entre les clans patrilinéaires, où les femmes se déplaçaient mais où les hommes restaient dans leurs propres clans, ont eu un effet considérable sur la diversité des chromosomes Y au fil du temps.

Ces simulations ont également démontré qu'une structure sociale qui permettait aux hommes et aux femmes de changer de clan n'aurait pas cet effet sur la diversité des chromosomes Y, même s'il y avait un conflit entre eux.

Selon les chercheurs, cela signifie que les clans patrilinéaires en guerre sont l'explication la plus probable : « Notre proposition est soutenue par des découvertes en archéo-génétique et en théorie anthropologique », ont écrit les chercheurs dans leur article. « Premièrement, notre proposition implique un épisode de la préhistoire humaine, lorsque les groupes de descendance patrilinéaire étaient l'unité socialement saillante et la plus importante de la compétition intergroupes », ont-ils ajouté.

Cette hypothèse est également soutenue par une découverte dans les échantillons d'ADN européens : la coalescence superficielle du chromosome Y, une caractéristique qui indique des niveaux élevés de parenté entre les mâles. « Les groupes de mâles dans les cultures agropastorales post-néolithiques européennes, semblent descendre patrilinéairement d'un nombre de progéniteurs comparativement plus petit que les chasseurs-cueilleurs, et cette tendance est particulièrement prononcée chez les pasteurs », expliquent-ils.

« Notre hypothèse prédirait que les sociétés post-néolithiques, malgré leur population plus importante, ont eu des difficultés à conserver la diversité ancestrale des chromosomes Y, en raison des mécanismes qui accélèrent leur dérive génétique, ce qui est certainement en accord avec les données », ajoutent-ils.



Carte de l'expansion d'Homo sapiens hors de l'Afrique. Crédits : Nicholas R. Longrich

Fait intéressant, les variations sont moins prononcées dans les populations d'Asie de l'Est et du Sud-Est, que dans les populations d'Europe, d'Asie de l'Ouest ou du Sud. Cela pourrait être dû au fait que les cultures pastorales étaient beaucoup plus importantes dans ces dernières régions laissant un espace plus viable aux sociétés matriarcales.

Les civilisations de "l'anima" se sont surtout développées au Paléolithique supérieur et localisées en Asie du sud-orientale. Plus tard en Asie de sud-est, l'horticulture s'est développée. Ce type de civilisation matriarcale basé sur une combinaison de chasse, de végéculture, d'horticulture s'est diffusé par la suite en Afrique tropicale, en Mélanésie, en Inde et dans les deux Amériques (Dittmer,1954). Cet éloignement de l'Europe et du Proche-Orient leur a permis de croître en sécurité. Or comme l'explique Drewermann, aucune société dite de nature ou matriarcale n'a pu résister au choc de

leur découverte et/ou de leur colonisation par le monde occidental. Par contre, cette recherche de l'harmonie, associée à l'anima, constitue, elle aussi une somme de modèles cosmologiques, religieux, sociaux et éthiques appartenant non pas à un passé révolu mais à une perpétuelle réactualisation. La question est donc de savoir : Jusqu'où les valeurs de l'animus ou du patriarcat peuvent-elles croître au détriment de l'anima ?

Cette différence de moeurs entre cultivateurs, chasseurs-cueilleurs, et pasteurs, est illustrée par les récits mythiques venant corroborer les études des paléontologues. Le conflit symbolique entre les deux premiers frères humains, Caïn et Abel est à cet égard très révélateur de comportements destructeurs ayant pu décimer les populations masculines, par le jeu des vengeances, des rivalités, des luttes de clans.

L'histoire de la guerre se poursuit an Néolithique

La violence et la guerre inhérents à la nature humaine (biologie animale) devient le fruit d'un système social. (culture humaine)

De fait, les violences collectives apparaissent au Moyen-Orient (déjà), à la fin du Paléolithique, 13 000 ans avant notre ère. Les premiers villages induisent la formation de sociétés inégalitaires et de chefferies rivales à l'origine des premières guerres, pour l'appropriation des femmes, des troupeaux ou des réserves de céréales. Depuis lors, la guerre accompagne les humains. Elle est l'expression paroxystique d'une violence essentiellement masculine qui s'exprime aussi dans les tournois, la chasse ou encore certains sports.

Depuis la nuit des Temps anciens, l'homme fait l'expérience de la peur; peur d'un monde vaste, insaisissable, menaçant. C'est soudain l'angoisse, le choc, la révélation d'une vie en vase clos, dans un monde sans issue où l'homme est "condamné" à lui-même. Le choc initial générateur d'angoisse rend le monde odieux (Heidegger), coupable de la lourdeur de l'existence mais surtout il est la révélation d'une force plus grande que l'homme : " ce qui est plus fort que nous, c'est bien l'existence, à laquelle nous appartenons sans recours, et qui nous détermine à être ce que nous sommes, nous qui avons rien demandé. Peur et angoisse qui rendent le monde odieux, la vie exécrable ; voilà la genèse de la haine".

La peur mène à la méchanceté, à la haine contre nos origines. "Haine et mal sont donc une seule et même chose" : la maladie de l'être, de l'existant confronté au désespoir d'être soi-même en cette vie, en ce temps qui nous est imparti. Le monde séduisant du départ s'est métamorphosé depuis, entre les mains de l'homme haineux, en un monde déprécié, souillé, nivelé vers le bas, c'est-à-dire à hauteur d'homme.

Voilà plus de quatre millénaires, des hordes de guerriers venus du sud de la Russie actuelle envahirent le Caucase et s'installèrent dans les plaines verdoyantes de l'Iran, sur les rives de la mer Noire et de la mer Caspienne. D'autres tribus migrèrent vers la Grèce et d'autres encore suivirent les sentiers menant vers la Scandinavie et la Finlande pour finalement atteindre les îles Britanniques. Cette migration des "gens de Kourgan" est l'un des événements majeurs de l'histoire de l'humanité appelé l'invasion Indo-Européenne. Cette invasion est caractérisée et appelée ainsi parce que le sanskrit, langue indienne, parlé par ces gens de Kourgan, appelés par la suite aryen,

est la base de la quasi-totalité des langues européennes modernes comme l'allemand, le latin, le grec, le français aussi bien que l'anglais et le norvégien.

L'invasion indo-européenne est à l'origine de nos cultures dites occidentales et le foyer le plus influent dans la formation des religions antiques et de leur fusion avec les religions de l'Inde. Toutes les religions y compris les théologies monothéistes comme le judaïsme, le christianisme et l'islamisme portent la griffe de la civilisation indo-aryenne. Ces synthèses de cosmogonies et de théogonies qui fusionnèrent à cette époque sont des mutations capitales qui permettent la constitution de "villes-États-nations" comme en Mésopotamie, en Égypte et en Iran.

Plusieurs religions et philosophies dont le taoïsme chinois, le shintoïsme japonais, le bouddhisme et le zoroastrïsme, y compris les théologies monothéistes comme le judaïsme, le christianisme et l'islamisme dérivent du védisme et portent la griffe de la civilisation indo-aryenne. Au départ, le védisme, appellation découlant des Védas, livres sacrés de l'Inde ancestral, favorise la vision de l'Univers comme étant gouverné par une multitude de forces souvent contradictoires. Le cosmos est naturellement bienveillant à l'égard de l'homme et s'oppose au chaos. Le bien et le mal sont des antagonismes normaux, naturels, représentés par des dieux (daevas, pouvoir) et des démons (asuras, contre-pouvoir). Tout l'équilibre du monde réside dans les sacrifices et les offrandes polythéistes où l'homme rend hommage aux lois célestes issues des forces cosmiques en action. Mais tous ces dieux védiques ne sont que la manifestation d'une seule et unique réalité : L'Un, le Brahman. Et cet Un est à la fois multiple (hénothéisme) car il est aussi le Prajâpati, c'est-à-dire le Seigneur des créatures, y compris les dieux qui sont eux-mêmes des créatures.

Naquit tranquillement l'expérience de la civilisation fondée sur un choix conscient de l'individu vers la vie collective régie par des lois et règles. Avec la civilisation, naquirent aussi dans la cité la spécialisation des rôles : marchands, administrateurs, artisans, esclaves et son corollaire une économie d'argent basé sur le travail. Toute une série de concepts spirituels suivaient le même cheminement évolutif allant du rêve, de la magie, de l'archaïque animisme (oracle) aux dieux. Le monde grouillait de Dieux, eux-aussi spécialisés: Dieu de l'amour, de l'agriculture, de la guerre, de la fécondité et de la mort, etc.

L'histoire commence à Sumer en Mésopotamie

Au début du monde antique, la peur des nomades et les conflits découlant de deux manières radicales de vivre dans le monde, font que les sédentaires ont besoin de protection à l'intérieur de villages fortifiés. A l'exemple de l'enclos, les fortifications créent barrières protectrices et, effet pervers, des barrières d'asservissement. Tel est le prix de la sécurité : elle enferme l'individu et les bêtes dans une même maison.

Les villes-États sont donc des communautés fondées sur la peur et portent en elles-mêmes le germe de leur destruction. C'est avec raison que Lewis Mumford (Histoire de la cité) montre que les civilisations archaïques possédaient cet avantage particulier de promettre la protection contre la peur des ennemis extérieurs; mais dans la mesure même elles semblaient ainsi promettre une solution collective à la peur qui régnait en elles, elles étaient fondées sur la seule violence et répandaient à leur tour la violence et la peur aggravées. (Drewermann, 1994, p.330)

"Et le Zarathoustra de Nietzsche de se demander "que signifient ces maisons ? (..) Se peut-il qu'en sortent et entrent de vrais hommes ?" Le prophète, après réflexion, "dit enfin chagriné : "Tout a rapetissé !   " Partout je vois des portes plus basses et mon espèce doit courber l'échine pour y passer. "Ils ont rapetissé et toujours davantage rapetissent.(...) Au fond bien simplement, ils veulent une seule chose avant tout : que personne ne leur fasse mal. Leur est vertu ce qui rend modeste et docile; ainsi du loup, ils firent le chien et de l'homme même la meilleure bête domestique au service de l'homme." (Ainsi parlait Zarathoustra, Folio, p. 209)

Ainsi les hommes ont été contraints par la peur de se soumettre à la domestication et au choix d'élevage qui mène au comportement de bêtes domestiqués mais surtout, les prêtres, amis des dieux et des hommes, se sont appropriés le monopole de l'élevage. Modèle mésopotamien de domestication/réduction de l'être qui existe toujours; à preuve l'histoire de nos missionnaires chrétiens aux Amériques :

"Les réductions sont des enclaves territoriales où les Autochtones, convertis au Catholicisme, peuvent s'installer à côté ou parmi les colons français. La réduction est un projet des missionnaires jésuites pour convertir et assujettir les communautés amérindiennes. Les réductions sont créées au Paraguay par les Jésuites et proposent un mode de colonisation permettant l'exploitation des ressources du Paraguay tout en assurant l'évangélisation de ses habitants : les Guaranis, nation la plus populeuse du Paraguay. Cela impliquait qu'il fallait réduire la liberté du "Sauvage" pour le dompter et le mener à la civilisation chrétienne. La réduction de l'espace physique n'est que le prélude à leur réduction aux valeurs chrétiennes par la pratique religieuse pieuse et au renoncement à toute coutume autochtone contraire aux règles de l'Église. Ce modèle d'évangélisation des Autochtones d'Amérique du Sud sera repris par les Jésuites en Nouvelle-France, le but : transformer les nomades en parfaits néo-Français auxquels on accorderait protection. Les réductions s'inscrivent donc dans le processus politique de tout État colonial expansionniste. Les Jésuites créeront ainsi 5 réductions pour 5 nations amérindiennes : les Algonquiens, les Montagnais, les Hurons, les Iroquois et les Abénaquis. Les réductions sont donc les ancêtres directs des réserves amérindiennes que l'on connaît aujourd'hui; les réductions donnant priorité au salut des âmes sous le Régime français et les réserves, sous le Régime anglais, donnant préséance aux intérêts économiques coloniaux". Jetten Marc, Enclaves amérindiennes: les "réductions" du Canada 1637-1701, Editions du Septentrion, 1994.

Voilà pour l'aspect physique, matériel de la chose. Mais encore une fois pourquoi les hommes choisissent de s'enfermer délibérément dans cet enclos. ? De quoi ont-ils si peur au point d'endurer le pire servage? Qu'ai-je fait aux dieux pour mériter tel sort ?

Et le grand prêtre mésopotamien de répondre que la condition humaine est ce qu'elle est, en proie à la souffrance physique et vouée à la mort, parce que ces maux sont la sanction d'une faute et que toute faute est une transgression à un ordre des dieux. Le mal que l'on subit est tributaire du mal que l'on a commis. La faute est contingente à l'espèce humaine et chaque homme est porteur de la Faute originelle du simple fait de son appartenance à l'humanité.

"Nous sommes des étrons tombés de l'anus du diable." (Luther)

Mais de quelle faute s'agit-il ? D'où peut bien venir cette faute et surtout qui l'a commise ? Les Mésopotamiens, (Sumériens, Assyriens, Babyloniens confondus) sont des astrologues aguerris. De leurs observations célestes prend naissance une cosmogonie originale qui aura des répercussions phénoménales pendant des millénaires jusqu'à nos jours.

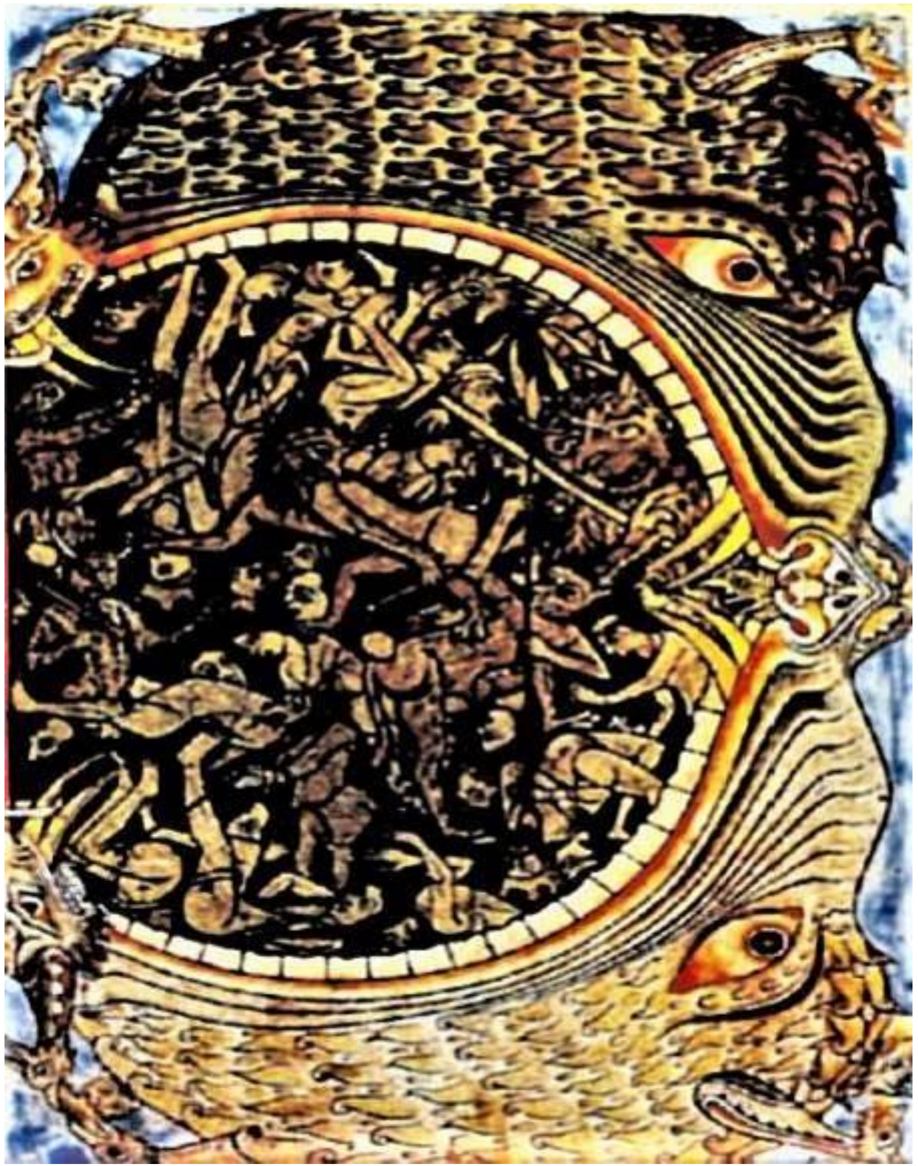
Premièrement naît la conviction que les astres sont de nature stables, immuables, immortels donc divins. Le monde se divise en deux : le supralunaire parfait et divin et le sublunaire imparfait car humain, influence du pur/impur des Hindous. Mais l'originalité des astrologues mésopotamiens réside dans le fait que l'imperfection humaine vient d'une chute stellaire de l'âme sur Terre. En effet en remarquant le comportement erratique des comètes, des étoiles filantes, ils construisent le concept des âmes prisonnières du chaos.

"Possédée par le désordre inhérent du monde, elle (l'âme) perd sa forme sphérique et s'étire comme une comète. Elle va couler le long du Zodiaque en prenant une couche à chaque planète : à Saturne, elle prendra son intelligence discursive, à Jupiter sa volonté militante, à Mars son humeur combattive ou agressivité, au Soleil, les sens et l'imagination, à Vénus, l'impulsion des désirs, la libido, à Mercure, le don de parole et enfin à la Lune, le sédiment qui va l'unir à un corps de chair. Ainsi va-t-elle s'incarner, chutant dans le mal de corps en corps. " (Marc-Alain Deschamps, Ce corps haï et adoré, p.45)

L'âme est une "étincelle de la substance des astres" qui chute vers l'imperfection parce qu'elle a fauté, transgressé l'ordre divin. Cette chute dans le corps devient sa prison où elle doit se purifier à nouveau pour retrouver sa pureté divine.

Auparavant, le chaman considérait tous les éléments de la nature (minéral, végétal, animal, homme) étaient porteurs d'âmes unis dans une immense cosmogonie. L'âme était de nature terrestre manifestation d'un dieu immanent. Jadis, dans le monde de la Préhistoire, le mal était associé au malheur, c'est-à-dire qu'il correspondait à une fatalité subie par l'homme (maladie, échec, blessure, mort). L'homme se retrouvait dépassé par des événements dont il subissait les effets, vis-à-vis desquels, il n'avait aucune responsabilité. Depuis l'ère mésopotamienne, l'âme sera dorénavant de nature cosmique, céleste, manifestation d'un dieu transcendant établissant ainsi une séparation inéluctable entre le ciel pur et la terre impure. Se dégage une théologie astrale où la purification de l'âme est corollaire à la purification du corps. Le corps terrestre associé à la nature commence à faire problème.

Face à cette impureté fondamentale, l'homme en déduit que le malheur est résultat d'une faute qu'il a commise et qui réveille l'hostilité des dieux. L'origine du mal, c'est la révolte qui bouleverse l'ordre du monde.



Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, apparaît dans le cosmos le Mal métaphysique sous les traits du Dieu Kingu qui a préparé le soulèvement et entraîné d'autres dieux dans la rébellion en cessant de travailler. N'oublions pas qu'à l'origine les dieux se devaient de travailler eux-mêmes pour subvenir à leurs besoins. Selon l'Enouma Elish, c'est le dieu Kingu qui dirigea la révolte en demandant la création d'une race de subordonnés qui travaillera à servir les dieux et ainsi libérer les dieux de ce labeur. Marduk entendit l'appel des dieux mais se devait de punir l'insolence de Kingu. Ainsi Kingu fut châtié et de son sang, on façonna l'humanité en le mélangeant à de l'argile. Ce qui signifie que la nature de l'homme, issue de Kingu, est essentiellement mauvaise et démoniaque ; le Mal est dans sa chair.

Dès sa naissance, l'homme est habité par des démons d'où la nécessité de donner à chacun un protecteur divin, (totem personnel) ancêtre de notre ange gardien. Mais plus encore, le prêtre s'approprie un pouvoir auparavant réservé à Dieu, celui de pardonner et surtout, sauver l'homme de sa déchéance morale. Le clergé mésopotamien célèbre des offices où sont conjurées les calamités qui menacent les hommes. Ces liturgies sont décrites ainsi dans l'Encyclopaedia Britannica : "Ce sont des hymnes arides à la gloire des dieux entrecoupés de descriptions pessimistes des souffrances humaines décrivant l'abjecte misère de la vie."

En créant le Mal, la culture mésopotamienne engendra une vision négative du monde et de la nature humaine. Plus la "chute originelle" la faute, est ressentie intérieurement, plus l'Empire fondé sur la peur devient agressif; plus le roi a besoin de conquêtes, de guerres punitives et d'asservissement, pour offrir de nouveaux sacrifices rédempteurs.

Cette vision basée sur la Faute et la notion du Mal inhérent à l'être se profilera, au cours de l'histoire, comme une ombre mortifère sur toutes les civilisations de la région : on pense ici aux Iraniens, aux Égyptiens, aux Juifs, aux Arabes.

Schelling disait, dans Les âges du monde, que "l'angoisse est le sentiment fondamental de toute créature vivante" En détournant cette angoisse "naturelle" en faute artificiellement originelle, les prêtres mésopotamiens ont induit "la peur devant la liberté et peur à propos de la liberté" de sorte que les différentes sortes de névroses n'apparaissent plus que comme des formes désespérées d'autorépression et d'autodestruction de la liberté humaine." (Drewermann, 1996, p.41)

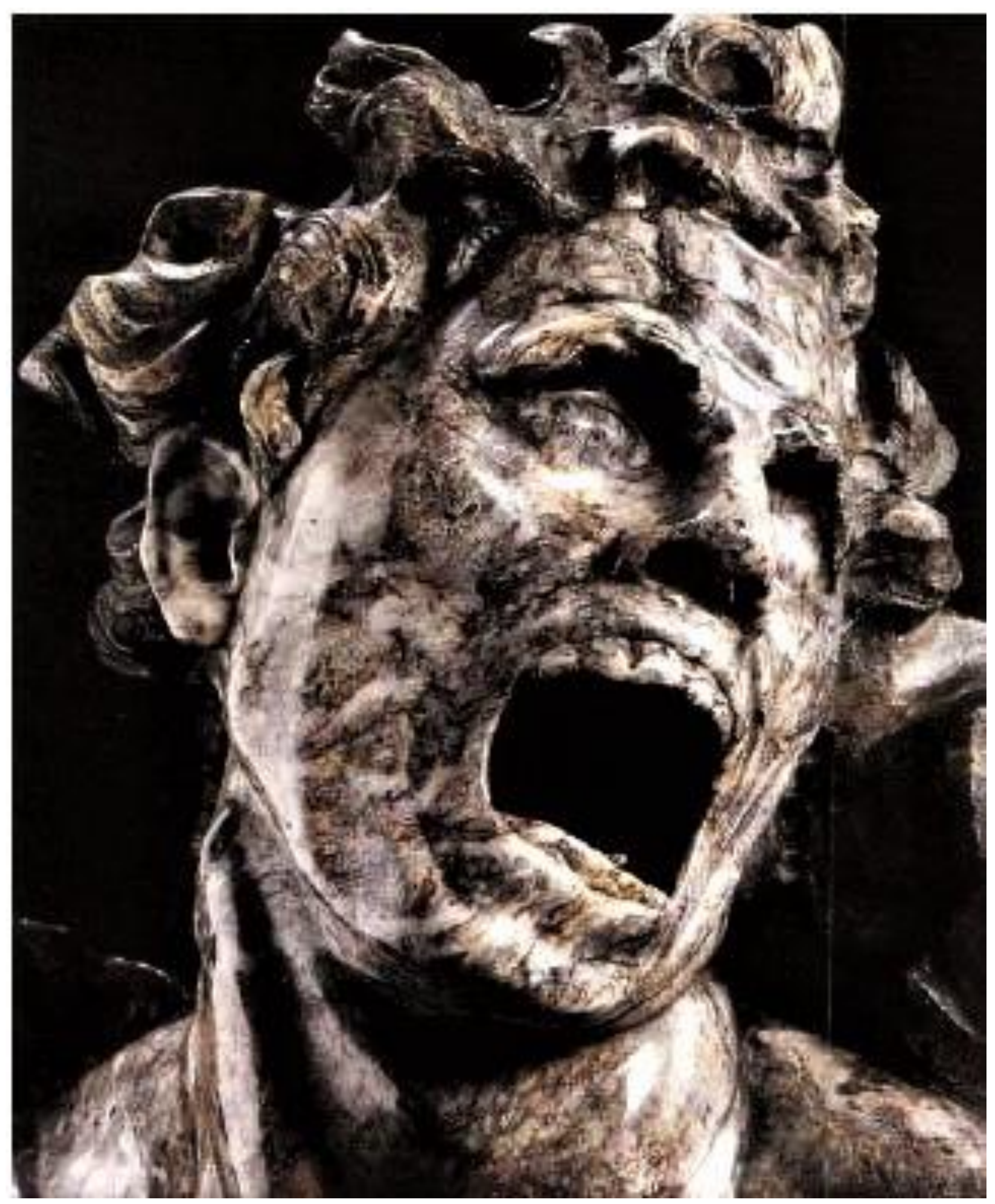
Le mal que l'on subit est tributaire de la faute que l'on a commise. La faute est contingente à l'espèce humaine et chaque homme est porteur du "péché originel" du simple fait de son appartenance à l'humanité. Mais quel peut bien être ce péché intrinsèque à la condition humaine ? Si non celui de la révolte contre la tyrannie. Notre "péché originel" s'appelle liberté car comme Kingu, l'homme peut se révolter.

Une jour, un grand chaos s'empara des hommes, ils péchèrent et se rebellèrent contre leur "destin", qui était de servir les dieux par le travail et le culte et ainsi plongèrent le monde dans la décrépitude. Un grand danger qui menace les dieux, le roi, le prêtre : la Liberté

Mais pourquoi encore, cette faute originelle ou philosophie négative est-elle si tenace, pourquoi ne s'est-elle pas éteinte en même temps que la civilisation mésopotamienne ?

Parce que les prêtres ont su créer un pont extraordinaire de communication en inventant l'écriture et la lecture. Pour la première fois, un clergé écrit l'histoire religieuse d'un peuple. C'est la Mésopotamie (2000 av.J.C.) qui nous livre le texte le plus ancien à ce jour du voyage mythique, sorte de quête héroïque où le héros Gilgamesh, après avoir éveillé la colère divine, part à la recherche de l'immortalité. À l'issue d'innombrables péripéties, il atteint la plante de la vie éternelle, mais la perd sur le chemin du retour.

Récit mésopotamien reprit dans la Genèse où Adam et Eve, eux aussi après avoir provoqué la colère de Dieu, s'engageront dans un long périple expiatoire à la recherche de l'Eden perdu, de la maison, du foyer où trouver le repos. Fait de désenchantement, leur parcours révèle plutôt " l'incroyable désordre qui règne dans le monde." Puisque aucun lieu ne possède l'entière unité, l'entière vérité, l'homme est condamné à errer de par le monde. À l'origine de l'errance, il y a la Faute.



Heureusement ou malheureusement, c'est selon, existe le prêtre, ce grand magicien des signes écrits qui possède le don de guérison de l'âme. En inventant l'alphabet et les chiffres, les prêtres ont décrété que dorénavant le savoir entre les mains des initiés, la gnose, sera une composante essentielle du pouvoir. Il ne s'agit plus seulement de diriger et d'apprivoiser le troupeau humain déjà docile mais surtout d'empêcher la révolte des esprits belliqueux par la peur métaphysique de l'enfer conséquence de la Faute.

La vie devient un dur labeur où le moindre faux pas, entendre ici rébellion, vaut à l'insoumis la damnation éternelle. La vie est un long processus expiatoire de la faute, malheur à celui qui veut échapper à sa condition, à son travail par le suicide. Le pouvoir aura ainsi aucune peine à s'exercer de la manière la plus radicale puisque le despote est aussi grand prêtre de la religion, le premier roi aussi à savoir lire et écrire.

Jamais un État aura atteint un tel degré d'opulence tel que manifesté par la construction du palais de Sargon qui couvre dix hectares parsemés de jardins somptueux et abrite deux cent neuf salles ornées de fresques et bas-reliefs peuplées par une foule de courtisans et de prêtres. Cette titanesque puissance étatique était, on le conçoit, une tyrannie gérée administrativement par l'entremise d'une bureaucratie imposante et protégée par une armée jamais égalée dans le monde antique. L'asservissement devint une composante essentielle du progrès, de l'enrichissement, de la conquête, de la puissance. Après avoir vidé l'homme de sa valeur intrinsèque et ravalé sa beauté, le tyran avec l'aide du clergé a fait des masses humaines des monstres au service des dieux conquérants.

Le despote mésopotamien a réussi à intégrer en une seule personne dieu/roi-guerrier/prêtre, la "sainte trinité" du pouvoir tyrannique, le gardien suprême du troupeau, "le seigneur de l'art pastoral royal" du premier État impérialiste qui fut une théocratique totalitaire, le rêve encore aujourd'hui de tous les intégristes musulmans, juifs et chrétiens. (Sloterdijk, 2000) pour l'exercice même du pouvoir d'Assurbanipal qui s'affirme d'abord par une représentation quasi divine du chef.

Assurbanipal consacra son règne à combattre ses voisins. En accédant au trône, il devint maître d'un royaume sans frontières naturelles qui avait développé le goût de la guerre aux dépens de la plupart des pays du Levant, vassalisés ou annexés. De la prise de Memphis à la destruction de Thèbes en Egypte, de la guerre fratricide réglant le problème de la Babylonie qui inspirait pour une grande part la civilisation et la religion assyrienne, et voulait l'indépendance à la destruction et la déportation systématique des populations rétives.

Un si grand royaume attire des convoitises. Assurbanipal a donc fait le choix d'être craint plutôt que d'être aimé : il laisse ainsi pendre la tête d'un de ses ennemis dans ses jardins, lançant un signal fort à ceux qui voudraient le défier.



Sans doute Assurbanipal possédait-il une personnalité assez surprenante. Alors que les Assyriens se sont forgé une réputation d'impitoyables guerriers, massacreurs et cruels, il est le roi qui ne participe pas aux expéditions, même quand on lui prête, dans les récits officiels rédigés a posteriori , une conduite glorieuse.

Mais deux décennies à peine après la mort du roi, l'empire disparaît balayé par les Babyloniens. L'empire mésopotamien se désintégra, sa langue s'ombra dans "l'oubli" comme le latin et le grec ancien par la suite, seuls, ses écrits survécurent jusqu'à nos jours et influencèrent toute l'histoire spirituelle de l'humanité. Tous les écrits fondateurs de la Torah juive, de la Bible, et du Coran ont tous été pensés et produits dans l'aire géographique de l'Orient. Et n'oublions pas, comme l'affirme en autre Gérald Messadié dans Histoire générale du Diable, qu'en Mésopotamie, avec le despote, est née la faute originelle et son corollaire : le désespoir.

En créant le Mal métaphysique, la culture mésopotamienne engendra une vision négative du monde et de la nature humaine. Cette vision basée sur la Faute et la notion du Mal inhérent à l'être se profilera, au cours de l'histoire, comme une ombre mortifère sur toutes les civilisations de la région : on pense ici aux Iraniens, aux Égyptiens, aux Juifs, aux Arabes et sera à l'origine du gnosticisme et manichéisme que nous étudierons ultérieurement. L'homme devient une impureté sur Terre et soumis à la plus humiliante abjection. " Moi le chien qui béni le roi mon seigneur et ose t'aborder" retrouve -t-on dans les écrits de l'époque adressés au roi despote.

Cette vision négative est vraiment le nœud de notre condition humaine, Kant l'appelle notre "Mal radical." La peur de l'autre, la reconnaissance subite du danger extérieur, l'angoisse de l'homme terrorisé par la peur des famines et autres calamités naturelles font que l'on préfère l'humiliation consentie si elle est porteuse de sécurité. Cette autodomestication de l'espèce est inhérente à la culture humaine où la vie est ritualisée, codifiée à travers un réseau d'obligations et de règlements dont le fonctionnement est ordonné par la religion.

Dissipons immédiatement toutes velléités intentionnelles de complot organisé contre l'homme. Il s'agissait plutôt de créer premièrement une théologie astrale "logique" et deuxièmement, d'établir un contexte socio-politique cohérent avec les découvertes des astronomes mésopotamiens. On mesure l'univers, le monde, l'homme, la société qu'à partir des connaissances réelles d'une civilisation à un moment donné inscrit dans une époque précise. Les découvertes astrales des Mésopotamiens furent tout aussi déstabilisantes pour l'homme que les théories de la mécanique le sont aujourd'hui pour nous.

Il faut donc retenir que dans les civilisations antiques, l'homme a totalement transformé sa liberté de nomade en servitude sédentaire où, comble de l'ironie, tyran et prêtre lui affirment qu'il est libre dans sa servitude. Et ils ont raison car l'homme a pris une décision par laquelle la liberté s'enchaîne à elle-même, ils ont tort lorsqu'ils pensent que cette décision perdurera éternellement.

Il ne s'agit plus seulement de diriger et d'apprivoiser le troupeau humain déjà docile mais surtout d'empêcher la révolte des esprits belliqueux par la peur métaphysique de l'enfer conséquence de la Faute comme opposition fondamentale à "l'idéologie" du créateur. Tout conduit à rendre la vie vide de sens ou plutôt, la vie tout entière

apparaît comme une punition ou le travail devient la seule justification de l'existence et une malédiction puisque, quoique l'on fasse, l'action humaine est vain souci devant la mort.



" L'imagination babylonienne, qui s'était un peu détournée des "histoires de dieux" de Sumer, paraît se complaire ainsi aux "histoires de diables". Dans de très nombreux et très longs écrits des magiciens (...) il y a aussi indéniablement un fond d'angoisse dont celle de la "guerre atomique" peut nous donner une idée. Aucun peuple plus que celui de Mésopotamie, au milieu des "barbares" qui l'entouraient, le menaçaient constamment et déferlaient périodiquement sur son sol, ne paraît avoir eu autant le sentiment que civilisation et bonne vie sont chose fragile et sans cesse remise en question ". (J. Nougayrol, La religion babylonienne, p. 234 in note 20 Eliade, 1976)

"Ces histoires de diables", histoires occultes racontent, qu'à côté des formes divines, une "matière" franchement démoniaque est à l'oeuvre : que le Cosmos possède une double nature : divine et satanique. Transposés dans la réalité sociale de l'époque : les peuples barbares sont des satans qui menacent la cité-temple, emblème divin de la civilisation. ("L'axe du mal", Georges Bush, 2002)

Le mal existe que s'il est opposé au bien. La théocratie est le règne politique du Bien absolu, de la Beauté, de la Sagesse au bénéfice de tous, l'homme qui se révolte n'est qu'impureté, laideur et folie, voilà le dogme qu'il faut respecter sous peine d'être "banni du Paradis".

Le despote mésopotamien a réussi à intégrer en une seule personne dieu/roi-guerrier/prêtre, la "sainte trinité" du pouvoir tyrannique, le gardien suprême du troupeau, "le seigneur de l'art pastoral royal" du premier État impérialiste qui fut une théocratique totalitaire, le rêve encore aujourd'hui de tous les intégristes musulmans, juifs et chrétiens. (Sloterdijk, 2000)

Aparté : À l'entrée d'Auschwitz, il est écrit : Arbeit macht frei, le travail rend libre."

La "servitude volontaire" devient une décision spontanée de tous face au danger commun. Mais attention jusqu'à un certain point, car si les conditions internes deviennent pires que les menaces externes alors les "règles du jeu" ne tiennent plus. Une leçon fondamentale de l'histoire humaine est bien que toute communauté, qui recourt à la manipulation de ses membres pour se protéger de l'anéantissement, se transforme en instrument de terreur qui sera inévitablement détruit un jour par la révolte. L'effondrement du communisme soviétique en est un exemple récent.

Ce que le XXe siècle nous révèle : c'est tout le gâchis psychologique, social et politique de la faute mésopotamienne, le summum de notre psychose collective qu'on arrive si peu à contrôler. Périodiquement, l'être pécheur, la société sous pression craquent tous les deux dans un déferlement de haine inimaginable comme pour donner raison à nos bourreaux totalitaires.

"La justification du contrôle social dans le monde moderne était ancienne : les êtres humains sont des pécheurs, voilà pourquoi le mal et la souffrance existent sur terre. Les êtres humains sont des pécheurs parce que le péché originel les a séparés de Dieu; (...). Là était la source de toutes les autres séparations : patriarcat, autorité, hiérarchie, division de l'humanité en meneurs et en menés, propriétaires et travailleurs, séparation de chaque individu d'avec l'autre." (Greil Marcus, 1998)

La Perse antique

La naissance de Satan

Depuis le paléolithique moyen jusqu'au néolithique, toutes les représentations pariétales et objets de culte sont associés à la célébration de la vie et de la mort. Rien de négatif, la vie, la mort, les attaques de fauves, la foudre, les orages, les crues monstrueuses des rivières, tout cela fait partie du grand spectacle de la vie. Ce qui n'empêche pas sur tous les continents et dans toutes les civilisations de voir apparaître les démons associés principalement aux maladies physiques et à celles de l'âme, les mauvais esprits ainsi que des monstres fabuleux qui peuplent les mers inconnus et notre inconscient. Mais tous ces démons à hauteur d'homme sont combattus et souvent vaincus par le chaman ou l'homme-médecine. L'abondance des symboles graphiques représentant les animaux, les plantes, les organes génitaux indiquent tous une sacralisation de la vie; inutile de chercher un symbole emblématique du Mal absolu y compris dans l'hindouisme où prolifèrent tant de démons.

Plusieurs affirment que la Perse (l'Iran) est l'une premières régions du monde où se fit la révolution néolithique. Ce fut d'ailleurs là qu'apparurent les premiers villages sédentaires fondées sur les connaissances de l'agriculture et de la domestication des espèces animales et végétales. Des découvertes archéologiques attestent que l'être humain y est présent depuis au moins cent mille ans. (Messadié, 1996)

Quand les Indo-Aryens s'établirent en Iran, voila près de cinq mille ans, ils fondèrent de véritables civilisations, construisirent les premières cités fortifiées et régnèrent politiquement, spirituellement pendant des siècles sur la région. Inde et Iran se partagèrent pendant des siècles les mêmes dieux cités dans les écrits sacrés que sont les Védas. Le védisme est une religion de princes, celle de la royauté et des chefs militaires qui ont compris, les premiers, le pouvoir politique que l'on pouvait retirer des croyances spirituelles. C'est ainsi que les Aryens, princes indiens, imposèrent le védisme en Iran. Le védisme est la religion indo-aryenne des sacrifices d'animaux et des cultes orgiaques réservés à l'élite politique et religieuse. Religion des puissants, le védisme polythéiste laissait le peuple sans aucun recours spirituel.

Quelques dix siècles après l'invasions indo-aryenne, le roi Deioces, à la tête d'armées puissantes fonda le royaume mède, celui de l'Iran ancien, l'un des plus grands de l'histoire puisqu'il allait de la Libye à l'Inde, de la mer Noire à la Caspienne et à la mer d'Aral, jusqu'à l'Éthiopie, couvrant la totalité des côtes orientales du golfe Persique et de la mer d'Arabie. Seul Alexandre le Grand conquiera la quasi-totalité de cet Empire appelé celui touche aux Sept mers : Méditerranée, mer Rouge, mer Noire, mer Caspienne, mer d'Aral, golfe Persique et mer d'Arabie. (Messadié, 1993)

Le royaume mède devint par la suite la Perse antique précurseur de l'Iran moderne. Cette histoire géo-politique échelonnée sur plusieurs siècles, les innombrables contacts marchands et guerriers et les nombreuses influences spirituelles fîrent apparaître une notion entièrement neuve dans l'histoire des religions. Contaminé par la notion de la Faute originelle mésopotamienne, l'Iran y opposera la notion du salut incarné par un dieu sauveur Mithra, lui-même copie conforme de Vichnou (Vishnu) le sauveur du monde tel que désigné par les écrits védiques.

Inde et Iran partagèrent longtemps les mêmes dieux. Quand les guerriers aryens s'installèrent en Iran, plus précisément en Perse antique, ils érigèrent des villages fortifiés sur les hauts plateaux et furent mis en présence d'un concept nouveau, la royauté. Le culte divin y était rendu à la fois aux dieux et au roi lui-même. La religion y est donc une affaire politique et complémentaire aux conquêtes qui permirent la fondation de l'un des plus grands Empires de l'histoire.

Les connaissances les plus anciennes sur l'astronomie mathématique de l'empire perse se sont développées en Mésopotamie. Sous les Achéménides les théories planétaires, lunaires et solaires babyloniennes furent étudiées et peu à peu assimilées par les Perses. Ainsi, durant la période achéménide, outre l'astronomie, les Perses adoptèrent simultanément la littérature babylonienne des augures astraux et transmirent l'ensemble de leurs découvertes à l'Inde vers la fin du Ve siècle ou au début du IVe siècle avant Jésus-Christ.

Les Perses considéraient les astres comme des divinités vivantes, révéraient le soleil, la lune et les étoiles selon la coutume de leurs ancêtres. La religion et le culte de la majorité de la population de l'époque étaient basés sur des doctrines astrologiques.

Les pré-zoroastriens perses croyaient en l'existence des déités visibles et offraient des sacrifices aux astres, au soleil et à la lune pour assurer leur protection et leur soutien. Le mouvement du système solaire et en particulier des planètes ne pouvait à ce stade

poser de problèmes pour ceux qui ne s'en rendaient même pas compte. Le ciel était vu comme une zone de démonstration du rythme des jours, des mois et des années, le passage desquels donnait un sens aux activités productives de l'homme. Ce guide divin du cycle annuel fut représenté plus tard sous forme de calendrier.

La formation d'un pouvoir politique de plus en plus centralisé demande une nouvelle religion tout aussi forte et surtout non équivoque.

Vint Zoroastre qui amalgama tous les démons de la terre en une entité terrifiante. Par les premiers textes mésopotamiens, la faute, le Mal au gré des contacts marchands ou guerriers, s'infiltrèrent dans l'univers iranien. Inspirés par ceux-ci, Zoroastre ou Zarathoustra entreprit une grande réforme des moeurs. Zoroastre - en avestique Zaraoustra : " le conducteur de chameaux " - est le prophète fondateur du mazdéisme (628-551 avant J.-C.). Il a fondé sa doctrine sur la " bonne pensée ", la " bonne parole " et la " bonne action ". Dans le manuscrit le plus ancien de l'Avestâ, il n'y a aucune trace d'astronomie scientifique mais on y trouve en revanche des indications sur l'astronomie d'observation au sujet du soleil, de la lune et de certaines étoiles. L'Avestâ dépeint le champ de l'existence comme un complexe d'êtres vivants mortels et divins engagés dans un conflit cosmique entre la Lumière et les Ténèbres dont le point de mire est le combat entre le bien et le mal.

Vers 600 avant J.C, se produisit un événement qui bouleversera jusqu'à aujourd'hui la conception du monde d'une manière irrémédiable. C'est là, en Iran, que le mage fonda la première religion du monde qui opposât à un Dieu unique, un Diable également unique. Le mage Zarathoustra incarna le Mal mésopotamien dans un personnage divin : le Diable. Non seulement il opposa le Diable à Dieu mais aussi la damnation au salut.



Ce prêtre chantre de la poésie sacrée conçoit dans ses textes, les Ghâtas, ancêtres des Évangiles, la notion du salut universel. Pour lui, le Bien et le Mal n'existe pas dans la nature mais dans l'esprit de l'homme et sa liberté lui donne la possibilité de choisir : le paradis ou le pandémonium. Devant ce choix existentiel, l'homme, selon Zarathoustra,

choisira toujours le Mal de préférence au Bien; c'est la voie de la facilité. Le seul espoir réside dans la victoire finale du Bien sur le Mal.

Pis encore, la multiplicité des dieux et religions menaçaient l'autorité de la caste cléricale des mages dont il faisait partie. En interdisant les sacrifices et cultes orgiaques, Zoroastre rejetait aussi les dieux auxquels ces rituels étaient dédiés. Le prophète apparut et parla d'une voix terrifiante de la déchéance de la vie éternelle pour ceux qui refusent le salut. Pour la première fois apparut un dieu spécifique au Mal : Ahriman, le Diable qui livrera une lutte sans merci au Bien, son frère jumeau Ahura Mazda, le Créateur, le dieu unique et seul digne d'adoration. Les sept péchés capitaux, le Bien et le Mal, le salut, la damnation, le bon Dieu, le mauvais esprit sont alors ébauchés dans une philosophie de confrontation. Le dualisme est formel, Zoroastre vient de conceptualiser la démonologie dans le monothéisme. Du dieu Mazda viendra le mazdéisme, la première religion monothéiste à intégrer le Diable dans sa cosmogonie. Bien après, le philosophe grec Lucrèce affirmera " que créer des dieux se constitue à partir des craintes des gens pour mieux les exploiter." On peut maintenant y rajouter le Diable.

Le dualisme dieu/diable est l'assise inébranlable sur laquelle repose dorénavant la puissance de la caste des mages iraniens. Le monothéisme leur permet d'éliminer tous les dieux concurrents et la démonologie leur permet de terrifier tous ceux qui s'y opposeront. Mieux encore, en postulant que le mazdéisme était la religion du peuple et que celui-ci lui devait allégeance, Zoroastre par cette initiative démagogique permet au clergé de contrôler non seulement la vie spirituelle mais également d'étendre son pouvoir sur le politique, c'est-à-dire la volonté du peuple. Zoroastre détruit ainsi tout le système des castes en vigueur dans le védisme que nous connaissons aujourd'hui dans l'hindouisme indien. Comme on le voit, le dieu unique et le diable unique sont avant tout des créatures religieuses au service de la politique et de la puissance. Ainsi le mazdéisme, au fil des siècles, créa un véritable pouvoir parallèle du peuple via le clergé qui n'avait pas à répondre directement devant le roi ; réforme unique dans l'histoire des civilisations jusque là.

Grâce à Zarathoustra, les prêtres-mages deviennent les uniques administrateurs terrestres du ciel et de l'enfer. Les mages perses sont des astronomes aguerris comme les prêtres mésopotamiens. De ces derniers, ils empruntent la chute cosmique de l'âme comme malédiction de l'être mais lui adjoint une protection céleste sous forme d'un ange comme être de lumière. Une personne humaine n'est une personne que par cette dimension céleste, archétypique, angélique, qui est le pôle céleste sans lequel le pôle terrestre de sa dimension humaine est complètement dépolarisé, en vagabondage et en perdition. Le drame, ce sera donc la perte de ce pôle, de cette dimension céleste. Cet ange protecteur de des religions de l'Antiquité joue le même rôle que le totem personnel de nos ancêtres de la pré-histoire. Cet archétype de protection céleste traversera tous les âges et sera repris par toutes les religions autant animistes, polythéistes ou monothéistes.

Un autre thème important du zoroastrisme est la promesse d'une vie éternelle après la mort, où les âmes seront départagées lors de la traversée du " Pont de Chinvat ", et finissent soit au Paradis, soit en Enfer soit au Purgatoire. La notion de résurrection existe, celle-ci surviendra à la fin des temps avec l'avènement du " Saoshyant "

(l'Apocalypse) qui rétablira la justice par une régénération du monde. Ainsi la filiation entre le mazdéisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam est évidente. (Messadié)

La Mésopotamie a inventé la Faute, le Mal originel pour abaisser l'individu, pis encore, pour que l'individu justifie lui-même son assujettissement. Le védisme indo-aryen conçu Mithra, dieu libérateur qui annonce le Sauveur chrétien et l'Iran a inventé le Diable pour terrifier l'homme et créer un contre-pouvoir parallèle au pouvoir politique. Le dénominateur commun étant que toutes ces "inventions" l'ont été pour des motifs politiques. Chacun étant le reflet particulier d'une structure politique, royale, religieuse et aristocratique d'un Empire antique.

LES RELIGIONS DE LA GUERRE ET DE LA VIOLENCE

Comment les religions sont redevenues des "idéologies meurtrières"

Dieu est-il par essence totalitaire ? Dieu est tout, il est la totalité. Et cette totalité est la puissante harmonie, et non pas le pouvoir. Cette totalité de la puissante harmonie s'est exprimée, pendant des dizaines de millénaires chez l'homme, par l'animisme, religion de la présence divine dans toute matière, plante, animal ou être. C'est la religion des objets-fétiches, des dieux personnalisés par le totem. Jusqu'au jour où la caste des prêtres-chamans remplaça la multiplicité pacifique des totems individuels par le grand totem collectif, la seule réalité. Ainsi, sous l'influence des prêtres, l'individu doit subordonner son totem personnel et s'attacher à celui du groupe à l'exclusion de tous autres fétiches. L'ensemble des relations sociales symbolisés par le Grand Fétiche de la tribu conduit cette dernière à rejeter complètement le Grand Fétiche de la tribu voisine ce que l'ethnologue De Brosses traduira ironiquement en ces termes : "il n'y avait pas moyen que les adorateurs du rat vécussent longtemps en bonne intelligence avec les adorateurs du chat." D'où des guerres entre fétiches, instrumentalisés par les prêtres des différentes sociétés. Le passage du totem personnel donc multiple au totem collectif, ancêtre du dieu unique marque les débuts des guerres fratricides. Les religions deviennent source de guerres fratricides et apparaissent en même temps que la notion de totem collectif comme signe identitaire des premières tribus. Oui, le Dieu tribal est carrément totalitaire.

Dans les années 1960-1970, Dieu était mort et enterré, sans fleurs, ni couronnes. Un siècle après Marx, Nietzsche, Freud et les "maîtres du soupçon", les philosophes prophètes de la "mort de Dieu" annonçaient une nouvelle ère post-religieuse, un progrès inéluctable de la raison scientifique et technique, une laïcisation définitive des mœurs, des idées, de la politique.

Mais Dieu avait été simplement refoulé. Il ne demandait qu'à prendre sa revanche. Et de la pire des manières. Au XXIe siècle, les religions sont redevenues ces "idéologies meurtrières" que connaît bien Elie Barnavi, spécialiste israélien des guerres de religions européennes.

Dans les pays arabes, les rêves de liberté et de démocratie ont sombré dans le terrorisme islamiste le plus barbare. En réseau ou isolés, de jeunes djihadistes puisent dans la lettre du Coran une irrépressible haine de soi et des autres. Dans les territoires palestiniens occupés, une idéologie "messianique" pervertie conduit des juifs ultra-orthodoxes aux pires actes de violence. Aux États-Unis et en Europe, enfin, des

groupes fondamentalistes protestants et des catholiques intégristes surprennent par leur fascination pour la violence -pas seulement verbale- dans les combats contre l'avortement et contre l'homosexualité.

Le plus souvent réduites -très injustement- à leurs expressions fanatiques, les religions "monothéistes", improprement appelées "religions du Livre", à distinguer de l'hindouisme et du bouddhisme qui ont aussi leurs extrémistes, sont réunies sur le même banc d'infamie. Ce regard sur leur histoire et leurs écritures "saintes" montre que le "sacré" a toujours produit de la violence, de tout temps aussi, l'homme a instrumentalisé le "sacré" pour justifier et légitimer sa propre violence. Les "guerres saintes" n'ont jamais eu d'autre but que de mobiliser les ressources spirituelles pour une prétendue noble cause. Gott mit uns (Dieu avec nous) proclamaient les ceinturons des militaires nazis.

L'univers politique des États-nations devient investit d'une mission religieuse de conquête des âmes. Progressivement se met en place une structure de domination des âmes par des vicaires, ces "empoisonneurs de la vie" propageant des sentiments de peurs et de culpabilité dans l'homme qu'ils doivent asservir au pouvoir totalitaire : c'est la naissance de la théocratie.

Les vicissitudes de la "real politic" donnent le coup d'envoi de pratiques de plus en plus hégémoniques. Les dieux des peuples conquis doivent être asservis au nouveau pouvoir afin de briser toute tentative de résistance des clergés locaux. De plus en plus apparaît dans la cosmogonie des débuts de l'histoire, un homme despote dépositaire parce que roi de la puissance de dieux de plus en plus dominants.

"La constitution des États despotiques, avec tous les rapports de force qu'elle met en oeuvre, s'accompagne donc de la constitution d'un panthéon unifié sous l'emprise de divinités dominatrices et du reste ce processus renforce à son tour la puissance de l'État de tout le prestige du fantasmatique. Cette unification se fait en faveur de dieux à la personnalité puissamment accusée qui sont comme la projection dans le fantasmatique du despote et des siens..." (Lévêque, 1985)

Ce système de théocratie totalitaire se diffusa rapidement en Iran, en Perse, en Syrie, dans tout le Moyen et Proche Orient. Ainsi les masses populaires conquises durent supporter le poids de la dictature impérialiste.

" Les guerres des villes-États, par exemple en Mésopotamie, au contraire, eurent très tôt pour but la fondation d'empires par l'assujettissement à long terme d'autres royaumes fondés sur des villes. La logique de cette évolution allait impliquer ultérieurement dans cette stratégie de conquête même des pays et des peuples étrangers et lointains, les prétentions à la puissance et à la grandeur devenant bientôt un facteur autonome, sans qu'il fût possible de voir la fin de cette évolution. (E. Drewermann, Spirale de la peur, p. 47)

La fascination pour la guerre transparaît à toutes les époques historiques car " La guerre est divine "

Parce que le nom de Dieu est porté à l'absolu pour combler des frustrations politiques, identitaires ou pour justifier un projet totalitaire, les textes sacrés comme la Bible

hébraïque et chrétienne ou le Coran sont devenus le prétexte à des crimes parmi les plus grands de l'histoire de l'humanité. Et la question se pose dans les termes suivants: est-ce que ce sont les "religions meurtrières" qui sèment les germes de violence par des "vérités" transformées en dogmatismes? Ou est-ce que ce sont les hommes qui se fabriquent leur propre image de Dieu et prennent prétexte de son nom pour justifier leur propre violence, leur propre fanatisme? La réponse se trouve largement écrite dans le passé et les textes de référence des trois grandes religions monothéistes.

Judaïsme: le Dieu jaloux et vengeur de la Bible

Naissance de l'hébraïsme.

C'est l'ère de la Bible, plus précisément, de l'Ancien testament : la religion d'Israël, la religion du Livre de la création. La force spirituelle de la Bible réside dans le fait que son histoire amalgame tous les archétypes et les mythes de l'histoire depuis le paléolithique tout en les combattant.

Comme tous les peuples opprimés, Les Hébreux et leurs tribus subirent bien sûr les persécutions. Depuis les origines, l'homme s'est toujours identifié aux forces dominantes de leur époque, du totem de l'ours des cavernes à Sargon. La Révélation de Yahvé à Abraham s'inscrit dans le même processus mental mais cette fois-ci en y introduisant la notion de rébellion contre le pouvoir en créant un contre-pouvoir tout aussi puissant. Yahvé, qui par Amour a créé le ciel et la terre, les hommes, les animaux, est aussi un dieu guerrier, le sauveur qui doit régner sur le monde à l'image de Sargon, "roi de la totalité".

Même si aucune trace ne révèle l'existence de l'Abraham historique qu'il soit un être réel ou de fiction, le yahviste, le prêtre historien qui a écrit la Bible a senti le besoin de donner à la généalogie du peuple Hébreux, un père fort et courageux choisi par Yahvé comme un grand chef de caravane ou un berger pasteur pour guider le peuple hébreux vers la Terre promise. Précisons que le vocable yahviste désigne le ou les historiens auteurs inconnus de la Bible et dont la date d'écriture est incertaine, débat que nous laissons aux exégètes. Car pour nous, simples néophytes, la seule question qui nous interpelle est sa raison d'être. Le rôle premier d'Abraham est de révéler au peuple hébreux l'existence d'un Dieu puissant : Yahvé, plus puissant encore que le despote Sargon qui sévissait contre eux. Yahvé devint le contre poids théologique au joug politique mésopotamien.

Pourquoi le yahviste a-t-il senti le besoin à un moment donné d'écrire l'histoire et la généalogie du peuple hébreux ? Il semblerait selon plusieurs spécialistes que pour mettre fin aux divisions internes entre Israélites, au non-respect des préceptes de la loi divine révélés à Moïse, le yahviste ait senti le besoin de faire une remise à l'ordre des contrevenants.



" Pendant l'exil, le peuple avait besoin de se forger une nouvelle identité et de retrouver la conscience de ses origines. Et l'auteur de la Genèse s'est servi, pour exprimer l'identité du peuple, d'histoires qui existaient ici et là à propos des ancêtres, d'anciennes d'histoires populaires auxquelles il a donné une dimension nouvelle. C'était une réponse à une situation critique : les prophètes avaient prédit que, si les Israélites continuaient à trahir Yahvé et à bafouer les lois, le malheur s'abattrait sur eux. Avec l'exil (de Babylone (nda), cette prophétie s'est réalisée. Il leur semble donc que tout est fini, Il faut dès lors faire renaître l'espoir. Or, une des caractéristiques de l'auteur yahviste est de mettre en avant que les Patriarches incarnent la chance, pour les Israélites, de devenir un grand peuple et d'hériter d'une terre". (Abraham Ségal, Abraham, Enquête sur un patriarche, p. 127-128)

Il est aujourd'hui certifié que l'Ancien Testament avait comme leitmotiv la création d'une identité nationale et que ses premiers écrits datent de l'exil à Babylone du peuple hébreux suite à la destruction de Jérusalem. Il y eût au cours des siècles plusieurs déportation des Israélites vers la Mésopotamie. En 721, le royaume d'Israël est détruit par Sargon II et la population partiellement déportée tandis que la plus

grande déportation suivra la destruction du Temple à Jérusalem en 587 par Nabuchodonosor. Arrivés à Babylone, les exilés découvrent avec stupéfaction une culture extrêmement prestigieuse disposant de deux systèmes d'écriture : l'akkadien et le sumérien dont les tablettes d'argiles écrites gardées dans des sanctuaires perpétuent la pérennité des codes religieux et des lois de la cité. Confronté à un tel niveau d'excellence, le yahviste comprit l'urgence de doter le peuple hébreu d'un texte fédérateur d'origine divine.

Ainsi la Genèse se présente à la fois comme un récit théologique à visée politique en vue de l'établissement d'une théocratie hébraïque. En 1983, le spécialiste John van Seters dans In Search of History, cité par Ségal, démontra que les textes bibliques ont probablement été conçus à partir d'une riche tradition orale du conte, d'histoires disparates de plusieurs personnages de plusieurs peuples, de légendes, mythes et folklore qui furent par la suite rassemblés, ordonnés et finalement chronologiquement structurés formant une œuvre hautement unifié. Van Seters appuie sa démonstration sur l'exemple du Grec Hérodote (v. 484-420) considéré comme le "père de l'histoire", le premier historien dont les écrits nous soient parvenus intacts. Son œuvre maîtresse Histoires offre une masse importante d'informations sur les guerres entre Grecs et Perses, sur les us et coutumes de la vie quotidienne, sur les croyances religieuses, les institutions publiques, les codes alimentaires et vestimentaires, bref Hérodote dresse un cadre descriptif, une manière de raconter que le yahviste de la Bible a sûrement appliqué lui aussi à son œuvre. Il en est ainsi des grands textes de l'Humanité comme les Upanisads indiens, le Gilgamesh mésopotamien, les Ghâtas iraniens, l'Ancien et le Nouveau Testament, la Torah, le Coran ; tous inscrits dans une vision poétique ou plutôt une conception romancée de l'histoire, genre de docu-fiction visant à établir une véritable théologie de la domination. Ce point de vue est aujourd'hui reconnu et adopté par plusieurs spécialistes.

Bien avant les hiéroglyphes égyptiens et l'écriture sumérienne, bien avant la Bible et bien avant les premiers écrits philosophiques de la Grèce antique la parole du conte, la poésie des chants étaient les récits oraux d'une histoire sacrée, gardiens de la mémoire humaine. Le récit côtoie le discours épique, dramatique, religieux, mythique, poétique, théâtrale et romanesque. Là est la force indéniable du récit. Le récit est de tous les temps et se transmet de génération en génération comme un legs, une tradition qui ne souffre aucune autre interprétation surtout pas celle de la "vérité philosophique". L'homme a toujours couronné le récit de l'illusion qui fait sens et consensus au détriment de la réalité. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et l'avancée des connaissances. (Hentsch, Raconter et mourir, 2002)

Dès le début de la Genèse, nous apprenons que nous sommes victimes des fourberies du serpent et en incarnons la Faute. Nous avons osé désobéir, nous nous sommes révoltés contre le pouvoir suprême. Que Adam et Ève aient effectivement croquer la pomme ou découvert symboliquement les joies de la sexualité selon l'école psychanalytique, peu importe le motif, ils ont posé un geste de rébellion menant à une libération d'un joug aussi beau soit-il. (la prison dorée)

N'oublions pas que la civilisation naissante, depuis la Mésopotamie en passant par l'Égypte et l'Iran, est traversée de révoltes réprimées dans le sang par des tyrans investi de don divin. Le serpent biblique met en lumière que l'interdit de Dieu envers les fruits de l'arbre de la connaissance représente en réalité la connaissance des dures lois de servitude que le despote édicte en commandements pour se protéger lui-même car, en vérité, il craint et tremble pour son trône. Le serpent de la Bible dévoile et dénonce l'amalgame Dieu-roi. Le roi n'est pas réellement un Dieu et il doit veiller à ce que les humains ne découvrent jamais le subterfuge. La dureté du châtiment dont le roi menace l'homme au nom de dieu masque sa propre vulnérabilité. Le tyran se veut omnipotent comme Dieu pour cacher son impuissance. Le roi est désormais démasqué.

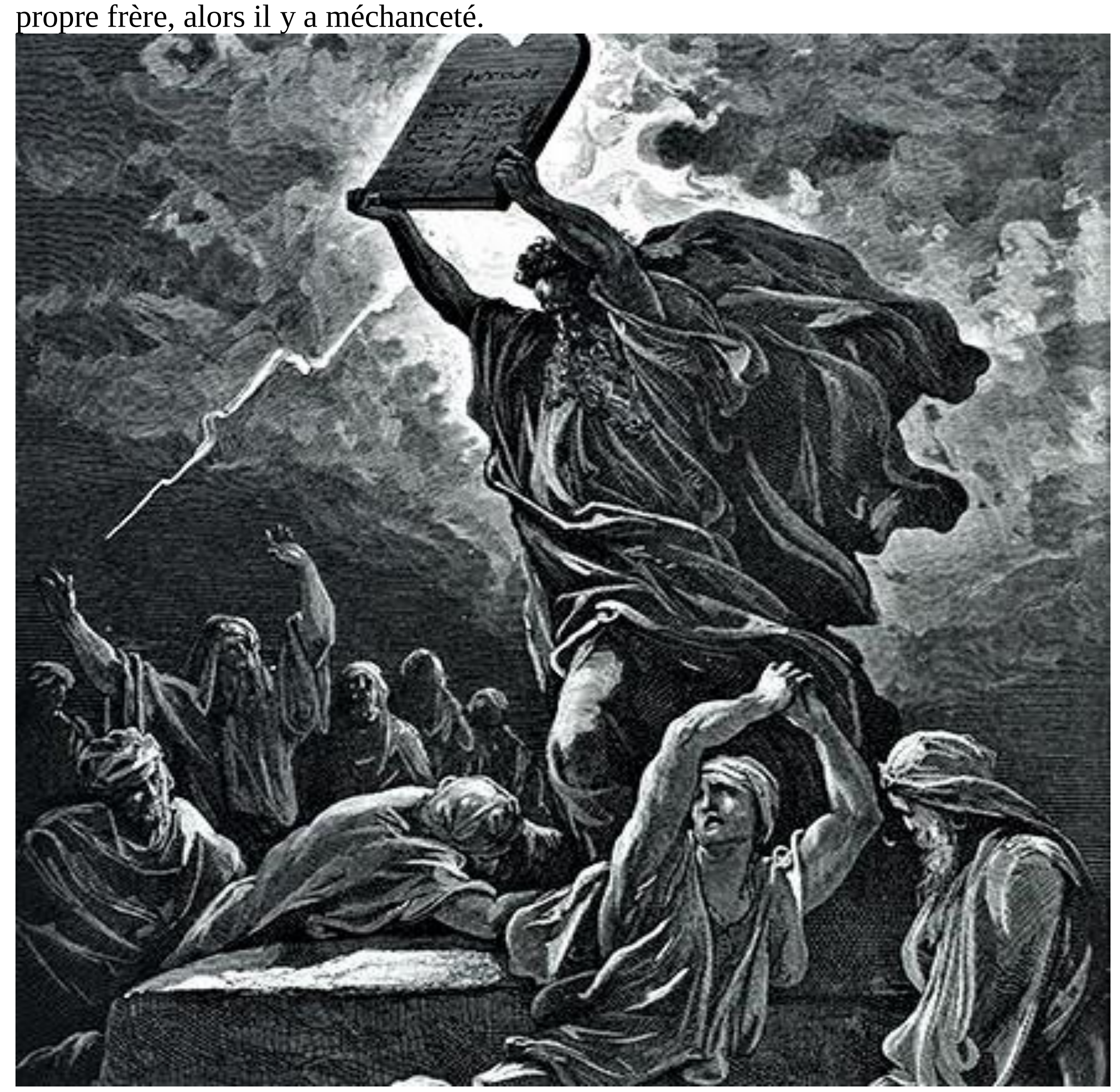
L'homme retrouve sa liberté, il peut juger si l'interdit est juste ou non. Les barrières tombent, le serpent révèle que la révolte est possible. Suivra l'expulsion du Paradis et l'exil...politique comme châtiment. Voilà ce qui arriva à l'homme désobéissant aux commandements de Dieu et ce qui risque d'arriver si l'on rejette les lois royales. Cette désobéissance à Dieu concorde avec toute une panoplie de mythes où l'idée de la mort d'un roi était nécessaire à la naissance d'un nouveau dieu sous une forme plus purifiée, on pense ici à Yahvé, dieu unique supplantant le dieu-roi polythéiste des civilisations antiques. Incidemment, la Genèse hébraïque et une bonne partie de l'Ancien Testament se sont constitué à partir des mythologies archaïques et des visions religieuses des oppresseurs antiques visant à protéger la théocratie, la première religion politique.

Sous plusieurs angles, le texte biblique reprend la mise en garde émise par le prophète égyptien Ipu-wer indiquant que lorsque le pharaon ne se comporte plus comme le dieu-incarné, tout est remis en question, en premier lieu la Création originelle. Car l'entre-ligne métaphorique du texte se veut un avertissement qui s'adresse tant au roi qu'à ses sujets : à partir du moment où l'image de dieu est brouillée par l'iniquité du roi et que l'homme chute dans la révolte, ni le roi, ni le peuple sont capables de retrouver le chemin vers Dieu et deviennent sujets au mal.

Ainsi si mal il y a, c'est la prétention de l'homme à atteindre par lui-même la dimension de Dieu et que tous ses malheurs sont les conséquences des tentatives désespérées de justification de son existence par l'autodivinisation. Plus il tente d'être comme Dieu, de prendre sa place, plus il rate sa vie. Le concept de domination émerge alors comme "une tentative ratée d'adaptation" qui oriente l'homme dans une fausse direction qui le sépare autant de sa compagne que de ses frères.

Parallèlement au message politique, un message théologique s'impose également. Les thèmes du récit comme le péché et la punition, la haine mortelle et la honte, l'angoisse et l'exil, la menace des peuples et l'affrontement, la soumission de la femme et la déification de l'homme sont des thèmes sur lesquels s'est bâtie l'histoire de l'humanité. A cela, ajoutons la peur de la faim, de la pauvreté, de la maladie et des handicaps physiques, peur de l'exclusion, de l'anéantissement et finalement de la mort et nous avons là le topo général de la détresse humaine vouée à la crainte. Ainsi toute la structure de l'existence humaine repose uniquement sur l'angoisse que l'on qualifierait de "naturelle". Et l'angoisse naturelle fondamentale est strictement reliée à l'ambivalence de la vie et de la mort : il faut consentir à tuer pour vivre, à dépecer et à manger l'animal ou la plante que l'on vénère comme un dieu avec comme

conséquence que l'on ne peut survivre sans être coupable de ce meurtre. Rien ne peut advenir sans qu'un dieu soit sacrifié pour cela, telle est la pensée primitive naturelle que la Genèse transformera "surnaturellement" en péché originel comme conséquence de l'éloignement de dieu que Jésus viendra racheter par son sacrifice. Car contrairement à l'animal, l'homme connaît les conséquences de ses actes, il a conscience que s'il est encore vivant c'est parce qu'il a tué. Mais quel mal y-a-t-il puisque le mouvement de la vie elle-même nous impose de dominer ? Il y a mal lorsque que la domination naturelle de l'homme se retourne contre son créateur et son propre frère, alors il y a méchanceté.



Sommes-nous alors surpris de découvrir toute la haine mésopotamienne envers l'homme resurgir à la source du judaïsme dans la Bible ? L'homme, appelé le glébeux, est associé au mal : voyant que se multiple le mal du glébeux "Iahveh (Yahvé) regrette d'avoir fait le glébeux sur la terre. J'effacerai le glébeux que j'ai créé des faces de la glèbe" (Genèse VI; 6-7) Quelle ressemblance entre la déception de Yahvé et celle du dieu Apsu babylonien qui, excédé du bruit de ses créatures, décide de les exterminer ou du dieu mésopotamien Enki, nous l'avons vu, qui décide de créer des pantins, véritable ratage de la Création.

Incidemment, la Genèse hébraïque et une bonne partie de l'Ancien Testament se sont constitué à partir des visions religieuses des oppresseurs mésopotamiens.

Des mages iraniens, les scribes de la Bible retiendront bien sûr le Diable, notre Satan. Mais curieusement, Satan est un familier de Dieu et fait partie du Conseil céleste. Plus encore, Satan est l'instrument des volontés divines lesquelles veulent mettre à l'épreuve les vertus de Adam, Ève et plus tard Jacob. Satan est loin d'être l'ange déchu, l'ennemi de Dieu mais plutôt un serviteur de sa volonté comme le livre d'Isaïe où "Dieu envoya un mauvais esprit pour semer la discorde entre lui et les habitants de Schechem..." (Livre d'Isaïe, Juges, IX; 22-57)

Ainsi les services démoniaques accomplissent les vengeances de Dieu c'est-à-dire que Dieu, dans l'Ancien Testament, est à la fois le Bien et le Mal et jamais le Diable y apparaît comme ennemi juré de Dieu. Alors Satan est-il le mal ? Non, dans l'Ancien Testament, il représente la souffrance voulue par la volonté de Dieu. Jusqu'au IIIe ou IIe siècle avant notre ère, aussi déconcertant que cela puisse paraître, le Diable comme représentant du Mal absolu est absent de la Bible et du judaïsme primitif. Le Diable vraiment démoniaque d'inspiration iranienne comme "le Prince de ce monde" qui devient le Mal absolu et ennemi de Dieu est l'œuvre de Zoroastre repris par les Esséniens et les évangélistes du Nouveau Testament.

Les différents niveaux d'interprétation nous indiquent que, le mal serait historiquement le résultat d'une transgression à un ordre déjà établie. Le passage de l'arboricole végétarien au chasseur carnivore du paléolithique marque la transgression du "paradis terrestre" matriarcale comme code dominant par le patriarcat de la horde. L'activité de la chasse et la création d'outil et d'armes correspondent à des périodes d'expansion phénoménale du cerveau. L'arrivée progressive de la conscience rend l'homme capable de reconnaître la responsabilité de ses actes (Kant) et le mal devient alors associé à la culpabilité ressentie dans l'acte de tuer l'animal divinisé ce qui rejoint la position psychanalytique de Freud concernant le péché de Adam et Ève et l'apparition de la névrose.

L'acte de transgression envers Dieu produit théologiquement le péché, produit psychologiquement l'angoisse et politiquement la révolte. Le monde est maintenant scindé. Le fratricide de Caïn envers Abel marque la transgression du code moral de fraternité, marque la rupture entre la civilisation agraire et urbaine et la vie pastorale, la vie sédentaire remplaçant l'âge d'or du nomadisme, tout ceci concourt à accélérer le processus de division entre les familles, les tribus, les ethnies.

La faute est belle et bien identifiée à un acte de liberté et d'affranchissement (Hegel/Sartre). Le mal devient la période de transition chaotique nécessaire suivant la transgression d'un ordre antérieur, situation "normale" de tout système autant psychologique, sociologique, politique que théologique qui tend à rétablir l'équilibre perturbée et l'ordre.

L'homme est coupable d'un choix de liberté par la transgression, sa punition sera l'angoisse et le mal est une des conséquences de son acte. L'homme perdu dans une nature rébarbative, obligé de gagner sa pitance à la sueur de son front, tourmenté par la peur ne peut retrouver la "paix de l'âme" que dans la foi, la seule capable de rétablir l'ordre. La femme, quant à elle, retrouve dans la maternité non pas ce qui devait être sa joie mais sa souffrance ; son don béni de donner naissance devient l'instrument de son châtiment :

"Je multiplierai les peines de tes grossesses, dans la peine tu enfanteras des fils. Ta convoitise te poussera vers ton mari et lui dominera sur toi" (Gn 3, 16)

Cette domination de l'homme sur la femme, la base du patriarcat tribal, se prolongera dans la domination d'un peuple qui en soumet un autre. (Gn 9 : 20-27) La condamnation biblique de Canaan avec ses rites de fertilité agraires de types matriarcales est évidente et sa domination cherche à justifier l'organisation socio-politique de la famille patriarcale hébraïque et nomade sur le matriarcat agraire de la terre-mère. La domination de la société patriarcale sur le matriarcat vient compléter celle de l'homme sur la femme.

Ainsi, la domination constitue dorénavant la structure fondamentale à partir de laquelle s'écrit l'histoire des relations hommes/femmes et celles des ententes et des oppositions entre les peuples. Plus encore, la servitude de la femme à l'intérieur de la famille servit de "projet-pilote" à l'établissement de l'esclavage d'une tribu dominée par une autre, ce qui nous rappelle le dieu mésopotamien Enki, nous l'avons vu, qui décide de créer des pantins, véritable ratage de la Création, esclaves des dieux. L'appartenance commune des individus, la fraternité des peuples se sont dissous dans la méfiance, encore pis, la peur et la violence entre membres de la même espèce.

Les trois religions monothéistes ont tous en commun Abraham, pasteur hébreux, comme premier prophète de la Parole de Dieu. Avec Abraham, naquit Yahvé, dieu unique et tribal. Il vit à Ur (Our) en Mésopotamie et fut donc en contact avec la mythologie mésopotamienne où les dieux ont pris apparence humaine (anthropomorphisme). Abraham appartient aux tribus de pasteurs nomades souvent opposés aux paysans, agriculteurs, et sédentaires des Cités-États. De tous les peuples de la terre, la Genèse ne s'intéresse qu'à la famille de Sem dit les Sémites, le clan d'Abraham qui aura comme descendance Isaac et Jacob appelée la "triade patriarcale". De Jacob naîtra douze fils constituant le noyau du peuple hébreux : les douze tribus d'Israël, des tribus de nomades pasteurs.

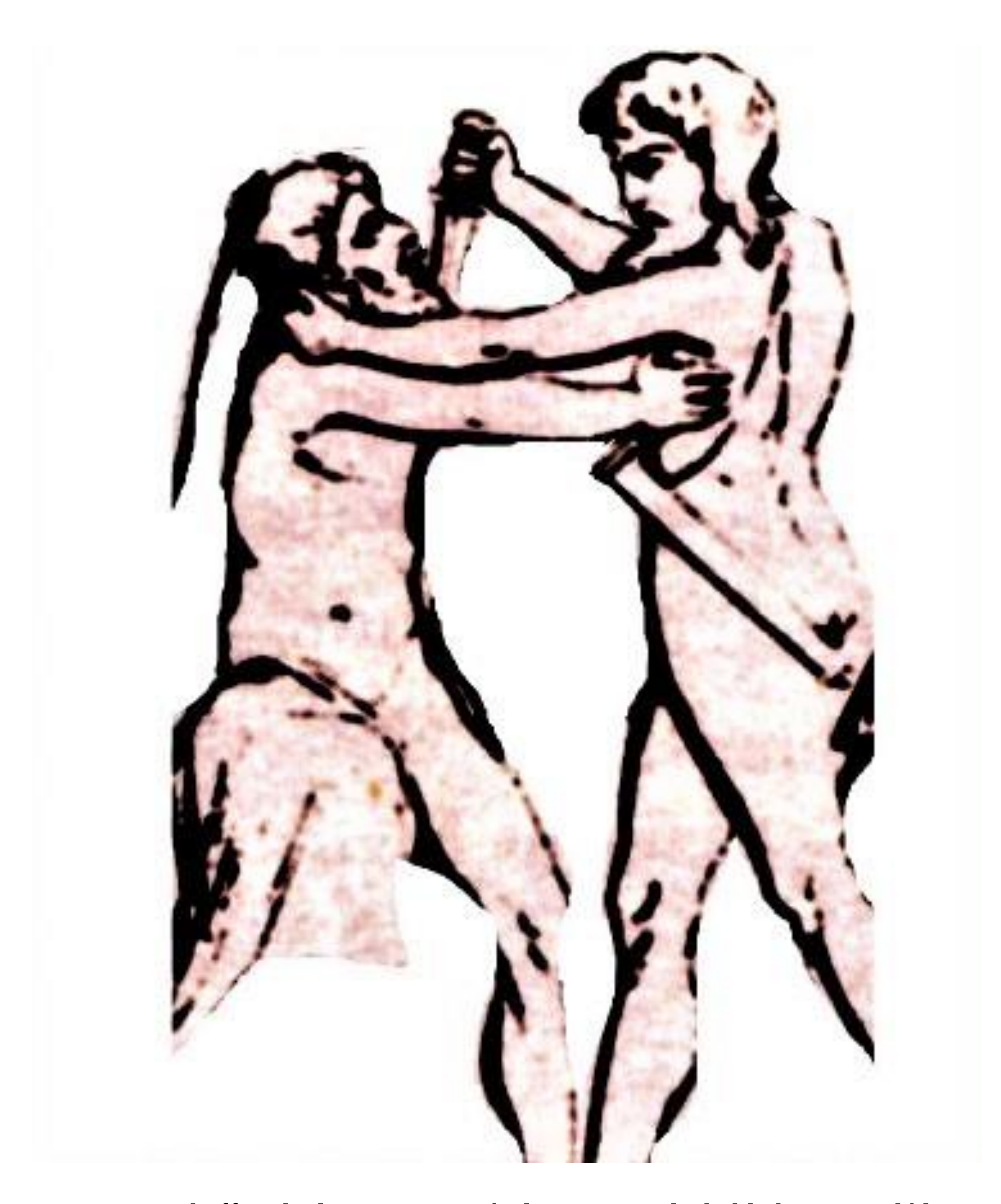
Le conflit entre les pasteurs et les agriculteurs donc entre les nomades hébreux et les sédentaires mésopotamiens est résumé dans la dispute entre Abel, le berger et Caïn, l'agriculteur, fondateur de la civilisation agraire. L'admirable étude de Eugen Drewermann (Le mal, tome I et II) à partir de l'exégèse de Westermann sur la Genèse nous sera d'un grand secours pour la suite des choses même si notre propos diverge quelque peu.

Caïn signifie aussi "forgeron", symbole de la technologie et reflète bien alors la position du forgeron dans les sociétés antérieures comme un être méprisé et toujours craint. Le fils de Caïn est aussi " un constructeur de ville" (Gn 4 : 17) et sa descendance s'enferme dans des cités et renforce donc l'opposition entre les sociétés agraires sédentaires et celles pastorales et nomades. En commettant le premier meurtre de l'humanité; en tuant son frère le berger, le forgeron-cultivateur assassine symboliquement les temps bénis de l'Age d'or pastoral nomade.



Dans le chapitre III, verset 19 de la Genèse, il est écrit que l'âge d'or s'est terminé quand les hommes s'arrêtant de chasser, s'installèrent dans des maisons et lorsque que commença la routine quotidienne; en somme le travail, le labeur ingrat du laboureur sédentaire. On peut facilement imaginé que l'âge d'or est antérieure aux cités-états mésopotamiennes et leurs théologies d'asservissement, antérieure à l'apparition de l'agriculture au Néolithique et remonterait au Paléolithique inférieur.

La communauté des hommes est désormais divisé, a perdu sa solidarité à l'intérieur même de leur propre famille, clin d'œil aux guerres inter-tribales primitives et à celles qui prévaudront à l'avenir entre chrétiens, juifs et musulmans à l'image de Caïn et Abel se querellant pour Dieu et sa bénédiction, l'un étant élu, l'autre pas. Le fratricide de Caïn vient changer la donne. Dieu, qui normalement devrait unir les hommes entre eux, devient ce qui les divise. Dieu n'est plus neutre, il a choisi son camps. Le dieu/nature primitif, créateur des Origines se métamorphose en un dieu tribal, le Yahvé des tribus hébraïques. Tout s'éclaircit par l'histoire biblique.



En acceptant l'offrande des premiers-nés du troupeau d'Abel le berger et dédaignant les offrandes végétales de Caïn, le cultivateur, Yahvé choisit les tribus hébraïques pastorales et rejettent la civilisation des villages agraires et des cités-états mésopotamiennes dont elles subissent l'oppression. Yahvé pousse la vengeance jusqu'à la punition ultime, la stérilité du sol. (Gn 4 : 11,12) Pour Yahvé, le passage à la vie paysanne est une régression; de là, son parti pris pour la vie pastorale de l'éleveur nomade de petit troupeau. On voit poindre la symbolique du changement comme menace envers l'ordre immobile des Origines.

Aparté : Le combat entre frères ennemis est un thème récurrent des mythologies universelles. Ainsi la mythologie grecque connaît le mythe des frères jumeaux, Akristos et Proïtos, qui tous deux doivent régir le même royaume, la mythologie égyptienne aborde elle aussi le conflit entre frères ennemis (Seth et Horus) qui tourne autour de problèmes dynastiques issus du partage du territoire entre nomades chasseurs et les paysans. La mythologie romaine n'est pas en reste. Que dire de Romulus et Rémus, si non l'étrange coïncidence avec le récit biblique. Romulus, lors

d'une dispute avec son frère au sujet d'un sacrifice, le tue et fonde ensuite, comme Caïn, une ville : Rome. Pour plusieurs peuples, africains, amérindiens, autochtones, la mythologie des frères en colère représente le combat entre le jour et la nuit, le soleil et la lune. Encore une fois, cette symbolique marque l'opposition entre le paysan et son culte solaire et le berger dont la migration vers de nouveaux pâturages se déroulent idéalement la nuit. Plusieurs peuples nordiques ont adopté le point de vue du combat entre l'hiver et l'été. Plusieurs autres peuples interprètent le conflit des frères comme la lutte du bien contre le mal ou de la culture (lois morales) contre la nature (instincts primitifs) et même de la conscience versus l'inconscience.

Ce catalogue d'interprétations diverses ne doit pas nous éloigner du sujet biblique où nous assistons au conflit civilisationnel lié au passage du néolithique à l'Antiquité.

" L'homme de l'époque glaciaire a toujours offert des sacrifices d'animaux. (…) L'éleveur de bétail que la Bible appelle Abel sacrifie les premiers-nés de ses troupeaux. La divinité connaît ce sacrifice, c'est le même qu'à l'époque glaciaire" Face à cela, l'offrande de Caïn constitue quelque chose de radicalement neuf, car il s'agit de ce que l'homme a lui-même produit pour se nourrir. Dieu ne pouvait accepter cette offrande " car à l'époque glaciaire, la divinité, liée à l'animal, avait besoin du sang des bêtes, et non des fruits des champs." Aussi le sang répandu d'Abel provoque-t-il immédiatement l'écoute de Dieu. Par ailleurs, Caïn est symboliquement celui qui fait avancer le monde, et c'est pourquoi Dieu ne permet pas qu'on le tue. " Son sacrifice est étranger à Dieu, mais son monde est celui qui porte l'avenir et conduit au développement de l'humanité." (…) Face au chasseur, le paysan devient vraiment le meurtrier de son frère." (Kühn cité par Drewermann, in Le Mal, tome II, p.322)

La condamnation de Caïn par Yahvé symbolise la condamnation de Sargon et des autres rois despotes à l'image de Nemrod dont la civilisation à la fois agraire et urbaine, donc sédentaire, opprime les tribus hébraïques pastorales donc nomades. D'ailleurs comme le démontre Drewermann, il n'y a aucun nom hébraïque dans la généalogie des familles citadines (Gn 4 :18) marquant encore plus le fossé séparant la culture sédentaire de la culture nomade. En y regardant bien, le récit biblique voit dans la fondation des villes l'origine du despotisme et des guerres fratricides. Maintenant sédentaire, les citadins ont retourné contre eux-mêmes leur pulsion de chasse primitive.

Les contraintes de la vie en commun avec ses obligations de discipline et ses castes de travailleurs auront fourni l'énergie nécessaire à l'explosion vers l'extérieur de l'agressivité interne. "Au lieu de chasser les animaux, ils se sont alors chassés les uns les autres." Il en est ainsi de Nemrod, personnage de la Genèse de l'Orient ancien (Gn 10 : 8-12) à rapprocher de Nin-Ourta, dieu babylonien de la chasse et de la guerre, un potentat fondateur des cités mésopotamiennes donc le père symbolique des empires d'Orient conquérants et colonisateurs. (Guiraud F., Schmidt J., Mythes et mythologies, Éditions Larousse-Bordas, Paris, 1996)

Nemrod apparaît à la fois comme celui qui désobéit et celui qui suscite la désobéissance. Le texte biblique nous dit donc que Nimrod était un profanateur du Nom de Dieu, incitant ses contemporains à violer l'alliance que Dieu avait établie avec Noé et ses fils, les pères de la nouvelle humanité post-diluvienne pastorale.



Nimrod réussit à instaurer un pouvoir tyrannique en détachant ses contemporains de la crainte de Dieu afin qu'ils s'en remettent à sa propre puissance. Afin de préserver l'humanité d'un éventuel second déluge, Nimrod leur fit construire une tour assez haute pour que les eaux ne puissent la recouvrir. Les hommes de son temps furent tout disposé à le suivre, considérant comme une servitude d'obéir au Créateur.

La tour de Babel de la Bible ressemble à s'y méprendre à la ziggourat mésopotamienne, la demeure des dieux. Du haut de la ziggourat, le prêtre célébrait les offices sous le signe d'union cosmique et de voyage céleste inspirés des pratiques chamaniques antérieures. Chaque ville est placée sous la protection d'un dieu qui habite la ziggourat, édifice central de la cité. L'emploi de briques cuites au four et l'utilisation de bitume comme mortier sont autant d'indices qui désignent Babel, du babylonien "bab'il", "porte de dieu", comme étant la ville de Babylone, le plus important "marché de l'Antiquité vers lequel confluaient tous les peuples" selon les historiens.

Mais la tour représente justement le plus grand des dangers susceptibles d'empêcher la reconnaissance du Dieu unique car " les hommes entendent désormais placés leur unité sous l'idée de divinité de l'homme, au nom de leur capacité à faire monter jusqu'au ciel l'œuvre de leurs mains, d'être eux-mêmes comme des dieux" (Drewermann, Le Mal., tome I, p.377)

Cette autodivinisation que semble symbolisée la construction de la tour dénote alors un geste politique sans précédent, elle proclame haut et fort que l'homme aspire à la domination mondiale, ce qui est manifestement l'objectif de Sargon et de ses descendants de régner sur les "quatre coins du monde." Prendre la place de Dieu, la révolte ne peut pas être plus totale. Dieu se doit d'intervenir. Diviser pour régner telle sera la punition divine. Puisque l'union avec Dieu est rompue, l'unité des peuples grâce à la langue commune le sera également.

La dispersion des peuples sur la terre, la diversité des villes, la variété des us et coutumes des ethnies recherchant protection auprès de toute une panoplie de dieux, déesses et idoles se traduisirent par l'apparition de langues et idiomes différents.

La confusion des langues dans la tour de Babel inspirée des ziggourats de Babylone illustre la prolifération des dieux dans la civilisation urbaine. Le polythéisme démontre l'incapacité des hommes de se comprendre entre eux. La confusion est totale, l'unité de l'espèce humaine éclate, le conflit inévitable. La Genèse explique comment les peuples se sont répandus sur la surface de la terre à partir des fils de Noé, rescapés du déluge. L'humanité a donc une origine familiale commune qui par dispersion, a formé des ethnies puis des peuples différents au point de ne plus se comprendre entre eux. L'entre-ligne suggère déjà fortement que le monothéisme originel est le seul qui peut garantir la fraternité essentielle à tous les humains. Puisque les Hébreux accueillent Yahvé comme dieu unique, il leur reviendra le devoir de conquérir la terre en son nom et d'y refaire l'unité des langues.

L'entre-ligne désigne nettement que les rois autodivinisés de la Mésopotamie et par la suite, les rois-dieux iraniens et les pharaons égyptiens sont les véritables ennemis de Yahvé, dieu unique du peuple Hébreux. Plusieurs érudits ont suggéré que le personnage de Nemrod identifiait à la fois les rois mésopotamiens (culte agraire) et

les pharaons égyptiens (culte solaire). Agriculture et soleil formant la paire. L'autodivinisation de Nemrod se veut le décalque du pharaon qui aspire à monter au ciel comme le soleil. Les tribus israélites condamnèrent le culte solaire mais s'inspirèrent de son monothéisme novateur.

De plus, la culture mésopotamienne pousse l'injure jusqu'à proclamer la ville, résidence des dieux. La plupart des études ethnologiques et archéologiques ont par la suite démontrée que la ville antique se voulait une représentation spatiale terre-à-terre illustrant la cosmologie de l'univers présente à son époque. La ville n'est rien de moins qu'une tentative d'imiter la création divine, telle est la sentence de Yahvé et le fait que Caïn/Nemrod, en soit l'instigateur ne fait que préciser la condamnation et le rejet : la création de la culture, de la civilisation, de la ville, œuvres de l'homme ne saurait remplacer l'œuvre de Dieu.

Par contre, la catastrophe est évitable, l'humanité a besoin d'une intelligibilité commune qui soude les peuples entre eux; telle sera désormais le souci fondamental de l'homme, refaire l'unité des sociétés sous l'égide d'un Dieu unique et il reviendra à Abraham de guider cette humanité nouvelle vers son salut.

Le "génie" religieux de l'Ancien testament est donc d'avoir, en récupérant les mythes et les conflits ancestraux, introduit une nouvelle vision religieuse du monde d'un type jusqu'alors inconnu : Dieu révèle sa présence non plus à un roi ou à un pharaon mais à l'homme modeste : Abraham, le prophète. C'est une révélation "d'homme à homme", patrilinéaire qui respecte les liens du sang immémoriaux des traditions tribales depuis le Paléolithique.

Pour l'historien yahviste, Yahvé, Dieu, Allah, est/sont né(s), apparu(s), révélé(s) dans l'esprit de l'homme en Mésopotamie. Dans Yahvé, le yahviste y transposa non pas la puissante harmonie mais le pouvoir de la puissance hégémonique tel que représenté à l'époque par les différents despotes mésopotamiens qui parsèment le territoire. En somme, Yahvé est la réponse juive à la théocratie mésopotamienne dont les Hébreux en subissent le joug, la contrepartie identique qui, elle, seule, libéra le peuple hébreu de la tyrannie des autres nations. Allah sera la réponse arabe au dieu tribal des juifs et des chrétiens et ainsi de suite.

Yahvé, l'être suprême, prend parole et commande à Abraham une série d'actions à exécuter comme le sacrifice de son fils Isaac suivies de promesses prodigieuses. Obéissance et foi deviennent les valeurs fondatrices de la nouvelle théologie hébraïque qui seront assimilées également dans le christianisme et l'islam.

Obéissant à son dieu, Abraham quitte sa ville Ur et son pays (l'Irak actuel, autrefois la Mésopotamie). Il entreprit alors la longue marche du retour vers Dieu qui conduira ses caravanes entre Palestine et l'Égypte où s'établirent ses descendants; dont Jacob dit Israël, appelé ainsi sur ordre de Dieu. Ce changement de nom ordonné par Dieu reflète la quête d'une nouvelle identité. Le clan ancestral, la tribu égarée sont supplantés par une nouvelle identité, la nation du peuple élu de Dieu.

Le passage des Hébreux en Égypte laissa des traces dans les écrits bibliques. En effet, l'étoile à l'Orient annonçant la naissance d'un Dieu, la virginité de la mère, la marche sur l'eau, la tentation dans le désert, la transformation de l'eau en vin pour n'en

nommer que quelques uns, se retrouvent dans les sources égyptiennes. Pourquoi ces transmissions ont-t-elles été oubliées ? Parce qu'en devenant religion d'État, le judaïsme en premier suivi du christianisme supprima toutes références aux autres cultes païens pour mieux soutenir sa revendication d'être seule à détenir la vérité symbolisée par l'infaillibilité de Yahvé et sa transcendance.

Plusieurs spécialistes affirment que la trace égyptienne la plus considérable fut la connaissance et le contact des tribus israélites avec la théologie monothéiste solaire du Dieu Aton sous le règne d'Akhenaton. Né en Égypte et sauvé miraculeusement des eaux dans un panier d'osier comme Sargon l'Ancien en Mésopotamie, le jeune Moïse (vers 1280) aurait vécu pendant la transition du règne d'Akhenaton et son monothéisme solaire et le retour du polythéisme sous Ramsès. La théologie qui se dégage de la période d'Akhenaton est d'une telle puissance symbolique : dieu unique, fils de dieu, cités cosmopolites, quasi-universelles, pardon aux peuples barbares et amour des uns et des autres, qu'elle attira forcément le regard "envieux" de ses voisins immédiats : les Juifs en premier, les Chrétiens et les Musulmans par la suite.

La religion d'Israël commence avec Moïse qui reçoit la révélation d'un Dieu inconnu EHEYEH asher EHEYEH représenté par le tétragramme JHVH au nom imprononçable. (JHVH que nous prononçons Yahvé est une convention linguistique.)

Que signifie cette expression étrange de EHEYEH asher EHEYEH du texte hébreu d'origine ? Il s'agit d'un concept très important car c'est la première et la seule fois dans toute l'histoire des religions que Dieu "parle" de lui-même.

Dans l'Exode, Dieu traduit lui-même son nom étrange par cette formule : "Je suis celui qui est". Le sens de "Celui qui est" a été magnifiquement exprimé par Maître Eckhart dans ses Traités et Sermons : EHEYEH asher EHEYEH, "Je suis celui qui est" signifie "Celui qui n'a pas de nom."

"C'est pourquoi Moïse dit : (Exode 3,14) ""Celui qui est" m'a envoyé vers vous, celui qui est sans nom, qui est la négation de tous les noms, et qui n'eut jamais de nom. "(…) "Et c'est pourquoi le prophète a dit (Esaïe 45,15) : "Vraiment tu es un Dieu caché" au fond de l'âme, le Fond de Dieu et le fond de l'âme n'étant qu'un seul et même fond." (Maître Eckhart, Traités et Sermons, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1942, p.191)

Le philosophe Paul Ricoeur dans Le conflit des interprétations mentionne que " "Celui qui est" est le nom le plus propre des noms propres parce que indéterminé. Le nom est limitatif autant dans l'espace que dans le temps; une fois nommé, la chose ou l'être est fini, figé à tout jamais."

Grâce aux recherches de Marcel V. Locquin sur l'étymologie primitive des noms de Dieu, on découvre que déjà en Éthiopie, berceau des premiers hommes, Dieu se dit "Devel", littéralement "Da Va Hel" qui signifie " Connaissance de la mère divine manifeste et de Dieu le père". Les dieux égyptiens étaient à la fois masculin et féminin et changeaient de rôle continuellement selon les circonstances, un homme agissant comme une femme et une femme agissant comme homme. Ce trait particulier se retrouve aussi chez Yahvé puisque que le nom hébraïque "Yavé" est composé de deux phonèmes archétypaux, l'un masculin, l'autre féminin. Si bien que lorsque

Yahvé, dans la Bible crée Adam (adamah = terre) à son image, celui-ci est androgyne comme Dieu sans distinction de sexe. Dès le premier chapitre de la Genèse, il est écrit " Dieu créa l'homme (adam) à son image. Mâle et femelle, il les créa." La dualité sexuelle apparaît qu'ensuite exprimée par le couple ish/ishshah, d'où il ressort que la femme n'est pas née de la côte d'un monsieur nommé Adam mais du partage du premier humain en deux éléments, masculin et féminin.

Les travaux de Othmar Keel démontre que La Genèse dit clairement: "Dieu créa l'homme (le premier être humain) à son image. A l'image de Dieu, mâle et femelle il les créa." Il existe donc deux types de cette image de Dieu: l'un, masculin, l'autre, féminin. Et ce n'est qu'ensemble qu'ils manifestent la plénitude de Dieu", constate Othmar Keel, professeur honoraire d'ancien Testament à l'Université de Fribourg. Yahvé, le Dieu de la Bible, avait lui aussi, dans les premiers temps, une partenaire féminine, Ashéra, selon Othmar Keel. Cette compagne a été bannie du temple (rappelons-nous la caverne paléolithique) lors de la réforme du roi Josias, au VIIe siècle avant notre ère. En Égypte, un modèle de dieu se développa jadis, sous forme d'une triade: le dieu a une déesse à côté de lui, et un enfant, signe de renouvellement, la plus célèbre de ces triades est celle d'Osiris, Isis et Horus. Un mythe raconte les hauts faits d'Isis. Elle est la femme idéale qui s'occupe de son fils le pharaon, et qui va redonner vie à son mari mort. La triade est présente dans la culture germano-celtique et finalement la triade chrétienne considérée comme dieu unique envahira l'Occident.

Cette notion de transcendance du monothéisme vint suppléer celle de l'immanence comme ordre magique des peuples archaïques et l'autre polythéiste des premières civilisations antiques. Transcendance monothéiste (Un) et immanence hénothéiste (Multiple) devinrent des antagonistes marquant la rupture entre l'ici-bas et l'au-delà ; la loi divine supplantant la loi naturelle. (Voir annexe 2)

Selon Eliade, Moïse aurait connu aussi, par après, sous les Ramsès, le retour du polythéisme, les cultes idolâtres des animaux, la prostitution "sacrée" des deux sexes, autant de profanations que ne pouvait accepter ce fils d'Abraham prophète d'Israël. On connaît la suite : l'intolérance du prophète envers le veau d'or païen et l'intransigeance envers toutes représentations d'êtres vivants. Dans le livre du Deutéronome, les chapitres 32-34 racontent que Moïse pour calmer Yahvé, Dieu jaloux et colérique, a fait tuer trois milles juifs tentés par l'idolâtrie du veau d'or contrevenant ainsi à l'Alliance.

Comme Abraham auparavant, Yahvé se manifesta à Moïse dans le désert et lui remit les tables de la loi. Il lui confia la mission de sauver les Israélites et surtout lui révéla l'alliance entre Yahvé et son peuple. Dieu désigne les Israélites comme "peuple élu"; dorénavant l'histoire "nationale" d'Israël sera "Histoire sainte", histoire révélée et développée dans le "sanctuaire" du désert. Cette révélation de "peuple élu" est capitale car elle sous-entend un dessein politique de réunification des tribus israélites dans le but de conquérir un territoire (Canaan) où la nation juive pourra s'établir. Sous l'autorité de Moïse, ces tribus, condamnées à l'errance et persécutées en Égypte, commencent leur exode où enfin regroupées, ils façonnèrent les institutions politiques, civiles et religieuses nécessaires à la constitution d'une identité nationale. Ce pays appelée la "Terre promise" doit devenir aussi puissant si non plus que les "grandes civilisations mésopotamiennes à l'est, d'Égypte au sud-est et d'Anatolie au nord-ouest." (Bottéro)

Cette politisation de la spiritualité confirme le caractère tribal de Yahvé et ajoutera à sa suite un nouveau motif de conflit guerrier entre les peuples. Cette concordance entre histoire sainte et événements nationaux sera maintenue dans le christianisme et l'islam.

Aparté : La demande du Pape Jean-Paul II en 2004, d'inclure la notion de chrétienté dans la nouvelle constitution européenne, demande refusée, s'inscrit dans cette même mouvance.

La marche de l'histoire déambulera désormais au rythme des oppressions et des soumissions entre peuples. Sauf qu'à partir de maintenant, Yahvé devient la plus formidable caution que l'homme s'est jamais donné pour justifier l'asservissement des peuples. En effet, Dostoïevski remarqua que le groupe naît de la conviction qu'il détient l'absolu : ses mœurs, ses croyances, ses lois en sont l'expression directe. Par la suite, tout peuple est persuadé qu'en se réalisant, il réalise Dieu.

" Tout peuple n'est un peuple que tant qu'il a son dieu propre et qu'il exclue tous les autres dieux sans aucune concession ; tant qu'il a la foi qu'il vaincra par son dieu et qu'il chassera du monde tous les autres dieux. (…) Le peuple qui perd cette foi n'est plus un peuple ; mais il n'y a qu'une vérité et, par conséquent, un seul parmi les peuples peut détenir le vrai Dieu, quand même les autres auraient leurs dieux particuliers et grands." (F.M. Dostoïevski, Les Possédés, Le livre de poche, Stock, 1949, p.260-261)

L'exode éprouvant des tribus israélites vers la conquête du pays de Canaan est parsemé pendant quarante ans de guerres terribles jusqu'à la victoire finale. Car le thème constant de l'Ancien Testament est bien celui de l'histoire des génocides pratiqués par les tribus israélites au nom de Yahvé. La guerre est au cœur de la théologie hébraïque ; les défaites servent à punir Israël de ses péchés et les victoires justifient le destin final du peuple élu soit de subordonner toutes les nations à la loi de Yahvé.

Accomplir un génocide, dans l'Ancien Testament s'appelle "vouer à l'interdit". En voici quelques exemples éloquents. Commençons par le Deutéronome attribué à Moïse.

"le seigneur notre Dieu, a livré Og et tout son peuple (...) nous les avons voués à l'interdit (...) les hommes, les femmes, les enfants" (Dt 3, 3-6)

"Et maintenant Israël, écoute les lois et coutumes que je vous apprends moi-même à mettre en pratique... Vous avez vu de vos yeux ce que le Seigneur a fait à Baal-Péor : tous ceux qui ont suivi le Baal de Péor, le Seigneur, ton Dieu les a exterminés " (Dt 4, 1 et 3)

"Écoute, Israël ! Tu vas aujourd'hui passer le Jourdain pour déposséder des nations plus grandes que toi. (...) Tu les déposséderas et tu les feras disparaître aussitôt." (Dt 9, 1-4)

"Mais les villes de ces peuplades-ci, que le Seigneur ton Dieu te donne en héritage, sont les seules où tu ne laisseras subsister aucun être vivant. En effet, tu voueras totalement à l'interdit le Hititte, l'Amorite, le Cananéen, le Périzitte, le Hivvite et le Jébusite, comme le Seigneur ton Dieu te l'a ordonné. (Dt 20, 10-7)

"Lorsque le Seigneur ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays dont tu viens de prendre possession et qu'il aura chassé devant toi des nations nombreuses (...) sept nations plus nombreuses et plus fortes que toi. Lorsque le Seigneur ton Dieu te les auras livrés et que tu les auras battus, tu les voueras totalement à l'interdit. Tu ne concluras pas d'alliance avec elles, , tu ne leur feras pas grâce. Tu ne contracteras pas de mariage avec elles, tu ne donneras pas ta fille à leur fils, tu ne prendras pas leur fille pour ton fils." (Dt 7, 2-4)



Et Josué, le successeur de Moïse poursuit cette politique de génocide et cette législation raciste sur le mariage avec le même zèle religieux. En premier lieu, le massacre de Jéricho :

"Ils vouèrent à l'interdit tout ce qui se trouvait dans la ville, aussi bien l'homme que la femme, le jeune homme que le vieillard...les passant tous au fil de l'épée." (Jos 6,21)

Et la litanie des massacres se poursuit : "Josué brûla Ai et la transforma pour toujours en ruines." (Jos 8,28), l'extermination du peuple de Maqqéda (Jos 10,20), la ville de Lakish où Josué "ne laisse aucun survivant" (Jos 10, 34), celle d'Hébron "où il ne laisse aucun survivant comme il avait traité Eglon" (10, 37), "il traita Devir comme il avait traité Hébron" (10, 39), "Il ne laissa aucun survivant..., il voua à l'interdit tout

être animé" (10, 39 et 40), "aucun survivant" (11, 8) pour les Amotites, les Cananéens, les Prizzites, les Jébusites. (Garaudy, Vers une guerre de religion ?, 1995)

La domination théologique explique désormais les formes politiques de la violence qui finissent par déboucher sur les guerres saintes organisées, véritables génocides considérés aujourd'hui comme crimes contre l'humanité. Maintenant que la guerre intervient comme méthode politique, la porte est donc grande ouverte pour accueillir le roi héroïque par la grâce de Dieu pour aussitôt la refermer au nez du frère ennemie.

Pourquoi le cacher ? La Bible est un livre violent. Loin des polémiques antisémites des siècles derniers, les rédacteurs du Talmud et les codificateurs de la Loi juive n'ont jamais cherché à nier cette réalité originelle. L'Ancien Testament commence avec le meurtre d'Abel par son frère Caïn (Genèse 4,8) pour une sombre histoire de jalousie, mais tout le récit de la Genèse est parcouru de luttes fratricides : entre Isaac, fils d'Abraham et Sarah, et Ismaël, premier fils d'Abraham -que la tradition musulmane considère comme son ancêtre- conçu avec sa servante Agar. Entre Esaü et son frère Jacob, les deux fils d'Isaac et de Rebecca, qui se disputent le droit d'aînesse. Entre Joseph, le fils préféré de Jacob, et ses onze frères jaloux qui le vendent comme esclave en Égypte.

La Bible est un livre de chair et de sang, parce qu'elle a été écrite par des hommes et pour des hommes. A la violence de ces "fraternités manquées minées par les querelles de terres et d'héritage", comme l'écrit Salomon Malka, succède la violence du fameux récit du "Déluge" voulu par Dieu pour remettre de l'ordre dans une humanité dépravée. Elle est dans la colère de Dieu "qui fit pleuvoir du soufre et du feu" sur Sodome et Gomorrhe (Genèse 19,23-25), deux cités aux pratiques réprouvées (sodomie, homosexualité). Ou dans l'épopée de la libération, par Moïse, du peuple juif fuyant l'esclavage en Égypte. Les fameuses "dix plaies" de la légende sont les dix châtiments que, selon le livre biblique de l'Exode, Dieu inflige à l'Égypte pour convaincre Pharaon de laisser partir le peuple d'Israël. Tous les soldats égyptiens, qui poursuivent le peuple élu en fuite, sont implacablement noyés dans la mer Rouge.

Le fracas des armes retentit encore lors de la conquête de la Terre promise (le pays de Canaan) par Dieu au père des croyants Abraham. Josué, successeur de Moïse et chef militaire, rase la ville de Jéricho, dont les murailles s'effondrent et les habitants sont tués après que les prêtres ont tourné sept fois pendant sept jours, en sonnant le shofar, autour de la ville. Les guerres ne cesseront plus avec les tribus voisines (Ammonites, Édomites, Philistins, Araméens, etc). Comme les guerres de résistance aux invasions des empires -Égypte, Assyrie- qui se disputent alors l'hégémonie au Moyen-Orient. A l'époque des rois d'Israël, des combats fratricides opposent encore la partie nord du pays (royaume d'Israël) et sa partie sud (royaume de Juda).

L'argent, la gloire, le sexe

Autant dire que, dans la Bible, les périodes de paix sont rares. Le peuple israélite est convaincu que les guerres pour protéger sa terre sont voulues par Dieu même. Un Dieu jaloux et vengeur. Dans le livre de l'Exode (15,3), il est nommé "le Maître des batailles". Le livre des Nombres retentit de sa fureur quand il ordonne à Moïse de venger la tribu des Madianites, dont les femmes avaient séduit les enfants d'Israël et fait adopter le culte des idoles:

"N'épargnez ni les enfants mâles, ni toute femme qui a connu un homme par cohabitation" (Nombres 31,16).

A cette époque, dans un Orient instable et assoiffé de sang, la vengeance, la violence, le fait de rendre coup pour coup, était, pour le petit peuple hébreu élu par Dieu, une question de vie et de mort.

Les "pères" vénérés de la religion juive ont eux-mêmes pratiqué cette violence. Abraham abandonne dans le désert Ismaël et Agar. Il va sacrifier son fils Isaac en pensant que c'est la volonté de Dieu, jusqu'à celui-ci ne l'arrête. La loi de Moïse prévoit que tout fils d'Israël qui transgressera la volonté de Dieu sera "mis à mort". La loi du talion n'est pas une spécificité juive, mais c'est bien la Bible qui écrit:

"Si malheur arrive, tu paieras vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied, brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, meurtrissure pour meurtrissure. Exode. 21,23-25.

Dieu/tribal

Le judaïsme, religion d'Israël

" Établis-nous un roi pour qu'il nous régisse, comme les autres nations ". (I Samuel, 8, 1-5).

A l'instar des autres nations, le "peuple élu" par Yahvé a besoin d'un roi. Avec la période royale commence la véritable histoire documentée du peuple hébreux et trait particulier, ce roi n'est pas divin mais plutôt le serviteur de dieu. Jeroboam, premier roi d'Israël devient chef de la religion d'État à qui Yahvé lui accorde la domination universelle (Psaume 72 :8). Il devient chef de la religion d'État à qui Yahvé lui accorde la domination universelle. Par la suite, David, chef de guerre résiste aux attaques ennemies et constitue un petit royaume. Salomon, troisième roi, fils de David bâtit le Temple national de l'idéologie royale israélite à Jérusalem sur le Mont Sion qui devient lieu de résidence de Yahvé sur terre : le "Centre du monde" où est installé l'Arche d'Alliance, symbole de la religion d'État.

Tout le judaïsme repose sur l'Alliance jetant un pont au-dessus de l'abîme séparant Dieu et les hommes; elle les fait participer l'un envers l'autre à une œuvre commune. L'homme fait sens puisqu'il devient " associé de Dieu dans l'œuvre de création" (Shabbat, 119b). Le contenu de l'Alliance, ses actes et ses responsabilités envers la loi divine est révélé, premièrement par la Parole, la Torah orale amplifiée par la Torah écrite instituée après la destruction du Temple en 70 de l'ère chrétienne.

Serviteur de Yahvé, l'homme doit vivre dans la crainte de son dieu. L'obéissance aux dix commandements est l'acte religieux parfait, la joie de vivre est engendrée par la bénédiction divine, le péché est désobéissance à la loi divine, la Torah, le livre sacré. La désobéissance entraîne l'épreuve à l'origine du malheur de l'homme coupable. Mais puisque le péché est humain, Yahvé se montre miséricordieux et la punition n'est jamais définitive. La révélation de l'Alliance impose au peuple juif une responsabilité particulière envers l'existence. Qui dit responsable, dit élu :

"C'est vous seuls que j'ai distingués d'entre toutes les familles de la terre…" (Amos, 3,2)

Cette élection du peuple juif transforme l'histoire "profane" en histoire "sainte", celle de la responsabilité des patriarches envers l'exercice de la justice, la reconnaissance du Dieu unique et la domination des pulsions conduisant aux péchés. L'histoire sainte des Hébreux est, à ses débuts, l'histoire de l'exil, exil de Adam et Ève de l'Éden, exil d'Abraham de sa patrie, exil de Moïse de l'Égypte avec qui commence la libération de l'esclavage.

La guerre sainte
L'exgégète averti met en parallèle les textes de Josué et les documents assyriens et babyloniens qui vantent les exploits militaires de leurs rois et de leurs dieux. Parmi les inscriptions du Prisme des expéditions d'Assurbanipal, on lit :

« Je submergeai Elam dans son ensemble. Je tranchai la tête de Te'umman, son roi arrogant. .. je tuai un nombre incalculable de ses guerriers d'élite; ayant pris vivants ses combattants, je jonchai de leurs cadavres ... les campagnes ».

Ce langage de propagande militaire ne se limite pas aux textes assyro-babyloniens et judéens. On le trouve par exemple également dans la fameuse stèle du roi moabite Mésha (vers 840 av. J.-C.) Elle contient notamment deux thèmes qui sont récurrents dans le livre de Josué, à savoir que la divinité chasse les ennemis et que les vaincus sont voués à l'interdit, c'est-à-dire à être exterminés (Jos 6,24 et très fréquemment dans la suite du texte)

Jos 10,29-30 : « Josué, et tout Israël avec lui ... engagea le combat avec Livna. Yhwh la livra aussi, avec son roi, aux mains d'Israël qui la passa au tranchant de l'épée avec toutes les personnes qui s'y trouvaient ; il ne lui laissa pas de survivant ».

La cryptomnésie (récriture des textes et légendes anciens) fait son entrée dans l'histoire religieuse des hommes.

1800 av. J.-C.
À la recherche des Hébreux
Les Hébreux tirent leur nom d'un mot araméen qui signifie « ceux qui passent ». Leur Histoire nous est essentiellement connue par la Bible.

La Bible est un ensemble d'épopées, d'annales royales, de récits mythologiques, de poèmes, de prières formulées par des prophètes ainsi que de textes juridiques. Elle a été rédigée par des érudits ou scribes juifs principalement entre l'an 500 et l'an 150 avant Jésus-Christ.

Les rédacteurs se sont appuyés sur des compilations de textes anciens, des archives de diverses origines et de différentes époques, mais probablement pas beaucoup plus haut que le VII e ou le VIII e siècle av. J.-C.

Ils ne cherchaient pas à retrouver l'histoire du peuple hébreu au sens des historiens modernes mais ils voulaient montrer que, depuis l'origine, ce peuple avait noué une

alliance avec un Dieu unique et que celui-ci s'était manifesté à travers toutes sortes de signes et d'événements.

Il s'agit d'un récit théologique dans lequel les historiens et les archéologues peuvent parfois trouver des informations historiques, surtout pour les périodes postérieures au Xe siècle. La plupart des événements relatés dans la Bible sont censés se dérouler au IIe millénaire av. J.-C. à moins qu'ils ne se perdent dans la nuit des temps.

Au vu de ces parallèles, on ne peut que conclure que la première version de Jos l-12 constitue une adaptation, une cryptomnésie judéenne de ce langage militaire de la propagande assyrienne. Les Assyriens, qui dominèrent le Proche-Orient ancien aux VIlle et VIP siècles av. J.-C., étaient en effet des maîtres dans l'art de la communication puisqu'ils ont inventé l'écriture. Ils célébrèrent la supériorité

culturelle et militaire de leurs dieux et de leur roi, non seulement dans des inscriptions mais aussi dans des représentations iconographiques. Le bas-relief qu'on trouvera page suivante en fournit un bel exemple. Il montre une ville assiégée par les Assyriens. Le non-respect des proportions souligne clairement la supériorité de l'armée assyrienne. Particulièrement remarquable est le « char d'assaut » au milieu du tableau. On y voit un homme qui apparemment lit dans un rouleau. Ce détail reflète sans doute une sorte de guerre psychologique par laquelle les Assyriens cherchèrent à convaincre les populations qu'ils voulaient soumettre que toute résistance était sans espoir. Les dieux d'Assyrie n'étaient-ils pas bien plus puissants que les divinités vénérées par les assiégés ?

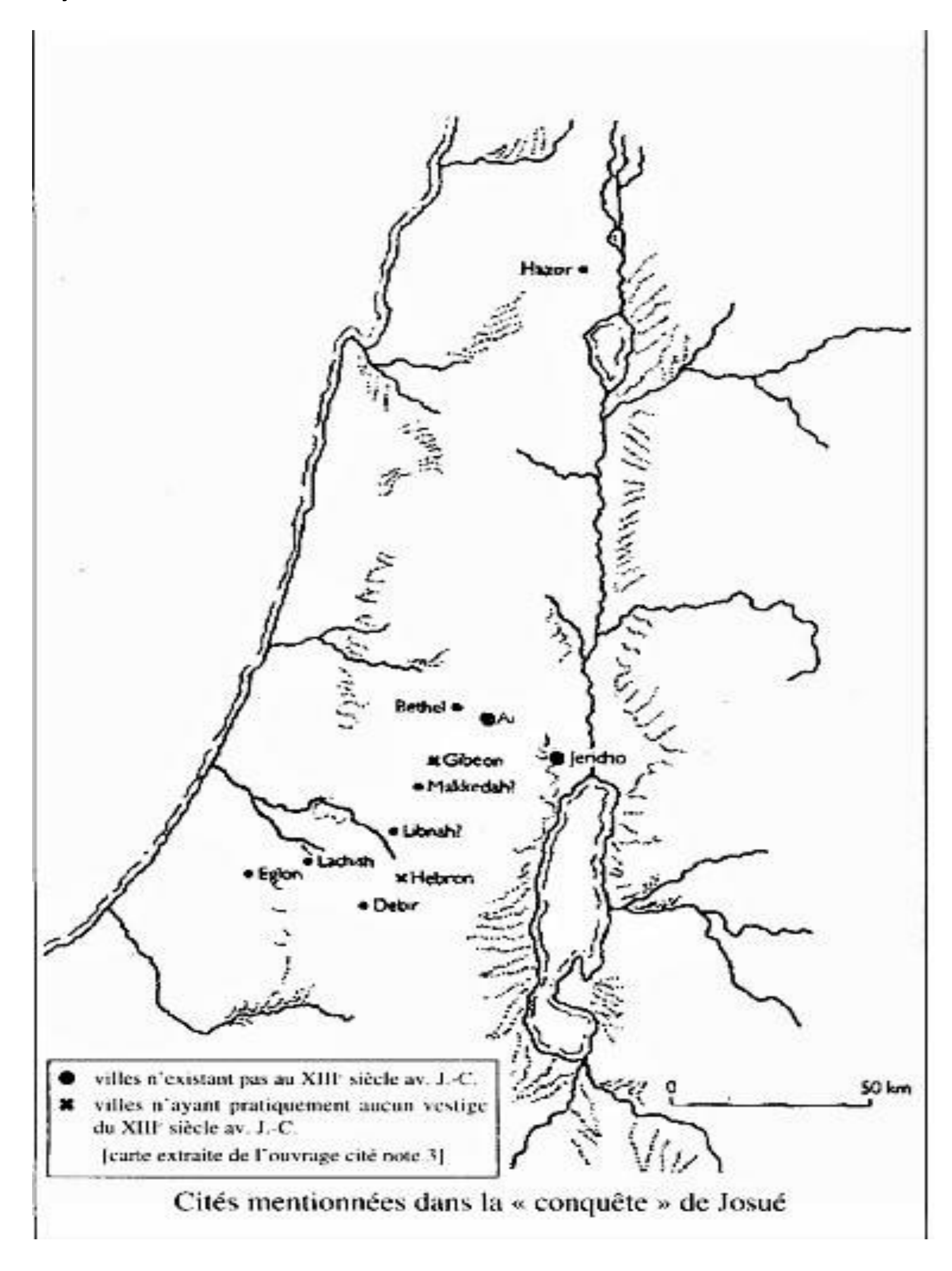
Cette pratique est attestée dans l'Ancien Testament. 2R 18-19 relate le siège de Jérusalem à l'époque d'Ezékias (701 av. J.-C.). Le roi assyrien envoie alors un haut fonctionnaire qui (18,26) s'adresse aux Jérusalémites en judéen pour leur rappeler que les dieux des nations n'ont rien pu faire contre le roi d'Assyrie : « Lequel de tous les dieux de ces pays a pu délivrer son pays de ma main pour que Yhwh puisse délivrer Jérusalem de ma main ? »

Un récit de propagande du règne de Josias.
Il ne fait clone aucun doute que les scribes à la cour de Jérusalem connaissaient la propagande assyrienne par l'écrit et par l'image. Cela conforte la thèse selon laquelle les récits de conquête en Jos 1-12 sont à lire comme une contre-propagande judéenne face aux Assyriens. Peut-on préciser la date d'élaboration de ces textes ?

La date de rédaction la plus plausible est celle du règne élu roi Josias (639-609). Celui-ci a pu bénéficier durant son règne d'un affaiblissement de l'empire assyrien. La présence militaire assyrienne en Syrie-Palestine s'était en effet réduite, car il fallait faire face à la menace babylonienne en Mésopotamie. L'étau assyrien desserré, Josias entreprend alors une réorganisation du royaume de Juda. Il centralise le culte et l'administration à Jérusalem, dont le temple devient le seul sanctuaire légitime (cf. 2R 22- 23 ; Dt 12) Mais Josias tente également de récupérer manu militari une partie de l'ancien royaume du Nord, devenu province assyrienne depuis 722 av. J.-C. Apparemment, il a réussi à occuper durant quelque temps la zone frontalière sud de l'ex-Israël, de Jéricho à Béthel.

En consultant cette carte, on se rend compte qu'il s'agit du même territoire que celui qui sert de théâtre aux récits de conquête détaillés en Jos 6-8. Ces chapitres légitiment les conquêtes détaillées en Jos 6-8. Ces chapitres légitiment alors l'occupation de Jéricho et Béthel par Josias, et les chapitres suivants élaborent le programme utopique de l'établissement militaire d'un « grand Israël Plusieurs exégètes ont vu dans le Josué de Jos 1-12 un Josias à peine déguise. Ces deux noms sont très proches au niveau de leur prononciation hébraïque, bien qu'ils ne dérivent pas de la même racine verbale (Josué : que Yhwh sauve ; Josias : que Yhwh guérisse [? }). Josué, dont l'historicité n'est pas au-delà de tout soupçon, est en effet décrit avec des traits royaux.
Comme tout roi proche oriental qui part en guerre, Josias reçoit un oracle d'assistance divine et, comme tout suzerain, il lègue à ses sujets le pays comme « fief » (na '"a/ah). Dans les récits de bataille, il est présenté comme l'égal des rois ennemis. Comme Josias en 2R 23, Josué est en Jos 8,30s le médiateur d'un traité où le peuple reconnaît la supériorité de Yhwh. Josué est présenté comme un Ephraïmite, c'est-à-dire un

homme du Nord, ce qui permet au couple Josué/Josias de symboliser l'ancien« Royaume-Uni».



Cités mentionnées dans la « conquête » de Josué

Les auteurs de la première version de Jos l-12 sont les conseillers de Josias. Ils forment le même groupe que celui qui a rédigé la première version du Deutéronome en puisant dans les traités de vassalité assyriens. Ce faisant, ils poursuivent un but polémique : ils veulent en effet montrer que Yhwh est plus puissant que toutes les

divinités de l'Assyrie, qu'elles s'appellent Assur, Hadad ou Ishtar. Et lorsque le livre de Josué insiste sur le fait que les autres peuples n'ont aucun droit à l'occupation de Canaan, ce constat s'applique en premier lieu aux Assyriens qui occupaient alors le pays. Déjà les Rabbins avaient remarqué que des termes comme « Amorites », « Perizzites », etc., devaient être un code pour désigner un autre peuple.

Jos 1-12 mettant en scène la victoire contre les Cananéens vise d'abord les Assyriens. En affirmant la supériorité de Yhwh sur l'Assyrie et ses dieux, les auteurs de la version des conseillers de Josias l-12 transforment du même coup Yhwh en un Dieu aussi guerrier et militariste que l'est Assur qui est le dieu suprême de l'Assyrie et de la ville d'Assur, depuis laquelle il annihile le mal. Ce Dieu était considéré comme le plus grand Dieu du panthéon Assyrien et le protecteur de l'État. Ainsi, Assur était à la fois une ville, un dieu, un royaume. Le roi d'Assyrie portait le titre précis de « roi du pays d'Assur ».

C'est peut-être à l'époque de Josias qu'on a conçu pour la première fois l'installation d'Israël dans le pays comme le résultat d'une conquête militaire. Jos 1-12 est alors à lire comme un texte idéologique sur la mainmise de la nouvelle théocratie israélite sur la terre promise : Jérusalem.

Quel est donc l'origine de ce Yhwh ?
Plusieurs chercheurs pensent aujourd'hui que l'époque de transition entre l'âge du Bronze récent et l'âge du Fer se caractérise par une sorte de crise économique qui se refléterait dans la diminution de la densité urbaine. Cela va de pair avec le mouvement de colonisation rurale, modeste il est vrai, des montagnes du centre de la Palestine. Ces implantations sont dues à un « exode » des couches basses de la population (paysans endettés et autres groupes de marginaux, que les Égyptiens appelaient 'apiru). En s'installant dans les montagnes, ces groupes cherchaient à se soustraire au joug des cités-états cananéennes (elles-mêmes sous domination égyptienne). C'est dans ce déplacement d'une population cananéenne qu'il faut voir l'installation d'Israël. La stèle de victoire du Pharaon Mernéptah" atteste pour la fin du XIII" siècle la présence en Palestine d'un groupe nommé « Israël ». On peut se demander si ce groupe vénérait déjà Yhwh puisque le nom Israël contient le nom divin El, non pas celui de Yhwh. Peut-être que la vénération de Yhwh fut importée par un groupe de 'apiru qui avaient pu s'enfuir d'Égypte et qui venaient rejoindre les 'apiru qui occupaient déjà les montagnes de Palestine. En effet, ceux qui avaient fui l'oppression que l'Égypte exerçait via les cités-états cananéennes, ne pouvaient accueillir que favorablement un dieu dont on confessait qu'il avait libéré les siens du pouvoir de Pharaon.

De toute manière le futur Israël va se former en grande partie à partir de la population cananéenne autochtone. Par contre, les destinataires sont, comme en Dt 7, exhortés à ne pas se mélanger aux autres nations au milieu desquelles ils vivent (23,7).

Les juifs, la violence et la guerre
La Bible n'est pas pacifiste : le dieu d'Israël est un dieu guerrier (Exode, 15, 3 ou Isaïe, 42,) marchant à la tête d'une armée (Psaumes, 68). Les guerres d'Israël sont des guerres de dieu ; les revers ou les succès militaires sont ainsi fonction de la fidélité ou de l'infidélité religieuse d'Israël à ce dieu. La paix est l'exception dans la Bible, dont le " dieu des armées " a tant scandalisé la philosophe Simone Weil. La tradition

rabbinique considère en effet que la guerre est parfois justifiée moralement. Le Talmud recense ainsi trois catégories de guerres légitimes, amplifiant et développant les règles fixées dans le Deutéronome : il est des guerres prescrites par dieu, entreprises pour une cause religieuse, des guerres menées en vue du bien collectif, et des guerres de survie, guerres nécessaires parce qu'elles permettent d'assurer la subsistance, l'existence même d'un ordre social considéré comme plus juste. La tradition juive, même si sa morale pacificatrice n'a pas vraiment de personnalité propre, rapporte qu'il n'est pas possible d'établir la paix sans faire la guerre, que la conséquence difficilement évitable de la guerre est aussi la guerre, mais qu'il existe une guerre - dans l'histoire, dans le concret du monde - qui conduit à la paix et que cette guerre est en quelque sorte une guerre juste.

Les buts de la guerre
Le Talmud dresse une typologie des guerres en fonction de deux critères : leur source de légitimation et leur objectif déclaré. Ce qui lui permet de dégager trois types. Le premier type de guerre concerne les guerres ordonnées par Dieu (milkhemet mitsvah). Elles sont de deux ordres : - les guerres de conquête de Josué contre les sept nations cananéennes (celles qui occupaient le pays à l'époque de la conquête).

De fait, les guerres de Josué doivent être considérées comme des guerres saintes, elles sont faites par Dieu ou en son nom. Leur caractère radical s'explique par la volonté d'éradiquer l'idolâtrie des peuples ennemis, une idolâtrie qui précisément les exclut de la communauté des " pieux des nations du monde " (hassidei oumot ha-olam), le but étant d'éviter que les Hébreux en subissent la contamination.

Le deuxième type de guerre est la guerre obligatoire (milkhemet hobah) : c'est la guerre défensive contre une attaque déjà engagée : c'est l'exemple de la guerre de David contre les Philistins. Ce type de guerre reste d'actualité. On aura l'occasion d'y revenir. Le troisième type de guerre concerne les guerres discrétionnaires décrétées par le Sanhédrin ou par son équivalent dans l'Etat d'Israël moderne, la Knesset (milkhemet reshut). Il s'agit soit des guerres expansionnistes, généralement décidées pour augmenter le prestige politique du gouvernement (telle la guerre de David pour élargir les frontières d'Israël), soit des guerres en vue d'obtenir des gains économiques. Ces types de guerre restent d'actualité. Le cas de la guerre préventive fait l'objet d'avis contradictoires : s'agit-il d'une guerre défensive ou d'une guerre offensive ? La majorité des Sages de la Michnah n'inclut dans la catégorie des guerres défensives (c'est-à-dire obligatoires) que celles qui sont menées contre une attaque déjà engagée. Alors qu'une minorité inclut dans cette catégorie la guerre menée à titre préventif face à une attaque jugée imminente. La majorité considère ce type de guerre comme relevant de la catégorie des guerres discrétionnaires. Elle y voit un élément de dissuasion.

La conduite éthique de la guerre
Les juifs ne sont pas pacifistes et les guerres sont fréquentes dans la Bible, plus fréquentes que l'état de paix. Le dieu de la Bible lui-même est doté d'attributs qui l'associent à la guerre. Un chapitre du Deutéronome, le chapitre XX, traite exclusivement de cette question. Cela étant, même si la guerre peut être considérée comme légitime lorsqu'elle est faite pour défendre une juste cause, elle n'est jamais considérée comme une bonne chose. Pour preuve : la tradition enseigne que c'est parce qu'il était un homme de guerre et parce qu'il avait fait couler le sang, que David

n'a pas pu bâtir le Temple. Aussi, l'exercice de la guerre doit-il respecter un certain nombre de règles, énoncées précisément dans ce chapitre XX. Les voici : parmi ceux qui sont aptes à faire la guerre, quatre catégories d'hommes sont exemptés : celui qui vient de construire sa maison et qui ne l'a pas encore habitée ; celui qui a planté une vigne et qui n'a pas encore bénéficié de ses fruits ; le fiancé qui n'a pas consommé son mariage ; le couard, pour qu'il ne démoralise pas le reste de la troupe.

Les trois premiers énoncés sont un pari sur l'avenir, le quatrième relève du bon sens. Avant de prendre une ville, il faut lui proposer la paix. Si elle y consent et accepte les lois de Noé, elle sera épargnée, elle et ses habitants. Elle n'aura qu'un tribut à verser. Si elle refuse, on fera périr tous les habitants mâles ; si elle appartient à l'une des sept nations, on fera périr tous les habitants. Enfin, on ne doit pas abattre les arbres fruitiers autour d'une ville assiégée. Ces principes ont été repris dans le Talmud, et développés ultérieurement (rappelons qu'à l'époque où ces principes ont été émis puis développés, les juifs ne disposaient ni d'un Etat souverain, ni d'une armée. Leur réflexion s'appuie sur l'enseignement qu'ils tirent des guerres juives de l'époque biblique et sur l'enseignement qu'ils tirent des guerres menées par les gentils). Ainsi, les clauses suivantes ont été ajoutées : avant un siège, s'assurer que la place est prenable et qu'elle peut être prise sans destruction ; avant l'assaut, laisser une ouverture pour ceux qui désirent fuir ; les actes de destruction ne sont autorisés que pour autant qu'ils favorisent la victoire : autrement dit, pas de cruautés ou de destructions inutiles ; ne pas infliger de souffrances disproportionnées ; à l'interdiction d'abattre les arbres fruitiers, s'ajoute celle de priver la population d'eau. Cela vaut non seulement en cas de siège, mais en toutes circonstances...

L'interdit ne concerne pas seulement les arbres, mais le bris d'ustensiles, le déchirement de vêtements, la destruction de bâtiments, l'obturation de puits ou le gaspillage (pollution) de nourriture. Autrement dit, le pillage et le vandalisme sont interdits. La fermeté morale doit être accompagnée d'une fermeté militaire pour ne pas apparaître comme de la faiblesse et inciter à l'agression. Dans le même esprit, en cas de guerre obligatoire ou dans les situations extrêmes où la vie des personnes est menacée (pikouah nefech), les exemptions (les quatre catégories évoquées précédemment) sont levées de même que les interdits du shabbat. Ce qui se trouve affirmé là est, d'une part, le devoir de ne pas se déshumaniser ; d'autre part, le droit fondamental de se défendre, un droit qui vaut pour la nation comme pour l'individu.

D'après Maïmonide, en cas de menace par un agresseur potentiel, on a le droit, voire le devoir, de l'attaquer avant qu'il ne nous tue. Si c'est possible, on se contentera de le désarmer, sinon on le tuera. Un tiers a le droit d'intervenir. Ce qui réintroduit la notion de guerre préventive évoquée précédemment et à propos de laquelle nous avons vu que les avis étaient partagés. Autre point : on ne doit pas se réjouir de la défaite de l'ennemi. Référence biblique est ici faite aux Egyptiens où Dieu interdit aux Hébreux de se réjouir de la défaite desdits Egyptiens, noyés dans la mer, au motif que ce sont aussi des créatures de Dieu. Enfin, les non-combattants civils et les soldats fugitifs non armés doivent être épargnés. D'où l'interdiction par certaines autorités religieuses modernes des armes nucléaires qui frappent indistinctement des cibles militaires et civiles et qui répandent la mort parmi elles. De même que certaines armes sont inacceptables, certaines cibles le sont aussi : les civils, les femmes, les enfants, les vieillards, les malades, les personnes handicapées... Il est admis que la guerre est un facteur d'instabilité, d'une instabilité qui n'est pas seulement imputable aux risques

inhérents à la guerre elle-même, à son issue incertaine et aux victimes qu'elle fait. Elle est un facteur d'instabilité pour la société qui la fait ou qui la subit : instabilité pour les couples séparés par la guerre ; démoralisation des individus, relâchement de la morale individuelle et collective, perte du respect de la personne. Les dilemmes soulevés par l'incompatibilité entre la moralité et les nécessités militaires sont nombreux et il faut voir deux motifs principaux à cette intrusion de l'éthique dans la conduite de la guerre : la volonté de préserver le caractère moral du soldat, et plus largement du pays en état de guerre ; la volonté de préserver l'image humaine de l'ennemi, créé lui aussi à l'image de Dieu : c'est l'exemple précédent des Egyptiens

L'ére des prophètes

Autrefois, on disait "voyant" (I Samuel 9 : 9). Comme le devin grec envers l'oracle, le prophète lui tire les leçons intrinsèques aux épreuves et souffrances du peuple juif. Les prophètes étaient associés aux sanctuaires et partageaient des expériences extatiques comme les chamans de la préhistoire, ce sont des prophètes dits professionnels qui participent aux cultes. D'autres, par contre, se réclament d'une vocation spéciale : il sont messagers de la parole divine sans aucune affiliation au culte et au temple et que l'on peut associer aux devins errants. Max Weber dans le Judaïsme antique les nomme "démagogues politiques" qui s'adressent au peuple de leur propre initiative et qui s'intéressent à l'avenir politique des tribus israélites. La plupart des prophètes de la parole annonce la chute d'Israël par des empires militaires et des conquérants impitoyables qui viendront anéantir le peuple qui a trahi son Dieu. La trahison du peuple se manifeste par toutes les cérémonies païennes qu'il accomplit.

La vision des prophètes est terrible, véritable terreur de l'histoire. Extase, transe, possession divine, le spectacle est époustouflant tellement est grave la mission que le prophète vient d'assumer : faire disparaître toutes traces des mythes, mythologies, des légendes depuis la préhistoire au seul profit de la pureté de la foi; plus encore, désacraliser complètement la nature et bien sûr la femme, cette pandore impure, prostituée, infidèle.

La chute de Jérusalem en 587 av. J.C. viendra "confirmer" leurs prophéties. Vainqueur, Nabuchodonosor, roi de Babylone, déporta une grande partie de l'élite, le Temple fût brûlé. La chute de la capitale politique et religieuse de la monarchie yahviste eût des conséquences dramatiques. Des événements de nature politique, historique influencèrent le discours religieux. Par la suite il devint évident que la "Terre sans Mal" n'est possible que dans la stricte observance des fondements de la Loi divine ; le prophétisme est à l'origine du fondamentalisme religieux.

Seule la rigueur, l'ascétisme religieux pourra sauver Israël, la déchue. Toute religion autre que celle du peuple élu est prostitution. Ézéchiel, le dernier grand prophète fut le prédicateur de la stricte observance de la Loi et de la grande disparition des valeurs de l'anima comme référence spirituelle. Pour lui, la séparation du sacré et du profane, la séparation entre l'univers surnaturel du Créateur et le monde créé, la transcendance totale de Dieu sont les meilleures garanties du salut. La nature est évacuée de toute présence divine, les montagnes autres que Sion, les pierres, les sources, les astres, les arbres, les animaux, les fleurs sont dénoncés comme "impurs". La beauté quitte le monde. L'élément central de la Bible hébraïque est la lutte contre l'idolâtrie et les infidèles par la prédication d'un monothéisme absolu pour ne pas dire totalitaire.

"Tu n'auras point d'autre dieux devant ma face. Tu ne feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur terre et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne te prosterneras point devant elles, et tu ne les serviras point ; car moi, l'Éternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, qui punis l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième générations de ceux qui me haïssent, et qui fais miséricorde jusqu'en mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements. " (Exode 20 : 3-6)

Pourquoi un tel acharnement contre l'idole ? Dans l'esprit des prophètes hébreux, l'idole est objet des passions de l'homme, celles qui justement le séparent de Yahvé, pis, le nie. En adorant l'idole, l'homme s'adore lui-même, l'idole comme un virus mortel agit par contamination. Or Yahvé est jaloux, terriblement méchant contre les idolâtres, de là, les guerres cruelles contre les tribus impies.

Coupée des mythes ancestraux, la religion se désertifie car c'est là, dans le désert pur et saint, qu'a eu lieu la Révélation divine. Seul le désert purifie. Tous les prophètes des religions monothéistes ont fréquenté le désert car le désert ouvre l'esprit à la vie intérieure et le ciel étoilé d'une pureté indescriptible y est pour quelque chose. Toutes les grandes religions de la Bible sont nées dans l'aridité du désert là où le corps décharné s'éclipse pour permettre à la mystique de s'introduire dans l'esprit. Il n'y a que douleur dans le désert, pour les animaux comme pour l'homme, la vie est douleur et seule la mort soulage.

Cette négation extrême de la vie et de ses manifestations funestes deviendront la base philosophique du gnosticisme, la religion où la laideur envahit le monde. Pour les gnostiques, la vie est d'emblée le Mal, la terre est un pandémonium où vivent les créatures du Mal et où Satan est le maître absolu, suprême. Ces visions cauchemardesques sont d'autant plus terrifiantes que bien des scribes chrétiens en introduiront quelques-unes dans le christianisme naissant afin de renforcer l'effet libérateur de la mort et de la vie éternelle dans l'au-delà. Les joies futures sont célestes, un point c'est tout.

Vers le fondamentalisme religieux.
Depuis le IIe avant J.C., le judaïsme est en crise. Le grand prêtre Jason et par la suite, Ménélas ont complètement hellénisé Jérusalem. La plupart des Juifs, devenus plus riches et prospères, s'y opposent guère. Le vieux prêtre Mattathias et ses fils, restés fidèles au judaïsme archaïque, assassinent en public un officier d'Antiochus et les soldats qui l'accompagnent. Exaspéré, le monarque syrien Antiochus, suzerain de la Palestine, interdit par décrets les pratiques judaïques. Alors commence cette guerre larvée, à la fois politique et religieuse car l'une et l'autre sont inséparables dans les théocraties, entre les Juifs dissidents et les occupants païens. À la fois en désaccord avec le judaïsme hellénisé infidèle à la torah et la présence des païens sur la terre promise aux Hébreux, un groupe de juifs puristes forme une secte dissidente traditionaliste : ce sont les Esséniens.

Le judaïsme hellénisé veut dire que la religion d'Israël sous l'occupation étrangère subit les influences de la philosophie grecque. Les philosophies à la mode sont le stoïcisme fondé par Zénon mais aussi les doctrines d'Épicure. Ce sont les stoïciens qui ont popularisé l'idée surnommée "l'illumination hellénique" où tous les hommes sont

des cosmopolites, des citoyens du monde de la cité universelle. Jésus n'aurait pas dit mieux. Les Évangélistes eux l'ont compris.

"Dans son État idéal, Zénon présentait un espoir éblouissant qui, depuis lors, n'a plus quitté l'homme; il rêvait d'un monde qui ne serait plus divisé en États séparés, mais qui formerait une seule grande Cité, sous une seule loi divine où tous les hommes seront réunis non plus par des lois humaines mais par leur consentement volontaire ou comme s'exprime Zénon, par Amour." (Tarn, Hellenistic Civilisation cité par Eliade)

Les Esséniens avait donc peur de cette philosophie grecque qui proclamait l'universalité de l'homme et refusèrent l'ouverture du judaïsme au cosmopolitisme. Intransigeant, ils fixèrent le dogme du "crois ou meurt". Depuis le paléolithique, l'évolution des concepts religieux subit l'influence des différentes sociétés et civilisations. Les Ésséniens y mettent fin. Jamais le judaïsme réussira à atteindre une vocation universelle et restera toujours cantonner à son destin national mais surtout, le dogme figera à tous jamais la parole de Dieu et ouvre la porte toute grande au fanatisme de ceux qui refuseront par la suite toute évolution au sens propre comme au figuré. Cette parole immuable de Dieu, Yahvé ou Allah sera à l'origine des pires calamités religieuses et barbaries jamais commises au nom justement de cette parole.

Leur mépris total contre les faux rabbins hellénisés et impies mène inévitablement au conflit : le grand rabbin de Jérusalem fait exécuté le personnage le plus vénéré des Esséniens, le Maître de Justice.

Cet assassinat politico-religieux marque la rupture totale entre les Juifs hellénisés et les Esséniens qui se retirent loin dans le désert. Les conflits, guerres, famines et autres calamités s'accumulent. La laideur envahit le monde. Ce monde injuste ne peut être l'oeuvre de Yahvé. Les Esséniens se mettent à l'étude des textes anciens iraniens et mésopotamiens. C'est alors que se produit la rupture avec l'Ancien Testament et que le Diable, Satan apparaît identifié à un Mal irréconciliable avec Dieu. L'ange des Ténèbres a définitivement divorcé de Dieu et cette rupture sera raconté dans le livre d'Hénoch, appelé texte intertestamentaire, puisqu'il se situe à la jonction entre l'Ancien et le Nouveau Testament.

Ces textes rattachés à l'Ancien Testament n'appartiennent pas à la Bible officielle et contiennent des écrits récents et d'autres très vieux dont les Esséniens ont fait la retranscription : les fameux manuscrits de la mer Morte. Par ces manuscrits, la dette du judaïsme au mazdéisme iranien et à son prophète Zarathoustra devient un fait reconnu qui atteindra même la théologie chrétienne que l'on pense à Satan bien sûr mais aussi aux anges et autres chérubins et au dieu Mithra. (La Bible, écrits intertestamentaires, Gallimard, coll. La Pléiade, 1987)

Par contre ce qui est typiquement essénien est bien cette notion où le Temps est voué à une fin prochaine persuadés qu'ils étaient que le Jugement était imminent. Les Esséniens, comme les sectes évangéliques modernes entre autres, attendent la fin du monde, l'Apocalypse avec une anxiété et une conviction croissante. Non seulement la foi juive deviendra apocalyptique mais le christianisme aussi. Dans le libre de Hénoch, Daniel met l'accent sur l'urgence du repentir conséquence inéluctable de la conception apocalyptique de l'histoire puisque le monde approche de la fin. Le jugement éminent de Dieu constitue, conséquence politique unique, le triomphe

d'Israël. L'Apocalypse, comme achèvement de l'histoire, est donc un texte politique où l'équation est simple : la fin du monde est la fin de l'histoire, la fin de l'histoire est le triomphe de dieu, le triomphe de dieu est aussi le triomphe d'Israël, finalement, le triomphe d'Israël sauve le monde entier. Le Mal sera effacé pour toujours et le Diable sera vaincu.

Contrairement à la Bible hébraïque, la toile de fond change sensiblement dans la littérature essénienne apocalyptique. Le monde est dorénavant dominés par les forces du Mal; c'est-à-dire les puissances démoniaques commandées par Satan.

L'envahisseur romain est diabolisé sous le nom de Kittim; ceux pour qui les étendards militaires et les armes de combat sont objet de culte religieux. L'armée des Kittims est appelée "armée de Bélial", l'Ange des Ténèbres, d'inspiration iranienne. (Dupont-Sommer)

Le texte essénien dit le Rouleau de la Guerre des Fils de Lumière contre les Fils de Ténèbres légitima et supporta l'insurrection armée contre l'envahisseur. Il s'agit bien d'un texte hébreu insurrectionnel qui exprime bien toute la haine, une haine sacrée, fanatique contre les impies. La communauté est conçue et organisée comme une milice paramilitaire où chaque membre est un soldat qui doit venger les affronts faits à Yahvé.

L'ennemi iranien de Dieu, Ahriman fait son entrée dans l'histoire juive sous le nom de Bélial :

"...Colère de Dieu, furibonde, contre Bélial et contre tous les hommes de son lot, sans aucun reste..." (Règlement IV; 2).

Un diable unique incarne tout le Mal du monde. Son pouvoir atteignit son point culminant lorsqu'on le désigna aussi comme responsable des catastrophes naturelles comme tremblements de terre et inondations. Tout ce Mal : maladies, handicaps physiques, folies, tourments de l'âme, la mort ainsi que toutes catastrophes naturelles sont appelées les "douleurs messianiques" car elles précèdent la délivrance et annoncent la venue du sauveur.

Autre vérité déconcertante l'Enfer, tel que nous le connaissons, n'existe pas dans l'Ancien Testament. Le Shéol où vont les morts est "une terre de silence et d'oubli fait d'inconsistance et de vacuité : l'obscurité et la poussière la caractérisent." C'est "le pays sans retour" expression empruntée aux Mésopotamiens. C'est selon le livre de Job, "le rendez-vous de tous les vivants" (Job XXX; 23). Ciel, Enfer, Purgatoire sont des inventions chrétiennes tardives d'inspirations esséniennes.

Autre nuance nouvelle, la femme, n'échappant pas à la misogynie des Esséniens comme dans les textes iraniens et mésopotamiens, elle sera décrite comme la prostituée, l'alliée de Satan.

"Les femmes sont mauvaises, mes enfants, et parce qu'elles n'ont pas d'autorité ou de pouvoir sur l'homme, elles usent d'artifices pour l'attirer à elle... La femme ne peut vaincre l'homme à visage découvert, mais, par des attitudes de prostituée, elle le leurre." (Testament de Ruben)

C'est donc à partir de la grande révolte des Esséniens lors de la grande Crise du judaïsme qu'est né le fondamentalisme religieux et politique aux odeurs de terreurs où le Diable Bélial ou Baal, concept emprunté au mazdéisme, est défini comme Bel-Zebub , ennemi juré et éternel de Dieu. Bélial est un terme hébreu qui signifie "sans valeur" qui apparait plusieurs fois dans la Bible où il désigne les idolâtres dans les termes "fils de Bélial".



Le diable Bélial devant les portes de l'enfer, vers 1493

"L'emprunt au mazdéisme du Diable-ennemi de Dieu est toutefois évident. C'était, on en aura jugé aux exemples donnés plus haut, une notion étrangère au judaïsme des origines. Mais il s'est produit à partir du moment où l'identité du peuple juif a été mise en péril, d'abord par les dominations militaires, ensuite par les infiltrations culturelles, telle que l'hellénisme qui découla de l'occupation romaine. Il s'est situé dans la déréliction, quand les Juifs ont désespéré de jamais regagner leur autonomie en tant que nation et quand les Esséniens se sont considérés comme les derniers justes de leur peuple et les seuls dépositaires de la Torah et de la vertu juive. Cet emprunt du Diable s'est donc produit essentiellement pour des raisons politiques." (Messadié, 1993, p.341)

Aparté : Remplacez Juifs par Musulmans et Esséniens par Wâhabbites et vous avez Al Quaïda à la place des Zélotes. Car il est là le problème, une fois, que le Diable a établi ses quartiers sur terre. Quel ennemi peut-il vraiment désigner ? Qui doit-il stigmatiser ? Si ce n'est l'autre, l'étranger. Que faire lorsque l'on sait qu'on est toujours l'étranger de quelqu'un.

Dieu aura désormais un adversaire : Satan, l'ennemi du Bien. Le monde et l'histoire sont maintenant considérés comme dominés par les forces du Mal. L'occupant romain est démonisé et les Juifs zélotes prennent alors les armes. On peut d'or et déjà affirmer que si les Esséniens étaient les théoriciens "pieux" du fondamentalisme religieux; les Zélotes, quant à eux, en représentaient la branche armée.

"...cette guerre armée reste pour les Esséniens un idéal encore plus ou moins éloigné, reporté à une échéance mystérieuse, celle du Jour de Dieu, tandis que, pour les Zélotes, elle est un devoir présent, qui ne souffre pas de délai; sur le plan pratique, il est clair qu'une telle différence a une importance capitale : les Zélotes sont pour la guerre effective, immédiate et en attendant la grande guerre, pour la guérilla et l'assassinat." (Dupont-Sommer, p. 412)

Cette politique active de la résistance armée permit à la nouvelle secte des Zélotes de naître. Le but essentiel étant d'entraîner toute la communauté juive dans l'insurrection armée et sanglante contre l'autorité de Rome et de ses mandataires. Le prophétisme essénien vise la mobilisation générale et le droit de révolte. La virulence des écrits apocalyptiques du Rouleau de la Guerre sainte s'enracina dans le vécu de la nouvelle secte dissidente des Zélotes par des actes insurrectionnels, aujourd'hui dit terroristes. Puisque le Royaume de Dieu leur est promis à la fin des Temps aussi bien en hâter l'avènement et déclencher dès maintenant la guerre sainte qui marque la fin de l'Histoire, tel est la stratégie fatale du terrorisme apocalyptique.

Les Esséniens, en décryptant les textes anciens, mettent à jour, dans les Rouleaux de la mer Morte, la grande histoire de l'asservissement de l'homme maintenue secrète pendant des siècles.

La fabuleuse haine de la vie et de l'homme fautif qui a été développée, sous prétexte d'amour divin, par un système de coercition sans précédent dont la trilogie totalitaire se résume aux trois terrorismes de l'esprit, germes de notre aliénation spirituelle, sociale et politique :

1) la faute mésopotamienne :

"Tu ne leur enlevas pas le coeur mauvais, de sorte que ta loi portât en eux des fruits. Car c'est pour avoir porté ce coeur mauvais qu'Adam, le premier, a désobéi et succombé mais aussi tous ceux qui sont nés de lui. Cette infirmité est devenue permanente..." (IV Esdras; III, 20-22)

2) la démonologie iranienne :

"La conquête des fils de lumière sera entreprise en premier lieu contre le lot des fils de Ténèbres, contre l'armée de Bélial... (Règlement; I, I)

3) l'Apocalypse juif :

"Quand aux signes, voici : il viendra un temps où les habitants de la terre seront saisis d'une grande frayeur. La route de la Vérité sera cachée et la région de la foi sera

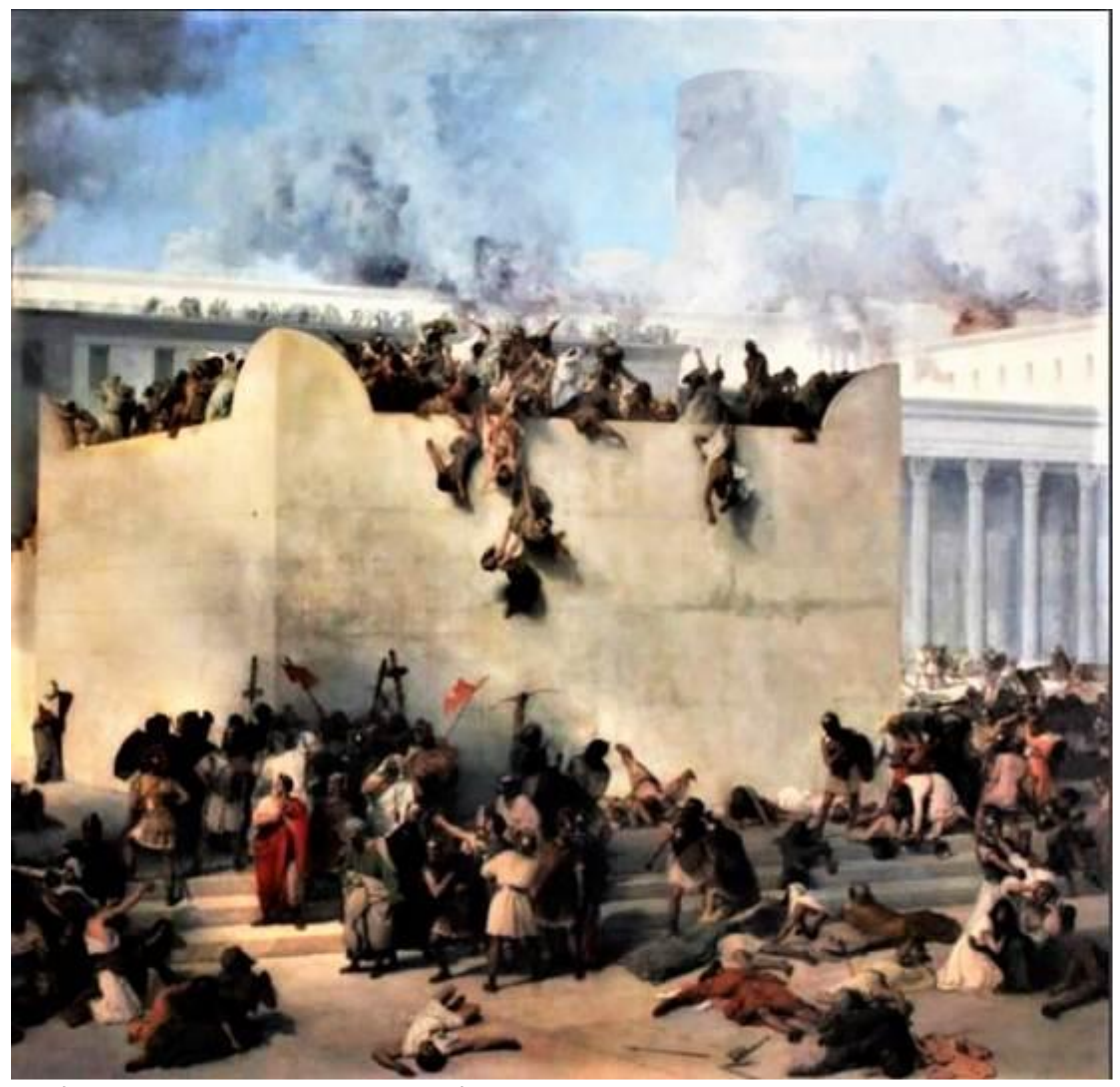
stérile. L'injustice sera plus grande que tu ne le vois à présent et que tu l'as entendu rapporter des temps passés..." (IV Esdras; V, I-13)

La guerre du Péloponnèse

La guerre du Péloponnèse contre Sparte dura de 431 avant J.-C. à la défaite finale des Athéniens en 404 avant J.-C.. Les combats eurent lieu dans tout le monde grec et furent considérés par l'historien contemporain Thucydide comme une guerre d'importance mondiale. Au cours de l'été 416 avant J.-C., pendant une pause dans les combats, Athènes tourna son attention vers l'île voisine de Mélos, dont la population, bien que se réclamant d'une colonie spartiate, était jusqu'alors restée neutre dans la guerre. Les Athéniens estimèrent cependant qu'ils ne pouvaient plus tolérer la présence d'un État impartial dans la mer Égée et envoyèrent donc des représentants sur l'île pour exiger leur reddition. Il semble y avoir eu une intention claire de la part des Athéniens de détruire les Méliens en tant que groupe et culture. Cela devait servir d'avertissement aux alliés d'Athènes dans toute la Grèce pour qu'ils restent loyaux pendant la guerre contre Sparte. Le massacre de Mélos fut souligné à l'époque comme sortant de l'ordinaire, soit un génocide soutenu par l'État.

8 septembre 70 - Destruction du Temple de Jérusalem

Jérusalem, capitale de l'ancien royaume de Judée, est mise à sac par l'armée romaine le 8 septembre de l'an 70, après un siège atroce de deux ans. Le Temple, haut lieu de la religion juive, construit mille ans plus tôt par Salomon, détruit par Nabuchodonor et reconstruit par Hérode, est une seconde fois détruit...



Profitant des divisions entre les juifs, le général romain Pompée a conquis la Samarie et la Judée en 63 av. J.-C. Un protégé des Romains, Hérode, en profite pour liquider la dynastie des Asmonéens et devenir roi de Judée (ou pays des Juifs) en l'an 37 av. J.-C.

De cet homme célèbre pour sa cruauté et son absence de scrupules, l'empereur romain Auguste aurait dit : « Mieux vaut être le porc d'Hérode que son fils »... De fait, Hérode a lui-même tué certains de ses enfants mais, pratiquant la religion juive, il ne lui est jamais arrivé de consommer du porc (notons le jeu de mots sur fils [uios en grec, la langue d'usage d'Auguste] et porc [uos]) !

C'est à la fin du règne d'Hérode le Grand que naît Jésus-Christ à Bethléem, au sud de Jérusalem selon la légende.

À la veille de sa mort, en l'an 4 av. J.-C., le roi de Judée partage son royaume entre trois de ses fils. Mais sa dynastie s'arrête dix ans plus tard, lorsqu'en l'an 6 de notre ère, l'empereur Auguste transforme la Judée en une province romaine gouvernée par un simple procurateur.

Première guerre juive

Même s'ils sont décontenancés par les croyances monothéistes des habitants, les Romains laissent ceux-ci libres de s'organiser comme ils l'entendent sous l'autorité de

leur Tribunal religieux, le Sanhédrin. Mais les Juifs ne manquent pas de se quereller et de se diviser sur la conduite à tenir vis-à-vis de l'occupant.

Les grands prêtres et le parti des Pharisiens s'accommodent de l'occupation étrangère tandis que dans les milieux populaires, la secte des Zélotes appelle à la résistance et veut hâter la réalisation des promesses divines.

Les Zélotes déclenchent une violente révolte en août 66. Ils massacrent les grands prêtres et s'emparent de Jérusalem. Mais les Romains, sous la direction du général Vespasien, mènent la reconquête avec détermination.

Vespasien étant devenu empereur, c'est à son fils Titus qu'il revient d'achever le siège de Jérusalem. Il ne s'agit pas d'une mince affaire car la population de la ville s'élève déjà à cette époque à environ 80 000 habitants. Titus n'a pas d'animosité particulière à l'égard des habitants de la ville, d'autant que sa maîtresse, Bérénice, n'est autre que la petite-fille d'Hérode. Le général en chef de ses armées, Tiberius Julius Alexander, neveu du philosophe Philon d'Alexandrie, est également juif.

Les habitants sont déportés comme esclaves cependant que le Temple est complètement détruit (à l'exception d'une partie de l'esplanade et d'un pan du mur d'enceinte, le Mur Ouest, futur « Mur des Lamentations »).

Dans la foulée, la victoire sur les Juifs est exploitée dans la capitale impériale, afin de cimenter la légitimité de la jeune dynastie flavienne, au pouvoir depuis 69. Outre le Colisée, la défaite des Judéens est commémorée par l'édification du temple de la Paix et la construction de plusieurs arcs de triomphe. Encore visible aujourd'hui, l'arc de Titus contient ainsi un bas-relief représentant la procession du triomphe célébré en 71 par Vespasien et Titus. On y voit notamment plusieurs objets du culte pris dans le Temple de Jérusalem, dont une menorah ou chandelier ou à sept branches.

La cryptomnésie de l'histoire

Ainsi l'histoire " officielle " celle que l'on nous enseigne depuis des plus de deux millénaires est une immense supercherie, une réécriture des textes anciens prouvant l'existence d'un prophète fictif au profit d'une religion millénariste de domination universelle au profit d'une théocratie politique royale.

Ainsi la Genèse se présente à la fois comme un récit théologique à visée politique en vue de l'établissement d'une théocratie hébraïque. En 1983, le spécialiste John van Seters dans In Search of History, cité par Ségal, démontra que les textes bibliques ont probablement été conçus à partir d'une riche tradition orale du conte, d'histoires disparates de plusieurs personnages de plusieurs peuples, de légendes, mythes et folklore qui furent par la suite rassemblés, ordonnés et finalement chronologiquement structurés formant une œuvre hautement unifié. Van Seters appuie sa démonstration sur l'exemple du Grec Hérodote (v. 484-420) considéré comme le "père de l'histoire", le premier historien dont les écrits nous soient parvenus intacts. Son œuvre maîtresse Histoires offre une masse importante d'informations sur les guerres entre Grecs et Perses, sur les us et coutumes de la vie quotidienne, sur les croyances religieuses, les institutions publiques, les codes alimentaires et vestimentaires, bref Hérodote dresse un cadre descriptif, une manière de raconter que le yahviste de la Bible a sûrement appliqué lui aussi à son œuvre. Il en est ainsi des grands textes de l'Humanité comme

les Upanisads indiens, le Gilgamesh mésopotamien, les Ghâtas iraniens, l'Ancien et le Nouveau Testament, la Torah, le Coran,; tous inscrits dans une vision poétique ou plutôt une conception romancée de l'histoire, genre de docu-fiction visant à établir une véritable théologie de la domination. Ce point de vue est aujourd'hui reconnu et adopté par plusieurs spécialistes.

Bien avant les hiéroglyphes égyptiens et l'écriture sumérienne, bien avant la Bible et bien avant les premiers écrits philosophiques de la Grèce antique la parole du conte, la poésie des chants étaient les récits oraux d'une histoire sacrée, gardiens de la mémoire humaine. Le récit côtoie le discours épique, dramatique, religieux, mythique, poétique, théâtrale et romanesque. Là est la force indéniable du récit. Le récit est de tous les temps et se transmet de génération en génération comme un legs, une tradition qui ne souffre aucune autre interprétation surtout pas celle de la "vérité philosophique". L'homme a toujours couronné le récit de l'illusion qui fait sens et consensus au détriment de la réalité. Car l'homme est avant tout un poète. Il aime inventer des mondes constitués de fantaisies, de rêves, d'utopies, des mondes habités de personnages étranges, passionnés, souvent monstrueux, des univers interchangeables en diapason avec les dernières connaissances scientifiques et l'avancée des connaissances. (Hentsch, Raconter et mourir, 2002)



Tous ces écrivains illustres, inspirés par les prophètes comme Abraham, Moïse, Jésus, Zarathoustra, Mahomet, Bouddha, ont tous écrits une saga immense avec leur cœur et leur intuition donnant à celle-ci une étonnante force de pénétration. Ce sont des textes fourre-tout réunissant toutes les légendes et les rituels depuis la préhistoire et écrits dans un style flamboyant usant d'images exaspérées aux couleurs tantôt violentes, tantôt sensuels racontant les relations tendus, guerrières, meurtrières entre les hommes et leur possible pacification, c'est le cri de la détresse humaine devant la lointaine libération. Ces écrivains bibliques ou autres ont vraiment ressuscités le passé en mettant en lumière des faits significatifs choisis qui deviennent à leur tour des symboles, des mythes "rénovés", réactualisés à l'intérieur d'un territoire, d'un cadre géographique donnant l'impression juste de toute une époque. C'est ainsi que déroule devant nos yeux, comme un songe animé, toute l'histoire fantastique de l'homme qui nous émeut et nous fait rêver. Est-ce vrai? Est-ce faux? Personne ne le saura avec certitude, mais si nous voulons nous mettre un instant hors de l'histoire, force nous est de reconnaître que nous sommes en présence des plus grandes oeuvres d'art littéraire de l'humanité. Qui dit oeuvres d'art, dit artistes, dit hommes. Or comme tous les hommes, ces écrivains ne peuvent faire abstraction de leurs tourments.

C'est le stratagème de cryptomnésie des yahvistes, des évangélistes, des coranistes qui est mis à jour mais bien plus : une propension irrésistible à s'attribuer la paternité et même l'originalité d'écrits qui ne sont pas les nôtres.

"L'histoire n'est que l'évolution de l'idée de Dieu dans l'humanité". (Esquinos)

Son histoire commence avec l'Ours des cavernes, le puissant Dieu de la Préhistoire. Ensuite confiscation de l'ours des chamans par les prêtres mésopotamiens du Néolithique qui inventeront un Dieu maintenant céleste Marduk sous l'influence des astronomes. Nouvelle confiscation cette fois-ci par les tribus hébraïques qui transforment Marduk en Yahvé le Dieu unique. La théologie égyptienne envers Aton, dieu-soleil qui se dégage de la période d'Akhetanon " fils de dieu " sur terre, est d'une telle puissance symbolique : dieu unique, fils de dieu, cités cosmopolites, quasi-universelles, pardon aux peuples barbares et amour des uns et des autres, qu'elle attira forcément le regard "envieux" de ses voisins immédiats : les Juifs en premier, Yahvé devient le Maître des Lumières, le prophète des Esséniens qui donne naissance à Jésus le prophète chrétien et les Musulmans avec Allah et leur prophète Mahomet par la suite.

Tous les fondements des religions monothéistes révélées sont donc mis en place et c'est le judaïsme qui, le premier, les accueillera en son sein et le christianisme et l'islam suivront. Yahvé et Allah perpétuent le monothéisme égyptien. De plus les Évangiles semblent en plusieurs points de vue des copies conformes des fameux Gâthas iraniens, faits reconnus par de nombreux exégètes. La transmission des connaissances théologiques des Gâthas vers les Évangiles passera par les écrits des juifs esséniens et sera symbolisée par la présence des fameux rois mages iraniens lors de la naissance du Christ marquant ainsi la filiation spirituelle entre Jésus et Mithra, le Sauveur iranien.

Des mages iraniens, les scribes de la Bible retiendront bien sûr le Diable, notre Satan. Mais curieusement, Satan est un familier de Dieu et fait partie du Conseil céleste. Plus encore, Satan est l'instrument des volontés divines lesquelles veulent mettre à

l'épreuve les vertus de Adam, Ève et plus tard Jacob. Satan est loin d'être l'ange déchu, l'ennemi de Dieu mais plutôt un serviteur de sa volonté comme le livre d'Isaïe où "Dieu envoya un mauvais esprit pour semer la discorde entre lui et les habitants de Schechem..."

Ainsi les services démoniaques accomplissent les vengeances de Dieu c'est-à-dire que Dieu, dans l'Ancien Testament, est à la fois le Bien et le Mal et jamais le Diable y apparaît comme ennemi juré de Dieu. Alors Satan est-il le mal ? Non, dans l'Ancien Testament, il représente la souffrance voulue par la volonté de Dieu. Jusqu'au IIIe ou IIe siècle avant notre ère, aussi déconcertant que cela puisse paraître, le Diable comme représentant du Mal absolu est absent de la Bible et du judaïsme primitif. Le Diable vraiment démoniaque d'inspiration iranienne comme "le Prince de ce monde" qui devient le Mal absolu et ennemi de Dieu est l'œuvre de Zoroastre repris par les Esséniens et les évangélistes du Nouveau Testament.

Les différents niveaux d'interprétation nous indiquent que, le mal serait historiquement le résultat d'une transgression à un ordre déjà établie. Le passage de l'arboricole végétarien au chasseur carnivore du paléolithique marque la transgression du "paradis terrestre" matriarcale comme code dominant par le patriarcat de la horde. L'activité de la chasse et la création d'outil et d'armes correspondent à des périodes d'expansion phénoménale du cerveau. L'arrivée progressive de la conscience rend l'homme capable de reconnaître la responsabilité de ses actes (Kant) et le mal devient alors associé à la culpabilité ressentie dans l'acte de tuer l'animal divinisé ce qui rejoint la position psychanalytique de Freud concernant le péché de Adam et Ève et l'apparition de la névrose.

L'acte de transgression envers Dieu produit théologiquement le péché, produit psychologiquement l'angoisse et politiquement la révolte. Le monde est maintenant scindé. Le fratricide de Caïn envers Abel marque la transgression du code moral de fraternité, marque la rupture entre la civilisation agraire et urbaine et la vie pastorale, la vie sédentaire remplaçant l'âge d'or du nomadisme. Le passage de la société agricole à la société paysanne plus structurée marque l'apparition des chefferies, modèle de sociétés dirigées par un chef entouré de dignitaires, de prêtres et de chefs de clan. Tout ceci concourt à accélérer le processus de division entre les familles, les tribus, les ethnies.

L'homme est coupable d'un choix de liberté par la transgression, sa punition sera l'angoisse et le mal est une des conséquences de son acte. L'homme perdu dans une nature rébarbative, obligé de gagner sa pitance à la sueur de son front, tourmenté par la peur ne peut retrouver la "paix de l'âme" que dans la foi, la seule capable de rétablir l'ordre.

Heureusement le sauveur chrétien, Jésus ? Dites-vous ! Jésus n'a jamais existé. Non seulement les manuscrits de la mer morte le confirment mais le plus grand historien de l'époque Pline le Jeune n'a jamais rien écrit sur la vie d'un prophète nommé Jésus. Toujours deux siècles après la supposée crucifixion du Christ; c'est à dire au moment où les Évangélistes ont écrit son histoire, une pure fiction. Mais il y a plus encore beaucoup plus. En effet, la Bible, le Nouveau Testament et le Coran forment un condensé de quatre millénaires de plagiat.

Tous ces écrivains illustres, inspirés par les prophètes comme Abraham, Moïse, Jésus, Zarathoustra, Mahomet, Bouddha, ont tous écrits une saga immense avec leur cœur et leur intuition donnant à celle-ci une étonnante force de pénétration. Ce sont des textes fourre-tout réunissant toutes les légendes et les rituels depuis la préhistoire et écrits dans un style flamboyant usant d'images exaspérées aux couleurs tantôt violentes, tantôt sensuels racontant les relations tendus, guerrières, meurtrières entre les hommes et leur possible pacification, c'est le cri de la détresse humaine devant la lointaine libération. Ces écrivains bibliques ou autres ont vraiment ressuscités le passé en mettant en lumière des faits significatifs choisis qui deviennent à leur tour des symboles, des mythes "rénovés", réactualisés à l'intérieur d'un territoire, d'un cadre géographique donnant l'impression juste de toute une époque. C'est ainsi que déroule devant nos yeux, comme un songe animé, toute l'histoire fantastique de l'homme qui nous émeut et nous fait rêver. Est-ce vrai? Est-ce faux? Personne ne le saura avec certitude, mais si nous voulons nous mettre un instant hors de l'histoire, force nous est de reconnaître que nous sommes en présence des plus grandes oeuvres d'art littéraire de l'humanité. Qui dit oeuvres d'art, dit artistes, dit hommes. Or comme tous les hommes, ces écrivains ne peuvent faire abstraction de leurs tourments.

Les religions antiques orientales ont tous comme point commun des dieux célestes descendus vers la Terre : le "Sôtêr" comme Marduk, Osiris, Ahura Mazda, Isis, Horus, Adonis, Ishtar, Sérapis, Cybèle, Déméter Prométhée et bien sûr Mithra et le Christ : un fils divin mourant pour l'Humanité est connu dans toutes les régions du Proche et Moyen-Orient. Le culte du Soter c'est-à-dire le sauveur serait né en Mésopotamie. La mort de Marduk était célébrée entre le quinze et le vingt mars. Sa passion était racontée dans son évangile: capturé par ses ennemis, il était conduit sur une montagne et après avoir mis sur sa tête une couronne de feuille d'acanthe on lui faisait un procès qui se terminait par sa condamnation à mort. Ses ennemis, pour être sûr qu'il était vraiment mort, le perçaient avec une lance.

Le même scénario fut repris par la suite par toutes religions messianiques où un dieu était à chaque fois tué par les hommes après avoir subi une Passion. Trois jours après sa mort, il descendait aux enfers pour montrer qu'il était le maître de la mort puis il ressuscitait pour retourner dans le monde des dieux. Chaque secte établit un évangile qui racontait la vie et les sermons du sauveur descendu sur Terre pour mourir, ressusciter et transmettre la vertu de la résurrection aux hommes qui pourront donc accéder à une vie éternelle dans un paradis après leur mort. Le système se diffuse rapidement en Iran, en Perse, en Syrie, dans tout le Moyen Orient et surtout en Grèce où il est encouragé par Alexandre le Grand qui se déclare lui-aussi sauveur du genre humain.

Celui qui deviendra le grand roi mésopotamien Sargon 1er qui fonda le royaume d'Akkad est retrouvé à sa naissance abandonné dans un panier flottant sur l'Euphrate et sera élevé par le jardinier Akkis puis sera l'échanson du roi Kis. Cette histoire sera reprise dans l'Ancien Testament pour Moïse. Les auteurs de l'Ancien Testament se sont fait prendre, là, "les doigts dans la confiture": ils ont recopié la légende du roi Sargon en détail en précisant que le berceau était calfaté par du bitume pour le rendre étanche. Le bitume (pétrole brut) est un matériau très courant en Mésopotamie dans le pays du roi Sargon. Il est totalement inconnu en Égypte. "Sargon d'Akkad : Abandonné par sa mère dans une corbeille de roseaux calfratée qui est confiée au

fleuve, le nouveau-né est recueilli et adopté par un jardinier. La faveur de la déesse Ishtar fait plus de lui un échanson à la cour de Kish puis un prince."

Cryptomnésie biblique

Selon Eliade, Moïse aurait connu aussi, par après, sous les Ramsès, le retour du polythéisme, les cultes idolâtres des animaux, la prostitution "sacrée" des deux sexes, autant de profanations que ne pouvait accepter ce fils d'Abraham prophète d'Israël. On connaît la suite : l'intolérance du prophète envers le veau d'or païen et l'intransigeance envers toutes représentations d'êtres vivants. Dans le livre du Deutéronome, les chapitres 32-34 racontent que Moïse pour calmer Yahvé, Dieu jaloux et colérique, a fait tuer trois milles juifs tentés par l'idolâtrie du veau d'or contrevenant ainsi à l'Alliance.

L'histoire des tablettes divines rapportées de la montagne a été empruntée au dieu babylonien Nemo, Les dix commandements au code babylonien d'Hammourabi, la naissance dans le panier au roi akkadien Sargon 1er. L'Esther du livre d'Esther vient de la déesse égyptienne Ishtar. En octobre 2002, le Vatican a reconnu, (entre autre) que les dix commandements n'ont jamais été dictés par Dieu à Moïse.

Rédaction du papyrus égyptien "Amen-em-ope"dans lequel les auteurs de l'Ancien Testament se sont inspirés ou ont recopié des passages entiers comme dans: Gen XVII.5, XLII.23, XIX.14, XXV.25, Deut, Juges, Samuel, Rois, Job, Psaumes, Prov, Eccl, Jérém,... Le mystère de la côte d'Adam est aussi "emprunté" au poème sumérien "Enki et Ninhursag": c'est là où est le mal d'Enki.

La venue d'Abraham en Égypte coïncide avec la première période intermédiaire donc la fin de la période des pyramides. Il est remarquable de constater à quel point les idées de conscience individuelle et les principes humanitaires existaient dans ces deux pays : la Mésopotamie et l'Ancienne Égypte ainsi que la notion de renaissance spirituelle donc une vie après la mort. Étrange également que le fondateur du peuple hébreu ait reçu ce message qui parle d'une postérité universelle aussi nombreuse que les étoiles du ciel et qui concerne " toutes les nations de la Terre " Au fond Abraham continue et prolonge la doctrine d'IMHOTEP.

Le mythe du déluge naît chez les Sumériens, repris par les Babyloniens : Dieu prévient Utnapishtim et lui conseille de construire un bateau pour sauver un certain nombre d'animaux. Puis vient une pluie torrentielle pendant sept jours, puis le bateau débarque sur le mont Nishir. Utnapishtim lâche une colombe et, peu après, une hirondelle mais les oiseaux reviennent. Finalement il lâche un corbeau qui ne revient plus. Le Veda indien reprend le mythe, puis les Grecs et les chrétiens qui recopient cette légende dans la bible.

Le judaïsme puise ses sources dans la Bible. Il s'agit d'un ensemble de livres qui relatent l'alliance conclue entre le Dieu unique et les Hébreux, selon l'annonce faite à Abraham et confirmée à Moïse. Le judaïsme puise ses sources dans la Bible. Le mot dérive du grec biblion qui désignait à l'origine n'importe quel livre. Il vient du nom de Byblos, une ville phénicienne spécialisée dans le commerce du papyrus (d'où nous vient le mot papier) et célèbre sous l'Antiquité pour ses artisans relieurs. Ces livres ont été rédigés par des scribes ou érudits juifs, entre l'an 500 et l'an 150 avant Jésus-

Christ. Ils incluent des épopées, des annales royales, des récits mythologiques, des poèmes, des prières formulées par des prophètes ainsi que des textes juridiques.

Les rédacteurs ont utilisé des compilations de textes anciens, des archives de diverses origines et de différentes époques, mais probablement pas beaucoup plus haut que le VIIe ou le VIII e siècle av. J.-C. La plupart des événements relatés dans la Bible sont censés se dérouler au IIe millénaire av. J.-C. à moins qu'ils ne se perdent dans la nuit des temps.

Tout cela a commencé avec Josias le plus inconnu des grands rois hébreux.

Donc tout commence avec les travaux de rénovation du temple de Salomon où le grand prêtre Hilqiyahou aurait retrouvé "un "Livre de la Loi" dans la Maison du Seigneur". Après avoir entendu son secrétaire lui faire la lecture de ce texte, le roi Josias aurait eu une révélation. Comprenant que Yahvé est très mécontent de la manière dont il est vénéré dans le royaume, Josias aurait déchiré ses vêtements, et il aurait décidé de tout faire pour apaiser la fureur divine. "Se fondant sur ce fameux "Livre de la loi", "miraculeusement " découvert à Jérusalem, le roi s'est lancé dans une terrible campagne d'éradication visant toute trace de culte étranger sur ses terres, y compris dans les hauts lieux ancestraux des campagnes"

Après avoir installé Yahvé - et lui tout seul - dans le temple de Jérusalem, Josias a poursuivi sa révolution dans le reste du royaume. Il a interdit de brûler de l'encens pour Baal et de sacrifier des enfants au dieu Molek (qui n'était peut-être rien d'autre qu'une manifestation du dieu d'Israël auquel furent offerts des sacrifices humains). Il a fait couper les poteaux sacrés, symboles de la déesse Ashéra (une divinité féminine qui était fréquemment associée à Yahvé). Il a fait immoler les prêtres des "faux dieux" étrangers sur leurs autels, avant de souiller les lieux consacrés à Astarté (une déesse phénicienne qui allait à cheval, et protégeait le souverain).

Il pose les principes fondamentaux du monothéisme biblique, qui se résument au culte exclusif d'un seul Dieu en un seul lieu (celui de Yahvé à Jérusalem), à l'observance nationale des fêtes principales de l'année juive (comme la Pâque et les Tabernacles), et il y ajoute enfin une série de réglementations diverses." Ainsi, si nous célébrons encore aujourd'hui la fête de Pâques, c'est autant à Moïse (si tant est que ce personnage ait bien existé) qu'à Josias (dont l'existence historique n'est pas contestée) que nous le devons.

Vu l'importance de la révolution religieuse qui s'esquisse, le rôle et le contenu du fameux "livre" suscite bien des spéculations. Car ce livre, nous l'avons sous les yeux depuis plus de deux mille ans. "Il s'agit clairement du "Deutéronome", soit le cinquième livre de "l'Ancien Testament", et le dernier de la "Torah." Enfin, le livre retrouvé dans le temple n'était pas la version que nous lisons aujourd'hui dans la Bible, mais c'était une première mouture de ce texte. "

Le royaume de Juda connaît alors un "grand boom", dont témoigne le développement de l'écriture, mais pas seulement. La révolution est d'abord démographique. "Vers 720-700, la population du royaume de Juda a explosé". Cet afflux de population (des migrants? des réfugiés?) va modifier le royaume en profondeur, et les rois davidiques (Josias comme son père Amôn descendaient du roi David) ont dû faire face à cette

évolution. Ils ont visiblement renforcé leur pouvoir, en commençant par étendre leur contrôle sur les cultes. L'administration de l'État s'est également étoffée, et, avec elle, l'écriture s'est imposée jusque dans les campagnes.

Il est impossible de comprendre Josias sans prendre en compte ces changements, qu'il attribue sans hésiter à l'influence des Assyriens: les conquérants ont en effet contrôlé la région dans les décennies qui précèdent l'avènement du roi Josias. Le siècle assyrien est le véritable point de départ des réformes. Et Josias n'est que la deuxième étape du processus, même si c'est la plus remplie de sens.

S'ils ont conquis un empire qui s'étendait de l'actuel Iran à l'Égypte, les Assyriens ne sont pas pour autant invulnérables. A l'époque du roi Josias, justement, l'empire se retrouve affaibli. Leur retrait de la région a dû créer, aux yeux des Judéens, une situation qui ressemblait à un miracle longtemps attendu. Un siècle de domination étrangère prenait fin, et l'Égypte, l'autre superpuissance de la région, semblait surtout se préoccuper de la zone littorale, épargnant du coup le petit royaume montagneux de Juda.

Cette évolution géostratégique a dû réveiller les ambitions du roi Josias. C'est probablement à ce moment que s'esquisse, pour la première fois, le rêve d'un grand Israël dans les têtes du roi et de son entourage, qui entrevoient soudain la possibilité d'étendre leur territoire.

Au nord du royaume de Josias se trouvent en effet des terres "cousines". Quelques décennies plus tôt, cette région appelée le territoire de Benjamin appartenait au royaume d'Israël. Selon le récit biblique, Israël et Juda se seraient séparés après la mort de Salomon, peut-être vers 933. Ont suivi deux siècles de développement indépendant et très inégal des deux royaumes, jusqu'à ce qu'Israël soit envahi par les Assyriens entre 732 et 722 avant J.-C., alors que son arrière-pays, plus pauvre et moins peuplé, le royaume de Juda, échappe à cette catastrophe.

Heureusement pour les Judéens, la roue tourne. Tellement qu'un siècle plus tard, le roi Josias peut songer à (re)conquérir les territoires israéliens perdus à partir de 732. La mise en oeuvre d'un plan aussi ambitieux a dû nécessiter une propagande énergique et convaincante. Il fallait préparer le peuple au grand combat qui l'attendait. Le résultat de cette opération de communication sera le fameux livre retrouvé dans le temple de Jérusalem.

Ce premier " Deutéronome " avec le livre de Josué devait jouer le rôle d'une "saga épique capable d'exprimer la passion des rêves renaissants de Juda. Ses auteurs ont donc rassemblé et refondu certaines des traditions les plus précieuses d'Israël. Ils ont combiné les récits des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, en les situant dans un contexte ressemblant à celui du VIIe siècle" (ils ont, par exemple, fait apparaître des chameaux, un anachronisme qui les trahit). Et ils ont mis l'accent sur Moïse qui résiste à "un pharaon autoritaire dont l'empire ressemblait comme deux gouttes d'eau, dans ses détails géographiques, à celui de Psammétique Ier, le souverain menaçant qui règne sur l'Égypte à l'époque du roi Josias."

Compilateurs d'anciennes traditions, les auteurs de ce premier " Deutéronome " ont aussi ajouté un nouveau chapitre à la saga, un épisode qu'ils ont inventé de toutes

pièces. C'est " Le Livre de Josué ", qui raconte la conquête militaire de Canaan, et la bataille de Jéricho, où le peuple d'Israël fait sept fois le tour de la ville assiégée en portant l'Arche d'alliance, en attendant que Dieu foudroie les murailles ennemies.

Ce dieu militariste qui accompagne son peuple dans les conflits, et qui s'introduit miraculeusement dans le camp adverse pour y tuer des ennemis, ressemble beaucoup à une tentative de transposer au peuple d'Israël les figures divines impressionnantes qui sont traditionnellement véhiculées par l'idéologie et l'iconographie assyriennes.

Au VIIe siècle avant notre ère, sur les deux royaumes hébreux (Israël au nord avec Samarie et Juda au sud avec Jérusalem), seul demeure le royaume de Jud; le royaume d'Israël a été détruit par le puissant empire assyrien au VIIIe siècle. Suite à la révolte du roi Osée, vassal des Assyriens, Samarie est prise et détruite en 722, des milliers de Samaritains sont déportés, remplacés en partie par l'arrivée d'autres peuples également déportés, ainsi disparaît un puissant royaume du Levant incorporé à l'empire assyrien.

Le royaume sud, Juda, bien plus faible, moins organisé, moins peuplé, lui, va survivre encore 120 ans jusqu'en 587. Sauf exception, la politique du royaume de Juda consista à se reconnaître vassal des Assyriens (paiement d'un tribut annuel) afin de ne pas disparaître comme Israël. Cette insertion dans l'immense empire assyrien et l'arrivée de réfugiés "qualifiés " du royaume du nord, assura une belle prospérité à Juda pendant tout le VIIe siècle.

Il y avait un sentiment de culture commune, d'idéologie commune, entre les deux royaumes. Comme dans tous les petits royaumes du Levant, nous retrouvons trois principes majeurs qui structurent cette idéologie:
* un dieu national : ici Yahvé

* la pratique de la guerre sainte (herem) au nom de ce dieu

* une posture contractuelle entre le peuple et la divinité : la fidélité procure une protection, l'infidélité entraine des punitions. Le dieu se doit d'être opérationnel, sur les plans politique et militaire, par contre, une défaite est interprétée comme la volonté de cette même divinité nationale de punir son peuple.

L'essentiel de l'action de Josias est dans le domaine de politique intérieure. Cela concerne la religion certes, mais le religieux est à l'époque l'expression idéologique du politique par la promulgation d'une Loi pour le royaume : c'est la promulgation du Deutéronome. Pour annoncer ce qui en fait une nouveauté, dans la Bible, on le présente comme s'il s'agissait d'une découverte. Cet expédient confère le poids de la tradition à une nouveauté, qui, sans cela, n'aurait pas de légitimité. Nous avons là un des mécanismes majeurs de l'écriture crytptomnésiquebiblique.

Cette réforme de Josias semble donc être la version primitive du Deutéronome où Moïse donne au peuple une " seconde loi " selon le sens grec de " deuteronomia ". Les deutéronomistes qui composèrent ce texte à la cour de Josias s'imaginent en porte-parole de Moïse (ce qu'il aurait dit à Josias s'il vivait alors): phénomène classique de palimpseste.

L'accent est mis sur Moïse, la grande figure libératrice du joug égyptien, le point fort du livre de l'Exode se déplace de la théophanie du Sinaï au don de la loi (Torah). C'est l'introduction des célèbres dix commandements. Les rédacteurs rajoutent également la conquête de la terre promise par Josué afin d'encourager la conquête des terres du nord par Josias. D'ailleurs, le style guerre sainte avec destruction des lieux de culte ,en réalité du temps du roi Josias, se retrouve tel quel dans le récit relatif à Josué. C'est toujours ce même processus qui consiste à rétrodater afin de renforcer la légitimité.

Fort de ce nouveau texte, le roi envoya dire à tous les anciens de Juda et de Jérusalem de se réunir près de lui. Puis il monta à la Maison du Seigneur ayant avec lui tous les hommes de Juda et tous les habitants de Jérusalem : les prêtres, les prophètes et tout le peuple, petits et grands. Il leur fit la lecture de toutes les paroles du livre de l'alliance trouvé dans la Maison du Seigneur. Debout sur l'estrade, le roi conclut devant le Seigneur l'alliance qui oblige à suivre le Seigneur, à garder ses commandements, ses stipulations et ses décrets de tout son cœur et de tout son être en accomplissant les paroles de cette alliance qui sont écrites dans ce livre. Tout le peuple s'engagea dans l'alliance.

Ainsi, le pacte (alliance dit le texte) passé entre le dieu national Yahvé et son peuple, à l'initiative du roi Josias, roi de Juda, se présente comme pacte politique; la religion au service de l'État. Cette action, de nature politico-religieuse, ne pouvait se réaliser que dans ce moment de déclin de l'Assyrie. Josias remplace la dépendance et la fidélité dues à l'empereur assyrien, par une dépendance et une fidélité, acceptées, en faveur du seigneur divin Yahvé, nouveau suzerain de l'État de Juda.

Que l'on ne s'y trompe pas, ces réformes très importantes de Josias, n'introduisent pas le monothéisme, révolution qui n'apparaitra qu'à la fin de l'Exil et à l'époque perse, mais constituent une phase importante dans l'installation d'une monolâtrie. Pendant près de mille ans, les rois ont passé des commandes de récits qui vantent leur propre gloire et celle de leur régime. À cette époque, les scribes pouvaient sans problème travailler des textes, qui encore une fois n'avaient pas encore le statut d'Écritures, donc de textes sacrés.

La réécriture des récits de règnes des rois du sud comme du nord se fait désormais en fonction d'un critère précis : celui de la fidélité à Yahvé, dieu national. Les rois sont classés, aussi ne nous étonnerons-nous pas de lire, que seuls les souverains du sud, descendants de David sont légitimes, la plupart de ceux du nord sont fort mal traités. Josias est bien entendu présenté comme le nouveau Moïse, plus grand que David. Signe patent d'une écriture sous son règne! On peut également légitimement se poser la question à cette époque d'une écriture inventant une monarchie unifiée sous David et Salomon!

La quasi-homonymie entre les noms de Josias et de Josué a alerté les lecteurs attentifs de la Bible. Tout comme la description du territoire à conquérir, qui est justement celui visé par le roi de Juda. Certains exégètes voient Josué comme un Josias à peine déguisé. Il pourrait être une figure non pas historique, mais littéraire, qui servirait de miroir au roi. Et qui aurait été placée là pour montrer au peuple que ce qui a été accompli par le passé peut être réalisé à nouveau.

" Menacés dans leur existence par de puissants empires aux VIIIe et VIe siècles, les Hébreux du royaume de Juda mettent par écrit leurs traditions (premiers livres de la Bible).

L'expression "mettent par écrit leurs traditions " peut laisser croire que celles-ci pré-existent, peut être oralement, et qu'il suffit de les coucher par écrit. Or, nous l'avons vu, sous Josias il s'agit d'un acte créateur. Les quelques textes préexistants sont fortement revus et corrigés pour incorporer la grande nouveauté de la promulgation de la loi, à savoir, le cœur du Deutéronome.

Au final, ce petit roi oublié se révèle comme la personne par qui la Bible nous a été transmise, mais encore comme l'inspirateur de certains chapitres totalement inventés et/ou une réécriture des légendes, des lois, des légendes autant assyriennes qu'égyptiennes. Il est admis aujourd'hui, que toutes les grandes civilisations de cette époque considéraient les textes religieux comme des écrits à des fins de politique autant intérieure qu'extérieure.

Cryptomnésie essénienne

Les manuscrits de la mer Morte sont ainsi dénommés parce qu'ils ont été découverts aux environs de Qumran, un lieu dit qui s'appelait Secacah dans l'Antiquité, dans une région aride et sèche, au nord-ouest de la mer Morte.

Les chercheurs qui se sont penchés sur les documents de Qumran ont très vite compris qu'il s'agissait de manuscrits du 1er siècle d'avant notre ère, tout juste antérieurs à la naissance du Christ. La plupart se rapportent à la vie quotidienne des communautés locales. Mais cent cinquante sont des copies du texte biblique.

Tous les livres de la Bible hébraïque à l'exception de ceux d'Ester et Noémie sont représentés dans les rouleaux de Qumran, en un ou plusieurs exemplaires. Fait remarquable : les textes sont parfois identiques à la version dite " d'Alep ", qui a été rédigée à Tibériade beaucoup plus tard, au Xe siècle de notre ère ; ils sont en d'autres passages conformes à des versions antérieures du texte sacré, comme la Septante, écrite à Alexandrie entre 301 et 150 avant JC.

Un autre thème important du zoroastrisme est la promesse d'une vie éternelle après la mort, où les âmes seront départagées lors de la traversée du " Pont de Chinvat ", et finissent soit au Paradis, soit en Enfer soit au Purgatoire. La notion de résurrection existe, celle-ci surviendra à la fin des temps avec l'avènement du " Saoshyant " (l'Apocalypse) qui rétablira la justice par une régénération du monde. Ainsi la filiation entre le mazdéisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam est évidente.

Cryptomnésie chrétienne

Le culte de Mithra, Dieu-Soleil bat son plein en Perse. Contaminé par la notion de la Faute originelle mésopotamienne, Zarathoustra y opposera la notion du salut incarné

par un dieu sauveur Mithra, lui-même copie conforme de Vichnou (Vishnu) le sauveur du monde tel que désigné par les écrits védiques. Les prêtres célébraient l'office par le pain et le vin "Celui qui avale ma chair et avale mon sang demeure en moi et je demeure en lui (Zarduhst)". Le prêtre de Mithra plaçait du miel sur la langue de l'adepte. Son culte comprend un repas et un baptême.
* Il est né d'une vierge le 25 décembre.
* Il était considéré comme un grand professeur et un maître itinérant.
* Il était appelé "le Bon Berger."
* Il était considéré comme "la Voie, la Vérité et la Lumière."
* Il était encore considéré comme "le Rédempteur," "le Sauveur," "le Messie."
* Il était identifié à la fois au Lion et à l'Agneau.
* Son jour sacré était le dimanche, le "jour du Seigneur"
* Il avait sa fête principale à la date qui allait ensuite devenir Pâques, correspondant à sa résurrection.
* Il avait 12 compagnons ou disciples.
* Il effectuait des miracles.
* Il a été enterré dans un tombeau.
* Après trois jours, il s'est relevé.
* Sa résurrection était célébrée chaque année.
* Sa religion comportait une eucharistie ou "dîner du Seigneur".

Les paroles de la Cène sont empruntées à celle des sectateurs de Mithra. L'Église de Rome fait correspondre la date de naissance de Jésus-Christ avec la naissance de Mithra, dieu qui était célébré le 25 décembre au solstice d'hiver. "Natale" qui donnera "Noël" en français est le nom latin de la fête du solstice d'hiver: le 25 décembre le soleil semble reprendre vie quand les jours s'allongent à nouveau. Plus tard, les chrétiens feront naître JC à cette date pour court-circuiter la fête païenne.

Comment une telle puissance symbolique de l'harmonie unificatrice de l'animus et de l'anima qu'est Jésus a pu devenir objet de division ?

Parce que ce Jésus Christ-là est justement devenu au fil des ans une image, simulacre, une légende entre les mains des Évangélistes. Non pas que la vie de Jésus soit remise ici en question, ni sa parole de Prophète. Mais bien de saisir que l'histoire écrite de Jésus par les Évangélistes est histoire poétisée.

Autrement dit : le Jésus historique a moins d'importance que le Christ-archétype, car l'âme humaine en a plus besoin. Saint Paul ne fait-il pas la distinction entre le Christ "selon la chair" et le personnage mythique qu'il appelle "le Fils de Dieu selon l'Esprit ". (RM1,2-3). (Lang, 1994)

Il est indéniable que la Genèse, l'Ancien Testament, la Bible hébraïque sont d'inspiration mésopotamienne et égyptienne et que le Nouveau Testament lui reprend les grandes lignes du védisme ancien, du mazdéisme iranien et des apocryptes esséniens, tandis que Paul s'inspira largement des textes stoïciens pour édifier ses conseils moraux.

Non seulement Jésus n'a rien écrit mais la plupart des Évangélistes n'a eu de contact direct avec lui. Pour eux, l'histoire du Christ doit être une résurrection du passé. Ce n'est pas une oeuvre de création, une oeuvre d'imagination pure. Au contraire, les

Évangélistes doivent étudier les documents anciens, passer au crible les légendes et récits païens des autres civilisations à leur portée; bref ils n'écrivent pas l'histoire, ils la recrée, subversion des cultures.

Les sectes monothéistes qui attendent le Messie ou qui affirment qu'il est déjà venu pullulent et vont proliférer autour du Ier IIe et IIIe siècle: Audiens, Apolinnariens, Ariens, Baptistes, Batrachites, Borborites, Corpocratites, Donatistes, Ebionites, Encratites, Enthousiastes, Esséniens, Euchites, Eunomiens, Hermogéniens, Hydroparastates, Macédoniens, Mandéens, Manichéens, Marcéliens, Marcionistes, Masbothéens, Messaliens, Montanistes, Nabatéens, Nazaréen, Naziréen, Novatiens, Ophites, Orphites, Papianistes, Pauliens, Pauliniens, Pépuzites, Photiniens, Phryges, Pneumotaches, Priscillanistes, Sabatiens, Sabéens, Saccophores, Tascodrogites, Tessarécédécatites, Tétradites, Valentiniens... qui pratiquaient plus ou moins la Torah. Arrive Paul qui simplifie tout ça en ne demandant à ses disciples que la conversion intérieure et le baptême. Paul annonce la venue d'un messie intemporel: Christ (du grec "khresto": oint et consacré). C'est un succès et le mouvement "chrétienté" s'étend rapidement autour de la Méditerranée, souvent aux dépens des autres sectes déclarées hérétiques.

Le Maître de justice de la secte des Esséniens a douze disciples, il passe pour le Messie descendant de David, est persécuté, torturé et exécuté comme martyr de la foi et devait ressusciter. Il fonda une Église dont les fidèles attendent son retour.

D'après les écrits de Qumran, le messie Ménahem, rejeté par les pharisiens, est rejeté et mis à mort par les romains puis aurait été considéré comme ressuscité par ses disciples. Cette histoire inspirera, plus d'un siècle plus tard, les auteurs du Nouveau Testament.

Jésus de Nazareth n'apparaît nul part dans les manuscrits de la Mer Morte dont les derniers ont été écrits en 68 après JC.

Le professeur Dupont-Sommer, le premier, montra les similitudes étonnantes entre l'histoire du Maître de justice ésséniens et Jésus-Christ (postérieur) reçut des menaces de "caviarder" sa version car il était en train de mettre au grand jour et auprès du public, sans le vouloir, des éléments montrant que l'histoire de Jésus-Christ avait été créée de toute pièce. Son étude porta sur les "manuscrits de la Mer Morte" découverts en 1947 à Qumran (Sokoka) dans 11 grottes par un bédouin qui cherchait une cachette pour des marchandises de contrebande. Ces manuscrits contemporains de l'époque de Jésus de Nazareth de la Bible (de 250 av JC à 68 après JC, bien après la supposée mort du Christ) ont été écrits par des membres de la communauté des Qumraniens/Esséniens. Ils traitent de religion, de justice, des psaumes, de récits de guerre. La plupart de ces manuscrits sont entreposés par les catholiques au musée biblique à Jérusalem (aujourd'hui musée Rokfeller). Dans les exemplaires transmis aux historiens, on trouve des passages de l'Ancien Testament. Aucune trace des Évangiles, aucune mention des apôtres, de Jésus ou de sa résurrection ! Rien !
L'Église a été très longue à montrer les manuscrits. 54 ans après la découverte des manuscrits, l'intégralité, en 39 volumes a été publiée: certains manuscrits sont gênants: ils montrent que l'histoire de Jésus a été inspirée, entre autre du messie Ménahem, rejeté par les pharisiens, et mis à mort par les romains en -4 AV JC puis aurait été considéré comme ressuscité par ses disciples.

Dupont-Sommer met notamment en évidence, pour la première fois, des correspondances extrêmement troublantes entre la biographie de Jésus et celle du leader messianique qui l'a précédé d'une génération : Ménahem l'Essénien" et pour cause...

"Le Maître galiléen (...) apparaît aussi, à bien des égards, comme une étonnante réincarnation du Maître de Justice. Comme celui-ci, il prêcha la pénitence, la pauvreté, l'humilité, l'amour du prochain, la chasteté. Comme lui, il fut l'élu et le Messie de Dieu - le messie rédempteur du monde. Comme lui il fut en butte à l'hostilité des prêtres. Comme lui, il fut condamné et supplicié. Comme lui il fonda une Église dont les fidèles attendaient avec ferveur son glorieux retour."

Le baptême que Jean-Baptiste administre sous forme de repentance des péchés est bien d'inspiration essénienne (Règle; VIII, 14). Jésus, tout comme le Maître de Justice essénien, est persécuté par le judaïsme officiel et en bute à l'hostilité de Rome. Dans les textes esséniens, nous retrouvons la constitution même de la nouvelle Église et de son clergé, des rites fondamentaux comme la confession et l'eucharistie. Mais surtout l'étude comparative des textes esséniens et des Évangiles démontrent clairement la parenté de sens et de style dans des textes aussi importants que sont le Sermon sur la montagne et l'Apocalypse selon Jean.

L'éminent chercheur R.H. Charles soutient que le texte essénien des Testaments des douze Patriarches (Apôtres) étaient "un produit de l'école qui a préparé la voie au Nouveau Testament."

"Le Sermon de la montagne a-t-il précisé, reflète en plusieurs passages l'esprit et va jusqu'à reproduire les phrases mêmes de notre texte (des Testaments); de nombreux passages dans les Évangiles présentent des traces du même texte, et saint Paul semble s'en être servi comme d'un vade-mecum (aide-mémoire)... La grande, l'éminente valeur du livre... réside dans son enseignement moral, qui a conquis une réelle immortalité en influençant la pensée et la façon de parler des auteurs du Nouveau Testament et même celles de notre Seigneur. Cet enseignement moral qui est beaucoup plus élevé et plus pur que celui de l'Ancien Testament, est cependant son véritable enfant spirituel et il l'aide à combler l'abîme qui sépare les morales de l'Ancien et du Nouveau Testament. "

De l'emprunt aux Esséniens, il y a plus encore : 4Q525: "Heureux l'homme qui a atteint la sagesse - qui marche dans la loi du très haut - Heureux celui qui dit la vérité avec un cœur pur - et ne calomnie pas avec sa langue... Heureux ceux qui la cherchent [la sagesse] avec des mains pures - et qui ne la recherche pas avec un cœur fourbe..." recopié presque à l'identique dans Matthieu 5, 3-12.

4Q521 contient la mention d'un messie unique et eschatologique très proche du Jésus-Messie-Christ des premiers chrétiens: "Les cieux et la Terre prêteront l'oreille à son Messie,.. Sur les pauvres, Son Esprit planera et il restaurera les fidèles par Sa puissance... Il libérera les captifs, rendra la vue aux aveugles, redressera les opprimés... Le Seigneur accomplira des prodiges... Il guérira les blessés et ressuscitera les morts ; aux pauvres, il annoncera la bonne nouvelle

J.M. Allegro, chercheur anglais a avancé que le leader messianique de la secte de Qumran, le Maître de justice a été crucifié et que le récit du Nouveau Testament n'est qu'une version mythique empruntée de seconde main à l'original des manuscrits de la Mer Morte.

"Jésus s'est appliqué à lui-même les mystérieux oracles d'Esaïe relatifs au serviteur de Jahvé, ainsi que l'avait fait avant lui le Maître de Justice; cette commune référence au Serviteur de Jahvé est extrêmement significative: entre les deux prophètes, elle établit une parenté tout à fait particulière et de caractère unique" L'origine de la notion de résurrection des morts, la mention de ce même miracle dans les manuscrits et les évangiles prouvent qu'elles proviennent d'un tronc commun.

On pourrait en conclure que les manuscrits ont servi de source d'inspiration aux Évangiles qui leur sont nettement postérieurs. "La lecture des manuscrits de Qumran sèmera le trouble chez tous ceux à qui les prêtres ou les apologètes chrétiens ont fait croire que les titres de Christ ou de Messie attribués à Jésus ne trouvent aucun antécédent dans la littérature apocalyptique et messianique du judaïsme"

En 586 av JC, la destruction de Jérusalem et l'incendie du Temple de Salomon met fin à la dynastie des rois David. A partir de là, 'mashia' désigne le retour au pouvoir de la lignée de David. Luc et Matthieu font descendre Jésus de David à travers Joseph. Bien que Jésus soit Galiléen, on le fait naître à Jérusalem. Luc et David voulaient donner plus de poids au statut de messie davidique accordé à Jésus.

A long terme, les manuscrits de Qumran montrent que l'histoire de Jésus est le résultat d'une évolution continue associée à tous les récits messianniques du passé. "Nous devons loyalement reconnaître que nous ne possédons pas encore un fragment de texte de témoins oculaires de Jésus"

La rédaction de l'évangile de Matthieu vers 165 complète l'histoire du Christ de Paul en s'inspirant du Maître de justice des Esséniens (mort en -65), du messie de Ménahem (mort en -4), d'Horus, de Mithra, de Krishna et d'un tas de légendes de l'époque pour lui donner un aspect historique et la faire correspondre, autant que possible, aux prophéties de l'ancien testament.

Les auteurs décrivent l'étoile qui guide les mages pour répondre à la prophétie comme avant lui, Horus, Bouddha, Krisna, Alexandre. Pour donner du poids à leur histoire, les Évangélistes font naître Christ d'une vierge comme avant lui Attis de Phrygie, Dyonisos/Bacchus, Horus/Osiris, Krishna, Mithra, Persée, Zarathoustra, Bouddha (dans la Lalita Vistara). Les auteurs continuent de plagier en faisant le "père" de Christ: Joseph (qui veut dire "constructeur") un charpentier comme avant lui Krishna et Horus. Ils récupèrent la légende (le massacre des innocents par Hérode) du tyran Kamsa qui, en 1500 av JC avait persécuté Krishna et ordonné le meurtre de milliers d'enfants en bas âge.

Comme Krishna, le Christ guérit les malades, il accomplit des miracles. Comme Horus/Osiris, Mithra et le maître de justice des Esséniens, il a 12 disciples. Comme Bouddha, il a nourri les masses avec un petit morceau de pain recopié sur la légende de Bouddha qui guérit les malades, nourrit 500 personnes à partir d'un "petit panier de

gâteaux". De plus les disciples de Bouddha, ne trouvant pas de bateau pour traverser une rivière, sont entrés en transe méditative et ont marché sur les eaux. Comme Osiris/Horus il fait un sermon sur la montagne. Comme la légende de Dionysos, il transforme l'eau en vin aux noces de Cana. La légende d'Horus/Osiris (dieu égyptien qui ressuscite El-Azar-us, d'entre les morts) est reprise par le Christ. Le traître Judas ressemble étrangement au traître Devadatta qui trahit Bouddha

Bouddha a été crucifié, il a souffert 3 jours en enfer et il a ressuscité. Il meurt à quatre vingt ans. Ses prédications seront les piliers fondateur du bouddhisme qui connaîtra et connaît toujours un vaste succès à travers le monde. Dans la biographie légendaire de Bouddha (Lalita Vistara) il est né de sa mère: la reine Maya, restée vierge.

Ce n'est que sous Constantin, au IVe siècle que l'Église a adopté la croix: symbole égyptien, symbole de Mithra et de Tammouz pour augmenter l'impact de l'image du Christ. L'Église a commencé à représenter Jésus sur une croix en T au IVe siècle puis la croix a été allongée pour être mieux vu, on a ensuite rajouté un support pour les pieds puis les premières croix telles que nous les connaissons sont apparues au Ve siècle.

Mani, né vers 240 à Bagdad, prêche sa doctrine, on le dit né d'une vierge, auteur de guérisons et d'exorcismes. On l'appelle le Sauveur, le Seigneur. Il est emprisonné, battu à mort, écorché et décapité. Mais son influence du mazédisme perse, le manichéisme et son dieu mauvais se répand et contamine la chrétienté naissante dont saint Augustin et l'islam. Le mot Satan vient de Seth ou Sat: principal ennemi d'Horus dans la mythologie égyptienne.

L'Église adopte le nom de Jésus-Christ lors du Concile de Nicée (325) et elle adopte la forme du dieu égyptien Sérapis barbu et chevelu. L'aura solaire qui entoure la tête du Christ est d'inspiration égyptienne du Dieu Aton.

Culte de Horus (KRST) en Égypte est né de la vierge (Isis) le 25 décembre (Tybi) (solstice d'hiver) dans une grotte ou une crèche, sa naissance a été annoncée par une étoile à l'Est et attendue par trois hommes sages (Mintaka, Anilam, Alnitak). Horus a été baptisé par "Anup le baptiseur" qui engendrera "Jean le baptiste" .

L'histoire de la Vierge Marie (tiré du nom égyptien Mari-Amon) est fixée en 431 (St Célestin 1er). Le dogme de l'Immaculée Conception date de 1854 !

Partout, il faut bien se rappeler que la fabuleuse symbolique de l'or-lumière traverse toutes les époques et civilisation. Cette "lumière minérale" (Inde) appelée "chair des Dieux" (Égypte), associé à l'immortalité et la connaissance (Chine) sera donc au cœur de la représentation de Dieu, de Allah, de Bouddha sans compter les dieux aztèques et Incas de l'Amérique précolombienne. L'éclat des lettres dorées dans les manuscrits védiques, bouddhistes, musulmans, hébraïques et chrétiens reflète l'illumination de la Parole suprême.

Pourquoi croyez-vous que les chrétiens en premier et les musulmans par la suite ont voulu détruire la bibliothèque d'Alexandrie si ce n'est sur ordre de leur clergé respectif pour détruire les textes originaux de Mésopotamie, de la Perse, de l'Inde et ainsi

effacer les preuves des falsifications et carrément de leur plagiat pur et simple souvent mot à mot.

Enfin, la résurrection de Jésus est l'appropriation par les Évangélistes des légendes identiques à celle-ci répertoriées dans de nombreuses autres civilisations antérieures. C'est la thèse syncrétique comme le rappelle Eliade :

"Les mythologies archaïques connaissent plusieurs types d'êtres surnaturels (Fils de dieu, Démiurges, Héros civilisateurs, Figures messianiques et millénaristes etc.) qui descendent pour instruire ou sauver les hommes et retournent ensuite au Ciel. On reconnaît des conceptions analogues dans les théologies hindouistes (avatar) et bouddhistes (les Boddhisattva)."

Culte de Krishna ou Christna, huitième incarnation de Visnu : (Krishnaïsme) des Védas hindous qui donnera son nom à Jésus-Christ (Jezeus Krishna):
* Son épithète personnelle était," "le fils éternel"," le "Père"., "KRST", "Krishna", "Christna"
* Sa naissance était attendue par des sages, des hommes sages et des bergers
* Il se présenta avec de l'or, de l'encens et de la myrrhe
* Il s'appelle dieu des bergers
* Il fut persécuté par un tyran (Kamsa) qui ordonna le meurtre de milliers d'enfants en bas âge.
* Il était de naissance royale
* Il fut baptisé dans un fleuve (le Gange).
* Il effectua miracles et merveilles.
* Il ressuscitait les morts et guérissait les lépreux, les sourds et les aveugles.
* Il utilisait des paraboles pour enseigner au peuple la charité et l'amour.
* Il fut transfiguré devant ses disciples.
* Dans certaines traditions, il fut crucifié entre deux voleurs
* Il ressuscita d'entre les morts et monta au ciel
* Il est la seconde personne de la trinité et s'est proclamé lui-même "la résurrection" et "la voie vers le Père". * Ses disciples lui donnèrent le nom de "Jezeus" qui signifie "pure essence"

Comme Marduk, Dyonisos/Bacchus, Attis de Phrygie, Horus/Osiris, Krishna, le Christ meurt sur la croix, entre deux voleurs, il est mis au tombeau trois jours puis il ressuscite

"Et l'on ne sacrifiait nullement un être de basse condition ou un exclu; la victime sacrificielle était d'ordinaire un jeune homme de qualité, parfois aussi une jeune fille et jusqu'à l'instant du sacrifice, on l'approchait avec un profond respect, et même comme objet d'adoration. C'était comme un roi-dieu (Jésus) que l'on sacrifiait ainsi; toutes les modalités de sa mise à mort constituaient un rituel conduit par les hommes vieux et sages. (Wells, 1926). Il est probable qu'au contraire, en tuant par priorité l'être auquel on accordait la plus grande valeur, on pensait lui rendre hommage particulièrement grand et enviable : pour pouvoir devenir semblable à lui, il fallait d'abord manger sa chair et boire son sang". (L'Eucharistie)

Certains historiens relatent que vers 364, les chrétiens venaient adorer, près de Sébaste en Samarie, le corps de celui qu'il croyait être Jésus jusqu'à ce que l'empereur

Julien fasse ouvrir le tombeau puis brûle le squelette sur un bûcher et disperse les cendres. La fumée de corps calciné montant vers le ciel; l'Église inventa alors l'Ascension corporelle de Jésus vers le ciel.

Cryptomnésie coranique

La Perse mit au monde le diable avec le zoroastrisme qui envahit le Moyen Orient et contaminera le christianisme naissant via les Esséniens et les écrits de Mani influencèrent également l'islam. La vie éternelle, le paradis, le purgatoire et l'enfer sont d'inspiration iranienne. On attribue que l'écriture du Coran est un astucieux mélange de l'histoire orale archaïque des tribus arabes primitives, de psaumes bibliques et d'évangiles chrétiens apocryptes alors en circulation dans la ville al-Hira capitale syro-araméenne, la culture dominante au temps du Prophète Mahomet, et où vivaient des païens, des arabes, des chrétiens, des juifs et des manichéens. Ainsi le Coran primitif, celui de Mahomet avant les réécritures successives par les califes sunnites et chiites, serait un recueil de toutes ces influences pour ne pas dire un plagiat, une autre cryptomnésie palimpseste appelée la " Vulgate. "

A partir de fragments gravés sur des objets hétéroclites, le texte primitif du Coran est constitué par le secrétaire de Mahomet. Vingt-cinq ans après la mort de Mahomet, le calife Uthmân de la lignée des Omeyades, première dynastie de l'empire musulman (660-750), en fait une copie appelée "la Vulgate". Le calife Abû Bakr, héritier contesté et accusé de favoriser les intérêts de son clan des grands marchands caravaniers de La Mecque, depuis toujours hostiles à Mahomet et convertis à sa cause sur le tard et par intérêt stratégique, réussit à reprendre le pouvoir au détriment de la famille de Mahomet, contre la maison du Prophète principalement contre son gendre Ali. S'ensuit un geste irrémédiable lorsque les califes mecquois s'autoproclamèrent "Commandeur des croyants" et détruisirent les textes primitifs et tous les originaux pour ne garder que la Vulgate, la copie. Plusieurs accusèrent le califat d'avoir confisquer l'héritage de la famille du Prophète, d'avoir réécrit un Coran et commandé une nouvelle biographie (Sîra) du Prophète.

Il s'agit d'un geste politique, le calife, nouveau Commandeur des croyants s'assurant d'un dogme spirituel unique sur lequel repose son autorité politique au détriment des sécessionnistes qui réclamaient une élection. En effet, le calife doit faire face aux Khârijites, les sécessionnistes qui considéraient que seule la Communauté avait le droit d'élire son chef et aussi le déposer s'il était coupable de péchés graves.

Ainsi trente ans à peine après la mort du prophète, la théologie musulmane se divise en trois courants : les sunnites, courant majoritaire partisan de la sunna c'est à dire poursuite de la tradition selon les études théologiques provenant de La Mecque ; les shî' ites, fidèles à la lignée du prophète du premier Calife Ali, gendre de Mahomet et finalement les malékites, ceux qui se conforment aux études provenant de Médine. Tous ces courants théologiques ont à leur tour des subdivisions divergentes; on comprendra que le droit islamique devint un entrelacs d'écoles coraniques où seul le théologien averti pouvait s'y retrouver, accroissant son pouvoir souvent tyrannique.

Par la suite, le texte sera alimenté par la vision des clercs et ouléma au service du pouvoir théologico-politique du califat. Légitimé par le droit divin, le califat devint une dictature théocratique et ceux qui veulent la renverser ne peuvent être que des

infidèles au Coran. Ces divisions apporteront à leur tour autant d'interprétations du Coran, indispensables à la jurisprudence, ce qui contribuera à doter les docteurs de la théologie d'un pouvoir inexistant à l'époque de Mahomet. En effet, le Coran ne possède pas de classe sacerdotale puisque le fidèle s'adresse directement à Dieu, il n'a pas besoin de prêtre. Il en est autrement de la jurisprudence de la Charia, la loi islamique qui s'adapte aux circonstances et aux us et coutumes de chaque peuplade. C'est ainsi que les imâms, les muftis, les mollahs, les ayatollahs créèrent les conditions nécessaires à leur pouvoir de théologiens.

Les princes omeyades et califes abbassides qui régnèrent sur un immense territoire de l'Indus aux Pyrénées, usèrent de leur pouvoir et de leur richesse pour former une dictature musulmane corrompue à l'image de l'actuelle féodalité saoudienne. Comme pour le Christ, ce sont donc des hommes qui ont peu ou pas du tout connu le Prophète qui rédigeront la première version écrite. De plus l'association de l'Église chrétienne accouplée à un État très puissant comme l'Empire romain servit de modèle politique à l'islam naissant. L'Arabie Saoudite est à l'islam ce que le Vatican est au christianisme : un État monothéisme théocratique.

Sachez également que le Coraniste, celui qui a écrit le Coran a visiblement emprunté les notions du mal aux Mésopotamiens, le diable aux Perses, le Allah guerrier copie du Yahvé de la Bible juive, les enfers aux textes esséniens et Jésus le prophète du nouveau Testament a subi le même sort. Eh oui ! Mahomet devient le prophète de l'Islam : le Paraclet de la Bible

Les exégètes islamiques, en effet, ne cessent de citer l'évangile selon Saint-Jean (16, 7-14) où Jésus annonce la venue d'un autre prophète, le Paraclet, du grec Parakletos, ce qui signifie " digne de louanges". Auparavant, Zarathoustra annonça dans le Zend-Avesta lui aussi la venue d'un "iconoclaste" qui s'appellera "digne de louange". Les textes védiques encore plus anciens, ne sont pas en reste et prédisent l'arrivée d'un sage venu du désert appelé le "digne de louanges". Comme par hasard la traduction de "digne de louanges" en arabe c'est Mahomet.

À ses débuts l'islam reconnaît l'interdépendance des religions bibliques. Plus d'une fois, il a été révélé à Mahomet qu'il n'était pas venu fonder une religion nouvelle mais restaurer et propager en langue arabe la religion d'Abraham, de Moïse et de Jésus.

" Sur les pas d'autres prophètes, nous avons envoyé Jésus, fils de Marie, pour confirmer le Pentateuque (Torah) ; Nous lui avons donné l'Évangile, qui contient aussi la direction et l'avertissement pour ceux qui craignent Dieu " (Coran V, 50) (Pentateuque = la torah, la loi du Judaïsme)

" Certes, le Messie Jésus, fils de Marie est l'Apôtre de Dieu et Sa Parole qu'il a mise en Marie. IL est un Esprit provenant de Lui, Croyez donc en Dieu et en Ses Apôtres " Coran, IV, 169)

" Dieu a institué une religion qu'IL avait établie pour Noé. C'est celle que nous t'avons révélée et que nous avons établi pour Abraham, pour Moïse et pour Jésus en leur disant : Soyez fidèles en religion et ne vous divisez pas en sectes ". (Coran XLII, 11).

L'islam indique donc parfaitement la filiation qu'il faut établir entre les trois religions bibliques. Mais il s'agit d'une filiation hiérarchisée où la Bible et le Nouveau testament sont en quelque sorte la préface à l'ultime Révélation qu'est l'islam Le monothéisme de l'islam complète le christianisme en insistant sur l'universalité de Dieu et non pas sur le dieu jaloux et exclusif des Juifs afin de préserver la race élue et la Terre Promise. Tout comme le christianisme, Dieu y est clément et miséricordieux pour les croyants mais Allah sait se montrer impitoyable comme le Yahvé des Juifs contre les infidèles. L'islam affirme la mission de Jésus et le caractère inspiré du Nouveau Testament. Mahomet reçoit la révélation de l'Ange Gabriel. Il partage entièrement les croyances chrétiennes sur l'immortalité de l'âme, sur le Jugement dernier, la résurrection des morts et l'existence du Paradis et de l'enfer.

Non seulement, le Coran est d'origine judéo-chrétienne mais il renferme en son sein l'influence de toutes les grandes traditions religieuses de l'Antiquité qui ont traversé les siècles à travers l'Inde, la Mésopotamie, la Perse, l'Égypte, la Syrie-Palestine, la Judée, Israël et bien sûr la Grèce et ses textes philosophiques dont ils furent les gardiens, traducteurs et dépositaires pendant des siècles.

La Mecque devint au fil des ans, le véritable théâtre des religions antiques d'inspiration indienne, mésopotamienne, égyptienne, iranienne, juive et celle plus récente comme le christianisme, le gnosticisme et le manichéisme. Sans compter, les innombrables sectes de toutes sortes, représentant des ethnies aussi diverses que les Garamantes de Lybie, les Goths du Nord, les aryens indiens, les Coptes abyssins, les Nubiens du Haut Nil, les Huns d'Asie. Circulaient alors dans toute la péninsule arabique et le Croisant fertile des écrits gnostiques, des gloses et homélies autant de textes ésotériques traduits en arabe provenant de manuscrits persans, grecs, phéniciens, etc., surtout, il y avait ce livre sacré entre tous, la TaNaKh, nom hébreux de la Bible juive avec leur religion bien codifiée qui venait mettre un peu d'ordre dans ce fouillis polythéiste. Mais surtout, les Juifs étaient les maîtres du commerce mecquois et cette puissante colonie de marchands imposait une hégémonie telle que plusieurs arabes se convertissaient au judaïsme car les Juifs étaient d'excellents conteurs et interprètes des récits bibliques.

Impressionné par le savoir des Juifs et leur longue tradition, Mahomet tente de les convaincre de se joindre à l'islam, de revenir à la religion d'Abraham dont il revendique la filiation via Ismaël, "géniteur biblique" de la lignée arabe. Abraham, père à la fois d'Ismaël et d'Isaac est l'ancêtre commun des Juifs et des Arabes. Pour Mahomet, les deux religions du livre, le judaïsme et le christianisme, n'ont su conserver leur pureté originelle; c'est pourquoi Dieu a envoyé son dernier messager, un arabe car l'islam est destiné à succéder au christianisme comme celui-ci a succédé au judaïsme.

Dorénavant la Bible doit être sauvée de ces gens indignes du message divin. Le Coran entreprend donc une restauration du texte où il est proclamé qu'Abraham est le premier prophète soumis à l'autorité divine, suivra Moïse, Jacob, Marie, Joseph eux soumis comme Jésus au Dieu unique. Soumis en arabe se dit "musulman", par ce "jeu de mot génial" Mahomet vient d'islamisé tous les personnages de la Bible et du Nouveau Testament dans le Coran, mais plus primordiale pour la suite des choses, l'ancienne Alliance entre Dieu et son peuple élu ne tient plus. De plus, il s'agit d'un monothéisme "pur" où seul Dieu règne sur les hommes. Allah n'a pas un fils comme

le Dieu de Jésus car tous les hommes sont fils d'Allah : une nouvelle alliance est proclamée.

Mahomet récuse le Christ comme Fils de Dieu. Pour l'Islam, Jésus est un apôtre, un prophète, encore plus c'est toute la trinité chrétienne qui est niée par la pure unicité de Dieu. Ce trait fondamental de l'islam vient du nestorianisme, une hérésie chrétienne très répandu en Arabie et en Perse qui affirme que Jésus est un homme et pas un dieu. Ainsi se dessine le portrait d'un Mahomet dissident chrétien comme fut Jésus dissident juif, tous les deux fondateurs d'une nouvelle religion réformatrice. Entouré de fidèles, le prophète précise les règles du culte (prières, jeûnes, aumônes, pèlerinage) et procède à l'unification des tribus en société théocratique.

Mais surtout Mahomet veut mettre fin au fouillis théologique qui divisent les Arabes, responsable de leur faiblesse politique. L'unicité de Allah doit se refléter dans l'unicité de la nation arabe à l'image des Hébreux réuni et solidaire envers Yahvé. Allah n'est pas un nom de dieu inventé par Mahomet, car il existe depuis toujours pour le monde arabe pré-islamique un dieu suprême appelé al-Lâh, l'"Innommable".

Les trois tribus juives de Médine refusent de se joindre malgré les tentatives de Mahomet qui leur promettait le respect des traditions rituelles s'ils le reconnaissaient comme prophète. Les Juifs refusent de reconnaître qu'un chef arabe pouvait être un envoyé de Dieu. La rupture eut lieu en février 624. Ce rejet des Juifs sonne aux oreilles de Mahomet comme une immense trahison.

(Retenez bien cette année, 624, celle qui conduira aux croisades et qui encore aujourd'hui (2023) est la prémisse au conflit israéo-palestinien.)

Le prophète reçut alors de nouvelles révélations enjoignant les musulmans à se tourner, pour leurs prières, non plus en direction de Jérusalem mais vers La Mecque où est le Temple bâti par Abraham et son fils Ismaël donc plus vieux historiquement que le Temple de Jérusalem. Dans la sourate XIV du Coran intitulé Abraham, il est écrit qu'un prophète issu de peuple de La Mecque doit venir purifier la Maison sacrée des cultes païens. Imitant les zélotes juifs et les moines chrétiens, Mahomet ordonne la guerre sainte (" La religion qui gagne les guerres conquiert les âmes ") contre tous les infidèles, les insoumis et leurs idoles. Pour se protéger des persécutions, Mahomet entreprit l'Hégire et la conquête de La Mecque.

Perpétuant la jalousie du dieu assyrien Assour qui voulait que son autorité soit reconnue de tous et Marduk, dieu babylonien voulant que les désobéissants soient anéantis, imités ensuite par le Yahvé des Juifs, dieu cruel qui ordonne à Josué de vouer à l'interdit les ennemis, Mahomet, dans la sourate du repentir (9), ordonne que tous les infidèles soient passés par l'épée et voués eux aussi à l'interdit.

" Après que les mois sacrés se seront écoulés, tuez les Infidèles, où qu'ils soient ! Prenez-les ! Assiégez-les ! Dressez pour eux des embuscades ! "   (verset 5)

Mahomet devient ainsi l'héritier plutôt la réincarnation du despote Sargon et devenir maître des quatre coins de la Terre.

Cette réécriture de ces textes anciens s'appelle la cryptomnésie. Le message d'Abraham, de Moïse, de Jésus, de Mahomet n'est pas leur message, mais bien celui de plusieurs centaines de prophètes qui ont transformé l'histoire réelle en histoire sainte à des fins de prédications religieuses.

Bien qu'ils soient en guerre pour l'hégémonie mondiale, les trois intégrismes monothéistes partagent les mêmes valeurs, la même vision d'un État où la laïcité serait remplacé par la loi divine jugée supérieure à celle des hommes. Toutes les variantes messianiques modernes vont dans le même sens : rêve d'un État islamique où la Loi serait celle du Coran, rêve d'un Israël biblique où la Loi serait celle du Talmud, rêve d'un monde uni par le retour du Christ sur terre.

Le véritable champs de bataille est celui de la démocratie contre la théocratie, de la laïcité versus l'intégrisme religieux et repose sur la sécularité et la laïcité des sociétés occidentales:

"Nous vous haïssons parce que vous êtes laïcs: les sociétés libérales autorisent précisément ce qu'Allah a interdit, tout en interdisant nombre de choses qu'il a permises: ce dont vous vous moquez, parce que vous séparez la religion et l'État, accordant ainsi l'autorité suprême sur vos caprices et vos désirs, via des législateurs que vous mettez au pouvoir par vos votes".

Les points suivant énoncent: les athées parce qu'ils ne croient pas en Dieu, les crimes commis envers l'islam, ceux commis envers les musulmans, et seulement en dernière position: "nous vous haïssons parce que vous envahissez nos terres".

En Islam, aucune autorité théologique universelle n'est capable d'imposer une interprétation unique et authentique des textes sacrés. Aucun anathème, aucune excommunication ne peut donc faire dévier les terroristes, qu'ils soient les fanatiques d'un "djihad global, planétaire" (celui d'al-Qaïda) ou de la "restauration du califat" (État islamique-Daech).

C'est ainsi que s'est imposé le djihad comme référence majeure, celle qui englobe toutes les revendications, frustrations et révoltes qui traversent l'islam. La perspective du djihad est celle de la mort, y compris la mort d'innocents, et celle du "martyr" (chahid), un mot qui existe dans le Coran, mais qui est complètement "décontextualisé" dans le discours islamiste. Appliqué au début du XXIe siècle, ce modèle du "martyr" laisse pantois.

Dans le christianisme, le "martyr" ne meurt pas pour se faire copier. Sa mort n'est pas enviée. Le "martyr" est un modèle de sainteté, pas un modèle pour se jeter dans le feu avec lui… Dans l'islam, c'est différent. On meurt "martyr" pour se faire copier et manifester ainsi un projet de transformation politique du monde.

L'interprétation, que les hommes font de la relation entre pouvoir et religion, la langue par laquelle elle est enseignée, le territoire où elle est actualisée et surtout le potentiel de puissance exceptionnel qu'elle recèle possède tous les germes de la haine. Ce bel et grand Amour universel fiché au coeur de l'homme se métamorphose en amour névrotique, en amour narcissique de sa puissance d'homo sapiens.

"Leur mépris de la délibération démocratique en fait des précipiteurs d'Apocalypse, des facteurs de radicalisation et de tensions. Si bien que leurs actions convergent vers un monde toujours plus violent et plus instables dont ils profitent ensemble." (Fourest, Venner, 2003)

Avec le terrorisme, nouvelle conception inouïe de la guerre où l'attentat suicide est célébré comme acte d'amour divin. L'obsession destructrice des dieux antagonistes pour le pouvoir unique propulse à nouveau les hommes dans la démence. Se tuer en tuant le plus "d'infidèles" possibles pour s'unir à Dieu, aucun doute, le terrorisme a un rendez-vous avec le mysticisme : extermination égale purification, égale fusion avec le divin. Vertige du suicide sacrificiel, encore et toujours le mal comme liberté qui se retourne contre elle-même.

"Les trois dieux monothéistes ont tout s'entendre et tout pour se haïr. Ils ont les mêmes origines, les mêmes racines, la même famille. Ils ruminent les mêmes paroles, se réfèrent souvent aux mêmes textes sacrés. Et ils n'ont que l'amour à la bouche. Leurs caractères sont proches : venimeux, vengeurs, rancuniers, orgueilleux, mégalos, conformistes, se prenant pour le nombril du monde. Ils veulent plaire à tous et exterminer ceux qui leur répugnent. Et leurs fantasmes, mythes et légendes sont de même nature. Mais c'est justement parce qu'ils sont si proches qu'ils se haïssent d'une haine sans fin.

Tant de points communs leur sont insupportables. Chacun a le sentiment que l'autre le plagie et lui vole son identité. Chacun se veut unique et se retrouve face à deux clones, à deux pitres dont il ressent l'imitation comme une provocation et un sacrilège.

C'en est trop pour des êtres si fiers, si susceptibles, si sûrs de leur supériorité. Si bien que la violence monte en eux et les submerge. Et les voilà convaincus que leur survie dépend de la mort des autres. (Daniel Accursi, La nouvelle guerre des dieux, Éditions Gallimard, Paris, 2004, p.32-33)

Les guerres puniques

Chronologie des guerres puniques
264 à 241 av. J.-C. : première guerre punique
241 à 238 av. J.-C. : guerre des mercenaires
219 à 202 av. J.-C. : deuxième guerre punique,
149 à 146 av. J.-C. : troisième guerre punique

Rome et Carthage devinrent de véritables superpuissances de part et d'autre de la Méditerranée, et il était donc inévitable qu'elles s'affrontent. C'est ce qui se produisit au cours des trois guerres puniques, appelées ainsi parce que les Romains utilisaient le terme latin Punicus pour désigner l'ascendance phénicienne des Carthaginois, guerres qui débutèrent en 264 avant J.-C. et se terminèrent par la destruction de Carthage en 146 avant J.-C. Les première et deuxième guerres puniques virent Rome prendre le contrôle de la Sicile, de l'Espagne et d'une grande partie de la Méditerranée occidentale. La troisième guerre punique éclata en 149 avant notre ère, lorsque Carthage lança une invasion désastreuse du royaume de Numidie, dans l'actuelle Algérie. En 149 avant Jésus-Christ, en réponse à cette guerre, une immense armée romaine sous le commandement de Scipion Émilien débarqua en Afrique et

commença à assiéger la ville. Dans un premier temps, les Carthaginois tentèrent de faire la paix avec les Romains qui leur annoncèrent une série de conditions difficiles à remplir. Rome exigea d'abord des otages et la remise de toutes les armes de la ville. Une fois toutes ces exigences satisfaites, Rome ordonna que la ville soit démolie et construite plus loin dans les terres. À ce stade, dos au mur, les Carthaginois n'avaient guère d'autre choix que de se battre.

La première guerre punique (264 à 241 av. J.-C.)

Pendant plus d'un siècle, entre 264 et 146 avant Jésus-Christ, deux cités de la Méditerranée, l'une et l'autre promises à un grand destin, Rome et Carthage, vont s'affronter impitoyablement :
• Carthage, trois fois défaite, ne survit pas à ces guerres dites puniques, autre nom donné aux habitants de la cité.
• Rome, de son côté, en sort transformée. De simple cité italienne, elle va devenir un empire à vocation universelle.

L'irruption de mercenaires campaniens en Sicile est à l'origine de la première guerre punique. Les mercenaires ayant pris Messine, alliée de Carthage, sont attaqués à leur tour en 264 av. J.-C. par le tyran Hiéron de Syracuse, lui aussi allié de Carthage. Ils appellent Rome à leur secours.

Les Romains, qui ont une bonne expérience de la guerre terrestre, sont victorieux en Sicile, à Mules et Ecnome. Ils tentent un débarquement en Afrique, près de Carthage, avec 40 000 hommes sous le commandement du consul Atilius Regulus.



Hannibal
Mais la flotte romaine est détruite près de la Sicile, tandis qu'en Afrique, Atilius Regulus est battu et fait prisonnier par les mercenaires carthaginois sous le commandement du Spartiate Xanthippe.

Les Romains comprennent que, pour vaincre, ils doivent abattre la puissance maritime de Carthage. Comme ils n'ont aucune expérience de la mer, ils construisent d'abord des quinquérèmes sur le modèle des navires carthaginois à cinq rangs de rameurs.

À l'initiative du consul Duilius, ils renoncent à la technique de l'éperonnage et inventent le « corbeau » d'abordage. Il s'agit d'un pont volant qui s'aggrippe au navire ennemi et permet de reproduire en mer un combat d'infanterie.

En 242, la guerre reprend en Sicile contre le général carthaginois Hamilcar Barca. L'année suivante, mettant à profit leurs recherches navales, les Romains défont la flotte carthaginoise devant les îles Aegates. Du coup, le général Hamilcar Barca se retrouve piégé en Sicile et doit accepter la paix.

Rome sort ainsi victorieuse de cette première guerre et Carthage lui verse une robuste indemnité et lui cède la Sicile. L'île devient la première province de ce qui deviendra l'empire romain.

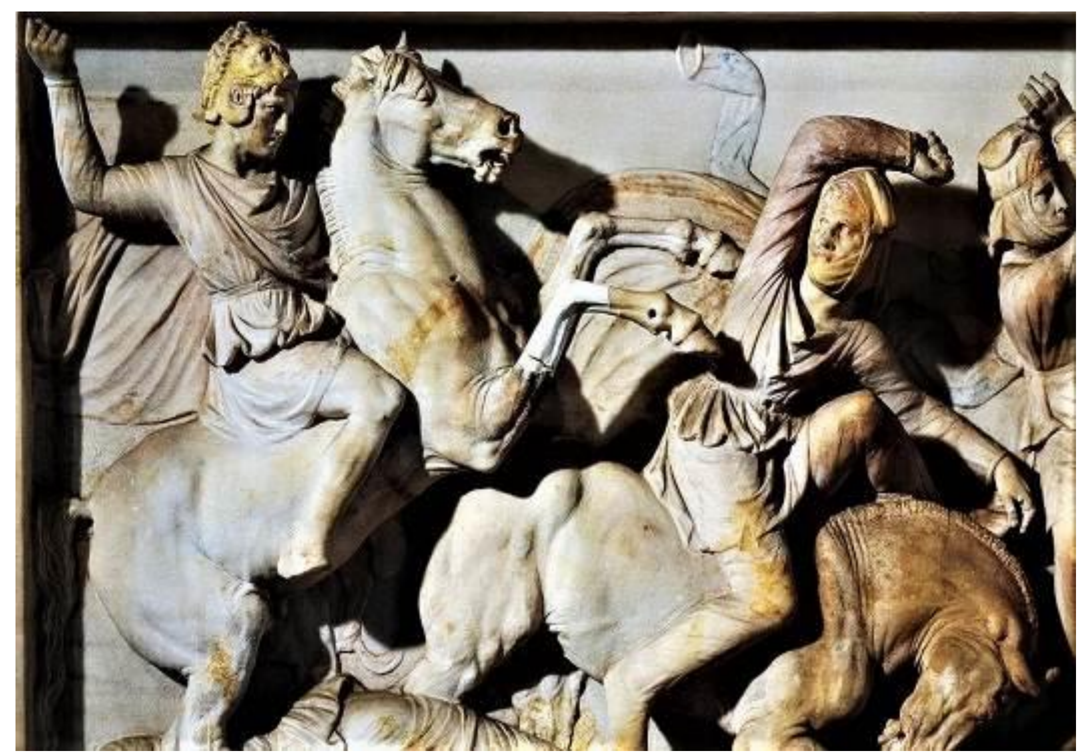
A peine la guerre finie, Hamilcar doit rentrer précipitamment à Carthage pour combattre un soulèvement des mercenaires. Cette « guerre inexpiable » dura plus de 3 ans. Elle se termina par l'extermination de 40 000 mercenaires dans le défilé de la Hache, au sud de Carthage...

Il s'ensuivit une deuxième guerre punique (219 à 202 av. J.-C.) à l'initiative d'Hannibal, fils d'Hamilcar.

Le génie politique d'Alexandre le Grand, inventeur du mondialisme

Fusions raciales, intégration d'officiers vaincus dans son armée, adoption de traditions des pays conquis, construction de villes stratégiques de part et d'autre de son empire, flair pour les avantages financiers autant que prestigieux... C'est aussi grâce à sa ruse stratégique que le conquérant a construit son empire, de l'Albanie au Pakistan, et de l'Égypte à l'Ouzbékistan.

Né en 356 avant Jésus-Christ du roi Philippe II et de sa quatrième épouse, Olympias, il reçoit de son père une éducation impeccable et un royaume, la Macédoine, renforcé. Dans un climat de rivalités persistantes au sein de sa famille comme dans le royaume, il offre une rapide démonstration de force après son accession au trône, en 336; il exécute frères, cousins, nobles et dirigeants locaux qui pourraient lui faire obstacle, en plus de détruire des villes, comme Thèbes.



Pour nourrir la soif d'argent de ses militaires et rallier la noblesse et des tribus des Balkans, il s'attaque à l'imposant Empire perse, fragilisé par son étendue géographique (de la Turquie jusqu'au Pakistan actuel) et la faiblesse de son armée. C'est le début de la longue marche en Orient, de 334 à 331, moment auquel il défait son principal rival, le prince Darius III.

Des satellites et des alliances

Pragmatique, il fonde Alexandrie, qui lui permet de s'emparer de la Syrie, de la Turquie, puis de l'Égypte. Il s'inspire de son père en construisant, çà et là dans les territoires convoités, des villes qui lui permettent d'ancrer son pouvoir et d'installer ses troupes.

Au lieu d'écraser les peuples vaincus, il les coopte dans le but d'éviter les insurrections. Il propose à l'élite perse des intermariages et des postes dans l'administration de l'État, il intègre une part du cérémonial royal perse au sien, en plus d'épouser lui-même une Iranienne, Roxane.

Il va désormais agir auprès des Perses comme un roi perse, tout en continuant auprès des Macédoniens à agir en roi macédonien. Il devient une sorte de caméléon. Par exemple, en Égypte, à la suite de son occupation du pays, il s'engage seul vers l'oasis de Siwa, dans le désert occidental, où se trouve un célèbre temple égyptien consacré à Ammon. L'oracle l'accueille en « fils du dieu Ammon ».

Le conquérant se fait dès lors représenter avec, de part et d'autre de la tête, deux cornes de bélier, symboles du dieu Ammon. Aussi lors de la conquête de Babylone, il épousa les mœurs des Perses afin de s'en faire des alliés, il va adopter la façon de se vêtir des Perses, il va rendre hommage aux dieux babyloniens justement parce qu'il a la conviction profonde et sincère que la cohabitation des cultures est la seule garantie d'une paix durable.



Monnaie grecque avec le profil d'Alexandre, orné des cornes de bélier du dieu Amon

Alexandre le Grand est tout d’abord connu en tant que chef de guerre remarquable, capable de réagir avec vigueur et intelligence face à l’ennemi perse, en dépit d’une évidente infériorité numérique. Il prouve a maintes reprises son courage et sa bravoure, comme le montre par exemple la bataille d’Issos en -333 où il charge à la tête de sa cavalerie, traversant les rangs perses jusqu’à provoquer la fuite même de Darius.

Le fait qu’il épargne la famille de Darius, qu’il rentre en vainqueur à Babylone sont des épisodes qui constituent la légende d’un conquérant, mais également celle d’un homme capable de compréhension et de compromis. La victoire sur l’empire perse, alors une des plus grandes puissances du monde connu, puis l’avancée jusqu’à l’Inde sont des événements qui restent dans l’histoire comme symbole triomphe grec sur les rois étrangers.

L’image tout à fait positive qu’on se fait d’Alexandre à travers les siècles, à savoir un idéal chevaleresque et un modèle de réussite en matière de politique et militaire, doivent cependant être nuancée. Alexandre commet des actes brutaux dans l’empire perse afin d’asseoir sa domination, dont le plus connu est peut-être le pillage de Persépolis, qui conduit à la destruction par les flammes de l’une des plus belles cités de l’empire perse. Alexandre franchit également les limites du monde connu, en s’approchant des vallées de l’Himalaya et en s’arrêtant en Inde aux bords de l’Hydapse. Ces conquêtes donnent à Alexandre un immense empire, teinté de gloire et de prestige. Au sommet de sa puissance au 4e siècle avant Jésus-Christ, Alexandre le Grand gouvernait un empire qui couvrait 5,2 millions de kilomètres carrés, de la Macédoine à l'Inde.

Alexandre est comparé à Achille, héros grec de l’Iliade que le jeune roi a pu lire à plusieurs reprises lors de son éducation faite par Aristote. Il recherche la gloire personnelle sur le champ de bataille, que ce soit à travers ses victoires ou les risques énormes qu’il prend au combat. Une « belle mort », soit le fait de tomber bravement au champ d’honneur, est aussi un moyen de glorifier l’individu.

L’image tout à fait positive qu’on se fait d’Alexandre à travers les siècles, à savoir un idéal chevaleresque et un modèle de réussite en matière de politique et militaire, doivent cependant être nuancée. Alexandre commet des actes brutaux dans l’empire perse afin d’asseoir sa domination, dont le plus connu est peut-être le pillage de Persépolis, qui conduit à la destruction par les flammes de l’une des plus belles cités de l’empire perse. Alexandre possède cependant des défauts, à travers une personnalité colérique et orgueilleuse. Le conquérant veut poursuivre sa marche en avant, jusqu'aux confins du monde. Ses compagnons et ses soldats sont loin de partager son ambition mais ils ne peuvent rien moins que le suivre vers la Sogdiane, en Asie centrale.

Il lui arrive sous l’effet de l’alcool de s’en prendre à ses compagnons. Une sédition l'amène à sévir contre ses généraux, y compris son très vieil ami Parménion, mis à mort sur son ordre.

Qu'à cela ne tienne, Alexandre décide de poursuivre sa marche vers le sous-continent indien, jusqu'à l'extrême limite du monde connu. Il franchit en 327 av. J.-C. les passes de l'Hindou-Kouch puis, à travers l'Afghanistan actuel, atteint l'Indus et le traverse l'année suivante. S'alliant au roi de Taxila, il affronte son rival, le roi Pauros. Celui-ci dispose d'une arme inédite : des éléphants caparaçonnés. Il n'en est pas moins défait.

La fin de l'Empire d'Alexandre le Grand précipitée par la suspicion et les complots

En 326 avant J.-C., arrivés en Inde jusqu'à l'Hyphasis, aujourd'hui connue comme la rivière Beas, les hommes d'Alexandre en ont assez. Ils se mutinent, forçant le roi à faire demi-tour. Un événement qui marqua son règne à tout jamais. Ses soldats, épuisés, refusent cette fois pour de bon d'aller plus loin. Après trois jours de bouderie dans sa tente, Alexandre se soumet et ramène l'armée à Babylone dont il compte faire la capitale de son empire. C'est là qu'il est pris de fièvre à l'issue d'un banquet et meurt le 23 juin 323 av. J.-C. à l'âge de 32 ans. Ce jour-là, un astronome babylonien écrit sans émotion dans son journal : « Le roi est mort ; les nuages rendent impossible toute observation du ciel. » Son empire fut divisé entre ses généraux et fut démantelé pour toujours.

La naissance du Christiannisme

C'est dans ce contexte explosif d'insurrection qu'un jeune prophète parcourait les rives du Jourdain en exhortant les Juifs à se purifier de leurs fautes par le baptême. Jean-Baptiste annonçait l'imminence du Royaume et des milliers de personnes accouraient de toute la Palestine dont Jésus, originaire de Nazareth en Galilée. Suite au baptême, Jésus se retira dans le désert où il subit différentes épreuves, dont le jeûne, sorte de rite initiatique et les assauts de Satan.

Hérode qui craignait l'influence de Jean Baptiste sur les foules, le fit arrêter. Son arrestation déclencha la prédication de Jésus annonçant la prochaine transfiguration du monde. Jésus était thaumaturge, guérissant toute sorte de maladies et soulageant les possédés. Certains le soupçonnaient de sorcellerie. Des Juifs étaient irrités des libertés de Jésus envers la Torah et les Romains suspicieux du succès de sa prédication. Afin d'échapper à des accusations de sédition, Jésus employa le langage

mystérieux de la parabole dans ses discours. L'histoire sainte d'Israël, les personnages bibliques, les images et les symboles archétypaux des Temps immémoriaux alimentèrent ses discours.

Politiquement, Jésus représente la voie du milieu entre le judaïsme hellénisé pro-romain et le judaïsme traditionaliste essénien. Spirituellement. Jésus remplit exactement la même fonction dévolue à Mithra dans le mazdéisme iranien soit l'intermédiaire céleste entre deux antagonistes. Une chose est sûre : Jésus ne partage pas du tout l'idéologie judéo-essénienne de la guerre sainte. Mais cela n'empêche pas au contraire les nombreux rapprochements entre les écrits esséniens et le Nouveau Testament, cela n'empêche pas de constater l'irruption de l'arrière-monde iranien sous la plume des évangélistes dans la genèse du Nouveau Testament.

La mémoire chrétienne hérite aussi d'une idéologie de la "guerre sainte" biblique.

"Je suis venu jeter le feu sur la terre" (Luc 12,49); "Je suis venu non pas pour apporter la paix, mais l'épée" (Matthieu 10,34).

La religion chrétienne a été maintes fois persécutée dans son histoire: dans les trois premiers siècles de son expansion sous l'empire romain, jusqu'à sa reconnaissance par l'empereur Constantin (313). Et jusqu'aux "martyrs" de la Révolution française, des guerres civiles du Mexique (1920-1930) et d'Espagne (1936-1939), des dictatures d'extrême-droite en Amérique latine et surtout des totalitarismes nazi et du communisme. Plus grave que les persécutions de Néron, des centaines de milliers de chrétiens orthodoxes -évêques, prêtres, moines, laïcs- ont trouvé la mort en URSS au lendemain de la révolution bolchevique, puis dans les goulags de Staline et de Khrouchtchev.

C'est ce christianisme, persécuté puis triomphant, qui a creusé les fondements de la civilisation européenne, édifié des cathédrales, inspiré des chefs d'œuvre universellement admirés -architecture, musique, peinture, littérature-, créé des écoles, des hôpitaux, des ordres mendiants et hospitaliers, des institutions charitables. Il a envoyé sur toutes les routes du monde des pèlerins, des bâtisseurs, des missionnaires, des prédicateurs.

Mais comment expliquer que cette religion qui, de son héritage juif et de l'Évangile, tire le commandement d'amour du prochain et de sainteté de la vie compte tant de pages d'ombre et de sang ? En effet, cette religion qui prône l'égalité entre les races, les classes, les castes, les sexes -"Il n'y a plus ni juif, ni grec; ni esclave, ni homme libre; ni homme, ni femme. Car vous êtes tous un en Jésus-Christ" (épitre de Paul aux Galates) - a nourri la haine du juif, brûlé des hérétiques, servi des pouvoirs monstrueux, saccagé des villes, tué des hommes lors des croisades ou des conquêtes évangélisatrices et coloniales.

Les adeptes de Jésus furent d’abord identifiés comme « chrétiens », c’est-à-dire comme une mouvance messianique du judaïsme, avant d’être perçus comme une religion indépendante en 64, lors de l’incendie de Rome. On en attribue l’invention à Paul, évangélisateur des non-juifs dans les années 50 et considéré longtemps comme l’initiateur d’un antijudaïsme chrétien.

La christianisation aurait ensuite profité du vide laissé par la destruction du Temple en 70 et la disparition de Jérusalem comme ville sainte en 132 – présupposé que semble confirmer la théologie dite de la « substitution », les chrétiens se posant alors comme le « véritable Israël ». Cependant, les études sur le terrain révèlent que la mission chrétienne utilisa les circuits de la Diaspora, dont ce fut alors l'âge d'or, et qu'elle toucha des non-juifs familiers des synagogues et de la Bible, ce qui augmente la catégorie des chrétiens judaïsants. L'organisation des Églises s'inspira de celle des synagogues, et le judaïsme diasporique se remodela pour une part au contact du christianisme.

Localement, les deux communautés se développaient en interaction, faisant alterner l'hostilité violente et l'accueil de chrétiens par les synagogues lors de persécutions. On identifie des processus de distinction plutôt que de rupture. La question de la matrice juive du christianisme, posée par Marcion dès le milieu du IIe siècle, a été réglée par l'intégration des Écritures juives au Canon chrétien. Les évêques insistent sur les différences liturgiques et calendaires pour mieux isoler les deux communautés, qui célébraient Pâques ensemble en Orient.

La religion persécutée est devenue…persécutrice. Après la mort du Christ sur la croix, une image tronquée du peuple juif a été répandue par les premiers philosophes chrétiens, appelés "Pères" de l'Église: la "dispersion" du peuple juif, après la destruction du temple de Jérusalem par Titus (60 ap.J.C), serait la sanction de la faute commise pour n'avoir pas reconnu Jésus-Christ comme le Messie annoncé par les prophètes d'Israël.

L'Empire romain devient chrétien
Avec le recul du temps, le christianisme nous apparaît comme l'irrésistible ascension d'une petite communauté juive, passée de l'ombre des catacombes à la lumière du triomphe au IVe siècle.

Le milieu du IIIe siècle, l'année 250 précisément, marque une rupture dans le développement de la christianisation. C'est le début d'une politique de persécution décrétée par intermittence sous trois règnes : celui de Dèce en 249-251, celui de Valérien en 257-258 et celui de Dioclétien et de ses collègues de la Tétrarchie à partir de 303. Ces persécutions furent brèves pour la plupart, générales en principe, mais inégalement appliquées à l'échelle locale. L'Empire n'avait guère les moyens de sa politique, bien que Dèce ait institué des « certificats de sacrifice », dont une trentaine a été conservée en Égypte. Le rite sacrificiel est devenu le test obligatoire de l'attachement aux dieux traditionnels et surtout de la participation à la communauté civique locale.

Les chrétiens accusés de diviser l'Empire
La rupture est politique plutôt que religieuse, et les chrétiens ne sont pas d'abord visés en tant que tels. Il s'agit de réaliser l'union sacrée alors que l'Empire est menacé par les barbares sur ses frontières et affaibli de l'intérieur. En 212, l'empereur Caracalla a voulu concrétiser la communauté politique universelle en donnant la citoyenneté romaine à tous les habitants libres ; l'Empire assume aussi la vocation de l'hellénisme à l'universalité. Restait à fonder une communauté religieuse unifiée autour d'un culte fédérateur : Dèce accepta tous les dieux locaux (l'important étant d'assister à un culte, sinon de participer) ; Aurélien institua le culte syncrétique du Soleil divinisé ;

Dioclétien se tourna vers les cultes vieux-romains de Jupiter et d'Hercule ; Constantin, enfin, balança quelques années entre le Soleil et le Christ. L'Empire mettait désormais en place une politique d'assimilation à la « romanité », concept inventé alors par un chrétien. Cela creusa l'opposition avec l'universalisme chrétien qui se voulait, depuis Paul, intégrateur dans le respect des différences de culture, de statut et même de genre. La polémique s'enflamma : on ressortit contre le christianisme le reproche de « déromanisation » et de perte du sens patriotique, tandis qu'apparaissait à l'extrême fin du IIIe siècle la figure du martyr militaire, posant la question de l'objection de conscience.

La persécution eut des effets paradoxaux à plus d'un titre. Elle divisa profondément les communautés, car les chrétiens ne s'accordèrent ni sur la valeur de témoignage du martyre, ni sur le devenir des lapsi, que les évêques voulaient réintégrer dans la « Grande Église », tandis que d'autres faisaient le choix d'une Église des Purs, réduite au « petit reste ». Cependant, le christianisme restait dynamique. D'autres édits eurent pour objet de combattre ou prévenir le prosélytisme chrétien en confisquant les biens meubles et immeubles des Églises et en visant spécifiquement les évêques, ainsi que les notables chrétiens du milieu sénatorial, de l'armée et de la Maison impériale. C'est la preuve indirecte que la christianisation touchait désormais les classes supérieures. De même, les inventaires de confiscation trouvés en Afrique et en Égypte attestent de la visibilité nouvelle acquise par la Maison d'Église au sein de la cité – ce que vérifie parfois l'archéologie. Surtout, les martyrs firent des convertis. La mise à mort des condamnés ad bestias (« aux fauves ») dans l'amphithéâtre surexposa le christianisme, jusque-là transmis en privé, devant des dizaines de milliers de spectateurs. Il semble que les convertis aient été sensibles au paradoxe du martyr chrétien qui mourait en priant pour la pérennité de l'Empire et laissait ainsi l'avenir ouvert, alors que les « martyrs païens », résistants nationalistes ou philosophes contestataires, provoquaient le pouvoir dont ils n'attendaient plus rien sinon la mort.

La persécution se révélait donc inefficace, et les empereurs en tirèrent la leçon en promulguant des amnisties, tels Gallien en 260 et Galère en 311. La voie était ouverte pour que le christianisme se développe désormais comme la religion de l'empereur sous Constantin, puis comme la religion d'État à partir de l'édit promulgué en 381 sous le règne de Théodose Ier.

Coran et djihad

Puis vint Mahomet qui comme Moïse pour les Juifs, unira les différentes tribus arabes en une entité politique puissante et théocratique et, comme Jésus pour les chrétiens, chassera les intrus du temple arabe où se trouve la Ka ba, "la pierre noire", insérée dans une construction carrée érigée par Abraham, l'ancêtre commun des arabes, des juifs et des chrétiens.

Le prophète Mahomet (Muhammad SAWS), comme Moïse et Jésus, a su utiliser les événements historiques pour faire triompher son message religieux et changer radicalement le cours même de l'Histoire. Né à la Mecque entre 567 et 572, Mahomet reçut les premières Révélations lors de ses séjours dans le désert vers l'âge de 40 ans. La mission prophétique de Mahomet fut déclenchée à la suite de plusieurs expériences extatiques, principalement l'apparition de l'Ange Gabriel qui lui dicta sa future carrière.

En proclamant " Il n'y a d'autre Dieu que Dieu ! ", Mahomet n'envisageait pas la fondation d'une nouvelle religion. (Dieu, Yahvé et Allah désigne tous la même entité unique). Il voulait simplement ramener son peuple à la vénération de Allah qu'il connaissait déjà comme Créateur du ciel et de la terre. L'opposition ne tarde pas à se manifester. Reconnaître la suprématie de Dieu sur les autres idoles conférait au Prophète la reconnaissance d'une suprématie également politique. De plus, on lui reprochait l'absence de miracle et d'un " livre saint que nous puissions lire ". Pour faire taire ses dénigreurs, Mahomet proclama le Coran, qu'il a reçu des mains d'Allah, livre saint de la religion de l'islam.

Par contre, Mahomet récuse le Christ comme Fils de Dieu. Pour l'Islam, Jésus est un apôtre, un prophète, encore plus c'est toute la trinité chrétienne qui est niée par la pure unicité de Dieu. Ce trait fondamental de l'islam vient du nestorianisme, une hérésie chrétienne très répandu en Arabie et en Perse qui affirme que Jésus est un homme et pas un dieu. Ainsi se dessine le portrait d'un Mahomet dissident chrétien comme fut Jésus dissident juif, tous les deux fondateurs d'une nouvelle religion réformatrice. Entouré de fidèles, le prophète précise les règles du culte (prières, jeûnes, aumônes, pèlerinage) et procède à l'unification des tribus en société théocratique.

Mais surtout Mahomet veut mettre fin au fouillis théologique qui divisent les Arabes, responsable de leur faiblesse politique. L'unicité de Allah doit se refléter dans l'unicité de la nation arabe à l'image des Hébreux réuni et solidaire envers Yahvé.

Comme pour le judaïsme et le christianisme, l'Islam se voudra une volonté d'assimiler et d'intégrer les scénarios mythico-rituels ancestraux dans une nouvelle synthèse religieuse monothéiste.

Non seulement, le Coran est d'origine judéo-chrétienne mais il renferme en son sein l'influence de toutes les grandes traditions religieuses de l'Antiquité qui ont traversé les siècles à travers l'Inde, la Mésopotamie, la Perse, l'Égypte, la Syrie-Palestine, la Judée, Israël et bien sûr la Grèce et ses textes philosophiques dont ils furent les gardiens, traducteurs et dépositaires pendant des siècles

Il a fallu près de mille ans pour passer du "pacifisme", originel et relatif, de Jésus dans l'Évangile au concept chrétien majeur de "guerre juste", défini à la suite de Saint-Augustin et de Thomas d'Aquin. La guerre est "juste" quand elle vise à défendre un pays, à récupérer des terres et des biens. Ainsi, c'est au cri de "Dieu le veut" que les premiers croisés de l'Occident latin se lancent à l'assaut des lieux saints chrétiens de Jérusalem profanés par les "infidèles". Les mots de "peuple déicide" et "infidèle" ont fait leur entrée dans le vocabulaire chrétien.

La Mecque devint au fil des ans, le véritable théâtre des religions antiques d'inspiration indienne, mésopotamienne, égyptienne, iranienne, juive et celle plus récente comme le christianisme, le gnosticisme et le manichéisme. Sans compter, les innombrables sectes de toutes sortes, représentant des ethnies aussi diverses que les Garamantes de Lybie, les Goths du Nord, les aryens indiens, les Coptes abyssins, les Nubiens du Haut Nil, les Huns d'Asie. Circulaient alors dans toute la péninsule arabique et le Croisant fertile des écrits gnostiques, des gloses et homélies autant de textes ésotériques traduits en arabe provenant de manuscrits persans, grecs,

phéniciens, etc , surtout, il y avait ce livre sacré entre tous, la TaNaKh, nom hébreux de la Bible juive avec leur religion bien codifiée qui venait mettre un peu d'ordre dans ce fouillis polythéiste. Mais surtout, les Juifs étaient les maîtres du commerce mecquois et cette puissante colonie de marchands imposait une hégémonie telle que plusieurs arabes se convertissaient au judaïsme car les Juifs étaient d'excellents conteurs et interprètes des récits bibliques.

Impressionné par le savoir des Juifs et leur longue tradition, Mahomet tente de les convaincre de se joindre à l'islam, de revenir à la religion d'Abraham dont il revendique la filiation via Ismaël, "géniteur biblique" de la lignée arabe. Abraham, père à la fois d'Ismaël et d'Isaac est l'ancêtre commun des Juifs et des Arabes. Pour Mahomet, les deux religions du livre, le judaïsme et le christianisme, n'ont su conserver leur pureté originelle; c'est pourquoi Dieu a envoyé son dernier messager, un arabe car l'islam est destiné à succéder au christianisme comme celui-ci a succédé au judaïsme. Dorénavant la Bible doit être sauvé de ces gens indignes du message divin. Le Coran entreprend donc une restauration du texte où il est proclamé qu'Abraham est le premier prophète soumis à l'autorité divine, suivra Moïse, Jacob, Marie, Joseph eux soumis comme Jésus au Dieu unique. Soumis en arabe se dit "musulman", par ce "jeu de mot génial" Mahomet vient d'islamiser tous les personnages de la Bible et du Nouveau Testament dans le Coran, mais plus primordiale pour la suite des choses, l'ancienne Alliance entre Dieu et son peuple élu ne tient plus. (Sibony, 2004) De plus, il s'agit d'un monothéisme "pur" où seul Dieu règne sur les hommes. Allah n'a pas un fils comme le Dieu de Jésus car tous les hommes sont fils d'Allah : une nouvelle alliance est proclamée.

Les trois tribus juives de Médine refusent de se joindre malgré les tentatives de Mahomet qui leur promettait le respect des traditions rituelles s'ils le reconnaissaient comme prophète. Les Juifs refusent de reconnaître qu'un chef arabe puisse être un envoyé de Dieu. La rupture eut lieu en février 624. Ce rejet des Juifs sonne aux oreilles de Mahomet comme une immense trahison.

Le prophète reçut alors de nouvelles révélations enjoignant les musulmans à se tourner, pour leurs prières, non plus en direction de Jérusalem mais vers La Mecque où est le Temple bâtie par Abraham et son fils Ismaël donc plus vieux historiquement que le Temple de Jérusalem. Dans la sourate XIV du Coran intitulé Abraham, il est écrit qu'un prophète issu de peuple de La Mecque doit venir purifier la Maison sacrée des cultes païens. Imitant les zélotes juifs et les moines chrétiens, Mahomet ordonne la guerre sainte (" La religion qui gagne les guerres conquiert les âmes ") contre tous les infidèles, les insoumis et leurs idoles. Pour se protéger des persécutions, Mahomet entreprit l'Hégire et la conquête de La Mecque.

Perpétuant la jalousie du dieu assyrien Assour qui voulait que son autorité soit reconnue de tous et Marduk, dieu babylonien voulant que les désobéissants soient anéantis, imités ensuite par le Yahvé des Juifs, dieu cruel qui ordonne à Josué de vouer à l'interdit les ennemis, Mahomet, dans la sourate du repentir (9), ordonne que tous les infidèles soient passés par l'épée et voués eux aussi à l'interdit.

" Après que les mois sacrés se seront écoulés, tuez les Infidèles, où qu'ils soient ! Prenez-les ! Assiégez-les ! Dressez pour eux des embuscades ! " (verset 5)

Un peu plus loin dans la même sourate du repentir, Mahomet reprend mot pour mot la même menace de Yahvé envers le peuple hébreux s'il s'écarte de lui :

" Si vous ne marchez pas au combat, Allah vous châtiera d'un châtiment douloureux; il vous remplacera par un autre peuple, et vous ne saurez lui nuire en aucune manière. Allah est tout puissant. " (sourate 9, verset 39)

L'usage juste de la violence et de la guerre selon l'islam
L'islam n'aurait pas connu un tel glissement de priorités, ce qui expliquerait que dans la tradition musulmane, le djihad, la guerre sainte, serait toujours considéré comme une guerre juste, voire comme la guerre juste par excellence. La lutte revêt dès lors un caractère radical : on ne peut pas se permettre de perdre et on se bat avec tout ce qu'on est.

Ainsi l'islam, culture et civilisation légaliste par excellence, a pensé et codifié la guerre très tôt, d'autant plus que la lutte fut par le contexte historique un élément de la mission du Prophète. Comme le Coran a soin de proclamer : " (…) Eloignez-vous des péchés abominables, apparents ou cachés, ne tuez personne injustement (…) " (VI, 152/151), l'acte de donner la mort doit être une action " juste ". Tuerie à grande échelle, la guerre reçut des théologiens-juristes les conditions essentielles pour être " juste ". Tout conflit sera interprété à l'intérieur de ce cadre, même si le combat éclate entre deux adversaires musulmans (guerre civile, brigandage, etc.). D'ailleurs, lorsque Ibn Khaldûn se penche sur la guerre, il en énumère quatre types : " Le premier type de guerre se rencontre le plus souvent entre des tribus voisines ou des familles rivales. Le deuxième, l'hostilité, se voit surtout chez les nations farouches qui vivent dans le désert, tels les Arabes, les Turcs, les Turkmènes, les Kurdes et d'autres peuples semblables. En effet, elles font de leurs lances leur gagne-pain et trouvent leur subsistance en dépouillant autrui. Elles déclarent la guerre à tous ceux qui tentent de défendre leurs biens. Elles ne désirent ni honneurs ni pouvoir. Elles n'ont d'autre souci et d'autre but que de ravir aux autres ce qu'ils possèdent. Le troisième, c'est celui que la loi religieuse appelle " guerre sainte ". Le quatrième, ce sont les guerres que les Etats mènent contre les dissidents et ceux qui refusent l'obéissance.

Ce sont là quatre sortes de guerres. Les deux premières sont injustes et génératrices de désordre ; les deux autres sont saintes et justes ". Ceci dit, la théorie de la guerre a naturellement subi les influences des conditions historiques et culturelles des différentes époques qui ont présidé à son élaboration. Loin d'être claire et univoque dès l'origine, elle a connu des révisions ou des réinterprétations selon l'état réel de la situation de l'islam dans le monde qui l'entourait. En effet, élément essentiel de la relation à l'autre, la guerre fait partie des moyens que l'on utilise - ou que l'on menace d'utiliser - lors de tout conflit.

Dans le cas d'une religion dont le message se veut universaliste, c'est un instrument naturellement utilisé. Par les conditions de la carrière du prophète Muhammad, l'islam fut confronté, dès le début, au combat pour la foi. Introduite dans le message coranique, la guerre - sainte - réapparaît à plusieurs moments dans l'histoire de la diffusion de cette nouvelle foi selon les circonstances et les lieux. Ces éléments premiers et fondamentaux sont à la base de la doctrine " classique " élaborée au IXe siècle, à un moment où la civilisation musulmane triomphante met sur pied ses cadres conceptuels. Seulement, il ne faudra pas attendre longtemps pour qu'elle soit

confrontée à de nouvelles réalités et revivifiée. C'est sous cette forme, réactualisée aux XIIe et XIIIe siècles qu'elle arrive au XIXe siècle, mais dans une culture en évolution et quelque peu comme pis-aller. En effet, l'occidentalisation des mentalités en général et du droit en particulier, dans la plupart des pays arabo-musulmans, repousse le djihâd au niveau du discours politique ou comme légitimation conceptuelle d'actions publiques.

Époque prophétique du texte coranique, il ressort que l'utilisation de la guerre , du combat, ne s'est pas imposée d'emblée au Prophète mais est plus la conséquence de l'évolution historique de sa carrière. En effet, le combat et la guerre ne deviennent des éléments importants dans son discours qu'à partir de l'hégire, c'est-à-dire de son arrivée à Médine et de la constitution de la première communauté, noyau primordial de l'Umma, la Communauté de tous les croyants. En effet, à la Mecque, Muhammad et ses premiers convertis se retrouvaient minorisés au sein d'un groupe social et tribal dont les forces de cohésion ne permettaient qu'une lutte verbale, qu'un combat d'opinions et finalement la recherche à l'extérieur d'une aide par " l'élément perturbateur ". A Médine, les choses sont différentes, Muhammad devient le chef d'une communauté au sein d'un environnement tribal et " ethnique " (en tenant compte des juifs) tout différent.

En outre, la cohésion religieuse prend le dessus sur le lien tribal, elle devient essentielle pour renforcer les liens de solidarité. Quant à la guerre, c'est le seul moyen qui subsiste pour supprimer l'opposition des Mecquois et des juifs, puisque ceux-ci ne reconnaissent finalement pas le Prophète. Dans le Coran, le vrai croyant est alors décrit comme combattant dans la voie de Dieu : " Dieu aime en vérité, ceux qui combattent dans son chemin en rangs serrés, comme s'ils formaient un édifice scellé avec du plomb " (LXI, 4), " Combattez dans le chemin de Dieu ceux qui luttent contre vous. - Ne soyez pas transgresseurs ; Dieu n'aime pas les transgresseurs - Tuez-les partout où vous les rencontrerez ; chassez-les des lieux d'où ils vous auront chassés. - La sédition est pire que le meurtre ", (II, 186/190).

Cette lutte défensive devient finalement un combat total, on généralise l'ennemi à toute personne qui ne suit pas Allâh et sa révélation par Muhammad : " Combattez : ceux qui ne croient pas en Dieu et au jour dernier ; ceux qui ne déclarent pas illicite ce que Dieu et son Prophète ont déclaré illicite ; ceux qui, parmi les gens du Livre , ne pratiquent pas la vraie religion. Combattez-les jusqu'à ce qu'ils payent directement le tribut après s'être humiliés " (IX/29). Ce verset est capital car il est en grande partie à la base de la situation des non-musulmans juifs, chrétiens et zoroastriens en terre d'islam, que l'on désigne habituellement sous le terme de dhimmî. Morabia a raison de souligner que dans ce verset, " le combat à mener n'impliquait aucunement qu'il fallait contraindre l'adversaire à embrasser l'islam ". Et plus loin : " Pratiquement, toutes les exhortations à livrer djihâd peuvent être rattachées à l'une ou l'autre des expéditions conduites par Muhammad ou organisées par lui. Et Coran, IX, 29 ne précise nullement que " (…) ceux qui ne croient pas en Dieu et au jour dernier (…) " désigne le genre humain dans sa totalité, ou même les peuples voisins des Arabes. De surcroît, l'invitation à combattre ces non-pratiquants de la " religion de la Vérité " n'est assortie d'aucune indication sur les conditions de ce combat ".

Cet engagement à la lutte dans la voie de Dieu se fait par un guerrier croyant qui est certain de la justesse de sa foi, mais aussi sûr de la récompense que Dieu lui prépare

s'il vient à mourir, car Dieu a comme passé un pacte avec eux : " Dieu a acheté aux croyants leurs personnes et leurs biens pour leur donner le Paradis en échange. Ils combattent dans le chemin de Dieu : ils tuent et ils sont tués. C'est une promesse faite en toute vérité dans la Tora, l'Evangile et le Coran " (IX, 112/114). " Ne crois surtout pas que ceux qui sont tués dans le chemin de Dieu sont morts. Ils sont vivants ! Ils seront pourvus de biens auprès de leur Seigneur, ils seront heureux de la grâce que Dieu leur a accordée. (…) Ils se réjouissent d'un bienfait et d'une grâce de Dieu ; Dieu ne laisse pas perdre la récompense des croyants " (III, 163/169 à 165/171). Le combat dans le chemin de Dieu est dès lors lié au martyre.

Les textes fondateurs

Manifestement liée à la carrière même du Prophète telle que l'énonce le texte coranique, la guerre apparaît comme le combat contre l'infidèle, le non-croyant, mais rien n'est dit de ses modalités. Or, à côté du texte coranique, très tôt, apparaissent les hadiths, c'est-à-dire les paroles, les attitudes, les silences du Prophète à propos de tel ou tel sujet. Bien entendu, comme l'imitation du Prophète est souhaitée en toute chose, on cherchera toujours à s'appuyer sur son exemple, quitte parfois à fabriquer de toutes pièces ces traditions. Par ailleurs, il faut savoir que ces nombreux hadiths, qui constituent la sunna, ont été rassemblés dans les recueils canoniques aux VIIIe et IXe siècles, période où les théories juridiques de l'islam s'élaborent et où la pensée religieuse et politique musulmane se structure. C'est dire que ces hadiths ont été souvent sollicités. Mais s'ils ne sont pas fiables pour connaître réellement l'attitude du Prophète, ils révèlent néanmoins l'esprit du temps où ils ont été invoqués.

On y découvre des paroles prêtées au Prophète qui font du djihâd l'esprit même de sa mission : " J'ai reçu commandement de combattre les gens jusqu'à ce qu'ils témoignent : " Nulle divinité en dehors d'Allâh, et Muhammad est l'Envoyé d'Allâh ". Celui qui tiendra pareils propos, verra préservés sa personne et ses biens légitimes, sous la réserve d'autres justes motifs. C'est à Allâh qu'il aura à rendre compte " ; et " Le djihâd se prolongera depuis le moment où Allâh m'a envoyé aux hommes jusqu'à celui où la dernière troupe de ma Communauté tuera l'Antéchrist, sans que rompe la continuité de ce combat, ni la justice ni l'injustice du souverain " ; ou encore " Lorsque ma Communauté s'emparera du sabre, elle ne le remettra dans son fourreau, qu'au Jour de la Résurrection " . Le djihâd acquiert donc une immense valeur : " Le meilleur des hommes est le croyant qui se livre au djihâd ".

Remarquons que le problème de la pureté d'intention a occupé les esprits mais n'a pas été résolu de manière stricte : l'appât du butin n'annihile pas forcément la récompense dans l'au-delà. Parmi ces textes, la Sîra ou biographie du Prophète est importante car les juristes y chercheront les actions à imiter durant la guerre. Or, on a vu que la mission de Mohammed prit rapidement un tour guerrier. Nous y retrouvons notamment l'interdiction de mutiler ou de brûler les ennemis, la répartition du butin, les sommations à faire aux ennemis, la permission d'avoir recours aux ruses ou aux procédés stratégiques, l'interdiction d'avoir des rapports sexuels avec les prisonnières enceintes ainsi que l'interdiction de les vendre avant le partage du butin, la permission d'utiliser le matériel ennemi une fois qu'il est pris et la possibilité de ne pas obéir à son chef s'il ordonne quelque chose que la Loi interdit.

Les premières conquêtes Quelle est la part prise par l'esprit de djihâd dans les premières conquêtes ? Question quasi insoluble car les sources arabes elles-mêmes

sont tardives par rapport à leur sujet (IXe siècle) et n'ont pas manqué d'être influencées par les théories juridiques qui étaient élaborées peu avant (VIIIe siècle) . Il aurait été absurde d'invalider la théorie ainsi formalisée. Quant aux sources non musulmanes, elles témoignent pour la plupart que l'esprit de conquête s'alimentait très souvent par l'appétit du butin plus que la mission de conversion.

Elaboration de la doctrine.
Les premiers textes qui traitent uniquement de la guerre sainte apparaissent à la fin du VIIIe siècle avec les juristes al-Awza'î (m. en 774), Abû Yûsuf (m. en 798) et al-Shaybânî (m. en 805), ainsi que les traités Kitâb al-siyar attribué à Abû Ishâq alFazarî (m. après 802) et Kitâb al-djihâd de 'Abd Allâh ibn al-Mubârak (m. 797) 11. Si ces premiers textes sont élaborés à la fin de l'époque omeyyade, ils se multiplient à l'époque abbaside. Or, à ce moment, les grandes conquêtes sont arrêtées (il faudra attendre les Turcs, à la fin du XIe siècle, pour voir une notable progression territoriale de l'islam). La guerre devient une lutte frontalière avec Byzance ou les nomades turcs d'Asie centrale, et prend la forme de raids ou de razzias. Le calife, en l'occurrence Hârûn al-Rashîd, tire aussi argument de sa lutte contre l'infidèle pour asseoir son prestige. En outre, si ces textes sont bien entendu musulmans, on ne peut nier une influence du droit antérieur, byzantin ou sassanide - le premier traité de paix avec les Byzantins a tout de même été signé par Mou'awiyya en 671. Parmi les quatre écoles juridiques classiques, l'école malikite a la particularité de présenter une vision très modérée des choses ; pour elle, le djihâd n'est pas le principe directeur des relations entre les musulmans et les non-musulmans . Ce n'est que directeur des relations entre les musulmans et les non-musulmans. Ce n'est que lorsque la communauté est attaquée que l'on peut l'invoquer, seul le djihâd défensif est admis. Sinon, comme l'écrit Richard Bonney :

" For the majority of classical Muslim scholars, particularly of the second century of Islâm, the notion of unbelief in the Qurân was always perceived as tantamount to injustice, aggression and sedition. This view led them to the general assumption that all unbelievers must be the enemies of Muslim, without further investigation as to whether they were or not the actual perpetrators of injustice, aggression and sedition ".

La théorie élaborée par les théologiens-juristes expose une situation idéale plus que réelle et reflète plus les aspirations nées des guerres victorieuses de l'époque des conquêtes. L'islam est voué à s'étendre à toute l'humanité par la persuasion et s'il le faut par le combat, le djihâd. Religion première donnée à tous par le Créateur, si certains hommes s'en sont plus ou moins écartés (comme les gens du Livre), cela n'est dû qu'à leur errement. Il est donc nécessaire et obligatoire d'étendre l'islam à toute l'humanité, fût-ce par la force. La guerre envers l'Impie est légitime en raison même de son infidélité, il s'agit bien d'une guerre offensive et permanente - en théorie ! - et non défensive. L'humanité est ainsi divisée en deux zones : le Dâr al-islam, ou " Domaine de l'islam " dans lequel règne la Loi de Dieu, et Dâr al-kufr ou Dâr al-harb, soit le " Domaine de l'impiété " ou " Domaine de la guerre " .

Mais qu'est-ce que le kufr, l'impiété, l'infidélité ou la mécréance, notion sur laquelle la légitimité du combat repose ? C'est avant tout une notion juridique qui touche au reniement de l'islam, à laquelle est aussi associée celle du shirk, ou associationisme, qui rompt l'unicité divine. Ce concept connut un développement profond chez les

théologiens musulmans, mais toujours de manière négative, en prenant comme base les fondements de l'islam et ses méthodes d'exégèse. Par exemple, sont infidèles ceux qui nient la résurrection ou la prophétie. Par ailleurs, il fut savamment nuancé en une casuistique subtile par les hérésiologues musulmans, mais toujours vis-à-vis des dissidences qui apparaissaient au sein de la communauté musulmane.

Cette notion s'est ainsi élaborée indépendamment de la théorie de la guerre elle-même. Celle-ci était vue comme une guerre de conversion, dans le meilleur des cas, de la population considérée ou de soumission de vive force. L'infidélité était alors la non-acceptation de l'islam. Durant cette guerre, si les conditions deviennent défavorables à la Communauté, une trêve - mais toujours provisoire - peut-être signée contre le versement d'un tribut. Dans cette perspective idéale, les juristes demandent au calife de conduire ou de faire conduire des campagnes militaires annuellement. A condition que la Communauté ne soit pas menacée, le djihâd est une obligation collective, mais qui est remplie si un certain nombre de fidèles s'y adonnent au nom de la Communauté. Lorsque la Communauté doit faire face à une attaque des infidèles, le djihâd devient une obligation de tout croyant, femme, enfant, vieillard. L'obéissance au chef est intégrale même si celui-ci a une morale peu rigoriste, l'important est l'union des combattants derrière lui. Seule la déloyauté ou des ordres qui contreviennent aux lois musulmanes autorisent la désobéissance. Avant d'entamer le combat, il convient de convier l'impie à se convertir, à l'exemple du Prophète qui envoya des ambassades aux chefs des tribus arabes ou aux villes du Yémen pour les inviter à accepter l'islam. Quant au combat en lui-même, c'est le comportement du Prophète qui est pris en exemple. On peut attaquer de nuit, recourir à des espions, un grand nombre de stratagèmes est accepté. Il est permis de passer chez l'ennemi en se disant non-musulman pour semer ensuite le désordre dans ses rangs. Mais comme on l'a vu plus haut, les limites indiquées par le Prophète sont aussi d'application (pas de mutilation, ne pas voler le butin, etc.). Les juristes divergèrent quant aux dégâts à infliger en territoire ennemi, mais ici aussi c'est l'intérêt supérieur de la Communauté qui prime. Si, avant la victoire, des saccages sont nécessaires pour rendre la situation favorable aux troupes musulmanes, ils deviennent licites.

Cependant, des nuances apparaissent selon le rigorisme de l'école juridique à laquelle l'auteur appartient. Quant aux captifs, ils sont considérés comme butin de guerre et partagés comme tels. Faut-il les mettre à mort ? Les versets coraniques utilisés par les hommes de loi ne sont pas univoques ; on y lit ainsi : " Il n'appartient pas à un Prophète de faire des captifs tant que, sur la terre, il n'a pas complètement vaincu les incrédules " (Coran, VIII, 68/67), mais aussi " Après que les mois sacrés se seront écoulés, tuez les polythéistes, partout où vous les trouverez ; capturez-les, assiégez-les, dressez-leur des embuscades " (Coran, IX, 5). C'est la solution la plus propice à la Communauté qui sera retenue (servitude, vente, rançon, etc.).

Ce qui vient d'être dit concerne la guerre par excellence, la lutte contre l'infidèle, mais qu'en est-il à l'intérieur même de l'islam ? En fait, l'apostat, le rebelle et le brigand sont intégrés dans le même cadre conceptuel. L'apostat (murtadd) n'a pas son sort clairement défini par le Coran, par exemple en (II, 214/217) : " (…) Ceux qui, parmi vous, s'écartent de leur religion et qui meurent incrédules : voilà ceux dont les actions seront vaines en ce monde et dans la vie future ; voilà ceux qui seront les hôtes du Feu ; ils y demeureront immortels " ; et " Comment Dieu dirigerait-il ceux qui sont devenus incrédules après avoir été croyants ; après avoir été témoins de la véracité du

Prophète et des preuves irréfutables qui leur sont parvenues ? - Dieu ne dirige pas le peuple injuste - Quelle sera leur récompense ? La malédiction de Dieu, celle des anges et de tous les hommes réunis tombera certainement sur eux. Ils y demeureront immortels ; le châtiment ne sera pas allégé en leur faveur ; on ne les regardera pas ; à l'exception de ceux qui, par la suite, s'étaient repentis et qui s'étaient amendés. - Dieu est celui qui pardonne, il est miséricordieux " (Coran, III, 80/86 à 83/89).

En réalité, l'apostat est simplement menacé de peines et de tourments dans l'au-delà. C'est en fait dans la Sunna, avec des hadiths tel que " selon Ibn Abbâs, le Prophète a dit : " Celui qui change de religion, tuez-le " " que la peine capitale est requise contre l'apostat. Les hommes de loi ne s'accordent pas néanmoins pour lui laisser ou non un délai de trois jours (istitâbâ) pour venir à résipiscence. Son crime est bien de sortir de la Communauté et il faut l'amener à y rester. Les règles à suivre quand on combat les apostats dans leur territoire divergent de celles à suivre dans le Dâr al-harb, dans le Domaine de la guerre. En quelque sorte, leur traitement est plus dur, la lutte est sans quartier. Ainsi, al-Mawardî remarque bien que par rapport au Domaine de la guerre, on n'accorde pas de trêve aux apostats, on n'accepte pas de tribut financier contre leur apostasie. En revanche, on ne peut les réduire en esclavage ; ils n'ont le choix qu'entre la mort et le retour à l'islam.

Quant au rebelle (baghî), son erreur est moins grave que celle de l'apostat : il rejette l'autorité de l'imam par sa propre interprétation de la révélation. On voit par les cas énumérés par les juristes qu'une tolérance certaine est admise tant que les rebelles à l'autorité vivent disséminés dans la Communauté mais ne la perturbent pas ; s'ils se rassemblent dans un endroit mais se tiennent à l'écart de la Communauté, on ne les combat pas. S'ils font réellement sécession, se choisissent un imam et lèvent l'impôt pour lui, il faut les combattre mais en les poussant à se soumettre, comme le dit le Coran : " Si deux groupes de croyants se combattent, rétablissez la paix entre eux. Si l'un des deux se rebelle encore contre l'autre, luttez contre celui qui se rebelle, jusqu'à ce qu'il s'incline devant l'Ordre de Dieu. S'il s'incline, établissez entre eux la concorde avec justice. Soyez équitables ! Dieu aime ceux qui sont équitables ! " (Coran, XLIX, 9). Il faut ramener le rebelle à l'obéissance, non le tuer car restaurer la paix dans la Communauté est primordial. Dans les différences à appliquer dans le combat contre eux par rapport à celui que l'on mène contre l'Infidèle ou l'apostat, on remarque qu'on ne peut les attaquer par derrière, on ne peut achever leurs blessés. Il est également interdit d'exécuter ceux d'entre eux qui deviennent captifs.

Si le rebelle remet en cause l'orthodoxie, il a les mains et les pieds coupés et il est crucifié. Les rebelles ne sont pas considérés comme des infidèles, mais plus comme des apostats à qui on applique les peines prévues au brigand. Si on peut croire que le combat contre les infidèles est plus important, il faut se souvenir qu'al-Shâfi'î affirma qu'il faut combattre les apostats/rebelles avant de livrer la guerre sainte aux Infidèles du Dâr al-harb . Enfin, la lutte contre le brigand est également identifiée au djihâd, c'est un djihâd interne. Les peines que les " coupeurs de routes " (quttâ' al-tarîq) encourent sont explicitées dans le Coran : " Telle sera la rétribution de ceux qui font la guerre contre Dieu et contre son Prophète, et de ceux qui exercent la violence sur la terre : ils seront tués ou crucifiés ou bien leur main droite et leur pied gauche seront coupés, ou bien ils seront expulsés du pays. (…) " (Coran, V, 37/33-41/37). Comme le Coran ouvre des alternatives aux peines et qu'il est vague dans la définition du criminel (" ceux qui exercent la violence sur la terre "), les docteurs de la loi eurent

tout le loisir d'établir des distinctions sur le type de violence (avec arme, sans arme, avec préméditation ou pas), à l'instar des pénalistes modernes d'ailleurs. Le shahîd ou martyr Qui dit combat, dit forcément tués des deux côtés. Si le sort de l'infidèle ne fait guère de doute dans l'au-delà, celui du musulman est enviable, et ceci dès le Prophète : " Ne dites pas de ceux qui sont tués dans le chemin de Dieu : " Ils sont morts " Non !… Ils sont vivants, mais vous n'en avez pas conscience. " (Coran, II, 149/154) ou " Ne crois surtout pas que ceux qui sont tués dans le chemin de Dieu sont morts. Ils sont vivants ! Ils seront pourvus de biens auprès de leur Seigneur, ils seront heureux de la grâce que Dieu leur a accordée. Ils se réjouissent parce qu'ils savent que ceux qui viendront après eux et qui ne les ont pas encore rejoints n'éprouveront plus aucune crainte. (…) Une récompense sans limite est réservée à ceux qui ont répondu à Dieu et au Prophète, malgré leurs blessures ; à ceux d'entre eux qui faisaient le bien et qui craignaient Dieu " (Coran, III, 163/169 à 166/172). Si on reprend la carrière du Prophète et les oppositions rencontrées, ces révélations apparaissent comme des exhortations normales d'un chef de parti (religieux) envers ses adeptes.

Bien entendu, la tradition ne pourra qu'amplifier le phénomène en promettant des récompenses relativement terrestres à ceux tombés en martyrs . Le comble est que le martyr désirerait même revenir sur terre pour à nouveau connaître le même destin. Selon Anas ibn Mâlik , le Prophète a dit : " Il n'est point d'homme ayant obtenu auprès de Dieu une récompense qui se réjouirait à l'idée de revenir sur cette terre, obtînt-il même tout ce bas monde et ce qu'il contient. Il faut cependant faire exception pour le martyr, car lui se réjouirait de revenir sur terre pour être de nouveau tué [dans la voie de Dieu "]. Mort privilégié, le corps du martyr connaîtra aussi un traitement funéraire particulier. Son cadavre ne sera pas lavé, il sera enterré dans les vêtements mêmes dans lesquels il mourut, etc. Al-Mawardî 28 (XIe siècle) le préconise expressément, à l'imitation du Prophète : " Le musulman qui succombe en martyr est enveloppé dans les vêtements qu'il portait en combattant et ainsi inhumé, sans qu'on lave son cadavre et sans prières. L'Apôtre d'Allâh dit des martyrs tombés à Uhud : " Enroulezl es avec leurs blessures dans leurs vêtements et, au jugement dernier, lors de leur résurrection, le sang leur sortira des veines du cou ; leur teint sera couleur de sang, leur haleine exhalera l'odeur du musc ".

Cependant, l'esprit légaliste de l'islam fera une distinction entre deux types de martyrs, distinction qui recouvre par ailleurs les différentes formes de djihâd. Ainsi nous avons le shâhid al-ma'raka, martyr du champ de bataille, tombé au champ d'honneur aurions-nous envie de dire. C'est-à-dire les hommes morts durant la bataille ou rapidement de leurs blessures. Les docteurs de la loi discuteront du laps de temps acceptable entre la blessure et la mort pour encore faire partie de cette catégorie, au risque de tomber dans la seconde : le shâhid al-âkhira, martyr de l'autre monde. Il s'agit des hommes qui meurent après la bataille ou ceux qui sont tués en combattant les brigands ou les rebelles 30. Conclusion

La théorie de la guerre telle qu'elle s'est élaborée aux VIIIe et IXe siècles ne conçoit de guerres justes qu'envers l'infidèle, en prenant exemple sur le Prophète pour la conduite réelle de ce combat. Cependant, le combat ne fut pour Muhammad qu'un moyen finalement imposé par les circonstances pour unir et faire triompher sa Communauté. Qu'à cela ne tienne, la guerre de Muhammad contre ceux qui refusent le message d'Allâh par son entremise est généralisée à tous ceux qui n'adhèrent pas à l'islam. L'infidèle, en tant que personne ignorante de la révélation, doit être convié à

se convertir, mais en cas de refus il devient ennemi d'Allâh. La théorie du djihâd offensif l'emporte largement : l'ignorance ou l'erreur de l'infidèle doit être comblée ou corrigée, parce que l'extension de l'islam répond aux desseins d'Allâh. Remarquons que cela est soutenu par des traditions post-coraniques mais contemporaines avec la constitution de l'islam en Etat impérial. Au sein de la Communauté des croyants, c'est bien l'atteinte à l'intégrité de cette communauté qui devient la justification de la violence coercitive. L'apostat en est l'exemple parfait : ayant connu la Vérité, son retournement est assimilable à une trahison du pacte établi par Dieu.

Le rebelle, tant qu'il se fait discret et qu'il ne perturbe pas la vie de la majorité, est relativement toléré. Ajoutons cependant que le rapport de force réel sera souvent plus déterminant que la théorie légale. Enfin, le brigand, par la perturbation injustifiée qu'il inflige à la communauté, doit être extirpé, à l'instar de ce que le Prophète fit. D'un parallélisme troublant, celui qui tombe au combat se voit bien sûr magnifié. Récompensé dans l'au-delà, ses rites funéraires mettent symboliquement en exergue son sang : son corps n'est pas lavé et il est enseveli dans ses vêtements ensanglantés. La distinction de deux types de martyrs sous-entend que le combat contre l'infidèle est plus valorisant, comme si étendre l'islam est finalement plus avantageux que d'en réduire les dissensions internes.

Mon Dieu est mieux que le tien

Depuis la Mésopotamie, se perpétue donc une enfilade de dieux impitoyables qui veulent gouverner le monde en instituant une religion de la Terreur soutenue par des prophètes, des rabbins, des prêtes, des imams, des fidèles guerriers et barbares. Tous les monothéismes et leur théocratie sont d'essence totalitaire.

L'origine ancestrale arabe du Temple de La Mecque aboutit donc à une théologie du plus "vrai" de tous les monothéismes. L'intention divine est dès lors clarifiée : Mahomet est choisi afin de rétablir la vérité de la révélation laquelle proclame la soumission de tous à Allah. Il est le dernier des Prophètes depuis Abraham, que l'Ultime a choisi pour rappeler universellement et définitivement la Loi de Dieu. Le Coran renferme donc la vérité ultime du Pacte propagée par l'Islam, religion immuable. Comme pour le judaïsme et le christianisme, l'islam s'enlise dans le dogme.

La croisade n'est pas seulement une guerre "sainte", mais elle est aussi "sanctifiante": elle fait du guerrier un saint et lui vaut des indulgences. Le sang versé en terre infidèle ouvre au "martyr" la porte du paradis et du salut éternel. Le concept de croisade va ouvrir la voie à un imaginaire d'exclusion mutuelle durable entre l'islam naissant et la chrétienté.

Le cycle musulman des massacres et des génocides où " le sang coulait comme des fleuves " comprend trois grandes conquêtes, celle de l'Arabie, la conquête de la Mésopotamie (Irak) et celle de la Syrie-Palestine avec comme point d'orgue la prise de Médine et de La Mecque, la prise de Bagdad et Damas et la prise de Jérusalem.

Il est indéniable que "celui qui a beaucoup écouté" ait subi l'influence autant du mazdéisme, du manichéisme que du judaïsme et du christianisme. Des centaines de dieux et leurs disciples défilent au gré des caravanes qui dont bien sûr le diable qui

accompagne toujours les zoroastriens persans. Le Coran devient contaminé par des concepts qui lui était étranger auparavant. Ainsi en est-il du Diable. D'ailleurs, le Coran décrit le Diable non pas comme le serviteur du Créateur dans le judaïsme mais comme son ennemi juré comme chez les Iraniens, les Juifs esséniens et les chrétiens. En identifiant le Diable aux anciens dieux idolâtres des tribus, Mahomet accomplit un geste politique d'unification tribale avec exactement le même cheminement que Zarathoustra auparavant en créant le Diable unique et son corollaire le Dieu unique. L'Enfer apparaît aussi dans le Coran dans toute sa "modernité" chrétienne; le lieu terrible des damnés.

Les musulmans croient que la cause fondamentale du Mal est la prétention de l'être à la liberté. "Qui n'abdique son individualité au bénéfice d'Allah est un "enflé", un orgueilleux et la proie de Satan." Or ce point est crucial pour comprendre que pour Mahomet, le Diable est essentiel à l'édification d'un pouvoir central, pour ne pas dire total. L'homme qui n'est pas soumis à Allah a choisi le Diable. Incapable d'assumer sa liberté, conséquence de la faute, le fidèle a besoin d'être dirigé, d'où l'importance du droit dans le Coran; tout le religieux devient juridique et le théologien, juriste.

Comme pour les théocraties antérieures, mésopotamiennes, égyptiennes et iraniennes, l'ordre musulman reposait sur le renoncement de la liberté du croyant au profit de l'obéissance aux "Cinq piliers de la foi" : la profession de la foi, les prières rituelles, l'aumône et l'hospitalité, le jeûne du Ramadan, le pèlerinage à La Mecque.

Les heures interminables des voyages à dos de chameau dans le désert propice à la réflexion lui ont permis de comprendre que tous les grands empires de la région évoluent vers le monothéisme par nécessité, par pragmatisme politique. Mahomet fut un chef guerrier soumis au projet de Allah de conquête des âmes, c'est le Moïse musulman fondateur de l'islam et le Josué arabe conquérant de la Bible. Le chef suprême qui mène une "guerre sainte" au nom de la foi est à l'origine une initiative hébraïque personnifiée par le "Yahvé, dieu des armées." Les actes guerriers du Djihad, les actions politiques, les conseils juridiques de Mahomet sont des gestes et des paroles inspirées de la Bible.

Au VIIe siècle, ce fut au tour de l'islam d'aborder l'épopée alexandrine. La sourate de la caverne mentionne Dul-Qarnaïn, dit "le Bicornu" - surnom qui proviendrait de la représentation d'Alexandre avec les cornes d'Amon sur les monnaies hellénistiques - ainsi que Gog et Magog, qualifiés par la Bible d'ennemis de Dieu.

Comme Alexandre le grand, Mahomet se sent investi par dieu d'une mission de conquête universelle. C'est lui qui enseigna aux tribus arabes l'art de la guerre greco-romaine en rangs serrés (Coran, 61,4) qui permirent à Alexandre et César de régner sur un empire fabuleux. De plus l'association de l'Église chrétienne accouplée à un État très puissant comme l'Empire romain servit de modèle politique à l'islam naissant.

Islam: une histoire de désert et de sang

Le Coran étant "primordial" et "incréé", son interprétation doit être absolument littérale et ses versets résonnent parfois aujourd'hui de manière effrayante. Mais ils ne peuvent se comprendre qu'en référence à une époque de guerre.

C'est le philosophe René Girard qui a sans doute le mieux cerné le concept de "rivalité mimétique" entre pays, cultures et religions. On peut le définir par un désir puissant d'imiter l'autre pour obtenir la même chose que lui. Au besoin par la violence.

Une "rivalité mimétique" existe entre les religions elles-mêmes autour d'un même "capital symbolique". A l'âge de Mahomet, elle oppose déjà chrétiens, juifs et musulmans autour de trois "piliers": le monothéisme, la fonction prophétique, la Révélation.

Pendant des siècles, ce capital symbolique avait été monopolisé par l'Ancien Testament biblique et par le message de Jésus de Nazareth. Or voici qu'un troisième acteur surgissait au VIIe siècle et affirmait que ce qui avait été transmis par les précédents prophètes n'était pas complet, que leur message avait été altéré.

Cette rivalité a engendré de la violence entre les "peuples du Livre" dès les premiers temps de l'islam. Au point qu'aujourd'hui encore, on dit que les monothéismes sont porteurs d'une violence structurelle, car ils ont fait naître une notion de "vérité" unique, exclusive de toute articulation concurrente.

Conquête militaire et schisme sunnites-chiites

Médine devient la plate-forme de revanche sur La Mecque, le point de départ des raids et expéditions punitives (razzia) contre les "infidèles". En 630, à la tête d'une armée de 10.000 hommes, le prophète Mahomet fonce vers la Kaaba, ordonne sa destruction et proclame pour la première fois "Allah akbar" ("Dieu est grand"). C'est le début de l'expansion du nouvel empire islamique, la conquête militaire la plus extraordinaire de tous les temps, une geste guerrière qui marque encore l'imaginaire musulman.

Cet islam universaliste s'étend jusqu'aux confins du monde, en Égypte, en Irak, au Yémen, à Byzance, en Perse. Et ce qui est frappant dans l'histoire de l'islam, c'est la rapidité de cette diffusion. Autrefois, les clans barbares se fondaient dans les sociétés qu'ils avaient conquises, mais l'islam, lui, reste tel qu'il est et convertit ainsi les populations des deux tiers de la Méditerranée. Ce n'est donc pas un mythe archaïque comme on aurait encore tendance à le croire aujourd'hui. La foi musulmane a un aspect simple, brut, pratique, qui a transformé la vie d'un grand nombre de peuples à l'état tribal et qui facilite, encore aujourd'hui, sa diffusion.

Luttes intestines

Toutes les religions furent traversées par des mouvements de fidèles nostalgiques des origines : les Loubavitchs juifs, les Esséniens judéo-chrétiens, les Salafistes musulmans. Encore aujourd'hui, les Quakers protestants, les Hassidiques juifs, les Pentecôtistes, les Évangéliques chrétiens et Témoins de Jéhovah perpétuent la recherches des fondements pour purifier leur religion des scories accumulées au cours des siècles; fondamentalisme qui inspira des confréries comme les frères musulmans et les fatwas d'Abdellah Azzam, l'imam du djihad moderne et théoricien du mouvement Al-Quaida. La vision terrifiante du Prophète voyant son peuple

transformant le djiha, la guerre sainte contre les infidèles en fitna, guerre civile entre musulmans se réalisa.

Trahison, nous sommes tous infâmes.

Comme le Christ, Mahomet est trahi par les hommes qu'il est venu sauver. Or le parallèle est saisissant entre ces deux théologies de la domination : la trahison fondamentale de Jésus et de Mahomet tente de se camoufler derrière un rigorisme ritualiste des pires fondamentalistes, ceux issus de leur "guerre sainte" où dorénavant la spiritualité codifiée en religion est aliénée, subordonnée au pouvoir temporel de la politique et de la domination universelle.

Mais les rêves de conquête et de grandeur sont compromis par les luttes intestines qu'un si grand projet a fait naître chez les successeurs du prophète. La plus lourde de conséquences est la bataille qui oppose le troisième calife, Othman (assassiné en 656) et le quatrième, Ali, jeune cousin de Mahomet dont il a épousé la fille Fatima, l'un des premiers convertis et compagnons du prophète, mais qui avait été écarté de sa succession. En 657, un quart de siècle après la mort du prophète, la prise de pouvoir d'Ali et de son parti appelé "chiite" (du mot arabe shi'a, parti) constitue la grande revanche et le point de départ d'une longue querelle de légitimité qui va se régler par les armes et qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui.

Ali est d'abord destitué par Muawwiya, fondateur de la dynastie des Ommeyades, qui se proclame calife à Damas, puis est assassiné en 661 d'un coup d'épée empoisonnée. Ses deux fils, les célèbres Hassan et Hussein, vaincus sur le champ de bataille de Kerbala en 680, vont subir le même sort. Depuis ils sont vénérés comme des martyrs dans tout l'islam chiite, dont Kerbala est le lieu saint. Cette fitna (discorde) est le début du premier et plus grand schisme musulman. Les chiites ne reconnaîtront jamais les califes ommeyades et abbassides défenseurs de la "Tradition", la sunna (d'où leur nom de sunnites), et ils suivront leur propre destin, donnant naissance à cet islam chiite ardent, mystique, contestataire, exaltant le martyre, que l'on connaît encore aujourd'hui, fruit d'une histoire où ils furent toujours les plus méprisés et maltraités.

"O croyants, combattez les infidèles"
La violence dans l'islam est le fruit de cette histoire de vent et de sang, de désert et de commerce, de faits d'armes et d'hommes en proie à une pulsion de conquête et de puissance. Elle n'est peut-être pas consubstantielle à l'islam. Avant lui, les sociétés primitives étaient déjà remplis de rites sacrificiels, de guerres fratricides, de conflits de voisinage. Mais les sourates du Coran, qui prônent par exemple le djihad, sont bien le reflet de cet islam des origines, à la fois puissant et humilié, que tous les courants de réislamisation et de radicalisation ne cessent encore, treize siècles plus tard, de mytifier et d'exalter.

Le terme salafiya -qui a donné salafiste- veut bien dire "retour à la tradition des ancêtres": les salafistes s'habillent tels qu'ils pensent que s'habillaient le prophète et ses compagnons aux premiers temps. Ils respectent les préceptes, les interdits, les contraintes de la société musulmane de Médine du VIIe siècle, comme on les leur représente dans les prêches et les librairies islamistes.

De même, le wahhabisme (de Mohammed Abd al-Wahhab -1703-1792), devenu doctrine d'Etat du royaume d'Arabie saoudite, qui est tout puissant dans l'islam sunnite et s'exporte encore au Moyen-Orient et en Europe, condamne toute innovation par rapport à l'enseignement originel du prophète. Le Coran étant "primordial" et "incréé", son interprétation doit être absolument littérale. L'Etat musulman doit fonctionner exclusivement selon la loi religieuse (charia).

Ainsi, la réactivation des imaginaires du passé, la mobilisation des émotions et des rhétoriques islamistes auxquelles on assiste aujourd'hui s'enracinent bien dans les textes les plus sacrés de l'islam. Pour en prendre une exacte conscience, il faut relire, par exemple, les versets de la sourate IX du Coran, la plus typique:

- "Lorsque les mois sacrés seront expirés (Ramadan), tuez les infidèles partout où vous les trouverez. Faites les prisonniers! Assiégez-les! Placez-leur des embuscades!" (verset 5)

- "Combattez ceux qui ne croient pas en Dieu, qui ne considèrent pas comme illicite ce que Dieu et son prophète ont déclaré illicite ; ceux qui, parmi les gens des Ecritures (juifs et chrétiens), ne pratiquent pas la religion de la vérité, jusqu'à ce qu'ils paient, humiliés, le tribut" (29)

- "O croyants, combattez les infidèles qui sont près de vous. Qu'ils trouvent en vous de la rudesse. Et sachez que Dieu est avec ceux qui le craignent" (123)

- "Dieu a acheté aux croyants leurs personnes et leurs biens contre le Paradis qui leur est réservé. Ils combattront au service de Dieu, tueront et seront tués. C'est là une promesse certaine dont Dieu s'est imposé la réalisation dans le Pentateuque, l'Evangile et le Coran" (111).

Toute cette violence reçoit naturellement la bénédiction divine, comme dit la sourate VIII:

"Vous n'avez pas tué vos ennemis. C'est Dieu qui les a tués. Lorsque tu portes un coup, ce n'est pas toi qui le porte, mais Dieu qui éprouve les croyants par une belle épreuve" (verset 7).

Coupés de leurs contextes, de tels versets résonnent aujourd'hui de manière effrayante. Mais ils ne peuvent se comprendre qu'en référence à une époque de guerre

Que veut dire "combattez les infidèles!"? Ou "combattez les gens du Livre", c'est-à-dire les juifs et les chretiens, "jusqu'à ce qu'ils paient la capitation"? La "capitation" était un impôt payé par les non-musulmans (les musulmans étant redevables, quant à eux, de la zakhat, l'aumône religieuse).

Coupés de leurs contextes textuel et historique, de tels versets résonnent aujourd'hui de manière effrayante. Or, on voit bien qu'ils ne peuvent se comprendre qu'en référence à une époque de guerre où les camps s'identifiaient sur des critères religieux. Ou à une époque de constitution des premières sociétés musulmanes quand les identités religieuse et sociale étaient encore fortement marquées.

Coupés de leurs contextes textuel et historique, de tels versets résonnent aujourd'hui de manière effrayante. Or, on voit bien qu'ils ne peuvent se comprendre qu'en référence à une époque de guerre où les camps s'identifiaient sur des critères religieux. Ou à une époque de constitution des premières sociétés musulmanes quand les identités religieuse et sociale étaient encore fortement marquées.

L'exégèse sauvage des mots djihad et martyr

C'est cette contextualisation historique que refusent de faire les musulmans fondamentalistes. C'est une "instrumentalisation" politique des textes qui conduit aux appels à écraser "les infidèles, les juifs et les croisés". Tout se passe comme si, à la suite d'une exégèse sauvage du Coran et de relectures partielles et partiales de l'histoire de l'islam, avec ses phases de grandeur et d'humiliation, on renouait avec les "théologies de l'action armée" décrites par le grand philosophe Mohamed Arkoun (mort en 2010) et venues des origines de l'islam.

Elles ont traversé tout le dernier millénaire, inspiré des rapports de fascination et de répulsion par exemple entre islam et chrétienté, activé les luttes entre les empires arabe, ottoman, byzantin, jusqu'aux guerres récentes de "libération nationale" contre la colonisation honnie et contre l'"impérialisme" occidental, d'où sont nés les courants islamistes contemporains.

Dans ce texte, sont listées les principales raisons de cette "haine". La toute première:

"Nous vous haïssons, avant tout, parce que vous êtes des mécréants; vous rejetez l'unicité d'Allah - que vous en ayez conscience ou non."

Un peu plus loin:

"De la même manière que votre mécréance est la raison première pour laquelle nous vous haïssons, votre mécréance est aussi la raison première pour laquelle nous vous combattons, parce que nous avons pour ordre de combattre les mécréants jusqu'à ce qu'ils se soumettent à l'autorité de l'Islam, ou bien en se convertissant à l'islam, ou bien en payant la jizyah -pour ceux qui ont cette option- et en vivant dans l'humiliation sous la loi des musulmans. Donc, même si vous deviez cesser de nous combattre, le meilleur scénario que vous puissiez espérer en état de guerre, serait que nous arrêtions nos attaques à votre encontre -si nous le jugions nécessaire- pour nous focaliser sur des menaces plus proches et plus immédiates, avant de finalement recommencer nos campagnes contre vous. (...) Donc à la fin, vous ne pouvez attendre un arrêt définitif à notre guerre contre vous. Au mieux, vous pourriez l'arrêter temporairement."

Les catholiques guerriers

Vers la fin du IV siècle, commence une vague de terreur et destruction organisée. Les invasions barbares en bouleversant tout l'Empire, vinrent lui confier un rôle inattendu. L'Église grandit au milieu des ruines générales, parce que seule elle conservait son organisation au milieu de la déroute des institutions civiles, et les Papes entrevirent très-bien qu'ils pourraient, avec un peu d'adresse, se créer au milieu de cette marée montante d'invasions une sorte de refuge salvateur combattant le mal.

Les empereurs Théodose II en Orient, Valentinien III en Occident jettent les bases légales génératrices des mesures qui nous ont privés de la presque totalité des auteurs anciens. Ils légalisent le totalitarisme chrétien : les païens perdent leurs droits civiques. Il est légal de détruire les temples païens. La lutte contre les hérésies est encouragée. Une censure impitoyable exercée par les moines sur les manuscrits qui a duré presque mille ans. Les manuscrits, pour nous parvenir ont dû franchir une barrière juridique doublée d'une censure ecclésiastique. L'analyse des textes qui nous sont parvenus montre que la censure s'est exercée pour éliminer tout ce qui allait à l'encontre de l'orthodoxie post-constantinienne. Les textes ont été remaniés, interpolés ou expurgés. Les œuvres des historiens romains de l'époque, compromettantes, sont détruites comme celles de Aufidus Bassis, Cluvius Rufus, Fabius Rusticus, Porphyre, Sénèque le Rhéteur, Servilius Nonianus.



Des hordes de moines sillonnent le territoire de l'Empire romain et se livrent à la ruine des temples et des idoles païennes avec une férocité telle qu'elle se propagera jusqu'à nous et qu'on appellera le terrorisme religieux. Contrairement aux Zélotes qui se battaient contre les visée politiques et hégémoniques de l'Empire romain, les moines, fort du protectorat romain, se livrèrent à un carnage qui avait aucun autre but que celui d'anéantir la religion païenne et de dénier aux infidèles le droit d'avoir des convictions religieuses autres que le christianisme. Plus encore, des mathématiciens, des astronomes, des philosophes étaient publiquement lynchés. C'est une attaque en règle contre toute la culture autre que chrétienne qui atteignit son paroxysme lorsque Théosophe II ordonna en 448 de brûler tous les livres antichrétiens surtout gnostiques.

Hypathie, la dernière grande mathématicienne de l'école d'Alexandrie, par ailleurs fille de Théon d'Alexandrie, directeur de la bibliothèque, est tuée et la bibliothèque mise en pièces par une foule de moines chrétiens inspirés par Cyrille, patriarche d'Alexandrie, que l'Église canonisera. Son assassinat marque un tournant : Après sa mort, de nombreux chercheurs et philosophes quittent Alexandrie pour l'Inde et la Perse, et Alexandrie cesse d'être le grand centre de l'enseignement et de la science du monde antique.

Le dernier accusé est le calife Omar (584-644), un proche de Mahomet. Les auteurs arabes du Moyen Âge le tiennent pour responsable de la destruction définitive des savoirs antiques en 642. Lorsque les armées musulmanes, en pleine expansion en Orient, prennent Alexandrie, il ordonne à ses généraux de détruire la bibliothèque ainsi que tout ce qu'elle renferme. Les militaires exécutent les ordres malgré les supplications des lettrés et des savants arabes. Le motif est le même que celui des chrétiens : seule compte l'histoire du prophète et de sa religion. Tous les autres écrits risqueraient de détourner la parole de Dieu.



Désormais, la science régressera en Occident, et ne retrouvera un niveau comparable à celui de l'Alexandrie antique qu'à l'aube de la révolution industrielle. Les travaux de l'école d'Alexandrie concernant les mathématiques, la physique et l'astronomie seront préservés, en partie, par les Arabes, les Perses, les Indiens et aussi en Chine. L'Occident, pour sa part, plonge dans l'obscurantisme et ne commencera à en sortir que plus d'un millénaire plus tard. ("Encyclopædia Universalis", Enrico Riboni)

Parmi ces textes de grandes érudition, l'œuvre de l'astronome Claude Ptolomée dont le fameux Megale Syntaxis ("Grande Composition") d'une richesse considérable est miraculeusement sauvé de l'obscurantisme par les savants arabes qui le traduiront sous le nom de Almageste, un chef d'œuvre d'analyse scientifique et une synthèse de toute l'astronomie antique. Ptolémée aura révolutionné la vision qu'ont eu les hommes du monde pendant pas moins de 1 500 ans ! Cet astronome grec a établi un système ordonné de notre Univers, alors réduit au système solaire, basé sur le géocentrisme. Pourtant, avant Ptolémée déjà, Aristarque (-310 / -230) avait supposé que la Terre

tournait sur elle-même et autour du Soleil, mais ses idées furent considérées comme impures et donc rejetées.

Dans la vieille Antiquité, les astronomes croyaient qu'on pouvait lire la destinée des hommes dans les astres, l'observation du ciel était d'ailleurs réservée aux prêtres, qui étaient alors considérés comme des fonctionnaires chargés d'annoncer après examen du ciel les évènements intéressant l'état. Il fallut attendre le VIème siècle avant J.C. et l'apport des savants grecs, dont faisait partie Ptolémée, pour que s'instaure enfin une rationalité scientifique, basée sur des observations précises et rigoureuses, écartant magie, astrologie et surnaturel dans l'interprétation des phénomènes célestes. Ptolémée partait du principe que le cercle était le fondement de l'univers car il était une figure parfaite et divine. L'univers est alors une série de sphères s'imbriquant les unes dans les autres. En effet, il établit une théorie du mouvement des planètes, de la lune et du soleil basée sur diverses tables de calculs (les Tables faciles). Ces tables de calculs serviront ensuite de base de données à la composition de plus grand traité d'astrologie de l'Antiquité : la Tetrabible de Ptolémée.

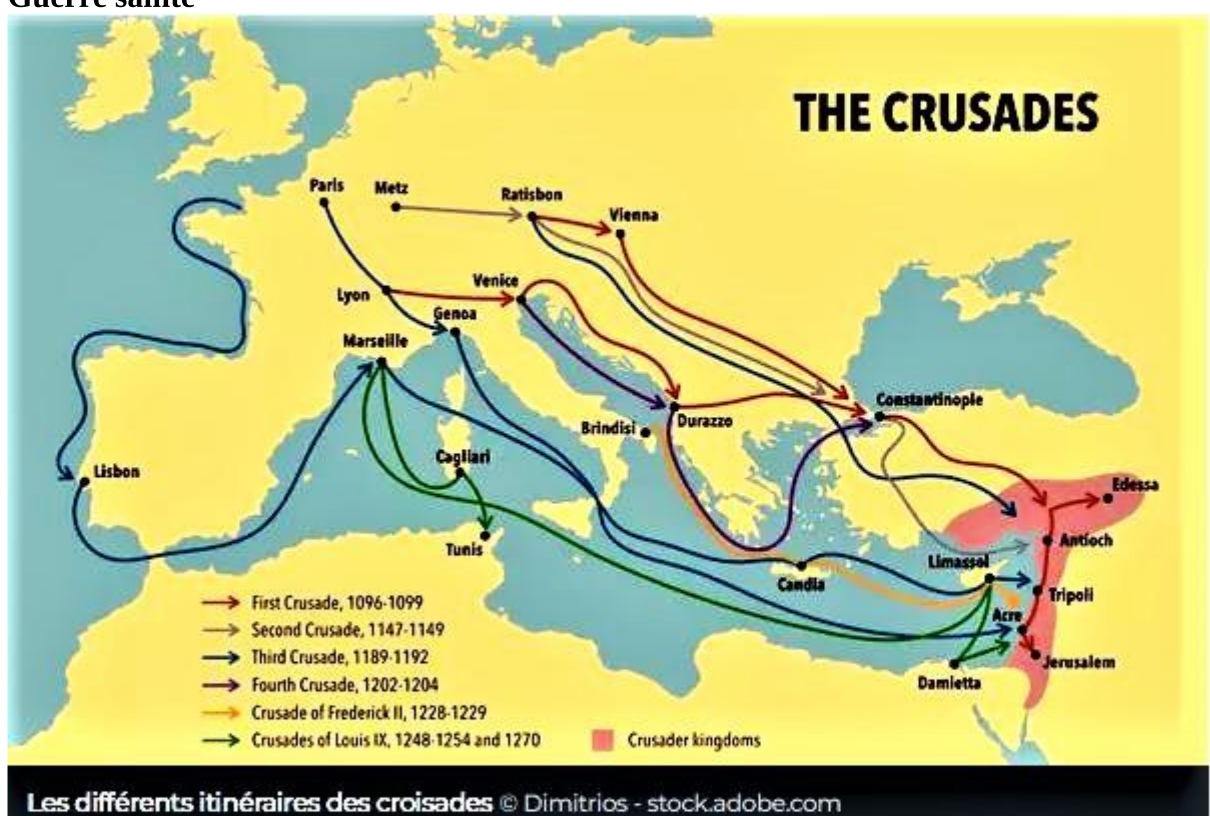
Mais la mythologie étant encore trop ancrée dans la culture, la science s'effondre dans des querelles mystiques des adeptes, ceci ajouté au rejet du monde chrétien qui était hostile à ce savoir païen. Les idées scientifiques du savoir grec sombrent dans la confusion la plus totale, engendrant une décadence de la science grecque toute entière … Rome, qui domina alors le monde, ne s'intéressa pas aux mathématiques dans un contexte scientifique, autre que militaire. Heureusement, les manuscrits des savants grecs seront conservés et recopiés par des moines dès le VIème siècle, ainsi que par les astronomes arabes qui recueilleront l'héritage du monde grecque. L'apport des savants grecs n'est donc pas perdu.

Le massacre des païens, leur déportation, la confiscation de leurs biens visaient simplement à établir l'hégémonie du christianisme sur l'Empire et ainsi accomplir la vengeance des humiliations passées. Tout ceci démontre, encore une fois et ce depuis la Mésopotamie en passant par l'Iran et la Palestine, que le despotisme politique inhérent aux concepts religieux a sérieusement contaminé le christianisme européen naissant. Cette contamination, cette recherche des puissances temporels que sont la richesse et le pouvoir hégémonique donnera naissance, véritable trahison du message christique, à la théologie de la domination universelle comme système de l'Unité totale. La politique des Papes, ceux des temps modernes comme ceux du Moyen-Age, a toujours été de s'opposer à la constitution d'un royaume concurrent de l'Église.

La guerre pose en effet des problèmes à l'Église : vaincre, c'est tuer, massacrer ; la guerre est donc inhumaine, voire barbare. Il y a une tension entre cette évidence et la légitimation du combat contre la barbarie, l'ennemi auquel l'on a dénié tout ou partie de son statut d'homme - l'infidèle ou l'hérétique.

L'Église a admis le principe que la guerre juste peut poursuivre des fins morales : conçue comme acte d'amour envers le prochain, elle prétend empêcher les pécheurs de poursuivre dans la voie du péché. La perspective théorique de l'Église est de tenter d'imposer des limites à la guerre qu'elle est amenée à justifier, d'en amoindrir les maux, anticipant en quelque sorte.

Guerre sainte



Les différents itinéraires des croisades © Dimitrios - stock.adobe.com

Au cœur de la bataille, les étendards et les drapeaux portent des inscriptions religieuses, les saints sont invoqués au combat, les crucifix et les reliques accompagnent les combattants ; un combat qui est aussi le lieu de toutes les superstitions. C'est dieu s'incarnant dans la violence, temps théophanique où la reconnaissance de la Vérité passe par l'acte de violence, puisé dans le discours religieux et justifié par celui-ci. Au cœur de la guerre, il y a une mutation du combat physique en combat spirituel ; dans cette perspective, la guerre est un acte de piété et de purification : elle est sacralisée.

Cette force va assurer la victoire sur l'ennemi, et c'est la perception que l'on a de l'ennemi qui sanctionne la sacralité du combat. L'ennemi, c'est l'autre, c'est le barbare, l'incroyant, l'inhumain. Il faut l'éradiquer pour établir la paix éternelle, la pax romana, la " paix de Dieu ". Anéantir l'autre est une condition de l'établissement de l'unité du genre humain dans l'unité de la foi. La guerre se clôt par la mort de l'ennemi de dieu, mort de purification, offrande sacrificielle. Aux confins de cet horizon-là, il y a la spiritualité du soldat, jusqu'à l'expérience mystique de la violence, du sacrifice et de la

mort. La guerre comme instrument de salut et de purification était au cœur de la spiritualité des Croisés, comme elle le sera chez les soldats de 1914-18.

Avec la culture de guerre, on est au cœur de l'intimité du sentiment religieux dans une époque de radicalité des passions : miracles, prophéties, superstitions, manifestations sacrales, dévotions collectives ; réveil religieux, terre de mission, mobilisation par la foi et esprit de sacrifice. C'est là un formidable terrain d'analyse des spiritualités comme des pratiques populaires : il manifeste à la fois la dévotion dans le combat et l'eschatologie de la paix qu'il suscite, la perspective de la rédemption qu'offre l'ultime bataille, la guerre nécessaire faite pour définitivement tuer la guerre et clore le cycle de la violence.

Le retour de Satan

Il est urgent de faire entrer à nouveau le Diable dans la danse. Et c'est le Père de l'Église Clément d'Alexandrie, qui le premier, ouvrit le bal macabre. Il jette l'anathème sur les dieux des autres religions : "La parole prophétique est que tous les dieux des nations sont des images de démons." Il s'agit d'une véritable déclaration de guerre, d'une machination infernale contre Zeus, Jupiter, Baal, Mazda, Mithra et contre toutes les populations concernées vouées, comme il s'en dit, à l'interdit.

L'intransigeance des Zélotes refait surface mais cette fois-ci cautionner par le pouvoir ecclésiastique. La terreur, à nouveau, annonce l'imminence de l'Apocalypse et du salut mais contrairement aux temps des premiers Zélotes, la terreur promulguée par l'Église est synonyme de terrorisme d'État ; l'impérialisme mystique copie l'impérialisme politique.

La période qui s'étend du xie au xiiie siècle est, pour l'Occident, le temps d'un profond changement. L'aristocrate devient noble, le guerrier chevalier. Figure quasi emblématique de la société médiévale, celui-ci n'a pourtant pas toujours été à l'image du valeureux Ivanhoé cher à Walter Scott.

Au cours des décennies suivant l'An Mil, l'homme de guerre profite de l'incapacité du roi à s'imposer en dehors d'un maigre territoire comprenant l'Île-de-France et l'Orléanais. Il emploie ses armes pour s'affirmer au sein de la société, abusant bien souvent de sa force. Soucieux de maintenir l'unité de la communauté, les clercs ont des intérêts proches de ceux des puissants laïcs qui désirent contrôler le monde turbulent des milites. Ils tentent, ensemble, d'imposer la Paix de Dieu et exhortent le combattant à veiller sur l'usage qu'il fait de son épée. Le saint guerrier se révèle être, dans ce contexte, le support efficace et performant de la pastorale. Encourageant le bellator, le spécialiste de la guerre, à s'engager dans de bons combats, il contribue à la valorisation de sa fonction et tend aussi à légitimer sa situation sociale.

Le choc de 1099
Lancé à Clermont en 1095 par le pape Urbain II, l'appel à la croisade connaît un grand succès. C'est en masse que les chrétiens d'Occident, puissants ou non, entreprennent le voyage vers la Palestine pour libérer les Lieux saints. La plupart des croisés nourrissaient donc l'espoir de voir le Christ revenir glorieux sur le mont des Oliviers. « La marche des chrétiens vers le Sépulcre était, [ainsi que l'écrit Jean Flori, considérée comme] un prélude nécessaire à la survenue de l'Antéchrist à Jérusalem en

vue du dernier combat de l'Histoire ; la croisade, dans ce sens, était une ébauche de réalisation des prophéties apocalyptiques. » Jérusalem est prise le 15 juillet 1099, mais l'euphorie laisse rapidement place à un sentiment d'échec car l'évidence s'impose. Alors que le Sépulcre est bien aux mains des chrétiens, le Christ n'a pas posé le pied sur le mont des Oliviers. La victoire des croisés n'a provoqué ni la fin des temps ni le règne du Fils de Dieu. La preuve de leur incapacité à mener un combat comparable à celui de l'archange Michel est apportée et elle est indéniable.


1097 - Prise d'Antioche par les croisés

Le constat n'est pas sans conséquences. Il provoque un profond changement dans la perception des expéditions en Terre sainte. Celles-ci sont toujours encouragées, comme toute expédition militaire destinée à défendre ou à diffuser la foi, mais elles sont désormais dénuées de toute dimension eschatologique. Les implications sont multiples et, parmi celles-ci, la redéfinition de la place et du rôle accordés aux guerriers par les autorités de l'Église n'est pas la moindre.

Dans le courant de la première décennie du xiie siècle, Robert, moine de Saint-Remi de Reims, Pierre Tudebode, clerc de Civray, Baudri, abbé de Saint-Pierre de Bourgueil-en-Vallée, Guibert, abbé de Nogent, ou encore l'auteur de ce qui est communément appelé l'Histoire anonyme de la première croisade rédigent des chroniques de l'expédition en Palestine. Relatant, entre autres, des batailles telle celle d'Antioche en juin 1098 au cours de laquelle des saints guerriers viennent soutenir les efforts des troupes chrétiennes, ils présentent une version des faits qui témoigne du changement survenu entre le xie et le xiie siècle.

La différence la plus aisément perceptible concerne l'identité des saints. Michel, Pierre et Marie sont abandonnés au profit de Démétrius, Théodore, Maurice, Mercure et de l'omniprésent Georges que suivent des soldats aussi innombrables qu'éclatants de blancheur. Ces choix ne s'expliquent pas uniquement par une volonté de copier les dévotions des chrétiens orientaux pour les saints guerriers.

Maurice et ses compagnons de la légion thébaine comme Georges sont en effet connus en Occident bien avant le xie siècle. Plusieurs manuscrits comprenant le récit de leur vie et, en l'occurrence, de leur martyre ont été conservés et témoignent de la vitalité de leur culte avant la croisade. Le saint d'Agaune comme le Cappadocien sont d'ailleurs déjà l'objet d'une vénération caractérisée par sa dimension guerrière et aristocratique. Ils sont, en effet, invoqués pour la victoire des armées du prince et pour la protection du combattant. Ils ne sont pourtant pas vecteurs d'un message invitant spécifiquement à affronter les Sarrasins et à reconquérir les Lieux saints. Les années qui suivent la première croisade sont cependant marquées par les efforts des clercs pour développer leur culte et encourager les hommes de guerre à suivre les exemples qu'ils incarnent. On observe en particulier une multiplication des sculptures et des peintures qui, souvent consacrées à saint Georges, le montrent semblable en tout aux combattants du moment.

Tout cela pourrait sembler anodin ou être imputé au hasard s'il n'y avait pas, au même moment, des indices d'une volonté évidente de distinguer saint Michel des combattants, saints ou non. De fait, alors qu'il assistait les chrétiens dans leurs luttes contre les musulmans au xie siècle, l'archange ne compte plus, aux xiie et xiiie siècles, parmi les saints qui interviennent sur les champs de bataille. Il était, dans l'iconographie, équipé comme les hommes de guerre du moment afin d'affronter le dragon, mais sculptures, vitraux et peintures qui lui sont consacrés après 1100 le montrent de plus en plus vêtu d'une grande aube, debout sur le monstre, employant des armes et une technique de combat étrangères aux combattants du moment.

Si la coïncidence de ces évolutions intrigue, le fait qu'elles soient inverses est évident, que la première croisade soit un moment clé dans le processus semble indéniable. Mentionner de nombreux saints est un procédé qui permet aux autorités de l'Église de souligner l'importance du soutien divin à l'entreprise des croisés et de valoriser ces expéditions en Terre sainte. Il y a toutefois, dans les choix qui sont faits, plus qu'un désir d'élaborer un enseignement qui soit adapté aux guerriers et qui tienne compte de leur singularité. Omettre Michel pour citer d'autres guerriers du sanctoral contribue à circonscrire l'action des combattants en définissant un cadre qui la légitime en la privant, dans le même temps, de toute dimension eschatologique. Les combats entrepris pour la défense et la diffusion de la foi sont de bons combats, mais ils s'inscrivent désormais dans une perspective qui n'est qu'humaine et horizontale. Œuvrer, avec l'archange, pour réunir les conditions favorables à la parousie n'est pas – n'est plus – du ressort des hommes de guerre.

La réaction des combattants chrétiens au moment où Georges et ses compagnons apparaissent sur le champ de bataille conforte l'hypothèse d'une définition restrictive de leur rôle et de leurs aptitudes après 1099. Les chroniqueurs s'accordent en effet pour noter qu'ils « ignorent » le renfort qui leur est apporté. Le verbe retenu est ignorare. En latin classique, il signifie « ignorer », « ne pas avoir la connaissance », et peut exprimer l'idée qu'ils ne se rendent pas compte de ce qui se passe. Il possède

toutefois un sens particulier pour les auteurs chrétiens, car l'ignorance de Dieu et de ses mystères caractérise le païen.

Alors qu'au xie siècle, les combattants chrétiens avaient la certitude d'une intervention divine en leur faveur, qu'ils étaient en mesure de comprendre le secours que leur apportaient Michel, Pierre et Marie, qu'ils s'en réjouissaient au point d'en pleurer, ils se révèlent, devant Antioche et surtout sous la plume des clercs du début du xiie siècle, incapables de reconnaître le miracle et la bienveillance de Dieu. N'ayant qu'une vision humaine des événements, ils sont effrayés et inquiets de voir surgir des soldats qui pourraient renforcer les rangs de leurs adversaires. La situation change quand ils prennent conscience que les cavaliers qui s'élancent sur le champ de bataille sont l'aide que Dieu leur apporte.

La plupart des auteurs utilisent cognoscere pour préciser ce changement. Ce verbe peut être traduit par « apprendre » ou « reconnaître », et il implique, dans une acception chrétienne, à la fois la connaissance de Dieu et la compréhension de son dessein. Guibert de Nogent préfère comperire, pour souligner qu'ils font une véritable découverte. L'objectif est, pour tous ces auteurs, d'insister sur la différence voire l'opposition fondamentale qu'il y a entre les deux états que connaissent successivement les guerriers et de mettre l'accent sur leur impossibilité à discerner le surgissement du surnaturel.

Bien qu'ils soient chrétiens, les croisés ne peuvent parvenir, seuls, à appréhender ce qui relève de Dieu et de la sphère du sacré. Les chroniqueurs font souvent mention d'un évêque. Observant les faits à la lumière du dessein divin, celui-ci a une perception de la réalité qui échappe aux guerriers jusqu'au moment où il les invite à regarder les troupes célestes qui les rejoignent et leur dévoile l'identité des hommes tout de blanc vêtus qui se dirigent vers eux. Sa capacité à assurer le lien entre les hommes et Dieu et à rendre le divin compréhensible pour le laïc contribue à sa valorisation. Celle-ci est d'autant plus évidente que sa médiation est présentée comme indispensable et nécessaire. Seule son intervention, en effet, permet aux soldats de se défaire de leur « ignorance » pour accéder à la « connaissance ». Les textes témoignent donc, après 1099, d'une définition restrictive du rôle du combattant, mais aussi, au même moment, d'une insistance sur la singularité du clerc et de sa fonction au sein de la société.

Les écrits qui témoignent de ces évolutions concomitantes et inverses sont cependant l'œuvre de membres du clergé. À ce titre et par ces œuvres, ceux-ci participent au projet de réforme de l'Église initié dans la seconde moitié du xie siècle. Fondé sur l'idée d'une supériorité du pouvoir spirituel sur le temporel, celui-ci vise à dégager l'Église de l'emprise des laïcs, puis à conforter l'autorité de l'évêque, chef spirituel de la communauté. L'année 1099, avec la prise de Jérusalem et le non-retour du Christ, pourrait alors, dans ce contexte, marquer plutôt une accélération brutale du mouvement qu'une véritable rupture.

Saladin, le sultan glorieux musulman

En 1187, les croisés sont sévèrement battus par les musulmans lors de la bataille de Hattin. Avec cette victoire éclatante, Saladin s'ouvre les portes du royaume de Jérusalem.

Unis sous l'autorité de Saladin, les musulmans pénètrent dans l'Etat latin d'Orient dès le mois de mars 1187. Le 1er mai, des cavaliers sarrasins tombent sur un détachement d'Hospitaliers et de Templiers. La bataille de la Fontaine du Cresson est un massacre et seule une poignée de chevaliers chrétiens parvient à s'enfuir. Afin de forcer les Francs à venir à lui, Saladin fait ensuite le siège de Tibériade. Le 2 juillet, l'ost croisé se met en route à travers les plaines arides. Manquant de ravitaillements, les soldats souffrent rapidement de la chaleur et de la soif. Au matin du 4 juillet 1187, les chrétiens sont encerclés par les musulmans qui incendient les broussailles. Le vent pousse la fumée brûlante vers les hommes de Guy de Lusignan déjà accablés par la fournaise… Sur les hauteurs de Hattin, près du lac de Tibériade, en Galilée, le choc entre les deux armées est d'une rare violence. Les croisés, fatigués et désorganisés, tentent de percer les lignes sarrasines. Cependant, le gros des forces franques est acculé sur les cornes de Hattin, un piton rocheux dominant la plaine…

A l'issue de la bataille de Hattin, les 300 Hospitaliers et Templiers survivants sont décapités et les autres croisés sont réduits en esclavage. Les auxiliaires turcs au service des Francs sont quant à eux mis à mort pour apostasie… Saladin exécute personnellement Renaud de Châtillon pour ses crimes contre l'Islam en lui coupant la tête.

Alors que l'idéal de l'homme de guerre n'est pas de mourir, mais plutôt de conserver la vie en accomplissant, si possible, nombre d'exploits, les combattants chrétiens peuvent, à partir des dernières années du xiie siècle, concevoir l'idée de perdre leur vie en mettant leurs armes au service de la foi. L'apparition du supplice des saints guerriers dans l'iconographie qui leur est consacrée quand leur exécution n'est plus l'élément qui les caractérise dans les textes ne fait d'ailleurs que renforcer cette interprétation. Exemplaire dans l'exercice de la violence, le combattant martyr l'est aussi dans la mort.

La victoire écrasante de Saladin à Hattin lui ouvre les portes de la Palestine. Après avoir anéanti la chevalerie franque, le monarque musulman s'empare de plusieurs forteresses. Il lance ensuite son armée vers Jérusalem, qu'il assiège le 20 septembre. Néanmoins, les défenseurs sous le commandement de Balian d'Ibelin se battent avec l'énergie du désespoir. Pour gagner du temps, le sultan se résout à négocier la reddition de la Ville sainte qui tombe le 2 octobre 1187. Saladin peut à présent entreprendre la conquête des Etats latins d'Orient. Il enlève la plupart des places fortes chrétiennes et réduit leurs habitants en esclavage. Seules quelques villes lui échappent, comme Tyr, Tripoli ou Antioche. Rejeté par les barons qui lui reprochent le désastre de Hattin, Guy de Lusignan assiège Saint-Jean-d'Acre avec une petite troupe… La chute de Jérusalem, moins d'un siècle après sa conquête, retentit dans tout le monde chrétien. Une troisième croisade, commandée par Philippe Auguste, Richard Cœur de Lion et Frédéric Barberousse, est mise sur pied. Elle débute en 1189.

C'est ainsi que l'empereur romain germanique Frédéric Barberousse, le roi de France Philippe Auguste et le roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion se retrouvent sur les routes à destination de Jérusalem. Par une suite de concours de circonstance, Richard Cœur de Lion se retrouve seul sur le territoire. Barberousse est mort noyé et le roi de France a préféré rentrer chez lui. Faute de pouvoir conquérir Jérusalem, Richard Ier conclut un accord de paix (le traité de Jaffa) avec Saladin qui permet aux pèlerins de

pouvoir se rendre librement dans la Ville sainte. Ce compromis ne durera que trois ans.

Le nouveau pape Innocent III refuse d'en rester là. Après l'échec de la troisième croisade, il souhaite reconquérir les lieux saints qui se trouvent sous domination musulmane. Il appelle donc à une nouvelle croisade à destination de l'Égypte. Cette idée pousse le français Jean de Brienne sur les routes. Le chevalier sera fait roi de Jérusalem en 1210. Mais cette croisade est également un échec, car malgré toutes les protestations du pape, il est impossible d'empêcher les croisés de se retourner contre la ville de Constantinople, de s'en emparer et de la piller. Leur objectif est alors de replacer Isaac Ange et son fils, Alexis, sur le trône byzantin. Finalement, ils occupent eux-mêmes la ville et fondent l'Empire latin d'Orient, qui survivra près de 60 ans.

La cinquième (1217-1221) et la sixième croisade (1228-1229)
En 1212, une croisade connue sous le nom de "croisade des enfants" est lancée sous l'impulsion de plusieurs prédicateurs en France et en Allemagne. Les miséreux et les enfants qui se sont jetés sur les routes n'iront pas bien loin. Sans perdre espoir, le pape Innocent III projette de lancer une cinquième croisade lors du quatrième concile du Latran. Il meurt avant de réaliser son voeu, qui est repris par son successeur, le pape Honorius III. La cinquième croisade se solde par la prise de Damiette et plusieurs échecs politiques. Il faut attendre la sixième croisade, entreprise par Frédéric II de Hohenstaufen, pour que la situation évolue légèrement. Il parvient en effet à obtenir quelques territoires d'Orient, dont Jérusalem, de manière diplomatique.

Quelles croisades Saint Louis a-t-il mené de 1248 et 1270 ?
L'avant-dernière croisade, la septième (1248-1254), qui résulte de la prise de Jérusalem par les musulmans, en 1244, mène sur les chemins de l'Orient le roi de France Louis IX, dit Saint Louis. Malgré de criantes victoires, Saint Louis ne peut toutefois pas lutter contre les épidémies de peste et il est fait prisonnier en 1250. Il retrouve la liberté grâce au paiement d'une rançon. Le roi s'engage ensuite dans la reconstruction du royaume de Jérusalem. Débutée en 1248, la septième croisade prend fin en 1254. La reine de France Blanche de Castille qui assurait la régence du royaume est en effet décédée en 1252 ; Louis IX doit reprendre en main la France.

La huitième (1270) et dernière croisade ne porte guère plus de chance à Saint Louis, puisqu'il y perd la vie en 1270. Après avoir pris la ville de Carthage, le roi est emporté par la dysenterie le 25 août 1270. Louis IX est canonisé en 1297 et devient Saint Louis.

28 mai 1291 - Les croisés perdent la Terre sainte
Les possessions des croisés en Terre sainte tombent définitivement entre les mains des musulmans avec la chute de Saint-Jean-d'Acre (aujourd'hui Akko, port de pêche d'Israël). La ville avait été prise par les Croisés et remise au roi Baudouin Ier en 1104. Après un long siège imposé par les Mamelouks sous la direction de al-Ashraf Khalil, une partie de la muraille nord cède et la ville est conquise malgré la résistance des Templiers et des chevaliers de l'Hospital.Le temps des croisades est terminé.
En parallèle des croisades, les conflits avec le monde musulman se poursuivent dans la péninsule ibérique où la Reconquista espagnole est déjà bien entamée. En France, la lutte contre l'hérésie cathare mènera à un autre type de croisade, la plus connue étant la croisade contre les Albigeois entre 1209 et 1229.

La croisade contre les Cathares
La décadence morale qui frappe l'Occident autour de l'an mil encourage l'apparition de mouvements religieux réformateurs. De la même manière, la déchéance du clergé, dont les moeurs sont loin d'être exemplaires, augmente l'ampleur des critiques contre l'Église et favorise un retour à la pureté religieuse des premiers chrétiens. Ainsi, le détachement envers les richesses matérielles et l'imitation du Christ que prônent les hérétiques attirent à eux une partie de la population.

Pour combattre la popularité des mouvements hérétiques, l'Église propose une oeuvre de restauration spirituelle qui, à la fin du XIe siècle, se traduira par la réforme grégorienne, qui luttera notamment contre le relâchement des moeurs du clergé et contre l'achat et la vente de choses spirituelles telles que les sacrements.

Malgré les succès de cette réforme, dont le pape Grégoire VII est l'un des principaux artisans (d'où le nom de réforme grégorienne), les hérésies continuent de se développer et sont présentes dès le début du XIIe siècle dans un certain nombre de régions. Si bien qu'une cinquantaine d'années plus tard, le catharisme est déjà solidement implanté dans le Languedoc.

La doctrine cathare, contrairement au catholicisme selon lequel Dieu est le créateur de toutes choses, impute au diable la création du monde matériel. Rejetant ainsi tout ce qui vient du monde visible, les cathares professent que Jésus n'a eu qu'une apparence humaine. Puisqu'il ne s'est pas incarné, Jésus ne peut être présent lors de l'eucharistie, c'est-à-dire que le pain et le vin ne se transforment pas en corps et en sang. La transsubstantiation, si chère au catholicisme, est ainsi niée.

Il est bien évident que l'Église catholique ne peut accepter la propagation d'une telle doctrine, qui ne fait que corrompre et éloigner du vrai salut l'âme des fidèles. Mais il lui est impossible de vaincre par la seule prédication une doctrine soutenue et protégée par les élites locales. Comme la persuasion ne suffit pas, il faut trouver autre chose. Ce sera la croisade contre les Albigeois, nom donné aux cathares du sud de la France.

Au début de juillet 1209, les croisés quittent Lyon en direction du sud. La première grande cité à s'ériger devant eux est Béziers. Le 21 juillet, l'armée croisée dispose ses tentes en vue d'un siège. Dans l'espoir de négocier, l'évêque de la ville rejoint le camp ennemi. Il revient avec la proposition suivante: Béziers sera épargnée si les catholiques consentent à livrer leurs concitoyens reconnus pour leurs croyances hérétiques. Le marché est rejeté avec indignation. En plus d'un soutien total envers ses concitoyens cathares, il faut voir dans ce refus de la population catholique la ferme volonté de préserver les libertés de sa ville. Les habitants de Béziers sont bien conscients qu'il s'agit de conserver leur indépendance face aux grands seigneurs du nord. Les croisés doivent bien comprendre que les catholiques du sud feront passer leurs intérêts nationaux avant tous les autres. Dès le départ, cette guerre religieuse prend un caractère de résistance nationale qu'elle gardera jusqu'au bout.

C'est alors que le drame se joue. Les croisés arrivent aux portes de la ville en même temps que les fuyards et réussissent à y pénétrer, suivis de peu par toute l'armée alertée par le bruit de l'échauffourée. C'est à ce moment, alors qu'ils envahissent la

ville, que des croisés demandent à Arnaud Amaury, légat du pape, comment distinguer les hérétiques des catholiques. Sa réponse est expéditive et sans appel: «Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens.» Partout dans la ville règnent alors tueries et massacres. Des milliers de personnes périssent. Après quelques heures, la riche ville de Béziers n'est plus qu'une ville pillée, ruinée et jonchée de cadavres. Inspirés par une telle victoire, les croisés poursuivront la lutte dans tout le Languedoc.



Il est malheureusement impossible d'affirmer qu'Arnaud Amaury a bel et bien prononcé cette parole devenue célèbre. Elle traduit bien, par contre, l'état d'esprit de ces croisés qui combattirent l'hérésie cathare. Ainsi, pour les grands seigneurs du nord, il était convenu de passer par l'épée tous ceux qui leur résisteraient. Arnaud Amaury, de son côté, sut également se montrer digne d'une telle déclaration lorsqu'il écrivit au pape Innocent III: «Les nôtres, n'épargnant ni le sang, ni le sexe, ni l'âge, ont fait périr par l'épée environ 20 000 personnes et, après un énorme massacre des ennemis, toute la cité a été pillée et brûlée. La vengeance divine a fait merveille.»

Malgré sa violence, la croisade contre les Albigeois (1209-1229) sera, du point de vue religieux, un échec. Le catharisme se maintiendra, en effet, encore longtemps dans le midi de la France. Il faudra attendre la prise de la fameuse forteresse de Montségur en 1244, où périront sur le bûcher plus de 200 hérétiques, pour que le mouvement cathare décline de plus en plus jusqu'à sa disparition totale au début du XIVe siècle.

Le grand gagnant de cette croisade sera finalement le royaume de France qui, par le traité de Meaux-Paris signé en 1229, mettra en place le mécanisme infaillible qui mènera au rattachement du Languedoc à la couronne française.

Des combats pour hâter la parousie

Tous les auteurs s’accordent pour souligner la victoire des chrétiens, mais la similitude ne s’arrête pas là. Si chacune de ces batailles est marquée par l’intervention

de saints, guerriers ou non, cette irruption du surnaturel dans le cours naturel des choses ne surprend pas puisqu'elle était attendue. Elle ne provoque d'ailleurs que satisfaction, larmes de joie et réconfort. La reconnaissance de ces renforts célestes comme un secours venu d'en Haut ne pose aucun problème aux combattants.

L'identité des saints est une information importante pour saisir la portée de la mission que doivent assumer les hommes de guerre. Si Geoffroy Malaterra mentionne saint Georges, les deux autres auteurs préfèrent l'association des trois figures majeures du sanctoral que sont Marie, Pierre et Michel. Ce choix n'est pas anodin. Retenir le premier évêque de Rome et la mère du Christ est un moyen de dégager l'affrontement des réalités politiques du temps. Les guerriers engagés dans la bataille ne sont plus seulement des hommes d'une cité ou d'un royaume : menés par la Vierge et le « prince des apôtres », ils sont avant tout des membres de l'Église. La présence de l'archange ne ferait que conforter cette idée, puisqu'il est « prince de l'Église ». Elle semble cependant avoir une signification supplémentaire. Plus disert qu'André de Fleury, l'auteur du poème note que Michel sonne de la trompette comme s'il s'agissait de faire face au dragon de l'Apocalypse. Cette indication témoigne d'une assimilation des Sarrasins à l'Antéchrist, et tend, de ce fait, à établir une identité, au moins dans l'essence, entre les guerres menées par les chrétiens contre les musulmans et la lutte de saint Michel contre le dragon. L'association n'est pas sans conséquences. L'apôtre Jean affirmant, en effet, que le triomphe de l'archange sur le monstre rend le retour du Christ possible, les expéditions des chrétiens contre les Sarrasins sont, elles aussi, considérées comme un moyen qu'ont les hommes de participer à l'accomplissement de la mission de l'archange et, ainsi, de hâter la parousie.

Second avènement attendu du Christ glorieux.
L'idée que les hommes puissent, à leur niveau, accélérer le déroulement du dessein divin en réunissant les conditions indispensables au second avènement du Christ n'est pas spécifique aux années qui voient l'organisation de la première croisade, ni même au xie siècle. Les campagnes militaires carolingiennes avaient pour objectifs la conquête de nouveaux territoires et la domination des peuples voisins, mais aussi – déjà – la conversion de ces derniers au christianisme, l'annonce de l'Évangile à tous les habitants de la Terre étant une des conditions nécessaires au retour du Christ.

L'originalité des textes étudiés ici viendrait plutôt, dans ce contexte, de l'absence de roi. L'effondrement de l'empire bâti par Charlemagne et ses successeurs provoque un profond bouleversement sociopolitique que nombre d'historiens désignent par l'expression « mutation féodale ». Survenue au tournant des xe et xie siècles, celle-ci se caractérise par un émiettement du pouvoir central et par la récupération, par les guerriers plus ou moins aristocratiques, de fonctions que le prince n'est plus en mesure d'assurer. On compte parmi celles-ci la protection de l'Église et celle des plus faibles. Mais les guerriers n'héritent pas du rôle de médiateur entre les hommes et Dieu que revendiquait l'empereur carolingien. Ils ont désormais vocation à s'engager, comme le faisait le Carolingien, dans des combats qui visent à créer un contexte favorable à la parousie. Ils n'ont, de ce fait, aucune difficulté à identifier le secours que Dieu leur apporte sur le champ de bataille.

Les croisades en Espagne

Pendant près de huit siècles, la péninsule ibérique a connu sur son sol de grands États musulmans.

Cette présence et la " Reconquête " chrétienne qui s'en est suivie ont profondément imprégné l'Espagne moderne et forgé le tempérament de ses habitants. Il n'est que de voir sur les routes d'Andalousie les clochers aux allures de minarets, résultat de la transformation d'anciennes mosquées en églises.

Zone de friction, trait d'union
Al-Andalous est le nom ancien de l'Espagne musulmane, dérivé de Vandalousie ou Andalousie, nom donné au sud de l'Espagne après qu'il fut brièvement occupé au Ve siècle par les Vandales, une tribu venue d'outre-Rhin.

En avril 711, 6 000 guerriers musulmans débarquent en Espagne et défont l'armée du roi Rodrigue à Guadalete. Ils s'autorisent même des incursions au-delà des Pyrénées, jusqu'à Poitiers, et soumettent pendant quelques années la Septimanie (le Languedoc actuel). Quand le califat omeyyade de Damas est renversé par des rivaux, un prince de l'ancienne dynastie se réfugie à Cordoue et fonde le premier État musulman indépendant en-dehors du califat.

Dès le VIIIe siècle, des seigneurs chrétiens héritiers de l'ancienne dynastie wisigothe se sont réfugiés dans la chaîne cantabrique, au nord-ouest, et de leurs nids d'aigle, ont entamé une laborieuse reconquête avec l'aide des Francs d'outre-Pyrénées. Il s'ensuit que l'Espagne musulmane, rarement unifiée, n'a jamais occupé toute la péninsule mais elle a servi de trait d'union entre l'Occident et l'Orient. C'est par exemple au contact des érudits andalous, que le moine Gerbert d'Aurillac a découvert la numérotation " arabe " (en fait hindoue).

Abd er-Rahman Ier inaugure en 785 la mosquée de Cordoue, chef-d'oeuvre de l'art islamique, maintes fois agrandie jusqu'à devenir la plus grande mosquée du monde après celle de La Mecque. Elle en est l'une des plus belles.

Abd er-Rahman III prend le titre de calife et commandeur des croyants le 16 janvier 929, s'érigeant en chef suprême de ses sujets musulmans. Le califat connaît alors un Âge d'Or.

Au XIIe siècle, le médecin Averroès et le rabbin Moïse Maïmonide redécouvrent l'oeuvre d'Aristote. Leurs traductions et travaux vont nourrir en Occident l'école scolastique.

La Reconquista chrétienne

Après l'An Mil, le califat ne tarde pas à décliner. Dans les années 1030, il éclate en une myriade d'émirats indépendants, les " reyes de taifas " (en espagnol, rois de factions). Au nombre de quelques dizaines, ils se querellent sans fin et nouent au besoin des alliances avec les royaumes chrétiens du nord. Ces petits royaumes dynamiques prennent l'avantage en 1037 avec la fusion des royaumes de León et de Castille, ainsi que de la Galice.

En 1085, Alphonse VI le Vaillant enlève Tolède cependant qu'Henri de Bourgogne se taille un comté puis un royaume de Portugal à l'embouchure du Douro, autour de

Porto. Rodrigue Diaz de Vivar, entré dans la légende sous le surnom de Cid Campeador, s'empare quant à lui de Valence pour son propre compte en 1094.

Soumis à tribut et proches de l'effondrement, les Maures font appel aux Almoravides du Maroc qui défont le roi de León et Castille et reconstituent sous leur férule l'unité de l'Espagne musulmane. Mais ils sont chassés du pouvoir en 1154 par une dynastie berbère elle aussi venue du Maroc et attachée à un islam rigoriste, les Almohades.
Le pape Innocent III appelle alors les chevaliers d'Occident à se joindre à une croisade et, le 16 juillet 1212, les Almohades sont écrasés à Las Navas de Tolosa.

De l'Espagne musulmane, il ne reste bientôt plus que l'émirat de Grenade, vassal du roi de Castille. Il va survivre cahin-caha pendant plus de deux siècles, jusqu'à ce que les troupes espagnoles l'investissent et renversent le dernier souverain nasride. C'en sera fini de la présence musulmane en Espagne.

1095-1291 - Bilan des croisades
L'épopée des croisades a débuté en 1095 avec l'appel du pape Urbain II et s'est étiolée après la bataille de Hattîn, en 1187. Byzance sauvée !

Les croisades ont mis en branle dès 1095 plusieurs centaines de milliers de personnes (150 000 pour la première expédition militaire, 200 000 pour la malheureuse expédition de renfort de 1101, sans compter les pèlerinages populaires et les départs par petits groupes). Ces effectifs ont représenté environ 2 à 3% de la population adulte de l'Europe occidentale (environ 30 millions d'âmes) et une proportion beaucoup plus forte encore de la noblesse et de la chevalerie.

Les gens du peuple, pauvres paysans, ont quitté leurs foyers et risqué leur vie pour un pèlerinage d'une durée indéterminée en un pays inconnu et lointain. Ils sont partis pour prier sur le tombeau du Christ, mûs par une foi profonde, sincère et naïve, aujourd'hui difficile à comprendre.

Les guerriers se sont croisés en 1095 pour le même motif mais aussi et avant tout pour sauver l'empire byzantin, menacé d'être submergé par les Turcs Seldjoukides après leur victoire de Malazgerd. Ils y sont parvenus dès leur première expédition et ce succès a eu d'immenses répercussions sur la chrétienté et la civilisation européenne.

En effet, les défaites subies par les Turcs d'Anatolie ont offert aux Byzantins un répit qu'ils ont pu mettre à profit pour transmettre aux Occidentaux l'héritage hellénistique.

Faillite des États francs de Palestine
Pour le reste, le succès des croisades est mitigé. En un demi-siècle, les Francs sont arrivés à fonder en Palestine des États de type féodal en symbiose avec l'Orient (mariages, amitiés...).

Toutefois, les mésententes entre les barons et les maladresses des nouveaux arrivants, peu au fait des réalités du terrain, ont vite compromis cet équilibre fragile.

En 1146, l'union de la Syrie musulmane sous l'égide d'un seul souverain a placé les croisés sur la défensive. Un quart de siècle plus tard, en rassemblant Syriens et

Égyptiens sous sa coupe, le sultan Saladin a pris en tenaille les États francs et s'est donné les moyens de reconquérir Jérusalem.

Les croisés voulaient enlever la Terre sainte et le tombeau du Christ aux musulmans. Ils n'y sont parvenus que le temps de trois générations !



Les croisades, première entreprise occidentale de " colonisation ", ont finalement abouti à un échec et se sont soldées qui plus est par de nombreux combats, massacres et atrocités.

Paradoxe : les croisades, en dépit de leur faillite, ont sans doute eu sur la chrétienté occidentale un effet très bénéfique en détournant vers l'Orient un grand nombre de jeunes chevaliers, cadets de famille désargentés et brutes de tout poil !

Débarrassés de ces gêneurs, les monarchies européennes ont pu mettre fin aux guerres privées et instaurer des relations plus pacifiques entre les seigneuries féodales. Cette paix civile toute relative a ouvert la voie à un développement quasi-ininterrompu jusqu'au XXe siècle.

Cette période clé du Moyen-Âge a connu par ailleurs l'épanouissement de l'art roman et de l'art gothique, ainsi que l'émergence de la bourgeoisie. Elle s'est caractérisée par une exceptionnelle poussée démographique de l'Europe avec peut-être un quasi-triplement de la population en trois siècles.

C'est cette croissance démographique qui a rendu possibles les croisades. Ces dernières ont-elles contribué à l'essor de l'Occident ? L'ont-elles au contraire desservi ? Ont-elles affecté le monde islamique ?

Fossé culturel entre Orient et Occident

Deux siècles de croisades n'ont abouti en Orient à aucune construction viable.

- Ressentiment arabe
Les croisades ont pu élargir le fossé entre musulmans et chrétiens et susciter en Orient un ressentiment à l'égard des Occidentaux. C'est ce que les Frères musulmans ont affecté de croire au XXe siècle pour justifier leur rejet de l'Occident. Mais n'exagérons rien : l'impuissance politique des Arabes doit infiniment plus aux invasions turques et mongoles et à leurs propres carences qu'à la brève équipée des croisés.

- Ressentiment grec
Les croisades ont par ailleurs creusé un abîme d'incompréhension entre la chrétienté grecque d'Orient et la chrétienté latine d'Occident, avec des répercussions durables pour la construction européenne. À la désastreuse IVe croisade revient la responsabilité de la rupture définitive entre ces deux pans de la chrétienté.

Pour l'historien Jacques Le Goff, le seul bénéfice des croisades (à l'exclusion de la première) s'inscrit en creux dans l'Histoire de l'Europe. Par leur échec, elles ont détourné les Européens de Jérusalem et des illusions de l'Orient. " À cet égard, l'échec des croisades fut une condition très favorable à l'unité de l'Europe ", écrit-il (note).

Une épopée malgré tout
En conclusion, les croisades ont conservé une allure d'épopée. Elles ont permis à la chrétienté occidentale de se libérer de son trop-plein d'énergie et d'hommes jeunes.

Notons que les croisades ont simplement induit des rivalités guerrières ou chevaleresques avec tous les débordements auxquels celles-là pouvaient conduire.

Après tout, les Francs n'étaient, après les Turcs, que des intrus de plus dans un Orient habitué aux invasions, les précédents ayant été les Turcs. Leur foi catholique n'était elle-même pas dépaysée sur une terre où cohabitaient encore de très nombreuses religions : musulmans sunnites, chiites, ismaéliens, etc., chrétiens de rite grec, latin, monophysite, arménien, etc., juifs...

Notons aussi que les croisades n'ont guère affecté les échanges commerciaux et culturels entre les deux parties de la Méditerranée, ces échanges s'étant développés à l'initiative des marchands italiens en marge des expéditions guerrières.

L'Espagne découvre l'intolérance

Le 6 juin 1391, à Séville, deux synagogues sont converties en églises. C'est le début d'une première vague de violences contre les juifs de la péninsule avant leur expulsion définitive un siècle plus tard.

La populace contre les juifs
L'affaire s'accompagne de nombreux meurtres et de rapines contre la communauté juive de la ville. Les violences s'étendent très vite à Tolède, Valence.... Les rois de la

péninsule tentent de s'opposer aux mouvements populaires. Ils sanctionnent lourdement les fauteurs de troubles mais rien n'y fait.

Deux mois plus tard, le 5 août, à Barcelone, les émeutes atteignent leur paroxysme. Des marins castillans, qui avaient déjà pris part aux émeutes de Séville et Valence, mettent le feu au quartier juif et tuent une centaine d'habitants. Les survivants se réfugient dans le château royal voisin de leur quartier.



Plusieurs responsables des violences sont arrêtés, ce qui a l'effet de déclencher une émeute populaire. Le château royal est assiégé et ses archives brûlent. Le tocsin sonne. Les juifs sont extraits de leur refuge et contraints au baptême. 300 s'y refusent et sont exécutés.

L'Espagne catholique découvre l'intolérance et la haine alors même qu'elle triomphe des musulmans qui ont conquis la péninsule 700 ans plus tôt. Le temps est loin (1150) où Alphonse VII de Castille se proclamait " roi des trois religions " (christianisme, islam et judaïsme). Il était alors habituel que les armées cessent de combattre du jeudi soir au lundi matin pour respecter les jours de repos des uns et des autres ! À mesure que les rois chrétiens d'Espagne repoussent les musulmans et conquièrent de nouvelles terres, les habitants musulmans ou juifs sont invités à se convertir.

Conversions douteuses
Après les malheurs du XIVe siècle (Grande Peste, guerre de Cent Ans et autres guerres, Grand Schisme de l'Église catholique), les esprits sont troublés dans la péninsule comme dans le reste de l'Europe occidentale. Cela explique en bonne partie les poussées de haine.

C'est afin de protéger les juifs contre ces violences que les autorités leur enjoignent de se regrouper dans des quartiers clos, précurseurs des ghettos (dico). De premières mesures sont prises en ce sens en 1412, ce sont les lois d'Ayllón qui ne se limitent pas à la création des premières juderias mais édictent aussi différentes interdictions humiliantes à l'encontre des juifs.



Le peuple des villes s'échauffe contre les juifs, nombreux dans toutes les villes, et surtout contre les conversos, musulmans ou juifs convertis au catholicisme, que l'on soupçonne non sans raison d'être restés fidèles à leur première croyance.

Les conversos juifs sont surnommés de façon méprisante marranes (du mot arabe moharannah ou mouharramah, qui signifie " interdit " ou " impur " et en est venu à désigner les porcs).

En 1449, à Tolède, un incident donne lieu à la première formulation d'un principe lourd de sens, la limpieza de sangre, la " pureté du sang [chrétien] ". Alors que la Castille est en guerre contre l'Aragon, les habitants de la ville se voient réclamer une importante contribution financière. Ils en font reproche à un édile de la ville qui se trouve être un juif converti de fraîche date. Une fois la paix revenue, ils publient donc un décret excluant des charges publiques tous les conversos qui ne peuvent attester de plusieurs générations d'appartenance à la foi chrétienne. Bien que condamné par le pape Nicolas V, le décret fera des émules dans le pays.

En 1478, les souverains espagnols importent le tribunal de l'Inquisition pour s'assurer de la sincérité des marranes. Ceux qui refusent d'abjurer sont brûlés. Ceux qui se rallient pleinement à la foi catholique sont épargnés.

Sur la peinture ci-contre, qui date du XVe siècle, on reconnaît des marranes voués aux flammes et d'autres qui, ayant accepté de se convertir, ont été coiffés d'un chapeau conique en signe de reconnaissance.

Juifs et musulmans restés fidèles à leur foi sont purement et simplement expulsés le 31 mars 1492, après la prise de Grenade, l'année même de la découverte de l'Amérique, en 1492.

Un siècle plus tard, le 22 septembre 1609, le roi Philippe III, un soliveau, se laisse convaincre par son favori, le duc de Lerma, d'expulser aussi les Morisques (musulmans faussement convertis au catholicisme). Plus de 500 000 (sur une population totale de huit millions d'habitants) doivent quitter précipitamment la péninsule... et abandonner leurs biens au duc de Lerma et à ses partisans. Beaucoup périssent dans l'exode. C'est une catastrophe économique pour l'Espagne et le début d'un irréversible déclin.

De l'antijudaïsme à l'antisémitisme
En quittant le Moyen Âge et en entrant dans la Renaissance, l'Espagne passe insensiblement de l'antijudaïsme médiéval, qui reproche aux juifs d'être responsable de la mort du Christ mais leur permet de se racheter par la conversion, à l'antisémitisme moderne, qui leur reproche de simplement exister. Gardons-nous toutefois d'y voir une approche raciale. On reste dans le domaine religieux : l'Espagne, au terme de plusieurs siècles de luttes contre l'islam, veut avant tout protéger le christianisme de toute altération.

Le triomphe de l'intolérance

Les Morisques sont d'anciens musulmans espagnols qui ont été convertis de force au catholicisme à l'initiative de Ximenez et continuent discrètement de pratiquer leur ancienne religion. Leur nom est dérivé de Moro (ou Maure), habitant de l'Afrique du nord. Ils sont au nombre d'un demi-million (sur une population totale de huit millions d'habitants), très actifs dans l'agriculture et l'artisanat.

Dès avant la publication du décret royal, des troupes armées (les tercios, redoutables fantassins espagnols) prennent position dans les régions à forte concentration musulmane afin de contenir les révoltes.

Les expulsions vont s'étirer jusqu'en 1614. Les Morisques voient leurs biens confisqués au profit du duc de Lerma et de ses partisans, ou encore de leurs seigneurs. Au moment de leur départ, les autorités poussent parfois le cynisme jusqu'à leur demander de payer leur voyage.

Ils sont chassés dans de pénibles conditions vers les ports d'Afrique du nord, Oran, Tunis... où ils sont plutôt mal accueillis par les habitants du cru. À Oran, ville espagnole jusqu'en 1792, ils sont refoulés par les autorités et massacrés par les Berbères des environs qui les perçoivent comme des envahisseurs.



Ces départs forcés ont des conséquences désastreuses pour l'Espagne en privant de bras et de cerveaux son agriculture, son élevage, ses corporations de maçons et son industrie textile.

Dans la région de Valence, où ils sont nombreux et très actifs, les grands propriétaires protestent contre une mesure qui les prive de travailleurs de qualité. On leur attribue en compensation les terres et les maisons des Morisques.

L'expulsion des Morisques suit d'un siècle celle des juifs, chassés d'Espagne en 1492, l'année où Christophe Colomb s'embarqua pour les Indes. Elle illustre la montée de l'intolérance en Espagne au nom de la " limpieza de la sangre " (la pureté du sang).....

Massacre de la Saint-Barthélemy

Le 24 août 1572, jour de la Saint-Barthélemy, le carillon de l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, en face du Louvre, donne le signal du massacre des protestants, à Paris.

Il s'agissait pour l'entourage catholique du roi de se défaire des chefs de la faction protestante, qui donnaient des signes de rébellion. Mais le peuple de Paris, animé par un fanatisme aveugle, en profite pour donner la chasse à tous les protestants de la capitale.

C'est le jour le plus noir des guerres de religion entre catholiques et protestants qui ont ensanglanté le pays pendant plus d'une génération. Il est devenu le symbole universel du fanatisme.

Du mariage au massacre
Tout commence par un... mariage, le 18 août 1572, celui d'Henri de Navarre et Marguerite de Valois, soeur du roi Charles IX (celle-là même qui entrera dans la légende sous le surnom de reine Margot).

Les assistants de la noce, tant catholiques que huguenots (surnom des protestants), sont très agités en raison de la rumeur d'une prochaine guerre contre l'Espagne catholique du roi Philippe II.



Depuis plusieurs mois, l'amiral Gaspard de Coligny, chef de la faction protestante et principal conseiller du roi, tente de convaincre le roi d'envahir la Flandre, possession espagnole.

Mais les chefs de la faction catholique, à savoir les frères de Guise et le duc d'Anjou, frère du roi Charles IX (qui lui succèdera plus tard sous le nom d'Henri III) ne veulent à aucun prix de cette guerre. La reine-mère Catherine de Médicis n'en veut pas davantage.

Le matin du 22 août, soit quatre jours après le mariage princier, un capitaine gascon blesse Coligny de deux coups d'arquebuse. Le roi se rend au chevet de son conseiller qui l'adjure de ne pas chercher à le venger !

Les noces s'achèvent dans la confusion. Malgré les recommandations de Coligny, les chefs protestants réclament justice. Au palais du Louvre où réside le roi de France, Catherine de Médicis craint d'être débordée par les chefs catholiques, qui reprochent à la monarchie de trop ménager les protestants.

Pour sauver la monarchie, elle décide de prendre les devants et de faire éliminer les chefs protestants (à l'exception des princes du sang, Condé et Navarre, le jeune marié). Une autre de guerre fondée sur la domination religieuse.

Chacun d'eux (catholique versus protestant) s'est considère naturellement comme l'unique détenteur de ce Dieu unique. Il s'est donné pour mission de l'imposer aux hommes. Car celui qui croit connaitre Dieu pense tout aussi naturellement qu'il ne peut y avoir qu'un seul détenteur de ce Dieu : lui-même, son église, sa doctrine.

Le 24 août, fête de la Saint Barthélemy, avant le lever du soleil, Coligny est égorgé dans son lit et son cadavre jeté dans la rue et livré aux exactions de la populace.

Les gardes et les miliciens, arborant une croix blanche sur leur pourpoint et une écharpe blanche, poursuivent le massacre dans le quartier de Saint-Germain l'Auxerrois. Ils massacrent deux cents nobles huguenots venus de toute la France pour assister aux noces princières et rassemblent leurs cadavres dans la cour du Louvre. Certains chefs protestants, prévenus à temps, arrivent à s'enfuir avec les gardes des Guise à leurs trousses.

Quand la population parisienne sort dans la rue, réveillée par le tocsin, elle prend connaissance du massacre. C'est aussitôt la curée. Dans les rues de la capitale, chacun s'en prend aux protestants de rencontre.

Les malheureux, hommes, femmes, enfants, sont traqués jusque dans leur lit et mis à mort des pires façons. Et l'on en profite pour piller les biens des victimes.

À la mi-journée, le roi ordonne d'en rester là. Mais ses sonneurs de trompe ont le plus grand mal à faire respecter ses ordres.

Charles IX assume la responsabilité des événements. Il explique que Coligny avait ourdi un complot et qu'il avait dû l'exécuter.

On évalue le nombre total de victimes dans l'ensemble du pays à 30 000 (plus que sous la Commune de 1871). Il n'empêche que le massacre n'est pas ressenti avec une horreur particulière par les contemporains. Il apparaît à ceux-ci comme relativement banal dans l'atmosphère violente de l'époque.

1337 à 1453 La guerre de Cent Ans
Guerre de Cent Ans est une expression inventée par les historiens du XIXe siècle pour désigner les combats qui se sont déroulés en France à la fin du Moyen Âge, de 1337 à 1453. Ces combats, entrecoupés d'une longue période de paix, ont mis aux prises les rois de France et d'Angleterre ainsi que leurs alliés (Bretons, Bourguignons, Flamands, Navarrais...). Ils ont finalement débouché sur une consolidation de l'État et la naissance d'une conscience nationale commune, des Flandres aux Pyrénées, née de l'attachement à la dynastie et de l'hostilité aux Anglais.

La « guerre de Cent Ans » frappe de plein fouet la France médiévale au sommet de sa gloire.



Le pays a connu aux XIIe et XIIIe siècles une longue période de prospérité économique, de croissance démographique, de création artistique et d'expansion territoriale. Il est ainsi devenu la principale puissance d'Europe et de loin la plus peuplée avec environ 16 millions d'habitants.

Les premiers signes d'épuisement, liés à la surpopulation des campagnes et au déclin économique, se manifestent sous les règnes de Philippe IV le Bel et de ses trois fils. Ils vont être aggravés par la guerre...

Face à la France, l'Angleterre ne pèse que 5 millions d'habitants. Mais le royaume est davantage centralisé et ne souffre pas des rivalités entre grands féodaux. Le roi d'Angleterre, au contraire de son rival, peut assez facilement obtenir des représentants des communes l'autorisation de lever des impôts quand il s'agit de faire une guerre légitime...

1494-1559 Les guerres d'Italie
Pendant un demi-siècle, intoxiqués par l'aventure guerrière et les délices de la Renaissance italienne, les nobles français passent et repassent les Alpes sous un prétexte ou un autre, épuisant leurs forces dans les guerres d'Italie.

Stériles et ruineuses, elles s'étirent sur les règnes de Charles VIII, Louis XII, François 1er et Henri II. Entamées par le départ de Charles VIII pour Naples dont il veut ceindre la couronne, elles se terminent par le traité du Cateau-Cambrésis, le 3 avril 1559.

Charles VIII à la conquête de Naples
Tout commence avec Charles VIII. Le fils et successeur de Louis XI décide, sitôt majeur, de faire valoir de vagues droits familiaux sur le royaume de Naples. Il traverse les Alpes le 25 janvier 1494 à la tête de 30.000 hommes et fait une entrée triomphale à Naples, costumé en empereur byzantin !

Le 6 juillet 1495, sur le retour, il se heurte à Fornoue, près de Venise, à une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne. Les Français arrivent malgré tout à dégager le passage, laissant à leurs ennemis le souvenir de la «furia francese». Mort peu après, Charles VIII n'a pas le temps de retourner en Italie.

Louis XII à la conquête de Milan
Son successeur Louis XII reprend à son compte les chimères italiennes et vise, non seulement Naples mais aussi Milan, au nom de sa grand-mère Valentine Visconti. Dès 1499, il entre à Milan à la tête de ses troupes, puis marche sur Naples. Mais en 1503, les Espagnols reprennent l'offensive et infligent aux Français plusieurs défaites, à Cérignole et Garigliano, où s'illustre le chevalier Bayard.

La Ligue de Cambrai
Louis XII est peu après sollicité d'entrer dans la Ligue de Cambrai, constituée par le pape Jules II pour lutter contre la République de Venise. Les Français écrasent les Vénitiens à Agnadel le 14 mai 1509. Venise ne s’en relèvera pas.

La Sainte Ligue
Mais par un retournement d’alliances, le Saint-Siège et Venise forment une Sainte Ligue contre les Français ! Ceux-ci l’emportent à Ravenne le 11 avril 1512 mais sont néanmoins chassés d’Italie (pour la troisième fois !). La France est qui plus est envahie par les Anglais et même les Suisses. Louis XII achète à prix d’or la paix.

François 1er contre les Suisses
À la mort de Louis XII, le 1er janvier 1515, la couronne revient à son cousin, qui prend le nom de François 1er et n’a rien de plus pressé que de reprendre la guerre en Italie. Le 13 septembre 1515, il écrase les Suisses dans la plaine du Pô, à Marignan. Cette bataille se solde par 16.000 morts, ce qui fait d’elle la plus meurtrière depuis l’Antiquité.

Marignan a pour conséquence la signature le 29 novembre 1516 d’une «paix perpétuelle» entre le roi de France et les cantons suisses. Elle amène aussi le pape à conclure le 18 août 1516 le concordat de Bologne qui va régir les relations entre la France et le Saint-Siège jusqu'en 1790.

François 1er contre Charles Quint
Là-dessus, la guerre éclate entre l'empereur Charles-Quint et le roi de France. L'un et l'autre rêvent d'asseoir leur domination sur l'Italie, riche, belle et divisée.

Le 29 avril 1522, les Français sont battus à La Bicoque (en italien Bicocca, d'où nous vient le mot bicoque) et doivent évacuer le Milanais.

Après cette défaite, les Français évacuent le Milanais cependant que leurs ennemis se regroupent dans une ligue qui réunit l'empereur Charles Quint, le pape Léon X et le roi d'Angleterre Henri VIII. L'année suivante, pour ne rien arranger, le connétable de Bourbon déserte au profit de l'empereur Charles Quint etmet à feu et à sang la Provence. Bayard, l'illustre chevalier «sans peur et sans reproche», trouve une mort glorieuse à Abbiategrasso le 30 avril 1524, en protégeant la retraite de l'armée française.

Le pire survient le 24 février 1525, avec la capture du roi lui-même à la bataille de Pavie, près de Milan. François 1er n'a d'autre choix que de signer le 14 janvier 1526 le traité de Madrid mais s'empressera d'en renier les clauses sitôt libéré.

La Ligue de Cognac
La guerre reprend, le roi s'étant cette fois allié au pape et à Venise au sein de la Ligue de Cognac. Nouvel échec. Mais l'empereur, menacé d'être pris à revers par les Turcs, accepte de traiter. La paix est négociée à Cambrai le 3 août 1529 par sa tante Marguerite d'Autriche et la mère de François 1er. Elle est pour cela appelée «paix des Dames».

Une ultime guerre avec l'empereur aboutit, après la victoire sans suite de Montluc à Cérisoles, en Italie, le 14 avril 1544, à une paix de compromis. Il appartiendra à Henri II, fils et successeur de François 1er, de mettre un terme pour de bon aux guerres d'Italie par la paix du Cateau-Cambrésis, le 3 avril 1559.

1570 Chypre
L'île de Vénus : adepte de la guerre plus que de l'amour
Avec 9 250 km2, Chypre est à peine plus étendue que la Corse. Située à 85 km seulement de la Syrie, l'île appartient géographiquement au Proche-Orient. Elle tire peut-être son nom du cyprès (Cuparissos en grec), cet arbre ayant fait l'objet d'un culte sur l'île. Elle a donné son nom au cuivre, dont son sous-sol fut autrefois riche. Ce minerai lui a valu de jouer un grand rôle au IIe millénaire av. J.-C., à l'âge du Bronze.

L'île de Vénus
Par l'intermédiaire des Phéniciens qui établissent de petits royaumes sur l'île, elle exporte ses outils et ses armes, en particulier les « poignards chypriotes » dans tout le bassin méditerranéen.

Dans la deuxième moitié du IIe millénaire, des Mycéniens abordent à leur tour l'île et se posent en concurrents des Phéniciens... Bien plus tard, les Grecs, en souvenir de cette haute Antiquité, situeront sur l'île la demeure de la déesse de l'amour et de la beauté, Aphrodite (Vénus).

Au cours du Ier millénaire av. J.-C., l'île connaît beaucoup de vicissitudes, avec l'irruption des Assyriens puis des Égyptiens, enfin des Perses. Elle est occupée par les troupes d'Alexandre le Grand puis tombe dans l'escarcelle de Ptolémée, l'héritier de ce dernier en Égypte. Pour finir, elle devient province romaine en 58 av. J.-C. Elle va dès lors rester dans l'orbite de Rome puis de Byzance pendant plus de mille ans, jusqu'à l'arrivée des croisés.

Chypre devient turque
Le 9 septembre 1570, les Turcs du sultan Sélim II occupent Nicosie, capitale de Chypre. L'île va devenir pour trois longs siècles une dépendance misérable de l'empire ottoman.

Et les Turcs survinrent...
Avec pas moins de 360 galères et 50.000 hommes, soit la plus puissante flotte de l'époque, les Turcs débarquent à Larnaka le 1er juillet 1570, sur ordre du sultan Sélim II, dit L'Ivrogne.

Sous le commandement de Lala Mustapha, ils s'emparent peu après de Nicosie, la capitale, située au coeur de l'île. 20.000 personnes seraient alors massacrées.

Les Cypriotes grecs ne se montrent guère empressés de défendre les intérêts de l'occupant vénitien. Toutefois, le port de Famagouste résiste jusqu'au1er août 1571 sous la conduite du gouverneur civil Marc-Antoine Bragadino (ou Bragadin). Celui-ci s'étant rendu après qu'on lui eût promis la vie sauve, il a le nez et les oreilles arrachés, est écorché vif et humilié de toutes les manières.

Un Vénitien dérobera plus tard ses restes à Istamboul et ceux-ci sont aujourd'hui déposés dans une urne à San Zanipolo, à Venise, avec l'inscription : «Venezia all'eroe di Famagosta».

L'émotion est grande en Occident après la chute de Nicosie. Le poète François Ronsard, à la cour du roi de France Charles IX, y va de son Veu à Vénus pour garder Cypre de l'armée du Turc :

Belle déesse, amoureuse Cyprine...
Garde du ciel, Cypre, ton beau séjour...
Ne permet point qu'un barbare seigneur,
Perde ton isle et souille ton honneur :
De ton berceau chasse autre part la guerre

Le pape Pie V lève une croisade en vue de reconquérir l'île de Vénus. La flotte espagnole s'illustre en battant les Turcs à Lépante, le 7 octobre 1571. Mais en dépit de cette victoire retentissante, Chypre reste sous domination turque.

Appauvrie et isolée, l'île dépérit pendant trois longs siècles, accablée d'impôts et soumise à de violentes répressions. La plus importante a lieu le 9 juillet 1821, pendant la guerre de libération grecque. Le gouverneur Kuchuc Mehmed fait alors exécuter 486 chrétiens, y compris 4 évêques et l'archevêque Kyprianos.

Le Japon, L'Empire du soleil Levant

Multimillénaire, l'histoire du Japon est jalonnée de ruptures. Après l'intrusion plus ou moins brutale de tribus continentales au iiie s. avant notre ère. Vers le milieu du iiie s. de notre ère, des groupes de cavaliers-guerriers venus de Corée pénètrent dans le Japon méridional et s'installent en maîtres. Ces familles « aristocratiques » s'imposent facilement aux paysans Yayoi et entrent en lutte contre les populations de « sauvages » réfugiées dans les montagnes et le nord des îles. Ces cavaliers-archers d'origine altaïque, bardés de fer et montés sur de grands chevaux, deviennent les chefs des communautés villageoises et les organisent en « États ». Ils se font inhumer dans des tumulus de très grandes dimensions appelés kofun, sous lesquels sont ménagées des chambres funéraires, dont certaines ont un plan en « entrée de serrure », qui semble particulier au Japon. Autour des tumulus sont rangés des cylindres de terre cuite (haniwa), parfois surmontés de représentations humaines ou animales. Ces guerriers apportent également aux paysans Yayoi de nouvelles croyances (chamanisme sibérien), des mythes et un schéma d'organisation sociale en clans. Ceux-ci, en se groupant, forment des sortes de royaumes qui ne tardent pas à entrer en lutte les uns contre les autres. Il n'y a pas alors de distinction politique entre les îles du Japon et le sud de la Corée : celle-ci ne se fera que plus tard, alors qu'à la suite des luttes internes un groupe de clans arrivera à dominer tous les autres dans les îles.

La naissance, neuf siècles plus tard, d'un État unifié sous l'égide d'un dynastie impériale aux origines obscures, constitue la deuxième rupture. Aux alentours de l'an 1000, cet État s'effondre dans les guerres incessantes que se livrent les clans des Minamoto et des Taira ; à l'État centralisé succède la féodalité. L'affaiblissement du pouvoir shogunal plonge l'empire dans deux siècles d'anarchie sanglante (xve s.-xvie s. et marque la quatrième rupture.

L'ÈRE DES DICTATEURS (1582-1616)

1584 : Hideyoshi fait élire le fils d'Oda Nobunaga comme shogun, mais garde le pouvoir. Il continue alors la guerre contre les seigneurs non encore ralliés, surtout ceux de Kyushu, et transfère le siège de son gouvernement à Osaka, où il oblige les grands daimyo à lui construire un immense château. Il fait en même temps démolir ceux des seigneurs rebelles. Il fait établir un recensement général des terres, rend les paysans propriétaires et solidaires de leurs terres et interdit le port des armes aux non-samouraïs. Il établit le principe (d'origine chinoise) de la responsabilité collective et fixe l'impôt entre 40 et 50 % de la récolte. Les daimyo sont classés selon leur revenu annuel en koku (180 litres) de riz. Le plus puissant d'entre eux, Tokugawa Ieyasu, en possède 2 500 000, les moins puissants seulement 10 000.

1585 : Hideyoshi fait frapper sa propre monnaie et favorise le développement des mines d'or et d'argent. Homme le plus riche du Japon, il subventionne la cour impériale, ordonne un grandiose programme de constructions, donne des fêtes splendides et patronne arts et lettres. Il est nommé dajo daijin (Premier ministre) par l'empereur.

1586 : Hideyoshi réunit une immense armée afin de soumettre les grands daimyo encore indépendants (sauf cependant Tokugawa Ieyasu, avec qui il est allié et qui demeure dans son fief du Kanto [région de Tokyo]).

1590 : le dernier des daimyo Hojo est vaincu en son château d'Odawara.

1592 : afin d'occuper ses guerriers, Hideyoshi les lance à la conquête de la Corée. Ses troupes entrent à Séoul. Il décide alors de s'attaquer à la Chine.

1593 : les Chinois étant venus au secours des Coréens, les Japonais perdent Séoul. Un fils naît à Hideyoshi. Le neveu de Hideyoshi, Hidetsugu, nommé son successeur, se révèle débauché et cruel.

1595-1597 : les troupes japonaises en Corée subissent revers sur revers. Hideyoshi, qui montre des signes d'aliénation mentale, contraint son neveu au suicide. En 1596, il nomme son fils (âgé de trois ans) kampaku. L'amiral coréen Li Sunshin, qui a inventé un bateau cuirassé, détruit la flotte japonaise. Hideyoshi réorganise alors sa flotte et envoie en 1597 100 000 hommes en renfort en Corée pour soutenir l'armée commandée par Konishi Yukinaga.



1598 : les Sino-Coréens refoulent les armées japonaises. Mort de Hideyoshi. Konishi traite avec les Chinois et abandonne la Corée. Tokugawa Ieyasu se pose en protecteur du jeune Hideyori, mais se voit confronté aux ambitions des autres seigneurs.

1600 : affrontement général entre les troupes fidèles à Tokugawa Ieyasu et les autres daimyo. À Sekigahara, Tokugawa Ieyasu est vainqueur. Il fait exécuter les principaux chefs des armées adverses (parmi lesquels Konishi) et prend le pouvoir.

1601 : Ieyasu confisque les mines d'or, fait battre monnaie et oblige les villes à lui céder leurs privilèges.

1603 : Tokugawa Ieyasu établit son bakufu au centre de ses domaines, à Edo (aujourd'hui Tokyo), et s'y fait construire un château. Il monopolise le commerce de la soie et acquiert une fortune considérable. Il s'adjoint des hommes habiles : le confucéen Hayashi Razan (1583-1657), le navigateur anglais William Adams, dit Anjin (qui s'était échoué sur les côtes du Japon et que Ieyasu avait pris à son service afin qu'il créât une marine moderne), des marchands influents… Il divise ses vassaux en trois classes : les fudai, dépendant directement de lui et qui avaient combattu à ses côtés à Sekigahara, les hatamoto ou vassaux mineurs, dépendant aussi directement de lui, enfin les tozama ou « daimyo extérieurs », très surveillés et obligés de venir vivre à Edo pendant une partie de l'année. Le code de réglementation instauré par Hideyoshi est strictement appliqué.

1614-1615 : les seigneurs mécontents se regroupent autour d'Hideyori dans le château d'Osaka. Deux sièges permettent à Tokugawa Ieyasu d'abattre les rebelles. La forteresse est rasée et Hideyori contraint au suicide, ainsi que les principaux chefs des rebelles.

1616 : Ieyasu, blessé au cours du siège d'Osaka, meurt. Son fils, Tokugawa Hidetada, déjà intronisé shogun depuis 1605, lui succède. L'œuvre de Ieyasu a été immense et durable : il a unifié le pays et donné à celui-ci un gouvernement stable ; il a renoué des relations amicales avec la Chine des Qing, amélioré sa flotte de commerce et noué de fructueuses relations avec les pays du Sud-Est asiatique, et même l'Europe. Ayant tout d'abord favorablement accueilli les prêtres étrangers, il s'est vite aperçu de la collusion de ceux-ci avec les puissances militaires d'Europe, et il a interdit prosélytisme et construction d'églises, sans toutefois recourir à la persécution, comme l'avait fait Hideyoshi sur la fin de sa vie.

LA PÉRIODE D'EDO OU DES TOKUGAWA (1616-1868)
Les Tokugawa pacifient le pays et forgent un État centralisé et moderne, dans lequel se constituent de puissantes dynasties marchandes ; le pays est fermé au monde ; cette nouvelle rupture ouvre la période d'Edo (1616-1868), souvent considérée comme la « matrice du Japon moderne ». L'avènement de l'empereur Mutsuhito ouvre l'ère Meiji (1868-1912), caractérisée par un processus de modernisation économique et politique qui transforme un archipel replié sur lui-même en un empire agressif et expansionniste : guerre sino-japonaise (1894-1895), guerre russo-japonaise (1904-1905), annexion de la Corée (1910). Contraint par les Occidentaux à limiter son expansion coloniale (traité de Washington, 1921-1922), atteint par la crise de 1929, alors que la pression démographique devient insoutenable, le Japon connaît une nouvelle rupture avec la montée du militarisme (1930-1945). Au lendemain de sa

défaite en 1945, le Japon impérial entame sa mue en une démocratie officiellement pacifiste et transpose sur le plan économique son énergie et son appétit d'expansion.

LA PÉRIODE D'EDO OU DES TOKUGAWA (1616-1868)
1623-1624 : après avoir consolidé la position du bakufu, Hidetada laisse sa charge de shogun à son fils Iemitsu. Mais celui-ci renforce les interdits relatifs aux étrangers déjà promulgués par son père en 1616 : tous les ports japonais sont fermés aux navires européens, sauf ceux de Hirado et Nagasaki. Cependant, l'activité missionnaire reprenant dans l'île de Kyushu, Iemitsu recourt à la persécution, dès 1622. En 1624, les marchands portugais quittent le pays et les Anglais ferment leur comptoir à Hirado.

1637 : grande rébellion chrétienne et paysanne à Shimabara. Le bakufu réagit violemment, massacre les chrétiens de Shimabara et interdit aux navires portugais et espagnols d'aborder au Japon.

1639 : le pays est fermé aux étrangers, sauf aux Chinois et aux Hollandais, qui ont permission de rallier une partie du port de Nagasaki, Dejima (Deshima). Les bateaux japonais doivent être munis d'une autorisation spéciale pour aller en Chine, aux îles Ryukyu, en Corée ou dans le Sud-Est asiatique. Création de grandes routes (Tokaido). Le christianisme est pourchassé.

1651 : mort de Tokugawa Iemitsu. Tentative de coup d'État avortée. De nombreux hatamoto, appauvris, vivent de brigandage.

1657 : un incendie catastrophique détruit la ville d'Edo, faisant plus de 100 000 morts. La capitale est reconstruite sur un plan nouveau. Troubles chez les tozama, qui sont rapidement remis à la raison.

1680 : sous le shogun Tokugawa Tsunayoshi, la classe de marchands commence à prendre une très grande importance. Les daimyo sont parfois obligés de leur emprunter de quoi subvenir à leurs fastueuses dépenses.

1703 : incident de la « vengeance des 47 ronin » (samouraïs ayant quitté le service de leur maître et parcourant le pays en quête d'aventures) : le shogun les condamne à se suicider, mais cet événement va défrayer la chronique et inspirer d'innombrables récits et pièces de théâtre.

1709 : Arai Hakuseki, conseiller confucéen du shogun Ienobu, complète la « Règle des maisons guerrières » instaurée par Tokugawa Ieyasu et adoucit la justice pénale. Les villes connaissent une grande prospérité et la classe des chonin (citadins) se développe.

1716 : plusieurs années de disette ont fait monter les prix et la situation économique est précaire. Le shogun Yoshimune tente des réformes agraires, fait irriguer de nouvelles terres et interdit les dépenses excessives.

1735 : Yoshimune fixe le prix du riz, mais les paysans, accablés par les impôts, se révoltent.

1764, 1765, 1773 : nouvelles et sanglantes révoltes paysannes.

1787 : le conseiller du shogun Ienari, pour rétablir la situation, chasse les fonctionnaires corrompus, assainit les finances et tente de repeupler les campagnes.

1792 : apparition de bateaux russes sur les côtes d'Hokkaido. La prospérité est revenue et les citadins jouissent d'une vie facile baptisée ukiyo (« monde flottant »).

1804 : l'amiral russe N. P. Rezanov mouille dans le port de Nagasaki et y reste pendant six mois. Il ne reçoit pas l'autorisation de se rendre à Edo.

1808 : un navire anglais menace de bombarder Nagasaki si on lui refuse l'approvisionnement en eau et en vivres.

1825 : le shogun Ienari ordonne de détruire tout navire étranger mouillant dans un port japonais.

1832-1836 : série de famines suivies de révoltes paysannes.

1844 : le gouvernement hollandais demande au bakufu de cesser sa politique d'isolement.

1845-1846 : un navire anglais est bien accueilli à Nagasaki ; deux navires de guerre américains mouillent en rade d'Edo, mais ne peuvent entreprendre de pourparlers avec le bakufu.

1853 : l'Américain Matthew Calbraith Perry vient avec quatre bateaux de guerre apporter une lettre du président des États-Unis et annonce son intention de revenir l'année suivante chercher la réponse. Le pays se divise en anti-Occidentaux et pro-Occidentaux.

1854 : retour de l'amiral Perry. Le bakufu, effrayé, consent à ouvrir deux ports, Shimoda et Hakodate, et à recevoir un consul américain. Il doit signer des accords semblables avec la Grande-Bretagne, la Russie et la Hollande.

1856 : arrivée du consul américain Harris, qui est reçu en 1857 par le shogun Iesada.

1858 : une partie du pays se soulève, indignée des accords signés par le shogun avec les « barbares ».

1860 : li Naosuke, conseiller du shogun et partisan de l'ouverture du Japon, est assassiné. Le shogun demande conseil à l'empereur, aux côtés duquel se rangent les ennemis du bakufu.

1862-1863 : après l'assassinat d'un Anglais, la flotte britannique bombarde le port de Kagoshima.

1863 : un bateau américain ayant été attaqué par les canons du port de Shimonoseki, une escadre internationale prend la ville et oblige le daimyo du Choshu à payer une forte indemnité.

1864 : les partisans de l'empereur se révoltent à Kyoto et battent les troupes envoyées par le bakufu. Le shogun Yoshinobu offre sa démission à l'empereur en 1867. Un gouvernement provisoire est mis en place. Les partisans des Tokugawa tentent de résister, mais un soulèvement populaire abat leur résistance. Mutsuhito monte sur le trône et assume le pouvoir.

1868 : Mutsuhito transfère son gouvernement à Edo, rebaptisée en Tokyo. Une ère nouvelle commence, appelée Meiji ou « Époque éclairée ».

LA MONTÉE DU MILITARISME (1927-1937)
En signant les traités de Washington (1921-1922), qui entérinaient le statu quo entre les grandes puissances en Asie et dans le Pacifique et gelaient les armements navals pour dix ans, les politiciens japonais renonçaient à l'expansion coloniale. L'armée avait vu diminuer son influence de même que son budget. Mais, à la fin de l'ère Taisho, le Japon rentre dans une période de tourmente : corruption politique, poussée des « partis prolétariens », misère et violences rurales provoquées par la concentration des terres. En 1927, les militaires proposent comme solution de reprendre l'expansion coloniale (« mémoire Tanaka »). La crise de 1929 les convainc de passer à l'action. En novembre 1930, ils abattent le Premier ministre Hamaguchi, qui vient d'accepter la prolongation du gel des armements navals (traité de Londres). En septembre 1931, l'armée force la main du gouvernement en occupant la Mandchourie, en violation du système de Washington. Comme le monde des affaires refuse de souscrire un emprunt de défense nationale, le directeur général de Mitsui est assassiné en mars 1932 ; en mai, c'est le Premier ministre Inukai. Terrorisées, les élites civiles abandonnent de facto le pouvoir aux militaires ; la Constitution n'est pas violée. La Diète siège, et les élections se déroulent normalement. Mais l'empereur ne désigne plus que des Premiers ministres soumis aux militaires, qui forment des cabinets extraparlementaires que la Diète n'ose pas renverser. La question qui suscite de vives controverses est de savoir si l'empereur Hirohito est alors le complice actif des militaires ou leur otage.

Les militaires imposent au Japon une organisation de type totalitaire : fusion « volontaire » de tous les partis politiques dans l'Association pour le service du trône (1940), organisation corporatiste de l'économie, encadrement de la population par les 1 120 000 tonarigumi (groupes de voisinage), endoctrinement et répression de toute dissidence par la police secrète Kempeïtaï. L'idéologie repose sur le kokutai et sa vision d'une nation organique, pure, homogène et supérieure – mais sans la volonté systématique d'éliminer les races dites « inférieures » qu'on trouve dans le nazisme. La propagande puise pêle-mêle dans la mythologie shinto, l'éthique samouraï et le confucianisme.

L’Empire du Japon a entamé depuis plusieurs années une politique expansionniste, qu’il compte bien poursuivre contre vents et marées. Le dessein des Japonais est de renouveler pour toute la Chine du Nord l’opération qui leur a réussi en Mandchourie ; mais il s’agit cette fois non plus des dépendances extérieures de la Chine mais du territoire de quelques-unes des dix-huit provinces historiques et de l’ancienne capitale.

Il s’agit de « réunir les huit cordons de la Couronne sous un même toit » (Hakkō ichiu), selon ce qu’aurait déclaré l’empereur Jinmu, fondateur mythique du Japon ; les nationalistes et militaristes japonais du début du vingtième siècle s’emparent de cette formule nébuleuse afin d’en faire un slogan politique, qui est ensuite repris et popularisé par les autorités en 1940 pour convaincre l’armée et le peuple que cette guerre d’expansion est aussi, et surtout, une guerre sainte.

L'empereur est placé au centre de tout. La survie du kokutai est indissociable de celle de sa lignée divine. La nation n'agit que par lui (il légitime le pouvoir exercé en son nom) et pour lui (tous ses sujets lui doivent dévouement jusqu'à la mort). Le tennosei (système impérial) est ainsi le principe actif du totalitarisme japonais.

Crimes nippons contre l’Humanité
- Le massacre de Nankin : En décembre 1937, les troupes impériales japonaises entrent à Nankin (Chine) pour se livrer, selon de nombreux témoignages, à d'innombrables crimes, destructions et pillages. Pékin affirme que 300.000 Chinois, militaires et civils, ont péri. Après la Guerre, le Tribunal militaire international de Tokyo, installé par les Alliés, a avancé le chiffre de 140.000 morts. Il s'agit de l'épisode le plus sanglant de la guerre sino-japonaise (1937-1945).

- L'Unité 731 : Entre 1936 et 1945, l'"Unité 731" se livra à des expérimentations bactériologiques sur des prisonniers cobayes. Dans un centre proche de Harbin (nord-est de la Chine), QG de l'armée nippone en Mandchourie, cette unité, sous le commandement du général Shiro Ishii, a sacrifié plus de 3.000 personnes (en majorité des civils chinois), victimes de vivisections, gelées ou exposées à des bactéries, afin de doter le Japon d'armes bactériologiques.

Plusieurs centaines de médecins, issus des grandes universités nippones, inoculèrent à des cobayes humains la typhoïde, la dysenterie, la tuberculose et d'autres virus.
Entre 1940 et 1942, l'Unité 731 - sous couvert d'un bureau de purification de l'eau - mit en pratique des recherches dans la région de Nankin en propageant des épidémies via les puits et les sources. Le gouvernement japonais, qui a reconnu très tardivement l'existence de l'Unité 731, affirme qu'il ignore tout d'éventuelles atrocités et a rejeté les demandes de compensations.

- Les "femmes de réconfort" asiatiques : Durant la Seconde Guerre mondiale, près de 200.000 jeunes femmes, la plupart originaires de Corée mais aussi de Taïwan, de Chine et des Philippines, ont été forcées de servir de prostituées (appelées par euphémisme "femmes de réconfort") aux troupes japonaises.

- Les prisonniers de guerre : Quelque 50,000 soldats britanniques et 20.000 civils ont été internés dans les camps japonais pendant la Seconde Guerre mondiale. Ils y ont été victimes de sévices, torturés, affamés et parfois exploités comme des esclaves, comme pour la construction d'un chemin de fer reliant la Birmanie et la Thaïlande

La Chine, l’Empire du Milieu

Dès le iiie s. avant notre ère (-221), la Chine connaît la formation d’un État centralisé, œuvre de la dynastie des Qin issue de la lutte entre Royaumes combattants, et dont héritent les Han. Toutefois, les invasions « barbares » en provenance du nord et du

nord-est et/ou les rébellions intérieures affaiblissent à plusieurs reprises le pouvoir central, entraînant une division du pays entre le Nord et le Sud, du ive s. au vie s. (Six Dynasties), au xe s. (Cinq Dynasties) après le rayonnement de l'empire Tang (618-907), puis aux xiie et xiiie s.. La réunification et le perfectionnement de l'État mandarinal par les Song au xie s. marquent une époque charnière. En effet, la Chine connaît dès lors huit siècles d'essor quasi continu, qui, après l'effondrement de la dynastie mongole des Yuan fondée par Kubilay (1279-1368) puis la reconstruction et une nouvelle expansion au xve s. sous le règne des Ming (1368-1644), connaît son apogée au milieu du xviiie s. sous le régime sino-mandchou des Qing. À partir du début du xixe s., désormais convoité par les puissances européennes, le pays commence à décliner durablement. En proie à de graves troubles sociaux (mouvement des Taiping, 1851-1864), il commence aussi à résister aux ambitions occidentales, un nationalisme qui se développe jusqu'à la première révolution de 1911 et l'instauration de la République. À ce mouvement nationaliste, restructuré en 1912 autour du Guomindang, se joint le parti communiste chinois (PCC) en 1923-1927, puis en 1937-1946 contre l'occupant japonais, les communistes l'emportant finalement en 1949 sous la direction de Mao Zedong. Quelque 50 ans après l'échec désastreux du Grand bond en avant (1959) et dans le sillage des réformes de Deng Xiaoping (1978-1997), la Chine s'est hissée au rang des toutes premières puissances économiques mondiales.

DES ORIGINES À LA DERNIÈRE DYNASTIE LÉGENDAIRE

Les restes du plus vieil hominidé découvert en Chine sont datés de 1,9 million d'années. Ils attestent ainsi l'ancienneté de la migration des espèces du genre Homo vers l'Asie.

Les anciens historiens chinois plaçaient au début de leur histoire une série de souverains qui auraient régné à des époques très reculées. Ils les présentaient comme des sages et des inventeurs de techniques et d'institutions. Fuxi avait inventé la divination ; Shennong, l'agriculture ; Huangdi, la technique ; Yao et Shun, l'art de gouverner. En réalité, ces personnages sont purement légendaires, bien que les traits mythiques soient très effacés par la tendance rationaliste et moralisante. Pour les confucianistes, les premiers princes qui méritent d'être mentionnés furent Yao, Shun et Yu. Tous trois furent des modèles de sagesse. Le dernier est présenté comme un ingénieur hydraulicien qui est venu à bout d'une grande inondation ; il a fondé la première dynastie chinoise, celle des Xia.

LES XIA

On ne connaît rien de précis sur les Xia, qui auraient fondé vers la fin du IIIe millénaire avant J.-C., un premier royaume chinois, dont la capitale aurait été Anyi dans le Shanxi, lequel royaume allait durer plus de 500 ans. Les légendes révèlent une civilisation agricole et patriarcale dont les principaux traits se reconnaissent dans la vie chinoise ultérieure ; très tôt, soutenu par la forte cohésion familiale, le paysan chinois a fait preuve de son dynamisme colonisateur. Peuple de chasseurs, de pêcheurs, mais aussi de cultivateurs de céréales, les Chinois bâtissent déjà en terre battue ; ils pratiquent la divination sur écailles de tortue, et marquent leurs fêtes par des danses et chants rituels.

LES SHANG (VERS 1770-VERS 1025 AVANT J.-C.)

La dynastie Shang (ou Yin, ou encore Shang-Yin), qui succède aux Xia, appartient à l'histoire : en effet, des fouilles ont mis au jour le site de leur capitale dans la région

de l'actuel Anyang (Henan). De nombreuses inscriptions datées, sur os et écailles de tortue, ont fourni d'abondants renseignements sur cette époque. Avant de venir s'établir à Anyang, les Shang eurent plusieurs autres capitales. La civilisation du bronze qu'ils représentent semble avoir fleuri d'abord sur le pourtour du golfe du Petchili (aujourd'hui golfe du Bohai) et dans la presqu'île du Shandong. Elle remonta le fleuve Jaune (→ Huang He) et s'installa dans le Henan.

LES ZHOU (VERS 1025-221 AVANT J.-C.)

LES ZHOU OCCIDENTAUX
de la nouvelle dynastie royale, le roi Wu Wang, est le chef de la principauté de Zhou, dans la vallée de la Wei, sur la frontière occidentale de la Chine, qui s'étend alors au sud jusqu'au Yangzi. Pendant trois siècles, les seigneurs Zhou maintiendront leur résidence dans la haute vallée de la Wei. Cette période est celle des Xi Zhou ou Zhou de l'Ouest. La société chinoise trouve son organisation : le Fils du Ciel est, en théorie, le maître suprême du pays, du Tian Xia « (le monde) sous le Ciel ». Seul, il porte le titre de roi (wang). Sous son autorité sont les nobles, les agriculteurs, les artisans et les éleveurs.

À partir de la fin du xe s., les cités établies dans la plaine centrale autour du fleuve Jaune tendent à se différencier pour former, au viiie s., une « confédération » de « royaumes du centre » ou du « milieu » (Zhongguo, qui deviendra le nom le plus commun de la Chine). Les autres royaumes sont considérés comme barbares, non pour des raisons raciales, mais parce qu'étrangers à la culture chinoise.

Vers 770 avant J.-C., l'invasion des nomades du Nord oblige les Zhou à transférer leur résidence à Luoyang, dans la province du Henan, non loin du fleuve Jaune. Cette première période ne nous est connue que par de très brefs récits des Mémoires historiques (Shiji) de Sima Qian et par des récits légendaires qui relatent les aventures romanesques des deux grands rois conquérants, Zao et Mu.

LES ZHOU ORIENTAUX
De 722 à 481 avant J.-C., s'étend la période des Dong Zhou ou Zhou de l'Est. Dite aussi « Chunqiu » (« Printemps et Automnes », du nom d'une chronique, cette période voit naître le confucianisme. L'histoire chronologique chinoise commence.

Certaines seigneuries – celles qui se trouvent à la périphérie du monde chinois – réussissent à s'allier à des groupes barbares des steppes ou des montagnes. C'est ainsi que des grands États se constituent, dont la puissance éclipse de plus en plus le royaume de Zhou et les autres petits pays du Centre. Quelques principautés de cette époque préfigurent déjà des provinces chinoises. Quatre pays mènent le jeu politique ; ce sont les quatre grands États en formation de l'époque : Qin (au Shaanxi), Jin (au Shanxi), Qi (au Shandong), Chu (dans le Hubei), auxquels on joint Song (au nord du Henan). Ces grands princes sont des souverains absolus sur leurs territoires. Après le déclin du pouvoir royal, ils connaissent successivement la suprématie. C'est ce que l'histoire appelle les « Cinq Hégémons », Wuba. Les plus célèbres sont l'hégémon de Qi, dans la première moitié du viie s. avant J.-C., et celui de Qin, à la fin du viie et au vie s. avant J.-C. La civilisation chinoise gagne dans la vallée du Yangzi, où s'organise alors le royaume de Chu.

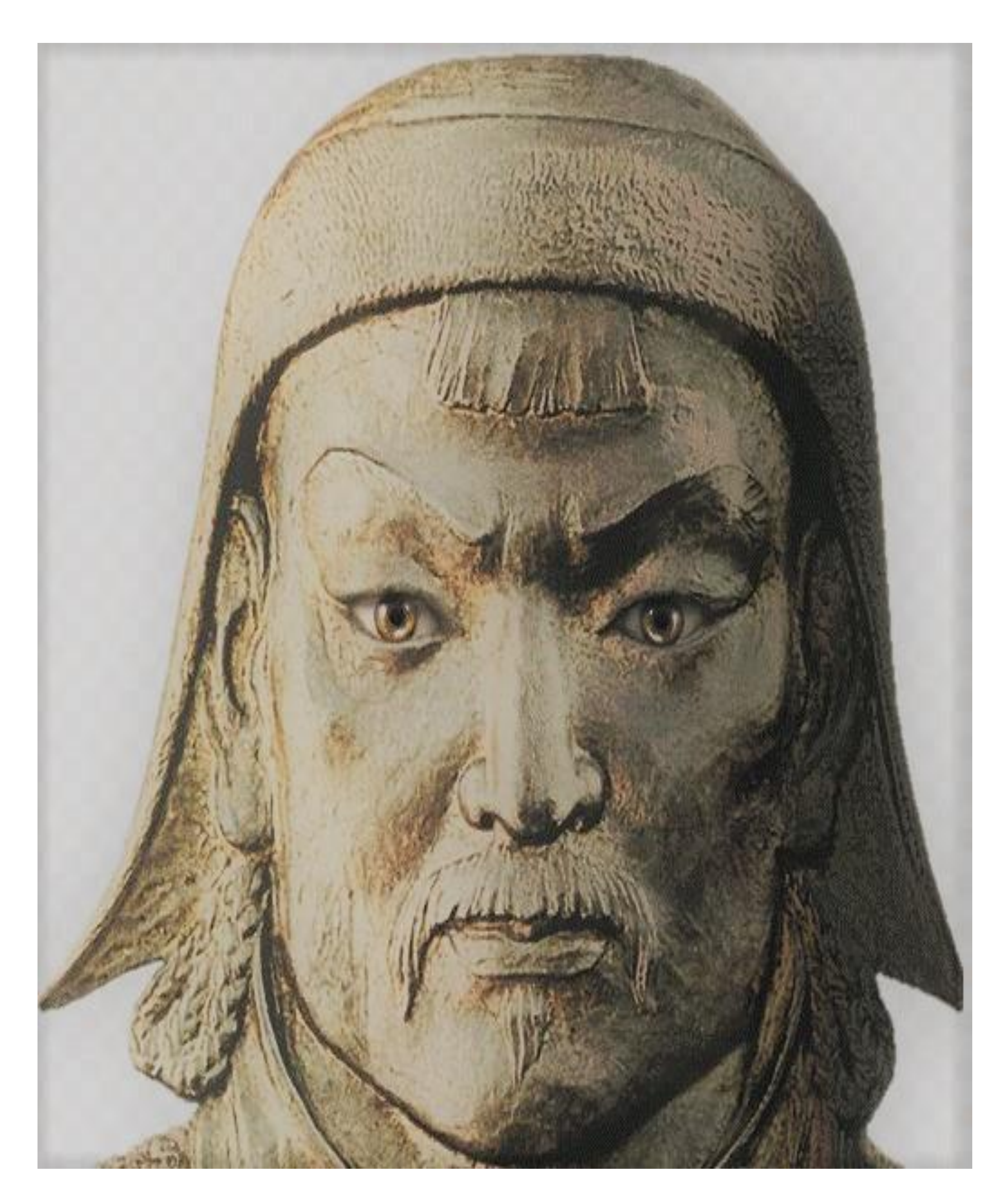
LES ROYAUMES COMBATTANTS (ZHANGUO, 481-221 AVANT J.-C.)
Au ve s. avant J.-C. s'ouvre l'importante période dite des « Royaumes combattants », au cours de laquelle la Chine, à travers les guerres et les alliances entre sept royaumes (Han, Wei, Zhao, issus de la division du royaume de Jin en 453, Qin, Chu, Yan et Qi) évolue vers un État centralisé, édifiant l'essentiel de l'armature politique qu'elle conservera jusqu'au début du xxe s. Cette centralisation administrative et militaire est menée en particulier dans le royaume de Qin dans le nord-ouest (Shaanxi) dont les princes sont les premiers à supprimer le système domanial en donnant la terre aux paysans, désormais la base de la puissance économique et militaire d'un État qui s'impose d'abord dans le nord tandis que le royaume de Chu domine le sud. La Confédération chinoise des royaumes du milieu n'a plus de valeur juridique. La guerre d'annexion remplace la guerre féodale : les grands États absorbent peu à peu les petits. À partir de 335 avant J.-C., la plupart des princes se parent eux-mêmes du titre de rois (wang), montrant par là qu'ils ne reconnaissent plus l'autorité des princes Zhou.

Vers 300 avant J.-C., un danger commence à menacer la civilisation chinoise. Pour la première fois, les Xiongnu (qui seraient les Huns de l'Asie orientale) se trouvent mentionnés par leur nom. Nomades, ils menacent les confins nord de la Chine.

Les princes de Qin, à partir de la fin du ive s. avant J.-C., amorcent une vaste campagne d'annexion, qui les amènera à faire la conquête de toute la Chine, depuis les steppes mongoles et la plaine de Mandchourie, au nord, jusqu'aux régions montagneuses qui s'étendent au sud du Yangzi. En 316 avant J.-C., leurs armées pénètrent au Sichuan, dans la plaine de Chengdu ; en 312 avant J.-C., elles occupent tout le sud du Shaanxi. Mais c'est surtout à la fin du iiie s. avant J.-C. que les conquêtes se font plus nombreuses : sous la conduite du prince Zheng, après l’annexion des derniers domaines des Zhou en 256-249, qui met fin à leur lignée, la puissante armée de Qin (jusqu’à 600 000 hommes et dotée d’un armement très moderne pour l’époque) détruit successivement Han, Zhao, Wei, Chu (royaume le plus puissant) Yan et Qi.

Empereur universel, Gengis Khan unifie la Mongolie
Loin devant les Empires grec et romain, l’Empire mongol fut le plus grand de tous les temps. Cela grâce à son fondateur, Gensis Khan, « empereur universel » considéré comme le plus grand conquérant de l'histoire qui unifia les tribus d’Asie centrale au XIIème siècle.

C’est dans les steppes d’Asie centrale que Temujin (Gensis Khan) voit le jour vers 1160, peut-être dans le clan des Qyiat. La Mongolie est alors peuplée d’une multitude de tribus, rivales ou alliées. La plupart sont des nomades qui vivent dans des yourtes et se déplacent au gré des saisons. Ils élèvent des moutons, des yacks, des chevaux, et vivent de leurs troupeaux. On trouve aussi, plus rarement, d’excellents chasseurs maniant arcs et lassos.



Gengis Khan et le peuple mongol dans son ensemble ont un héritage commun, celui de l'Empire des steppes, caractérisé par un chef charismatique, protégé du Ciel éternel, le Möngke tengri. Ce chef, le Khaan (déformation de Khagan), met ainsi en place un système administratif et un système de poste efficaces, et un territoire centralisé autour d'une capitale, l'ördü : Karakorum, par ailleurs située à quelques kilomètres des anciennes capitales ouïghour et türk. On entrevoit donc un personnage sûr de lui et favori du Ciel, qui prend le pouvoir grâce à des rivalités incessantes, à l'instar de ses prédécesseurs, certain de son succès et à la volonté ferme de domination de territoires immenses et de soumission des peuples étrangers.



Gengis Khan est souvent représenté comme un combattant sanguinaire qui détruit tout sur son passage avec ses centaines de milliers de guerriers. Il est vrai qu'il va parfois massacrer des populations pour éviter toute résistance ennemie et maintenir la soumission. Il laisse exprès des survivants afin que ceux-ci puissent faire les récits des batailles. Ainsi, certains peuples ont tellement peur de lui qu'ils choisissent la reddition immédiate plutôt que d'affronter les armées du chef mongol.

Mais la terreur ne sert à rien sans diplomatie et intelligence, ce dont fait preuve Gengis Khan. C'est la première fois que la Mongolie est unifiée. Pour faire régner l'ordre dans son empire, il met en place une organisation structurée, un embryon d'Etat. Pour diriger un pays composé de différents peuples il impose une loi unique pour tous : le Yasak, le code de conduite des Mongols et institue un système d'écriture.

Solidarité dans l'armée et droits des femmes
Sa politique n'est pas d'effacer les cultures des peuples conquis, mais de les intégrer. Il est en faveur d'échanges entre les cultures, raison pour laquelle il impose une tolérance religieuse. À partir du moment où l'impôt est payé, il ne voit pas l'intérêt de s'immiscer dans les confessions de chacun. Malgré cela, une grande partie des Mongols renonce à leur religion chamaniste au profit du bouddhisme, du manichéisme iranien et du christianisme de rite nestorien.

Sur le plan social, la loi du Khan propose des mesures égalitaires. Elle précise en effet que le général haut gradé mangera la même chose que le simple soldat, et qu'il ne peut pas porter la main sur lui. Si un soldat meurt par la faute de son commandant, celui-ci est puni sur-le-champ. Solidarité et loyauté règnent au sein de son armée, qui

est incroyablement soudée. Ce qui explique en partie les succès des campagnes militaires entreprises par l'empire mongol.

Le Yasak octroie aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes. Celles-ci, bien plus libres que leurs homologues chinoises ou perses, ont ainsi la permission de monter à cheval, de se battre dans des batailles ou encore de participer à la politique.

L'expansion de l'empire mongol
Au début du XIIIème siècle, les bonnes conditions climatiques et les récoltes qui en découlent favorisent l'expansion de l'empire mongol. Gengis Khan rallie d'autres peuples de la steppe, comme les Ouïghours et les Öngüt.

En mars 1211, il déclare la guerre à la Chine, mais ses troupes se retrouvent bloquées au pied de la grande muraille de Chine. Bien que l'édifice ne soit pas achevé, il constitue un obstacle de taille, qui contraint l'empereur à contourner en passant par la Mandchourie. En mai 1215, après un long siège, il s'empare de Pékin, massacre la population, renverse la dynastie Jiin et rase la cité.

Gengis Khan règne en maître sur la Chine du nord. Avec ses fidèles lieutenants, ses « quatre chiens féroces » (Djebé, Djelmé, Subötaï et Qubilai), il fait trembler toute l'Asie. La conquête se poursuit vers l'ouest. Dans les années qui suivent, il prend Boukhara et Samarcande, dans l'actuel Ouzbékistan, puis Moscou.

Comment est mort le Grand Khan ?
L'empereur mongol guerroie jusqu'à la fin de sa vie. À sa mort, suite à une mauvaise chute de cheval, en août 1227, son armée est presqu'aux portes de l'Europe. Son empire s'étend alors sur une immense partie de l'Asie, de la mer de Chine jusqu'à la mer Caspienne.

Ses quatre fils légitimes étendront ses conquêtes vers la Perse, l'Ukraine ou bien la Hongrie. C'est sous le règne de son petit-fils Kubilai Khan, fondateur de la dynastie Yuan (c'est lui qui accueillera le navigateur Marco Polo), que l'empire mongol atteint son apogée. Il compte environ 200 millions de sujets soit la moitié de la population mondiale et son territoire couvre près de 30 millions de kilomètres carrés.

Souhaitant rester humble jusque dans la mort, Gengis Khan a choisi d'être enterré dans un lieu tenu secret, quelque part dans les montagnes isolées de Mongolie. La légende raconte qu'un millier de chevaux auraient piétiné la tombe de Gengis Khan pour tasser la terre et camoufler l'endroit où le trou a été creusé. Depuis, l'emplacement de sa tombe constitue l'un des plus grands mystères de l'archéologie.

La conquête musulmane de l'Inde : une conquête génocidaire

« La conquête de l'inde par le Mahométans est probablement l'histoire la plus sanglante de toute l'histoire », Will Durant (1885-1981), historien in The Case for India, 1930.

L'historien musulman Firishta, d'origine perse, de son nom complet Muhammad Qasim Hindu Shah (1560 -1620)1, est l'auteur de Tarikh-i Firishta et du Gulshan-i Ibrahim. Ses ouvrages contiennent, dans l'introduction, un résumé de l'histoire de

l'Hindoustan, avant l'époque de la conquête musulmane, ainsi que les progrès victorieux des Arabes à travers l'Est. Les dix premiers livres sont chacun occupés par une histoire des rois de l'une des provinces; le onzième livre rend compte des musulmans de Malabar ; le douzième, une histoire des saints musulmans de l'Inde ; et la conclusion traite de la géographie et du climat de l'Inde. Il comprend également des descriptions graphiques de la persécution des hindous pendant le règne de Sikandar Butshikan au Cachemire.

Il fut le premier à donner une idée du bain de sang médiéval, que subit lors de l'invasion et de l'occupation musulmanes de l'Inde. Les survivants [de cette invasion] avaient été réduits en esclavage et castrés l'Inde selon la loi islamique. Il estima que plus de 400 millions d'Indiens furent massacrés pendant l'invasion et l'occupation islamique de l'Inde. La population de l'Inde était d'environ 600 millions au moment de l'invasion musulmane. Au milieu des années 1500, la population hindoue était de 200 millions.

Ces invasions musulmanes successives sont marquées, dès les conquêtes de Mahmoud de Ghaznî et de Muhammad Ghuri, par des massacres de grande ampleur de la population indienne indigène alors considérée comme mécréante (« kafir ») et la destruction des édifices religieux bouddhistes, jaïns et hindous. Puis, de 1211 à 1414, le sultanat de Delhi poursuit conquêtes et massacres ; il laisse aussi quelques témoignages architecturaux notables els que le Qutb Minar. Les raids dévastateurs de Tamerlan en 1398 et 1399 sèment le chaos dans le sultanat de Delhi et précipitent son déclin.

Après Gengis Khan, Tamerlan (« Timur le Boiteux ») est le plus grand conquérant issu des steppes de haute Asie. L'empire qu'il se tailla au tournant du XVe siècle, bien que moins étendu que l'Empire mongol à son apogée sous Kubilay, vers 1260-1280, fut malgré tout considérable et son impact sur la géopolitique de l'Eurasie, dramatique. Adepte de la stratégie de la terreur, grand pourfendeur des populations civiles, mais amoureux des arts et des lettres, il incarne de manière saisissante les contradictions de ces guerriers turco-mongols dont les armées balayèrent à intervalles réguliers les immenses étendues du continent eurasiatique.

Tamerlan se révéla un redoutable chef de guerre, bâtissant un immense empire reposant sur la puissance militaire et sur la terreur. Les historiens parlent souvent de « catastrophe timouride » tant ses destructions et massacres ont été spectaculaires ; les estimations sur le nombre de morts de ses campagnes militaires vont de 1 million à 17 millions de personnes (soit environ 5 % de la population mondiale de l'époque).

Héritier des Mongols
Lorsqu'il voit le jour au milieu des années 1330 en Transoxiane (Ouzbékistan), les héritiers de Gengis Khan sont en bout de course. La dynastie Yuan, instaurée en Chine par Kubilay, vit ses dernières années, et les autres khanats sont en phase accélérée de décomposition. Les Ilkhanides de Perse ont déjà disparu, les Djaghataïdes peinent à garder un semblant de contrôle en Transoxiane, et la Horde d'Or, implantée aux confins de la Russie, tente de recoller les morceaux éparpillés de feu l'Empire mongol.



Tamerlan, qui se veut l'héritier de Gengis Khan, mettra un terme aux dernières velléités des Gengiskhanides de reconstruire le Grand Empire de Gengis et de Kubilay. De fait, son aventure, en tous points extraordinaire, entame le chant du cygne des grands empires turco-mongols, dont Attila avait été la première incarnation. Son propre descendant en ligne directe, Babur, frustré de ne pouvoir reprendre la main en Asie centrale, se consolera avec la conquête de l'Inde du Nord, où il installera la dynastie des Grands Moghols au début du XVIe siècle.

Car Tamerlan est turc, et non mongol, même s'il revendique un lointain ancêtre commun avec Gengis Khan. Lors de ses conquêtes, il n'hésita pas à massacrer la totalité de la population des villes qui lui avaient résisté, à l'exception des artisans qu'il déporta à Samarcande, sa capitale.

Il existe des preuves de la plus grande extermination collective d'habitants dans l'histoire du monde à travers des récits de témoignages oculaires historiques contemporains. Ce sont les historiens et biographes des armées conquérantes ainsi que les gouverneurs étrangers en Inde qui ont laissé beaucoup de registres détaillés des atrocités qu'ils ont commises pendant leurs affrontements quotidiens avec les hindous en Inde.

Ces registres historiques contemporains se vantaient et glorifiaient les crimes commis (extermination collective des dizaines de millions d'Hindous, viols collectifs de femmes hindoues, destruction de milliers de temples et de bibliothèques hindous et bouddhistes), tout ceci à été archivé de façon remarquable et constitue une forte preuve de la plus grande extermination collective de l'histoire dans le monde.

L'Inde possède une histoire culturelle ancestrale. La religion hindouiste date des environs de l'an 1500 avant J.C. Le bouddhisme était là aux environs du 6e siècle

avant J.C. Cette culture était une interpénétration magnifique de manifestations de la pensée, de liberté de culte et de professions artisanales. Avant l'avènement de l'Islam et pendant ses premiers jours, les savants indiens ont continué leurs travaux dans les sciences, les mathématiques (englobant le zéro, l'algèbre, la géométrie, le système décimal, les chiffres appelés "arabes" qui sont en réalité indiens), la médecine, la philosophie etc. ... Même dans les cours des autres gouvernants (les musulmans de Bagdad par exemple), on envoyait des étudiants dans les universités indiennes. Les enfants indiens, des deux sexes, étaient scolarisés dans un système éducatif bien géré renfermant un large éventail de matières comme les sciences, la médecine et la philosophie. L'art et l'architecture étaient magnifiques. Les Indiens étaient un peuple avancé, jusqu'à l'avènement de l'Islam où on a assisté à différentes exactions (massacres, esclavage, viols, violence, pillage, destruction de sites religieux, artistiques et architecturaux, pauvreté, exploitation, humiliation, famine, conversion forcée à la religion musulmane, décadence des activités de l'esprit, destruction de la société et éclosion des tares sociales.



Naturellement les hindous avant l'islam faisaient des guerres. Mais ils ne pratiquaient pas l'esclavage ni le pillage, ni les massacres, ni la démolition de sites religieux ni la destruction de récolte et de cultures. Les batailles étaient livrées d'habitude en terrains ouverts entre des éléments militaires (Khan, pages 205-207). Il n'y avait pas de concept de butin de guerre (ghanimat). Raison pour laquelle les hindous n'étaient pas prêts à affronter l'assaut des musulmans. Les hindous autochtones furent obligés de fuir dans les forêts et montagnes, ou s'exposer à l'exploitation et à des impôts exorbitants, ou à la mort, ou à l'esclavage, au moment où leur société était humiliée et anéantie. Les musulmans commencèrent à viser directement les autochtones hindous, leurs symboles religieux et les rassemblements d'habitats. Ils se sont battus également entre eux dans des révoltes et des scissions à l'aide de commandants de guerres et de princes musulmans durant tout le règne musulman (Khan, page 205).

L’esclavage

Au début, l'Inde englobait le Pakistan actuel (Sind), le Bengale et le Cachemire. L'hindouisme et le bouddhisme étaient prospères en Afghanistan avant la domination musulmane au 7e siècle. Au 16e siècle l'Afghanistan fut partagé entre l'empire mongol musulman indien et les Safawides perses.

Au début, les Omeyyades athées permirent aux hindouistes de rester sous le statut de Dhimmi. Et cela peut-être en raison de leur nombre important, leur opposition à l'islam et leur valeur pécuniaire comme source d'impôt. Cet état de choses se contredit avec les textes et les lois islamiques qui stipulent la conversion à l'islam ou la mort des infidèles et polythéistes. Lorsqu'on demanda au Sultan Altamich (mort en 1236) la raison pour laquelle on n'applique pas les textes quant au choix entre la conversion à l'islam et la mort, il a répondu :

« En ce moment les musulmans sont en petit nombre. Ils sont comme du sel dans un grand récipient... Dans tous les cas, après quelques années, lorsque les musulmans s'établissent bien dans les capitales, les régions et les petites villes, et leur puissance sera plus grande, il sera possible de donner aux habitants hindous le choix entre l'islam et la mort » (Lal, page 538).



Et malgré leur prétendu statut de Dhimmi, de grands massacres, de conversion forcée à grande échelle à la religion musulmane, un esclavage affreux ... tout ceci était la cause de la conversion à l'islam dans les régions du règne musulman en Inde, avec l'avènement du 20e siècle, après l'application de la Chariaâ islamique en donnant 38 le choix aux infidèles et polythéistes entre l'islam et la mort. Les combattants hindous furent massacrés pendant que leurs femmes et enfants furent réduits à l'esclavage. L'opération de castration était pratiquée sur les jeunes esclaves hindous.

En général, les chiffres réels n'étaient pas donnés. Ils étaient remplacés par des expressions du genre : « Un nombre incommensurable d'esclaves » ou « toutes les femmes et tous les enfants sont faits esclaves ». Dans les cas où on donnait des chiffres, s'étaient des résultats horrifiants. Et avec les gens rendus esclaves, les musulmans prenaient tout avec eux : argent, bijoux, vêtements, mobiliers, objets antiques, animaux, céréales etc ... et détruisent le reste.

« Les gouvernants musulmans étaient des étrangers jusqu'au 13e siècle. La majorité des esclaves étaient envoyés hors de l'Inde. Mais après le règne des Sultans de Delhi (1206), les esclaves étaient laissés au service du Sultanat. Ils étaient vendus en Inde

ou n'importe où ailleurs. On importait également des esclaves, et les armées musulmanes étaient composées d'un vaste éventail de groupes d'esclaves convertis à l'islam. Les esclaves et les femmes enlevées étaient considérés comme des dons de Dieu et leur acquisition constituait un mobile très fort et essentiel au Jihad. Des nombres très grands d'esclaves ont rendu leurs prix très bas ... Des hommes ont été détruits ... mais ce sont des dons de Dieu qui honore simplement sa religion par ces dons et humilie les infidèles et polythéistes ». Ce sont là des révélations de l'historien musulman Otby, dans son récit de l'expédition de capture d'esclaves pour le sultan Sebaktikin (942-997) dans son livre (Sookhdeo, page 166).

Dans le Sind, première région prise d'assaut avec succès, la société musulmane à ses débuts était formée d'esclaves contraints à adopter l'islam, et de petits nombres de seigneurs arabes (Khan, page 29). Au début, les esclaves étaient envoyés, par la force, hors de l'Inde (Mohamed Benkacem les envoyait aux pays arabes). Au Sind, les conquérants ont envoyé, sur ordre de Hajjaj bnou Youssouf Taqafi, sous le califat de Walid 1er, 300000 esclaves durant la campagne de trois ans de 712 à 715. (Khan, page 299 et Tarfakoufej, page 109). Les combattants musulmans sont venus de toute part pour participer à ce Jihad. Les combattants turcs Ghaznavides de Ghaznî et d'Afghanistan, ont soumis le Pendjab (997-1206). Durant 17 expéditions entre 997 et 1030, le Sultan Mahmoud Ghaznawi, qui est un turc d'Afghanistan, envoya des centaines de milliers d'esclaves en Ghaznî d'Afghanistan, causant ainsi la perte de deux millions d'individus par voie d'enlèvement de femmes et d'esclaves et leur vente hors de l'Inde (Khan, page 315). Des historiens comme Oteby, aide du Sultan, ont donné quelques chiffres ... Par exemple : les musulmans ont fait venir de Dahanissar 200000 prisonniers lors de leur retour en Ghaznî en Afghanistan. En 1091, on en a ramené 53000. Dans une certaine étape, la part du cinquième revenant au calife était de 150000, ce qui correspond à un total de 750000 prisonniers. 500000 esclaves furent capturés en une seule expédition en wahind (Lal, page 551).

Dans tout le monde musulman, les vaincus sont castrés, y compris les esclaves de l'Inde. Ceci est effectué pour que ces hommes castrés puissent protéger les harems, afin que demeure leur dévouement au gouvernant et pour qu'il ne leur reste plus d'espoir de fonder leur propre famille. La castration est une tradition enracinée et répandue sous le règne islamique. Et c'est peut-être la cause de la baisse de la population de l'Inde de 200 millions en l'an 1000 à 17 millions en 1500 (Khan, page 314). Dès que Bakhtiar Khalji conquit le Bengale en 1205, cette région devint l'une des principales exportatrices d’esclaves eunuques. Ceci s'est poursuit pendant la période mongole (1526-1857).

Akbar Le Grand (1556-1605) possédait des eunuques. Said Jatay possédait 1200 eunuques. Durant le règne d'Oranjazeb en 1659 en Colconda-Haydarabad, 22000 enfants ont été castrés et donnés en cadeaux ou vendus aux gouvernants musulmans (Khan page 313).

Soltane Dine Khalji (règne 1296-1316) avait 50000 garçons à son service personnel. Le Sultan Mohamed Toughlaq (règne 1325-1351) en avait 20000. Le Sultan Fayrouz Toughlaq (règne 1351-1388) en avait 40000. Fayrouz aimait grouper les enfants de n'importe quelle manière. Il a groupé 180000 esclaves au total (Lal page 542).
Le Docteur Koenraad Elst a écrit dans son article intitulé "y avait-il eu une extermination collective des hindous ?" ce qui suit :

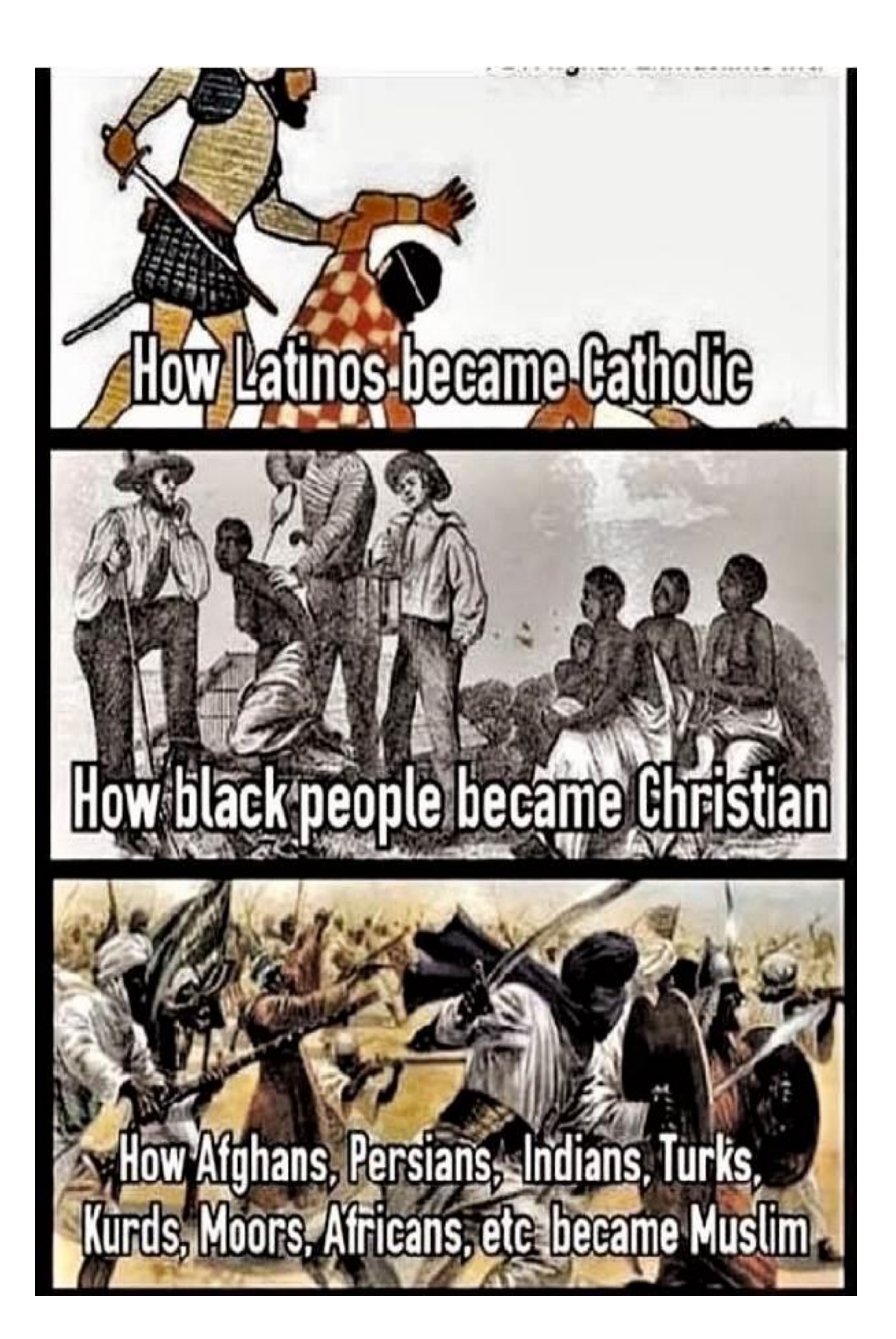
« Il n'existe pas de statistiques officielles du nombre global de morts hindous tués par les musulmans. Mais un premier examen des importants témoignages d'historiens musulmans montre que sur 13 siècles, dans une vaste région comme le sous-continent indien, les saints combattants musulmans ont tué facilement plus de 6 millions d'habitants, l'équivalent des victimes de l'holocauste des juifs. Firishta a cité de nombreuses occasions où les sultans brahmans au cœur de l'Inde, entre 1347 et 1528, ont tué des centaines de milliers d'hindous. C'est le chiffre qu'ils considéraient le minimum à toute punition des Hindous. Ces sultans étaient seulement la troisième catégorie des lignées gouvernant les provinces.

Les plus grands massacres se sont produits pendant les conquêtes de Mahmoud Ghaznawi aux environs de l'an 1000, et pendant la conquête effective du nord de l'Inde par Muhammad Ghûrî et ses aides à partir de 1192, et sous le règne du Sultanat de Delhi (1206-1526) ».

Will Durant, dans son livre paru en 1935 sous le titre « Histoire d'une civilisation : notre patrimoine oriental », écrit en page 459

« La conquête mahométane de l'Inde était sans doute l'épopée la plus sanglante de l'histoire. Les historiens et les hommes de religion musulman ont enregistré avec fierté et grande joie les massacres qu'ils ont commis sur les hindous, la conversion par force à la religion musulmane, les rapts de femmes et d'enfants hindous et leur commercialisation dans les souks d'esclaves, les destructions complètes de temples commises par les combattants musulmans durant la période allant de l'an 800 à l'an 1700. Des millions d'hindous furent convertis à la religion musulmane par la force de l'épée durant cette période ».




How Latinos became Catholic
How black people became Christian
How Afghans, Persians, Indians, Turks,
Kurds, Moors, Africans, etc became Muslim

François Gautier, dans son livre paru en 1996 sous le nom de « Réécriture de l'histoire de l'Inde », écrit :

« Les massacres perpétrés par les musulmans en Inde sont sans pareils dans l'histoire, plus grands que l'holocauste nazi des juifs, plus grands que les massacres arméniens par les Turcs. Ils sont même plus grands et plus généralisés que les massacres des autochtones d'Amérique du Sud lors des conquêtes par les espagnols et les portugais ».

Fernand Bradwell, dans son livre paru en 1995 et intitulé "histoire des civilisations", écrit à propos du règne musulman de l'Inde :

« C'est une expérience coloniale très brutale. Les musulmans n'ont pu gouverner le pays que par des opérations de terreur organisée. La cruauté était la règle. Incendies, exécutions sommaires, crucifixions, ligotage des pieds et des mains, innovations dans les méthodes de torture. Les temples hindous étaient démolis pour faire la place aux mosquées. Parfois des actes de conversion forcée à la religion musulmane. S'il arrive une rébellion quelconque, elle est rapidement et sauvagement matée : maisons brûlées, campagnes réduites en dépotoirs de déchets, hommes égorgés, femmes prises en butin et réduites à l'esclavage ».

Alain Daniélou, dans son livre « Histoire de l'Inde » écrit :

« Depuis que les musulmans commencèrent à arriver aux environs de l'an 632, l'histoire de l'Inde est devenue une longue chaîne monotone de crimes d'assassinats, de massacres, de pillages et de destructions. Tout ceci au nom de la guerre sainte comme toujours, mue par leur foi en leur dieu unique. Ces barbares ont détruit une civilisation et effacé des races entières ».

Bâbur, le premier moghol

Babur, parfois orthographié Baber, un surnom signifiant la Panthère, né Zhahîr ud-din Muhammad, le 14 février 1483 à Andijan et mort le 26 décembre 1530 à Agra, est un prince timouride de l'Inde et le fondateur de l'Empire moghol. Il est un descendant direct de Tamerlan par son père. Tamerlan était un conquérant du XVe siècle ayant acquis un large territoire sur l'Asie occidentale et orientale. Il était connu pour sa capacité à massacrer les habitants des terres qu'ils occupaient, ce qui en fait un des plus grand assassins que la planète ai connu.

Le père de Bâbur était Omar Sheikh Mirza, roi de Ferghana, une région actuellement en Ouzbékistan. Sa mère était Kutlug Nigar Khanim, une descendante de Genghis Khan. Bâbur avait donc une ascendance remplie de guerriers, mais pourtant il était plutôt fin lettré. Il a reçu une éducation poussée, développant les arts comme la littérature. Sa langue était le tchagataï, une version orientalisée du turc, qu'il va utiliser pour écrire ses mémoires. Il était aussi un cavalier émérite, et un bon nageur. Il est descendant de Tamerlan par Miran Shah et de Gengis Khan par sa mère.

Le sujet sur la manière dont Babur a pris le contrôle de Kaboul est assez intéressant. Il n’est pas simple de savoir à partir de qui Babur a conquis la région, car les Timurides dominaient Kaboul depuis plus d’un siècle avant Babur.

« Il existe de nombreuses tribus différentes dans le pays de Kaboul ; dans ses vallons et ses plaines se trouvent des Turcs, des membres de clans et des Arabes ; dans sa

commune et dans de nombreux villages, les Sarts ; dans les districts et dans les villages se trouvent les tribus Pashai, Paraji, Tadjik, Birki et Afghanes. Dans les montagnes occidentales se trouvent les tribus Hazara et Nikodari, dont certaines parlent la langue Mughuli. Dans les montagnes du nord-est se trouvent les localités des Kafirs, comme Kitur et Gibrik. Au sud se trouvent les tribus afghanes… Onze ou douze langues sont parlées à Kaboul : l'arabe, le persan, le turc, le mughuli, l'hindi, l'afghani, le pashai, le paraji, le gibri, le birki et le lamghani. S'il existe un autre pays avec autant de tribus différentes et une telle diversité de langues, on ne le sait pas.
-Babur, sur la diversité des peuples et des langues de Kaboul, dans le Tuzk-i-Babri.
Nous sommes en 1520, en Afghanistan. Encerclé d'ennemis, à commencer par ses propres cousins qui convoitent son pouvoir, Babur a été chassé des terres de ses ancêtres.

Rassemblant ses forces, il porte alors son regard à l'Est. Le fruit est mûr pour être cueilli. Dans quelques semaines, les soldats de l'Afghanistan se lanceront à l'assaut des rives de l'Indus et du Gange, ralliés derrière leur chef Babur... le Premier Moghol.



La formation de l'empire moghol

Craignant les Ouzbeks, sur la façade Ouest de son royaume, il se tourne alors vers l'Est et sa région du Pendjab, une région autrefois membre de l'Empire Timouride. Région plutôt riche, son annexion serait une bonne source de revenus pour lui et elle lui ouvrirait les portes de l'Inde. Il envoya donc plusieurs troupes dans le Pendjab pour tenter de prendre Lahore, ce qu'il parvint à faire en 1523. Puis, la ville suivante, encore plus intéressante, est Delhi, mais celle-ci est dirigée par Lôdi, 3e sultan du sultanat de Delhi, un personnage détestable et détesté de tous, y compris de la noblesse locale, essentiellement des afghans. Bâbur saisi donc cette occasion et s'allie avec un chef rebelle du Pendjab, Alam Khan, qui lui fournit une armée de 12 000 hommes.

A la tête d'une telle armée Bâbur marche sur Delhi. Lôdi envoit une armée de 100 000 hommes et des éléphants de combat. Les deux forces se rejoignent à Pânipat le 21 avril 1526, date de la grande bataille fondatrice de l'Empire moghol. Les troupes de Lôdi sont défaites et Bâbur prend Delhi dans la foulée avec l'aide de son fils Humâyûn. Il se proclame alors empereur de l'Inde et poursuit sa route sur Agra, qu'ils conquièrent ensemble.



Bâbur fonde alors les bases d'un nouvel empire et commence à structurer son nouveau territoire, mais le premier ennemi arrive rapidement. Il s'agit de Rana Sangha, de la ville de Chittorgarh, dans le Rajasthan (à l'Ouest de l'Inde), qui fond sur Delhi en 1527. Une nouvelle bataille eut lieu le 10 mars de cette année à Kanwaha et, malgré le rapport de force déséquilibrée en faveur de Sangha, ce dernier perd la bataille. Le Rajasthan tombe alors dans l'escarcelle de Bâbur. Son fil Humâyûn poursuit la conquête de la vallée du Gange et pacifie la région.

Bâbur et la religion

Bâbur était issu d'une famille turc fortement persanisée. Sa religion était l'islam, une religion vieille de 900 ans qui s'était répandue dans toute la péninsule arabo-persique (vers l'Est) et l'Afrique du Nord (vers l'Ouest). Toutefois au Ferghana, la région d'origine de Bâbur, la religion n'était pas si importante que ça, comparé à ce qui se pratiquait dans d'autres royaumes. Bâbur fut un emperuer tolérant, il accepta sans problème que les populations qui vivaient sur ses territoires ne soient pas musulman. Il fut en ça un précurseur à la vision large. Ses descendants suivront d'ailleurs son

exemple et ce fut une des raisons de la réussite de cet Empire par rapport aux autres. Il est intéressant de noter que c'est justement quand un des empereurs appliqua une vision rigoriste de l'islam que l'Empire commença à chuter. Sous le règne de Bâbur les Sikhs, par exemple, purent conserver leurs temples, alors que ceux-ci avaient été détruits un siècle plus tôt par son ancêtre Tamerlan.Durant cette période il respecta les traditions locales et il introduisit dans le sous-continent indien différentes influences.

Par exemple, en architecture, la tradition timouride veut que les terrains devant accueillir des constructions impériales soient divisés par des canaux et des bassins d'une grande rigueur symétrique, ce que l'on trouvera dans toutes les constructions de la dynastie. De tels jardins, que l'on nomme ici Charbagh, sont généralement en 4 parties, séparés par 4 canaux en croix. Ils sont une représentation du Paradis sur Terre, comme le veut la tradition musulmane.

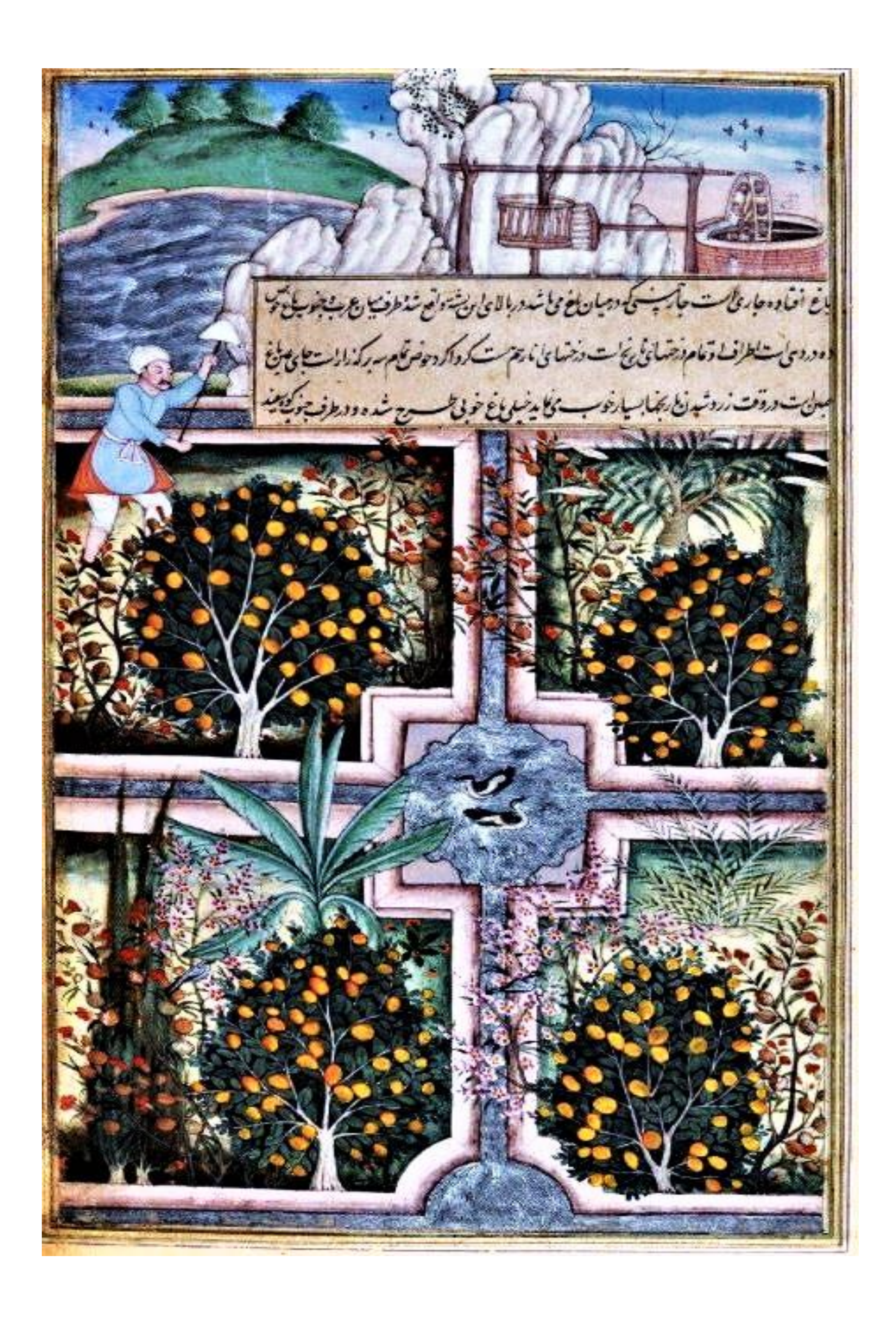
Toutefois chez les Moghols du XVIe siècle cette dimension spirituelle, si elle est importante, est aussi considérée comme une métaphore visuelle de la capacité des Moghols à gouverner leurs territoires, l'ordonnancement parfaite des jardins devant prouver aux conquis leurs capacités à réguler les problèmes des populations. Selon cet aspect des choses, nul ne peut prétendre diriger s'il ne sait pas diriger son propre jardin.

En plus des influences musulmanes Bâbur intégra dans l'art des méthodes de travail artisanaux issus de l'Empire perse, mais c'est surtout l'influence hindou qui fut la plus importante dans l'adminsitration du territoire. Il faut dire que ce territoire était essentiellement hindou, même si il était assez petit, il est donc normal que les débuts de l'Empire moghol soit, artistiquement, architecturalement, un mélange de plusieurs cultures.

A ce moment Bâbur est le maître du Nord de l'Inde, l'apogée de son règne. Il passe alors le plus clair de son temps à structurer son royaume, délaissant de nouvelles conquêtes hypothétiques. Il fonde sa capitale à Agra et désigne Humâyûn comme son successeur. Il meurt le 26 décembre 1530 et sera enterré à Kaboul.

L'héritage de Bâbur

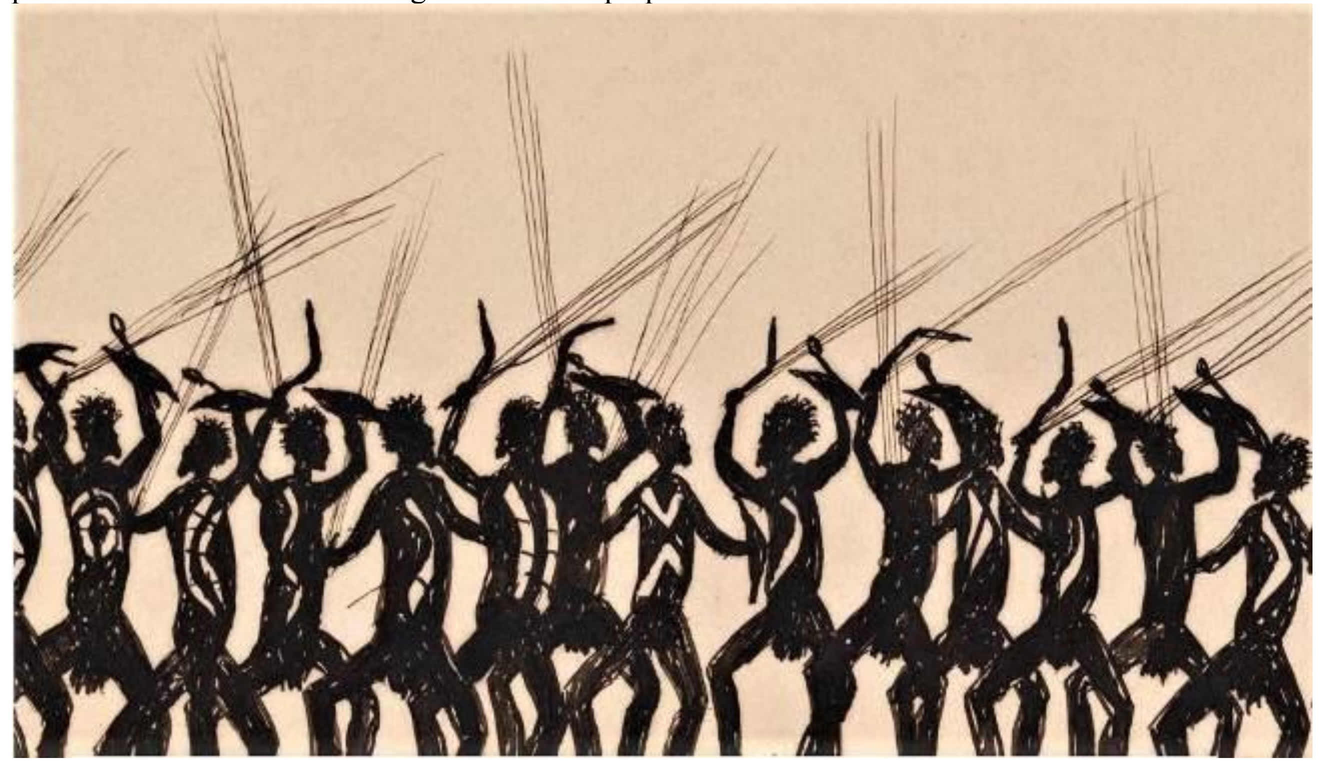
L'héritage de Bâbur est donc double.
On trouve tout d'abord un territoire nouveau, uniformisé. C'est le début de l'Empire moghol qui s'étend sur tout le Nord de l'Inde. Ce territoire sera repris et agrandit par son fils, Humâyûn. Mais au delà d'un simple territoire, c'est surtout une culture nouvelle qui a été mis en place par Bâbur, une culture faite d'un mélange d'influences islamiques et hindous. C'est sans doute cet héritage qui est le plus important puisque c'est lui qui structurera la lignée des empereurs moghols.


باغ افتاده جاری است جای آسیابی که در میان باغ می باشد در بالای این پشته واقع شده طرف میان غرب جنوب باغ حوض
ده در ده است اطراف و تمام درختهای نارنج است درختهای انار هم هست گرداگرد حوض تمام سبزه زار است جای این باغ
همین است در وقت زرد شدن نارنجها بسیار خوب می نماید خیلی باغ خوبی طرح شده و در طرف جنوب کوه سفید

L’Australie
Les chasseurs-cueilleurs et la guerre : le cas des aborigènes

Le chasseur-cueilleur était pacifique, l’agriculteur-éleveur était belliqueux, lit-on souvent lorsqu’on s’interroge sur l’origine de la guerre. L’exemple des Aborigènes guerriers de l’Australie précoloniale bat en brèche cette hypothèse.

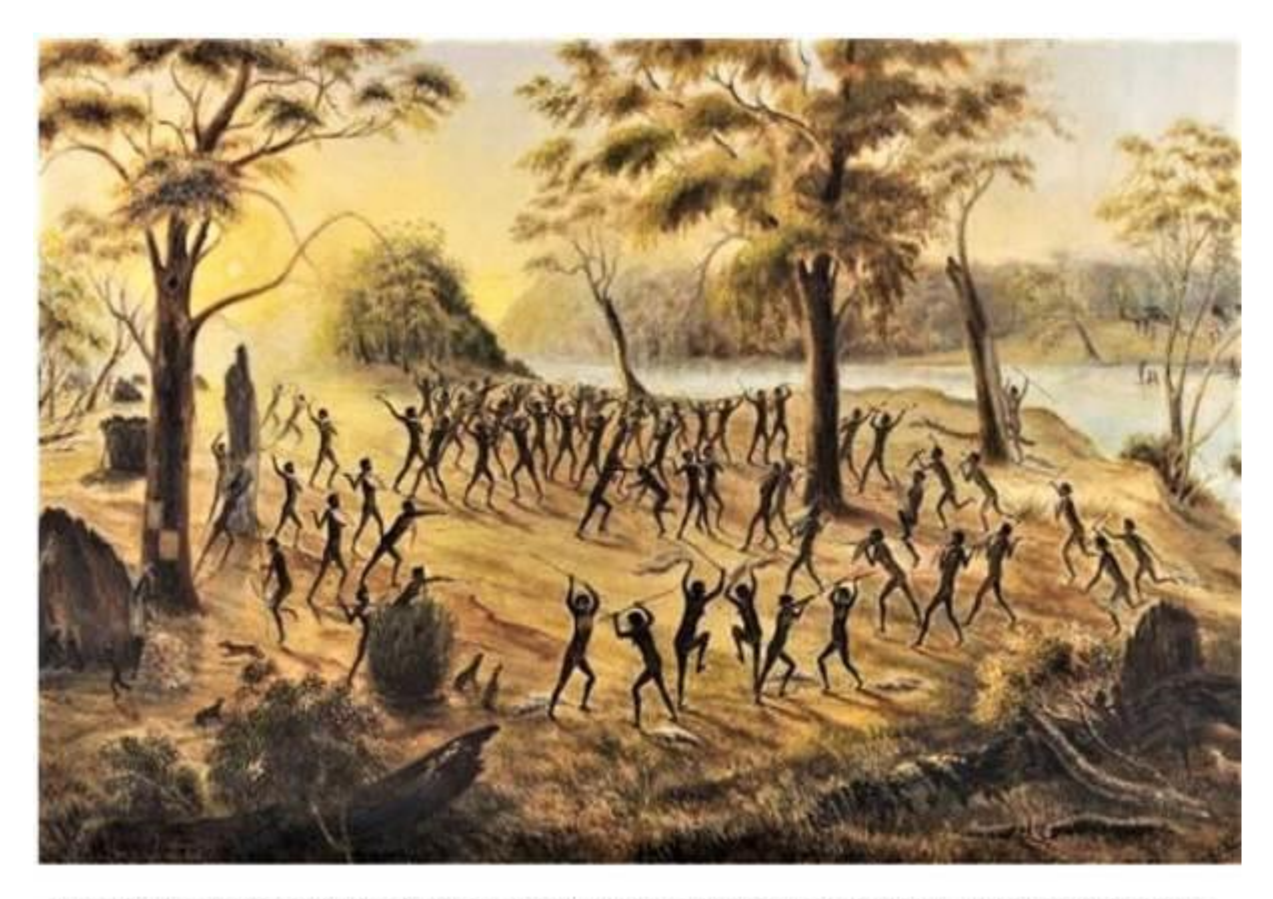
Selon ces « colombes de la paix », comme on les surnomme, les premiers affrontements vraiment meurtriers ne seraient survenus au plus tôt qu’avec les premières sociétés sédentaires, en particulier avec le Néolithique (10 000 ans avant notre ère au Proche-Orient et 6 000 ans avant notre ère en Europe). La guerre proprement dite – le développement du conflit intergroupe en une activité sociale spécifique – ne serait véritablement apparue qu’à l’âge du bronze (1 800 à 700 ans avant notre ère en Europe). Souvent citée comme le premier instrument exclusivement destiné à tuer des humains, l’épée de Bronze est d’ailleurs souvent présentée comme preuve de « l’invention » de la guerre à cette époque.



Pour soutenir leur thèse, les colombes s’appuient sur deux arguments principaux. Le premier est tout simplement la quasi-absence de traces archéologiques de guerre au Paléolithique. Le second, qui s’articule avec le précédent, procède d’une logique sociologique : pratiquant des systèmes égalitaires de répartition des ressources, les chasseurs-cueilleurs nomades n’auraient eu aucune raison valable de se faire la guerre. Leur mobilité incessante, qui limitait leurs possessions matérielles et leur faible démographie les auraient systématiquement portés à préférer l’évitement à l’affrontement. Et surtout, toutes les motivations ordinaires des guerres modernes leur faisaient défaut : leurs rapports sociaux rendaient absurde l’idée de se battre pour accaparer richesses et territoires, pour s’emparer d’esclaves ou imposer un tribut, et même pour établir une domination politique.

Si convaincante qu’elle puisse paraître, cette argumentation se heurte à un cas ethnographique au moins, et non des moindres : celui des Aborigènes australiens.

Des témoignages de guerres
Ainsi, les Aborigènes précoloniaux vivaient-ils de chasse, de pêche et de cueillette, et s'ils se livraient à certaines pratiques d'aménagement de leur territoire, ils ignoraient toute forme d'agriculture ou d'élevage. Leurs chiens (les dingos), apportés il y a 3 500 ans par les migrations mélanésiennes, n'étaient qu'à moitié domestiqués. Pour le chercheur, ces sociétés ont en outre l'avantage d'avoir été relativement bien documentées malgré l'impact dévastateur de la colonisation. Qu'ils émanent d'ethnographes professionnels ou, dans les premières décennies, de voyageurs, de missionnaires, de fonctionnaires de la Couronne, de colons, voire de naufragés ou de bagnards évadés recueillis durant plusieurs années par des locaux – auxquels s'ajoutent, dans une période plus récente, de précieuses autobiographies rédigées par des Aborigènes eux-mêmes –, les témoignages se comptent par centaines.



Vers 1895, la peintre australienne Caroline Le Souëf représente d'après ses souvenirs une « bataille aborigène sur la rivière Goulburn en 1842 ». Au premier rang, on note des femmes elles aussi en train de tenter de s'assommer à coups de gourdins...

Batailles régulées et batailles libres
Une partie importante des combats collectifs australiens consistaient en batailles rangées encadrées par des règles strictes. Après s'être dûment invectivés, les protagonistes s'envoyaient lances et boomerangs avant de s'affronter au corps à corps. Tout en mobilisant parfois des effectifs considérables – jusqu'à environ un millier d'hommes, lorsque plusieurs clans se regroupaient –, ces batailles régulées faisaient assez peu de victimes. Aux premières blessures sérieuses, les combats s'interrompaient et les deux camps célébraient leur amitié retrouvée. Ces épisodes fréquents, spectaculaires, et aux conséquences relativement mineures (même s'ils

occasionnaient régulièrement quelques morts et invalidités permanentes) ont conduit nombre d'observateurs à affirmer que, chez les Aborigènes comme chez tant d'autres peuples, la guerre se limitait à ces combats strictement encadrés et qu'elle n'en était donc pas vraiment une.

L'armement confirme que l'on pratiquait la guerre avec l'intention de tuer le plus possible

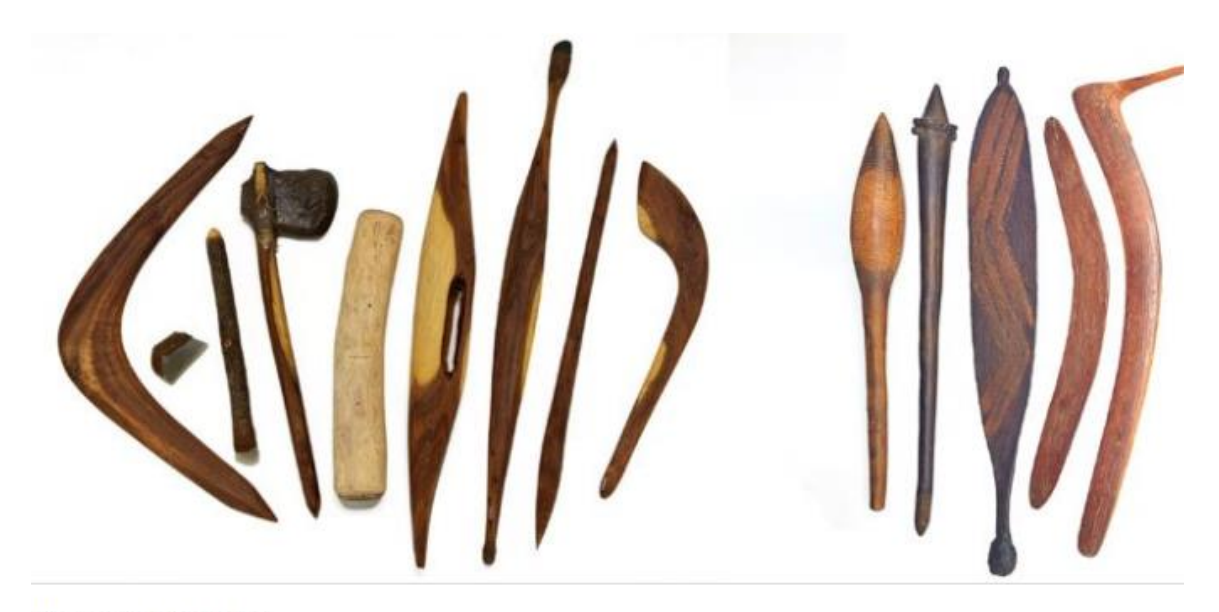
Or, il existait aussi des circonstances où l'on cherchait à infliger les plus grandes pertes possibles à l'adversaire, que ce soit en usant de surprise, lors d'un raid ou d'une embuscade, ou de manière convenue d'avance entre les deux parties. Les données confirment d'ailleurs que tandis que les batailles rangées forment l'essentiel des affrontements les moins sévères, les raids et les embuscades sont surreprésentés parmi les affrontements les plus létaux. On pratiquait donc bien la guerre avec l'intention de tuer !

Ce que confirment les armes employées : dans presque tout le continent, tout adulte possédait des boucliers. Il en existait deux types : l'un, d'une facture pour nous familière, était destiné à se protéger des projectiles, en particulier des sagaies. L'autre, plus original à nos yeux, était constitué d'une pièce de bois étroite et massive dans laquelle on sculptait une poignée. Il servait à parer des coups de massue pendant les corps à corps.

Les armes de guerre étaient aussi offensives : on réservait notamment pour le combat les lances les plus lourdes, en les dotant si possible de barbelures. Celles-ci étaient parfois sculptées à même le bois – un travail aussi long que fastidieux. Sur une autre arme, connue sous le nom de « lance de mort », on fixait le long de la pointe deux rangées de fragments de quartz ou de coquillages tranchants. En plus d'accroître la force de pénétration, cette modification rendait presque impossible l'extraction de la sagaie sans laisser dans la blessure des corps étrangers facteurs d'infections.

Les boomerangs, eux aussi, étaient adaptés pour la guerre. Les mémoires de Waipuldanya, un Aborigène de la tribu Alawa, rapportent la terreur qu'inspiraient les modèles à crochet utilisés par leurs ennemis traditionnels : toute tentative de parer ces projectiles augmentait leur vitesse de rotation et aggravait les blessures qu'ils provoquaient.

Construites à partir de matières organiques, toutes ces armes n'apparaissent presque jamais dans les fouilles archéologiques. Même lorsque c'est le cas, on peut tout au plus inférer qu'elles servaient au combat ; mais, faute de charniers collectifs – et s'agissant de chasseurs-cueilleurs mobiles, de tels charniers sont hautement improbables –, leur nature exacte, en particulier le fait qu'elles servaient dans d'authentiques guerres, est impossible à prouver.



L'Armement aborigène

Quelques pièces d'armement aborigènes, notamment ci-dessus un boomerang, des massues et le type de bouclier à poignée servant à se protéger contre les gourdins. Page de droite, d'autres massues et tout à fait à droite, le redoutable boomerang à crochet décrit par Waipuldanya, qui pivote autour du bouclier qui tente de le parer.

Les motifs des guerres

Si la guerre existait chez les Aborigènes précoloniaux mais ni pour des objectifs de pillage, ni de mise en sujétion, ni de mainmise sur des ressources territoriales, quels étaient ses motifs ? Les données indiquent sans ambiguïté la cause la plus fréquente : les droits sur les femmes. Rien d'étonnant compte tenu de l'importance que ces sociétés attachaient aux prérogatives liées au mariage. On ne trouve aucune mention d'expéditions collectives pour voler des épouses, mais lorsqu'un homme estimait que ses droits matrimoniaux avaient été lésés – ce qui était loin d'être rare ! –, une escalade prenant un tour collectif s'ensuivait souvent.

Autre motif des conflits : la vengeance contre un meurtre réel ou supposé. Les Aborigènes ne considéraient en effet que peu de morts comme naturelles, et attribuaient facilement un décès à une action maléfique appelant à une rétorsion.
La guerre australienne se menait donc pour des motifs totalement étrangers à ceux du monde de la richesse, des inégalités économiques et de l'exploitation du travail humain. Elle existait surtout, voire uniquement, comme un prolongement de la justice.

Ainsi qu'on l'a vu, il ne s'agissait nullement d'un phénomène marginal ou anecdotique. Elle se nourrissait d'un sentiment général de profonde méfiance et d'hostilité à l'égard des groupes considérés comme ennemis – et toute tribu inconnue ou lointaine tombait invariablement dans cette catégorie. L'anthropologue anglais Lorimer Fison, l'un des meilleurs connaisseurs des Aborigènes, pouvait ainsi écrire au XIXe siècle que pour un Kurnai, tous les membres des tribus voisines, rassemblés sous le vocable dévalorisant de « Brajerak » (l'équivalent de notre « sauvage ») ne méritaient que de passer de vie à trépas : « Les éliminer chaque fois que l'occasion s'en présentait était un acte méritoire, et ils ne laissaient jamais une occasion se perdre. »

Dans quelle mesure pareil bellicisme est-il un trait commun ou, au contraire, exceptionnel parmi les chasseurs-cueilleurs vivant dans des sociétés sans richesses ? Qu'en était-il en ce qui concerne les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique ? Autant de questions anciennes que le cas des Aborigènes australiens pousse à réenvisager.

La colonisation
Un exemple d'autant plus intéressant qu'au moment du contact avec l'Occident, vers la fin du XVIIIe siècle, il constituait le plus vaste ensemble de chasseurs-cueilleurs qui fut jamais observé. Environ 500 tribus se partageaient alors une île-continent vaste comme les États-Unis actuels, aux climats et aux environnements variés. L'effectif que cette population représentait est mal connu, mais l'estimation moyenne est de 750 000 individus. Or, avant la colonisation, aucune de ces tribus n'avait jamais interagi avec une société étatique. Au nord, on repère la trace de quelques contacts avec des cultivateurs (notamment un flux de gènes indiens il y a plus de 4 000 ans), mais probablement trop réduits pour avoir influencé significativement les sociétés aborigènes.

Or, cette riche documentation illustre sans ambages qu'une partie au moins de ces sociétés n'étaient en rien pacifiques. Un recensement le plus systématique possible aboutit à 165 mentions de conflits collectifs depuis la fin du XVIIIe siècle . La collecte (ou, dans certains cas, l'estimation) du nombre de victimes révèle que dans 32 cas, le nombre de tués fut égal ou supérieur à 10. Bien entendu, certaines des relations de ces épisodes procèdent probablement d'une exagération, voire d'une affabulation, mais la plupart résistent bien à l'examen et leur réalité ne peut être mise en doute.

Mentionnons par exemple ces deux batailles consécutives à des déclarations de guerre en bonne et due forme, enregistrées par l'anthropologue Lloyd Warner, dans les années 1920, en Terre d'Arnhem, et qui firent respectivement 14 et 15 morts – un chiffre considérable à l'échelle de groupes ne comprenant jamais plus de quelques dizaines de personnes. Citons aussi l'épisode survenu au nord de Melbourne en 1845, rapporté par le colon et fin connaisseur des Aborigènes Edward Curr. Un jeune Aborigène très populaire étant mort en tombant d'un arbre, on accusa une tribu voisine de sorcellerie. Une troupe d'une quinzaine de vengeurs se constitua qui, après avoir voyagé plusieurs jours en territoire étranger, lança une attaque nocturne sur le campement du sorcier présumé, ne laissant aucun survivant. Les femmes et les enfants, qui avaient fui dès les premiers coups, ne furent pas épargnés : les assaillants se cachèrent et attendirent leur retour pour les exécuter eux aussi…



Cette carte situe 165 épisodes d'affrontements collectifs entre Aborigènes. La plupart se sont déroulés entre 1800 et 1950, de sorte que les dates des observations reflètent l'avancée des Occidentaux. La densité des combats suggérée par cette compilation correspond globalement à celle de la population australienne précoloniale estimée.

D'autres épisodes font état de bilans encore plus sévères : alors qu'il était enfant, en 1830, un certain Martin Lynch avait assisté à une bataille dans les environs de Sydney, où des « assauts intermittents » durant trois jours et trois nuits avaient entraîné près d'une centaine de morts. Un autre engagement est signalé la même année dans les environs de Canberra, avec un bilan estimé à 60 tués. Quelques Aborigènes livrèrent des souvenirs d'enfance comportant des épisodes similaires. D'autres firent état d'épisodes guerriers fameux survenus dans un passé plus ou moins lointain pendant lesquels un héros local avait organisé la déroute d'une tribu ennemie. Notons que si ces récits vantent le courage et la ruse du brave guerrier, ils ne lui prêtent aucun pouvoir surnaturel : il ne s'agit en aucun cas de mythes.

Cette riche documentation illustre sans ambages que ces sociétés n'étaient en rien pacifiques. On pourrait objecter que ces conflits, si réels soient-ils, ne représentent qu'un phénomène déclenché par les effets déstructurants de la domination occidentale sur les sociétés locales. Cette possibilité ne peut être balayée d'un revers de main, et il est probable que l'examen attentif de chacun des événements concernés révélerait peut-être un rôle direct ou indirect joué par les Européens dans le déclenchement de tel ou tel conflit. Pour autant, la réalité est que l'interdiction de la violence tribale par la loi britannique a contribué à faire cesser rapidement les affrontements. Par ailleurs, l'arrivée des virus et des bactéries européennes a tragiquement diminué le nombre des combattants…

En Australie, « jeune nation » et très vieux continent, la mémoire des origines reste un sujet sensible. Longtemps, le pays fondé par les Anglais comme bagne à la fin du xviiie siècle eut honte de son passé. Mais après avoir ressuscité cette mémoire refoulée (au point que le fait d'être descendant de bagnard devient une marque de fierté dans la période d'après-guerre), l'Australie passe sous silence son rapport à ses premiers habitants, les Aborigènes. La Constitution qui établit le nouvel État-nation en 1901 adopte la politique de « l'Australie blanche » (White Australia policy), cherchant à s'assurer que seuls les immigrés d'origine « caucasienne » seront admis au pays. Si cette politique prend fin dans les années 1970, avec la montée de la politique du « multiculturalisme », la question des relations avec les premiers habitants « noirs » du pays n'est pas réglée pour autant, loin s'en faut (Hughes, 1987).



Australie : le massacre des Aborigènes se poursuit dans l'indifférence générale

Les gouvernements australiens successifs ont multiplié les tentatives de passer sous silence la colonisation brutale de l'Australie par le massacre des Aborigènes, populations autochtones. Malgré leur volonté de masquer l'histoire témoin de leurs actes barbares, on ne peut nier qu'il s'agit de crimes contre l'humanité qui continuent d'avoir lieu.

D'innombrables histoires de massacres ont été transmises de génération en génération concernant les premières années d'invasion. Des témoignages de colons ont été trouvés dans de vieux journaux et lettres qui donnent un aperçu tragique de ces premières années. Les pires crimes contre l'humanité se sont certainement produits en Australie. Des communautés entières ont été anéanties : tuées par armes à feu, jetées des falaises, brûlées vives ou encore empoisonnées à l'aide de strychnine, une substance largement considérée comme l'une des méthodes les plus atroces de donner la mort. Il se dit même qu'un colon propriétaire de la station du Queensland a fait clouer 40 paires d'oreilles d'autochtones sur les murs, telles des trophées.

Et plutôt que de reconnaître ces crimes perpétrés à l'encontre des Aborigèges, les politiciens décuplent d'efforts pour masquer cette sombre période. Le système éducatif australien ne fait guère mieux pour ce qui est de mettre en évidence ces atrocités. La Journée commémorative de l'ANZAC ou ANZAC Day, célébrée le 25 avril de chaque année entre autres en Australie, omet toujours de rendre public les

documents faisant référence aux guerres frontalières, bien que le Monument commémoratif de la guerre indique que la journée consiste à se souvenir de toutes les guerres.

Certaines choses sont cependant beaucoup moins faciles à dissimuler. Il existe une banque d'images précieuses datant du début du siècle, montrant une époque où l'Australie était soi-disant « jeune et libre ». Or, ces images sont la preuve que le sort réservé aux Autochtones étaient loin d'être enviable, ces derniers étant systématiquent mis en esclavage ou incarcérés.

Ces dernières années, des Aborigènes ont tenté de partager ces images par le biais des réseaux sociaux tels que des pages Facebook, afin d'alerter la communauté internationale, mais leurs voix n'ont pas été entendues. Bon nombre de ces images montrent des hommes et des enfants autochtones enchaînés par le cou et envoyés dans des camps de concentration. Ces images illustrent l'histoire de l'esclavage en Australie.

L'histoire ainsi que les problèmes actuels occultés par les Australiens, sont de fait, souvent méconnus à l'étranger… Mais maintenant que la vérité est exposée à l'échelle internationale, y aura-t-il des pressions pour que justice soit rendue pour le vol d'un continent et une tentative perpétuelle d'effacer la culture et les droits des Aborigènes ? Des sanctions internationales seront-elles imposées à l'Australie, à l'instar de celles imposées à l'Afrique du Sud ? Par ailleurs, l'argument selon lequel tout cela s'est produit sous la domination britannique est faux. La preuve en est que toutes ces images datent d'après 1901, période à laquelle l'Australie est devenue une nation souveraine. Les chaînes de cou ont bien été utilisées, ce, jusque dans les années 1960 et uniquement sur le peuple aborigène.

Des chaînes de cou ont été utilisées sur des hommes aborigènes qui étaient emmenés de leurs terres d'origine vers des prisons, des camps de concentration appelés "missions", enfermés dans des hôpitaux ou contraints à l'esclavage. Les femmes ont également été forcées à l'esclavage en tant que domestiques.

L'oppression se poursuit toujours actuellement. Ces dernières années, les Nations Unies ont rendu plusieurs rapports accablants sur le manque de volonté de l'Australie de réduire les taux de suicide alarmants, d'incarcération, et d'améliorer ceux de la santé et de l'éducation. L'Australie ne prend même plus la peine de répondre à ces rapports et aucune pression n'est exercée pour qu'elle le fasse. Les gouvernements sont parvenus à créer une emprise infaillible sur les Aborigènes, afin de les assimiler à leur société toxique et destructrice.

7 faits importants sur l'extermination des Aborigènes en Australie

1. James Cook et le principe de "Terra Nullius"

En 1788, James Cook prend possession du territoire australien au nom du roi Georges III. Aussitôt, il accorde à cette terre le titre de "Terra Nullius". Par cette proclamation, James Cook rejette l'idée et la possibilité de l'existence d'une autre nation en ce « continent inexploré ». Ce concept d'appropriation est un droit de propriété en vogue dans l'Europe coloniale. Il s'oppose à la conception aborigène de la "Terre Mère": "La terre ne leur appartient pas, ils appartiennent à la terre". "Terra nullius" est une locution latine signifiant " territoire sans maître". C'est un espace qui peut être habité,

mais qui ne relève pas d'un État. Selon ce principe, les terres ne sont possédées par personne. Les Aborigènes ont dû attendre jusqu'en 1992 pour l'abrogation de la loi du Terra Nullius. Néanmoins, ils se voient toujours nier la propriété de leurs terres ancestrales.

2. La première tentative de génocide a duré plus de 100 ans
À l'époque pré-coloniale, 500 tribus nomades vivaient sur le sol austral. Tous les clans étaient dispersés sur l'immensité du continent. Ce peuple, installé depuis environ 40 000 ans sur ces terres, paya et paye encore les débordements britanniques assoiffés de pouvoir et de domination. Les épidémies et le massacre des Aborigènes réduisent leur nombre de 1 million à 60 000 individus en seulement un siècle d'invasion.

3. Les Aborigènes ne sont pas morts de maladies
À ce jour, beaucoup d'Australiens blancs pensent que les Aborigènes sont, pour la plupart, morts de maladies. La raison de cette désinformation est la propagande instaurée par le gouvernement australien, les médias et le système éducatif. La majorité de la population n'a pas reconnu les actes horribles qui ont été infligés à la population autochtone noire de la région. Alors que de nombreux citoyens australiens vous diront que des personnes autochtones sont mortes de maladies, les Noirs autochtones du continent ont pour la plupart été assassinés. Lors de l'invasion, les politiques adoptées furent non seulement de minimiser le nombre de ces aborigènes, mais aussi de le réduire.

4. Les Britanniques ont tué toute une île de Noirs autochtones
La Tasmanie est une île isolée située au large de la côte sud de l'Australie. Les Britanniques « massacraient, kidnappaient et asservaient les Noirs de Tasmanie ». Les hommes noirs étaient utilisés pour la pratique des cibles de chasse, les femmes noires étaient utilisées comme esclaves sexuels et les bébés noirs étaient rôtis.

5. Les Aborigènes ont été mis dans des camps de concentration
Comme moyen pour "exterminer" la population autochtone, l'Australie adopta l'Aborigines Protection Act (Loi sur la protection des Aborigènes) de 1909. En vertu de cette loi, les premiers camps de concentration australiens furent établis. Le Dr. Gary Foley, un activiste, universitaire, écrivain et acteur australien aborigène de l'ethnie Gumbaynggirr, affirma que cette loi fut établie "sur l'hypothèse que ce qui restait de la population autochtone ne voulait pas mourir".

6. Durant le génocide, le gouvernement australien volait des enfants à leurs familles
Le gouvernement australien a entrepris de se débarrasser de la population indigène. Selon un rapport de 1997 de la Commission australienne des Droits de l'Homme, intitulé «Bringing Them Home», les autorités australiennes ont enlevé des enfants à leurs parents. Pire encore, un article publié par wakeup-world.com déclare qu'aujourd'hui "le gouvernement prend plus d'enfants de familles [noires] que jamais auparavant". Entre 1901 et 1969, une loi oblige les enfants métis à être élevés parmi des institutions blanches. Les enfants vont être arrachés de force à leur famille, placés dans des orphelinats ou des centres sociaux, pour être éduqués à l'européenne.

7. La dernière tentative de génocide date de 2007

En 2007, la publication d'un soit-disant rapport concernant les abus sexuels et les violences perpétrées au sein des communautés aborigènes du territoire Nord a provoqué une énorme controverse. La réponse du gouvernement a été de lancer "l'intervention d'urgence nationale en territoire du Nord" la même année. Une intervention militaro-policière au sein même des communautés aborigènes. Bon nombre des mesures contenues dans ce programme, telles que la suppression du droit des communautés aborigènes à contrôler l'accès sur leurs terres ou la suppression de l'aide sociale aux familles démunies, ont provoqué beaucoup de ressentiments parmi les Aborigènes. Beaucoup d'entre eux ont dénoncé cette intervention comme une « usurpation » par le gouvernement et les compagnies minières.

Cette "intervention" du gouvernement déclencha une vague de suicides et de dépressions parmi les communautés aborigènes. Un article publié par The Sydney Morning Herald en 2014 confirme que les politiques gouvernementales ont fait doubler le taux de suicide des Autochtones depuis le début de l '«intervention» en 2007. Pourtant, le gouvernement a accepté de mener l'intervention pour 10 autres années.



Le 13 février 2008, lors de la première séance parlementaire du nouveau gouvernement, élu fin 2007, le Premier ministre, Kevin Rudd, a fait un geste extraordinaire en mettant la question de la mémoire sur le devant de la scène nationale. Dans un discours « historique » télévisé en direct et projeté sur des écrans géants installés sur des places publiques à travers le pays, le Premier ministre a présenté ses excuses, au nom du Parlement et de la nation, aux peuples aborigènes

pour les souffrances qu’ils ont dû subir, tout en souhaitant que le pays puisse « tourner la page » et ouvrir un nouveau chapitre de son histoire.

Mais dans le contexte de la guerre des histoires, un débat peut en cacher un autre, en l’occurrence celui entre historiens concernant le vrai statut de cette bataille : soit bataille décisive, fondamentale, pour sauvegarder l’Australie contre l’invasion ; soit « diversion » dans la guerre du Pacifique qui sera en fait gagnée ailleurs. Et, curieuse coïncidence, à l’instar du cas de Gallipoli, une guerre des mémoires entre Australiens et autochtones se déroule également pour décider qui va contrôler la terre en question : dans le cas de la Papouasie - Nouvelle-Guinée, il s’agit d’une exploitation minière le long du Kokoda Track que l’Australie souhaite garder comme site « sacré » …

Comment expliquer tout ce déferlement de débats lancé par les guerres des histoires concernant le décompte des cadavres – des dizaines, des centaines, des milliers ? – dans les conflits entre Blancs et Aborigènes au XIXe siècle ? Il faut constater que les Aborigènes ne représentent que 2 % de la population de l’Australie contemporaine, et toute revendication foncière qui résulterait d’une plus grande reconnaissance des méfaits du passé serait en tout état de cause très limitée. Il faut penser que le vrai débat est ailleurs. Au-delà des questions techniques relevées par les historiens, c’est manifestement toute la question de l’identité nationale qui est en jeu. L’enjeu de la mémoire est donc de taille : déterminer la mémoire que le pays aura du passé, c’est aussi déterminer l’avenir. Et cela s’appelle à la fois l’histoire et la politique. En effet, l’Australie a choisi la date de l’invasion britannique, le 26 janvier, pour célébrer le “Jour de l’Australie”. C’est pourquoi des centaines de milliers d’Aborigènes descendent chaque année dans la rue pour protester… Le chemin est long.

Tasmanie

C'est un ancien bagne

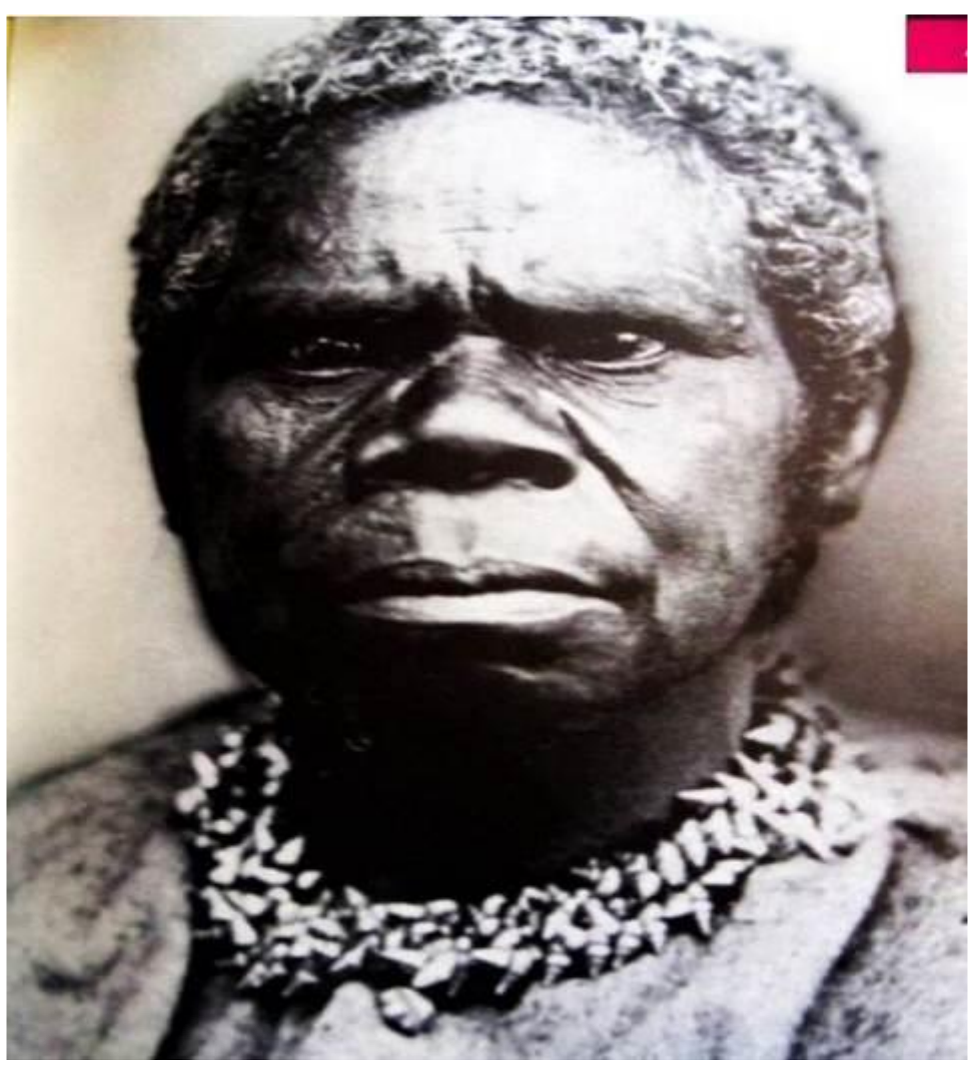
"Près de 166 000 hommes, femmes et enfants furent envoyés en Australie pendant plus de 80 ans, entre 1787 et 1868, condamnés par la justice britannique à la déportation dans les colonies pénitentiaires", peut-on lire sur le site de l'Unesco (onze des sites pénitentiaires australiens sont aujourd'hui classés au patrimoine mondial). De 1833 à 1877, ce dernier a accueilli 12 000 forçats, qui ont bâti des routes, coupé du bois, trimé sur des chantiers navals et dans des fermes...

Entre 1822 et 1833, la Tasmanie parqua quelque 1 200 prisonniers sur le minuscule îlot de Sarah Island, perdu au milieu de l'immense port de Macquarie, à l'ouest de l'île. Dans des conditions passablement épouvantables, ils construisaient des bateaux en pin Huon (bois endémique). Jusqu'à ce qu'un pénitencier plus grand ne soit construit à Port Arthur


La Guerre noire (Black War en anglais) est un conflit entre les colons britanniques et les Aborigènes de Tasmanie (dénommée la « Terre de van Diemen » à l'époque) en Australie au début du xixe siècle, dans le contexte des guerres de la frontière en Australie pour le contrôle du territoire. La cause immédiate de la guerre noire semble avoir été les viols de femmes et d'enfants aborigènes par des hommes blancs (les femmes blanches étaient très peu nombreuses). L'histoire des relations interraciales en Tasmanie demeure sujet de controverse pour les historiens australiens. Ainsi la guerre noire a été occultée pendant deux siècles1. Outre ce conflit, les maladies importées et véhiculées par les colons britanniques entraînèrent la disparition de la grande partie des aborigènes de Tasmanie.

Histoire
La guerre ne fut jamais déclarée officiellement et il n'y a pas de consensus sur sa durée. Elle commence, à l'arrivée des premiers Européens sur l'île en 1803, parvient à son apogée dans les années 1820 et s'achève dans les années 1830 avec la déportation des Aborigènes survivants – dont Truganini – à Flinders Island.

Les plus violentes attaques de hors-la-loi, les bushrangers, ont lieu dans le Pays de van Diemen. Des centaines de bagnards sont en liberté dans le bush, des fermes sont abandonnées par les colons et la loi martiale proclamée en 1828. Un hors-la-loi aborigène nommé Musquito, originaire de Sydney, défie les autorités coloniales et mène des attaques contre des colons, avant d'être arrêté et pendu. Charles Darwin visite Hobart en 1836. Il note une succession récente des « vols, d'incendies et de meurtres par les noirs » qui s'étaient achevés par leur envoi en exil. Toutefois, on pouvait trouver l'origine des violences dans la « conduite infâme » de quelques compatriotes anglais.



Truganini,

En 1803, des colons britanniques quittent la Nouvelle-Galles du Sud pour s’établir en Tasmanie, qui devient une colonie séparée en 1826. La population aborigène, estimée à 6 000 personnes au moment de l'arrivée des premiers Européens décline rapidement dans les 30 ans qui suivent cette arrivée, essentiellement par l'introduction de maladies infectieuses contre lesquelles elle n'était pas immunisée mais aussi par suite de ses déplacements et par le changement de son mode de vie et par des échanges violents avec les colons. La population a chuté à environ 300 en 1833. George Augustus Robinson est envoyé sur l'île pour essayer d'y ramener la paix, aidé par Truganini, une femme aborigène avec qui il se lie d'amitié. Les Aborigènes sont envoyés sur l'île de Flinders, où on leur promet logement, nourriture et sécurité en attendant que le calme revienne. Malheureusement, beaucoup meurent de maladies importées par les Européens et les survivants ne seront jamais autorisés à retourner dans leur pays. En 1873, Truganini, dernière survivante de ce groupe, est emmenée à Hobart. Elle y décède en 1876.

Il n'est pas possible à l'heure actuelle de savoir le nombre de morts que cette guerre a entraînés et il demeure sujet de controverse pour les historiens, mais au moins 307 personnes sont mortes de violences de 1803 à 1843.

En 1838, sur les 200 individus envoyés à Flinders Island, seuls 80 avaient survécu, les conditions de vie de l'île n'offrant pas suffisamment de ressources pour la survie de la

communauté. À cet égard, certains historiens, comme Dan Stone, conçoivent la déportation des Aborigènes de Tasmanie vers Flinders Island comme une forme de 'condamnation à une mort lente' et Flinders Island comme une sorte de proto camp de concentration à ciel ouvert.

Malgré le faible nombre de survivants, il existe aujourd'hui encore en Tasmanie des individus ayant des ancêtres aborigènes.

La controverse
L'histoire des relations interraciales en Tasmanie demeure sujet de controverse pour les historiens.

Ainsi, en 2002, l'historien conservateur Keith Windschuttle (en) publie chez Macleay Press (en) (sa propre maison d'édition), L'invention de l'histoire aborigène (The Fabrication of Aboriginal History), dans lequel il se penche sur les conflits entre les Aborigènes et les colons en Tasmanie et affirme qu'il n'existe pas assez de sources sûres pour valider la thèse selon laquelle un grand nombre d'Aborigènes tasmaniens auraient subi une mort violente aux mains des colons. Les tenants des divers points de vue s'accusent les uns les autres de manque de rigueur méthodologique dans leur examen des sources, voire de manipulation délibérée de ces sources.

Génocide des Moriori en Nouvelle Zélande

1835 : Arrêt de mort pour les Morioris
L'histoire de la colonisation du Pacifique Sud par les Européens est riche de nombreux événements souvent tragiques, féroces et cruels, mais il en est un qui est unique, car il porte sur la colonisation non par des Européens, mais par des Polynésiens, les Maoris de Nouvelle-Zélande, d'un autre petit peuple, les Morioris, habitants aborigènes de l'archipel des îles Chatham situées à 800 km à l'est des côtes de la Nouvelle-Zélande (à la latitude de Christchurch). Une colonisation d'une brutalité inouïe qui a abouti, cannibalisme forcené aidant, à l'élimination quasi complète d'une population n'ayant qu'un seul tort, celui de refuser toute forme de violence, même pour se défendre...

Le peuple Moriori vécut isolé du reste du monde pendant une période difficile à définir ; ces Polynésiens, ethniquement parlant, venaient très probablement de la Nouvelle-Zélande elle-même et seraient arrivés sur ce petit groupe d'îles battues par les vents froids du sud un peu avant 1 500 ap. J.C.

Moriori est une transformation du mot Maori, qui désigne les indigènes vivant en Nouvelle-Zélande. Les Morioris n'ont jamais été très nombreux : guère plus de deux mille, sachant que les conditions de vie sur leurs îles étant très précaires, elles ne permettaient pas à une population nombreuse d'y prospérer. On rapporte d'ailleurs que certains enfants mâles étaient régulièrement castrés voire même tués à leur naissance pour éviter, justement, tout risque de surpopulation, les ressources locales (poissons et quelques plantes) étant limitées.



La règle de Nunuku
Au début de leur histoire, à l'image des Maoris, les Morioris étaient très belliqueux, mais un de leurs prestigieux chefs, Nunuku Whenua, imposa à tous la paix, inculquant à son peuple l'idée pacifiste très en avance sur son temps que les conflits devaient se régler de toutes les manières possibles, sauf par la violence. La règle édictée par Nunuku s'appliquait à tous et à toutes et dans les pires cas, si un conflit ne pouvait se régler autrement que par un affrontement, celui-ci se limitait à un duel entre les protagonistes. Or, c'est cette règle de Nunuku qui conduisit son peuple à sa perte plus tard.

Qui était donc ce fameux Nunuku dont le mana fut tel qu'il imposa une loi destructrice pour son peuple ? A vrai dire, on ne sait rien de précis sur lui sinon que

Nunuku Whenua était un chef moriori ayant vécu au XVIe siècle aux Chatham. A la tête de la petite tribu des Hamata, après un conflit avec certains de ses voisins, il aurait vaincu ses rivaux, mais à la façon de Pyrrhus, c'est-à-dire en ne gagnant rien dans cette bataille sinon un peu moins de morts que ses adversaires. Pour lui, une évidence s'imposa : quel que soit le motif d'un conflit, aucune guerre n'était admissible, aucune exécution capitale acceptable et par voie de conséquence aucun acte de cannibalisme n'était justifié.

Condamnés à vivre sur un archipel peu accueillant de seulement 966 km2 (Tahiti mesure 1045 km2), les Morioris devaient intégrer le fait que la violence ne ferait désormais plus partie de leur vie. C'est à partir de leur découverte par William R. Broughton le 29 novembre 1791 que le sort de ces îles et de leur population prit une tournure plus délicate, car le HSM Chatham, qui donna son nom à l'archipel, amenait avec lui des maladies inconnues comme la grippe, qui s'avéra mortelle. D'autant que dans le sillage du Chatham arrivèrent des baleiniers et des chasseurs de phoques, équipages qui n'étaient pas exempts de toutes sortes d'affections, bien au contraire. Dans les années 1830, sur 2 000 habitants, il n'en restait plus que 1 600 estime-t-on d'après les recensements partiels alors effectués.

Invasion guerrière maorie
L'île principale des Chatham, baptisée Chatham et, au sud-est, l'île de Pitt. On distingue sur cette vue satellite les lacs occupant une partie de la grande île.
Ces mauvaises influences extérieures n'étaient rien en comparaison de ce qui attendaient les Morioris : à bord des baleiniers notamment, des Maoris étaient fréquemment embarqués, souvent de gré, parfois de force, pour renforcer les équipages ; or, ces Maoris qui découvrirent les Chatham furent très étonnés de constater que les Morioris vouaient un véritable culte à la non violence ; ils comprirent vite tout le parti qu'ils pouvaient tirer de cette information capitale ; même si le comportement des marins était condamnable, même si ceux-ci commettaient des fautes méritant châtiment, les Morioris ne répondaient jamais autrement que par la tolérance et la résignation, loi de Nunuku oblige…

De retour dans leurs tribus, les Maoris ayant fait escale aux Chatham s'empressèrent de raconter à leurs chefs que pas si loin que cela des côtes, se trouvaient des îles à conquérir, conquête qui s'annonçait d'autant plus facile que les envahisseurs trouveraient en face d'eux des gens paisibles, incapables de se battre et refusant toute violence. Les Maoris, à l'époque, avaient déjà commencé à se hasarder jusqu'aux Samoa et à Norfolk pour coloniser de nouvelles terres et la perspective de s'emparer facilement des Chatham leur parut opportune, car sans risque. Début 1835, une invasion guerrière fut planifiée et elle se fit, à partir de deux tribus, les Ngati Mutunga et les Ngati Tama (tous de la région au nord de Wellington).
En 1835, 500 guerriers des tribus Ngāti Tama et Ngāti Mutunga, qui voulaient étendre leur territoire, débarquèrent sur les côtes des îles Chatham (Nouvelle-Zélande).

Après un accueil chaleureux des pacifiques Morioris, les nouveaux arrivants laissèrent libre cours au carnage : des victimes furent tuées, réduites en esclavage, et même cannibalisées.



Le 19 novembre 1835, le brick Lord Rodney arriva aux Chatham avec 500 guerriers Maoris armés de leur traditionnel arsenal, mais aussi de pistolets et de mousquets. Le bateau avait dans ses cales plusieurs dizaines de tonnes de patates douces à consommer, mais aussi à planter pour subvenir aux besoins des conquérants décidés à rester. Le 5 décembre 1835, un autre navire convoya 400 guerriers Maoris. Le ton fut très vite donné ; l'invasion serait sanglante. La première victime aurait été une petite fille de 12 ans, attrapée, tuée, écorchée et dont les restes de la carcasse et la chair auraient été suspendus à un poteau. Le signal était clair, les Maoris étaient venus pour tuer les Morioris et accessoirement manger ceux qu'ils vaincraient.
Aucun tabu ne fut respecté ; aucune propriété, aucune enceinte sacrée, aucun lieu de vie qui ne fut envahi et où les massacres les plus abominables eurent lieu sur des habitants sans défense et qui, de plus, refusaient de se battre. En l'absence de viande abondante sur l'île, les Morioris devinrent à la fois les esclaves et le bétail des Maoris qui dévorèrent impitoyablement tous les vaincus qu'ils pouvaient tuer, gardant les autres en réserve pour en faire leurs domestiques.

Personne ne devait en réchapper…
Devant l'ampleur de la catastrophe qui s'abattait sur les Chatham, une réunion des chefs Morioris eut tout de même lieu sur le site appelé Te Awapatiki ; tous étaient conscients que face à la brutalité des Maoris, face à leur férocité et à leur sauvagerie, face au fait qu'ils dévoraient tous les Morioris qu'ils tuaient, rester sans rien faire équivaudrait à se faire massacrer. Et pourtant, alors qu'ils étaient pratiquement à deux contre un, les Morioris décidèrent de ne pas se battre, de ne pas se défendre, de ne pas repousser à la mer les colonisateurs. La règle de Nunuku n'était pas seulement une loi, ce devait être une obligation morale.

Les guerriers, armés de mousquets, de gourdins et de tomahawks, pénétrèrent sur les territoires tribaux des Morioris et informèrent les habitants que leur terre avait été prise et qu'ils étaient désormais leurs vassaux.

En raison de l'hostilité des envahisseurs, un hui (conseil) de 1 000 Morioris fut convoqué pour discuter de la marche à suivre. Les jeunes membres de la tribu

voulaient les attaquer, prétendant qu'ils étaient en supériorité numérique, mais les anciens ne voulaient cependant pas d'effusion de sang.

Ce qui malheureusement arriva quand même : les envahisseurs tuèrent environ 10% de la population. De plus, pendant la période d'esclavage, les envahisseurs interdirent de parler la langue des locaux, les forcèrent à profaner des lieux sacrés en urinant et déféquant dessus, et interdirent les mariages entre Morioris.

Un survivant Moriori témoigna plus tard que, dès lors, les Maoris les considérèrent comme étant tous du bétail : hommes femmes, enfants, les Maoris ne faisaient pas de détail, ils tuaient et mangeaient les Morioris quand bon leur semblait. Un Maori, expliqua plus tardivement que dans leur esprit, ils prenaient pleine possession de ces terres et qu'en accord avec leurs traditions, ils étaient en droit de capturer et de disposer à leur guise de toute la population indigène, y compris pour la manger. Personne ne devait en réchapper…

Moins de 100 survivants

L'invasion des Chatham terminée, tout le territoire conquis, les Maoris conservèrent quelques centaines d'esclaves Morioris (dont certains furent envoyés en Nouvelle-Zélande dans les tribus, toujours comme esclaves) ; il leur était, bien entendu, interdit sauf exception de former des familles, de faire des enfants et de vivre autrement que comme des animaux soumis aux caprices de leurs maîtres qui les passaient volontiers au four quand ils avaient une petite faim. La langue Morioiri fut interdite, la culture Moriori effacée et l'on estime aujourd'hui qu'environ trois cents personnes au moins furent victimes de l'anthropophagie féroce et folle des Maoris durant cette courte période de prise de possession des îles. Le génocide se poursuivit plus tard, notamment en parquant sur la plage femmes et enfants dans des enclos où ils mourraient de faim, de froid et de soif. Enfin, dans le souci de détruire toute trace des cultes anciens, ils forcèrent les Morioris à uriner et déféquer sur les lieux qui leur étaient sacrés, leurs marae. Seules quelques femmes Morioris parvinrent à se marier avec des Européens de passage ou des Maoris.

En 1862, il restait moins d’une centaine de Morioris encore vivants, sur les deux-mille personnes composant, en 1834, cette petite ethnie pacifique. Tommy Solomon, qui passait pour être le dernier Moriori de sang pur, mourut en 1933, mais heureusement, plusieurs milliers de Morioris métissés sont encore vivants de nos jours. La culture Moriori renaît petit à petit de ses cendres, et, en 2005, la promesse de vivre en paix a été refaite solennellement par tous ceux qui ont du sang Moriori dans les veines, sur le marae Kopinga, aux îles Chatham. Le gouvernement néo-zélandais, qui plus est, a reconnu ce petit peuple dans une partie de ses droits même si ce génocide cannibale ne sera jamais effacé des mémoires…

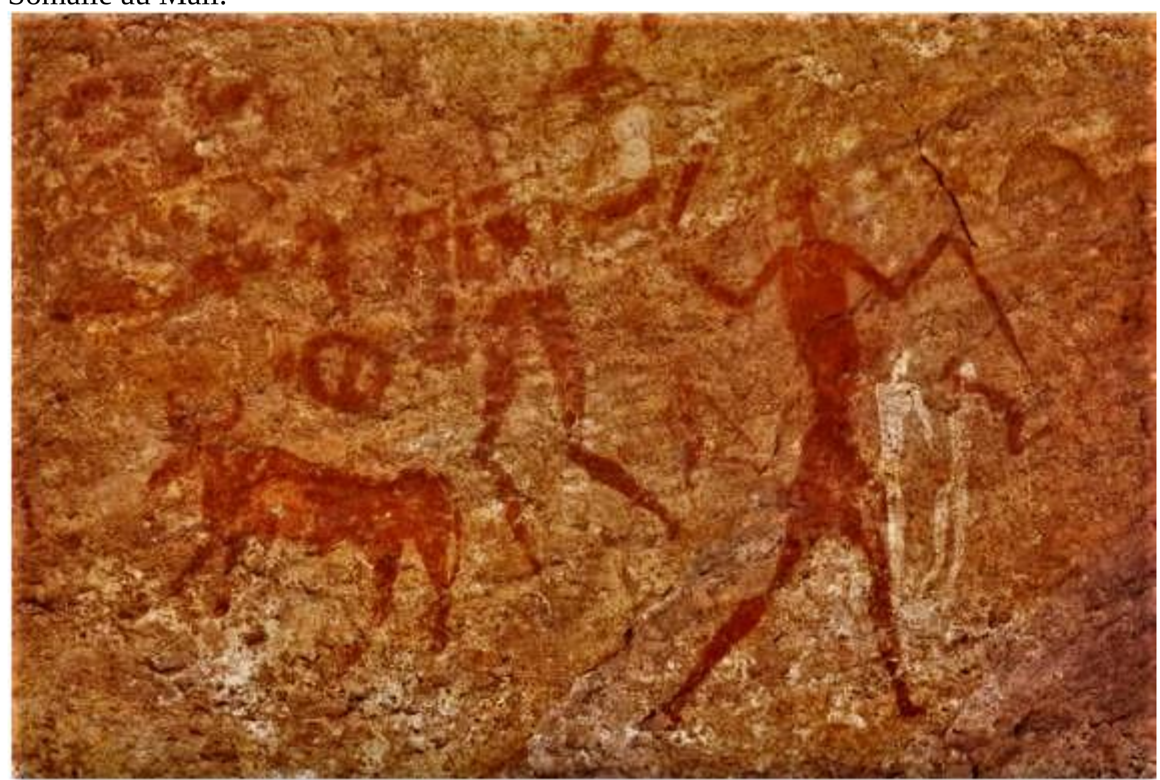
Guerres africaines

Une Histoire de six millions d'années

Le continent africain se signale par son aspect massif, à cheval sur l'équateur et les tropiques : 30 millions de km2, soit le quart des terres émergées ; 9000 kilomètres du nord au sud, d'Alger au Cap ; 6500 kilomètres d'ouest en est, de Dakar à Djibouti. Il est admis par la plupart des paléontoloques que les hominidés sont apparus il y a six millions d'années en Afrique, ce qui fait d'elle le « berceau de l'humanité ». Notre grand-tante, Lucy y a vu le jour il y a trois millions d'années.

Mais depuis cette très lointaine préhistoire, le continent a connu beaucoup de bouleversements, tant physiques (assèchement du Sahara par exemple) qu'humains (apparition de l'Homo Sapiens et formation de différents groupes au fil des mutations génétiques).

L'Afrique, qui a vu naître l'homo sapiens, est un continent multiple à l'histoire plurielle.
"Le long déroulé de l'histoire du continent africain est rythmé par une succession de guerres. Les plus anciennes sont figurées sur les parois peintes du Sahara et de l'Afrique australe. Les plus récentes font l'actualité, de la Libye au Kivu et de la Somalie au Mali.



Peinture rupestre remontant à 7 000 avant J.-C., plateau du Tadrart dans le Sahara algérien. (SEUX PAULE / HEMIS.FR)

Un peuplement très ancien
Vers 20.000 avant notre ère vivent en Afrique australe des groupes de chasseurs-cueilleurs, dont le mode de vie se perpétue encore quelques groupes de Bushmen. Vers 500 avant JC, des Noirs sédentaires, du groupe linguistique bantou, vivant de l'élevage et de l'agriculture, commencent à s'installer dans les régions du Natal et du Transvaal. Au cours du premier âge du fer (IVe-Ve siècle de notre ère), ces sédentaires repoussent les chasseurs-cueilleurs vers les zones les plus arides et vers le sud.

Dans l'Afrique d'"avant les Blancs", la guerre entraîna la mutation de nombre de sociétés et fut créatrice d'empires, dont ceux d'el Hadj Omar, de Samory, de Rabah, de Shaka Zulu...

Au-delà, l'une des principales caractéristiques de l'histoire de ce continent, c'est qu'il échappe au rouleau compresseur de l'évolutionnisme historique tel qu'on l'a connu en Europe. Là, on part de sociétés comme celles des chasseurs-cueilleurs, de l'âge des métaux, pour aller vers des formes d'États centralisés, chaque époque effaçant la précédente. Et le réflexe est de considérer comme arriérées les sociétés qui n'ont pas suivi le même chemin.

Sur le continent africain, les innovations successives, facteurs d'évolution comme l'écriture, n'ont pas effacé les formes de société antérieures. Au contraire, on assiste à une cohabitation des formes culturelles, des formes de pouvoir. Les grands empires ont ainsi toujours vécu à côté des chasseurs-cueilleurs, des éleveurs. Ces derniers n'ont pas disparu quand les agriculteurs se sont installés. De plus, les sociétés africaines sont très plastiques : nomades, elles peuvent ensuite adopter des formes étatiques avant de revenir à l'état nomade.

Les noirs actuels seraient ainsi issus de quelques mutations génétiques survenues il y a près de 30 000 ans entre le delta du Niger et le Mont Cameroun. Ils n'ont donc pas connu de mélange avec les Néandertaliens, à la différence des Homo sapiens qui ont franchi l'isthme de Suez quelques dizaines de milliers d'années plus tôt ou se sont établis au nord du Sahara, donnant naissance aux populations actuelles d'Europe et d'Asie. Mais grâce à leur maîtrise précoce de l'agriculture sur brûlis, ils ont pu se multiplier et occuper peu à peu l'ensemble de l'Afrique subsaharienne.

L'expansion bantoue

Des cultures très évoluées se sont développées au Sahara, il y a environ dix mille ans. Elles sont caractérisées par les plus anciennes poteries que l'on connaisse. Mais l'assèchement progressif du Sahara entre le VIe et le IVe millénaires av. J.-C. isola peu ou prou le centre du continent du reste du Vieux Monde... Les Bantouphones à la peau noire, qui vivaient à l'est du Cameroun actuel, ont acquis la maîtrise de l'agriculture il y a environ dix mille ans, en même temps que les habitants du Moyen-Orient. Au IIe millénaire avant notre ère, ils accédèrent aussi à une remarquable maîtrise de la métallurgie du fer.

Bénéficiant de ce fait d'une forte croissance démographique, les Bantous occupèrent peu à peu toute l'Afrique intertropicale en absorbant ou en chassant devant eux les chasseurs-cueilleurs à peau cuivrée ou sombre qui y étaient établis (Khoisans, Pygmées, San...). Certains de ces peuples ont laissé des peintures rupestres remarquables en Afrique australe, comme les San dans le massif du Drakensberg.

La colonisation de l'espace africain par les Bantous est comparable à celle de l'Europe par les populations de langues indo-européennes, il y a 4 500 ans. Cela dit, au début de notre ère, la population subsaharienne ne devait pas encore excéder celle de la Gaule, soit environ douze millions d'âmes.

Les inégalités sociales et sexuelles sont plus prononcées, dans les sociétés les plus anciennement établies et les plus complexes, au nord de l'Équateur et plus précisément au nord d'une ligne fictive qui relierait le Gabon au sud de la Tanzanie, d'après les observations de l'anthropologue et historien Emmanuel Todd (Où en sommes-nous ?, Seuil, 2017).

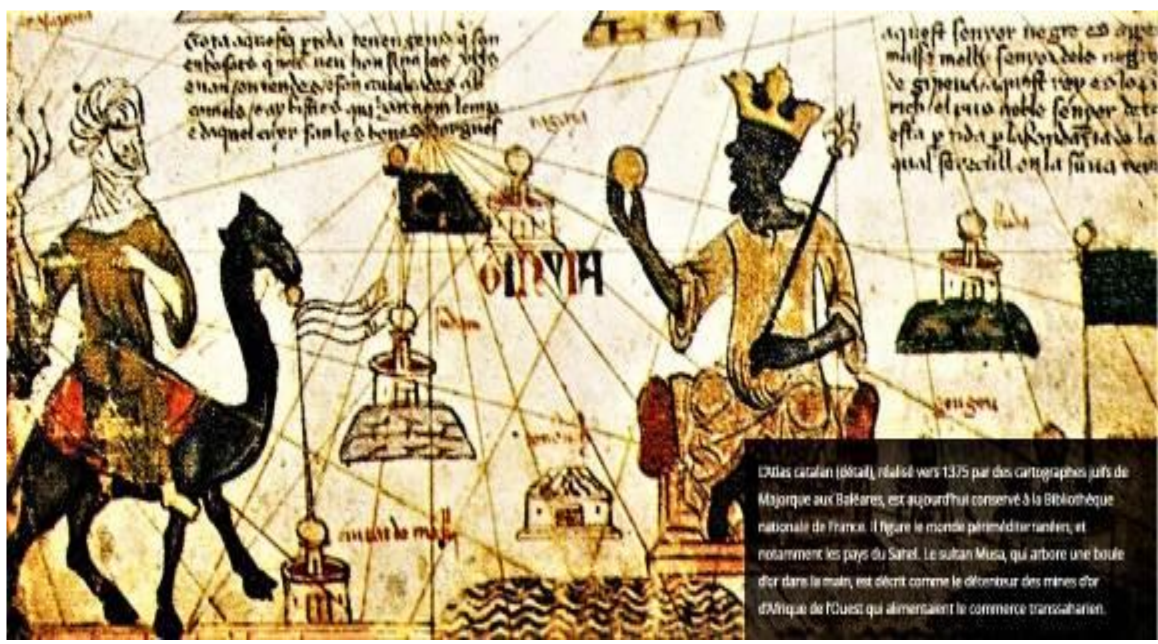
Les peuples les plus anciens du continent africain (Khoisans, Pygmées, San...) se caractérisent par des familles nucléaires (papa, maman et les enfants) et un statut élevé des femmes.

• L'Afrique de l'Ouest, où est apparue l'agriculture, est quant à elle dominée par le modèle familial communautaire et patrilinéaire, défavorable aux femmes.

• Sur le golfe de Guinée, les Ouolofs du Sénégal, les Yorubas et Ibos du Nigeria ou encore les Bamilékés du Cameroun témoignent tout comme les Hutus et Tutsis des Grands Lacs de structures dynamiques qui combinent plus ou moins primogéniture, patrilinéarité et famille souche.

• La ligne fictive qui relie le Gabon au sud de la Tanzanie définit une « ceinture matrilinéaire » au sud de laquelle les femmes peuvent transmettre leurs biens et bénéficient de bien plus de libertés, dans le choix du conjoint par exemple.

Tandis que l'Afrique du nord et l'Égypte devinrent partie intégrante du monde méditerranéen et moyen-oriental, l'Afrique subsaharienne ou Afrique noire a suivi un parcours historique particulier jusqu'à l'arrivée de l'islam au VIIe siècle de notre ère. Il s'ensuit que l'usage de l'écriture n'arriva en Afrique subsaharienne qu'au deuxième millénaire de notre ère, avec l'expansion de l'islam et la colonisation européenne.



L'Atlas catalan (détail), réalisé vers 1375 par des cartographes juifs de Majorque aux Baléares, est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France. Il figure le monde périméditerranéen, et notamment les pays du Sahel. Le sultan Musa, qui arbore une boule d'or dans la main, est décrit comme le détenteur des mines d'or d'Afrique de l'Ouest qui alimentaient le commerce transsaharien.

Avec la conquête coloniale, à l'exception de l'échec italien en Ethiopie, les guerres tournèrent toutes à l'avantage des colonisateurs, même si, ici ou là, des batailles retardatrices, furent occasionnellement remportées par les Africains. La parenthèse impériale fut ensuite refermée sans affrontements majeurs, les guérillas nationalistes n'y étant jamais en mesure de l'emporter sur le terrain.

Afrique australe : le temps des troubles

Les premiers Européens, sur la route des Indes

En 1488, l'explorateur portugais Bartolomeu Dias est le premier Européen à atteindre le cap de Bonne Espérance mais c'est seulement au milieu du XVIIe siècle que l'Afrique australe commence à être colonisée.

Le temps des pionniers

Au début du XVIIIe siècle, des paysans (Boers en hollandais) vendent leurs terres pour pratiquer un élevage de transhumance vers le nord et l'est. Leur progression se

fait au détriment des Africains nomades (Khoïsan ou Bushmen, Hottentots pour les Européens), combattus les armes à la main et souvent réduits en esclavage. Les pionniers ont ensuite affaire aux éleveurs noirs qui migrent vers le sud. Pendant un siècle, à partir des années 1770, survient une série d'affrontements, les « guerres cafres » (d'un mot hollandais qui désigne les Noirs) !

Voyons maintenant l'évolution parallèle des choses en Afrique centrale et australe, au XIXe siècle. En 1795, la France révolutionnaire a envahi les Pays-Bas : les Britanniques débarquent dans la colonie du Cap pour qu'elle ne tombe pas entre les mains des Français, et ils la conservent pour eux-mêmes. Pendant ce temps, en Afrique du sud, les anciens colons hollandais appelés les Boers s'opposent aux Anglais nouvellement débarqués.

Afrikaners contre Anglais
La communauté afrikaner, forte d'environ 200 000 âmes, est née un siècle et demi plus tôt de la fusion de deux communautés protestantes : des paysans hollandais établis auprès du cap de Bonne Espérance et des huguenots chassés de France par la révocation de l'Édit de Nantes. Au xviie siècle, le mot Afrikaander désignait les indigènes. Au début du xviiie, on a employé le terme Afrikaner pour parler des colons blancs nés en Afrique du Sud et les différencier ainsi des immigrants nés en Europe.

Les Afrikaners se sont implantés en Afrique du Sud à l'époque où la Compagnie hollandaise des Indes orientales régnait sur Le Cap (1652-1795). On estime que leur population était alors composée de 50 % de Hollandais, 27 % d'Allemands, 17 % de huguenots français et 6 % de représentants d'autres nationalités. L'éloignement de leur pays d'origine, le repliement sur soi dû à l'avancée des frontières et la fin de l'immigration après 1707 expliquent le regroupement de ces différentes communautés qui adoptèrent l'Afrique du Sud comme patrie. Au xixe siècle, le terme désignait les Sud-Africains de descendance hollandaise, tandis que Boer (« paysan » en hollandais) était réservé aux Afrikaners des républiques boers : l'État libre d'Orange et la République sud-africaine (→ Transvaal). Au xxe siècle, alors qu'une grande partie de la population s'était installée dans les villes, le mot Boer finit par disparaître pour laisser place à nouveau à celui d'Afrikaner.

En 1814, la Grande-Bretagne enlève la colonie du Cap aux Hollandais. Vingt ans plus tard, les Afrikaners décident de remonter vers le nord en quête de nouvelles terres pour échapper à la tutelle britannique. De longs convois de chars à bœufs se mettent en route à travers le bush africain. Cette Grande Migration (« GrootTrek » en afrikaans) concerne un total de 20 000 individus (les « Voortrekkers »). Elle se produit alors même que descend vers le sud un peuple noir aux solides vertus guerrières, les Zoulous, des Noirs de diverses origines unifiés les années précédentes par un chef énergique, Chaka.



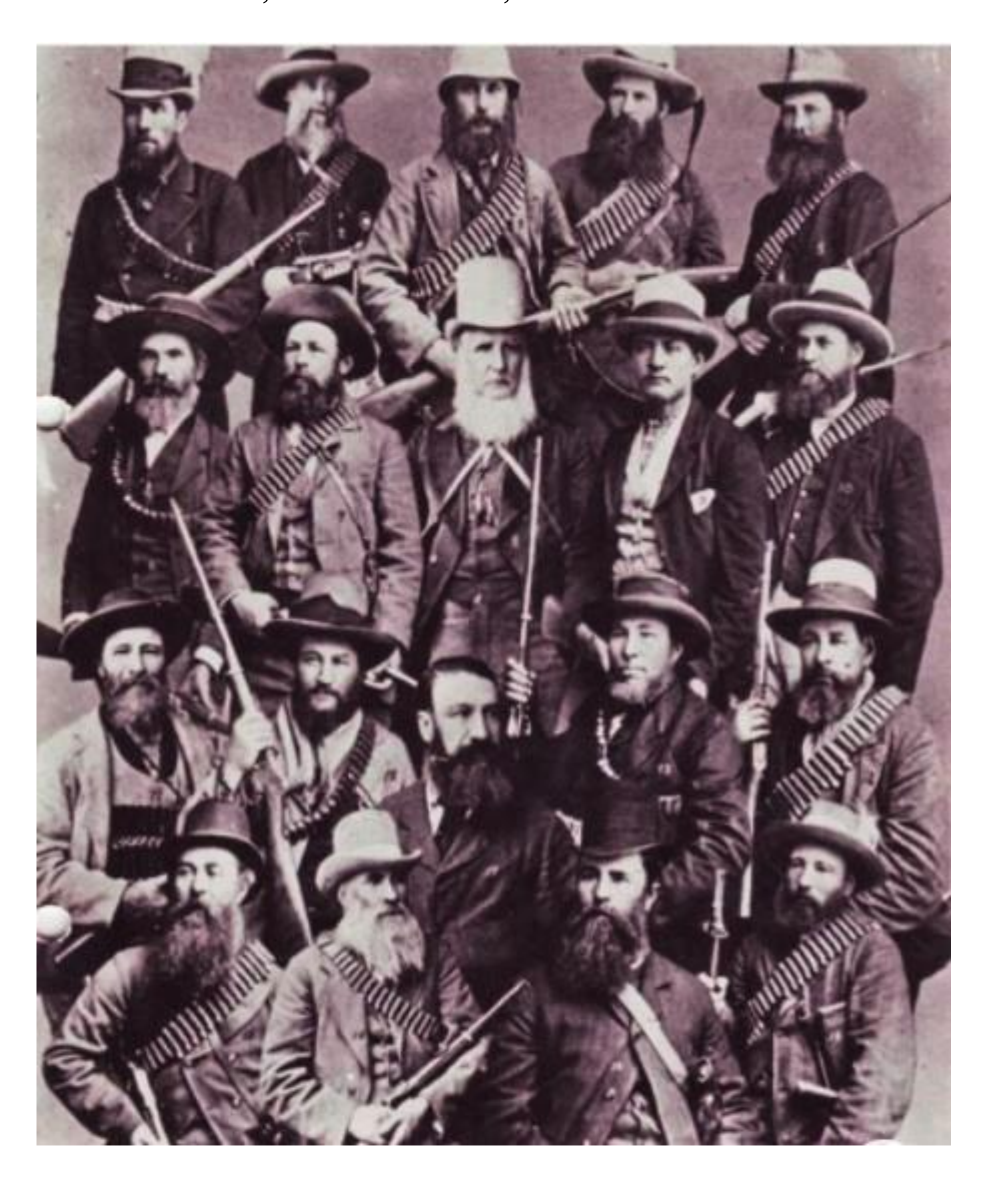
Des mouvements de peuples amènent certains royaumes bantous à se militariser fortement : ainsi naît le royaume des Zoulous, dirigé par Chaka (en anglais, Shaka). À la même époque, à Madagascar, une ethnie malgache, les Merina, en vient à dominer une grande partie de l'île dès 1830.

L'abolition de l'esclavage en 1833 amène la révolte les Boers, qui possèdent beaucoup d'esclaves. Ils migrent vers le nord-est. C'est le «Grand Trek». Depuis toujours, les Afrikaners calvinistes distinguent les chrétiens des païens ; durant la seconde moitié du xviiie siècle, cette distinction a progressivement pris la forme d'une opposition des Blancs contre les non-Blancs. La plupart des Afrikaners rejetaient les relations inter-raciales et l'égalité des races. Ils étaient de fervents partisans de la différenciation des ethnies, ainsi que de la ségrégation, nommée plus tard apartheid. Ces pratiques racistes sont apparues pour la première fois à l'époque des premières migrations des Boers vers le nord du pays (le Grand Trek). En 1852 et 1854, ils fondent le Transvaal et l'État Libre d'Orange. Les Britanniques quant à eux débarquent au Natal pour éviter que les Boers ne s'en emparent. Enfin, dès 1840, le sultanat d'Oman a déporté son centre à Zanzibar : il base sa richesse sur le commerce de l'ivoire, des esclaves et des clous de girofle.

Au terme de la guerre des Boers, la Grande-Bretagne a soumis, non sans difficulté, les républiques de paysans franco-hollandais établis en Afrique australe. Elle va dès lors s'appliquer à réconcilier ceux-ci avec les colons anglo-saxons fraîchement établis dans la province du Cap et dans la zone minière du Witwatersrand, autour de Johannesbourg.

Mais cette réconciliation va se faire sur le dos des populations non-Européennes : Hottentots, Noirs, métis, Indiens... et entraîner le pays dans une voie sans issue. C'est dans ce contexte qu'au printemps 1856, une jeune fille nommée Nongqawuse et appartenant à la chefferie Mnzabele établie dans la région de la basse rivière Great Kei, sur la côte orientale de l'Afrique australe, eut une vision: la puissance xhosa serait restaurée par les dieux, les troupeaux seraient multipliés et les morts

ressusciteraient si tout le bétail, toutes les récoltes et toutes les réserves alimentaires étaient détruites. Durant les 13 mois de la prophétie (avril 1856-mai 1857), les Xhosa tuèrent leur bétail, soit 400 000 têtes, et ils détruisirent leurs récoltes.



Le 16 février 1857, le jour fixé par Nongqawuse pour la résurrection des morts, le pays demeura silencieux et, quand la nuit tomba, les Xhosa comprirent qu'ils allaient désormais subir une terrible famine. Les morts se comptèrent par dizaines de milliers et les survivants vinrent implorer des secours à l'intérieur du territoire de la colonie du Cap.

Ceux qui avaient tué leur bétail et détruit leurs récoltes accusèrent ceux qui ne l'avaient pas fait d'avoir empêché la réalisation de la prophétie. En effet, quelques chefs xhosa moins naïfs que les autres, l'on dirait aujourd'hui qu'ils étaient des « prophéto-sceptiques », avaient refusé de suivre les hallucinations de Nongqawuse et ils avaient été contraints de s'exiler vers le Basutoland (Lesotho) pour échapper à la furie des croyants.

Le résultat de cette prophétie fut que les Britanniques n'eurent plus besoin de faire la guerre aux Xhosa puisque ces derniers s'étaient suicidés. Ils installèrent alors six

mille colons dans l’arrière-pays du port d’East London et ils englobèrent la région dans la British Kaffraria avant de la rattacher à la colonie du Cap en 1866.

Le 31 mai 1910, huit ans jour pour jour après la guerre des Boers, l'Afrique australe devient un dominion (colonie britannique autonome) à structure fédérale : l'Union Sud-Africaine. Au total, en 1911, 4 millions de Noirs, 750 000 Boers et 550 000 Anglo-Saxons, 525 000 « Métis du Cap » (métis et Malais), 150 000 Indiens.

Le système des réserves indigènes est généralisé et, en 1913, les terres des Noirs situées en dehors des réserves sont confisquées ! Le mouvement prend une coloration raciale quand les ouvriers blancs demandent que les emplois qualifiés soient interdits aux Noirs.

La période d'après-guerre est secouée par des crises, et notamment le soulèvement des ouvriers blancs en 1922. Les années 1930 sont marquées par le vote de lois qui ébauchent un système de ségrégation raciale plus tard baptisé apartheid. Le Parti National afrikaner remporte, à la surprise générale les élections de mai 1948 et le pays bascule dans un régime d'apartheid total.

Lois sur l'apartheid

De nombreuses lois ont été adoptées lors de la création de l’État d’apartheid. Voici quelques-uns des piliers sur lesquels il reposait :

Loi sur l'enregistrement de la population, 1950 Cette loi exigeait que les gens soient enregistrés en fonction de leur groupe racial. Cela signifiait que le ministère de l'Intérieur tiendrait un registre des personnes selon qu'elles étaient blanches, de couleur, noires, indiennes ou asiatiques. Les gens seraient alors traités différemment selon leur groupe de population, et cette loi constituait donc la base de l'apartheid. Il n’est cependant pas toujours facile de déterminer à quel groupe racial appartient une personne, ce qui pose certains problèmes.

Loi sur les zones de groupe, 1950 C'est la loi qui a instauré la séparation physique entre les races, en particulier dans les zones urbaines. La loi prévoyait également le déplacement de certains groupes de personnes vers des zones réservées à leur groupe racial.

Loi sur la promotion de l'autonomie gouvernementale bantoue, 1959 Cette loi stipulait que différents groupes raciaux devaient vivre dans des régions différentes. Seul un petit pourcentage de l'Afrique du Sud était laissé aux Noirs (qui constituaient la grande majorité) pour former leur « patrie ». Cette loi a également éliminé les « points noirs » à l'intérieur des zones blanches, en expulsant tous les Noirs de la ville. Les déménagements bien connus étaient ceux du district 6, de Sophiatown et de Lady Selborne. Ces Noirs étaient ensuite placés dans des townships en dehors de la ville. Ils ne pouvaient pas posséder de propriété ici, mais seulement la louer, car la terre ne pouvait appartenir qu'aux Blancs. Cette loi a provoqué beaucoup de difficultés et de ressentiment. Les gens ont perdu leur maison, ont été déplacés des terres qu'ils possédaient depuis de nombreuses années et ont été déplacés vers des zones non développées, loin de leur lieu de travail.

C'est pendant ces années que les Européens prennent connaissance de l'intérieur de l'Afrique Australe, notamment par le biais d'un missionnaire écossais célèbre : Livingstone.

L'Égypte... un don du Nil

L'Égypte des pharaons doit en bonne partie sa longévité et sa grandeur à son environnement géographique : une vallée fertile isolée par le désert et dont la vie était rythmée par les crues annuelles du Nil. Le voyageur grec Hérodote, découvrant le royaume des pharaons sur son déclin, a pu écrire avec justesse : « L'Égypte est un don du Nil ».

Le Nil a toujours été considéré comme « le plus noble de ceux que la nature étale aux yeux de l'homme » (Sénèque). C'est grâce à lui que la vie a prospéré dans une partie de l'Afrique de l'Est, grâce à lui encore que des civilisations parmi les plus prestigieuses de l'Histoire s'y sont développées, à commencer par la plus ancienne et la plus longue de toutes (trois millénaires) : l'Égypte des pharaons.

Trait d'union entre l'Afrique et le monde méditerranéen, voie de passage probable des Homo sapiens vers l'Eurasie, le bassin du Nil a vu naître aussi le premier État historique et accueilli quelques-uns des plus anciens royaumes de la chrétienté.
Où en serions-nous sans lui ?...



Joan Blaeu, Carte de l'Éthiopie (Aethiopa Superior vel Inferior vulgo Abissinorum sive Presbiteri Ioannis


Vie sur le Nil pendant la crue, Praeneste, Ier siècle av. J.-

Éthiopie le pays du Nil bleu
Situé entre la Corne de l'Afrique et le bassin du Nil, le pays est constitué pour l'essentiel de hauts plateaux situés à plus de 2000 mètres d'altitude, bien arrosés à l'ouest, arides à l'est. La faille nord-sud (Rift) qui le traverse est piquetée de lacs. L'un d'eux donne naissance à l'Abbai ou Nil bleu. Chargé en limons et gonflé par les neiges d'hiver, ce cours d'eau rejoint le Nil blanc au Soudan. Il est à l'origine des crues qui fertilisent depuis la haute Antiquité la vallée du Nil.
L'Éthiopie qui, il est vrai, recèle de très nombreux sites paléontologiques, en particulier dans la vallée de l'Omo où ont été mis à jour les premiers restes de l'Homo Sapiens, mérite sa renommée de « berceau de l'Humanité ».

Pendant que l'Homme se dispersait sur l'ensemble du globe, les terres éthiopiennes continuèrent d'accueillir des peuplades nomades, et bien décidées à le rester. La révolution néolithique, très peu pour elles ! Dans la vallée du Rift, certains groupes sont en effet restés attachés à leur mode de vie de chasseurs fort longtemps, puisqu'on pouvait encore les croiser au XIVe siècle, au moment de l'arrivée des monothéismes.
À leur côté se mettent en place les premières civilisations de la région : si l'on hésite à y localiser le pays de Pount, cher aux Égyptiens, on n'a aucun doute sur l'existence du royaume de Daamat (IXe-Xe av. J.-C.), en lien avec les peuples de Saba (Yémen). Contrôlant les échanges liés aux aromates, ces habiles commerçants vont apporter leur

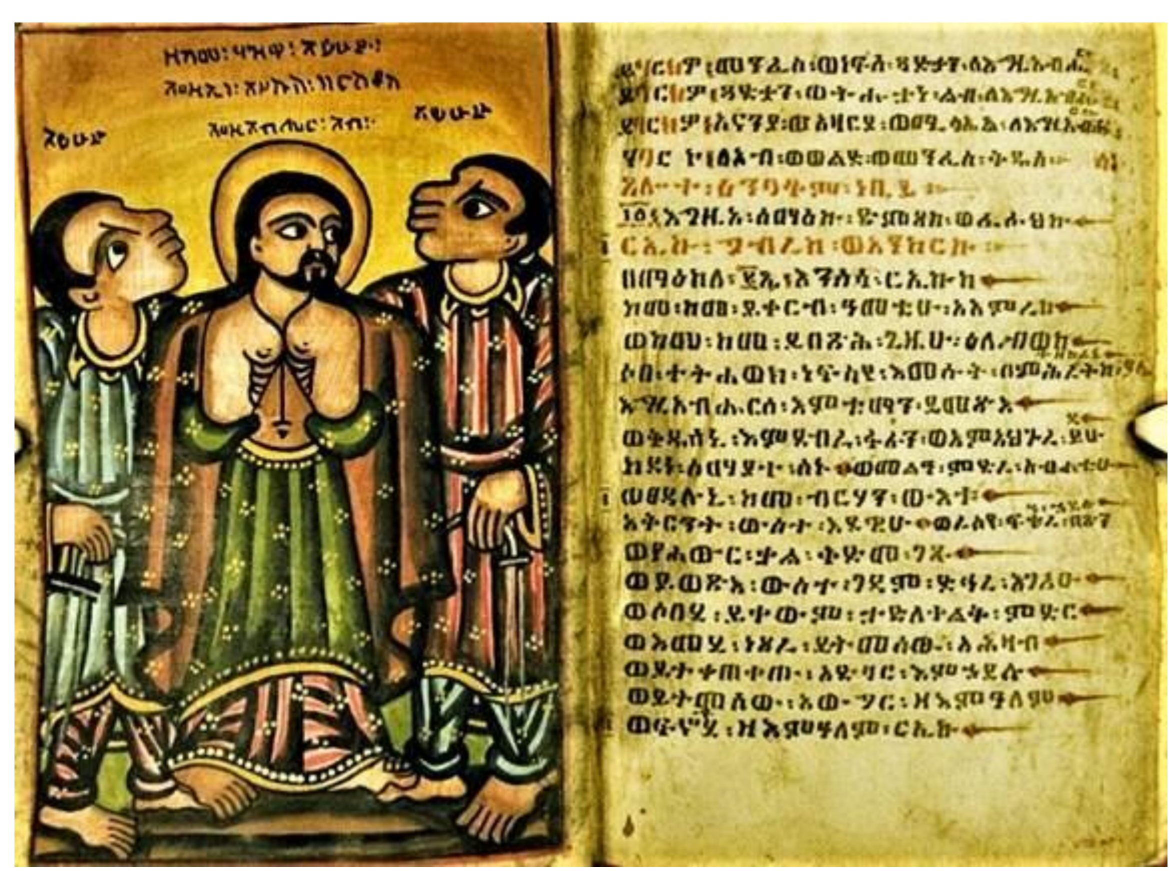
langue, leur écriture et leur religion, dont témoigne encore, 27 siècles après sa construction, l'exceptionnel grand temple de Yeha (nord du pays).

Au Ier siècle avant J.-C., c'est une avancée scientifique qui va changer le destin de la région avec la découverte par les Grecs du mécanisme de la mousson. Désormais les flottes romaines et gréco-égyptiennes peuvent rejoindre les Indes en faisant des haltes sur les côtes de la mer Rouge. Le nouveau royaume d'Axoum va pleinement profiter de ces allers et venues pour acquérir stabilité et prospérité, multipliant les échanges avec les grandes puissances de l'époque jusqu'à Rome, Palmyre et Ceylan.
Cela ne suffit pas à contenter les rois d'Axoum qui lancent des expéditions militaires en Arabie, s'emparant en 272 du port d'Aden. Pour imaginer aujourd'hui cet âge d'or, on peut admirer les stèles géantes de granit de 20 à 30 mètres de haut qui, pour certaines, n'ont pas bougé depuis cette époque.

Entre Khartoum au sud et Assouan au nord, le Nil est barré par six zones de rapides nommées cataractes. Elles sont numérotées du nord vers le sud, la première constitue, au niveau de la ville moderne d'Assouan, la frontière naturelle de l'Égypte, au sud. La sixième est située à moins de 100 km au nord de Khartoum. Plus qu'un point précis, les cataractes sont des zones de courants qui peuvent faire plusieurs dizaines de kilomètres de longueur. Dangereuses à cause de rapides et d'écueils, elles sont des zones de rupture de navigation et constituent autant de frontières naturelles à l'intérieur du territoire. La deuxième cataracte a aujourd'hui totalement disparu sous les eaux du lac Nasser. La première de ces cataractes a longtemps constitué la frontière méridionale de l'Égypte.

En dépit de ces cataractes, au Soudan, le cours du Nil est régulier et permet la naissance de quelques plaines agricoles très fertiles comme à Dongola et à Kerma, au sud, ou à Aniba, plus près de l'Égypte. C'est souvent là que, depuis la fin de la Préhistoire, se concentrent les populations les plus nombreuses ; c'est encore le cas aujourd'hui. Après Le Caire, enfin, le fleuve prend ses aises sur 150 km dans un vaste delta marécageux en forme de papyrus, sa plante d'élection, et se jette dans la Méditerranée après 6 800 km dont 1/3 sans apport d'eau d'aucun affluent. Quel voyage ! Rien ne semble pouvoir arrêter ce monstre : ni les frontières des dix États traversés, ni les milliers de kilomètres de déserts, ni les rapides ou cataractes qui perturbent son cours.

L'Éthiopie
Un empire chrétien en Abyssinie
Quelle activité ! Au royaume d'Axoum se croisent des commerçants venus de tous horizons, et en particulier des chrétiens qui forment, dès le IVe siècle, une belle communauté dans ce qui est donc la plus vieille nation chrétienne au monde, après l'Arménie.



Eliza Codex 23 - Manuscrit biblique éthiopien, Minnesota, Université Saint John's.

Un élément va alors jouer un rôle primordial : il s'agit d'une écriture de type alphabétique venue du Yémen qui permet de retranscrire la langue de la région, le guèze, et donc de traduire la Bible dès le Ve siècle. En 340, le roi Ezana, qui avait l'habitude de dédier ses victoires au dieu de la guerre Mahrem, change d'avis. Il fera désormais graver sur ses inscriptions : « À Dieu Père et Saint-Esprit et en son Fils Jésus-Christ ».

À ses côtés c'est son ancien précepteur, Frumence, qui devient le premier évêque de l'Église éthiopienne, sous l'autorité de celle des coptes d'Égypte. Ce lien hiérarchique, qui perdurera jusqu'en 1959, explique aussi que l'Éthiopie ait suivi sa grande sœur sur certains points doctrinaux importants comme l'affirmation de l'union du divin et de l'humain dans le Christ, doctrine rejetée par le concile de Chalcédoine (451 après J.-C.).

Monastères et églises se multiplient jusqu'à Sanaa où le dernier grand roi d'Axoum, Kaleb, fait construire une cathédrale (VIe siècle). Mais au VIIe siècle, le royaume est fragilisé par des révoltes et une perte d'influence dans le commerce de la région due à l'arrivée des négociants musulmans qui bloquent l'accès à la mer. Il faut appeler Alexandrie au secours. On assiste alors à un retournement de situation inattendu avec l'arrivée de la dynastie des souverains Zagwé (XIIe-XIIIe siècles), particulièrement pieux.

Parmi eux, le roi Lalibela va marquer l'histoire de son pays en ordonnant la construction d'églises hors du commun, taillées dans la roche. S'il y gagne la sainteté, il ne peut empêcher l'arrivée des rois salomonides (ou salomoniens) qui légitiment

leur pouvoir par de soi-disant liens de parenté avec Salomon. Rien que cela ! Et cela marche : la dynastie est restée au pouvoir jusqu'en 1974, longévité qu'on ne retrouve qu'au Japon.

« Lions vainqueurs de la tribu de Juda »
Alors que les croisés doivent abandonner Jérusalem à Saladin en 1187, rendant ainsi impossible le pèlerinage sur les traces du Christ, le roi zagwé Lalibela décide de créer dans sa capitale toute neuve, Roha (rebaptisée ensuite Lalibela), une nouvelle Terre sainte.

Si la légende fait rêver, la réalité n'en est pas moins incroyable. Simplement armés de marteaux et piques, les ouvriers ont délicatement taillé dans la roche, du haut vers le bas, pour dégager des milliers de m3 de tuf et faire apparaître les bâtiments monolithiques qui semblaient les attendre depuis toujours.

Encore quelques efforts pour installer des systèmes de drainage, relier l'ensemble par des fossés, créer portes et fenêtres, embellir de quelques sculptures ou peintures et voilà un des plus beaux sites religieux au monde.

Les pèlerins peuvent toujours se recueillir sur ces Terres saintes en miniature, passant de la grotte de Bethléem au Golgotha, du Tombeau d'Adam au Jourdain, de la Maison de la Croix à celle de Marie. Un peu à l'écart émerge du sol le toit en forme de croix grecque de Bieta Ghiorghis (Saint-Georges) qu'une tradition locale associe à l'arche de Noé.

Totalement évidée, l'église renferme comme ses comparses un Saint des Saints censé accueillir une représentation de l'Arche d'alliance.

En l'espace d'une seule décennie, le paysage politique de l'Afrique va connaître une véritable révolution sous l'action des Européens : l'Afrique précoloniale touche à sa fin.

L’ère des indépendances
Éthiopie
Le prêtre Jean est assimilé aux négus (« rois »), à la grande satisfaction de ceux-ci qui vont mettre à profit la légende pour demander de l'aide face aux attaques des musulmans qui s'emparent d'Axoum en 1535. À la suite d'un appel lancé au roi du Portugal et à l'infant Henri le Navigateur, le jeune Christophe de Gama et 400 arquebusiers prennent ainsi la route pour l'Afrique où ils seront massacrés.
Aussi les Ottomans sont repoussés quelques années plus tard, laissant le pays face à des conflits religieux internes.

Les pères de l'Éthiopie moderne
On l'avait surnommé Le Réformateur, tant il désirait changer la vie de son pays et lui apporter prospérité et unité. Mais Théodoros II ne put parvenir à réaliser son rêve, échouant face aux insurrections et aux complexes jeux diplomatiques avec l'Europe.
Le Royaume-Uni étant resté sourd à ses demandes d’aide pour lutter contre les musulmans, il fait l'erreur en 1864 de prendre en otage des diplomates britanniques.

La réaction est sans appel : un corps expéditionnaire vient libérer les prisonniers et mettre le siège devant la forteresse du négus, le poussant au suicide.

C'est alors que le chef d'une autre province, Yohannès IV, prend le pouvoir, aussitôt revendiqué par un autre souverain local, le futur Ménélik II. Celui-ci se lance dans la conquête des grandes routes commerciales ce qui lui permet d'acquérir assez de puissance pour être sacré par le patriarche éthiopien en 1889, à la mort de son adversaire.

Mais celui qui se présente comme le descendant du fils de la reine de Saba doit vite faire face aux velléités des Italiens qui viennent d'entrer dans la course aux colonies.
Le 1er mars 1896, c'est le choc : les 100 000 soldats italiens découvrent avec surprise près de 50 000 éthiopiens prêts à en découdre, dans la plaine d'Adoua. La défaite est totale pour l'Italie qui doit reconnaître l'indépendance du pays qu'elle convoitait.
Les 10 années qui suivent permettent à Ménélik II de moderniser l'Éthiopie en faisant construire une nouvelle capitale Addis-Abeba (« La Nouvelle fleur »), qu'il relie à Djibouti, sur la mer Rouge, par un chemin de fer. Hôpitaux, écoles, canalisations, lignes téléphoniques... Le pays entre dans le XXe siècle en choisissant la voie du progrès.

Le dernier Roi des rois
L'année 1926 voit l'arrivée sur le trône d'Haïlé Sélassié (« le Pouvoir de la Trinité »).

Il s’attache à poursuivre l'œuvre de Ménélik en abolissant l'esclavage puis en acceptant une Constitution et un Parlement sans pour autant renier l'absolutisme qui fonde son règne. Mais en décembre 1934, un incident à la frontière avec la Somalie italienne sert de prétexte à Mussolini pour venger la défaite d'Adoua.
500 000 hommes, 400 avions et même des armes chimiques ne laissent aucune chance au négus qui doit fuir pour plaider la cause de son peuple auprès de la Société des Nations (30 juin 1936). En vain : les réactions de l'Europe, plongée dans d'autres drames, sont timides et Sélassié doit se résoudre à l'exil. Il ne reviendra à Addis-Abeba qu'en 1941, aux côtés des Britanniques.

Les années qui suivent vont être celles du rattachement de l'Érythrée à l'Éthiopie, décision qui entraîne la naissance d'un Front de Libération de l'Érythrée (FLE, 1960) et l'instauration d'un état d'urgence dans la région en 1970.

La terrible famine qui touche le pays en 1973-1974 et les revendications de plus en plus violentes des étudiants, inspirés par le marxisme, finissent par embraser le pays.
C'est l'occasion que saisit en septembre 1974 un groupe d'officiers pour obliger le négus à abdiquer avant de le mettre en prison où il sera assassiné.


Portrait d'Hailé Sélassié, années 1930, Washington, Library of Congress.

La « Terreur rouge » instaurée en 1977 par Mengistu.
En 1997, Mengistu met fin à toute opposition en faisant abattre ses opposants. Il a désormais les mains libres pour lancer la Terreur rouge, cette période de purges contre les « ennemis de la révolution » qu'il a symbolisée en fracassant des bouteilles d'un liquide rouge sur le sol (discours du 14 avril 1977).

Abolition de la monarchie bien sûr, mais aussi collectivisation des terres et nationalisation des banques sont rapidement proclamées. Mengistu doit lutter contre les rebelles du Tigré et de l'Érythrée alors que s'abat sur le pays une famine provoquée par le déplacement forcé des populations vers le Sud.

Abandonné par ses alliés confrontés à la fin du communisme, le dictateur annonce le 10 septembre 1987 la naissance de la République populaire démocratique d'Éthiopie et le retour à une économie mixte. Allant de défaite en défaite, il doit trouver refuge au Zimbabwe
.
Opération Moïse pour les Falachas
Le 21 novembre 1984 est lancé à la surprise générale un pont aérien entre Khartoum et Tel-Aviv. L'objectif ? Évacuer les milliers de Falachas qui avaient gagné des camps dans le sud du Soudan pour fuir la famine.

Les Falachas (« les exilés », eux-mêmes préférant se désigner comme Beta Israël, « Maison d'Israël »), ce sont ces Juifs d'Éthiopie dont l'origine du judaïsme reste encore mystérieuse : sont-ils des Hébreux ayant choisi de partir vers le sud au moment de

l'Exode, comme ils l'affirment ? Font-ils partie de la tribu de Dan, une des dix tribus disparues lors de la conquête assyrienne, selon une version du XVIe siècle ? Sont-ils venus avec le prophète Jérémie ou avec le prince Ménélik, fils de la reine de Saba ? On pense plutôt aujourd'hui qu'ils seraient les descendants d'un royaume juif éthiopien primitif situé dans la région de Gondar, avant l'arrivée du christianisme. Ce n'est qu'au XIXe siècle que des missionnaires protestants les redécouvre, poussant les autorités religieuses juives à reconnaître leur judaïté. Lorsque, dans les années 1980, leur situation en Éthiopie devient critique, c'est en vertu de la « Loi du retour » que le gouvernement israélien lance l'Opération Moïse dont vont bénéficier 8000 Falachas.



En 1991, la chute de Mengistu entraîne une autre évacuation, encore plus impressionnante : en 48 heures, ce ne sont pas moins de 14 300 personnes qui quittent l'Éthiopie. Elles seront rejointes par 6000 autres, en vertu de la réunification des familles, portant à près de 23 000 les juifs éthiopiens arrivés en Israël en 1991-1992.

L'Égypte au néolithique

Avec la Mésopotamie, l'Égypte constitue la 2e héritière du Croissant Fertile. Les contacts de proche en proche expliquent sans doute le développement synchrone de ces 2 civilisations.

Géographiquement, l'Égypte s'identifie à la basse vallée du Nil et à son delta, seules terres irriguées en plein désert. Au sud, le pays trouve une frontière naturelle au niveau de la 1ère cataracte : ces rapides atténuent les contacts avec la Nubie dont la vallée plus étroite est moins favorable à l'agriculture. Je précise que le lac visible sur la carte n'existait pas à l'époque antique.

La navigation sur le Nil, favorisée par l'invention de la voile vers 5000 av. J.-C., contribue peu à peu à unifier la langue égyptienne au nord de la cataracte. Il subsiste pourtant une différence culturelle entre le delta au nord qui correspond à la Basse Égypte, et la vallée au sud correspondant à la Haute Égypte.

Comme en Mésopotamie, la croissance démographique due à l’agriculture intensive entraîne l’apparition des premières cités-états vers 3800 avant notre ère. La mythologie gardera un souvenir de ces premiers âges : en effet, c’est Osiris qui enseigne l’agriculture et l’élevage aux hommes tandis qu’Isis leur enseigne le tissage et la fabrication du pain. Cette prospérité prend fin avec le démembrement d’Osiris par Seth, qui reflète sans doute la généralisation des guerres entre cités-états.
L’Égypte des pharaons a prospéré pendant trois mille ans, ce qui fait d’elle l’une des plus grandes civilisations humaines par la durée et aussi les réalisations.

Narmer (3100 av. J.-C. - 3000 av. J.-C.)
L'unificateur de l'Égypte
Constituée à l'origine de plusieurs royaumes rivaux, la vallée du Nil a été unifiée par le roi de la Haute-Égypte, Narmer, vers 3100 av. J.-C. Ce souverain nous est connu par une tête de massue et une palette en basalte trouvées à la fin du XIXe siècle à Hiérakonpolis, en amont du Nil, sur le cours supérieur du fleuve.

Établi à Abydos, dans un site aujourd'hui désertique, à 250 km au nord de Hiérakonpolis, le roi Narmer a soumis les populations du delta et ceint les deux couronnes de Haute- et Basse-Égypte (le pschent) comme, après lui, tous ses successeurs.

La vallée du Nil devient dès lors le premier État territorial de la planète, les organisations politiques antérieures consistant en cités-États, comme en Mésopotamie. Aux deux royaumes égyptiens, celui du papyrus (la Basse-Égypte) et celui du lotus (la Haute-Égypte) se substituent une quarantaine de circonscriptions administrées par les représentants du roi (le mot pharaon ne sera usité que quinze siècles plus tard).
Narmer est considéré comme le représentant de la dynastie 0, qui a précédé les trente dynasties conventionnelles dont l'énumération a été établie par le prêtre Manéthon au IIIe siècle av. J.-C.. On l'identifie aussi au roi légendaire Ménès, présenté par le prêtre Ménathon comme le fondateur de la 1ère dynastie thinite (de This, une cité établie dans le delta du Nil).

La palette de Narmer, 1er roi d'Égypte (vers 3100 av.J.-C.), musée du Caire. La palette (ci-contre) nous montre le roi se saisissant d'un ennemi. L'ennemi en question

est vraisemblablement un habitant du delta du Nil (la Basse-Égypte). La palette porte aussi la trace des premiers hiéroglyphes connus.

Thoutmosis III (1504 av. J.-C. - 1450 av. J.-C.)
Né vers 1504 av. J.-C., le futur pharaon Thoutmosis III est le fils du roi d'Égypte Thoutmosis II et d'une concubine. Très jeune encore à la mort de son père, il doit laisser le trône à sa belle-mère, la reine Hatshepsout.

Tandis que celle-ci se préoccupe surtout de construction et d'administration, le futur souverain forge une armée puissante, dont la partie principale est constituée de chars de guerre montés par des archers, selon des techniques empruntées aux ennemis - Hyksos et Nubiens - et améliorées par les Égyptiens.

Un immense conquérant
Thoutmosis III À la mort d'Hatshepsout, en 1482 av. J.-C., c'est déjà un guerrier accompli d'une vingtaine d'années. Il se lance aussitôt hors d'Égypte à la poursuite des ennemis qui menacent son royaume. Il s'agit en premier lieu du roi de Kadesh, qui domine le Proche-Orient, et de ses alliés, les Mitanniens, des cavaliers venus des steppes de l'actuelle Syrie.

À la tête de plus de dix mille hommes bien équipés, il mène pas moins d'une quinzaine de campagnes contre le roi de Kadesh. C'est ainsi qu'en 1482 av. J.-C., il traverse le désert et les montagnes du Sinaï à la poursuite du roi et le surprend près de la citadelle Meggido (actuelle Cisjordanie).



Ainsi que le déplore Thoutmosis III dans les chroniques gravées sur le temple de Karnak, le roi ennemi tire profit du pillage de son camp par les Égyptiens pour se réfugier dans la citadelle de Meggido. Il ne sera défait et capturé que quelques années plus tard. Embarrassé par les prisonniers, Thoutmosis III renonce à les faire exécuter comme c'était l'usage jusque-là. Comprenant qu'il ne pourra avec ses seules troupes maintenir ses conquêtes dans l'obéissance, il impose un serment d'allégeance aux vaincus et à leur roi, à charge pour eux d'assurer l'ordre sur leurs terres et de collecter les impôts pour le compte du pharaon. Les enfants des princes vaincus sont emmenés

en Égypte et élevé à la cour avant de revenir dans leur pays pour administrer celui-ci au nom du pharaon.

Thoutmosis III repousse aussi les Mitanniens au-delà de l'Euphrate. Sur la rive orientale du fleuve, une stèle signale l'extrême avancée des Égyptiens. Sous son règne, long d'une trentaine d'années, l'Égypte pharaonique atteint ainsi sa plus grande extension, jusqu'au royaume du Mitanni au nord et jusqu'à Napata, sur la 4e cataracte du Nil, au sud. Le Nouvel Empire, enrichi par le commerce et les tributs des peuples inféodés, connaît alors son apogée. Notons qu'avec Thoutmosis III, le terme «pharaon» est pour la première fois employé pour désigner le roi de Haute- et Basse-Égypte.

Deux mille ans après la construction des grandes pyramides, l'Égypte du Nouvel Empire, celui des Ramsès, sombre à partir de 1070 av. J.-C. dans les guerres de clans. Des mercenaires établis dans le delta du Nil prennent la couronne et fondent une dynastie « libyenne » au Xème siècle av. J.-C. Le prêtre Ménathon qui, au IIIe siècle av. J.-C., a segmenté les trois mille ans d'Histoire égyptienne en trente « dynasties », la désigne comme la XXIIe dynastie. Sous l'Ancien Empire, l'Égypte envoyait des expéditions militaires et commerciales entre la première et la deuxième cataracte. Au Moyen Empire, Sésostris III fixa officiellement la frontière de l'Égypte au niveau de la deuxième cataracte comme en atteste une stèle de l'an 8 de son règne. Au Nouvel Empire, la domination égyptienne s'exerça jusqu'au- delà de la quatrième cataracte, puis ce fut le reflux.



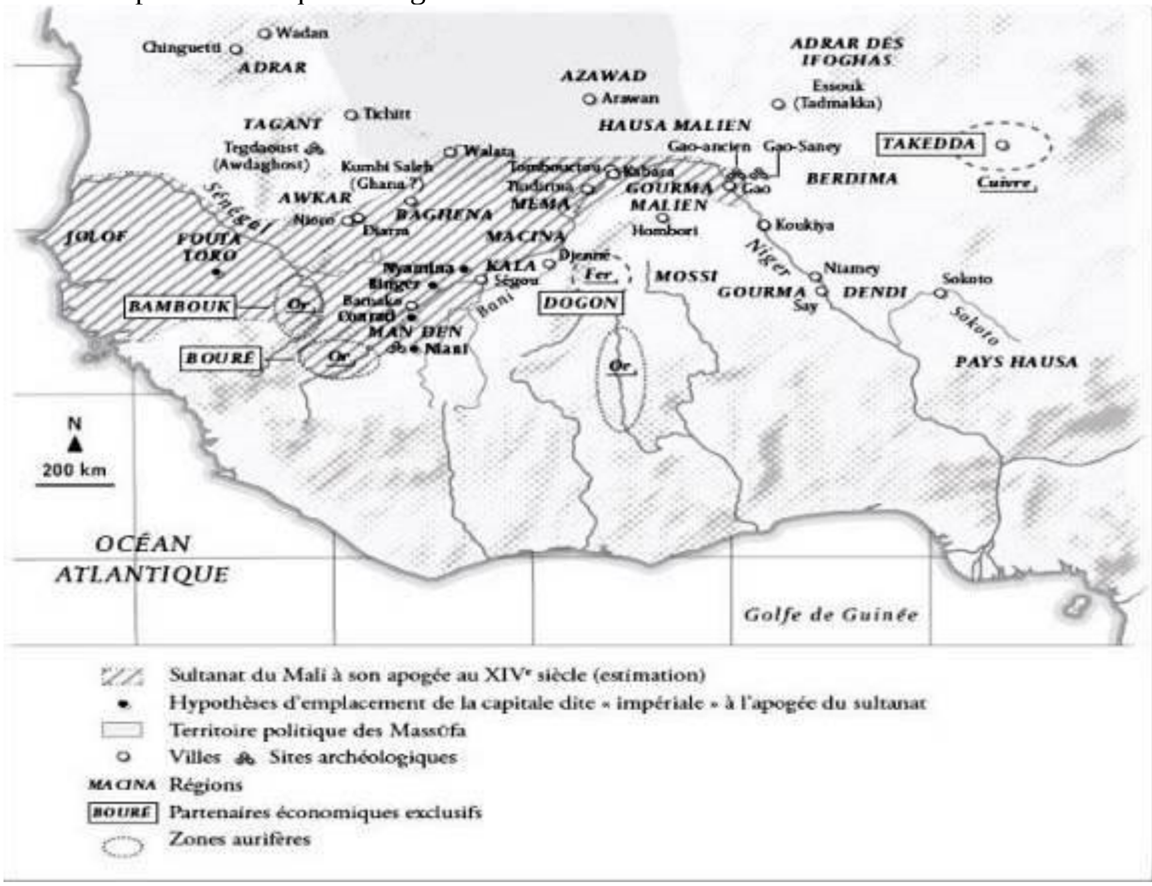
Plaquette d'incrustation avec figure de Nubien, Époque ramesside (-1295 / -1069), musée du Louvre

Là-dessus, une nouvelle menace se fait jour au sud de la 2ème cataracte du Nil, du côté de la Nubie (Soudan actuel) et du royaume de Kouch. Ce royaume est en contact avec l'Égypte depuis les origines et souvent en conflit avec elle. À l'époque de sa plus grande extension, le territoire de l'ancien royaume de Kouch s'étend, du sud au nord, depuis la région du confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu, au niveau de la ville moderne de Khartoum, jusqu'aux rives de la Méditerranée.

Le Mālī (XIIIe-XVe siècles)

Une puissance mondiale à la fin du Moyen Âge

Le sultanat du Mālī, plus généralement désigné sous le nom d'empire du Mālī, est une formation politique médiévale qui prend forme dans la première moitié du XIIIe siècle. Il s'étendait à son apogée sur une grande partie de l'Afrique de l'Ouest, de l'océan Atlantique à la ville de Gao (République actuelle du Mali) recouvrant les dernières portions méridionales du Sahara, le Sahel et le nord de la savane. Le fleuve Niger en fut l'épine dorsale, constituant le principal axe intérieur de circulation, fluvial ou par la route qui le longeait.



Sa qualité d'empire est incarnée par plusieurs phénomènes dont ne sont donnés ici que quelques exemples : le sultanat fut le premier à unifier politiquement le Sahel occidental, auparavant animé par un ensemble de petits royaumes et cité-États qui furent provincialisés ; une volonté assumée d'être le représentant officiel de l'islam politique dans cette partie du monde ; un monopole commercial pendant deux siècles notamment sur le négoce de l'or ; des relations diplomatiques avec les autres puissances impériales de l'époque, le sultanat mérinide de Fès (Maroc actuel) et le sultanat mamelouk du Caire (Égypte actuelle).

Entre le VIIIe et le XVe siècle ont existé au Sahel nombre de villes-marchés, de cité-États, de royaumes et de sultanats. La plus célèbre et la mieux documentée de ces formations politiques est le sultanat du Mali (XIIIe-XVe siècle). S'y rapportent tant l'épopée de Sunjata, texte monument de la tradition orale, que la « charte du Manden », parfois présentée comme la première déclaration des droits humains. Il est évoqué dans plusieurs des « manuscrits de Tombouctou » rédigés au XVIIe siècle. Au milieu du XIVe, Ibn Battuta aurait séjourné dans la capitale du sultanat, relatant son voyage dans sa fameuse Rihla. Quelques décennies plus tôt, en 1323-1325, son chef Mansa Musa avait défrayé la chronique des savants mamelouks lors de son pèlerinage vers La Mecque via Le Caire. C'est alors, sans doute, que nous sommes au plus proche du Mali médiéval.

Les Touaregs : Une rivalité très ancienne



Touareg, le peuple « des déserts » du Sahara

Les Touaregs sont traditionnellement des nomades, dont la sédentarisation a commencé à la seconde moitié du XXe siècle. La population globale des Touaregs est estimée, suivant les sources, de 1 à 3 millions de personnes, dont la majorité (85%) vit au Mali. Ils habitent le Sahara central et une partie du Sahel, sur un territoire qu'ils appellent « tinariwen » et qui signifie « les déserts ». Un espace de 2,5 millions de kilomètres carrés qui comprend des régions de montagnes, de plaines, de plateaux et de vallons que sont le Hoggar, le Tibesti, l'Adrar, l'Aïr, le Tanezruft, le Tademaït, le Tawat, l'Azawagh, le Tassili n'Ajjer ou le désert libyen… Un territoire qui, aujourd'hui s'étend, sur cinq pays : l'Algérie, la Libye, le Mali, le Niger et le Burkina Faso.

Dès le XIIIe siècle, les échanges économiques vont croissant entre le Maghreb au nord du Sahara et les territoires soudanais du sud et toute l’activité caravanière qui en résulte est principalement réalisée et contrôlée par les grands aristocrates touaregs, les imajeghen.
Les conflits qui opposent les Touaregs aux autres peuples du Mali datent de bien avant la période coloniale.

La colonisation de la région par les Français a lieu dans les années 1880 et 1890. Elle offre aux Noirs du Sud, en particulier les Bambaras, l'occasion d'une revanche sur leurs ennemis traditionnels. C'est ainsi qu'ils servent dans l'armée coloniale, en qualité de « tirailleurs sénégalais » afin de pouvoir les combattre et les tenir en sujétion. Les Touaregs deviennent de la sorte le dernier peuple d’Afrique de l’ouest soumis à la colonisation française, en 1902.

Ce que les Touaregs appellent « tiwta », le « désastre »

Dès 1830, la pénétration française au Sahara bouleverse profondément la société touarègue. La fin de la traite des esclaves - une activité importante qui régissait, depuis de nombreux siècles, les échanges transsahariens -, le contrôle des routes et la monétisation des échanges par exemple entraînent de profondes mutations dans la société touarègue. On assiste alors à la division des grandes confédérations touarègues et à l’apparition de multiples groupes autonomes.

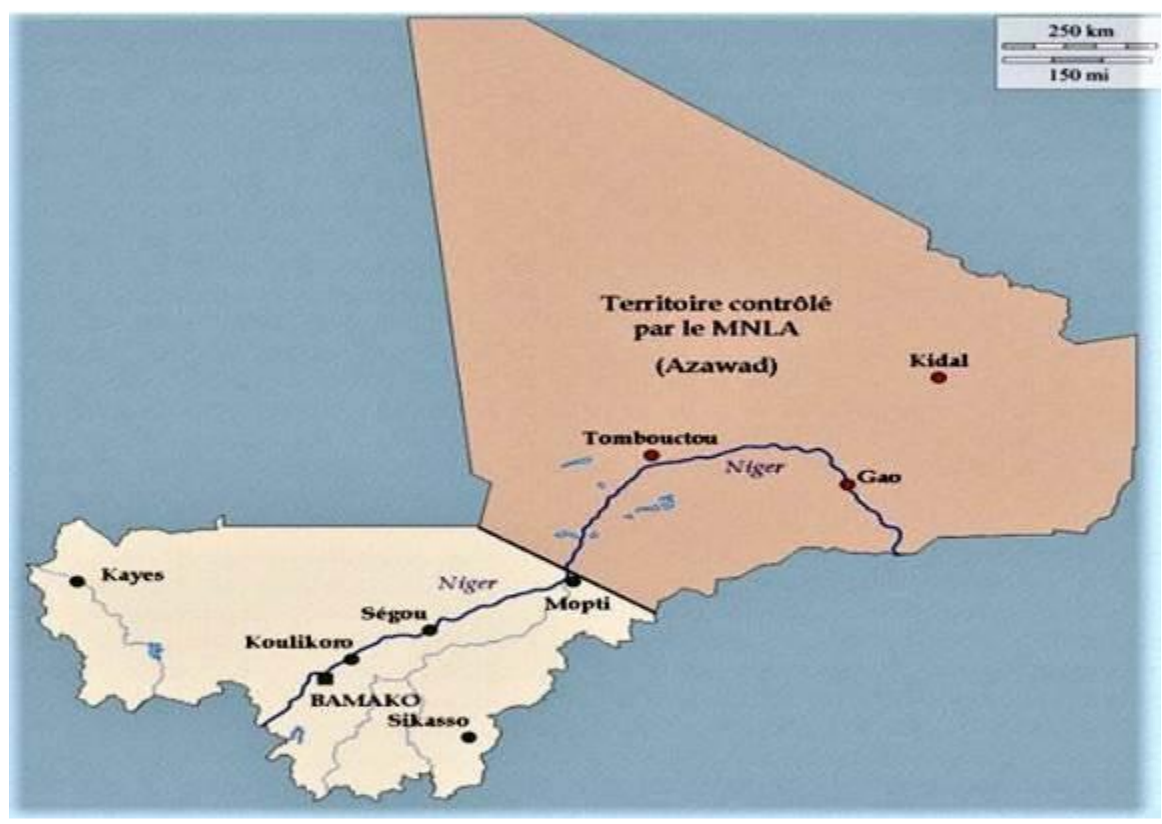
« Les chefs et les aristocrates touaregs avaient conscience de l’impact que pouvait avoir l’emprise des Européens sur leurs territoires, ceux-ci leur faisant non seulement perdre le contrôle des espaces marchands qui assuraient leur prospérité et leur hégémonie , mais remettait également en cause les structures de leur organisation socio-politique. Et face à cette domination, qui remettait en cause le mode de vie des groupes touaregs, des mouvements de résistance virent le jour ».

C’est aussi à cette époque, avec la sortie en 1864 de l’ouvrage d’Henri Duveyrier intitulé Les Touareg du Nord que se développe chez les Occidentaux tout un ensemble de représentation qui vont faire du Targui, qualifié d’« homme bleu » ou de « seigneur du désert », un personnage mythique épris de liberté et de mystère. Avec la domination coloniale, les actions de résistance se multiplient et s’intensifient.
En 1960, à l’occasion des indépendances, la puissance coloniale confie le pouvoir politique aux « peuples du sud », avec la création de pays comme le Mali et le Niger : cela fait ressurgir les revendications des Touaregs.

Tenus en lisière du pouvoir, ils se rebellent en vain dès 1962 au Mali. Les gouvernements tentent de les sédentariser de force, notamment en saisissant leurs chameaux et leurs troupeaux au passage des frontières.

Ces nomades sont aussi les principales victimes de la désertification du Sahel, qui décime leur bétail dans les années 1970. La famine suscite une mobilisation sans précédent en Europe mais n’est guère relayée par les gouvernements malien et nigérien, qui laissent les nomades mourir de faim sur les routes de l’exode. Ce drame crée une source de tensions supplémentaire.

De nouvelles rébellions éclatent dans les deux dernières décennies du millénaire : « guerres des sables » de 1990 à 1995 au Mali et au Niger, en 2006 au Mali, puis de 2007 à 2009 dans ces deux mêmes pays.



La partition du Mali

L'insurrection de 2012 au Mali, qui a mené à la partition du pays, s'inscrit dans cette lignée. Elle se distingue toutefois par la rapidité et l'efficacité des insurgés :

- 17 janvier : début de l'insurrection du MNLA dans le nord du Mali
- 22 mars : un coup d'État militaire renverse le président Amadou Toumani Touré, arguant de sa faiblesse face aux rebelles touaregs après trois décennies au pouvoir. Cela ne fait qu'accélérer la décomposition de l'armée malienne.
- 30 mars : les combattants du MNLA s'emparent de la ville de Kidal. Ils s'emparent de Gao le lendemain et de Tombouctou le surlendemain.
- 6 avril : le MNLA ayant conquis l'ensemble des territoires revendiqués, il met fin aux attaques et proclame l'indépendance de l'Azawad, qui englobe toute la moitié nord du Mali.

Les mouvements islamistes recrutent de nombreux combattants motivés par l'argent bien plus que la religion. Ils apportent leur soutien aux Touareg du MNLA mais, de façon prévisible, cette alliance contre-nature fait long feu. Le 27 juin 2012, les mouvements dérivés d'AQMI (MUJAO et Ansar Dine) attaquent Gao et chassent les indépendantistes touareg de la ville. La guerre fait fuir une partie de la population malienne vers les pays voisins (Niger, Mauritanie, Burkina Faso), ce qui amplifie la crise alimentaire et l'instabilité politique dans tout le Sahel.

Les islamistes s'attirent une célébrité internationale en entamant la destruction de plusieurs mausolées à Tombouctou. Le drame humain provoqué par la guerre se double ainsi d'un drame culturel. Le nord du Mali est frappé d'une évolution « à la

somalienne », avec la disparition de toute structure étatique et le partage du territoire entre des bandes armées.

Le retour du Mali dans le giron de la France
À Bamako, les putschistes qui ont renversé le président ATT, effrayés par leur audace, acceptent finalement de restituer le pouvoir à des civils. Parmi eux un prestigieux scientifique de la NASA qui ne tiendra pas plus de quelques mois dans le marigot gouvernemental.

Mais l'armée malienne, qui n'a d'« armée » que le nom, se montre incapable de reconquérir le nord du territoire. La CEDEAO (Communauté Economique des États d'Afrique de l'Ouest) ne paraît pas mieux outillée. Réduit à l'impuissance, le nouveau gouvernement, instable, inexpérimenté et corrompu jusqu'à la moelle, attend le salut de la France...

La revanche amère des Touaregs
Le 6 avril 2012, les rebelles touaregs déclarent unilatéralement l'indépendance de l'État d'Azawad au nord du Mali. Cette revendication du Mouvement national pour la libération de l'Azawad (MNLA) puise ses racines jusque dans l'Histoire précoloniale. Elle a été réveillée par les événements survenus en Libye et l'arrivée d'anciens miliciens de Kadhafi, bien armés.

L'ancienne puissance coloniale se voit contrainte d'intervenir le 11 janvier 2013, après que les rebelles aient lancé une offensive vers Kona et Mopti, derniers verrous avant la capitale Bamako. La force d'intervention française a vite fait de les arrêter et de les refouler vers le nord.

Derrière elle s'engouffrent les soldats maliens qui ne tardent pas à se venger de leurs humiliations et de leur impéritie sur les Touaregs civils, au risque de leur faire regretter les exactions des islamistes.

Entêtement dévastateur
Le nouveau gouvernement malien s'entête à refuser aux Touaregs l'autonomie qu'ils réclament et qui pourrait les convaincre de prendre eux-mêmes en main la défense de leur territoire face aux islamistes. Au lieu de cela, il encourage la formation de milices d'auto-défense, y compris dans la capitale, au risque qu'elles ne soient très vite noyautées par des islamistes.

Le Congo
Une zone de conflit au coeur de l'Afrique
L'aventurier Stanley poursuivra l'exploration de l'Afrique Centrale en descendant le fleuve Congo pour le compte du roi des Belges. Mais il s'agit déjà d'une guerre de conquête : la colonisation de l'intérieur de l'Afrique vient de commencer.

Christianisation et traite négrière
À la recherche d'une route maritime vers les Indes des épices, les navigateurs portugais atteignent en 1484 l'embouchure du fleuve Congo. En 1482, un explorateur entre en contact avec le roi du Kongo. Celui-ci se fait baptiser le 3 mai 1491 et prend le nom de Jean 1er (Dom João) en l'honneur de son homologue portugais. Entre-temps, les Portugais s'enhardissent jusqu'à remonter le fleuve Congo. Le roi les

autorise par traité à s'installer sur les rives du fleuve. Rapidement, des missionnaires commencent à parcourir le royaume en tout sens et des églises sortent de terre. Mais non moins rapidement, le trafic d'esclaves se met en place, privant le royaume d'une partie de sa force vitale.

La tentative de résistance des rois du Kongo échoue. Le 29 octobre 1665, le roi Antonio 1er est battu et décapité par des trafiquants et négriers portugais. C'est la fin du premier royaume chrétien d'Afrique noire.



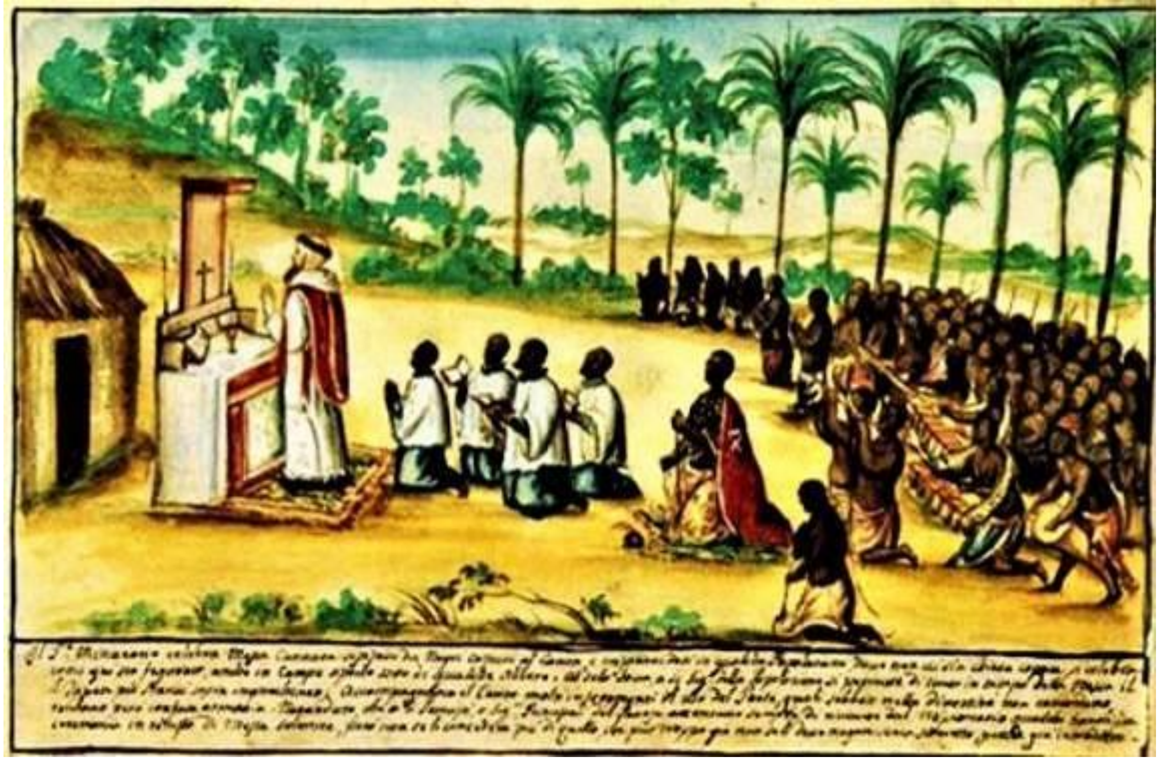
Les guerres négrières
La traite des Noirs et ses acteurs africains du XVe au XIXe siècle

En Europe, l'esclavage existait déjà pendant l'Antiquité et au Moyen-Age. Mais au départ, les esclaves venaient souvent des Balkans et du Caucase. Comment et pourquoi l'Afrique est-elle entrée dans le jeu ?

Au départ, l'expansion arabo-musulmane, qui a lieu dans le nord de l'Afrique au VIIe siècle, va chercher ses captifs dans le Caucase et chez les Berbères. Ceux-ci

n’appartiennent pas encore à la Communauté des croyants (oumma). Mais ils vont y rentrer. Et comme un bon musulman doit affranchir son esclave, les nouveaux conquérants doivent chercher des captifs ailleurs. Or il se trouve que les Berbères commerçaient depuis longtemps avec les régions au sud du Sahara. Résultat : la proportion d’esclaves venus du Nord va s’inverser avec celle des captifs originaires de ces régions. L’Afrique est alors «la plus grande zone d’échanges de la planète.

Il ressort que si les Européens se querellent pour le contrôle des comptoirs, les souverains africains vendent des esclaves pour se procurer des armes mais aussi des tissus, de l’alcool, du blé ou des lingots de fer, assez loin de l’image souvent retenue de la pacotille. Ils deviennent ainsi un maillon essentiel du trafic.



Toute une “chaîne” de traite se met en place du XVe au XVIIIe siècle. A un bout les rois et les courtiers qui approvisionnent, à l’autre bout une population d’”acteurs obligés”: esclaves et “acquérats” (hommes libres) qui produisent les vivres, assurent la sécurité et la garde dans les comptoirs et sont rendus dociles par la connaissance de leur sort en cas de passage dans la catégorie des “produits” de la traite. C’est aussi entre les deux toute une gamme d’intermédiaires et en particulier les métis qui par leur connaissance des langues et des coutumes des deux protagonistes sont très vite devenus incontournables.

Les traites et les esclavages occidental et arabo-musulman n’auraient pas été possibles sans la collaboration active des Africains. Des États négriers d’Afrique ont participé et se sont enrichis grâce à ce commerce, comme les royaumes d’Ashanti ou d’Abomey (actuels Ghana et Bénin) par exemple. Les razzias étaient légalement organisées par des chefs ou sultans, pour approvisionner les négociants qui travaillaient pour l’exportation de captifs africains. Par exemple les princes des États voisins de celui du sultan du Bornou (Kanem, Wadaï, Baguirmi et Sokoto) dans l’actuel Nigéria, se livraient au trafic de captifs. Tous, loin de vouloir supprimer une traite dont ils profitaient, ne songeaient qu’à imposer des taxes de passage lorsqu’ils

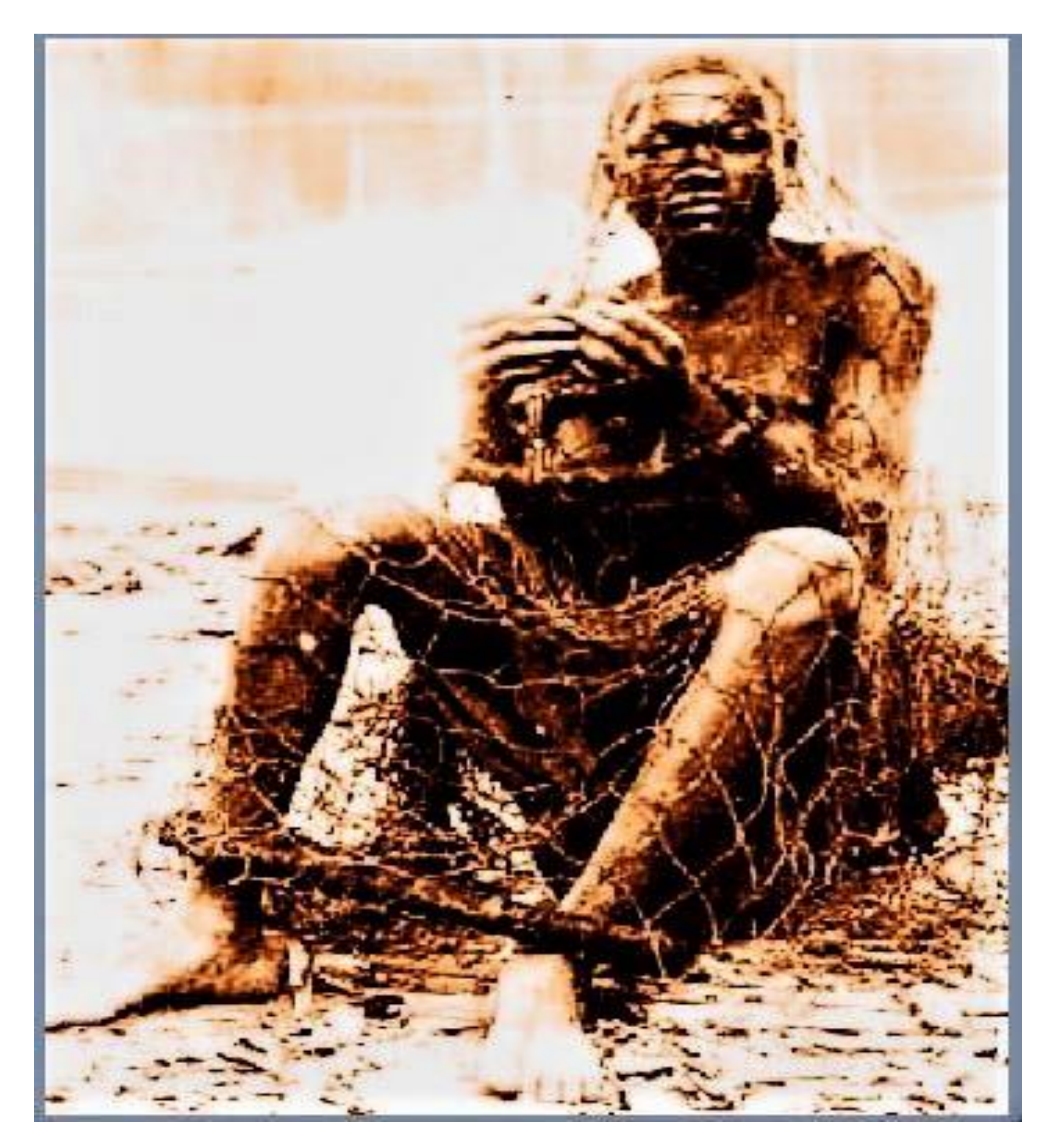
ne « rackettaient » pas directement les caravanes. Au pays des Fellatas, les chasses à l'homme y étaient dirigées par Ahmadou, fils et digne héritier de El Hadji Omar Seydou Tall, sur le sentier du Jihad. A l'intérieur du continent, l'entreprise était encore plus répugnante avec les monarques dahoméens, dont le plus grand des fournisseurs d'esclaves fut Béhanzin. Car ici l'islamisation n'explique pas leur complicité, ils étaient animistes pour la plupart. Ces usurpateurs sanguinaires crispés sur leurs privilèges, étaient surtout préoccupés par la puissance et le prestige, que seul le verdict des armes pouvait assurer en ces lieux. Ils entrèrent en « collaboration », d'abord avec les Arabo-musulmans, avant l'arrivée des négriers européens. Ils ont vécu du sang, de la sueur et de l'agonie de leurs peuples. Pour gagner en efficacité, tous eurent de plus en plus besoin de moyens aussi sophistiqués que meurtriers.

En fait, il faut dire qu'isolée du monde méditerranéen pendant des millénaires, l'Afrique noire a ignoré jusqu'à l'ère contemporaine la propriété foncière. La propriété privée n'existait pas dans nombre de pays ou alors de façon très limitée. L'environnement étant propriété commune, beaucoup de familles choisissaient de mettre toutes leurs terres en coopérative, pour les exploiter. L'argent n'existait pas au sens où nous le connaissons aujourd'hui. Mais progressivement l'enrichissement et l'élévation sociale, viendront à dépendre de la possibilité de cultiver un maximum de surface. D'où la nécessité de disposer d'une importante main-d'œuvre. Ainsi dans les sociétés africaines plus un homme possédait de serfs pour cultiver ses terres et de femmes, plus il était riche. Et plus il était riche, plus il était en situation d'accroître son « patrimoine » de femmes et de serfs. C'est ainsi que la voie fut ouverte vers les conflits, pour se procurer de la main-d'œuvre. Des guerres tribales se firent donc plus violentes. Les chefs de clans victorieux, au lieu de se contenter des terres conquises et d'une reconnaissance, obligeaient les vaincus à accepter une position de subordination. Également de vieilles rancunes de familles et des rivalités de tribus provoquaient souvent des conflits tout aussi dévastateurs. Les vaincus devenaient captifs des vainqueurs.

Le résultat de ces affrontements était que des famines et des disettes devenaient fréquentes et parfois si dramatiques, que des hommes libres n'hésitaient pas à se vendre eux-mêmes comme captifs ou à vendre leurs propres enfants. Les coupables de certains crimes comme les sorciers, pouvaient être réduits en servage et éloignés de leur région d'origine. Il arrivait aussi que des individus se vendent eux-mêmes à un maître, pour éteindre une dette qu'ils ne pouvaient rembourser. D'autres qui avaient perdu leurs proches, pouvaient aussi par le servage, être socialement réintégrés. Ils abandonnaient leur patronyme pour adopter celui d'un maître. Une constante dans les sociétés négro-africaines, est aussi le système des castes qui a abusivement fourni de nombreux asservis. Du portugais casto (pur), ce système symbole de classes strictement hiérarchisées dans beaucoup de civilisations, est appliqué depuis des milliers d'années en Afrique. Cette hiérarchisation sociale se traduit par exemple au Sénégal, par une division comprenant au sommet, des nobles de sang royal, appelés Bours, Guélawars, Faama, Mwené, Damel, Almamy, Linguers etc.

Durant des siècles, les sociétés africaines fonctionnaient suivant cette féodalité souvent d'épée ou de robe. Ce qui a engendré une classe de seigneurs, qui ont toujours dominé et souvent soumis au servage, des hommes appartenant aux autres classes sociales. Ces populations ou le gros de la plèbe, étaient composées de non-castés dits Guers et les autres membres de castes inférieures qui sont appelés Nyénios

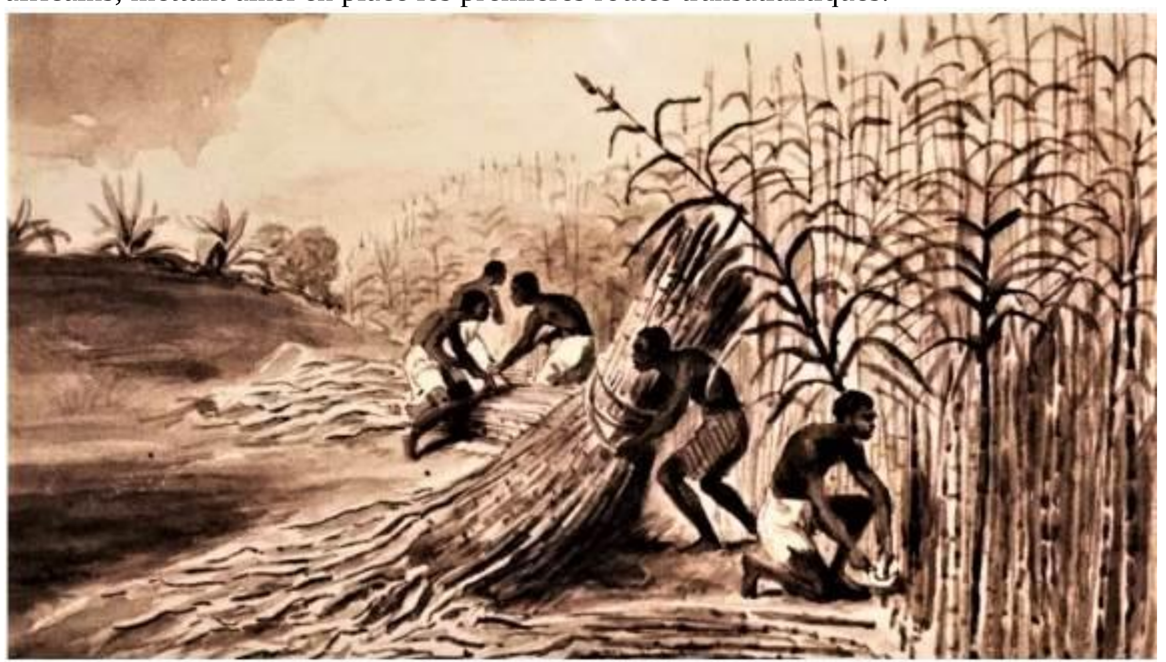
(Rabb, Mabbo, Woudé, Teug, Laobé, Guéwel, Dions etc.) En fait ces catégories sociales, regroupaient souvent des corporations artisanales longtemps méprisées comme les cordonniers, les forgerons, les tisserands etc.



Pour disposer de plus d'armement et de chevaux, gage de leur puissance, ils furent obligés de vendre davantage de captifs en engageant des guerres contre les royaumes voisins pour se fournir. Tout en se faisant des guerres au service des négriers, ces chefs africains furent progressivement piégés par les mécanismes d’échange de la traite. Aussi, beaucoup « d’exportés » étaient le produit de guerres intestines, encore accrues par l’appât des débouchés qu’offrait d’abord cette ignominie. Puis l'arrivée des navigateurs fut providentielle pour le commerce de ces États trop éloignés du Sahara, pour qu'ils y écoulent leur surplus de captifs.

Les Portugais ont acclimaté, dans les régions méditerranéennes, la canne qui vient à l’origine de Mésopotamie. Le reste, c’est une sorte de mariage, au XVIe siècle, entre le royaume du Kongo et eux. Un mariage à égalité entre les élites prédatrices portugaises et Kongos, dans les deux cas des riches exploitant les plus démunis. Les

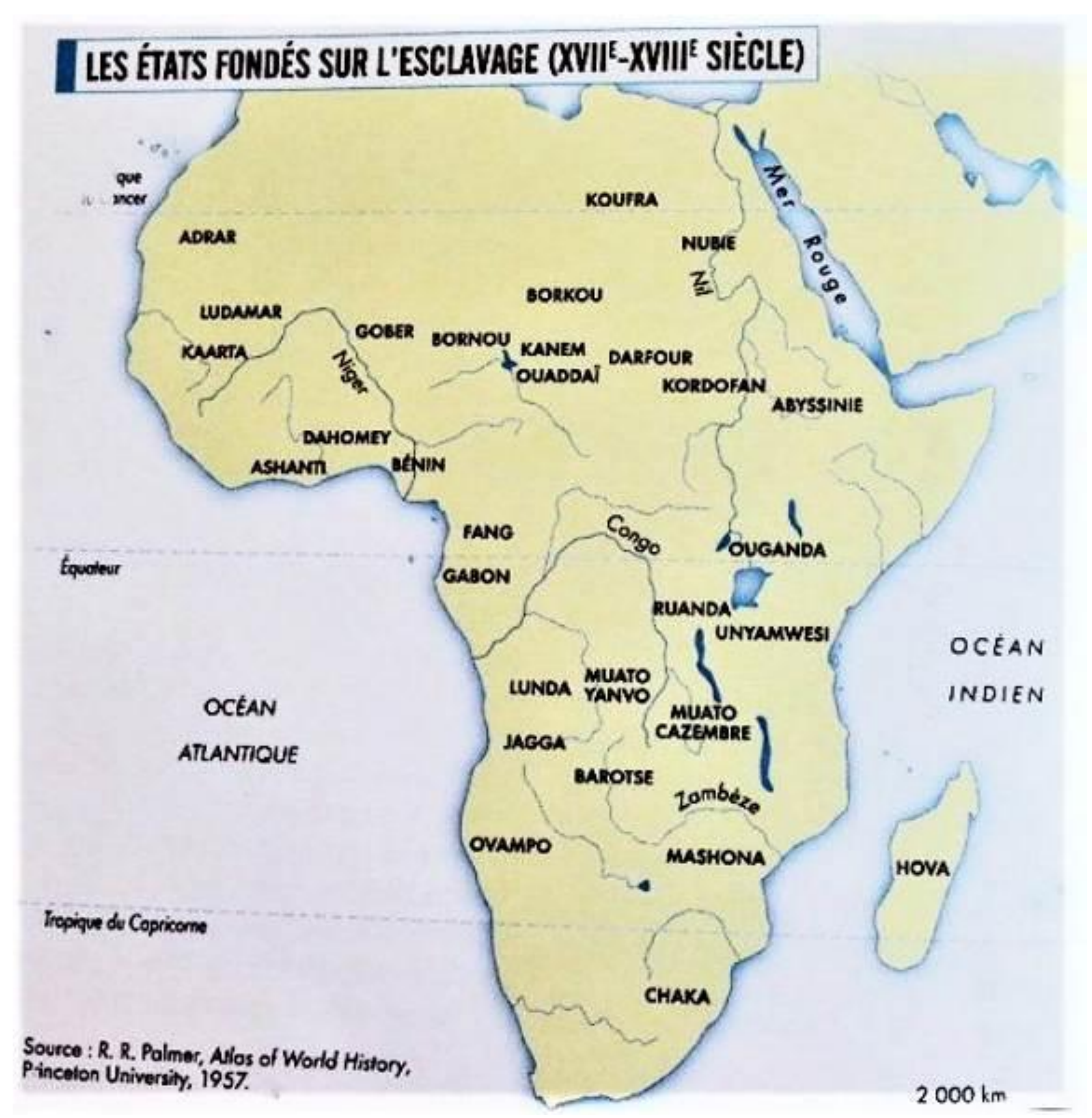
premiers apportent la canne, les seconds la main d'œuvre. Pour autant, on ne déporte pas n'importe quels captifs. Ce sont des gens qui connaissent la terre et savent comment la cultiver. Autrement dit, entre l'esclave noir et la canne, ça marche !
Les Portugais vont alors découvrir le Brésil et son immensité. Ils démontent leurs plantations en Afrique suite à des révoltes et les installent là-bas avec des esclaves africains, mettant ainsi en place les premières routes transatlantiques.



Esclaves travaillant dans un champ de canne. Gravure à l'encre de Chine (vers 1800), musée d'Aquitaine, cours Pasteur, Bordeaux. (AFP - MANUEL COHEN / MCOHEN)

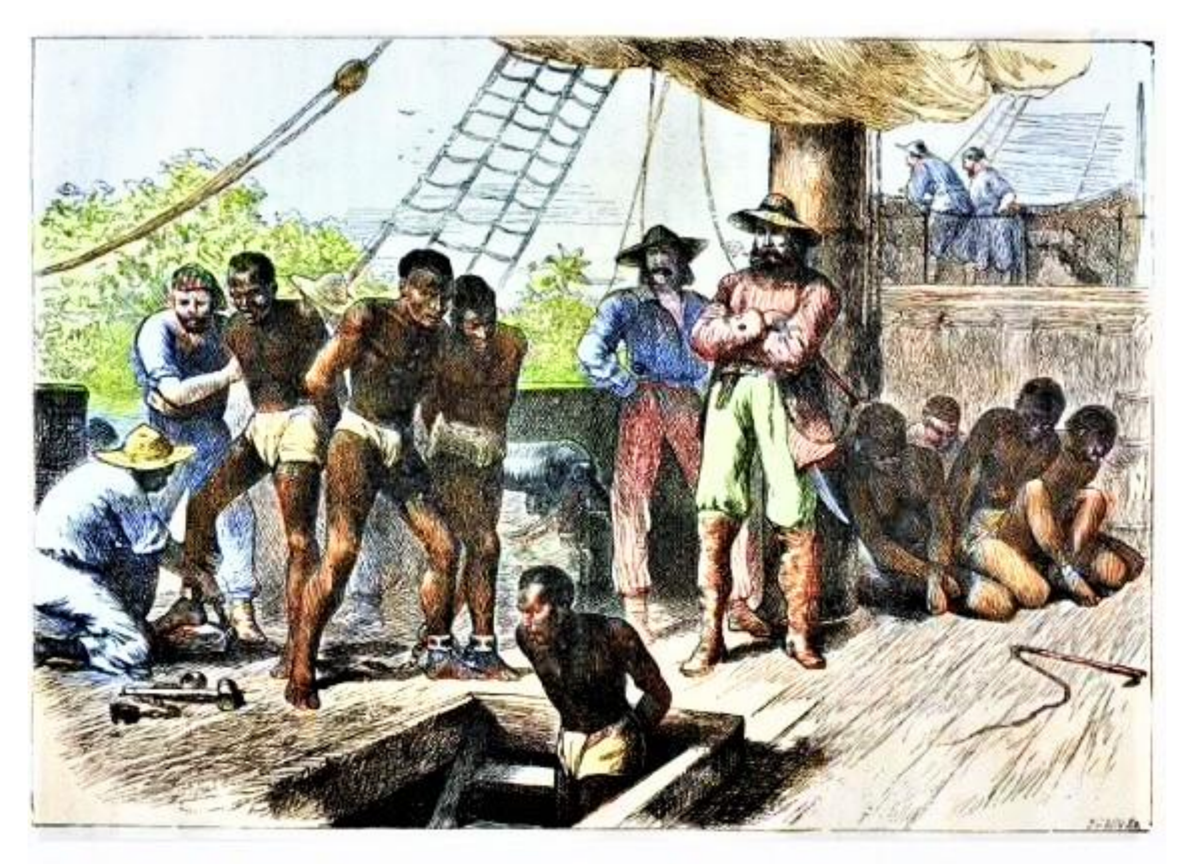
Les acteurs africains se procurent des esclaves par divers moyens : faire augmenter le nombre des délinquants ou personnes dont les autorités peuvent ou souhaitent se débarrasser (prisonniers pour dette, femmes adultères…) Prendre les victimes par ruse, et surtout faire la guerre aux peuples voisins. C'est l'attrait croissant pour les produits occidentaux qui conduisent à la prise d'esclaves à monnayer. Le commerce est encadré par les nombreux traités signés entre les rois, les chefs locaux et les divers représentants des puissances européennes en particulier Louis XIV puis Louis XV avec des royautés de la côte sénégambienne et notamment avec le roi Amony.

Certaines royautés ou nations africaines de l'époque se sont vraiment enrichies grâce à la traite. Il y avait une offre massive de captifs, moyennant armes, chevaux, textiles ou Cauris (coquilles de gastéropodes qui servaient de monnaies dans cette partie de l'Afrique précoloniale.) Ce dernier comme on sait, sera progressivement remplacé par l'argent, qui se révélera être le plus pernicieux des instruments de corruption jamais introduits en Afrique. D'autres chefs faisaient aussi des razzias et vendaient des hommes pour avoir des bœufs, des armes, des étoffes ou tout autre bénéfice. La responsabilité de ces roitelets et autres renégats cupides, ne souffre aucun doute. Dans cette tragédie, force est donc, de reconnaître qu'il y eut la collaboration de potentats autochtones qui, pour tirer profit de ce mal, se souciaient peu de la destination ou de la mort de leurs compatriotes. Il n'y eut pas seulement que les négriers berbères, égyptiens, européens et autres ramassis et écume des nations. La complicité de certains monarques et leurs auxiliaires africains dans ce commerce criminel est une donnée objective.



A partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle les souverains africains tirent profit de la rivalité entre nations européennes exacerbée par le besoin croissant de main d'oeuvre outre atlantique pour le développement de l'économie sucrière, ils sont désormais en mesure d'exiger certaines marchandises comme les fusils et la poudre dont ils vérifient la qualité.

Le commerce triangulaire a plutôt été mis au point au XVIIe par les Français, les Britanniques et les Hollandais. Commence alors une nouvelle phase de la traite, beaucoup plus comptable et rationalisée. A cette époque, rien qu'à Liverpool, trois navires négriers partaient chaque semaine, soit entre 1500 et 2000 personnes. L'époque est celle du mercantilisme, le socle de la mise en place du capitalisme. La loi est celle du marché en fonction de l'offre et de la demande. Le système est soutenu par les banques et les assurances. Les investissements sont aidés par les États. La marchandise est notamment constituée par les esclaves.



Un navire négrier chargeant sa «cargaison» d'esclaves avant la traversée de l'Atlantique (gravure de 1881). (AFP - Bianchetti/Leemage)

Avant la mise en place des sociétés esclavagistes, la notion de «races» Noirs-Blancs n'existait pas. Alors à quoi a servi cette distinction ?

C'était une arme économique et de contrôle social. Elle a permis d'imposer aux Caraïbes et en Amérique un rapport de domination : le Blanc était le maître, le Noir était l'esclave. Il y a un continuum qui est revenu en boomerang en Afrique et en Europe. Là, la distinction a été développée comme une notion scientifique, avec le Blanc au sommet de la civilisation, le Noir tout en bas. C'est ainsi une construction idéologique.

Le commerce triangulaire et ses revenus font fonctionner toute l'activité économique en Europe: le bois, la quincaillerie… Pour la fabrication des bateaux, mais aussi pour les produits destinés à la côte africaine. Il faut aussi parler de la mélasse, qui part brut des Amériques et est raffinée de l'autre côté de l'Atlantique. Toute l'Europe, tous les ports atlantiques participent au mouvement. A la fin du XVIIIe, quelque 100.000 Africains étaient déportés chaque année aux Amériques.

Cette demande accrue fait monter les prix, aiguise les appétits dans les deux camps car si la traite enrichit les ports de Nantes, La Rochelle, Bordeaux ou Liverpool, elle assure la richesse aux rois africains, on estime à 250 000 livres les revenus en 1750 de Tegbessou, roi du Dahomey qui livre 9 000 esclaves par an. La puissance des chefs locaux est d'autant plus grande qu'ils sont désormais équipés d'armes efficaces, environ 300 000 fusils sont exportés chaque année vers l'Afrique dans la seconde moitié du XVIIIe. Les peuples ont le choix entre "attaquer" et vendre des esclaves ou

fuir loin vers l'intérieur des terres. C'est la contrebande qui se développe voire même une situation d'anarchie et insécurité le long des côtes du golfe de Guinée, ce qui domine: le droit du plus fort, du mieux armé.

La prospérité de l'Europe occidentale s'est constituée en grande partie sur ce système…Effectivement, la traite négrière a permis la plus grosse accumulation de richesses jamais connue jusque-là par l'humanité.

A la fin du XVIIIe, le système négrier se détraque…
Vers 1790, tout explose. Pour une conjonction de plusieurs raisons. On assiste à une grande révolte d'esclaves à Haïti, liée à la diffusion des idées de la Révolution française qui soulève la question de la liberté individuelle. Donc celle des captifs. Il y a aussi le début de la mutation de l'économie britannique. La méfiance est grandissante entre les protagonistes de ce commerce.

Les premières résistances des victimes s'expriment sur les lieux de vente par la révolte et le marronage. Les excès de la répression et l'action d'anciens esclaves libérés vont petit à petit faire naître un courant abolitionniste en Grande Bretagne, qui s'appuie au-delà des arguments humanitaires sur l'économiste Adam Smith: “le travail accompli par des hommes libres coûte finalement moins cher que celui effectué par des esclaves.

Ce fut globalement l'incompréhension, malgré quelques propositions anglaises d'indemnisation, l'arrêt de la traite était effectivement une menace de ruine pour biens des souverains africains, et la contrebande se développa au XIXe siècle notamment vers le Brésil. Il leur fallait surtout trouver des revenus de substitution: la production d'huile de palme, de café, de cacao ou d'arachide va progressivement se développer mais son rapport est plus lent et moins assuré. Il est rappelé ici que l'un des arguments de la colonisation dans la seconde moitié du siècle était la lutte contre les États noirs qui ne respectaient pas l'abolition de la traite.

Si on tente une évaluation économique, il est clair que l'on peut citer des villes ou des hommes en Europe ou en Amérique qui ont prospéré sur et à partir de la traite. Pour l'Afrique que reste-t-il des fortunes amassées par un roi du Dahomey comme Tegbessou? Par contre les conséquences politiques sont plus visibles: naissance de villes-États ou puissantes monarchies côtières qui cependant s'effondrèrent à l'abandon de la traite à l'exemple du Congo.

L'argent de la traite ne circulant plus, il fructifie sur place en Europe. Il est réinvesti dans l'économie manufacturière qu'on pourrait qualifier de proto-industrielle. A cette époque, on assiste à un boom démographique lié à l'amélioration de la situation générale en Europe. Les manufactures britanniques ont besoin d'une nouvelle main d'œuvre : celle qu'on appelle aujourd'hui le prolétariat.

On estime qu'aujourd'hui en 2024, il y a 40 millions d'esclaves dans le monde, notamment en Asie et au Moyen-Orient. Ici, on achète des produits à très bas prix ou des smartphones, on porte des baskets. On sait portant qu'ils sont fabriqués par des gens qui travaillent dans des conditions proches de l'esclavage, voire par des enfants.
Explorateurs et exploitation

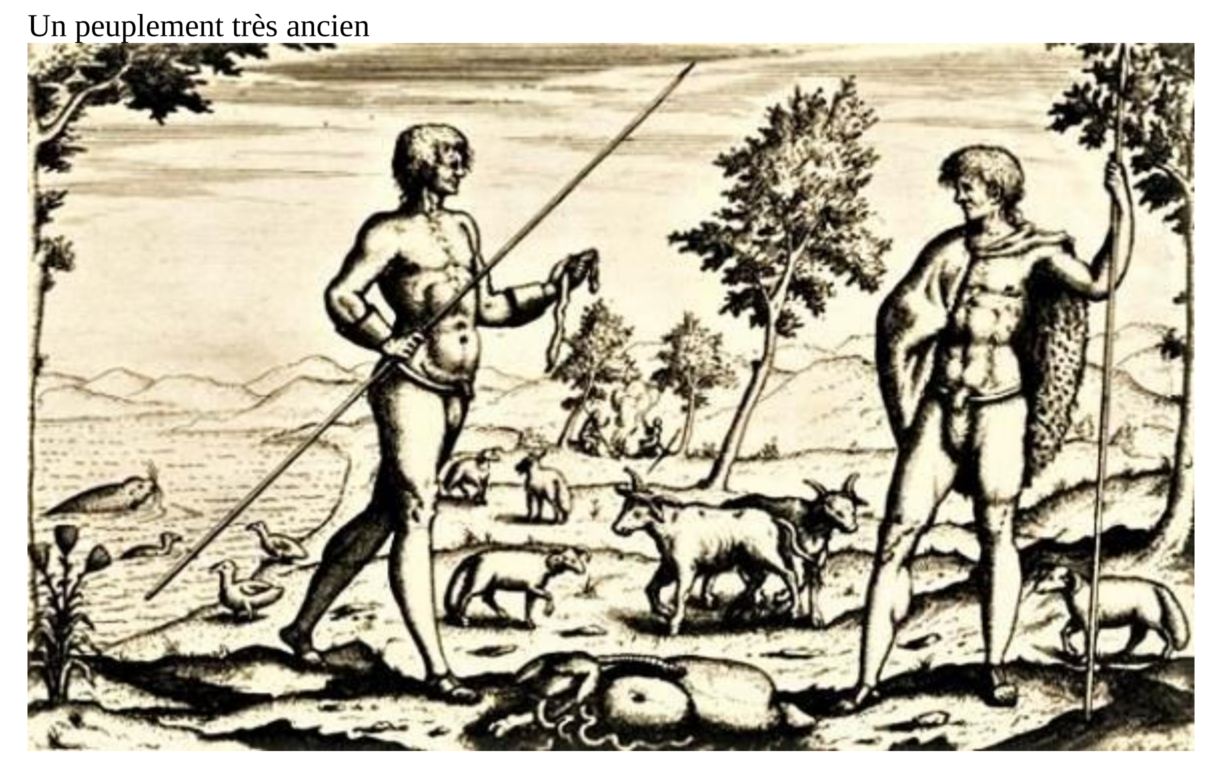
En 1885, la conférence de Berlin réunit les chefs d'États européens qui souhaitent se partager le « gâteau » africain. Le roi Léopold II obtient que le Congo lui soit cédé, à titre privé. Ainsi naît « l'État indépendant du Congo », que le roi promet d'ouvrir à la civilisation, à la foi et au libre échange.

Il instaure dans son État un système d'exploitation économique très brutal en vue de « civiliser » à tout prix le territoire. Travail forcé, mauvais traitements et mutilations sont les méthodes employées dans les mines et les exploitations de caoutchouc comme dans la construction de chemins de fer. À tel point que l'opinion internationale finit par s'en émouvoir. En 1908, l'État belge accepte après moultes réticences de recevoir le Congo en legs du roi Léopold II et adoucit quelque peu son mode d'exploitation.

L'édifice colonial se craquelle après la Seconde Guerre mondiale. Le gouvernement belge donne l'indépendance à sa colonie sans se faire prier. Le Congo-Léopoldville naît le 30 juin 1960, quelques semaines avant le Congo-Brazzaville. Patrice Lumumba en devient le Premier ministre et son rival Joseph Kasavubu le président.

Cependant, le nouvel État sombre très vite dans l'anarchie car il manque cruellement d'élites et ses populations sont très divisées.

La Namibie
Un peuplement très ancien



Vers 20.000 avant notre ère vivent en Afrique australe des groupes de chasseurs-cueilleurs, dont le mode de vie se perpétue encore quelques groupes de Bushmen.

Origines et peuples premiers
Les premiers humains qui semblent avoir foulé le sol namibien seraient arrivés il y a au moins 25 000 ans, si l'on se réfère à la datation des peintures rupestres retrouvées dans le désert du Namib. Néanmoins, les ancêtres du peuple san (également appelé «

Bochiman ») sont reconnus comme étant les premiers habitants de l'histoire de la Namibie. Ils vivaient de chasse et de cueillette, dans une région qu'ils ont habité au début de l'ère chrétienne.

Par la suite, les éleveurs Khoi-Khoi (aussi appelés hottentots) ont rejoint l'actuel territoire namibien aux alentours du 9ème siècle, en provenance l'Afrique orientale. Ils y précéderont des tribus bantoues, comme les Ovambos et les Hereros

Vers 500 avant JC, des Noirs sédentaires, du groupe linguistique bantou, vivant de l'élevage et de l'agriculture, commencent à s'installer dans les régions du Natal et du Transvaal. Au cours du premier âge du fer (IVe-Ve siècle de notre ère), ces sédentaires repoussent les chasseurs-cueilleurs vers les zones les plus arides et vers le sud.

Après de brèves incursions portugaises au 15ème siècle, et les explorations néerlandaises du 18ème siècle, les Allemands finissent par coloniser les lieux. Ils occupent la côte ouest en 1878 et entreprennent des missions évangélisatrices qui concernent les peuplades autochtones. En 1884, la région devient officiellement un protectorat allemand, appelé « Sud-ouest africain allemand ». L'intérêt des colons s'accroît après la découverte de diamants en 1894.

Situation avant le génocide
Au 19e siècle, la Namibie, pays d'Afrique australe, est peuplée de plusieurs groupes ethniques : San, Damara, Ovambo, Nama et Hereros. Les Namas et les Hereros, éleveurs de bétails, sont les deux principales tribus du pays.

Des fermiers et des marchands viennent y poser leurs valises. Néanmoins, cette occupation germanique rencontre une farouche résistance, dont celle des Herero, retranchés à l'intérieur des terres. C'est en réponse à celle-ci que le pouvoir allemand crée un traumatisme dans l'histoire de la Namibie, en menant une politique de répression sanglante qui dure de 1890 à 1908. Celle-ci fait près de 60 000 morts et prend ainsi l'aspect d'un génocide, 75% de la population herero ayant été décimée.

Le génocide des Hereros de Namibie
Entre 1904 et 1908, plus de 80% de la population des Hereros et 50% des Namas de Namibie sont assassinés par les soldats allemands.

Faits déclencheurs du génocide
Une politique de confiscation systématique des terres et l'arrivée de colons de plus en plus nombreux repoussent les éleveurs hors de leur territoire.

Le 12 janvier 1904, les Hereros se rebellent. Guidés par leur chef, Samuel Maherero, ils attaquent une garnison allemande à Okahandja.

Déroulement du génocide
En juin 1904, le général allemand Lothar von Trotha est envoyé en Namibie pour réprimer la révolte Herero. Il arrive en Namibie avec 10 000 soldats et un plan de guerre.

Le 11 août 1904, lors de la bataille de Waterberg, les soldats allemands encerclent les Hereros. Ils ont pour ordre de ne faire aucun prisonnier. Plusieurs milliers d'Hereros réussissent tout de même à s'enfuir vers le désert du Kalahari. Les soldats allemands ont empoisonné les rares points d'eau et reçoivent l'ordre de tirer sur tout Herero tentant de revenir dans les terres. Ainsi, en quelques semaines, des milliers de Hereros meurent de faim et de soif.

Von Trotha signe l'ordre de tuer tous les Hereros, le 2 octobre 1904 :
Lorsque le général Lothar von Trotha débarque dans la colonie, la majorité des Herero, soit près de 50 000 hommes, femmes et enfant accompagnés de leurs troupeaux, se sont rassemblés sous le commandement de Samuel Maharero sur le plateau du Waterberg. Anticipant des négociations, ils ont cessé leurs attaques. Von Trotha n'a cependant aucune intention de négocier. Ses troupes encerclent le campement du Waterberg et, à l'aube du 11 août 1904, elles passent à l'attaque ayant pour ordre de ne pas faire de prisonniers.

Pourtant, les Herero réussissent à briser l'encerclement et des dizaines de milliers d'entre eux s'enfuient dans le désert. Von Trotha ordonne qu'on les poursuive, tout en bouclant le territoire et en coupant l'accès aux points d'eau. Pendant des semaines, repoussés de plus en plus loin dans le désert, d'innombrables Herero meurent de déshydratation.

Le 2 octobre 1904, le général émet un ordre de destruction, le Vernichtungsbefehl, qui déclare que tout Herero présent sur le « territoire allemand » sera abattu.

Les soldats allemands, épuisés, malades et dont la haine raciale a été alimentée par les rumeurs de la cruauté des Herero, massacrent des civils, y compris des Herero qui n'ont pas pris part à la guerre. Lorsque l'ordre est levé suite à l'intervention des missionnaires, le génocide entre dans une nouvelle phase : les survivants Herero sont incarcérés dans des camps de concentration et contraints aux travaux forcés.

Quelques combattants herero parviennent à rejoindre les Nama par le Sud. Hendrik Witbooi, qui a amené des troupes pour venir en renfort des Allemands au Waterberg, finit deux mois plus tard par se retourner contre ses alliés. Conscients du désir qui anime les colons de désarmer et de contrôler tous les Africains, les Witbooi et leurs alliés nama ouvrent les hostilités en s'attaquant aux fermes des Européens ainsi qu'à leurs convois, tuant les hommes et s'emparant de tout ce qui a de la valeur. S'en suit une pénible guérilla qui va durer quatre ans.

Les Nama mettent à profit leur connaissance du terrain pour prendre en embuscade les forces allemandes qui continuent à perpétuer leurs atrocités. Le 23 avril 1905, von Trotha fait une déclaration qui menace les Nama du même sort que les Herero, mais il ne parvient pas à les assujettir avant son départ le 19 novembre 1905.

Après le décès de Witbooi suite à une blessure reçue sur le champ de bataille près de Vaalgras le 29 octobre 1905, d'autres capitaines, parmi lesquels Cornelius Fredericks de Béthanie, Simon Kopper des Nama Franzmann et Jakob Morenga, un chef charismatique de descendance mixte, herero et nama, poursuivent le combat. Ce dernier est finalement abattu par la police du Cap. Cernés, Fredericks et ses hommes

sont contraints de se rendre en mars 1906. Ils sont tous internés dans le camp de concentration à la sinistre renommée : Shark Island – l'île aux requins.
« Les Hereros ne sont dorénavant plus sujets allemands (…). Tout Herero aperçu à l'intérieur des frontières allemandes [namibiennes] avec ou sans arme, avec ou sans bétail sera fusillé. Je n'accepterai plus désormais les femmes et les enfants, je les renverrai à leur peuple ou les laisserai être abattus. »

Les Hereros qui survivent au désert sont emprisonnés dans des camps de concentration et soumis à l'esclavage. Des milliers de femmes sont victimes de violences sexuelles infligées par des soldats allemands.

Suite à la brutale campagne du général von Trotha, la colonie est confrontée à un manque sévère de main-d'œuvre. Les prisonniers herero – hommes, femmes et enfants – sont alors internés dans des camps de concentration (Konzentrationslager) et utilisés comme travailleurs forcés, notamment dans la construction du nouveau chemin de fer.Les conditions de vie dans ces camps sont terribles. Les prisonniers ne disposent que d'abris improvisés, dépourvus d'installations sanitaires. Les jeunes filles sont régulièrement violées. Ils sont plusieurs milliers à périr de maltraitance, de malnutrition et de maladies. La diminution du nombre de prisonniers apparaît de manière flagrante dans les rapports mensuels tenus par les autorités du district, qui enregistrent soigneusement les prisonniers aptes au travail (arbeitsfähig) et inaptes (unfähig).

Le docteur Eugene Fischer procède à des expérimentations médicales sur les enfants issus de ces viols. Il en déduit que les enfants nés d'union mixtes sont « inférieurs » à leurs pères allemands. Ses recherches inspirent Adolf Hitler. Dans les années 1930, Fischer enseigne ses théories racistes aux docteurs nazis. Un de ses étudiants, Joseph Mengele, sera responsable des expérimentations médicales dans le camp d'Auschwitz-Birkenau.

L'inégalité raciale
La majorité des colons qui s'emparent des terres et du bétail des Herero traitent les Africains avec une absence totale de respect. Le viol est fréquent, exacerbé par la pénurie de femmes allemandes. Les craintes de dégénération raciale du peuple(Volk) allemand vont finalement mener à l'interdiction des mariages mixtes le 23 septembre 1905. Les notions de différence raciale sont fondées sur l'anthropologie allemande de la fin du XIXe siècle qui établissait une distinction entre les peuples dits « civilisés » et les autres considérés comme « primitifs ». On espérait comprendre le genre humain à travers l'observation objective des peuples dits « primitifs » tels que ceux exhibés dans les zoos humains, très populaires en Europe à l'époque. L'une des plus spectaculaires de ces manifestations est sans conteste l'Exposition coloniale qui se déroule à Berlin : plus de cent personnes issues des colonies allemandes y sont exhibées dans le parc de Treptower durant l'été 1896. Samuel Maharero, considérant qu'il s'agit d'une opportunité diplomatique unique, dépêche cinq notables, parmi lesquels figure son propre fils, Friedrich Maharero, afin qu'ils puissent rencontrer le Kaiser Guillaume II et consolider leur alliance avec les Allemands. La recherche de données objectives dans le but d'établir les caractéristiques de chaque type entraîna une véritable frénésie collective qui allait drainer dans son sillage un commerce macabre de restes humains.





La collecte des restes humains
Jusqu'en 1904, la collecte de crânes humains pour le compte de la recherche anthropologique n'était pas organisée. À Berlin, les scientifiques ont peu de contrôle sur les spécimens qui arrivent dans leurs collections, souvent des « souvenirs » ou des trophées rapportés par les soldats qui reviennent des colonies. La politique concentrationnaire de von Lindequist permet de systématiser la collecte. Les docteurs militaires en service dans les camps reçoivent des requêtes émanant de scientifiques berlinois qui leur demandent de conserver des crânes et des têtes entières de Nama et de Herero. Il est indubitable que le Dr. Bofinger ait participé à de telles activités à Shark Island. Des scientifiques entreprennent de prouver la différence hiérarchique entre Européens et Africains, parmi lesquels figurent les chercheurs de l'Institut pathologique de Berlin qui reçoivent, entre 1906 et 1907, un nombre indéterminé de têtes nama et herero en provenance de la colonie. La manipulation des résultats confirme les stéréotypes racistes répandus en Allemagne et justifie les lois raciales instaurées dans le Sud-Ouest africain allemand. Parmi les études publiées, celle d'Eugen Fischer (1913), qui entend démontrer les conséquences négatives de la mixité raciale au sein des Basters de Rehoboth, demeure la plus influente.
En 1999, on découvre d'importants charniers dans le désert de Kalahari. Les Hereros demandent à ce que soit reconnue la présence des corps des victimes du génocide de 1904. Mais, le gouvernement namibien, soucieux de maintenir de bonnes relations avec l'ancien colon allemand, refuse de reconnaître le site.

En octobre 2000 une première rencontre officielle a lieu entre les Hereros et le Commissariat aux Droits de l'homme des Nations Unies: le génocide est sur le chemin de la reconnaissance historique. Puis, en 2004, le gouvernement allemand reconnaît sa responsabilité dans le génocide des Hereros, sans leur accorder pour autant de compensation financière. Enfin, en 2018, l'Allemagne a restitué des ossements à la Namibie mais n'a toujours pas présenté d'excuses.

Aux origines de la violence du XXe siècle
« À titre rétrospectif, le XXe siècle peut s'assimiler au règne de la violence paroxystique », rappelle Bernard Bruneteau. Mais le surgissement de cette violence a été préparé par des éléments du siècle précédent : « L'ère impérialiste qui voit la nouvelle pensée raciste justifier un expansionnisme colonial sanglant inaugure en effet les massacres administratifs ; la guerre de 1914 qui combine animalisation de l'ennemi, violence extrême et mort de masse débouche par ailleurs sur la brutalisation des sociétés européennes ».

Bernard Bruneteau revient bien évidemment sur les massacres liés aux conquêtes coloniales, en Algérie, en Afrique noire, en Australie... sans parler des guerres indiennes livrées par les Américains aux premiers habitants de leur pays.

« Si la majorité des massacres de l'ère coloniale ne relèvent pas de la stricte catégorie du génocide », note Bernard Bruneteau, « l'indifférence dans laquelle ils se déroulèrent ne se sépare pas toutefois d'une forme d'idéologie, et qui plus est à visée universaliste »... C'est au nom du « peuple souverain » que des États comme la France ont entrepris de soumettre les peuples non européens.

Les guerres coloniales ont été justifiées en invoquant le darwinisme social, excroissance monstrueuse de la théorie de la sélection naturelle de Charles Darwin, et la vocation des « races supérieures » à dominer les autres.

Le succès de ce genre de théorie a été rendu possible par la sécularisation des sociétés européennes et l'affaiblissement de la morale chrétienne, avec pour conséquences le rejet de la compassion en politique et la désacralisation de l'être humain.

XIXe-XXe siècles - Darwinisme social et racisme scientifique
Le 24 novembre 1859, la publication de L'Origine des espèces par Charles Darwin jette les bases de la théorie de la sélection naturelle. Cette théorie montre que la nature sélectionne les espèces animales et végétales les mieux adaptées à leur environnement, les autres étant vouées à la disparition.

Herbert Spencer, un savant contemporain de Charles Darwin et tout aussi populaire, traduit cela par la « sélection des plus aptes » (survival of the fittest).

Sélection naturelle et survie des plus aptes
La théorie de la sélection naturelle arrive à point nommé pour justifier les menées impérialistes, les conquêtes coloniales, l'exacerbation des nationalismes et le rejet de la charité chrétienne par nombre d'idéologues, de penseurs et de chefs politiques. D'où son succès immédiat. Elle donne naissance au darwinisme social, un système idéologique qui voit dans les luttes civiles, les inégalités sociales et les guerres de conquête rien moins que l'application à l'espèce humaine de la sélection naturelle.

Son premier porte-parole est le Britannique Houston Stewart Chamberlain, qui est par ailleurs passionné par le monde wagnérien au point d'épouser l'une des filles du compositeur allemand. Il définit le darwinisme social dans son ouvrage Fondements du XIXe siècle, publié en 1899.

Cette idéologie considère légitime que les « races humaines » et les êtres les plus faibles doivent disparaître afin de laisser la place aux races et aux êtres les mieux armés pour survivre, en totale contradiction avec l'éthique chrétienne qui a jusque-là gouverné l'Europe. Elle prône également l'eugénisme, c'est-à-dire l'amélioration de l'espèce humaine par une sélection à la naissance ou à la conception, à la façon dont procèdent de toute éternité les éleveurs de bétail. Le darwinisme social et l'eugénisme recueillent un succès croissant, en liaison avec la sécularisation de la société et la confiance des élites européennes en la puissance de la science.

Eugénisme
Améliorer l'espèce humaine ?
Et si l'on « améliorait » l'espèce humaine ? En 1948, quelques années après les horreurs hitlériennes, Boris Vian, sous le pseudo de Vernon Sullivan, imaginait dans son roman Et on tuera tous les affreux l'éradication par un médecin zélé des individus ne méritant pas de vivre.

Sujet tabou, l'eugénisme a longtemps été victime de la reductio ad Hitlerum. Le philosophe Léo Strauss l'exprime par ce syllogisme : « Hitler était eugéniste, X est eugéniste, X est donc nazi... ».

Assimilée aux crimes nazis, l'idéologie revient aujourd'hui sur le devant de la scène avec les manipulations génétiques que la science permet d'effectuer. Choisir son donneur de sperme ou modifier directement l'embryon pour décider du sexe ou de la couleur des yeux de son bébé, est-ce moral ? Pour mieux appréhender ces questions nouvelles, il faut plonger dans l'histoire de l'eugénisme.

L'eugénisme a toujours existé
Du grec eu [« bien, bon »] et genos [« naissance »], l'eugénisme signifie « bien né ». Le mot a été créé au XIXème siècle mais la pratique qu'il désigne existait déjà dans l'Antiquité, notamment dans le monde grec. Elle était fondée sur une hiérarchisation de la société entre bons et moins bons et, on n'en sera pas surpris, elle cohabitait sans problème avec la pratique de l'esclavage.

Alors qu'aujourd'hui, les arrêts volontaires ou thérapeutiques de grossesse divisent les consciences, les Grecs ne se souciaient pas de question morale autour de leur progéniture. À Athènes, après la naissance du nourrisson, les parents disposaient d'un temps de réflexion pour décider s'ils souhaitent le garder ou l'abandonner. Cela dépendait du sexe de l'enfant (les filles étaient plus souvent abandonnées), de sa physiologie ou encore de raisons économiques.

À Sparte, les parents n'étaient même pas maîtres de leur descendance. C'est un comité d'anciens qui examinait le nouveau-né préalablement testé dans un bain de vin par les sages-femmes (pour déceler les métabolismes fragiles). Si le test était concluant, l'enfant avait le droit de vivre. Mais gare à ceux qui ne passaient pas l'épreuve ! Ils pouvaient être jetés au fond d'un précipice, le gouffre des Apothètes.

Plutarque raconte l'eugénisme à Sparte
«Un père n'était pas maître d'élever son enfant. Dès qu'il était né, il le portait dans un lieu appelé Lesché, où s'assemblaient les plus anciens de chaque tribu. Ils l'observaient et, s'il était bien de bonne constitution, s'il annonçait de la vigueur, ils ordonnaient qu'on le nourrît (...). S'il était contrefait ou d'une faible complexion, ils ordonnaient qu'on le jetât dans un gouffre voisin du mont Taygète qu'on appelait les Apothètes.» Vie de Lycurgue,XXV, 1-3, début du IIe siècle.

Les premiers philosophes grecs étaient également partisans d'une hiérarchisation de la société, tout comme ils approuvaient l'esclavage et l'enfermement des femmes dans les gynécées. Dans sa République, Platon écrit : « Il faut, selon nos principes, rendre les rapports très fréquents entre les hommes et les femmes d'élite, et très rares, au contraire, entre les sujets inférieurs de l'un et de l'autre sexe ». Il se place ici dans un eugénisme dit « positif » car il n'envisage pas d'éliminer des individus, comme à Sparte, mais seulement de favoriser les bonnes naissances. Le but est que la procréation d'hommes et femmes intellectuellement et socialement supérieurs active un processus de sélection naturelle des meilleurs.

Il n'en va pas partout ainsi ! Dès la Préhistoire, les handicapés de naissance pouvaient être pris en charge par leur clan. C'est ce qu'assure la préhistorienne Marylène Patou-Mathis suite à la découverte du squelette d'un Néandertalien de quarante ans né avec un bras atrophié. Plus près de nous, l'avènement du christianisme conduit à sacraliser la vie humaine, si pauvre et misérable qu'elle soit. Cela n'empêche pas que des

hérétiques ou des relaps soient parfois livrés au bûcher dans le souci de purifier leur âme.

L’eugénisme sur le devant de la scène, retour en force et théorisation
L’eugénisme revient en force aux Temps modernes. Au XVIIème siècle, la médecine s'intéresse à l'art de faire des beaux enfants. Le médecin Claude Quillet écrit en 1655 un poème en latin sur le sujet, la Callipédie, qui donne les règles à respecter pour engendrer une bonne progéniture. On y retrouve la pensée de Platon. Il connaît un vif succès auprès du public.

Un siècle plus tard, en plein Siècle des Lumières, en 1756, le médecin français Charles-Augustin Vandermonde publie un Essai sur la manière de perfectionner l’espèce humaine et propose d’indiquer les moyens de « perfectionner l’espèce humaine » en identifiant « toutes les qualités requises dans les deux sexes, pour avoir des enfants aussi parfaits qu’on peut le désirer ». Sans égard pour la culture et la civilisation, il compare l'espèce humaine à l'espèce animale. « Puisque l’on est parvenu à perfectionner la race des chevaux, des chiens, des chats, des poules, des pigeons, des serins, pourquoi ne ferait-on aucune tentative sur l’espèce humaine ? »

Le message révolutionnaire de nécessaire régénération de l'espèce commence à se diffuser dans l'opinion éclairée à mesure que recule l'influence de l'Église. Au début du XIXème siècle, on tente de trouver un nom à cette idéologie : « mégalanthropogénésie », « viriculture », « génération consciente », « hominiculture », « eubiotique », « orthobiose », « aristogénie », « anthropotechnie », « eugennétique », « puériculture avant procréation », « sélection humaine », « sélectionnisme » etc.

Du darwinisme social à Hitler
Charles Darwin lui-même n'a pas échappé totalement à ces idées dans l'air du temps. En 1871, dans La descendance de l'homme (The descent of Man), le savant anglais voit la disparition des « races inférieures » colonisées par les Européens comme le résultat d'une impitoyable concurrence. En 1872, dans L'expression des émotions chez l'homme et les animaux, il tente de montrer que les sociétés humaines seraient elles-mêmes régies par la sélection naturelle.

Femme éprise des Lumières, antichrétienne et féministe, la Française Clémence Royer, qui traduit et introduit Darwin en France, s'élève contre la « protection exclusive et inintelligente accordée aux faibles, aux infirmes, aux incurables, aux méchants eux-mêmes, à tous les disgraciés de la nature ».

Le principal chantre français du darwinisme social est un sous-bibliothécaire à l'université de Montpellier, Georges Vacher de Lapouge, qui se hasarde à établir une hiérarchie des races. Il publie L'Aryen. Son rôle social (1899), un ouvrage qui sera bien plus lu à l'étranger qu'en France. L'essayiste est en relation avec un condisciple allemand, Ludwig Woltmann, ex-marxiste converti au darwinisme social, qui fonde en 1902 la Politisch-Anthropologische Revue et prône la mise en oeuvre d'une politique volontariste pour améliorer la race germano-nordique (émigration, expulsion, interdiction des mariages mixtes et de la procréation et... « extermination directe »).

En Allemagne, le darwinisme social est promu par un sociologue réputé, Ernst Haeckel, qui mêle scientisme, convictions pangermanistes et détestation du christianisme. Il publie en 1883 un livre à succès, La lutte des races, tiré à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires, dont on retrouve les idées centrales dans Mein Kampf, le projet politique de Hitler...

Le Zaïre

Mobutu, dictature et « zaïrisation »

En 1965, le chef d'état-major, le maréchal Joseph Mobutu, orchestre un coup d'État et s'empare du pouvoir. Il ne l'abandonnera qu'en 1997. Sous prétexte d'un retour à une « authenticité » précoloniale, Mobutu rebaptise la capitale Kinshasa en 1966 et le pays lui-même Zaïre en 1971 (ce nom serait celui que les habitants donnent à leur grand fleuve). Les prénoms chrétiens sont remplacés par des noms « zaïrois » et de nombreuses entreprises sont nationalisées. L'économie du pays s'effondre.

Le pire reste à venir. En 1994, le génocide du Rwanda, à la frontière orientale du pays, bouleverse la donne. Dans les montagnes du Kivu, à l'Est du Zaïre, se réfugient de nombreux Hutus du Rwanda, y compris des soldats de l'ancienne armée, fuyant l'arrivée des Tutsis. La guerre s'étend à l'ensemble de la région. Elle est le fait de soldatesques originaires de tous les pays limitrophes et désireux de faire main basse sur les richesses minières du Nord-Kivu (or, cobalt, coltran, pierres précieuses...).

La région des Grands Lacs à feu et à sang

Cette « guerre des Grands Lacs », conséquence directe du génocide du Rwanda, va causer trois à quatre millions de morts en dix ans, essentiellement des civils obligés de fuir dans les forêts, victimes de tueries mais aussi de maladies et de malnutrition. Mutilations, viols et enrôlement d'enfants-soldats ajoutent au malheur de ces populations...

Rwanda

Clivages sociaux

Le Rwanda (capitale : Kigali) et son frère jumeau le Burundi (capitale : Bujumbura) sont deux pays atypiques en Afrique...

Anciennes colonies belges, comme l'immense Congo (ex-Zaïre) voisin, ils sont moins étendus que la Bretagne mais trois à quatre fois plus peuplés (environ 27 000 km2 et 9 millions d'habitants chacun). Leur isolement au coeur du continent noir, sur des hauts plateaux volcaniques, leur a permis d'échapper dans les temps anciens à la traite arabe et à la traite européenne.

Cela, ainsi que la douceur du climat et la fertilité du sol, explique une densité de population très élevée.

Les habitants appartiennent au même groupe de population, la tribu des Banyaruandas. La seule division qui traverse ces pays - mais elle est de taille - est sociale. Depuis des temps immémoriaux, les Banyaruandas sont divisés en trois groupes que Ryszard Kapuscinski assimile à des castes :

• Les éleveurs de bétail ou Tutsis (environ 14% de la population du Rwanda en 1994), qui composent la noblesse,

• Les agriculteurs ou Hutus (85% de la population),
• Les domestiques ou ouvriers, ou Twas (1% de la population) ; d'aucuns voient dans ceux-ci les derniers représentants de chasseurs pygmées.

La « Toussaint rwandaise »
Dans les années 1950, la situation se gâte du fait, en particulier, de la pression démographique. En quête de pâturages supplémentaires, les éleveurs tutsis grignotent les champs des agriculteurs hutus. Plus instruits que ces derniers, ils en viennent à réclamer l'indépendance dans le dessein de consolider leur suprématie.

Les colonisateurs belges, qui se sont appuyés jusque-là sur les Tutsis pour l'administration du royaume, s'inquiètent de leurs prétentions. Ils jugent l'indépendance prématurée et pour la différer, encouragent les revendications hutues. C'est ainsi que des Hutus ressortent un mythe scientiste selon lequel les Tutsis seraient des intrus venus de la région du Nil... et les invitent à y retourner ! La tension débouche le 1er novembre 1959 sur une révolution sociale, la première et la seule qu'ait connue le continent noir.



Cette « Toussaint rwandaise » se solde par des dizaines de milliers de morts. Un nombre équivalent de Tutsis se réfugient dans les pays voisins (Ouganda, Congo, Burundi). Ils s'installent dans des camps, au pied des hauts plateaux rwandais, dans la nostalgie de leurs pâturages et de leurs troupeaux. C'en est fini de la suprématie tutsie au Rwanda.

Par contre, au Burundi, où les Hutus tentent en 1972 de suivre l'exemple rwandais, l'armée réplique avec brutalité. 100 000 Hutus sont massacrés et les Tutsis conservent le pouvoir. Suite à ces événements, l'année suivante, un coup d'État amène au pouvoir au Rwanda le général Juvénal Habyarimana. Le pays est mis en coupe réglée par son clan.

Génocide au Rwanda
Le 6 avril 1994, le président-dictateur du Rwanda, Juvénal Habyarimana, est tué dans un attentat contre son avion personnel. Ses fidèles de la majorité hutu entreprennent aussitôt le massacre de la minorité tutsie (10% de la population) et des hutus modérés.

Moins d'une heure après l'accident d'avion, la Garde présidentielle, ainsi que des membres des Forces armées rwandaises (FAR) et des milices hutues connues sous le nom d'Interahamwe (« Ceux qui attaquent ensemble ») et Impuzamugambi (« Ceux qui ont le même objectif »)), ont érigé des barrages routiers et des barricades et ont commencé à massacrer des Tutsis et des Hutus modérés en toute impunité.

Parmi les premières victimes du génocide figuraient la Première ministre hutu modérée Agathe Uwilingiyimana et 10 soldats de la paix belges, tués le 7 avril. Ces violences ont créé un vide politique dans lequel un gouvernement intérimaire composé de dirigeants extrémistes du Hutu Power du haut commandement militaire est intervenu en avril. Entre-temps, l'assassinat des soldats de la paix belges a provoqué le retrait des troupes belges. Et l'ONU a ordonné que les soldats de maintien de la paix ne se défendent qu'après.

Démarré par des nationalistes hutus dans la capitale Kigali, le génocide s'est répandu dans tout le pays avec une rapidité et une brutalité choquante, les citoyens ordinaires étant incités par les autorités locales et le gouvernement Hutu Power à prendre les armes contre leurs voisins. Les massacres de Kigali se sont rapidement étendus de cette ville au reste du Rwanda. Au cours des deux premières semaines, les administrateurs locaux du centre et du sud du Rwanda, où vivaient la plupart des Tutsis, ont résisté au génocide. Après le 18 avril, les autorités nationales ont expulsé les résistants et tué plusieurs d'entre eux. D'autres opposants se sont ensuite tus ou ont activement dirigé les massacres. Les autorités ont récompensé les tueurs en leur donnant de la nourriture, des boissons, de la drogue et de l'argent. Les stations de radio parrainées par le gouvernement ont commencé à appeler les civils rwandais ordinaires à assassiner leurs voisins.

En trois mois, 800 000 innocents sont massacrés à coups de machette. C'est l'un des génocides du XXe siècle définis comme tel par l'ONU, avec le génocide arménien, le génocide juif et le massacre de Srebrenica.

La fuite de très nombreux réfugiés et militaires vers les pays voisins entraîne la déstabilisation de l'Afrique des Grands Lacs. On estime que la succession de conflits issus de ce drame est à l'origine de plus de quatre millions de morts au Rwanda, au Burundi et surtout en République démocratique du Congo (RDC ou Congo-Kinshasa, ex-Zaïre), sans compter les viols de masse. En 2006, l'insécurité y faisait encore plus de mille morts par jour d'après Amnesty International... dans l'indifférence de l'opinion internationale.

Français et Américains s'invitent dans le conflit

Le 30 septembre 1990, dans l'Ouganda voisin, des militaires tutsis quittent leurs casernes et pénètrent au Rwanda en vue de récupérer la terre de leurs ancêtres. Ces exilés déterminés, convertis à l'anglais, attirent l'attention des Américains au moment où ceux-ci commencent à s'intéresser à l'Afrique...

C'est l'affolement à Kigali, dans le clan Habyarimana, où l'on commence à faire les valises. Mais voilà que le dictateur reçoit l'appui inespéré du président de la République française, François Mitterrand... Quelques centaines de parachutistes blancs dissuadent les Tutsis de Paul Kagamé de poursuivre plus avant leur offensive. Le régime est sauvé mais pas pour longtemps.

En prévision de l'ultime affrontement, que chacun sait inéluctable, le « Hutu Power » du dictateur forme dans tous les villages une milice hutue, les Interhamwe, ce qui signifie « Frappons ensemble ». Habyarimana porte aussi les forces armées rwandaises (FAR) de 5 000 à 35 000 hommes. Mais les militaires français doivent suppléer à tous les niveaux aux défaillances de cette troupe de bric et de broc.

Les combats reprennent en juillet 1992 au nord du pays et en février 1993, Paul Kagamé procède à une « épuration ethnique » dans la zone tenue par ses troupes. Des centaines de milliers de Hutus sont chassés vers Kigali.

La radio des Mille Collines lance de premiers appels au meurtre des Tutsis, qualifiés de « cancrelats ». A Paris, on commence à se rendre compte du danger et l'on décide de passer le relais à l'ONU.

Le 4 août 1993, les frères ennemis entament des négociations à Arusha, dans la Tanzanie voisine. 2500 Casques bleus sont déployés au Rwanda et les militaires français peuvent enfin se retirer.

Dans les pays anglophones de la région, cependant, les « conseillers » américains commencent à débarquer en nombre. La perspective d'une prise de pouvoir par les Tutsis anglophiles et l'éviction de la France ne seraient pas pour déplaire aux diplomates de Washington...

Le cauchemar
Le 4 avril 1994, la paix est signée à Arusha. A Kigali comme dans le camp de Paul Kagamé, beaucoup grincent des dents en regrettant d'être ainsi privés de leur victoire... C'est alors que survient l'attentat contre l'avion qui ramène d'Arusha le président Habyarimana et son homologue burundais.



Dès le lendemain, les militaires massacrent la Premier ministre, une Hutu modérée et les dix Casques bleus belges chargés de sa protection. Le clan Habyarimana et les extrémistes du « Hutu Power » mettent en branle le plan auquel, semble-t-il, ils songeaient depuis longtemps. Rien moins que l'extermination des Tutsis (et des Hutus modérés) avec le concours de toute la population.

Les souvenirs anciens, les peurs et les haines transmises de génération en génération guident le bras des assassins. Parmi eux, nombre d'ecclésiastiques prompts à éliminer les Tutsis réputés mauvais chrétiens !

Tandis que les Casques bleus et les étrangers plient bagage en toute hâte, les troupes tutsies du FPR entament leur marche vers Kigali où elles font leur entrée le 4 juillet 1994. Las, l'irréparrable a été accompli avec le massacre de pas moins de 800 000 gens de toutes conditions.

La France a pu évacuer en catastrophe les principaux chefs du « Hutu Power » responsables du génocide, en particulier la veuve Habyarimana. Taraudée par le remords de n'avoir pas su prévenir le drame, elle lance le 22 juin 1994 l'opération Turquoise en vue de pacifier ce qui peut l'être. 2 500 militaires débarquent à Goma, au

Zaïre, et à partir de là établissent une « zone humanitaire sûre » dans le sud du Rwanda.



Par centaines de milliers, cette fois, ce sont des Hutus qui fuient la vengeance des Tutsis. Ils se rendent dans la province zaïroise du Kivu et à leur tour vont connaître la désespérance des camps. Des militaires et des miliciens hutus profitent aussi de l'opération Turquoise pour s'établir au Kivu et y répandre la guerre.

Pendant ce temps, le FPR reprenait les combats et la guerre civile faisait rage parallèlement au génocide. Début juillet, les forces du FPR avaient pris le contrôle de la majeure partie du pays, y compris Kigali. En réponse, plus de 2 millions de personnes, presque toutes Hutu, ont fui le Rwanda et se sont rassemblées dans des camps de réfugiés au Congo (alors appelé Zaïre) et dans d'autres pays voisins exacerbant ce qui était déjà devenu une véritable crise humanitaire.

Le drame va déstabiliser durablement l'Afrique des Grands Lacs et en premier lieu l'immense et fragile Zaïre (ou République « démocratique » du Congo). On évalue à plusieurs millions les victimes de ce conflit interminable qui fait encore, semaine après semaine, à l'Est du Congo, des milliers de meurtres, de mutilations et de viols.

En 1995, le TPIR a commencé à inculper et à juger un certain nombre de personnalités de haut rang pour leur rôle dans le génocide rwandais ; le processus a été rendu plus difficile car on ignorait où se trouvaient de nombreux suspects.
Les procès se sont poursuivis au cours des quinze années suivantes, avec notamment la condamnation, en 2008, de trois anciens hauts responsables de la défense et de l'armée rwandais pour avoir organisé le génocide.

Après les indépendances, l'Afrique fut ravagée par de multiples conflits qui firent des millions de morts et des dizaines de millions de déplacés.

Luttes de clans en Somalie
Le 15 octobre 1969, le général Siyad Barre prend le pouvoir à Mogadiscio selon un schéma très classique dans l'Afrique nouvellement indépendante. L'ambitieux général se lance en 1977 dans une guerre contre l'Éthiopie en vue d'annexer la province désertique de l'Ogaden qui a la particularité d'être aussi peuplée de Somalis.

La guerre se transforme en déroute. Pour faire taire les séditions internes, le général s'appuie sur les fidèles de son clan tribal. Il est malgré cela renversé le 27 janvier 1991. L'anarchie s'installe et le Somaliland ex-britannique proclame unilatéralement son indépendance le 18 mai 1991.

La guerre civile débouche sur la famine. C'est donc pour faciliter la distribution des secours d'urgence qu'interviennent les troupes américaines et françaises sous les présidences Clinton et Mitterrand.

Le premier échelon (dont une compagnie du 2ème régiment de parachutistes) débarque près de Mogadiscio sous les caméras des médias internationaux. Jusqu'à 40 000 soldats (dont 3 500 français) tenteront de rétablir la paix entre les clans armés qui dévastent le pays.

L'opération militaire bénéficie d'une forte médiatisation, avec le ministre Bernard Kouchner en première ligne, sac de riz sur l'épaule. Mais cette médiatisation va montrer son revers car les succès opérationnels du début seront rapidement effacés par la diffusion dans les foyers américains et européens d'images humiliantes, en particulier la dépouille d'un soldat américain traînée dans les rues de Mogadiscio par une populace déchaînée.



Guerre dissymétrique
Le 4 mai 1993, l'ONU prend le relais des Américains avec 28 000 Casques Bleus. Mais dès le mois suivant, le 5 juin 1993, 23 Casques Bleus pakistanais sont tués par des miliciens du général Aidid. Une semaine plus tard, un commando américain échoue dans une opération de représailles contre ladite milice. Une nouvelle opération, le 3 octobre 1993, aboutit à un terrible fiasco : deux hélicoptères américains Black Hawn (« Faucon Noir ») sont abattus par les miliciens à Mogadiscio.

En vertu de leur obligation de ne laisser aucun homme aux mains de l'ennemi, les Américains vont lancer une opération commando impressionnante pour récupérer les éventuels survivants. Au total, ils auront à déplorer dix-neuf morts... Mais l'« exploit » inspirera au cinéaste Ridley Scott un spectaculaire film d'action, La chute du faucon noir (2001), belle occasion de mettre en avant l'héroïsme des « boys » et de faire oublier l'humiliation somalienne.

Après la mort de sept nouveaux Casques Bleus - des Indiens cette fois - le 22 août 1994, les Américains rembarquent en catastrophe, abandonnant les habitants à leurs démons. Ils reviennent brièvement l'année suivante, le 28 février 1995, pour couvrir l'évacuation des derniers Casques Bleus devenus otages des milices.

Plus misérable et divisée que jamais, la Somalie, devenue un non-État de fait, va dès lors servir de base arrière aux pirates des mers et aux bandes islamistes de toutes obédiences. En 2004 se constitue un groupe djihadiste endogène, les Tribunaux islamistes, dont les miliciens sont appelés Shaabab. Ils transportent la guerre et la terreur vers le Kenya voisin.

La Centrafrique, de l'indépendance au chaos
Entre savane et forêt
Quadrilatère un peu plus vaste que la France (620 000 km2), avec une population de seulement cinq millions d'habitants mais en croissance très rapide, le pays présente une savane arborée, relativement fertile et bien arrosé, propice à la chasse, mais avec pour seules ressources exportables un peu de coton et quelques mauvais diamants d'origine alluvionnaire.

Les populations centrafricaines sont noires. Fuyant les trafiquants d'esclaves arabes, elles sont venues au XIXe siècle du Soudan voisin et se sont principalement implantées dans les forêts du sud. Elles ont été très massivement christianisées au XXe siècle, pendant la colonisation française.

Baptisée Oubangui-Chari en 1905, la colonie a été intégrée en 1910 à l'Afrique Équatoriale Française (AEF). Sous-administrée et sous-peuplée, elle fut pillée par des « sociétés concessionnaires » qui instaurèrent le travail forcé dans les plantations d'hévéas ou de coton. Au moins les habitants échappèrent-ils aux razzias des nomades du Sahel en quête d'esclaves...

Le pays compte toutefois un groupe musulman à la pointe nord du pays. Il s'agit de pasteurs mbororo appartenant à l'ethnie Peul et venus au XXe siècle du Cameroun. Ils représentent moins de 5% de la population totale. Par ailleurs, des musulmans venus des pays voisins, Toubous ou « Arabes », se sont installés dans les villes de

Centrafrique, occupant essentiellement des emplois dans le commerce. Ils représenteraient 5 à 10% de la population totale.

Une indépendance chaotique
Le pays a obtenu son indépendance le 13 août 1960, tout en restant étroitement liée à la France par des accords de coopération militaire, administrative et économique, comme la plupart des autres colonies françaises d'Afrique noire.

Le chef nationaliste Barthélemy Boganda ayant trouvé la mort dans un accident d'avion, c'est son neveu David Dacko qui devint le premier président de la République. Mais il fut renversé le 1er janvier 1966 par son cousin Jean-Bedel Bokassa (45 ans), un ancien capitaine de l'armée française. Fantasque, le nouveau président en vint dix ans plus tard à s'octroyer le titre d'empereur. Il se fit couronner sous le nom de Bokassa Ier dans un faste kitsch inspiré de la geste napoléonienne, avec la complaisance des autorités françaises.

Discrédité par ses turpitudes réelles et supposées Bokassa fut déposé le 21 septembre 1979 et David Dacko (49 ans) réinstallé au pouvoir au grand soulagement de la France...

L'effondrement de l'État
En1981, David Dacko est une nouvelle fois renversé et, de coup d'État en coup d'État, la Centrafrique retombe dans le chaos politique... Or, tandis que disparaît l'administration laissée par la puissance coloniale, nul ne prend la mesure du changement géopolitique en cours dans la région.

Au Tchad voisin, les nomades musulmans du Nord, généralement appelés Toubous, ont enlevé le pouvoir à la majorité noire, chrétienne ou animiste, du Sud. Au Soudan, la guerre redouble de violence entre les Blancs musulmans du Nord et les Noirs chrétiens du Sud.

La Centrafrique, État noir et chrétien de l'aire équatoriale, fait dès lors figure de poste avancé face aux « Blancs » musulmans de la bande sahélienne qui ont repris leur progression multiséculaire vers le Sud, un temps arrêtée par la colonisation européenne.

En 2006, le pays est une première fois victime de l'intrusion de nomades en provenance du Soudan et du Tchad. Il est une nouvelle fois assailli en 2012, quand des bandes armées tchadiennes et soudanaises, auxquelles se rallient des musulmans du nord, se rassemblent sous l'appellation de Séléka et marchent sur la capitale.

La Séléka entre à Bangui le 23 mars 2013 et chasse le président en place. Son chef, un musulman du nord, « Michel » Am-Nondokro Djotodia, s'autoproclame président. Massacres, viols et pillages obligent la France à intervenir à l'automne...

Violences quotidiennes "au bord du génocide"

La Centrafrique continue de s'enfoncer dans le chaos, au rythme des violences quotidiennes dans les provinces reculées comme à Bangui, où les armes de guerre prolifèrent. Ce qui a poussé lundi le secrétaire général de l'ONU Ban Ki-moon à

demander l'envoi de 6 000 casques bleus dans le cadre d'une éventuelle opération de maintien de la paix.

Le pays vit au rythme d'affrontements entre chrétiens et musulmans, entre groupes "d'auto-défense" et ex-rebelles de la Séléka (au pouvoir depuis mars après avoir renversé le président François Bozizé), auxquels s'ajoute une forte poussée du banditisme à Bangui.

Sur un autre registre, qui illustre néanmoins le chaos régnant dans un pays où il n'y a plus aucune administration de l'État dans des régions entières, un responsable de l'ONU a indiqué que le chef rebelle ougandais Joseph Kony, recherché depuis des années pour crimes contre l'humanité, se cacherait actuellement en Centrafrique.

Au terme de la "guerre froide", l'Afrique redevint l'actrice de ses propres guerres, donc de sa propre histoire. Les placages idéologiques et politiques qui lui avaient été imposés depuis des décennies volèrent alors en éclats et le continent s'embrasa.
Durant la décennie 2000-2010, 70% des décisions de l'ONU et 45% des séances du Conseil de Sécurité furent consacrées aux conflits africains.

Cameroun
Le Cameroun est un vaste pays au centre de l'Afrique, avec deux langues officielles héritées des colonisateurs, le français et l'anglais, mais aussi plus de 200 langues vernaculaires, un nombre sans guère d'équivalent sur le continent. Par sa situation géographique, sa diversité géographique et humaine, la réputation de ses artistes anciens et présents, il est une Afrique en réduction et un État-clé de la stabilité du continent.

Velléités allemandes
En 1472, le navigateur portugais Fernando Póo découvre l'estuaire du Wouri. Comme le fleuve abonde en crevettes, les marins le baptisent Rio dos Camarões (« Rivière des crevettes »). Ce nom sera ensuite anglicisé par les marins britanniques en Cameroon.

Le roi du Bell (région des Doualas, Cameroun) en 1874La région est alors peuplée par les Douala. Spécialisés dans la capture et la vente d'esclaves, ils interdisent aux Européens de s'aventurer à l'intérieur du pays afin de conserver leur fructueux monopole.

En 1845, des missionnaires baptistes britanniques s'établissent sur la côte et entament l'évangélisation de la population. Mais la couronne britannique ne s'intéresse guère alors à l'Afrique. Elle laisse le champ libre aux Allemands, en quête de terres libres où ils pourraient exercer leurs talents. En juillet 1884, l'explorateur Gustav Nachtigal, missionné par le chancelier Bismarck, atteint l'estuaire du Wouri à bord de la canonnière Möwe. Il signe un traité avec le roi de Bell et prend officiellement possession de la région de Douala, noyau constitutif du futur Cameroun.
Les Allemands ambitionnent de faire de leur colonie la plaque tournante de tout le commerce d'Afrique centrale. Non sans difficultés, ils atteignent le lac Tchad en 1902 et entament la construction d'un réseau de voies ferrées.

Par la convention du 4 novembre 1911 qui suit le « coup d'Agadir », ils agrandissent aussi leur colonie aux dépens de l'Afrique équatoriale française ; en échange, ils laissent à la France les mains libres au Maroc.
Mais la Grande Guerre ruine leurs espoirs, là comme ailleurs. En 1916, la colonie est conquise par les forces franco-britanniques. En 1922, sa partie orientale est placée par la Société des Nations sous mandat français et sa partie occidentale, une étroite bande le long du Nigéria, sous mandat anglais.

D'une rébellion à l'autre
Le Cameroun ne va guère se développer jusqu'à l'issue de la Seconde Guerre mondiale. En 1946, la partie française devient un « territoire associé » de l'Union française, à l'égal des autres colonies.

Le 5 septembre 1957, des troubles éclatent dans la région forestière d'Éséka, au sud-ouest du pays, à l'appel de l'Union des populations du Cameroun (UPC), un mouvement qui réclame l'indépendance et la réunification des deux parties du Cameroun. Le cœur de la rébellion est peu à peu isolé et les maquisards pourchassés. On estime à 300 ou 400 le nombre total de victimes chez les rebelles.

La décolonisation du Cameroun peut en définitive se dérouler dans le calme. La nouvelle république va avoir soin, dès lors, de renouer avec son passé précolonial, toujours vivant comme l'atteste le musée des rois Bamoun, à Foumban, au sud-ouest du pays.

Une indépendance compliquée
Le Cameroun français obtient son indépendance le 1er janvier 1960. L'année suivante, à la suite d'un référendum, le Cameroun britannique se scinde en deux : la partie nord, majoritairement musulmane, est rattachée au Nigeria, tandis que la partie sud, chrétienne, est incorporée au Cameroun français, donnant naissance à la République fédérale du Cameroun. Le premier président du pays est Ahmadou Ahidjo.

Durant les premières années d'indépendance, dans le sud-ouest du pays, l'UPC relance le combat contre le gouvernement. La répression est brutale et la plupart des dirigeants de l'UPC sont éliminés. La structure fédérale du Cameroun est enfin abolie, au grand dam de la minorité anglophone.

En 1982, le président Ahidjo (58 ans) démissionne pour raisons de santé et transmet le pouvoir au Premier ministre Paul Biya. À partir de 1990 et de l'instauration de multipartisme, les anglophones, regroupés au sein du Social Democratic Front, exigent le retour au fédéralisme.

Depuis le début du XXIe siècle, le Cameroun doit également faire face aux actions des jihadistes de Boko Haram qui opèrent dans l'extrême nord du pays où le wahhabisme importé par les Séoudiens est désormais très bien implanté. Entre 2014 et 2016, la région est devenue une véritable zone de guerre. Des postes frontières ont été attaqués et des ressortissants occidentaux enlevés.

Paul Biya, président de la République du Cameroun, dans les années 2010 (DR)Parallèlement, la chute en 2013 du président centrafricain François Bozizé a

déstabilisé l'Est du Cameroun où se sont réfugiés près de 200 000 personnes, dont de nombreux protagonistes de la guerre civile de Centrafrique.

Le maintien au pouvoir de Paul Biya a longtemps été un atout pour la stabilité du Camerou. Il se révèle désormais comme un handicap en raison de son âge (85 ans) et de son état de santé, le président passant le plus clair de son temps dans les cliniques de Genève.

Malgré cela, le président, réélu en 1984, 1988, 1992, 1997, 2004 et 2011, a entamé en octobre 2018 un nouveau septennat...

Tchad

Une colonie délaissée

À la croisée des routes sahariennes, l'immense région située entre le massif du Tibesti, au nord, et le lac Tchad, au sud, a joué un rôle actif entre l'An Mil et le XVIe siècle, avant qu'elle ne sombre dans les guerres intestines.

À la fin du XIXe siècle, les Français prennent prétexte des exactions d'un trafiquant d'esclaves d'origine égyptienne, Rabah, pour occuper la région. Le 22 avril 1900, à Kousséri, près du lac Tchad, ils écrasent la petite armée de Rabah. Ce dernier trouve la mort dans l'affrontement, de même que le commandant François Lamy. Le nom de ce dernier est donné à l'établissement fondé un mois plus tard au confluent du Logone et du Chari, Fort-Lamy.

Le Tchad devient en 1910 une colonie constitutive de l'Afrique Équatoriale Française (AEF), avec Fort-Lamy pour capitale (aujourd'hui N'Djamena). Cette colonisation va protéger les populations sédentaires et noires de la forêt des razzias lancés par les nomades toubous du nord.

L'administration coloniale tente de désenclaver la région en développant des cultures d'exportation comme le coton et l'arachide. Libérées de l'oppression des nomades musulmans du Nord, une partie des populations sédentaires du Sud adoptent par ailleurs le christianisme.

En 1938, le gouvernement du Tchad est confié à un Français de Guyane, Félix Éboué. Deux ans plus tard, suite à l'occupation de la France par la Wehrmacht, il sera le premier gouverneur français à se rallier au général de Gaulle et c'est du Tchad que partira la colonne Leclerc, pour une remontée triomphale jusqu'à Paris et Strasbourg.

Toubous du Nord contre noirs du Sud.

En 1960, le Tchad devient indépendant comme les autres colonies françaises d'Afrique subsaharienne et un ancien instituteur, François Tombalbaye, en devient le premier président. Issu des populations du sud, animistes ou chrétiennes, il doit faire face à une rébellion des Toubou musulmans de la frange sahélienne, minoritaires et écartés du pouvoir par l'ancien colonisateur.

En août 1968, la France engage ses propres troupes dans la lutte contre la rébellion. Pour tenter de restaurer son prestige, le chef de l'État inaugure aussi en 1973 la « tchaditude » et rebaptise la capitale Fort-Lamy du nom de N'Djamena. En vain.

Le Tchad n'en joue pas moins un rôle majeur dans l'Afrique sahélienne, du fait qu'il est dirigé depuis 1979 par des chefs nomades à la trempe guerrière, de Goukouni Oueddei à Idriss Déby, qui ont soumis la majorité constituée de noirs sédentaires en bonne partie chrétiens.

La mort brutale d'Idriss Déby, le 20 avril 2021, dans un combat contre des rebelles de son camp, plonge le Tchad mais aussi les autres États sahéliens et l'opération Barkhane dans la plus grande incertitude.

L'Afrique noire est le cadre de nombreux conflits armés
Le continent noir, dont la décolonisation est presque entièrement achevée, excepté dans sa partie méridionale, est troublé par de nombreux conflits et crises.

Certaines crises, dues à des tensions d'ordre intérieur, ont abouti à l'éviction des équipes civiles qui contrôlèrent le pouvoir durant les années immédiatement postérieures à l'indépendance. C'est ce qui explique que sur trente-huit États africains indépendants une dizaine soient actuellement dirigés par des militaires — généraux ou colonels.

Des conflits armés troublent l'évolution d'un nombre important de pays sud-sahariens : guerres frontalières comme celles opposant la république de Somalie et l'Ethiopie d'une part, la république de Somalie et le Kenya d'autre part, ou l'Ethiopie et le Soudan ; luttes entre maquisards et gouvernements africains — comme au cours des années 1961-1966 au Congo ex-belge — au Cameroun et au Tchad ; guerres de libération contre les dernières puissances coloniales, en Guinée Portugaise, en Angola, au Mozambique, et plus récemment en Rhodésie ; enfin, guerres civiles comme au Soudan et au Nigéria.

Ainsi, tout en ignorant les conflits de portée internationale, comme ceux du Vietnam ou du Moyen-Orient, le continent africain n'en est pas moins le théâtre d'événements tragiques, souvent ignorés de l'opinion mondiale en dépit de la gravité de certains d'entre eux et des lourdes menaces qu'ils font peser sur des populations civiles innocentes.

Les conflits frontaliers sont la conséquence directe du partage arbitraire de l'Afrique par les grandes puissances européennes au cours du dix-neuvième siècle. Tracées exclusivement en fonction des décisions des chancelleries européennes, les frontières de l'Afrique contemporaine sont en fait l'héritage direct des décisions du traité de Berlin. Il était donc inévitable qu'après leur accession à la souveraineté internationale les peuples africains en viennent tôt ou tard à contester le découpage effectué sans leur avis. C'est pour prévenir une telle situation que les signataires de la charte de l'Organisation de l'unité africaine (OUA) avaient, en mai 1963 à Addis-Abéba, proclamé le principe de l'intangibilité des frontières africaines.

De la « petite guerre des sables » aux confins Somalis
C'est ainsi que dès l'indépendance de l'Algérie des incidents frontaliers sporadiques avaient éclaté entre ce pays et le Maroc avant que les armées régulières des deux Etats maghrébins en viennent à s'affronter à l'occasion de la « petite guerre des sables » en octobre 1963. Ce conflit intéresse l'Afrique noire, dans la mesure où, après les échecs des tentatives de médiation de la Ligue arabe, ceux de l'empereur Haïlé Sélassié et de

M. Modibo Keita, chef de l’Etat du Mali — effectués dans le cadre de l’OUA — furent couronnés de succès à la rencontre conciliatrice de Bamako du 29 octobre 1963

La République de Somalie en revanche n’est pas encore parvenue à régler ses différends frontaliers ni avec l’Ethiopie, ni avec le Kenya. Entre Mogadiscio et Addis-Abéba, deux faits enveniment les relations : la question de Djibouti, momentanément en sommeil depuis le référendum de mars 1959 à l’issue duquel la majorité de la population de la Côte française des Somalis ayant opté pour le maintien au sein de la République française, le territoire français des Afars et des Issas a été doté d’un nouveau statut, et la question du Haud et de l’Ogaden.

En désaccord sur les instruments de définition de la frontière somalo-éthiopienne, les deux gouvernements de Mogadiscio et d’Addis–Abéba maintiennent de part et d’autre des territoires contestés des forces armées importantes et bien équipées qui, dès janvier 1964, ont eu l’occasion de s’affronter dans des engagements meurtriers.

Soucieuse de mener à leur terme ses projets de « Grande Somalie », la République de Somalie soutient l’irrédentisme des tribus du Haud et de l’Ogaden et, sous prétexte de libre accès des pasteurs nomades aux pâturages traditionnels, prend en réalité fait et cause pour ces derniers contre le gouvernement impérial éthiopien.

En septembre, à l’issue du « sommet » panafricain de l’OUA à Kinshasa, des conversations bilatérales ont eu lieu entre Somaliens et Ethiopiens, les deux pays étant convenus « d’éliminer toutes les formes de tension » existant entre eux et ayant décidé la création d’une commission militaire mixte. Un échange de missions fut même — à l’époque — prévu entre Mogadiscio et Addis–Abéba. Cependant les relations restent très médiocres.

La situation est sensiblement identique en ce qui concerne les rapports entre la Somalie et le Kenya. Cependant, à aucun moment il n’y a eu dans cette région du continent d’affrontements entre armées régulières. Ici ce sont des bandes de rebelles armés soutenus par la Somalie — les shiftas — qui opèrent en territoire kenyan, dans la région du Northern Frontier District (NFD), avec la complicité de la population locale. Depuis juin 1963, les attaques de shiftas n’ont pratiquement jamais cessé, et les troupes kenyanes, trop peu nombreuses, ne sont jamais parvenues à réduire les incursions.

En dépit d’un traité bilatéral signé en juillet 1965 entre l’Ethiopie et le Soudan pour prévenir les activités subversives et pour décourager toute initiative sécessionniste menée à partir d’un des deux Etats contre l’autre, il est clair que le gouvernement de Khartoum appuie les bandes de réfugiés érythréens qui opèrent à partir du territoire soudanais contre l’armée éthiopienne. On estimait, en février dernier, à plus de 20 000 les sujets éthiopiens, originaires d’Erythrée, province en dissidence contre le gouvernement impérial, installés sur les confins soudano-éthiopiens. Généralement unis par des liens tribaux et familiaux aux tribus du Soudan oriental, ces réfugiés mènent une guérilla incessante destinée à obtenir l’indépendance totale de l’Erythrée.

Des zones dissidentes du Tchad aux maquis du Cameroun

Au Tchad sévit une grave tension interne opposant les populations noires animistes ou chrétiennes du sud du pays aux tribus arabes islamisées du nord-est. Ces dernières

reçoivent un appui moral, matériel et militaire de la part des populations qui leur sont apparentées et qui vivent au Soudan occidental.

La situation s'est au cours des derniers mois de l'année 1967 beaucoup détériorée, et après la région de Largeau, aujourd'hui pacifiée, la région d'Abeche est le cadre d'une intense activité militaire. Au banditisme et à l'insoumission se superposent des mobiles politiques, les membres du Front national de libération du Tchad (Frolinat) voulant renverser par la force le gouvernement de M. François Tombalbaye. Opérant dans une zone difficile à contrôler, les troupes tchadiennes, qu'encadrent des assistants techniques militaires français, sont continuellement harcelées par des bandes qui se replient après chaque coup de main en territoire soudanais.

En octobre 1966 avaient eu lieu à Niamey des conversations tripartites entre Soudanais, Tchadiens et Nigériens, ce qui avait permis une amélioration passagère des relations entre Fort-Lamy et Khartoum. En janvier 1967 M. Tombalbaye avait même affirmé que le contentieux soudano-tchadien avait été liquidé. Mais l'assassinat au début de l'année d'un médecin français et d'un vétérinaire a remis en question la situation intérieure du Tchad dans sa partie orientale.

Au Cameroun, ce sont également des opposants au régime qui poursuivent depuis plus de dix ans une lutte armée dans l'ouest du territoire. En dépit des efforts de pacification et de réconciliation nationale menés avec ténacité par M. Ahmadou Ahidjo, les départements du Mungo et du Bamileke sont le cadre d'actions terroristes telles que destructions de plantations, sabotages d'ouvrages d'art, assassinats de paysans isolés ralliés au gouvernement camerounais (2).

Bien que l'année 1967 eût été l'une des plus calmes pour le Cameroun, en fin d'année, les maquisards de l'Union des populations du Cameroun (UPC) tentaient — sans succès — d'ouvrir un « second front » dans le sud-est du pays. Soutenus par le gouvernement révolutionnaire congolais de M. Ambroise Noumazalay, des rebelles venus du Congo-Brazzaville étaient rapidement réduits à merci par l'armée régulière camerounaise. Mais ces événements venaient souligner que les animateurs de la rébellion qui trouble depuis bientôt quinze ans l'ancien territoire français sous tutelle du Cameroun n'ont pas renoncé à leur action terroriste.

Les guerres de libération dans les « provinces portugaises d'outre-mer »
En Guinée-Bissao, en Angola et au Mozambique, les nationalistes ont engagé le combat avec les autorités coloniales, avec des fortunes diverses. Leurs initiatives paraissent couronnées de succès en Guinée où la guérilla est permanente, mais en Angola et au Mozambique le gouvernement de Lisbonne conserve l'initiative.

En Guinée des mouvements rivaux revendiquent le contrôle des maquis. Il semble en fait que ce soit le Parti africain pour l'indépendance de la Guinée et des îles du Cap-Vert (PAIGCV) de M. Amilcar Cabral qui soit à la pointe de la lutte de libération. Néanmoins, les exagérations manifestes que contiennent quelques-uns des communiqués de guerre du PAIGCV ne permettent pas de mesurer avec certitude l'étendue du contrôle exercé par ce parti sur le territoire guinéen. D'autre part, l'embargo mis par les Portugais sur les nouvelles en provenance de Guinée donne à penser que le contrôle administratif du pays est en grande partie entre les mains des nationalistes guinéens.

En Angola, plus de 50 000 soldats portugais — le dixième des effectifs du corps expéditionnaire américain au Vietnam — sont engagés dans une guerre qui dure depuis plus de sept années. Bien que l'antagonisme entre le Mouvement populaire de libération de l'Angola (MPLA) et l'Union des populations de l'Angola (UPA) ne cesse de se développer, les forces armées portugaises ne parviennent pas à remporter un succès militaire décisif sur des nationalistes, très divisés certes, mais de plus en plus largement soutenus à partir de l'extérieur, du Congo-Kinshasa notamment.

C'est de Tanzanie que les guérilleros du Mozambique reçoivent l'aide et l'assistance nécessaires à la poursuite de leur action contre les troupes portugaises. Le Front de libération du Mozambique, qui affirme contrôler déjà un cinquième du territoire mozambicain, est par ailleurs efficacement épaulé par diverses puissances extra-africaines qui lui livrent des armes en territoire tanzanien.

C'est à cette forme de lutte libératrice que l'on peut également assimiler l'action des maquis nationalistes rhodésiens. En août 1967 déjà, des guérilleros africains venus de Zambie s'étaient heurtés à l'armée rhodésienne à laquelle s'étaient joints des éléments de la police sud-africaine. Au début du mois dernier, une bande de 200 hommes armés a tenu en échec durant plusieurs jours, dans la région du barrage de Kariba, des soldats rhodésiens appuyés par de l'aviation. Armés de fusils automatiques semblables à ceux utilisés en Asie par le Vietcong, ces « combattants de la liberté » venaient également t de Zambie.

Deux guerres civiles oubliées : Soudan et Nigéria

Mais parmi tous les conflits qui troublent la paix en Afrique, deux sont d'une gravité exceptionnelle : il s'agit des guerres civiles du Soudan et du Nigéria, dont l'opinion internationale ignore à peu près tout. Il est vrai que, dans un cas comme dans l'autre, il existe un accord tacite entre dirigeants africains à la fois pour ne pas encourager les initiatives des séparatistes et pour éviter que soit publiquement évoqué tel ou tel aspect de ces deux conflits.

Cependant, des dizaines de milliers de réfugiés soudanais affluent au Congo–Kinshasa, en Ouganda, en République Centrafricaine, et leurs récits donnent à penser que la répression déclenchée par le gouvernement arabe de Khartoum contre les partisans noirs du Front de libération de l'Azania – nom de l'Etat indépendant qu'ils veulent ériger — est impitoyable. Au nom du « mythe des affaires internes », les dirigeants soudanais peuvent néanmoins mater en toute quiétude un mouvement insurrectionnel vieux de dix ans — mouvement qui prend l'ampleur d'un véritable soulèvement national. Les minorités noires des trois provinces méridionales du Soudan, animistes ou chrétiennes, refusent en effet de se soumettre à la politique d'islamisation à outrance du gouvernement de Kartoum et exigent — l'autonomie leur ayant été refusée —l'indépendance totale.

Grâce à une action diplomatique incessante, les différents gouvernements qui se sont succédé au Soudan ont toujours obtenu des chancelleries africaines une sorte de complicité tacite. Jusqu'à ce jour le drame soudanais n'a encore jamais été évoqué au cours d'aucune réunion panafricaine, tandis qu'au Bahr-el-Ghazal, en Equatoria et au Haut-Nil se perpétue un génocide ignoré de tous.

La situation est à peine différente au Biaffra, ancienne région est du Nigéria qui, depuis juin 1967, a unilatéralement proclamé son indépendance. Mais le lieutenant-colonel Ojukwu et ses amis ont commencé d'émouvoir l'opinion mondiale et les massacres du Bifra soulèvent une indignation légitime parmi ceux des Européens ou des Américains qui s'inquiètent de l'évolution de la situation politique en Afrique Occidentale.

Contrairement aux « districts fermés » du sud du Soudan, le Biafra est largement ouvert au monde extérieur avec lequel il communique avec Port-Harcourt notamment. Disposant de nombreux représentants à travers le monde, ayant mobilisé les forces spirituelles — Eglise catholique romaine et Eglises protestantes, — les Biafrais mènent une lutte qui est destinée à arracher par la force leur droit à s'autodéterminer.

Traités en « parents pauvres » au sein de l'ancienne fédération du Nigéria, opprimés puis massacrés par les populations du Nord, les Ibos — largement majoritaire au Biafra — ne veulent plus rester au sein de l'ensemble fédéral. Ce point de vue que ne partageaient, il y a six mois encore, que les plus déterminés d'entre eux, est aujourd'hui celui de la majorité des Biafrais, dont la résistance a été exacerbée par la férocité de la répression déclenchée par les troupes fédérales dans les zones conquises. Hier totalement isolés, les Biafrais gagnent aujourd'hui des sympathies croissantes en Afrique et hors d'Afrique. Une nation biafraise est en voie de naître. Mais, en tout état de cause, la guerre civile du Nigéria a déjà causé des centaines de milliers de victimes et apparait de ce fait comme la plus grave des plaies dont eu jamais à souffrir le continent noir depuis la fin de la rebellion au Congo ex-belge.

Les mercénaires du Groupe Wagner en Afrique
Il est facile de comprendre ce que les dirigeants africains voient dans le groupe mercenaire Wagner. Ses combattants peuvent être déployés rapidement. Il apporte avec lui des armes sophistiquées et peut s'imposer par la force rapidement et sans pitié.

Les autres sources de puissance militaire présentent des lacunes : les missions des Nations unies n'ont pas de mandat solide ; les forces de l'Union africaine (UA) manquent d'armes et de motivation ; les intervenants de l'Union européenne portent l'héritage de la répression coloniale. Les États-Unis ne s'intéressent guère à l'Afrique, si ce n'est pour soutenir la lutte contre les terroristes salafistes.

Les méfaits de Wagner
Wagner a aidé des régimes autoritaires à se maintenir au pouvoir sur le continent.

Il a aidé le Soudanais Omar al-Bashir à former des troupes, à surveiller les ressources et à réprimer la dissidence entre 2017 et son renversement en avril 2019.

Il a aidé des dictatures naissantes à consolider leur pouvoir. Il a notamment joué un rôle au Mali, où les élections sont bloquées et où le régime militaire a fait appel aux forces de Wagner.

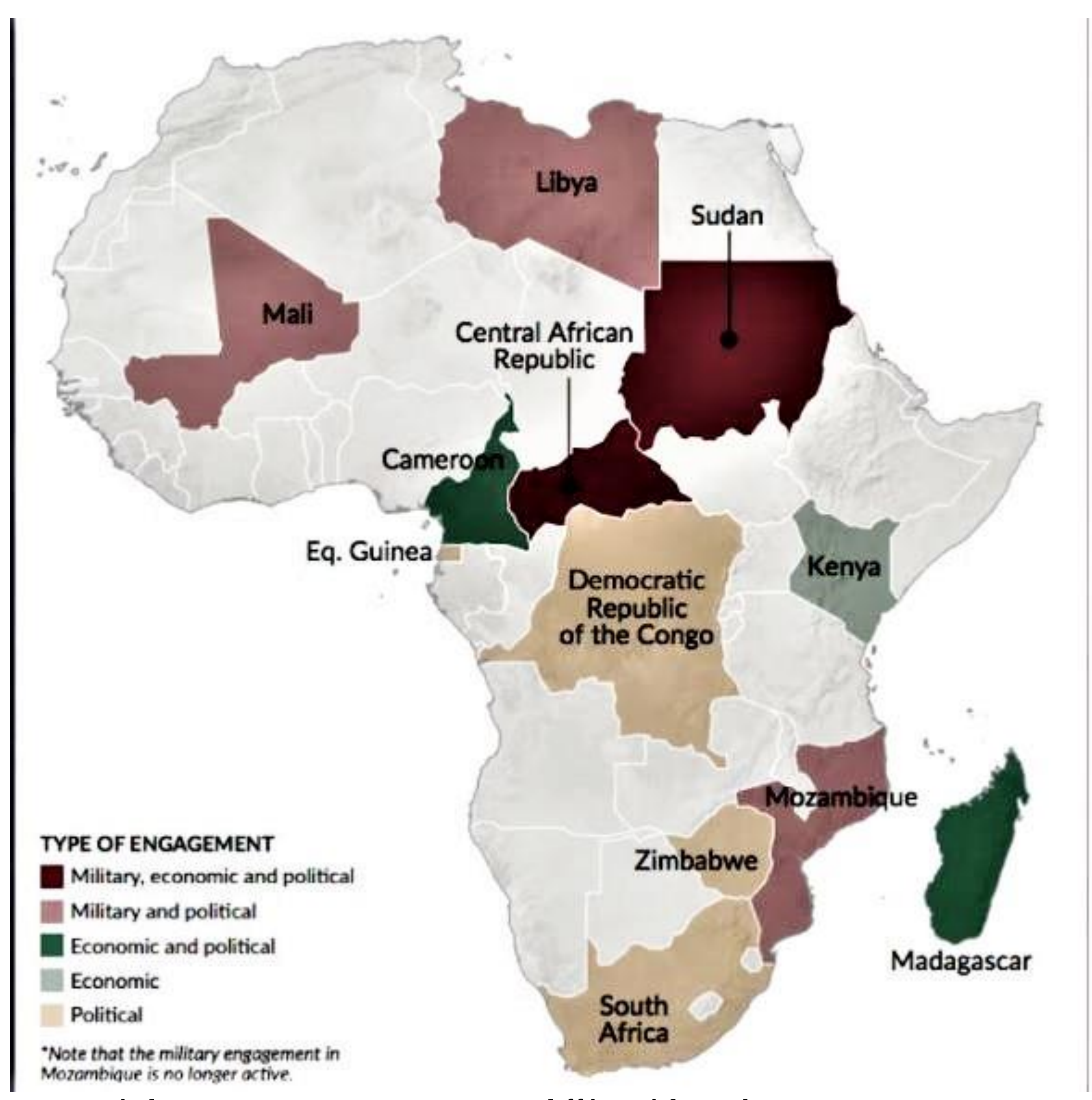
Wagner a rejoint la guerre civile en Lybie en octobre 2018, envoyant finalement plus de 1 000 soldats pour aider les Forces armées arabes libyennes du chef rebelle Khalifa Haftar. Il s'agit de la violation la plus flagrante du droit international par la Russie en

déployant Wagner. L'utilisation par Wagner de mines et de pièges, qui ont tué de nombreux civils, a également violé les lois de la guerre.

En République centrafricaine (RCA), Wagner s'est engagé dans un combat direct avec une coalition de rebelles. Selon un centre de recherche de premier plan, 40 % des combats entre décembre 2020 et juillet 2022 ont impliqué Wagner.

Au Mozambique, le gouvernement a engagé Wagner pour combattre un groupe lié à Al-Shabaab.

La Russie et Wagner sont impliqués dans la guerre civile qui a éclaté au Soudan en avril de cette année.



Partout où il intervient, Wagner se montre indifférent à la vie humaine, tuant sans distinction des civils, des militants islamiques et d'autres insurgés. Le groupe de recherche Armed Conflict Location & Event Data Project a constaté qu'entre 52 % et 71 % des recours à la force par Wagner en RCA et au Mali visaient des civils.

Plusieurs raisons expliquent cette implication.

Le groupe Wagner a été créé par Yevgeny Prigozhin en 2014 en tant que société militaire privée pour soutenir l'invasion russe de l'Ukraine cette année-là. Pendant plus de dix ans, Prigozhin n'a pu opérer sans l'autorisation du président russe Vladimir Poutine. Pendant cette période, les intérêts de la Russie et de Wagner ont pu diverger, mais ils n'étaient pas en concurrence et se chevauchaient largement.

Tout d'abord, le gouvernement russe est à la recherche de bases militaires en Afrique. Avant même que Wagner ne soit impliqué en Afrique pour la première fois en 2017, la Russie avait déjà conclu des accords militaires avec 18 pays africains. Ceux-ci concernent des démocraties comme le Ghana et le Nigéria ou l'Est de la Libye non administré, qui est devenu une plaque tournante logistique pour la Russie ainsi que pour Wagner.

Deuxièmement, la Russie utilise son redoutable appareil de propagande pour répandre de fausses informations sur les États-Unis et l'Europe en Afrique afin de soutenir la guerre en Ukraine.

Troisièmement, la finalité est de faire du profit. Outre, les paiements du gouvernement, Wagner a négocié des accords pour un accès exclusif aux ressources en or, en diamants et en uranium dans plusieurs endroits où il opère. Il s'agit notamment de la République centrafricaine, du Mali et du Soudan.

Une absence d'opposition
Il y a peu de chances qu'une force majeure, à l'intérieur ou à l'extérieur de l'Afrique, s'oppose sérieusement à ses activités.

Des acteurs africains individuels, étatiques et non étatiques, bénéficient de sa présence. Ce petit nombre de bénéficiaires empêchera toute action contre le mercenariat de Wagner, qui est interdit par le droit international.

Afrique australe
L’eau et la guerre (1975-1990)
L’Afrique australe est marquée par une double instabilité, climatique et politique. La première est inhérente à la variabilité des précipitations et à leur très inégale répartition dans l’espace, la seconde à l’histoire de la colonisation et de l’apartheid.

Dès la fondation de la colonie du Cap en 1652, la maîtrise de l’eau a fait l’objet d’attentions particulières, pour protéger la qualité de la ressource destinée aux navires de passage. Mais ce n’est qu’avec l’avancée de fermiers vers l’intérieur semi-aride que le problème a pris toute son importance. En effet, par le biais des Riparian Rights, qui lient propriété du sol et droits sur l’eau, la captation de la terre fut liée à la captation des ressources en eau dans le processus de colonisation. Avec l’avancée de la colonisation vers le nord, ce fut bientôt toute la région qui connut à des degrés divers les effets des politiques de ségrégation et d’apartheid mises en place par le régime de Pretoria. Au-delà de sa stricte fonction économique, l’eau prit dans cette région du monde une valeur idéologique et fut utilisée dans le cadre de politiques volontaristes de contrôle et de maîtrise de l’espace au bénéfice de la minorité blanche.

La combinaison des deux formes d’instabilité crée de très fortes tensions autour des ressources en eau, qui, pour reprendre les mots de responsables sud-africains, sont «

un élément crucial de la guerre contre la pauvreté, la pierre angulaire du développement et le facteur limitant de la croissance.

Trois éléments clés concourent à rendre la situation particulièrement difficile : l'inégal partage des ressources, la forte insécurité, liée à la variabilité climatique, et enfin la disparité de puissance entre l'Afrique du Sud et les États voisins.

Mais, plus que la pénurie, c'est la variabilité des ressources qui détermine les politiques de l'eau. L'Afrique australe est régulièrement frappée par des sécheresses, qui marquent fortement les esprits, que ce soit dans les années trente, ou plus récemment au début des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Les réservoirs s'assèchent et la crainte d'un arrêt de l'économie est réelle. La variabilité se manifeste également par des inondations catastrophiques comme celles qui ont frappé le Mozambique en 2000 et 2001. Le climat de l'Afrique australe obéit à des cycles naturels de dix à quinze ans dont on mesure encore mal les effets, mais qui sont clairement incompatibles avec les exigences du développement économique.

Étant donné sa valeur stratégique et symbolique, l'eau devint un enjeu majeur de la lutte entre l'Afrique du Sud et ses ennemis, surtout à partir de l'indépendance du Mozambique et de l'Angola en 1975. Même les régions qui n'étaient pas connectées directement au système de transfert d'eau ont connu les effets indirects des politiques sud-africaines, puisque l'eau était, avant 1990, une partie intégrante de la réponse sud-africaine à ce que ce pays considérait comme une « agression totale ». L'eau fut un des outils majeurs de cette stratégie globale.

Les grands systèmes de maîtrise de l'eau ont donc été utilisés par Pretoria soit pour déstabiliser les pays « ennemis », comme en Angola ou au Mozambique, soit comme moyen de pression. Mais ces conflits présentaient des caractéristiques propres.

Tous les points de conflits en Afrique australe ont un rapport direct avec la politique de transfert sud-africaine. Sur l'Orange, qui a fait l'objet des deux transferts, entre le Lesotho et l'Afrique du Sud pour le haut bassin et entre celle-ci et la Namibie pour les eaux résiduelles en aval. Entre la Namibie et le Botswana pour les eaux de l'Okavango, entre la Namibie et l'Angola pour la Cunene. Plus à l'est, entre l'Afrique du Sud, d'une part, et le Swaziland et le Mozambique, de l'autre, à cause du transfert d'eau vers les centrales thermiques de l'est du Transvaal, et également pour les eaux du Limpopo.

Enfin, le projet de transfert d'eau du Zambèze est l'héritier direct des grands projets conçus au temps de l'apartheid pour garantir l'approvisionnement de la République, et de son effort de guerre intérieure contre l'ANC et extérieure contre les États qui la soutenaient.

Dans tous les cas, l'imbrication entre les actions militaires et politiques était particulièrement marquée. La valeur hautement symbolique de l'eau dans ces régions arides imposait à la fois de mesurer les actions destructrices et de maximiser l'impact des politiques de coopération. De ce fait, tous les conflits pour l'eau présentent un fort décalage entre le discours officiel et les politiques effectives. La rhétorique du développement et de la mise en culture du désert masquait ainsi des objectifs

géopolitiques : Comment en effet le Lesotho, dont 30% du budget proviendraient à terme des royalties de l'eau vendue, pourrait-il se rebeller contre l'Afrique du Sud ?

Les conflits liés à l'eau présentaient donc la particularité d'être soumis à la fois aux aléas climatiques et aux impératifs politiques globaux.

Le rôle de l'Afrique du Sud dans ces conflits sera déterminant : après l'euphorie de 1994, la tentation est grande de reprendre une politique hégémonique dans le domaine de l'eau fondée sur la puissance économique, une maîtrise technique inégalée dans tous les domaines et une capacité de diffusion de l'information. Si, devant des problèmes d'approvisionnement considérables, l'Afrique du Sud décide de revenir à sa politique traditionnelle de captation de ressource à l'échelle continentale, l'eau deviendra très rapidement un facteur de déstabilisation majeur pour toute la région.

Le Moyen-Orient et ses nationalités
Le Moyen-Orient appartient géographiquement à l'Asie. Il est limité à l'Est par le monde indien (Pakistan, Inde...), à l'Ouest par la mer Méditerranée et au Nord par le Caucase et la mer Caspienne. On lui rattache habituellement l'île de Chypre, la partie européenne de la Turquie et l'Égypte (située en Afrique, Sinaï excepté).
L'ensemble a une superficie de 7,5 millions de km2 et une population de 350 millions d'habitants (2005). Superficie et population équivalent aux deux tiers de l'Europe (de l'Atlantique à l'Oural).

Notons que la façade méditerranéenne du Moyen-Orient (Syrie, Liban, Israël et Palestine, Chypre) est souvent qualifiée de Proche-Orient (parce qu'elle est proche de l'Europe !). Dans cette région sont nées il y a plusieurs millénaires les grandes inventions qui ont permis à l'humanité de sortir de l'Âge de pierre : l'écriture, l'urbanisation, l'agriculture, les sciences physiques et mathématiques...

Trois Histoires (ou quatre)
Le Moyen-Orient comprend aujourd'hui trois groupes linguistiques principaux, avec chacun son Histoire :

1 – les Perses, appelés aujourd'hui Iraniens, sont au nombre d'environ 70 millions.

Ils appartiennent au rameau indo-européen et s'énorgueillissent d'une prestigieuse Histoire bimillénaire. C'est ainsi que, lors de leur conversion à l'islam, ils ont choisi l'hérésie chiite pour se différencier de leurs voisins sunnites.

Les Kurdes, cousins des Iraniens, sont quant à eux restés fidèles au sunnisme, majoritaire dans l'islam. Ils sont environ 30 millions, à cheval sur la Turquie, l'Iran, la Syrie et l'Irak.

2 – les Turcs, nomades apparentés aux Mongols, sont arrivés dans la région il y a un millénaire seulement. Ils ont converti à leur langue les populations d'Asie mineure (la Turquie actuelle).

Passés à l'islam sunnite, ils ont très vite dominé l'empire arabo-persan de Bagdad avant de créer leur propre empire autour d'Istamboul. Celui-ci, aussi appelé ottoman,

étendait son emprise entre le Maroc à l'Ouest, l'Autriche au Nord et l'Iran à l'Est. La Turquie actuelle compte 75 millions d'habitants, minorités kurdes comprises.

3 – les Arabes sont apparentés aux Hébreux par leur langue du groupe sémitique. Originaire de la péninsule arabe et plus précisément du Yémen actuel, ils ont très tôt assimilé à leur culture les populations de Syrie, de Palestine et d'Égypte (autrement dit le Proche-Orient actuel) ainsi que l'Irak.

Sous la bannière de l'islam, ils ont constitué autour de Damas puis de Bagdad de prestigieux empires. Mais dès le Xe siècle, ils ont perdu leur autonomie au profit des Turcs et, pendant près d'un millénaire, sont devenus sous leur houlette des sujets de seconde zone.

Les Arabes, au nombre d'environ 190 millions, se répartissent aujourd'hui entre plusieurs États : Arabie, Yémen, Quatar (orthographe) et émirats du Golfe, Égypte, territoires palestiniens, Liban, Syrie et Irak.

4 – l'installation à la fin du XIXe siècle de colons juifs sur une partie de la Palestine historique a contribué à attiser les rivalités et les rancoeurs au sein de la région, les dirigeants des différents pays instrumentalisant à leur gré l'épouvantail sioniste.

Ainsi l'État d'Israël (7 millions d'habitants dont une majorité de juifs) conserve-t-il des liens cordiaux avec la Turquie et a-t-il pu un moment compter l'Iran parmi ses alliés naturels face aux menaces venues des pays arabes.

Contentieux
Principale zone de conflits du monde contemporain, le Moyen-Orient supporte le poids d'une Histoire millénaire tissée d'invasions et d'affrontements entre empires.
La principale source de conflit réside dans l'animosité entre Perses et Arabes, qui remonte à la chute de l'empire arabe de Damas au VIIIe siècle, une centaine d'années après la mort du prophète Mahomet. Cette animosité a explosé dans les années 1980 lors de la guerre Irak-Iran, provoquée par le sunnite Saddam Hussein. Elle a fait 1,2 million de morts en huit ans.

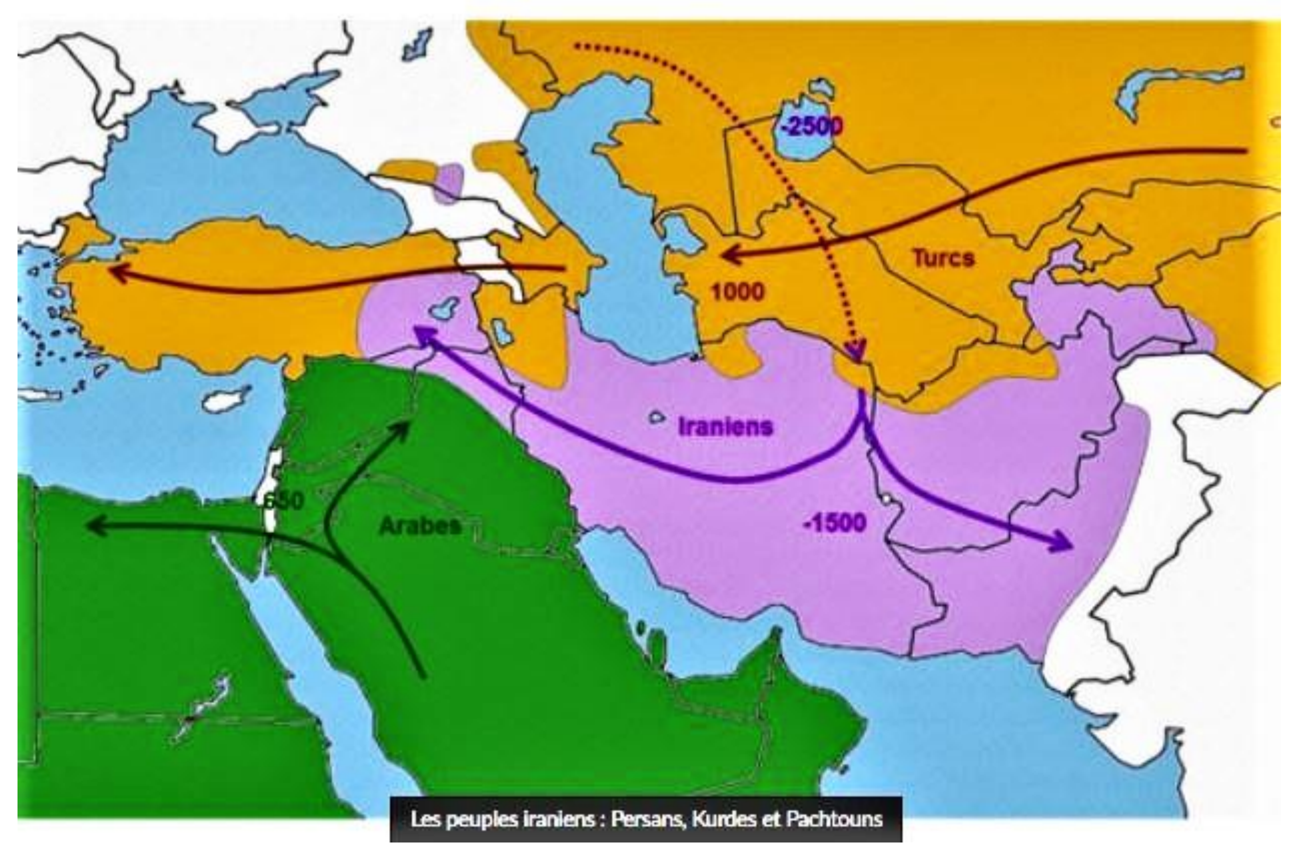
Avec la chute du dictateur en 2003, le conflit s'est transposé au cœur de l'Irak, mettant aux prises chiites pro-iraniens et sunnites arabes de la façon la plus sanglante.
La Turquie entretient un conflit larvé avec les Kurdes qui, au sein de la République, revendiquent un statut d'autonomie. La Syrie arabe nourrit par ailleurs un contentieux avec la Turquie à propos de la région (sandjak) d'Alexandrette et de la ville prestigieuse d'Antioche, cédée par la France à Ankara en 1938 dans le seul dessein de maintenir la Turquie à l'éart de l'Axe Rome-Berlin.

Le partage des eaux du Tigre et de l'Euphrate ne pose pas de problème aigu. Les deux grands fleuves de la Mésopotamie qui prennent leur source en Turquie, traversent la Syrie et finissent leur course en Irak.

Le plus récent des conflits, le plus médiatisé aussi, est celui qui oppose Israël à ses voisins. Les Arabes veulent croire qu'il en ira des sionistes comme des croisés, ces derniers s'étant maintenus à Jérusalem à peine 88 ans (1099-1187).

Les peuples iraniens
Des trois principales populations qui occupent aujourd'hui le Moyen-Orient, l'expansion des Iraniens est de loin la plus ancienne. Ce sont des Indo-Européens : ils font partie de ce grand ensemble linguistique qui essaima de l'Europe à l'Inde, depuis un foyer originel qui fut peut-être situé au nord de la mer Caspienne. Leur implantation sur le plateau iranien se fit progressivement pendant le 2e millénaire av. J.-C.

Les peuples iraniens : Persans, Kurdes et Pachtouns



Les peuples iraniens : Persans, Kurdes et Pachtouns

Le groupe iranien rassemble un grand nombre de peuples, parmi lesquels trois se distinguent en termes de démographie : les Persans, les Pachtounes et les Kurdes. Nous allons nous intéresser plus spécifiquement à chacun de ces trois peuples.

Les Persans
Les Persans sont majoritaires au sein du groupe iranien, bien qu'ils ne forment que 50% de la population de l'Iran. Ils sont à l'origine d'une culture brillante qui prit son essor avec l'empire perse achéménide (VIe siècle av. J.-C.) et rayonna jusqu'en Afghanistan et au Pakistan.

La culture persane a su s'adapter aux influences étrangères (implantation de l'islam, dominations turque et mongole) sans disparaître : elle forge aujourd'hui l'identité de l'Iran, par-delà la diversité des peuples qui l'habitent. L'adoption du chiisme en est une belle illustration.

À l'est de l'Iran, la langue persane a subi l'influence russe au XXe siècle jusqu'à devenir le tadjik, qui reste proche du persan : les Tadjiks forment 25% de la population d'Afghanistan et 60% de celle du Tadjikistan.

Les Pachtounes
L'Afghanistan est une région globalement montagneuse située à la charnière de deux mondes : le monde iranien et le monde indien. Ainsi la culture de la région a-t-elle été fortement influencée par ces deux civilisations. De par leur position excentrée, les Pachtounes ont toujours été en tête des rébellions face aux dominateurs, que ce soit l'empire perse à l'ouest ou l'Inde des Grands Moghols à l'est. La présence de hautes montagnes a considérablement facilité ces insurrections et favorisé le patriotisme afghan.

Les Pachtouns. C'est ainsi qu'à la fin du XIXe siècle, on retrouve l'Afghanistan en État-tampon entre l'empire russe au nord-ouest et l'empire britannique au sud-est. Puis au XXe siècle, les Afghans organisent une longue résistance face à l'envahisseur soviétique, qui ne s'essoufflera jamais et entraînera finalement le départ des armées soviétiques dès 1989.

L'instabilité en Afghanistan est amplifiée par la diversité des peuples qui l'habitent : ainsi les Pachtounes forment-ils moins de la moitié de la population du pays. La résistance aux Soviétiques a donc entraîné l'essor de mouvements armés aux objectifs bien différents : cela explique l'enfoncement de l'Afghanistan dans des conflits internes, qui ont favorisé la prise de pouvoir par les Taliban à la fin des années 90. Après la chute du régime, les forces occidentales se sont à leur tour enlisées dans ce pays, qui combine résistance farouche à l'envahisseur et rivalités internes.

Un dernier facteur complique encore les choses : les Pachtounes habitent une région à cheval entre l'Afghanistan et le Pakistan (où ils prennent le nom de Pathans).

Les Kurdes
Les trente millions de Kurdes actuels seraient peut-être les héritiers des anciens Mèdes. Leur territoire est à cheval sur quatre pays : la Turquie, l'Iran, l'Irak et la Syrie.

Historiquement, les Kurdes n'ont jamais formé d'état indépendant, pris en tenailles entre l'empire perse et l'empire ottoman, et ne sont jamais parvenus à créer un organe représentatif qui les unisse. C'est la raison pour laquelle les projets de Kurdistan indépendant ont fait long feu au XXe siècle...

Les Kurdes, au nombre d'environ trente millions, se définissent par leur langue indo-européenne et leur culture plus encore que par leur religion. Leurs femmes, par exemple, bénéficient d'une relative liberté et ignorent le voile. 80% sont musulmans sunnites mais on compte aussi des alévites (une dissidence du chiisme), des yézidis (une branche du mazdéisme, l'ancienne religion des Perses) ainsi que des chrétiens orientaux.

Leur territoire, le Kurdistan ou « pays des Kurdes », est une zone de plateaux et de montagnes semi-arides qui s'étend sur environ 300.000 km2 entre les monts Zagros (Iran occidental) et les monts Taurus (Turquie méridionale).

Il occupe un quart de la Turquie ainsi qu'une portion de l'Iran, de l'Irak et de la Syrie. Par ailleurs, il faut noter qu'une minorité de Kurdes habite à l'écart du territoire du Kurdistan, notamment dans le Khorasan au nord-est de l'Iran (voir carte).

Les Kurdes représentent environ 20% de la population de la Turquie et de l'Irak, plus ou moins 10% de la population de l'Iran et de la Syrie.

Une Histoire ingrate
Pris en tenaille entre l'empire perse et l'empire ottoman, les Kurdes n'ont jamais formé d'État indépendant ni parvenus à créer un organe représentatif qui les unisse, du moins avant les guerres d'Irak (1991-2003). En conséquence, leur sort a toujours dépendu du pays où ils vivent.

- Les Kurdes en Turquie :
Le traité de Sèvres, qui a dépecé l'empire ottoman après la Grande Guerre, a projeté un « territoire autonome des Kurdes » dans l'Est de l'Anatolie. Mais il a été rejeté par les Turcs, lesquels, au terme d'une Guerre d'indépendance menée par Moustafa Kémal, ont imposé la signature d'un nouveau traité, à Lausanne, dans lequel il n'a plus été question de Kurdistan autonome.

Moustafa Kémal renie l'existence même des Kurdes, les présente officiellement comme des « Turcs des montagnes » et leur interdit l'emploi de leurs dialectes.

Le 17 février 1925, le Kurdistan se soulève contre « les infidèles de la République ». Dix mille combattants, dont beaucoup de déserteurs de l'armée turque, s'emparent de plusieurs localités. La répression est impitoyable.

Quelques rebelles récalcitrants proclament une éphémère République d'Ararat le 28 octobre 1927 dans les montagnes mais elle est détruite par l'armée turque quelques mois plus tard. On note encore une rébellion dans le Dersim en 1937...

La « question kurde » ne cessera plus de hanter la Turquie jusqu'à nos jours. Elle est relancée par Abdullah Öcalan, dit « Apo », qui fonde en 1978 le Parti des Travailleurs du Kurdistan (PKK) et se jette en 1984 dans la lutte armée. Entre coups de main, attentats et répression, celle-ci embrase toute la Turquie orientale et même les métropoles malgré la capture d'Öcalan en février 1999.

- Les Kurdes en Iran :
Traditionnellement, c'est l'Iran qui a proposé le cadre le plus souple, d'abord parce que les Kurdes (10 à 15% de la population nationale) parlent une langue indo-européenne très voisine de la langue iranienne ou persane, mais surtout parce que la moitié de la population iranienne est constituée de minorités : l'Iran est un empire qui n'en porte pas le nom, et il se doit de reconnaître ses minorités pour éviter l'éclatement.
L'expérience malheureuse de la République d'Ararat, en Anatolie, donne des idées aux Kurdes d'outre-mont.

Dans l'Azerbaïdjan iranien, ils profitent de ce que l'Iran est partagé entre les Soviétiques et les Anglais depuis leur invasion conjointe du 25 août 1941, pendant la

Seconde Guerre mondiale pour organiser l'autonomie de leur territoire, sous la protection de l'Armée rouge.

Le mollah kurde Qazi Mohammed fonde le Parti démocratique du Kurdistan puis, le 22 janvier 1946, proclame la République de Mahabad, du nom d'une localité située au sud du lac d'Oumia. Il en prend la présidence et nomme au ministère de la Défense Moustafa Barzani, un guerrier kurde né de l'autre côté de la frontière, à Erbil, en Irak.

Mais les Kurdes n'intéressent plus les Soviétiques et dès la fin de l'année, l'armée iranienne de Mohamed Reza chah Pahlavi reprend le territoire. Qazi Mohammed est pendu à Mahabad le 31 mars 1947 et la ville détruite. Le général Barzani se réfugie quant à lui en URSS. Il la quittera en 1958 pour relancer la révolte kurde en Irak.

- Les Kurdes en Irak :
Moustafa Barzani (14 mars 1903 - 1er mars 1979)Moustafa Barzani réunit des combattants (peshmergas) en vue de libérer le Kurdestan irakien, autour de Mossoul et lance l'insurrection en mars 1961.

À la suite de l'accord du 6 mars 1975 entre l'Iran et l'Irak de Saddam Hussein, le chah ferme sa frontière aux peshmergas et ceux-ci ne tardent pas à être écrasés sous les bombes irakiennes. Moustafa Barzani quitte le pays et meurt en exil. Il est remplacé par son fils Massoud à la tête du PDK.

Massoud Barzani, qui s'est placé sous la protection de la nouvelle République islamique d'Iran, doit affronter non seulement l'armée de Saddam Hussein mais aussi un rival kurde, Jalal Talabani qui a fondé le parti rival de l'Union patriotique du Kurdistan (UDK).

Saddam Hussein, qui bénéficie du soutien complaisant des Occidentaux, ne craint pas de gazer la ville d'Halabja en 1988. Cette répression va renforcer les velléités d’indépendance des Kurdes.

Fragile espoir
Après la première invasion de l'Irak en 1991, les régions kurdes du nord-est de l'Irak bénéficient d'une protection aérienne sous garantie de l'ONU. Elle leur permet de se développer et d'accéder même à une relative prospérité grâce au pétrole du sous-sol.

Sous l'égide du Gouvernement régional du Kurdistan (GRK), présidé par Massoud Barzani, le territoire se constitue même en État autonome et virtuellement indépendant, avec une armée régulière forte de 190.000 peshmergas.

À la faveur de la guerre civile qui suit la chute du régime irakien, le 9 avril 2003, les Kurdes jouent habilement des haines entre Arabes sunnites et chiites pour consolider leur autonomie, s'offrant même le luxe d'accueillir dans leur havre les chrétiens chassés des autres régions d'Irak.

Mais ils se retrouvent à nouveau isolés lorsque les djihadistes de l'État islamique font irruption et s'emparent de Mossoul, le 10 juin 2014. Ils doivent désormais compter aussi avec la duplicité du président turc Erdogan qui fait mine de combattre les djihadistes mais frappe avant tout les Kurdes, en Turquie comme en Irak et en Syrie.

Tunisie
Au carrefour de l'Occident et de l'Orient
Un grenier à blé
La Tunisie occupe essentiellement l'ancienne région de Carthage. Les restes de l'ancienne cité punique sont visibles dans la banlieue de Tunis, l'actuelle capitale du pays, à l'origine de son nom.

Après la chute de Carthage, les Romains annexent le pays, non sans rencontrer une âpre résistance des habitants, les Numides, commandés par Jugurtha. Ils en font une province sous le nom d'Afrique. Ce nom, qui sera plus tard donné à l'ensemble du continent, vient d'une population guerrière de la tribu des Awragas, les Afris.

Sur la fin de l'empire romain, l'Afrique devient l'un des greniers à blé de Rome. Le christianisme s'y implante avec vigueur, soutenu par de très fortes personnalités (Tertullien, Cyprien, Augustin). Mais l'arrivée des Vandales, une tribu germaine, réduit à néant la prospérité de la région au Ve siècle. La reconquête de l'Afrique par Bélisaire en 534, pour le compte de l'empereur Justinien, n'arrange rien
Les empereurs romains de la dynastie des Sévère ont traité avec la plus grande bienveillance les provinces du sud de la Méditerranée dont ils étaient originaires. La province d'Afrique (l'actuelle Tunisie), a vécu son Âge d'or sous leur règne. On peut s'en rendre compte aujourd'hui encore en visitant l'amphithéâtre de 40.000 places construit dans la ville de Thysdrus (aujourd'hui El Jem, entre Monastir et Sfax). Du fait de son isolement géographique et de sa situation dans une zone semi-désertique à l'air sec, cet amphithéâtre, comparable par sa taille au Colisée de Rome, est aujourd'hui le mieux conservé qui soit.

Avec 11 millions d'habitants (2010) sur 163 000 km2, la Tunisie est le plus petit des trois États du Maghreb (Occident en arabe) ou Afrique du Nord. C'est aussi celui des trois qui est le plus arabisé et également le plus imprégné de culture occidentale. Un paradoxe qui peut s'expliquer par la proximité géographique avec la Sicile et l'Italie ; plus sûrement par les contacts fréquents avec le Nord comme avec l'Orient.

La Tunisie médiévale
Dans ces conditions, les Arabes musulmans n'ont pas grand mal à occuper l'Afrique. Leur général Oqba ben Nafi fonde en 670 le camp retranché de Kairouan à partir duquel va s'organiser la conquête de l'Afrique du Nord. Celle-ci passe sous la tutelle de Damas puis de Bagdad, capitales successives du califat et de l'empire arabe.

- la dynastie aghlabide (800-909) :
Au IXe siècle, à Kairouan, les émirs de la dynastie aghlabide prennent leurs distances avec Bagdad. Ils conquièrent pour leur propre compte la Sicile voisine. Mais ils sont renversés en 909 par un prétendu descendant du calife Ali et de Fatima, la fille du prophète Mahomet, Obéid Allah, qui se réclame du chiisme et se présente comme le nouveau «Mahdi» (envoyé de Dieu). - des Fatimides aux Zirides (909-1051) :

Obéid Allah fonde la dynastie des Fatimides et porte sa capitale Kairouan à son apogée
L'un de ses successeurs conquiert l'Égypte en 972 et laisse la Tunisie à un chef kabyle, à l'origine d'une nouvelle dynastie, les Zirides. En 1051, les Fatimides

d'Égypte voient la Tunisie leur échapper. Ils lancent contre elle une tribu arabe en déshérence, les Banou Hilal. Tels les Vandales d'autrefois, ces derniers ravagent le pays et pillent Kairouan. Ils contribuent par ailleurs à l'arabisation du pays. Les Zirides réduits à l'impuissance, les Almohades venus du Maroc en profitent pour soumettre le pays comme ils ont auparavant soumis l'Algérie. Le pays est dès lors intégré à un empire almohade qui recouvre l'Afrique du nord et l'Espagne. Les Almohades sont défaits à Las Navas de Tolosa par le roi d'Aragon (1212) et leur empire se décompose aussitôt.
- la dynastie des Hafsides (1236-1534) :
Selon un processus déjà bien rodé, le gouverneur marocain de la Tunisie, Abou Zakariya, s'émancipe des Almohades et fonde la dynastie des Hafsides. Il déplace sa capitale de Kairouan à Tunis, sur le littoral, non loin de l'antique Carthage.

Sa dynastie va perdurer tant bien que mal pendant trois siècles et résister en particulier à l'irruption de Saint Louis et de son armée de croisés. Les Hafsides sont chassés en 1534 par le corsaire Barberousse, mandaté par le sultan de Constantinople. Mais ils appellent à l'aide l'empereur Charles Quint (un chrétien !), lequel débarque à Tunis et les rétablit sur leur trône. Ils ne seront plus dès lors que des vassaux dociles de l'empereur jusqu'à la conquête définitive de la Tunisie par les troupes ottomanes en 1574.

La Tunisie ottomane
Dès lors, le pays est confié à un vice-roi ou pacha, qui représente le sultan. Sous ses ordres figure un dey, ou chef militaire, qui commande aux janissaires. L'administration civile, ou en d'autres termes la perception des impôts, est confiée à un bey.

En 1705, le dey Hussein ben Ali s'arroge tous les pouvoirs et devient souverain héréditaire et absolu du pays avec le titre de bey. Il ne conserve qu'un lien formel avec la Sublime Porte. Sa dynastie va dès lors régner sur la Tunisie sans discontinuer jusqu'à la proclamation de la République en 1957. Ce régime est qualifié de « beylicat ».
En 1819, sous la pression militaire de l'Angleterre et de la France, le bey de Tunis renonce à la guerre de course, autrement dit à la piraterie et au pillage des navires en Méditerranée, sa principale source de revenus. Contraints de chercher d'autres ressources, ses successeurs entreprennent de moderniser le pays et de le doter des infrastructures indispensables, à l'image de leur illustre contemporain, le vice-roi d'Égypte Méhémet Ali.

Le 26 avril 1861, Mohammed es-Sadok promulgue une Constitution, la première en pays musulman. Mais elle vient trop tard pour éviter au pays la mise sous tutelle...
En 1869, une commission italo-anglo-française place l'administration du pays sous assistance financière pour cause de déficit budgétaire. Une décennie plus tard, le gouvernement français revient à la charge et impose au bey le traité du Bardo par lequel son pays se place sous le protectorat de la France. Celui-ci ne prendra fin qu'en 1956.

Notons aussi que le pays n'a pas eu à subir de conquête militaire ni de guerre d'indépendance comme l'Algérie voisine, ce qui peut expliquer une relation plus sereine avec l'Europe et la France.

La Tunisie retrouve son indépendance
Le 20 mars 1956, la France met fin à son protectorat sur la Tunisie.
C'est l'aboutissement des revendications menées par le Destour, un parti fondé en 1920 par le cheikh Talhabi, et plus encore le Néo-Destour, un parti indépendantiste plus radical que le précédent, fondé en 1934 par Habib Bourguiba. Celui-ci avait été aussitôt arrêté mais relâché deux ans plus tard par le gouvernement de Léon Blum...
Accession pacifique à l'indépendance
Dès le milieu du XIXe siècle, la Tunisie, beylicat autonome de l'empire ottoman, avait connu une modernisation sans équivalent dans le monde arabe. Elle avait été le premier pays musulman à abolir l'esclavage et se doter d'une Constitution. Mais les financiers occidentaux avaient conduit le bey à s'endetter outre-mesure, l'obligeant à se placer sous le protectorat de la France.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, en novembre 1942, la Tunisie est occupée par la Wehrmacht en réplique au débarquement anglo-saxon en Afrique du Nord mais les Allemands doivent évacuer le pays dès le 13 mai 1943 et dès le 27 mars 1944, le général de Gaulle rétablit par décret l'ancien protectorat.

La déception est grande chez Bourguiba et ses partisans qui se lancent dans des actions violentes contre les autorités françaises. Bourguiba est arrêté une nouvelle fois par le résident général Jean de Hauteclocque en janvier 1953 cependant que se multiplient les actes terroristes.

Là-dessus, coup de théâtre. Le 31 juillet 1954, le président du Conseil Pierre Mendès France se rend à Tunis et, par son « discours de Carthage », reconnaît l'autonomie interne de la Tunisie, premier pas vers l'indépendance, qui intervient près de deux ans plus tard (entre temps, une guerre d'indépendance cruelle a éclaté dans l'Algérie voisine).

Dans le mois qui suit, le Néo-Destour s'assure une majorité écrasante aux élections. Son chef Bourguiba, devenu le chef du gouvernement, abolit le beylicat et proclame la République le 25 juillet 1957.

Modernisation à la hussarde
Le coup d'État de Bourguiba intervient au paroxysme de la guerre d'Algérie. Le 13 février 1958, l'aviation française bombarde une base arrière du FLN à Sakiet, en Tunisie. Il s'ensuit une grave tension internationale et des combats entre soldats tunisiens et français qui vont conduire à Paris au retour au pouvoir du général de Gaulle.

Bourguiba obtient de la France qu'elle renonce en 1963 à sa base militaire de Bizerte, au nord de Tunis. L'année suivante, il nationalise les terres des étrangers, essentiellement des anciens colons français. C'en est bien fini du protectorat.
Grisé par l'idéologie socialiste comme la plupart des chefs d'État du tiers-monde de son époque, Bourguiba entreprend une socialisation de l'économie mais, confronté à de fortes résistances et à des échecs cuisants, il en revient dès 1969 et renoue alors avec un libéralisme modéré. De la même façon, il se rapproche du camp occidental et pro-américain dans la guerre froide qui perdure entre Américains et Soviétiques.

Plus important, le « Père de l'indépendance » poursuit l'effort d'éducation déjà bien engagé sous le protectorat, qui fait de la jeunesse tunisienne la mieux formée, et de loin, du Maghreb (l'ancienne Afrique du Nord française).

Il engage aussi son pays dans une voie laïque modérée inspirée de Kémal Ataturk. C'est ainsi qu'il proscrit la polygamie, le voile et la répudiation. Il instaure un code civil en remplacement du code coranique.

Il convainc aussi ses concitoyens que le travail et la lutte contre le sous-développement sont une forme de djihad (« guerre sainte ») et, à ce titre, dispensent leurs acteurs du jeûne très contraignant du Ramadan. Joignant le geste à la parole, il boit un verre d'eau pendant le mois du jeûne, en plein jour.

Par la modernisation et la laïcité, la Tunisie a occupé jusqu'en ce début du XXIe siècle une place particulière au sein du monde arabe, avant qu'elle ne soit doublement compromise par le pouvoir personnel de Ben Ali et la révolution qui y a mis fin.

Révolution tunisienne

Le 14 janvier 2011, le président tunisien Ben Ali (75 ans) s'enfuit piteusement en avion vers l'Arabie séoudite, emmenant avec lui sa famille et ses trésors. Sa fuite est l'aboutissement des émeutes suscitées dans toute la Tunisie par l'immolation volontaire d'un jeune marchand ambulant, trois semaines plus tôt.

Il s'agit de la première révolution démocratique et sociale qu'ait jamais connue le monde arabe. Célébrée avec enthousiasme tout autour de la Méditerranée., elle va toutefois faire long feu...

Tension

En 2011, après 23 ans d'un pouvoir sans partage, Zine el-Abidine Ben Ali bénéficie plus que jamais du soutien des chancelleries arabes et occidentales, qui voient en lui le rempart contre une très hypothétique menace islamiste. Il est apprécié également des financiers pour sa gestion libérale du pays. Les uns et les autres sont aveugles sur le sentiment d'humiliation qui traverse toutes les couches de la société.

La classe moyenne issue du développement économique des dernières décennies supporte de plus en plus mal la corruption et la mainmise du clan présidentiel sur les entreprises du pays.

L'immolation par le feu d'un jeune marchand ambulant de Sidi Bouzid, Mohamed Bouazizi (26 ans), jette la population dans la rue. Les jeunes manifestants contournent la censure grâce au recours à internet et Facebook. C'est une première mondiale en matière de révolution.

La répression policière fait plusieurs dizaines de morts sans arriver à restaurer l'ordre, face aux manifestants qui crient « Dégage ! » à l'adresse du vieux dictateur...

La démocratie tunisienne se stabilise enfin avec le vote le 4 janvier 2014 d'une Constitution résolument laïque, fidèle à l'héritage d'Habib Bourguiba, le fondateur de la Tunisie moderne.

La révolution tunisienne, dès 2011, a exacerbé les tensions politiques dans le reste du monde arabe bien qu'aucun pays ne réunisse des conditions aussi propices à une émergence de la démocratie : niveau d'éducation plutôt élevé, fort attachement à la laïcité et quasi-absence de la mouvance islamiste.

La Libye et la Syrie, à leur tour touchées par la vague insurrectionnelle, ont ainsi connu de douloureuses guerres civiles dont on ne voit pas la fin.

Libye
Trois régions, un État
La Libye est un vaste territoire (1.750.000 km2, soit trois fois la France) à 90% désertique et peuplée de seulement six millions d'habitants (2010), dont 20% d'immigrés. Un chiffre négligeable en comparaison des 80 millions d'habitants du voisin égyptien.

Son unité n'est que de façade, avec trois grandes régions très dissemblables séparées par de grands déserts.

Au sud, le Fezzan garde sur les parois rocheuses de ses montagnes quelques beaux témoignages de peintures rupestres, souvenir du temps lointain, entre le VIe et le Ier millénaires av. J.-C., où certaines parties du Sahara se présentaient encore comme une savane giboyeuse et hospitalière.

Au nord-ouest, sur la côte, la Tripolitaine est tournée vers la Tunisie et le Maghreb. Sa capitale, Tripoli, est proche de l'ancien port romain Leptis Magna, dont le plus illustre représentant est l'empereur Septime Sévère.

En allant vers l'est, on traverse le grand désert de Syrte, au fond du golfe du même nom, avant d'arriver en Cyrénaïque. Orientée vers l'Égypte, cette région rappelle par son nom l'ancienne ville grecque de Cyrène, dont le grand homme est le mathématicien Ératosthène. Ses anciens habitants, les Troglodytes, ont donné bien du fil à retordre aux pharaons, si l'on en croit Hérodote.

La métropole actuelle de la Cyrénaïque, Benghazi, est la ville de l'ancien roi de Libye Idriss 1er. C'est le siège de la tribu majoritaire des Warfallah.

En marge des empires

La conquête arabe suit les épisodes carthaginois, romain et byzantin. Les Berbères et les nomades finissent par être islamisés et pour la plupart arabisés, en dépit de fortes résistances.

Les trois régions deviennent provinces ottomanes à la fin du Moyen Âge. Sous la tutelle lointaine de la Sublime Porte (le gouvernement ottoman), Tripoli et Benghazi deviennent des repaires de corsaires, très actifs dans le commerce des esclaves, comme les autres ports du Maghreb, en particulier Alger.

Le 29 juillet 1711, un janissaire du nom d'Ahmed Karamanlis assassine le gouverneur ottoman de Tripoli et s'impose comme le nouveau pacha. Il étend son autorité à la

Cyrénaïque et au Fezzan. Sa descendance va se maintenir au pouvoir jusqu'en 1835 sans cesser de faire allégeance au sultan.

À cette date, les troupes du sultan chassent le dernier Karamanlis et restaurent l'autorité du sultan sur les wilayets de Tripoli et Benghazi. Pour la Sublime Porte, il est devenu urgent de sauver ce qui peut l'être de l'empire après la conquête de l'Algérie par la France.

L'Italie, désireuse de prendre part au dépeçage de l'empire ottoman, adresse un ultimatum à Constantinople et fait débarquer des troupes à Tripoli le 3 octobre 1911. Un an plus tard, par le traité de Lausanne du 18 octobre 1912, le sultan se résout à lui céder les deux provinces libyennes. Elles sont réunies en une seule colonie en 1934, dénommée Libye.

L'Italie fasciste encourage l'immigration de quelques milliers de colons italiens en dépit d'un maigre potentiel agricole et d'une vigoureuse résistance des tribus bédouines, surtout en Cyrénaïque.

Les Alliés remportent en 1942 une victoire décisive sur l'Afrikakorps de Rommel à Bir-Hakeim et El-Alamein (Cyrénaïque). Les noms de Tobrouk et de Koufra rappellent d'autres épisodes glorieux de la Seconde Guerre mondiale.

Un désert gorgé de pétrole
La Libye, pays le plus pauvre du littoral méditerranéen, devient indépendante en 1951, sur décision de l'ONU. À sa tête, le roi Idriss Ier est l'ancien émir de Cyrénaïque. Pour s'attirer les crédits occidentaux, il accepte l'installation de bases britanniques et américaines. Tout change brusquement en 1959 avec la découverte de pétrole. Dépassé par la nouvelle donne, le vieux roi est déposé par l'ineffable Mouammar Khadafi (27 ans) dix ans plus tard.

Kadhafi renverse le roi Idriss Ier en Libye
Le 1er septembre 1969, alors que le roi Idriss 1er est en déplacement en Turquie, le « Mouvement des officiers unionistes libres » du tout jeune capitaine Mouammar Kadhafi, fils de berger âgé de 27 ans, organise à Tripoli un coup d'État et le dépose sans effusion de sang. Un Conseil révolutionnaire est mis sur pied.

Un tout jeune homme
Issu de la tribu des Gaddafa, né sous une tente bédouine selon une légende qu'il se plaît à entretenir, Mouammar Kadhafi a reçu une éducation religieuse stricte avant de rejoindre les rangs de l'armée en 1965.

Influencé par le prestige du raïs égyptien Nasser, le nouvel homme fort de la Libye s'attribue le grade de colonel et entreprend de faire de son pays la tête de pont du panarabisme. Il fait évacuer les bases anglo-saxonnes et expulser les 12 000 Italiens qui travaillent dans le pays.

Grâce à l'argent du pétrole, qui coule à flots, il entreprend des travaux titanesques dans le désert libyen, où il crée d'immenses fermes collectives et développe l'agriculture avec l'eau fossile du sous-sol.

Son physique de jeune premier romantique et ses foucades lui valent dans les premières années de son pouvoir la curiosité amusée des Occidentaux et la sympathie des nationalistes arabes, lesquels doivent faire leur deuil de Nasser.

Le rêve impérial
En 1976, il publie le Livre vert, inspiré du Petit livre rouge de Mao Zedong, dans lequel il rejette aussi bien le capitalisme que le marxisme et déclare que les élections sont une mascarade. L'année suivante, son propre modèle de gouvernement prend forme à travers la proclamation de la « Jamahiriya » ou « État des masses », où le peuple gouvernerait par le biais de comités populaires. Il s'octroie le titre de « Guide de la révolution », exerçant en réalité tous les pouvoirs.

La structure tribale de la société libyenne justifie à ses yeux le refus des structures représentatives intermédiaires, le cœur de la Jamahiriya étant la relation entre l'État et les tribus. La période coloniale italienne, brève et troublée par la révolte des Bédouins, n'avait en effet laissé que des structures étatiques fragiles.

La rente pétrolière facilite les choses. Elle permet à Kadhafi d'acheter la fidélité des tribus au régime, tout en favorisant sa propre tribu, celle de Gaddafa, pourtant très minoritaire.

Dès ses premières années au pouvoir, rêvant de régner sur une grande nation arabe, Kadhafi élabore divers projets d'union avec ses voisins soudanais et égyptiens, qui tous échouent piteusement. À défaut, il occupe une bande de territoire située au nord du Tchad et tente même d'annexer ce pays avant d'en être chassé par les Français.
En 20 ans, il fomente huit projets, tous voués à rester au stade embryonnaire, de fusion avec d'autres pays africains ou arabes.

Dans les années 1990, déçu par l'attitude des autres pays arabes, il se met à plaider pour des « États-Unis d'Afrique ». En 2009, lorsqu'il accède à la présidence de l'Union Africaine pour une année, il s'autoproclame « roi des rois traditionnels d'Afrique ».

Alimentant à l'envi son image de personnage théâtral, il se plaît à recevoir sous sa tente dans le désert de Syrte, vêtu de la robe traditionnelle des bédouins, entouré de ses « amazones », femmes-soldats (et plus si affinités).

De l'infréquentabilité au tapis rouge
Au-delà de cette image fantasque, le « Guide » devient progressivement la bête noire des pays occidentaux en soutenant au nom de l'anti-impéralisme de nombreux mouvements nationalistes révolutionnaires, aussi bien palestiniens qu'irlandais.
Les Occidentaux rendent la Libye responsable de la grande vague terroriste qui les frappe dans les années 1980, notamment lors d'attentats à Rome et Vienne contre des intérêts israéliens et à Berlin contre une discothèque fréquentée par des soldats américains. Washington appelle le monde à traiter Kadhafi en paria.

Le 14 avril 186, dix jours après l'attentat de Berlin, le président Ronald Reagan lance un raid aérien meurtrier contre ses résidences à Tripoli et Benghazi. L'ONU décrète un embargo militaire et aérien et impose des sanctions économiques au pays. Tout cela n'a pour résultat que d'aggraver l'ire de Kadhafi.

Les attentats perpétrés par des Libyens contre un Boeing au-dessus de Lockerbie en Écosse, le 21 décembre 1988, et contre un DC-10 français au Niger, le 19 septembre 1989, renforcent encore l'isolement du pays, qui refuse de coopérer avec la justice occidentale.

Pourtant, au début des années 2000, lassé d'être qualifié de chef d'État terroriste, Kadhafi entreprend de se réconcilier avec l'Occident. En 2003, il surprend le monde en annonçant le démantèlement de ses programmes secrets d'armement, puis en reconnaissant la responsabilité de la Libye dans les attentats de Lockerbie et du DC-10 d'UTA. L'un des fils de Kadhafi, Saïf Al-Islam, persuadé que le régime doit évoluer pour perdurer, est l'un des artisans centraux de ces retrouvailles avec l'Occident.

En 2007, Kadhafi consent à libérer des infirmières bulgares et un médecin palestinien emprisonnés, humiliés et torturés pendant plusieurs années sous l'accusation ubuesque d'avoir inoculé le sida à des enfants. En reconnaissance de ce « geste d'humanité » et avec l'espoir de juteux contrats d'armement et dans le nucléaire, Nicolas Sarkozy reçoit en grande pompe le dirigeant libyen à Paris.

Les chefs d'État occidentaux foulent à nouveau le sol libyen, tandis que les grandes compagnies pétrolières mondiales reviennent en Libye. Kadhafi obtient également de l'Italien Silvio Berlusconi excuses et dédommagements pour la période coloniale. Soufflant toujours le chaud et le froid, Kadhafi n'en accueille pas moins en héros national le Libyen condamné pour l'attentat de Lockerbie lorsque celui-ci est libéré pour raisons de santé.

La Libye se dote ainsi de l'un des dirigeants les plus mégalomanes et les plus incontrôlables du monde, qui ne lâchera plus le pouvoir pendant plus de quatre décennies.

L'or noir fournit aujourd'hui les ¾ du budget de l'État et place le pays au 4e rang des exportateurs de pétrole africains. Il vit de sa rente pétrolière mais est en revanche obligé d'importer la quasi-totalité de ses besoins en nourriture et produits d'équipements, faute d'agriculture et d'industrie.

Bénéficiant de la levée de l'embargo qui la frappait depuis le début des années 1990, la Libye a enregistré une très forte croissance économique au début du XXIe siècle - plus de 10% en 2010... mais c'était avant que la chute du dictateur Khadafi ne la replonge dans la plus totale anarchie.

Rébellion, répression, révolution
La réintégration de Khadafi dans le paysage international vient à contretemps. En février 2011, les Libyens, inspirés par la Révolution tunisienne, se mettent à contester ouvertement le régime. Kadhafi réagit de la façon la plus brutale qui soit, en déclenchant une véritable guerre civile avec l'appui de mercenaires recrutés dans l'Afrique sahélienne. Les dirigeants occidentaux qui avaient fait semblant de l'oublier, redécouvrent la véritable nature du « Guide » .

Après quatre décennies de pouvoir sans partage, le dictateur libyen Mouammar Kadhafi voit son autorité contestée par les habitants de Benghazi. La guerre civile s'installe.

Traqué par ses opposants, qui ont reçu l'appui des Occidentaux, le dictateur résiste à Syrte, avec le dernier carré de ses fidèle, jusqu'à ce qu'une attaque aérienne de l'OTAN frappe sa ville natale, le 20 octobre 2011. En fuite et blessé, il est abattu par ses ennemis. Pour la Libye, cette « libération » est le début d'un cauchemar aussi effroyable que la dictature antérieure, sinon davantage.

Les déboires du « printemps arabe »
Inspirés par l'exemple de la Tunisie, les peuples de l'Égypte, du Yémen, du Bahreïn, de la Syrie et de la Libye se sont soulevés à leur tour. Tandis que les Égyptiens ont pu chasser sans trop de mal le vieil autocrate Hosni Moubarak, il n'en a pas été de même des autres.

Au Bahreïn, petit émirat du Golfe à majorité chiite mais gouverné par un souverain sunnite, la contestation est sauvagement réprimée le 15 mars 2011 avec le concours de l'armée séoudienne.

En Syrie, où les minorités religieuses (chrétiens et Alaouites, musulmans apparentés aux chiites) appréhendent la dictature de la majorité sunnite, le gouvernement alaouite de Bachar El-Assad réprime la rébellion sans état d'âme, entraînant le pays dans le chaos (200 000 morts et plusieurs millions de personnes déplacées ou exilées).
Au Yémen, à la pointe de la péninsule arabique, des immolations par le feu, suivant l'exemple tunisien, débouchent sur de massives manifestations de rues. Le vieux président Ali Abdallah Saleh, au pouvoir depuis 32 ans, dont 21 à la tête du Yémen réunifié, quitte le pouvoir en février 2012. Son successeur, confronté à une rébellion chiite soutenue par l'Iran, doit s'enfuir en Arabie séoudite. Celle-ci engage aussitôt son armée au Yémen dans une guerre sans merci.

Rien de tel en Libye où une révolte éclate dès le 13 février 2011 à Benghazi, capitale de la Cyrénaïque, province orientale rivale de la Tripolitaine, laquelle demeure grosso modo fidèle à Mouammar Kadhafi. Celui-ci déclenche une véritable guerre contre la rébellion en faisant appel à des mercenaires africains. En suivant la côte méditerranéenne, ses troupes envahissent la Cyrénaïque en multipliant les exactions contre les populations civiles.

Une intervention occidentale mal avisée à Benghazi
En France et à l'ONU, on s'alarme du risque que la population de Benghazi ne soit massacrée en cas de victoire des kadhafistes. Le président français Nicolas Sarkozy se laisse convaincre par l'intellectuel Bernard-Henri Lévy d'intervenir activement. Le 10 mars 2011, il reconnaît le gouvernement rebelle de Benghazi et, le 17 mars 2011, son ministre des Affaires étrangères Alain Juppé convainc le Conseil de sécurité de l'ONU d'organiser une zone d'exclusion aérienne autour de la capitale de la Cyrénaïque. Ainsi est votée la résolution 1973.

En attendant que les avions de l'OTAN soient opérationnels, l'aviation française donne aussitôt la chasse aux colonnes blindées kadhafistes. Rapidement, l'OTAN déborde le cadre de la mission confiée par l'ONU et traque les kadhafistes jusqu'en

Tripolitaine, permettant aux insurgés de lancer une contre-offensive laborieuse mais victorieuse.

La Russie, membre du Conseil de sécurité, qui a autorisé du bout des lèvres l'intervention en Libye, manifeste son irritation devant l'initiative de l'OTAN, qui outrepasse le cadre de sa mission. Ses représentants promettent - mais un peu tard - qu'on ne les y reprendra plus !

Au bout de plusieurs mois de combats indécis et au prix de quelques milliers de morts, les opposants s'emparent de Tripoli. Les Occidentaux rejettent le projet d'une exfiltration du dictateur et de son remplacement par un gouvernement de transition.

En désespoir de cause, Kadhafi quitte Syrte avec un convoi de plusieurs véhicules civils en direction du Niger. Avertis de sa fuite, les alliés disposent sur le parcours des miliciens de l'organisation rebelle Misrata.

La rébellion triomphe dans la tribu majoritaire des Warfallah, autour de Benghazi et d'où est originaire l'ancien roi mais piétine ensuite, faute d'officiers sûrs et de soldats expérimentés, face aux mercenaires et aux troupes fidèles au dictateur.

Des avions de l'OTAN se mettent en chasse du convoi et attaquent celui-ci. Le dictateur se réfugie dans une buse en béton. Il en est extrait par les miliciens de Misrata et sauvagement assassiné.

Fiasco
Après ce succès de la coalition démocratique, l'anarchie s'installe. Les Occidentaux fuient le désordre qu'ils ont contribué à créer. Du fait de l'insécurité générale, la production pétrolière s'effondre de 1,5 million de barils/jour en 2011 à 200 000 en 2014. Le pays devient la proie de chefs de bande locaux qui tentent de s'approprier les ressources pétrolières ou spéculent sur le transit des migrants africains vers l'Europe.

Par ailleurs, les mercenaires africains de l'ancien dictateur, touaregs et autres, se replient vers le désert avec armes et bagages et ne tardent pas à déstabiliser les pays du Sahel, du Mali à la Centrafrique, obligeant la France à intervenir une nouvelle fois en catastrophe.

La chute de Kadhafi restera dans l'Histoire contemporaine comme l'un plus beaux exploits de Gribouille, ce héros de la comtesse de Ségur qui, pour échapper à la pluie, se jetait dans la rivière.

Syrie
Dans les temps anciens, la Syrie désignait l’ensemble du Levant, entre la Méditerranée à l’ouest, le Sinaï au sud, les monts Taurus au nord et l’Euphrate à l’est. Elle a été constituée en province par les Romains et les Byzantins puis est devenue le coeur de l'empire arabe des Omeyyades et de celui de Saladin, au XIIIe siècle. Depuis lors et jusqu'à son indépendance, en 1946, elle a été soumise à des puissances étrangères.

La Syrie emprunte son nom au grec ancien. Mais dans le monde arabe, la région est plutôt appelée « Bilad as-sham » (« pays de Sham », Sham étant le nom arabe de

Damas). Soulignons à ce propos que la capitale de l'État actuel, Damas, est habitée en continu depuis plus de 3500 ans. C’est très certainement la plus ancienne de toutes les villes de la planète.

Les grands sites de la Syrie ancienne
Située au confluent de tous les grands empires méditerranéens, de l’Assyrie à l’empire ottoman, la Syrie conserve de son passé un très riche patrimoine.

Cinq sites antiques sont classés par l’UNESCO : les anciennes villes d'Alep et Bosra, le Krak des Chevaliers et le château de Saladin, Palmyre et les « villes mortes » du Nord de la Syrie.

Le berceau des civilisations orientales
Par son appartenance au Croissant fertile et sa proximité avec la région de Sumer, la Syrie est très tôt touchée par les bienfaits de l’urbanisation et de l’écriture.
- Âge du Bronze (2900 à 1200 avant JC) :
Au IIIe millénaire avant JC apparaissent les royaumes d’Ébla, dans la vallée de l’Oronte, et de Mari, sur l’Euphrate. Cette dernière, découverte et explorée en 1933 par l’archéologue André Parrot, a livré des milliers de tablettes d’argile couvertes d’écritures cunéiformes.

Ces archives ont permis de connaître les démêlés de ces royaumes avec leurs voisins de Mésopotamie et notamment Sargon, roi d’Akkad, qui les conquiert vers 2350 avant JC.
Ensuite, par un retournement de situation, les Amorrites, populations sémites de Syrie, s’infiltrent en Mésopotamie et fondent la première dynastie de Babylone. Au milieu du IIe millénaire, la Syrie devient le théâtre d’affrontements entre les grands empires régionaux, le Mitanni à l’Est, les Hittites au nord et l’Égypte au sud.

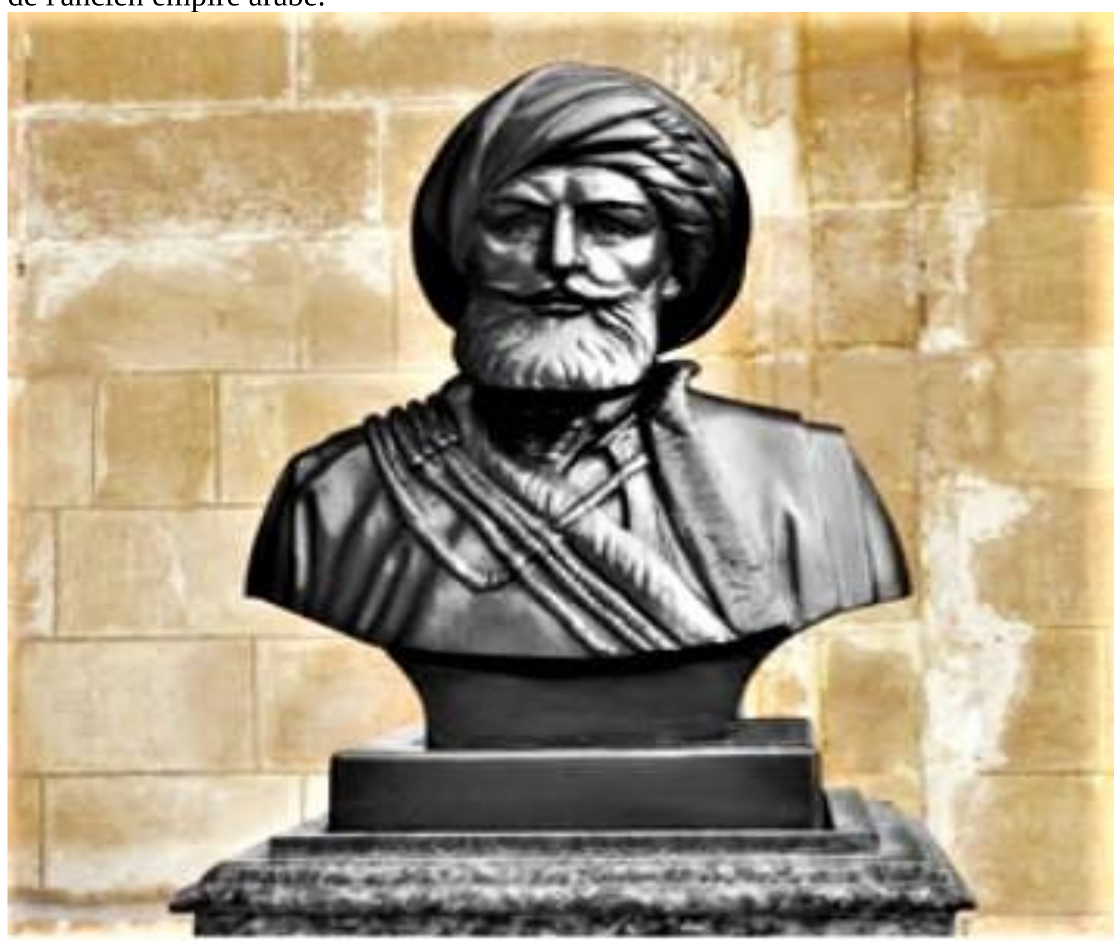


Ramsès II à la bataille de Qadesh (d'après un bas-relief du temple d'Abou Simbel)

Damas est mentionnée pour la première fois par Thoutmosis III sur un pylône du temple d'Amon à Karnak, après que le pharaon eut fait main basse sur la Syrie par sa victoire sur les Syriens à Megiddo (Palestine) vers 1482 avant JC.

Mais la bataille la plus mémorable est Qadesh, qui met aux prises le pharaon Ramsès II et le roi hittite Hattousil III vers 1274 avant JC. Elle se solde par un match nul… et le mariage du pharaon avec la fille de son adversaire. Ramsès II revendique néanmoins la victoire et pour l'affirmer, lance la construction du magnifique temple d'Abou Simbel, au bord du lac d'Assouan.

Saladin unifie les pays arabes
Le 25 novembre 1174, Saladin entre à Damas, capitale de la Syrie. Déjà maître de l'Égypte, le guerrier kurde réunit ainsi sous son autorité les deux principales régions de l'ancien empire arabe.



Le nouveau sultan
Saladin a succédé cinq ans plus tôt à son oncle comme vizir de l'Égypte. Il impose très vite son autorité sur le pays, en s'appuyant sur l'armée et sa propre famille.
Mieux assuré de sa force, Saladin prend ses distances avec son ancien suzerain Nour el-Dîn, l'atâbeg de Syrie : quand celui-ci lui demande de lui remettre le gouvernement de l'Égypte, il s'y refuse

À tout le moins, le vieil atâbeg exige de son ancien lieutenant qu'il ordonne de lancer l'appel à la prière dans les mosquées du Caire au nom du calife sunnite de Bagdad et non du calife fatimide d'Égypte, de confession chiite.

Saladin, qui craint une révolte populaire, hésite longuement. Finalement, la mort du calife cairote va lui faciliter la tâche. Il proclame qu'il n'y a plus désormais qu'un seul calife ou chef spirituel pour l'ensemble des musulmans, celui de Bagdad, et abolit derechef le califat fatimide. Par la même occasion, en septembre 1171, il se donne le titre prestigieux de sultan.

Nour el-Dîn s'apprête à marcher contre lui mais tombe malade et meurt à Damas le 15 mai 1174, ne laissant qu'un enfant pour successeur. Là-dessus, le 11 juillet de la même année, à Jérusalem, l'énergique roi Amaury 1er meurt du typhus. Pour les croisés établis en Palestine depuis trois générations, c'est une perte immense. Débarrassé de ses deux principaux rivaux, Saladin quitte l'Égypte pour Damas où il fait une entrée triomphale. Il lui reste à soumettre la Syrie ainsi que les principautés turques de Mésopotamie (l'Irak actuel). Plus que tout, il ambitionne aussi de chasser les croisés de Jérusalem, ce à quoi il arrivera après sa victoire de Hâttin.

Au 1er millénaire av. J.-C., Assyriens, Babyloniens puis Perses se disputent la Syrie qui tombe vite entre les mains d'Alexandre le Grand grâce à sa victoire d'Issos en 333 avant JC. À sa mort, le pays passe aux mains de son général Seleucos Nicator et de ses descendants, les Séleucides, jusqu'à l'arrivée des armées de Pompée en 64 avant JC qui en fait une province romaine.

La pax romana s'étend alors sur la région, permettant aux riches cités hellénistiques de se développer sur les routes des caravanes. C'est le cas d'Apamée qui profite de la sédentarisation de la population pour développer un cadre de vie grandiose.

Un héritage de la Grande Guerre
Modeste survivance du passé, la Syrie actuelle est issue du démembrement de la Syrie antique, aujourd'hui divisée en plusieurs États rivaux : la Syrie proprement dite, le Liban, Israël et la Palestine, ainsi que la Jordanie. Ce démembrement est le résultat de la Grande Guerre de 1914-1918.

Les Syriens cultivent le souvenir lointain de l’époque omeyyade, quand Damas était la capitale de l’empire arabe à son apogée. Ils ne pardonnent pas à la France et à la Société des Nations d’avoir détaché le Liban de leur pays en 1922 et rattaché à la Turquie l’une de leurs plus illustres cités, qui est aussi le berceau du christianisme : Antioche-sur-l’Oronte (Antakya en turc).
Le pays lui-même est fractionné entre plusieurs communautés linguistiques et religieuses qui vivent dans une entente précaire.

Une création française
Le 3 octobre 1918, l’émir Fayçal, fils du chérif hachémite de La Mecque, fait une entrée triomphale à Damas, acclamé par les nationalistes arabes, désireux de secouer l’oppression ottomane et de renouer avec leur glorieux passé. Le 11 mars 1920, un congrès national désigne Fayçal roi d’une « Grande-Syrie », étendue du Sinaï à la Turquie.

Mais l’illusion ne dure pas. En vertu des accords secrets Sykes-Picot, les Britanniques renient leur promesse d’un royaume arabe indépendant. Ils mettent la main sur la Palestine et la Transjordanie. De leur côté, les Français obtiennent le 28 avril 1920 un

« mandat » en Syrie et au Liban. Il s'agit d'un protectorat de fait cautionné par la Société des Nations (SDN), ancêtre de l'ONU.

La Syrie - ou ce qui en reste - est partagé administrativement par les Français en quatre « États » : Damas, Alep, l'État du djebel Druse et l'État des Alaouites, ou État de Lattaquié.

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, le général de Gaulle tente une dernière fois de sauver le mandat français, non sans appréhension. Ainsi qu'il écrit dans ses Mémoires de guerre (L'Appel) à propos d'un voyage au Liban : « Vers l'Orient compliqué, je volais avec des idées simples. Je savais qu'au milieu de facteurs enchevêtrés une partie essentielle s'y jouait. Il fallait donc en être »... Il fait bombarder Damas le 29 mai 1945 avant de devoir s'incliner sur les injonctions de Churchill. La Syrie proclame enfin son indépendance le 17 avril 1946 (...).

Mosaïque religieuse et « printemps arabe »
Les Syriens parlent l'arabe à l'exception de la minorité kurde du nord-est (5 à 10% de la population). Ils se signalent par leur diversité religieuse, reliquat d'un passé très agité.

Les musulmans sunnites sont très majoritaires (75 à 80% de la population, y compris les Kurdes). Mais ils doivent compter avec d'autres minorités musulmanes très attachées à leur identité et qui se rattachent plus ou moins au chiisme : les Druzes du sud et surtout les Alaouites de la région de Lattaquié, sur le littoral méditerranéen et dans la montagne du même nom, le Djebel Alaouite.

L'ancien dictateur Hafez el-Assad et son fils et successeur, l'actuel dictateur, tout comme beaucoup de cadres du régime et d'officiers de l'armée, appartiennent à la minorité alaouite, apparentée aux chiites et considérée comme non-musulmane par beaucoup de sunnites. Cela explique le soutien appuyé de la République islamique d'Iran au régime syrien du clan Assad et le ralliement de la Syrie à ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler « l'arc chiite » (ensemble des pays à majorité chiite ou dirigés par des chiites : Iran, Irak, Bahrein, Syrie et Liban).
Il faut compter aussi avec les nombreuses confessions chrétiennes (aujourd'hui à peine 5 à 8% de la population totale). Leurs rapports compliqués avec l'État syrien comme avec les États voisins expliquent la férocité de la guerre civile de 2012.

La guerre civile en Syrie frappe le souk d'Alep
Le 30 septembre 2012, la guerre civile frappe le vieux souk d'Alep, l'un des plus vastes d'Orient avec ses 1 500 échoppes. Le cœur historique de la deuxième ville de Syrie (deux millions d'habitants) est en grande partie détruit par les flammes.
Alep, avec Damas, revendique le titre de « plus ancienne cité habitée au monde de façon continue ». Il est vrai qu'elle apparaît dans les archives des Hittites il y a 4 000 ans sous le nom de Halap. Elle vit passer nombre de conquérants, des Assyriens (VIIIe s. av. J.-C.) à Alexandre (IVe s. av. J.-C.), sans oublier les Grecs puis les Romains qui la négligèrent.

Une importante communauté chrétienne s'y développe avant que les Arabes s'y installent en 637. En 962, les troupes byzantines de Nicéphore Phocas saccagent la ville. Elle est deux siècles plus tard relevée par Nour el-Din. L'émir turc qui donne

aux vieux quartiers leur configuration actuelle. Le Moyen Âge voit l'apogée de la cité devenue la capitale du fils de Saladin qui en fait une des principales places marchandes de la région.

En 1516, c'est au tour des Ottomans de s'y implanter. Sous leur tutelle, Vénitiens, Français et Anglais s'invitent dans ce lieu commercial stratégique. Depuis l'indépendance de la Syrie en 1946, Alep se présente comme la capitale du nord avec une population de près de deux millions d'habitants, vivant essentiellement de la production de coton.

La citadelle
La citadelle d'Alep (Syrie), photo : Gérard Grégor, Herodote.netAu cœur de la ville se dresse l'ancien tell de la cité néo-hittite (Xe s. av. J.-C.). Ce monticule artificiel de près de 40 mètres de haut supporte aujourd'hui la citadelle médiévale, chef-d'oeuvre de l'architecture militaire et gardienne de la ville.

On dit qu'Abraham fit à cet endroit une halte pour traire sa vache rousse. Plus sérieusement, les Séleucides y érigent une première place forte au IVe s. av. J.-C.. L'empereur romain Julien y procède à un sacrifice religieux peu avant de trouver la mort au combat. À la fin du XIIe s., le fils et successeur du sultan Saladin consolide la citadelle et l'entoure d'un fossé large de 30 mètres. Pour empêcher tout assaut, il fait recouvrir les pentes inclinées de larges dalles glissantes, retenues par des restes de colonnes antiques.

La vieille ville
Classée au patrimoine mondial de l'UNESCO, la vieille ville d'Alep, avec son labyrinthe de venelles, est devenue un terrain de bataille dans la guerre civile, en 2012. Il en est résulté des dommages immenses pour ses monuments patrimoniaux.
Quel souk !
Le souk d'Alep (Syrie), photo : Gérard Grégor, Herodote.netDepuis le XIIe siècle, sur plus de 10 kilomètres d'allées en contrebas de la citadelle, les petites boutiques du vieux marché s'alignent suivant leur spécialité dans un désordre très organisé.
Le marché d'Alep (souk en arabe, bazar en persan) est un bel exemple de l'organisation des anciens quartiers commerciaux dans les villes arabes. Les boutiques, minuscules, se ferment par un volet de bois qui sert de comptoir. Elles s'alignent le long de ruelles très étroites qui ne permettent souvent que le passage d'ânes ou de petites charrettes qui se faufilent dans cet univers de couleurs et de saveurs.

La Grande Mosquée
Au cœur de la vieille ville, elle a été voulue par le calife omeyyade Souleiman au VIIIe s. mais la majeure partie de la construction date des Mamelouks, au XVe s. Son minaret carré de 45 mètres de haut est un des chefs-d'oeuvre de l'art seldjoukide.
Quatre ans plus tard, le 7 décembre 2016, la ville est reprise par les troupes du dictateur Assad après avoir été réduite en poussières par l'aviation russe. Entretemps, c'est un patrimoine inestimable qui a disparu...

240 av. J.-C. à 1962 La difficile gestation de la nation algérienne
Le territoire de l'actuelle Algérie entre dans l'Histoire avec Massinissa, chef des tribus numides tiraillé entre Carthage et Rome.

L'Algérie des origines à l'occupation romaine
L'Algérie entre dans l'Histoire avec Massinissa et son petit-fils Jugurtha, qui commandent les tribus numides établies à l'est de Constantine, à cheval sur l'Algérie et la Tunisie actuelles.

Antiquités algériennes
La vie des deux héros, racontée par l'historien romain Salluste dans Les guerres numides, ressemble en tous points à une chanson de geste.

- Les amours contrariés de Massinissa et Sophonisbe :
Massinissa est élevé à Carthage, prospère colonie phénicienne implantée au nord de Tunis. Devenu adulte, il met sa cavalerie au service des Carthaginois et combat avec eux son rival Syphax et les Romains. Puis il change de camp et rejoint le Romain Scipion. Les Carthaginois, qui devaient lui donner en mariage la princesse Sophonisbe, fiancent celle-ci à Syphax.

Qu'à cela ne tienne. Massinissa capture Syphax. Il récupère sa promise et se dispose à l'épouser. Mais voilà que son allié Scipion exige d'exhiber Sophonisbe lors de son prochain triomphe, à Rome. Plutôt que de livrer la malheureuse, Massinissa lui donne du poison la nuit même de ses noces. «Moi, je ne perds que la vie», aurait-elle alors dit.

Pour Massinissa, la vie continue donc. Sa cavalerie, alliée aux légions romaines, défait les Carthaginois sous les murs de Zama, sa capitale, en 202 avant JC. La lune de miel entre Rome et le royaume numide va durer jusqu'à l'avènement de Jugurtha, petit-fils de Massinissa et neveu de son successeur Micipsa.

- Jugurtha, le dernier résistant :
Brutal et cynique, Jugurtha massacre les deux fils de Micipsa et réunit la Numidie sous son autorité. Il s'en prend aussi aux marchands romains. Sommé de se justifier, il tente pendant un temps d'éteindre la colère de Rome en stipendiant sénateurs et consuls. «Ville à vendre», s'écrie-t-il en quittant Rome, «il ne te manque qu'un acheteur».

Rome envoie une première armée à la poursuite de Jugurtha mais elle est battue et contrainte de passer sous le joug. Le consul Metellus et son adjoint Marius partent à leur tour combattre les Numides. Après l'éviction de Metellus, Marius prend la tête des opérations avec le titre de consul.

Jugurtha résiste à Marius et aux Romains en pratiquant la guérilla. Mais le questeur de Marius, Sylla, soudoie le beau-père de Jugurtha, Bocchus, qui règne sur la Maurétanie, à savoir l'Algérie occidentale et le Maroc actuel. Le roi des Maures attire son gendre dans un guet-apens et le livre en 105 avant JC aux Romains.
C'est la fin des guerres numides.

Bocchus devient le nouvel ami des Romains cependant que Jugurtha est exhibé au triomphe de Marius puis étranglé dans la prison du Tullianum, comme plus tard un autre héros national... le Gaulois Vercingétorix. Les Tunisiens d'aujourd'hui voient dans Jugurtha le premier symbole de la résistance nationale à l'oppression. Habib

Bourguiba, fondateur de la Tunisie moderne, se présentait volontiers comme son héritier.

Intégré à l'empire romain, il en devient une province prospère. Dans les premiers siècles du christianisme, il s'honore de quelques grands esprits dont le plus célèbre est saint Augustin.

Les Vandales (barbares venus d'outre-Rhin) et les Byzantins ne font qu'y passer. Les Arabes musulmans s'en emparent enfin au prix de quelques difficultés.
680 à 1546

L'Algérie de la conquête arabe à la conquête turque
Après quelques siècles de paix relative sous l'autorité de Rome, le littoral algérien passe sous l'autorité de Byzance, héritière de Rome. Mais voilà que font irruption en 680 les armées de l'islam sous la conduite du célèbre Oqba, compagnon du Prophète.
Pénétration musulmane

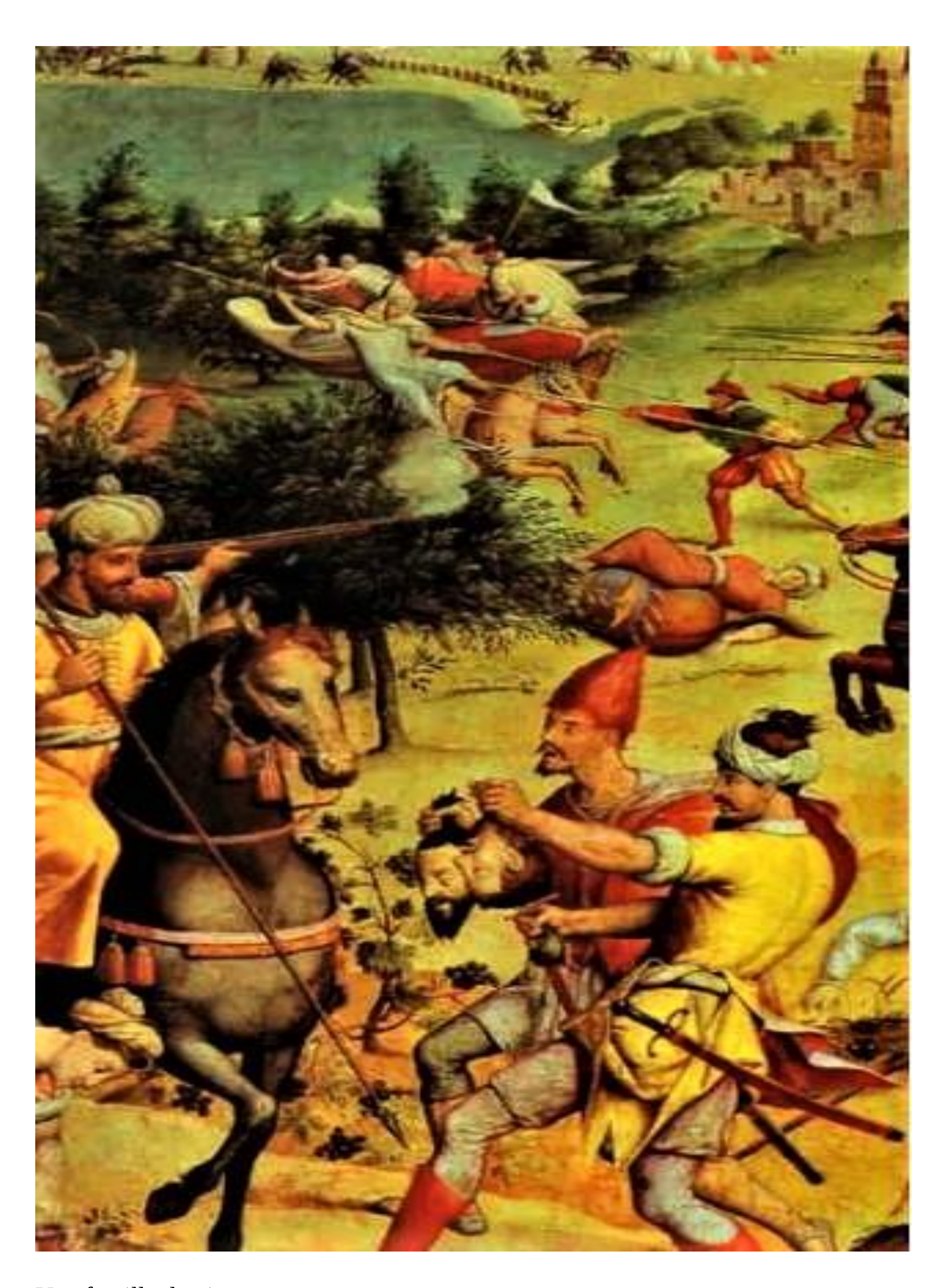
La conquête arabe, à partir de la base de Kairouan, en Tunisie centrale, se révèle ardue du fait de la résistance opiniâtre des Amazigh). Ceux-ci perpétuent le souvenir d'une héroïne, la Kahina, qui combattit avec succès les troupes du général Oqba. D'après les récits tardifs du grand historien musulman Ibn Khaldoun, la Kahina, de son vrai nom Dehia, était une Berbère des Aurès d'origine juive (son surnom aurait la même racine que l'hébreu Cohen). Nombreux en effet étaient en Afrique du nord les Berbères convertis au judaïsme depuis le début de notre ère.

Par réaction contre les exactions des gouverneurs arabes, les autochtones se rallient au kharidjisme, une secte musulmane qui évoque le protestantisme chrétien par son puritanisme et son rejet de la hiérarchie.

L'Afrique du nord est brièvement unifiée au XIe siècle par les Almohades venus du Maroc qui s'emparent du royaume berbère de Bougie et écrasent les Arabes de la tribu des Banu Hilal, venus d'Égypte un siècle plus tôt. La décomposition rapide de l'empire almohade entraîne à nouveau le fractionnement de l'actuelle Algérie en royaumes rivaux (Tlemcen, Bougie...).

Les Espagnols en profitent au début du XVIe siècle pour prendre pied dans les ports : Mers el-Kébir, Oran, Bougie, Le Penon (en face d'Alger). Menacé, le roi d'Alger appelle à son secours des corsaires, les frères Barberousse.

21 mai 1529 Barberousse et les Turcs s'emparent d'Alger
Le 21 mai 1529, les janissaires turcs de Barberousse s'emparent de la puissante forteresse espagnole qui se dresse face à Alger, le Peñon. Le pirate fait exécuter le gouverneur de la forteresse. Il devient le maître tout-puissant de la ville d'Alger et de ses environs immédiats. Lui-même et ses successeurs vont dès lors écumer la Méditerranée jusqu'à la veille du débarquement français en Algérie.



Une famille de pirates
Les Barberousse sont au début quatre frères, nés d'un Albanais converti à l'islam. Leur nom vient de la barbe rousse que porte l'aîné, Aroudj (ou Arudj).
Corsaires dès leur plus jeune âge, ils reçoivent du sultan Sélim 1er, qui règne à Istamboul, la mission de combattre et soumettre les Maures d'Afrique du Nord. À la tête de 2 000 janissaires (mercenaires turcs), ils s'acquittent de leur mission avec une brutalité remarquée en s'emparant d'abord de Tunis.

Dans le même temps, les Espagnols, qui ont abattu le dernier royaume musulman de la péninsule hispanique, commencent à manifester des envies de conquête sur le littoral nord-africain.

En 1512, le roi berbère de Bougie appelle à l'aide les frères Barberousse. Il veut récupérer la ville dont l'ont chassé les Espagnols. Quatre ans plus tard, c'est au tour du roi d'Alger d'appeler à l'aide les frères Barberousse. Il s'inquiète à juste titre de la menace que représente la forteresse espagnole du Peñon.

Peu au fait des lois de l'hospitalité, Aroudj exécute le roi d'Alger dans son bain et pourchasse ses fidèles. Ses janissaires tuent et violent à qui mieux mieux. Les corps des notables sont pendus aux remparts. Aroudj poursuit ses adversaires jusqu'à Tlemcen. Mais le roi berbère de cette ville est allié au gouverneur espagnol d'Oran qui surgit avec ses troupes, chasse Aroudj de Tlemcen et finit par le tuer.

Des quatre frères Barberousse ne survit plus que Kheir ed-Din. Celui-ci prend aussitôt la relève de son aîné. Il inflige une sévère défaite aux troupes de l'empereur Charles Quint sous les murs d'Alger et peut dès lors attaquer le Peñon d'Alger.

En 1516, ces musulmans d'origine albanaise s'installent à Alger. Ils évincent le roi et, quatre ans plus tard, instituent la Régence et se placent sous la protection virtuelle du sultan d'Istamboul. Ils s'allient à l'occasion avec François 1er pour combattre l'empereur Charles Quint et favoriser les desseins du roi de France en Italie.

Alger, après la disparition en 1546 du dernier des frères Barberousse, reste sous la domination des corsaires, qu'ils soient musulmans ou renégats (chrétiens convertis à l'islam). Les Occidentaux prennent très vite l'habitude de les appeler Barbaresques bien qu'ils ne soient pas de souche locale.

Le dey, qui représente le sultan à Alger, est assisté de janissaires de diverses origines. Les enfants de ces janissaires et des femmes berbères ou arabes donnent naissance à la communauté des Kouloughis, près de Tlemcen...

Au Moyen Âge se multiplient de petits royaumes arabo-berbères, farouchement attachés à leur indépendance. Ils déclinent à partir du XVe siècle et disparaissent sous les coups portés par les Turcs, les Barbaresques, les Espagnols ou encore les Marocains.

Jusqu'à la conquête française, seule est reconnue par les chancelleries la Régence d'Alger, inféodée au sultan d'Istamboul.

Naissance d'un État

Un corps expéditionnaire français investit Alger en1830 pour des raisons de politique intérieure, le roi Charles X cherchant à redorer son blason. Les Français s'en tiennent d'abord à l'occupation du littoral. Mais, en 1839, une révolte suscitée par Abd el-Kader les entraîne malgré eux dans la conquête de l'arrière-pays. S'ensuit une guerre brutale et longue.



La guerre d'indépendance
Occupée par la France en 1830, l'Algérie devient en 1954 le théâtre de la plus douloureuse guerre de décolonisation qu'ait connue la France et même l'ensemble des pays européens. C'est le résultat des maladresses gouvernementales, de l'égoïsme obtus des colons européens et des brutalités sans scrupules des indépendantistes musulmans.

Une « guerre sans nom »
Encouragés par la défaite française en Indochine, les indépendantistes algériens lancent une trentaine d'attentats plus ou moins désordonnés le 1er novembre 1954. C'est la « Toussaint rouge » : récoltes incendiées, gendarmerie bombardée... On compte sept victimes, toutes musulmanes sauf un instituteur venu de métropole. Peu après est créé au Caire le Front de Libération Nationale (FLN), par Ahmed Ben Bella, un indépendantiste en rupture avec le MTLD de Messali Hadj, qu'il juge trop modéré. Le FLN et les messalistes, rassemblés au sein du MNA (Mouvement National Algérien), vont dès lors se livrer un combat meurtrier qui se soldera par le triomphe du FLN.

Sur le moment, la « Toussaint rouge » passe inaperçue dans l'opinion française. Le 25 janvier 1955, le président du Conseil Pierre Mendès France nomme au gouvernement général de l'Algérie l'ethnologue Jacques Soustelle (44 ans), homme de gauche, pacifiste, résistant et gaulliste de la première heure. Il se rallie à la thèse radicale de l'intégration et prône l'octroi de la nationalité française pleine et entière à tous les habitants.

Mais les « fellagha » (coupeurs de route) du FLN multiplient les meurtres de notables musulmans favorables à la présence française. N'arrivant pas à retourner la population musulmane en leur faveur, ils changent de tactique et s'en prennent aux Européens. Ce sont les massacres de Philippeville (20 août 1955), véritable tournant de la guerre. Dès le 23 août 1955, le gouvernement décide le rappel du demi-contingent libéré en avril et le maintien sous les drapeaux du premier contingent de 1954.

L'année suivante, le socialiste Guy Mollet accède à la présidence du Conseil. Il annonce des réformes de structure et rappelle Jacques Soustelle. Mais quand lui-même se rend à Alger, le 6 février 1956, il est conspué par la population. C'est la « journée des tomates ». Guy Mollet revient à une politique de répression.

Les musulmans basculent dans le camp de la rébellion

En avril et mai, l'extension de la rébellion le conduit à rappeler partiellement les classes 1951 à 1954. Les effectifs engagés passent de 200 000 en début d'année à 400 000 en juillet dont une moitié de musulmans algériens (harkis, tirailleurs...). Mais la répression brutale fait basculer dans le camp de la rébellion de plus en plus de musulmans.

Les maquisards, qui étaient à peine un demi-millier à la « Toussaint rouge » sont désormais plus de quinze mille. Le FLN décide de s'en prendre aux villes mêmes, où vivent la plupart des pieds-noirs. Quelques dizaines d'Européens trouvent la mort dans les embuscades, ce qui ouvre le cycle des représailles aveugles.



Le 10 août 1956, un groupe de pieds-noirs, parmi lesquels un policier, déposent une bombe dans la Casbah d'Alger. On compte 70 morts de tous âges.

L'attentat du Milk Bar (Alger, 30 septembre 1956)
La réplique ne se fait pas attendre. Le 30 septembre 1956, deux bombes déposées par des jeunes femmes musulmanes explosent à Alger, l'une au Milk Bar de la place Bugeaud, l'autre à la Cafétéria, rue Michelet. Désespérant d'en finir avec les attentats aveugles, le gouvernement confie le 7 janvier 1957 au général Jacques Massu les pleins pouvoirs de police sur le Grand Alger (800 000 habitants dont une moitié de musulmans).

Début de la bataille d'Alger
Le général et ses 6 000 parachutistes ont mission de mettre fin au terrorisme dans l'agglomération.

Le terrorisme à l'oeuvre
Deux ans plus tôt, le 20 août 1955, les indépendantistes algériens ont déclenché une insurrection sanglante à Philippeville, et entraîné une brutale répression du gouvernement français.

Arrestation de suspects à Alger en 1957
Le 30 septembre 1956, les spectaculaires attentats du Milk Bar et de la Cafétéria font l'effet d'un coup de tonnerre. La guerre ne se confine plus dans les zones frontalières et les montagnes. Elle frappe désormais le coeur d'Alger ! Revigoré par l'impact médiatique de ces attentats, le FLN, qui dispose sur place d'environ 5 000 militants, n'hésite plus à s'en prendre à la population de la ville. Il fait appel à des femmes de type européen pour convoyer les armes, transmettre les messages et même poser les bombes.

Pour rassurer une opinion tétanisée par ces attentats qui tuent et mutilent au hasard, le préfet d'Alger et le gouvernement du socialiste Guy Mollet s'en remettent en désespoir de cause au général Massu.

La torture contre la terreur
Dès le 7 janvier 1957, les parachutistes traquent les terroristes dans toute l'agglomération et pratiquent la torture pour faire parler les personnes suspectes d'avoir caché des bombes.
La presse ne tarit pas de témoignages qui dénoncent la banalisation de procédés indignes : tortures (torture à l'électricité ou « gégène », pendaison par les membres, baignoire...), exécutions sommaires de suspects, jugements expéditifs par les tribunaux militaires, centres de détention clandestins etc.

Une commission d'enquête rend un rapport accablant le 21 juillet 1957. Le quotidien Le Monde le publie, ce qui lui vaut d'être saisi.

Les responsables politiques et la majorité des citoyens, tant à droite qu'à gauche, sont donc très bien informés de ce qui se passe en Algérie. Mais ils préfèrent se taire devant les excès des militaires. Il est vrai que de nombreuses bombes sont découvertes à temps grâce aux informations recueillies sous la torture.

Le FLN tente d'organiser une grève générale à partir du 28 janvier 1957, ouverture de la 11e session des Nations Unies à New York, mais les parachutistes ouvrent de force les rideaux de fer des commerçants et brisent la grève.

Après l'attentat de la Corniche, qui tue plusieurs jeunes gens le 9 juin 1957, le colonel Yves Godard prend le relais du colonel Marcel Bigeard. Il privilégie désormais l'infiltration des réseaux plutôt que la torture. C'est ainsi que le 24 septembre 1957, ses parachutistes mettent la main sur Yacef Saadi (28 ans), principal organisateur des attentats à Alger. Ses aveux permettent de démanteler les réseaux.

Amère victoire
Neuf mois après avoir obtenu les pleins pouvoirs, le général Massu peut se flatter d'avoir gagné la « bataille d'Alger », mais au prix de 3 024 disparitions de suspects. Le FLN est exsangue et guère plus en état de poursuivre ses opérations terroristes. Il se déchire qui plus est dans des querelles internes, à coup de liquidations et d'assassinats. Il s'en prend aussi à son rival, le MNA.

Pour les successeurs de Guy Mollet à la tête du gouvernement, le moment paraît favorable à une négociation avec les modérés du camp ennemi. C'est alors que les Français d'Algérie et certains officiers vont faire appel au général de Gaulle dans l'espoir de prévenir le lâchage de l'Algérie.
Multipliant les arrestations, pratiquant les exécutions sommaires et les tortures, les parachutistes peuvent se flatter au bout de neuf mois d'avoir gagné la « bataille d'Alger ». Mais ce faisant, ils n'ont en rien gagné la guerre d'Algérie.

Lassitude de l'opinion publique métropolitaine
Le 12 décembre 1958, le général Maurice Challe succède à Raoul Salan à la tête des forces stationnées en Algérie. Il arrive à annihiler presque complètement la capacité de nuisance des indépendantistes, à Alger comme dans le djebel (la montagne). Mais les chefs du FLN réfugiés à l'étranger n'en poursuivent pas moins leurs actions. Dans le camp d'en face, l'opinion publique métropolitaine se lasse de la guerre. Le gouvernement est intimement convaincu de l'impossibilité de garder au sein de la République un territoire aussi atypique que l'Algérie. Il juge le moment venu de négocier avec les indépendantistes « modérés ».

Les « pieds-noirs » d'Alger s'en inquiètent et leur révolte, le 13 mai 1958, amène au pouvoir le général de Gaulle. Celui-ci promet d'une manière évanescente de leur donner satisfaction.

Désespérant de trouver des interlocuteurs modérés au sein du FLN, le général de Gaulle propose la « paix des Braves » le 23 octobre 1958 avant de consentir à l'autodétermination le 16 septembre 1959 sans avoir obtenu entretemps une quelconque concession. Ce double jeu suscite d'ultimes sursauts de violence dans les deux camps, chez les indépendantistes comme chez les partisans de l'« Algérie française ».

Le 8 janvier 1961 se tient le référendum sur l'autodétermination. À cette occasion, 75% des Français approuvent la politique du général de Gaulle. Désireux de forcer son avantage, le FLN organise à Paris une manifestation nocturne qui tourne au drame le 17 octobre 1961.

Le cessez-le-feu, officialisé le 19 mars 1962, est suivi une semaine plus tard d'une manifestation désespérée et sanglante des Algérois. Le jour même de l'indépendance, le 5 juillet 1962, la population européenne d'Oran est sauvagement massacrée. Les musulmans loyalistes (« harkis ») qui ont été empêchés de s'enfuir par les autorités françaises sont eux-mêmes victimes de cruelles représailles.
On évalue à 1600 le nombre d'Européen(ne)s enlevés après les accords de cessez-le-feu et à plus de 50 000 le nombre de harkis massacrés. L'immense majorité du million d'Européens établis en Algérie choisit l'exil en métropole (« la valise ou le cercueil »), mettant fin à 130 ans d'Histoire.

L'autre Algérie
Naissance du peuple « pieds-noirs »
Étrange et dramatique destin que celui du peuplement européen de l'Algérie sous domination française entre 1830 et 1962. Un peuplement par vagues ayant concerné des centaines de milliers de personnes originaires de France métropolitaine, d'Espagne, d'Italie, de Malte et des Baléares dans leur grand majorité mais provenant aussi d'horizons plus éloignés.

Un peuple méditerranéen métissé qui sera sur le tard appelé « pieds-noirs » et dont ne reste pas même une communauté résiduelle dans l'Algérie d'aujourd'hui. Une population disparue dans un décor qui lui a souvent survécu, à l'état plus ou moins ruiné dans les campagnes ou maintenant plus ou moins délabré dans les villes. Sans oublier la pathétique présence de cimetières à l'abandon, disloqués, éventrés, rejoignant un néant définitif sauf en quelques sites.

La disparition d'un peuple de sa terre d'origine, sa transportation, son exil ou sa destruction font partie des tragiques récurrences de l'Histoire. Le « rapatriement » des Européens d'Algérie appartient à cette liste. Il n'a pas été le plus sanglant mais certainement l'un des plus complets et définitifs de ceux survenus après la Seconde Guerre mondiale. Encore faut-il comprendre les raisons qui l'ont rendu si radical.

« Par le glaive et la charrue »
Aux lendemains de la prise d'Alger faite sous le drapeau blanc de Charles X, le gouvernement du roi Louis-Philippe, qui vient d'y installer le drapeau tricolore, est hésitant sur le devenir de la conquête. Les économistes libéraux y voient un gouffre financier mais les « colonistes », les Chambres de commerce de Lyon et de Marseille, les chefs militaires (dont le maréchal Soult, ministre de la Guerre), qui avaient connu les gloires de l'Empire, et maints organes de presse n'ont nulle envie comme l'écrit le littérateur Arthur Ponroy de rendre « aux barbares et aux corsaires tout un coté du lac français ».

Pendant des années, il n'y a pas de projet politique précis sur ce qui, avant d'être dénommé « Algérie » en 1837, est alors nommé « possessions françaises dans le nord de l'Afrique ». Alexis de Tocqueville imagine d'y voir des Français s'installer pacifiquement aux côtés des Arabes et établir « avec eux un lien durable et à former enfin des deux races un seul peuple ». Il croit que cette union sera facilitée par un déclin de la foi musulmane favorisé par l'évolution économique à venir. Pour l'heure, en ces premiers temps de la présence française, ce sont surtout des négociants, des

cabaretiers et des civils habitués à suivre les armées en campagne qui gagnent Alger et Oran.

En février 1841, le général Bugeaud nommé gouverneur général proclame son soutien aux « colonisateurs » auxquels il promet ses « conseils d'agronome » et ses « secours militaires » car « il faut que les Arabes soient soumis, que le drapeau de la France, soit seul debout sur cette terre d'Afrique » et que « partout où il y a des bonnes eaux et des terres fertiles, c'est là qu'il faut placer les colons, sans s'informer à qui appartiennent les terres, il faut le leur distribuer en toute propriété ».
En attendant les colons civils, Bugeaud, féru d'histoire romaine comme nombre de ses officiers, rêve de la devise Ense et aratro (« Par le glaive et la charrue »). En 1837, il avait déjà créé dans la région d'Oran une colonie de 55 hectares à base de concessions accordées à des militaires. En fait, ces derniers les avaient affermées à des jardiniers essentiellement espagnols. Pour l'officier et historien Corneille Trumelet qui sert en Algérie de 1851 à 1875, ces soldats étaient plus adeptes de cours « d'absinthologie appliquée » que de traités d'agriculture.

Pendant toute la monarchie de Juillet, l'arrivée de nouveaux migrants est encouragée par une politique d'expropriations pour cause d'utilité publique suivie de concessions de terres. Fin 1845, la population européenne est estimée à près de 100 000 habitants dont on déplore que la provenance ne soit pas exclusivement française mais venant « indistinctement de tous les pays riverains de la Méditerranée ».

On s'inquiète aussi de faire venir des femmes nécessaires à « la constitution de la famille et de la moralisation des individus » comme le précise un rapport du ministère de la Guerre. Mais pour conquérir les terres nécessaires à la venue d'agriculteurs, il faut achever la conquête. Et l'on sait combien elle s'est faite violente vers l'Est avec la prise de Constantine en 1838, vers l'Ouest face à Abd el Khader, jusqu'en 1847, au sud avec la prise des oasis de Bou Saâda, Laghouat et Touggourt au milieu du siècle sans oublier la conquête de la Kabylie plus ou moins achevée en 1858.

Partout, il s'agit de conquérir par la force et d'inspirer la terreur. Comme l'écrit le lieutenant-colonel de Montagnac, il s'agit « d'anéantir tout ce qui ne rampera pas à nos pieds comme des chiens ». Une œuvre à laquelle il s'emploie avec ferveur comme il le mentionne dans une lettre à sa sœur du 2 mai 1843 : « Nous battons la campagne, nous tuons, nous brûlons, nous coupons, nous taillons, pour le mieux dans le meilleur des mondes. »

En 1871, tournant le dos au rêve de Napoléon III de créer un « royaume arabe » sous protectorat français, la IIIe République transforme l'Algérie en colonie de peuplement. Après l'invasion de la France par la Wehrmacht en 1940 puis l'occupation de l'Algérie par les Alliés anglo-saxons, quelques poignées de militants algériens se prennent à rêver d'indépendance.

Le massacre de Sétif (8 mai 1945) et la « Toussaint rouge » (1er novembre 1954) inaugurent une guerre d'indépendance impitoyable, marquée par des cruautés insignes dans tous les camps.

L'Algérie devient enfin indépendante le 3 juillet 1962. Dans le même temps, les protectorats voisins du Maroc et de la Tunisie auront recouvré leur indépendance aussi aisément qu'ils l'avaient perdue, par un accord d'État à État.


Les rapatriés d'Algérie débarquent à Marseille en 1962 / MIDI LIBRE - ARCHIVE

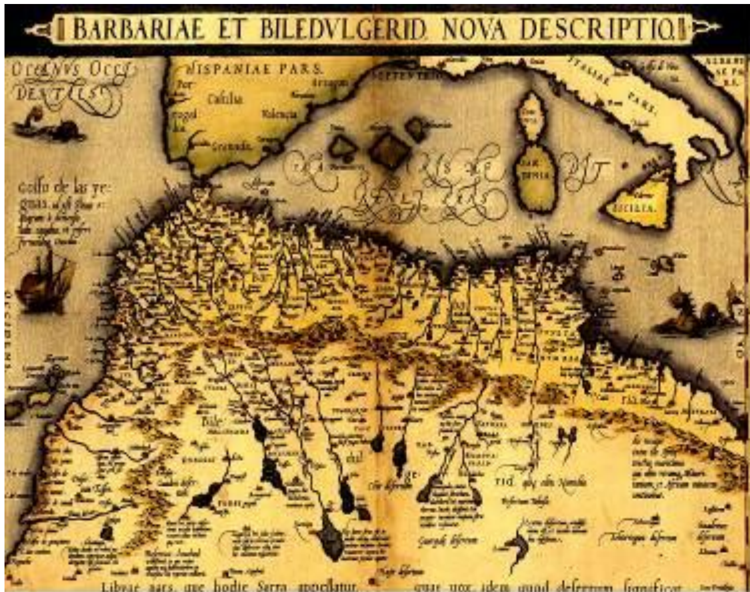
Enfance douloureuse
La lente descente aux enfers de l'Algérie « socialiste » des années 1970 et la guerre civile des années 1990 témoignent de la difficulté de la nation algérienne à trouver son identité, entre la modernité occidentale et le repli islamiste.

Avec le retour d'une relative stabilité politique, l'apaisement des relations avec la France, illustré par la légitimation officielle de la langue française en 2004, et l'occidentalisation des moeurs, dont témoigne un indice de fécondité proche de celui des Européennes, l'Algérie semble en ce début du XXIe siècle bien engagée dans la voie de la paix.

La Kabylie
La Kabylie, principale région berbérophone d'Algérie, occupe une place très particulière dans l'ensemble du monde berbère contemporain ; cette situation justifie une attention particulière. Le poids démographique de la Kabylie, son rôle dans l'histoire récente de l'Algérie, l'importance et le dynamisme de ses élites de tous types, son rôle décisif dans l'émergence de la conscience et de la revendication berbères contemporaines en font, à tous égards, une région phare du monde berbère. Les évolutions actuelles et à venir de la Kabylie seront sans aucun doute déterminantes pour l'avenir et la survie même de l'identité berbère, bien au-delà des frontières de l'Algérie.

Dérivé de l’arabe « Qabail » qui signifie « tribu », le terme « Kabyle » est créé par les colons français pour désigner les populations des régions montagneuses d’Algérie. Au milieu du XIXe siècle, les Français venus prendre possession de l’Algérie éprouvent en effet le besoin d’identifier les différentes populations des régions algériennes. Ils empruntent alors à la langue arabe le terme « Kabyle » pour désigner ces peuples montagnards possédant des noms différents selon les tribus auxquelles ils appartiennent.

Le terme « Kabyle » pouvait ainsi désigner à l’époque les habitants des Aurès (montagnes du nord-est de l’Algérie) autant que les Algériens des massifs montagneux de l’Ouest. Au fil de l’histoire, ce mot a fini par se limiter aux peuples berbérophones de Kabylie, petite région du nord de l’Algérie. De nos jours, les Kabyles représentent un groupe géographique et ethnique à part entière, et regroupent l’ensemble des populations parlant la langue kabyle. Les Kabyles sont aujourd’hui répandus au-delà de la Kabylie, notamment à Alger, à Oran, à Constantine, mais aussi en France parmi la diaspora algérienne.



Au 3eme millénaire, la Berbèrie s'étendait de la mer rouge à l'atlantique, jusqu'aux îles Canaries, et de la méditerranée aux confins camerounais. Au tertiaire, des préhominiens d'Ain- Hanech (près de Sétif) à l'homme du néolithique de columnata (20Km au Nord du Tiaret), deux millions d'années ont passé. Une langue dont l'existence est la plus anciennement attestée dans l'Afrique du nord était parlée de l'égypte à l'atlantique et n'a disparu aux Canaries qu'au XVe Siècle, après la conquête espagnole. On peut faire remonter l'histoire des Berbères à plus de 4000 ans AV-JC à une époque ou l'histoire d'Égypte enregistre des combats entre libyens et égyptiens. En 1227 AV-JC, les Égyptiens doivent repousser des " peuples " venus de l'ouest, les Libou (d'ou Libye), très vraisemblablement originaire de l'Atlas. La Berbèrie est une terre d'attraction de tous les peuples occidentaux et orientaux. Terre de légende, elle inspire les grandes tragédies Gréco-romaines: Athéna-atlas,... L'Afrique du Nord fut intégrée à l'Orient par sa conversion à l'islam après avoir fortement défendu son individualisme. L'islamisation, commencée dès la fin du VIIe siècle, ne devint définitive qu'au XIIe siècle après le triomphe des Almohades qui fondèrent l'un des grands empires berbères. Mais si la prise de Carthage en 698 rattachait la Berbérie à l'Orient, il fallut de longs siècles pour que l'héritage de Rome et la christianisation disparaissent. D'autre part, les résistances mêmes aux groupes arabes et bédouins, l'émergence d'empires berbères et l'épanouissement puis la disparition du monde andalou devaient donner à l'islam maghrébin des nuances particulières. Lorsqu'au XVe siècle, les chrétiens prennent pied en terre d'Afrique, si le Maroc, en réaction s'adonne à la ferveur religieuse populaire et se replie de plus en plus sur lui-même, sans plus de liaison avec l'Orient musulman qu'avec l'Occident chrétien, les autres régions du Maghreb s'allient avec les Turcs. Cette occupation turque elle-même n'aura pas de répercussions identiques en Tunisie et en Algérie. Ainsi, lorsque les Français débarquent à Alger en 1830, trois ensembles sont depuis longtemps différenciés, et la colonisation militaire s'exerçant en Algérie, n'aura pas des conséquences semblables.

Il n'empêche que les représentants algériens éprouvent toujours le plus grand mal à aborder leur Histoire avec sérénité. Être algérien ne signifie pas forcément être arabe, puisque les Kabyles sont berbères. Ce dernier terme désigne un vieux peuple autochtone d’Afrique du Nord dont la présence est attestée au moins depuis Hérodote. Il a la singularité de posséder une langue, le tamazight, transmise oralement, et qui survit depuis plus de deux mille ans. Les Berbères sont dispersés sur le territoire de plusieurs pays : Maroc, Algérie, Tunisie, Libye, Égypte, Mali, Burkina Faso, Niger. En Algérie, pays qui compte 25 à 30 % de berbérophones, malgré la politique d’arabisation tous azimuts menée depuis l’indépendance, il subsiste des îlots berbérophones importants dans des groupes comme les Kabyles, bien sûr, mais aussi les Touaregs, les Chaouias des Aurès, les Mozabites du Mzab, les Chenouis du mont Chenoua, etc. Ainsi donc, les Berbères ne sont pas tous kabyles. Mais, dans un pays où l’appartenance au monde arabe constitue, aujourd’hui encore, un dogme politique, la Kabylie a toujours été à l’avant-garde des revendications berbères, notamment

celles qui demandent la reconnaissance du fait que l'identité algérienne ne saurait se réduire à sa composante arabe. En Algérie, le berbère est « langue nationale » depuis 2002 et « langue officielle » depuis 2016, mais son statut reste un cran au-dessous de celui de l'arabe, qui garde sa prééminence en étant « langue nationale et officielle de l'État ».

Au moment où les intérêts de l'Algérie éveillent de hautes occupations, il y a une opportunité sérieuse à parler Djurdjura, car c'est le Djurdjura qui conserve l'essence pure de la nationalité kabyle autochthone à laquelle tiennent de près ou de loin les deux tiers des indigènes algériens; c'est le peuple Djurdjura qui garde intacts le caractère, les coutumes de la race - caractère et coutumes qui offrent avec les nôtres de frappantes analogies.

Voilà bien des raisons pour rappeler que le Tell algérien présente un massif considérable, peuplé d'une race compacte, vaillante, travailleuse, entièrement différente des Arabes.

Les Turcs ont directement précédé la domination française en Algérie; mais à considérer le prestige de la puissance, l'étendue de l'occupation, la grandeur des moyens militaires, c'est Rome que l'on regarde vraiment comme l'aînée de la France sur le sol d'Afrique.

Qualifiés d'espaces « refuges » pour les populations berbérophones et d'espaces de « résistance » aux agressions externes, les Kabylies sont effectivement des « balcons » dominant la Méditerranée, la Mitidja, les Hauts-Plateaux ainsi que les profondes vallées intérieures ou littorales, véritable couloir de pénétration des envahisseurs.
Les Kabyles ne tournent pas volontairement le dos à la mer ; ce sont les Ottomans, puis les Français qui leur ont interdit le littoral, l'accès à la Méditerranée, aux métiers de la pêche et du commerce extérieur, devenus des activités exclusivement coloniales.

La Kabylie : géographie physique. Principaux centres urbains.

Époques turque, arabe, byzantine, vandale et romaine, voilà ce qu'on peut appeler avant les temps actuels les époques historiques de l'Algérie. Les Kabyles de notre Djurdjura, on les reconnaît aisément.

La répression politique qui frappe régulièrement la Kabylie, principale région berbérophone d'Algérie, est en lien avec l'héritage nationaliste du pays, porteur, dès ses origines, d'un projet autoritaire et unanimiste.

De la crise dite « berbériste » de 1949 à nos jours, la question kabyle est au cœur de l'histoire contemporaine. L'Algérie indépendante, née dans le feu d'une guerre de libération à laquelle la contribution de la Kabylie a été fondamentale, ne peut être assimilée à un « État arabe » opprimant sa « minorité kabyle » (les Kabyles sont les Berbères ou Amazighs, dits « hommes libres », les plus anciens habitants de l'Afrique du Nord, un peuple et une ethnie à part entière).

Depuis le 19e siècle, ils constituent le plus grand groupe berbérophone d'Afrique du Nord. Les Kabyles vivent dans les montagnes du Djurdjura, ainsi que sur la côte de ces régions), qui aurait évolué politiquement en complète autarcie par rapport à d'autres régions qui posent des questions de pluralité dans un pays en proie au totalitarisme.

Un an après l'indépendance de l'Algérie, le Front des Forces Socialistes (FFS), parti politique d'opposition, est né comme un cri de révolte contre le régime autoritaire arabo-islamiste. C'est le premier parti politique ayant une base militante et une profondeur sociologique, essentiellement des anciens combattants de l'indépendance algérienne désabusés par les arabo-islamiste qui ont envoyé l'armée de ce pays en Kabylie le premier jour d'octobre 1963.

Après l'attaque du Maroc dans la région de Tindouf (Algérie). Une fois de plus, les Kabyles menés par le FFS se mobilisent et envoient des militants armés à l'ouest pour soutenir un régime autoritaire afin de mieux défendre le pays. Malgré cela, ce régime ne change pas ses pratiques autoritaires envers les Kabyles, où des figures majeures du mouvement kabyle sont assassinées pour leurs positions démocratiques, à tel point que le FFS décide de retourner au maquis après un mini-congrès. Le régime arabo-musulman réagit. La répression est terrible, plus de 400 personnes sont tuées et près de 3000 arrêtées du côté kabyle. Des centaines des militants et sympathisants sont torturés dans les commissariats.

Pour ce régime, la Kabylie n'est qu'un condensé politique, économique, social, culturel et précaire de la crise algérienne, très complexe, devenue une région oubliée d'un pays qui a sombré dans le chaos et a été victime d'une arabisation forcée et d'une répression sanglante depuis avril 1980, s'est retrouvée isolée dans sa lutte alors qu'elle est, depuis toujours, une terre de sagesse, de discernement et de lucidité, qu'elle a encore un sens aigu de la politique et de la liberté. Une politique citoyenne dans une région à l'avant-garde des luttes démocratiques. Bien sûr, au fil du temps, il y a eu des traîtres, des lâches et des pyromanes dans la région.

Malheureusement, la situation en Kabylie se dégrade d'année en année. Toujours qualifiée de régionaliste, séparatiste, voire raciste par le régime algérien qui se veut arabe. La Kabylie se bat de toutes ses forces pour s'opposer à l'assimilation arabe et à l'idéologie arabo-musulmane.

Aujourd'hui encore, mais de manière beaucoup plus évidente, avec la montée des revendications de l'existence d'une nation kabyle qu'il faudrait restaurer, les tensions

sont beaucoup plus exacerbées et mettent en évidence la véritable nature du conflit entre la Kabylie et l'État algérien inféodé au Moyen-Orient, autrement dit, c'est une opposition civilisationnelle de l'État qui se joue en Kabylie.

Pour le régime actuel, les résultats de ses actions en Kabylie, surtout avec son slogan de l'Algérie nouvelle, sont: l'arabisation forcée, l'islamisation de type wahhabite, la répression, les arrestations abusives, l'entrave à tout développement économique, la destruction de son environnement et la marginalisation de l'élite kabyle, sans oublier l'assassinat physique de certains de ses symboles et de son élite.

Une position qui n'a cessé d'évoluer au fil du temps où le régime dictatorial algérien n'a jamais voulu d'une Algérie démocratique plurielle, et tous les espoirs de tout un peuple réduits à néant, sa politique est d'exterminer l'existence même de la nation kabyle, qui ne se bat que pour ces valeurs, c'est-à-dire kabyle, amazighe, démocratique, laïque et égalitaire, c'est-à-dire un ensemble de valeurs incompatibles avec l'idéologie arabo-musulmane.

Ostracisme culturel
Ces pratiques n'ont en fait rien d'inédit en Kabylie. De l'intervention militaire directe contre le Front des forces socialistes de Hocine Aït Ahmed (1963-1965) à la répression sanglante de manifestations pacifiques (2001-2002 : 130 morts et des milliers de blessés), en passant par les innombrables condamnations de militants et de manifestants, et les assassinats ciblés de personnalités, on n'en finirait pas d'égrener les actes de répression violente qu'a subis la région.



Sans oublier l'ostracisme culturel structurel qui fut la règle pendant une trentaine d'années, inscrit officiellement dans les orientations idéologiques, les Constitutions et

les lois qui définissaient le pays comme exclusivement arabe et musulman, le paramètre berbère étant éradiqué.

789 à 1956 Le Maroc : douze siècles de luttes
De tous les États musulmans actuels, le Maroc est l'un des très rares à avoir préservé son indépendance pendant plus d'un millénaire.

Une Histoire agitée
Les Romains, qui ont soumis à leur loi tous les rivages de la Méditerranée, n'ont pas épargné le Maroc, que l'on appelait à l'époque Maurétanie tingitane (autrement dit le pays des Maures de la région de Tanger). Ils ont bâti au pied du massif du Zehroun la cité de Volubilis dont il nous reste de belles ruines.

Dans les montagnes qui couvrent la plus grande partie du pays, les tribus berbères ont résisté aux Romains comme elles résisteront à tous les envahisseurs qui leur ont succédé. D'ailleurs, dès le règne de l'empereur Dioclétien, à la fin du IVe siècle, les Romains ne maintiennent plus qu'une maigre présence sur la côte, autour de Tanger.

Les Arabes qui déferlent au VIIe siècle, peu après la mort de Mahomet, amènent avec eux leur langue et surtout la religion musulmane.

– Les Idrissides (789 - Xe siècle)
Le mausolée d'Idriss 1er à Moulay Idriss
Un prince arabe issu d'Ali et Fatima, la fille de Mahomet, se réfugie dans le Moyen Atlas et les Berbères locaux le portent à leur tête en 789 sous le nom d'Idriss 1er.

Il est assassiné par un agent du calife abbasside mais son fils posthume, Idriss II, arrive à fonder la première dynastie royale du Maroc, avec Fès pour capitale.

Peu avant l'An Mil, les Idrissides disparaissent, victimes des Fatimides, envahisseurs arabes venus d'Égypte, et des Ommeyyades de l'émirat de Cordoue, en Espagne.

Une nouvelle dynastie, proprement berbère, se lève dans les dunes du Sahara, au sein de la tribu des Sanhadja, proches parents des Touaregs.

– Les Almoravides (1069 - 1147)
Ces Almoravides détruisent le royaume africain du Ghana, sur les bords du Niger, en 1058, avant de remonter vers le nord. Ils fondent Marrakech, deuxième ville impériale du Maroc, qui donnera son nom au pays.

Il traverse enfin le détroit de Gibraltar pour secourir les émirs omeyyades, en butte à l'offensive du roi chrétien de Castille Alphonse VI (assisté d'un fameux chevalier, le Cid).

– Les Almohades (1147 - 1248)
Dans le Haut Atlas, un lettré du nom d'Ibn Toumert prêche le retour à une foi en l'unicité de Dieu. Après sa mort, ses disciples, les Almohades (d'un mot arabe qui désignent ceux qui proclament l'unicité de Dieu) partent en guerre contre les Almoravides.

Ils vont régner avec brio sur l'empire marocain pendant un demi-siècle, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes défaits par les chrétiens en 1212 à Las Navas de Tolosa.

– Les Mérinides (1248 - 1548)
Au Maroc proprement dit, le chef berbère Abou Yahia chasse les derniers Almohades et fonde la dynastie des Mérinides. Après quelques belles réalisations dans les domaines artistiques et culturels, les Mérinides manifestent leur faiblesse face à l'expansion des Portugais qui occupent le port de Ceuta, près du détroit de Gibraltar, en 1415, et commencent de grignoter le littoral.

– Les Saâdiens (1548 - 1660)
Au début du XVIe siècle, les Saâdiens, des Berbères venus de la vallée du Draâ, exaspérés par les offensives chrétiennes, se révoltent contre les Mérinides et chassent ceux-ci du pouvoir.

Fondant leur propre dynastie, ils entament une guerre sainte contre les Portugais. C'est ainsi qu'Agadir est reprise en 1541... Dans le même temps, les Saâdiens s'allient aux Espagnols pour faire face à la menace turque !

Le bouquet final a lieu le 4 août 1578, près de Ksar el-Kébir (ou Alcazar Quivir), où s'affrontent Marocains et Portugais. Cette bataille, appelée «bataille des Trois Rois», allait entraîner deux ans plus tard l'annexion du Portugal par l'Espagne !

Ahmed IV el-Mansour porte la dynastie saâdienne à son apogée. Une expédition victorieuse contre l'empire africain du Songhaï, en 1591, va lui permettre d'enrichir sa capitale avec l'or du Soudan.

– Les Alaouites (1660 -)
Les Saâdiens ne tardent pas à être victimes de nouveaux-venus, les Alaouites du Tafilalet, qui tirent leur nom d'une lointaine parenté avec Ali, le gendre du Prophète ! C'est l'héritier de cette dynastie qui dirige aujourd'hui le Maroc.

Le fils du fondateur, Moulay Ismaïl, contemporain de Louis XIV, déplace sa capitale à Meknès, à 60 kilomètres de Fès et non loin de l'antique Volubilis. Il repousse différentes offensives européennes et lutte contre les tribus berbères insoumises des montagnes. On lui doit l'embellissement de sa capitale et en particulier la construction de la fameuse porte monumentale Bab el Mansour.

Il n'y a guère qu'au XXe siècle que le pays a dû se soumettre à une puissance étrangère, la France. Encore ce protectorat n'a-t-il duré qu'un demi-siècle à peine, de 1912 à 1956 (moins longtemps par exemple que l'occupation de la Pologne par les Soviétiques et les Allemands de 1939 à 1989 !).

Parenthèse du protectorat français (1912 - 1956)
À la veille de la Première Guerre mondiale, en 1912, au terme d'un bras de fer entre Berlin et Paris, le pays devient un protectorat français cependant que la région de Tétouan, au nord, et celle d'Ifni, au sud, sont tenues par l'Espagne.
Résident général auprès du sultan, le général Hubert Lyautey modernise hardiment les infrastructures tout en respectant les institutions du sultanat. Mais Lyautey est

désavoué par son gouvernement lorsque survient le soulèvement d'Abd el-Krim. Après son rappel en France, Paris tente par le dahir berbère du 16 mai 1930 de soustraire les tribus berbères à l'autorité du sultan.

La guerre du Rif

Éternels rebelles
Le Rif est une chaîne montagneuse qui borde le littoral méditerranéen du Maroc. Les tribus berbères qui l'habitent ont régulièrement résisté aux tentatives d'invasion des royaumes chrétiens du nord, l'Espagne et le Portugal.

En 1906, la conférence d'Algésiras accorde des droits spéciaux à la France sur le Maroc. C'est l'amorce du protectorat français sur le royaume chérifien. Quant au Rif, son administration est concédée à l'Espagne.

Le général Manuel Fernandez Silvestre tente de le soumettre et recueille quelques premiers succès qui lui valent d'être fêté comme « héros national ».
Mais il doit affronter une rébellion conduite par Mohamed Ben Abdelkrim El-Khattabi (30 ans). Ce jeune chef charismatique a étudié à Fès et fait son droit à Salamanque (Espagne) avant de devenir journaliste et fonctionnaire de l'administration espagnole. Il lève une petite troupe et inflige quelques échecs aux Espagnols.

Le général Silvestre est écrasé à Anoual, le 20 juillet 1921 et se suicide.
Abdelkrim étend son autorité à l'ensemble du Rif. Le 1er février 1922, il proclame même la République confédérée des tribus du Rif et s'en désigne président.
À Madrid, la défaite d'Anoual est à l'origine d'un coup d'État par le général Miguel Primo de Rivera (53 ans).

Hubert Lyautey, résident général de la France auprès du souverain alaouite, pressent le danger que constitue la rébellion pour le protectorat français. Il combat Abdelkrim par les moyens traditionnels, en cherchant à retourner contre lui les tribus locales.
Mais le gouvernement français s'impatiente. Il lui retire le commandement des opérations et le confie au maréchal Philippe Pétain, auréolé de sa victoire à Verdun.

Lyautey démissionne de ses fonctions de résident général et rentre en France cependant que Pétain obtient de Paris tous les renforts qui lui avaient été refusés.
Amère victoire des troupes coloniales

Le maréchal organise une contre-offensive massive en s'appuyant sur l'aviation, sans craindre de bombarder les populations civiles. Les troupes d'Abdelkrim se débandent et leur chef ne voit plus d'autre issue que de se rendre aux Français pour protéger les siens. Il est exilé à la Réunion mais réussit à s'échapper à la faveur d'un transfert en France et se réfugie au Caire où il meurt en 1963.

La guerre du Rif demeure comme l'une des plus grandes épopées nationales du Maroc. Aux yeux des nationalistes arabes, elle reste un grand symbole de la lutte anticoloniale.

Retour triomphal du sultan Mohamed V à Rabat en 1955
C'est le début d'une agitation nationaliste qui ne cessera qu'un quart de siècle plus tard avec le retour du pays à l'indépendance. Le sultan troque son titre contre celui de roi, sous le nom de Mohamed V. Le 26 février 1961 lui succède son fils Hassan II.

Meknès, un massacre oublié
Le 23 octobre 1956, quelques semaines après l'indépendance du Maroc, la guerre d'Algérie s'invite dans le royaume chérifien. Le détournement d'un avion transportant les leaders FLN est le prétexte à une émeute sanglante à Meknès, au centre du pays. Plusieurs dizaines de Français sont massacrés dans de sordides conditions.
Le 2 mars 1956, une déclaration commune franco-marocaine met fin au protectorat de la France sur le Maroc.

Sitôt indépendant, le Maroc, comme également la Tunisie, devient une base arrière pour les indépendantistes algériens. Le 22 octobre 1956, un avion qui a décollé de Rabat en direction de Tunis et qui transporte cinq hauts responsables du FLN, est détourné sur Alger par les services français et les cinq hommes sont emprisonnés en France.

Au Maroc, ce détournement d'un avion marocain est considéré comme un affront. Dès le lendemain éclatent partout des manifestations, mais c'est à Meknès, à mi-distance de Rabat et Fès, qu'elles prennent le tour le plus dramatique.
La région abrite la plus importante garnison française du pays, à savoir 8 000 hommes, mais Paris hésite à leur demander d'intervenir pour ne pas heurter la susceptibilité du gouvernement marocain.

Le massacre
Au début de la matinée, de violentes manifestations parties du quartier algérien de la médina s'approchent de la ville européenne. Vers midi, les juifs fuient leur quartier du mellah et se réfugient dans les camps militaires français.

Vers 14 heures, des manifestants réussissent à s'infiltrer dans la ville européenne. Puis, vers 15 heures, l'émeute déferle sur la ville et sa périphérie cependant que certains policiers marocains ouvrent le feu sur leurs collègues français.
Des groupes d'émeutiers pourchassent alors les civils européens dans les rues, retournant les voitures et tuant leurs occupants. Plusieurs policiers français du commissariat situé à la sortie de la médina sont lynchés et leurs restes brûlés et jetés dans le réservoir d'eau de la ville.

À 17 heures, quand les forces françaises reçoivent enfin l'ordre d'intervenir, les manifestants sont repoussés vers la médina. Mais dans la périphérie de la ville, pendant que celle-ci est mise au pillage, les fermes des colons sont attaquées.
Le bilan sera de 45 morts européens et 32 blessés graves.

Le Maroc annexe unilatéralement le Sahara espagnol
Le 6 novembre 1975, une « Marche verte » conduit 200 000 Marocains vers la colonie espagnole du Rio de Oro (Sahara occidental). Pour le roi Hassan II comme pour ses sujets, cette partie du Sahara appartient naturellement et historiquement au Maroc.
Ce morceau de désert de 280 000 km2, grand comme la moitié de la France, est peuplé en 1974 de seulement 82 000 personnes dont 15 000 Européens. Les autres

habitants, au nombre d'un demi-million en 2020, sont des nomades berbères de la tribu des Sanhadja.

Le territoire a été occupé par l'Espagne à la fin du XIXe siècle. Il est devenu la colonie puis la province du Rio de Oro mais n'a intéressé la métropole qu'en 1963 avec la découverte d'importants gisements de phosphate.

Un élément-clé de la rivalité entre Maroc et Algérie
Profitant de ce qu'à Madrid, le vieux caudillo Francisco Franco est à l'agonie, le Maroc et la Mauritanie réclament instamment à l'Espagne la cession du Sahara. L'Algérie, de son côté, soutient la formation d'un front de libération indépendantiste, le Polisario.

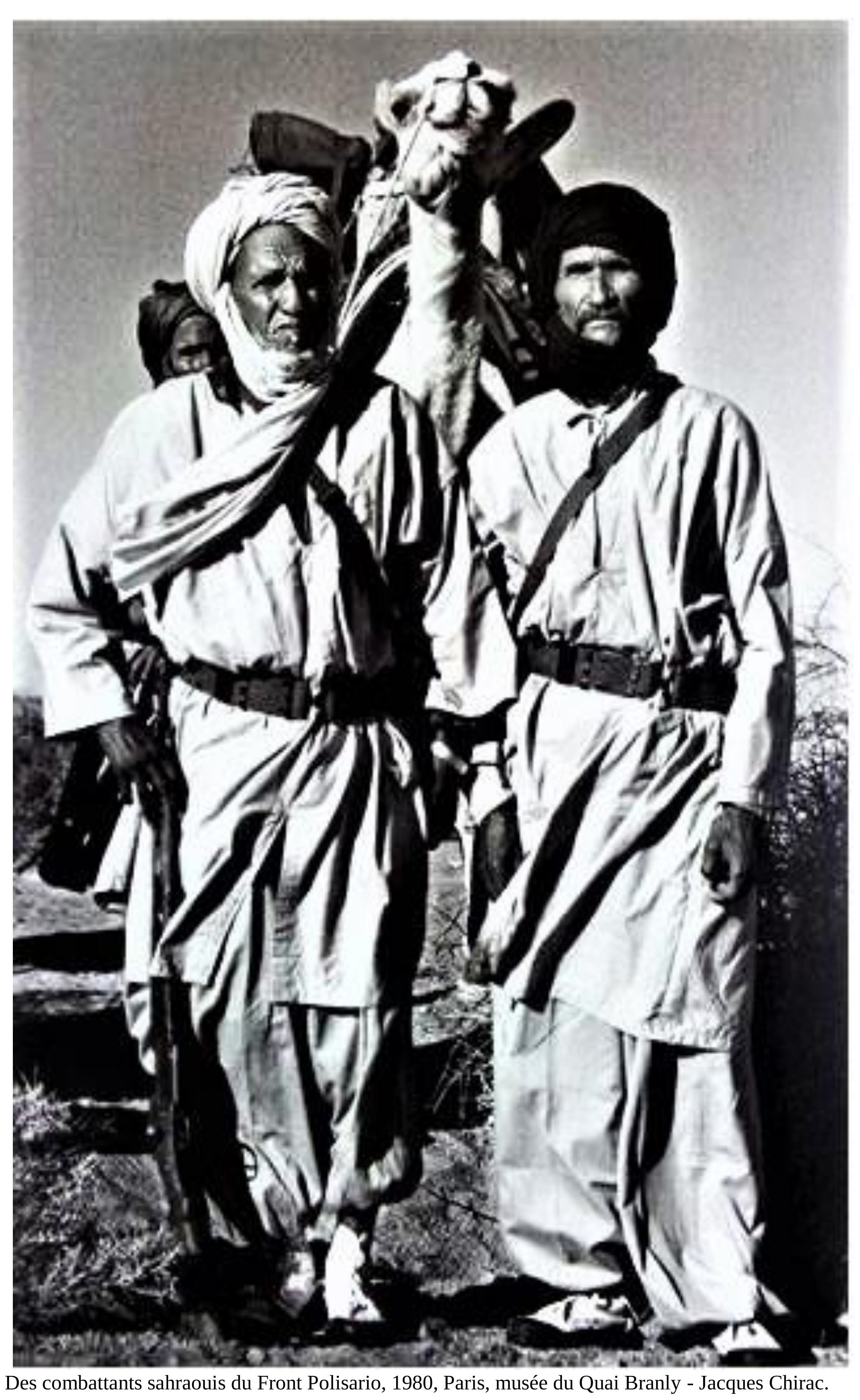
Par les accords de Madrid, signés le 14 novembre 1975, une semaine avant la mort de Franco, l'Espagne consent à se retirer de sa province et à partager celle-ci entre le Maroc et la Mauritanie. Mais le 27 février 1976, le front Polisario soutenu par l'Algérie proclame l'avènement d'une République arabe sahraouie et se lance dans des opérations de guerilla.

Comme le Maroc et l'Algérie menacent de se faire la guerre, la Mauritanie se retire du jeu en cédant au Maroc sa part de l'ex-colonie espagnole le 14 août 1979. En novembre 1979 enfin, grâce à l'habileté de la diplomatie algérienne, le front Polisario obtient de l'ONU la condamnation de l'annexion par le Maroc du Sahara occidental. En attendant un référendum d'autodétermination que refuse Rabat, l'ONU considère que le Sahara occidental est toujours sous l'autorité administrative de l'Espagne !

La situation est depuis lors figée. De 1980 à 1987, les Marocains ont érigé un « mur des Sables » de 2 700 kilomètres gardé par un corridor de mines et 100 000 militaires ! Ainsi le Sahara utile, ses phosphates et son littoral, sont-ils à l'abri des incursions sahraouies.

À la surprise générale, les États-Unis de Donald Trump ont entériné en décembre 2020 le projet d'autonomie promis au Sahara par le gouvernement marocain et reconnu la souveraineté de Rabat sur le territoire. En mars 2022, le Premier ministre socialiste espagnol Pedro Sánchez l'a reconnue à son tour avec l'espoir d'une ouverture sur les présides de Ceuta et Melilla, revendiquées par Rabat. Pour l'heure, Madrid n'a pas obtenu satisfaction mais Alger n'a pas attendu pour prendre des mesures de rétorsion à l'encontre des entreprises espagnoles... En juillet 2023, Benyamin Netanyahou, Premier ministre d'Israël, a été le troisième dirigeant à reconnaître la souveraineté du Maroc sur le Sahara occidental.

Bien entendu, les grandes puissances – Etats-Unis derrière le Maroc et Russie derrière l'Algérie, sans parler de la Chine qui pointe son nez – soufflent sur les braises car il faut savoir diviser pour régner.



Des combattants sahraouis du Front Polisario, 1980, Paris, musée du Quai Branly - Jacques Chirac.

Guerres de conquête des Amériques
L'exploitation du Nouveau Monde par les Espagnols

Pour les premiers habitants du Nouveau Monde (les "Indiens"), l'irruption des Européens a des conséquences dramatiques sur le plan démographique. Ces civilisations dites « précolombiennes », car nées avant l'arrivée de Christophe Colomb, se sont développées, soulignons-le, en l'absence de tout contact avec les autres civilisations !



Les autres régions du continent, qu'il s'agisse de la forêt amazonienne ou de la steppe (la « Pampa ») argentine, sont restées le domaine de la chasse et de la cueillette ainsi que de l'agriculture itinérante sur brûlis.

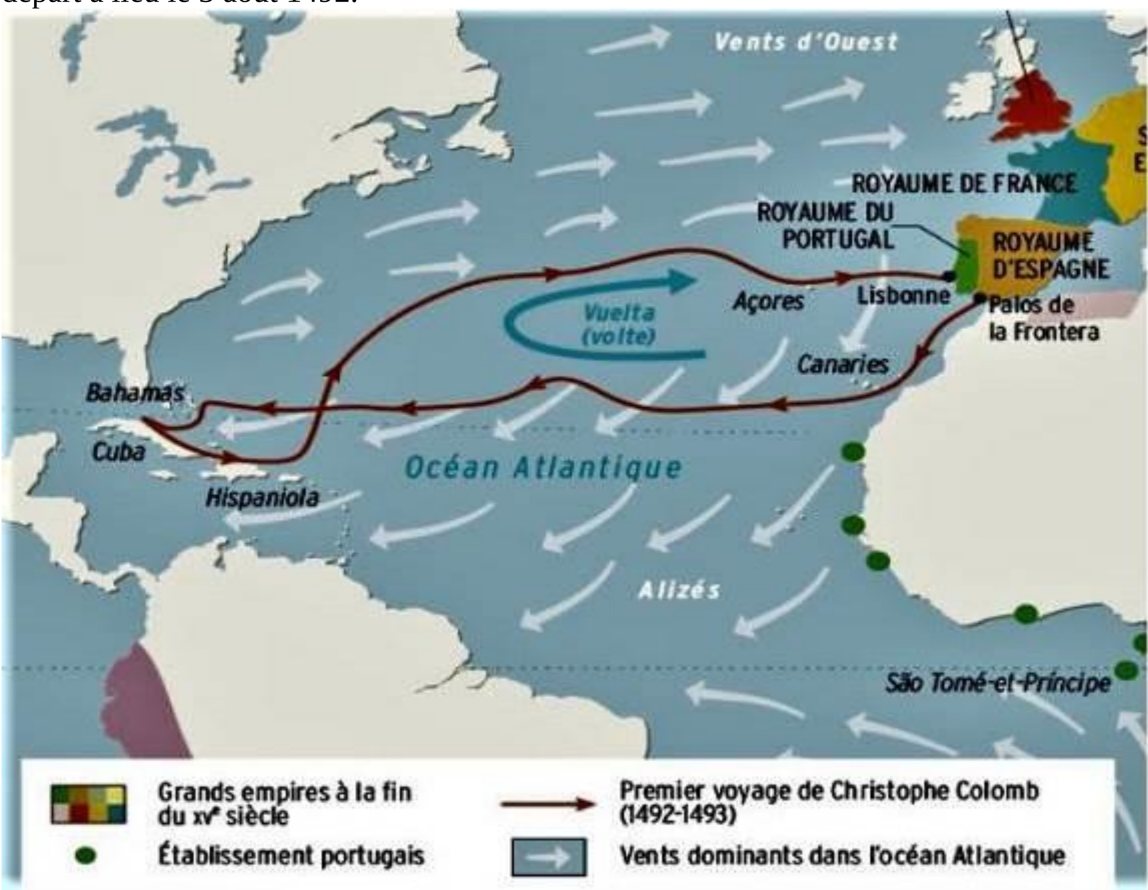
Christophe Colomb atteint le Nouveau Monde
Le vendredi 12 octobre 1492, après deux longs mois de mer, Christophe Colomb pose le pied sur une île des Bahamas.

Le navigateur génois croit de bonne foi avoir atteint l'Asie des épices et pour cette raison appelle « Indiens » (habitants de l'Inde) les premiers indigènes de rencontre.
La Fête de l'Hispanité
Tous les ans, le 12 octobre, les habitants de l'Espagne et les communautés de langue espagnole, en Amérique du Nord et du Sud, commémorent cet événement. C'est le jour de l'Hispanidad (ou « Hispanité »), aussi appelé Día de la raza (« Jour de la race »). Aux États-Unis, la découverte du Nouveau Monde est commémorée chaque année par un jour chômé, le Columbus Day (« Jour de Colomb »), le deuxième lundi d'octobre.

Débarquement de Colomb en Amérique, par Dióscoro Puebla (1862, musée du Prado, Madrid) ; oeuvre d'imagination et de propagande (il n'y avait normalement pas de prêtre dans l'expédition)

Le voyage de l'imprévu
Six mois plus tôt, Christophe Colomb (en espagnol, Cristobal Colón) a convaincu les souverains espagnols de le soutenir dans son projet fou d'atteindre l'Asie des épices en navigant vers l'Ouest, à travers l'Océan Atlantique.

Fort de leur soutien et grâce à l'aide matérielle de deux armateurs, les frères Pinzón, il a pu armer une caraque, la Santa Maria, et deux caravelles, la Niña et la Pinta. Le départ a lieu le 3 août 1492.



Après une escale dans l'archipel des Canaries, possession espagnole, la flotille fonce vers le sud-ouest en suivant les alizés. Les équipages s'inquiètent bientôt de l'absence de terre. Le 10 octobre, ils sont à bout et sur le point de se mutiner. Enfin, après 36

jours de navigation (au lieu des 15 escomptés), la vigie de la Pinta crie pour de bon : « Tierra »!...

Les navires accostent sur une petite île. Elle est comme de juste baptisée San Salvador (« Saint Sauveur ») par les Espagnols. Les marins, quand ils descendent à terre, sont bouleversés par... la nudité des pacifiques Taïnos, des Indiens du groupe des Arawaks.

Malgré ou à cause de leur nudité, les femmes indigènes les attirent. Cela leur vaudra de ramener en Europe, sans le savoir, une terrible maladie vénérienne, la syphilis. En contrepartie, les Européens amènent aux habitants de ce Nouveau Monde des maladies comme la rougeole qui vont les décimer en quelques années, plus sûrement que les arquebuses et les épées.

Les guerres et le travail forcé, mais plus encore les maladies comme la rougeole et la variole exterminent en quelques années les neuf dixièmes de la population. Celle-ci a été estimée à 80 millions d'âmes en 1492 et moins de 10 millions au milieu du XVIe siècle.


Christophe Colomb fonde Hispaniola

La première implantation permanente à Hispaniola, baptisée Nueva Isabela en hommage à la reine Isabelle de Castille, est détruite en 1502 par un cyclone et reconstruite sous le nom de Santo Domingo de Guzman, en hommage cette fois à Saint Dominique. De là les noms de Saint-Domingue et de Républicaine dominicaine, celle-ci se partageant aujourd'hui l'île avec la république de Haïti.

Le nom d'Haïti vient d'Ayiti, ou Terre des hautes montagnes, nom que donnaient à l'île ses premiers habitants, de pacifiques Indiens Taïnos, du groupe des Arawaks.

Tous ont disparu tragiquement en quelques années, victimes de la colonisation européenne (travail forcé, persécutions, maladies) et plus encore de l'invasion des terribles Indiens anthropophages du groupe des Caraïbes venus des îles voisines.

Les encomiendas
L'exploitation de l'Amérique par les Espagnols débute véritablement dix ans après le débarquement de Christophe Colomb sur l'île d'Hispaniola (aujourd'hui Saint-Domingue, dans les grandes Antilles). Elle est mise en oeuvre par Nicolas de Ovando, commandeur de l'ordre militaire d'Alcántara, nommé gouverneur de l'île en 1502 par les Rois catholiques d'Espagne.

Ovando arrive à Hispaniola à la tête de 2500 hommes. Ces conquérants ou conquistadores sont des aventuriers et nobles espagnols désargentés, généralement avides de gloire et de richesses. Pour établir son pouvoir sur l'île et récompenser ses hommes, il octroie à ceux-ci de vastes terres, avec autorité sur les Indiens qui les peuplent.

Selon un terme d'origine médiévale, ces terres sont mises "en commende" et appelées pour cette raison "encomiendas". Leur étendue et leur richesse sont proportionnelles aux services rendus par leur bénéficiaire au gouverneur.

Désireux de s'enrichir au plus vite avant de rentrer chez eux, les premiers Espagnols reçoivent des terres avec le droit de faire travailler les Indiens qui y vivent. C'est le principe du repartimiento. L'extraction de l'or dans le sous-sol et les rivières s'avère dans un premier temps très productif, jusqu'à fournir 500 000 écus d'or par an à l'Espagne.

Les bénéficiaires, les encomenderos, peuvent percevoir sur les populations de leurs encomiendas un tribut en métal précieux, en nature ou en corvées (travail). En échange, ils doivent protection... et instruction religieuse à ces populations, malgré tout considérées comme libres.

Ils sont tenus de ne pas les maltraiter ni les réduire en esclavage. S'ils les font travailler, ils leur doivent un salaire, ainsi que le prescrit une cédule royale de 1503.

Les villageois indiens, à qui l'on n'a pas demandé leur avis, ne l'entendent pas de cette oreille. Et ils refusent par-dessus tout de travailler dans les placers aurifères de l'île (rivières riches en poussières d'or), y compris contre un misérable salaire.

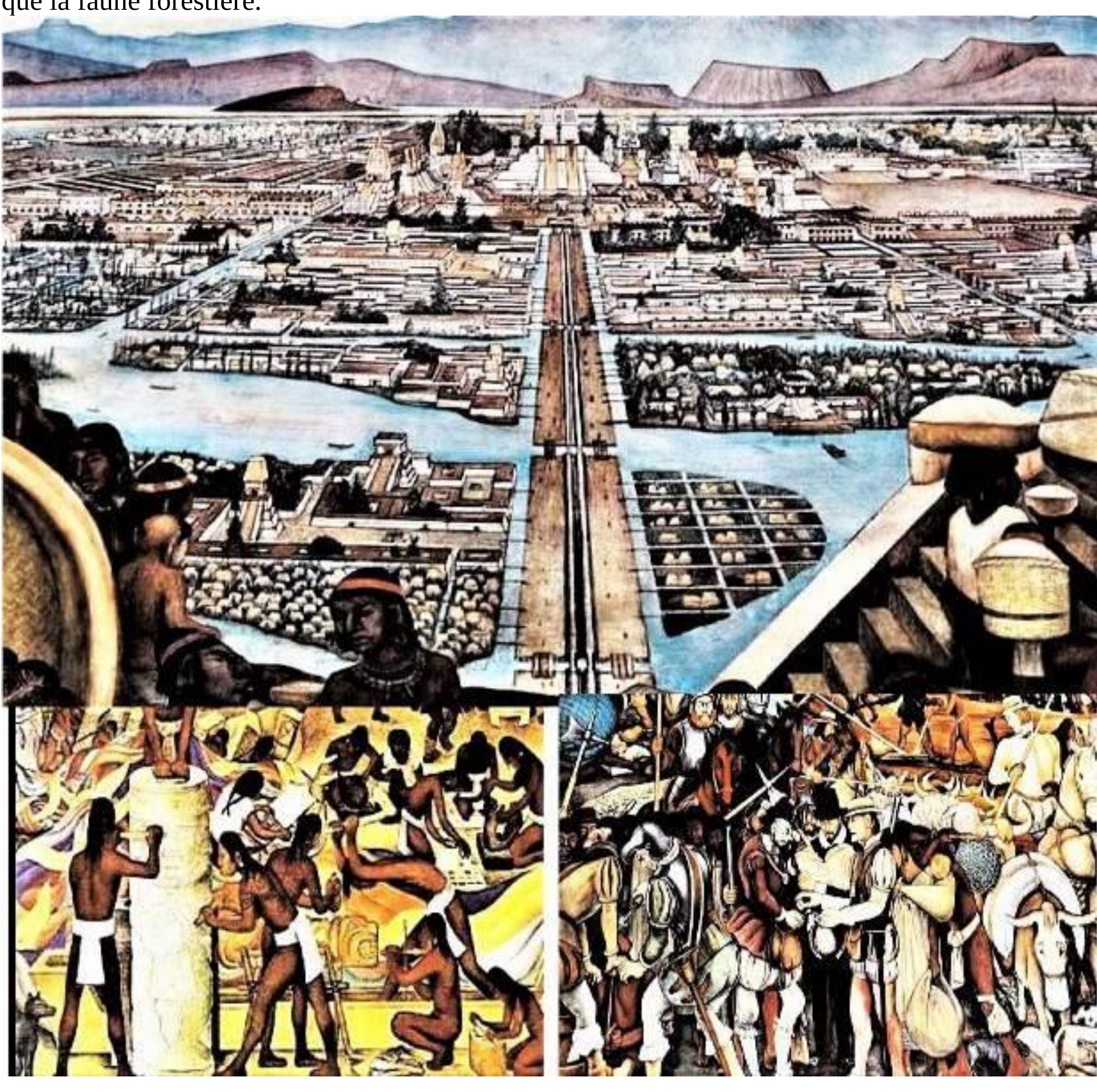
Les encomienderos et leurs contremaîtres ont vite fait de contourner les lois et règlements. Ils oppriment leurs Indiens, et les traquent sans merci lorsqu'ils s'enfuient de leurs villages. Le système d'encomienda va s'étendre à l'ensemble du continent sud-américain au fur et à mesure de la progression des conquistadores.

Les esclaves africains remplacent les Indiens dans les plantations et les gisements d'or. Indiens survivants et Noirs ne manquent pas de se révolter. C'est ainsi qu'un cacique (chef indien) du nom d'Henri se réfugie dans les montagnes parvient à maintenir son indépendance pendant 13 ans. C'est le début du marronnage, nom donné aux fuites d'esclaves dans la forêt (de l'espagnol cimarrón, qui signifie esclave noir fugitif).

Génocide, ethnocide et écocide en Abya Yala (Nom autochtone de l'Amérique)
Abys Yala est le nom que les autochtones du Sud donne à l'Amérique car ce nom pour eux est un nom importé de l'Europe. Abya Yala veut dire " notre terre, notre sang " donc une consonnance identitaire importante.

L'invasion et la conquête d'Abya Yala constitua un génocide, un épistémicide et un écocide. L'insalubrité des villes s'étendit sur tout le territoire des Amériques.

L'introduction des animaux tels que les chevaux, les vaches, les moutons, les chèvres, les chiens voire les lapins, présentée souvent comme un apport européen, démantela l'écosystème amérindien. L'importation des grands animaux européens détruisit plus qu'elle n'enrichit les territoires autochtones. Le bétail se nourrissait de fruits servant à la consommation locale, tandis que les excréments polluèrent les graines qui se retrouvèrent ensuite éparpillées partout. Il en va de même de la culture de la canne à sucre dont l'introduction dans les Antilles et au Brésil détruisit la forêt tropicale ainsi que la faune forestière.



L'Amérique andine des origines à Pizarro



Espagnols et Portugais à la conquête de l'Amérique

À cette époque, l'Amérique précolombienne est dominée par deux empires : l'empire aztèque au Mexique actuel, et l'empire inca centré sur l'actuel Pérou. Hernan Cortes découvre et conquiert l'empire aztèque autour de 1520. Pizarre découvre et conquiert l'empire inca peu après.

En quelques décennies, les Espagnols ont ainsi constitué un vaste empire colonial. Les deux pôles économiques de l'empire espagnol correspondent précisément aux deux anciens centres précolombiens : cela forme deux nouvelles Vice-Royautés, la Nouvelle-Espagne et le Pérou. La colonisation du Brésil par les Portugais ne s'amorce véritablement qu'après 1540, surtout pour contrer les prétentions des Français. L'ensemble incluant le Mexique, l'Amérique Centrale, les Caraïbes et l'Amérique du Sud comporte 26 pays, dont la plupart sont de langue latine : seules certaines régions très limitées de cet ensemble ne font pas partie de l'Amérique latine.

Bien qu'aujourd'hui fragmentée politiquement, l'Amérique latine a connu une Histoire commune dans le passé, depuis sa colonisation par l'Europe. Ce sont les empires ibériques qui ont créé cette unité, et toutes les indépendances acquises au début du XIXe siècle ont les mêmes origines. Notre animation multimédia présente les grandes lignes de cette Histoire commune (voir la version intégrale, Amis d'Herodote.net seulement).



Le partage du monde
L'Amérique a déjà une longue Histoire derrière elle avant l'arrivée des Européens, mais c'est sa redécouverte par Christophe Colomb qui fonde l'Amérique Latine en tant que futur ensemble culturel. À cette époque, l'objectif reste le commerce avec les Indes : l'Espagne et le Portugal sont alors les deux puissances maritimes capables de relever le défi.

Afin d'éviter que les deux royaumes chrétiens ne s'entredéchirent dans cette quête, le pape profite de l'existence de deux routes vers les Indes pour les répartir entre les deux pays : la route de l'est pour les Portugais, la route de l'ouest pour les Espagnols. C'est le traité de Tordesillas, qui divise le monde en deux dès 1494 : à l'ouest se trouve la chasse gardée des Espagnols, à l'est celle des Portugais.

En 1500, le Portugais Cabral en route vers l'Inde par l'est navigue volontairement très au large des côtes africaines, et découvre qu'une partie de l'Amérique appartient au domaine portugais : il s'agit du Brésil. C'est l'origine de la singularité du Brésil, pays portugais au sein d'une Amérique majoritairement espagnole. Dans les vallées littorales et les hauts plateaux du Pérou, se sont épanouies les plus grandes civilisations d'Amérique du Sud, jusqu'à l'arrivée des Espagnols, de Cortés en 1519 et de Pizarre en particulier, en 1532.

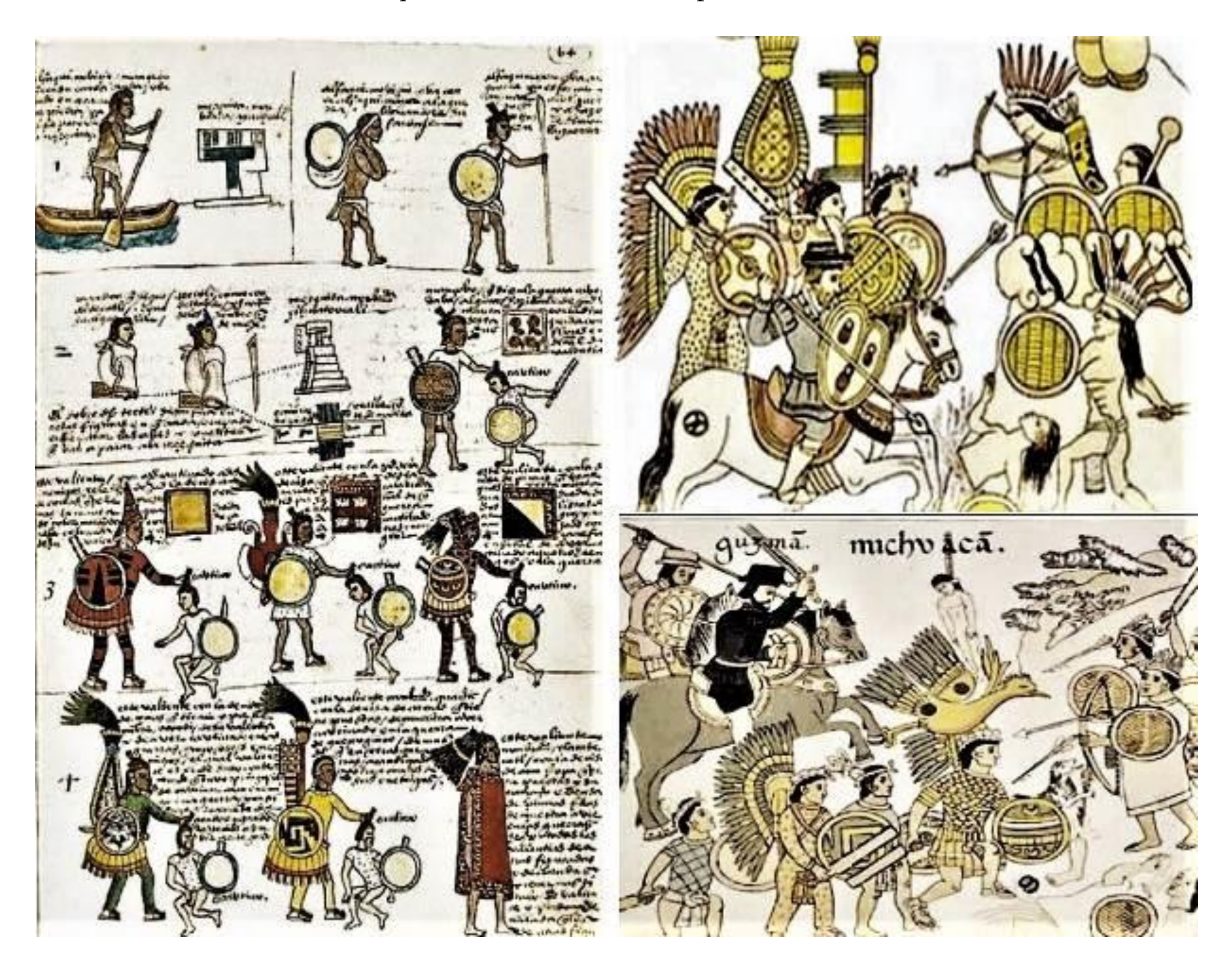
La conquête
Le 19 février 1519, Cortés, débarque au Mexique en provenance des Antilles et entreprend la conquête du pays.

Il tire parti de l'étonnement que suscitent sur les Indiens le physique barbu des Espagnols, leurs armures métalliques, leurs armes à feu et leurs chevaux caparaçonnés.

Les Indiens font le rapprochement entre ces arrivants et leur mythologie, qui évoque un dieu, Quetzalcoatl, parti un jour à la conquête de nouvelles terres et qui doit revenir avec ses descendants revêtus d'armures dorées.

Cortés, grâce aux services d'une jeune Indienne, se rallie habilement les peuples qu'oppriment les Aztèques. Ces derniers ont établi un siècle plus tôt leur domination sur un vaste territoire qui s'étend jusqu'au Guatemala actuel.

Leur capitale est une cité prestigieuse du nom de Tenochtitlan, environnée d'un lac qui la protège des agresseurs éventuels. Les guerres que les Aztèques poursuivent sans relâche n'ont d'autre but que d'alimenter leurs temples en sacrifices humains.





Guerre impitoyable
Quand Cortés fait part de son arrivée à l'empereur aztèque Moctezuma II, celui-ci n'ose pas lui refuser l'accès de sa capitale. Troublé, il le reçoit avec les honneurs dûs à un descendant du dieu Quetzalcoatl.

Une fois dans la place, Cortés séquestre l'empereur et gouverne en son nom. Mais voilà qu'il doit revenir sur la côte pour faire face au débarquement d'un rival.

Il confie la garde de la ville à un lieutenant. Mais celui-ci est rapidement dépassé par la situation. La population prend les Espagnols à partie et Moctezuma trouve la mort en tentant de s'interposer.

Informé, Cortés fait demi-tour pour porter secours à ses compatriotes. Il ordonne la retraite dans la nuit du 30 juin au 1er juillet 1520. Mais la population a coupé les ponts qui permettent de franchir les marais environnants et la moitié des Espagnols succombent en tentant de sortir de la ville.

Triomphe espagnol
Cortés, tenace, reprend l'offensive, vainc une armée de plusieurs dizaines de milliers d'hommes et s'empare de Tenochtitlan le 13 août 1521, malgré la résistance du nouvel empereur Cuauhtémoc.

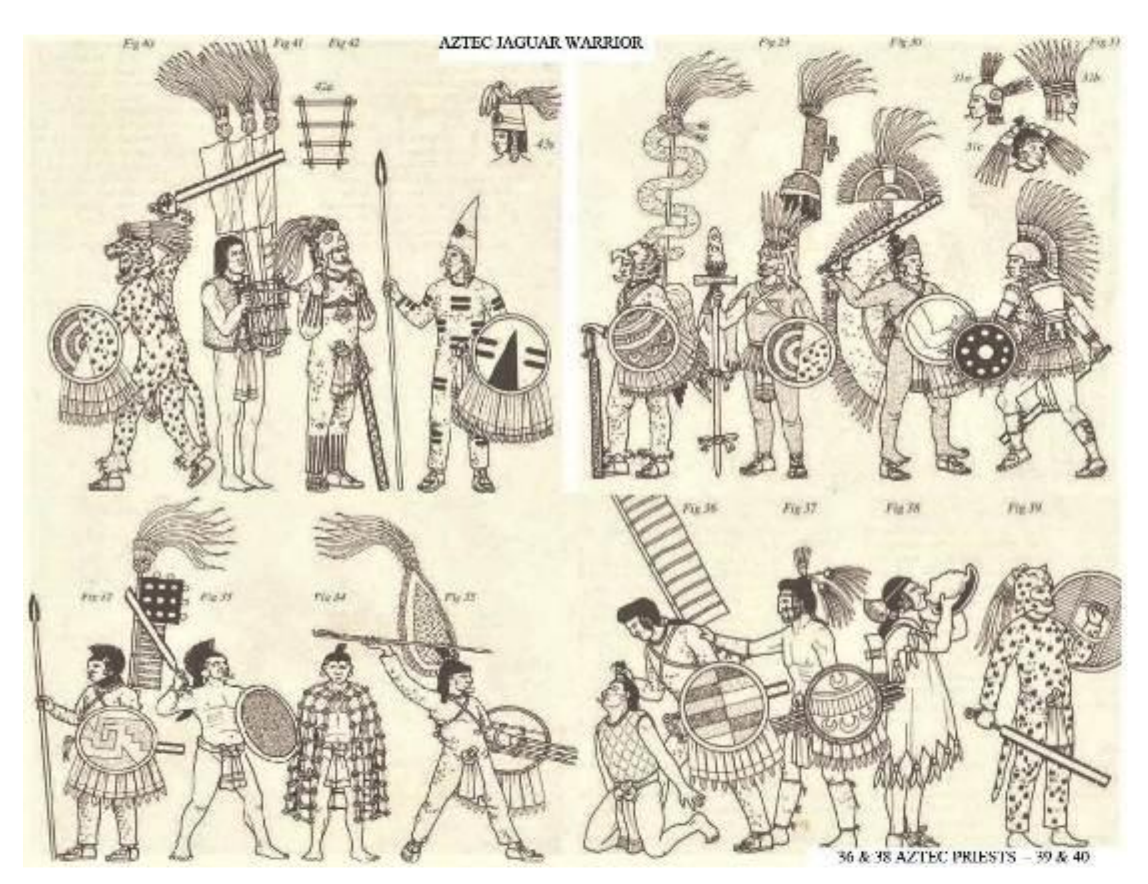
Sur l'emplacement de Tenochtitlan, le nouveau maître du pays fonde la ville de Mexico, d'après le nom donné aux habitants de la région, les Mexican.

L'empereur Charles Quint transforme l'ancien empire en une colonie du nom de Nouvelle-Espagne. Cortés en devient le gouverneur et le capitaine général. Il finira sa vie en Espagne, près de Séville, se consacrant à la rédaction de ses souvenirs.

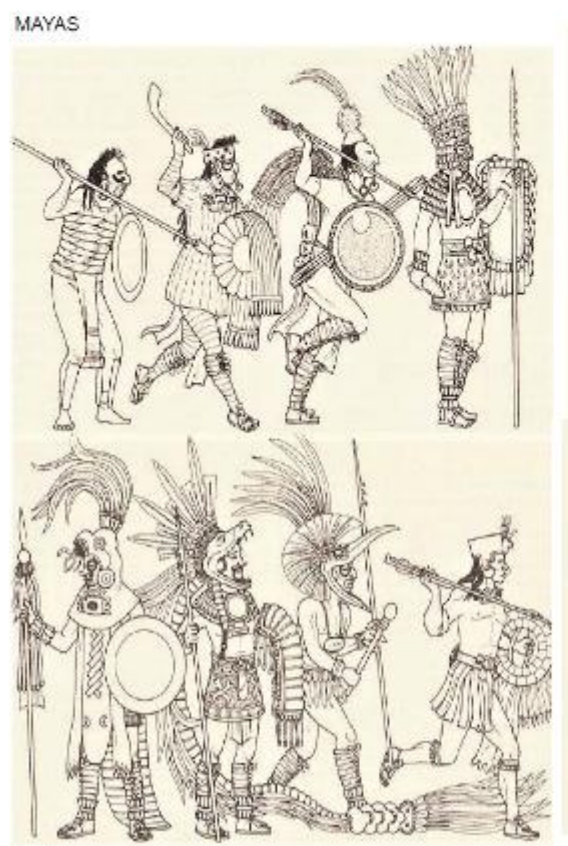
Pizarro
Déjà quinquagénaire, il rêve de renouveler l'exploit d'Hernan Cortés, un aristocrate de sa région qui a soumis le royaume aztèque, dans l'actuel Mexique. Il s'associe avec un autre « conquistador » de son espèce, Diego de Almagro. Ensemble, ils explorent la côte occidentale de l'Amérique du sud.

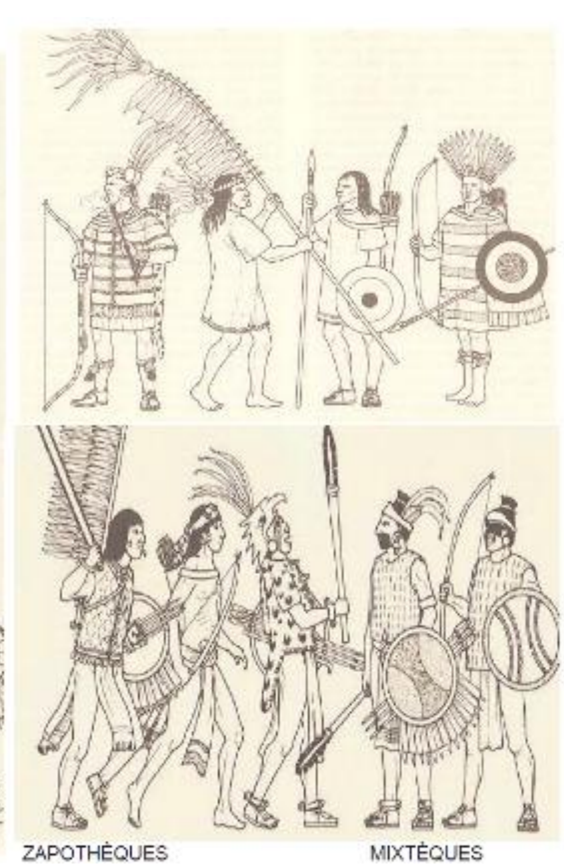
Forts de leurs découvertes, ils obtiennent le soutien de l'empereur Charles Quint pour la conquête de l'empire inca, au coeur de la chaîne montagneuse des Andes. C'est ainsi qu'ils débarquent à Tumbes, au nord du Pérou, à la tête de 183 aventuriers... et avec 37 chevaux.

La petite troupe s'engage dans l'ascension de la cordillère des Andes, à la rencontre de l'Inca, le souverain de ces montagnes. En chemin, Pizarre obtient confirmation de l'existence de fabuleuses mines de métaux précieux, or et argent. Le conquérant apprend aussi que l'Inca Atahualpa est en butte à une rébellion conduite par son propre frère Huascar. Il joue de la rivalité entre les deux hommes pour imposer sa médiation. C'est ainsi qu'il invite Atahualpa à lui rendre visite dans la localité de Cajamarca. Le 16 novembre 1532, l'Inca Atahualpa, ou « fils du Soleil », se rend en grande pompe auprès de Pizarre dans l'espoir de sauver son pays, l'empire inca.



MAYAS

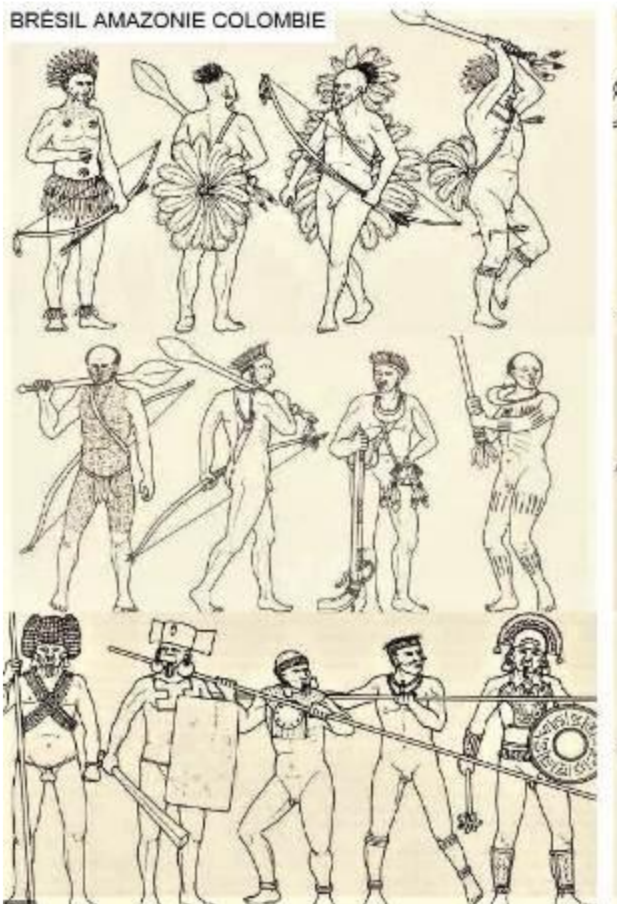


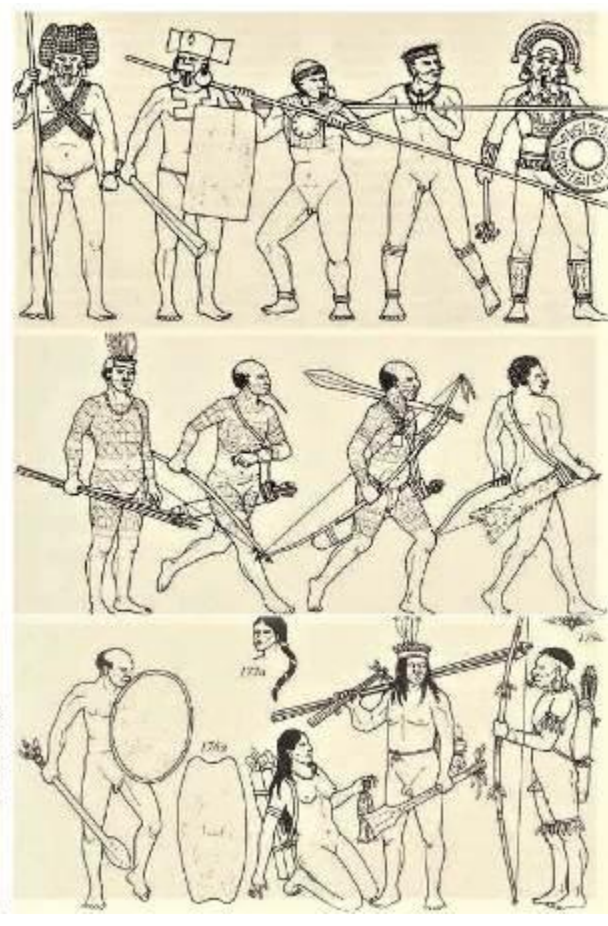


ZAPOTHÈQUES MIXTÈQUES

.

BRÉSIL AMAZONIE COLOMBIE







Un crime crapuleux
Quand l'Inca arrive avec sa suite, le chapelain espagnol l'exhorte à se convertir et lui tend la Bible. L'Inca la rejette. Le chapelain, alors, se tourne vers son chef et lui dit : « Je vous absous » (sous-entendu : pour tous les crimes que vous allez commettre). À ce signal, les cavaliers dissimulés derrière les maisons massacrent les Indiens au canon et à l'arquebuse. Plusieurs milliers succombent.

L'Inca avait coutume de dire : « Dans ce royaume, aucun oiseau ne vole, aucune feuille ne bouge, si telle n'est pas ma volonté ». L'Espagnol n'en a cure et se saisit d'Atahualpa.

Pizarro s'empare de l'Inca Atahualpa

Son arrestation par traîtrise va livrer aux Espagnols l'immense empire des Andes, ses villes et ses mines...

Le prisonnier lui promet une rançon fabuleuse contre la promesse de la vie sauve. C'est ainsi que, pendant des mois, les sujets de l'Inca amènent à Pizarre des caravanes chargées de métaux précieux. Au total l'équivalent de 4.600.000 ducats espagnols.

Pour complaire à son bourreau, l'Inca, de sa cellule, ordonne aussi l'exécution de son rival Huascar et se fait baptiser...Mais Pizarre n'a cure de ces démonstrations de bonne volonté. Ayant obtenu la rançon qu'il voulait, il fait traduire l'Inca en jugement. Au terme d'un procès évidemment inique, le prisonnier est condamné à être brûlé vif.

Par une singulière mesure de clémence, Pizarre se contente de le faire garrotter dans sa cellule le 29 août 1533. L'empereur Charles Quint condamnera vivement ce crime mais n'y pourra rien changer.

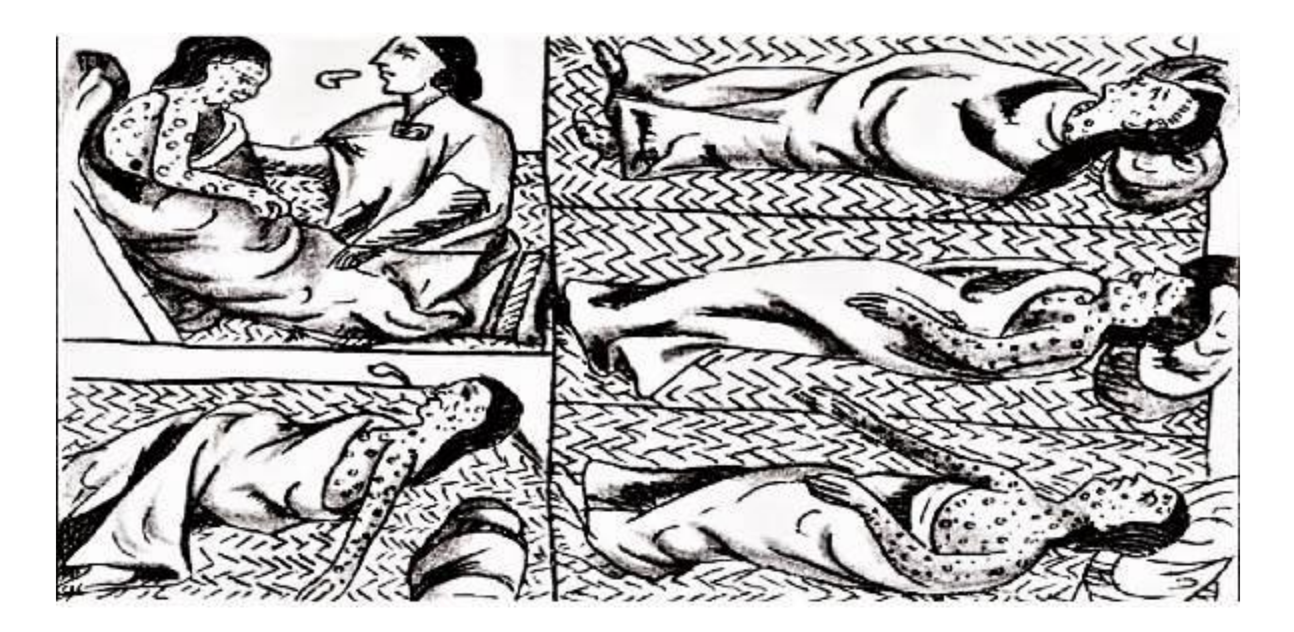
C'est la fin de l'empire inca qui domina les Andes pendant quelques décennies et développa une civilisation originale, fondée sur l'adoration du soleil et la culture de la pomme de terre.

Pizarre achève la conquête du pays et fonde la ville de Lima. Bientôt, il ne tarde pas à se disputer avec ses compagnons de fortune. Il fait exécuter Almagro mais meurt lui-même assassiné par les amis de ce dernier le 26 juin 1541...

Les maladies apportées par les Européens déciment rapidement la population indienne. Pour obtenir de la main-d'œuvre dans les plantations ou dans les mines, les colons commencent à amener des esclaves noirs d'Afrique. Comme ce sont les Portugais qui ont hérité de l'Afrique au traité de Tordesillas, la traite des esclaves est beaucoup plus massive au Brésil que dans l'Amérique espagnole. Elle ne prendra toute son ampleur qu'au XVIIIe siècle...



Ainsi, en l'espace de cinq décennies, la colonisation européenne anéantit un continent tout entier. Les séquelles de cette blessure coloniale ne sont toujours pas fermées, même si les peuples des Amériques ont résisté, et continuent de le faire, aux différentes formes de colonisation.



Cette catastrophe est due à une combinaison de facteurs. Il est très probable que les virus transportés par les conquistadors aient décimé de nombreuses régions au moment de l'invasion. Les agents infectieux importés dans les Amériques étaient très virulents comme dans le cas de la rougeole, le typhus ou la variole.

Mais les épidémies ne sont pas la cause principale de l'hécatombe, elles s'insèrent dans un ensemble dynamique d'exactions, de violence et de déstructuration des sociétés précolombiennes : la destruction démographique résulte de la cupidité et des guerres déclenchées par les Espagnols entre 1530 et 1550. Toutes les sources des observateurs peuvent être rassemblées dans une seule étiquette : un état de guerre permanent, qui comprend non seulement les pertes provoquées par les grandes batailles mais aussi celles produites par une infinité d'attaques punitives, les luttes entre les propres groupes ethniques, la destruction des systèmes hydrauliques, le fléau de la faim, la hausse de la mortalité par des maladies endémiques.

Une entreprise coloniale qui anéantit de la sorte des sociétés entières et des millions de personnes en l'espace de quelques décennies ne peut pas être qualifiée de " découverte " ni de " rencontre ". Les conquistadors et Christophe Colomb au premier chef, ont sciemment dressé un système d'exploitation dont ils ont vu de suite les conséquences sur les populations. Les 50 années suivant la conquête ont été une période de mort et de souffrances en tous genres pour les peuples originaires d'Abya Yala. Selon les chiffres fournis par les chroniqueurs tout comme les estimations élaborées par des chercheurs, la population des Amériques connut une chute vertigineuse au temps de l'invasion et la conquête. Différentes hypothèses situent la population initiale entre 20 et 150 millions d'habitant·es. Un certain consensus s'est établi autour de 100 millions d'habitant·es.

- 300 000 personnes vivaient à Ayiti (rebaptisée Hispaniola lors de la conquête) en 1492 puis ensuite Haiti. En 1514, elles n'étaient plus que 26 000, soit une chute de plus de 90% de la population précolombienne.
- Pour ce qui est du Mexique, la population méso-américaine serait passée de 25 millions en 1518 à un million en 1605, soit une diminution de 96% de la population.
- la population du Tawantinsuyu (Pérou) a été estimé à 15 millions d'habitants dans la période précédant son effondrement. Elle n'était plus que de 600 000

personnes en 1620. Cela veut dire qu'en l'espace de 88 ans, le territoire péruvien aurait perdu entre 93% et 96% de sa population de la pré-conquête.
- dans les Andes, entre 1532 et 1620, plus de 450 personnes périssaient quotidiennement et plus de 165 000 annuellement.

Jamais aucun autre continent n'a connu une telle hécatombe démographique. À cela s'ajoute que cette baisse ne fut, en raison de la violence de la colonisation, endiguée que quatre siècles plus tard, soit au 20e siècle. Le Mexique par exemple ne retrouve le nombre d'habitant·es du 15e siècle, que dans les années 1960.

Le régime colonial hispanique
C'est le système colonial qui fut le véritable producteur de la saignée démographique dont les maladies ne constituèrent qu'un élément parmi d'autres. Les virus ont même servi comme arme de conquête car il n'y a jamais eu d'instauration de mesures de confinement durant cette période. Les conquistadors circulaient librement d'un territoire à un autre en sachant très bien qu'ils étaient porteurs de virus contre lesquels les Autochtones n'étaient pas immunisé·es.

Le régime colonial hispanique fit le reste. Pour pouvoir exploiter des ressources minières, Christophe Colomb institua un impôt colonial par tête (appelé encomienda) selon lequel tous les trois mois, chaque Autochtone devait lui donner une certaine quantité d'or ou de coton10. L'encomienda fut un système d'imposition obligatoire des Autochtones qui supposa des déplacements forcés de population vers les mines.

Institué officiellement par la Couronne dès 1503, il s'apparente juridiquement au servage médiéval. Les conquistadors reçurent le droit de répartir les " Indiens " en encomiendas où des encomenderos étaient chargés de percevoir le tribut. L'impôt indigène - constitué de métaux précieux, textile, aliments, animaux - était recueilli par le cacique (chef) de la communauté qui devait le remettre à l'encomendero. Dans les faits, le système institua le servage des Autochtones. L'Église fut un soutien de taille et l'évangélisation servit à mieux contrôler la main d'œuvre indigène déracinée et acculturée. L'encomienda et l'évangélisation déstructurèrent en profondeur les sociétés d'Abya Yala. Les Autochtones étaient déplacés de force et obligés à s'installer où les Espagnols le voulaient, notamment près des mines où surgirent ex nihilo de nouvelles villes comme Potosí, fondée en 1545.

La vie communautaire, familiale et collective, fut totalement bouleversée et à terme, anéantie dans toutes les régions américaines conquises et colonisées. Un tiers des hommes autochtones passaient des mois, parfois une dizaine, dans les mines, exploités et affaiblis par la surcharge de travail et le manque de nourriture11. À cela s'ajoutent les mauvais traitements, la séparation de la famille et de la communauté, la peur, la perte de repères. Les femmes subissent en plus, les agressions sexuelles et la mise à disposition de leurs corps pour les conquistadors. Les femmes indigènes furent donc considérées, un autre territoire de conquête.

Dans ces conditions, le taux de mortalité des Autochtones ne pouvait qu'aller croissant au cours des décennies qui suivirent l'invasion et la conquête, tandis que le taux de natalité descendait également. L'instauration de la colonisation en Amérique hispanique ne fut donc pas le fruit d'une " rencontre " mais d'une destruction brutale et

généralisée de sociétés entières à une échelle jamais connue jusque-là. C'est la raison pour laquelle on peut parler de génocide.

Vaines protestations

En réaction contre les excès de la colonisation s'élèvent les voix des dominicains. Le premier à protester est Antonio Montesinos, en 1511. Il n'hésite pas à refuser les sacrements aux encomienderos indignes et à les menacer d'excommunication. Il est rappelé en Espagne mais obtient de la Couronne la promulgation des lois de Burgos en 1512, qui imposent de meilleures conditions de travail pour les Indiens.

Ces lois ne sont pas mieux respectées que les précédentes. Alors s'élève à son tour la voix de frère Bartolomeo de Las Casas, qui participa à la colonisation avant de se dévouer à la protection des Indiens. Il est l'inventeur des droits de l'Homme. Il obtient la promulgation en 1542 de lois nouvelles, les Leyes nuevas, qui exigent des vice-rois du Pérou et des tribunaux de Lima et de Guatemala de sévir contre les abus des encomienderos et de ne plus atttribuer de nouvelles encomiendas. Il s'ensuit une révolte des encomienderos et même la mort du premier vice-roi du Pérou.

Le système va peu à peu décliner et disparaître au XVIIIe siècle, non sans avoir au passage ruiné les structures sociales traditionnelles des Indiens, un désastre dont l'Amérique hispanique ne s'est pas encore remise. -

La controverse de Valladolid

Le 15 août 1550 s'ouvre dans la somptueuse chapelle du collège Saint-Grégoire de Valladolid, au nord-ouest de l'Espagne, une controverse appelée à faire date. Elle a été voulue par l'empereur Charles Quint, également roi d'Espagne.

Un demi-siècle après la découverte du Nouveau Monde par Christophe Colomb, le vieux souverain a décidé, par un acte de piété sans précédent, de suspendre les entreprises de conquête en Amérique aux résultats de cette rencontre entre d'éminents religieux.

À Valladolid, qui est encore l'une des deux capitales de l'Espagne avec Tolède, ils vont débattre sur le point de savoir s'il est légitime de convertir les Indiens d'Amérique par la contrainte et de les soumettre au travail forcé. Le débat est présidé par l'envoyé du pape Salvatore Roncieri.

Contrairement à une légende tenace, il ne s'agit en aucune façon de décider si les Indiens (ou Amérindiens) ont une âme. La question a été tranchée par l'affirmative dès les premiers voyages de Christophe Colomb, la reine Isabelle de Castille elle-même en ayant jugé ainsi et réclamé que les Indiens soient traités en hommes libres. Le pape Paul III lui-même allait renouveler ces injonctions dans la bulle Sublimus Deus du 2 juin 1537 : " Nous considérons les Indiens comme de vrais êtres humains, capables de recevoir la foi chrétienne (...) et nous exigeons qu'ils ne soient pas privés de leur liberté ". N'en faisant qu'à leur guise, les conquistadors espagnols allaient allègrement contourner ces injonctions et asservir les Indiens de mille manières...

Les Indiens ont certes une âme, mais peuvent-ils assurer leur salut sans le baptême ?

La controverse va se prolonger pendant un mois et demi et reprendre l'année suivante pendant un mois à la mi-avril 1551. Elle oppose le chapelain de l'empereur, Frère Juan Ginès de Sepulveda (60 ans), au vieux dominicain Bartolomeo de Las Casas (76 ans), ex-évêque du Chiapas (Mexique) et auteur d'une Très brève relation sur la destruction des Indes.

Le premier, fin lettré et partisan de la conquête, est un théologien émérite. Il a combattu avec brio les thèses luthériennes dans un ouvrage intitulé Democrates. Dans un deuxième ouvrage, Democrates alter, il a prétendu débattre aussi de la colonisation des Amériques et de la conversion des Indiens, sujets qu'il ne connaît cependant que par ouïe-dire.

Il défend l'idée que les Indiens sont des êtres cruels et met en avant leurs sacrifices humains. Il souligne la nécessité de les soumettre par humanité, afin de sauver au moins les victimes de ces rituels macabres et de leur assurer également le salut par le baptême.

Son contradicteur rappelle les souffrances infligées par les colons aux Indiens. Il soutient surtout que la pratique des sacrifices, si choquante soit-elle, procède d'un sentiment religieux. On offre à son Dieu ce qui est le plus précieux, or " rien dans la nature n'est plus grand ni plus précieux que la vie de l'homme ou l'homme lui-même ".

Les décapitations et la réduction de jeunes filles en esclavage rivalisent dans l'horreur avec les éviscérations, empalements, bûchers, viols collectifs et scènes de cannibalisme d'autrefois. Les guerres de religion et plus généralement les guerres civiles dressent en effet les uns contre les autres des gens ordinairement très proches, citoyens du même pays et parfois du même village.

D'où le besoin pour chaque camp de se justifier de ses crimes en déshumanisant l'adversaire et en niant sa qualité d'alter ego. C'est hélas ce qui fait toute la différence avec les guerres conventionnelles qui voient des armées régulières s'affronter sur un champ de bataille.

1806-1830 - Les indépendances latino-américaines
L'Amérique centrale et l'Amérique du Sud ont été colonisées par l'Espagne et le Portugal de façon quelque peu désordonnée, du XVIe au XVIIIe siècle.

L'indépendance des États-Unis, en 1783, puis la Révolution française et les conquêtes napoléoniennes vont réveiller les aspirations autonomistes de la bourgeoisie créole.

À la veille de la Révolution française, Saint-Domingue assure près des 3/4 du commerce mondial de sucre ! En 1788, son commerce extérieur, évalué à 214 millions de francs, est supérieur à celui des États-Unis.



La colonie compte près de 600 000 habitants, dont 40 000 affranchis, essentiellement des mulâtres, et 500 000 esclaves noirs. Les affranchis n'ont pas les mêmes droits que les colons mais bénéficient d'une certaine aisance et sont parfois même propriétaires d'esclaves. La majorité des esclaves sont nés en Afrique. Ils ont été introduits dans l'île dans le cadre de la traite, nom donné au trafic d'esclaves pratiqué par les Européens, au rythme effarant de 30 000 par an dans les années précédant la Révolution. Dans le même temps, la partie espagnole de l'île, Santo Domingo, dépérit et compte à peine quelques dizaines de milliers d'habitants.

De l'insurrection à l'indépendance
Le sort de l'île est bouleversé par la Révolution française. Le 15 mai 1791, à Paris, l'Assemblée nationale accorde timidement le droit de vote à certains hommes de couleur libres. Cette demi-mesure inquiète les colons blancs de Saint-Domingue qui songent à proclamer leur indépendance. Elle ne satisfait pas davantage les affranchis. Les uns et les autres s'affrontent violemment.

Les commissaires de la République française Sonthonax et Polverel se résignent à proclamer la liberté générale des esclaves. Voyant cela, certains planteurs appellent les Anglais à leur secours.

Heureusement pour la France, le chef noir Toussaint Louverture quitte le camp espagnol pour celui de la France révolutionnaire. Avec le grade de général, il combat les Anglais et les chasse de l'île. La prospérité ne tarde pas à revenir. Il est vrai que le nouveau maître de l'île oblige ses frères de couleur à travailler comme salariés dans les plantations dont ils étaient auparavant les esclaves !

Le 8 juillet 1801, Toussaint Louverture proclame l'autonomie de l'île et se nomme Gouverneur général à vie de la nouvelle République. Le Premier Consul ne goûte guère cette initiative. Il arme une puissante expédition pour y mettre fin. Son échec permettra aux successeurs de Toussaint Louverture de proclamer leur indépendance pour de bon le 1er janvier 1804.

Les créoles contre la métropole
Dans un remarquable mouvement d'ensemble qui débute en 1810, toute l'Amérique latine, à de rares exceptions, va gagner son indépendance en moins de deux décennies inspirées par l'indépendance de Haiti – Saint Dominque.

À l'origine des indépendances, les créoles sont les descendants des colons espagnols, parfois métissés d'Indiens. Ils s'insurgent une première fois en 1806 à l'initiative de Francisco de Miranda, un officier créole originaire du Venezuela, qui a combattu aux côtés des insurgés nord-américains puis des révolutionnaires français. Miranda tente de débarquer sur les côtes vénézuéliennes mais il est repoussé par les troupes légalistes et, battu, doit reprendre le bateau pour l'Europe.

Deux ans plus tard, la dynastie espagnole des Bourbons est renversée par Napoléon 1er, lequel impose sur le trône d'Espagne son frère Joseph. L'administration et l'armée espagnoles ne sont dès lors plus en mesure de résister aux insurrections et les créoles vont en profiter.

1810 : Caracas se rebelle
Le 19 avril 1810, à Caracas, au Venezuela, une municipalité insurrectionnelle enlève le pouvoir au capitaine général, le représentant officiel de Madrid.

1810 : Buenos Aires en effervescence
À Buenos Aires, capitale de la vice-royauté du Río de la Plata, les élites créoles chassent le vice-roi d'Espagne. C'est la « Revolución de Mayo », du 18 au 25 mai 1810. Il n'est pas encore question d'indépendance.

1810 : Bogotá prend le relais
Dans la foulée, le 20 juillet 1810, une junte républicaine prend le pouvoir à Santa Fé de Bogotá, capitale de la vice-royauté de Nouvelle-Grenade (la Colombie actuelle).

1810 : les Mexicains tentent leur chance
En Amérique centrale, dans la riche vice-royauté de Nouvelle-Espagne (le Mexique actuel), le 16 septembre 1810, le curé du village de Dolores rassemble ses ouailles et les invite à se rebeller contre les représentants de Madrid. Il conclut sa harangue par ce cri fameux : « ¡Viva la Virgen de Guadalupe ! ¡Viva Fernando VII ! ¡Abajo el mal gobierno ! » (Vive la Vierge de Guadeloupe, vive Fernand VII, à bas le mauvais gouvernement !). Mais sa rébellion tournera court et il sera arrêté et pendu par les autorités l'année suivante.

1810 : Santiago-du-Chili suit l'exemple
Le 18 septembre 1810, à Santiago-du-Chili, un groupe de créoles prennent également le pouvoir et portent à la tête de leur colonie le gouverneur Bernardo O'Higgins, fils naturel d'un Irlandais.

Reprise en main
Comme la junte de Cadix n’entend pas céder une parcelle de son pouvoir, le Venezuela proclame unilatéralement son indépendance le 5 juillet 1811. Miranda devient généralissime et dictateur mais est battu à San Mateo le 25 juillet 1812. Le 6 août 1813, son rival, Simón Bolívar, reprend Caracas aux Espagnols et reçoit de la municipalité le titre de « Libertador » (le Libérateur).

Les indépendances sud-américaines

Les vice-royautés espagnoles d'Amérique du Sud, libérées de la tutelle de Madrid, vont s'émanciper dans le désordre. Simón Bolívar tente non sans brutalité de réaliser leur unité sur le modèle nord-américain...

Le «Libertador» amer
Issu d'une riche famille créole de Caracas, Simón Bolívar étudie en Europe et parcourt en tous sens le Vieux Continent. Il fait à Rome le serment de libérer l'Amérique hispanique de la tutelle de Madrid.

Il deviendra le plus grand héros de l'Amérique hispanique, au point de n'être plus connu que sous le surnom de «Libertador» (le «Libérateur») et d'avoir donné son nom à un pays andin, la Bolivie...

Guerres intestines
Bolívar a 24 ans quand il revient au Venezuela en 1807. Trois ans plus tard, en 1810, l'année de l'émancipation hispano-américaine, il se rallie à la municipalité insurrectionnelle qui enlève le pouvoir au représentant de Madrid.

Envoyé à Londres, il convainc le populaire Francisco de Miranda, héros malheureux d'une première insurrection en 1806, de rentrer d'exil et de prendre la tête du nouvel État. Mais Simón Bolívar, devenu son rival, le fait arrêter sous l'inculpation de trahison et le livre aux Espagnols !

Partisan d'un pouvoir fort, il se fait proclamer dictateur en janvier de l'année suivante et tente d'imposer son autorité par une répression brutale... C'est qu'une bonne partie de la population demeure opposée à l'indépendance.

La guerre civile favorise le retour des Espagnols. Battu au terme d'une guerre fertile en cruautés de toutes sortes, Bolívar s'enfuit à Haïti, où il reçoit l'appui du président Alexandre Pétion. Il reprend la lutte avec l'aide intéressée des Anglais.

Fort de sa victoire sur les Espagnols au pont de Boyaca le 7 août 1819, Bolívar peut faire son entrée, non à Caracas, mais à Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade. L'horizon du «Libertador» dépasse désormais le seul Venezuela et embrasse l'ensemble de l'Amérique hispanophone. Il proclame l'avènement d'une «Grande-Colombie» qui fédère la Nouvelle-Grenade et le Venezuela.

Bolívar s'empare lui-même de Caracas et reçoit de la municipalité le titre de «Libertador» (le Libérateur).


Bolivar et Santander dans les Llanos de l'Orénoque


Portrait en majesté de Simon Bolívar Le 6 août 1813.

Bref triomphe du «Libertador»
Là-dessus, les succès militaires de son lieutenant Antonio Sucre lui permettent d'entrer en libérateur à Quito, capitale de la colonie de l'Équateur, sur l'océan Pacifique... Il convainc le général San Martín, libérateur de l'actuelle Argentine et du Chili, de lui abandonner le Pérou, lequel est conquis par Sucre.

Suite à cette victoire, le haut Pérou, riche de ses mines d'argent, proclame son indépendance le 6 août 1825. Cinq jours plus tard, il prend le nom de... Bolivie en l'honneur du « Libertador » ! Et baptise sa capitale administrative du nom de son lieutenant : Sucre.

Bolívar pense que son heure est venue. Il réunit un congrès panaméricain à Panama, du 22 au 25 juillet 1826, pour fédérer l'Amérique hispanique du Mexique au río de la Plata mais il aboutit à un échec. Mais peu après, la Colombie entre en guerre contre le Pérou et, dans le même temps, le Venezuela s'émancipe et met fin à la Grande-Colombie. C'est l'effondrement du rêve panaméricain. Malade et abandonné de tous, le « Libertador » quitte le pouvoir. Il meurt le 17 décembre 1830 à Santa Marta, en Colombie.
Sur les ruines de l'empire inca naîtront au XIXe siècle les États indépendants du Pérou, de l'Équateur et de la Bolivie. Leurs origines dramatiques leur valent encore de nos jours un sort pitoyable.

1822 : Mexique et Brésil deviennent des empires !
Entre temps, le 24 février 1821, en Amérique du Nord, la Nouvelle-Espagne a arraché son indépendance. Le 18 mai 1822, le général Iturbide se fait couronner empereur du Mexique sous le nom d'Augustin 1er.

Mais dans la foulée, la capitainerie du Guatemala, à l'exception de la province du Chiapas, fait sécession du Mexique, et proclame à son tour son indépendance sous le nom de Provinces-Unies d'Amérique centrale.

Au même moment, le Brésil, immense colonie portugaise d’un seul tenant, qui occupe la moitié du continent sud-américain, s’émancipe en douceur, sans un coup de feu. Pierre, qui a été nommé régent du Brésil par son père Jean VI, roi du Portugal, proclame lui-même l’indépendance du Brésil le 7 septembre 1822 et en devient empereur constitutionnel le 12 octobre suivant.

En 1839, faute d'un centre fort et unificateur, les Provinces-Unies d'Amérique centrale éclatent en plusieurs pays : Guatemala, Salvador, Honduras, Nicaragua et Costa Rica.

15 novembre 1889 - Le Brésil devient une République
Le 15 novembre 1889, au Brésil, les militaires destituent le très débonnaire empereur Pierre II et instaurent la Première République.

Un renversement en douceur
Pedro II (Rio de Janeiro, 2 décembre 1825 ; Paris, 5 décembre 1891)L'empereur, âgé de 68 ans et déjà très malade, a été couronné à l'âge de dix ans à la suite de l'abdication surprise de son père. Il a depuis longtemps renoncé aux ors du pouvoirs et vit en bon bourgeois.

Ses idées libérales et l'abolition de l'esclavage l'année précédente lui valent l'hostilité d'une partie de la bourgeoisie fluminense (ainsi appelle-t-on les habitants de la province de Rio de Janeiro).

Le clergé lui en veut aussi d'avoir emprisonné des ecclésiastiques. Aussi les putschistes n'ont-ils pas de mal à proclamer la République à Rio de Janeiro pendant que le souverain se délasse dans sa résidence estivale de Petropolis. Le premier décret du gouvernement provisoire confirme Rio dans sa fonction de capitale fédérale mais envisage le transfert à terme des pouvoirs de la République sur le plateau central du Brésil, en un lieu neutre... Ce sera Brasilia, inaugurée en 1960.

Ordem e Progresso
Sans attendre, sous l'influence des penseurs positivistes, un courant de pensée influencé par le Français Auguste Comte, les républicains brésiliens choisissent comme devise nationale « Ordre et Progrès » ; elle est inscrite en portugais (Ordem e progresso) sur le nouveau drapeau. Notons que cette même influence positiviste conduit à faire du 14 juillet un jour férié au Brésil, au nom de la « liberté universelle ».


Proclamation de la République du Brésil, Benedito Calixto, 1893, Pinacoteca Municipal de São Paulo.

Les grands propriétaires fonciers et les élites brésiliennes revendiquent aussi, à travers le positivisme, une forme de gouvernement « éclairé » qui fait peu de cas de l'avis des classes populaires. C'est ainsi que les analphabètes, 40% de la population, dont la grande majorité des anciens esclaves et des noirs et métis, sont exclus du droit de vote.

La nouvelle Constitution est adoptée le 24 février 1891. Fédérale (on parle des États-Unis du Brésil), elle est fortement inspirée par l'exemple nord-américain. Après le retrait des militaires putschistes, présidents et vice-présidents vont se succéder sans grands heurts, choisis par les représentants des grandes États de la fédération.

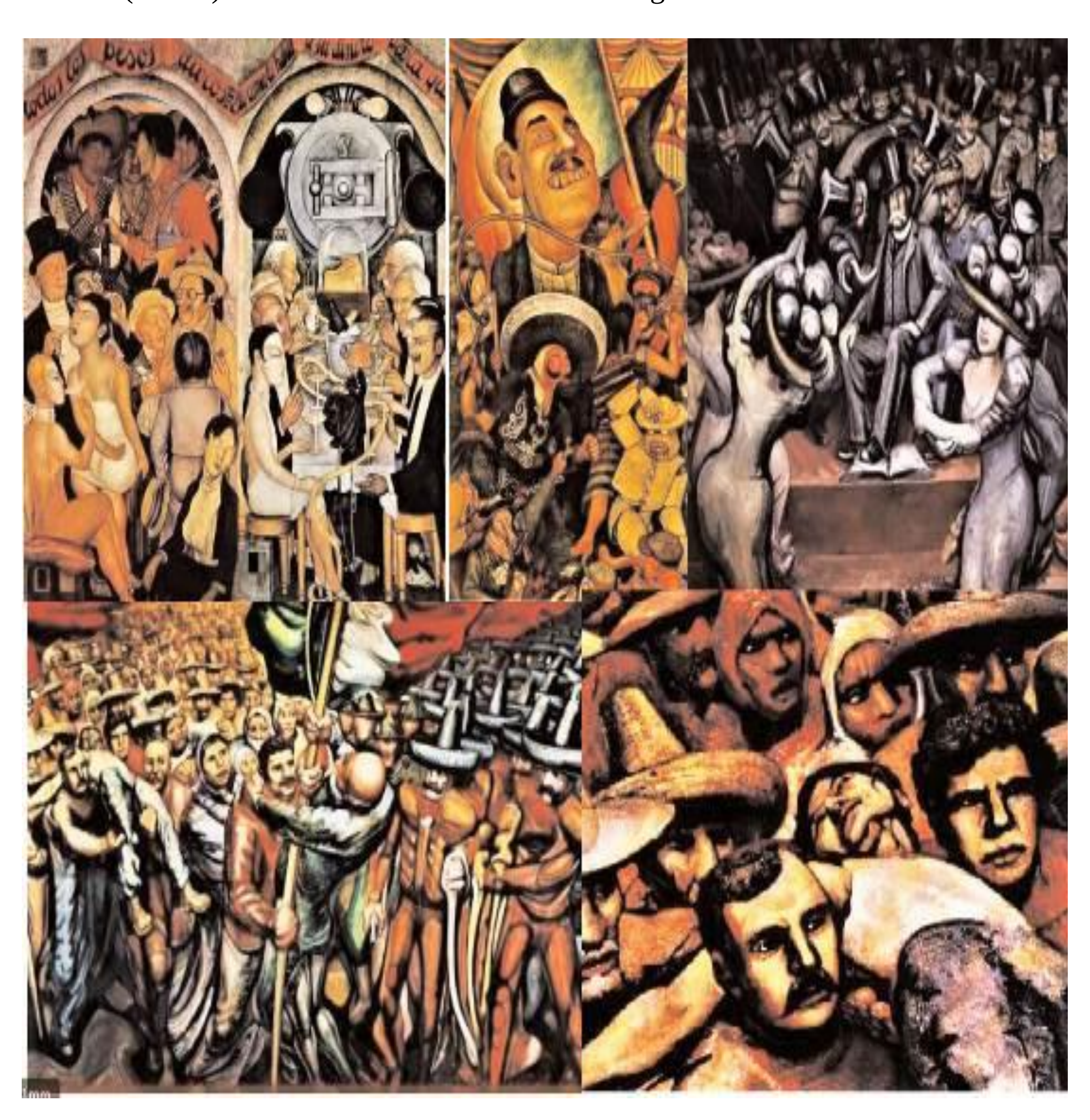
Accessoirement, la séparation de l'Église et de l'État est décidée le 7 janvier 1890.

Corruption et violences deviennent monnaie courante, mais durant les années 1920, des mouvements d'opposition les dénoncent vigoureusement et demandent un gouvernement plus autoritaire. Getúlio Vargas va l'incarner après avoir pris le pouvoir par la force le 3 novembre 1930.

Sous son mandat a lieu la réhabilitation solennelle de dom Pedro II. Les dépouilles de l'ancien empereur et de son épouse dona Tereza Cristina sont ramenées dans leur pays et inhumées à Petropolis en 1939.

La révolution mexicaine

Le 20 novembre 1910, un groupe de Mexicains prend les armes contre le dictateur Porfirio Díaz, en réponse à l'appel lancé des États-Unis par Francisco Indalecio Madero (37 ans). C'est le début d'une révolution longue et douloureuse.





Une trop longue dictature
Bourgeois libéral et humaniste, Madero s'est porté candidat au début de l'année 1910 aux élections présidentielles contre le président sortant Porfirio Díaz, un métis de 80 ans qui dirige le Mexique de façon dictatoriale depuis 1876.

Fort de son autorité, Porfirio Díaz a fait appel à des capitaux étrangers, en particulier américains, pour moderniser les infrastructures et l'économie du pays. Cette modernisation a profité à la bourgeoisie mais enfoncé la paysannerie indienne et métisse dans la misère. Elle a en particulier réduit les terres communales (ejidos) au profit des grandes propriétés (latifundias).

La candidature de Madero suscite une vive attente chez les peones (paysans indiens ou métis) comme chez les bourgeois libéraux. Mais, dès avant le scrutin, Madero est incarcéré à San Luis Potosí, capitale de l'État du même nom. Il réussit cependant à s'enfuir aux États-Unis où il rédige le plan de San Luis Potosí. C'est un appel à la rébellion contre le dictateur.

Le signal de la rébellion
Inquiet de la montée des mécontentements, le dictateur fait arrêter de nombreux « madéristes » à Mexico, le 13 novembre 1910. La riposte ne se fait pas attendre. Une semaine plus tard, le 20 novembre 1910, Pascual Orozco, partisan du chef en exil, prend les armes avec un groupe de mineurs.



La rébellion madériste est rejointe par Emiliano Zapata, un rebelle indien, ainsi que par Pancho Villa, un bandit du nord. Les « madéristes » défont les troupes gouvernementales et contraignent le président à la fuite le 25 mai 1911.

Rentré d'exil depuis le mois de février, Madero est à son tour élu à la présidence le 6 novembre 1911. Mais, en bourgeois vertueux, il n'ose fusiller personne, conserve les hommes de l'ancien dictateur et rechigne à distribuer les terres aux peones comme Zapata le lui demande.

Les révolutionnaires paysans reprennent alors les armes contre Madero. Solidement établi dans l'État de Morelos, dont Cuernavaca est la capitale, Zapata publie le 25 novembre 1911 le « Plan de Ayala ».

Ce texte prophétique réclame la restitution aux Indiens d'au moins un tiers des territoires communaux qui leur ont été volés par les grands propriétaires. C'est la première fois depuis les Gracques qu'est exposée la nécessité d'une réforme agraire !

Madero est trahi par le général Victoriano Huerta qui le fait incarcérer et assassiner dans un simulacre d'évasion le 22 février 1913. Mais le nouveau dictateur ne savoure pas longtemps son succès.

Il se montre impuissant face à l'insurrection du nord guidée par Venustiano Carranza. Celui-ci est un propriétaire terrien qui a soutenu la révolution de Madero. Il est devenu gouverneur de l'État de Coahuila, au nord du pays, et, après l'assassinat de Madero, il a mobilisé une armée « constitutionaliste » contre Huerta, avec le concours des chefs de bandes du nord Pancho Villa et Alvaro Obregon.

Huerta est contraint à l'exil le 15 juillet 1914 mais ses tombeurs se déchirent aussitôt. Au terme d'une nouvelle guerre des chefs, Carranza se fait reconnaître président à titre provisoire le 1er mai 1915.

Il fait voter une nouvelle Constitution le 5 février 1917, la constitution de Querétaro. Elle introduit une grande réforme agraire qui prévoit la reconstitution des ejidos, terres communales attribuées à des groupes de paysans et prélevées au besoin sur les grandes exploitations, les haciendas. Elle déclare le sous-sol propriété nationale. Elle promet aussi la journée de huit heures et un salaire minimum. Elle adopte enfin le suffrage universel masculin. La Constitution ramène le mandat du président à quatre ans et ne lui permet pas d'en solliciter le renouvellement.

Cette Constitution va mettre un terme à la « Révolution mexicaine ». Carranza, malgré l'opposition de ses anciens alliés, arrivera à se faire élire le 1er mai 1917 selon les termes de la nouvelle Constitution. Mais il n'ira pas au terme de son mandat et sera assassiné le 20 mai 1920. Alvaro Obregon lui succèdera à la présidence, pour un mandat enfin normal.

Paix blanche
Une guerre religieuse contre les peones catholiques va prendre le relais de la guerre civile. Le bilan total d'un quart de siècle de guerres meurtrières s'élève à un million de morts (sur 15 millions d'habitants !). Le romancier Graham Greene (La puissance et la gloire) et le cinéaste Luis Bunuel (El) ont illustré avec talent cette époque douloureuse.

Le Mexique ne retrouvera la paix civile qu'en 1934, avec l'avènement de Lazaro Cardenas. Les Indiens bénéficieront alors d'une réforme agraire partielle tout en restant tenus à l'écart du pouvoir.

Au cours du siècle précédent, notons-le, il n'en allait pas ainsi. Deux chefs d'origine populaire ont dirigé le pays d'une manière ferme et globalement positive : l'Indien Benito Juarez, de 1858 à sa mort en 1872, et le métis Porfirio Diaz, de 1876 à son éviction en 1910.

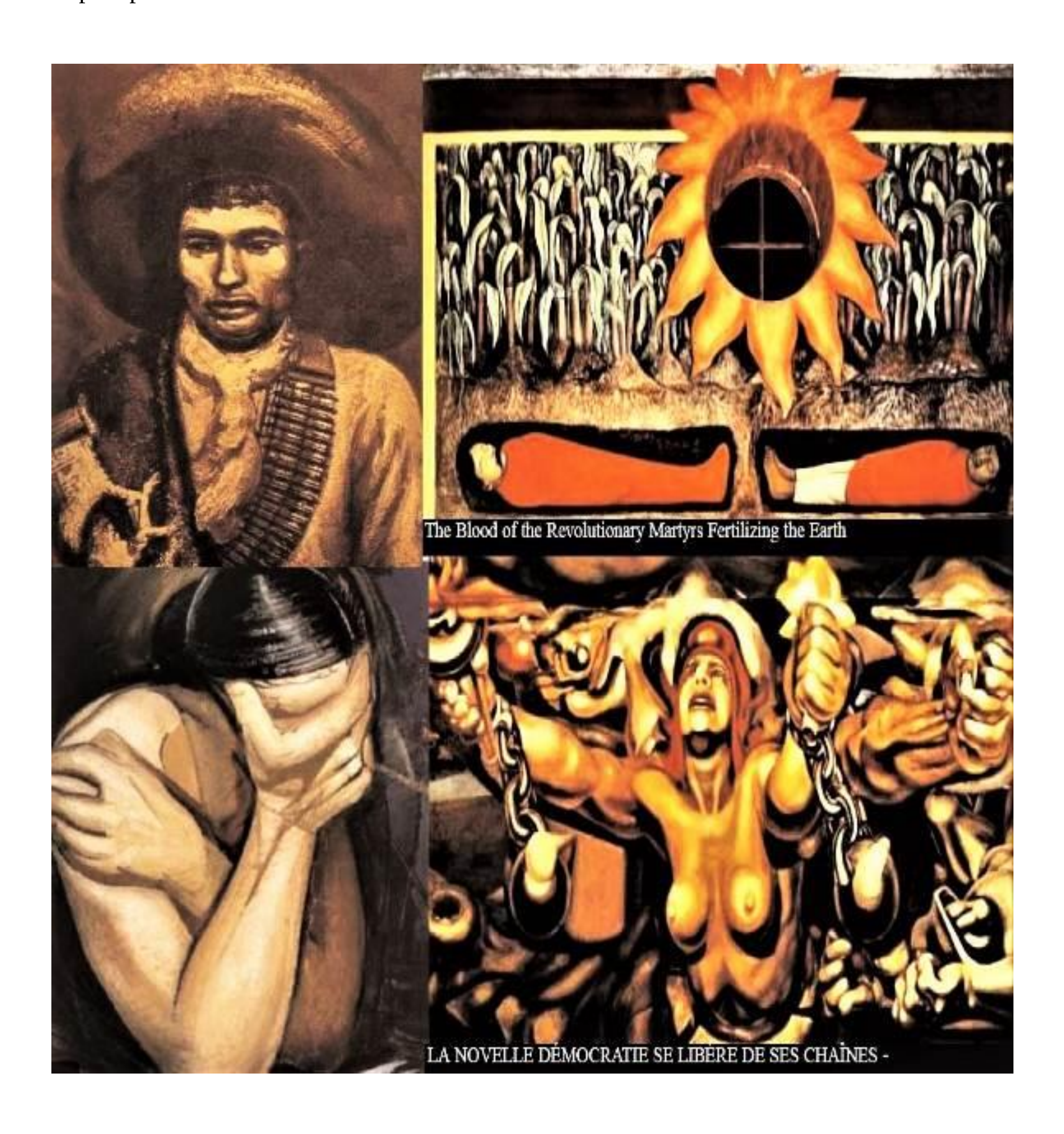
Depuis l'avènement de Lazaro Cardenas, les descendants des conquérants espagnols ont évincé les Indiens du gouvernement... comme de la tête du mouvement zapatiste lui-même.

10 avril 1919
Zapata tombe dans un guet-apens
Le 10 avril 1919, à Cuernavaca, au sud de Mexico, Emiliano Zapata trouve la mort dans un guet-apens tendu par un colonel de l'armée mexicaine qui s'était fait passer pour un ami.

Un bandit de légende
Emiliano Zapata Salazar prend la pose (8 août 1879 ; 10 avril 1919)En 1909, Emiliano Zapata, paysan illettré d'une trentaine d'années, soulève les paysans (ou peones) de l'État de Morelos. L'année suivante, il rallie l'insurrection de Francisco Madero, de même qu'un autre insurgé, Pancho Villa, un métis à la tête des farouches cavaliers des steppes du nord.

Mais une fois au pouvoir, Madero, bourgeois vertueux mais malhabile, conserve les hommes de l'ancien dictateur, n'ose fusiller personne et rechigne à distribuer les terres aux peones, comme Zapata le lui demande.

Zapata reprend alors les armes contre lui et ses successeurs, les dictateurs Huerta et Carranza. Le 6 décembre 1914, il entre triomphalement à Mexico avec Pancho Villa. Mais le retour en force de Carranza oblige Villa à l'exil et va entraîner la mort de Zapata par traîtrise...



LA GUERRE DES TRIPLE ALLIANCES

Du point de vue de l'histoire militaire, la Triple Guerre Alianza, également connue sous le nom de « guerre du Paraguay », fut le premier conflit « moderne » soutenu dans le sud postcolombien entre nations modernes dotées de nouvelles armes, comme la mitrailleuse Gatling et les nouveaux fusils utilisant le système Minié. Ceci, en son temps, a conduit à un changement progressif des tactiques sur le champ de bataille, comme l'abandon de la charge frontale de cavalerie. La chevalerie avait traditionnellement été un élément dominant dans la guerre en Amérique du Sud, mais (comme pendant la guerre civile américaine) a commencé à évoluer vers un rôle principalement d'infanterie.

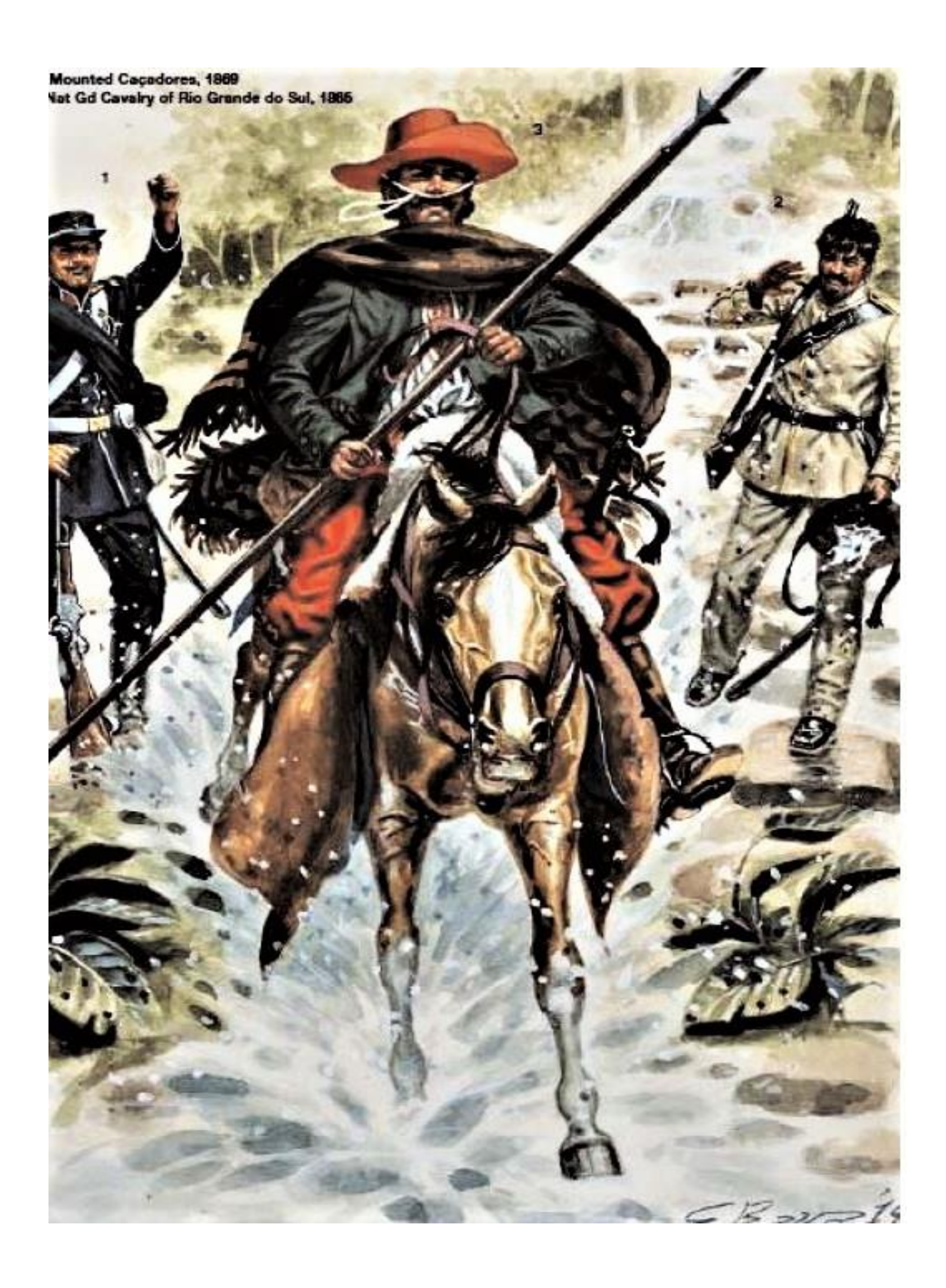
Le Paraguay a changé tout cela, conduisant à une acceptation générale de la nécessité du professionnalisme parmi les armées. Entre 1875 et 1910, tous les pays d'Amérique du Sud sont invités à participer dans les missions militaires européennes pour former et organiser leurs forces, avec des résultats significatifs. Services médicaux sur le terrain ont pris de l'importance sous le fléau de la maladie, mais notamment des blessures causées par les armes modernes, chacune toujours plus meurtrière.
Il s’agit du plus grand conflit militaire de l’histoire de l’Amérique du Sud.

La guerre s'est déroulée entre quatre pays : pour le Paraguay, contre une alliance formée par le Brésil, l'Uruguay et l'Argentine. C'était unique dans l'histoire sud-américaine en raison du nombre de troupes impliquées et, surtout, pour son terrible coût en vies humaines. Ces décès étaient en grande partie dus partie à la privation, à la maladie et à la faim, et les belligérants n'étaient ni équipés ni organisés pour apaiser. Sur environ 50 000 décès au Brésil, les deux tiers étaient dus aux difficultés et aux maladies, en particulier la variole et le choléra. Cette guerre a coûté la vie à quelque 30 000 soldats en Argentine et près de 5 000 en Uruguay ; Mais ces pertes ne sont rien en comparaison avec le prix humain catastrophique payé par le Paraguay.

Bien que les chiffres soient encore largement contestés, certains universitaires ont conclu que six années de guerre ont réduit la population de Paraguay d'environ 450 000 à 500 000 à 160 000 au maximum, une perte d'environ 65 à 70 pour cent de la destruction totale du pays. - et la vie du pays a été détruite en en grande partie depuis des décennies.

La bataille la plus importante de la guerre fut celle de Tuyutí, livrée le 24 Mai 1866, la plus grande bataille jamais livrée sur terre sud-américaine, à laquelle ont participé quelque 24 000 Paraguayens contre 35 000 soldats alliés. Le bilan des morts de Tuyutí est probablement de quelque 13 000 (près de 55%). Au moins la moitié ont été tués au Paraguay et chez les Alliés 2 400 morts et 3 000 blessés (environ 15 %), soit un taux cumulé des pertes de 31 pour cent de ceux commis des deux côtés.

La plupart des campagnes se sont déroulées dans des plaines marécageuses et un climat subtropical, et la plupart des soldats ont constaté que l'environnement physique était très difficile à supporter. Leurs souffrances étaient exacerbées par la faiblesse des rations et le manque d'eau potable. L’hygiène était souvent inexistante, ainsi le choléra et la typhoïde complètement détruits des unités entières de soldats.


Mounted Caçadores, 1869
Nat Gd Cavalry of Rio Grande do Sul, 1865
1
3
2

La route maritime des Indes occidentales – Le royaume des pirates
Les cartes espagnoles du XVIe siècle n'avaient plus à perfectionner le tracé de la route maritime des Indes occidentales, la fameuse « Carrera de Indias ». Tributaire des vents et des courants, elle était cependant immuable et empruntait un couloir large d'environ 500 kilomètres. Colomb l'avait découverte intuitivement en 1493 et ceux qui avaient cherché à s'en écarter depuis l'avaient payé de leur vie. Comme l'a démontré Pierre Chaunu, deux convois, la flotte de Nouvelle-Espagne et celle de Terre Ferme, quittaient Séville, plus tard Cadix, au début de mai en direction des îles Canaries. Après une escale pour s'approvisionner en vivres et en eau, on se laissait porter, à l'aller, par les alizés qui conduisaient tout droit jusqu'aux petites Antilles. De là, les navires espagnols gagnaient, les uns Vera Cruz en Nouvelle-Espagne – certains s'arrêtant au passage à Hispaniola ou à Cuba –, les autres Cartagena ou encore Panama. Pour le retour, tous les navires se retrouvaient à La Havane, plus commode que Saint-Domingue. La route du retour passait toujours par le nord, bénéficiant du contreflux. On profitait des vents d'ouest à partir des Bahamas, en courant le risque de rencontrer en chemin les cyclones de septembre. Dans la seconde moitié du XVIe siècle, on apprendra à les éviter en partant au plus tard le 20 août. Malgré cela, le fond de la mer des Caraïbes et le golfe du Mexique sont jonchés d'épaves de la flotte de l'or.

Le temps des petites expéditions était révolu. Les navires voyageaient en convois qui pouvaient atteindre une centaine d'unités. Ils gagnaient ainsi une plus grande sécurité en cas de naufrage ou d'attaque de pirates et compensaient le manque de pilotes expérimentés. Les cargaisons de métaux précieux devaient être protégées de la convoitise des flibustiers et corsaires anglais, français ou hollandais par des vaisseaux de guerre. Le rythme de rotation des convois était de l'ordre de quatorze à quinze mois dans les conditions les meilleures, avec beaucoup de temps mort. Le trafic entre l'Espagne et l'Amérique, entre 1504 et 1650, a été chiffré à 17 967 voyages aller et retour, sans compter les voyages de découvertes. L'Amérique était aussi le cimetière des vieux navires de l'Europe : leurs vieilles carcasses, même ruinées, faisaient encore le bonheur de la colonie et servaient de monnaie d'échange.

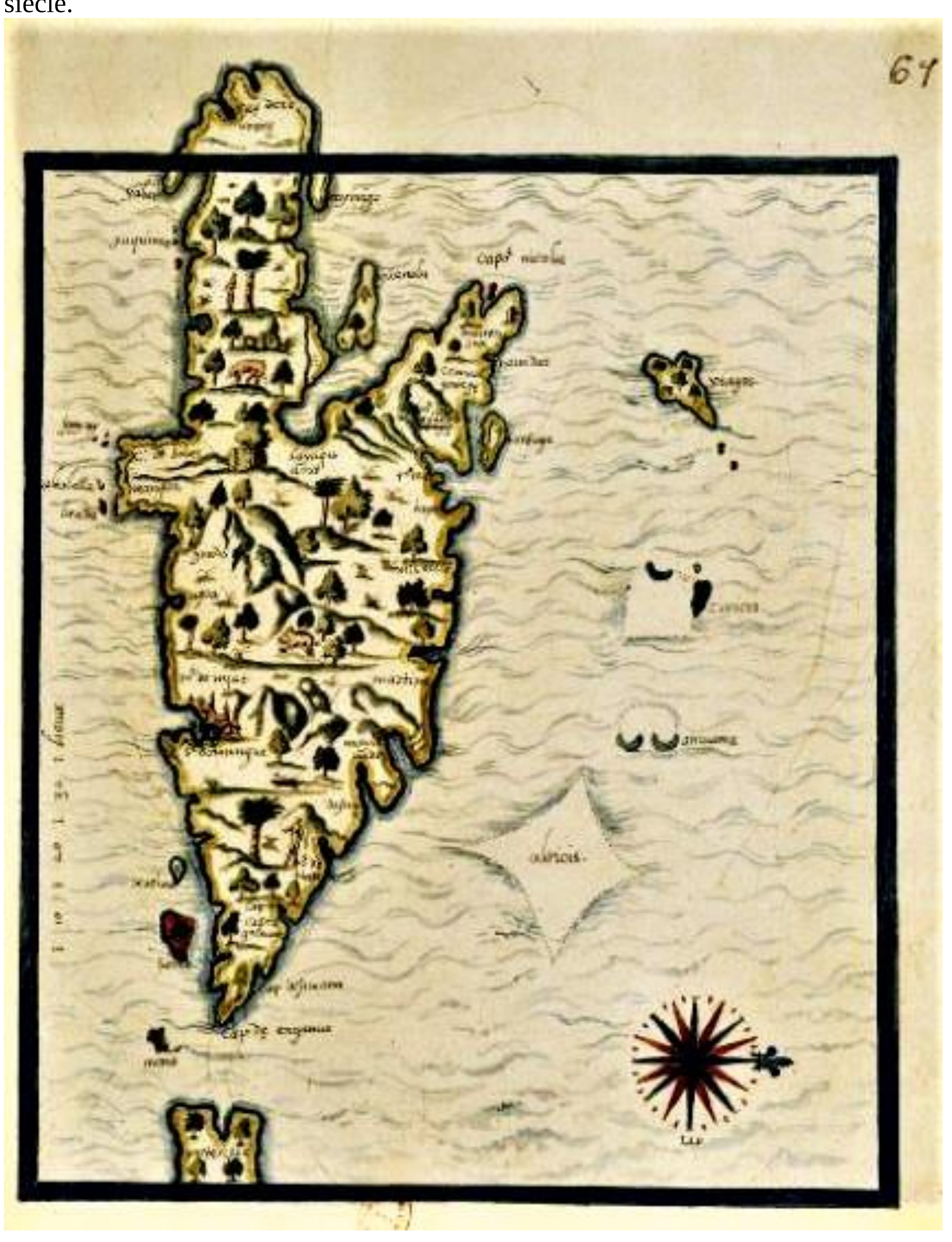
Les flibustiers ou boucaniers sont des aventuriers européens établis aux Antilles durant le XVIIe siècle. Leurs exploits dans leur lutte contre les Espagnols sont restés légendaires. L'origine de leurs établissements remonte aux premières années du XVIIe siècle.

Les forêts et les savanes des Antilles, Haïti, la Guadeloupe, la Martinique, Grenade, etc., nourrissaient de vastes troupeaux de boeufs redevenus sauvages. Des colons français abordèrent dans ces îles et y cherchèrent une ressource dans la chasse. Bientôt ils développèrent l'industrie du boucanage, rôtissant ou fumant la viande, séchant les peaux. Leur équipage de chasse comportait une meute de 25 à 30 chiens conduits par un ou deux veneurs, un fusil de 1,60 m fabriqué à Dieppe ou à Nantes et envoyant des balles de 30 grammes; une vingtaine de livres de poudre venant surtout de Cherbourg; de plus, un sabre court et des couteaux. Leurs vêtements étaient deux chemises de toile, une culotte de drap, un chapeau de feutre, des souliers de cuir; les jambes restaient nues; ils emportaient de petites tentes de toile mince.

Les boucaniers isolés, sans femmes, avaient adopté une discipline remarquable qui fit leur force. Ils s'associaient deux à deux, mettant tout en commun; leur maison ou loge

restait ouverte, nul vol n'étant à craindre. Les querelles se réglaient par des duels. Leurs provisions de cuirs ou de viande boucanée étaient portées à la côte par des engagés, réduits à un véritable servage. Les boucaniers prospérèrent surtout au Nord de l'île de Haïti. Là ils se trouvèrent en conflit avec les Espagnols et en rapport avec des aventuriers de la mer, avec lesquels ils se confondirent, les flibustiers.

Les flibustiers ou boucaniers sont des aventuriers européens établis aux Antilles durant le XVIIe siècle. Leurs exploits dans leur lutte contre les Espagnols sont restés légendaires. L'origine de leurs établissements remonte aux premières années du XVIIe siècle.



Les forêts et les savanes des Antilles, Haïti, la Guadeloupe, la Martinique, Grenade, etc., nourrissaient de vastes troupeaux de boeufs redevenus sauvages. Des colons français abordèrent dans ces îles et y cherchèrent une ressource dans la chasse. Bientôt ils développèrent l'industrie du boucanage, rôtissant ou fumant la viande, séchant les peaux. Leur équipage de chasse comportait une meute de 25 à 30 chiens conduits par un ou deux veneurs, un fusil de 1,60 m fabriqué à Dieppe ou à Nantes et envoyant des balles de 30 grammes; une vingtaine de livres de poudre venant surtout de Cherbourg; de plus, un sabre court et des couteaux. Leurs vêtements étaient deux chemises de toile, une culotte de drap, un chapeau de feutre, des souliers de cuir; les jambes restaient nues; ils emportaient de petites tentes de toile mince.

Les boucaniers isolés, sans femmes, avaient adopté une discipline remarquable qui fit leur force. Ils s'associaient deux à deux, mettant tout en commun; leur maison ou loge restait ouverte, nul vol n'étant à craindre. Les querelles se réglaient par des duels. Leurs provisions de cuirs ou de viande boucanée étaient portées à la côte par des engagés, réduits à un véritable servage. Les boucaniers prospérèrent surtout au Nord de l'île de Haïti. Là ils se trouvèrent en conflit avec les Espagnols et en rapport avec des aventuriers de la mer, avec lesquels ils se confondirent, les flibustiers.

En 1665, la partie occidentale d'Hispaniola devint la colonie française de Saint-Domingue. Au nord-ouest, non loin de la côte, se trouvait l'île de la Tortue, repaire des flibustiers et des boucaniers qui capturaient les taureaux sauvages de Saint-Domingue pour en vendre les peaux.

La grande richesse des Antilles était la canne à sucre dont les plantations, réalisées à partir de 1640-1650 remplacèrent celle du tabac ; mais l'indigo y jouait aussi un rôle important, provoquant en contrecoup l'effondrement de la culture du pastel en Europe. À la veille de la Révolution, la partie française de Saint-Domingue était le joyau incomparable des îles à sucre, avec 800 sucreries, 3 000 indigoteries, 450 000 esclaves noirs pour 40 000 blancs. Les cartes nous montrent un territoire bien irrigué dont la surface habitable est déjà entièrement peuplée.

Les flibustiers (freeboters) étaient des pirates de toute origine qui dévalisaient les vaisseaux de commerce espagnols. Le premier noyau fut formé de Français établis dans l'île de Saint-Christophe vers 1625. Quelques années plus tard, ils se transportèrent sur la côte Nord-Ouest de Haïti et occupèrent l'île de la Tortue, rocher formidable, à peu près inaccessible, qui leur offrit un refuge assuré. Ils s'entendaient à peu près avec les boucaniers, colons de terre ferme, originaires surtout de la Normandie. Ceux-ci finirent par devenir gênants pour les Espagnols qui les avaient d'abord négligés. Attaqués jusque dans leurs villes, les Espagnols entamèrent une guerre en règle contre les boucaniers, massacrant les gens paisibles comme les pillards. La résistance s'organisa et il en résulta deux conséquences. D'une part, le gouvernement français protégea ses nationaux et transforma en colonies leurs principaux établissements. D'autre part, les flibustiers menacés s'organisèrent au point de former une véritable puissance maritime. Il se fit donc un départ entre les colons et les pirates. En 1637, Louis XIII nomme gouverneur de la Martinique le capitaine Duparquet, un des chefs des flibustiers. En 1655, les boucaniers de Haïti se mettent sous la protection de la France. Les Espagnols, désespérant d'en venir à bout directement, avaient exterminé les boeufs sauvages, ce qui forçait les chasseurs à se transformer en planteurs. En 1665, la France leur envoya un gouverneur et une

cargaison de femmes. Ainsi se fonda la colonie française de Haïti, qui fut au XVIIe siècle la plus prospère des Antilles.

Un grand nombre d'aventuriers, au lieu de devenir des colons, préférèrent continuer leur vie batailleuse. Les flibustiers formaient des bandes de 50 à 150 hommes, montés sur des barques où parfois ils avaient à peine la place pour se coucher. Bravant les tempêtes et les intempéries, ils guettaient les navires espagnols. Un des premiers, le Dieppois Legrand se jette avec une barque montée par 29 hommes, armée de quatre petits canons, sur le galion du vice-amiral; son bateau sombre, mais il s'empare de l'autre. Les exploits des flibustiers, l'énorme butin qu'ils conquièrent leur attirent des milliers de recrues. Leurs petites bandes de 25 à 30 hommes, qu'on appelait des matelotages, étaient autonomes; elles grandissaient avec le succès, s'unissaient les unes aux autres pour de grandes expéditions, essaimaient comme des ruches quand elles devenaient trop nombreuses. Les keys, récifs et flots à demi noyés du Sud de la Floride leur fournissaient des repaires impénétrables où ils défiaient toute poursuite. Dans ces flots ou sur les côtes voisines, ils enterraient leurs trésors, et plus d'un y est encore dont les possesseurs ont disparu dans quelque tempête ou dans quelque assaut meurtrier. Dans leurs orgies ou dans les partages de butin s'allumaient de terribles querelles. Nulle organisation d'ensemble ne put être créée par ces redoutables pirates. Cependant ils furent bientôt assez forts pour s'attaquer non seulement à des navires, mais à des villes, aux forteresses des Espagnols. Quelques-unes de ces entreprises, qui ont parfois touché des régions bien au-delà des Antilles, ont eu un grand retentissement.

Les flibustiers dont l'histoire a conservé le nom sont les Français Montbars l'Exterminateur, Nau l'Olonnais, Montauband, François Gramont ou Grandmont, Michel le Basque; les Anglais Morgan, Mansfield, les Hollandais Roe Graff, Van Horn (d'Ostende), le Portugais Barthélemy, etc. Leurs plus célèbres hauts faits sont rapportés au nom de ces étranges héros. Ils commencèrent vers 1660 quand les Frères de la Côte s'organisèrent avec quelque méthode sous leur étendard noir orné de la tête de mort et du sablier. Rappelons l'expédition de Montbars, Nau l'Olonais et Michel le Basque qui, avec 440 hommes, saccagèrent Puerto Cabello, San Pedro, Gibraltar, Maracaïbo; de Morgan, qui dévasta Portobello, l'île Santa Catarina, Chagres et Panama (1670); celle de Van Horn et des 1200 flibustiers français contre la Veracruz, au Mexique (1683); la grande expédition où 4000 hommes se réunirent pour essayer la conquête du Pérou; l'indiscipline la fit avorter. Citons encore l'extraordinaire équipée de ces 50 flibustiers qui promenèrent leur barque du détroit de Magellan à la Californie, pillant les ports espagnols, capturant un navire de guerre de premier rang chargé de plusieurs millions de numéraire. La dernière grande victoire des flibustiers fut la prise de Cartagena (Vénezuela) par les corsaires français.

Refuge des boucaniers
Les boucaniers opéraient à partir de ports tels que Port Royal (Jamaïque), Tortuga et Petit Goâve à Saint-Domingue (Hispaniola). C’est des endroits offrant des ports sûrs et une réserve d'eau abondante de sucre et nourriture. Le grand refuge des boucaniers dans la décennie 1630 était Tortuga (Turtle Island), située au nord-ouest de La Espagnol (maintenant Haïti et République Dominicaine). L'île a reçu son Nommé pour sa ressemblance avec une tortue vue de loin.



L'origine de ses établissements remonte aux premières années du XVIIe siècle. Les forêts et savanes des Antilles, d'Haïti, La Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, etc., nourrissaient de vastes troupeaux de bœufs redevenus sauvages. Les colons Français débarquèrent sur ces îles et cherchèrent une ressource dans la chasse. Ils ont rapidement développé le fumage, le rôtissage ou fumer la viande, sécher les peaux.

La guerre entre la France et l'Angleterre divisant les flibustiers en deux camps contribua beaucoup à les faire disparaître; la colonisation méthodique de Haïti, de la Jamaïque, l'organisation par les Anglais d'une immense contrebande officieuse expliquent qu'au XVIIIe siècle le souvenir seul subsiste des Frères de la Côte.

Une équipe du Musée pirate de Whydah a découvert en février 2021, les ossements de six personnes qui avaient volé un bateau qui s’est retrouvé au fond de l'océan Atlantique il y a environ 200 ans. Un groupe d’archéologistes vont maintenant pouvoir étudier les restes. «Quand le bateau a été détruit, il s’était retrouvé dans un banc de sable dans une tempête féroce en 1717. C’est là que le bateau a renversé et qu’il a sombré dans le sable», raconte l’explorateur Barry Clifford. L’équipe espère être en mesure d’identifier les restes des pirates qui se trouvaient dans le navire en question qui portait le même nom que le musée .Les spécialistes du musée ont déjà obtenu l’ADN de Samuel «Black Sam» Bellamy qui était le capitaine du Whydah.

Les squelettes sont encastrés dans des concrétion, des masses dures qui se forment autour des restes humains et des artefacts, comme autour de ceux-ci issus de la même épave. «On a identifié que cet os appartenait à un humain mâle ayant des liens généraux avec la région de la Méditerranée orientale», explique l’auteur Casey Sherman dans le communiqué. «Ces ossements nouvellement découverts pourraient enfin nous conduire à Bellamy, car nous avons maintenant son ADN.

Bellamy se considérait comme le «Robin des bois de la mer» et appelait son équipage «les hommes de Robin des bois». Il est devenu l’un des pirates les plus riches de tous les temps avec plus de cinquantes navires abordés.Son autre surnom, «Black Sam», vient de son look caractéristique: au lieu des perruques poudrées à la mode à l’époque, il a laissé pousser sa propre chevelure noire.

«Black Sam Bellamy dirigeait démocratiquement son équipage», note la société. «Ses hommes étaient des esclaves, des Indiens et des marins mis à son service. Bellamy les traitait sur un même pied d'égalité et les laissait voter pour les décisions importantes.» Le Whydah lui-même était un navire d'esclaves qui avait été capturé. «Nous savons qu'un tiers de l'équipage était d'origine africaine et le fait qu'ils aient volé le Whydah, qui était un bateau négrier, les présente sous un tout nouveau jour.»

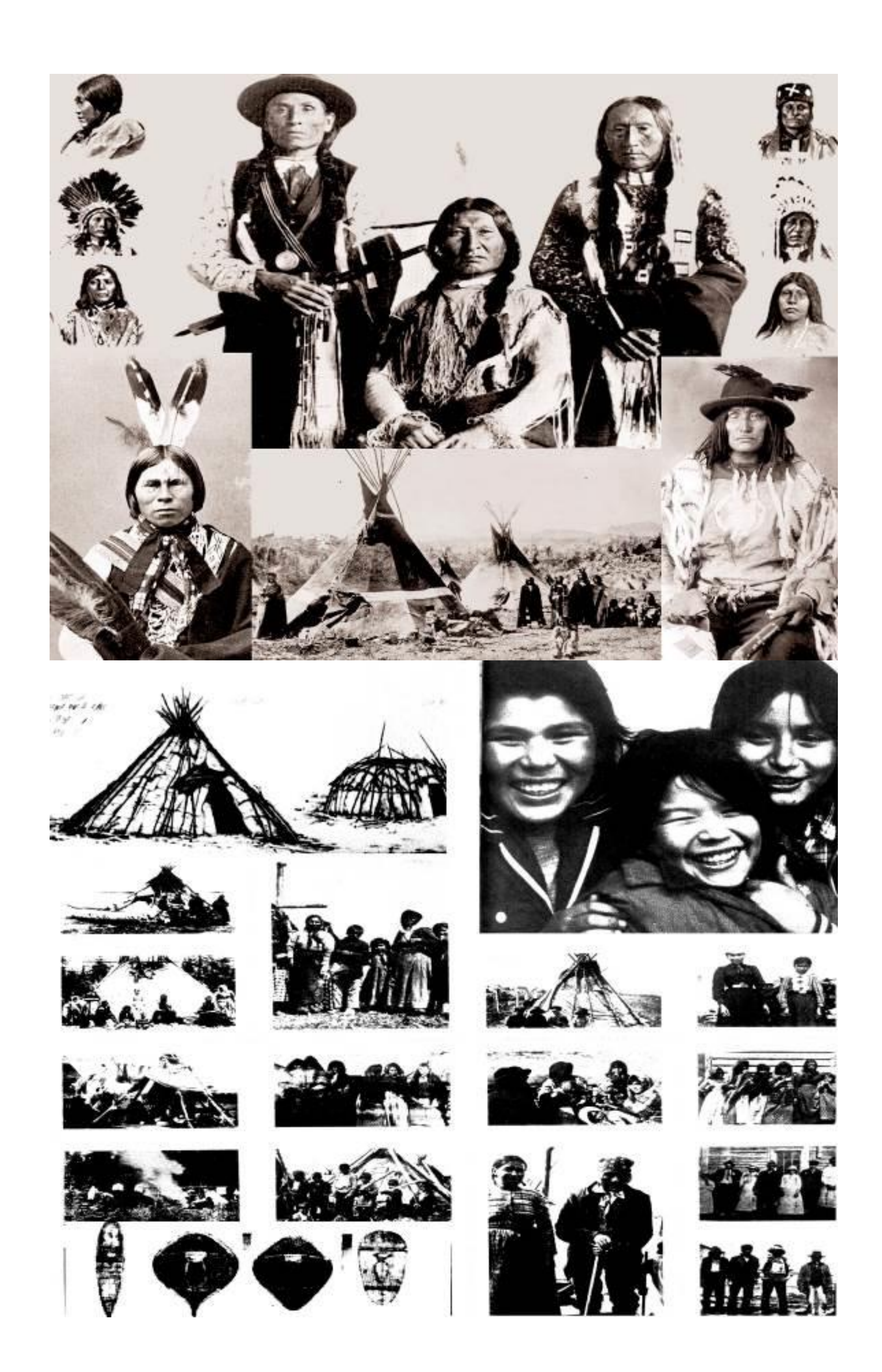
Commandée par le pirate Sam Bellamy, la Whydah fit naufrage au large de Wellfleet en 1717, emportant avec elle le trésor de cinquante navires pillés. Selon le folklore de Cap Cod (USA) , Bellamy retournait retrouver son amour, Maria Hallett, la «sorcière de Wellfleet», lorsque son navire a subit un désastre dans l'une des pires tempêtes à frapper la côte est. Seuls deux hommes sur 146 ont atteint la plage vivants, faisant de la Whydah la pire tragédie maritime jamais vue sur les rives du Cap. La perte de Bellamy était cependant un gain de l'histoire, car le contenu de son produit phare représente un regard unique sur la vie des pirates et un échantillonnage interculturel sans précédent de trésors du monde du 18ème siècle.

Impossible cordialité entre pionniers européens et Indiens

Vers un génocide

La société indienne n'était aucunement préparée au contact avec les Européens. Ces premières rencontres furent pour l'Indien un choc brutal en découvrant tout à coup un mode sans proportion avec le sien. Habitués à interpréter les phénomènes naturels en termes spirituels, les Amérindiens furent fortement ébranlés dans ce qui était à la base même de toute la structure de leur vie culturelle : sa religion; sûrement, les esprits avaient, chez les Blancs, une puissance infiniment supérieure aux siens au point de saper l'autorité des chefs et des sorciers. A mesure que les relations avec les Blancs se faisaient plus intimes, l'âme indienne se désintégrait un peu plus. Au contact des produits européens (eau-de-vie, fusils etc.) toute la vie indienne fut bouleversée.

A chaque fois qu'ils adoptaient un produit européen, les Amérindiens abandonnaient quelque chose de leur culture. Petit à petit, certaines traditions fondamentales sont oubliées amenant le dépérissement physique et moral des communautés. Bien sûr, l'eau-de-vie fît son oeuvre destructrice mais ce n'est qu'un élément parmi beaucoup d'autres dont le plus important est la perte de la compréhension spirituelle de sa situation vis-à-vis ce "Nouveau Monde" ébranlant ainsi les racines-mêmes de tout le système tribal.





Avant l’arrivée des Européens, les modes de vie varient selon les peuples, mais des caractéristiques générales peuvent être distinguées. Disséminés sur un très vaste territoire, les Amérindiens n’ont jamais connu de pouvoir central. En revanche, des liens anciens unissaient des peuples variés en fonction de langues et d’usages communs, ce qui n’empêchait pas les conflits. Généralement, des communautés faisaient partie d’un clan qui lui-même appartenait à une tribu. Au final, les tribus s’unissaient dans des confédérations. Ce système d’organisation a permis à certains peuples de résister avec force à l’invasion états-unienne. À l’intérieur d’un même peuple, on peut trouver des sédentaires et des nomades, ou encore des semi sédentaires : tout est fonction des circonstances. La terre appartient à tous. La notion

de propriété privée n’existe pas, mais chacun dispose d’une partie des biens qu’il a acquis. Le système tribal impose la solidarité entre les membres des communautés : la redistribution est une nécessité. Dans les actuels Canada et États-Unis vivaient alors plusieurs confédérations. Au nord, se trouvaient les peuples algonquiens : Mohican, Pequot, Narragansett, Wampanoag, Massachusetts, Penacock, Abenaki, Malécite, Micmacs, Betsiamites, Atikamekw, Algonquins, Huron-Wendat, Innu, Beothuk… La confédération Iroquoise s’étendait dans la même zone géographique. Six nations la constituaient : Cayugas, Mohawks, Onneiouts, Onondagas, Tsonnontouans (Sénécas) et Tuscarora. En avançant dans les terres, vers et au-delà des grands lacs, vivaient les Chippewa, Cree, Miami, Delaware, Mohegan, Powhatan, Pamlico, Nanticoke, Montauk, Menominee, Shawnee, Fox, Potawatomi, Sauk, Ottawa, Kickapoo, Arapaho, Blackfoot, Cheyennes… En descendant vers le sud, on trouve les peuples de langue Siouan : Sioux, puis les Arikaras, Wichitas, Omaha, Comanches et Kiowas. Au Canada, sont implantés les Assiniboines au centre et les Chinook à l’ouest.

1608 (Canada) Samuel de Champlain, débarque au pied du cap Diamant en amont de la rivière et fonde la ville de Québec. Il y installe une colonie française permanente. À son apogée, la Nouvelle-France était un gigantesque territoire qui couvrait la majorité de l'Amérique du Nord. Ce territoire était divisé en trois grandes régions : le Canada (l'actuel territoire du Québec et de l'Ontario), la Louisiane (qui couvrait alors tout le Midwest américain) et l'Acadie (aujourd'hui le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse et l'Île-du-Prince-Édouard).

1609 (Canada) Les premiers Hurons viennent rencontrer les Français dans la vallée du Saint-Laurent (Trigger, 1985, p. 245) Le chef algonquien Iroquet, le chef wendat Outchataguin et 300 Algonquiens et Hurons demandent à Champlain et ses compagnons de s’unir aux Algonquins, aux Hurons de Wendats et aux Montagnais (Innus) dans le but de faire la guerre aux Iroquois. En acceptant cette alliance historique, Champlain ne se doute pas que Québec deviendra un poste lucratif de la traite des fourrures. Ces trois premières nations contrôlent la voie d'accès du fleuve Saint-Laurent. Il remonte la rivière des Iroquois (Richelieu) jusqu'à un lac auquel il laissera son nom. C'est là que Champlain affronte 200 Iroquois pour la première fois. Champlain braque son arquebuse et fait feu sur l'un des Iroquois. Ces derniers sont terrifiés. Champlain et ses 60 alliés sont vainqueurs mais les Iroquois seront désormais les ennemis à mort de la Nouvelle-France.

Les Mohawk Iroquois guerroyaient souvent contre leurs voisins les Algonquins. Lorsque les Hollandais introduisirent les armes à feu comme mode de paiement des peaux de castors au poste de traite New Amsterdam, les victoires mohawk se firent plus nombreuses. Cependant, les contacts avec les Européens provoquaient un déclin rapide de la population. Quand New Amsterdam devint New York (Anglais), la plupart des Mohawk prirent le parti des Anglais dans la guerre contre les Français et les autres Indiens. Mais certains d'entre eux qui étaient convertis à la religion catholique (les Indiens dévots du Québec), et qui étaient installés dans des missions le long du Saint-Laurent et surtout à Caughnawaga, épousèrent la cause des Français. Ils servirent même de guides dans des expéditions contre leurs anciens alliés de la Ligue des Iroquois. Plus tard, durant la guerre d'Indépendance, les Mohawk prirent, sous l'influence de leur chef Joseph Brant, qu'ils devaient suivre par la suite au Canada, le parti des Anglais.

Malgré leur culture et leur langue communes, les relations entre les cinq tribus s'étaient détériorées jusqu'à un état de guerre quasi-constant dans les temps anciens. Les luttes intestines les rendaient vulnérables aux attaques des tribus algonquiennes environnantes. Cette période, connue dans la tradition orale iroquoise sous le nom de " temps sombres ", a atteint un point bas sous le règne d'un chef psychotique Onondaga nommé Tadadaho (ou Tododaho). La légende raconte qu'il était un chef guerrier qui considérait la paix comme une trahison et qui était un cannibale qui mangeait dans des bols fabriqués à partir des crânes de ses victimes. Il convient de noter qu'autrefois, le cannibalisme n'était pas un phénomène rare dans cette partie du monde.

Les réserves, outil d'assimilation.

La réduction est un projet des missionnaires jésuites pour convertir et assujettir les communautés amérindiennes. Les réductions sont créées au Paraguay par les Jésuites et proposent un mode de colonisation permettant l'exploitation des ressources du Paraguay tout en assurant l'évangélisation de ses habitants : les Guaranis, nation la plus populeuse du Paraguay. Cela impliquait qu'il fallait réduire la liberté du "Sauvage" pour le dompter et le mener à la civilisation chrétienne. La réduction de l'espace physique n'est que le prélude à leur réduction aux valeurs chrétiennes par la pratique religieuse pieuse et au renoncement à toute coutume autochtone contraire aux règles de l'Église.

Ce modèle d'évangélisation des Autochtones d'Amérique du Sud sera repris par les Jésuites en Nouvelle-France, le but : transformer les nomades en parfaits néo-Français auxquels on accorderait protection. Par cette alliance avec les marchands, les Jésuites peuvent infiltrer les communautés amérindiennes éloignées et se servir du commerce des fourrures comme outil de financement de leur mission. Les réductions s'inscrivent donc dans le processus politique de tout État colonial expansionniste. Les Jésuites créeront ainsi 5 réductions pour 5 nations amérindiennes : les Algonquins, les Montagnais, les Hurons, les Iroquois et les Abénaquis. Les réductions sont donc les ancêtres directs des réserves amérindiennes que l'on connaît aujourd'hui.

Le baptême conférait à tout Indien la nationalité française depuis l'acte de fondation de la Compagnie des Cents Associés, ce qui permettait à l'Indien 'naturalisé' de profiter des avantages commerciaux découlant de cette nationalité. L'Indien chrétien recevait notamment le privilège de porter une arme à feu.

Inuit, la nation du septentrion

Le livre intitulé The Inuit way, a guide to Inuit culture (Pauktuutit Inuit Women of Canada, 2006) donne un aperçu intéressant de ce que devait être le mode de vie des Inuits avant et au moment des premiers contacts avec les Européens. Selon ce livre, les Inuits vivaient en petits groupes familiaux, autonomes et nomades, dont la survie et la satisfaction des besoins matériels dépendaient de la chasse, de la pêche et de la cueillette. Pour survivre dans leur environnement, ils ont dû inventer des technologies uniques telles que l'igloo, le kayak, l'ulu (couteau utilisé par les femmes), le qulliq (lampe en stéatite), les vêtements de fourrure et les harpons à tête détachable. Entièrement autosuffisants, les Inuits migraient d'un endroit à l'autre en fonction des variations environnementales et des cycles annuels de disponibilité des mammifères terrestres et marins. Ils se déplaçaient partout sur le territoire arctique. La mobilité

caractérisait leur mode de vie. Avant la venue des Européens, les Inuit étaient maîtres des lieux.



Les ancêtres des Inuits, dont la culture s'apparente à celle des Inuppiats (nord de l'Alaska), des Katladlits (Groenland) et des Yuits (Sibérie et ouest de l'Alaska), arrivent 1050 ans avant notre ère. Les Inuits appliquaient le droit coutumier, lequel se distinguait par sa nature informelle, sa souplesse et le recours aux pressions sociales pour favoriser les comportements responsables. Ils avaient développé une culture matérielle riche à partir de technologies utilisées pour la chasse et la pêche. Traditionnellement, la « vision du monde » des Inuits, telle qu'elle était exprimée dans leur cosmologie et leurs croyances spirituelles, reposait fondamentalement sur la reconnaissance du fait que leur survie dépendait totalement des animaux. De nombreux tabous entouraient divers aspects de la vie des Inuits, pour qui le monde naturel et surnaturel était expliqué par une riche mythologie. La vie des Inuits dans la région de l'Ungava était, la plupart du temps, extrêmement difficile. Trouver de quoi se nourrir suffisamment, que ce soit par la recherche de caribous à l'intérieur des terres ou la capture de phoques à la limite des glaces flottantes, était une lutte quotidienne. En période de disette, les Inuits chassaient le lagopède ou pêchaient du poisson, lorsque ces ressources étaient disponibles. Leur survie à long terme dépendait toutefois de l'abondance du caribou et du phoque, deux espèces qui leur permettaient non seulement de se nourrir, mais aussi de se construire des abris, de se vêtir et d'avoir une source de combustible.

Inuit versus Vikings
Voici la route suivie par l’expédition viking partie du sud du Groenland et dirigée par Thornfin Karlsefui en l’an 1000, telle qu’interprétée par les sagas nordiques.

Selon les sagas nordiques des XIIe et XIIIe siècles, l'explorateur nordique Leif Eriksson achète un bateau d'un marin nommé Bjarni Herjolfsson, qui prétend que lorsque le vent l’a soufflé au large des côtes voyageant à l'ouest du Groenland, il a aperçu la côte d'une grande masse continentale. Eriksson part à sa recherche. Lui et son équipage explore deux îles ; celle qu'ils appellent Helluland, et une autre qu'ils nomment Markland. Les savants plus tard les identifient comme étant respectivement l'île de Baffin et le Labrador. Le premier européen à découvrir l’Amérique est donc Viking, 400 ans avant Christophe Colomb.

Elle aurait tout d’abord remonté à une grande distance la côte occidentale du Groenland puis elle aurait côtoyé le Labrador jusqu’au détroit de Belle-Isle (région appelée Helluland) où elle serait entrée dans le Golfe Saint-Laurent en longeant la Côte-Nord (appelée Furdustrand) jusqu’à la Pointe-aux-Vaches près de Tadoussac que Karlsefui désigna sous le nom de Kjalarnes. De cet endroit, il remonta le fleuve Saint-Laurent (appelé Straumfjord) et atteignit et hiverna à l’île-aux-Lièvres (appelée Straumey). En continuant de remonter le Straumfjord, l’expédition viking aurait enfin atteint Montmagny (appelé Hop désignant le petit bassin à l’embouchure de la Rivière-du-Sud). D’après la saga, le fameux pays de Vinland (le plus occidental des pays découverts par les Vikings) ne serait nul autre que la région sud du fleuve, aux environs de Montmagny.

Cependant, selon les données historiquement reconnues, les Vikings (Norois) sont partis de Scandinavie au IXe siècle vers L’Islande et le Groenland et ont par la suite poursuivi leurs explorations vers l’Ouest pour atteindre la côte du Labrador et l’Île de Terre-Neuve. Pour l’instant et jusqu’à preuve du contraire, le Helluland serait la Terre de Baffin et le Markland, le Labrador. La Terre de Baffin fournissait l’oiseau le plus prisé pour la fauconnerie, c’est à dire le faucon blanc tandis que le Labrador fournissait le bois dont ils avaient besoin. Vinland serait situé à l’Anse-aux-Meadows (Terre-Neuve) où Leif Eriksson, fils du célèbre Eric le Rouge, aurait fondé une petite colonie de commerce appelée Leifsbudir. Son fils, le premier Viking né en Amérique, s’appelait Snorri.

Les Vikings de l’Anse-aux-Meadows seraient ainsi les premiers européens à fouler le sol de l’Amérique et à établir des contacts avec les Amérindiens et les Inuit. Les légendes scandinaves, appelées «saga», font en effet mention d’individus nommés «Skraelings» qu’on associe généralement aux Autochtones du Nouveau-Monde tandis que les légendes esquimaudes racontent quant à elles, la présence des Tunnits, tribu d’hommes gigantesques qui chassait et pêchait à la Terre de Baffin et au Labrador. Tout laisse croire que ces êtres surnaturels étaient des Vikings venus d’Islande

'Eriksson reste au Vinland pendant près d'une année. Là, ils construisent des colonies et entrent en contact avec les peuples autochtones de la région-la plupartprobablement soit des Inuits, soit des Béothuks-que les Normandsappellent les Skraelings (littéralement " misérables "). Les Skraelingsdonner aux voyageurs des peaux d'animaux et de l'ivoire en échange pour les outils en métal et la laine. Les autres rencontres sont moins fructueuses : à plusieurs reprises, les Nordiques tuent des

Skraelings. Les Skraelings vengent les meurtres en tirant des flèches sur le navire de l'envahisseur. Eriksson est tué dans l'attaque et son équipage retourne au Groenland en raison de la résistance indigène à leurs actes de la violence.

L'hostilité des Inuits et des Béothuks envers les Vikings poussèrent ces derniers à abandonner leur essai de colonisation à Vinland. Malgré cela, il est fort possible que suite aux combats, des femmes inuites aient été enlevées pour servir de butin de guerre comme le veut la coutume de l'époque, de là, le mélange génomique des populations qui aurait ainsi établi la spécificité génétique des Inuits du Nunavik.

Les Béothuks de Terre-Neuve en sont un bel exemple. Vêtus de peaux de bêtes et portant des tresses ornées de plumes d'oiseaux, le corps peint d'une couleur tannée, ces descriptions semblent correspondre aux Béothuks qui utilisaient beaucoup l'ocre rouge. Quant aux origines ethniques des Béothuks, la plupart des anthropologues les classent dans la famille des Montagnais (Innu). Par contre, leur culture différait à bien des égards de celle des autres nations amérindiennes. En effet, les Béothuks sont les seuls, en plus des tipis en été, à construire et habiter des maisons bois sur bois avec toit pyramidal et calfeutrées avec de la mousse. Ils sont les seuls à connaître la navigation hauturière, c'est à dire naviguer en haute mer sillonnant l'océan loin de la vue des côtes dans leurs grands canots de trente pagayeurs. Ils sont les seuls à fabriquer des saucisses composées de chair d'oiseaux, oeufs et graisse, sorte de confit entassé dans des boyaux de loups-marins. Enfin, les Béothuks étaient grands, près de six pieds, avaient les yeux et le teint clair, les cheveux châtains qu'ils enduisaient d'un mélange d'ocre rouge et d'huile de loup-marin. Pour toutes ces raisons, certains chercheurs commencent à croire que vers l'an mille, il y aurait eu métissage, donc partage de gênes et de connaissances (maison, navigation etc.) entre les Vikings et ceux-ci.

Ethnocide inuit

Depuis la création du puissant triumvirat constitué par la Gendarmerie royale du Canada, l'Église, et la Compagnie de la baie d'Hudson, les Inuits ont perdu la maîtrise de leur vie. Comme c'était le cas pour tous les commerçants de fourrures de l'époque, y compris les missionnaires, tous avaient une compréhension très limitée de la complexité et de l'intégrité de la culture des chasseurs autochtones ou de la fragilité de l'économie qui contribuait à leur subsistance. Or, nous savons maintenant que les adaptations et les compromis faits par les peuples autochtones de l'ensemble de l'Amérique du Nord en réponse aux demandes et aux tentations introduites par les commerçants européens et les missionnaires ont eu de profondes conséquences sur leurs moyens de subsistance, leur économie, leur organisation sociale, leur santé, leur vie spirituelle et leur indépendance. La plupart ne vit rien de tout cela. À l'instar de leurs contemporains, ils étaient au contraire persuadés que la traite des fourrures avait un effet civilisateur sur les peuples autochtones : pratiquer la traite avec la CBH mettait les Inuits et les Naskapis en contact avec le monde extérieur et, grâce au commerce, leur vie était meilleure, enrichie et facilitée par l'accès régulier à des biens européens.

L'épuisement rapide du territoire de chasse et pêche suite au commerce exponentiel des ressources encouragé par les postes de traite, le passage rapide d'une économie de subsistance solidaire à une économie de marché ont contraint ceux-ci à commercialiser leur artisanat et à dépendre de l'assistance directe du gouvernement

canadien. Cette déstructuration rapide visible par l'éclatement des familles s'inscrit par une perte de contrôle générale : perte de contrôle des territoires de chasse et pêche, perte du lieu de résidence suite à des relocalisations de familles, perte de l'éducation des enfants, perte de la gouvernance des communautés gérées dans les années 1940 par des agents fédéraux et perte de contrôle sur leur vie avec l'assistanat des allocations sociales et de retraites. Le passage du nomadisme à la sédentarisation vue l'obligation de la fréquentation scolaire de septembre à juin pour les enfants est des facteurs déterminants et décisifs dans l'acculturation des communautés inuites.

L'un de ces facteurs déterminants est sans contredit le remplacement des chiens de traîneaux par la moto-neige. Les chiens étaient principalement nourris avec de la viande phoque reconnue pour ses qualités énergétiques, nettement supérieur à celles du caribou encore plus du poisson.

Les années 1950 et 1960 ont laissé un souvenir très amer à bien des aînés du Nunavik. À cette époque, plusieurs d'entre eux ont assisté impuissants à la mise à mort d'un nombre élevé de chiens par des représentants du gouvernement canadien. Les tueries, qui se sont déroulé dans l'ensemble des communautés inuites du Nunavik, avaient pour but de contrôler les maladies transmissibles par ces animaux, dont la rage. On cherchait également à réduire le nombre de chiens abandonnés errants depuis l'introduction de la moto-neige. Le problème est que le fait d'attaquer les chiens fut perçu par les Inuits comme une attaque contre la communauté au sens large. On comprend alors pourquoi tuer massivement des chiens n'importe comment constitue un acte proche du génocide pour leurs propriétaires. Menées au nom de la sécurité des villages, ces tueries ont été réalisées de façon brutale, sans tenir compte du rôle central que ces animaux jouaient dans le mode de vie des Inuits et ont empêché les propriétaires de chiens d'exercer les activités traditionnelles de chasse qui assuraient leur subsistance.

Les chiens disparus, les chasseurs abandonnèrent graduellement leurs nombres de randonnées consacrées à la chasse au phoque au même rythme, parallèlement à la diminution des besoins puisque de plus en plus, le poulet frit, les hot-dogs, pizzas et croustilles pré-assaisonnés sont au goût du jour. La non-transmission du savoir-faire ancestrale, la perte des coutumes traditionnelles, l'utilisation exclusive des médias anglophones ont entraîné des problèmes sérieux d'identité personnelle et collective dont un immense fossé des générations.

Acculturation
Suivons un jeune ado de 16 ans, qui n'est plus tenu d'aller à l'école. Il se lève dans l'après-midi entre 14 et 17 heures. Il déjeune de corn-flakes ou de toast au beurre d'arachide en regardant les soaps des Qallunaats (série américaine) de fin d'après-midi puis il sort faire un tour dans le village. Il retrouve quelques amis et, ensemble flânent sauf s'il fait trop mauvais, ils se dirigent s'il y a lieu vers la cafétéria de l'hôtel ou le snack bar si le village en possède. Vers 18 heures, les magasins ferment et chacun retourne chez soi. C'est l'heure du souper pour les adultes mais du dîner pour les ados, c'est aussi l'heure des jeux télévisés que l'on regarde en famille en mangeant. Le menu consiste en un plat de caribou ou de phoque pour les plus vieux et de hot dogs et de pizzas congelées ou " cans " de conserve pour les plus jeunes. Déjà 19 heures, l'heure d'aller au gymnase ou à la patinoire pour jouer ou simplement regarder les autres. Le groupe se forme et se défait au hasard des rencontres, des rendez-vous se donnent. À

22 heures, les moins de 16 ans sont renvoyés chez eux car plusieurs règlements municipaux leur interdisent, pendant l'année scolaire de fréquenter les bâtiments et lieux publics passé cette heure fatidique. Par petits groupes les ados de 16 ans et plus se dirigent alors vers la maison d'un célibataire sans emploi, d'un jeune couple ou tout simplement vers un lieu squatté ; la "journée" commence à peine. On allume la télé ou l'on met le magnétoscope vidéo en route, d'autres s'installent pour une partie de poker ou s'installent pour jouer aux derniers cris des jeux vidéos piratés. Des groupes entrent et sortent, vont d'une maison à l'autre pour voir qui fait quoi. Pendant que les adultes sont occupés à boire bien que la possession d'alcool est limitée dans plusieurs communautés; il devient alors pour les jeunes plus facile de se procurer de la marijuana, du haschisch ou de la coke qu'ils consomment entre copains. Entre 4 et 8 heures du matin, il entre chez lui, se couche sur son lit, allume la télé et s'endort…À quoi peut-il bien rêver ?

Une nouvelle génération de parents est subitement déconnectée des compétences parentales requises pour élever des enfants dans cadre communautaire. Auparavant, la solidarité communautaire établissait les règles d'une société de partage. De nos jours, de nouvelles pratiques voient le jour : le poker et le bingo. À la faveur d'une carte de jeu ou d'un coup de dés, les postes de télévision, la vidéo, les machines à laver, les réfrigérateurs, les motoneiges changent de propriétaires. Cette perte du rôle parental positif des aînés comme modèle familiale à suivre perpétue un cycle de d'appauvrissement identitaire qui se répercute par l'augmentation de la violence vis-à-vis les femmes, le vandalisme, l'abus d'alcool, de drogues ou autres moyens d'autodestruction. Cela s'est traduit par l'implantation de l'appareil policier et judiciaire des Blancs en plus du système d'incarcération. C'est ainsi, de façon brutale, que les Inuits et les Amérindiens sont entrés dans la modernité.

Au cours des années 70, avec la crise du pétrole commence l'exploitation des ressources en pétrole et gaz naturel de l'Arctique. Le comportement des hommes du Sud change alors radicalement. Les chasseurs, les aventuriers et les missionnaires du XlXe siècle sont remplacés par les mineurs, les géologues et les ouvriers; l'expansion grossière de l'Arctique débuta. Les déversements des déchets provenant des forages pétroliers, de l'extraction minière, les émissions radioactives des navires à propulsion nucléaire menacent aujourd'hui les terres et eaux arctiques. Une étude canadienne démontre que l44 ours de l'extrême Nord arctique étaient contaminés par plusieurs substances toxiques, dont le DDT et autres pesticides employés à des milliers de kilomètres plus au sud. Les mers circumpolaires sont menacées par les déchets déversés en mer et transportés par les courants de l'Atlantique et du Pacifique. Des substances chimiques ont été trouvées dans chacun des maillons de la chaîne alimentaire arctique surtout dans les graisses et les viandes et bien sûr dans le sang et le lait maternel des Inuits. L'ampleur de ce crime écologique est telle que les Inuits pourraient, dans un avenir prochain, devoir passer à une diète de poulet et bœuf afin d'éviter la contamination. Ce nouveau régime alimentaire supposerait une véritable révolution culturelle puisque les Inuits n'ont à peu près pas modifié leur mode d'alimentation depuis leur arrivée au Canada, il y a plus de 8 000 ans.



L'époque coloniale

Français et Anglais aux XVIIe et XVIIIe siècles

L'histoire de l'Amérique du Nord n'a pas d'unité avant le milieu du XVIIIe siècle. Les différents essais de colonisation au Canada, à la Nouvelle-Angleterre et dans les Antilles, rentrent, à proprement parler, dans l'histoire des régions où ils ont été tentés. Chaque peuple y apporte son génie propre et se préserve le plus possible du contact de ses voisins.

Dès la fin du XVIe siècle, nous trouvons dans l'Amérique du Nord des établissements espagnols, anglais et français. Les Espagnols occupent le pourtour et les îles du golfe du Mexique, les Anglais quelques points de la côte de l'Atlantique, les Français l'estuaire du Saint-Laurent. Au XVIIe siècle ces deux derniers peuples étendent leurs possessions ; ils prennent pied aux Antilles, ou la moitié d'Haïti et la Jamaïque sont enlevées aux Espagnols; en même temps les Anglais s'étendent sur la côte de l'Atlantique et jusqu'au pied des Alleghanies, et les Français pénètrent dans le bassin du Mississippi et fonde la Nouvelle Orléans.

Les établissements anglais qui existaient depuis le XVIIe siècle sur la côte Nord-Est des futurs États-Unis avaient pour voisins les Espagnols au Sud et les Français au Nord. Les premiers, établis en Floride depuis la fondation de Saint-Augustine (1564) sur l'Atlantique et de Pensacola (1696) sur le golfe du Mexique, furent souvent en lutte contre les Caroliniens et, depuis 1732, contre les Géorgiens. Mais leur installation sur ces points ne faisait pas de progrès et ne pouvait exciter de sérieuses inquiétudes. Il n'en était pas de même des Français qui, à l'époque où les colons anglais ne dépassaient guère les premiers chaînons des Alleghanies (Appalaches) du

côté de l'Ouest, occupaient, plus nominalement il est vrai que par une prise de possession effective, toute la vallée du Saint-Laurent (L'histoire du Canada) et la région des grands lacs, les immenses territoires arrosés par l'Ohio et par le Mississippi dont ils tenaient l'embouchure.

« Presque tout le romanesque de l'histoire coloniale américaine, dit John Ludlow, appartient aux établissements français. Aucune autre nation n'envoie des missionnaires si dévoués, des aventuriers si entreprenants. La France donne leur nom au Mississippi et au Saint-Laurent, à la Caroline et à la Louisiane, aux Iroquois, sur le lac Ontario et aux Gros-Ventres, sur le flanc occidental des montagnes Rocheuses, au « Portage » et à la « Prairie ». Toujours prêts à sauter sur leurs armes dès qu'éclatait une guerre entre les deux métropoles, et toujours soutenus par des bandes nombreuses d'Indiens alliés, les colons français tinrent leurs voisins anglais constamment sur le qui-vive, sans jamais être assez puissants pour arrêter net leur développement. »

Comme les Iroquois, dont ils se firent tout d'abord des ennemis, les empêchaient de gagner du terrain au Sud du New York, les Français du Canada se tournèrent vers l'Ouest. Leurs missionnaires, franciscains ou jésuites, intrépides, attirés par le martyre, entreprenaient de convertir les Hurons du Saint-Laurent, les Abonakis du Maine, les Iroquois eux-mêmes, et les Chippewas de la région des Lacs. De hardis trappeurs suivaient les jésuites et trafiquaient avec les Indiens. En dépit de tant d'héroïsme déployé dans ces déserts, la Nouvelle-France comptait encore à peine, en 1680, 10 000 habitants, facilement tenus en échec par les guerriers des Cinq Nations, qui allaient porter la terreur jusque dans l'île de Montréal.



Mort héroïque de Dollard au Long Sault. Bas-relief de Louis-Philippe Hébert, 1895

Guerrier Iroquois.

La bataille du Long-Sault se déroula en mai 1660; elle eut lieu hors de l'île afin de la protéger. C'est dans un ancien fortin abandonné que des Ormeaux, ses hommes et une quarantaine d'alliés amérindiens s'installèrent. Le but: atta-quer les troupes iroquoises en route vers Ville-Marie pour anéantir cette ville «amie» de leurs ennemis hurons et algonquins.

Pendant la bataille, quelque 700 guerriers iroquois armés de carabines assiégèrent la poignée de Français qui leur barraient la route. Des Ormeaux et ses hommes tentent d'embusquer un groupe nombreux d'Iroquois, eux-mêmes en chemin vers Ville-Marie. Un baril de poudre allumé explosa à l'intérieur du fort, et non à l'extérieur, une maladresse qui coûta la vie à Des Ormeaux, souvent représenté tenant le fameux baril à bout de bras. Les Français survivants furent brûlés vifs, conformément à une tradition iroquoise. Mais les lourdes pertes qu'ils avaient subies dissuadèrent les Iroquois de mener à bien leur projet d'attaquer Ville-Marie. (Montréal)

En fait, ils se contentèrent de reporter leur attaque. Les hab-tants de la toute jeune Montréal eurent ainsi le temps de faire les récoltes pour éviter de mourir de faim pendant l'hiver. Bientôt, les Iroquois reprirent leur expédition contre Ville-Marie, mais leur chef mourut accidentellement, un mauvais présage qui les découragea. Il ne faut pas oublier qu'à l'époque tout événement avait nécessairement une explication, qu'elle relevât de Dieu chez les Français ou des forces divines à l'œuvre dans la nature chez les Amérindiens. Une malchance devenait alors un «signe».

Ville-Marie aurait disparu après seulement 19 ans d'existence si, avec 16 compagnons, un certain Dollard des Ormeaux, qui n'avait que 25 ans, n'avait pas interrompu une gigantesque offensive iroquoise contre la toute nouvelle ville.

Marquette et Joliet, remontant la chaîne des lacs, arrivèrent, par un portage, au Mississippi (1673), qu'ils descendirent jusqu'au confluent de l'Arkansas, non loin du point atteint, dans le siècle précédent, par de Soto. Cavelier de la Salle descendit le fleuve jusqu'à son embouchure (1682) et, trois ans plus tard (1685), prit possession de la côte du Texas au nom de la France, n'ayant pu retrouver l'embouchure du Mississippi avec la compagnie de colons qu'il amenait directement de son pays. Cavelier de la Salle mourut assassiné en 1687 dans les déserts qu'il venait de décorer du nom de Louisiane. Le Canadien d'Iberville, plus heureux, atteignit l'embouchure du fleuve (1699) et fonda le petit établissement de Biloxi, bientôt abandonné pour celui de Mobile (1702).

Dès lors, missionnaires et marchands remontèrent ou descendirent le Mississippi, explorant les rives, fondant çà et là quelques établissements, depuis Détroit sur les lacs et Kaskaskia sur l'Illinois (1701), jusqu'au fort Rosalie chez les Natchez. Cependant la Louisiane, après douze années, ne comptait que 300 habitants, lorsqu'elle fut concédée avec un monopole commercial à Crozat (1712), qui ne réussit pas. Elle en avait 700 lorsque la concession passa à la Compagnie du Mississippi (ou d'Occident ou des Indes), que dirigeait le financier Law et qui envoya quelques milliers de colons. Bienville, gouverneur, fonda la Nouvelle-Orléans (1718). Les Natchez, hostiles, furent exterminés (1732) et la paix conclue avec les Chickasaws (1740). Toujours peu nombreux, les Français avaient des visées de plus en plus ambitieuses. Délaissant les immenses déserts inconnus et inhospitaliers à l'Ouest du Mississippi, sur lesquels l'Espagne revendiquait d'ailleurs un droit vague de propriété,

ils rêvaient d'occuper la vallée si fertile et si riche de l'Ohio et tout le pays compris entre cette rivière et les Lacs. Mais là, ils allaient se heurter aux colons anglais qui, vers 1750, commençaient à franchir les Alleghanies.

Les guerres intercoloniales.
Anglais et Français s'étaient déjà battus en Amérique, les colons des deux nations se laissant entraîner dans les conflits qui ensanglantaient l'Europe. Il y eut ainsi, de 1689 à 1697, puis de 1701 à 1713, deux guerres « intercoloniales », correspondant la première à la guerre de la ligue d'Augsbourg, la seconde à la guerre de la succession d'Espagne.

Le Canada, en 1689, pouvait avoir 12 000 colons, es établissements anglais, 20 000. Mais les provinces du Nord seules prirent part à la lutte, qui leur infligea de terribles souffrances, les Indiens, en grand nombre, s'étant alliés aux Canadiens. II n'y eut pas de batailles régulières, mais des incursions soudaines, des ravages, des incendies, des massacres. A la paix d'Utrecht, la France dut céder la baie d'Hudson, l'Acadie qui devint la Nouvelle-Écosse, et Terre-Neuve, et promettre de ne plus « molester les Cinq Nations, sujettes de la Grande-Bretagne ». Lorsque la lutte recommença (1745), pendant qu'en Europe la guerre de la succession d'Autriche mettait de nouveau aux prises la France et l'Angleterre, la disproportion des forces entre les colons des deux nations était encore à peu près aussi forte. Des troupes de la Nouvelle-Angleterre, avec l'aide d'une escadre de la métropole, assiégèrent Louisbourg, capitale de l'île du Cap-Breton. La place se rendit en juin 1745. Une flotte française, envoyée au secours des Canadiens, fut dispersée par la tempête. A la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), l'île du Cap-Breton et sa forteresse Louisbourg furent, au grand désappointement du Massachusetts et des autres colonies du Nord-Est, restituées à la France, qui obtint en outre les petites îles de Saint-Pierre et Miquelon, au Sud de Terre-Neuve.

Les hostilités ne furent que peu de temps interrompues et, en 1754, s'engagea la lutte décisive pour la possession du continent de l'Amérique du Nord. La population anglo-américaine s'était élevée de 450 000 habitants à la paix d'Utrecht, à 1 million en 1740 et 1 million et demi en 1755, au temps où s'ouvraient les dernières hostilités. A cette date, le Canada proprement dit avait à peine 60 000 habitants, l'île du Cap-Breton 10 000, les établissements au Sud-Est du Saint-Laurent, peut-être 10 000 encore, la Louisiane quelques milliers. La colonie française était vingt fois moins peuplée que l'Amérique anglaise. Cette seule cause d'infériorité suffisait pour assurer la défaite des Canadiens. On sait de plus que le gouvernement de Louis XV abandonna les colons à eux-mêmes, ou ne leur envoya que d'insignifiants renforts. C'est sur le versant occidental des Alleghanies, dans la vallée d'une des branches supérieures de l'Ohio, qu'eut lieu le premier choc entre un parti de Français que commandait Jumonville et un détachement de Virginiens, à la tête duquel se trouvait George Washington, alors âgé de vingt-deux ans. Jumonville fut tué. Attaqué à son tour par des forces supérieures, le jeune officier américain dut capituler et repasser les montagnes (1754). Les Français se trouvèrent maîtres momentanément de la vallée de l'Ohio.

Mais l'Angleterre ne voulait pas seulement leur disputer cette vallée; elle était résolue à les chasser encore du bassin des grands lacs et du Saint-Laurent et à en finir, par la conquête du Canada, avec une menace permanente pour ses établissements. Elle n'entendait pas, toutefois, lutter seule pour donner la sécurité à ses colonies; celles-ci devaient lui prêter un concours actif. Les gouverneurs reçurent des instructions dans

ce sens et mirent les assemblées en demeure de voter des fonds et d'ordonner les levées d'hommes requises. Des délégués de ces assemblées se réunirent à Albany pour établir la répartition des sacrifices nécessaires. C'est dans cette réunion (1754) que Benjamin Franklin, citoyen adoptif de la Pennsylvanie, proposa un projet de confédération auquel ne fût donné aucune suite immédiate, mais qui était le germe du futur Congrès continental. La première campagne (1755) tourna mal pour les Anglo-Américains. Le baron Dieskau put arriver de France (juillet) avec 4 000 hommes; le général anglais, Braddock, qui avait repris la marche sur le fort Du Quesne (Pittsburg), élevé par les Français au confluent de l'Alleghany et du Monongohela, périt avec une grande partie de ses troupes dans un combat de surprise contre un corps de Français et d'Indiens. La même année, eut lieu la dispersion des paisibles colons neutres de l'Acadie occidentale, chantée par Longfellow (Evangelina), et Dieskau fut battu et tué à Crown Point sur le lac George. Mais les Anglais ne surent pas profiter de cette victoire et laissèrent les Français fortifier Ticonderoga au Sud du lac Champlain. La défaite de Braddock avait découvert les frontières de la Virginie, du Maryland et de la Pennsylvanie; les Indiens venaient exercer leurs ravages jusque dans les vallées de la Shenandoah et de la Juniata.

La guerre avait éclaté en Europe; la France ne pensa plus à sa colonie perdue dans les glaces du continent boréal américain. Pendant deux années encore toutefois, Montcalm et Vaudreuil, successeurs de Dieskau et de Du Quesne, réussirent, malgré la faiblesse de leurs ressources, à tenir tête aux colonies anglaises si énergiquement contenues par leur métropole. Malgré l'arrivée de nombreux régiments commandés par Abercombrie et Loudoun, Montcalm prit Oswego (sur le lac Ontario) et la chute de cette place (1736) produisit chez les Américains le même effet de terreur qu'avait fait l'année précédente la défaite de Braddock. Les généraux anglais n'osèrent attaquer Crown Point et Ticonderoga. Loudoun (1757), s'étant approché de Louisbourg avec 12 000 hommes et quatre vaisseaux, se retira sans avoir rien tenté. Pendant ce temps, Montcalm, qui s'était concilié les Iroquois, enlevait le fort William Henry (lac George), dont les Indiens massacrèrent la garnison. Après trois campagnes, les Français étaient encore en possession de tout le territoire contesté. La Nouvelle-France apparaissait triomphante et forte; mais elle approchait de l'épuisement de ses ressources, que ne renouvelait pas la métropole. Du côté des Anglais, au contraire, les efforts redoublèrent; sous l'impulsion vigoureuse de Pitt, que le sentiment populaire amenait au pouvoir, les troupes coloniales et métropolitaines allaient écraser en deux ans, de leur masse, la troupe affaiblie des défenseurs du Canada.

Pitt demanda 20 000 hommes aux colonies pour 1758 et confia en outre près de 25 000 réguliers à Abercombrie et à Amherst, successeur du trop prudent Loudoun. Abercombrie perdit 2000 hommes à un assaut infructueux contre Ticonderoga (8 juillet 1758), mais Amherst, avec l'escadre de Boscawen, fit capituler Louisbourg (25 juillet). Un détachement anglais surprit et détruisit le fort Frontenac (Kingston), et Forbes, après une marche des plus pénibles à travers les Alleghanies, captura le fort Du Quesne, devant lequel avait succombé Braddock. Les Français étaient débusqués de toutes leurs positions avancées, refoulés dans le Canada. Les colons et les Anglais les y suivirent dès l'année suivante (1759), ayant mis pour cette campagne plus de 50 000 hommes sous les armes. Quatre armées (Stauwix, Prideaux, Amherst et Wolfe) convergèrent sur Montréal et Québec. Montcalm proclama la levée en masse et réunit toutes ses forces disponibles sous les murs de Québec. Là vint le trouver Wolfe, arrivé le premier au rendez-vous. Les deux adversaires s'observèrent de juin à septembre;

lorsque le choc se produisit, sur le plateau d'Abraham, ils tombèrent tous deux frappés mortellement (13 septembre). Les Anglais étaient victorieux; Québec ouvrit ses portes cinq jours plus tard. Vaudreuil, cependant, put se retirer avec les débris de l'armée à Montréal, où il ne fut pas attaqué.



Vue de la prise de Québec par les Anglais

Québec après la bataille

Au commencement de 1760, il fit une tentative pour reprendre Québec, battit Murray à Sillery, le rejeta dans la ville et l'y assiégea, mais manqua de persévérance. Rentré dans Montréal, il dut y capituler (8 septembre) devant trois armées (Amherst, Murray et Haviland). Une escadre française pénétra quelque temps après dans le Saint-Laurent, mais se heurta à une escadre anglaise et fut détruite. Le nom de la Nouvelle-France fut irrévocablement effacé de la carte de l'Amérique du Nord. Le traité de Paris (1763) abandonna aux Anglais tout le Canada, les îles du golfe Saint-Laurent, l'Acadie française, les prétentions sur la vallée de l'Ohio et toute la Louisiane (moins la Nouvelle-Orléans) jusqu'au Mississippi. La France ne gardait que les flots de Saint-Pierre et Miquelon. Elle cédait encore en effet à l'Espagne la Louisiane au delà du Mississippi pour la dédommager de la perte de la Floride donnée à l'Angleterre.

Les Indiens avaient pris une part active à ce duel de deux peuples, et menacé aussi bien par les uns que par les autres, ils ne se calmèrent pas aussi promptement que les Blancs; la guerre de Pontiac (insurrection d'un chef ottawa contre les colonies anglo-américaines) mit un instant en péril Pittsburgh et Détroit. La confédération indienne ne tarda pas à se dissoudre et Pontiac fut tué (1764). Une proclamation du roi d'Angleterre (1763) constitua sur le continent trois nouvelles provinces : Floride orientale, Floride occidentale, Québec. Les Français du Canada acceptèrent d'autant plus aisément la domination anglaise que la capitulation de Montréal, comme celle de Québec, leur garantissait leurs propriétés, leurs coutumes juridiques et la liberté religieuse. Tout le continent de l'Amérique du Nord appartenait maintenant, sauf le Sud-Ouest espagnol, à la colonisation anglaise. (A. Moireau).

Après la guerre de Sept Ans et la perte du Canada (1763), l'Angleterre est un instant maîtresse de toute la côte de l'Atlantique; mais la guerre d'indépendance des États-Unis rompt de nouveau l'unité. Depuis cette époque, l'influence prépondérante de l'Union n'a fait que s'accroître et c'est dans l'histoire des Etats-Unis qu'il faut chercher le lien des questions internationales intéressant l'Amérique du Nord.

Car les Américains arrivés à Boston veulent construite un nouveau pays, une république incompatible avec la monarchie anglaise. Il est dans leur intérêt de chasser les Anglais monarchistes de Québec. Un projet d’invasion est ainsi élaboré. Des marchands anglais venus négocier avec les Américains ont ainsi entendu des rumeurs crédibles sur ce projet d’invasion. De retour à Québec, ils avertissent les monarchistes loyalistes que les Américains se préparent à les chasser de l’Amérique et qu’ils seront tellement nombreux qu’ils sont sûr de perdre. Seule une alliance avec les Français leurs permettraient de vaincre les Américains. Une entente est signée à Québec où les Français s’engagent à combatre les Américains; en retour, les Anglais s’engagent à respecter la langue française, la liberté d’exercer le cultre de la religion catholique et finalement, de permettre l’application du code civil français déjà en vigueur. Cet acte de Québec garantit ainsi la suivivance de la nation française.

L’acte de Québec

Le 22 juin 1774, Londres promulgue l'Acte de Québec (Quebec Act) et remet en vigueur les lois françaises dans la « Belle Province ». Le gouvernement anglais monarchiste veut de cette façon s'allier les élites québécoises face à l'insurrection des Treize colonies anglaises républicaines. (les futurs États-Unis).

C'est ainsi que les habitants de l'ex-Nouvelle-France retrouvent le droit de pratiquer leur langue et leur religion, leurs lois civiles, leur système seigneurial et obtiennent un siège au Conseil du Canada. Leur territoire est même quadruplé par adjonction de terres vierges.

Comprenant qu'ils n'ont plus rien à attendre de la France, les Québécois renoncent à se rebeller sans pour autant prendre l'uniforme anglais. En 1791, un Acte constitutionnel permet aux francophones de participer à l'administration de leur province. Mais leurs rapports avec la Couronne britannique vont se dégrader au XIXe siècle.

Toujours est-il que les Français, aujourd’hui les Québecois, doivent leur existence à leur seul courage et tempérament. Car si les Anglais n'avaient pas conquis le Canada, pour ensuite signer l’entente de Québe, la Nouvelle France auraient peut-être été

vendue par la France comme en Louisianne. Ou, les Américains auraient profité des guerres napoléonniennes pour envahir la Nouvelle-France. Une victoire des Américains aurait permis l'assimilation complète des Français d'Amérique.

1775-1783 La guerre d'Indépendance
Tout vient d'une affaire de gros sous. L'Angleterre, lourdement endettée à l'issue de la guerre de Sept Ans (1756-1763), décide de taxer les habitants de ses Treize colonies d'Amérique qui ont été les principaux bénéficiaires de la victoire. Quoi de plus normal, après tout ?

Mais lesdits habitants ne l'entendent pas de cette oreille. « No taxation without representation » (pas d'impôt sans représentants au Parlement), proclament-ils, ce qui ne manque pas non plus de logique… Il va s'ensuivre une guerre civile et l'indépendance des États-Unis d'Amérique.

Le 19 avril 1775, un détachement anglais tombe dans une embuscade à Lexington, au Massachusetts, en allant détruire un dépôt d'armes clandestin. 200 soldats trouvent la mort dans l'échauffourée.

Ce fait d'armes marque le début de la guerre d'Indépendance qui va conduire à la naissance des États-Unis d'Amérique. Celle-ci est le fait d'une minorité de colons qui se dénomment « Patriots » (Patriotes) ou « Insurgents » (Insurgés).

L'armée des insurgés est placée le 15 juin 1775 sous le commandement en chef de George Washington. Forte de 20 000 hommes, elle assiège Boston. Les soldats anglais devront évacuer la ville le 17 mars 1776.

Profession de foi républicaine
Il ne manque plus à ces combattants que de donner forme à leur révolte. C'est chose faite avec la publication, le 10 janvier 1776, d'un pamphlet intitulé Common Sense. L'auteur, Thomas Paine, un ami de Benjamin Franklin, appelle ses concitoyens des Treize Colonies anglaises d'Amérique du nord à s'unir dans une grande nation libérée des servitudes et de la monarchie au nom du bon sens (common sense en anglais).

« Un seul honnête homme est plus précieux à la société et au regard de Dieu que tous les bandits couronnés qui ont jamais existé », écrit-il en guise de profession de foi républicaine. L'ouvrage se vend à 100 000 exemplaires et rallie beaucoup d'hésitants à la cause patriote. Son succès fabuleux annonce celui de la Déclaration d'indépendance publiée par le Congrès continental de Philadelphie le 4 juillet suivant.

Cette déclaration est unilatérale, l'indépendance des Treize colonies n'étant en aucune façon admise par la métropole. Il faut dire que les deux tiers des 2,5 millions de colons restent fidèles au roi George III ou au moins indifférents aux revendications des insurgés. La guerre ne fait que commencer entre l'armée des Insurgents et les armées loyalistes et anglaises, renforcées par de nombreux mercenaires allemands.

Retentissement européen
L'insurrection et la déclaration d'indépendance ont un très grand retentissement dans la noblesse libérale d'Europe.

Contre l'avis du jeune roi Louis XVI, le marquis de La Fayette (19 ans) arme une frégate à ses frais et rejoint les Insurgents. D'autres officiers se joignent au mouvement comme le commandant Pierre L'Enfant, qui jettera les plans de la future capitale, le général Louis Duportail, mais aussi le Prussien von Steuben, le Polonais Kosciusko ou l'Allemand de Kalb. Leur expérience militaire sera précieuse aux insurgés.

Beaumarchais, homme de théâtre et aventurier exalté, organise des envois d'armes clandestins à destination des insurgés, via une société-écran (Roderigue Hortalze et cie, à l'hôtel Amelot de Bizeuil), avec l'approbation du ministre des Affaires étrangères, Vergennes, désireux de favoriser tout ce qui pourrait affaiblir l'ennemie héréditaire de la France, l'Angleterre.

Les premiers combats ne sont pas favorables aux insurgés. George Washington est battu à Long Island le 27 août 1776. La ville de New York repasse aux mains des Anglais en octobre suivant. En désespoir de cause, les indépendantistes envoient le populaire Benjamin Franklin à Paris afin de négocier d'urgence l'appui de la France.

Le soutien apporté par les nobles libéraux européens permet aux insurgés de retourner la situation en leur faveur. Ils remportent un premier succès d'estime à Saratoga le 17 octobre 1777. Ce succès décide Louis XVI et son ministre des Affaires étrangères Vergennes à conclure le 6 février 1778 un double traité de commerce et d'alliance avec Franklin, Deane et Lee, représentants du Congrès des futurs États-Unis.

Louis XVI accepte en définitive de reconnaître leur indépendance et de signer avec eux une alliance en bonne et due forme. En 1780, le roi envoie outre-Atlantique un corps expéditionnaire de 6 000 hommes sous le commandement du lieutenant général comte Jean-Baptiste de Rochambeau (65 ans). La contribution des troupes et de la flotte françaises permet aux insurgés de remporter enfin une victoire décisive à Yorktown le 19 octobre 1781.

Le corps expéditionnaire débarque à Newport et fait sa jonction sur l'Hudson avec les 6 000 soldats américains de George Washington et les volontaires européens de La Fayette. Cette coalition va assiéger Yorktown où sont retranchés 8 000 Anglais commandés par lord Charles Cornwallis.

L'Angleterre conserve de solides positions au nord du pays et au Canada. Mais, à Londres, les partisans de la négociation prennent le pas sur les jusqu'auboutistes. Le roi se résigne à des négociations de paix...

18 juin 1812 Les États-Unis de nouveau en guerre contre les Anglais
Le 18 juin 1812, le Congrès des États-Unis vote la première déclaration de guerre de son Histoire. L'ennemi est l'ancienne métropole, l'Angleterre. Cette guerre est la seule qui ait mis aux prises deux démocraties ! L’objectif : le même ! La conquête de Québec.



Encore une fois, ce sont les Français sous le commandement de Charles-Michel d'Irumberry de Salaberry, officier de l'armée britannique et de la milice canadienne, qui ont chassé les Américains hors du Québec. À l'automne de 1812, les Voltigeurs se rendent à la frontière du Bas-Canada que de Salaberry est chargé de défendre. Il dirige les forces qui repoussent les Américains à Lacolle en novembre 1812. Ensuite, les Américains lancent une offensive majeure contre Montréal à l'automne de 1813. Les Américains attaquent dès l'aube le 26 octobre. Une brigade s'avance vers la position principale de de Salaberry, tandis qu'une autre se déplace le long de la rive opposée. Avec 300 québécois francophones, le valeureux colonel repoussa les 2000 soldats du général américain Hampton à Chateauguay. Les Américains sont arrêtés et battent prestement en retraite. Hampton retourne ensuite aux États-Unis. Une partie du plan d'attaque des Américains est contrecarrée, l'autre le sera à la Crysler's Farm en novembre. Le peu de reconnaissance que lui témoigne le lieutenant-général Prevost, premier commandant de l'Amérique du Nord britannique, dans son compte rendu des événements met de Salaberry tellement en colère qu'il offre sa démission. Le duc de Kent intervient et de Salaberry reste dans l'armée. Il ne combat plus pendant la guerre et rend le commandement des Voltigeurs en 1814. Il quitte l'armée en 1815 et s'installe près de Chambly, où il devient propriétaire foncier et homme d'affaires prospère.

10 octobre 1868 Première guerre d'indépendance à Cuba
Le 10 octobre 1868, un planteur de sucre du nom de Carlos Manuel de Cespedes libère ses esclaves et leur donne des armes. Avec 37 autres planteurs, il se déclare en rébellion contre l'administration espagnole et proclame l'indépendance de l'île.

Deux jours plus tard, le petit groupe est rejoint par deux noirs affranchis, les frères Antonio et José Maceo, ainsi que par des exilés dominicains sous la conduite de Maximo Gomez. C'est le début de la première guerre d'indépendance de Cuba. Elle durera dix ans et causera environ 200 000 victimes.

Une si longue dépendance
Cuba était devenue espagnole avec sa découverte par Christophe Colomb, quatre siècles plus tôt. L'île était restée fidèle à l'Espagne lorsque les autres colonies d'Amérique latine avaient pris leur indépendance au début du XIXe siècle. Hélas, elle en avait été mal récompensée par un surcroît d'impôts et d'arbitraire ! D'où la rébellion du 10 octobre 1868.

Tout en menant la lutte contre Madrid, les rebelles réunissent à Guaimaro le 10 avril 1869 une assemblée constituante qui prépare la première Constitution de la République de Cuba et élit Cespedes à la présidence de celle-ci.

Les gouvernements sud-américains, conduits par la Colombie, s'entremettent dans le conflit et s'efforcent de convaincre Madrid de renoncer à sa colonie en échange d'une certaine somme d'argent. Mais le gouvernement américain du président Ulysses S. Grant leur refuse son appui.

Le président Cespedes trouve la mort à la bataille de San Lorenzo en 1874 et Antonio Maceo lui succède à la tête des rebelles.

Une partie des rebelles renoncent à la lutte par un traité conclu le 10 février 1878 à Zanjon, à l'initiative du général espagnol Arsenio Martinez Campos.

Le général Antonio Maceo refuse quant à lui l'accord qui n'accorde à l'île qu'une autonomie relative et maintient l'esclavage. Il s'en explique le 15 mars par la «protestation de Baragua». Ses troupes ne doivent pas moins se rendre deux mois plus tard, laissant un répit de quelques années à la colonisation espagnole. C'est pendant cette accalmie, le 7 octobre 1886, que l'esclavage est aboli à Cuba.

Moins de trois décennies après la première guerre d'indépendance, un nouveau soulèvement secoue l'île. Il va déboucher sur une indépendance juridique, quelque peu altérée par l'omniprésence américaine.

24 février 1895 Seconde guerre d'indépendance à Cuba
Le 24 février 1895, à Cuba, débute la seconde guerre d'indépendance, trois décennies après la première. Les États-Unis prendront prétexte de la répression menée par le gouvernement espagnol pour entrer en guerre contre l'Espagne et la dépouiller de ses dernières colonies...

Premiers camps de concentration

Le déclenchement de cette seconde guerre d'indépendance revient au Parti Révolutionnaire Cubain, fondé un mois plus tôt aux États-Unis par l'écrivain cubain José Marti, surnommé l'« Apôtre ». Les chefs de la première guerre d'indépendance Antonio et José Maceo, qui s'étaient réfugiés sur l'île voisine de Saint-Domingue, se joignent à la nouvelle rébellion.

Le gouverneur militaire espagnol, le général Valeriano Weyler, réagit avec brutalité et proclame la loi martiale. Les hostilités tournent très vite en défaveur des Cubains indépendantistes. Le 19 mai 1895, José Marti trouve la mort à la bataille de Dos Rios, à l'est de l'île. José Maceo est tué à son tour le 5 juillet 1896 à la bataille de Loma del Gato. Enfin, le 7 décembre de la même année, c'est le tour d'Antonio Maceo à Punta Brava.

En novembre 1897, confronté à un conflit sans issue, le gouvernement de Madrid propose l'autonomie à Cuba mais l'offre est repoussée à la fois par les rebelles et les loyalistes. Il faut dire que le gouvernement espagnol manque d'autorité. Il est dirigé par une régente, la reine-mère, le roi en titre, Alphonse XIII, n'ayant encore que 12 ans.

À Washington, le président William McKinley est pressé d'intervenir pour libérer l'île mais s'y refuse. Cependant, pour calmer l'inquiétude des résidents américains présents à Cuba, il envoie en janvier le cuirassé Maine en visite d'amitié à La Havane... Qui se douterait alors que cette visite d'amitié allait se transformer en guerre ?

Accident ou attentat ?
Le soir du 15 février 1898, vers 21h40, le cuirassé américain Maine est victime d'une violente explosion dans la rade de la Havane, à Cuba. La détonation est si violente qu'elle souffle les vitres des maisons de la ville.

Le navire sombre presque immédiatement et malgré les secours qui arrivent des autres navires, 252 hommes périssent dans l'accident. 8 autres allaient plus tard mourir de leurs blessures.

Immédiatement, la presse américaine accuse les Espagnols, qui gouvernent Cuba, d'avoir placé une mine sous la coque du navire, lequel était en visite de courtoisie. Dans les faits, une commission d'enquête concluera - mais en 1911 seulement - à une explosion accidentelle dans la salle des machines.

Entre-temps, la campagne de presse contre l'Espagne aura entraîné les États-Unis dans la guerre et débouché sur rien moins que l'occupation par Washington de Cuba, Guam, Hawaï, Porto-Rico et les Philippines !

10 décembre 1898 - Traité de Paris et fin de la guerre hispano-américaine
Les États-Unis mettent fin à leur guerre-éclair contre l'Espagne par le traité de Paris du 10 décembre 1898 :
• Les Espagnols sont chassés du Nouveau Monde. L'aventure inaugurée par Christophe Colomb, quatre siècles plus tôt, se poursuit sans eux.
• Les États-Unis se donnent quant à eux un empire colonial, avec une génération de retard sur les grandes puissances européennes. Tournant le dos à leur tradition

isolationniste, ils ambitionnent de prendre leur place parmi les grandes nations impérialistes.



Les États-Unis, nouvelle puissance coloniale

- Les Espagnols perdent avec le traité de Paris leurs dernières colonies d'Amérique ainsi que les Philippines.

- Les Américains prennent leur place à Porto-Rico, aux Philippines et sur l'île de Guam, au sud du Japon, en échange du versement d'une indemnité de 20 millions de dollars à Madrid.

- Washington profite des négociations du traité de Paris pour annexer les îles Hawaï ; ce royaume polynésien était devenu une république en 1893 et ses représentants avaient aussitôt demandé d'être annexés aux États-Unis.

- Cuba obtient une indépendance factice sous la haute surveillance de son puissant voisin.

Le 20 mai 1902, le général américain Wood remet l'administration de l'île à son premier président, Estrada Palmer. Mais Washington conserve un droit de regard et d'intervention sur les affaires cubaines en vertu d'un acte dénommé «amendement Platt».



1778 (USA) début des " guerres amérindiennes américaines ".

Les guerres amérindiennes sont l'ensemble des guerres opposant les colons européens puis le gouvernement des États-Unis aux peuples Nord-Amérindiens, de 1778 à 1890. Bien qu'aucune guerre ne fût officiellement déclarée par le Congrès des États-Unis, l'armée fut constamment en guerre contre ces peuples à partir de 1778. Elles se sont prolongées au XIXe siècle par des violences et de nombreux massacres de la part des deux camps. L'historien américain Howard Zinn rappelle que " les gouvernements américains ont signé plus de quatre cents traités avec les Amérindiens et les [ont] tous violés, sans exception ". L'ensemble des combats et massacres livrés entre les États-Unis et les Indiens fait 19 000 victimes chez les blancs et environ 30 000 du côté des Indiens, hommes, femmes et enfants. Entre 9 et 11,5 millions à la fin du XVe siècle, les Indiens d'Amérique du Nord ne sont plus que 250 000 en 1890. Cette hécatombe démographique sans équivalent dans l'histoire étant due essentiellement aux épidémies et aux famines, provoquées notamment par les déportations et la chasse intensive du bison dont la population passe de 60 000 000 au début du XVIe siècle à 1 000 à la fin du XIXe.





MASSACRE DE JAMESTOWN - 1622



THE KING PHILIP WAR — A RAID ON THE SETTLERS.

Le " vivre-ensemble " et la volonté d'une cohabitation pacifique avec les Indiens d'Amérique s'incarnent dans les innombrables traités que signent les jeunes États-Unis avec les Amérindiens. Mais les pionniers ont du mal à respecter les promesses de leur gouvernement au point que, comme l'a écrit l'historien Howard Zinn, " les gouvernements américains ont signé plus de quatre cents traités avec les Amérindiens et les ont tous violés, sans exception. " Alexis de Tocqueville ne dit pas autre chose

En pleine guerre d'Indépendance, en 1779, George Washington, qui commande l'armée des insurgents, ordonne le massacre des Iroquois qui se sont alliés aux loyalistes anglais. Cela fait, plein de bonnes intentions, le futur premier président américain se veut rassurant : " considérant que ce pays est assez grand pour nous contenir tous et que nous sommes disposés à faire commerce et à lier amitié´ avec eux, nous jetons un voile sur le passé et décidons de tracer une frontière entre eux et nous, au-delà` de laquelle nous nous efforcerons d'empêcher notre peuple de chasser ou de s'établir, et en deçà de laquelle les Indiens s'abstiendront de pénétrer sauf pour commercer ou signer des traités ".

Jusqu'au milieu du XIXème siècle, la politique américaine oscille entre les trois solutions qui s'offrent à elle : une cohabitation dans le respect mutuel, un partage du territoire entre les deux civilisations ou la réduction des indigènes à un statut subordonné. " Le plus souvent, les gouvernements penchent pour la solution du partage mais ils sont débordés par les populations européennes - colons, fermiers, négociants, spéculateurs, hommes de la milice - qui agissaient directement pour qu'une " solution finale " soit donnée à la question indienne ". « Un bon indien est un indien mort ».



Lithographie de 1841 sur le massacre des Amérindiens de Lancaster par les Paxton Boys en 1763.



La bataille de Bloody Brook (en), le 18 septembre 1675.



Dessin Kiowa représentant probablement la bataille de Buffalo Wallow



"WHITE SETTLERS MASSACRED BY THE SEMINOLES: During the Seminole War of 1835-1836



This image shows a romanticized depiction of the Battle of Little Bighorn dating from 1889. *(Denver Public Library, Western History Collection, Call no. X-33633)*



Massacre de Wounded Knee. 1890 (USA) 29 décembre

Dans le Dakota du Sud, près de 400 indiens sioux, principalement des femmes et des enfants, sont exterminés par les troupes nord-américaines. Le massacre de Wounded Knee met un terme aux guerres indiennes qui sévissent en Amérique du Nord depuis le début de la colonisation blanche au XVIIème siècle. Les Blancs déclarent dès lors la conquête des territoires de l'Ouest terminée. Les Indiens d'Amérique du Nord ont été parqués dans des réserves et leur gibier principal disparaît, les bisons sont abattus sous les incitations du gouvernement fédéral. Même si pour les colons un bon Indien était un Indien mort, ce n'est pas considéré comme un génocide puisqu'il n'y avait pas de volonté gouvernementale arrêtée d'exterminer les Amérindiens. Ces derniers ont été affamés (prime au massacre de bisons), spoliés de leurs terres par la violence et la fourberie (non-respect des accords signés) et privés de leur liberté de culte ainsi que du droit de parler leurs langues et du port des vêtements traditionnels et de présenter des danses traditionnelles. Cette politique est fréquemment nommée ethnocide.





La chute démographique des Indiens d'Amérique est due aux épidémies, la plus connue étant celle de la variole. On ne peut nommer "génocide" le fait qu'une population ait été détruite par une pandémie (une pandémie qui a également touché les Blancs, huit millions d'Européens et Asiatiques tués par la variole pendant que les tribus, bien moins nombreuses, étaient contaminées). "A travers les Amériques, les maladies qui contaminaient les Européens se propagèrent de tribus en tribus, voyageant bien plus vite que les Européens eux-mêmes. On estime que 95 % de la population amérindienne pré-colombienne, les tribus les plus peuplées et les mieux organisées d'Amérique du Nord, les sociétés vivant au nord du Missisipi, disparurent entre 1492 et 1600, avant même que les Européens ne s'installent sur le Mississippi.

Selon le Dr Jared Diamond (Université de Californie), Guns, Germs, and Steel : The Fates of Human Societies, W. W. Norton, 1997 (prix Pulitzer du meilleur livre de science), pages 78, 374 : Ce sont très certainement les conditions de vie (mauvaises) qui ont limité l'expansion des tribus. Ces conditions étaient notamment causées par le nomadisme. Les Indiens avaient de très mauvaises conditions de vie et développaient des maladies qui allaient contribuer à leur écroulement démographique : grippes violentes, encéphalytes, maladies des yeux, des poumons, sans compter toutes les maladies véhiculées par les moustiques, par les animaux et par le climat.

Le 13 juillet 1787, le Congrès proclame l'ordonnance du Nord-Ouest dont les principes seront réaffirmés dans la Constitution de 1789. Comme son nom l'indique, elle ouvre à la colonisation les territoires du Nord-Ouest, entre les Appalaches, les Grands Lacs, le Mississippi et le Tennessee tout en interdisant aux pionniers de s'installer sur le territoire des tribus : « Une bonne foi sans défaut sera toujours observée envers les Indiens ; leurs terres et leurs propriétés ne leur seront jamais enlevées sans leur consentement et ils ne subiront jamais la moindre atteinte dans leurs propriétés, leurs droits et leurs libertés, sauf en cas de guerres justes et légales autorisées par le Congrès. »

Aucune guerre ne sera jamais déclarée par le Congrès, pourtant les territoires indiens vont bel et bien être extorqués. En effet, du fait de l'immigration et surtout d'une forte natalité, les colons européens occupent toujours davantage de terres de sorte que, très vite, les États-Unis d'Amérique repoussent leur frontière jusqu'au Mississipi. Grignotant les territoires indiens, ils forment de nouveaux États : Ohio en 1803, Kentucky en 1792, Tennessee en 1796, Vermont en 1791, etc.

Génocide bactériologique en Amérique du Nord et du Sud

Les virus et les bactéries ont été les premiers biotypes de biogenèse à apparaître sur terre et seront les derniers à disparaître. Le cours de l'humanité est parsemé de pandémies et de maladies virales et bactériologiques, preuve de la peste et du choléra qui ont décimé des populations entières. Mais pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, les humains (?) ont propagé intentionnellement des maladies pour exterminer d'autres humains, entraînant le génocide de dizaines de millions d'autochtones en Amérique du Sud et du Nord. Plus tard, les Nord-Américains croiront avoir reçu de la " Providence " la mission de conquérir tout le continent et de le développer afin que tous les peuples autochtones bénéficient des vertus de " civilisation ". La chasse indienne deviendra un sport national pour la plus grande gloire de Dieu !

Puis, après quelque 200 à 300 ans de contact, ainsi que des maladies telles que la variole, la tuberculose, la scarlatine et la rougeole, toutes associées aux conflits armés et à la famine, décimeront la plupart de ces populations. Un général yankee a dit un jour qu'"un bon Indien est un Indien mort".

(...) C'est une raison soumise aux diktats de la peur, peurs qui n'ont cessé de s'aggraver depuis des millénaires, sous prétexte de les éliminer ; Une telle raison doit être définie simplement comme un phénomène pathologique morbide ; C'est littéralement une raison qui ne cesse de créer de nouvelles douleurs et qui oblige

l'homme à souffrir de plus en plus pour lui-même et pour les conséquences de ses actes. (...) Depuis que les hommes ont une histoire, ils ont mené des guerres, des guerres toujours plus cruelles et dévastatrices. (Certains érudits prétendent même que la guerre est la seule vraie religion de l'homme.) Quels indices supplémentaires faut-il ajouter pour pouvoir dire qu'à travers l'histoire, la raison n'a fait que devenir plus folle, et l'homme qui est toujours plus fou ? Rien dans l'homme ne démasque autant l'animal malade que cette hypertrophie sans limites de la peur et de la violence. "

La société blanche chrétienne occidentale n'est pas en reste et se présente comme nihiliste. Les Français, dont le racisme contre les maghrébins et les malgaches a atteint des dimensions répugnantes. Les Espagnols, qui ont massacré plus des trois quarts des Indiens d'Amérique du Sud avec une brutalité incroyable, les négriers hollandais qui ont réduit en esclavage les populations locales d'Afrique du Sud, les Italiens qui, il y a tout juste un demi-siècle, attaquaient avec une rare bravoure au gaz L'Éthiopie, l'un des pays les plus pauvres d'Afrique, les Anglais qui ont réduit en esclavage et exploité près de la moitié du monde, ont tiré à plusieurs reprises sur des foules indigènes et ont mis les tribus amérindiennes du Canada dans des réserves. Les Afrikaners blancs qui organisaient des "parties indigènes" où le jeu était remplacé par des indigènes noirs.

La loi des Indiens
L'agent des sauvages : Ainsi était nommé à l'époque, l'agent des Affaires indiennes. Son mandat découle de la loi sur les Indiens votée en 1876 pour acheminer tranquillement les Indiens vers la civilisation. Avec cette loi, les Indiens sont considérés comme mineurs et le gouvernement du Canada devient leur tuteur. A chaque été, l'agent effectue la tournée des bandes amérindiennes et distribue l'aide alimentaire (farine, huile etc.), l'aide matériel (vêtement, articles de chasse et pêche). Ainsi se met en place la structure administrative qui encadrera les Montagnais pendant un siècle. N'étant pas considérés comme des citoyens responsables, ceux-ci n'ont pas droit de vote et bénéficient de certaines exemptions fiscales. Résultat : la situation économique des Montagnais est dans une impasse.

Les rivières à saumon sont entre les mains des étrangers et la question de la subsistance est loin d'être réglée par les secours gouvernementaux. Cette dégradation économique accélère la dépendance à l'alcool des Montagnais, victime d'un important trafic de spiritueux sur les réserves. Malgré la répression contre les trafiquants et les consommateurs, l'alcool demeurera toujours au cœur des préoccupations sociales des bandes amérindiennes. Devant la dégradation de la situation, on commence à parler de compensation, c'est ainsi que la notion d'argent indien (innu-shuniau en montagnais) apparaît dans le discours de revendications. Selon les Montagnais, cet argent provient des revenus que les gouvernements retirent depuis plusieurs années de l'exploitation de leur territoire ancestral. Par conséquent, il est normal qu'il serve à financer des services sociaux.

Après la deuxième guerre mondiale, la révision des politiques du Ministère des Affaires indiennes se traduira par l'accès général à l'éducation primaire, par le versement d'allocations familiales. Par contre, pour recevoir cette aide, les Montagnais devront accepter l'obligation sine qua non de se sédentariser définitivement dans les réserves. À partir de 1970, le processus de sédentarisation est achevé, les réserves constituant des communautés bien établies. Le passage des tentes

aux maisons ainsi que l'obligation de la fréquentation scolaire de septembre à juin pour les enfants amérindiens sont des facteurs déterminants et décisifs dans l'acculturation des communautés innues. L'épuisement rapide du territoire de chasse et pêche, le "clubbage" des rivières à saumons ont contraint ceux-ci à commercialiser leur artisanat et à dépendre de l'assistance directe du gouvernement canadien. L'acculturation des Innus se mesure par la différence entre la forêt et la réserve.

Comme les autochtones sont évincés de leur territoire et placés dans des réserves, et comme les hommes perdent leurs rôles traditionnels en tant que chasseurs, pourvoyeurs et protecteurs, les conflits de rôles, la frustration et la colère qui s'ensuivent se manifestent souvent dans la violence que les maris exercent sur leurs femmes. La victimisation des femmes autochtones se concrétise ensuite dans les taux élevés de criminalité des femmes autochtones et dans la gravité des crimes pour lesquels elles sont incarcérées. Les taux plus élevés d'ennuis avec la loi préoccupent toutes les femmes autochtones et est le résultat non seulement de ce cycle de violence, mais aussi de la pauvreté et de la privation dont souffrent la plupart des peuples autochtones au Canada. Durant toutes les années 70 et 80, une question a attiré l'attention du monde entier : la discrimination exercée par la Loi contre les femmes autochtones qui perdent leurs droits ancestraux et issus de traités si elles épousent des non-autochtones ou des Indiens non-inscrits. La Loi sur les Indiens du gouvernement canadien a en effet établi une telle discrimination contre les femmes autochtones de 1869 jusqu'à 1985, année où le projet de loi C-31 a modifié la Loi sur les Indiens afin d'en retirer les éléments de discrimination et de la rendre conforme à la Charte des droits et libertés. La modification de 1985 permet aux femmes mariées à des non-autochtones et à celles qui, pour toute autre raison, ont perdu leur statut d'Indien et les droits et avantages s'y rattachant, de demander le rétablissement de leur statut et de leurs droits, et permet à leurs enfants de demander d'être inscrits en tant qu'Indiens. La Loi permet maintenant aux femmes autochtones de conserver leur statut, que leur mari soit inscrit ou non, et de léguer leur statut d'Indien à leurs enfants, comme les hommes l'ont toujours fait.



1861-1865 - La guerre de Sécession

La guerre de Sécession, plus communément appelée en Amérique du Nord « Civil War » (guerre civile) a déchiré les États-Unis pendant 4 ans et fait 617 000 morts parmi les combattants, soit bien davantage qu'aucune autre des guerres qui ont impliqué le pays, y compris les deux guerres mondiales.

Elle s'est achevée sur l'abolition de l'esclavage, la consolidation des institutions américaines... et la ruine du Sud.



Une guerre de principes

Les causes profondes du conflit résident dans l'opposition entre le Sud esclavagiste et le Nord industriel du pays.

Le 20 décembre 1860, en réaction à l'élection d'Abraham Lincoln à la présidence des États-Unis, la Caroline du Sud fait sécession. Avec dix autres États esclavagistes du Sud, elle constitue peu après une « Confédération des États d'Amérique » (Confederate States of America), avec pour président Jefferson Davis et pour capitale Richmond (Virginie).

Le 15 avril 1861, après un premier assaut des forces confédérées contre un fort dépendant du gouvernement fédéral, le président Lincoln lance un appel aux armes.

Dès le début, les Confédérés bénéficient du ralliement d'excellents officiers, issus de l'aristocratie des planteurs. Parmi eux le généralissime Robert Edward Lee. Ces

hommes ont le sentiment de défendre leur terre et leur culture et offrent peu de prise aux interférences politiques.

Mais en face, l'Union dispose d'une confortable supériorité : 22 millions d'habitants contre 9 millions au Sud (dont 3,7 millions d'esclaves noirs), un budget militaire et des effectifs deux fois plus élevés, un équipement industriel et un réseau de transports développés, une marine puissante.

Gettysburg : le tournant de la guerre

Le tournant de la guerre se joue sur le champ de bataille de Gettysburg, les 1er-3 juillet 1863. L'Union perd pendant ces trois jours 23 000 hommes (tués, blessés ou capturés), soit un quart des effectifs engagés dans la bataille. Les pertes de la Confédération sudiste s'élèvent de leur côté à 31 000 hommes, soit un tiers de ses effectifs. Quoique indécise, la bataille précipite la retraite du général sudiste Robert Edward Lee.

Peu après, les nordistes commandés par le général Grant s'emparent de la ville de Vicksburg, sur les bords du Mississippi, replaçant le fleuve tout entier sous la souveraineté de Washington. Dans un sursaut, les 19 et 20 septembre 1863, le général confédéré Bragg attire l'armée fédérale dans l'anse de Chickamauga. Mais la résistance du général Thomas évite une déroute à l'armée fédérale.

Vers la victoire de l'Union

Inexorablement, l'avantage passe au Nord. En mars 1864, le président Lincoln hisse le général Grant au grade de lieutenant général et lui confie le commandement de toutes les armées fédérales. Avec les 120.000 hommes de l'armée du Potomac, Grant marche contre l'armée de Virginie du Nord, qui ne dépasse pas 60 000 combattants, sous le commandement du général Lee.

Une succession d'engagements, en mai et juin 1864, causent des pertes énormes dans les deux camps, sans apporter d'issue décisive. C'est la campagne du désert (« wilderness campaign »).

De son côté, le général Sherman poursuit sa « marche à la mer » à travers la Georgie. Il parcourt 500 kilomètres en 24 jours avec 65 000 hommes et brûle tout sur son passage.

Fin de drame

En guise de bouquet final, le général Ulysses Simpson Grant s'empare, le 3 avril 1865, de Richmond, la capitale des Confédérés du Sud. Tandis que le président confédéré Jefferson Davis s'enfuit piteusement, le président Lincoln y fait une entrée triomphale, acclamé par les esclaves noirs... et quelques pauvres blancs.

Lee n'a plus avec lui que 26 000 hommes affamés et dépenaillés. Acculé à proximité de Richmond par les forces des généraux Grant et Sheridan, il tente une ultime sortie près du village d'Appomatox Court House. Battu, il se rend à Grant, avec de généreuses conditions pour ses hommes, autorisés à démobiliser avec chevaux et mules.

Un bilan très lourd
Le bilan de la guerre de Sécession s'avère très lourd. Les combats ont au total mobilisé quatre millions de combattants. Ils ont fait 359 000 morts chez les vainqueurs nordistes et 258 000 « seulement » chez les Sudistes.

Les généraux nordistes, forts d'une écrasante supériorité numérique, n'ont pas eu de grands scrupules à lancer de sanglantes offensives (comme, plus tard, les généraux de la Première Guerre mondiale). À l'opposé, le commandement sudiste, excellemment formé et conscient de son infériorité numérique, a davantage ménagé le sang de ses hommes.

Les historiens dressent un bilan de 620 000 morts de la guerre de Sécession, soit près de 2 % des 31,5 millions d'habitants que compte la population des États-Unis en 1860. Mais les pertes se répartissent inégalement. Dans les États du Sud, dits confédérés, 18 % des hommes en âge de porter les armes ont trouvé la mort, soit trois fois plus que dans les États du Nord. Aux pertes militaires s'ajoutent les pertes civiles estimées au nombre de 50 000.

Ainsi, la guerre la plus dure qu'aient jamais livrée les États-Unis aura été une guerre civile. Elle aura fait plus de victimes américaines que toutes les guerres du XXe siècle, y compris les deux guerres mondiales !... Si elle a frappé ses contemporains, c'est parce qu'elle fait entrer le monde dans l'expérience de la mort de masse.

Après la guerre de Sécession (1861-1865), le major-général Sheridan prend la direction des guerres indiennes. Sa formule apocryphe : " Un bon Indien est un Indien mort " reflète l'état d'esprit dominant chez les Étasuniens en cette fin de siècle. Renonçant à civiliser ou assimiler les Indiens, ils entreprennent de les exterminer. Et ils y sont pratiquement parvenus grâce à trois méthodes : la chasse aux bisons, les épidémies et les massacres. C'est ainsi qu'au cours du XIXe siècle, le nombre d'Indiens sur le territoire actuel des États-Unis a chuté de 600 000 environ à 250 000...



La Guerre de Sécession (1861 - 1865) : comment qualifier la guerre ?

Les États-Unis en avril 1861

Canada

Oregon

Californie

Kansas

Mexique

États de l'Union

États esclavagistes restés fidèles à l'Union

États sécessionnistes après le 15 avril 1861 (Virginie occidentale intégrée dans l'Union en 1863)

Confédération des États du Sud

La population libre et esclave en 1861 (Millions)

Nord

Sud

Libre

Esclave

Les deux camps au début du conflit

	Population	Finances (dépôts bancaires)	Réseau ferré
L'Union — A. Lincoln	22 millions d'habitants	234 millions de dollars	33.000 km
La confédération — J. Davis	9 millions d'habitants	74 millions de dollars	14.500 km

Les États-Unis dans la guerre (délimitations frontalières en octobre 1864)

« Nous combattons non seulement contre des armées, mais également contre une population hostile et nous devons faire en sorte que chacun, vieux et jeunes, riches et pauvres, sente sur lui la dure main de la guerre, tout autant que leurs armées régulières ».
Lettre de **William.T Sherman** à *Henry W. Halleck, 24 /12 / 1864*

Canada

France
Allemagne

Gettysburg

The Wilderness

Fort Sumter

Savannah

La Nouvelle-Orléans

Océan Pacifique

Océan Atlantique

Golfe du Mexique

Mexique

France
Angleterre

Des batailles parmi les plus violentes - Pertes militaires (tués, blessés, disparus) (Source : battlefields.org)

Bataille	
Gettysburg	
Chickamauga	
Spotsylvania	
The Wilderness	

60000 / 50000 / 40000 / 30000 / 20000 / 10000 / 0

IC Pichet - Cartolycée

Sources : Americancivilwar.com ; D. Bell, A. Crépin, H. Drévillon, O. Forcade, B. Gainot, Autour de la guerre totale, Annales historiques de la Révolution française ; ... ; battlefields.org ; American Battlefield Trust ; V. Bernard, La guerre de Sécession. La «Grande Guerre» américaine 1861-1865, Passés composés, 2022.

Aux origines d'une guerre civile

Les États de l'Union : la volonté de lutter contre l'expansion de l'esclavage et de parvenir à son abolition.

La confédération des États du Sud : la volonté de maintenir l'esclavage et de le développer dans les territoires à l'ouest du Mississippi.

Les territoires sous contrôle de l'Union mais soumis à des revendications de la part de la confédération.

Washington, siège du Congrès : la contestation, par le Sud, d'une volonté des États du Nord de contrôler le pouvoir politique.

L'opposition de deux systèmes économiques : le Nord, protectionniste et privilégiant l'industrie manufacturière contre le Sud, agricole et centré sur l'activité des plantations et l'exportation.

Les caractères de la guerre : une guerre moderne qui préfigure les conflits contemporains.

- Une mobilisation massive.

2,6
1,2*
Les effectifs des soldats mobilisés (millions).
Union
Confédération
* Estimation. Le chiffre officiel est de 750.000

- L'enjeu du contrôle des axes de communication.

Voies de chemin de fer.

Cours d'eau navigable aux bâteaux à vapeur.

Blocus maritime opéré par les États de l'Union.

- Une guerre qui dépasse le cadre national.

Envoi de combattants volontaires (soutiens à l'Union et / ou à la confédération)

Rupture des exportations de coton.

La France profite du conflit pour prendre pied au Mexique.

- Une guerre longue, violente et un engagement total pour parvenir à la victoire.

12/04/1861 : attaque confédérée à Fort Sumter.

Bataille terrestre.

Principales batailles terrestres où le nombre de soldats tués est supérieur ou égal à 25.000.

Bataille terrestre avec creusement de tranchées.

Bataille navale : combats fréquents de cuirassés et de vaisseaux blindés à tourelles pivotantes.

Offensive majeure des armées de l'Union sous les ordres du général Grant (1862-1863).

Marche de Sherman vers la mer : volonté de «ravager le Sud» pour rendre les ressources inutilisables par les armées confédérées (1864).

9/04/1865 : Reddition de l'armée de Virginie du Nord signée par le général R. Lee à Appomattox.

Le bilan de la guerre

Quel nombre de morts ? Le bilan longtemps admis.[1]

Union	360.000
Confédération	260.000

Le bilan plus vraisemblable[2]

Union + Confédération : 750.000 à 850.000

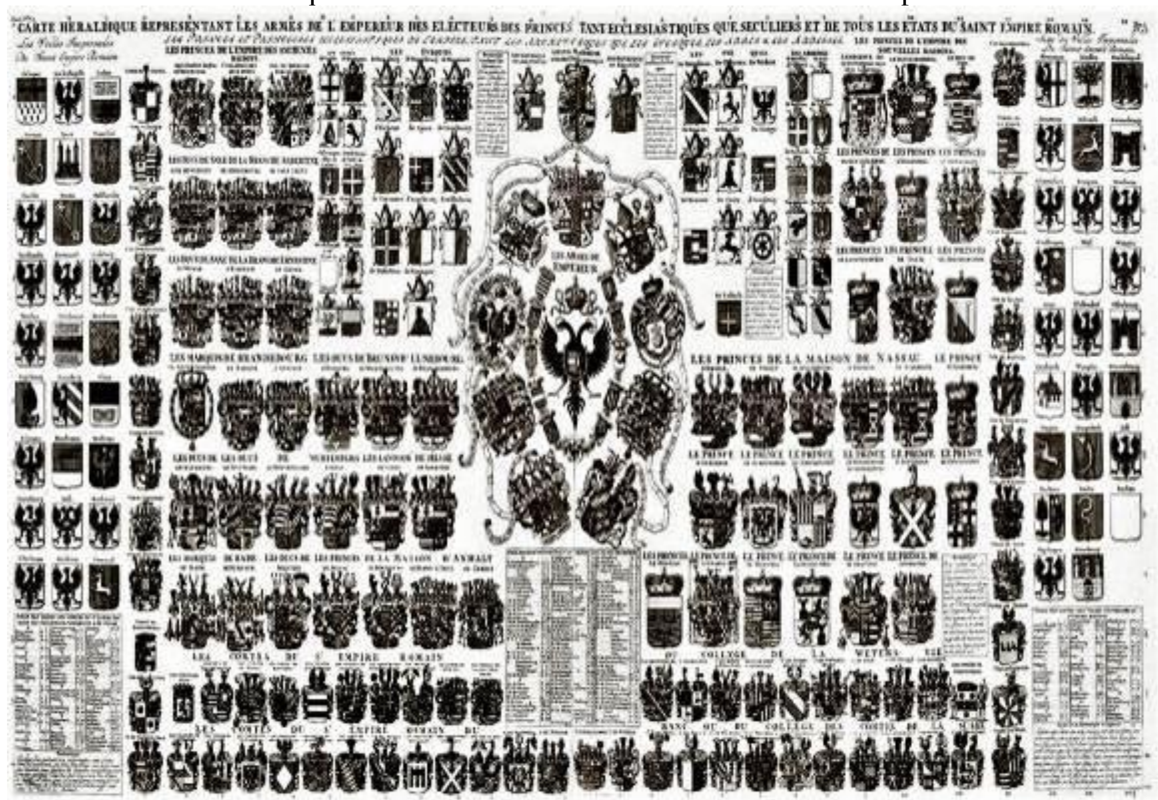
[1] Ce bilan est maintenu par American Battlefield Trust. Il faut ajouter à ce chiffre 476.000 blessés et 400.000 portés disparus et prisonniers, les deux camps confondus, soit 1,5 million de victimes selon l'organisation.

[2] Selon J.D Hacker, historien et démographe à l'université de Binghampton (Source : «A Census-Based Count of Civil War Dead», Civil War History, 2011) et V. Bernard, La guerre de Sécession. La «Grande Guerre» américaine 1861-1865, Passés composés, 2022.

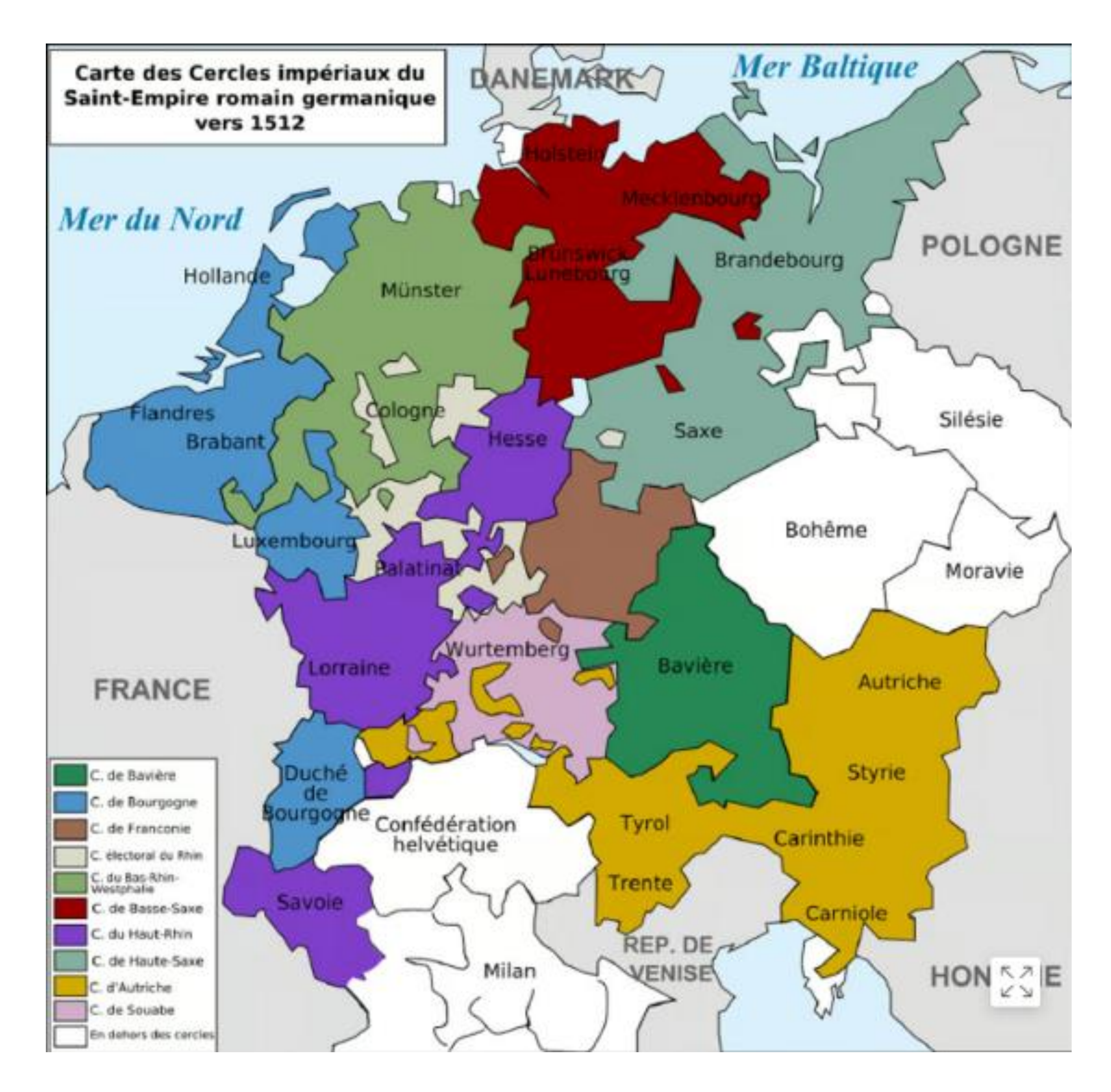
Le saint empire romain

La guerre est un phénomène omniprésent dans l'Europe du XVIe siècle : aux affrontements militaires entre les grands Etats européens viennent s'ajouter les guerres intermittentes contre le Turc en Méditerranée et en Europe orientale, ainsi que les guerres de conquête et de colonisation dans les territoires extra-européens.

Mais il y a aussi les guerres civiles, qui sont soit des affrontements entre deux factions rivales au sein d'un même État (France), soit des guerres menées contre une partie de la population en révolte (Pays-Bas). Dans tous ces types de conflits, la religion peut jouer un rôle déterminant, comme cause réelle et, surtout, comme argument servant à justifier le recours aux armes. Toutes les guerres font en effet l'objet de tentatives de légitimation de la part des différents acteurs en présence. Distinguer les causes réelles d'une guerre et les causes invoquées pour la justifier permet d'ailleurs d'éviter les malentendus sur le pourquoi de la guerre, dans le passé comme aujourd'hui. La place de choix que tiennent les aspects religieux dans les conflits du XVIe siècle est évidemment une conséquence de la division confessionnelle de l'Europe.



Le saint empire romain est un vaste édifice politico-religieux, car l’imbrication du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel est au fondement même de ses institutions. Le Saint Empire romain germanique est un dérivé médiéval de l’Imperium romanum, comme l’avait été, avant lui l’empire carolingien. On a pu écrire, de ce point de vue, qu’il fut la copie d’une copie, la restauration d’une restauration. On lui donne ordinairement comme point de départ le couronnement d’Otton Ier le Grand, à Rome, par le pape, en 962. A-t-il jamais affiché une prétention, à la vérité rarement exprimée par les empereurs eux-mêmes, au dominium mundi, c’est-à-dire à la domination de l’Europe catholique qui, pour les hommes de l’époque se confondait avec l’univers, dans le but de faire régner la paix et l’union entre les peuples chrétiens ?



Le saint empire romain a été l'une des institutions politiques les plus durables de l'histoire européenne et se décline ainsi :

- Saint, les vrais chrétiens, les bons croyants qui défendent la vérité de Dieu dans un monde d'hérétiques et de païens ;
- Romain, les héritiers de l'Empire romain et centré sur la primauté spirituelle de la ville de Rome dont l'évêque est représentatif de notre vie religieuse commune ;
- Empire, dirigé par un empereur, le seul souverain reconnu par toute la civilisation comme le plus élevé en rang et le premier en préséance, dont l'autorité spéciale représente la civilisation commune.

Il est intéressant de noter que l'Empire romain d'Orient suivit ensuite la même idée, mais sur des voies différentes. On considère que les églises grecque orthodoxe et catholique latine se séparèrent officiellement lorsque le pape et le patriarche de Constantinople s'excommunièrent mutuellement en 1054. Les peuples qui allaient devenir les Slaves orientaux étaient depuis longtemps fortement influencés par la culture grecque orthodoxe émanant des Byzantins. Après 1453, date de la chute de

Constantinople aux mains de l'Empire ottoman musulman, Moscou revendiquera la translatio imperii et s'appellera la "troisième Rome" avec un césar (tsar) à sa tête.



TABLEAU REPRÉSENTANT LES ENTITÉS TERRITORIALES CONSTITUANT LE SAINT EMPIRE ROMAIN GERMANIQUE, SOUS LES AILES DE L'AIGLE BICÉPHALE IMPÉRIAL, PUBLIÉ PAR DAVID DE NECKER À AUGSBOURG EN 1510. © WIKIMEDIA COMMONS, DOMAINE PUBLIC

Tout changea le jour où un moine allemand nommé Martin Luther ses 95 thèses sur la porte de la cathédrale de Wittenberg le jour d'Halloween 1517. Luther déclencha une chaîne d'événements que nous appelons aujourd'hui la Réforme protestante. C'est dans ce contexte que l'Angleterre rompit avec Rome, et ce n'était qu'un des nombreux événements révolutionnaires déclenchés par des réformateurs comme Luther.

La religion déchira l'empire pendant cent ans. Le terme même de "protestant" vient des princes luthériens qui protestèrent contre une décision catholique au Reichstag (la réunion de tous les dirigeants de l'empire) en 1529. Ces protestants formèrent la ligue de Smalkalde et négocièrent la paix d'Augsbourg (1555) dans laquelle, malgré leur défaite à la guerre, ils obtinrent des privilèges officiels pour pratiquer leur religion. Alors que les Pays-Bas espagnols et la France plongeaient dans la guerre civile, les princes catholiques et luthériens se rallièrent à l'empire comme cadre neutre dans lequel ils pouvaient pratiquer leur religion. L'accord s'effondra lorsque certains princes influents se convertirent au calvinisme, une autre forme de protestantisme non

acceptée par la paix d'Augsbourg, et que les différentes confessions se disputèrent les candidats qui contrôleraient les lucratifs archevêchés princiers. Ces tensions explosèrent alors que l'empereur était distrait par la lutte contre les Ottomans. De nombreux historiens considèrent la guerre de Trente Ans (1618-1648) qui s'ensuivit comme le véritable éclatement du Saint-Empire romain germanique, une époque où l'édifice tout entier s'enfonça dans une horrible boucherie et ne fut plus qu'une coquille vide. En effet, Voltaire écrivit sa célèbre citation dans la période qui suivit la guerre de Trente Ans.

Pour les habitants du Saint Empire romain germanique, cependant, toutes ces guerres étaient des guerres civiles dans lesquelles des puissances extérieures étaient intervenues (de manière controversée). Les gens se battaient à l'intérieur de leur empire à cause de désaccords sur son devenir. Contrairement à l'Angleterre anglicane, la Suède luthérienne ou la France catholique, l'empire acceptait plusieurs christianismes et pouvait le faire parce qu'il n'était pas la propriété d'une seule dynastie ou dominé par un seul groupe. Il demeurait une identité globale, non ethnique et non religieuse, qui pouvait englober de nombreuses identités particulières et locales. La place des gens dans ce cadre était une source perpétuelle de conflits, sur le champ de bataille et en dehors, mais le cadre lui-même survécut. La mort définitive de l'empire dans les premières années du XIXe siècle fut le présage d'une nouvelle pensée complètement différente au sujet des empires.

En quoi la Réforme a-t-elle changé la manière de concevoir la guerre ?

L'attitude des penseurs protestants à l'égard de la guerre est en nette rupture avec la tradition pacifiste des humanistes. Un des principaux points de divergence entre Erasme et Luther peut se résumer ainsi : alors que le premier s'oppose à toute forme de guerre au nom du message évangélique, le dernier défend la théorie dite des deux glaives, c'est-à-dire la coopération, nécessaire et bénéfique, entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel. La position de Luther se raidit au fur et à mesure qu'il se rapproche des princes gagnés à sa cause et qu'il se met à défendre l'autorité politico-religieuse de ceux-ci face aux insurrections populaires. A partir des années 1530, un fossé grandissant sépare ses idées du pacifisme idéaliste adopté par toute une frange de la Réforme radicale, des anabaptistes non violents à d'autres penseurs dissidents. Pour justifier le recours des détenteurs du pouvoir légitime à la force armée, Luther fait appel aux citations bibliques. Le pouvoir de glaive des princes existe grâce à la volonté de Dieu ; il doit donc être au service de celle-ci : " Avant toutes choses, il nous faut fournir la preuve indiscutable du pouvoir temporel ; le glaive existe par la volonté ordonnatrice de Dieu. Voici les paroles qui en sont le fondement (Paul, Romains, XIII, 1) : Que toute personne soit soumise au pouvoir et aux autorités. Car il n'y a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu. Tout pouvoir qui existe est institué par Dieu. Celui qui résiste à l'autorité s'oppose à l'autorité que Dieu a établie. Ceux qui s'opposent à l'ordre divin attireront sur eux le jugement " (Traité sur l'autorité civile, Von weltlicher Obrigkeit, 1523) . La plupart des autres réformateurs, à commencer par Zwingli et Calvin, adoptent des points de vue très proches de ceux de Luther en ce qui concerne la guerre, son bien-fondé et ses dimensions religieuses 13. Quant à l'attitude officielle de l'Eglise catholique post-tridentine, elle n'est pas fondamentalement différente. Tous estiment que l'usage de la force se justifie pour lutter contre les hétérodoxes, et donc que la guerre pour motifs religieux est une

guerre juste. Comment s'étonner que les divisions religieuses du XVIe siècle aient abouti à des affrontements confessionnels de grande envergure ?

Les guerres de religion présentent une différence majeure avec la croisade, la forme traditionnelle de la guerre sainte : désormais, il ne s'agit plus de conquérir ou de reconquérir des terres au nom de la seule religion, mais de sauvegarder et d'étendre par la force des armes la zone d'influence de telle ou telle confession. Dans les entreprises de propagande que déploient les camps confessionnels rivaux, le recours aux arguments religieux obéit à des règles inédites ; il est beaucoup moins cohérent et moins univoque qu'à l'époque des croisades. La religion n'est souvent qu'un élément parmi d'autres et ses liens avec des raisons d'une autre nature sont parfois très étroits.

Tout au long de la deuxième moitié du XVIe siècle et jusqu'au début du XVIIe siècle, les notions de guerre sainte et de guerre juste coexistent dans les discours idéologiques sur la guerre.

1561 à 1598
Huit guerres de religion
En 1519, au début de la Renaissance, un moine allemand, Luther s'insurge contres les abus de l'Église romaine. Il en vient à fonder une nouvelle religion chrétienne, la religion protestante.

Pendant les 40 années qui suivent les premières prédications, de nombreux Français des classes aisées se rallient à cette religion, aussi appelée « réformée », sans que cela trouble outre-mesure la paix civile.

Menaces sur la dynastie
Les choses se gâtent après la mort tragique du roi Henri II, en 1559. Le défunt n'ayant que de jeunes enfants pour lui succéder, sa veuve Catherine de Médicis assure la régence.

Certains protestants veulent tirer avantage de cet affaiblissement de la monarchie. Issus de la noblesse et de la bourgeoisie, ils sont séduits par le modèle de république dont leurs coreligionnaires hollandais donnent l'exemple. Ils songent à l'implanter en France.

De leur côté, certains nobles catholiques aspirent à imposer leurs volontés à la famille royale. Les premières dissensions apparaissent du fait de l'influence de la famille catholique des Guise sur le jeune roi François II. Jaloux de cette influence, des conjurés protestants tentent à Amboise, en 1560, d'enlever le roi.

Il va s'ensuivre pendant plus de trois décennies, de 1561 à 1598, une alternance de massacres et de trêves qui met aux prises les gentilshommes (ou nobles) des deux religions (huit « guerres » au total). La famille royale est ballotée entre les deux camps et menacée par l'un autant que par l'autre.

Trois fils du feu roi Henri II et de Catherine de Médicis se succèdent sur le trône ; François II, Charles IX et Henri III. En l'absence de fils, le dernier des Valois laisse le trône à son cousin Henri de Bourbon, roi de Navarre, désormais Henri IV. L'ennui est

que ce dernier est protestant, ce qui a pour effet de relancer la guerre civile. La paix ne revient qu'avec la conversion du roi à la religion dominante, le catholicisme.

Près de deux millions de victimes, soit un dixième de la population, peuvent être considérées comme victimes des troubles, davantage du fait des famines, des maladies et des disettes que des guerres proprement dites.

L'Édit de Nantes du 30 avril 1598 consacre la paix religieuse en faisant une place aux protestants. Avec la paix de Vervins, la même année, les Espagnols quittent le pays. La France peut enfin se remettre sur pied.

1618 à 1648 La guerre de Trente Ans
La guerre de Trente Ans est le premier grand conflit des Temps modernes.
Elle a ruiné pour longtemps l'Europe centrale et abaissé l'Allemagne, avec deux millions de morts parmi les combattants et davantage encore parmi les civils, soit en tout au moins cinq millions de victimes pour une population totale de quinze à vingt millions d'habitants dans le Saint Empire romain germanique.
Cette guerre semée d'atrocités et de massacres en tous genres a été inaugurée en 1618 par une obscure querelle entre les protestants de Bohême et Matthias, empereur d'Allemagne et roi de Bohême, par ailleurs catholique.

Fin de la Bohême (1618-1620)
C'est ainsi que la Diète de Prague refuse au nouvel empereur d'Allemagne le titre de roi de Bohême. Elle propose la couronne à l'Electeur palatin Frédéric, un prince allemand de confession calviniste.

La Ligue des princes catholiques, conduite par Maximilien 1er de Bavière, ne tolère pas l'immixtion d'un calviniste proche des Hollandais.

Ses mercenaires, conduits par le comte Jean de Tilly, écrasent les protestants à la Montagne Blanche, le 8 novembre 1620. La Bohême perd dès lors son autonomie et devient une propriété personnelle des Habsbourg de Vienne.

Internationalisation du conflit (1620-1635)
Le roi d'Espagne Philippe IV de Habsbourg prend prétexte des événements pour reprendre la guerre contre ses anciennes possessions des Provinces-Unies (les Pays-Bas actuels).

- l'intervention danoise :
Les protestants allemands, inquiets, se tournent en 1625 vers le roi luthérien Christian IV de Danemark qui conclut aussitôt une alliance avec l'Angleterre anglicane et les Provinces-Unies calvinistes contre l'Espagne.

La guerre reprend de plus belle tandis que l'empereur catholique recrute un nouveau chef de guerre, le tchèque Albert de Wallenstein. Le roi de Danemark est vaincu. Il signe la paix de Lübeck le 6 juin 1629 avec l'empereur Ferdinand II et se retire de la guerre.

- l'intervention suédoise :
Le Suédois Gustave-Adolphe s’en inquiète. Il estime que le moment est venu pour lui de passer à l’offensive afin de prévenir les visées de l’empereur catholique sur la Baltique. Débarquant en Poméranie, il écrase l'armée de la Ligue catholique, commandée par de Tilly, à Breitenfeld, près de Leipzig, le 17 septembre 1631.

La France de Louis XIII et Richelieu entre discrètement en jeu et lui verse des subsides pour lui permettre d’entretenir ses troupes. Gustave-Adolphe conquiert la Bavière et la Rhénanie et installe son quartier général à Francfort. Il reçoit le surnom de « Lion du Nord ».

À Lützen, le 6 novembre 1632, à la tête de 175 000 hommes, dont seulement 30 000 Suédois (et Finlandais), il écrase l'autre chef des catholiques, Albert de Wallenstein mais est blessé à mort à la fin de la bataille.

Son épopée s’arrête là mais les Suédois n’en poursuivent pas moins la guerre avec de grands chefs de guerre efficaces et brutaux cependant que sa fille de six ans, Christine, lui succède sur le trône de Suède.



Wallenstein, qui commence à faire de l'ombre à l'empereur, est assassiné le 25 février 1634. Après la défaite des Suédois, l'empereur est à nouveau sur le point de mettre un terme au conflit. Il signe avec les protestants la paix de Prague, le 30 mai 1635, qui ramène l'Allemagne à la paix d'Augsbourg, 80 ans plus tôt.

La France relance la guerre (1635-1648)
C'est alors que Richelieu et le roi de France Louis XIII décident d'entrer ouvertement dans la guerre, aux côtés des protestants, pour prévenir l'encerclement de leur royaume par les possessions des Habsbourg.

La déclaration de guerre de la France à l'Espagne relance le conflit pour treize ans. Autant de souffrances en plus pour les Allemands. L'épilogue est la publication des traités de Westphalie, sous l'égide de la France et de la Suède, le 24 octobre 1648, qui laisse l'Allemagne exangue et émiettée en plus de 350 principautés indépendantes.

24 octobre 1648
Les traités de Westphalie
Le 24 octobre 1648 sont publiés les traités négociés dans les semaines précédentes en Westphalie (province occidentale de l'Allemagne).

Ces traités mettent fin à l'interminable guerre de Trente Ans qui a saigné à blanc l'Allemagne. Ils se soldent par l'émiettement politique de celle-ci. Les deux grands vainqueurs du conflit sont la Suède, devenue la principale puissance de la mer Baltique, et la France, son alliée, désormais sans rivale en Europe occidentale.

L'Allemagne hors-jeu
Les traités de Westphalie, au nombre de deux, ont été négociés par le chancelier suédois Axel Oxenstierna et le cardinal Mazarin, représentant les intérêts français. Le premier est conclu à Osnabrück le 6 août 1648 entre l'empereur d'Allemagne, la Suède et les puissances occidentales, le second à Münster le 8 septembre 1648 entre l'empereur et la France.

– Émiettement politique
Ces traités consacrent l'affaiblissement de l'empereur allemand, titulaire du Saint Empire romain germanique. Issu sans discontinuer depuis deux siècles de la dynastie des Habsbourg, l'empereur ne possède plus qu'une autorité symbolique en Allemagne, émiettée en plus de 350 principautés plus ou moins grandes, jalouses de leur indépendance.

La Suisse et les Provinces-Unies (Pays-Bas actuels) se voient reconnaître une pleine indépendance, en-dehors de l'empire.

– Émiettement religieux
Les traités consacrent la division religieuse de l'Allemagne instituée un siècle plus tôt par la diète d'Augsbourg. Les princes peuvent imposer leur confession à leurs sujets : catholique, luthérienne ou calviniste, selon le principe : « cujus regio, ejus religio » (tel souverain, telle religion).

La France est confirmée dans la possession des Trois-Évêchés de Metz, Toul et Verdun, ainsi que de la plus grande partie de l'Alsace, à l'exception notable de Strasbourg que Louis XIV va annexer quelques années plus tard. Dix ans plus tard, en 1659, la paix des Pyrénées et la paix du Nord allaient confirmer sa prépondérance en Europe.

Le roi qui aimait trop la guerre : Louis XIV

Louis XIV peut se reprocher d'avoir trop cédé à sa passion de la guerre. Quatre guerres principales marquent son règne, chacune plus dure et plus longue que la précédente, passant du conflit de frontière à la guerre mondiale !

Les guerres du Roi-Soleil



- La guerre de Dévolution

Invoquant une coutume brabançonne, la «dévolution», Louis XIV revendique au nom de sa femme certaines provinces des Pays-Bas espagnols. Cette guerre de Dévolution contre l'Espagne tourne très vite à l'avantage de Louis XIV grâce à son Secrétaire d'État à la guerre, Louvois, et à Vauban, ingénieur talentueux qui enlève la citadelle de Lille le 27 août 1667.

Elle se conclut le 2 mai 1668 par le traité d'Aix-la-Chapelle. Le roi en tire quelques gains territoriaux mais aussi beaucoup de ressentiment envers les Provinces-Unies

(Pays-Bas) et le grand pensionnaire Jan de Witt qui a monté contre la France une Triple-Alliance avec l'Angleterre et la Suède.

- La guerre de Hollande
À l'instigation de Louvois, nouveau ministre d'État, les Français envahissent la Hollande, avec le roi à leur tête, et franchissent audacieusement le Rhin le 12 juin 1672. Louis XIV refuse une offre de paix généreuse et du coup, les Hollandais se ressaisissent. Le 20 juin, ils n'hésitent pas à rompre les digues pour freiner la progression des troupes ennemies et protéger Amsterdam.

lls renversent qui plus est le gouvernement de Witt et portent à leur tête Guillaume III d'Orange, élu stathouder de Hollande et capitaine général des Provinces-Unies. Il va se révéler pendant trente ans l'ennemi le plus acharné du Roi-Soleil.

Avec la résurgence d'une nouvelle coalition européenne contre la France, la guerre de Hollande, qui devait n'être qu'une expédition éclair, va se révéler une guerre longue et coûteuse.

La guerre se conclut le 5 février 1679 par la paix de Nimègue qui permet à la France d'annexer la Franche-Comté et la Flandre du sud. Elle marque l'apogée du règne de Louis le Grand.

- Politique des Réunions et guerre de la Ligue d'Augsbourg
Trop sûr de lui-même, trop arrogant, Louis XIV prétexte d'arguments juridiques douteux pour réunir à la couronne des places fortes frontalières. C'est ainsi que, sans combat, il fait son entrée à Strasbourg le 24 octobre 1681. Ces « Réunions » ont le don d'irriter les souverains étrangers. L'Espagne se lance dans la guerre mais l'on convient très vite d'une trêve, signée à Ratisbonne le 15 août 1682.

À force d'accumuler contre lui les griefs de toute l'Europe, Louis XIV provoque le 9 juillet 1686 une nouvelle coalition : la Ligue d'Augsbourg. Le motif en est le Palatinat, dont le Prince Électeur vient de mourir.

Le sac du Palatinat
Pour freiner l'avance des troupes ennemies et couvrir l'Alsace, le secrétaire d'État de la guerre Louvois ordonne la mise à sac systématique du Palatinat.

Entre le Rhin et le Neckar, des dizaines de villages et de villes sont brûlés et les édifices en pierres détruits jusqu'aux fondations par les artificiers militaires. À Mannheim, il ne reste plus «pierre sur pierre» selon les ordres de Louvois... Les habitants sont parfois massacrés, le plus souvent chassés vers l'Alsace sans espoir de retour.

Ces exactions soulèvent une vague de réprobation en Europe. C'est, avec la révocation de l'Édit de Nantes, la principale tache sur le règne de Louis XIV. D'autres reprendront ces douteuses pratiques, tel le duc de Marlborough en Bavière en 1704 ou encore le tsar Pierre le Grand en 1707 en Pologne et Lituanie.

Destruction de Spire par les troupes françaises en mai 1689, gravure allemande du XVIIe siècle

La guerre, victorieuse mais longue, rude et coûteuse, oblige Louis XIV à se montrer accommodant lors des traités de paix signés à Ryswick, en Hollande, les 20 septembre et 30 octobre 1697. La France ne garde pratiquement que Strasbourg et Sarrelouis des précédentes «réunions».

- La guerre de la Succession d'Espagne

Le 16 novembre 1700, Louis XIV entérine le testament du roi d'Espagne Charles II de Habsbourg, mort le 1er novembre précédent sans héritier : il autorise son petit-fils, le duc d'Anjou, à ceindre la couronne d'Espagne sous le nom de Philippe V. De lui descend l'actuel roi Juan Carlos 1er.

Les grandes puissances se montrent a priori bien disposées mais le roi de France multiplie les provocations à leur égard. Il occupe les Pays-Bas espagnols (l'actuelle Belgique) et laisse planer la perspective d'une union dynastique avec l'Espagne.

Le 13 mai 1702, la Grande Alliance, qui regroupe les principales puissances de l'Europe du nord, y compris l'Angleterre, déclare la guerre à Louis XIV et à son petit-fils le roi d'Espagne. Commence la longue guerre de la Succession d'Espagne, ponctuée de famines et de défaites.

Marlborough (ancêtre de Churchill) remporte à Blenheim, en Allemagne, une victoire retentissante le 13 août 1704. La même année, la Royal Navy s'empare de Gibraltar.

Louis XIV sollicite la paix mais sa demande est repoussée. Alors il en appelle à la nation. Il se produit un sursaut patriotique. Le 11 septembre 1709, le maréchal de Villars arrête non sans mal les troupes austro-anglaises à Malplaquet, dans les Flandres.

L'Angleterre se retire de la coalition en 1711 et des négociations s'ouvrent le 29 janvier 1712 à Utrecht, en Hollande. Le 24 juillet 1712, alors que la France paraît en très mauvaise posture, le vieux maréchal de Villars remporte à Denain une victoire inespérée sur les Austro-Hollandais. Grâce à cette victoire, Louis XIV sauve les meubles.

Par le traité d'Utrecht du 11 avril 1713, Louis XIV cède aux Anglais Terre-Neuve, la baie d'Hudson et l'Acadie mais préserve l'essentiel. Notons que le traité d'Utrecht est rédigé en français et non plus en latin, faisant du français la langue de la diplomatie pour deux siècles.

Nostalgie de la « guerre des princes »

Ces « guerres des princes » ou « guerres en dentelles » étaient relativement économes en vies humaines car elles mobilisaient des soldats professionnels dont la formation coûtait cher. Les officiers faisaient donc en sorte de les épargner. Ces officiers, issus de la noblesse, se battaient pour la gloire. Ils recrutaient leurs hommes parmi les vagabonds et les marginaux et accomplissaient œuvre utile en en débarrassant la société civile. Malgré leurs effets collatéraux, pillages et viols, ces guerres affectaient assez peu les non-combattants.

De temps en temps toutefois, une guerre civile parfois teintée de religion amenait une violence extrême et généralisée pendant une durée relativement brève, de quelques années à trois décennies (guerres de religion, guerre de Trente Ans, Fronde...).

1702-1713
Guerre de la Succession d'Espagne
Le 13 mai 1702, une Grande Alliance européenne déclare la guerre à la France et à l'Espagne. C'est le début de la guerre de la Succession d'Espagne.

Cette guerre de dix ans est la plus pénible de toutes celles qu'a soutenues le roi Louis XIV. On peut y voir une préfiguration des guerres générales qui ensanglanteront le continent un et deux siècles plus tard.

La guerre de trop
La guerre de la Succession d'Espagne trouve son origine deux ans plus tôt, dans la désignation du duc d'Anjou, petit-fils du roi de France, comme nouveau roi d'Espagne sous le nom de Philippe V. Cette entrée de la puissante dynastie des Bourbons en Espagne est d'abord acceptée par les autres puissances européennes.

Mais Louis XIV prend plaisir à multiplier les provocations. Il conserve au duc d'Anjou ses droits au trône de France au cas où la branche aînée viendrait à s'éteindre. Enfin, il fait occuper les Pays-Bas espagnols (l'actuelle Belgique) par ses troupes.

Il s'ensuit une Grande Alliance qui réunit contre lui l'Angleterre, les Provinces-Unies, la Prusse et l'Autriche. Plus tard s'y associeront le Danemark puis le Portugal et la Savoie. Au total plus de 250 000 hommes et 300 vaisseaux. Pour lui faire face, la France, qui reste de loin le plus puissant pays d'Europe, conserve le soutien de l'Espagne, bien sûr, ainsi que des souverains de Bavière et de Cologne. Au total 200 000 hommes et seulement une centaine de vaisseaux.

Revers militaires
Après quelques succès initiaux sous la conduite du maréchal Nicolas Catinat (64 ans), en Italie, dans les Flandres et en Allemagne, les armées françaises se voient paralysées par le manque d'argent et de subsistances. Elles ne tardent pas à être débordées.

En Bavière, les armées françaises sont défaites à Blenheim par le Prince Eugène, un Français à la tête des troupes autrichiennes, et le duc de Marlborough (le Malbrough s'en va-t-en guerre de nos chansons, ancêtre de Winston Churchill).

La France est épuisée et les éléments se mettent de la partie avec, le 5 janvier 1709, une chute exceptionnelle des températures. Ce Grand Hiver entraîne gel des semis et famines.

Le roi en appelle à la nation, lance une souscription et forme une nouvelle armée, confiée au maréchal de Villars (56 ans).

Vers le sursaut
Le maréchal livre bataille au prince Eugène et au duc Marlborough à Malplaquet, dans les Flandres, le 11 septembre 1709. L'issue de la bataille reste indécise mais les

coalisés austro-anglais ont subi de si lourdes pertes qu'il n'est plus question pour eux d'envahir la France.

Coup de tonnerre. Voilà que l'empereur d'Allemagne Joseph 1er meurt d'une variole et c'est son frère l'archiduc Charles qui lui succède sous le nom de Charles VI.

Pour les tories anglais, il n'est pas question que le nouvel empereur acquière aussi la couronne d'Espagne et reconstitue l'empire de Charles Quint. Soucieux de préserver l'équilibre européen, ils proposent la paix au roi Louis XIV.

Mais les négociations sont interrompues en mars 1712 et les opérations militaires reprennent aussitôt. La situation de la France est alors des plus précaires.

C'est Villars qui va une nouvelle fois redresser la situation en remportant la victoire de Denain sur le prince Eugène, le 1er septembre 1712. Préservée in extremis de l'invasion, la France peut négocier la paix de façon honorable.

Tout change à la fin du XVIIIe siècle avec l'arrivée de la « guerre des peuples ». Comme beaucoup d'inventions de ce temps-là, c'est à la France qu'on la doit et plus précisément à nos révolutionnaires de l'An II.

Jean-Claude Guillebaud a identifié le théoricien de cette nouvelle forme de guerre, qui va se traduire par des massacres à grande échelle de combattants et aussi de non-combattants. Il a nom Hippolyte de Guibert.

En 1772, à 29 ans, ce surdoué encensé par Voltaire publie à Londres Essai général de tactique. Il entrevoit très clairement et avec inquiétude le moment où la noblesse perdra le monopole de la guerre au profit de la nation toute entière : « Quand les nations elles-mêmes prendront part à la guerre, tout changera de face ; les habitants d'un pays devenant soldats, on les traitera comme ennemis, la crainte de les avoir contre soi, l'inquiétude de les laisser derrière soi, les fera détruire... » (Hippolyte de Guibert, 1790).

De fait, avec la levée en masse en 1793 puis la conscription obligatoire en 1798, la République française peut compter sur des ressources humaines mal formées mais motivées et renouvelables à volonté.

Les guerres de la Révolution
En 1789, la Révolution française met fin à l'Ancien Régime en mettant en place une monarchie constitutionnelle.

Deux ans plus tard, la Révolution s'emballe et les puissances européennes lui deviennent hostiles. Une première coalition militaire se constitue en vue de rétablir l'Ancien Régime. Elle va être repoussée grâce à la levée en masse des Français. Dès lors, les guerres vont se succéder presque sans discontinuer pendant plus de deux décennies, recomposant les frontières de la France et la carte de l'Europe.

Cette incroyable épopée militaire et politique qui a débuté en 1792 à Valmy et s'est conclue en 1815 à Waterloo.

Les guerres de la Révolution
En 1789, la Révolution française met fin à l'Ancien Régime en mettant en place une monarchie constitutionnelle.

1789-1799
La Révolution française
Les dix années qui ont changé le monde
La Révolution française (dico) désigne une période de dix années (1789-1799) qui va de l'ouverture des états généraux au coup d'État de Brumaire par le général Bonaparte. Cette décennie ébouriffante a vu la France accomplir d'immenses réformes de structure, dans le prolongement des Lumières du XVIIIe siècle et des révolutions démocratiques d'Angleterre et d'Amérique.


Mais la Révolution française est aussi associée à la guerre civile et à des guerres de conquête. C'est qu'en s'immisçant dans les questions religieuses avec la Constitution civile du clergé, en octobre 1790, les dirigeants révolutionnaires ont divisé les Français, suscité la formation d'une coalition européenne contre la France, provoqué la chute de la monarchie et conduit à seize mois de dictature et de terreur (mars 1793-juillet 1794).

Du tiers état à la Nation
Le 5 mai 1789, le roi Louis XVI et Necker ouvrent solennellement les états généraux. Louis XVI n'a plus d'argent en caisse et a besoin de l'accord des représentants des trois ordres (clergé, noblesse et tiers état) pour lever de nouveaux impôts et réformer ceux existants.

Le 17 juin, les députés s'autoproclament Assemblée nationale puis font serment de ne pas se séparer tant qu'ils n'auront pas donné une constitution à la France, selon l'exemple américain. Ils souhaitent ainsi mettre un terme à l'autoritarisme royal et établir une monarchie parlementaire.

À Paris, des rumeurs font craindre une intervention des troupes contre la capitale. Le 14 juillet 1789, des émeutiers s'en vont prendre d'assaut la Bastille, une vieille forteresse de la guerre de Cent Ans qui symbolise l'arbitraire royal aux yeux des Parisiens.

Face aux troubles qui s'étendent, le roi reste passif. Son frère, le comte d'Artois, futur Charles X, prend quant à lui la mesure de l'événement et quitte la France sans attendre. Il est suivi dans l'émigration par d'autres nobles.

Une « Grande peur » s'étend dans les campagnes et pour calmer les paysans, dans la nuit historique du 4 août, les députés votent l'abolition des privilèges, mettant ainsi fin à des siècles de domination seigneuriale.

Le 26 août 1789 est votée la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. C'est l'acte le plus remarquable de la Révolution. Les députés, inspirés par les grands philosophes français et anglais des siècles précédents (Hobbes, Locke, Montesquieu, Rousseau...) votent dans l'enthousiasme cette Déclaration de 17 articles commençant par cette phrase mémorable et impensable sous l'Ancien Régime : « Tous les Hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits... ».

Chacun espère que le roi approuve ces premières décisions de l'assemblée mais il ne s'y résout pas. Alors, le 5 octobre 1789, une foule de Parisiennes en colère prend le chemin de Versailles. Le lendemain, la famille royale quitte Versailles pour le palais des Tuileries, au coeur de la capitale. L'Assemblée se rappelle là-dessus qu'elle doit résoudre la crise fiscale et, le 10 octobre 1789, les députés ont l'idée de saisir les terres et les biens qui appartiennent à l'Église catholique afin de renflouer le trésor public.

1790
Une France nouvelle
Les journaux se multiplient ainsi que les clubs où débattent avec passion les sans-culottes (on appelle ainsi les gens des quartiers populaires, révolutionnaires intransigeants qui portent un pantalon et non une culotte de soie comme les bourgeois et les aristocrates). Le plus célèbre est le club des Jacobins, dont un certain Robespierre devient président le 31 mars 1790.

L'Assemblée constituante ne se contente pas de préparer une Constitution. Elle réforme en profondeur les institutions du pays. C'est ainsi qu'elle crée les départements pour remédier à la confusion des anciennes provinces. Elle unifie les poids et mesures et crée une nouvelle unité de longueur appelée à un grand succès mondial : le mètre. Elle instaure l'état civil, introduit le divorce et le mariage civil, supprime le privilège d'aînesse dans les héritages...

Le 12 juillet 1790, les députés votent la Constitution civile du clergé en contrepartie de la nationalisation des biens de l'Église : ils garantissent un revenu aux membres du

clergé et décident aussi qu'ils seront désormais élus par les citoyens et devront prêter serment à la Nation, au roi et à la constitution.

À partir de cette date, le clergé va se diviser entre prêtres « jureurs » (ceux qui acceptent de prêter serment et adhérent aux idées de la Révolution) et prêtres « réfractaires » (ceux qui refusent le serment et rejettent les idées révolutionnaires).

1791
Le 2 mars 1791, le décret d'Allarde abolit les corporations au nom de la liberté d'entreprendre et, dans un souci de cohérence, la loi Le Chapelier interdit le 14 juin 1791 la reconstitution de toute association professionnelle tant de patrons que de salariés (cette loi entravera au XIXe siècle la création de syndicats).

Mais le 13 avril 1791, le pape condamne la Constitution civile du clergé qu'il juge hérétique et schismatique. Le roi, très pieux et fidèle à la volonté du pape, se met dès lors en retrait de la Révolution et utilise son droit de veto pour paralyser le travail législatif de l'assemblée.

Le 21 juin 1791, il tente avec sa famille de rejoindre des troupes fidèles afin de rétablir son autorité. Mais il est reconnu dans une auberge, arrêté à Varennes et ramené à Paris. Dès lors, la ferveur monarchiste des Français commence à s'effriter et nombreux sont ceux à l'accuser de trahison. Le 17 juillet 1791, sur le Champ de Mars, à Paris, les gardes de La Fayette fusillent des républicains qui demandaient la déposition du roi.

L'Assemblée législative et la chute du roi
Le 1er octobre 1791, la première Constitution française entre en application. Elle inaugure une monarchie constitutionnelle à l'anglaise où le pouvoir législatif (rédiger les lois) est confié à une Assemblée du même nom.

Louis XVI troque son titre de roi de France pour celui, plus humble, de roi des Français. Il dispose du pouvoir exécutif et continue d'exercer son droit de veto qui lui permet de repousser ou retarder les textes de l'Assemblée.

1792
Au club des Jacobins s'ouvre un débat sur l'opportunité d'une guerre contre les « despotes » européens. Il va déboucher sur une lutte à mort entre deux clans politiques :
- les Brissotins, plus tard appelés Girondins (ainsi nommés parce que leur chef de file est le député Brissot et plusieurs viennent du département de la Gironde) : ils veulent sauvegarder les institutions décentralisées mises en place en 1789 ; ils aspirent d'autre part à une guerre qui obligerait le roi à choisir définitivement le camp de la Révolution.
- les Montagnards (ainsi nommés peut-être parce qu'à l'Assemblée, leurs membres siègent dans les travées les plus élevées !) : ils sont menés par Robespierre, Danton, Saint-Just, Marat... Ils veulent un pouvoir fort et centralisé pour consolider les acquis de la Révolution et à aucun prix d'une guerre. Ils s'appuient sur les sans-culottes parisiens, toujours prêts à déclencher une émeute.

Le 23 mars 1792, Louis XVI appelle au gouvernement les Girondins. Comme le roi mais pour des raisons opposées, ceux-ci aspirent à la guerre contre l'Autriche. Ils souhaitent exporter les idées révolutionnaires à travers l'Europe ; quant au roi, il souhaite secrètement la défaite des armées françaises afin de rétablir son pouvoir absolu avec l'appui des armées étrangères.

L'hostilité envers Louis XVI grandit chez les Parisiens. Le 20 juin 1792, le peuple envahit le palais des Tuileries et oblige le roi à porter le bonnet phrygien et à boire à la santé de la nation.

Le 10 août 1792, la foule envahit à nouveau les Tuileries et en massacre ses défenseurs. Le roi et sa famille sont alors enfermés dans la prison du Temple. C'est la fin d'une monarchie millénaire ! Le 2 septembre, plus d'un millier de prisonniers soupçonnés d'être monarchistes sont massacrés par les sans-culottes à l'instigation de Marat, un journaliste intransigeant et hystérique de la cause révolutionnaire.

La Convention à l'ombre de la guillotine
Une nouvelle assemblée est élue au suffrage universel (à l'exclusion des femmes) et non plus comme précédemment au suffrage censitaire (seuls avaient le droit de voter et de se faire élire les hommes assez aisés pour payer un minimum d'impôt).

Le 20 septembre 1792, l'assemblée de la Convention (un nom emprunté aux Américains) se réunit pour la première fois. Le lendemain, les députés proclament l'abolition de la monarchie et le 22 septembre 1792, ils décident sur une proposition de Georges Danton, que désormais, les actes publics seront datés de « l'An 1 de la République ». La France se découvre en République.



L'assemblée met sans tarder le roi en accusation. Son procès réveille l'opposition entre deux clans politiques :
- les Girondins ou Brissotins (ainsi nommés parce que leur chef de file est le député Brissot et beaucoup viennent du département de la Gironde) : ils veulent maintenir les institutions décentralisées mises en place en 1789,
- les Montagnards (ainsi nommés parce qu'ils siègent dans les travées les plus élevées de l'Assemblée !) : ils sont menés par Robespierre, Danton, Saint-Just, Marat... Ils veulent un pouvoir fort et centralisé et des mesures radicales pour sauver les acquis de la Révolution et chasser définitivement les armées étrangères menaçant la France. Ils s'appuient sur les sans-culottes parisiens, toujours prêts à déclencher une émeute.

Affaires étrangères : la Révolution face à l'Europe des rois
Les souverains étrangers voyaient au départ la Révolution sans déplaisir, escomptant un affaiblissement de la France sur la scène internationale. Mais après les dérapages du printemps 1792, ils s'inquiètent pour le roi et craignent une contagion révolutionnaire. Louis XVI, son entourage et les émigrés français les poussent à intervenir. De leur côté, les révolutionnaires se prennent à espérer une guerre victorieuse qui exporterait les principes de la Révolution en Europe.

Le 20 avril 1792, l'Assemblée législative et le roi Louis XVI déclarent la guerre au « roi de Bohême et de Hongrie », en fait le puissant archiduc d'Autriche, futur empereur d'Allemagne.

Dès l'été, la France est envahie par les armées prussiennes et autrichiennes. Parallèlement le duc de Brunswick, le chef des armées prussiennes, menace les Parisiens d'une répression féroce s'ils attentent à la vie de la famille royale.

Cependant, les Prussiens sont repoussés le 20 septembre 1792, à Valmy, en Argonne, au chant de la Marseillaise. Les armées révolutionnaires confirment ce premier succès quelques semaines plus tard par leur victoire à Jemmapes, en Belgique (une possession autrichienne).

1793
Politique intérieure : la Révolution se déchire
Les Montagnards obtiennent en définitive la condamnation à mort du roi. Le 21 janvier 1793, Louis XVI est guillotiné en place publique.

Pendant la Révolution, la guillotine ne cesse de se déplacer dans Paris. On commence à l’utiliser sur les places de Grève puis du Carrousel (près des Tuileries). On l’installe ensuite sur la place de la Révolution (actuelle place de la Concorde) du 11 mai 1793 au 9 juin 1794. Plus de mille personnes y sont exécutées : c’est le cas de Danton, Madame Roland, Hébert, Charlotte Corday, Olympe de Gouges, Louis XVI, Marie-Antoinette et Robespierre. Elle est ensuite éloignée du centre de la ville, sur la place de la Bastille puis sur la place du Trône-Renversé (actuelle Nation).

La Convention proclame la « patrie en danger » et annonce la levée de 300 000 hommes pour renforcer les armées. Cette mesure entraîne une révolte paysanne dans tout l'ouest de la France. Le 11 mars 1793 débute la guerre de Vendée, la plus impitoyable guerre civile qu'ait connue la France.

Le 28 mars est constitué un Tribunal révolutionnaire pour juger les traîtres à la patrie et les opposants au nouveau régime républicain. Enfin, le 6 avril 1793, la Convention confie le gouvernement à un Comité de salut public dominé par Maximilien de Robespierre.

C'est le début de la dictature jacobine (les membres du comité viennent du club des Jacobins).

Les 31 mai et 2 juin 1793, les Girondins sont arrêtés puis guillotinés. Le 13 juillet, Marat est lui-même assassiné par une jeune exaltée, Charlotte Corday.



Exécution de Charlotte Corday place de la Révolution, aujourd'hui place de la Concorde, le 17 juillet 1793

En réaction, le 17 septembre 1793, la Convention vote la loi des suspects qui permet d'arrêter, de juger et de guillotiner à peu près n'importe qui.

À l'automne 1793, alors que la Révolution se fracturait et que la guerre de la première Coalition (1792-1797) devenait incontrôlable, la Convention nationale jugea nécessaire de mettre la Terreur à l'ordre du jour afin d'éradiquer les espions et les conspirateurs contre-révolutionnaires. Cela conduisit à la promulgation de la loi sur les suspects, qui permit l'arrestation de 300 000 à un demi-million de citoyens dans tout le pays.

La Terreur s'accélère et la guillotine tourne à plein régime. Robespierre et les conventionnels profitent de la Terreur pour mener tambour battant la déchristianisation du pays. Les prêtres réfractaires et les religieux sont pourchassés et guillotinés. 16 594 de ces "suspects" furent officiellement exécutés à l'issue d'un procès, tandis qu'environ 10 000 moururent en prison et que des milliers d'autres

furent tués dans divers massacres organisés dans toute la France. On estime que le nombre total de morts pendant les dix mois du règne de la Terreur se situe entre 30 000 et 50 000. Elle fera, jusqu'à l'exécution de Robespierre, 20 000 victimes environ.

Le 16 octobre 1793, c'est au tour de la reine Marie-Antoinette d'être guillotinée. Le lendemain, les Vendéens sont défaits à Cholet. Les Montagnards paraissent triompher. Le 24 novembre 1793, ils imposent un changement de calendrier afin de montrer la rupture définitive avec l'ordre ancien.

Affaires étrangères : l'embrasement de l'Europe
Avec la mort de Louis XVI, les souverains étrangers commencent à voir d'un autre oeil la Révolution française ! L'Angleterre n'accepte pas la domination de la France sur la Belgique , où passe une grande partie de son commerce avec l'Europe. Dès février 1793, elle monte une première coalition militaire contre la France avec l'Autriche, la Prusse, l'Espagne...Le mois suivant, en mars 1793, les Français sont battus à Neerwinden. La France et la Révolution sont aux abois...

1793-1795
Les guerres de Vendée
Le dimanche 10 mars 1793, à Paris, l'assemblée de la Convention recourt à la levée en masse autoritaire de 300 000 hommes pour faire face au retour en force des armées européennes coalisées contre la France révolutionnaire. Il s'ensuit dès le lendemain des soulèvements dans beaucoup de campagnes, où les paysans, jusque-là indifférents à l'agitation parisienne, ne supportent pas qu'on leur demande de verser leur sang pour une cause qu'ils exècrent.

Dans l'ouest de la France, ces soulèvements débouchent sur un conflit d'une particulière violence, avec un total d'environ deux cent mille tués et disparus en deux ans de guerres. Le conflit fait plus de cent mille victimes dans le seul département de la Vendée qui comptait 800 000 habitants en 1792 (note). Il meurtrit aussi les régions voisines, Bretagne, Maine, Basse-Normandie, Anjou, où les insurgés prennent le nom de « Chouans ». À Nantes, sur ordre du représentant en mission Carrier, deux mille malheureux sont noyés dans des gabarres coulées au milieu de la Loire, qualifiée pour le coup de « baignoire nationale » !

Par leur férocité, les « guerres de Vendée » n'auront guère à envier aux guerres étrangères de la Révolution...

Les paysans contre la Convention
Le jour même de la réquisition, le 10 mars 1793, les paysans, échaudés par l'exécution du roi Louis XVI et les mesures antireligieuses des révolutionnaires parisiens, assaillent les autorités municipales.

Spontanée, la rébellion couvre les Mauges, le Choletais, le bocage vendéen, le marais de Challans et le pays de Retz (toute une région du sud de la Loire qui prendra bientôt le nom de Vendée militaire).

C'est le début des guerres de Vendée. Mais les paysans et leurs chefs manquent d'expérience militaire. Ils vont quérir en complément des chefs plus expérimentés : d'Elbée, lieutenant de cavalerie, Charette, ancien officier de marine, Bonchamps,

d'Autichamp, Lescure, Sapinaud, Talmond... Ces aristocrates se montrent au départ assez réticents à prendre la tête d'une armée de paysans mais ils ne tardent pas à faire la preuve de leur sincérité militante.

Le plus hardi de ces nobles est le jeune Henri du Vergier, comte de la Roche jaquelein (20 ans). Ce sous-lieutenant de cavalerie, issu d'une famille de haute noblesse, avertit ceux qui viennent le solliciter : « Allons chercher l'ennemi : si je recule, tuez-moi ; si j'avance, suivez-moi ; si je meurs, vengez-moi ».

Armés de faux et de fourches, résolus et enthousiastes, les insurgés chassent les « Bleus » (les soldats de la République étaient ainsi nommés en raison de leur uniforme) et rétablissent le culte catholique dans leurs villages.

Dans les villes de la région, à Beaupréau, à Vihiers, à Cholet le 17 mars, Chemillé le 11 avril, Bressuire le 12 mai, Thouars le 5, Fontenay le 25, Saumur le 9 juin, les insurgés trouvent les fusils et les canons qui leur manquent.

Prenant de l'assurance, ils constituent une « armée catholique et royale » avec environ 40 000 hommes indisciplinés et sans expérience militaire à l'exception d'une dizaine de milliers d'anciens soldats. La plupart ne se privent pas de rentrer chez eux quand cela leur chante ou sitôt que le danger est passé. Cette armée va néanmoins aller de succès en succès jusqu'à conquérir Angers le 18 juin. Face à elle, les 40 000 à 70 000 Bleus n'ont dans l'ensemble guère plus d'expérience militaire. Ce sont pour la plupart des volontaires issus des différentes régions du pays.

Le 1er août, un décret de la Convention ordonne la destruction et l'incendie de la Vendée en état d'insurrection. La mise en oeuvre de ce plan est confiée au général François Westermann.

La Convention décrète...
Article premier :
Le ministre de la guerre donnera sur-le-champ les ordres nécessaire pour que la garnison de Mayence soit transportée en poste dans la Vendée ; Il sera envoyé par le ministre de la guerre des matières combustibles de toute espèce, pour incendier les bois, les taillis et les genêts... Les femmes, les enfants et les vieillards, seront conduits dans l'intérieur ; il sera pourvu à leur subsistance et à leur sûreté, avec tous les égards dus à l'humanité... Les biens des rebelles de la Vendée sont déclarés appartenir à la république.
(Extrait du décret de la convention nationale du 1er août 1793, A.D.V., 52J4).

Le 14 août, l'« armée catholique et royale » défait les républicains dans la plaine de Luçon et menace de marcher sur Paris.

Prenant la mesure du péril, la Convention envoie en Vendée 100 000 hommes, dont les invincibles « Mayençais », des soldats d'élite qui ont capitulé avec honneur à Mayence, sur le Rhin. Ils sont placés sous les ordres de Kléber et Haxo. Du 19 au 22 septembre, les royalistes remportent encore cinq victoires en cinq jours et mettent les républicains en déroute. Mais leurs chefs commencent à se disputer et éprouvent à Cholet leur premier revers grave...

Lazare Hoche (25 ans) prend le commandement de l'armée républicaine de Vendée. Le général proscrit sévèrement les pillages et les vengeances. Il ordonne à ses troupes d'observer strictement les stipulations de la Jaunaye concernant la liberté religieuse, ce qui lui vaudra d'être surnommé le « pacificateur de la Vendée ».

Les paysans, constatant que le culte catholique n'est plus menacé, n'ont en général plus envie de se battre... Mais un ancien chef vendéen, le baron François Charette de la Contrie, projette pour des raisons mal élucidées de rallumer les hostilités. Les Anglais, engagés dans une guerre inexpiable avec le gouvernement de Paris, condescendent à lui apporter leur soutien. La tentative de débarquement, sur la presqu'île de Quiberon, se solde par un cruel échec. Charette se retrouve isolé dans le bocage avec une poignée de partisans.

Un peu plus tard, un autre chef vendéen, Stofflet, rentre en guerre en janvier 1796 sur ordre des princes émigrés. Mais il est capturé et fusillé à Angers le 25 février 1796. Quant à Charette, traqué comme une bête, il est pris le 23 mars à la Chaboterie de Saint-Sulpice-le-Verdon et fusillé le 29 mars 1796.

Les combats sont finis mais le souvenir des atrocités va alimenter les rancoeurs et les conspirations chez de nombreux Vendéens et Chouans. Le plus célèbre de ces derniers, Georges Cadoudal, entrera bien plus tard dans un ultime complot royaliste.

1794

Le 26 juin 1794, la victoire de Fleurus sauve une nouvelle fois la Révolution... mais elle enlève du coup toute justification à la dictature jacobine et à la Terreur.

Politique intérieure : la chute de Robespierre

Après avoir fait guillotiner les Girondins, les Montagnards s'entretuent également. Robespierre et le Comité de salut public décident de faire exécuter Danton, Camille Desmoulins et leurs partisans car ils sont considérés comme trop indulgents et souhaitent la fin de la Terreur.

Économiquement, la France est à bout de souffle, son économie est ruinée par les guerres, la Terreur et par la mise en place des « assignats » (une monnaie mise en place en 1791, gagée sur les biens nationaux, issus de la saisie des biens de l'Église en 1790). Cette nouvelle monnaie censée renflouer les caisses de l'État est un échec complet.

Lassés par sa dictature et par la Terreur, de nombreux députés se liguent contre Robespierre et ses proches, comme Saint-Just. Ils sont arrêtés le 27 juillet 1794 (9 thermidor an II selon le calendrier républicain) et guillotinés le lendemain. Avec la chute de Robespierre et la fin de la menace extérieure, le gouvernement révolutionnaire se fait plus conciliant.

Les thermidoriens et le Directoire

Les vainqueurs de Robespierre, surnommés les « Thermidoriens », libèrent les suspects et mettent fin à la Terreur. C'est le soulagement dans tout le pays. Mais il est de courte durée. Parmi les nouveaux dirigeants, beaucoup (Fouché, Carrier, Barras...) ont outrepassé les consignes officielles et massacré plus que de raison. Ils n'ont abattu Robespierre que pour éviter d'être eux-mêmes abattus. Ils tiennent par-dessus tout à

empêcher la restauration de la monarchie qui les priverait de leurs richesses mal acquises, voire de leur liberté ou leur vie.

1795
Les royalistes, majoritaires dans le pays, se prennent à rêver à la restauration d'un roi cependant que le malheureux Louis XVII (le jeune fils de Louis XVI) meurt au Temple le 8 juin 1795. Les Jacobins, de leur côté, ne désespèrent pas de revenir au pouvoir.

Les « Thermidoriens » font front. Ils préparent une nouvelle Constitution avec non plus une mais deux assemblées, les Cinq Cents et les Anciens, comme en Angleterre.

Les royalistes projettent un soulèvement mais il est réprimé avec énergie le 5 octobre 1795 (13 Vendémiaire An IV) par un jeune général inconnu de 26 ans, ancien partisan de Robespierre. Il a nom Napoléon Buonaparte. Il fera à nouveau parler de lui...

Le danger monarchiste ayant été écarté, la nouvelle Constitution entre en vigueur le 26 octobre 1795. Elle met en place un nouveau régime, le Directoire.

1796
Le pouvoir exécutif est confié à un Directoire de cinq Directeurs.

Le régime poursuit activement les réformes engagées par les Thermidoriens :
– rédaction d'un Code civil qui regroupe les lois et les coutumes dans un ensemble cohérent et clair (il appartiendra au Premier Consul Napoléon Bonaparte d'y mettre la dernière touche),
– banqueroute des deux tiers, éradication des assignats et lancement d'une nouvelle monnaie, le franc, pour remédier à la crise monétaire,
– rénovation de l'enseignement et création des grandes écoles d'ingénieurs,
–...

En dépit de ces réformes, l'économie tarde à se relever. La criminalité fait des ravages. Les bourgeois affichent avec ostentation une fortune souvent mal acquise, par le trafic de biens nationaux ou le ravitaillement à prix d'or des armées de la République. C'est la période des « incroyables » et des « merveilleuses » en tenues excentriques (et très déshabillées, à l'exemple de Mme Tallien).

Le régime apparaît comme corrompu à l'image d'un de ses hommes forts, Barras, considéré comme un homme « sans foi comme sans mœurs » par de nombreux Français.

1797
Comme le gouvernement du Directoire éprouve les plus grandes difficultés à faire rentrer de l'argent dans les caisses de l'État, il encourage ses généraux victorieux à rançonner les pays conquis...

Affaires étrangères
Le général le plus efficace dans cette tâche est Napoléon Bonaparte à la tête de son armée d'Italie. À la tête de ses armées, il conquiert en 1796 l'Italie du nord et l'Italie

centrale, qui regorgent de richesses. Le 18 octobre 1797, il impose la paix à l'Autriche par le traité de Campo-Formio, mettant fin à la première coalition.

1798
Malgré une politique intérieure modérée, le Directoire ne peut renoncer à la poursuite de la guerre. Non seulement il compte sur les tributs prélevés dans les pays conquis mais il veut aussi à tout prix conserver les principales conquêtes de la Révolution : la Belgique et la rive gauche du Rhin.

Encouragé par ses premières victoires, le Directoire exporte la Révolution dans les pays conquis. Il crée des républiques-soeurs en Italie, en Suisse... sur le modèle de la république française.

Or, l'Angleterre, dirigée par l'énergique William Pitt le Jeune, ne peut tolérer à aucun prix que la France, sa grande rivale, demeure en Belgique. Aussi fomente-t-elle une deuxième coalition contre la France. Les frontières de la France sont une nouvelle fois menacées.

Politique intérieure : le régime aux abois
La République française aborde l'année 1798 en position désespérée. Le régime est aux abois, ses ennemis de la deuxième coalition croient déjà triompher et les Bourbons sont persuadés de reprendre bientôt le pouvoir... Pour pallier au manque de volontaires, le gouvernement instaure la conscription obligatoire par la loi Jourdan du 5 septembre 1798 (elle sera abolie deux siècles plus tard par le président Chirac).

1799 La déchéance du Directoire
Les Directeurs ont voté la mort de Louis XVI et veulent à tout prix éviter une restauration monarchique qui signerait leur perte. Sur une idée de l'abbé Sieyès, ils préparent un coup d'état pour renverser le régime instable du Directoire et consolider la République.

Le complot a besoin pour cela d'un général populaire et glorieux. Justement, Bonaparte a débarqué à Fréjus le 8 octobre 1799, de retour d'Égypte où il a mené une campagne militaire désastreuse mais remplie d'exotisme et embellie par la propagande. Les conspirateurs se tournent vers lui.

Par le coup d'État des 9 et 10 novembre 1799 (18 et 19 Brumaire an VIII selon le calendrier révolutionnaire), Napoléon Bonaparte renverse le Directoire et établit un nouveau régime dans lequel il exerce un pouvoir dictatorial : le Consulat.
Vers une dictature de salut public

Dix ans après la prise de la Bastille, la Révolution s'essoufle. Le gouvernement du Directoire est désemparé par les difficultés économiques et militaires, et menacé par un retour prématuré des royalistes. Le Directeur Sieyès dit à qui veut l'entendre qu'il «cherche un sabre» capable de sauver ce qui reste de la Révolution... et en particulier les fortunes des profiteurs.

Le retour d'Égypte du général Napoléon Bonaparte lui offre l'occasion qu'il cherchait. Sieyès voit en ce jeune général couvert de gloire le dictateur de salut public dont la République française a besoin pour éviter le retour de Louis XVIII et de l'Ancien

Régime. Il concocte avec lui un coup d'État parlementaire qui passerait par une révision de la Constitution.

Le 18 Brumaire, sous le prétexte d'un «complot des terroristes» (royalistes), les deux assemblées des Cinq-Cents et des Anciens sont convaincues de se transporter au château de Saint-Cloud, à l'extérieur de Paris, et de confier la garde de la capitale à Bonaparte.

Complices du complot, trois des cinq Directeurs, Sieyès, Barras et Ducos, démissionnent. Les deux autres, Gohier et Moulin, suspects de sympathies jacobines, sont destitués et arrêtés.

Le lendemain, la troupe boucle le château de Saint-Cloud. Mais les élus des Cinq-Cents réunis dans la salle de l'Orangerie refusent de modifier la Constitution comme on le leur demande.

Bonaparte, qui a déjà prononcé une médiocre harangue devant les Anciens, fait de même devant les Cinq-Cents. Sa déplorable prestation est accueillie par des huées et les cris : «À bas le dictateur !»

Violemment pris à partie par les députés et même menacé d'arrestation, il a un moment de faiblesse. Il est sauvé par des grenadiers qui l'amènent hors de la salle. Son frère Lucien qui préside fort opportunément l'assemblée sort à son tour et fait valoir à la troupe que son frère et les élus sont menacés d'assassinat. Le général Murat qui commande les grenadiers leur demande de faire évacuer la salle.

Les députés tout de rouge vêtu sautent à qui mieux mieux par les fenêtres et se dispersent dans le brouillard !

La nuit venue, sur les deux heures du matin, le Conseil des Anciens et quelques élus des Cinq-Cents que l'on a rassemblés manu militari votent enfin une révision de la Constitution. Ils nomment un gouvernement provisoire en la personne de trois Consuls, Napoléon Bonaparte, Emmanuel Joseph Sieyès et Roger Ducos. L'affaire est liquidée et chacun rentre à Paris.

Un Consulat inspiré de la Rome antique
Napoléon Bonaparte, soulagé, fait rédiger à la hâte une nouvelle Constitution. Sieyès, qui se pique de droit constitutionnel, dirige le travail. On s'oriente vers une dictature à la romaine, la Rome antique étant la référence commune à tous les hommes cultivés de l'époque. Le terme inhabituel de consul est lui-même emprunté à l'Antiquité.

Le texte de la Constitution de l'an VIII est réécrit par Daunou, lequel écrit à ce propos : «Il faut qu'une Constitution soit courte et obscure».

Conformément aux dispositions imposées par Bonaparte, le titre de Premier Consul et la réalité des pouvoirs sont octroyés au vainqueur du 18 Brumaire. Il a 30 ans. À ses côtés figurent deux Consuls qui n'ont qu'un rôle consultatif. Il s'agit de Cambacérès, un ancien conventionnel régicide, et Lebrun, un ancien député de la Constituante, aux penchants royalistes. Les trois consuls sont nommés pour dix ans.

Le pouvoir législatif est réparti entre quatre assemblées : le Sénat conservateur, le Tribunat, le Corps législatif et le Conseil d'État. Les membres de ces assemblées sont choisis par le gouvernement parmi des listes de notabilités. Ces listes elles-mêmes résultent d'un vote des citoyens à plusieurs degrés. Autant dire que l'on est ici très loin de notre conception de la démocratie.

Ce nouveau régime s'appuie sur l'appareil d'État : l'armée, la police, la bureaucratie, etc. Cette situation est exceptionnelle : habituellement, l'appareil d'État est fermement sous le contrôle de la classe dirigeante, en l'occurrence la bourgeoisie. Mais dans certaines situations, lorsqu'un équilibre apparaît dans la lutte des classes, l'appareil d'État acquiert un certain degré d'autonomie vis-à-vis de la classe dirigeante. Celle-ci perd en partie le pouvoir politique direct, mais les moyens de répression de l'État demeurent à son service dans la lutte contre les autres classes sociales. Dans un tel régime, le pouvoir tend à se concentrer en son point d'équilibre : ici, le Premier consul, futur « Empereur des Français »

On peut à ce moment considérer que la Révolution française est terminée. Malheureusement, la poursuite de la guerre pendant quinze années de plus va entraîner la France et l'Europe dans des bouleversements et des tragédies dont elles se seraient volontiers passées.

Deux ans plus tard, la Révolution s'emballe et les puissances européennes lui deviennent hostiles. Une première coalition militaire se constitue en vue de rétablir l'Ancien Régime. Elle va être repoussée grâce à la levée en masse des Français. Dès lors, les guerres vont se succéder presque sans discontinuer pendant plus de deux décennies, recomposant les frontières de la France et la carte de l'Europe.

Les guerres de l'Empire

Treize ans après l'ouverture des états généraux (5 mai 1789), la Révolution française peut se croire sauvée. Après la paix d'Amiens avec l'Angleterre, elle n'a plus d'ennemis déclarés à l'extérieur et conserve ses conquêtes antérieures. À l'intérieur, la paix civile et religieuse est de retour et le pays repart sur des bases solides grâce à l'énergie réformatrice du Premier Consul Napoléon Bonaparte.

Le régime de Napoléon a beau avoir mis fin, de facto, à la Révolution, il incarne encore, pour les monarchies européennes, la menace du renversement de l'absolutisme et du féodalisme. Le rétablissement de la monarchie sous la forme de l'Empire ne met pas fin aux guerres héritées de la Révolution. La France de Bonaparte est donc dans un état de guerre quasi-permanent avec la plupart des monarchies européennes.

Ces guerres sont aussi l'occasion, pour l'armée, de satisfaire ses envies de gloire et de richesses. Napoléon a hérité d'un outil militaire incomparable, forgé par la Révolution. Si son génie tactique est indéniable, ses victoires reposent surtout sur la supériorité manœuvrière de l'armée française.

Les armées des monarchies européennes sont composées de mercenaires, souvent enrôlés de force. Leurs soldats craignent leurs officiers plus que l'ennemi; beaucoup guettent la première occasion de déserter. À l'inverse, l'armée napoléonienne, héritée

de la Révolution, est composée de conscrits et de volontaires, qui mènent une guerre considérée comme juste. Pour les paysans qui composent la majorité de la nouvelle armée, les guerres menées contre les nobles émigrés et les féodaux étrangers visent aussi à défendre les terres gagnées par la Révolution. Cette composition de l'armée s'accompagne de structures et de formations de combat beaucoup plus souples et autonomes qu'auparavant. Enfin, la Révolution a profondément renouvelé le corps des officiers. De nombreux officiers d'origine aristocratique, souvent âgés et pétris de préjugés, ont été envoyés à la retraite ou à la guillotine, et remplacés par des officiers jeunes, audacieux et novateurs.

Tout cela donne aux armées françaises une liberté de mouvement et un allant sans égal en Europe. Sur la lancée des grandes victoires militaires de la Révolution (Valmy, Rivoli, etc.), les troupes de Napoléon volent de victoire en victoire. A Ulm, à Austerlitz, à Iéna, les troupes françaises pulvérisent les armées monarchiques – en même temps qu'elles brisent l'ordre féodal.

Un Empire pour sauver la Révolution
- 3e coalition :
Inquiète de la puissance française, la Grande Bretagne déclare une nouvelle fois la guerre à la France en 1803. Grâce à leur flotte, les Britanniques sont surtout menaçants outre-mer : Napoléon décide donc de vendre la Louisiane aux États-Unis, tandis que l'indépendance de Haïti est confirmée. La France riposte en occupant le Hanovre, afin de bloquer le commerce britannique avec le continent.

En 1804, Napoléon est sacré empereur. Il obtient l'alliance de l'Espagne et de la Bavière, et annexe la république ligurienne. La Grande-Bretagne forme de son côté une deuxième coalition avec la Russie, l'Autriche et la Suède. La guerre reprend.

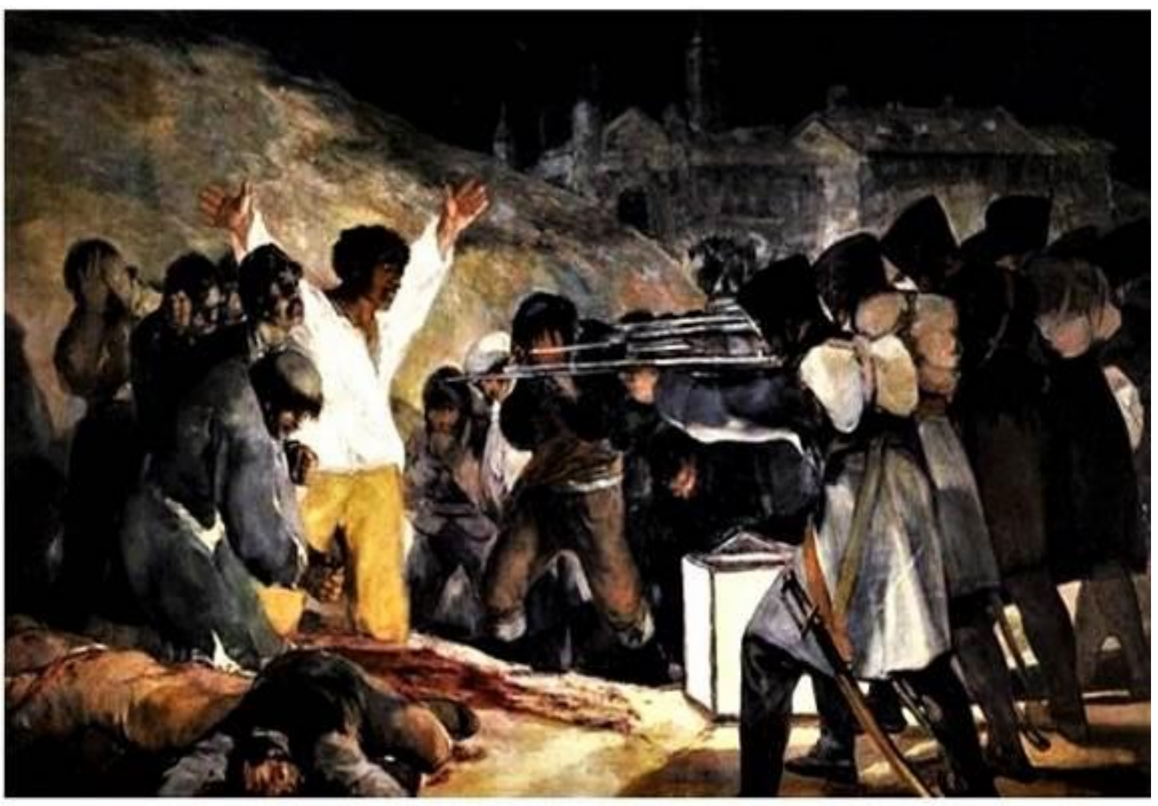
- 4e coalition :
Napoléon a le projet d'envahir la Grande Bretagne, mais en 1805 la flotte franco-espagnole est anéantie à la bataille de Trafalgar. En revanche, il remporte des victoires sur le continent face à l'Autriche, notamment à la bataille d'Austerlitz. Le traité de Presbourg donne la Vénétie à la république d'Italie aux dépens de l'Autriche. Napoléon place son frère à la tête du royaume de Naples. Il crée la Confédération du Rhin en 1806, qui rassemble 16 États allemands : le Saint Empire est dissous.

La Prusse ne parvient pas plus que l'Autriche à s'y opposer : elle est battue par Napoléon à la bataille d'Iéna. En 1807, il bat la Russie à la bataille de Friedland. Il peut ainsi imposer le traité de Tilsit : celui-ci enlève de nombreux territoires à la Prusse et crée le grand-duché de Varsovie, permettant ainsi à la Pologne de renaître.

En 1808, un coup d'État renverse le roi en Espagne, ce qui donne l'occasion à Napoléon d'intervenir en plaçant son frère sur le trône. Il se heurte aussitôt à une insurrection générale qui durera jusqu'en 1814. La guerre d'Espagne va ainsi contribuer à miner les forces de l'empire français.

2 mai 1808 Les Espagnols contre Napoléon

La guerre est due à la volonté de Napoléon de mieux contrôler l'Espagne afin de renforcer le Blocus continental contre le Royaume-Uni. Le 2 mai 1808, les habitants de Madrid se soulèvent contre l'occupant français. C'est le début d'une impitoyable guerre d'usure dont témoignent les magnifiques chef-d'oeuvre de Goya.
Mais les exécutions sommaires, les pillages et les viols par l'armée française n'empêchent pas la révolte de s'étendre à tout le pays à l'appel du clergé, de la noblesse et des libéraux.



Francisco de Goya - El tres de mayo de 1808 en Madrid (Musée du Prado, Madrid) © Wikimedia

Plusieurs armées françaises sont anéanties du fait de cette « guerre de l'indépendance » d'un genre inconnu jusqu'alors. On invente l'expression « guerilla » (en espagnol, petite guerre) pour qualifier les attaques surprises des combattants de l'ombre sans uniforme et sans code d'honneur, qui ne laissent aucune chance aux groupes de soldats isolés. D'exceptionnelle, elle est devenue pour ainsi dire la règle en notre XXIe siècle.

Les Anglais en profitent pour débarquer en Espagne un corps expéditionnaire sous la conduite du général Arthur Wellesley, futur duc de Wellington (celui-là même qui vaincra Napoléon à Waterloo).

Par leur détermination, les Espagnols sont à l'origine du premier revers grave infligé à Napoléon 1er et aux héritiers de la Révolution française. Selon la propre expression de Napoléon 1er, la guerre d'Espagne aura été pour lui comme un « ulcère » jamais guéri...

On peut ajouter à cette liste les guerres de type colonial, les Irlandais contre les Turcs, le FLN algérien contre les Français, les Palestiniens contre Israël... Contrairement aux précédentes, ces guerres comportent des attaques aveugles contre des civils, coupables soit de collaboration avec le camp adverse, soit simplement d'indifférence à la cause.

L'Europe à l'apogée de l'empire napoléonien

En 1811, sept ans après son couronnement à Notre-Dame de Paris, l'empereur Napoléon 1er est au comble de la puissance. Aucun homme n'a connu dans l'Histoire moderne une gloire comparable à celle de Napoléon Ier.

À 42 ans, il dirige avec autorité une France plus étendue que jamais et peut se flatter de commander à toute l'Europe continentale, dont il a refait la carte. Devenu par son sacre Empereur des Français, Napoléon porte jusqu'à Moscou les idées de la Révolution et du siècle des « Lumières ». Par ses conquêtes, il révèle les Nations à elles-mêmes pour le meilleur et pour le pire (Italie, Espagne, Pologne, Allemagne, Russie, Égypte). Il renverse le vieil empire germanique et prépare l'unification de l'Allemagne du Nord.

- 5e coalition :
En 1809, l'Autriche attaque la France et envahit la Bavière. Napoléon riposte et remporte la bataille de Wagram. Il acquiert la côte dalmate aux dépens de l'Autriche, qui forme les «provinces illyriennes» directement rattachées à l'empire. Les États pontificaux sont également annexés.

À cette époque, l'empire français atteint son apogée. La Prusse et l'Autriche sont devenues des alliés, mais les Britanniques poursuivent la lutte tandis que la guerre en Espagne ne faiblit pas. En 1812, la Catalogne est annexée à l'empire.

Depuis 1806, Napoléon impose un blocus continental pour affaiblir l'Angleterre, mais cela porte aussi préjudice au commerce russe : en 1812, la levée du blocus par la Russie conduit Napoléon a lui déclarer la guerre. À la tête de la Grande Armée, il remporte les batailles de Smolensk et de la Moskova et entre dans Moscou abandonnée, mais le tsar refuse de signer la paix. L'arrivée de l'hiver pousse les Français à la retraite : le froid et les attaques sporadiques des Russes anéantissent presque complètement l'armée.

- 6e coalition :
Pendant ce temps, les Britanniques ont profité de la campagne de Russie pour reprendre Madrid. En 1813, une nouvelle coalition européenne se forme contre la France, afin de profiter de son affaiblissement. Napoléon subit une défaite décisive à la bataille de Leipzig face à la Prusse, l'Autriche, la Russie et la Suède, tandis que les Britanniques progressent en Espagne. En 1814, les coalisés s'avancent sur le territoire français et Napoléon abdique le 6 avril. Le tsar lui accorde la souveraineté sur l'île d'Elbe, tandis que Louis XVIII, frère cadet de Louis XVI, est placé sur le trône de France.

En 1815, Napoléon redébarque en France où son retour est bien accueilli. Il chasse Louis XVIII du trône, ouvrant la période dite des Cent-Jours. Il doit aussitôt faire face à une nouvelle coalition de l'Europe : celle-ci remporte une victoire décisive à la

bataille de Waterloo. Louis XVIII retrouve le trône tandis que Napoléon est exilé à Sainte-Hélène.

À l'issue du congrès de Vienne qui redéfinit les frontières de l'Europe, la France a reperdu tous les territoires acquis depuis 1792. Ses conquêtes éphémères ont toutefois contribué à diffuser les idées de la Révolution en Europe, qui se manifesteront notamment en 1848. Elles ont aussi permis de tourner une page décisive en Allemagne en mettant fin au Saint Empire et en faisant naître un sentiment national allemand. Enfin, elles ont consacré la domination maritime de la Grande-Bretagne pour le siècle à venir.

Napoléon (1769 - 1821)
Ombres et lumières d'un destin d'exception
Aucun homme n'a connu dans l'Histoire moderne une gloire comparable à celle de Napoléon Ier. Son destin, aussi foudroyant que celui d'Alexandre le Grand, s'est accompli en moins de vingt ans, de son départ pour l'armée d'Italie (1796) à celui pour Sainte-Hélène (1815). De même qu'Alexandre a fondé un nouveau monde sur les dépouilles de la Grèce classique, il a déclenché des secousses telluriques qui ont donné naissance à notre monde. Cela sans l'avoir voulu... L'Amérique latine profite de la guerre menée par les Français en Espagne et au Portugal pour s'émanciper. Quant à l'Angleterre, ennemie héréditaire de la France, elle bâtit sur la défaite de celle-ci sa puissance à venir. Et l'on ne saurait oublier que le monde arabe est sorti d'une léthargie de plusieurs siècles suite à la malheureuse expédition d'Égypte.

Grâce à son art de la mise en scène, Napoléon 1er a donné à ses triomphes et à ses échecs une dimension épique que l'on peut seulement comparer à l'épopée d'Alexandre le Grand. Devenu Empereur des Français, Napoléon n'aura de cesse de résister, jusqu'à Waterloo.





La face sombre de l'Empereur
Napoléon Ier apparaît aussi comme un être critiquable à maints égards.

Son insensibilité à la douleur humaine, son ascétisme et son peu d'appétence pour les plaisirs de la vie, la bonne chère et les femmes, le rapprochent de Robespierre, qu'il servit d'ailleurs avec zèle dans sa jeunesse. On a aussi reproché à Bonaparte le rétablissement de l'esclavage en 1802 dans les dernières colonies françaises et le mauvais sort fait au général mulâtre Alexandre Dumas, le père de l'écrivain.

Son ambition, tout entière asservie à sa propre gloire, a eu un coût élevé qui lui a valu le surnom de « l'Ogre » : au total environ neuf cent mille morts du fait de ses guerres (note). Elle l'a entraîné dans des entreprises néfastes et sans nécessité, comme en particulier la reconquête du pouvoir après son premier exil sur l'île d'Elbe (les « Cent Jours »).

Ces critiques, formulées dès son époque par Chateaubriand lui-même, sont reprises aujourd'hui, avec beaucoup moins de talent, par des auteurs soucieux de déboulonner les idoles. Même si elles ont un fond de vérité, Napoléon n'en demeure pas moins un homme d'État exceptionnel, un personnage fascinant et une source d'inspiration inépuisable pour les historiens, les romanciers et les cinéastes.

18 juin 1815
Crépuscule à Waterloo
L'épopée napoléonienne s'achève le 18 juin 1815 à une vingtaine de kilomètres au sud de Bruxelles, entre les villages de Waterloo et Mont-Saint-Jean.

L'empereur Napoléon Ier (45 ans) est vaincu par une coalition anglo-prussienne conduite avec brio par le duc de Wellington, né Arthur Wellesley (45 ans), et le feld-maréchal prussien Gebhardt von Blücher (72 ans !).

Fin des Cent Jours
Onze mois après son départ pour l'île d'Elbe, Napoléon Ier réintègre le 20 mars 1815 son palais des Tuileries, porté en triomphe par ses anciens soldats.

Il réunit en toute hâte 128 000 vétérans, soit à peu près la moitié de toute l'armée française. Il attaque les Anglais et les Prussiens en Belgique, avant qu'ils ne soient rejoints par les Autrichiens et les Russes.

La bataille
L'Empereur pénètre en Belgique à la tête de ses troupes, le 15 juin, et traverse la Sambre à Charleroi en vue de se placer entre les deux armées ennemies.

Le 16 juin, il bat dans un premier temps les Prussiens du feld-maréchal Blücher à Ligny, entre Charleroi et Namur, mais ils parviennent à se retirer en bon ordre. Napoléon ordonne à Grouchy de les poursuivre avec 33 000 hommes et d'empêcher leur jonction avec les Anglais.

Le lendemain, les Alliés anglais, hollandais et allemands se retirent vers le nord et se retranchent solidement sur le plateau du Mont-Saint-Jean, au sud du village de Waterloo, sous le commandement du général Wellington.

Enfin arrive la rencontre décisive du 18 juin...

Le sol est détrempé par un violent orage survenu la veille et l'artillerie française se déplace mal. L'attaque doit être différée jusqu'à la fin de la matinée.

Napoléon concentre ses attaques sur le centre du dispositif ennemi mais les défenses anglaises se montrent d'une redoutable ténacité. Autour de la ferme-château

d'Hougoumont, quelques centaines de soldats résistent avec un héroïsme tout particulier à l'assaut de plusieurs milliers d'hommes.

Le maréchal Ney lance plusieurs charges de cuirassiers dans un désordre inouï. À 18h30 enfin, il emporte la Haie-Sainte, au centre du dispositif ennemi. Wellington est alors sur le point de se retirer.



C'est alors que Blücher et les restes de son armée débouchent de façon inattendue sur le flanc de l'armée française alors que celle-ci espérait Grouchy.

C'est la débandade aux cris de « Trahison ! ». La Vieille Garde impériale, le corps d'élite de l'armée française, tient bon malgré tout et couvre la retraite. Napoléon abandonne prestement le champ de bataille et retourne à Paris pour sauver ce qui peut l'être de son trône.

Le bilan des pertes au cours de la journée du 18 juin est évalué à 40 000 Français morts, blessés ou disparus, 15 000 Anglais et 7 000 Prussiens. Mais ce bilan demeure très incertain du fait de nombreuses désertions sur le champ de bataille.

Waterloo marque la fin de l'épopée napoléonienne. C'est aussi la dernière grande bataille « façon XVIIIe siècle ». Sa défaite va clore la période révolutionnaire et inaugurer en Europe près d'un siècle de prospérité et de paix relative, sous l'égide de monarchies conservatrices.

C’est au soir de Waterloo que le règne finit et la légende commence.

L’Empereur prend à cheval la route de Paris. Épuisé, il arrive le 21 juin au palais de l’Élysée, où l’attend sa deuxième défaite. Sous la pression des deux Chambres, il abdique en faveur de son fils le roi de Rome, âgé de 4 ans, puis prend la route de Rochefort, sur l'Atlantique, où il arrive le 2 juillet 1815 avec le timide espoir de se réfugier aux États-Unis.

Mais il s'aperçoit alors qu'un navire anglais, le Bellérophon, bloque le port. Le 15 juillet, Napoléon monte sur le Bellérophon avec le dernier carré de fidèles et arrive à Plymouth dix jours plus tard, où sa présence suscite une incroyable vague de curiosité.

Le 31 juillet 1815, il apprend qu'il va être envoyé à Sainte-Hélène, à 7000 kilomètres au sud de l'Angleterre et à 1200 kilomètres de l'Afrique, au milieu de l'Atlantique. Âgé de seulement 45 ans mais déjà usé par les épreuves, il comprend qu'il a toutes les chances d'y mourir.

Le proscrit se voit autorisé à emmener avec lui trois officiers, douze serviteurs et son chirurgien. Le 7 août 1815, il est transféré sur le Northumberland, sous la surveillance de l'amiral George Cockburn. Adieu l'Europe.

La bourgeoisie française accepte alors le compromis proposé par les Anglais : le rétablissement de la monarchie sous la férule des Bourbons, mais la préservation de toutes les conquêtes économiques de la Révolution – et en premier lieu : la liberté du commerce et de l'entreprise privée. La monarchie est restaurée, mais la bourgeoisie reste la classe dirigeante.

La guerre franco-prussienne (1870-1871)
La guerre qui oppose la France au royaume de Prusse et à ses alliés allemands va mettre face à face près de trois millions d'hommes. Bien que brève, elle aura des conséquences dramatiques pour les deux nations et l'ensemble de l'Europe.

L'armée allemande met en oeuvre pour la première fois une artillerie moderne. La France est immédiatement envahie et plusieurs de ses villes sont bombardées. Les soldats allemands subissent en retour des attaques de francs-tireurs et répliquent par des exécutions sommaires...



De l'humiliation ressentie par les Français et de l'arrogance nouvelle de l'Allemagne vont surgir les deux grands conflits mondiaux du XXe siècle. La France et l'Allemagne, qui éprouvaient jusque-là de la sympathie et même de l'attirance l'une pour l'autre, vont désormais se percevoir de façon très exagérée comme des « ennemis héréditaires ».

Manipulation diplomatique et politicienne
Le drame confronte deux personnalités contraires : le chancelier allemand Otto von Bismarck, tout entier voué à la gloire de la Prusse, et l'empereur Napoléon III.

Bismarck, dès son arrivée aux affaires, a compris qu'il ne pourrait agrandir la Prusse qu'à la condition de neutraliser l'Autriche et la France. L'Autriche lui laisse les mains libres après avoir été défaite à Sadowa en 1866. Il peut ainsi constituer une Confédération de l'Allemagne du Nord. Mais le chancelier aspire à achever l'unité allemande en rassemblant le nord et le sud dans une guerre contre la France. Celle-ci a l'apparence d'une grande nation mais son armée est usée par les équipées coloniales et guère en état de soutenir une guerre moderne.

Bismarck saisit le prétexte d'une « succession d'Espagne » pour l'amener à déclarer la guerre à la Prusse et convaincre les États d'Allemagne du sud de s'unir à celle-ci contre l'ennemi commun. Il y arrive par le caviardage de la dépêche d'Ems, qui déchaîne les passions.

Dans ce 1er acte qui va aboutir en six semaines à la défaite des armées impériales, on est frappé par la prépondérance de l'aléa humain. La maladie (calculs rénaux) est cause de ce que l'empereur cède le 13 juillet au soir à son ministre belliciste et au clan des va-t'en-guerre. Il déclare la guerre le 19 juillet 1870.

La France mobilise 265 000 hommes, sur un front de 250 kilomètres. De leur côté, la Prusse et ses alliés d'Allemagne du Sud en alignent immédiatement près de 600 000.

Six semaines de guerre
Dès le 6 août, une armée française est battue à Forbach et perd la Lorraine. Le même jour, le maréchal de Mac-Mahon est battu à Froeschwiller-Woerth et perd l'Alsace. Le maréchal Bazaine, nouveau commandant en chef, se laisse enfermer dans Metz.

L'empereur, affaibli par la maladie, rejoint Mac-Mahon au camp retranché de Châlons-sur-Marne et tente de secourir Bazaine. Mais l'armée et Napoléon III lui-même doivent finalement rendre les armes à Sedan le 2 septembre 1870.

À Lyon et Paris, le 4 septembre, à l'annonce du désastre, les opposants proclament la République. Le Gouvernement de la Défense Nationale, qui s'est saisi du pouvoir, décide de relancer la guerre pour empêcher les Allemands d'annexer l'Alsace et une partie de la Lorraine.

Léon Gambetta organise à Tours une armée de la Loire. Il réussit à lever et équiper plus de 600 000 volontaires. Mais ses efforts sont annihilés par le manque d'officiers et par la capitulation de Bazaine, plus soucieux de « défendre l'ordre social contre les

PELLERIN & Cie, imp.-édit.

BATAILLES & COMBATS (Guerre de 1870)

IMAGERIE D'EPINAL, N° 201



Avant poste prussien surpris par les Turcos.



Les Zouaves au combat de Beaune-la-Rolande.



Charge de hulans repoussée par les volontaires Garibaldiens.



Attaque d'un convoi par des Francs-Tireurs.



Charge des 8e et 9e Cuirassiers à la bataille de Woerth.



Charge de chasseurs d'afrique à la bataille de Saint-Privat, devant Metz.



Embuscade de Chasseurs à pied.



Combat de Beaumont, près de Sedan.

mauvaises passions » que la patrie en danger. Les masses rurales elles-mêmes ne montrent aucun intérêt pour cette guerre absurde.

De leur côté, affamés par un siège impitoyable de cinq mois, durant l'hiver 1870-1871, les Parisiens tentent dans un effort désespéré une « sortie torrentielle » à Buzenval, le 20 janvier 1871. C'est la fin d'une guerre qui aura pour l'essentiel duré six semaines, de la dépêche d'Ems à la capitulation de Sedan. Relativement meurtrière pour l'époque, elle aura causé environ cent mille morts dans chaque camp.

D'humiliation en humiliation
Le 18 janvier 1871, le gratin de toute l'Allemagne proclame l'Empire dans la Galerie des Glaces de Versailles. Dix jours plus tard, le 28 janvier, l'armistice est signé pour quatre semaines, le temps d'élire une nouvelle assemblée. Bismarck tient en effet à ce que le futur traité de paix soit avalisé par un gouvernement légitime.

Batterie allemande face à la citadelle de BelfortLe 1er mars 1871, les vainqueurs défilent dans une capitale endeuillée et silencieuse. Saturés d'humiliation, des Parisiens proclament une Commune insurrectionnelle. Après sa répressionn est conclu le traité de paix de Francfort.

Ainsi prend fin une période qualifiée avec justesse par Victor Hugo d'« Année terrible ». S'il n'y avait qu'un poème à retenir de cette époque, c'est bien entendu Le Dormeur du Val, un sonnet écrit par Arthur Rimbaud en octobre 1870. Le poète a alors 16 ans...

C’est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D’argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c’est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l’herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud, octobre 1870

Formation et consolidation de l’Empire ottoman

Les sociétés européennes passent d'abord par une phase de confessionnalisation de leurs priorités. Suite à la Réforme et à la division confessionnelle de l'Europe, les arguments religieux font, pour un certain temps, leur retour dans les discours sur la guerre. L'idéal de la croisade reste très présent dans les mentalités collectives, surtout dans le cadre des affrontements avec l'Empire ottoman.

L’Empire ottoman se constitue à partir du XIV eme siècle, à la suite de la disparition de l’Empire seldjoukide, établi depuis le XII ème siècle en Anatolie, puis à partir du VX ème siècle, à la suite de la conquête de l’Empire byzantin. L’Empire est démembré en 1920, à l’issue de la Première Guerre mondiale.



L'Empire ottoman (Osmanli Imparatorlugu en turc moderne), l'un des nombreux États fondés par les Turcs, exista entre 1299 et 1922 (soit 623 ans). Fondé par une tribu turque oghouze en Anatolie occidentale, l'Empire ottoman s'étendait au faîte de sa puissance sur toute l'Anatolie, les Balkans, le pourtour de la Mer Noire, la Syrie, la Palestine, la Mésopotamie, la péninsule arabique et l'Afrique du Nord (exception faites du Maroc). L'Empire ottoman a été fondé par une famille issue des Kayi, l'une des 26 tribus turques oghouzes qui avaient conquis l'Anatolie au XIe siècle. Sous le règne d'Osman Ier (Ataman) (ʿUthman ??????? en arabe qui donnera Ottoman en français, ainsi que le nom turc Osmanli donné à sa dynastie), pendant que l'Empire seldjoukide se décompose, cette tribu va commencer son extension. En 1299, Osman Ier conquit la ville byzantine de Bilecik et cette date marque généralement le début de l'Empire ottoman. Jusqu'à sa mort en 1324, Osman Ier conquit plusieurs autres villes et places fortes byzantines, ainsi que certaines des peuplades turques voisines. Ses successeurs continuèrent sa politique d'expansion. L'Empire ottoman conquit Gallipoli, son premier territoire européen. en 1347, puis s'étend à travers les Balkans. En 1389, il remporte une victoire décisive à la bataille de Kosovo Polje en Serbie (ou bataille du champ des Merles), mettant fin à l'existence du royaume albanais. La Serbie fut définitivement annexée par les Ottomans après la chute de Smederevo, en 1459. En 1453, commandé par le sultan Mehmet II, il s'empare de Constantinople et met fin à l'Empire byzantin. L'Empire établit ensuite progressivement sa suzeraineté sur toute la partie musulmane du monde méditerranéen. Les sultans ottomans voient leur titulature s'enrichir au XVe siècle du vieux titre turc de khan, puis de celui de Calife au XVIe siècle, c'est-à-dire successeur de Mahomet et chef de la communauté musulmane (Oumma). Le contrôle qu'ils exercent sur leurs terres est variable ; les provinces lointaines de Tunis et d'Alger par exemple ne reconnaissent que formellement son pouvoir. D'autres, comme les principautés roumaines de Valachie, Moldavie et pour un temps la Transylvanie, sont autonomes depuis le XVe siècle-XVIe siècle, payant juste un tribut. L'Empire compte aussi d'importantes populations chrétiennes dans les Balkans et en Anatolie. Il y recrute d'ailleurs par la force son principal corps militaire, celui des janissaires (altération du turc yeniçeri " nouveau soldat "), institué au XIVe siècle par le sultan Orhan. Mais de très nombreux chrétiens pauvres (slaves, grecs, arméniens, etc.) passent à l'islâm pour ne plus payer le haraç (impôt sur les non-musulmans) et deviennent des Turcs : à ce titre, les Turcs ont une ascendance Européenne que n'ont pas les turcophones d'Asie centrale.

Les Ottomans sont originaires d’une tribu d’Asie centrale, qui s’installe vers la fin du XIII ème siècle dans la région de Seuyut, puis conquiert progressivement plusieurs villes byzantines. A la fin du XIV ème siècle, les Ottomans sont présents dans les Dardanelles et en Thrace, puis s’implantent en Macédoine, en Thrace orientale et en Bulgarie. Une administration se met également en place, appelée le divan, ainsi qu’une armée. A partir de cette époque, les chefs ottomans prennent le titre de sultan. La conquête territoriale se poursuit, en Anatolie occidentale, centrale et orientale, et dans les Balkans. Cependant, les Ottomans se heurtent à l’extrême fin du XIV ème siècle aux Mongols de Tamerlan qui conquièrent en 1402, lors de la bataille d’Ankara, les territoires d’Anatolie. Ils sont cependant repris par les Ottomans lors du règne de Mehmed 1er (il meurt en 1421). Son successeur, Murad II, poursuit les conquêtes en Anatolie du Nord et en Europe. Murad II meurt en 1451 et son fils

Mehmed II lui succède jusqu'en 1481. Il conquiert Constantinople le 29 mai 1453, qui devient la capitale de l'Empire, et poursuit les conquêtes territoriales : Péloponnèse, Albanie, Bosnie, Moldavie, Crimée. Succédant à Mehmed II, Bayézid II devient sultan de 1481 à 1512, puis Selim 1er, de 1512 à 1521. Sous son règne, l'Azerbaïdjan, la Cilicie et le Kurdistan sont intégrés à l'Empire en 1515, la Syrie et la Palestine en 1516, puis l'Egypte en 1517. Le fils de Selim 1er, Soliman le Magnifique, règne de 1521 à 1566. Il étend l'Empire aux pays arabes : Irak, Arabie, Afrique du Nord sauf le Maroc, au Yémen et à Aden en 1548. A la suite de la soumission du chérif de La Mecque, le sultan est considéré comme le gardien des lieux saints de l'islam (La Mecque, Médine) et devient le « serviteur des deux sanctuaires ». Ainsi, à son pouvoir temporel s'ajoute le pouvoir spirituel. En Europe, Soliman le Magnifique conquiert une partie de la Hongrie, la Transylvanie et arrive aux portes de Vienne en septembre 1529.

Il est généralement admis que la splendeur de l'Empire ottoman a duré un siècle, du règne de Mehmed II à la fin de celui de Soliman le Magnifique en 1566. Sur le plan territorial, l'Empire ottoman s'étend à cette date sur les Balkans, l'Europe centrale, le Moyen-Orient, l'Afrique du Nord hormis le Maroc. Sur le plan administratif, le conseil du gouvernement ou divan est placé sous la responsabilité du Grand Vizir, secondé par des vizirs, des responsables de la justice, des finances et de l'armée. Le divan est en charge des décisions sur le plan politique et diplomatique (c'est lui qui reçoit notamment les ambassadeurs étrangers). Le Grand Vizir a également en charge de contrôler les gouvernements de province. Concernant la population de l'Empire, les juifs et les chrétiens ont un statut particulier, celui de « protégés ».
Avec l'Europe, en plus des relations diplomatiques, la Porte entretient des liens commerciaux : si les Génois et les Vénitiens ont des liens commerciaux privilégiés, ceux-ci sont étendus au XVI ème siècle à d'autres puissances européennes (France, Grande-Bretagne, Hollande) par les Capitulations, qui seront renouvelées aux XVI et XVII ème siècles. Sur le plan architectural et artistique, c'est le moment où sont construites les grandes mosquées et où les monuments sont agrémentés de faïences. L'Empire ottoman est également une puissance maritime, en Méditerranée orientale et en Mer rouge.

A la suite du règne de Soliman le Magnifique, l'Empire ottoman entre dans une période de déclin : défaites militaires comme celle de Lépante en octobre 1571, révoltes, assassinat du sultan Osman II en 1622 par des janissaires (infanterie), querelles de successions, révoltes de l'armée… Sur le plan territorial, les Ottomans subissent des défaites, notamment en 1683 où les troupes turques sont battues à Vienne. Au XVIII ème siècle, les Ottomans subissent des échecs militaires et des territoires leurs sont repris, comme en 1736 lorsque les Perses prennent le Caucase. Les Russes progressent également dans l'Empire ottoman, à la suite de guerres contre les Turcs. En 1774, ils obtiennent notamment l'accès à la mer Noire et le droit d'y naviguer. Ces avancées provoquent les interventions diplomatiques et militaires des Britanniques, des Français et des Autrichiens, l'Empire ottoman devenant un théâtre de confrontations sur lequel les Occidentaux préservent leurs intérêts. Ces événements sont connus sous le nom de Question d'Orient.



PELLERIN & Cie, imp.-édit.
ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE TURQUE
IMAGERIE D'ÉPINAL, N° 730
Garde du Palais.
Chef d'État-major général.
Gouverneur général.
Grand Visir.
S. M. Le Sultan.
Ministre de la guerre.
Intendant général.
Lieutenant gouverneur.
Garde du Palais.
Infanterie (Garde)
Chef de Cabinet.
Chef des communications.
Architecte de sa Majesté.
Gouverneur du Palais.
Chirurgien de sa Majesté.
Intendant.
Sous chef d'État-major.
Infanterie (Garde)
Infanterie
Chef de Police.
Chef des Bachi-Bouzouks.
Chef des gardes du Palais.
Sous gouverneur du Palais.
Général de division.
Colonel de Gendarmerie.
Colonel d'infanterie.
Infanterie.
Zéibek
Capitaine.
Commandant.
Officier de Bachi-Bouzouks
Officier de marine.
Colonel du génie.
Lieutenant Colonel.
Colonel d'Artillerie
Zéibek

Intérêts des grandes puissances et montée du nationalisme

Sous le règne de Selim III, qui arrive au pouvoir en 1789, des guerres se déclenchent avec les Russes et avec les Autrichiens. Des territoires sont notamment cédés à la Russie en 1792. Ce contexte de troubles est renforcé par des révoltent dans les provinces arabes et dans les Balkans (Serbie et Bulgarie), et par l'expédition de Bonaparte en 1798 en Égypte, en Syrie et en Palestine. A cet égard, selon Albert Hourani, « c'était la première grande incursion d'une puissance européenne au cœur même du monde islamique, la première fois que ses habitants se trouvaient exposés au nouveau type de puissance militaire des grands États d'Europe, et à leurs rivalités ».

L'expédition de Napoléon est suivie par l'influence grandissante des puissances dans l'Empire ottoman. Selim III tente de rénover l'Empire en organisant une nouvelle armée et en réformant la fiscalité, mais ses efforts n'aboutissent pas. Il est exécuté en 1808 à la suite de la révolte des janissaires. Mahmud II devient sultan et poursuit les réformes. Il signe la paix avec la Russie en 1812 et finit de réformer l'armée, avec la suppression des janissaires en 1826. Le sultan Abdul-Medjid va encore plus loin dans les réformes, les Tanzimat, qui assurent l'égalité des sujets de l'Empire. D'autres réformes portant sur l'organisation du pouvoir politique sont également instituées, sous le règne du sultan Abdulaziz. Mais ces réformes sont considérées par les puissances comme susceptibles de consolider la puissance de l'Etat ottoman. N'y ayant pas intérêt, elles oeuvrent par des pressions sur les populations et par des conflits militaires.



Les populations souhaitent obtenir leur émancipation, en particulier en Serbie, en Égypte et en Grèce. A la suite de diverses tractations dans lesquelles interviennent les puissances européennes, la Grèce devient indépendante en 1829. En Égypte, à la suite de la volonté d'indépendance de Muhammad Ali, gouverneur d'Égypte, celui-ci obtient de la Porte le droit pour lui et sa famille de régner, soutenu dans sa demande par les interventions européennes.

A partir des années 1840, plusieurs événements concourent à fragiliser l'Empire ottoman : la question de la protection des Lieux saints par les puissances, la guerre de Crimée, les massacres de 1860 au Liban. Les révoltes de populations se poursuivent également, notamment en 1870 en Serbie, Bosnie, Roumanie, Bulgarie. En parallèle, les réformes politiques entreprises par le sultan Abdul-Hamid II, au pouvoir de 1876 à 1908, aboutissent à l'adoption d'une constitution en 1876. Mais les mouvements d'indépendance poussent au démembrement de l'Empire et plusieurs provinces deviennent indépendantes, comme la Serbie et la Roumanie. La Grèce quant à elle annexe des territoires (Thessalie, Epire), de même que l'Autriche. La Russie obtient pour sa part trois régions de Kars, Ardahan et Batoum et la Grande-Bretagne occupe Chypre. L'Afrique du Nord et l'Égypte sont également partagées entre la Grande-Bretagne, la France et l'Italie.

Dans ce contexte de dislocation de l'Empire ottoman, le sultan Abdul-Hamid II rétablit le pouvoir absolu et tente d'unifier les musulmans de son Empire. Cette politique n'aboutit pas, d'autant plus que la crise économique et financière sévit. En effet, dès le milieu du XIX ième siècle, l'État ne peut payer ni l'armée ni l'administration et s'appuie sur le financement européen. En parallèle, les Balkans se révoltent.

Fin de l'Empire ottoman
En 1908, la révolution jeune turc éclate, et une politique libérale se met en place, cependant vite remplacée par une politique autoritaire et panturque. Le démembrement de l'Empire se poursuit, en Afrique du Nord, et dans les Balkans à la suite de la première guerre balkanique de 1912.

Lors du déclenchement de la Première Guerre mondiale, le jeu des alliances fait que l'Empire ottoman combat du côté de l'Allemagne et de l'Autriche. L'Empire devient alors un théâtre d'opérations, notamment en Palestine et en Irak. Dans le même temps, en 1915, les Britanniques, à la suite de la correspondance Hussein-MacMahon, obtiennent du chérif de La Mecque la participation des troupes hachémites au côté des troupes britanniques, contre les troupes ottomanes. En 1916, Français et Britanniques se partagent les provinces arabes, par les accords Sykes-Picot.

A l'issue de la guerre, l'Empire, ayant perdu la guerre, est totalement démembré. Les provinces arabes de l'Empire ottoman sont notamment partagées entre les Français et les Britanniques, qui obtiennent de la Société des Nations des mandats, les premiers sur la Syrie et le Liban, les seconds sur l'Irak, la Palestine et la Transjordanie. L'Empire ottoman n'est alors constitué que de l'Anatolie et de Constantinople. Le traité de Sèvres d'août 1920 démembre l'Empire ottoman, mais l'opposition s'organise sous l'impulsion de Mustapha Kemal, officier turc. Une guerre d'indépendance est ainsi menée de 1920 à 1922 contre les Grecs qui souhaitaient

s’emparer de l’Anatolie. Le 2 novembre 1922, le sultanat est aboli et des négociations sont entamées afin de réviser le traité de Sèvres. Elles aboutiront à la signature du traité de Lausanne du 24 juillet 1923. La république turque est alors proclamée le 29 octobre 1923 et Mustapha Kémal est élu à la présidence de la République.

Le génocide arménien

La fin du XIX ème siècle dans l’Empire ottoman se caractérisera ainsi par de vastes actions à l’encontre des populations arméniennes et qui sont connues, aujourd’hui, comme les « massacres hamidiens »: ces violences, qui causeront la mort d’un nombre d’Arméniens estimé entre 200 000 et 400 000, seront commises en grande partie par les corps de cavalerie Hamidiye, qui en constitueront le fer de lance.

L’apogée de ces massacres se produit toutefois durant la Première Guerre mondiale, au cours du massacre des Arméniens, de 1914 à 1923 ; aux côtés de l’armée ottomane et d’autres entités sécuritaires, les Hamidiye participent à l’arrestation, à la déportation et au massacre de plusieurs centaines de milliers d’Arméniens.

Longtemps passée sous silence, cette histoire est désormais assumée par les mouvements politiques kurdes, quitte à bousculer l’histoire officielle avancée par l’État turc.



Skulls of Armenians massacred in Urfa, surrounded by Armenian dignitaries and women from the women's shelter in Urfa's Monastery of St. Sarkis in June 1919.

À la veille de la Première Guerre mondiale, les Arméniens font partie des communautés cosmopolites qui composent l'Empire ottoman. Cet empire à majorité musulmane compte jusqu'à 40 % de chrétiens arméniens au cœur de la région de l'Anatolie. Cette minorité chrétienne monophysite est en effet essentiellement installée dans l'est de la péninsule anatolienne et bénéficie d'une relative clémence du pouvoir en raison de son statut de dhimmi. Certains sont également installés à Istanbul. Ils représentent un peu plus de 2 millions de personnes à la fin du XIXe siècle.

Or c'est à cette époque que s'opère un changement radical d'attitude de la part du pouvoir ottoman à leur encontre. Lors du congrès de Berlin en 1878, le Sultan vit comme une humiliation le démembrement des territoires de son Empire au profit du pouvoir russe. Ce dernier annexe une partie des Balkans et des territoires arméniens du Kars et du Batoum et ne cache pas ses ambitions de conquérir Constantinople. Le sultan craint alors une dislocation territoriale qui porterait atteinte à l'intégrité de l'empire. Le sultan Abdul-Hamid II va alors attiser la haine religieuse et désigner les Arméniens comme des traîtres en raison de leur prétendue collusion avec l'ennemi.

Le déclenchement de la Première Guerre mondiale marque une escalade incontestable de la politique à l'encontre de cette minorité. Dès le début du conflit, l'Empire ottoman est défait par les troupes russes dans le Caucase lors de la bataille de Sarikamish et les territoires ottomans sont envahis par les forces russes. Lors de leur repli, les Ottomans s'en prennent aux minorités chrétiennes dont font partie les Arméniens : leurs liens supposés avec la Russie en font des cibles toutes désignées.

1915 : le déclenchement du génocide arménien
Le génocide arménien débute le 24 avril 1915 avec l'arrestation et le massacre de 600 intellectuels arméniens à Constantinople sur ordre du ministre de l'Intérieur. Cette mesure marque le début d'une campagne encadrée par le gouvernement ottoman et qui a vocation à faire disparaître la communauté arménienne. Cette action est suivie d'exécutions sommaires et de déportations forcées avec les marches de la mort dans le désert syrien. Les Arméniens sont conduits dans les camps de concentration de la région de Deir-ez-Zor. Le sultan fait promulguer la « loi provisoire de déportation », le 27 mai 1915. Celle-ci encadre de manière officielle et légale la déportation des survivants aux massacres d'avril 1915. Parmi les quelques centaines de milliers de survivants aux marches de la mort, les femmes et les jeunes filles sont notamment vendues comme esclaves ou mariées et converties de force. En 1916, le sultan ordonne le massacre des Arméniens déportés et parqués dans des camps. Ce génocide conduit à la mort de plus d'un million d'Arméniens, soit les deux tiers de la population arménienne de l'Empire Ottoman.

C'est l'apparition des mouvements terroristes arméniens qui revendiquent la reconnaissance du génocide dans les années 1970 et 1980 qui remet sur le devant de la scène cette tragédie du début du XXe siècle. Les États-Unis évoquent le terme de « génocide » en 1984 mais ne le reconnaissent qu'en 2019 alors que l'Organisation des Nations unies (ONU) l'intègre dans un rapport d'une sous-commission en 1985 mais ne l'a toujours pas officiellement reconnu à ce jour. Le parlement européen le reconnaît en 1987 alors que la France ne reconnaît que tardivement ce génocide avec la loi du 29 janvier 2001. Cependant, la Turquie moderne nie toujours officiellement l'ampleur et la qualification de génocide de ces événements.

Mais les guerres causées par la fragmentation religieuse de l'Europe changent aussi en profondeur la manière de voir et de légitimer la guerre. Le dégoût suscité par ces conflits très violents et la nécessité de trouver des solutions de compromis viables conduisent à l'abandon définitif de l'idéal de la guerre sainte au profit d'une version sécularisée de la guerre juste.

24 avril 1916
"Pâques sanglantes" à Dublin
La crise a éclaté en Irlande du Nord lorsque les habitants de certains quartiers catholiques ne supportaient plus d'être maintenus dans un état de prolétarisation et n'avaient plus aucun espoir dans le processus politique démocratique. La seule réponse ayant été répressive pendant des années, la police (Royal Ulster Constabulary, RUC) était devenue insupportable et sa simple présence suffisait à déclencher des émeutes.

Parallèlement, les armées, professionnalisées depuis huit ans et fortes de l'expérience de nombreuses opérations extérieures, bénéficiaient d'une excellente image. Les insurgés du Sinn Fein et de l'IRB comptent un millier de volontaires irlandais et une centaine de miliciens de la Citizen Army de James Connolly. Ces hommes formèrent ce qu'on appellera plus tard l'Armée républicaine irlandaise (IRA)...

Une répression féroce... et contre-productive
L'armée britannique fait venir de l'artillerie lourde et bombarde consciencieusement le centre de Dublin. Après cinq jours de résistance, les insurgés capitulent sans condition. Bilan humain : une soixantaine de morts parmi les insurgés, une centaine parmi les assaillants et plus de deux cents parmi les civils, environ 3 000 arrestations.

Contre toute attente, la férocité de la répression retournera l'opinion publique en faveur des insurgés et transformera les condamnés en martyrs de la cause irlandaise. Même le gouvernement américain, pressé par sa communauté irlandaise, s'est impliqué et a supplié Londres d'être indulgent.

Lorsque la paix est revenue, les élections législatives ont été un triomphe pour le Sinn Fein, qui totalisait 73 députés sur 105 en Irlande. Prônant l'indépendance, ils refusent néanmoins de siéger à Westminster. Le 21 janvier 1919, à Dublin, ils installent un parlement national (Dail Eireann en gaélique). Ils lancent en vain un Appel aux Nations pour l'indépendance de l'île.

Londonderry et Belfast en août 1969
Aussi lorsque des affrontements deviennent meurtriers à Londonderry et Belfast en août 1969. Le 30 janvier 1972, un bataillon de parachutistes ouvre le feu, dans des conditions encore controversées, sur une manifestation catholique illégale. Treize civils, pour la plupart des mineurs, sont tués en ce dimanche sanglant, inaugurant l'année la plus meurtrière des Troubles. Le désastre dans l'opinion publique est immense, d'autant plus que les militaires communiquent très mal sur cet événement.

Au cours de cette seule année 1972, plus de 1 500 bombes explosent sur un territoire à peine plus grand que deux départements français et 108 soldats sont tués. Mais petit à petit, l'armée s'adapte et prend le relais de l'Irish Republican Army (IRA).

Pendant plus de dix ans, l'armée britannique sur le Rhin (BAOR), fer de lance de l'armée, n'a pu mener un exercice d'envergure. Tout cela parce que 1,3 % de la population britannique était en colère.



Une impossible victoire militaire

Si les militaires obtiennent des succès tactiques, ils comprennent aussi qu'ils ne pourront jamais éradiquer les organisations clandestines tant que celles-ci bénéficieront du soutien d'une partie importante de la population locale. A la fin des années 1970, les opérations entrent donc dans une phase d'endurance où l'objectif n'est plus que de maintenir la violence en dessous d'un seuil "acceptable", en attendant que les réformes sociales et politiques, enfin lancées, portent leurs fruits.

Le 10 avril 1998, l'accord de Belfast est signé puis approuvé par référendum. En 2005, les effectifs militaires sont revenus à ce qu'ils étaient avant les troubles et depuis l'été 2007, l'armée n'a plus aucun rôle dans la sécurité intérieure.

L’ART DE LA GUERRE : LE FUTURISME

Il se produisit alors une «révolution» conceptuelle importante où apparaît une nette distinction entre image et symbole. L'artiste se sent investi d'une mission qui dépasse la simple illustration de la réalité, ce qui reviendra à la photographie naissante. Dorénavant, il se donne le privilège de l'interpréter. Cette nouvelle conception du rôle de l'art dans la société est capitale pour la compréhension de l'art moderne. En nous offrant sa propre lecture des réalités socio-politiques, l'artiste prétend aussi construire des «réalités nouvelles» pour un «homme nouveau» habitant une «cité nouvelle» et va jusqu'à affirmer que son oeuvre «est un acte de création, au sens presque divin du mot». (Read, 1988, p.16-21)

«Ce n'est pas seulement de la science et de la techniques que la modernité s'était inspirée. C'était aussi, c'était surtout peut-être de tout un syncrétisme spiritualiste qui s'alimentait à ce qu'il y a de plus contraire à la raison. Théosophie et anthroposophie, sans doute, mais aussi spiritisme, occultisme, dialogue avec les défunts, croyance aux mondes invisibles, aux rayonnements mystérieux, aux forces paranormales, aux univers parallèles.(...) Aucun des grands noms de la modernité, de Kupka à Kandinsky, de Mondrian à Malévitch, de Duchamp à André Breton, n'est sorti indemne de cette fascination qui montre que le symbolisme n'est pas mort en 1900. Toute une nébuleuse ésotérique inquiétante, où se retrouvent la croyance dans des pouvoirs paranormaux, le goût des palingénésies (réincarnation) et des eschatologies (vision ultime de l'homme et de l'univers), mais aussi la croyance à la manipulation des masses par le pouvoir occulte de quelques initiés, mages, maîtres et «chefs» (Mussolini, Hitler, Staline), obscurcit l'éclat des Lumières que la modernité était supposée augmenter.» (Jean Clair, La responsabilité de l'artiste, Édition Gallimard, 1997, p.17-18) Les mots entre parenthèses sont de nous.

«Heureux celui qui saurait se persuader que la culture pourrait vacciner une société contre la violence» (Enzensberger)

Il est maintenant inévitable que la finalité artistique doit fusionner avec la finalité révolutionnaire. On attendait de la révolution sociale qu'elle donne à tous les citoyens les moyens matériels de se consacrer enfin à la poésie et aspirer à «l'art de vivre.» Le changement, la révolution, étaient sur toutes les lèvres.



«Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef d'œuvres sans un caractère agressif.» (Marinetti)

L'effet visuel provenant de la répétition mécanique et de l'objet produit en série amena l'artiste à concevoir une esthétique particulière de formes nouvelles appréciées comme symboles du progrès. Le futurisme est un courant artistique du début du siècle dernier qui se voulait en opposition avec les vieilles écoles de pensée sauf celles de la Renaissance.

Le «père spirituel» du futurisme italien est sans aucun doute Léonard de Vinci. De Vinci est à la fois artiste, ingénieur, scientiste; c'est le grand homme de l'utopie technologique seule capable de réaliser sa vision de l'harmonie de l'homme dans la cité nouvelle. L'artiste des machineries agraires, de la médecine anatomique, l'ingénieur militaire, l'architecte de la cité fonctionnelle, le prophète de l'automation, géomètre symboliste, le cartographe du réel, le peintre de la beauté absolu autant de recherches autodidactes où se révèlent la conscience cosmique de la perpétuelle renaissance.

Car le futurisme comme le déclare Marinetti est «un défi aux étoiles» pour renverser l'ordre du monde en exaltant l'amour du danger, la rébellion de l'art, l'audace de la poésie, l'agressivité de la littérature, la rapidité du mouvement mécanique, la beauté architectural des nouvelles cités modernes. Mais c'est aussi la glorification du patriotisme et de la guerre, le mépris des femmes et l'appel à la destruction des musées et des bibliothèques.

A leur début, ces poètes, romanciers, peintres, philosophes ont tous composé avec le marxisme et le socialisme. En fait, il est intéressant de noter que c'est le premier des mouvements d'art révolutionnaire du XXe siècle. Pendant plus de trente ans, il sera un formidable laboratoire, une sorte d'incubateur de la pensée anarchiste à ses débuts et fasciste par la suite.

Prônant une révolte violente, artistique et politique contre la bourgeoisie triomphante du début du XXe siècle, les artistes futuristes se découvrent une fonction sociale révolutionnaire et tissent la trame esthétique d'une collaboration inédite entre l'art et la politique. Le perfectionnement de la machine devenait un devoir : le devoir d'inventer.

«En renonçant à une grande partie de son humanité, l'homme pouvait arriver à la divinité. Il émergeait de ce second chaos et créait la machine à son image : image du pouvoir, mais arraché de sa chair et isolé de son humanité.» (Mumford, 1950, p. 55)

C'est en 1909, en France, en première page du journal Le Figaro qu'est publié *LE MANIFESTE DU FUTURISME*. Son auteur, Filippo Tomasso Marinetti, y fait 11 propositions qui expriment bien plus un état d'esprit qu'une base de règles inébranlables. Parmi celles ci on retrouve l'amour de la machine, la révolte, l'admiration et bien sur ce qui va caractériser le futurisme plus que tout autre chose : le mouvement, la vitesse, et des conceptions de formes très avancées de civilisation, faisant appel aux guerres, aux révolutions, et à l'énergie des masses.

MARINETTI

"ANIMATORE D'ITALIANITÀ"





Voici donc une partie du manifeste du futurisme tel que composé par Marinetti et publié le 20 février 1909 dans le Figaro :

1- Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité.
2- Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte.
3- La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.
4- Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive… une automobile rugissante, qui à l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la " victoire de Samothrace ".
5- Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la terre, lancée elle même sur le circuit de son orbite.
6- Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.
7- Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef d'œuvres sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues, pour les sommer de se coucher devant l'homme.
8- Nous sommes sur le promontoire extrême des siècles!… A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible? Le temps et l 'espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.
9- Nous voulons glorifier la guerre - seule hygiène du monde -, le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles idées qui tuent et… le mépris de la femme…
10- Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.
11- Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte : les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes ; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes électriques ; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument ; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées ; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés ; les paquebots aventureux flairant l'horizon ; les locomotives au grand poitrail qui piaffent sur les rails tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux, et le vol glissant des aéroplanes, dont l'hélice a des claquements de drapeau et des applaudissements de foule enthousiaste.

L'art nouveau incarné par le mouvement futuriste est une guerre ouverte contre l'immobilisme institutionnel de la société bourgeoise. Ils imaginent une mystique de l'homme nouveau transfiguré par un «art total» de la civilisation à venir chantant la gloire du machinisme et de l'objet industriel comme fondement de la nouvelle cité universelle. La même année 1909, Marinetti publie *Malarka le futuriste* où l'artiste livre enfin sa vision prophétique d'un surhomme mécanique et ailé. Cet homme-dieu icarien est au coeur de la cosmogonie futuriste où le corps est fantasmé comme «corps glorieux» de la mystique machiniste et mu par sa volonté d'exalter le progrès industriel.



Détruire, déconstruire, en finir avec l'ordre passéiste des ruines et des musées décadents; même le présent n'a de valeur que parce qu'il est un passage obligé pour atteindre le but. Nouveau siècle, nouvelle technique, nouvelle civilisation, nouvelle cité, nouveauté sociale des masses urbaines, pour la première fois, l'ordre mécanique devient idéologie de la «nouvelle Jérusalem».

Les futuristes ont été les plus tenaces partisans de la "guerre jusqu'à la victoire finale" et de l'impérialisme. Ils n'ont cessé d'exalter la guerre, que la guerre constituait le seul remède hygiénique pour l'univers.

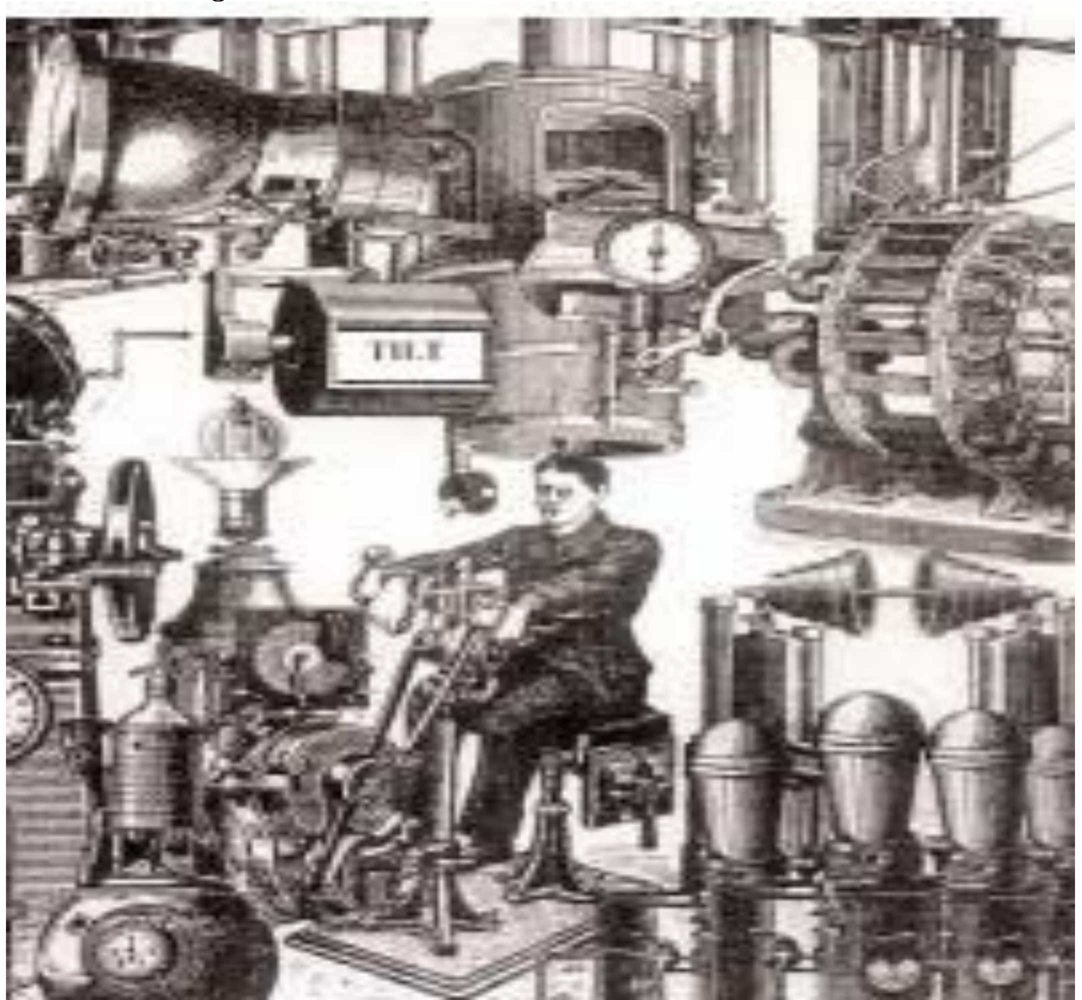


Au mouvement futuriste participent des monarchistes, des communistes, des républicains et des fascistes qui formulent ou cherchent à formuler les théories que Machiavel prêcha à l'Italie du XVe siècle : à savoir que la lutte qui divise les partis locaux et mène la nation au chaos ne peut être enterrée que par un monarque absolu, un nouveau César Borgia qui se placerait à la tête des partis rivaux. On sent déjà Mussolini poindre à l'horizon.

Les principaux porte-parole du futurisme d'avant-guerre sont devenus des fascistes. Ces artistes rejoignent une génération entière d'individus qui croient reconnaître dans le fascisme un mouvement aussi révolutionnaire que le communisme; une troisième voie possible entre le capitalisme et marxisme en laissant espérer une prise de contrôle de la production par les ouvriers eux-mêmes dans une économie de marché.

Hors l'Italie, la Russie a été le seul grand centre d'un mouvement futuriste vivant. En 1917, la plupart des artistes futuristes se retrouvent dans la révolution aux côtés des bolcheviks, employés à diverses tâches pédagogiques.

«La machine engendre la beauté.»

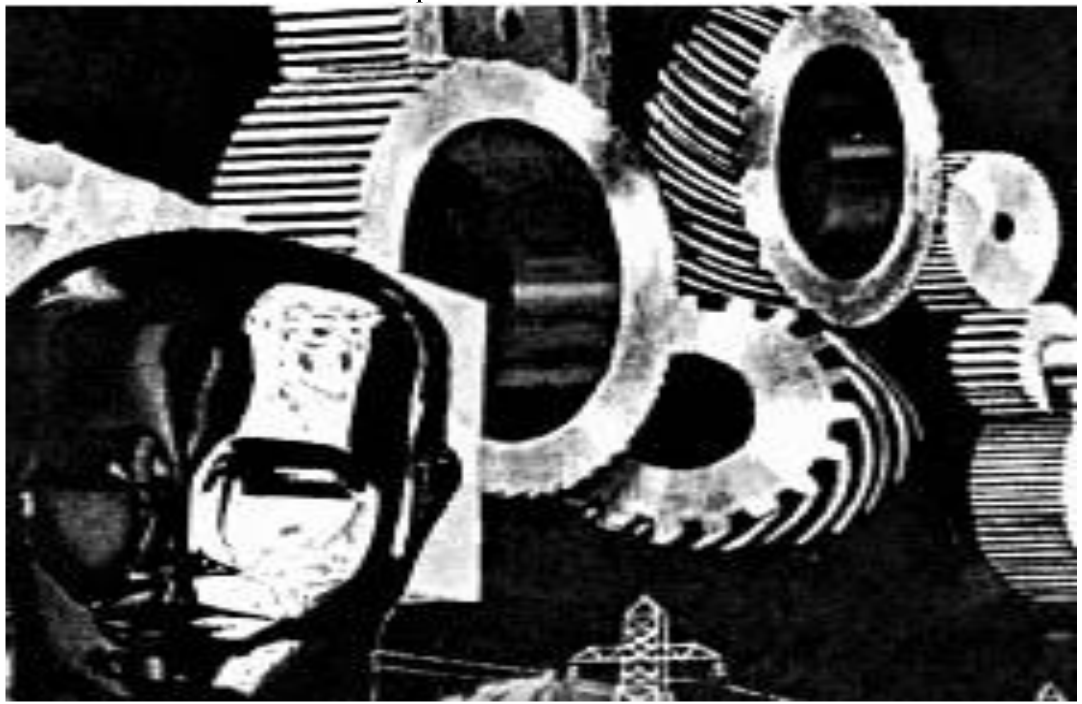


L'art est dorénavant appelé, non plus à représenter mais à changer l'humanité. Que l'on ne s'y trompe pas, l'art soviétique qui se dit athée est essentiellement non-confessionnel certes, mais empreint d'une spiritualité messianique. L'expérience esthétique occupa une place comparable à l'expérience religieuse et scientifique. Qui appartient à la révolution est l'homme nouveau de l'Humanité nouvelle dit le parti communiste. «Si quelqu'un est dans le Christ, il est une création nouvelle.» (II Corint., 5 :17) Et saint Paul de continuer son prêche : «Il s'agit d'être une création nouvelle» (Galates, 6; 15)...«un homme nouveau ou une humanité nouvelle.» Ephès., 2 : 15). Le christianisme a bel et bien influencé le «millénarisme» marxiste-léliniste, tous deux étant une doctrine de la création de l'homme et de sa libération.

«Comme le catholicisme romain, le communisme soviétique (chinois, nord-coréen etc., nda) suppose un monde «enfoncé dans le mal», qui a besoin d'une «Rédemption». La «révélation», survenue à la «plénitude des temps» ou à l'apogée du développement dialectique, est déposée, dans le communisme aussi, dans quatre textes canoniques (Marx, Engels, Lénine (Mao) et leurs épigones respectifs). Cette révélation est conservée, protégée et expliquée par le magistère infaillible du Parti (l'Église), par le Saint-Office du Bureau politique (le Vatican) et par le Premier Secrétaire (le Pape) infaillible en personne. La tâche des philosophes (prêtres et

théologiens) n'est pas d'enrichir, de multiplier et de critiquer ce dépôt doctrinal, mais uniquement d'apprendre aux gens à s'en servir dans tous les domaines de la vie, et de veiller à garder «pure la doctrine» en démasquant les hérésies et les déviationnistes. Le magistère infaillible du Parti condamne ouvertement l'hérésie. Lorsqu'il a parlé, l'hérétique déviationniste n'a qu'à se soumettre, à faire son autocritique et à abjurer son hérésie. (Inquisition) S'il manque à son devoir, il est «excommunié» et exclu. (comme Salman Rusdhie et ses Versets sataniques pour les musulmans ou le théologien Eugène Drewermann pour les catholiques, nda) Ainsi le Parti apparaît-il comme «la colonne et la forteresse de la vérité» comme le rempart de l'orthodoxie. Tout en étant sur la défensive, ce communisme orthodoxe pratique l'offensive missionnaire : doctrine seule conforme à la vérité et porteuse du salut, elle aspire nécessairement et par nature à se répandre par tous les moyens dans le monde entier, envoyant partout ses missionnaires depuis son centre de propagande. Au-dehors, nul salut ! (l'enfer, nda). Cela exige une organisation rigoureuse, une obéissance aveugle, une discipline de parti. Et l'ensemble est placé sous les ordres du Grand Chef, qui est quasi vénéré comme dans un culte avec des démonstrations de soumission, de grands rassemblements, des parades et des pèlerinages sur sa tombe...» (Gustav A, Wetter cité par Küng, 1981)

Cette transformation passe par le mode de vie, par le quotidien, par tout ce qui touche aux habitudes de vivre et de penser, aux goûts esthétiques. Il fallait briser une mentalité tribale, réfractaire aux changements apportés par l'urbanisation, la science et les techniques. Puisque le point culminant de la création/représentation a été atteint, ne reste à l'artiste que la décréation de l'oeuvre initiale dans la reconstruction d'un «homme nouveau». Le Manifeste constructiviste d'Alexéi Gan (1920) proclame la gloire de la technique contre l'activité spéculative de l'art. Son slogan «L'art est mort ! Vive l'art de la machine» indique très bien la finalité du mouvement.



Le “retour à l'ordre” observé autour des années trente dans les milieux artistiques de nombreux pays se traduira en U. R. S. S. par l'hégémonie du réalisme soviétique et la mise à l'écart des artistes d'avant-garde.

PREMIÈRE GUERRE MONDIALE 14-18

La guerre modifie le rapport des hommes à la mort. Elle fait irruption dans l'esprit de jeunes hommes de vingt ou trente ans, sans être toutefois accompagnée systématiquement d'images traditionnelles de tristesse et d'horreur.



Il est intéressant de constater, en 1914, la diffusion d'un sentiment relativement nouveau, quoique apparu à plusieurs reprises au cours de l'histoire : le désir de mourir pour la patrie. Cet esprit de sacrifice ne relève pas seulement de la mythologie guerrière mais aussi de la mystique religieuse. La volonté d'affronter les Allemands dans un combat à l'issue mortelle séduit assez tôt le jeune homme, disons-le, immature.

La boucle est bouclée : l'armée, par l'intermédiaire du sentiment national, justifia l'appartenance au catholicisme, et lui permit d'entrer dans la foi. En retour, le lieutenant considère que l'armée est un instrument divin, aux ordres de Dieu, dont la mission est de racheter la France, de faire barrage à la barbarie spirituelle germanique. C'est ainsi que le combat terrestre, où le corps risque la blessure ou la mort, devient un combat spirituel, où se dénoue enfin le lancinant rapport entre l'armée et le divin, de renouveler le sacrifice de Jésus : « Je ne pouvais qu'appeler à mon aide le Dieu des armées et le supplier de se manifester à moi »

Tous les belligérants ont cru d'une façon ou d'une autre à cette force mystique de la guerre, qui pourrait devenir ainsi temps de la réalisation de la promesse messianique : détruire la guerre par la guerre pour atteindre la paix. Mais à quel prix ?



En effet, dès les premiers jours de la guerre, en 1914, sur tous les fronts – occidental, oriental, balkanique – des violences particulièrement atroces ont été commises contre les civils qui se trouvaient sur les voies d'invasion, en particulier les femmes dont les très nombreux viols ont été attestés par des témoignages recoupés et publiés pendant le conflit lui-même. Toute entrée en guerre est marquée du même phénomène, toute troupe se trouvant en territoire ennemi s'est comportée de façon semblable : les Russes en Prusse orientale et en Galicie, les Allemands en Belgique et dans le Nord de la France, les Austro-Hongrois en Serbie. Dès l'année suivante, en 1915, l'emploi des gaz sur les différents fronts et l'extermination des Arméniens de l'Empire ottoman vont exacerber les haines.

Haïr l'ennemi devient la forme la plus forte de l'amour saint pour Dieu et la patrie mêlés. La confirmation du choix est paradoxalement scellée dans la haine, sentiment inverse de la charité religieuse, mais obligatoire dans la lutte guerrière du consentement à la patrie. « Notre père qui êtes aux cieux, élargissez mon cœur afin qu'il puisse contenir plus de haine »

« Car cette haine Seigneur Jésus Est le fruit du plus grand amour. Ma patrie en profonde détresse Ma haine suivra tous les ennemis jusqu'à leur mort »
Or, ces atrocités, après leur instrumentalisation par les diverses propagandes ennemies, ont été largement passées sous silence, et d'abord par les victimes elles-mêmes, dont le discours a évolué de l'indicible à l'inaudible. D'autre part, les mythes qui se sont développés pendant la guerre elle-même ont réussi à prendre la place des atrocités réelles. En quelque sorte, le déplacement des atrocités de leur réalité à leur irréalité mythifiée a figé les représentations. Si ces situations extrêmes ont été relativement bien connues pendant le conflit tant qu'elles étaient utilisées par tous les belligérants pour vilipender la barbarie de leurs ennemis, en revanche, une fois la guerre terminée, elles ont été enfouies, refoulées

1915

La guerre s'enlise

Front occidental

poste de distribution d'eau dans une tranchée de Champagne en avril 1916Le conflit a débuté à l'ancienne mode, avec cavaliers en gants blancs et fantassins en uniformes colorés (pantalons rouge chez les Français !).

Très vite, il change de nature. Des armes et des techniques nouvelles apparaissent au fil des mois : gaz de combat, chars d'assaut, mitrailleuses, barbelés, aviation...

Malgré cela, pendant l'année 1915, toutes les tentatives de part et d'autre pour rompre le front échouent au prix de pertes sanglantes, en particulier les offensives françaises en Artois et en Champagne.

Autres fronts

L'empire ottoman (la Turquie) s'étant allié à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, les Alliés franco-britanniques tentent d'ouvrir un nouveau front en débarquant dans le détroit des Dardanelles, aux portes d'Istamboul, mais ils sont repoussés par les Turcs.

1916

L'année des grandes batailles

Front occidental

L'année 1916 est celle des grandes offensives de Verdun et de la Somme où des masses de « poilus » sont engagées après d'intenses préparations d'artillerie. Ces grandes offensives se soldent par des centaines de milliers de morts sans donner de résultats.

Autres fronts

La lassitude commence à se faire sentir à la fin de l'année. L'empereur Charles 1er, qui succède à François-Joseph 1er à Vienne, fait des offres de paix séparée mais sans succès.

1917

L'année terrible

Front occidental







Le 6 avril 1917, le président Wilson, qui ne pouvait admettre que les sous-marins allemands s'en prennent aux navires de commerce américains, entraîne les États-Unis dans la guerre aux côtés de l'Entente (les Alliés franco-britanniques).

Mais à la fin de l'année éclatent des « mutineries », les poilus ayant le sentiment de combattre et mourir pour rien tandis que l'« arrière » vit comme si la guerre n'existait pas !

Autres fronts
1917 se signale par des crises graves. Le tsar est détrôné en février-mars au profit d'une république démocratique. Le nouveau gouvernement poursuit le combat contre l'Allemagne et l'Autriche.

Mais survient en Russie en octobre-novembre 1917 un coup de force des bolcheviques (ou communistes), à l'instigation de leur chef Lénine. Ce dernier arrête les combats de façon unilatérale. C'est une aubaine pour l'Allemagne qui peut dès lors reporter tous ses efforts contre la France et l'Angleterre.

1918
Victoire à l'arraché
Front occidental
En mars 1918, au prix d'un gigantesque effort, les Allemands arrivent à Château-Thierry et bombardent Paris avec des canons à longue portée !

Face au péril, le chef du gouvernement français Georges Clemenceau obtient que le commandement des armées franco-anglaises soit désormais confié à un seul homme. C'est le général Foch qui coordonne désormais toutes les opérations sur le front occidental.

Dès avril, il arrête l'offensive allemande sur la Somme. Le 18 juillet 1918, il passe à la contre-offensive avec les premières troupes américaines dans la région de Villers-Cotterêts. Les Allemands sont partout repoussés.

En Allemagne, les grèves et les insurrections se multiplient. Une révolution éclate le 3 novembre. Pour éviter que le pays ne tombe comme la Russie sous une dictature communiste, les gouvernants et les chefs militaires convainquent l'empereur d'abdiquer. C'est chose faite le 9 novembre.

Deux jours plus tard, Allemands et Alliés signent l'arrêt des combats (l'armistice) le 11 novembre 1918 dans l'attente du traité de paix définitif.

Autres fronts
Les armées alliées d'Orient lancent en juin 1918 une offensive décisive. La Bulgarie fait, la première, défection à l'Allemagne et signe l'armistice dès le 29 septembre 1918. L'empire ottoman signe à son tour l'armistice de Moudros le 30 octobre 1918.

Le mois suivant, la débandade des empires centraux est consommée. L'Autriche-Hongrie signe l'armistice de Villa Giusti avec l'Italie le 3 novembre.

Les Tchèques proclament leur indépendance le 14 octobre, suivis par les Hongrois, puis les Croates et les Slovènes. L'empereur austro-hongrois Charles 1er abdique le 13 novembre.

1919
La paix impossible

Front occidental
Quatre ans de conflit généralisé laissent 11 millions de morts. De nombreuses régions comme le nord de la France sont transformées en champs de ruines. Les États européens entrent dans la paix avec des dettes énormes contractées pour l'essentiel auprès des États-Unis. Ces derniers apparaissent comme les grands vainqueurs de la guerre bien que leurs soldats n'y aient participé que de façon marginale.

En attendant, il faut signer les traités de paix avec l'Allemagne et chacune des puissances qui se sont alliées à elle : l'Autriche, la Hongrie et la Turquie. Éprouvés par la dureté extrême de la guerre, les vainqueurs aspirent à humilier et écraser les vaincus, au risque d'empêcher toute réconciliation durable.

Autres fronts
En Russie s'installe un gouvernement d'une espèce encore inconnue. Le régime bolchevique ou communiste dirigé par Lénine est le premier régime de nature « totalitaire ». Il sacrifie les libertés, les droits des individus et les prescriptions morales à une idéologie messianique qui promet le bonheur pour tous.

11 novembre 1918
Un armistice met fin à la Grande Guerre
Lundi 11 novembre 1918, 11 heures : dans toute la France, les cloches sonnent à la volée.

1914-1918
Afrique : la « petite » guerre en marge de la Grande
Durant la Première Guerre mondiale, les combats sur le sol européen ont fait passer au second plan la guerre qui se déroulait au même moment en Afrique. Alors contrôlé dans sa quasi-totalité par les belligérants, le continent africain fut pourtant un enjeu non négligeable du conflit.

Loin des tranchées et de la boucherie européenne, les guerres du front africain, en raison du nombre réduit de combattants et des faibles moyens matériels, apparaissent comme un conflit d’une autre époque, marqué par un profond respect entre des adversaires contraints de faire face à un milieu hostile. L’épopée du général allemand von Lettow en Afrique orientale en constitue sans nul doute l’une des plus belles pages.


Corps méhariste ottoman Beersheba 1915, bibliothèque du Congrès, Washington.

L'Afrique du Nord aux mains des Alliés
Dès le mois d'août 1914, l'Algérie est la cible d'un bombardement naval effectué par deux croiseurs allemands. Elle restera ensuite totalement épargnée par le conflit de même que le Maroc.

En Afrique du Nord, la colonie la plus stratégique pour les belligérants est l'Égypte. Protectorat britannique depuis 1882, cette dernière reste officiellement sous suzeraineté ottomane et les nationalistes égyptiens se rangent majoritairement dans le camp des Turcs et des Puissances centrales. Les Britanniques en prennent prétexte pour mettre un terme à la suzeraineté nominale que le sultan ottoman exerce sur l'Égypte.

L'objectif principal des Turcs et de leurs alliés allemands est le contrôle du canal de Suez mais ils y échouent à deux fois en 1915 et 1916.

Après l'entrée en guerre de l'Italie en août 1915 aux côtés de l'Entente, Rome va rapidement perdre le contrôle de la Libye. Les Italiens ne parviendront qu'à se maintenir à Tripoli et Homs, laissant les Senoussis maîtres de la Cyrénaïque et du Fezzan...

Du Togo au Cameroun
Le Togo est la moins protégée et défendue des colonies allemandes. Curieusement, c'est dans cet étroit couloir bordant le lac Volta que le Reich a installé, près de la ville d'Atakpamé, la station radio de Kamina, une station de TSF ultramoderne, indispensable pour la coordination des navires de guerre. Le 7 août 1914, Français et Britanniques envahissent le Togo. La progression rapide des Alliés contraint les Allemands à détruire la station radio de Kamina. Le lendemain, leurs troupes capitulent.

Pour les Français, la conquête du Cameroun est une priorité, la colonie allemande séparant en deux l'Afrique-Équatoriale française. En plus de leur supériorité numérique, les Alliés disposent dans le secteur des infrastructures du Congo belge (chemins de fer, lignes télégraphiques…) que Bruxelles a aussitôt mis à leur disposition.

Les Français lancent les hostilités dès le 6 août 1914. Quelques semaines plus tard, un corps expéditionnaire franco-britannique s'empare de Douala, la capitale de la colonie.

En mars 1915, la grande offensive alliée est déclenchée. Plutôt que de s’arc-bouter autour de Yaoundé menacée d’encerclement, le commandant militaire du Cameroun, Emil Zimmermann, abandonne la colonie avec ses hommes et réussit à rembarquer jusqu'à Cadix, en Espagne.

Dilemmes afrikaners face au Sud-Ouest africain allemand
Sitôt la guerre déclarée, l'Union sud-africaine, en tant que dominion britannique, se trouve engagée dans le camp anglais et est chargée par Londres de conquérir le Sud-Ouest africain allemand.

Encore profondément marquée par la guerre des Boers, la population blanche sud-africaine est divisée. Si les anglophones acceptent la mobilisation comme un seul homme, les Afrikaners sont partagés entre la loyauté à la couronne britannique, à l’instar du Premier ministre Louis Botha, et la stricte neutralité, comme le prône le général James Hertzog, fondateur du Parti national.

En septembre 1914, le parlement sud-africain accepte de lever une armée pour envahir le Sud-Ouest africain allemand. Alors qu’il commande un régiment stationné à proximité de la frontière avec la colonie allemande, le colonel Manie Maritz refuse d’obéir aux ordres de Pretoria et entre en rébellion.

Dans l’optique d’une revanche de la guerre des Boers, Maritz entend obtenir par la force l’indépendance des républiques afrikaners d'Orange et du Transvaal et se rapproche des Allemands. Suivi par 12 000 hommes, il marche sur la capitale !

Pour les Anglais, la perspective de devoir affronter Allemands et Boers coalisés est si préoccupante que Londres envisage de dérouter les 30 000 hommes du contingent australo-néozélandais en route pour les Dardanelles et de les faire débarquer en Afrique du Sud.

Le 12 octobre 1914, Louis Botha proclame la loi martiale. Les rebelles afrikaners sont finalement vaincus tandis que Maritz se réfugie en territoire allemand.

L’Afrique du Sud peut désormais entamer la campagne du Sud-Ouest africain allemand. En avril 1916, trois colonnes sud-africaines, fortes de 42 000 hommes au total, pénètrent dans la colonie du Reich.

Entre la modeste armée allemande et les puissantes troupes sud-africaines, le rapport de force est complètement disproportionné, à tel point que le général Botha dédaigne l’aide des populations indigènes, hostiles aux colons allemands, arguant qu’il s’agit d’une guerre entre Blancs.

Le 12 mai, les Sud-Africains occupent le poste de Windhoek abandonné par les Allemands qui se replient à Tsumeb, à l’est du pays. En quelques semaines, les villes de la colonie sont prises les unes après les autres.

L’Afrique Orientale allemande résiste aux Alliés
En Afrique Orientale allemande vont se dérouler les combats plus épiques. Les troupes du Reich sont commandées par le colonel Paul Emil von Lettow-Vorbeck (44 ans). Dix ans plus tôt, dans le Sud-Ouest africain allemand, durant la campagne contre les Hereros, il s’est familiarisé avec les guerres coloniales, basées sur la rapidité et l’esprit d’initiative.

Von Lettow comprend que le blocus maritime britannique l’accule à la défaite. En conséquence, il opte pour une tactique de « retraite offensive ». Jouant à fond la carte de la mobilité, il allège ses colonnes en supprimant l’intendance et en écartant les non-combattants afin de conserver uniquement les hommes valides. Ses troupes progressent rapidement à travers la brousse et sont capables d’opérer d’imprévisibles changement de direction afin de surprendre leurs adversaires.

En octobre 1917, alors que sur le continent européen, les Allemands s’apprêtent à jeter toutes leurs forces dans l’ultime combat, von Lettow repousse les Britanniques à Mahiwa, près de la frontière mozambicaine. Cette vitoire face à un ennemi supérieur en nombre vaut à von Lettow d’être promu général.

Là-dessus, von Lettow porte la guerre en territoire portugais après avoir réduit son armée à 320 Européens et 2000 askaris. Il va aller de succès en succès pour ne finalement déposer les armes que le 25 novembre 1918 (deux semaines après l'Armistice !), à Abercorn, en Rhodésie du Nord, avec 150 Allemands et un millier d’askaris.

Les séquelles de la Grande Guerre
La Grande Guerre a mérité son nom même si elle est hélas loin d'être le conflit le plus meurtrier qu'ait connu l'humanité. Survenue à l'issue d'un enchaînement de circonstances à peine compréhensible, elle a ruiné l'Europe, qui réunissait au XIXe siècle tous les atouts de la prospérité, de la grandeur et de l'harmonie.

Le prix de la guerre
Avec la Grande Guerre, pour la première fois dans l'Histoire de l'humanité, des peuples entiers ont été entraînés au combat par des généraux peu soucieux du sang versé.

Le conflit a connu les excès habituels à toutes les guerres : viols et assassinats de civils. Mais il s'est signalé aussi par la disparition du code de l'honneur habituel aux guerres européennes. C'est ainsi que l'on n'a pas hésité à bombarder des ambulances et achever des blessés. Il n'a plus été question de trêves comme par le passé pour ramasser les blessés.

51 mois de guerre totale se soldent par un bilan humain catastrophique pour l'Europe et en particulier la France.

La Grande Guerre aura mobilisé un total de 65 millions d'hommes, dont 8 millions de Français, et fait plus de 8 millions de morts au combat, dont :
- 1,8 million Allemands,
- 1,7 million Russes,
- 1,4 million Français (dont 100.000 « poilus des colonies »),

- 1,2 million Austro-Hongrois,
- 908 000 Britanniques,
- 650 000 Italiens,
- 335 000 Roumains,
- 325 000 Turcs,
- 117 000 Américains,
- 88 000 Bulgares,
- 45 000 Serbes...

Aux morts des champs de bataille s'ajoutent plus de 20 millions de blessés et de mutilés. Les civils directement victimes de la guerre sont quant à eux en nombre beaucoup plus réduit.



Des séquelles durables

Les séquelles économiques, humaines et psychologiques de la Grande Guerre vont peser pendant de nombreuses décennies sur les pays belligérants.

La France du nord et de l'Est, où se sont déroulées les principales batailles, est ravagée et se remet difficilement de ses ruines. Beaucoup de villages, dans toutes les régions du pays, ne vont quant à eux jamais se remettre de la mort au combat de nombre de leurs garçons et de la condamnation au célibat de nombreuses jeunes filles (les « veuves blanches »).

Les populations civiles ont été relativement peu affectées dans leur chair par la guerre. Mais 4 millions de veuves de guerre et 8 millions d'orphelins ont aussi porté, pendant de longues décennies, le deuil des disparus.

Les civils comme les combattants ont été, aussi, brutalement frappés par un mal inattendu, la grippe espagnole, dont la propagation a été facilitée par les mouvements de population et l'affaiblissement physique des individus suite aux privations de toutes sortes.

Notons que si la guerre a fait progresser l'armement, avec l'apparition des chars blindés et de l'aviation de guerre, elle a aussi eu des effets plus positifs, notamment les

progrès de la chirurgie réparatrice, mise au défi de soulager les « gueules cassées » (les mutilés de la face, au nombre de 15.000 en France).

L'incorporation des hommes valides a amené beaucoup de femmes à occuper les postes vacants dans les usines, favorisant de ce fait leur émancipation (dès l'époque de la guerre, on voit apparaître dans les quartiers bourgeois une nouvelle figure féminine : la « garçonne »).

Avec le retour des soldats démobilisés à partir de la fin de l'année 1918, les femmes vont retrouver l'ordre existant avant le conflit : les hommes qui ont la chance de revenir souhaitent reprendre la place qui était la leur avant leur départ, au sein de leur foyer tout comme dans les emplois qu'ils occupaient avant la guerre.

Toutefois, les effets du premier conflit mondial sur le travail féminin sont en réalité plus profonds que les contemporains n'en ont eu conscience. D'abord majoritairement soutenues par la population, les grèves du printemps 1917 ont fini par inquiéter, car elles renvoyaient d'une part à la crainte d'une pénurie de munitions, plus que dommageable évidemment en temps de guerre, mais aussi à l'angoisse d'une forme de prise de pouvoir par les femmes, qui n'avaient pas hésité à se lancer dans un mouvement social teinté de revendications politiques

L'expressionnisme allemand

La plupart des soldats, écrivains ou lecteurs de ce genre de récits, encore effarés de leur propre violence, ne pouvaient aller plus loin. Beaucoup ne prirent conscience d'une autre forme possible de messianisme, celui du refus total de toute guerre, qu'après le conflit, qui devient le temps de la parousie pacifiste. Seule une extrême minorité, celle des intégralistes du pacifisme, avait milité dans ce sens dès 1915 ; Romain Rolland écrit à Jeanne Halbwachs : « (...) Le tragique de notre situation c'est que nous ne sommes qu'une poignée d'âmes libres, séparées du gros de notre armée, de nos peuples prisonniers et enterrés vivants au fond de leur tranchée. Il faudrait pouvoir leur parler et nous ne le pouvons pas (...) Le pourrions-nous que nous n'oserions pas leur dire tout ce que nous pensons, au risque de diminuer leurs forces pour la lutte, de ne pouvoir les délivrer. Ce serait une cruauté de plus. J'en connais tant qui se cramponnent à une foi qu'ils n'ont plus, et qui ferment les yeux, pour aller jusqu'au bout de leur tâche. (…) Que pouvons-nous faire ? (…) Aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui, sauver dans nos cœurs fidèles la justice, l'amour, la pitié fraternelle, la paix intérieure – les plus purs trésors de l'humanité. Et, d'une nation à l'autre tâchons de nous connaître, tâchons de nous unir. Tâchons de former ensemble au milieu du déluge une de ces îles sacrées, comme aux jours les plus sombres du premier moyen âge un couvent de St Gall offrait son refuge contre les flots montants de la barbarie universelle. (…) Et quand la tempête sera finie nous rendrons aux peuples brisés leurs dieux que nous aurons sauvés. (…) Je m'offre autant que je le puis pour rapprocher vos mains de celles qui vous cherchent dans la nuit. (…) ». Ce ton religieux, prophétique est tout à fait symptomatique, sans paradoxe aucun, de la culture de guerre que les pacifistes intégralistes ne croient pas partager, ne partagent pas, mais dont ils retournent la sémantique et la rhétorique, vivant comme une croisade leur lutte contre la croisade de guerre. Pour eux, la guerre étant folie, ils se retrouvent dans l'exil pacifiste : un Refuge où se construire « une cité sur la colline »



C'est entre 1925 et 1930 que l'on prend conscience que la parenthèse de la Grande Guerre ne sera jamais refermée. Un certain nombre d'écrivains, de témoins, d'analystes, d'artistes, (George Grosz, Otto Dix, Georges Rouault) se livrent alors à un retour sur la guerre. Ces productions artistiques et littéraires sont si riches, ont tellement marqué les contemporains d'alors et jusqu'à aujourd'hui, qu'on les prend quelquefois pour des témoignages du temps de la guerre alors qu'ils furent rédigés et/ou dessinés bien après. Ils marquent un tournant dans la mémoire du conflit : on peut désormais écrire sur la peur (E.M. Remarque, G. Chevallier), sur la lâcheté (Céline), sur l'inutilité de la guerre, la mutilation volontaire, le suicide (Giono, Dix). De même certains anciens combattants français ou anglais radicalisent leur pacifisme de type politique au cours des années 1930. En une inversion radicale de la culture de guerre des années de conflit, le refus du courage pouvait désormais être mis en exergue, voire justifié comme la seule forme du courage vrai. Tout se passe comme si, dix ans au moins après la fin de la guerre, la démobilisation culturelle subissait là une inflexion décisive. C'est probablement le paradoxe capital de la Grande Guerre : acceptée pendant les années 1914-1918, elle fut refusée après. Ainsi, les ferveurs de guerre ont été largement occultées par le pacifisme militant des années qui ont suivi. L'eschatologie du pacifisme a remplacé celle de la victoire à tout prix. De retour de la guerre, on se convertit au credo de la paix. Littérature, témoignages, cinéma, ont créé,

et cela dès 1918-1919 un écran conceptuel : non, la tragédie n’avait pu être vécue dans le consentement, et encore moins dans le consentement spirituel, dans la ferveur.

"Les idéologies se sont multipliées avec le développement des nations, des États modernes et du système démocratique, mais il est apparu ensuite des idéologies de type particulier, avec le "marxisme-lélinisme-stalinisme" et avec l'hitlérisme ; elles sont entrées directement, explicitement en concurrence avec le christianisme, ont prétendu être supérieures aux religions transcendantes et se substituer à elles. Or cela correspondait à la crise et au recul du christianisme. Ces idéologies ont alors assumé en réalité les fonctions et les caractères de ces religions, et tout spécialement du christianisme. Elles sont devenues comme une sorte de substitut. " (Jacques Ellul, Les nouveaux possédés, p.258)

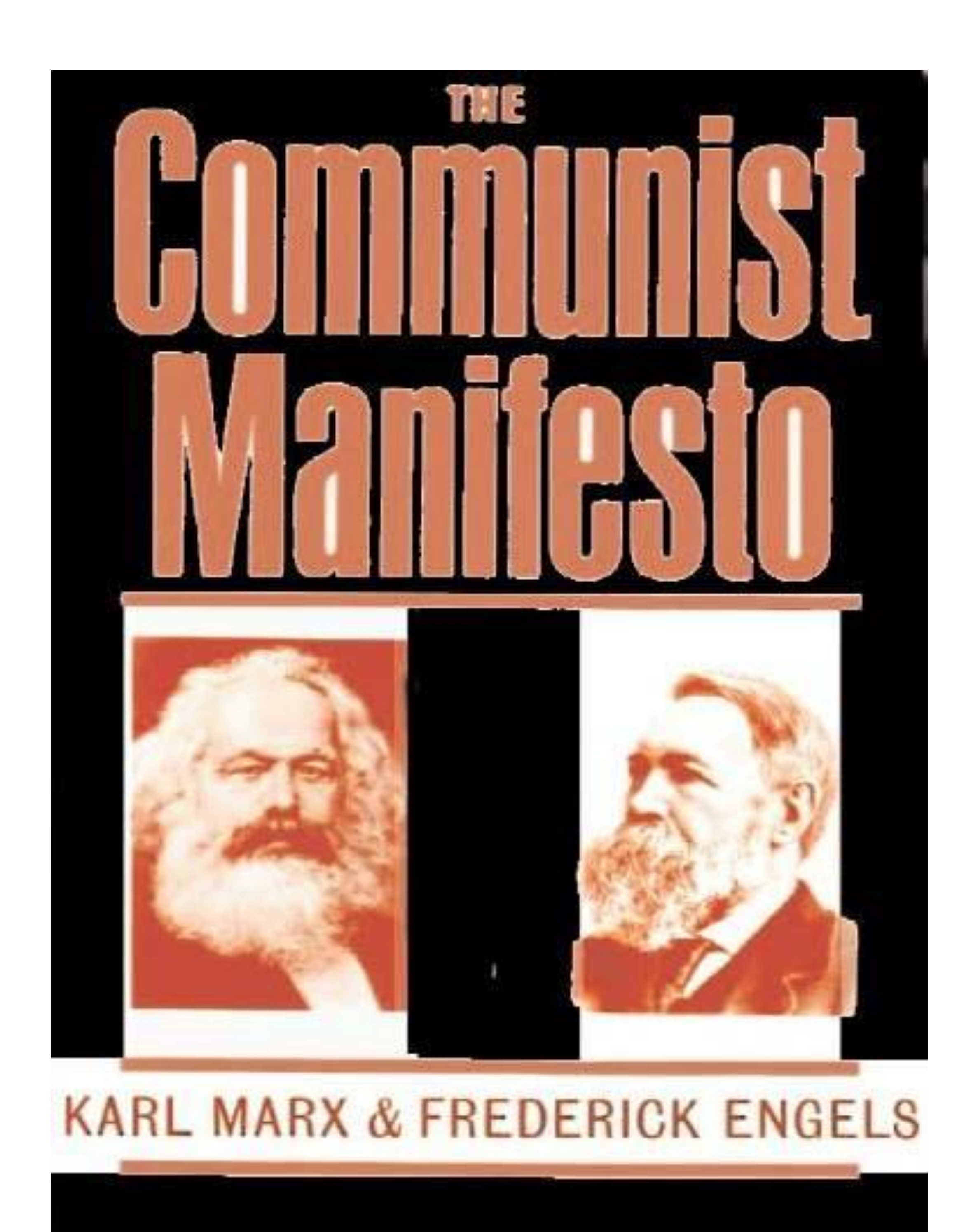
La politique religieuse du totalitarisme

Jacques Ellul exprimait, encore dernièrement, en ces termes dans son livre La subversion du christianisme :

"Comment se fait-il que le développement de la société chrétienne et de l'Église ait donné naissance à une société, à une civilisation, à une culture en tout inverse de ce que nous lisons dans la Bible, de ce qui est indiscutable à la fois de la Torah, des prophètes, de Jésus, de Paul ? Je dis bien en tout. Ce n'est pas sur un point qu'il y a eu contradiction, mais sur tous les points. " (Ellul, p.9)

L'Église catholique a échoué. Pour acquérir le pouvoir considérable du religieux, la révolution naissante se devait d'éliminer la concurrence idéologique et de proposer le marxisme-léninisme athée comme alternative révolutionnaire à la religion. Le prolétariat est alors chargé de la mission sotériologique et historique de sauver le genre humain.

Marx, lors de son séjour en Angleterre, a étudié les grands théoriciens de la libre pensée anglaise dont Toland qui souhaitait un retour au christianisme primitif sans dogmes et Hobbes qui renia l'autorité de l'église au profit du pouvoir civil. Hobbes profita de cette fracture métaphysique pour établir une contestation radicale de la politique en rompant avec la tradition antique où la communauté l'emportait sur l'individu. La montée de l'individualisme au détriment des solidarités communautaires amena Hobbes à penser un système politique fondé sur la domination d'un pouvoir fort capable d'unifier par l'effroi et qui repose sur un contrat de soumission de chaque citoyen : l'absolutisme. Puisque "l'homme est un loup pour l'homme" et que la recherche du profit par la domination ne peut que conduire à la violence, à la guerre, à l'insécurité, Hobbes en déduit que seul un pouvoir des plus fermes permet d'assurer la sécurité nécessaire à l'individu.



Inspiré du monstrueux Leviathan dans le livre de Job de l'Ancien Testament, Hobbes en tira cette devise : " rien sur terre ne peut en force se comparer à lui " et l'appliqua à l'État. Investi de ce pouvoir absolu, l'État est en mesure d'imposer la paix aux individus par la contrainte, il est le seul garant de la vie, de l'ordre car il empêche les résistances des individus : L'État est " la guerre civile perpétuellement interdite par le poids du pouvoir. " Cette soumission du peuple opère par la crainte, la peur qui cimente la cohésion sociale. L'État souverain absorba l'église et acquit ainsi tous les moyens matériels d'administration et d'exercice spirituel du pouvoir : Dieu c'est l'État dépositaire du droit de puissance sur la maîtrise matérielle du monde.

Marx et Engels, ayant bien compris à la fois l'absolutisme étatique de Hobbes et la portée révolutionnaire du discours social millénariste des paysans fondé sur les Paraboles du Christ s'en inspirèrent pour élaborer les concepts de la révolution prolétarienne. Jésus, oui ! L'Église et sa religion oppressive, non ! De là, " la religion, opium du peuple. "

Cryptomnésie politique

Mais ce n'est pas juste le stratagème de cryptomnésie des yahvistes, des évangélistes, des coranistes qui est mis à jour mais bien plus : une propension irrésistible à s'attribuer la paternité et même l'originalité d'écrits qui ne sont pas les nôtres. L'interprétation des rêves de Freud, livre fondateur de la psychanalyse, une réécriture du Zohar de la Kabbale juive, le Protocole des sages de Sion, un simple plagiat et toutes les théories du complot qui en découlent jusqu'à aujourd'hui et vous conviendrez que le puissant complexe de déité contamine toutes les sphères de la société.

Rappelons-nous les écrits millénaristes des premiers chrétiens communistes adaptés par Marx et Engels, les Règles des moines détournés par Lénine, Hitler et Staline.

Engels, Lénine, Staline, Mao, ont, eux, bien compris l'immense pouvoir sur les masses que révèle la religion. Pour acquérir ce pouvoir considérable, la révolution naissante se doit d'éliminer la concurrence idéologique et de proposer le marxisme-léninisme athée comme alternative révolutionnaire.

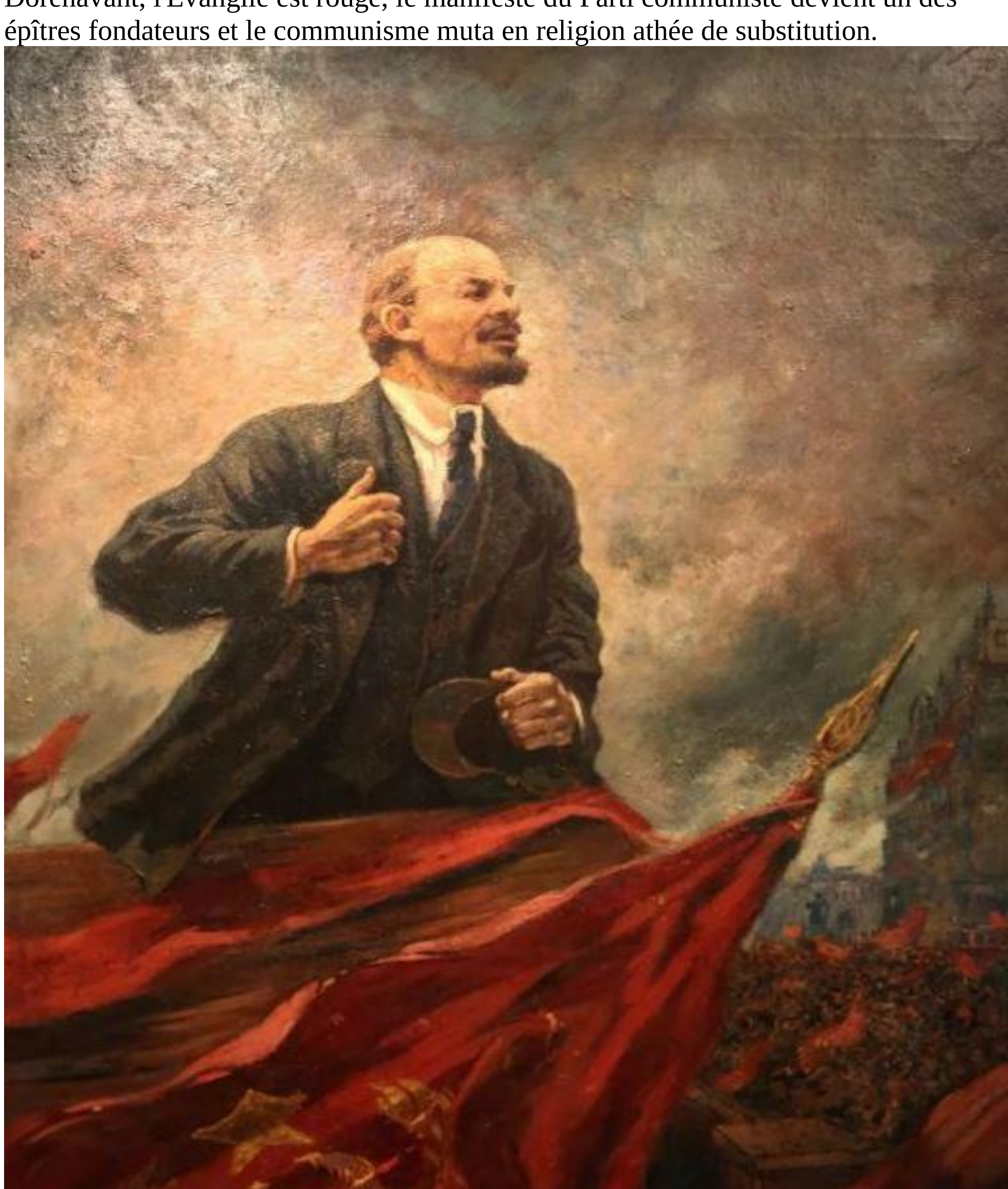
"Les idéologies se sont multipliées avec le développement des nations, des États modernes et du système démocratique, mais il est apparu ensuite des idéologies de type particulier, avec le "marxisme-lélinisme-stalinisme" et avec l'hitlérisme ; elles sont entrées directement, explicitement en concurrence avec le christianisme, ont prétendu être supérieures aux religions transcendantes et se substituer à elles. Or cela correspondait à la crise et au recul du christianisme. Ces idéologies ont alors assumé en réalité les fonctions et les caractères de ces religions, et tout spécialement du christianisme. Elles sont devenues comme une sorte de substitut." (Jacques Ellul, Les nouveaux possédés, Éditions Mille et une nuits, Paris, 2003, p.258)

Engels élève la révolution socialiste à un tel niveau d'espérance qu'elle ne peut être comparée qu'aux attentes millénaristes. Le fondement spirituel sous-jacent au socialisme athée est d'inspiration millénariste et chrétien.

Pour Engels et Marx, il est évident que le christianisme primitif est à l'origine du socialisme moderne. C'est de cet atmosphère de religiosité axée sur le salut qu'il comprend qu'il doit présenter sa théorie philosophique et économique "comme un système complet d'explication, d'interprétation du monde, avec une vision globale du sens de l'histoire et de son mouvement qui assurait à l'homme un sens à sa vie." (Ellul)

La question du Dieu des juifs ou des chrétiens et son analyse laisse Marx indifférent ; ce qui compte c'est le rôle joué par la religion dans les processus sociaux et surtout de dénoncer l'exploitation de la classe ouvrière par l'Église.

Dorénavant, l'Évangile est rouge, le manifeste du Parti communiste devient un des épîtres fondateurs et le communisme muta en religion athée de substitution.



Est-ce que l'athéisme peut-être religieux ? L'athéisme devient religieux lorsqu'il tombe dans le piège du dogmatisme inhérent à toute religion : incarner la seule voie d'accès possible vers le spirituel. Il revêt pour ainsi dire la robe de l'orthodoxie. Ayant commencé par lutter contre les formes les plus oppressives de l'ordre religieux, l'athéisme en acquiert insidieusement les attributs principalement le désir de sauver l'humanité et la promesse d'une terre promise sans Dieu. L'incroyant devient alors un athée "messianique" convaincu de sa mission salvatrice.

"Le mythe marxiste d'un âge d'or, amené par le triomphe définitif du prolétariat, constitue l'expression la plus articulée et la plus éclatante de toutes les eschatologies politiques modernes. Selon Marx, la société sans classes de l'avenir mettra fin à tous les conflits et à toutes les tensions qui caractérisent l'histoire de l'humanité depuis son

commencement. Il n'y aura plus d'histoire à proprement parler, il y aura une sorte de paradis terrestre, car l'homme sera enfin libre et mangera à sa faim, moyennant le minimum de travail, puisque les machines inventées par les savants se chargeront du reste. (Eliade Mircea, Méphistophélès et l'androgyne, p.226-227)

Mais surtout, effet pervers de l'histoire, Engels éleva la révolution socialiste à un tel niveau d'espérance qu'elle ne peut être comparée qu'aux attentes millénaristes. Le fondement spirituel sous-jacent au socialisme athée est d'inspiration millénariste et chrétienne.

Mais où Engels a-t-il pu puiser cette idée lumineuse si non dans les écrits de Joachim de Flore regroupés dans Exposition de l'Apocalypse qui date du début du XIIIe siècle. Selon lui, le millénium est le "troisième âge" qui sera celui de l'Esprit qui succédera à l'âge du Père (Ancien Testament), à l'âge du Fils. (Nouveau Testament) On commence à peine à comprendre le rôle exceptionnel des "prophéties" de Joachim de Flore dans la naissance, la structure, bref, la genèse de tous les mouvements millénaristes et/ou révolutionnaires modernes y compris le communisme dans l'attente du retour de "l'âge d'or. "

La troisième époque de l'Histoire, selon Joachim, est celle de la liberté par la connaissance placée sous le signe du Saint-Esprit. Elle remettait en question toute la théologie de l'Église catholique car le règne de la liberté implique le dépassement historique du christianisme et du judaïsme et l'abolition de leurs rites et institutions au profit de la régénération universelle apportée par la connaissance. La révélation de Dieu n'est plus un élément isolé dans le temps et réservé à un peuple élu, non ! La révélation de Dieu est perpétuelle, continuelle, progressive et suit le rythme de nos connaissances. Le troisième âge est celui de l'accomplissement de la liberté universelle marquée par le triomphe de la raison et de l'éducation. En résumé, si temple il y a, c'est l'école.

Grâce à l'analyse de Engels, Marx a bien compris le rôle émancipateur de Jésus Sauveur dont les souffrances sont appelées à changer le monde. Pragmatique, sa grande question était : l'idée du Christ est-elle utile à la révolution prolétarienne ? Et non pas : cette idée est-elle vraie ou fausse ? Marx a tout simplement transféré le pouvoir libérateur du Christ dans le prolétariat soufrant. Lui restait qu'à écrire l'Évangile de la lutte des classes, le Manifeste du Parti communiste; car les grands mouvements révolutionnaires ont toujours eu besoin d'un texte fondateur comme base mystique nécessaire à leurs réalisations.

"En effet, la société sans classe de Marx et la disparition conséquente des tensions historiques trouvent leur exact précédent dans le mythe de l'Age d'or qui, suivant des traditions multiples, caractérise le commencement et la fin de l'Histoire. Marx a enrichi ce mythe vénérable de toute une idéologie messianique judéo-chrétienne : d'une part, le rôle prophétique et la fonction sotériologique qu'il accorde au prolétariat; d'autre part, la lutte finale entre le Bien et le Mal, qu'on peut facilement rapprocher du conflit apocalyptique entre Christ et Antéchrist, suivi de la victoire du premier. " (Eliade, 1963, p.225) (sotériologie : doctrine du salut de l'humanité qui implique la venue d'un sauveur)

La question du Dieu des juifs ou des chrétiens et son analyse laissa Marx indifférent ; ce qui comptait c'est le rôle joué par la religion dans les processus sociaux et surtout de dénoncer l'exploitation de la classe ouvrière par l'Église. Sa position est clairement exprimée dans la Gazette allemande de Bruxelles du 12 septembre 1847 :

* "Les principes sociaux du christianisme ont justifié l'esclavage antique, glorifié le servage médiéval, ils sont prêts au besoin à faire également l'apologie de l'oppression du prolétariat - ils seront quittes à jouer l'apitoiement.

* Les principes sociaux du christianisme prêchent la nécessité d'une classe dominante et d'une classe d'opprimés et se bornent à faire le pieux souhait que la première soit charitable envers la seconde.

* Les principes sociaux du christianisme placent au ciel la compensation consistoriale de toutes les infamies et justifient par là leur maintien sur terre.

* Les principes sociaux expriment toute la bassesse dont les opprimées sont victimes de la part des oppresseurs ou bien comme juste punition du péché originel et d'autres fautes, ou bien, comme des épreuves imposées aux élus de la part du Seigneur en son infinie sagesse.

* Les principes sociaux du christianisme prêchent la lâcheté, le mépris de soi, l'abaissement, la servilité, l'humilité, bref, toutes les propriétés de la canaille ; le prolétariat, qui ne veut pas être traité comme la canaille, a bien davantage besoin de son courage, de sa dignité, de sa fierté et de son sens de l'indépendance que de pain.

* Les principes sociaux du christianisme sont serviles et sournois et le prolétariat est révolutionnaire. "

En somme, le Nouveau Testament a un potentiel révolutionnaire travesti par "les principes sociaux du christianisme" prêchés par l'Église. Cette position de Marx donna naissance à différents mouvements millénaristes de gauche associées au socialisme utopique et au marxisme chrétien.

Religion vient de religere une sorte de lien entre les hommes, la première pulsion primitive de l'humain vers la communauté est d'essence communiste.

L'écrivain Gorki, est à l'origine de cette idée d'une religion socialiste. Dans une nouvelle intitulée La Confession, son héros Matvei est un chercheur de Dieu qui malheureusement rencontre beaucoup de faux prophètes. Un jour, il rencontre un homme qui lui parle de la souffrance terrible qui accable son peuple et lui montre le lien entre Dieu et le prolétariat démuni. Comme une révélation, il comprit que ce Dieu est l'humanité révolutionnaire, une humanité socialiste mais en même temps il saisit que ce Dieu n'est pas encore né, que ce Dieu, l'humanité est en train de le construire. De "bogoïskatéli", (chercheur de Dieu) il se métamorphose en "bogostroïtéli." (constructeur de Dieu) - Vous qui chercher Dieu lui clame ce prophète mystérieux, sachez que Dieu est l'humanité socialiste future. Lénine a perçu que l'homme nouveau a non seulement compris la révolution socialiste, il en est maintenant exalté et sans exaltation, l'homme ne peut rien créer de grandiose encore moins construire Dieu dont la célébration serait la révolution, point culminant du chemin de croix prolétaire.

Dorénavant, depuis la révolution soviétique, l'Évangile est rouge (Manifeste du Parti communiste) et le communisme muta en religion athée de substitution. Lénine, lui-même, a écrit expressément, selon Ellul, que "la constitution du parti communiste fut construite sur le modèle de l'Ordre des Jésuites et à l'image de l'Ordre des chevaliers de Porte-Glaives. "

On peut trouver dans la société occidentale des XIe et XIIe siècle les raisons du développement des ordres religieux-militaires : essor économique accompagné de la mise en place des structures seigneuriales ; hiérarchisation, par les institutions féodales, de la classe des maîtres, les seigneurs ; pour imposer leur contrôle sur la paysannerie, les seigneurs se servent des chevaliers de leur familia ou « maisnie ». Ce sont des spécialistes du combat à cheval, mais ils vont se hisser dans l'échelle sociale et leur éthique va bientôt conquérir la catégorie des puissants. Enfin il y a l'Église, l'Église de la réforme grégorienne. Une réforme qui vise à corriger les abus et les insuffisances du clergé, mais aussi à organiser et à contrôler l'ensemble de la société chrétienne. L'Église fait sa place aux bellatores et à son avant-garde agressive qu'est la chevalerie. Il s'agit de rendre l'Église libre et indépendante des laïcs mais dans le même temps d'assigner à ceux-ci une mission compatible avec leur genre de vie et leur état de combattant et conforme aux intérêts de la chrétienté, de l'Église qui l'encadre et de la papauté qui la dirige. Il s'agit de christianiser la violence et d'offrir une voie de salut à ceux qui en usent.

Nul autre que le grand théologien catholique Gustav A, Wetter, ancien recteur du Collège russe pontifical et un des meilleurs connaisseurs de l'idéologie communiste, a su mettre en évidence, avec rigueur dans son livre Matérialisme historique et dialectique, les ressemblances formelles frappantes entre le système catholique romain et le système communiste soviétique. A noter que le parallèle qui suit est applicable à toutes les institutions religieuses islamiques, juives, sectes et mouvements messianiques tels que les Évangéliques, Pentecôtistes, Born again christian, Témoins de Jéhovah, Daesh, Raélien etc.

"Comme le catholicisme romain, le communisme soviétique (chinois, nord-coréen etc.,) suppose un monde "enfoncé dans le mal", qui a besoin d'une "rédemption. " La "révélation", survenue à la "plénitude des temps" ou à l'apogée du développement dialectique, est déposée, dans le communisme aussi, dans trois textes canoniques :
1 Le Manifeste du Parti communiste de Marx et Engels,
2 L'État et la Révolution de Lénine,
3 Le livre rouge de Mao et leurs épigones respectifs.

Cette révélation est conservée, protégée et expliquée par le magistère infaillible du Parti (l'Église), par le Saint-Office du Bureau politique (le Vatican) et par le Premier Secrétaire (le Pape) infaillible en personne. La tâche des philosophes (prêtres et théologiens) n'est pas d'enrichir, de multiplier et de critiquer ce dépôt doctrinal, mais uniquement d'apprendre aux gens à s'en servir dans tous les domaines de la vie, et de veiller à garder "pure la doctrine" en démasquant les hérésies et les déviationnistes. Le magistère infaillible du Parti condamne ouvertement l'hérésie. Lorsqu'il a parlé, l'hérétique déviationniste n'a qu'à se soumettre, à faire son autocritique et à abjurer son hérésie. (Inquisition) S'il manque à son devoir, il est "excommunié" et exclu.

(comme Salmon Rusdhie et ses Versets sataniques pour les musulmans ou le théologien Eugène Drewermann pour les catholiques)

Ainsi le Parti apparaît-il comme "la colonne et la forteresse de la vérité" comme le rempart de l'orthodoxie. Tout en étant sur la défensive, ce communisme orthodoxe pratique l'offensive missionnaire : doctrine seule conforme à la vérité et porteuse du salut, elle aspire nécessairement et par nature à se répandre par tous les moyens dans le monde entier, envoyant partout ses missionnaires depuis son centre de propagande. Au-dehors, nul salut ! (l'enfer du goulag) Cela exige une organisation rigoureuse, une obéissance aveugle, une discipline de parti. Et l'ensemble est placé sous les ordres du Grand Chef, qui est quasi vénéré comme dans un culte avec des démonstrations de soumission, de grands rassemblements, des parades et des pèlerinages sur sa tombe... " (cité in Küng, Dieu existe-t-il ?) (les mots entre parenthèses sont de nous)

Puisque le marxisme s'inspire du messianisme chrétien, il est tout à fait logique que le communisme promette la terre promise. Or ce lieu idyllique est inspiré de la Cité de Dieu de Saint-Augustin, version athée. Pour Saint-Augustin, l'État ne peut exister en dehors de Dieu et ses lois car pour perdurer éternellement l'État a besoin de la puissance divine. C'est pourquoi l'autorité de l'église doit être absolue. L'église catholique est donc par délégation maître des hommes. Tous ceux qui réfutent cette autorité doivent être diabolisés et détruits.

De Saint-Augustin, Lénine comprît que la seule égalité possible des hommes passe par l'égalité devant la soumission. Le maître du Kremlin s'arrogea lui aussi le droit divin de vie et de mort sur ses sujets. Dès la Révolution accomplie, Lénine, le grand dieu bolchevique de l'État sanctifié, imitant les préceptes bibliques, voua à l'interdit les ennemis du Nouvel ordre mondial. Les paysans propriétaires furent dépossédés de leurs terres et éliminés, les prêtres orthodoxes, les popes pourchassés, les militaires tsaristes fusillés et les prolétaires récalcitrants envoyés dans des camps de "rééducation. " L'Union soviétique connut son Inquisition et sa grande Terreur.

Staline, le "père fouettard", le Nemrod soviétique déporta des peuples entiers, Cosaques, Abkhazes, Arméniens, Tatars, Oubykhs, Kalmouks, Karatchaï, Meshkistes et Tchétchènes. Deux millions furent déportés en Sibérie. La Place rouge refléta la couleur du sang versé par les quelques 20 millions de victimes de l'ogre du Kremlin.

Non seulement la Chine communiste est athée mais elle représente paradoxalement le pays monothéiste le plus religieux du monde. Son Dieu unique, Mao Tsé-Toung, le Père de la nation appelée, "le soleil rouge qui ne se couche jamais" suggérant son immortalité. Mao rédigea la Bible de l'action communiste : le petit Livre rouge vénéré comme le Coran ou la Torah. Toutes les religions portant ombrages au Grand Timonier furent sévèrement contrôlées et de nombreux temples et monastères fermés surtout au Tibet sans compter les millions de victimes de la révolution dite " culturelle " menée en Chine par le régime.



C'est toujours le dogmatisme religieux qu'il soit déiste ou athéiste ou étatique qui conforte les grands despotes dans " leur bon droit " lorsqu'ils massacrent des êtres humains ou lorsqu'ils les privent arbitrairement de leur liberté. Aucune civilisation n'a été capable de résister à la pathologie de la haine.

Le messianisme pathologique.

L'essor de l'extrême droite en Occident est principalement relié à la montée des mouvements ouvriers européens dits de "la gauche révolutionnaire. " Selon l'historien Éric Hobsbawm, Lénine a engendré Mussolini et Hitler. La victoire des bolcheviks en Russie sonna le réveil de la droite. Les classes moyennes et la petite bourgeoisie en étaient l'épine dorsale. La crise économique de 1929 et son lot de chômeurs et de déshérités confronta la démocratie parlementaire et le libéralisme économique à une classe ouvrière de plus en plus révolutionnaire tandis que la bourgeoisie demandait au gouvernement de se rabattre sur la force et la contrainte ce que fit Mussolini.

Maintenant que Freud avait démontré l'existence de forces obscures (libido) et des instincts cachés (Éros et Thanatos, pulsions de vie et de mort), Mussolini, le premier comprit que le fascisme devait de draper de poésie, de mythes pour réussir. C'est en allant puiser parmi les ressources infinies des courants théosophiques que Mussolini ressuscita les vertus de l'homme dionysiaque à la fois vainqueur, destructeur et créateur. Inspiré par le vertige immolateur des Aztèques, il sacrifia sur les autels fascistes les meilleurs éléments de la jeunesse italienne.
Au nom de la rhétorique nietzschéenne préconisant une violence porteuse d'avenir, Marinetti chercha à fusionner la révolte des artistes futuristes avec les aspirations fascistes de Mussolini pour qui la guerre représente l'occasion historique de balayer le vieux monde, avec ses politiciens décadents. Les futuristes ont été les plus tenaces partisans de la "guerre jusqu'à la victoire finale. " Ils n'ont cessé d'exalter la guerre, que "la guerre constituait le seul remède hygiénique pour l'univers. " Ce culte de la violence chez eux affirme la conviction que la violence et "les lois de la guerre sont le moteur de l'histoire. " (Marx)

. Les principaux porte-parole du futurisme d'avant-guerre sont devenus des fascistes. Ces artistes rejoignent une génération entière d'individus qui croient reconnaître dans le fascisme un mouvement aussi révolutionnaire que le communisme; une troisième voie possible entre le capitalisme et marxisme en laissant espérer une prise de contrôle de la production par les ouvriers eux-mêmes dans une économie de marché. Hitler n'a rien inventé. Exalté, il fut par l'exaltation de l'héroïsme, du sacrifice, du passéisme, du patriotisme, de l'unité du "Volk". (peuple)

La création de l'homme nouveau est le moteur des idéologies totalitaires.
Adolphe Hitler, artiste allemand raté, comprit toute l'énergie révolutionnaire qui sommeillait comme un volcan endormi dans le cœur des jeunes Allemands. Imitant Mussolini, il s'agissait de mettre ces espoirs et d'encadrer ces énergies en les mettant au service de l'idéologie nazie. Hitler n'a rien inventé. La haine des Lumières, de la Raison et de la Science, l'exaltation de l'héroïsme, du sacrifice, du passéisme, du patriotisme, de l'unité du "Volk", ce peuple que l'on rencontre dans le vagabondage rêveur : tout cela est contenu dans la poésie romantique dès la fin du XVIIIe siècle. Aux valeurs hédonistes des romantiques, Hitler y ajouta un insigne de propagande, une croix gammée et s'empressa de fonder " la jeunesse hitlérienne. "

Le sentiment d'une génération nouvelle et meilleure va déboucher sur une secte de jeunes fauves remplaçant la lâcheté sentimentale des adultes. Ainsi se forma une élite spéciale, la "bande du chef" dont l'ascension politique représente la vraie force vive de la dictature révolutionnaire axée sur la recherche du pouvoir. Lui seul compte et pour s'y maintenir la violence sans scrupule d'humanité devient valeur spirituelle si bien que l'exercice brutal du pouvoir est le seul devoir de l'élite où tous les membres deviennent complices d'exactions comme n'importe quelle bande criminelle.
Georgette Mouton dans Jeunesse et Genèse du Nazisme y déclare même que " le nazisme est un phénomène de délinquance juvénile généralisée, et récupérée. " Ainsi "l'homme nouveau" fut à la fois martyrisé dans son corps et lessivé moralement capable de "faire le mal pour le mal. "

Selon Hitler, la révolution permanente passe par le renouvellement perpétuel de la société grâce à l'élan vital des jeunes de génération en génération. La régénération du monde est en mouvement par la regénération de la race aryenne.

Le terme " Shoah " désigne le meurtre de six millions de Juifs par l'Allemagne nazie. La persécution des Juifs débute dès 1933. Tout commença par les grèves dans la Rhur, où l'extrême-droite désigna l'ennemi : le judéo-bolchévisme, cette race inférieure qui est un corps étranger pour le " volk " allemand. S'agrègent à cela une République de Weimar faible, désincarnée, sans chef emblématique, l'assassinat de Rathenau, juif et sympathisant bolchévique aux yeux des nazis, la crise financière de 1929, la pauvreté, la résurrection de l'Allemagne, la prise de pouvoir par défaut, la collaboration des milieux d'affaires, la Nuit de Cristal qui désignait un ennemi, un seul : le Juif.



Tableau avec l'inscription : « Die Nürnberger Gesetze. » [Les Lois raciales de Nuremberg].

Tableau portant l'inscription : « Die Nürnberger Gesetze. » [Les Lois raciales de Nuremberg]. Il comprend des colonnes expliquant les "Deutschbluetiger" [Sang allemand], "Mischling 2. Grades" [Métis au second degré], "Mischling 1. Grades" [Métis au premier degré], et "Jude" [juif].

US Holocaust Memorial Museum

Il y aura aussi les homosexuels, les tziganes, les Sinté… Mais les Juifs restent le cœur de cible, ils sont une race, une " sale race ", une vermine, et la racialisation du nazisme par l'aryanisation n'a qu'un ennemi, cette race inférieure et sournoise qui défend ses intérêts et pas ceux du Volk, et qui en plus est bolchévique, donc internationaliste.

Mais le meurtre de masse sera commis au cours de la Seconde Guerre mondiale. Quatre ans et demi suffisent aux Allemands et à leurs complices pour assassiner six millions de Juifs.

C'est entre avril et novembre 1942 qu'ils feront preuve de la plus grande efficacité. En l'espace de 250 jours, ils assassinent près de deux millions et demi de Juifs. Ils ne montrent jamais la moindre retenue, ne ralentissent que lorsqu'ils n'ont plus de Juifs à exterminer et ne s'arrêteront qu'une fois vaincus par les Alliés.

Aucune issue de secours, aucune échappatoire. Les meurtriers ne se contentent pas de détruire les communautés ; ils traquent également sans relâche chaque Juif jusque dans sa cachette et poursuivent impitoyablement chaque fugitif. À leurs yeux, le fait d'être juif représente un crime tellement grave qu'il justifie la mise à mort - hommes, femmes, enfants, pieux et libres penseurs, robustes et travailleurs, chétifs et faibles - tous, sans exception, sont condamnés à souffrir et à mourir. Pourchassés sans répit, sans espoir d'amnistie ni possibilité d'allègement de peine.

Une grande partie des Juifs d'Europe avaient déjà été exterminés en 1945. Un monde foisonnant, une culture riche de 2000 ans d'histoire avaient disparu. Les survivants, ceux qui n'avaient pas quitté les villes ou ceux qui avaient trouvé refuge, épuisés, hébétés, émaciés, éperdus de douleur par la perte de leurs proches rassemblent leurs ultimes forces et les dernières étincelles de leur humanité pour reconstruire une vie.

Le procès de Nuremberg

Les notes de l'audience du 26 avril 1946 de Juliuis Streicher devant le Tribunal militaire international sont éloquentes. Streicher, pour votre information est celui qui rédigea les lois raciales nazies connues sous le nom de Lois de Nuremberg de Adolf Hitler.

Pourquoi la shoah, l'élimination des Juifs ? « Car nous avons simplement appliqué la loi juive contre eux : la loi de l'interdit. «Voué à l'interdit» dans la Bible est bel et bien synonyme de génocide. Cette loi de l'interdit nous l'avons retourné contre ceux qui l'ont promulgué » selon Streicher.

Que dit Deutéronome 7, 2-4 : « Lorsque le Seigneur ton Dieu t'aura fait entrer dans le pays dont tu viens de prendre possession et qu'il aura chassé devant toi des nations nombreuses (...) sept nations plus nombreuses et plus fortes que toi. Lorsque le Seigneur ton Dieu te les auras livrés et que tu les auras battus, tu les voueras totalement à l'interdit. Tu ne concluras pas d'alliance avec elles, tu ne leur feras pas grâce. Tu ne contracteras pas de mariage avec elles, tu ne donneras pas ta fille à leur fils, tu ne prendras pas leur fille pour ton fils. »

C'est exactement ce que dit les lois de Nuremberg. : le peuple élu devient la race élue, la race aryenne doit protéger sa pureté en évitant tous contacts avec des impurs comme il est demandé aux Juifs de le faire sur ordre de Dieu.

Oui j'écrivais qu'il fallait empêcher à l'avenir tout mélange de sang allemand et de sang juif. J'ai écrit des articles dans ce sens et j'ai toujours répété que nous devions prendre la race juive, ou le peuple juif comme modèle. J'ai toujours répété, dans mes articles, que les juifs devaient être considérés comme un modèle par les autres races car ils se sont donnés une loi raciale, la loi de Moïse qui dit : « Si vous allez dans un

pays étranger, vous ne devez pas prendre de femmes étrangères. » « Et ceci Messieurs est d'une importance considérable pour juger les lois de Nuremberg. Ce sont ces lois juives qui ont été pris pour modèle et cela je viens de le prouver et je le proclame haut et fort : « Nous Allemands avons voué à l'interdit le peuple juif de la même manière qu'eux ont exterminé des centaines de tribus étrangères femmes et enfants inclus. Voilà la réalité, triste réalité je l'admet, mais réalité quand même. »

Pour vous la Bible ce n'est que cela ?

« En effet, qu'un vaste plan de domination internationale basée sur la conquête religieuse territoriale, la haine des étrangers, leur extermination sur ordre de Yahvé pour empêcher toute contamination biologique. Je le répète : les lois raciales de Nuremberg proviennent de la Bible.»

Ainsi Hitler modela l'organisation de son Parti nazi sur celle de l'Église catholique. D'ailleurs, il déclara :

" J'ai beaucoup appris de l'Ordre des Jésuites (…) Jusqu'à maintenant, il n'y a rien eu de plus grandiose sur terre que l'organisation hiérarchique (sic) de l'Église catholique. J'ai transposé une bonne part de cette organisation dans mon propre parti. Je vais vous dévoiler un secret (…) Je suis en train de fonder un Ordre (…) dans les "burgs" de mon ordre, nous allons susciter une jeunesse qui va faire trembler le monde. "
Hitler coupa court et expliqua qu'il ne pouvait en dire davantage. Il ne révéla pas l'identité de la redoutable organisation à ce moment-là. En fait, il se référait à la Schutzstaffel, plus connue en tant que les SS. Le général Walter Schellenberg, ancien chef du contre-espionnage allemand expliqua, après la guerre :

L'ordre des Porte-glaives

L'ordre religieux-militaire est le point d'aboutissement de la croisade et de la réforme car il offre une ascèse propre aux laïcs. Il transforme le croisé dont le vœu de croisade est temporaire, en un miles christi, un « chevalier du Christ » qui prononce des vœux – irrévocables – d'obéissance, de chasteté et de pauvreté et accepte de vivre selon une règle. Ce sont des religieux, non des moines ; ils restent des laïcs car ils ne sont pas ordonnés prêtres.

Cet ordre religieux est un calque, un clone du rîbat musulman.

Le christianisme primitif a condamné la violence ; mais il a dû évoluer et définir la notion d'une violence légitime. Pourtant, au XIe siècle encore, l'emploi de la violence, même en situation légitime, restait un péché exigeant pénitence. Constatant ce fait, des historiens ont pensé que le renversement opéré avec la croisade et l'ordre religieux-militaire – la violence, la guerre contre l'infidèle deviennent des formes de la pénitence – était tellement contraire à la tradition chrétienne que seule une influence extérieure pouvait l'expliquer. Parmi les facteurs exogènes susceptibles d'avoir pesé sur la création des ordres religieux-militaires en Occident, on trouve le ribât au coeur des rapports entre djihâd islamique et guerre sainte chrétienne.

Apparu dès 750, le ribât a longtemps été décrit comme une sorte de couvent-forteresse jalonnant les frontières de l'Islam, où des hommes pieux faisaient retraite et servaient

militairement pour une période donnée en vertu de l'obligation coranique de djihâd – ou guerre sainte. Il ne s'agit pas évidemment d'une influence directe, d'une copie pure et simple d'un modèle.

Mais le ribât ne pouvait pas être repris tel quel par le monde chrétien ; ce dernier devait se le réapproprier, le réinventer pour le rendre conforme à ses propres normes. L'union de la prière et du combat, le service temporaire, le bâtiment lui-même sont trois éléments majeurs du ribât repris, mais transformés, pour être intégrés à la tradition monastique (bénédictine) chrétienne.

Les confréries de chevaliers, nombreuses dans l'Espagne de la reconquête, sont le chaînon reliant le ribât à l'ordre du Temple et réunit des chevaliers accomplissant un service militaire permanent ou temporaire et vivant selon une règle religieuse.

Les facteurs propres à l'évolution de la société occidentale suffisent pour expliquer l'origine du concept d'ordre religieux-militaire. En précisant bien cependant que c'est dans une société occidentale « transportée » en Orient par la croisade et confrontée aux problèmes nés du succès de cette croisade que cette expérience neuve de la chrétienté occidentale s'est développée.

Par la suite, d'autres ordres religieux-militaires apparaîtront, en Terre sainte mais aussi sur les terrains où les chrétiens luttent contre les musulmans, comme en Espagne, et contre les païens, comme sur la Baltique. Les ordres ainsi créés suivront soit le modèle purement militaire du Temple, c'est le cas de l'ordre de des Porte-glaives en Baltique ; soit le modèle hospitalier et militaire de l'Hôpital, c'est le cas des Teutoniques, créés en Terre sainte mais actifs aussi en Baltique. Il y a une parenté entre les ordres religieux-militaires et les hôpitaux, hospices et autres maisons Dieu qui prolifèrent en Occident : dans les structures – avec la direction d'un maître – et dans le recrutement, ces ordres et institutions s'adressant principalement à des laïcs. Et les ordres religieux-militaires ne seront pas sans influencer les ordres franciscains, dominicains, augustins et jésuites apparus au XIIIe siècle.

" L'organisation SS a été constituée par Himmler selon les principes de l'Ordre des Jésuites. Leur réglementation et les Exercices spirituels prescrits par Ignace de Loyola ont servi de modèle que Himmler tenta de copier exactement.

Lénine, Mussolini et Hitler l’ont bien compris en s’inspirant de la structure des ordres militaires religieux pour créer la confrérie des SS en autres. Le sentiment d’une génération nouvelle et meilleure va déboucher sur une secte de jeunes fauves remplaçant la lâcheté sentimentale des adultes. Ainsi se forma une élite spéciale, la «bande du chef» dont l’ascension politique représente la vraie force vive de la dictature révolutionnaire axée sur la recherche du pouvoir. Lui seul compte et pour s’y maintenir la violence sans scrupule d’humanité devient valeur spirituelle si bien que l’exercice brutal du pouvoir est le seul devoir de l’élite où tous les membres deviennent complices d’exactions comme n’importe quelle bande criminelle. Georgette Mouton dans Jeunesse et Genèse du Nazisme y déclare même que « le nazisme est un phénomène de délinquance juvénile généralisée, et récupérée. »

La mystique de la Guerre et de la Mort, du Sacrifice à la Patrie, cet idéal irrationnel, spiritualiste, sous-tend dans la pratique le désir de meurtre associé au goût mystique

pour le drame du calvaire à des fins messianiques, pour parler comme Freud. La terreur transformée en arme théologique frôle l'athéisme radical.

Ainsi le « terrorisme de la religion » culmine dans la « religion du terrorisme. »

La politique de la «table rase», destruction complète des anciennes structures pour mieux reconstruire et assurer la Victoire du Nouveau, tel est le programme du Parti de la Jeunesse. La génération suivante aurait toujours plus de valeur que la génération précédente. Selon Hitler, la révolution permanente passe par le renouvellement perpétuel de la société grâce à l'élan vital des jeunes de génération en génération. La régénération du monde est en mouvement.

Partout en Europe une immense cohorte de citoyens frustrés dans leur désir d'exploits héroïques ne demandait que de servir une cause noble. Mussolini recruta parmi les soldats, les étudiants, les jeunes travailleurs et chômeurs, les membres des brigades fascistes. Les Chemises noires fascistes de Mussolini, les Chemises brunes nazies de Hitler, les Phalanges espagnoles du général Franco, les Croix fléchées de Hongrie, les Gardes de fer de Roumanie comblèrent leur désir inassouvi. Tous ces mouvements ultra nationalistes prophétisèrent sur les ruines de la première guerre l'avènement mythique d'une victoire décisive sur les forces du mal et du désordre. Car l'élite fasciste requiert des qualités nobles présentes dans toutes les classes de la société. Ce sont les prédispositions mentales, forces de caractère et leadership qui l'emportent sur les considérations bassement socio-économiques. Tout être qui se sent capable de gouverner la société peut faire partie de cette élite en vertu de la loi de la sélection naturelle. Le darwinisme social deviendra une composante incontournable du fascisme italien et du nazisme allemand. La lutte des races a été, en Allemagne et en Italie, préférée à la lutte des classes.

Dans un autre lieu, un dénommé Mao engagea la jeunesse communiste au sein l'Armée rouge vers la traumatisante "Révolution culturelle. " Tranquillement se dessine l'idéologie du détournement caractéristique autant des arts que de la politique du XXe siècle. Les dictateurs modernes s'empressèrent de se proclamer les nouveaux dieux de ce monde technique en chantier en chassant les artistes de leur éden tant souhaité. Il est caractéristique de constater que tous les mouvements messianiques reposent sur une purification de la société. L'hitlérisme, le stalinisme et le maoïsme n'échappent pas à la règle dans leur mission d'effacer toutes les fautes sociales du passé et d'engendrer un homme nouveau. Comme pour les religions, le croyant de ces "théologies profanes" se sent libéré des peurs antiques et accorde au chef des pouvoirs divins.

Toutes les sociétés qu'elles soient communistes, socialistes et démocratiques sont traversées par l'idéologie mécaniste, véritable religion d'État. Frappées par l'idolâtrie technologique, les nations rêvent toutes à leur Rédemption, à leur libération par les machines industrielles et leur cadence de production décuplée. Croire que la technologie a le pouvoir de résoudre tous les problèmes sociaux est encore aujourd'hui le credo politique de bien des sociétés.

Ainsi l'homme nouveau pouvait s'identifier à l'État-Dieu tout puissant (capitaliste ou communiste) pour la conquête du monde et, à la nation en se servant des haines tribales primitives comme facteur de cohésion sociale entre les classes. La terreur

théologique du III Reich impliqua que la violence du guerrier fusionne avec l'ambition mystique du prophète. Les Chemises brunes, les SS et les Kapos, mélange hétéroclite de voyous des bas-fonds avec l'élite éduquée, furent les exécutants de l'immolation ultime intronisant la destruction sacrificielle comme ordre universel sanguinaire.

"L'armée et la religion ont seules la possibilité de satisfaire les aspirations les plus conséquentes des hommes. La première fait profession d'affronter réellement la mort, l'autre connaît le langage empreint d'angoisse et de majesté orageuse qui convient à ceux qui sont au seuil de la tombe. " (Georges Bataille, Œuvres complètes II, p.246)

La guerre est le moteur de l'ordre nouveau tandis que le sacrifice agit comme acte fondateur. Canon et foi fusionnent dans une complémentaire capacité de détruire. La volonté de puissance nietzschéenne mute en volonté d'en finir. De ce radicalisme apocalyptique émerge l'enfer que Forster (1793) avait prédit plus d'un siècle auparavant, il a pour nom le totalitarisme.

Le totalitarisme se veut une synthèse de tous les mythes à travers une idéologie "fondamentaliste" visant une "reconstruction utopique de la société à partir d'un plan global" qui apportera le salut à l'humanité, au genre humain. Le totalitarisme est au politique ce que le monothéisme est à la religion. La raison instrumentale est partenaire de ce projet chimérique de l'unité concrétisée dans le parti unique.

Tous les totalitarismes se veulent résurrections d'un pouvoir authentique qui détruit tout ce qui se met au travers de son extension. La volonté de puissance contamine la liberté par son désir d'accomplissement car cette visée d'achèvement fonde l'espérance par laquelle la liberté sombre dans le mal radical comme œuvre de totalisation. Plus qu'essentiellement politique, le totalitarisme est le principe de la terreur, est l'expression du Mal radical qui tend vers la destruction complète de l'humanisme en proposant une identité de l'homme dégradé; c'est une politique d'anéantissement de l'individu.

"La magie de l'extrême" est "la tragédie de notre temps. "

Le machiavélisme en politique, le capitalisme et le socialisme en économie, le scientisme positiviste dans le domaine de la science, le nationalisme dans la vie des peuples, l'emprise absolue de la technique sur l'homme, tout cela est la conséquence de l'utilitarisme. (Berdiaef)

"Le mariage entre l'idéologie totalitaire et la technique mécanisée rendit possible la formulation des revendications en faveur d'un homme total, permettant ainsi une sanctification "authentique" de la vie nationale. (Robert A. Pois, La religion de la nature et le national socialisme, p.207)

Le totalitarisme est une tragédie religieuse de l'homme spirituellement effondré qui veut retrouver son intégrité dans l'organisation systématique de toutes les composantes de sa vie, quitte à y perdre sa liberté. Sauf que la liberté transformée en nécessité marque le triomphe de la raison ayant perdu tout contact avec l'expérience humaniste car la raison rayonnante atteinte de vertige se projette en Absolu des Absolus. Tous ces hommes politiques du siècle dernier ont compris la force des trois

axes sur lesquels reposent le pouvoir despotique : la militarisation du parti unique, la subordination "religieuse" des individus et la sacralisation de la politique d'État et de son chef comme au temps des grandes tyrannies antiques.

Les années vingt apparurent comme une période marquée par la volonté de bâtir une paix stable. Comme symbole du pacifisme à son apogée : le pacte Briand-Kellogg (des noms du secrétaire d'État américain et du ministre français des Affaires étrangères), signé à Paris le 27 août 1928 par une soixantaine d'États, était un pacte de " renonciation générale à la guerre " dont les signataires s'engageaient à résoudre tous les conflits " de manière pacifique ".

La situation changea radicalement avec les effets de la grande crise de 1929 et la montée des fascismes, les problèmes liés à l'application des traités ainsi que les difficultés économiques et sociales auxquelles furent confrontés les gouvernements les fragilisèrent rapidement et favorisèrent la montée des contestations politiques, en provenance de la gauche révolutionnaire communiste, mais aussi de nouvelles organisations qui revendiquaient une idéologie nouvelle, le fascisme. En 1921, Benito Mussolini fonda le Parti national-fasciste ; le 29 octobre 1922, il devint le chef du gouvernement et instaura une dictature nationaliste, fondée sur un État fort et dominée par un parti unique.

La République de Weimar, qui dirigea l'Allemagne après la Première Guerre mondiale, ne put surmonter la grande dépression consécutive à la crise économique de 1929. Face au mécontentement de la population, le Parti communiste et le Parti national-socialiste remportèrent de nombreux succès. En janvier 1933, Adolf Hitler, le chef du Parti nazi, fut nommé chancelier par le président de la République Paul von Hindenburg. Le Führer (" guide ") prônait un fascisme dont la spécificité essentielle était son racisme exacerbé. Face à l'humiliation du diktat de Versailles, Hitler mit en avant la théorie du Lebensraum, c'est-à-dire le fait de procurer davantage d'espace vital au peuple allemand ; son appartenance à une race " supérieure ", la race aryenne, donnant, selon lui, des droits sur les autres peuples. Détournement politique de l'idéalisme romantique vers l'idéal racial en Allemagne, vers l'idéal nationaliste au Japon, vers l'idéal communiste de la société sans classe en Russie. Tous trois ont abouti à la barbarie.

Sur la personne messianique du Führer reposait toute la propagande de l'idéologie nazie, "la seule foi qui mène notre peuple au salut. " Voici les propos tenus à l'époque par un militant éminent du Parti relaté par Hermann Rauschning dans la révolution nihiliste :

"La personne du Führer doit, de plus en plus, se retirer dans le secret, dans le mystère. Par des actes surprenants, par de rares discours, elle devra se manifester seulement quand la nation se trouvera à un moment décisif de son destin. Le reste du temps, elle s'effacera, comme le créateur derrière la création, afin d'augmenter le mystère et le pouvoir d'action. La rareté même de ses apparitions en fera de grands événements. Aucun grand chef ne devrait s'user aux corvées quotidiennes du gouvernement. Je puis même imaginer, poursuivit ce vieux militant, qu'en un instant critique pour la nation, le Führer mort aurait une action foudroyante. Un jour pourrait venir où il faudrait sacrifier le Führer pour accomplir son œuvre. Ses propres camarades du Parti, ses fidèles devront alors le sacrifier eux-mêmes. Quand Hitler sera devenu une figure

vraiment mythique, alors seulement se révélera toute la profondeur de son pouvoir magique. " (p.87)

" Ici le Führer Mythus était véritablement devenu " un culte de Hitler" et Himmler lui-même se référait souvent à lui comme à un "Gottmensch." (Dieu-homme) (Robert A. Pois, La religion de la nature et le national socialisme, p.87)



Demmin, ville allemande noyée sous les cadavres de suicidés en 1945
Au printemps 1945, dans un Troisième Reich en perdition, la perspective de la défaite prend chaque jour plus d'épaisseur. Cela fait deux ans que les bombardements alliés réduisent les cités allemandes en tas de gravats et de poussière. Les rapports du front, même maquillés par la propagande, font état de plus en plus de victimes. Le rationnement des populations se durcit: à côté des vitrines juives fracassées, les étals des épiciers allemands font pâle figure et les arbres des parcs ont été tronçonnés pour être transformés en bois de chauffage. La famine guette.

Relayée par la radio et les journaux, la propagande amplifie la rumeur, inéluctable, de la défaite. On murmure que les terrifiantes «hordes asiatiques» de l'Armée rouge (le régime nazi assimile les soldats russes aux tribus des steppes, afin de dénoncer leur sauvagerie et leur bestialité) vont dévorer les enfants et violer les femmes. «Sauvez les femmes et les filles d'Allemagne de la souillure et du massacre des limiers bolchéviques», avertit un dépliant de propagande distribué en février 1945. La torture et l'humiliation attendent les perdants, matraquent les haut-parleurs du Reich. Cela va entraîner une première vague de suicides à travers l'Allemagne à partir de janvier 1945.

Les cadres du parti nazi sont les premiers concernés, se donnant la mort en masse en avril et en mai. S'estimant privés de futur, ils emportent souvent leur famille avec eux. L'objectif: marquer les esprits pour faire résonner la chute du Reich dans l'histoire, comme a pu le faire l'Empire romain plus de quatorze siècles plus tôt. «S'il est écrit que nous devons sombrer, le peuple allemand tout entier sombrera avec nous, mais d'une manière tellement glorieuse que dans mille ans encore, la chute héroïque des Allemands occupera la première place dans l'histoire mondiale», prévient Joseph

Goebbels. Les six enfants de sa famille ont d'ailleurs ingéré le cyanure servi par leur propre mère.

Terrorisés, les habitants de Demmin embrassent le modèle du suicide honorable glorifié par Goebbels et s'ôtent la vie par centaines. Certains plongent, lestés de pierres, dans le Peene ou la Tollense –un témoin raconte même avoir vu une femme s'y jeter avec son bébé dans les bras. D'autres utilisent les moyens du bord: on voit des mères tailler les veines de leurs propres enfants, des pères abattre leur progéniture au fusil de chasse.

Des cadavres de noyés affleurent cependant toujours à la surface des fleuves –le phénomène se poursuivra pendant des semaines. Si le nombre total de victimes est difficile à estimer, la plupart des historiens retiennent la fourchette de 700 à 1.200 morts –principalement des femmes, des enfants et des vieillards.

L'histoire de Demmin, anonyme à l'échelle des grands bouleversements du siècle, est un témoignage poignant de l'épidémie suicidaire qui a galvanisé le Reich les derniers mois de la guerre. Ironiquement, elle a été encouragée à la fois par l'oppresseur –la propagande nazie appelant au sacrifice glorieux de ses habitants– et par le «libérateur» soviétique: sur les deux millions d'Allemandes violées par les soldats de l'Armée rouge, on estime que 100.000 se sont ôté la vie.

Le génocide des Tsiganes.

Les Tsiganes (ou Roms) étaient à l'origine des nomades de la région du Pendjab, au nord de l'Inde, qui arrivèrent en Europe entre le VIIIème et le Xème siècle. Ils furent également appelés "Gitans" (de l'espagnol gitano; de egiptano) parce que les Européens pensaient à tort qu'ils venaient d'Égypte. Cette minorité compte différentes branches.

La plupart des Tsiganes d'Allemagne et des pays occupés par l'Allemagne durant la Seconde Guerre mondiale étaient des Sinti et des Tsiganes. Les deux groupes parlaient des dialectes issus du Romani, une langue commune dérivant du sanscrit (la langue classique de l'Inde) et le terme tsigane a fini par inclure aussi bien les groupements tsiganes que sinti (bien que certains préférent être appelés Gitans). Certains Tsiganes sont chrétiens, d'autres sont musulmans, convertis au cours de leurs migrations en Perse, en Asie mineure et dans les Balkans.

Pendant des siècles, les Tsiganes furent méprisés et persécutés en Europe. "Zigeuner", le terme allemand pour Gitan, vient d'une racine grecque signifiant "intouchable", "paria".



Les ponts sont nombreux entre le génocide arménien lors de la première guerre mondiale, celui des Tsiaganes et le génocide des Juifs lors de la deuxième guerre mondiale. Dans cette optique, se dégage également les principaux éléments qui participèrent à la mise en place d'un génocide: programmation rationnelle, planification de l'extermination par l'État et "totalisation" de la société.

En 1939, environ un million de Tsiganes vivaient en Europe. Près de la moitié vivaient en Europe orientale, principalement en Union soviétique et en Roumanie. La Hongrie, la Yougoslavie et la Bulgarie comptaient aussi d'importantes communautés tsiganes. Dans la Grande Allemagne, la majeure partie des 30 000 Tsiganes étaient des citoyens allemands ; environ 11 200 d'entre eux vivaient en Autriche.

Une extermination parallèle à celle des Juifs d'Europe

Contrairement à une idée reçue tenace, la majorité des Tziganes étaient des familles sédentaires, rurales ou citadines. Pour les eugénistes nazis, il s'agissait d'un peuple cousin de la "race aryenne", eux aussi supposément d'origine indo-européenne. Mais contrairement aux Aryens, la soi-disant "race tsigane" est jugée par les experts raciaux du Reich corrompue par le métissage. Les Roms sont donc envoyés dès 1933 dans le camp de concentration de Dachau et celui de Buchenwald. Les Tsiganes furent l'un des groupes persécutés pour des raisons raciales par le régime nazi et ses alliés dans toute l'Europe.

Les Nazis considéraient les Tsiganes comme "racialement inférieurs" et s'appuyaient sur les préjugés sociaux de nombreux Allemands non nazis à leur encontre. En de nombreux points, le sort des Tsiganes s'apparentait à celui des Juifs. Sous le régime nazi, les Tsiganes subirent des internements arbitraires, furent soumis au travail forcé et assassinés en masse. Les autorités allemandes exterminèrent des dizaines de milliers de Tsiganes dans les territoires occupés par les Allemands en Union soviétique et en Serbie. Des milliers d'autres furent tués dans les camps de mise à mort d'Auschwitz-Birkenau, Chelmno, Belzec, Sobibor et Treblinka. Les SS et la police incarcérèrent également des Tsiganes dans les camps de concentration de

Bergen-Belsen, de Sachsenhausen, de Buchenwald, de Dachau, de Mauthausen et de Ravensbrück. Aussi bien dans le Reich grand-allemand que dans le Gouvernement général (qui correspondait à la partie de Pologne occupée par les Allemands qui n'était pas directement rattachée au Reich allemand), les autorités civiles allemandes administrèrent plusieurs camps de travail forcé dans lesquels ils incarcérèrent des Tsiganes.

Près de la moitié des Tsiganes mourut dans les premiers mois suivant leur arrivée, par manque de nourriture, de chauffage, d'abri et de médicaments. Au cours des premiers mois de 1942, les SS et la police déportèrent ceux qui survécurent à ces conditions vers le camp d'extermination de Chelmno. Là, de même que des dizaines de milliers de résidents juifs du ghetto de Lodz, les Tsiganes furent tués au monoxyde de carbone dans des camions à gaz.

L'armée allemande et les unités de la SS et de la police exécutèrent également au moins 30 000 Tsiganes dans les pays baltes et en Union soviétique occupée, où les Einsatzgruppen et d'autres unités mobiles d'extermination massacraient les Tsiganes en même temps qu'ils exterminaient les Juifs et les responsables communistes.

On ne connaît pas exactement le nombre de Tsiganes tués au cours de la Shoah. Bien que des chiffres ou des pourcentages précis ne puissent pas être vérifiés, les historiens estiment que les Allemands et leurs alliés auraient exterminé environ 25% des Tsiganes européens. Sur un peu moins d'un million de Tsiganes vivant en Europe avant la guerre, jusqu'à 220 000 auraient ainsi été tués par les Allemands et leurs partenaires de l'Axe.

Après la guerre, la discrimination contre les Tsiganes continua à travers l'Europe centrale et orientale. C'est seulement à la fin de 1979 que le parlement de RFA reconnut le caractère raciste de la persécution des Tsiganes par les Nazis, ce qui permettait à la plupart des Tsiganes de demander réparation pour les souffrances et les pertes subies sous le régime nazi. A cette date, cependant, beaucoup de ces victimes étaient déjà décédées.

« Guerre de Quinze Ans » (1931-1945)
De la guerre sino-japonaise à la guerre du Pacifique
Des soldats japonais posent après la prise de Shanghai à l'été 1937L'Extrême-Orient et l'Asie du Sud-Est ont été meurtris par quinze années de guerres brutales, de la conquête de la Mandchourie par les Japonais en 1931 au bombardement d'Hiroshima et Nagasaki.

Cette « Guerre de Quinze Ans » est une succession de conflits qui, tous, impliquent l'Empire du Soleil levant. D'abord une guerre sino-japonaise (1931-1940) puis une conquête de l'Asie du Sud-Est, enfin, à partir de 1941, une guerre du Pacifique ou plus exactement une « guerre de l'Asie et du Pacifique » (Asia-Pacific War en anglais) contre les Américains et accessoirement les Britanniques.

Son bilan humain est à peu près aussi lourd que la guerre qui s'est déroulée en Europe de 1939 à 1945, avec deux millions de morts parmi les soldats japonais et le double parmi les combattants chinois, les Américains n'ayant pour leur part compté « que » 100 000 morts.

À cela s'ajoutent les victimes civiles : vingt millions chez les Chinois, deux millions chez les Indonésiens, un million chez les Japonais, autant chez les Vietnamiens et les Philippins, soit un total supérieur à trente millions de morts militaires et civils.

Indigestion chinoise (1937-1940)
Le 7 juillet 1937, un « incident » sur le pont Marco Polo, près de Pékin, fournit au parti belliciste japonais le prétexte pour envahir la Chine. Dès le 13 août 1937, les Japonais investissent Shangai.



Le viol de Nankin

En janvier 1932, le Japon conquit Shanghai et une partie du littoral, puis, dans les années qui suivirent, étendit sa domination à toute la Chine du Nord. En 1937, lors d'une campagne d'une extrême violence, il chercha à s'emparer du reste de la Chine, dont il soumit les régions conquises à un régime d'occupation particulièrement sévère. Hiro-Hito, empereur du Japon, en envahissant la Chine lors du dernier conflit sino-

japonais de l937-45, a écrit une des pages les plus sombres de l'histoire nippone, épisode appelé "le viol de Nankin". Aussitôt commencèrent des massacres à grande échelle. Exécutions à la baïonnette ou au sabre. Viols et mutilations. Le "viol de Nankin" figure en bonne place parmi les crimes contre l'humanité commis au XXe siècle même si le gouvernement japonais persiste à en nier l'importance.



Jamais l'instinct de mort ne s'était manifesté aussi férocement sur les populations civiles. Voici ce que les historiens appellent "le viol de Nankin " perpétré par les soldats japonais contre la population civile avec un témoignage à l'appui. Le "viol de Nankin" figure en bonne place parmi les crimes contre l'humanité commis au XXe siècle même si le gouvernement japonais persiste à en nier l'importance.

Et pour cause ! Les historiens estiment que ce fut le plus odieux massacre du XXe siècle : des centaines de milliers (+ 300 000) de meurtres et d'exécutions sommaires au bout du fusil et de la baïonnette et des dizaines de milliers de viols et de sodomies y compris sur des cadavres. Une période sombre de l'histoire nippone que beaucoup de Japonais souvent ignorent, ou feignent d'ignorer, quand ils ne contestent pas tout simplement la réalité de ce passé. Nombre de Japonais nient également que l'armée impériale ait enrôlé des dizaines de milliers d'"esclaves sexuelles", un fait pourtant établi de longue date par les historiens.



Nankin, alors capitale de la Chine, est tombé en décembre 1937, quelques mois après le début de l'invasion de la Chine par l'armée impériale nippone. Une occupation qui a duré jusqu'à la capitulation du Japon en août 1945. D'après les procès de Tokyo sur les crimes de guerre, qui se sont déroulés après le conflit, plus de 140 000 civils chinois et prisonniers de guerre ont été exécutés par les forces japonaises pendant les six semaines qui ont suivi la chute de la ville. Certains historiens chinois parlent même de 300 000 morts. Des chiffres évidemment contestés côté japonais. Pourtant toute la région côtière située entre Nankin et Shanghai était, dès l938, ravagée. Jusqu'en 1945, fin de l'occupation,vingt-deux millions de morts dont dix-huit millions de civils. Comparés à cet hécatombe, Hiroshima et Nagasaki ne font pas le poids, loin de là. Certains Japonais disent encore qu'il n'y a jamais eu de massacre à Nankin, c'est insupportable.

" À ceux-là, je réplique en leur montrant mes bras et mes jambes, mon visage. J'en suis la preuve vivante ". Voici le verbatim du documentaire qui est consacré à Madame Li, l'une des seules survivantes encore en état de témoigner. Avec neuf autres de ses concitoyens, victimes de sévices horribles, elle a entamé une action en justice en août 1995, date de la célébration du cinquantième anniversaire de la fin de la guerre.

La tête inclinée, à l'aise dans son vieux costume gris, elle raconte ce matin du 19 décembre 1937, quand les soldats japonais ont fait irruption dans l'abri où elle se cachait depuis plusieurs jours avec 70 autres personnes. " Ces abris avaient été mis en place par les ambassades étrangères. Nous étions une quarantaine de femmes, la

plupart étaient très jeunes. Les hommes s'occupaient du ravitaillement et sortaient souvent, car il n'y avait pas d'eau à l'intérieur. Nous nous croyions en sécurité." Le récit est presque mécanique. Puis au fil de la conversation, la vieille dame s'agite, semble revivre les souffrances qui remontent. " Les Japonais ont d'abord emmené les hommes. Plus tard, ils sont revenus. Nous savions qu'ils allaient nous violer."

Enceinte de sept mois, Li, alors âgée de 19 ans, a voulu se tuer. Elle mime: "J'ai tapé ma tête contre le mur de pierre et j'ai fini par m'évanouir." Elle est laissée pour morte; la jeune Li y a réchappé une première fois. Mais de nouveau, des soldats sont venus l'après-midi. "Ils étaient trois. L'un d'entre eux a fait sortir les autres et s'est rué aussitôt sur moi pour m'arracher mes vêtements. Mon chandail était très serré." Un sourire pudique glisse sur son visage, à l'évocation de la jeune fille qu'elle était. Puis elle se redresse. "Alors, avec toute ma rage, je me suis battue. Je l'ai mordu, griffé au visage, il était en sang. J'ai même réussi à lui prendre son couteau. Mais les deux autres ont fini par venir à son secours." Et puis l'horreur. "Ils m'ont battue à coups de couteau. J'ai reçu 37 coups de lame. D'abord aux jambes." Elle montre ses jambes. "Ensuite au visage. Sur tout le visage." Alors, elle vous prend la main pour tâter ses joues. Elle sait que les rides ont aujourd'hui quasiment recouvert les stigmates de son calvaire. Elle ne dira pas si les soldats ont abusé d'elle.

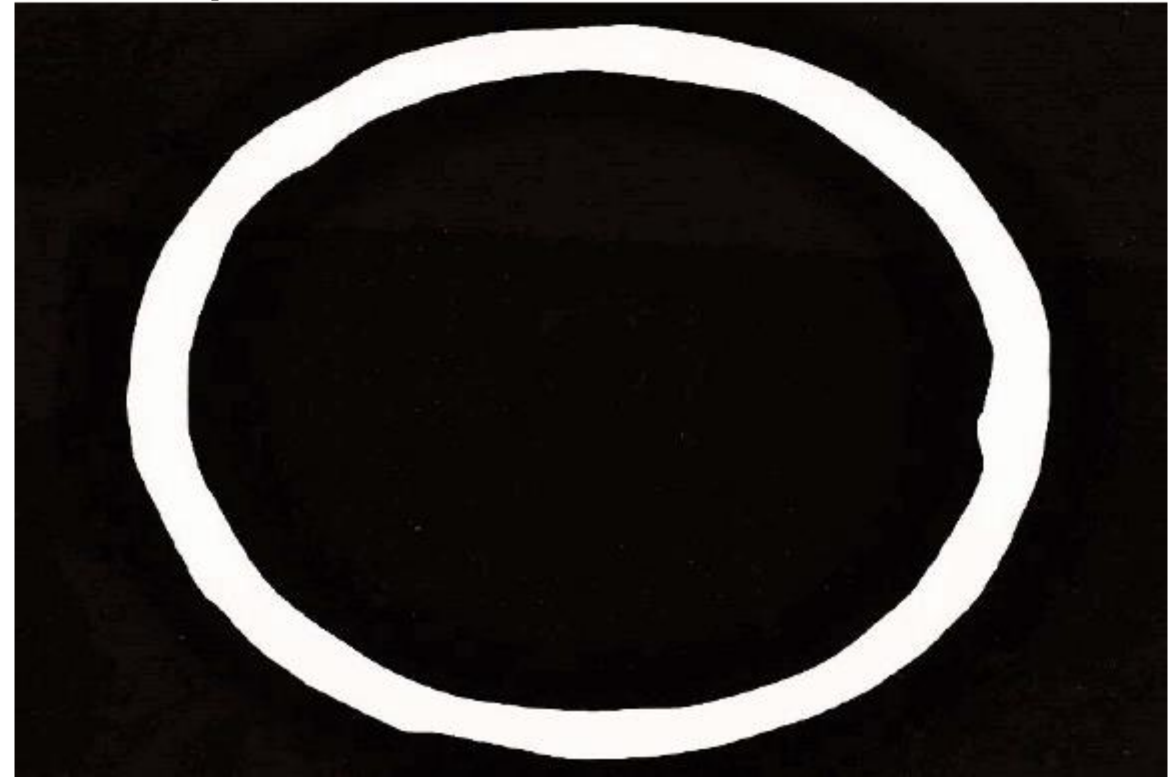
Elle a survécu grâce aux soins prodigués par un pasteur américain, mais a perdu son enfant. Le pasteur Maggee, qui a sauvé plusieurs rescapés en les cachant dans son église, avait eu l'idée de filmer les victimes. Mme Li est restée deux mois à l'hôpital. "J'étais totalement défigurée. Pendant très longtemps, j'ai refusé de sortir de chez moi." A cause de son visage, elle n'a jamais pu travailler. Et sa famille a souffert de ce manque d'argent. "Je n'ai pas pu offrir à mes enfants une bonne éducation." C'est le plus grand regret de sa vie. "

"Les gens me regardaient bizarrement, comme une personne anormale ou folle." Elle cherche. "Comme si j'étais un fantôme. C'est ça." Pourtant, la jeune Li était jolie, très jolie. Elle le dit, avec dans ses yeux plissés l'espoir qu'on puisse la croire. Et finit par lâcher: "C'est ce que les gens disaient à l'époque"..

Les Grecs ont créé l'image idéale de l'humanité et de la démocratie tout en traitant cruellement les esclaves. Le XXe siècle a fait la connaissance avec les idéologies totalitaires typiquement humaines (Hitler, Staline, Hiro Hito, Mao) sans le prétexte d'un dieu vengeur. La philosophie des Lumières n'a pas empêché Nankin, Auschwitz et Hiroshima.



A présent, le problème est plus extrême. La mondialisation crée un ghetto planétaire avec sa propre vérité interne en enfermant le monde entier dans une techno-économie qui isole totalement l'individu. Et ainsi, tout continuera jusqu'à son apothéose : le monde se transformera en un immense délire virtuel. Notre époque n'est pas post-moderne, mais posthume. D'ailleurs voici le coucher du soleil noir.



Le rapprochement de l'Allemagne, de l'Italie et du Japon aboutit à la signature de plusieurs traités d'alliance ; en novembre 1936, l'axe Rome-Berlin fut proclamé et, le 25 novembre 1936, un pacte Antikomintern, (de non-agression) auquel l'Italie adhéra l'année suivante, fut signé entre le Japon et l'Allemagne. Les trois États constituèrent les puissances de l'Axe. L'attaque nipponne sournoise (7 décembre 1941) de Pearl Harbour qui détruisît la quasi-totalité de la marine de guerre américaine de la zone

pacifique, marqua le "réveil de l'Amérique" et l'intervention des États-Unis dans la Seconde guerre mondiale.



Guerre du Pacifique
Au Japon, le général Tojo, chef du parti belliciste, devient Premier ministre le 16 octobre 1941.

Dix ans plus tôt déjà, le Japon, dirigé par une junte militaire, s'est lancé à la conquête de la Chine sans reculer devant d'effroyables atrocités comme le « viol de Nankin » en 1937. Les États-Unis, première puissance mondiale, près de dix fois plus riches que le Japon, auraient pu s'en tenir à leur tradition isolationniste. Mais le président Franklin Roosevelt ne ménage pas son soutien aux Britanniques en lutte contre le IIIe Reich allemand et s'inquiète tout autant de l'impérialisme japonais.

Il décrète le 26 juillet 1940 un embargo sur le pétrole destiné au Japon. Craignant l'asphyxie économique, le gouvernement du général Tojo se résout donc à frapper brutalement les États-Unis dans l'espoir fou de les obliger à conclure un armistice rapide et de les renvoyer à leur isolationnisme.

L'amiral Isoroku Yamamoto, qui commande la Flotte impériale, met donc sur pied le « plan Z » en vue d'attaquer Pearl Harbor, en plein océan Pacifique, à 5500 km des côtes japonaises. Ses pilotes ont été entraînés en secret et leurs avions équipés de torpilles spéciales capables de plonger dans les eaux très peu profondes de la rade américaine.

Le jour venu, la flotte nippone, forte de 6 porte-avions, 423 avions et 27 sous-marins, s'approche à 500 km de l'archipel sans être repérée par les radars. Le code de déclenchement de l'attaque est «Tora, Tora, Tora» (Tigre en japonais).

À 7h 40, une première vague d'assaut pique vers les navires rangés dans la rade (90 au total!). Une deuxième vague frappe la base à 9h 45. En deux heures, les Japonais détruisent ou endommagent huit cuirassés ainsi que 3 croiseurs, 3 destroyers et 4 navires auxiliaires. 188 avions sont aussi détruits.

Au total 2403 marins américains sont tués. Du côté des assaillants, les pertes sont évaluées à 55 tués et 29 avions détruits.

Trois heures plus tard, le gouvernement japonais transmet à son homologue américain une déclaration de guerre en bonne et due forme.

Trois jours plus tard, c'est au tour de l'Allemagne et de l'Italie, alliées du Japon, de déclarer la guerre aux États-Unis. D'Européenne, la guerre déclenchée en 1939 sur la frontière germano-polonaise devient mondiale...

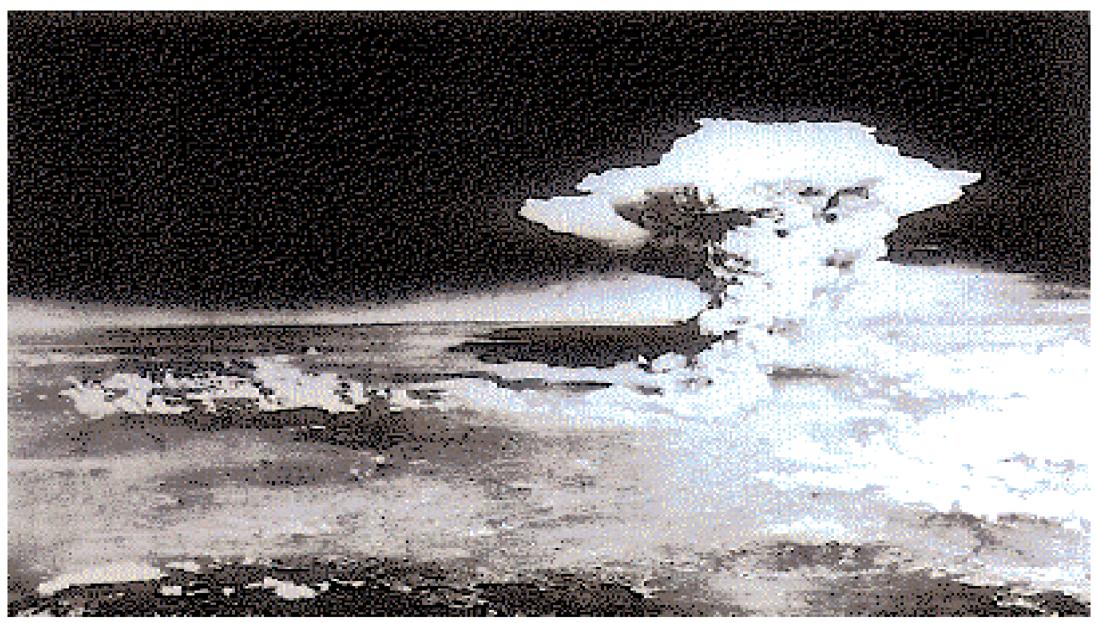
La riposte
1942
Après leur attaque surprise de Pearl Harbor, les Japonais effectuent une progression foudroyante dans le Pacifique et l'Insulinde. S'emparant des Philippines, de Singapour, des îles Salomon et de l'Indonésie, ils en arrivent à menacer Calcutta (Inde) et à bombarder Port-Darwin (Australie). Mais pendant ce temps, les Américains, forts de leur supériorité industrielle, préparent leur riposte.

Du 3 au 6 juin 1942, la flotte américaine de l'amiral Nimitz affronte la flotte japonaise près de l'archipel de Midway, au coeur de l'océan Pacifique. La flotte japonaise perd quatre porte-avions. Les Japonais, combatifs, mais limités en armements modernes, ne représentent plus dès lors une menace sérieuse.

Pour mettre fin à cette folie, l'homme imagina une folie encore plus terrifiante en créant son apocalypse nucléaire. L'homme se remit à désespérer à sa propre fin sauf que cette fois-ci, contrairement aux apocalypses religieuses, il n'y aura pas de renouveau, l'apocalypse nucléaire est la "solution finale" sans "lendemain qui chante. " Il en fut toujours ainsi lorsque l'humanité se laissa entraîner par la brutalité travestie en extase religieuse sauf que cette fois-ci, l'homme fut submergé par des catastrophes non plus divines mais par celles qu'il a lui-même provoqué. Ainsi dans tous les aspects de la vie, l'homme aura toujours choisi thanatos.

Les 6 et 9 août l945, les villes japonaises d'Hiroshima et Nagasaki étaient littéralement "ramenés à l'âge de pierre", l'expression favorite du grand patron de l'US Air Force de l'époque le général Curtis Le May. Tout au long de sa présidence, Harry Truman affirma que la destruction d'Hiroshima et de Nagasaki avait sauvé un quart de million de vies humaines. Et pourtant, même le général Dwight Eisenhower informa ses supérieurs " que le Japon était déjà battu, que sa réédition n'était qu'une question de jour et que l'utilisation de la bombe était complètement inutile. " Alors pourquoi l'holocauste nippon ? Huit mois auparavant, le 13 février l945, Winston Churchill ordonna la destruction totale de Dresde. Pourtant, comme le montrèrent par la suite les photographies aériennes des avions Mosquito anglais, Dresde était totalement dépourvu d'installations militaires allemandes et ne possédait aucun système de défense. Alors pourquoi l'holocauste allemand ? Réponse dans Chronique de la Seconde Guerre mondiale, page 606 :

"On peut se demander, à l'issu de ce raid meurtrier, pour quelle raison une ville historique sans aucun intérêt militaire a été dévastée de la sorte. Les Américains, en particulier - bien qu'ils y aient participé pleinement - l'ont jugée "terroriste. "


Lueur éclatante, noir silence.

Les mots sont incapables de décrire ce qui est nécessaire à ceux qui ne savent pas ce que l'horreur représente. (Apocalypse Now, Francis Ford Coppola)

Mais surtout, pourquoi une deuxième bombe atomique, celle de Nagasaki, alors que le Japon était déjà "knock-outé" par celle d'Hiroshima ? Dresde (400 000 morts), Hiroshima (140 000) et Nagasaki (80 000) n'étaient, en fait, que des villes-cobayes dont la destruction avait pour objectif d'impressionner militairement les Soviétiques et marquait "officieusement" le début de la guerre froide : stratégie de la terreur concoctée par le tandem Churchill-Truman. Le secret de cet explosif puissant modifiait complètement l'équilibre diplomatique en faveur des alliés. Restait donc à démontrer aux Russes qu'on possédait les capacités logistiques de l'utiliser. Impensable pour les alliés, la perspective d'un millénarisme athée typiquement anthropocentrique, économiquement communiste et géopolitiquement universaliste sans aucune dimension transcendantale, bref qui rejète la religion de Dieu au profit de la religion de l'État. Hiroshima et Nagasaki furent les villes désignées pour faire la démonstration dramatique de la terreur moderne. Comme scénario démoniaque, même les dieux n'ont jamais fait mieux. Homo sapiens ou Homo demens, "that's the question ! " (Fréderic F. Clairmonte)

Débris étincelants
s'étirent en un vaste paysage,
Cendres claires
qui sont ces corps brûlés aux chairs à vif,
Rythme étrange des corps d'hommes morts,
Tout cela exista-t-il ? Tamiki Hara

Ces images d'Hiroshima furent confisquées pendant quatorze ans par les autorités américaines et révélées au monde par le film Hiroshima mon amour (1959) de Alain Resnais. Au début du film, des femmes japonaises malades, irradiées, silencieuses nous regardent tranquillement pour mieux guider notre regard vers ces images insoutenables. Avant ces photos terribles, il n'y avait que les témoignages oraux et écrits.







Le témoignage ci-dessous, provient du médecin militaire japonais Shuntaro Hida, dans "Little boy" - Récits des jours d'Hiroshima. "Je dévalais la pente à toute vitesse, quand une silhouette apparut dans le virage. Était ce encore un être humain ? Il s'approcha de moi, en vacillant. Il était nu, en sang, couvert de boue, le corps enflé. Des lambeaux de vêtements déchirés pendaient sur sa poitrine et autour de sa taille. Il tenait les mains devant son torse, la paume vers le bas. Des gouttes d'eau tombaient des bords de ses haillons. Mais quand il fut près de moi, je vis que les lambeaux de tissu n'étaient autres que sa peau et les gouttes d'eau du sang humain. Je ne pouvais distinguer si j'avais devant moi un homme ou une femme, un soldat ou un civil.

La tête était singulièrement grosse, avec des paupières boursouflées et de grosses lèvres en saillie qui semblaient occuper la moitié du visage. Il n'y avait plus un seul cheveu sur le crâne brûlé. Je ne pus m'empêcher de reculer. Je vis alors une procession d'autres silhouettes qui montaient lentement vers moi, le long de la route. Je n'avais ni médicaments ni instruments avec moi. J'étais désemparé. Il m'était impossible de me frayer un chemin entre ces malheureux. J'ai sauté dans la rivière sans hésiter. Je me hâtai de descendre le cours de la rivière, sous la végétation luxuriante qui croît le long des berges en été. Poussés par un vent violent, des nuages de fumée tourbillonnaient à la surface de l'eau. Le souffle brûlant me giflait le visage, la fumée chaude me suffoquait. En constatant que sous mes pieds les rochers du lit de la rivière avaient fait place à du sable, je compris que j'avais enfin atteint le Choju-En,

un des grands parcs de la périphérie d'Hiroshima. Je m'enfonçais dans une tempête de flammes d'un rouge profond. Le bleu du ciel d'été avait disparu.

Autour de moi, sous le vent noir, la rivière était rougie par le reflet des flammes. Dès que la chaleur devenait intolérable, je plongeais mon visage dans l'eau en retenant ma respiration. Dans le parc, la rivière Ohta se partage en deux bras l'un conduit tout droit à la baie d'Hiroshima, l'autre, la rivière Kanda, se dirige vers l'est. Pour rejoindre la ville, la route d'Hesaka franchit la rivière Kanda sur un pont suspendu. Lorsque je parvins à cet endroit, le vent changea soudain de direction. La fumée noire s'éloigna vers l'aval, et le ciel bleu reparut dans l'éclat de midi. Aussi loin que pouvait porter mon regard, toute la berge du Choju-En était couverte de corps brûlés. Les cadavres flottant au fil de l'eau étaient encore plus nombreux. D'innombrables survivants se traînaient sur la rive, rampaient les uns sur les autres. Le pont suspendu était en flammes et dégageait d'immenses volutes noires. Pourtant des hommes, des créatures de chair y titubaient encore ; mais, à bout de forces, beaucoup tombaient dans la rivière. Sur la berge opposée, une zone occupée par un détachement du génie était secouée par des explosions successives. Au-dessus des flammes, des éclairs déchiraient les nuages sombres dans des déflagrations de feu d'artifice. Des survivants, fuyant les incendies monstrueux qui ravageaient la ville, se retrouvaient bloqués par la rivière et beaucoup tombaient à l'eau. Je restai figé sur place, incapable de faire un pas. Des ombres me dépassèrent, qui n'avaient plus visage humain, ni voix. Des cadavres remontaient à la surface, d'autres restaient immergés dans les profondeurs, me heurtaient, tournoyaient sur eux-mêmes et flottaient vers l'aval.

Chaque fois que je distinguais un petit enfant parmi eux, je levais les yeux vers le ciel en me mordant les lèvres pour dominer mon envie de pleurer. Audessus des tourbillons noirs, l'énorme nuage en forme de champignon brillait de ses cinq couleurs dans l'infini du ciel bleu. Je vis alors deux barques métalliques du génie qui descendaient la rivière. Les soldats ramaient sous le commandement d'un jeune officier. Je le connaissais. Il avait travaillé avec moi à la construction de l'abri souterrain à Hesaka. Quand il parvint à ma hauteur, il sauta à l'eau et me dit : " Docteur, retournez à Hesaka tout de suite ! il y a une multitude de blessés. Ils vous attendent. " Je compris aussitôt la situation. Il me serra la main, promit de s'enquérir du sort de l'hôpital militaire, puis il disparut dans la brume avec ses soldats. "

Début d'une tragédie.

(…) "Je crois que c'est au moins une semaine après le bombardement que les premiers symptômes apparurent chez les survivants réfugiés à Hesaka. Cependant, il se peut très bien que certains phénomènes étranges se soient produits auparavant. Étant donné le nombre des morts recensés chaque jour, une brusque évolution des symptômes avait fort bien pu nous échapper. Et ce, d'autant mieux que, dans les premiers jours, des signes d'amélioration étaient apparus chez les grands brûlés. Nous avions commencé à espérer que les victimes dont les blessures étaient relativement peu profondes se rétabliraient plus rapidement que ne l'aurait laissé présager leur état général et l'aspect effrayant de leur corps couvert de plaies. (…) Des nuées de mouches couvraient les plaies des blessés qui ne pouvaient pas bouger. De gros asticots blancs grouillaient autour de leurs yeux, de leurs oreilles, de leur nez. Cela paraîtra peut-être étrange, mais nous fûmes aidés dans notre tâche par ces gros asticots

blancs qui nettoyèrent la peau gangrenée de nos malades en la débarrassant de tous les tissus nécrosés !

C'est avec le rapport d'une de nos infirmières que débuta pour nous l'étrange " épidémie " qui devait nous préoccuper nuit et jour pendant si longtemps. D'après ce rapport, certains malades venaient de subir une poussée de fièvre qui avait dépassé 40° C. Nous nous précipitâmes au chevet de ces malades pour les examiner. Ils ruisselaient de sueur et leurs amygdales commençaient à se décomposer. Alors que nous étions confondus par la gravité et la violence des symptômes, des saignements de plus en plus importants apparurent au niveau des muqueuses. Rapidement, les malades se mirent à cracher de grandes quantités de sang. Malgré le recours à des transfusions sanguines d'urgence et à des applications de solutions de Ringer, nous ne pûmes enrayer ce qui nous apparaissait alors comme une épidémie. Le nombre des victimes de ces soudaines et violentes hémorragies s'accroissait d'heure en heure. En fait, le personnel médical pensait être confronté à une épidémie de fièvre typhoïde ou de dysenterie. Bien entendu, nous utilisâmes un traitement à base de coagulants et d'hémostatiques, mais celui-ci n'eut pas d'autre effet que de soulager notre conscience.

Parallèlement, une autre " épidémie " s'abattit sur les survivants. Ceux-ci l'appelèrent " rencontre. " Quand, sous l'effet d'une violente douleur, par exemple, ils portaient la main sur leur crâne, ils s'apercevaient que leurs cheveux venaient par touffes entières, comme s'ils avaient été rasés. Les malheureux qui présentaient ces symptômes (fièvre, douleurs à la gorge, hémorragies, chute des cheveux) se retrouvaient en moins d'une heure dans un état tout à fait critique. En dépit de nos efforts, seuls quelques-uns nous donnaient l'impression de pouvoir échapper à la mort. Au fil des heures, les survivants tombaient malades par groupes de sept ou huit, puis ils mouraient à peu près en même temps. Plus tard, je compris que ceux qui mouraient ensemble s'étaient trouvés, au moment de l'explosion, à égale distance de son épicentre. Ce qui signifie qu'ils avaient reçu une dose sensiblement similaire de radiations. En fait, ces hommes et ces femmes qui moururent par séries successives confirmèrent les lois qui régissent la physique nucléaire, comme l'auraient fait de simples cobayes irradiés expérimentalement. Mais, dans les premiers jours, nous ignorions la véritable cause de " l'épidémie. " L'état-major de l'armée japonaise n'ayant jamais évoqué la possibilité d'un bombardement atomique, nous estimions encore qu'il s'était agi de l'explosion d'un nouveau type de bombe classique mais extrêmement puissante. Puisque la majorité des malades présentaient des symptômes similaires (saignements intestinaux), nous pensions sincèrement avoir affaire à des cas de dysenterie. Mais sous l'autorité du médecin-chef, nous procédions la nuit et dans le plus grand secret à l'autopsie des corps des malades morts dans la journée. Les cadavres s'entassaient dans un champ proche du village avant d'être incinérés. Nous les déposions sur une plaque de tôle et opérions une incision au niveau de l'abdomen à l'aide d'un couteau aiguisé.

L'un des objectifs de ces autopsies consistait à vérifier si la cause des hémorragies intestinales était d'origine inflammatoire ou non. J'examinai soigneusement les prélèvements de muqueuses à la lumière d'une bougie. Je ne découvris aucun des signes caractéristiques de la dysenterie. Quelques jours plus tard, lorsque nous eûmes pris connaissance de l'information selon laquelle la station de radio de la marine impériale de Kure avait capté une émission de la radio américaine où l'on déclarait avoir utilisé une bombe atomique à Hiroshima, nous envisageâmes le problème sous

un jour différent. Le syndrome que nous avions été incapables de définir clairement pouvait maintenant s'expliquer par l'exposition à des radiations entraînant un dérèglement du système sanguin. Mais, même si nous avions su cela plus tôt, nous aurions été tout aussi impuissants à enrayer un mal contre lequel il n'existait aucun traitement efficace.

Quelqu'un proposa de recourir à l'application de feuille de kaki, celles-ci étant riches en vitamines. Les feuilles furent cueillies et utilisées par de nombreux survivants convaincus de leurs effets bénéfiques. La plupart des médecins en rirent, prétendant que tout ceci n'était que superstition. En vérité, ce traitement à base de feuilles de kaki se révéla positif pour de nombreux malades. Ce ne fut certes pas le seul phénomène à demeurer inexpliqué. A l'époque, nous fûmes incapables de comprendre la nature du mal qui terrassait les survivants. (…) Nous ignorions alors ce qu'étaient les radiations résiduelles."

La dépression "atomique" marqua fortement le climat intellectuel de l'après-guerre. Depuis l'homme occidental moderne vit dans l'angoisse et se trouve dans un état proche de l'agonie. Bien sûr l'homme se savait mortel mais soudain il découvre avec effarement que sa civilisation risque de mourir, disparaître sous ses yeux par sa seule irresponsabilité. Les fondements de son existence sont ébranlés, il se sent perdu dans un monde chaotique. Il a perdu son équilibre intérieur. L'homme se trouve placé devant une nouvelle réalité à laquelle il est mal préparé spirituellement

Force est d'admettre que depuis la Renaissance, malgré les lois, les codes, les religions, les États, la raison et les connaissances, qu'après Auschwitz, après "Little Boy" et "Fat Man", l'humanisme a lamentablement échoué.

Les deux grandes guerres mondiales démontrèrent sans procès l'effondrement de tous les idéaux progressistes, l'effondrement du surhomme nietzschéen et des super héros faisant brutalement apparaître le potentiel autodestructeur des sociétés occidentales, montrant la défaite de l'humanisme terrassé autant par le corporatisme d'État (Russie communiste) que le corporatisme privé. (Occident capitaliste)

En somme, la fin de la deuxième guerre mondiale représente un tournant majeur dans l'expression névrotique des peurs collectives : peur des délinquants, peur des drogues, peur des communistes, peur des anarchistes, peur des athées, finalement en fouillant dans les recoins les reculés de notre inconscient collectif, peur du barbare chrétien pourtant civilisé que nous sommes devenus, capables d'utiliser encore une fois l'énergie infernale de l'atome maléfique contre nous-mêmes, contre la vie.

1948 - Apartheid : Terreur raciste en Afrique du Sud

Séparation raciale

Ignorant la majorité noire, l'Afrique du Sud contemporaine est née " entre Blancs " en 1910, de l'union des colons britanniques et des Afrikaners (ou Boers), d'origine hollandaise.

L'apartheid, ou " séparation " en afrikaans, a systématisé à partir de 1948 la ségrégation pratiquée depuis le 17e siècle par les premiers colons néerlandais. Le système, institué par le Parti national (PN) qui a dominé la vie politique du pays de 1948 à 1994, reposait sur trois piliers : la loi sur la classification de la population, la

loi sur l'habitat séparé et la loi sur la terre. Les habitants étaient classés dès leur naissance en quatre catégories : Blancs, Noirs, Métis (" Colored ") ou Indiens.
Pour caractériser un système d'apartheid, il faut notamment établir trois critères principaux :

- Un système d'oppression et de domination d'un groupe racial sur un autre.

- Un ou des actes inhumains, tels que transferts forcés de populations, tortures et meurtres.

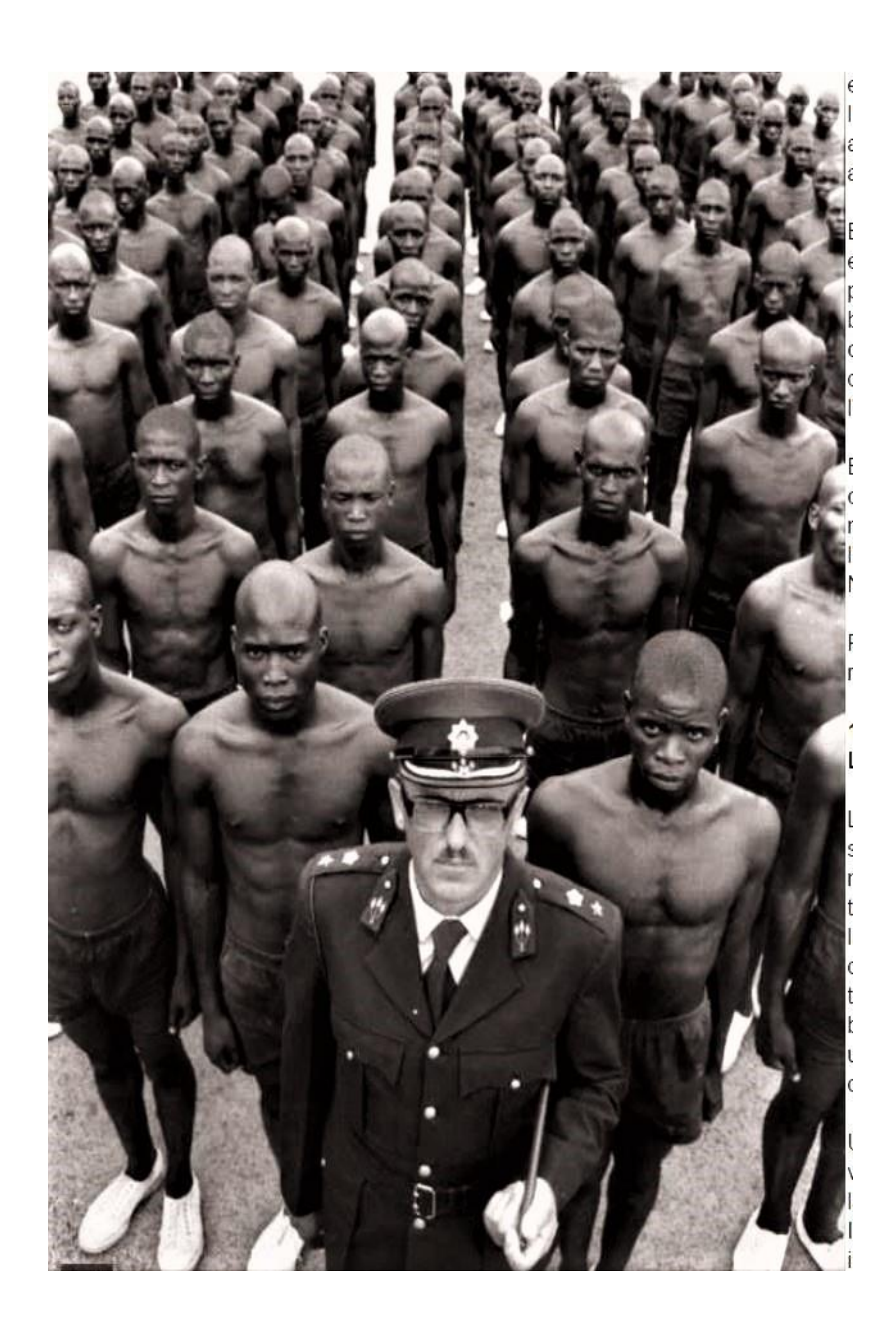
- Une intention de maintenir la domination d'un groupe racial sur un autre.



À l'origine, le terme "apartheid" a été utilisé pour désigner le régime politique de l'Afrique du Sud de 1948 à 1991. À l'époque, le pays imposait explicitement la ségrégation raciale, instituant à travers tout un système de lois et de pratique la domination et l'oppression d'un groupe racial par un autre, en l'occurrence celle es noirs par les blancs.

Lorsque l'on utilise le mot "race" ou " racial ", cela inclut, en droit international, "la race, la couleur, l'ascendance ou l'origine nationale ou ethnique". (article 1 de la Convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale).

Quels sont les crimes commis dans un régime d'apartheid ?
Les actes spécifiques commis dans ce contexte et qualifiés de crimes d'apartheid vont d'actes ouvertement violents, comme les blessures graves, le meurtre, le viol et la torture, à des transferts forcés de population, des détentions administratives, la privation de droits et de libertés fondamentaux et le déni du droit de participer à la vie politique, sociale, économique et culturelle du pays. Ces crimes, commis dans une impunité quasi-totale, ont pour but de maintenir la domination d'un groupe racial (tel que défini par la Convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale) sur un autre.



L'essentiel du territoire (87 %) était réservé aux Blancs. Quelque 3,5 millions de personnes ont été expulsées de force et les Noirs relégués dans des " townships " (cités dortoirs) et des " bantoustans " (réserves ethniques). La question de la redistribution des terres reste brûlante aujourd'hui. Jusqu'en 1986, les Noirs devaient se déplacer avec un " passeport ", une pièce d'identité précisant où ils avaient le droit d'aller, risquant sinon la prison ou des amendes.

Résistances
L'instauration de l'apartheid génère immédiatement des résistances. Le Congrès national africain (ANC) adopte d'abord des méthodes non violentes, prônant grèves, boycottages et campagnes de désobéissance civile.

En 1960, la police ouvre le feu sur des manifestants à Sharpeville, tuant 69 Noirs. L'ANC et le Parti communiste sont interdits et l'état d'urgence instauré.

Entré en clandestinité, l'ANC opte pour la lutte armée. En 1964, son leader Nelson Mandela est condamné à la prison à vie pour " sabotage ".

En 1976, des milliers d'écoliers descendent dans les rues de Soweto pour dénoncer l'imposition dans l'enseignement de l'afrikaans. La police ouvre le feu. Le soulèvement durera et fera plusieurs centaines de morts.

En 1977, Steve Biko, fondateur du Mouvement de la conscience noire, meurt en prison sous les coups de la police.

Les sanctions internationales contre l'Afrique du Sud s'accumulent : exclusion des Jeux olympiques, expulsion des organes de l'ONU, embargo sur les armes… Des vedettes s'engagent contre le régime lors d'un concert géant à Wembley (Grande-Bretagne) en 1990.

Premières élections libres en 1994
En février 1990, le président Frederik de Klerk, au pouvoir depuis cinq mois, stupéfie le pays en légalisant l'opposition noire. Nelson Mandela est libéré le 11 février, après 27 ans de prison. Un an et demi plus tard, le 30 juin 1991, le système de ségrégation raciale est officiellement aboli.

La transition démocratique est laborieuse. Parmi les freins, des réfractaires au changement au sein des services de sécurité blancs, ainsi qu'une rivalité sanglante entre militants de l'ANC et du Parti zoulou Inkhata (IFP).

La pression vient aussi des extrémistes blancs (notamment le Mouvement de la résistance afrikaner-AWB) et noirs (les africanistes de l'Armée de libération du peuple azanien-APLA) qui organisent des attentats.

En avril 1993, le pays manque de basculer dans la guerre civile quand un partisan de l'extrême droite blanche assassine Chris Hani, le charismatique secrétaire général du Parti communiste, allié de l'ANC.

En avril 1994, l'Afrique du Sud connaît ses premières élections multiraciales, tournant la page de l'apartheid. " Libres enfin ", s'exclame Nelson Mandela, élu président.

L'apartheid en Inde

Après la Première Guerre mondiale, Gandhi, vite rejoint par des millions d'Indiens, s'oppose aux Britanniques en organisant la résistance civique et des campagnes de non-coopération (boycott des autorités, des tribunaux et des écoles). Devenu célèbre dans toute l'Inde, il est surnommé le "Mahatma" (la Grande Âme). Il lance également une campagne visant à obtenir l'indépendance économique face à l'appauvrissement de la population et la destruction de l'industrie locale, conséquence de la politique coloniale britannique. Mais sa campagne de désobéissance civile est un échec. Il est arrêté pour subversion en 1922 par le gouvernement britannique et libéré en 1924.

En 1930, bénéficiant d'une influence considérable, Gandhi entreprend une nouvelle campagne de désobéissance civile visant à la suppression des impôts, notamment sur le sel. Il est de nouveau emprisonné, puis libéré en 1931. Toujours par des moyens non-violents mais actifs (boycott, manifestations silencieuses, grèves de la faim…), il entreprend alors une lutte pour l'abolition du système de castes et l'égalité des droits pour les "intouchables". Après l'indépendance partielle de l'Inde en 1935, il combat pour l'unification des principautés indiennes locales. A la tête du Parti du Congrès, avec Nehru, il œuvre pour l'indépendance totale de l'Inde.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, Gandhi, refusant de soutenir les Britanniques sans la contrepartie d'indépendance immédiate, lance un appel pour que ceux-ci quittent l'Inde : "Quit India". Il s'ensuit la plus radicale révolte pour l'indépendance et de terribles répressions. Gandhi est arrêté en 1942, puis libéré pour raison de santé.

En 1944, les Britanniques s'engagent à accorder l'indépendance aux Indiens s'ils mettent un terme aux querelles entre musulmans et membres du parti du Congrès. Gandhi s'oppose de toutes ses forces à la partition du pays mais doit se résoudre à la création de deux Etats, l'Inde et le Pakistan, en 1947, pour garantir la paix intérieure. Il ne peut empêcher le déchaînement de violence entre les musulmans et les hindous et meurt assassiné le 30 janvier 1948 par un fanatique hindou.

Les combats non violents de Gandhi pour la défense des droits de l'homme eurent une influence importante sur les mouvements de libération et de défense des droits civiques dans le monde entier, notamment pour les noirs en Amérique du Nord.

Le théologien Jacques Ellul, dans Les nouveaux possédés, y va d'une démonstration incontournable où il démontre l'entrée spectaculaire du politique dans l'univers religieux en dépit du discours athée de certaine société, phénomène qu'il qualifia de "religions politiques. "

Crime contre l'humanité en Russie soviétique.

L'ombre de Vladimir Ilyich Ulyanov, connu sous le nom de Lénine, a dominé la majeure partie du XXe siècle. Agitateur russe, adepte de la philosophie marxiste, il s'empara du pouvoir avec ses militants en profitant de la désintégration de la démocratie résultant de la Révolution de février (1917), pendant la Première Guerre mondiale.



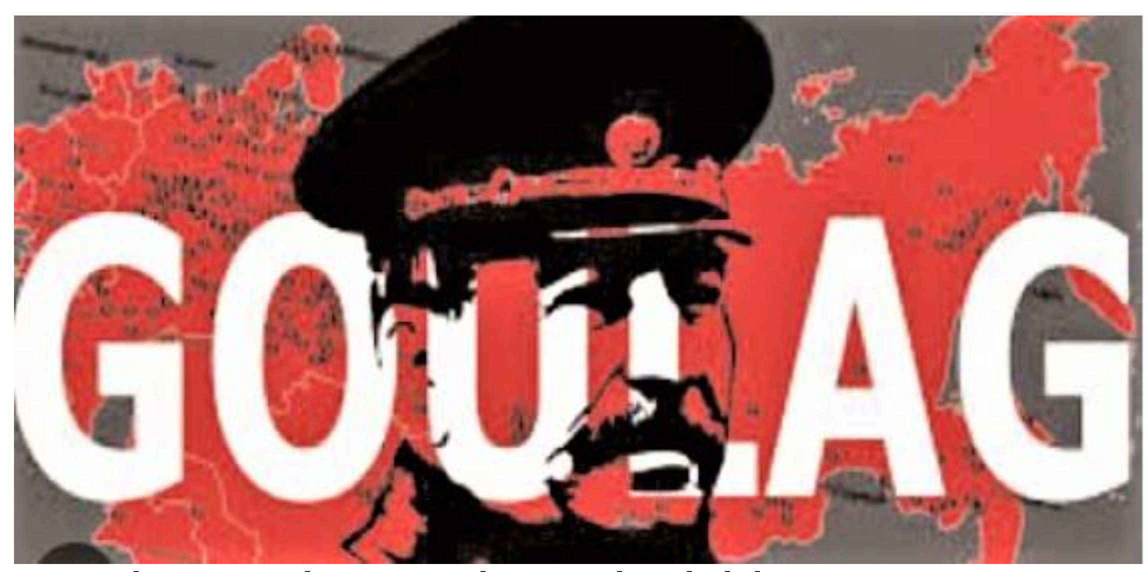
Lénine plaide pour la nécessité de créer une avant-garde révolutionnaire qui montrera la voie aux travailleurs et les guidera vers un avenir radieux, si nécessaire par la dictature. Les partisans de Lénine se disent bolcheviks ou bolcheviks (majorité en russe) et appellent leurs rivaux mencheviks (minorité).

Révolution et terreur
Face à l'affaiblissement du gouvernement russe, Lénine, toujours en Finlande, jugea finalement la situation mûre pour intervenir. Ce sera le coup d'État du 6 novembre 1917, aussi appelé Révolution d'Octobre. Sans attendre, Lénine met en place les instruments de la dictature. La terreur de masse est institutionnalisée par le décret "Sur la terreur rouge", en date du 5 septembre 1918. S'ensuit une longue descente aux enfers : guerre civile, famines, camps de travail, exécutions sommaires... Il meurt dans sa maison de Gorki le janvier le 21 décembre 1924, à l'âge de 53 ans. C'est finalement l'opportuniste Staline qui l'emporte grâce à sa position clé au secrétariat général du parti.

Russie stalinienne - 1940 et suivantes

Exécutions, désertion, collaboration
Plus de 2,53 millions de Soviétiques ont été condamnés par des tribunaux militaires pour divers crimes, dont 1,43 million de déserteurs ou d'insoumis. Entre 1941 et 1945, 157 593 personnes ont été exécutées pour espionnage, trahison, désertion ou encore défaitisme.

Près de 80 millions de ressortissants de l'URSS ou de pays incorporés par la force comme les États baltes vivaient sous l'occupation nazie. Et un total de 1,24 million a servi dans l'armée allemande, dont 400 000 Russes, 250 000 Ukrainiens, 150 000 Lettons, 90 000 Estoniens et 70 000 Biélorusses, selon l'historien militaire Viktor Gavrilov de l'Académie militaire des forces armées russes.



Les grandes purges staliniennes : ordre 00447, le code de la terreur

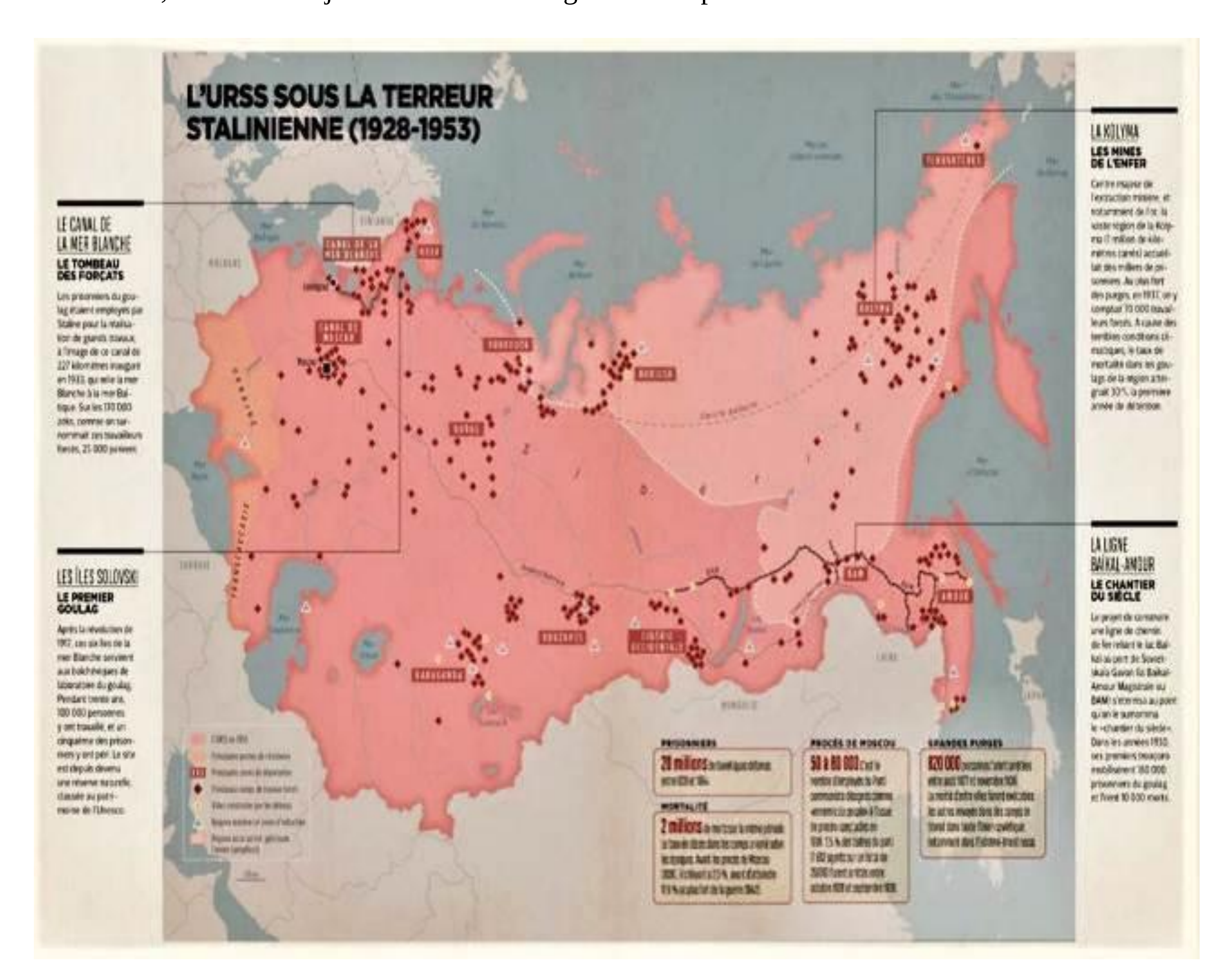
Tout commença le 2 juillet 1937. Ce jour-là, Staline en personne adressa aux dirigeants régionaux du Parti une note ultraconfidentielle prévoyant d'entamer une campagne de répression contre les criminels et les anciens koulaks. Le terme, qui désignait à l'origine les paysans aisés, s'appliquait dorénavant à tous ceux qui s'opposaient à la collectivisation forcée. Au début, des années 1930, environ 2,5 millions d'entre eux avaient été déportés dans des régions inhospitalières de Sibérie ou du Kazakhstan après avoir été spoliés de tous leurs biens. Au fil du temps, certains de ces ex-koulaks étaient parvenus à s'échapper, et pouvaient constituer pour le régime un potentiel vivier d'insurrection.

La note de Staline s'accompagnait d'instructions. Tout d'abord, une «troïka» constituée par le secrétaire du Parti régional, le chef du NKVD local et le procureur du territoire concerné, devait être établie dans chaque localité. Sans appel ni défense, les sentences seraient exécutoires. Ensuite, les premières estimations du nombre de suspects devaient être soumises au Comité central… sous les cinq jours. L'ordre avait pris tout le monde par surprise. Le 30 juillet 1937, l'ordre opérationnel 00447 était fin prêt. Il portait la signature de Nikolaï Iejov, le chef suprême du NKVD. La violence de cette campagne répressive dépassa toutes les violences précédentes par sa soudaineté, son caractère planifié et la diversité des populations touchées.

Sur une quinzaine de pages, le document inventoriait plusieurs « groupes à risque » aux contours flous : « anciens koulaks », « gens du passé » liés de près ou de loin au régime tsariste, sympathisants d'organisations non bolchéviques, membres de sectes ou représentants du clergé, criminels, spéculateurs, voleurs de bétail… Une fois jugés, les condamnés étaient répartis en deux classes. La catégorie 1 regroupait les individus les plus hostiles destinés à être fusillés. La catégorie 2 concernait les éléments moins menaçants qui devaient être envoyés dans des camps de travail pour une durée de huit à dix ans. Seuls ces derniers étaient informés de la sentence infligée. Conformément aux instructions du NKVD, les condamnés à mort, ainsi que leurs proches devaient absolument rester dans l'ignorance du verdict.

A la différence des purges politiques du Parti qui entendaient, au terme de procès publics très médiatisés, substituer une nouvelle élite à celle du passé, les opérations de

masse de la Grande Terreur s'efforçaient de «décrasser» la société dans le plus grand secret. Loin d'être une dérive chaotique et sanguinaire, l'ordre 00447 était donc le fruit d'une formidable entreprise d'ingénierie sociale. Avec comme levier la «culture du chiffre», et comme objectif la maîtrise intégrale du corps social.



L'opération 00447 s'acheva comme elle avait commencé : par une simple directive de Staline. Le 17 novembre 1938, les hauts responsables du parti et du NKVD furent informés que toutes les juridictions d'exception et toutes les opérations mises en place depuis août 1937 devaient s'arrêter sur-le-champ. La raison invoquée ? L'infiltration d'espions dans les organes de la police politique. Cet argument traduisait une fois de plus les tourments paranoïaques de Staline.

Peuples punis
L'Union soviétique a connu son Inquisition et sa grande Terreur. Dès 1941-1942, Staline décide la déportation préventive des minorités ethniques soupçonnées d'être des "collaborateurs potentiels", à commencer par les Allemands en Russie, dont plus de 800 000 représentants, vivant notamment sur la Volga, sont déportés dans des wagons à bestiaux vers le Kazakhstan . Les Finlandais, les Grecs et d'autres suivent. En 1943-1944, après avoir repoussé l'armée allemande, Staline entreprit de déporter des dizaines d'autres peuples (Tchétchènes, Ingouches, Tatars de Crimée, etc.) vers les steppes inhospitalières du Kazakhstan, du Kirghizstan et de la Sibérie.

Quelque 1,2 million de personnes sont ainsi envoyées en l'espace de quelques mois à l'autre bout de l'empire, sans moyens de subsistance. Ces peuples déportés, réhabilités après la mort de Staline, sont accusés d'avoir collaboré avec l'ennemi, souvent sans preuves. Pour le pouvoir soviétique, c'était aussi l'occasion de briser les nationalismes puissants et de peupler d'immenses territoires désertiques. La Place Rouge reflétait la couleur du sang versé par quelque 20 millions de victimes de l'ogre du Kremlin.

Les répresssions de masse de Staline restent passées sous silence encore aujourd'hui en Russie. En 1989, sous la présidence de Mikhaïl Gorbatchev, les condamnations prononcées par les tribunaux d'exception du temps de Staline furent abrogées. Mais il fallut attendre l'année 1992, après la dislocation de l'URSS, pour voir s'ouvrir des archives jusque-là strictement verrouillées. C'est ainsi que l'ordre opérationnel 00447 sortit des archives. Grâce à l'opiniâtreté de Memorial, une ONG russe soutenue par Andreï Sakharov, des milliers de certificats d'exécution furent rendus publics et l'on découvrit des dizaines de fosses communes. Pourtant, aucune initiative nationale d'envergue ne fut lancée pour faire toute la lumière sur ce crime d'État.

Depuis l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine en 2000, le discours officiel tend plutôt à le minimiser. En 2018, la Société d'histoire militaire de Russie, fondée par Poutine lui-même, attribua l'un des charniers de l'opération 00447 à l'action meurtrière des troupes finlandaises postées en URSS en 1941-1944. En 2019, la ville de Tver, située au nord-ouest de Moscou, a retiré des plaques commémoratives posées par l'ONG Memorial en souvenir des victimes «ordinaires» de la répression. En cette période nostalgique de la puissance soviétique, le secret le mieux gardé des années staliniennes est de nouveau repoussé dans l'ombre.

Le plus grand pays du monde s'est coupé de son lien avec l'Europe, à laquelle il appartient culturellement et vers laquelle il regardait depuis trois siècles. Il est devenu un quasi-vassal de la Chine. Son économie est à terre, ses immenses ressources énergétiques ont perdu l'essentiel de leurs débouchés. Des milliers de jeunes ont été sacrifiés comme chair à canon sur le front du Donbass ; des centaines de milliers d'autres, parmi les plus instruits et les mieux formés, ont choisi l'exil.

Le maître du Kremlin a transformé la grande Russie en État paria. Son ambition était celle d'une restauration néo-impériale ; sa guerre restera, plus vraisemblablement, comme le dernier soubresaut d'un empire déclinant. Et sur le champ de ruines qu'il laissera, nombre d'« experts » et de politiques français devront se demander comment ils ont fait pour ne rien voir venir.

Terreur maoïste

A un autre endroit, un homme du nom de Mao a engagé la jeunesse communiste dans l'Armée rouge vers la traumatisante " révolution culturelle ". Au terme d'une longue guerre civile, ponctuée par la Longue Marche et la terrible invasion japonaise, les communistes prennent le pouvoir en Chine continentale. Mao Zedong (55 ans) proclame le 1er octobre 1949 l'avènement de la République populaire de Chine et prend la présidence d'une Chine presque entièrement réunifiée. Son fidèle Zhou Enlai devient le chef du gouvernement.

Cumulant les fonctions de président du Parti communiste chinois et de président de la République, le dirigeant chinois jouit d'une autorité sans partage sur le pays le plus peuplé du monde (un cinquième de l'humanité). Il peut s'enorgueillir d'avoir rétabli l'unité de l'Empire du Milieu, à l'exception de Taïwan, et d'avoir libéré la Chine de toute ingérence étrangère après cent cinquante ans d'humiliations, d'appauvrissement et de guerres civiles de toutes sortes.



La stabilité retrouvée rappelle un changement de dynastie comme cela se produit en Chine tous les trois siècles après une longue période d'anarchie. Mais cette stabilité n'est qu'une façade. Les exécutions d'opposants politiques et les tensions nées de la confiscation des terres feront des millions de victimes.

En 1956, après de brutales campagnes de collectivisation, la Chine montre des signes de fatigue. En mai 1958, plein à gauche ! Mao lance la Chine populaire dans le "Grand bond en avant". L'objectif est de dépasser la Grande-Bretagne dans quinze ans. C'est un terrible échec qui se solde par 30 millions de morts et des famines en chaîne. En lançant la " Révolution Culturelle ". Elle mobilise la jeunesse contre les hiérarques du Parti communiste et toutes les valeurs du passé.

Entre 1968 et 1980, près de dix-sept millions de jeunes écoliers chinois, âgés de quinze ans et plus, ont été autoritairement envoyés des villes vers les campagnes pour " être rééduqués par les paysans pauvres et moyens inférieurs ", selon les instructions données par Mao Zedong. Ces "jeunes éduqués", les zhiqing , littéralement, jeunes savants, devaient se transformer en "paysans d'un type nouveau", "doués de

conscience et de culture socialistes" pour le reste de leur vie. Les paysans se méfiaient des zhiqing dont ils n'avaient en fait pas besoin et qui étaient souvent mal acceptés, confinés aux emplois les moins intéressants, considérés comme une classe dangereuse. Entre zhiqing et paysans, les relations de politesse distante cachaient le plus souvent un mépris mutuel. Ce sont aussi l'expérience de conditions d'habitat, d'hygiène et de travail extrêmement dures et dégradées, sans espoir d'un avenir meilleur. Les cas de décès à la suite de maladies, d'avortements clandestins, d'accidents du travail ou autres sont assez fréquents.

Emportés par leur élan, des jeunes de tous horizons se regroupent sous la bannière des " Gardes rouges ". Ils multiplient les meetings politiques et les rassemblements de masse, s'expriment à travers des dazibaos (affiches manuscrites) et bousculent au propre comme au figuré les institutions du pays.



Dans les deux années qui suivirent, ils lynchèrent à mort leurs maîtres et les supposés "représentants de la bourgeoisie". Ils ont également saccagé des temples, des monuments patrimoniaux ou encore des magasins liés à l'ordre ancien. Ils brûlent de vieux livres. La Révolution culturelle a fait plusieurs millions de victimes. Le pays sort exsangue de cette nouvelle épreuve.

Entre révoltes et répression des Ouïghours

Avec la fin de l'Empire mandchou en 1911, la région se met à rêver d'indépendance et se soulève à deux reprises, en 1933 et 1944, dans le but de devenir une "République du Turkestan oriental".

C'est aussi le berceau du djadidisme ouïghour, ce mouvement de renaissance qui s'est déployé chez les peuples turcs entre 1890 et 1945, mené notamment par des intellectuels et des hommes d'affaires désireux de réformer l'islam et la société musulmane et de moderniser cette région sur le modèle occidental. Le jadidisme a participé à l'éveil de la société ouïghoure et au début de sa lutte contre le colonialisme chinois. Une première rébellion a eu lieu dans le sud de la région, qui a donné naissance à la première République islamique turque du Turkestan oriental (1933-

1934), puis une deuxième rébellion à la deuxième République du Turkestan oriental (1944-1949) au nord, dont Ghulja était la capitale.

Les djadidistes ont été massivement chassés, emprisonnés et massacrés par les puissances coloniales chinoises. Des intellectuels comme Lutpulla Mutellip , Abduhaliq Uyghur , Telet Nasiri et Memtéli Tewpiq (l'auteur de l'hymne national du Turkestan oriental) ont été brûlés vifs. Les années 1930-1940 sont notamment marquées par une terreur de l'État colonial surnommée " la terreur blanche ".
L'arrivée des communistes au pouvoir en 1949 marque un frein à la population, qu'ils cherchent à " diluer " en incitant les membres de l'ethnie Han, majoritaire en Chine, à s'installer sur ces terres de l'ouest. Dans ce qui est depuis 1955 la " province autonome ouïghoure du Xinjiang ", il n'y a plus que 47 % d'habitants ouïghours contre 80 % dans les années 1950.

Les Ouïghours dans la Révolution culturelle
"Lors de la Révolution culturelle, une partie des Mongols, des Tibétains et des Ouïghours s'est engagée dans la bataille idéologique. Les Mongols ont été incroyablement martyrisés pendant la Révolution culturelle, tandis qu'au Tibet, pratiquement tous les temples ont été partiellement ou entièrement démolis. Au Xinjiang, les mosquées, et tout ce qui formait l'identité qui n'entrait pas dans le moule général de la Chine maoiste, ont été attaqués", raconte Marie Holzman.

Après la mort de Mao, en 1976, un vent d'espoir a soufflé au sein des ethnies minoritaires, notamment car certains dirigeants, comme Hu Yaobang, ont promis de rendre les œuvres d'art et d'aider à la reconstruction. "Il y a eu une amélioration du climat dans toute la Chine dans les années 1980 et une partie des années 1990, avant que les choses ne ré-évoluent dans l'autre sens", poursuit la spécialiste. "A la fin des années 1990, les Tibétains et les Ouïghours, qui avancent en parallèle dans leurs rapports avec le pouvoir chinois, ont connu une répression. Les Ouïghours désirent protéger leur identité dans tous ses aspects, de façon plus brutale que les Tibétains. Il va y avoir des affrontements violents avec les autorités chinoises.

"Par exemple, les Chinois, qui mangent du porc, édifient des porcheries au Xinjiang, parfois près des mosquées ou dans des quartiers Ouïghours. Les conflits se multiplient entre les Ouïghours, les Hans et la police, avec des répressions extrêmement violentes à chaque fois.

Avec l'arrivée de ces nouveaux habitants, les villes explosent et deviennent des mégalopoles géantes, à l'image de la capitale Urumqi qui compte désormais plus de 3 millions d'habitants. Ce type de "colonialisme interne", associé à un contrôle total des activités politiques, économiques, religieuses et culturelles, s'est accéléré avec la chute de l'URSS par crainte d'une sécession. Cela ne s'est pas fait sans heurts puisqu'en 2009, par exemple, des émeutes à Urumqi ont fait (officiellement) près de 200 morts.

La ville ouïghoure de Ghulja (Yining en chinois) a longtemps eu la réputation d'être un centre de rébellion et de protestation contre la domination chinoise. C'est aujourd'hui la préfecture de la région d'Ili, située à la frontière avec le Kazakhstan. Colonisée à la fin du XIXe siècle par l'Empire russe, auquel elle a appartenu pendant

dix ans, Ili est une porte d'entrée vers la Chine des influences occidentales, via l'Asie centrale russophone voisine.



La répression des Ouïghours en juillet 2009

En 2009, la situation des Ouïghours en Chine connaît un tournant. Au début du mois de juillets, de violentes émeutes opposant des Ouïghours et des Hans éclatent dans la capitale du Xinjiang, Urumqi, faisant, selon un bilan officiel communiqué par Pékin, 197 morts dont une majorité de Hans, 2 000 blessés et des milliers d'arrestations.

Pourquoi ces émeutes ? Tout part d'un conflit au sein d'une usine dans la province du Guangdong, au sud de la Chine, dans laquelle travaillent des ouvriers Ouïghours et des Hans. Dans la nuit du 25 au 26 juin 2009, les ouvriers ouïghours sont attaqués par des ouvriers hans après la rumeur d'un viol, qui aurait été commis par plusieurs Ouïghours sur une femme Han. Au moins deux Ouïghours sont tués.

Partagées sur les réseaux sociaux, des vidéos de lynchage suscitent l'indignation de la communauté musulmane dans le Xinjiang. "Les Ouïghours ont alors demandé des explications et justice, mais n'ont pas obtenu gain de cause", rapporte Marie Holzman. "A partir de ces émeutes, les autorités chinoises ont dit que les Ouïghours étaient des

terroristes, et qu'il fallait éradiquer le terrorisme, d'où une répression qui n'a fait que grandir", poursuit-elle. "Ces émeutes ont été un prétexte : on constate aujourd'hui qu'il y a eu une évolution depuis l'arrivée de Xi Jinping au pouvoir en 2012, la situation des Ouïghours n'ayant jamais cessé de se dégrader depuis."

Une répression multiforme
La répression des Ouïghours s'effectue à plusieurs niveaux. "Les instruments de surveillance de la population n'ont été nulle part au monde aussi absolus qu'au Xinjiang. Des caméras de surveillance filtrent les entrées et les sorties des habitations, il n'y a pas un détail qui puisse échapper à l'œil de Pékin", rapporte Marie Holzman, qui affirme qu'au sein du "système totalitaire chinois, on va surveiller que vous mangez pendant le jeûne du Ramadan, par exemple. Pour le moment, les Ouïghours ont compris qu'il faut qu'ils renoncent."

Auparavant, les étudiants Ouïghours pouvaient effectuer des cursus à l'étranger. En 2017, des dizaines de Ouïghours, pour la plupart étudiants à l'université d'al-Azhar, ont été arrêtés au Caire par la police égyptienne, pour ensuite être extradés en Chine. C'est également à partir de cette date que les Ouïghours sont envoyés dans des camps d'internement, appelés "camps de rééducation" par les autorités chinoises. "Les Chinois sont très doués pour cacher les chiffres, mais on parle d'au moins un million de Ouïghours, soit un dixième de la population, qui serait passé par des camps. Mais c'est peut-être beaucoup plus", affirme Marie Holzman. Selon plusieurs ONG, les Ouïghours y sont notamment forcés à lire les textes du Parti communiste, auquel ils doivent prêter allégeance, et à abandonner leur religion. Des femmes seraient également stérilisées de force.

Être ouïghour aujourd'hui, c'est vivre dans une région assiégée : les déplacements sont scrupuleusement surveillés, les contrôles de police se succèdent, les stations-service sont verrouillées derrière des barbelés. Partout, des caméras regardent...

Non seulement la Chine communiste est athée, mais elle représente paradoxalement le pays monothéiste le plus religieux du monde. Son Dieu unique, Mao Tse-Tung, le Père de la nation appelé, "le soleil rouge qui ne se couche jamais" suggérant son immortalité. Mao a écrit la Bible de l'action communiste : le petit Livre rouge vénéré comme le Coran ou la Torah. Toutes les religions faisant ombrage au Grand Timonier ont été sévèrement contrôlées et de nombreux temples et monastères fermés, notamment au Tibet, sans compter les millions de victimes de la révolution dite " culturelle " menée en Chine par le régime.



TIBET ROUGE

Le 7 octobre 1950, un an après la proclamation de la République populaire de Chine, Mao Zedong ordonne l'invasion militaire du Tibet, considéré par le nouveau régime comme une province chinoise dont l'indépendance n'est qu'une fiction créée par les Occidentaux. Le 23 mai 1951, un traité sino-tibétain intègre officiellement le Tibet à la Chine communiste, mais prévoit le respect de la religion bouddhique et des droits du dalaï-lama. Dans les années 1950 s'opère une profonde transformation du Tibet traditionnel, qui entre dans une phase de modernisation accélérée. Mais, en 1959, le compromis est rompu lorsque la Chine réprime un sursaut de la résistance tibétaine, contraignant le dalaï-lama à fuir le pays pour l'Inde. Le 10 mars 1959, le dalaï-lama, chef spirituel et politique du Tibet, devait se rendre au quartier général militaire chinois à Lhassa, la capitale tibétaine, pour y assister une pièce de théâtre. Mais beaucoup de ses concitoyens soupçonnaient cette invitation d'être un piège tendu par l'armée chinoise pour enlever le dalaï-lama, le détenir à Pékin et l'y forcer à reconnaître la souveraineté de la Chine sur le Tibet, occupé depuis 1950 par l'armée chinoise. Des milliers de Tibétains se sont alors massés autour du Palais de Potala, résidence du dalaï- lama, pour l'empêcher de se rendre au rendez-vous piégé.

Deux jours plus tard, un semblable rassemblement aux abords du Palais de Potala s'est transformé en manifestation pour l'indépendance du Tibet, puis en soulèvement contre l'occupant chinois. Une immense vague de répression militaire chinoise s'abat alors sur quelques 8000 soldats insurgés tibétains mal armés. Aux milliers de morts chez les rebelles tibétains s'ajouteront 50 000 civils tués par la puissante armée chinoise. Le 17 mars 1959, le dalaï-lama et 50 000 fidèles fuient le Tibet en traversant l'Himalaya jusqu'à Dharamsala, au nord de l'Inde où se trouve toujours le gouvernement tibétain en exil. Depuis 60 ans, la Chine traite le dalaï-lama de terroriste et intimide les chefs d'État du monde pour qu'ils ne rencontrent pas ce moine bouddhiste présumément dangereux.



Le Tibet était-il une théocratie ?

Le dalaï-lama est considéré comme l'émanation de la divinité protectrice du Tibet, le bodhisattva de la compassion Avalokiteshvara. Le nom de dalaï-lama apparaît au XVIe siècle à la suite de la rencontre en 1578 entre un chef mongol et le troisième maître d'une lignée de religieux éminents. Mais ce n'est qu'en 1642 que le cinquième dalaï-lama reçoit, des mains de Gushri Khan, chef des Mongols Qoshot, dont il est le maître religieux, la souveraineté sur le pays.

En fait, les paysans, la grande majorité du peuple, étaient héréditairement liés à la terre et devaient des taxes qui étaient versées en argent, en nature, mais la plupart étaient sous forme de travail, essentiellement le travail de la terre. En dépit de cette structure qui peut paraître rigide, il y avait en fait une grande flexibilité. Ces paysans avaient des devoirs mais jouissaient aussi de droits. Les seigneurs n'avaient aucunement pouvoir de vie et de mort sur eux. Il ne s'agissait pas du tout d'un système idéal, mais il n'avait rien à voir avec de l'esclavage plutôt avec un système féodal.

Par contre depuis l'arrivée des communistes, l'aspect économique se détériore. Les compagnies de construction viennent généralement d'autres régions de Chine. De plus, les ouvriers sont essentiellement des travailleurs chinois, souvent meilleurs du fait de leur formation. La construction du train reliant les grandes villes de Chine à Lhassa a facilité la venue de nombreux migrants chinois. Par ailleurs, la nécessité de devoir parler couramment le mandarin pour trouver un travail ne permet pas aux Tibétains d'entrer en compétition avec les Chinois sur le marché du travail. Les bénéficiaires de ce boom économique sont les migrants Hans et quelques privilégiés tibétains, ce qui explique l'énorme frustration que ressentent les Tibétains.

Peut-on vraiment parler de "génocide culturel" au Tibet, selon la formule du dalaï-lama ?

Il est vrai que si la situation ne change pas, on s'achemine vers la disparition de la civilisation tibétaine. La langue est en danger : dans la Région autonome, l'enseignement est en chinois à partir du collège et le tibétain n'est pas utilisé dans l'administration. Il est vrai que la situation est meilleure en dehors de la Région autonome, car il existe des collèges et des lycées où le tibétain est la langue d'enseignement.

Une autre frustration vient des restrictions sur les questions religieuses. Certes, de nombreux monastères ont été reconstruits. Des activités religieuses s'y déroulent. Mais, depuis 1995, la situation s'est durcie. Les photos du dalaï-lama sont interdites aussi bien en public qu'en privé ; les fonctionnaires d'Etat n'ont pas le droit de pratiquer ; il y a des cours d'éducation patriotique dans les monastères ; il faut remplir certaines conditions pour entrer au monastère.

Pourquoi la Chine est-elle aussi intraitable sur le Tibet. Au fond, quel est l'enjeu pour elle ?

Outre une revendication idéologique qui s'inscrit dans l'histoire du nationalisme chinois, c'est certainement la position géostratégique du Tibet qui explique l'attitude de la Chine. On ne peut oublier l'immense superficie de ce pays. Le Grand Tibet, c'est-à-dire le Tibet historique, représente un quart de la Chine.

Si l'on ajoute à cela que dix des plus grands fleuves de l'Asie y prennent leur source et que les richesses minières y sont abondantes, on peut comprendre la position si intraitable des gouvernants chinois. A leurs yeux, perdre le Tibet porterait en germe la désagrégation de leur empire multiethnique. Après le Tibet, le Turkestan oriental (Xinjiang), qui connaît lui aussi des troubles endémiques, pourrait se manifester plus violemment. Si vous enlevez à la Chine le Tibet, le Xinjiang et la Mongolie intérieure, il ne lui reste plus qu'un espace considérablement réduit.

1er janvier 1959 Fidel Castro s'empare du pouvoir à Cuba
Dans l'euphorie de la décolonisation, l'année 1959 s'ouvre sur la fuite d'un dictateur corrompu et méprisé, Fulgencio Batista et le triomphe d'un jeune guérillero romantique, rieur et barbu. Cela se passe à Cuba, la « perle des Antilles », une île tropicale évocatrice de tous les plaisirs de la terre.
La prise de pouvoir de Fidel Castro, au terme d'une campagne-éclair de deux ans, offre l'espoir d'un nouveau départ de l'Amérique latine, un espoir bien vite trahi.

Parcours inattendu d'un enfant de la bourgeoisie
Fils d'un riche planteur cubain d'origine espagnole, Fidel Castro fait des études de droit et se marie avec la fille d'un avocat proche de Fulgencio Batista, l'homme fort du pays.

Le jeune Fidel Castro se lance avec fougue dans l'action politique, mû par la haine de l'impérialisme américain. Avec une centaine de partisans, il attaque le 26 juillet 1953 la caserne de Moncada, à Santiago-de-Cuba. C'est un fiasco sanglant. Il est condamné à 15 ans de prison mais libéré dès 1954 à la faveur d'une amnistie.

Il se réfugie avec son frère Raul au Mexique où il fonde le « Mouvement du 26 juillet » et rencontre Ernesto Guevara, un jeune médecin argentin surnommé le Che (l'Homme). Comme Raul, ce dernier se déclare marxiste-léniniste et confesse sa proximité avec l'Union soviétique mais il n'arrive pas à faire partager ses opinions par Fidel.

Dès le 2 décembre 1956, Fidel Castro revient clandestinement à Cuba à bord d'un petit bateau de fortune, le Granma, avec 81 compagnons au total. Une semaine plus tard, traqués par l'armée cubaine, ils ne sont plus que douze. Comme les apôtres ! Ils prennent le maquis et sont rejoints par de jeunes dissidents. C'est alors le début d'une longue marche triomphale.



Les « barbudos » sont plusieurs milliers pour le coup de grâce final, la fuite de Batista, le 1er janvier 1959.

Un caudillo marxiste-léniniste

Très vite, par souci de justice sociale, Fidel Castro lance une vaste réforme agraire. Puis il nationalise les plantations de canne à sucre, dont la moitié appartiennent à des groupes étasuniens. Pour manifester son indépendance à l'égard de son très puissant voisin, il a aussi le front de rétablir des relations diplomatiques avec l'Union soviétique. C'est plus que n'en peuvent supporter les États-Unis. Le président Dwight Eisenhower décrète un embargo et interdit aux entreprises américaines et alliées de commercer avec Cuba.

La menace est sérieuse. Castro connaît comme tout un chacun les précédents de l'Iran et du Guatemala dont les gouvernants ont été renversés par la CIA (les services secrets américains) pour avoir voulu retrouver leur indépendance économique : Mossadegh en 1953 et Arbenz en 1954. Pour échapper à leur sort, il n'a d'autre choix que de se jeter dans les bras de son nouvel allié.

Devenu une base avancée de Moscou à 150 km de la Floride, son régime suscite l'effroi aux États-Unis. Après le fiasco du débarquement de la baie des Cochons et la crise des fusées, qui fait craindre une guerre nucléaire, Cuba passe sous l'entière

dépendance de l'URSS dont Castro devient le représentant auprès de tous les rebelles du tiers monde.

Six décennies plus tard, les désillusions sont immenses mais le régime castriste se maintient envers et contre tout, dans l'ombre de son chef nonagénaire. Nostalgie aidant, le vieux dictateur s'offre même le luxe de recevoir des hommages du monde entier, y compris du pape et du président américain !

En Amérique latine, où l'on espérait que la démocratie l'emporterait enfin sur le caudillisme (des dictatures sociales conduites par des chefs militaires), on voit émerger une nouvelle forme de caudillisme portée par des disciples de Fidel : Ortega au Nicaragua, Morales en Bolivie, Chavez au Venezuela.

Guerre du Vietnam
L'année 1945 est marquée par la capitulation des Japonais et la proclamation de la République démocratique du Vietnam par Ho Chi Minh le 2 septembre. Un conflit éclate avec la France qui cherche à conserver son influence et appuie le retour de l'empereur Bao Dai. Dans sa lutte contre la France, le Vietnam bénéficie de l'appui de la Chine et de la sympathie du monde communiste. Après la défaite de Diên Biêu Phu, les accords de Genève, en 1954, confirment la fin de la présence française et la partition du territoire vietnamien en deux, au 17e parallèle. Les communistes détiennent le contrôle au Nord alors que le Sud est déchiré par un conflit qui entraîne une intervention massive des États-Unis. La présence américaine, qui s'accroît de façon importante au cours des années 1960, place le Vietnam au coeur de l'actualité internationale en en faisant un véritable champ de bataille de la guerre froide.





2 août 1964
Incident naval entre Nord-Vietnamiens et Américains dans le golfe du Tonkin
Des rapports d'altercations survenues dans le golfe du Tonkin entre des vedettes nord-vietnamiennes et les destroyers américains « Maddox » et « C. Joy Turner » entraînent l'adoption d'une résolution du Congrès donnant les coudées franches au président Lyndon B. Johnson pour intervenir en Asie du Sud-Est.

31 janvier 1968
Offensive du Têt au Viêt Nam
L'armée nord-vietnamienne et le Front national de libération (FLN) du Viêt Nam du Sud (Viêt-cong) lancent une série d'offensives militaires simultanées contre plus de 100 villes du Viêt Nam du Sud. Échec sur le plan militaire, cette offensive est toutefois une victoire politique qui bouleverse l'opinion publique américaine et mondiale. Cette guerre fait des centaines de milliers de morts et des destructions matérielles importantes.

Le massacre de Mỹ Lai est certainement l'un des plus choquants épisodes de l'histoire de la guerre du Vietnam. Le massacre de Mỹ Lai, survenu durant la guerre du Viêt Nam, a été perpétré le 16 mars 1968 par des soldats américains contre plusieurs centaines de civils vietnamiens, dont beaucoup de femmes et d'enfants, dans le hameau de Mỹ Lai. Le massacre a été caché par l'armée américaine et dévoilé

seulement un an et demi plus tard dans un reportage du magazine Harper’s. L’indignation soulevée par ce massacre fut le point de départ d’un scandale international.



Les US National Archives conservent les dossiers d’un groupe de recherche secret le « Vietnam War Crimes Working Group
» qui montrait que l’armée américaine avait trouvé les preuves de plus de 300 massacres, meurtres, viols ou tortures commis par des soldats américains. Les services de renseignements militaires américains estimaient que des éléments de cette unité, battant retraite, s’étaient probablement repliés et avaient trouvé refuge à Mỹ Lai, un petit village côtier du golfe du Tonkin, au nord du Sud-Viêt Nam, pas très loin du Nord-Viêt Nam (dans l’actuelle province de Quảng Ngãi). Une opération est donc décidée pour les éliminer : le 16 mars 1968, le lieutenant William Calley encercle Mỹ Lai. Il reçoit l’ordre (comme il le dira plus tard à son procès) de nettoyer la zone, « du vieillard au bébé » . Il regroupe la population, fait incendier le village et donne l’ordre d’abattre toute la population : femmes, enfants, et vieillards. Les troupes américaines pénétrèrent dans le village et parvinrent à le boucler totalement sans trouver un seul combattant vietnamien. Certains civils ont essayé de s’enfuir en courant, et même des femmes avec des enfants dans les bras, mais elles en furent empêchées à coup d'armes automatiques. Avant d’être tuées, certaines victimes sont agressées sexuellement, violées, battues, torturées ou mutilées. Le nombre de civils tués ne peut pas être établi avec certitude. Le mémorial bâti sur le site liste indique 504 noms (de 1 à 82 ans).

Cette affaire a contribué pour une large part à la montée en puissance du mouvement pacifiste aux États-Unis.

2 septembre 1969
Décès du président de la République démocratique du Vietnam, Ho Chi Minh
Une figure connue de la lutte anti-impérialiste, le président de la République démocratique du Vietnam (RDV), Ho Chi Minh, meurt à Hanoï le 2 septembre 969, à l’âge de 79 ans. Le décès de celui qui dirige son pays depuis l’indépendance, en 1945, survient alors que des négociations se déroulent à Paris afin de mettre fin au conflit déchirant le Vietnam.

Le pays est ravagé par une guerre sanglante qui prend fin en 1975 avec la réunification du Vietnam en un seul État qui adopte le modèle socialiste. Chaos, pauvreté et répression sont à l'origine du départ de milliers de réfugiés par des moyens de fortune - les « boat people » - qui émeut le monde entier.

20 juillet 1979
Ouverture d'une conférence internationale sur les réfugiés de la mer en Asie du Sud-Est
Une conférence internationale, tenue sous les auspices de l'Organisation des Nations unies (ONU), tente de solutionner le problème des réfugiés qui ont quitté le Viêt Nam par la mer au cours des dernières années. Les pays du G7, réunis à Tokyo en juin 1979, qualifient cette crise de «problème humanitaire aux proportions historiques».



27 janvier 1973
Signature des accords de Paris sur la guerre au Vietnam

Les parties impliquées dans le conflit qui déchire le Vietnam s'entendent sur le contenu d'un accord de cessez-le-feu qui est signé à Paris. Il survient après de longues négociations qui ont débuté en 1968.

2 juillet 1976
Réunification du Vietnam en un seul État
Un an après la capitulation sans conditions du Vietnam du Sud et le départ des troupes américaines, l'Assemblée nationale nouvellement formée proclame la réunification du territoire vietnamien en un seul État : la République socialiste du Vietnam.
Les dirigeants évoluent à partir de 1986 vers une économie plus libérale, alors que des ouvertures démocratiques sont également réalisées au cours des années 1990. Malgré des inégalités sociales persistantes, des taux de croissance économique impressionnants contribuent à faire du Vietnam une des nations émergentes du monde asiatique au début du XXIe siècle. Le Parti communiste continue d’y exercer une domination complète sur la vie politique.

Par ailleurs, la guerre que les Etats-Unis sont en train de livrer au Vietnam s'étend au Cambodge, où les troupes américaines viennent débusquer les forces vietnamiennes qui s'y sont réfugiées.

Le départ de l'armée américaine en 1973 précipite l'arrivée des Khmers rouges au pouvoir. Le 17 avril 1975, ils prennent Phnom Penh et instaurent la République démocratique du Kampuchea. Dès lors, la dictature menée par Pol Pot sera caractérisée par les déplacements massifs de population (Phnom Penh est entièrement vidée de ses habitants en une journée), l'élimination de l'élite intellectuelle, le travail forcé, la famine, la généralisation de la torture et des exécutions sommaires...

Génocide cambodgien
Pol Pot est né dans une famille aisée, il part étudier avec quatre autres étudiants à Paris. Il y construit les fondations de son idéologie totalitaire et fondent ensemble le PCK (Parti Communiste du Kampuchéa). Débute alors en 1967 une période d’affrontement entre les mouvements guérilléros et le Gouvernement du roi Sihanouk et de Lon Nol, son ministre de la Défense.

Cette période coïncide avec la Révolution Culturelle de Mao (1966-1976) et l’essor du Front national de libération du Viêt-Nam contre le régime de Saigon (1960-1976). En mars 1970, Lon Nol prend le pouvoir et plonge le Cambodge dans une guerre civile durant cinq ans l’opposant aux Khmers Rouges. Un million de morts sont dénombrés, principalement des victimes civiles et militaires des bombardements américains.

Le 17 Avril 1975, Pol Pot remporte la guerre et prend le pouvoir, avec ses acolytes Nuon Chea, Ta Mok, Ieng Sary, Son Sen, Khieu Samphan. Les Khmers rouges fondent le Kampuchéa Démocratique en 1976 (nouvelle constitution). Dès la prise du pouvoir, les intellectuels, les classes aisées, l’élite socio-économique du pays, sont désignés comme ennemi du Nouveau Peuple.



Il transpose son analyse marxiste à la société cambodgienne et, dans un climat politique instable. Le projet révolutionnaire khmer rouge va cependant bien au-delà de l'idéologie communiste : l'idée d'une aube nouvelle où les homo sapiens vivraient en harmonie, car l'espoir que cette utopie suscite a justifié les plus sanglantes exterminations de l'histoire.

« […] les Cambodgiens ont adopté des solutions plus radicales, plus insensées. L'argent, les tribunaux, les journaux le système postal et les télécommunications internationales – et jusqu'au concept même de ville – ont été purement et simplement abolis. Les droits individuels n'ont pas été amputés en faveur des droits collectifs, ils ont été intégralement supprimés. La créativité, l'initiative, l'originalité ont été condamnées en soi. La conscience personnelle a été systématiquement broyée ».
Ce plan s'inscrit dans la vision politique des Khmers Rouges, qui ambitionnent d'épurer le Cambodge, en particulier de la bourgeoisie citadine. Les citadins déportés sont donc amenés à participer à l'effort national en travaillant dans les fermes, principalement tournées vers la production de riz. Les conditions de travail sont telles qu'on peut aisément les rapprocher des camps de concentration nazis ou des goulags soviétiques, à la différence notable que tout le pays était soumis à cette barbarie. Les Cambodgiens s'épuisent au travail manuel, les engins mécaniques étant interdits car considérés comme produits impérialistes. Les traditionnels obstacles visant à limiter la liberté de mouvement des prisonniers afin de mieux les surveiller ne sont plus nécessaires (murs d'enceinte, grillages et barbelés, etc.) car le pays entier est un immense camp de travail. Par ailleurs, toutes les possessions individuelles, allant même jusqu'aux éléments de langage (l'emploi du terme « moi »), sont abandonnées. Le système de l'argent, dans sa valeur la plus rustique tel que la monnaie métallique ou fiduciaire, est interdit. Le troc l'est également mais dans les faits, tous y ont recours.

Cette frange de la population est amenée à être rééduquée afin de correspondre au modèle idéologique du nouveau régime. Le jour même débute alors un exode massif vers les campagnes, et la capitale Phnom-Penh se vide totalement de ses trois millions d'habitants.

Cette période voit émerger de nombreux lieux où se déroulent des interrogatoires où la torture extrême est habituelle. Les prisonniers y sont quasiment tous condamnés à

mort dès lors qu’ils y sont admis, à quelques exceptions près. Les exécutions prennent place dans les locaux ou à proximité immédiate. Le centre S-21, également connu sous le nom de Tuol Sleng, est le plus connu d’entre tous. On estime qu’environ 20 000 personnes y ont été torturées et condamnées à mort. Par ailleurs, de nombreux massacres eurent lieu dans les campagnes, où les victimes étaient exécutées de manière indiscriminée.

Entre 1975 et 1979, plus d'un million et demi d'individus périssent dans ce chaos. Les chiffres varient de 1,3 jusqu'à 2,3 millions de morts, soit 17 à 30% de la population cambodgienne d'alors.

L’Angkar, qui signifie « organisation », est le nom sous lequel…, les Khmers rouges arrêtaient ou éliminaient non seulement le coupable, mais également son épouse et ses descendants, voire son réseau familial. Parmi les slogans les plus fréquents sous le Kampuchéa Démocratique, on pouvait entendre : « Quand on arrache les herbes, il faut en extirper toutes les racines ! » ; ou encore : « Couper un mauvais plant ne suffit pas, il faut déraciner. » Les maoïstes et les staliniens se contentèrent de surveiller étroitement les familles des détenus ou de leur faire subir toutes sortes de vexations. Elles n’étaient pas irrémédiablement condamnées, comme sous le régime des Khmers rouges. Considérés dangereux jusqu’à la « troisième génération , les enfants sont, pour la plupart, jetés en prison ou assassinés, notamment à la prison S21 (transformée depuis en musée du génocide), parce qu’ils ont hérité des gènes corrompus de leurs parents. Les Khmers rouges n’ont-ils pas inventé de toutes pièces une « hérédité de classe » ?



Le génocide cambodgien tient, d'une part, de la doctrine marxiste-léniniste et, d'autre part, de caractéristiques raciales et ultranationalistes, à travers une khméritude Conformément à leur « utopie meutrière », les Khmers rouges ont voulu créer une nouvelle catégorie d'individus et distinguaient trois groupes parmi le peuple khmer : les déchus (membres de l'ancien régime de Lon Nol, propriétaires fonciers, qui sont à éliminer), les candidats (peuple nouveau constitué principalement de citadins, appelés aussi les « 75 »

Les « 75 » désignent, à l'instar du « peuple nouveau », le… », qui sont à rééduquer et purifier au contact du peuple de base. Déplacés, soumis à des marches exténuantes, sous-alimentés intentionnellement, ils seront les plus décimés. Enfin, les pleins-droits (peuple de base qui correspond aux zones occupées par les Khmers rouges dès 1970) : « Candidats et pleins-droits, devaient donner naissance à un peuple régénéré, à la hauteur des exigences historiques d'un État social, égalitaire, communautaire ethniquement épuré.



Dans la mise en œuvre de ce peuple idéal, qui recoupe à la fois la pureté idéologique des classes et la pureté nationale, diverses communautés ont été persécutées par les Khmers rouges : les minorités ethniques (Chams, Chinois et Vietnamiens), les groupes religieux (clergé bouddhiste, musulmans et clergé catholique).

De profession musulmane, les Chams ont été fortement réprimés et assassinés (plus de 60 %), parce qu'ils refusaient de se soumettre aux injonctions totalitaires des Khmers rouges et d'abandonner leur foi et leurs us et coutumes. En outre, les Khmers rouges ont exterminé en 1978, dans la zone-est du pays, cent mille Cambodgiens, stigmatisés comme ayant « un esprit vietnamien dans un corps khmer ». Pour ses groupes spécifiques, la Convention de l'ONU de 1948 – « l'intention de détruire, en tout ou partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel » – peut s'appliquer stricto sensu.

Plus de vingt ans après la chute des polpotistes, il est encore difficile d'évaluer le nombre de personnes ayant été sommairement exécutées ou ayant succombé à l'épuisement causé par le travail ou les marches forcées, à la maladie, la torture ou encore la faim. Verre d'alcool et foie humain avant le massacre Quasiment chaque adulte résidant à Phnom Penh aujourd'hui a perdu à l'époque plusieurs membres de sa famille. Le roi Norodom Sihanouk déplore lui-même la perte de 14 de ses enfants et petits-enfants. Travaillant jusqu'à la limite de leurs forces, les Cambodgiens, sous-alimentés et subissant des conditions sanitaires désastreuses, succombèrent par milliers. Intellectuels, religieux, collaborateurs de l'ancien régime furent éliminés en grand nombre.

Le principe d'une épuration avait été arrêté dès juillet 1976. Un jeune Khmer rouge, Nuon Sary, âgé de 16 ans, avouera avoir participé en juin 1978 à la tuerie de 10 000 personnes convaincues d'être pro-vietnamiennes. «J'ai bu un grand verre d'alcool mélangé à du foie humain, et après j'ai tiré toute la journée», déclara-t-il un an plus tard. L'une des plus macabres reliques de l'époque khmère rouge est la prison de Tuol Sleng, à Phnom Penh, aujourd'hui transformée en «Musée du génocide» où furent interrogés et torturés, de 1976 à 1978, 14 000 à 20 000 «contre-révolutionnaires» avant d'être tués dans un champ voisin. La majorité des condamnés était des cadres du régime polpotiste victimes des purges de l'Angkar, la toute puissante organisation communiste qui a géré le Cambodge à l'époque du «Kampuchéa démocratique». Ces exactions sont jusqu'à nos jours restées impunies. Lors du «procès de Phnom Penh», organisé par le régime pro-vietnamien en août 1979, Pol Pot, le numéro un du régime et son plus proche collaborateur, Ieng Sary, ont été condamnés à mort par contumace, «pour des actes criminels avec intention de commettre un génocide», sentence qui est restée sans suite. Pol Pot est mort en avril 1998. Son décès, resté mystérieux, a sonné le glas de la rébellion armée des Khmers rouges. Les «idéologues» Khieu Samphan et Nuon Chea ainsi que le noyau dur de la rébellion ont fait allégeance aux autorités de Phnom Penh. Seul le dernier chef de guerre Ta Mok dit «Le Boucher», capturé en mars dernier et emprisonné depuis à Phnom Penh, devra répondre de ses actes devant une cour militaire locale avec la participation de magistrats étrangers. L'actuel numéro un du régime, Hun Sen, lui-même ancien khmer rouge, a refusé la mise en place d'un tribunal international hors du Cambodge. Ce dernier n'a toutefois pas exclu que les autres chefs polpotistes ralliés soient un jour traduits en justice.
Pour en finir avec le régime des Khmers rouges, de plus en plus hostile aux Vietnamiens, le Vietnam envahit, le 7 janvier 1979, le Kampuchea Démocratique avec l'aide de l'URSS. Pol Pot et ses complices trouvent alors refuge alors dans la jungle d'où ils continueront à mener des actions de guérilla. Le chef des Khmers rouges quitte ses fonctions militaires en 1985. Arrêté par ses propres troupes en 1997, il est condamné à la réclusion à perpétuité. Il décédera en 1998 des suites d'une longue maladie.

Balkans

Les guerres de Yougoslavie

Sitôt que tombe le mur de Berlin, en 1989, des nationalistes serbes s'empressent de rompre le fragile équilibre de la Fédération yougoslave. Cette construction multinationale issue des deux guerres mondiales n'avait tenu jusque-là que par la crainte de devenir le théâtre d'un affrontement entre Moscou et Washington.

Avec la fin de la guerre froide, les dissensions entre les différentes nationalités qui composent la Yougoslavie conduisent à une succession de conflits qui vont endeuiller l'Europe et renouer avec les mauvais souvenirs des deux guerres mondiales.

Les origines de la guerre
En 1986, un groupe d'académiciens de Belgrade publie un appel pour souhaiter que les Serbes retrouvent au sein de la Yougoslavie l'hégémonie auxquels ils auraient droit en vertu de leur rôle historique dans la résistance à l'occupant turc ou allemand.

Milosevic, chef du parti communiste de la République fédérative de Serbie, en voie de devenir le président de la République, enfourche les thèses nationalistes dès 1987 pour conquérir le coeur des foules, accéder au pouvoir absolu et le conserver.

La Serbie enterre la Fédération yougoslave
Le 23 mars 1989, Milosevic abolit unilatéralement l'autonomie dont jouissait la province serbe du Kossovo (ou Kosovo en anglais), à l'égal des Républiques fédératives yougoslaves (Croatie, Bosnie-Herzégovine, Slovénie, Macédoine, Monténégro, Serbie). Il abolit également l'autonomie de la Voïvodine, une autre province de la République fédérative de Serbie qui compte 300 000 Hongrois.

Le 28 juin 1989, à l'occasion du 600e anniversaire de la bataille du Champ du Merle, un million de Serbes, soit le cinquième de la population adulte (!), font un triomphe à Milosevic lorsqu'il annonce un programme de « reconquête » du Kossovo, où 200 000 Serbes s'inquiètent de leur marginalisation face à près de 2 millions de musulmans de langue albanaise.

Les autres républiques de la Fédération, plus ouvertes sur l'Occident, s'inquiètent de la dérive guerrière de la Serbie.

En mai 1991 se produisent de premiers incidents sanglants entre Serbes et Croates. Le 13 juin, l'armée yougoslave, que dominent les Serbes, entame les premiers tirs d'artillerie en Slavonie (Croatie), dans la région de Vukovar. C'est le début effectif de la guerre.

Le 25 juin 1991, les Croates et les Slovènes proclament leur « désassociation » de la Fédération yougoslave. Sur les instances de la Communauté européenne, ils acceptent de surseoir à leur indépendance pendant trois mois à condition que les Serbes reviennent à une conception équitable des rapports fédéraux.

Leurs attentes sont trahies dès le 1er juillet suivant quand, le Croate Stipe Mesic ayant été légalement porté à la présidence de la Fédération yougoslave, la Serbie refuse de reconnaître son autorité !

Slovénie et Croatie prennent le large
Le 3 juillet 1991, les Slovènes, qui habitent au nord du pays, se heurtent à l'armée fédérale et la chassent sans difficulté de leur territoire. Ils deviennent de facto indépendants. Les Croates ont moins de chance. Ils doivent faire face à une invasion en règle par les Serbes de l'Armée populaire yougoslave, soutenus par les miliciens originaires de Krajina, une région de Croatie à population majoritairement serbe.

Les positions se radicalisent et Vukovar est copieusement bombardée dès le 30 août... Les Occidentaux ne s'en émeuvent pas outre-mesure car l'attention internationale est tournée vers Moscou où l'autorité de Gorbatchev a été réduite en miettes après une tentative de coup d'État de ses opposants. Pour se défendre, les Croates font appel à un homme énergique, le général Franjo Tudjman. Il s'agit d'un nationaliste croate qui fut en d'autres temps proche des extrémistes Oustachis.

Le 7 octobre, Mesic, vaincu par l'obstruction des Serbes, démissionne de la présidence yougoslave. De ce jour, la Fédération a cessé de vivre... Dans cette affaire, faut-il le rappeler ? Milosevic bénéficie d'une étonnante mansuétude de la part des Européens et en particulier du président français, François Mitterrand, lequel devient célèbre pour une phrase d'anthologie : « Il ne faut pas ajouter la guerre à la guerre ! ».

6 avril 1992 -Bombardement de Sarajevo

Le 6 avril 1992 commence le siège de la ville de Sarajevo par l'armée serbe. Le même jour, la Communauté européenne reconnaît l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine, une république de la Fédération yougoslave dont Sarajevo est la capitale.

C'est le début de la guerre de Bosnie, qui va endeuiller l'Europe et renouer avec les mauvais souvenirs des deux guerres mondiales.

La Bosnie-Herzégovine dans la tourmente

Le 15 janvier 1992, la Communauté européenne a reconnu l'indépendance de la Croatie et de la Slovénie pour couper court à la guerre menée par les Serbes contre ces républiques dissidentes de la fédération yougloslave. La petite république de Macédoine, au sud de la Yougoslavie, est devenue entre-temps indépendante dans l'indifférence générale.

Chacun attend le tour de la Bosnie-Herzégovine. Cette république est une Yougoslavie en réduction, avec une population qui se partage à parts presque égales entre musulmans de langue serbo-croate, Croates catholiques et Serbes orthodoxes.

À Sarajevo même, on ne compte plus les mariages intercommunautaires et la cohabitation paraît aller de soi... jusqu'au 28 mars 1992, quand des nationalistes serbes proclament une République serbe de Bosnie-Herzégovine.

Miliciens contre militants pacifistes

Une semaine plus tard, le 6 avril 1992, la Communauté européenne reconnaît l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine. Le même jour, Sarajevo, capitale de la république, est le théâtre d'une grande manifestation pacifique. Des milliers de Bosniaques brandissent le portrait du défunt Tito et en appellent à la tolérance et à la fraternisation entre les différentes communautés bosniaques.

La première victime est une étudiante de 24 ans, Suada Dilberovic. Elle tombe sur le pont qui porte aujourd'hui son nom.

Alors commence le long siège de Sarajevo par l'armée serbe de Milosevic, sous les ordres d'un officier serbe charismatique et brutal, Ratko Mladic, fils d'un tchetnik (résistant à l'occupation allemande) exécuté par des oustachis (combattants croates à la solde des nazis).

« Ouvrez le feu. Tirez. Tirez. Il faut les rendre fous », telle est la consigne de Mladic à ses canonniers postés dans les hauteurs autour de la ville. Dans les trois ans qui suivent, le siège va faire 12 000 victimes parmi les 200 000 habitants de la ville et laisser des séquelles durables.

La guerre de Bosnie se traduit par des cruautés sans nom. Les Serbes ouvrent des camps de concentration et systématisent la terreur. Les Musulmans et les Croates leur rendent la pareille. On évalue à 100 000 le nombre de morts de cette guerre sur une population de quatre millions d'habitants. La moitié de la population est déplacée ou exilée.

C'est de l'ouest que surgit l'espoir avec l'élection de Jacques Chirac à la présidence de la République française ! Rompant avec la mansuétude de son prédécesseur à l'égard du président serbe Milosevic, le président et son ministre des Affaires étrangères Alain Juppé prennent fait et cause pour les Bosniaques.

Ils proposent la constitution d'une Force de réaction rapide. Celle-ci est créée par l'ONU le 15 juin 1995 et intervient dès juillet en Bosnie contre les Serbes. L'OTAN elle-même engage des frappes aériennes brutales sur la Serbie, en représailles de l'agression.

7-13 juillet 1995 Massacre de Srebrenica

Le point culminant de l'horreur dans la guerre de Bosnie est atteint à Srebrenica, une ville de 20 000 habitants majoritairement musulmane, enclavée dans une région orthodoxe, à l'est de la Bosnie-Herzégovine.

La prise de la ville par les Serbes débouche entre les 7 et 13 juillet 1995 sur le massacre de plusieurs milliers d'hommes et d'adolescents. Le massacre de Srebrenica est considéré comme le pire massacre perpétré en Europe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.



Le massacre de Srebrenica a eu lieu dans le contexte de la guerre de Bosnie-Herzégovine. Après l'éclatement de la Yougoslavie en 1990, les peuples de Bosnie-Herzégovine sont divisés sur l'organisation du pays. Les Bosniaques (musulmans) et les Croates votent pour l'indépendance de la Bosnie-Herzégovine, mais ce référendum n'est pas reconnu par les Serbes, qui proclament à leur tour la République serbe de Bosnie. Ainsi, une guerre civile éclate en 1992, pendant laquelle les Serbes de Bosnie envahissent l'est du pays. Ces derniers mènent alors des opérations de purification ethnique contre les Bosniaques. Ils souhaitent exterminer les musulmans pour créer un territoire « pur » ethniquement. La ville de Srebrenica est un point stratégique pour les Serbes : son contrôle est essentiel à l'unification du territoire de la République serbe de Bosnie.

De 1992 à 1995, la ville de Srebrenica est encerclée par les Serbes et isolée des territoires sous contrôle bosniaque. Dans de nombreux villages environnants, les habitants musulmans sont expulsés ou tués. Malgré la présence de soldats de l'ONU, les Serbes lancent un assaut contre Srebrenica le 7 juillet 1995. De nombreux civils quittent la ville pour trouver refuge dans les territoires contrôlés par les Bosniaques et à Potočari, où sont stationnés les Casques bleus néerlandais.

Prise de la ville par Mladic
Dès le début de la guerre de Bosnie, Srebrenica a fait l'objet de nombreuses attaques de part et d'autre.

Pour assurer la sécurité des civils, l'ONU a déployé 400 à 600 Casques bleus français et néerlandais autour de la ville, sous le commandement du général français Philippe Morillon. En mars 1993, celui-ci n'hésite pas à monter sur un char et haranguer les habitants en vue de les rassurer : « Nous ne vous abandonnerons pas ! ».

Mais le général français, malgré ou à cause de cela, est extradé le 12 juillet 1993 et remplacé par le général belge Francis Briquemont.

La pression serbe sur la ville s'accroît à la mi-1995, cela en dépit des frappes aériennes de l'OTAN.

Le général Bernard Janvier, qui commande les forces de l'ONU dans l'ex-Yougoslavie (FORPRONU), considère que la ville est indéfendable et émet publiquement le voeu que ses hommes soient évacués.

Les Serbes qui assiègent Srebrenica le prennent au mot. Ils prennent en otages les Casque bleus et menacent de les exposer aux bombes de l'OTAN. Les représentants de l'ONU négocient leur libération en contrepartie de l'arrêt des frappes aériennes.

Là-dessus, le 7 juillet 1995, les Serbes prennent d'assaut la ville avec à leur tête Ratko Mladic.

Voyant que la ville va être prise par les Serbes, environ 12 500 Bosniaques décident d'évacuer la ville de Srebrenica dans la nuit du 11 au 12 juillet 1995. Au même moment, les troupes serbes exécutent les hommes et commettent des viols et des actes de torture sur les réfugiés à Potočari, sous les yeux des Casques bleus néerlandais.

Progressant en colonne vers le nord, les combattants bosniaques sont rapidement encerclés par les troupes serbes. Du 13 au 17 juillet, les Serbes fusillent systématiquement les prisonniers bosniaques puis les enterrent dans des fosses communes.

Défaillance de l'ONU
À Srebrenica, les Casques bleus néerlandais, réduits au statut d'observateurs, réclament en vain la reprise des frappes aériennes.

Sous leurs yeux, les Serbes rassemblent la population de la ville et mettent de côté les hommes de plus de 15 ans. Les femmes et les enfants sont évacués en autocars ou à pied vers les zones à majorité musulmane. Les hommes et les adolescents sont quant à eux entraînés vers les forêts environnantes sous prétexte d'évacuation.

Pendant les jours suivants, les Serbes vont les massacrer à l'arme lourde, au bord de fosses communes, au vu et au su de l'OTAN, qui multiplie les vols d'observation au-dessus de la région. On recensera plus tard près de 8 000 victimes.

Le 13 juillet 1995, les Casques bleus néerlandais sont à leur tour évacués. Pendant plusieurs jours, sur ordre, ils tairont les horreurs auxquelles ils ont assisté et la vérité des massacres.

Le 14 septembre 1995, en dépit de plusieurs sursauts et massacres, dont celui de Srebrenica (8 000 morts), les Serbes doivent reconnaître leur défaite. Sarajevo peut à nouveau respirer. Mais la ville est en bonne partie détruite et l'on déplore en particulier l'incendie de sa bibliothèque historique, réceptacle d'une très belle collection d'ouvrages anciens.

Le terrorisme au Moyen-Orient, de l'OLP à Daech

Le terrorisme sunnite au 21ème siècle est un terrorisme "révolutionnaire". Au Moyen-Orient, c'est une arme de guerre contre les chiites. En Europe, elle vise le renversement d'une société tolérante et désarmée par des individus issus de sociétés claniques et violentes qui, bien qu'accueillis avec bienveillance, n'arrivent pas à en adopter les valeurs : relations sociales basées sur la confiance, réussite par le mérite et le travail...

Le terrorisme sunnite se différencie radicalement de ses prédécesseurs par la référence à la religion (islam) et au suicide sacrificiel, ainsi que par les nombreux soutiens dont il bénéficie au sein de la population de certaines villes européennes.

Le terrorisme au Moyen-Orient est avant tout l'œuvre des Palestiniens qui combattent Israël. Leur combat s'inscrit dans une perspective laïque. La prise d'otages aux Jeux olympiques de Munich en 1972 a sensibilisé le monde entier à la cause palestinienne.

La naissance de l'islam politique
Précurseur des mouvements islamistes de la fin du XXe siècle, la confrérie des Frères musulmans a été fondée en mars 1928, à Ismaïlia, par un enseignant nommé Hassan Al-Banna (26 ans) et une dizaine de disciples.

Il vise à instaurer en Égypte et dans les autres États arabes un régime théocratique fondé sur le Coran et la charia (loi islamique). Ses mots d'ordre : " Le Coran est notre Constitution ; l'islam comme mode de vie " !

Il puise son inspiration dans les idéologies de type fasciste (parti unique, culte de l'autorité, ordre moral), qui ont triomphé dans les années 1920 dans une grande partie de l'Europe continentale, en y ajoutant une dimension religieuse inspirée par un prédicateur du IXe siècle, Ahmed ibn Hanbal . A noter que le Grand Mufti de Jérusalem, proche de Hassan Al-Banna, avait rejoint Hitler et le nazisme en 1941, séduit par leur antisémitisme.

Hassan Al-Banna, Guide suprême de la confrérie, mesure la difficulté de conquérir le pouvoir, notamment au Caire, où le roi est une marionnette entre les mains du gouvernement britannique. Conscient du caractère illusoire d'un coup d'État à la Mussolini, il se donne pour mission préalable de convertir les masses musulmanes au mode de vie et aux principes moraux des premiers croyants, tels qu'il les imagine.

Ces ancêtres (" salaf " en arabe) sont les disciples de Mahomet et les croyants des deux générations suivantes. Dans les années 1980, ils ont donné leur nom aux mouvements terroristes " salafistes " issus des Frères musulmans.

8 septembre 1978, "Black Friday" à Téhéran

Le 8 septembre 1978, des manifestants, dont de nombreux étudiants, se rassemblent place Jaleh, à Téhéran, pour exiger la démocratie. L'armée ouvre le feu sur la foule,

faisant de nombreuses victimes, ce qui entraîne un soulèvement général dans tout l'Iran.

Après ce "Black Friday", le Shahinchah (empereur) a vite perdu le contrôle de la situation. Il doit fuir cependant que la Révolution soit récupérée par les islamistes. C'est la fin de la dynastie Pahlevi, au pouvoir en Iran depuis 1921... C'est aussi le début d'une nouvelle ère pour l'ensemble du monde musulman, la réislamisation faisant litière de tentatives de démocratisation sur le modèle occidental.

Vers la révolution islamique
L'agacement face à la corruption du régime, aux inégalités sociales et à la pression exercée par la Savak sur les opposants s'est accru après le choc pétrolier de 1973. En 1977, l'intelligentsia iranienne lance une campagne pour exiger le respect des libertés fondamentales.

En janvier 1978, les premières manifestations religieuses eurent lieu contre Savak , qui avait critiqué l'ayatollah Khomeiny dans un article de journal. Ils sont réprimés mais se développent rapidement, s'étendant des classes moyennes aux classes populaires.

Le 7 septembre 1978, à Téhéran, la foule exige pour la première fois le départ du Shah. Le soir même, la loi martiale est décrétée dans 11 villes du pays. Vient ensuite le drame du "Black Friday". Une grève générale paralyse l'économie. Les protestations se poursuivent sans relâche. Affaibli par le désengagement des États-Unis, le shah réagit de façon désordonnée, accordant l'amnistie aux prisonniers politiques, dont les chefs religieux, promettant des élections libres mais prolongeant également la loi martiale. Le 16 janvier 1979, il s'exile en Égypte.

Le 1er février, l'ayatollah Khomeiny retourne en Iran et est acclamé par la foule. Après deux jours d'affrontement entre les forces militaires restées fidèles au Shah et les mouvements d'opposition, la victoire de l'opposition est totale. Khomeiny nomme un gouvernement provisoire modéré. De nombreux responsables civils et militaires du régime Pahlavi sont exécutés.



Étudiants, démocrates et militants de gauche sont rapidement marginalisés et les dérives se multiplient. De nombreux dirigeants civils et militaires du régime Pahlevi ont été torturés et exécutés.

En marge du gouvernement civil, les comités de la révolution, créés dans les mosquées, le Conseil de la révolution et l'ayatollah Khomeiny concentrent la majorité des pouvoirs. Khomeiny donne à des religieux éclairés la mission de guider le pays en attendant " l'imam caché ". Cette mission est confiée à un Conseil d'Experts de 80 religieux et à un "Guide Suprême", l'Ayatollah lui-même.

C'est une rupture décisive avec la tradition chiite qui prône la séparation de la sphère politique et de la sphère religieuse. Revendiquant la liberté d'interprétation propre au chiisme, une majorité d'ayatollahs conteste la thèse de la prédominance du religieux sur le politique proféré par leur illustre (et tout-puissant) confrère...

En marge du gouvernement civil, les comités de la révolution, créés dans les mosquées, le Conseil de la révolution et l'ayatollah Khomeiny concentrent la majorité des pouvoirs. Khomeiny donne à des religieux éclairés la mission de guider le pays en attendant " l'imam caché ".



Cette mission est confiée à un Conseil d'experts de 80 clercs et à un " Guide suprême " : l'ayatollah lui-même et, depuis sa mort le 3 juin 1989, l'ayatollah Ali Khamenei. C'est une rupture décisive avec la tradition chiite qui prône la séparation de la sphère politique et de la sphère religieuse. Le 1er avril 1979, la création d'une République islamique est approuvée à 98% par référendum.

Mais la République islamique se heurte à la résistance de l'Arabie saoudite, une puissance sunnite qu'elle est incapable de déstabiliser. En septembre 1980, les monarchies du Golfe et l'Occident encourageaient Saddam Hussein à attaquer l'Iran. Le dictateur irakien envahit la province arabophone du Khuzestan (Khuzestân). C'est le début de l'interminable guerre Irak-Iran (1980-1988, un million de morts).

Cette guerre sans merci va fédérer les Iraniens autour du pouvoir et renforcer le poids des religieux. Entre 1981 et 1983, une véritable guerre civile fait rage, au cours de laquelle des militants de gauche ayant participé à la Révolution sont exécutés. Avec l'élimination du parti communiste, le Toudeh , l'année 1983 marque la victoire définitive du clergé conservateur, qui monopolise le pouvoir. Engagée au nom des droits de l'homme, la révolution islamique débouche finalement sur une théocratie réactionnaire.

27 avril 1978 - 27 décembre 1979
Coup d'État à Kaboul et invasion soviétique

Le 27 avril 1978, à Kaboul, capitale de l'Afghanistan, un coup d'État met brutalement fin au gouvernement du général Daoud, qui avait renversé la monarchie cinq ans plus tôt.



Les Soviétiques, qui en sont les instigateurs, ne se doutent pas qu'ils se lancent dans une aventure qui va les ruiner... Quelques milliers de soldats soviétiques débarquent discrètement à Kaboul pour protéger le régime. Le président Taraki se rend ensuite à Moscou. A son retour, le 16 septembre 1979, son Premier ministre, Hafizullah Amin,

inquiet de la soumission accrue de son pays à l'URSS, le fait étrangler. Une unité d'élite soviétique, sous le commandement du colonel Yakov Semenov, s'empare du palais présidentiel et exécute Amin. Le président est immédiatement remplacé par Babrak Karmal , un communiste pur et dur. Des " conseillers " soviétiques sont installés à tous les niveaux de l'Etat. L'Assemblée générale des Nations Unies demande le retrait immédiat des troupes soviétiques, sans résultat.

Désengagement soviétique
Le nouvel homme fort du Kremlin, Mikhaïl Gorbatchev, prend acte de cet échec. Ses représentants ont conclu un accord de retrait avec le gouvernement afghan à Genève le 14 avril 1988, sous l'égide de l'ONU, en présence des États-Unis et du Pakistan. Les derniers soldats de l'Armée rouge quittent le pays le 15 février 1989.

Les factions afghanes se retrouvent face à face et une nouvelle guerre commence, cette fois alimentée par le Pakistan voisin. De 1992 à 1995, une véritable guerre civile, à forte dimension ethnique, fait rage dans le pays.

L'islam politique apparaît donc au Pakistan et en Afghanistan pour que les Américains puissent vaincre les Soviétiques. Mais il y a un autre événement majeur qui renforce l'islam politique presque au même moment, c'est la révolution iranienne qui commence en 1978 et aboutit un an plus tard par le renversement du régime du chah (roi en iranien) et met fin à plus de deux mille cinq cents ans de royauté en Iran. Ici l'interventionnisme des États occidentaux est beaucoup plus subtile, mais leur but est identique : renforcer l'islam politique contre les Soviétiques.

En 1994, un parti d'étudiants intégristes formé au Pakistan, les " talibans ", se soulève contre les partisans du commandant Massoud, d'origine tadjike. Avec le soutien actif des gouvernements Bhutto au Pakistan et des gouvernements Clinton aux États-Unis, ils s'emparent de Kaboul en septembre 1996 et prennent le contrôle de la majeure partie du pays en imposant une loi dite islamique particulièrement rigoureuse.

Un riche héritier saoudien du nom d'Oussama Ben Laden s'installe alors dans les montagnes avec ses milices et entame une guerre totale contre les occidentaux juifs ou chrétiens et les musulmans modérés. Bénéficiant de la protection active des talibans, il publie une Déclaration de jihad contre les Américains qui occupaient le pays des deux Lieux Saints, dans laquelle on peut lire : " Ces jeunes aiment la mort autant que vous aimez la vie, ils ont hérité l'honneur, la fierté, la bravoure, la générosité, la sincérité, le courage et l'esprit de sacrifice, de père en fils, et leur endurance au combat se vérifieront au cours de l'affrontement."

En 1998, dans sa Déclaration du Front islamique mondial pour le Jihad contre les juifs et les croisés, il écrivait encore : " Tuer les Américains et leurs alliés, qu'ils soient civils ou militaires, est le devoir de tout musulman qui le peut. 7 août 1998, attentats-suicides en Afrique contre les ambassades américaines à Nairobi (Kenya) et Dar es Salaam (Tanzanie) par des militants locaux d'al-Qaïda. Ils font 213 morts dans la première ville et onze dans la seconde. Les attentats de septembre 11, 2001, bien plus violents et spectaculaires, s'inscrivent dans la filiation directe de ceux-ci.

Protestants évangéliques et catholiques intégristes aux USA

Après les protestants réformés, émancipés à la Révolution, devenus des fers de lance dans les combats européens pour la liberté, la démocratie et la laïcité, les catholiques ont donc retrouvé le meilleur de leur histoire, renoué avec les accents de leur fondateur, pris leur parti de la laïcisation du monde, redoublé d'efforts envers les populations les plus pauvres, les exclus, les migrants, tous les défavorisés. Mais comment ne pas voir aussi que ces progrès sont aujourd'hui menacés par des comportements qui défient l'esprit des Evangiles et les déclarations des chefs d'Eglise, et par une certaine fascination pour la violence.

Lorsque Georges Bush déclare au lendemain des attentats du 11 septembre 2001 que "l'Amérique doit diriger le monde" et se défendre contre "l'axe du mal", il ne fait qu'exprimer le credo officiel du catéchisme national américain tel que professé par le Evangelical Churches of Jesus Christ dont les adeptes sont appelés "évangéliques" et qui travaillent sans relâche à abattre le mur entre l'église et l'État. (Zeghidour, 2004).

Il faut se rappeler que ce sont bien des dissidents, les protestants du XVIe siècle opposés à l'église d'État qui migrèrent vers cette nouvelle terre qui allait devenir les États-Unis où le séparation du pouvoir entre l'église et l'État deviendra le coeur de sa constitution.

Comment une secte minoritaire des années 1970 a-t-elle pu devenir une force incontournable du pouvoir politique américain au point d'avoir déjoué la constitution du pays en accédant directement à l'exercice du pouvoir politique ?

"Et voilà qui me conduit, non pas à trouver l'explication, mais du moins à repérer les conditions de la formation du totalitarisme.(...) Quand l'insécurité des individus s'accroît, en conséquence d'une crise économique, ou des ravages d'une guerre, quand le conflit entre les classes et les groupes s'exaspère et ne trouve sa résolution symbolique dans la sphère politique, quand le pouvoir paraît déchoir au plan du réel, en vient à apparaître comme quelque chose de particulier au service des intérêts et des appétits de vulgaires ambitieux, bref se montre dans la société et que du même coup celle-ci se fait voir morcelés, alors se développe le phantasme du peuple-un, la quête d'une identité substantielle, d'un corps social soudé à sa tête, d'un pourvoir incarnateur, d'un État délivré de la division. (Claude Lefort, La question de la démocratie, in Essais sur le politique XIXe - XXe siècles, Esprit-Seuil 1986,pp.29 sq)

Or ces évangéliques font justement parti de ces institutions nécessaires à l'expansion de la théologie de la domination dont la représentation totalitaire passe bel et bien par le retour du Messie, la création du Grand Israël et la libération définitive de Jérusalem par l'expulsion des musulmans. Belle lubie ! dites-vous ! Sauf que l'homme le plus puissant du monde est tout simplement un fidèle convaincu de cette église expansionniste et apocalyptique. Quand Bush proclame la Bible comme Le livre, je ne peux que me rappeler cette parole de Leibnitz : "Je crains l'homme d'un seul livre."

Et quelle expansion ! Depuis la seconde guerre mondiale, c'est le courant religieux qui progresse le plus dans le monde. De 4 millions en 1940, il représente aujourd'hui 500 millions de croyants, un chrétien sur quatre et l'on prévoit que ce courant évangélique deviendra la religion dominante du XXIe siècle vers 2050. Déjà, il existe 14 000

dénominations évangéliques comprenant 1 million d'églises qu'animent 1 million de pasteurs à plein temps. Présent sur tous les continent et dans tous les pays, on s'aperçoit que le centre de gravité de la chrétienté glisse inexorablement du nord vers le sud, vers le tiers-monde où se recruteront les futurs soldats de dieu. Cette expansion est si considérable que plusieurs y voient l'oeuvre de la CIA depuis le rétablissement des relations diplomatiques entre le Vatican et les USA en 1984, pacte conclu entre le pape et le président Reagan, évangélique pratiquant et partisan convaincu de la théologie de la domination.

Depuis les années 1970, on assiste à un épanouissement de la droite religieuse américaine au point d'être une des forces politiques les plus influentes du pays grâce à l'alliance conclue entre des républicains ultra-religieux et des sectes religieuses ultra-réactionnaires. Grâce aux campagnes d'évangélisation télévisées, des fondations puissantes comme l'Héritage Foundation, Free Congress Foundation, Hoover Institute, American Enterprise Institute, voient le jour, amassent des richesses colossales et deviennent des agences de lobbying redoutable situées à quelques pas du Capitole.

Leur credo est le suivant : puisque Dieu est avec eux, ils doivent "promouvoir le système démocratique et le capitalisme fondé sur la libre entreprise, en chaque occasion, sur tous les continents." Credo que l'on pourrait associer à un judéo-millénarisme de droite. De plus, clairement antiféministes et antiavortements, ces coalitions dont la Moral Majority veulent reconstruire l'Amérique sur les valeurs de la Bible et conquérir le monde par une politique interventionniste messianique. Au niveau de la politique intérieure, selon ces conservateurs, les États-Unis ont été pris en otage par la gauche et les libéraux qui ont imposé leurs valeurs comme la laïcité des institutions publiques, l'égalité des sexes, la discrimination positive envers les minorités, la défense du droit commun, inspiré d'un milléranisme chrétien de gauche. L'État laïque est ce qui a provoqué selon eux l'effondrement des valeurs américaines comme le travail, la famille, la patrie, la recherche de l'enrichissement individuelle.

Comprenez-vous maintenant pourquoi les écoles privées des sectes religieuses juives, musulmanes et chrétiennes discrédites tant l'école publique. Comme aux États-Unis où toute la politique des fondamentalistes évangélistes vise à attaquer systématiquement l'éducation publique pour que la classe moyenne la quitte au profit des écoles privées confessionnelles. Et ainsi "la République américaine aura perdu son seul instrument capable de transformer une masse de futurs employés en une pluralité de citoyens." (Walter Karp). La pluralité des opinions dans l'école publique est la bête noire de la droite religieuse.

Les programmes sociaux représentent la force démocratique de l'État laïc moderne. Grâce à eux, les pauvres, les déshérités, les malades gardent espoir et dignité face aux injustices et malheurs. La solidarité sociale de l'État enlève au prosélytisme religieux son arme de persuasion favorite : la charité qu'elle soit chrétienne, musulmane ou juive.

Tous les mouvements fondamentalistes attaquent les programmes sociaux, demandent leur démantèlement pour mieux accaparer les bénéficiaires dans leur zone d'influence. Leur modèle étant bien sûr le marché capitaliste ainsi les offres de services des communautés religieuses doivent répondre à la demande. Comme pour la droite républicaine américaine, les fondamentalistes voit le marché déifié de la "charity

business" comme le seul capable de répondre à leur vision millénariste. En ruinant le rôle social de l'État, les citoyens déboussolés et sans recours aux programmes sociaux doivent donc se retourner vers les groupes religieux pour y trouver support et aide et deviennent des proies faciles à leurs messages évangéliques, d'ailleurs ont-ils le choix ? Ceci dit les communautés religieuses ont le droit et le devoir d'exercer leur mission charitable sans pour autant devenir les sous-traitants des responsabilités sociales de l'État.

Au niveau international, leurs ennemis majeurs s'appellent la théologie de la libération catholique implantée dans les pays pauvres et bien sûr l'Islam. Ils les combattent en implantant partout des églises pentecôtistes, évangéliques en vue du rétablissement du Grand Israël, bataille centrale du choc des civilisations. Ces courants messianiques redonnent vie aux culte des ancêtres et intègrent les traditions tribales, principalement en Afrique, au Mexique et au Brésil.

Tranquillement se dessinent les mouvements de guérilla contre l'exploitation des grands propriétaires terriens blancs et catholiques, guérilla que tenteront de pacifier des prêtres prêt à reconnaître le message de libération sociale du Christ , ainsi naîtra la théologie de libération.

Le monde des années 1960-1970 est aussi traversé par des mouvements révolutionnaires régionaux sur la lancée de la révolution cubaine de 1959 : en 1960 seulement, 17 nations d'Afrique accèdent à l'indépendance nationale suivie de l'indépendance de l'Algérie en 1962, l'ETA (Euskadi Ta Askatasuna, Pays basque et Liberté) et l'IRA (Armée républicaine irlandaise), l'OLP (Organisation de Libération de la Palestine) le FNL (Front national de libération du Vietnam), autant de mouvements révolutionnaires et de libération en marche alimentés par des écrits comme les Damnés de la Terre de Frantz Fanon, Le Portrait du colonisé d'Albert Memmi ou Dépossession du monde de Jacques Bergue. Tous auront une influence considérable sur les idéologues du Front de Libération du Québec dont, bien sûr, le célèbre Nègres blancs d'Amérique de Pierre Vallières.

Soudain, parallèlement aux mouvements de Libération, partout où règne le catholicisme, apparaissent, ici et là, des prêtres-ouvriers qui, dans une relecture "hérétique" des Évangiles, amorcent à leur tour une réflexion où se dégage une option préférentielle en faveur des pauvres et la solidarité avec leur lutte d'auto émancipation sociale. Ce (re) nouveau christianisme insurrectionnel, cette théologie de la libération vient défier ouvertement le pouvoir du Vatican.

Il ne s'agit pas d'attendre le salut d'en haut : l'Exode biblique nous montre "la construction de l'homme par lui-même dans la lutte politique historique". II devient ainsi le modèle d'un salut, non individuel et privé mais communautaire et "public", dont l'enjeu n'est pas l'âme de l'individu en tant que telle mais la Rédemption et la libération de tout un peuple asservi. Le pauvre, dans cette perspective, n'est plus un objet de pitié ou de charité mais, comme les esclaves hébreux, l'acteur de sa propre libération. Quant à l'Église, elle doit cesser d'être une pièce du système de domination : suivant la tradition des grands prophètes bibliques et l'exemple personnel du Christ, elle doit s'opposer aux puissants et dénoncer 1'injustice sociale." (Michael Löwy. Siècle rebelle, p.598)

En 1985, le Vatican condamne la théologie de la libération observée en Amérique du Sud et ce en accord avec les idéologues américains qui déclarent : " La politique extérieure des États-Unis doit commencer à affronter la théologie de la libération." (Déclaration de Santa Fé, proposition 3, 7 février 1985). Par la suite, le grand théologien de la libération, Leonardo Boff est contraint au silence par la curie romaine et acculé à la démission à cause de son option préférentielle pour les pauvres. Le 26 octobre 1993, Mgr Ruiz, évêque de la Province du Chiapas au Mexique est contraint à son tour de démissionner parce qu'au nom de la théologie de la libération, il avait défendu les Indiens et les paysans pauvres au détriment des gros propriétaires terriens de la région. Le 12 mars 1992, dans la revue catholique italienne Panorama, Ronald Reagan, déclare†: "Le pape et moi avions trouvé le dénominateur commun entre les États-Unis et le Vatican en raison de l'unité de nos idéaux."

Attentats du 11 septembre 2001

Les attentats du 11 septembre 2001 (communément appelés 11 septembre 9/11 en anglais Nine eleven) sont quatre attentats-suicides islamistes perpétrés le même jour aux États-Unis et causant la mort de 2 977 personnes, dans le centre de Manhattan en New York, Arlington, Virginie et Shanksville, Pennsylvanie, en moins de deux heures, entre 8 h 14 et 10 h 03. Elles ont été menées par des membres du réseau jihadiste Al-Qaïda, deux jours après l'attentat-suicide de l'organisation. tuant le commandant anti-talibans et ancien ministre de la Défense Ahmed Chah Massoud en Afghanistan. Ils visent des bâtiments symboliques dans le nord-est du pays, dont le World Trade Center déjà attaqué en 1993.

Impacts et dégâts signalés
Environ 17 400 personnes se trouvaient dans les deux tours au moment des collisions et la plupart d'entre elles ont pu évacuer les lieux avant qu'elle ne soit détruite. Il s'agissait de la deuxième attaque contre le complexe depuis sa mise en service, la première datant de 1993.

Les vols AA 11 et UA 175 qui ont été détournés pour s'écraser sur les tours 1 et 2 du World Trade Center de New York étaient deux Boeing 767-200ER. Le vol AA11 était estimé à 128,6 tonnes (283 600 lb) et transportait près de 38 000 litres (10 000 gallons) de carburant à l'impact, le vol UA175 transportait plus de 34 000 litres (9 100 gallons).

L'attentat le plus meurtrier de l'histoire
Les attentats du 11 septembre 2001 sont les attentats les plus meurtriers (2 977 morts et 1,6 291 blessés) jamais perpétrés depuis le début de l'histoire. Au 6 juin 2017, depuis 2001, on compte 2 363 morts en Europe (Russie et Turquie incluses) dans des attentats terroristes et près de 8 200 blessés).



L'Oncle Sam sort ses griffes

Moins d'un mois après les attentats, une coalition internationale envahit l'Afghanistan, où Ben Laden avait trouvé refuge chez les talibans islamistes. Après quelques mois de frappes militaires, le gouvernement américain et ses alliés caressent l'espoir d'avoir vaincu l'hydre terroriste. Ben Laden lui-même a été abattu dans sa planque pakistanaise le 2 mai 2011, dix ans après les attentats...

La raison d'État avant l'idéologie

Tout commence avec l'invasion du Koweit par l'Irak.

Le 2 août 1990, les troupes irakiennes, environ 100 000 hommes massés depuis le 24 juillet à la frontière koweïtienne, envahissaient l'émirat et marchaient en quelques heures sur Koweït City. L'émir Jaber al- Ahmad al-Sabah et la famille régnante s'enfuyaient en Arabie saoudite. Quelques jours plus tard, les dirigeants irakiens proclamaient la fusion « totale et irréversible » du Koweït et de l'Irak et qualifiaient cette annexion d'« acte légitime », permettant le retour du Koweït dans le giron de la « mère-patrie » et mettant fin «à un partage colonial qui avait offert la richesse à une minorité et la misère aux autres ».

L'invasion du Koweït était le point de départ d'une crise grave qui a bouleversé le monde entier. C'était la première fois depuis la Seconde Guerre mondiale qu'une nation s'emparait par la force d'une autre, officiellement reconnue par la communauté internationale. De même, c'était le premier conflit régional de grande ampleur à surgir après la chute du mur de Berlin et l'entente Est-Ouest. Le coup de force du président irakien a eu pour conséquence une vaste confrontation qui a mené son pays à un véritable désastre, dont il ne se remettra pas avant très longtemps.

La guerre du Golfe, conduite par les vingt-huit pays de la coalition anti-irakienne, sous la houlette des États- Unis, a certes permis la restauration du régime koweïtien mais elle a semé les germes de nouveaux déséquilibres et de profondes ruptures au Moyen-Orient. En dehors des souffrances humaines qu'elle a causées — des centaines de milliers de victimes, le drame des réfugiés arabes et asiatiques, le déplacement de millions de personnes dans des conditions effroyables — elle a ébranlé une région aux contours nationaux, religieux, culturels et ethniques fragiles, laissé des séquelles durables sur la population arabe et à coup sûr creuse le fossé entre l'Occident et le monde arabo-musulman.

1. La première guerre du Golfe (1991) : une guerre interétatique ?

La guerre du Golfe eut lieu du 2 août 1990 au 28 février 1991. Cette « mère de toutes les batailles », selon l’expression employée par Saddam Hussein pour galvaniser ses troupes et tenter de mobiliser les opinions arabes, est le premier conflit d’après la guerre froide. C’est un conflit inaugural d’une ère stratégique nouvelle caractérisée, tout au moins au départ, par une domination politique, économique, technologique et financière des États-Unis sans aucun rival à leur mesure.

a. Du côté irakien

En août 1990, Saddam Hussein envahit et annexe le Koweït, qu’il accuse de pomper illégalement le pétrole situé à cheval sur la frontière entre les deux pays.

En réalité, son objectif est triple :
* financier : le Koweït détient 122 milliards de capitaux investis en Occident. Ceci ne peut qu’attirer un pays sorti exsangue de sa longue guerre contre l’Iran et qui s’est fortement endetté auprès de l’émirat ;
Remarque
La guerre Iran-Irak débute le 22 septembre 1980, date de l'invasion irakienne de l'Iran, et se termine le 20 août 1988 sur fond de litiges frontaliers.
* pétrolier : le Koweït a décidé d’augmenter unilatéralement sa production provoquant une chute des cours de 20 % et des revenus irakiens. Entre les réserves irakiennes et celles du Koweit, Saddam Hussein détiendrait 19% des réserves mondiales, ce qui lui donnerait un pouvoir de décision considérable à l’OPEP ;
L’OPEP (Organisation des pays exportateurs de pétrole) est une organisation intergouvernementale de pays visant à négocier avec les sociétés pétrolières pour tout ce qui touche à la production de pétrole, son prix et les futurs droits de concession.
* stratégique : depuis longtemps, l’Irak revendique un accès au Golfe afin de développer sa puissance maritime.

b. Du côté américain

Officiellement, le recours à la force tel qu’il se dessine avec l’opération « Tempête du Désert » n’a d’autre justification que la protection de l’Arabie Saoudite et la défense du droit international garanti par les résolutions de l’ONU.

Cependant, c’est surtout dans la menace que l’Irak fait peser sur les intérêts stratégiques et économiques du monde industrialisé qu’il convient de rechercher la clef de la détermination américaine :

* le surarmement de l’Irak, sa puissance destructrice réelle (armes conventionnelles et chimiques) et potentielle (armes nucléaires) sont une menace pour les deux alliés traditionnels des États-Unis (Arabie Saoudite et Israël) ;
* le facteur pétrolier joue un rôle plus décisif encore. Reconnaître l’annexion du Koweït par l’Irak reviendrait à laisser à ce pays le contrôle d’1/5e des réserves mondiales de pétrole. Ni les États-Unis, ni leurs alliés européens et arabes ne souhaitent que l’Irak, une fois que les gisements du Koweït auront été accaparés, ne domine le marché pétrolier.



c. L’opération « Tempête du désert »
La réaction américaine est d’emblée très vive : Washington annonce un boycottage économique total du pays et un renforcement de sa présence militaire dans le Golfe.

L’opération « Tempête du désert » est déclenchée dans la nuit du 17 janvier 1991, avec le bombardement massif des cibles stratégiques irakiennes. L’Irak riposte en attaquant Israël. Les opérations aériennes alliées n’épargnent pas les civils. Leur but est de détruire le maximum de potentiel militaire irakien en minimisant les pertes alliées. Les attaques aériennes sont secondées par des attaques terrestres.

La guerre du Golfe se résume à une campagne aérienne de six semaines environ et à une bataille terrestre qui dure moins de quatre jours.
Le 28 février 1991, le gouvernement irakien accepte, sans condition, toutes les résolutions de l’ONU. Les opérations militaires cessent.
Le bilan de la guerre est très inégal : 466 morts du côté allié contre 170.000 à 250.000 du côté irakien, civils compris. On parle d’une guerre interétatique.

Une guerre interétatique (entre deux États) est un conflit dissymétrique, c'est-à-dire un conflit armé qui oppose des forces régulières ne disposant pas de capacités opérationnelles équivalentes.

C'est un désastre économique pour ce pays déjà en difficulté. Il ne survit que grâce au programme de l'ONU « Pétrole contre nourriture ».



Conçu comme temporaire, le programme « Pétrole contre nourriture » vise à satisfaire les besoins alimentaires de l'Irak après la guerre du Golfe. Il fonctionne de 1996 à 2003. Il permet au pays vaincu de vendre son pétrole en échange de nourriture, de médicaments et de biens essentiels sous la supervision de l'ONU.

Saddam Hussein reste au pouvoir, mais est soumis au contrôle des inspecteurs en armement de l'ONU. L'opération est une réussite pour l'ONU : l'agression irakienne avait été unanimement condamnée (résolution 660), le recours à la force avait été décidé sans veto des « deux Grands » (URSS et États-Unis). C'est une victoire du multilatéralisme.

Le multilatéralisme est un système de relations internationales qui privilégie les négociations et les rapports entre plusieurs pays. Il s'oppose à l'unilatéralisme (action d'un seul État) et au bilatéralisme (relations entre deux États).

La guerre était-elle nécessaire ? C'est la principale question qui a secoué le milieu intellectuel et démocrate en Occident après l'invasion du Koweït par les forces irakiennes et l'envoi de marines en Arabie saoudite. Devant l'intransigeance et l'obstination d'un dictateur, les pays « civilisés » et démocratiques, conscients de la supériorité absolue de leur panoplie militaire et de l'inégalité criante du rapport de forces, devaient-ils recourir aux armes pour régler un conflit régional ? Au nom de cette « civilisation » dont l'Occident se croit seul détenteur, ne devaient-ils pas épuiser patiemment toutes les voies pacifiques possibles ? A défaut d'avoir su prévenir, devaient-ils punir à tout prix ?

A l'évidence, la passivité devant l'agression irakienne pouvait avoir d'autres répercussions, encore plus dramatiques, mais fallait-il nécessairement opposer à la

violence une autre violence, aux aspirations hégémoniques d'un despote d'autres volontés hégémoniques, aux intérêts égoïstes d'autres desseins égoïstes, noyés sous des considérations morales ?
Certes, le coup de force de l'Irak était une violation flagrante du droit international et de ce fait condamnable, mais d'autres violations n'étaient-elles pas restées impunies en raison des hésitations et de la complicité des puissances occidentales — à commencer par l'invasion de l'Iran en 1980 par Saddam Hussein, qui avait bénéficié de l'indulgence et même reçu des encouragements ? La duplicité et l'incohérence de l'Occident dans la région n'étaient-elles pas responsables en partie de cette nouvelle crise …

2. La deuxième guerre du Golfe : un conflit qui divise les puissances occidentales

a. Les motivations américaines
L'intervention des États-Unis en Irak ne doit pas être détachée du contexte plus global de la politique américaine. Les attentats du 11 septembre 2001 ont conduit le président Bush à déclarer la « guerre au terrorisme ». La deuxième guerre du Golfe, ou guerre d'Irak, débute officiellement le 20 mars 2003. Une coalition menée par les États-Unis de Georges W. Bush envahit l'Irak de Saddam Hussein.

La coalition rassemble vingt-huit pays et compte 700 000 hommes, dont 510 000 Américains. La participation de chaque pays est inégale, allant de la mise à disposition d'équipes sanitaires jusqu'au déploiement de dispositifs offensifs les plus perfectionnés qui soient.

Arabie saoudite : 67 500 hommes, avec 550 chars M-60 américains et AMX-30 français, 1 840 blindés divers, 500 canons de 105 mm et 155 mm, des batteries Crotale et Roland de défense anti-aérienne, 140 avions de combat F-15, Tornado et F-5. Il faut ajouter dix mille hommes du Conseil de coopération du Golfe (Bahreïn, Qatar, Émirats arabes unis et Oman) et quatre mille hommes de l'armée koweïtienne basée en Arabie saoudite.

Argentine : 300 hommes, avec 2 navires de guerre.

Australie : 600 hommes, avec 3 navires de guerre.

Bangladesh : 2 000 hommes.Belgique : 400 hommes, avec 5 chasseurs de mines.

Corée du Sud : 150 hommes d'une équipe médicale.

Danemark : Un patrouilleur et une équipe médicale de 30 personnes.

Égypte : 35 600 hommes avec 300 chars M-60, des blindés M-113 américains, des canons de 155 mm et des lance-roquettes de 122 mm soviétiques, des missiles anti-aériens Crotale français et de l'artillerie sol-air ZSU soviétique.

Espagne : 500 hommes, avec 3 navires de guerre.

États-Unis : 510 000 hommes (285 000 de l'armée de terre, 90 000 des US marines, 80 000 dans la marine de guerre et 55 000 de l'armée de l'air), avec 2 000 chars (dont

1 000 Abrams M-l et M-1 Al de la dernière génération), 2 000 transports de troupes blindés, 1 300 avions de combat (des F-15, F-117A, B-52 et F-16 de l'armée de l'air ; des A-10 de l'armée de terre ; des F-18, F-14 et A-6 de l'aéronavale), 1 500 hélicoptères (dont des Cobra et Apache de l'armée de terre, des Sea Knight et Super Stallion des US marines) ; des batteries Hawk, Patriot et Stinger de défense antiaérienne et antimissiles et une centaine de navires (dont six porte-avions avec leur groupe de combat embarqué et leurs bâtiments d'escorte)…

Il s'agit, pour l'État major américain, de mener une « guerre préventive ».
Le concept de guerre préventive consiste à initier une guerre avec la croyance qu'un conflit futur est inévitable. Elle aurait pour but d'attaquer stratégiquement un ennemi avant que l'autre ait une chance de dominer. Ce concept est fortement discuté et de nombreux juristes des relations internationales questionnent (voire contestent) sa légalité.

En effet, en septembre 2002, Georges W. Bush avait indiqué détenir la preuve que l'État irakien détenait des armes de destruction massives. La guerre est déclenchée sans le vote du Conseil de Sécurité de l'ONU. Les États-Unis veulent éviter de s'exposer au veto de plusieurs membres du Conseil de Sécurité, dont celui de la France.

Le discours du ministre de Villepin devant l'ONU, en février 2003, conteste les preuves américaines ainsi que le Canada qui refuse de faire partie de la coalition armée.

b. Une guerre asymétrique qui déstabilise le pays
Les combats cessent officiellement le 1er mai 2003. Cependant, la coalition reste engagée sur place en raison de la déstructuration de l'État irakien. Elle y mène une guerre asymétrique qui tourne à la guérilla et à la guerre civile.
Une guerre asymétrique est une guerre qui oppose la force régulière d'un État à des combattants matériellement insignifiants, qui se servent des points faibles de l'adversaire pour parvenir à leur but souvent politique ou religieux.
Le régime irakien du parti Baas est renversé. Saddam Hussein et ses alliés sont traqués.

Remarque
Arrêté dans une cave par l'armée américaine, Saddam Hussein est jugé par un Tribunal spécial et est pendu en décembre 2006.
L'intervention américaine fait s'effondrer les structures politiques irakiennes. Elle provoque un conflit confessionnel et politique entre des acteurs multiples :

- armée islamique en Irak, d'obédience sunnite ;
- « résistance» des forces baasistes (mouvement panarabe) ;
- djihadistes d'Al-Qaïda en Irak ;
- diverses milices chiites comme l'Armée du Mahdi.

Le panarabisme est un mouvement politique et idéologique qui vise à unifier les peuples arabes. Le parti Baas, auquel appartenait Saddam Hussein, a été fondé en 1947.

Le sunnisme et le chiisme sont les deux principales branches de la religion musulmane.

L'Irak subit alors des vagues d'attentats terroristes.

Remarque
En 2006, la première guerre civile irakienne entre sunnites et chiites débute avec l'attentat contre le sanctuaire Al-Askari à Samarra, lieu saint du chiisme.
Les forces djihadistes profitent de cet effondrement de l'État en Irak. En 2006, Al-Qaïda se structure et forme le Conseil consultatif des moudjahidines en Irak, qui proclame alors l'État islamique d'Irak (Daesh).

Daesh (ou « État islamique ») est une organisation terroriste d'idéologie salafiste. Elle proclame l'instauration d'un califat en juin 2014, qui évolue en proto-État en Irak en Syrie.

En 2008, les forces chiites prennent le contrôle de Bagdad et en chassent la population sunnite. À partir de 2009, les forces américaines se désengagent progressivement, tout en finançant des milices sunnites engagées contre Daesh. Ce retrait s'achève en 2011, après plus de huit ans de présence sur le sol irakien.

La guerre du Golfe par les États-Unis en 2003 a rebattu les cartes au Moyen-Orient tout en déstabilisant les États issus de la Première Guerre mondiale. La République islamique d'Iran a ainsi placé sous sa protection les chiites d'Irak et du Liban. Profitant aussi des désordres nés du " printemps arabe " de 2011, elle a soulevé les chiites de Bahrein et attisé la rébellion houtiste (chiite) au Yémen. En Syrie, l'Iran est intervenu ainsi que la Russie de Vladimir Poutine en soutien de Bachar el-Assad.

Il s'en est suivi à partir de 2015 un " Grand Jeu " moyen-oriental qui a rebattu les cartes d'incroyable façon jusqu'à faire passer à la trappe la question palestinienne.

L'invasion de l'Irak, une erreur historique
Et la haine entre humains est tenace; les manifestations funestes contemporaines ne manquent : massacre des musulmans par des chrétiens en Ex-Yougoslavie, guerre civil entre Tamouls hindouistes et musulmans, génocide au Rwanda et dernièrement au Darfour soudanais.

La principale embûche de l'histoire du XXe siècle est celle de la collision des certitudes. Alors que les régimes totalitaires promettent l'utopie du bonheur collectif comme Bien universel, la démocratie se prophétise comme délivrance du Mal et engage toute la société dans ce combat en demandant toujours plus d'ordre et de soumission. Ce constat est "vrai" jusqu'à l'effondrement du communisme en 1989. Maintenant politiquement délivré du mal totalitaire du nazisme, du nipponisme et du communisme, l'Occident démocrate, déifié par ces victoires tombe à son tour dans le

piège totalitaire en s'offrant sur l'autel de la mondialisation du Bien comme seule certitude. Retournement complet de situation où le Bien se radicalise en Mal.

Car l'Amérique a aussi ses démons internes, ses intégristes. Déjà en 1898, le sénateur américain Albert Deveridge déclarait : " Dieu a fait des Américains les maîtres organisateurs du monde afin d'instituer l'ordre là où règne le chaos." Trop souvent, on oublie que dans l'Amérique blanche et chrétienne des années 1930, un antisémitisme rampant profilait son ombre menaçant dans les grandes institutions publiques ou privées. Ainsi les compagnies de téléphone refusaient d'embaucher les Juifs; idem pour les trois plus gros constructeurs d'automobiles. Les universités refusaient l'admission des Juifs dans leurs facultés de santé. En 1944, Roosevelt refusa de bombarder les lignes de chemin de fer conduisant aux camps de la mort, préférant cibler les raffineries de pétrole, plus stratégiques. Le plus ironique de cette triste histoire, c'est que les avions devaient survoler les camps de concentration nazis pour atteindre les dépôts de carburant quinze kilomètres plus loin.

D'autre part, des courants millénaristes dits de droite s'accommodant très bien du capitalisme verront également le jour surtout dans les pays Anglo-Saxons et aux USA; on pense ici aux adventistes du septième jour, aux témoins de Jéhovah, aux églises baptistes, pentecôtistes, évangéliques.

Lorsque Georges Bush déclare au lendemain des attentats du 11 septembre 2001 que "l'Amérique doit diriger le monde" et se défendre contre "l'axe du mal", il ne fait qu'exprimer le credo officiel du catéchisme national américain tel que professé par le Evangelical Churches of Jesus Christ dont les adeptes sont appelés "évangéliques" et qui travaillent sans relâche à abattre le mur entre l'église et l'État. (Zeghidour, 2004).

Il faut se rappeler que ce sont bien des dissidents, les protestants du XVIe siècle opposés à l'église d'État qui migrèrent vers cette nouvelle terre qui allait devenir les États-Unis où le séparation du pouvoir entre l'église et l'État deviendra le coeur de sa constitution.

Comment une secte minoritaire des années 1970 a-t-elle pu devenir un force incontournable du pouvoir politique américain au point d'avoir déjoué la constitution du pays en accédant directement à l'exercice du pouvoir politique ?

Les USA voulaient " punir " les auteurs supposés du 11 Septembre, exporter la démocratie dans le monde arabe, enclencher un " cercle vertueux " au Moyen-Orient, sur la voie de la paix et de la prospérité. Ils voulaient aussi " désarmer " un dictateur qu'ils prétendaient doté de la bombe atomique et d'autres armes de destruction massive.

Les armes de destruction massive, on le sait, ne seront jamais trouvées en Irak durant l'occupation américaine. Quinze ans après les massacres - avérés - de villages kurdes avec des gaz neurotoxiques (massacre de Halabja en 1988), le régime de Saddam Hussein, pas fou, s'était débarrassé de toute trace de tels armements.

Ils ont eu tout faux, ou presque, et obtenu l'exact contraire de l'effet escompté : le chaos pour des années en Irak, puis en Syrie voisine et au-delà; un carnage humain

dans les six chiffres; un coup très dur pour le prestige des États-Unis et leur supposée capacité à dicter la suite des événements.

Ils ont ouvert la porte à l'influence de l'Iran, peut-être le vrai vainqueur géostratégique de la guerre d'Irak, jusqu'à ce jour du 20 mars 2023. Le vide politique et la montée au pouvoir des chiites, consécutifs à l'invasion, auront permis à l'Iran chiite de s'immiscer dans les affaires politiques de l'Irak chiite pendant de nombreuses années. Jusqu'à récemment, c'était de facto Téhéran qui décidait de l'identité du premier ministre du pays.

Quant au contrôle étranger du secteur de l'énergie en Irak, en parallèle avec les compagnies nationalisées, il est aujourd'hui davantage chinois qu'américain. Voilà pour l'argument archi rebattu qui répète qu'ils y sont allés pour le pétrole! Devant de tels résultats, l'impérialisme en action… paraît rétrospectivement bien piteux.

2006 : la guerre civile
La guerre insurrectionnelle de milices sunnites contre le régime d'occupation va devenir, à compter de 2006, une véritable guerre civile, avec la montée en puissance des milices chiites, certaines soutenues activement par l'Iran voisin. L'Iran qui, ce n'est pas le moindre des paradoxes, a vu pour elle un boulevard s'ouvrir en Irak grâce à l'intervention des États-Unis.

Le régime de Saddam Hussein, malgré sa brutalité, entretenait un État fonctionnel, fournissant par exemple des services de santé et d'éducation de bon niveau par rapport à la moyenne du monde arabe. Beaucoup de ces institutions ont été dévastées par le tourbillon déclenché par l'intervention. Après sa chute, l'accès aux soins médicaux, à l'eau potable, aux services de base et aux produits essentiels a dégringolé.

C'est sur ce lit de dévastation et de frustration qu'ont pris racine des courants fondamentalistes religieux sunnites, bien loin de la dictature laïque et militaire du raïs déchu. Ces courants considéraient le nouveau régime irakien - l'occupant américain, les Chiites et les Kurdes - comme illégitime et se donnaient pour mission de rendre le pouvoir à leur communauté.

Ainsi est né le mouvement État islamique en Irak et au Levant (bientôt rebaptisé État islamique), qui fera une sanglante carrière sur un vaste pan de territoire syro-irakien, entre 2013 et 2017, contrôlant les villes de Raqqa (Syrie) et de Mossoul (Irak). Ce sera, peut-on presque dire, la seconde guerre d'Irak du XXIe siècle : les morts violentes remontent en flèche durant ces cinq années-là, qui correspondent aux années de l'horreur dans la Syrie voisine.

On estime qu'environ 200 000 civils irakiens ont été tués dans des fusillades, des bombardements et des explosions, entre l'invasion de 2003 et le retrait de 2011 (orchestré par le président Barack Obama, mais jamais total). Et environ 300 000, si on inclut les combattants en armes (évaluation du site Iraq Body Count, l'un des plus fiables sur le sujet).

L'invasion américaine de 2003 est un événement majeur, meurtrier, qui a lancé le XXIe siècle sur un mauvais pied. Un événement qui, par un retour de pulsion

impérialiste (également le signe d'un déclin américain), a sans doute fait reculer l'Irak et certainement modifié ses horizons.
La stabilité et la prospérité promises ne sont pas, ou pas encore, au rendez-vous. La faute des États-Unis devant l'Histoire, leur gaffe stratégique, restera pour toujours.
Les États-Unis ont globalement perdu la guerre d'Irak.

Le régime khomeiniste recourut au terrorisme d'Etat à l'instar de la Convention française de 1793. En 1980 il dut également faire face à l'agression de l'Irak voisin, menée d'une main de fer par le dictateur laïc Saddam Hussein, mascotte de l'Occident. N'ayant pour seul allié que l'Etat d'Israël, l'Iran utilisera la Terreur contre ses ennemis extérieurs, arme du faible contre le fort.

Mais sa révolution religieuse trouvera un écho dans le monde musulman et en particulier dans le Moyen-Orient arabo-sunnite, dont la jeunesse ne cesse de ruminer l'échec des révolutions nassérienne (Égypte) et baasiste (Syrie, Irak) laïques, sociales et nationales. Elle trouvera également un écho auprès de nombreux jeunes musulmans d'Europe qui peinent à s'intégrer dans leur pays d'accueil et ses valeurs (sacralisation du travail et des études, égalité des genres, liberté de pensée).
Agacée par la modernité occidentale, cette jeunesse moyen-orientale et islamo-européenne va donc chercher un idéal alternatif dans le salafisme, la forme la plus archaïque de la religion musulmane, prônée par les Frères musulmans et les wahhabites au pouvoir en Arabie saoudite et au Qatar.

Le printemps arabe
La première vague de révoltes anti-gouvernementales dans les pays arabes a éclaté en décembre 2010 en Tunisie, suivie d'une seconde en Égypte deux mois plus tard. Ils se sont ensuite répandus dans les sociétés arabo-musulmanes d'Afrique du Nord et du Moyen-Orient.



A l'origine des soulèvements se trouve donc une détresse socio-économique ainsi qu'une marginalisation de la jeunesse qui va au-delà d'une simple rébellion des jeunes éduqués contre les règles autoritaires.

D'une part, les facteurs démographiques et culturels conduisant au chômage de masse ont été l'un des problèmes les plus cruciaux. Le taux de chômage a également détérioré les conditions du passage de l'adolescence à l'âge adulte, affectant les structures sociales et provoquant une frustration que la jeune génération du début du XXIe siècle n'était plus prête à accepter.

Plusieurs événements vont bientôt donner lieu à la révolte latente. En Tunisie, c'était l'immolation le 17 décembre 2010 de Mohamed Bouazizi, un vendeur ambulant de légumes, instruit mais pourtant au chômage, à qui son outil de travail avait été confisqué. En Egypte, la jeunesse d'Alexandrie a lancé le mouvement en relayant sur la page Facebook "We are all Khaled Said", l'histoire de ce jeune homme tué par la police le 6 juin 2010.

D'autre part, et peut-être plus pragmatiquement, ces régions ont connu une augmentation de l'indice des prix des denrées alimentaires de base allant de pair avec une pauvreté qui a progressivement touché toutes les couches de la population. Les oligarchies autoritaires au pouvoir n'ont pas été en mesure, ou n'ont pas été enclines, à introduire les réformes sociales, politiques et structurelles nécessaires pour résoudre ces problèmes.

Ces révolutions démocratiques qui ont eu lieu dans les pays du Moyen-Orient et d'Afrique du Nord ont souligné l'incroyable courage et le sens de la dignité des jeunes qui ont pris les devants. Ce sont des révoltes spontanées impliquant toutes les classes sociales. Ils ont inspiré divers mouvements dans d'autres pays, comme les Indignados en Espagne (2011-2012), les manifestations portugaises et grecques ou le mouvement Occupy Wall Street aux États-Unis. Bien que ces mouvements ne reposent pas exactement sur les mêmes revendications, on peut néanmoins noter des parallèles dans les formes de mobilisation sociale, l'utilisation des technologies modernes telles que les médias sociaux et chez al-Muthahara al Silmiyya les méthodes de protestation pacifique. Cependant, les mots d'ordre étaient différents : les révoltes arabes visaient des régimes jugés autoritaires, répressifs et corrompus, où les Indignados réclamaient plus d'équité sociale, d'efficacité gouvernementale et d'opportunités.

Les manifestations espagnoles et le mouvement Jeunesse sans avenir ont pu être suivis sur les réseaux sociaux. (Certains sites de protestation sont également créés, comme la vraie démocratie maintenant aux États-Unis.) Bien que les manifestants espagnols aient été un groupe hétérogène, ils partageaient un rejet fort de la situation de chômage aggravée par la crise économique, les coupes budgétaires ainsi que le manque de représentation bipartite. Les rassemblements ont commencé à Madrid sur la Puerta del Sol (mai 2011) et une cinquantaine d'autres villes.

Alors que les indignés européens réclamaient plus de justice, la jeunesse arabe réclamait liberté et justice. Les soulèvements arabes se démarquent des révoltes ouvrières qui ont ponctué l'histoire récente - en Algérie en 1977, à Gafsa en Tunisie en 2008, ainsi que dans l'industrie textile et cotonnière à Mehalla en Égypte - et qui se sont poursuivies ces derniers temps. années. Leur caractère massif et spontané incluait

des ouvriers d'autres mouvements. Les soulèvements arabes sont à la fois une révolution sociale et démocratique.

Avec les révolutions arabes, la jeunesse de la région est devenue un modèle universel en termes de capacité de mobilisation et d'activisme civique et politique capable, avec l'appui populaire, de délégitimer et de renverser des régimes autoritaires. Un modèle qui a peut-être inspiré ou alimenté des mouvements de jeunesse du nord de la Méditerranée avec lesquels les jeunes du sud de la Méditerranée partagent leur soif de démocratie, de justice et de liberté, bien que les aspirations ne viennent pas de situations initiales similaires.

Terreur en Syrie contre le printemps arabe
C'est en mars 2011, dans le cadre du printemps arabe, que des manifestations dénonçant le régime du président Bachar Al-Assad ont commencé. Ce mouvement spontané a été durement réprimé par les forces de l'ordre, ce qui a provoqué, en partie, sa radicalisation.

Les rebelles ont d'abord fait des gains importants, prenant la deuxième ville du pays, Alep, et atteignant la périphérie de Damas à l'été 2012. Mais le régime a tenu bon. Contrairement à Mouammar Kadhafi en Libye et à Hosni Moubarak en Égypte, Bachar Al-Assad n'est pas tombé. Avec le soutien de l'Iran et du Hezbollah, il a résisté face à une opposition fragmentée.



L'apparition de l'EI

À l'été 2014, le groupe armé État islamique (EI) proclame son califat et multiplie les conquêtes territoriales en Irak et en Syrie. Il devient l'ennemi à vaincre, influençant ainsi à nouveau le cours de la guerre.

Ce que ISIS [État islamique] veut, c'est déclencher une guerre civile. Une stratégie mise en place en 2005, par Abou Moussab Al- Souri dans son célèbre Appel à la résistance islamique mondiale : la multiplication des attentats aveugles organisera des lynchages de musulmans, des attaques de mosquées, des attaques de femmes voilées et provoquera ainsi des guerres d'enclaves, qui mettront à feu et à sang l'Europe, perçue comme la ventre mou de l'Occident. Les attentats d'hier font partie de cette stratégie globale. (…) Mais ceux-ci ciblent indistinctement une jeunesse parmi laquelle doivent figurer certains de leurs coreligionnaires qu'ils veulent enrôler dans leurs rangs. C'est peut-être la faille stratégique. Car tout le problème du terrorisme est de faire basculer les masses pour qu'elles soutiennent son action. S'ils ne réussissent pas, ils échouent politiquement, comme en Algérie en 1997, ou comme après les attentats d'Al-Qaïda, qui a épuisé son modèle d'action à force de ne pas trouver d'exutoires politiques. Aujourd'hui, les attaques aveugles cherchent à provoquer des pogroms, mais elles visent aussi ceux-là mêmes qu'elles veulent mobiliser

Le conflit syrien est rapidement allé bien au-delà des enjeux locaux. Ce qui était à l'origine une guerre civile s'est compliqué avec l'intervention de puissances régionales, comme l'Iran, l'Arabie saoudite et le Qatar, puis l'Occident et enfin la Russie, rendant la résolution du conflit encore plus difficile, complexe.

Attaquer et libérer ce territoire est difficile, mais pas impossible si les pays de la coalition ont la volonté et travaillent dans le même sens. S'il est écrasé au sol, Daech perdra également une grande partie de son aura. Mais cela ne signifiera pas la fin du djihadisme. L'Arabie saoudite a dépensé des dizaines de milliards de dollars à travers le monde musulman pour construire des mosquées, former des imams, financer des écoles coraniques enseignant cette forme particulière d'islam. Forte de cette puissance de feu financière considérable, elle a pu progressivement faire de ce qui était une secte ultra-minoritaire dans le monde musulman la forme dominante de l'islam sunnite aujourd'hui. Depuis au moins 1979, l'Arabie saoudite est l'un des principaux soutiens des mouvements extrémistes sunnites, armés ou non.

5 juin 2014 - L'État islamique (Daech) entre en action

La guerre du Golfe était-elle nécessaire ? C'est la principale question qui a secoué le milieu intellectuel et démocrate en Occident après l'invasion du Koweït par les forces irakiennes et l'envoi de marines en Arabie saoudite. Devant l'intransigeance et l'obstination d'un dictateur, les pays " civilisés " et démocratiques, conscients de la supériorité absolue de leur panoplie militaire et de l'inégalité criante du rapport de forces, devaient-ils recourir aux armes pour régler un conflit régional ? Au nom de cette " civilisation " dont l'Occident se croit seul détenteur, ne devaient-ils pas épuiser patiemment toutes les voies pacifiques possibles ? A défaut d'avoir su prévenir, devaient-ils punir à tout prix ?

A l'évidence, la passivité devant l'agression irakienne pouvait avoir d'autres répercussions, encore plus dramatiques, mais fallait-il nécessairement opposer à la violence une autre violence, aux aspirations hégémoniques d'un despote d'autres volontés hégémoniques, aux intérêts égoïstes d'autres desseins égoïstes, noyés sous des considérations morales ?

Certes, le coup de force de l'Irak était une violation flagrante du droit international et de ce fait condamnable, mais d'autres violations n'étaient-elles pas restées impunies en raison des hésitations et de la complicité des puissances occidentales - à commencer par l'invasion de l'Iran en 1980 par Saddam Hussein, qui avait bénéficié de l'indulgence et même reçu des encouragements ? La duplicité et l'incohérence de l'Occident dans la région n'étaient-elles pas responsables en partie de cette nouvelle crise …

La guerre civile en Syrie et l'effondrement de l'État irakien suite à l'invasion américaine ont conduit à la coagulation de différentes factions islamistes sous l'étiquette État islamique en Irak et au Levant (Daech ou Daesh en arabe). La nouvelle entité a bénéficié au moins à ses débuts du soutien actif du Qatar et de l'Arabie séoudite. Les familles régnantes de ces deux autocraties professent en effet une idéologie religieuse, le wahhabisme, très semblable à l'islamisme radical de Daech.

C'est ainsi que l'État islamique a pu entrer en action de façon spectaculaire au printemps 2014. En quelques semaines, il s'est emparé des zones semi-désertiques aux confins de la Syrie et de l'Irak et surtout, les 10 et 11 juin 2014, des villes de Mossoul et Tikrit, à population majoritairement kurde.

Les peshmergas kurdes ont profité de la déconfiture de l'armée irakienne pour s'emparer de Kirkouk mais très vite le Kurdistan autonome d'Irak s'est vu lui-même assiégé par l'État islamique.

Privé, semble-t-il, des aides financières venues du Golfe Persique, l'organisation islamiste les compensa grâce à la contrebande du pétrole local, via la Turquie, et au trafic d'oeuvres d'art. Elle taxa aussi les populations soumises à son autorité.

Ces revenus inattendus lui permirent de s'approvisionner en armes lourdes auprès des déserteurs de l'armée irakienne, notamment en chars dernier cri fournis par les États-Unis ! Ainsi se mirent en place un embryon d'administration fiscale et une armée.

L'horreur absolue
Finalement acculé par la coalition occidentale, Daesh redoubla de violence. L'organisation reçut le soutien de plusieurs milliers de jeunes Européens désaxés, fils d'immigrés musulmans ou convertis. Elle diffusa des vidéos de décapitations d'otages et de prisonniers.

Le 3 août 2014, elle s'empara de Sinjar, principal bastion des yézidis, une communauté de langue kurde qui pratique une religion monothéiste vieille de quatre mille ans. Ce fut le début d'un calvaire aux allures de génocide pour cette communauté d'un demi-million de personnes, qui vit plusieurs milliers de jeunes femmes et jeunes filles enlevées à des fins d'esclavage sexuel.

En octobre 2014, le groupe État islamique s'en prit à la ville syrienne de Kobané, en majorité peuplée de Kurdes. Alors se révéla la duplicité du président turc Erdogan.

Il interdit aux Kurdes de Turquie de se porter au secours de leurs compatriotes de Syrie, refusa aux avions occidentaux l'accès à ses bases et laissa bienveillamment circuler les convois à destination des islamistes ; tout cela avec le secret désir que Daech épure Kobané de ses habitants kurdes, de façon à couper les Kurdes de Turquie des Kurdes d'Irak et de Syrie.

Le groupe État islamique multiplia les horreurs : décapitation de prisonniers et même crucifixion de chrétiens en place publique. Il mit en scène également la destruction du patrimoine antique. Pour lui, comme pour tous les musulmans intégristes, y compris les dirigeants wahhabites d'Arabie séoudite, l'art et le patrimoine sont maléfiques en ce qu'ils détournent de la contemplation de Dieu...

Sous la pression des rébellions de tous ordres, des armées syrienne et irakienne, des Kurdes et de leurs alliés américains, lentement, très lentement, le groupe État islamique desserra enfin son étreinte. La mort du " calife " Baghdadi puis la reprise de Rakka, sa capitale, par les Kurdes syriens et l'armée du président Assad, le 17 octobre 2017, mirent fin à son espoir de constituer un État territorial.

Mais encore aujourd'hui, les islamistes conservent une grande capacité de nuisance et aucune éclaircie n'apparaît au Moyen-Orient, où l'indépendance unilatérale du Kurdistan irakien, proclamée après le référendum du 25 septembre 2017, vient ajouter au désordre ambiant...



Islam radical en Afrique

Le groupe djihadiste Boko Haram, qui mène une rébellion dans le nord-est du Nigeria depuis 12 ans, a semé la terreur sur des pans entiers du territoire autour du lac Tchad. La rébellion de Boko Haram a éclaté en 2009 dans le nord-est du Nigeria avant de

s'étendre aux pays voisins. En 2009, des affrontements ont éclaté entre Boko Haram et la police à Maiduguri. L'armée tue des centaines de personnes et capture Mohamed Yusuf, exécuté sans procès. Abubakar Shekau, son bras droit, lui succède. Le mouvement est entré dans la clandestinité, ses cadres survivants ont fui.

Djihad en Afrique

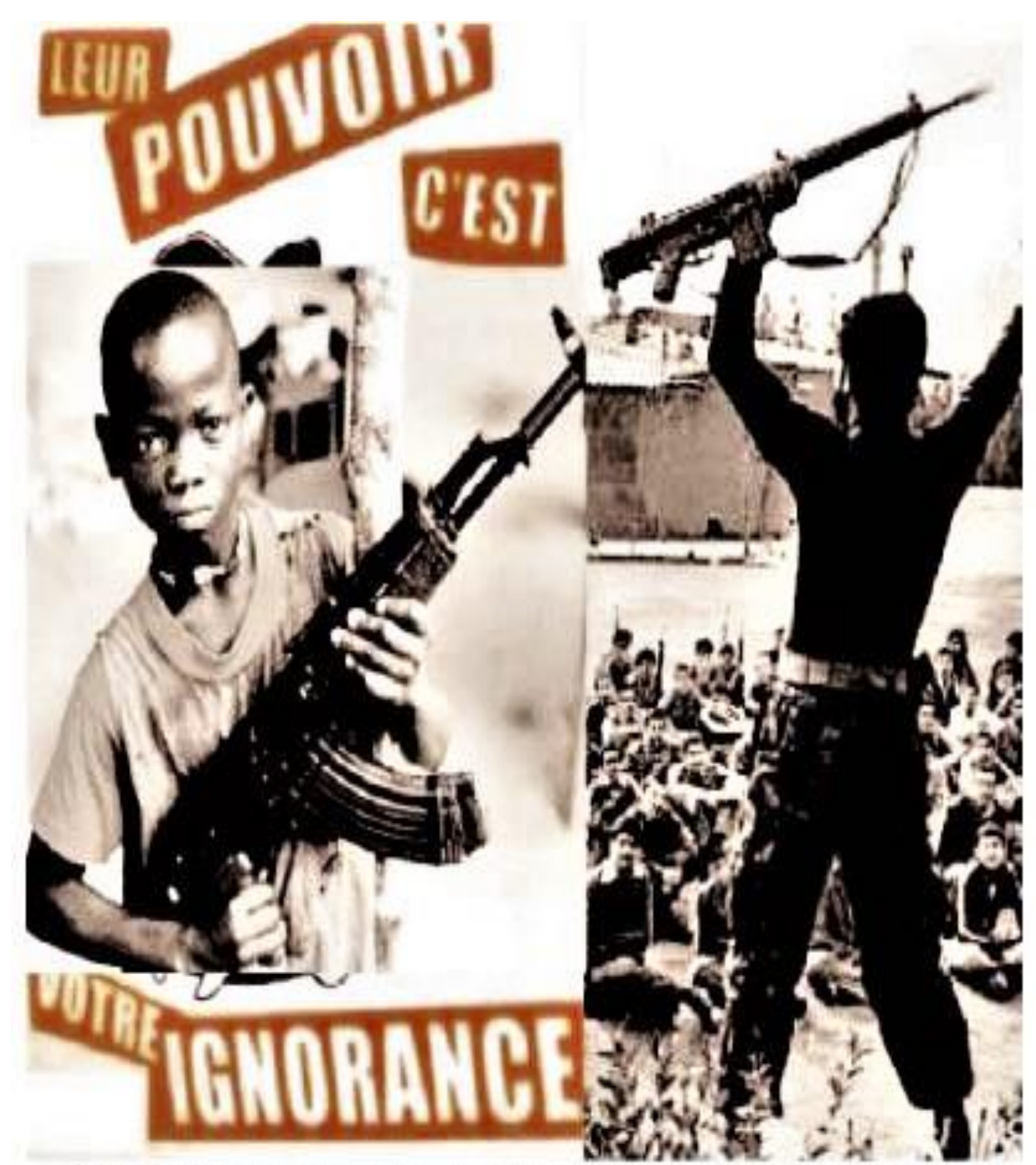
Boko Haram signifie "l'éducation occidentale est un péché" en haoussa, la langue la plus parlée dans le nord du Nigeria.



Prônant l'islam radical, Boko Haram impute les problèmes du pays aux valeurs occidentales, introduites par le colonisateur britannique. Il séduit la jeunesse oisive de la région, critiquant le régime central d'Abuja, en proie à la corruption.

Lorsqu'ils sont sortis de leur cachette en 2010, les mouvements jihadistes internationaux étaient en pleine expansion, unis derrière Al-Qaïda. Des dizaines d'attaques tuent plusieurs milliers de personnes, ciblant des écoles, des églises, des mosquées et des symboles de l'État et des forces de l'ordre, principalement dans le Nord et le Nord-Est. Le groupe utilise également des enfants ou des jeunes filles comme kamikazes.

Les islamistes de Boko Haram ont procédé aux premiers enlèvements dans les écoles, avec l'enlèvement de plus de 200 jeunes filles de leur dortoir à Chibok en 2014, suscitant l'émoi de l'opinion publique mondiale. Les enlèvements d'écoliers vont alors augmenter, surtout cette année, alors que plus de 1 000 jeunes ont été enlevés depuis décembre 2020 par des gangs criminels, dont certains ont noué des liens avec des groupes jihadistes présents dans le Nord-Est.



En août 2014, Boko Haram a proclamé un " califat " dans les zones sous son contrôle, comme l'EI en Irak et en Syrie. L'organisation engrange des conquêtes territoriales dans le Nord-Est, qui devient totalement inaccessible. En mars 2015, il prête allégeance à l'EI et devient Iswap .

Les armées de la région (Nigéria, Tchad, Cameroun, Niger) mènent une offensive à partir de 2015 pour chasser les jihadistes des localités dont elles se sont emparées. Mais les attentats-suicides, les attaques contre des villages et les enlèvements massifs se poursuivent.

En août 2016, ISIS nomme un nouveau chef pour Iswap , désavouant Abubakar Shekau qui se divise en relançant la faction historique de Boko Haram. Le commandement de l'EI désapprouve les attentats-suicides perpétrés par des enfants ou

des femmes et les raids contre des civils majoritairement musulmans, ciblant principalement des positions militaires ou des humanitaires travaillant pour des organisations internationales.

L' Iswap , qui mène des attaques de plus en plus sophistiquées, contrôle aujourd'hui de larges pans de territoire autour de la région du lac Tchad, où les gens vivent sous son contrôle, sans accès aux services ou services de l'État. agences humanitaires internationales. Selon l'ONU, plus de 36 000 personnes (principalement au Nigeria) ont été tuées, et trois millions ont dû fuir leur foyer, " 5,1 millions de personnes luttent contre la faim " et " 400 000 enfants souffrent de malnutrition sévère " dans le lac Bassin du Tchad selon l'ONU.

13 septembre 2022, Terreur en Iran
Alors que le rôle de cette organisation terroriste dans la propagation du chaos à travers le monde et l'oppression des dissidents en Iran devient plus clair, il est important de connaître cette force.

Le guide suprême des mollahs , a ordonné la création du CGRI (Corps de Garde Révolutionnaire Islamique). Le régime a défini le mandat de cette force militaire comme la préservation de la révolution et de ses valeurs. Cependant, le véritable mandat du CGRI est de préserver le régime des mollahs à tout prix. Khomeiny a dit un jour : " Si le CGRI est vaincu, tout le pays sera perdu. Bien sûr, par pays, il parlait de son régime.
Depuis sa création, le CGRI s'est activement engagé à la fois dans l'oppression des dissidents en Iran et dans la propagation du terrorisme à l'étranger. Le CGRI finance et soutient des groupes terroristes tels que le Hezbollah au Liban et le Hamas en Palestine. Le CGRI a joué un rôle clé pendant la guerre Iran-Irak. Ayant le contrôle de tout le personnel militaire et de la logistique, le CGRI a pris toutes les mesures possibles pour poursuivre cette guerre antipatriotique pendant huit ans. Les commandants du CGRI ont envoyé des milliers d'enfants iraniens dans les champs de mines, les utilisant comme soi-disant " soldats ponctuels " pour nettoyer les champs de mines en déclenchant eux-mêmes les bombes. Le ministère de l'Éducation du régime a annoncé le 5 janvier 1989 que pendant la guerre, il avait envoyé 440 000 étudiants sur les champs de mines du front.



Iran – Corps de garde révolutionnaire islamique – IRGC

Cependant, la priorité du CGRI est de réprimer toute voix dissidente à l'intérieur du pays et de protéger le régime des soulèvements populaires. Lors de manifestations nationales en Iran en novembre 2019, les forces du CGRI, sur ordre direct de l'actuel guide suprême du régime, Ali Khamenei, ont tué plus de 1 500 manifestants. Amnesty International, dans un nouveau rapport choquant, a révélé que les forces du CGRI ont continué à torturer et à tuer des manifestants détenus.

D'un régime de terreur à un réveil sociétal : le combat héroïque et historique des femmes en Iran.

13 septembre 2022. Mahsa Amini , une Kurde iranienne de 22 ans, est arrêtée par la police des mœurs pour avoir porté abusivement son voile alors qu'elle rendait visite à sa famille à Téhéran. La jeune femme est tombée dans le coma après son arrestation et est décédée à l'hôpital trois jours plus tard.

Dimanche, jour de l'annonce de la mort de Mahsa , ils sont des centaines à descendre dans les rues du pays. De la capitale de la province du Kurdistan au nord-ouest du pays - d'où est originaire la jeune femme - à la capitale iranienne où des étudiants lancent des mouvements de protestation dans plusieurs universités.



Ces manifestations sont rapidement supprimées dans le sang. Au moins 201 personnes ont été tuées depuis le début des affrontements, selon un dernier bilan de l'ONG Iran Human Rights basée à Oslo. Selon des informations reçues par ce dernier, de nombreux manifestants blessés se voient refuser l'admission dans les hôpitaux et les centres médicaux ou sont soignés à domicile par crainte d'être arrêtés. Pour tenter de limiter la diffusion de l'information, le gouvernement a restreint l'accès à Internet et muselé les militants.

Femmes persécutées

En Iran, se couvrir les cheveux est obligatoire en public. La loi interdit en outre aux femmes de porter des manteaux courts au-dessus du genou, des pantalons moulants et des jeans troués ainsi que des tenues aux couleurs vives, entre autres.
L'unité de police chargée de faire respecter ces règles s'appelle la "police des mœurs". Celui-ci a été mis en place par l'ayatollah Rouhollah Khomeiny, le premier dirigeant de la République islamique d'Iran, lorsqu'il est arrivé au pouvoir. Depuis, bien qu'elle ait changé de nom et d'apparence en 2005, sa mission reste la même : " diffuser la culture de la décence et du hijab ".



Cette fois, ce sont les femmes qui sont en première ligne, mais pas seulement...
"Quelque chose a changé dans la société iranienne. Pendant des années, les hommes ont laissé les femmes seules, ils ne les ont pas soutenues, de peur de perdre leur pouvoir au sein du cercle familial. Aujourd'hui, les jeunes hommes ont compris que leur sort était lié à celui des femmes et qu'ils Il fallait les accompagner. Ils ont compris que les femmes ne se révoltaient pas contre eux, mais contre le pouvoir en place. On assiste à un réveil des hommes aussi, c'est un changement très important car c'est vrai qu'on constate une prise de conscience des hommes par rapport aux droits des femmes, ce qui est une première dans cette société patriarcale.

Apartheid et féminicide en Afghanistan

"Si ce n'est pas l'apartheid, alors qu'est-ce que c'est ?" lance la militante afghane des droits des femmes Mahbouba avec défi. Seraj , en entrevue avec Le Devoir. " Ce que les talibans font aux femmes, c'est à cause de leur sexe. C'est parce qu'elles sont des femmes que les portes des universités leur sont fermées, qu'elles ne peuvent pas travailler, qu'elles ne peuvent pas marcher dans la rue, qu'elles ne peuvent pas aller voir un médecin."

Une idéologie qui n'est pas dictée par le Coran, mais plutôt par dessein politique, souligne l'Afghane de 75 ans, qui vit à Kaboul et qui est nominée pour le prix Nobel de la paix en 2023. " Depuis que les talibans ont repris le pouvoir en Afghanistan, un il y a un an et demi, ils ont adopté environ 80 décrets. Parmi ceux-ci, 53 concernent les femmes. Tout comme l'Afrique du Sud l'avait fait pour les non-Blancs, " l'Afghanistan a inscrit la discrimination systématique à l'égard des femmes dans les lois du pays ". C'est au cœur de l'idéologie politique [idéologie gouvernante] " des talibans.



Le gouvernement taliban a annoncé avoir ordonné la fermeture des salons de beauté d'ici un mois en Afghanistan, une nouvelle mesure visant à éloigner toujours plus les femmes de la vie publique. Ils étaient considérés comme des lieux sûrs où les femmes pouvaient se rencontrer en l'absence des hommes et avaient également permis à de nombreuses femmes de créer leur propre entreprise.

Cette décision entraînera la disparition de milliers d'entreprises dirigées par des femmes, dont les familles n'ont souvent pas d'autres sources de revenus, et de l'un des derniers espaces de liberté et de socialisation des femmes afghanes.

"Je pense que ce serait mieux si les femmes n'existaient pas du tout dans cette société", ironise le gérant d'un salon de Kaboul qui a requis l'anonymat.

Depuis leur retour au pouvoir en août 2021, les talibans ont exclu les femmes de la plupart des écoles secondaires, des universités et des administrations publiques. Ils leur ont aussi très largement interdit de travailler avec l'ONU et les ONG internationales.
Il est également interdit aux femmes d'entrer dans les parcs, les jardins, les salles de sport et les bains publics, de voyager sans être accompagnées d'un parent de sexe masculin et de se couvrir entièrement lorsqu'elles quittent leur domicile.

Un vice qui ne cesse de se resserrer sur les femmes en déchiquetant un à un leurs droits alors que l'attention de la communauté internationale est monopolisée par la guerre en Ukraine, s'indigne-t-elle. "Chaque fois que les talibans n'ont pas pu obtenir ce qu'ils voulaient ou n'ont pas pu se faire entendre comme ils le souhaitaient [notamment lorsqu'ils n'ont pas pu faire reconnaître leur représentant à l'ONU], ils ont réprimé femmes, poursuit Mahbouba Seraj , qui consacre sa vie à être la voix des femmes afghanes. Pendant ce temps, le monde entier regarde, mais reste silencieux. "

La discrimination institutionnalisée contre les femmes en Afghanistan et en Iran devrait-elle être reconnue comme un " apartheid de genre " ? Un terme lourd et chargé qui renvoie inévitablement à l'apartheid racial qui gangrène l'Afrique du Sud depuis

des décennies et qui est activement combattu par la communauté internationale. Pourtant, des voix de plus en plus fortes s'élèvent pour que cet "apartheid du XXIe siècle" soit nommé comme tel et que la communauté internationale se saisisse des outils juridiques de lutte contre la ségrégation sexuelle érigée en projet politique.

Crime contre l'humanité et crime de guerre en Ukraine

Immense fierté de la victoire soviétique sur l'Allemagne nazie, pilier du patriotisme prôné par Vladimir Poutine, Moscou ne tolère aucune critique ni accusation contre l'URSS et ses soldats qui ont envahi l'Ukraine.

L'Ukraine et la communauté internationale disposent de quatre instruments pour répondre à l'agression russe contre l'Ukraine : la résistance armée est la tâche des forces armées ukrainiennes ; les sanctions économiques, un outil utilisé par les alliés de l'Ukraine pour affaiblir l'économie russe ; isolement diplomatique; et la justice internationale. Cette dernière est représentée par les différentes juridictions internationales.

La guerre, lancée par la Russie le 24 février 2022 contre l'Ukraine, faussement appelée par le président Vladimir Poutine "l'opération militaire spéciale" a provoqué de multiples crimes internationaux sur le territoire ukrainien, à savoir : crimes de guerre, crimes contre l'humanité, crime d'agression, et crimes contre l'environnement, nommés par les juristes internationaux écocide. Il s'est avéré, après quelques jours de combats acharnés sur le sol ukrainien, que "l'opération militaire spéciale" est en fait synonyme de la "déclaration de guerre" inavouée de Poutine contre l'Ukraine. Poutine a justifié son "opération militaire spéciale" afin de "démilitariser et dénazifier l'Ukraine" qui, selon lui, commettait un génocide contre la population russophone dans les régions de Donetsk et Lougansk, dans l'est de l'Ukraine. Ukraine.

Selon Poutine, l'Ukraine planifiait une attaque contre la Russie avec l'aide de l'OTAN. Ce faux récit des causes de la guerre en Ukraine a été démenti par Yevgeny Prigozhin , le chef de Wagner, une milice privée. Prigozhin , un allié de Poutine depuis 20 ans, a affirmé lors de la rébellion armée de sa milice wagnérienne contre Poutine et l'état-major de l'armée russe le 24 juin qu'"en 2022 Kiev n'avait aucune intention d'attaquer la Russie avec l'aide de l'OTAN". Prigozhin a affirmé que l'affaire avait été fabriquée par le ministre russe de la Défense, "Sergei Shoigu, et d'autres officiers corrompus, soutenus par des oligarques qui gagnaient de l'argent grâce au déploiement de l'armée". La milice de Prigozhin et lui-même ont participé à l'invasion de l'Ukraine dès le premier jour et ont combattu, au front, sur la ligne de front, ce qui rend ses déclarations crédibles.

Il semble que l'une des raisons pour lesquelles le président Poutine a nommé la guerre en Ukraine "l'opération militaire spéciale" était d'éviter d'engager la responsabilité de l'État russe devant la Cour internationale de Justice (CIJ) et la Cour pénale internationale (CPI). Les deux cours sont universels. Ils jouent un rôle essentiel dans le maintien d'un ordre international stable fondé sur le respect des règles du droit international.

Voici les étapes juridiques les plus importantes prises par l'État ukrainien auprès des instances judiciaires internationales après le 24 février 2022. Trois jours après

l'invasion russe de l'Ukraine, le 27 février 2022, Kiev a déposé une plainte contre la Russie devant la CIJ. La Cour avait ordonné le 16 mars 2022 à la Russie de suspendre immédiatement ses opérations militaires en Ukraine. La Russie n'a jamais accepté cet ordre et a poursuivi ses opérations militaires sur le territoire de l'Ukraine.

Agression russe et crime de guerre contre l'Ukraine

L'invasion de l'Ukraine par la Russie a infligé de graves violations du droit international humanitaire au peuple ukrainien, notamment des homicides illégaux et des blessures de civils, la destruction d'infrastructures et le blocage de l'aide humanitaire dont la population a désespérément besoin, qui peuvent tous constituer des crimes de guerre.

Amnesty International s'emploie à rassembler des preuves de ces crimes, car les forces armées russes ont attaqué des hôpitaux civils, des écoles et des immeubles d'habitation et ont appliqué des tactiques de siège meurtrières du type " se rendre ou mourir ". la faim" contre les populations civiles.



L'ampleur de la crise des droits humains en Ukraine ne fait que s'intensifier de jour en jour. Jusqu'à présent, les Nations Unies ont enregistré huit millions de réfugiés ukrainiens en Europe, mais beaucoup d'autres, dont des enfants, ont disparu ou ont été transférés de force sur le territoire russe. Malgré des températures glaciales tout au long de l'hiver, les frappes de missiles russes ont continué de provoquer des pannes de courant et des pannes d'électricité dans toute l'Ukraine. Alors que les fournitures médicales, la nourriture et l'eau s'épuisent, le peuple ukrainien fait face à une catastrophe humanitaire sans précédent.

Le transfert illégal de civils par la Russie constitue un crime de guerre, voire un crime contre l'humanité. Les lois applicables aux conflits armés interdisent le transfert forcé, en masse ou individuel, de personnes protégées, y compris les civils, hors du territoire occupé. Dans plusieurs cas, des mineurs fuyant vers le territoire sous contrôle ukrainien, sans leurs parents ou autres tuteurs légaux, ont été arrêtés à des postes de contrôle militaires russes, puis remis aux autorités de la région. de Donetsk contrôlé par la Russie.



Le 17 mars 2023, la CPI a émis un mandat d'arrêt contre le président Poutine et contre la commissaire présidentielle aux droits de l'enfant en Russie, Maria Alekseyevna Lvova-Belova . Poutine et Mme Lvova-Belova sont "prétendument responsables de crimes de guerre, de déportation ou de transfert forcé de population (d'enfants) et de transfert illégal de population (d'enfants) des zones occupées d'Ukraine vers la

Russie". Le mandat d'arrêt émis par la CPI contre le président Poutine a été un coup juridique avec de graves conséquences politiques et juridiques pour lui et son pays. Le mandat d'arrêt empêche Poutine de se rendre dans les 123 États qui ont ratifié le Statut de Rome, le traité fondateur de la Cour pénale internationale. Jamais auparavant la CPI n'avait inculpé de crimes de guerre un chef d'État dont le pays est membre du Conseil de sécurité de l'ONU.

En réponse aux mandats d'arrêt émis par la Cour pénale internationale (CPI) contre Vladimir Poutine, président de la Fédération de Russie, et Maria Lvova-Belova , commissaire aux droits de l'enfant à la présidence de la Fédération de Russie, Agnès Callamard , secrétaire général d'Amnesty International, a déclaré :

" Cette annonce envoie un signal important, à l'Ukraine et au reste du monde : les auteurs présumés de crimes de droit international en Ukraine seront arrêtés et jugés, aussi puissants soient-ils.

"Le président Vladimir Poutine est désormais officiellement un homme recherché. Suite à l'inculpation par la CPI de la présidente et commissaire aux droits de l'enfant Maria Lvova-Belova pour crime de guerre de transfert forcé d'enfants, la communauté internationale doit tout faire pour qu'ils soient arrêtés et amenés devant le tribunal.

"Si le président Vladimir Poutine ou Maria Lvova-Belova quittent la Russie, les États doivent leur refuser l'asile, les arrêter immédiatement et les remettre à la CPI.

" Ces mandats d'arrêt sont une première étape importante, mais pour l'instant ils se limitent au crime de guerre de transfert illégal d'enfants et ne reflètent pas la longue liste de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité auxquels les dirigeants se sont potentiellement livrés. La CPI et d'autres acteurs de la justice émettront de nouveaux mandats alors que leurs enquêtes sur les crimes de droit international commis en Ukraine commencent à donner des résultats.

A noter que Slobodan Milosevic, alors président de la Serbie, a été le premier président d'un Etat en exercice accusé de crimes de guerre par le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY) en 1999. La procureure du TPIY, la Canadienne Louise Arbour, a signé la déclaration de Milosevic . accusation. Peu de gens auraient imaginé que, deux ans après l'inculpation, en 2001, la Serbie livrerait Milosevic à La Haye (siège du TPIY). Espérons que la même chose arrivera à Poutine et qu'il tombera sous la fourche caudine de la justice pénale internationale. L'analogie entre Poutine et Milosevic est évidente. Tous deux ont cherché à modifier par la force les frontières des États successeurs de l'Union soviétique et de la Yougoslavie. En poursuivant ces projets politiques, ils ont commis des crimes de guerre faisant des dizaines de milliers de morts.



Violence au regard de l'hindouisme et du bouddhisme

Les monothéismes ont mauvaise presse. On les accuse volontiers, ces derniers temps, de tous les maux : étroitesse, intolérance, orgueil, agressivité, violences multiples. Depuis l'aube du xvie siècle, les missions chrétiennes, catholiques puis réformées, ont par vagues successives, déferlé sur tous les continents. Faut-il y voir le versant religieux de l'expansion marchande et coloniale de l'Europe ? Faut-il plutôt reconnaître l'impérialisme occidental comme le bras armé des prétentions et des ambitions du monothéisme chrétien ? Beaucoup, en Asie et en Afrique, mais également en Europe, estimèrent que ce sont là les deux faces indissociables d'un même phénomène : l'irrépressible dynamique de l'Occident chrétien ou - selon le point de vue que l'on privilégie - d'une chrétienté qui s'identifie et se limite à son unique modèle, sa concrétion européenne.

Plus récemment, l'aboutissement du processus de décolonisation et d'émancipation des Tiers Mondes ainsi que la sécularisation galopante des sociétés occidentales ont mis une sourdine à ces critiques autrefois virulentes : on ne tire pas sur une ambulance. Depuis deux ou trois décennies cependant, une autre forme de monothéisme semble avoir pris le relais. En Europe certes, mais aussi dans plusieurs autres régions du monde, le spectre d'une irrésistible ascension de l'islam avive l'inquiétude et ranime le feu de la critique.

Derrière ces craintes et ces reproches se cache mal, en Occident surtout, une hostilité plus ou moins militante à l'endroit de toute religion. Mais, en cet âge de pluralité et de pluralisme, en cet âge de tolérance et de scepticisme quelque peu désabusé, c'est plus précisément le 'mono' qui fait peur, même lorsqu'il laisse à beaucoup de ses critiques une impression de naïveté. On redécouvre alors les vertus des religions dites traditionnelles ou des grands courants de sagesse orientale. Les chamanes, les guérisseurs, les prêtres des rituels cosmiques proposent quelques clés du bien-être sans imposer pour autant leur Credo ou leur Loi. Les sages, les yogis, les méditants de

l'Inde et de l'Extrême-Orient distillent un message d'intériorité et d'harmonie, un message libre d'ambitions sociopolitiques, une spiritualité toute en souplesse qui n'empiète guère sur le pré carré des autonomies individuelles.

Conflits et violences dans les mondes hindou et bouddhiste ?
De temps à autre, cependant, au gré des flux et reflux de l'actualité internationale, des échos nous parviennent de violences et de conflits qui s'inscrivent mal dans l'équation " monothéisme = violence ". En Inde, la montée en puissance, depuis plusieurs générations, d'un mouvement identitaire hindou (hindutva : " hindouité ") a envenimé les relations avec la population musulmane (environ 13 %) et, de manière plus inattendue, avec la petite minorité chrétienne (un peu plus de 2 %). Aux frontières de la Thaïlande et de la Malaisie, ou du Myanmar (Birmanie) et du Bangladesh, il est question de heurts entre bouddhistes et musulmans. S'agirait-il de réactions de résistance face aux empiètements d'un islam conquérant ? On ne peut l'exclure, tout en observant qu'il s'agit parfois de confrontations entre un bouddhisme largement majoritaire et un islam franchement minoritaire.

Le cas du Sri Lanka est plus étonnant encore : alors que chrétiens et musulmans étaient moins directement concernés par une guerre civile sans merci, ce conflit récent opposait surtout une communauté bouddhiste et une communauté hindoue. Dernier exemple : des études récentes ont amplement documenté la manière dont les différentes écoles du bouddhisme japonais, bon gré mal gré, se laissèrent embrigader dans les politiques militaristes et expansionnistes de l'empire japonais des années 1930 et 40. Il arrive donc qu'on en vienne à attribuer un rôle quasi messianique à un peuple particulier (les Cinghalais du Sri Lanka, la nation japonaise) dans la défense et protection et même dans l'expansion du dharma. De tels développements entraînent presque inévitablement des dérives violentes, en contradiction avec l'ouverture universelle et le message de non-violence dont le bouddhisme se réclame par ailleurs.

La question se poserait-elle donc aussi du rapport entre religions non monothéistes et violence ? D'entrée de jeu, il convient de le rappeler fermement : ici comme ailleurs, à propos tant du bouddhisme ou de l'hindouisme que de l'islam ou du christianisme, le facteur religieux joue, dans les tensions ou les guerres, un rôle tantôt modeste tantôt plus déterminant, mais c'est un facteur parmi bien d'autres : économiques, politiques, linguistiques, culturels… Cela se vérifie même dans le cas de conflits internes à telle religion : entre catholiques et protestants, entre sunnites et shî'ites….

Il est indéniable que l'hindouisme en Inde et le bouddhisme dans plusieurs pays d'Asie ont joué un rôle significatif dans la résistance aux pouvoirs colonisateurs et la résurgence d'un sentiment d'identité nationale. Il ne s'agira pas ici d'analyser en détail telle ou telle situation conflictuelle. On s'interrogera plutôt sur les rapports de traditions religieuses non monothéistes à la violence. L'image d'Épinal d'un yogi en méditation ou la figure prestigieuse du Dalaï-Lama ne doivent pas suggérer que l'hindouisme et le bouddhisme ignorent béatement la rude réalité de la violence. Il est plus exact et plus instructif d'examiner comment ces traditions ont géré et gèrent aujourd'hui encore la violence, les violences, au sein de la société. Nous nous demanderons ensuite si elles fournissent une justification doctrinale à l'hostilité d'une communauté religieuse envers une autre.

Une double observation préalable s'impose cependant. D'une part, hindouisme et bouddhisme - on pourrait également évoquer le taoïsme et d'autres traditions - constituent des ensembles vastes et complexes, englobant une grande diversité de courants et d'écoles, depuis leurs origines jusqu'à nos jours. D'autre part, les définir comme " non monothéistes " est réducteur (on les définirait par ce qu'ils ne sont pas) et fort approximatif. La multitude des divinités hindoues ainsi qu'une certaine parenté avec les panthéons de la Grèce et de la Rome antiques suggèrent en première approche un schéma polythéiste. Il serait cependant moins inexact d'aborder l'hindouisme comme un cône ou une pyramide. Déplaçons le curseur le long de l'arête. Si l'on descend vers la base, les désirs et les prières se font plus concrets et plus diversifiés : chaque figure divine préside à un domaine spécialisé, un peu comme tel saint, dans le monde catholique, est invoqué pour tel bienfait ou telle protection. Si l'on se rapproche au contraire du sommet de la pyramide, une figure puissante prend de l'ampleur et se détache du reste de la population divine au point d'acquérir bien des traits monothéistes.

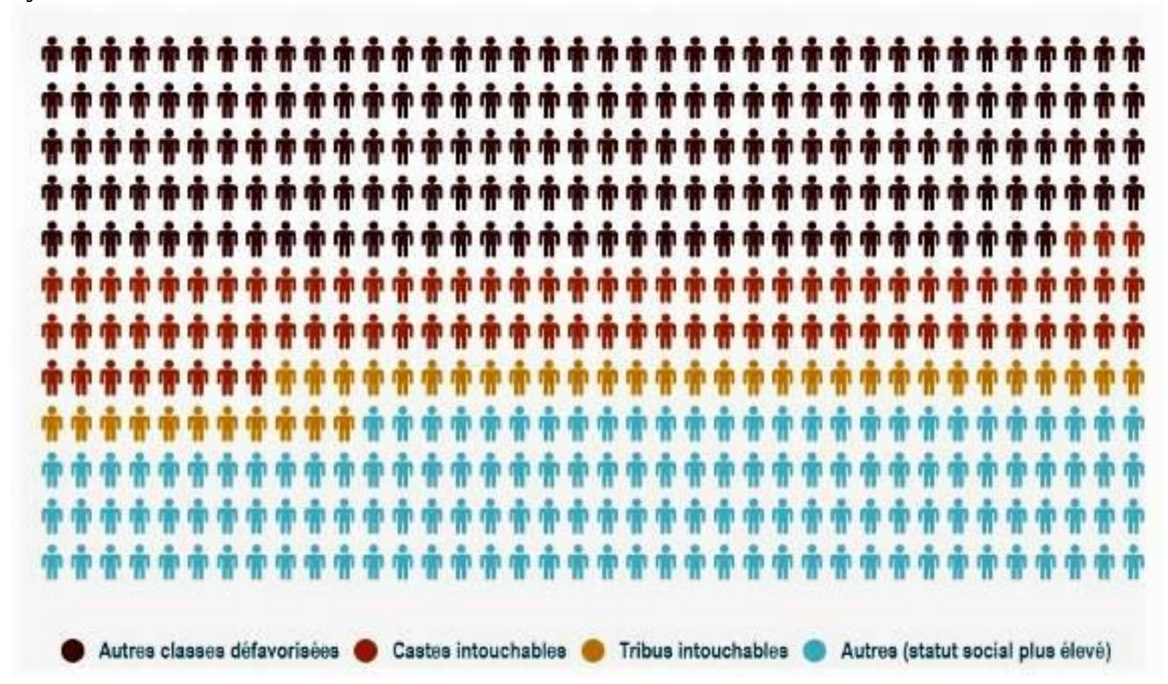
Certains hindous, parmi les plus influents, ajouteraient qu'il convient de dépasser la pointe de la pyramide, en direction de l'Absolu sans nom et sans visage qui transcende toute représentation divine, toute polarité de l'Un et du multiple. Quant au bouddhisme, il n'est ni un polythéisme (malgré l'apparente démultiplication des figures de bouddhas), ni un monothéisme (il n'a que faire d'un Créateur ou d'un Seigneur), ni même un athéisme (il observe à ce sujet le silence plutôt qu'il n'enseigne une négation).



Le système sacrificiel et sa mise en cause
Fréquemment présentée comme la patrie de la non-violence, l'Inde a dû apprendre, comme toute société humaine, à gérer la violence. Ses Écritures les plus anciennes et les plus vénérables, les hymnes védiques ainsi que les commentaires liturgiques qui suivent, placent le sacrifice au centre du monde : il est le pivot du cosmos comme de la société. La classe des brahmanes, au sommet de la hiérarchie socioreligieuse, interprète la Parole védique éternelle et préside aux rituels qui structurent la société et

garantissent des relations bénéfiques avec le monde des dieux. Tout sacrifice comporte violence et destruction, en particulier dans le cas d'immolation de victimes animales. Des précautions de langage et des gestes d'apaisement (l'animal n'est pas tué mais " apaisé ") visent à circonscrire l'inévitable violence dans des limites acceptables. Acceptables pour la victime et surtout pour le prêtre sacrificateur et pour le " sacrifiant ", c'est-à-dire le patron laïc du rituel sacrificiel.

Partant de là, des réflexions sur la loi du karma, à savoir l'enchaînement " désir / action / conséquences des actes ", proposent une analyse rigoureuse de toute activité : corporelle, vocale et même (et surtout) mentale. Toute action porte semence, tout acte est gros de conséquences qui " mûriront " en cette vie ou, par-delà la mort, dans le cycle sans commencement et sans fin des renaissances ou réincarnations.



Face à la rude évidence de cette servitude, les " renonçants " (sannyâsin) hindous ainsi que, parallèlement, le Bouddha et les moines bouddhistes chercheront à réduire l'action au strict minimum, puis à réduire les conséquences de l'acte en privilégiant le détachement intérieur et la maîtrise de la conscience : de là, l'exceptionnel développement, dans l'hindouisme comme dans le bouddhisme, de disciplines visant à l'observation et la maîtrise du corps, de la parole et de l'esprit (yoga, méditation…). Ce travail de purification et de détachement suppose une pratique rigoureuse de la non-violence (ahimsâ : absence du désir de nuire) et produit à son tour un esprit de bienveillance et de compassion à l'égard de tout être vivant.

Observons ici une courte pause. Tant les renonçants hindous que les membres de la communauté monastique bouddhiste - sans oublier les ascètes jaïns - identifient clairement les facteurs qui produisent la violence et la " souffrance " (au sens d'insatisfaction perpétuelle, de mal-être profond) : le désir inspiré par la convoitise, la " soif " de posséder et surtout de perdurer dans l'existence, la conscience égocentrique, l'esprit de rivalité, l'illusion qui fait rechercher une satisfaction définitive dans des réalités impermanentes, passagères, décevantes. Ces mêmes milieux d'ascètes et de sages s'abstiennent rigoureusement de tout sacrifice sanglant

voire de tout rituel : ils en condamnent l'agressivité et la cruauté en même temps qu'ils en dénoncent l'inefficacité, l'inanité.

Il semble donc qu'ils aient, eux aussi et depuis 25 siècles environ, démonté le mécanisme sacrificiel de la victime émissaire, bien que leur démarche demeure distincte sur plus d'un point de celle de la Bible et du Nouveau Testament : elle ne comporte pas d'identification avec la victime reconnue innocente, même si l'on précise que l'animal n'est ici que le substitut de celui qui devrait être la seule véritable victime, à savoir l'être humain agent du sacrifice. À rebours de la religion védique ou brahmanique traditionnelle, de son panthéon et de son économie sacrificielle marquée de violence en dépit de sa subtilité et de son extrême complexité, ces ascètes et ces moines se sont ainsi ouvert un chemin de libération ultime et définitive sans le plus souvent s'appuyer sur une foi de type monothéiste : les disciples des Upanishad-s hindoues enseignent un Absolu au-delà de tout nom et de toute forme tandis que les disciples du Bouddha observent le silence et se gardent de donner quelque contenu que ce soit à la délivrance ou au nirvâna.

Gérer les violences inévitables
Une brèche est ainsi ouverte dans le vieux système de l'efficacité sacrificielle et de l'esprit de donnant donnant qui préside aux rapports entre les humains et les divinités. Le nouvel esprit de non-violence, de détachement et de disposition bienveillante va lentement imprégner les mentalités et modifier les pratiques dans toute la société. Ainsi par exemple, nombreux sont ceux qui privilégieront un régime végétarien et abandonneront progressivement l'offrande de victimes animales.

Cette poussée en direction de la non-violence rencontre cependant des résistances. Résistances qui tiennent aux tempéraments, au jeu des désirs et des passions non maîtrisées. Mais aussi, résistances liées aux contraintes de l'existence individuelle et sociale : le paysan ne peut éviter de blesser de minuscules êtres vivants lorsqu'il laboure son champ, le roi se doit de défendre le territoire et la population, le juge doit punir le criminel… On verra donc se développer des enseignements qui, tout en prônant le détachement intérieur et la rectitude d'intention, ne condamnent pas l'action nécessaire - fût-elle violente - mais visent à la contenir dans de strictes limites.

Apparue probablement peu avant le début de l'ère commune, la Bhagavad-Gîtâ (le " Chant du Seigneur ") est le texte le plus décisif à cet égard. Le lecteur occidental qui rêve d'une Inde purement non violente sera probablement déçu d'y découvrir une justification argumentée de l'action violente et même de la guerre. La Divinité ne cesse en effet d'agir dans le cycle des créations et des destructions successives de l'univers ainsi que dans ses interventions salvifiques pour rétablir l'ordre bienfaisant (le dharma) au sein de cet univers et de la société. De même - et à Son image - le roi doit recourir, lorsque cela est nécessaire, à une juste violence. Et tout membre de la société hindoue fera de même, à sa modeste place. Quant aux laïcs bouddhistes, contraints eux aussi de renoncer à la stricte non-violence de la communauté monastique, ils banniront du moins tout rituel comportant l'immolation d'animaux et veilleront à imprégner leur comportement quotidien de l'esprit de bienveillance que permet l'apprentissage progressif du détachement intérieur.

Dans cette problématique d'une juste gestion de l'inévitable violence, il n'apparaît pas avec évidence que le déplacement du curseur le long de l'axe monothéisme /

polythéisme soit très significatif. Pour une large part, dans la société hindoue, l'exercice concret de la (non) violence dépend de la place que chacun occupe, de par sa naissance, dans telle classe ou caste de la pyramide sociale. Quant aux divinités, certains textes font froidement remarquer que seules celles capables de nuisance reçoivent de plantureuses offrandes ; celles qui paraissent inoffensives ou moins dangereuses ne sont guère objet de culte. Au reste, si Vishnou apparaît davantage comme créateur et protecteur tandis que Siva déploie une énergie plus dangereuse, il faut surtout les voir dans la complémentarité de leurs rôles. Et si les Déesses épouses semblent plus pacifiques que les Déesses célibataires, c'est là aussi le reflet de leurs positions respectives par rapport aux valeurs établies de la famille et de la société.

De tout ce qui précède on pourra seulement conclure que l'Inde a, certes autrement que nous, cherché l'équilibre délicat d'un usage inévitable et approprié de la violence. Chemin faisant, hindouisme et bouddhisme ont développé un remarquable patrimoine de disciplines ou de sagesses pratiques (" yoga-s ") visant à identifier et neutraliser en tout être humain les ressorts cachés de la violence.

L'irruption de nouveaux monothéismes dans le monde indien
Les violences à proprement parler interreligieuses, celles qui s'exercent de communauté à communauté, amènent à se poser un autre ordre de questions. Ces violences ne semblent pas avoir été fréquentes ni particulièrement graves dans l'Inde ancienne et traditionnelle. Certes, les heurts et les conflits n'ont pas manqué, au long des siècles, entre hindous, jaïns et bouddhistes, et même au sein du monde hindou. Une âpre compétition les opposait souvent pour obtenir la faveur changeante des princes. Cependant, ici encore, les facteurs proprement religieux ne se laissent pas facilement isoler des ambitions politiques ou des intérêts économiques. Les récits de persécution et même de martyre ne manquent pas, mais ils semblent plus d'une fois destinés à mettre en valeur les vertus du dévot ou du saint plutôt qu'à dénoncer la cruauté des persécuteurs.

L'irruption de l'islam dans le sous-continent indien, sa mainmise militaire et politique, la conversion de secteurs importants de la population, notamment - mais pas seulement - dans les couches plus modestes, vont modifier la donne. Il serait simpliste de parler d'une opposition frontale entre deux groupes homogènes : hindous et musulmans.

Vers les années 700, les arabes se sont introduits en Inde afin de disperser leur religion aux infidèles hindous. Les musulmans ont décimé des millions d'hindous entre les années 700 et 1500. Selon certains historiens comme Firishta (Mohammed Qacim Ferichta), plus de 400 millions d'hindous étaient massacrés, castrés ou pris comme esclaves pendant cette conquête meurtrière.

Il suffit de lire un peu d'histoire pour comprendre que l'Islam ne s'est jamais imposé de manière pacifique.

Par exemple le Coran est divisé en deux catégories de Ayat (versets).

Les premières "mecquoises" étaient "révélées" en premier au prophète. Par exemple :
Ce verset a été "révélé" lorsque le prophète était encore faible et n'avait ni pouvoir ni armée. Il cherchait donc le chemin de la paix.

A vous votre religion, et à moi ma religion». لَكُمْ دِينُكُمْ وَلِيَ دِينِ

A cette époque (mecquoise), environ 60 personnes ont rejoint le prophète. On parle d'une période d'environ 13 ans. Oui 13 ans que le prophète leur parle d'Allah, du Coran, d'enfer et de paradis mais seulement 60 personnes l'ont suivi.

Mais la vraie explosion de l'Islam est survenue lorsque le prophète était à la médina (où les versets médinois ont commencé à apparaître). Des versets comme :

قَاتِلُوا الَّذِينَ لَا يُؤْمِنُونَ بِاللَّهِ وَلَا بِالْيَوْمِ الْآخِرِ وَلَا يُحَرِّمُونَ مَا حَرَّمَ
اللَّهُ وَرَسُولُهُ وَلَا يَدِينُونَ دِينَ الْحَقِّ مِنَ الَّذِينَ أُوتُوا الْكِتَابَ حَتَّى
يُعْطُوا الْجِزْيَةَ عَن يَدٍ وَهُمْ صَاغِرُونَ

Combattez ceux qui ne croient ni en Allah ni au Jour dernier, qui n'interdisent pas ce qu'Allah et Son messager ont interdit et qui ne professent pas la religion de la vérité, parmi ceux qui ont reçu le Livre, jusqu'à ce qu'ils versent la capitation par leurs propres mains, après s'être humiliés.

Durant cette époque, plusieurs milliers de personnes l'ont suivi. L'expansion de l'islam fut une conquête militaire jumelée à une croisade religieuse. De plus, la motivation des conquérants musulmans était l'attrait du butin autant qu'une récompense divine dans l'au-delà. Dès le début, le but pécuniaire des razzias primait. Pour faire triompher l'islam du vivant du Prophète, il fallait user de la force guerrière, seule manière de convertir les Arabes sensibles uniquement aux rapports de force à l'époque. Ces rapports étaient hérités de la pratique régulière de razzia en Arabie préislamique.

Le Maghreb préislamique et divisé entre un monde chrétien, romanisé et urbain aux côtes, centré sur la Tunisie et un monde berbère qui est encore tiraillé entre le christianisme et ses traditions ancestrales (ainsi que le judaïsme). L'Égypte, la Palestine, la Syrie et la Mésopotamie sont des régions christianisées, avec encore quelques poches de résistances du paganisme qui semblent en passe de la destruction. De même pour l'Anatolie.

C'est au-delà des Monts Zagros où on croise un monde différent où une autre tradition religieuse, iranienne, règne presque sans partage. Manichéisme, zoroastrisme et d'autres cultes plus locaux survivent dans le plateau depuis plusieurs siècles, mais ils cèdent graduellement aux sirènes christiques.

Plus loin encore, à cheval entre l'Afghanistan, le sud de l'Asie centrale et le Pakistan on se retrouve face à un monde bouddhique, qui fait la transition entre l'Empire perse

et les états du sous-continent indien, un haut-centre civilisationnel depuis l'Âge de Bronze, où a émergé la tradition hindoue, qui s'étend à voile depuis les côtes orientales de l'Inde vers l'Asie du Sud-Est, encore largement dominé leurs traditions locales, mais balançant depuis un moment entre l'influence indienne et l'autorité chinoise.

Enfin, dans la Péninsule arabique, on assiste à une effervescence religieuse et politique. La destruction des royaumes Lakhmides et Ghassanides, puissances chrétiennes inféodées respectivement aux byzantins et aux sassanides, créent un ressentiment parmi ces "arabes impériaux", ressentiment qui en jettera beaucoup dans les bras de leurs "frères" venus du hinterland, mais cette destruction signent aussi l'arrêt de leur influence parmi les "arabes" païens. Ces arabes sont à ce moment pris en tenaille par le Christianisme au Nord, apportés par les Nabatéens et le judaïsme au Sud, importé par les Himyarites du Yémen, qui ne sont pas encore des Arabes. Ainsi, en Arabie du 7ème siècle, il n'y a pas un prophète chef de guerre qui prêche et tisse des alliances, mais des prêcheurs chefs de guerre.

L'Inde a connu des empereurs musulmans pratiquant une politique religieuse relativement libérale et d'autres faisant preuve d'intransigeance et d'intolérance. Dans le peuple, on observe des formes de cohabitation pacifique et même des pratiques syncrétiques. La mémoire collective hindoue est cependant chargée de récits de massacres et de destructions de temples. Tout près de nous, les déplacements de populations et les tueries qui accompagnèrent la " partition " de l'Inde et du Pakistan demeurent, pour les hindous comme pour les musulmans et les sikhs, une plaie à vif.

Du côté chrétien, les premières communautés implantées le long des côtes méridionales de l'Inde ne semblent pas avoir provoqué de heurts. Plus tard, la politique coloniale et religieuse portugaise fut parfois violente mais limitée à quelques enclaves côtières. C'est surtout à partir de la seconde moitié du xviiie siècle que les tensions s'exacerbèrent. L'ambition missionnaire chrétienne, tant anglicane et protestante que catholique, renforça son emprise tout en tirant profit de la neutralité bienveillante ou du soutien plus franc de l'administration britannique. Le réseau chrétien d'institutions scolaires, hospitalières et caritatives est jusqu'à ce jour salué par beaucoup avec reconnaissance. Mais le type de religion que présente le christianisme - tout comme celui de l'islam - suscite fréquemment de l'incompréhension et même une certaine hostilité.

Il serait trop simple d'affirmer que c'est le monothéisme qui est en cause. Il y a, au sein de l'hindouisme, nous l'avons vu, de nombreux courants qui mobilisent la confiance et l'adoration des fidèles autour de la figure du Seigneur ou de la Mère. La difficulté provient plutôt de ce qui est ressenti comme une prétention exclusive et excluante ; elle se focalise en particulier autour de la volonté de convertir. Dès la première moitié du xixe siècle, des figures marquantes de la " Renaissance hindoue " accueillent favorablement dans le christianisme des appels à une réforme tout en se démarquant de messages et de pratiques qu'ils ne peuvent ni ne veulent adopter. Bien des passages de la Bible ainsi que l'usage qu'en font les missionnaires dans les prédications sur la place publique ou dans les publications de controverse leur laissent une impression de raideur hautaine et de pression indélicate.

Pour leur part, bien des communautés bouddhistes, en Asie du Sud et en Extrême-Orient, gardent à ce jour des impressions mêlées de leurs contacts avec le christianisme. Beaucoup d'énergie se perdit, de part et d'autre, en controverses stériles, en propagande et contre-propagande. Dans plus d'un pays, Sri Lanka et Birmanie par exemple, l'irruption chrétienne et ce qu'elle pouvait comporter de violence (physique ou psychique) furent peut-être ressenties davantage encore que dans le monde hindou. En outre, le bouddhisme hébergeait depuis les premiers siècles de son histoire une critique radicale, une déconstruction rigoureuse des conceptions théistes et des cultes de l'hindouisme. Le moment venu, il étendra ces critiques au christianisme (et à l'islam) : la conception d'un Dieu créateur et protecteur, juge et sauveur, trahit notre crainte de l'impermanence et notre attachement viscéral à la conception illusoire du " moi ", d'une identité égocentrique angoissée par la perspective de la mort.

La dénonciation des exclusivismes
Alors que l'hindouisme se caractérise, répète-t-on à l'envi, par son acceptation libérale (" catholique ", disent certains hindous) d'une multiplicité de voies cohabitant de manière harmonieuse, le Dieu de la Bible appelle au mépris voire à la destruction des " idoles " des autres dieux ; il se montre jaloux, colérique, intolérant ; il fait alliance avec un peuple à l'exclusion de tous les autres ; il ne parle que par la bouche de prophètes choisis et dénonce tous les autres comme de faux prophètes. Le christianisme puis l'islam sont les héritiers de cette " monolâtrie " : depuis leur fondation, ils ont cherché et cherchent encore à l'imposer au monde entier.

Prêcher à temps et à contretemps, organiser des campagnes d'évangélisation dotées de gros moyens et financées de l'étranger, pousser à l'enregistrement dans les Églises par le baptême (" compelle intrare "), déraciner culturellement et spirituellement des populations entières : autant de reproches formulés, avec plus ou moins de virulence, dans certains milieux hindous. Si l'Église catholique et d'autres groupes chrétiens parlent, depuis un demi-siècle, de dialogue interreligieux, cela est dénoncé dans ces mêmes milieux comme un piège, une tromperie, tandis que des gestes d'inculturation sont taxés de pillage, d'appropriation indue de ressources spirituelles.

La conversion, au sens de changement d'allégeance religieuse, est ressentie comme une agression à la fois culturelle, sociale et religieuse. Même aux yeux de nombreux hindous modérés et bienveillants - Gandhi en est un bel exemple - elle semble peu compréhensible : alors qu'il y a mille et une manières de rencontrer le Divin et de le " réaliser ", à quoi bon dépenser tant d'énergie pour attirer des individus d'une case à une autre sur l'échiquier des religions ? Il n'est dès lors pas étonnant qu'une série d'États, surtout dans le nord de l'Inde, aient adopté des législations visant à bannir ou à contrôler sévèrement le changement de religion. Certes, des motivations sociales, économiques et politiques ne sont pas absentes de ces campagnes : la surenchère identitaire est souvent mise au service des intérêts conservateurs de certaines strates de la société de castes.

Au plan proprement religieux, redisons-le, le véritable débat ne concerne pas tant le monothéisme comme tel : beaucoup d'hindous sont convaincus que Dieu est à la fois Un et multiple, ou plutôt qu'Il est au-delà de l'un et du multiple. Chacun, avec l'aide éventuelle d'un guide ou d'un gourou, peut le trouver dans la " grotte du cœur " et le vénérer par une profusion d'images ou par le renoncement à toute image. Le péché

grave ou plutôt l'illusion foncière, c'est l'étroitesse, la dérive exclusiviste qui anime trop souvent les porte-parole du Dieu de la Bible ou du Coran.

Si les opinions et les sensibilités qui viennent d'être évoquées sont partagées, à des degrés divers, par bon nombre d'hindous, elles inspirent des résistances plus franches et des critiques acerbes et souvent simplistes à certains représentants de l'hindutva. Bien qu'il soit loin d'être homogène, ce mouvement identitaire, qui se situe à la fois sur le plan culturel et le plan religieux, et qui trouve de puissants relais à la droite de l'échiquier politique indien, peut être considéré comme une forme d'intégrisme ou de fondamentalisme. Il oppose une résistance décidée aux religions " sémitiques " considérées comme étrangères, au double sens de leur provenance géographique et de leur modèle incompatible avec l'ethos ou le dharma de l'Inde.

D'autres hindous cependant s'alarment de cette évolution et, de manière subtile, y perçoivent le danger d'une dénaturation de ce même hindouisme : ne se laisserait-il pas contaminer par l'intransigeance et l'exclusivisme de ses adversaires ou de ses concurrents ? On assisterait alors à une " sémitisation " de l'hindouisme…

Partant de là, l'observateur pourra se demander si nous n'assistons pas, sur la scène mondiale, à un jeu de miroirs ou plutôt d'influences croisées. On entend en effet fréquemment dénoncer, dans le monde chrétien, des dérives pluralistes ou relativistes : l'identité de la foi chrétienne et son ancrage dans l'unicité de la personne du Christ seraient en train de se dissoudre sous la pression de slogans tels que " toutes les religions se valent, tous les chemins mènent au sommet de la montagne, l'essentiel réside dans une spiritualité au-delà des religions ". Il y aurait là, pour une part, comme une hindouisation ou une " orientalisation " du christianisme contemporain.

Le chrétien, quant à lui, sera conscient du contentieux historique qui continue bien souvent de peser sur les relations. Les critiques qui lui parviennent de milieux hindous ou bouddhistes l'aideront à poursuivre son travail de réflexion afin d'assouplir et d'élargir sa compréhension du salut de Dieu en Jésus Christ. Cela ne devrait pas l'empêcher d'annoncer, en toute liberté pour lui et pour ses interlocuteurs, le message du Christ. Que la sagesse des maîtres hindous ou du Bouddha se propage librement et discrètement en Occident, que le témoignage de l'évangile se fasse entendre en Asie avec la même liberté et la même discrétion, le chrétien ne pourra que se réjouir - avec beaucoup d'autres - de cette conjonction harmonieuse de conviction et de respect. Il convient cependant de rester vigilant : les dérives agressives ou les replis et crispations identitaires ne disparaitront pas comme par enchantement.
La capitale de l'Inde est en proie ces derniers jours (2020) à de graves violences contre la communauté musulmane qui ont fait 33 morts et plus de 200 blessés.

Rues désertes, commerces fermés, restes d'immeubles incendiés… Depuis le début de la semaine, les faubourgs populaires du nord-est de la capitale indienne sont en proie à d' importantes violences, de la part de nationalistes hindous armés sur des personnes et des lieux identifiés comme musulmans. Un dernier bilan fait état de 33 morts et plus de 200 blessés, la plupart par balles.

Cette flambée de violences est la pire à frapper la capitale depuis les années 1980. À l'origine de l'embrasement, des nationalistes hindous qui se sont opposés, à la demande d'un de leurs leaders locaux, au blocage d'une route par des femmes

musulmanes pour protester contre une loi controversée sur la citoyenneté, votée en décembre dernier.

Mais plus largement, ces violences s'inscrivent dans un contexte de montée du nationalisme hindou depuis plusieurs années, incarnée par le Premier ministre Narendra Modi, et son parti au pouvoir le BJP, Parti du peuple indien (Bharatiya Janata Party).

Que contient la loi contre laquelle les musulmans manifestent ?
Le 11 décembre 2022, le Parlement indien adoptait une loi sur la nationalité, dont un des amendements a déclenché la colère des populations musulmanes. Celui-ci prévoit d'autoriser la naturalisation d'immigrés illégaux venus de trois pays voisins, à condition que ceux-ci ne soient pas musulmans.

Les citoyens musulmans y voient donc bien plus qu'une simple loi de plus sur l'immigration. Au fond, l'objectif de cette loi n'est pas d'accueillir davantage de réfugiés, mais de faire comprendre aux musulmans indiens qu'ils sont des citoyens de second rang.

Depuis le vote de cette réforme, les musulmans indiens manifestent dans tout le pays, pour défendre les principes de laïcité et d'égalité. " Ce sont des manifestations pacifiques. Les musulmans manifestent non pas avec des exemplaires du Coran, mais Constitution à la main, explique encore la journaliste. Beaucoup d'hindous, de Sikhs et de chrétiens ont aussi protesté contre cette loi ".

Qui est responsable des violences de ces derniers jours ?
" Depuis que les violences ont éclaté, on entend beaucoup parler d'émeutes inter-communautaires, mais ce n'est pas ça ", affirme Ingrid Therwath. Pour elle, il ne s'agit pas d'affrontements entre hindous et musulmans, mais bien de violences commises spécifiquement contre les musulmans par des groupes d'extrême droite proches du pouvoir. Elle va même jusqu'à utiliser le mot " pogrom ".

Preuve que ces violences dépassent le conflit communautaire : sur place, les voisins hindous des musulmans visés leur ont apporté leur aide et leur soutien. " Ils nous ont assistés pour arroser le feu. Ils ont apporté des seaux d'eau. Ils nous préparent du thé. Ils nous demandent sans cesse si nous avons besoin de quelque chose ", a témoigné auprès de l'AFP Bilkis, une mère musulmane de sept enfants, dont le domicile a été en grande partie endommagé.

Ces violences sont le fait de nationalistes hindous issus du BJP et de l'Association des volontaires nationaux, le RSS (Rashtriya Swayamsevak Sangh), une organisation ultra nationaliste crée en 1925, sur le modèle des milices fascistes européennes du début du XXe siècle.

Ils défendent l'idéologie de l'Hindutva qui veut faire de l'Inde une nation exclusivement hindoue. Le RSS possède des branches dans différents domaines de la société indienne, des médias aux syndicats. Le BJP lui-même en est une émanation, et le Premier ministre Narendra Modi a fait ses premières armes au syndicat étudiant du RSS.

Quel est le contexte politique ?
Ces violences s'inscrivent donc dans un contexte politique. " Ce n'est pas conjoncturel, mais le fruit d'une démarche idéologique construite ", insiste la spécialiste de l'Inde.

Plus largement, le parti nationaliste au pouvoir depuis 2014 s'attelle à " hindouiser " la société. " Cela passe par la réécriture des livres d'histoires dans certaines régions, détaille Ingrid Therwath, où l'on diabolise désormais les envahisseurs musulmans et on fait disparaître les pionniers du sécularisme, comme Nehru (NDLR : une des figures de proue de la lutte pour l'indépendance de l'Inde) ".

Autre exemple, avant Narendra Modi, les Premiers ministres indiens avaient pour coutume de célébrer la fin du ramadan avec des musulmans. L'actuel chef de l'Etat a cessé de le faire. " Il s'agit de mettre les musulmans au ban de la société ", assure la journaliste.

Quelle a été la réaction des autorités ?
Pour Ingrid Therwath, le BJP est donc indirectement responsable des violences qui ont agité New Delhi ces derniers jours, par les idées qu'il véhicule.

Mais aussi parce que le gouvernement a mis du temps à intervenir pour faire cesser les heurts. Mercredi, seulement, soit deux jours après le début des affrontements, Narendra Modi a finalement appelé ses concitoyens à " la paix et la fraternité ".

Lors des premiers jours de violences, plusieurs témoins ont rapporté avoir vu les policiers assister aux violences les bras croisés, sans intervenir. Dans cette région, la police dépend directement du ministère de l'intérieur, non pas de l'État fédéral. Amit Shah, le ministre de l'intérieur issu du BJP et proche de Narendra Modi, n'a déployé les forces de l'ordre que mercredi, alors que plus de 20 personnes avaient déjà été tuées.

Mais des images de musulmans indiens fuyant la ville, leurs affaires sur le dos, ont largement circulé sur les réseaux sociaux. Pour Ingrid Therwath, c'est exactement l'effet recherché par les nationalistes : " C'est une élimination symbolique ", assure-t-elle.

Dans le contexte du processus croissant de mondialisation dans lequel nous nous trouvons, force est de constater que nous ne vivons pas aujourd'hui dans un espace clos, coupé des fracas du monde. C'est pourquoi nous sommes tous préoccupés par les tensions entre Israéliens et Palestiniens, ou entre sunnites et chiites, par la nécessaire conversion écologique, de même que par le défi immense que constitue le projet de faire vivre ensemble, harmonieusement, dans une même collectivité, des personnes aux sensibilités religieuses et philosophiques diverses et parfois divergentes.

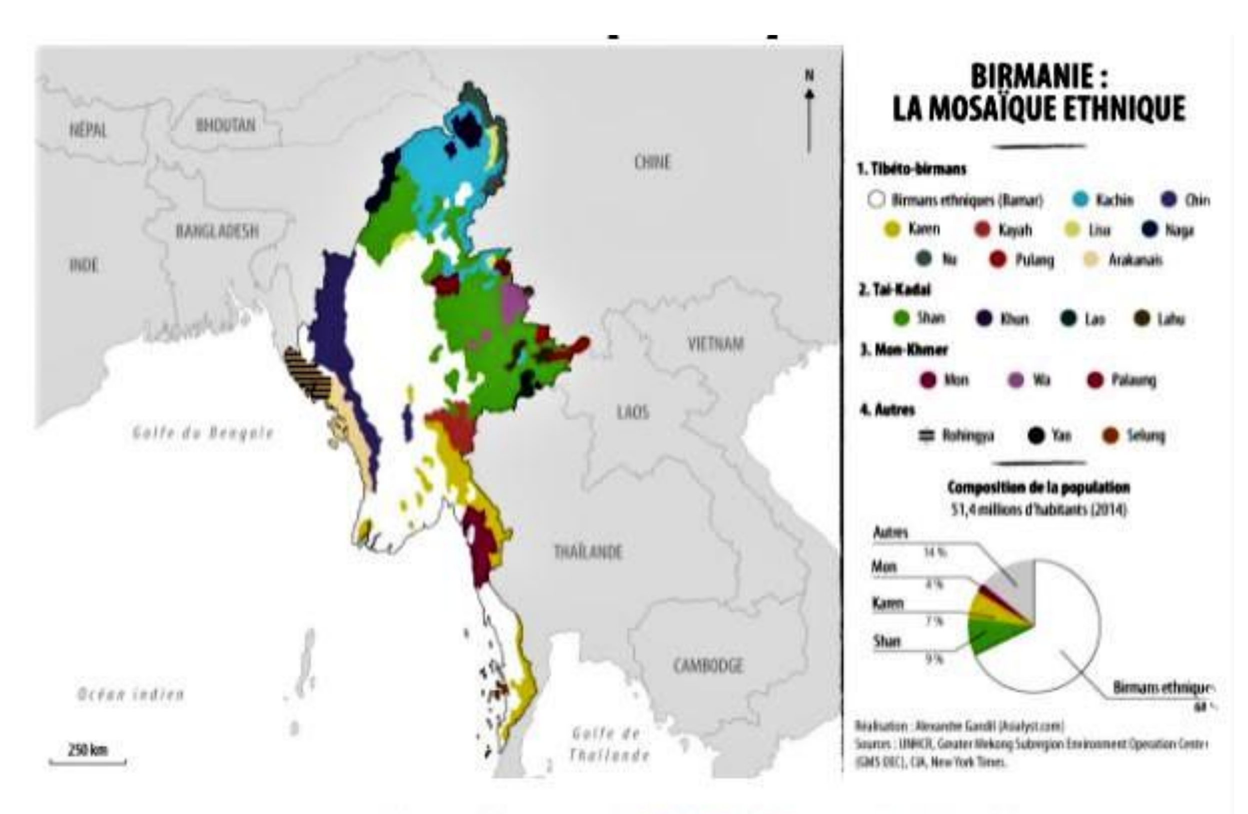


Massacres interreligieux en Inde : 275 morts

De plus, dans un monde où l'on constate le développement croissant de mouvements fondamentalistes, et ce, dans toutes les traditions religieuses, il est plus que jamais nécessaire de se donner les moyens intellectuels de déconstruire les présupposés de ces courants radicaux, de remettre en question leurs lectures littéralistes des textes fondateurs, d'interroger leurs idéologies et leurs dérives parfois mortifères. De façon liée, il est aussi essentiel d'être attentif aux instrumentalisations des diverses religions par le politique, en particulier dans ces États qui souhaitent asseoir leur pouvoir sur une identité religieuse bien particulière : c'est, par exemple et à certains égards, le cas de l'Inde, de la Turquie et de la Russie. Bref, croire que l'on peut comprendre le monde en se passant de connaissances sur les systèmes religieux, qui plus est à une époque où circulent, d'un continent à l'autre, les biens symboliques, tels que les croyances et les pratiques, relève d'une mission impossible.

Le génocide des Rohingyas

La question « rohingya » est devenue très sensible au sein de la communauté internationale depuis le début des années 2010 : c’est un enjeu qui polarise, qui divise, qui oppose le gouvernement birman aux pays voisins et occidentaux ; les bouddhistes aux musulmans,… Il est donc difficile de l’évoquer de manière scientifique, d’autant que l’essentiel des sources disponibles (et largement diffusées) émanent des ONG présentes sur le terrain pour soutenir les populations musulmanes, et dont le discours et les méthodes de recherche ne sont pas neutres. De plus, du fait de leur mission, leur attention se concentre sur les violences, les persécutions, les discours les plus violents envers les musulmans, d’où un « effet de loupe » qui passe sous silence les relations d’interaction et d’interdépendance entre ces derniers et les bouddhistes. La situation est souvent simplifiée, figée en une dialectique bourreau/victime, qui minimise par exemple les problèmes réels et les enjeux légitimes de la population bouddhiste.



Source : Alexandre Gandil, Asialyst, 5 octobre 2015

Au sein de la Birmanie, l’État d’Arakan occupe une place particulière. Situé à l’ouest du pays, au contact du Bangladesh, et étalé le long du golfe du Bengale, il compte aujourd’hui 3,2 millions d’habitants, dont 2,1 millions d’Arakanais bouddhistes et un peu moins d’un million de musulmans se réclamant de l’ethnie "rohingya", et pratiquant un islam sunnite teinté de soufisme.

Ce fut longtemps une région d’échanges, de commerce et de migrations. Du XVe siècle au XVIIIe siècle, le royaume d’Arakan et sa capitale Mrauk U opposèrent une forte résistance aux royaumes birmans, avant d’être conquis par la dynastie Konbaung en 1785. Depuis, les Arakanais conservent toujours une certaine rancœur vis-à-vis des Birmans.

Durant des siècles, les échanges et les migrations ont été intenses avec les empires indiens musulmans situés à l’ouest. Une partie de ces anciens migrants forme aujourd’hui l’ethnie Kaman, reconnue comme population indigène de la Birmanie, et dont les membres sont donc citoyens birmans de plein droit. En 1824, l’Arakan fut l’une des premières régions conquises par les Britanniques, qui y développèrent la riziculture ainsi que des activités commerciales et portuaires : cet essor attira des milliers de travailleurs en provenance du Bengale, qui s’établirent sur place. Au lendemain de l’Indépendance, l’État d’Arakan compte donc une importante minorité musulmane, dispersée sur le territoire.

L’État du Arakan

À la fin des années 1990 et pendant les années 2000, après des décennies d’isolement, la Birmanie s’ouvre au monde. Dans ce contexte, les Birmans s’interrogent sur leur identité, cherchent à définir la birmanité dans le monde d’aujourd’hui… et sont tentés d'opter pour une définition monolithique, laissant de côté des minorités ethniques ou religieuses.

Ce sentiment est largement orchestré par la communauté des moines bouddhistes appelée le sangha. Après avoir été réduit au silence pendant des décennies par la junte militaire, ce dernier s'attribue un nouveau rôle moral et politique. En son sein, une frange extrémiste se fait entendre à travers des organisations et des personnalités nationalistes, notamment le mouvement 969, fondé à la fin des années 1990, qui promeut une protection agressive des valeurs bouddhistes contre tout ce qui pourrait les menacer, à commencer par l'islam. Il est incarné, dans l'espace public et médiatique, par le moine U Wirathu. Emprisonné en 2003 pour incitation à la haine, il fut amnistié en 2010. En 2013, il apparaît en « une » du magazine américain Time comme « le visage de la terreur bouddhiste » (Time, 1er juillet 2013). À partir de 2014, il est rejoint par un autre groupe bouddhiste nationaliste, Ma Ba Tha, devenu rapidement influent. Leurs messages sont diffusés via des écrits largement distribués, des sermons publics délivrés dans les rues, des DVD, ou encore via internet et les réseaux sociaux (The Irrawaddy [2], 8 février 2016).

Ces « discours de haine » (qualifiés de hate speech par les médias et les milieux pro-démocratie) s'en prennent très directement aux musulmans en s'appuyant sur une série de fantasmes. Les musulmans sont ainsi présentés comme des envahisseurs dont le plan serait de faire de la Birmanie une terre musulmane. Selon U Wirathu, « les musulmans ont beaucoup d'argent […]. Ils montrent cet argent pour attirer des jeunes femmes bouddhistes, qui seront très vite forcées de se convertir à l'islam. Leurs enfants seront des musulmans bengalis, ils seront un danger pour notre nation bouddhiste, car ils vont finir par détruire notre race et notre religion » (Green et al., 2015).

Le mouvement 969 a également appelé à une marginalisation économique des musulmans à travers un boycott de leurs commerces. Cette consigne a conduit à un marquage religieux de l'espace : de nombreux commerçants bouddhistes affichent sur leur devanture des autocollants aux couleurs de 969 pour marquer leur soutien et être 'identifié comme commerce bouddhiste. Bien que cette initiative ne soit pas suivie uniformément, ces autocollants font désormais partie intégrante du paysage birman et dessinent les contours d'un territoire bouddhiste et, en creux, ceux d'un territoire musulman.

Cependant, dans les années 1990, la junte militaire prend un virage religieux, finance de vastes projets bouddhiques, et met la religion au cœur de l'État et de la nation. Le bouddhisme s'affirme encore plus nettement comme la clé de voûte de l'identité birmane. Dans ce contexte, le gouvernement lance une « année du tourisme » en 1996 et engage des fouilles sur le site de Mrauk U, l'ancienne capitale du royaume d'Arakan. La mise au jour et la valorisation de ces monuments a un effet identitaire considérable (De Mersan, 2005) : les Arakanais redécouvrent leur passé, le souvenir douloureux de la conquête par les Bamars et de l'acculturation qui a suivi. Dans un contexte de dictature militaire, les revendications politiques sont impossibles, et c'est donc le registre religieux que les Arakanais utilisent pour marquer leur nationalisme, leurs spécificités. Le renouveau identitaire arakanais s'exprime donc par la littérature, la poésie en langue locale, l'art arakanais, les rituels religieux locaux.

Ce sursaut identitaire arakanais structuré par le bouddhisme s'accompagne d'une certaine discrimination : « la possibilité de s'affirmer en tant qu'Arakanais ou de pouvoir profiter d'une certaine promotion sociale passe par l'évincement de certaines

catégories de population […]. Le renouveau actuel arakanais se fait donc au détriment notamment des musulmans, dont la présence sur le territoire est présentée comme un fléau hérité de la colonisation » (De Mersan, 2005). En même temps, les Arakanais s'affirment comme les gardiens de la Western Gate, cette « porte occidentale » qui séparerait la Birmanie de l'envahisseur indien, et donc, en quelque sorte, les garants de l'identité birmane.

La question qui fait l'objet du conflit entre Arakanais et musulmans d'Arakan est la suivante : les "Rohingyas" sont-ils un groupe ethnique birman à part entière, comme les 135 autres ethnies du pays (ce qui leur donnerait une légitimité historique et des droits politiques), ou ne sont-ils « que » des immigrés du Bengale, auquel cas ils devront se contenter d'une citoyenneté de second rang ?

Le premier usage du terme de "Rohingya" par les musulmans eux-mêmes remonte à 1936, année de la fondation de la Jamiyat Rohingya Ulema (Association des professeurs rohingya) à Sittwe. Mais le véritable essor de ce terme remonte à l'après-guerre, dans un contexte très particulier. En effet, sentant venir l'indépendance birmane de 1948, une fraction des musulmans d'Arakan, les mujahids (combattants), prennent les armes pour demander soit l'indépendance totale de l'ouest d'Arakan (majoritairement musulman), soit le rattachement au Pakistan oriental (l'actuel Bangladesh). Les deux options se ferment cependant très rapidement, laissant les musulmans d'Arakan dans une Birmanie bouddhiste (Leider, 2014). Pour participer à la vie politique du pays, ils doivent conquérir une légitimité historico-ethnique qui ferait d'eux le 136ème groupe ethnique « indigène » de Birmanie. Les meneurs musulmans de l'époque lancent donc un processus d'ethnogenèse, c'est-à-dire de création d'une identité ethnique originale.

Ainsi, alors que les musulmans d'Arakan s'étaient longtemps désignés comme "Bengalis", soulignant donc leur région de provenance et, implicitement, leur statut d'étranger, les leaders musulmans promeuvent le terme de "Rohingya", ce qui veut dire "Arakan" en bengali : ce terme insiste donc sur leur région de destination et leur ancrage au territoire arakanais (Leider, 2014). Ce jeu sémantique vise à montrer que les "Rohingyas" sont plus que des migrants bengalis : leur identité est aussi, dans une certaine mesure, arakanaise. Comme l'indique Jacques Leider : « depuis les années 1950, les auteurs "rohingyas" ont fait de leur mieux pour minimiser et largement nier leurs origines bengalies, et pour insister sur les différences culturelles entre les musulmans de Chittagong [Bangladesh] et eux-mêmes » (Leider, 2014).

Un autre volet de l'ethnogenèse "rohingya" est la construction d'une histoire de leur groupe, largement sous-tendue par une finalité politique, au risque de la déformer. Les auteurs "rohingya" soulignent ainsi l'ancienneté de la présence musulmane en Arakan avant la conquête britannique, alors même que l'essentiel des migrations a eu lieu durant l'ère coloniale. Certains indiquent même être les lointains descendants de marchands arabes naufragés sur la côte d'Arakan au VIIe siècle, revendication tout à fait infirmée par les sources historiques (Leider, 2014).

De leur côté, les Arakanais ont une réaction de rejet par rapport à ce qu'ils considèrent comme l'invention d'une identité qui sert à s'immiscer dans la communauté nationale. Ainsi, un haut responsable de la ville de Sittwe affirme que "Rohingya" est une fausse identité. "Rohingya" n'est pas juste un mot. Derrière le mot, il y a l'idée que les

Bengalis seraient un groupe ethnique. Le but, en créant ce terme, est d'obtenir la citoyenneté birmane grâce à la loi de 1982. Bien qu'ils utilisent le terme de "Rohingya", ces gens sont des Bengalis : la langue, la religion, la culture sont bengalis, ils essaient juste de créer une nouvelle identité » (Green et al., 2015).

En 1982, le général Ne Win, aux commandes de la Birmanie, fait passer une loi qui n'accorde la citoyenneté birmane qu'aux membres des 135 groupes ethniques nationaux, ou aux populations d'origine étrangère installées dans le pays avant les débuts de la colonisation, en 1824. Considérant que les musulmans d'Arakan ne sont que des migrants bengalis arrivés après cette date, le texte les prive tout simplement de la citoyenneté birmane. Bien que la majorité d'entre eux soient établis en Birmanie depuis des générations, des centaines de milliers de "Rohingyas" deviennent apatrides : ils n'ont plus la citoyenneté birmane mais ne sont pas Bangladais non plus. Ils se retrouvent donc dans une situation d'extrême vulnérabilité, soumis aux violences des autorités, aux extorsions, aux viols, aux déplacements forcés (HRW, 2013).

En 1991, la junte commence une seconde phase de déplacements forcés. 250 000 "Rohingyas" fuient donc la Birmanie pour le Bangladesh, qui, encore une fois, ne les accueille qu'à regret et demande leur retour en Birmanie. Leur rapatriement est négocié entre Yangon et Dacca, et une fois de retour en Arakan, ils sont victimes de nouvelles violences étatiques (ibid). De 1992 à 2013, ces dernières furent exercées par la milice birmane Na Sa Ka (corps des garde-frontières), qui contrôle de manière violente, prédatrice, et en toute impunité, le nord de l'État d'Arakan

Des milliers de manifestants défilent dans les rues de Sittwe, menés par des moines, suite à l'utilisation par le secrétaire général de l'ONU Ban Ki Moon du terme de "Rohingya" au sommet de l'ASEAN, en novembre 2014. Le gouvernement birman, quant à lui, condamne avec force ce mot : « je désapprouve l'usage de ce terme par Ban Ki Moon […]. En tant que chef des Nations Unies, il ne devrait pas ajouter au conflit en utilisant ce mot » (Green et al., 2015).

Le terme "Rohingya" fut également une pomme de discorde lors du recensement général de la population en 2014. Le précédent recensement, en 1983, n'avait pas pris en compte les musulmans, privés de leur citoyenneté par le général Ne Win en 1982. Le recensement de 2014 constituait donc un espoir : donnerait-il enfin une existence statistique aux musulmans ? Si, dans un premier temps, il fut envisagé de créer une catégorie "rohingya" dans les questionnaires, cette initiative fut vite annulée, notamment sous la pression de la population arakanaise et de leaders religieux (The Irrawaddy, 17 mars 2014). Les musulmans d'Arakan ne pourraient donc s'enregistrer que comme "bengali" et toute tentative de se déclarer "rohingya" déboucherait sur la nullité du questionnaire, ce qui fut le cas dans de très nombreux foyers. Les résultats du recensement furent donc très largement faussés, et prolongent la quasi-invisibilité des musulmans d'Arakan.

Les lois en vigueur, extrêmement strictes à l'égard des musulmans, permettent à cette milice de contrôler tous les aspects de la vie des musulmans, en toute impunité : ces derniers ne peuvent pas étudier, posséder de terres ou être embauchés dans la majorité des emplois ; les mobilités d'un village à l'autre ne se font qu'avec l'assentiment des autorités. Les réparations de mosquées sont conditionnées à de lourdes « taxes ». Les mariages sont très encadrés, et sont conditionnés à des pots-de-vin à la Na Sa Ka, sous

peine d'arrestation pour mariage hors-la-loi (HRW, 2013). Au quotidien, la Na Sa Ka a recours au travail forcé d'hommes, femmes et enfants, et toute tentative de s'y soustraire est sévèrement sanctionnée. Les femmes, quant à elles, sont victimes de violences sexuelles (Ullah, 2011).

Au début des années 2010, on compte donc plus de 800 000 "Rohingyas" apatrides (UNHCR in Hill, 2013), vivant dans des conditions sanitaires alarmantes : en 2011, dans le Nord de l'Arakan, les taux de malnutrition sévère atteignent 23 %, bien au-delà des 15 % jugés critiques par l'OMS (The Irrawaddy, 13 mars 2014). Les tensions et les ressentiments, attisés par les sursauts nationalistes, explosent en 2012.

Mai-juin 2012 : la spirale de la violence

Le 28 mai 2012, une femme arakanaise est violée par trois musulmans dans un village du township de Ramree. L'information circule très rapidement, et le 3 juin, des bouddhistes arakanais interceptent un bus dans la ville de Taungup, et tuent dix passagers musulmans. Le 8 juin, des musulmans du township de Maungdaw répliquent en tuant un nombre inconnu d'Arakanais, et en brûlant leurs maisons. Du 9 au 12 juin, la violence se propage à Sittwe, la capitale d'Arakan. Contrairement au cycle d'attaques et de violence assez spontané qui prévalait jusque-là, les pogroms à Sittwe se singularisent par un certain niveau de coordination par des meneurs arakanais charismatiques, s'appuyant sur des réseaux clientélistes. Chaque foyer doit ainsi fournir un homme entre 20 et 40 ans, et les autres doivent rester chez eux, prêts à se défendre contre toute contre-attaque. Le 9 juin, ces volontaires sont transportés en bus et déposés en plusieurs points clés de Sittwe. Menés par des leaders nationalistes et des moines bouddhistes, sous le regard complaisant des forces de l'ordre, voire avec leur aide, ils visent de manière systématique les populations musulmanes. L'offensive est soigneusement organisée : des centaines, voire des milliers de personnes se voient offrir le déjeuner et le dîner, ainsi que le transport pour rentrer chez eux le soir venu. Le lendemain, des bus viennent à nouveau les chercher à leur domicile pour les conduire à Sittwe (Green et al., 2015). L'implication, plus ou moins directe, du gouvernement birman, ne fait guère de doutes : bien que les meneurs les plus visibles soient des Arakanais, il ne faut pas oublier que l'appareil administratif et sécuritaire est contrôlé par les Birmans, qui sont bien informés, et qui ont les moyens d'éviter un incident s'ils le jugent nécessaire.

Les émeutes de mai-juin 2012

Le 10 juin, le président birman Thein Sein déclare l'état d'urgence et des renforts militaires sont déployés. Les violences ont fait 78 morts, 87 blessés, et déplacé 100 000 personnes, en majeure partie des musulmans, qui ont trouvé « refuge » dans les townships du nord de l'État et autour de Sittwe (OCHA, 2013). Les dégâts sont également très importants : en se basant sur des images satellites, l'ONG Human Rights Watch a dénombré plus de 2 500 bâtiments détruits dans la seule ville de Sittwe (HRW, 2013).

Les massacres d'octobre 2012 : un pas de plus vers le génocide ?

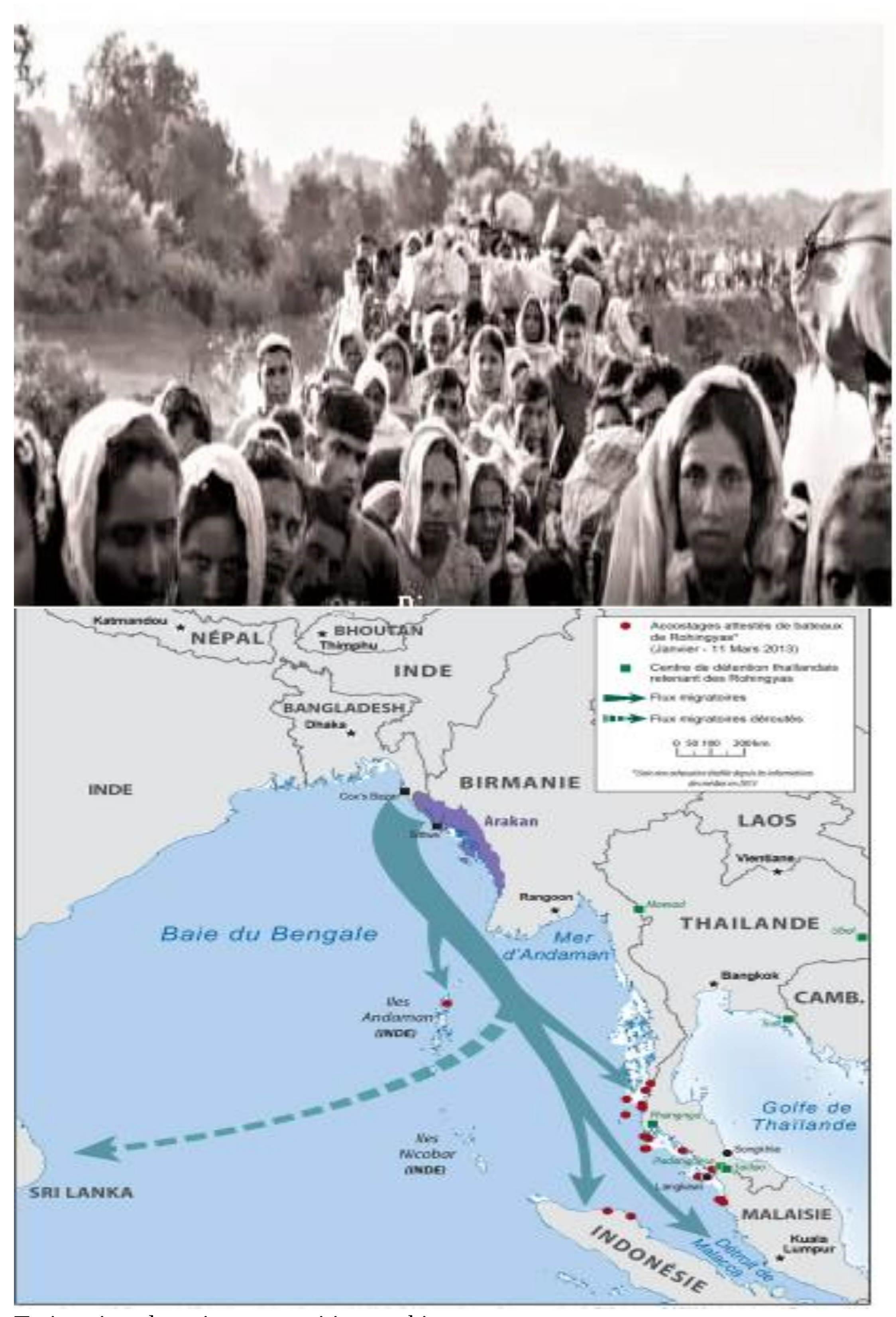
En octobre, se produit une nouvelle flambée de violence. Comme lors des attaques de juin, les forces de l'ordre sont très passives face aux événements et se rendent parfois complices des agresseurs, par exemple en désarmant les musulmans sous prétexte d'éviter les violences… mais en laissant leurs armes aux Arakanais. Dans certains cas, la police participe aux massacres, en faisant feu sur les musulmans qui tentent

d'éteindre les incendies qui parcourent les villages. C'est elle également qui déverse un camion de cadavres devant un camp de déplacés de la région de Sittwe et force les habitants à les enterrer, menace très claire pour pousser les musulmans à quitter la zone (HRW, 2013).

Les violences ont marqué un point de non-retour dans la coexistence : « avant, je vivais avec les musulmans dans un esprit fraternel. J'avais des amis, et nous vivions ensemble. Je n'ai vu aucun musulman depuis le conflit. […] Je ne veux plus les voir. Ils sont mauvais et tuent des Arakanais » (Green et al., 2015). On retrouve également des termes très forts et des comparaisons animales, qui ont pour effet de déshumaniser les musulmans : « nous pouvons vivre avec d'autres groupes ethniques, Chinois, Kachin, etc… mais […] ne pouvons pas vivre avec la communauté musulmane, ils sont vraiment effrayants… Ils sont comme des animaux, comme des chiens » (ibid.). En 2014, le gouvernement lance un projet-pilote de vérification de citoyenneté qui débouche sur la régularisation de 200 personnes, principalement de l'ethnie kaman, mais cette expérience doit être stoppée en raison de la très forte opposition des Arakanais, qui craignent des régularisations massives (Green et al., 2015). Peu importent les lois, l'éligibilité de certains musulmans à la citoyenneté birmane, une large partie des Arakanais ne peut admettre une présence musulmane sur le territoire de l'État.

Pour les musulmans qui ont pu rester dans leur village, la pression est permanente : « je ne pense pas pouvoir continuer à vivre dans ce village. Nous sommes entourés par les Arakanais de toute part. Si nous voulons nous rendre à un autre village "rohingya", nous devons d'abord traverser des villages arakanais. Aujourd'hui, c'est comme si nous vivions en prison », déclare un musulman du village de Yan Thei, (HRW, 2013). À la suite des pogroms, environ 140 000 personnes ont fui leur domicile pour trouver « refuge » dans des camps, rentrant de ce fait dans la catégorie internationale des Internally Displaced Persons (IDP) ou « déplacés ». Pour ceux-là, les mobilités sont sévèrement encadrées : il faut toute une journée de tracas administratifs pour gagner le droit de se rendre dans un autre township, et les déplacements à longue distance sont pour ainsi dire interdits : l'administrateur des réseaux de transport en commun de l'État d'Arakan exige en octobre 2012 qu'aucun musulman ne puisse prendre place dans les bus entre Thandwe, Taungup et Yangon, l'ancienne capitale birmane (Green et al., 2015).

Ces camps ont été créés selon une logique visant à marginaliser les musulmans et à privilégier les Arakanais. Cette stratégie s'observe particulièrement à Sittwe, où 100 000 personnes, toutes ethnies confondues, ont trouvé refuge. En effet, les Arakanais qui ont perdu leur maison dans les violences sont installés dans des camps réservés du centre-ville. Grâce à des dons venant de tout le pays, ces populations bénéficient de maisons préfabriquées en bois, d'un accès à l'eau, à l'éducation et aux installations de santé. Ces camps sont en train de se résorber, car de nombreux Arakanais ont pu reconstruire leur maison et regagner leur domicile (HRW, 2013).



Trajectoires des migrants maritimes rohingyas

L'exode des "Rohingyas", ou l'internationalisation forcée de la question
L'émigration clandestine de "Rohingyas" existait avant les violences de 2012, mais les flux sont en très forte croissance. Ces chiffres incluent des migrants du Bangladesh, cherchant, comme les "Rohingyas", à gagner la Thaïlande ou la Malaisie.

Ces migrations clandestines sont sous-tendues par des réseaux mafieux transnationaux, une sorte d' « anti-monde » de la migration, qui a atteint un haut niveau d'organisation au fil du temps. Les passeurs, qui demandent jusqu'à 2000 $/personne, embarquent les migrants depuis des plages arakanaises contrôlées par les autorités, qui acceptent de fermer les yeux moyennant des pots-de-vin (Green et al., 2015). Les petites embarcations font des navettes vers de plus grosses embarcations, qui attendent au large. Une fois pleines, celles-ci font route vers leur destination. Sur le bateau surchargé de 500, voire 700 passagers, les conditions d'hygiène sont déplorables, l'alimentation très insuffisante, et l'équipage se livre régulièrement à des violences, notamment sexuelles vis-à-vis des femmes. Après des jours de navigation, ils débarquent leurs passagers dans des zones reculées, notamment la jungle du sud thaïlandais. Là, les migrants sont concentrés dans des camps de groupes mafieux violents avec la complicité des autorités locales (Human Rights Watch, 1er Mai 2015). Ils ne libèrent leurs prisonniers qu'en échange d'une rançon versée par la famille restée en Arakan (The Irrawaddy, 14 février 2014). Ces migrants en situation irrégulière tombent ensuite sous la coupe d'employeurs sans scrupules.

De nombreux passeurs, en route vers la Thaïlande ou la Malaisie, conscients des risques encourus, abandonnent donc bateaux et passagers à la dérive, générant une crise migratoire importante. Dans ce contexte, les autorités locales font preuve d'une grande fermeté. La marine malaise a ainsi pour instruction de distribuer vivres et carburants aux bateaux, avant de les diriger, de gré ou de force, vers les eaux internationales : en une journée, 800 migrants sont ainsi déroutés vers la Thaïlande, qui elle-même exerce un blocus sur les bateaux de migrants (The Irrawaddy, 12 mai 2015). Tout comme le Bangladesh, les pays d'Asie du Sud-Est refusent de les accueillir : le ministre de l'Intérieur malais (pourtant pays musulman) déclare ainsi : « que sommes-nous censés faire ? […] Ils ne peuvent pas se déverser sur nos côtes comme cela. […] Nous devons envoyer le bon message : ils ne sont pas les bienvenus ici » (The Irrawaddy, 14 mai 2015).

Malgré les appels à une solution régionale, les dialogues sont infructueux, notamment à cause de la position inflexible du gouvernement birman : pour lui, l'exode des musulmans d'Arakan est une question de trafic d'êtres humains à l'échelle asiatique, et non un problème de persécution des musulmans dans leur pays (The Irrawaddy, 18 mai 2015). Le dialogue est compliqué encore par le fait que la Birmanie ne reconnaît pas le terme de "rohingya", et menace de boycotter toute conférence qui ferait allusion à cette appellation (The Irrawaddy, 20 mai 2015).

En Arakan, cette crise a un fort impact sur les candidats au départ : pour la première fois, les conditions de migration, de détention et la violence sont révélés au grand jour. De plus, le renforcement des contrôles maritimes par les garde-côtes thaïlandais, malaisiens ou indonésiens rend encore plus illusoire le projet migratoire (The Irrawaddy, 8 juin 2015).

Un génocide enfin déclaré

Les Etats-Unis ont pour la première fois déclaré officiellement lundi que la minorité musulmane des Rohingyas avait été victime d'un "génocide" perpétré par l'armée birmane en 2016 et 2017.

Les Etats-Unis ont pour la première fois déclaré officiellement que la minorité musulmane des Rohingyas avait été victime d'un "génocide" perpétré par l'armée birmane en 2016 et 2017.

"J'ai établi que des membres de l'armée birmane ont commis un génocide et des crimes contre l'humanité contre les Rohingyas en 2016 et 2017", a déclaré à Washington le chef de la diplomatie américaine Antony Blinken.

Depuis 2017, 740 000 membres de cette minorité musulmane ont fui vers le Bangladesh et leur retour en Birmanie, pays à majorité bouddhiste paraît encore plus compromis depuis le coup d'État militaire de 2021.

Prix Nobel de la paix 1991, longtemps perçue en Occident comme un symbole de la lutte contre les dictatures militaires, la dirigeante birmane paye aujourd’hui sa passivité face aux exactions de l’armée contre la minorité rohingya.

Cette fois, c’est la chute. Depuis deux ans déjà, Aung San Suu Kyi trébuchait. Quand une répression sans merci s’est abattue sur la minorité musulmane des Rohingya, à l’automne 2016, la réputation de celle qui fut longtemps considérée comme l’« icône » de la démocratie et le symbole de la lutte universelle contre les dictatures, a dangereusement pâli en Occident : le chœur de ses thuriféraires, hier si prompt à chanter ses louanges, s’indigne aujourd’hui de la passivité dont elle a fait preuve alors que se déchaînait la violence de la soldatesque birmane sur les membres d’une population réprimée de longue date. La lauréate déchue du prix Nobel de la paix Aung San Suu Kyi, a été renversée par l'armée birmane.

Des preuves montrent "une intention claire derrière ces atrocités, une intention de détruire des Rohingyas, en totalité ou en partie", a-t-il ajouté. "Les intentions de l'armée sont allés au-delà du nettoyage ethnique, pour aller jusqu'à une véritable destruction" de cette minorité, selon lui. Il a précisé qu'il s'agit de la huitième fois depuis l'Holocauste que les Etats-Unis reconnaissent officiellement l'existence d'un génocide.

La guerre sainte au 3e millénaire

Le conflit israélo-palestinien nous le rappelle encore aujourd’hui avec plus de 5 000 ans d'histoire. Un autre génocide de plus. Quel autre conflit permet d'évoquer tout à la fois la Bible, les Évangiles et Mahomet, Massada et Auschwitz, les croisades et la colonisation... en des lieux aussi riches de sens que Palestine, Jérusalem, Jéricho, Gaza, Haïffa, Bethléem, Tyr, Baalbek etc ?

Grâce à la découverte en 1998 du site de Tell es-Sakan, les archéologues peuvent attester qu'une cité cananéenne fortifiée fut occupée sans discontinuer de -3 200 à -2 000 sur l'actuelle bande de Gaza.

Par la suite, Gaza est successivement sous dominations assyrienne, babylonienne, romaine, arabe et chrétienne.

La Palestine, une région historique du Moyen-Orient dont les frontières ont été modifiées à de nombreuses reprises, a été habitée par plusieurs peuples depuis la

préhistoire, dont les ancêtres des Juifs et des Arabes, qui revendiquent aujourd'hui le droit d'occuper cette terre

Les tensions entre Israéliens et Palestiniens s'imbriquent dans un conflit qui tire son origine de la volonté de deux peuples d'occuper un même territoire pour des motifs religieux aujourd'hui divisé entre l'État d'Israël et les territoires palestiniens (la Cisjordanie et la bande de Gaza).

Rappelons-nous la Bible hébraïque :
"Écoute, Israël ! Tu vas aujourd'hui passer le Jourdain pour déposséder des nations plus grandes que toi. (...) Tu les déposséderas et tu les feras disparaître aussitôt." (Dt 9, 1-4)

Rappelons-nous le Coran :
- "Lorsque les mois sacrés seront expirés (Ramadan), tuez les infidèles partout où vous les trouverez. Faites les prisonniers! Assiégez-les! Placez-leur des embuscades!" (verset 5)

Toute cette violence reçoit naturellement la bénédiction divine, comme dit la sourate VIII:
"Vous n'avez pas tué vos ennemis. C'est Dieu qui les a tués. Lorsque tu portes un coup, ce n'est pas toi qui le porte, mais Dieu qui éprouve les croyants par une belle épreuve" (verset 7).

Ce conflit est certainement le plus éloquent parmi des centaines d'autres démontrant que la politique et la religion sont toxiques l'un pour l'autre.
Le territoire palestinien est complètement démembré. La colonisation est largement soutenue et accompagnée par le gouvernement israélien. Plus de 280 colonies et 710.000 colons ont été dénombrés par l'Organisation des Nations unies (ONU). Des habitations palestiniennes sont régulièrement détruites.

Depuis 2002, plus de 700 kilomètres de mur ont été construits entre les territoires palestiniens et Israël. Ce mur sécuritaire devait suivre la ligne verte de 315 kilomètres, prévue par le plan de partage de l'ONU de 1947. Finalement, il n'en finit pas de faire des tours et des détours en empiétant progressivement sur des bouts de territoires palestiniens et en isolant certaines villes palestiniennes.

L'imbroglio palestinien
Sur un territoire de moins de 30 000 km2 (la superficie de la Bretagne), Israël et les territoires palestiniens témoignent d'un incroyable imbroglio démographique qui rend inextricable la solution politique au conflit israélo-palestinien.

D'un côté, l'État d'Israël occupe un territoire de 20 620 km2 avec une population de près de dix millions d'habitants en 2020, dont 3/4 de juifs. De l'autre, des populations palestiniennes très majoritairement musulmanes, supérieures en nombre à la population juive mais éclatées entre plusieurs statuts et territoires.

Des deux côtés, la croissance démographique reste forte sous l'effet tout à la fois de la natalité et des flux migratoires avec une multiplication de la population totale par sept à huit depuis la création de l'État d'Israël, il y a 75 ans. En 1948, la région comprise

entre le Jourdain et la Méditerranée comptait en effet 630 000 juifs et 1 340 000 Arabes. Une majorité des Arabes vivaient alors dans les limites territoriales octroyées à Israël par l'ONU...

Sous l'effet des combats ou de la peur, 600 000 résidents arabes, pour la plupart musulmans, ont fui en 1948 la zone côtière de la Palestine pour un improbable asile en Cisjordanie, dans la bande de Gaza ou dans les pays limitrophes (Liban et Transjordanie). Une bonne partie d'entre eux étaient des travailleurs immigrés venus s'employer dans les fermes et les usines sionistes avant la Seconde Guerre mondiale. La plupart des habitants des montagnes de Cisjordanie, d'antique souche palestinienne, étaient restés quant à eux sur place. En sens inverse, 800 000 juifs ont été chassés des pays arabes dans les mois qui ont suivi le conflit et se sont établis en Israël.



Quelles sont les origines du conflit?
Les tensions entre Israéliens et Palestiniens s'imbriquent dans un conflit qui tire son origine de la volonté de deux peuples d'occuper un même territoire, aujourd'hui divisé entre l'État d'Israël et les territoires palestiniens (la Cisjordanie et la bande de Gaza).

La Palestine, une région historique du Moyen-Orient dont les frontières ont été modifiées à de nombreuses reprises, a été habitée par plusieurs peuples depuis la préhistoire, dont les ancêtres des Juifs et des Arabes, qui revendiquent aujourd'hui le droit d'occuper cette terre.

En 1917, le Royaume-Uni se déclare en faveur de l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif, sans que ce projet porte atteinte aux autres peuples

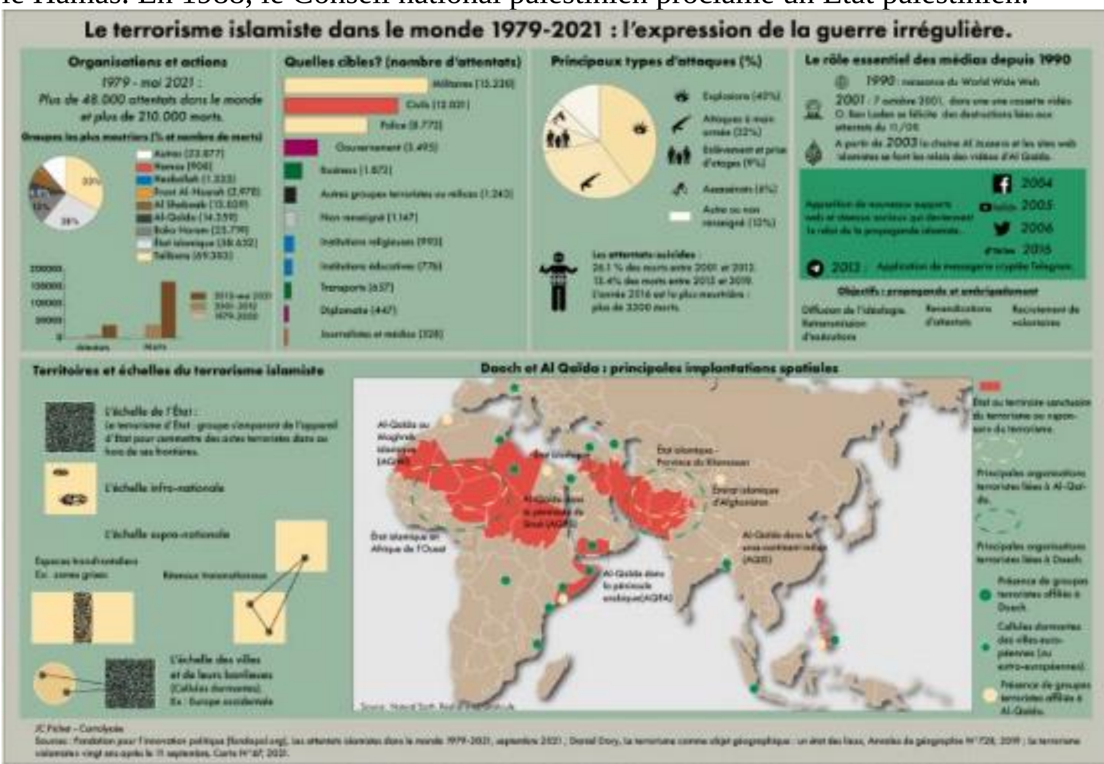
sur ce territoire, en l'occurrence les Arabes. Mais ces derniers sont déjà réfractaires à l'idée que des Juifs viennent s'installer sur le territoire qu'ils habitent.

Au cours des années 1930, la persécution des Juifs en Europe (en particulier dans l'Allemagne nazie) entraîne une forte migration vers la Palestine. Les Britanniques proposent, en 1937, un premier plan de partage de la région. En somme, les Juifs occuperaient le nord, et les Arabes, le sud. La région de Jérusalem, lieu sacré pour les deux peuples, resterait sous contrôle britannique. Mais ce plan ne fait pas l'unanimité, tout comme les versions subséquentes, qui avortent avec les hostilités de la Seconde Guerre mondiale.

Après la Seconde Guerre mondiale, en 1947, les Nations unies votent un plan de partage de la Palestine entre Juifs et Arabes. Les villes de Jérusalem et Bethléem, qui ont une signification religieuse pour les juifs, les chrétiens et les musulmans, restent sous contrôle international. Les Juifs acceptent ce plan, tandis que l'ensemble des Arabes le rejettent.

Israël déclare néanmoins son indépendance quelques mois plus tard, en 1948. Les armées d'Égypte, de Transjordanie (ancienne Jordanie), d'Irak, de Syrie et du Liban lancent alors un assaut contre Israël. L'armée israélienne (baptisée Tsahal) repousse les forces arabes et gagne une partie du territoire palestinien. Plus de 700 000 Palestiniens partent en exil, et autant de Juifs s'installent en Israël au cours des années suivantes. Chaque année depuis, les Palestiniens commémorent cet exode qu'ils appellent la Nakba , ou la catastrophe.

La première Intifada survient en 1987. Elle naît d’une révolte contre l’occupation israélienne à Gaza, puis elle s’étend en Cisjordanie. C’est à ce moment qu’est formé le Hamas. En 1988, le Conseil national palestinien proclame un État palestinien.



La seconde Intifada éclate en 2000 lorsque le premier ministre israélien Ariel Sharon visite l'esplanade des Mosquées. Les hostilités en Palestiniens et Israéliens causeront la mort d'environ 6000 personnes au total, les pertes étant plus nombreuses du côté palestinien.

Face à ces agressions répétées, l'État hébreu a entamé la construction d'un mur le long de sa frontière pour se protéger et limiter l'accès à son territoire. Pour entrer en Israël, les Palestiniens doivent obligatoirement passer par des postes de contrôle. Ils ne peuvent quitter la bande de Gaza librement.

Par ailleurs, l'État hébreu a adopté une politique de colonisation des territoires occupés, ce qui contribue à accroître les tensions avec les Palestiniens, ceux-ci dénonçant l'appropriation de leur terre et de ses richesses. L'établissement de colons juifs en Cisjordanie a été fortement critiquée sur la scène internationale.

Aujourd'hui, le conflit israélo-palestinien porte sur plusieurs enjeux, dont la reconnaissance des deux peuples, leur territoire respectif – y compris le statut de la ville sainte de Jérusalem –, le statut de plusieurs millions de Palestiniens déplacés en raison des conflits et le droit du retour.Les réfugiés de guerre palestiniens ont été immédiatement cantonnés par l'ONU dans des camps et un organisme, l'UNRWA, a été fondé pour leur venir en aide et les prendre en charge ad vitam aeternam ainsi que leurs descendants ! Empêchés de refaire leur vie dans un autre pays arabe ou en Occident, ceux-ci vivent dans le dénuement et le ressentiment, dans l'espoir d'un hypothétique retour.

o Bien qu'en manque de main-d'oeuvre, notamment dans la région pétrolifère du Golfe, les pays arabes ont refusé d'accueillir et d'intégrer ces réfugiés.
o Dans les pays occidentaux, qui accueillent généreusement depuis 2015 des migrants illégaux de toute l'Afrique et des réfugiés syriens, afghans, érythréens, etc., les exilés palestiniens et leurs descendants sont les seuls êtres de toute la Terre à ne pouvoir s'installer !

Il s'ensuit qu'en ce début du XXIe siècle, on recense au Levant environ sept millions de Palestiniens arabophones, musulmans ou chrétiens, soit autant sinon plus que d'Israéliens juifs. Ils se répartissent entre Israël, la Cisjordanie, Gaza, le Liban et la Jordanie (1% environ ont connu l'exode de 1948).

Israël s'est trouvé dépendre du bon vouloir des avions et des radars de la base russe de Lattaquié (Syrie), pour effectuer des bombardements en Syrie et ainsi stopper l'expansion militaire de l'Iran et de son bras armé, le Hezbollah chiite libanais, vers les frontières nord d'Israël. Les ambiguïtés de cette politique sont apparues crûment lors de l'invasion de l'Ukraine par la Russie en 2022 : on a ainsi vu l'Iran livrer des drones à la Russie tandis que les Russes fermaient les yeux sur les attaques israéliennes contre les factions pro-iraniennes du Liban et de Syrie !

Dans le même temps, l'Arabie saoudite s'est vue menacée par l'intervention de l'Iran au Yémen. Il s'ensuit que les États sunnites en sont venus à dialoguer avec l'État hébreu, hier encore honni et combattu. En mars 2022, le sommet du Néguev, à Sde Boker, le kibboutz de David Ben Gourion, a réuni les ministres des Affaires étrangères d'Israël, des États-Unis, d'Égypte, des Émirats Arabes Unis, de Bahreïn et

du Maroc. Le seul fait de rassembler tous ces ministres était déjà une première performance ; la seconde fut d'exclure le conflit israélo-palestinien de l'ordre du jour, le réduisant ce faisant à une affaire intérieure israélienne !

Prolongeant les " accords d'Abraham " lancés par le président Trump et le Premier ministre Netanyahou en 2020, le sommet du Néguev a permis de sortir Israël de son isolement régional, surtout si on ajoute la Jordanie, avec laquelle la paix a été signée en 1995, et le Soudan qui a signé en 2021 un traité avec Israël. Le Tchad, qui avait rétabli ses relations diplomatiques avec Jérusalem dès 2019, a inauguré son ambassade en Israël en 2023.

La proximité inédite d'Israël avec le bloc sunnite s'est trouvée renforcée par la nouvelle lune de miel avec la Turquie, après plus de dix ans d'un froid glacial soufflant entre les deux pays. Après avoir été depuis 2010 l'un des plus chauds défendeurs de la cause palestinienne, le président Erdogan a amorcé un rapprochement dès 2021 pour aboutir à un rétablissement complet des relations diplomatiques conclu le 27 août 2022. C'est essentiellement le chef de l'État turc qui a pris l'initiative, à la fois pour se donner un aspect moins agressif au niveau international, mais également pour des raisons intérieures, tant économiques qu'électorales.

Ce rapprochement a pris un tour inattendu dans la guerre entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan en 2020. Le dictateur azerbaïdjanais Aliev a pu alors bénéficier du soutien actif de son homologue turc mais aussi de l'aide active d'Israël qui l'a alimenté en équipements militaires sophistiqués, cependant que l'Arménie, coincée entre deux grands États turcophones, n'avait d'autre choix que l'alliance avec l'Iran voisin.

Enfin, dans le domaine des relations entre Israël et la région arabo-musulmane au milieu de laquelle l'État hébreu se trouve placé, il faut souligner une première avancée vers le Liban, avec la signature en octobre 2022 de l'accord sur les frontières maritimes et l'exploitation des champs gaziers sous-marins. Cet accord était le résultat tant de pressions américaines exercée sur une longue durée sur les deux parties que le témoignage de l'affaiblissement du Hezbollah chiite, notamment après l'explosion du port de Beyrouth en août 2020.

Tous unis face à la République islamique

Si les pays musulmans continuent d'affirmer leur soutien à la cause palestinienne dans les organisations internationales, Israël ne paraissait plus être tabou et les avantages que ces pays retiraient de cette " mauvaise fréquentation " l'emportaient largement sur le risque d'être vu comme trahissant la " cause arabe ".

Le rapprochement inédit entre Israël et une partie du monde arabe sunnite et nord-africain, outre ses aspects militaires, commerciaux et économiques non négligeables, confirme un spectaculaire " renversement des alliances " pour qui se souvient du soutien actif apporté par Israël à l'Iran pendant la guerre Irak-Iran, dans les années 1980.

Quelles solutions ont-elles été tentées?

Au fil des guerres et des tensions entre Israéliens et Palestiniens, depuis 1948, on a multiplié les accords, les conférences, les traités et les tentatives de parvenir à une paix durable entre les deux États, parmi lesquels :

En 1949, un armistice est signé entre le jeune État d'Israël, l'Égypte, le Liban, la Jordanie et la Syrie pour mettre fin à la guerre en cours depuis l'année précédente, officialisant du même coup la création de la bande de Gaza et de la Cisjordanie, en plus d'instaurer un processus de maintien de la paix sous l'égide des Nations unies.
À la suite de la guerre de 1967, le politicien israélien Yigal Allon propose notamment de scinder la Cisjordanie entre la Jordanie et Israël, de rendre une partie du Sinaï occupé à l'Égypte, tout en annexant Jérusalem-Est. Son plan, rejeté par la Jordanie, n'entrera jamais entièrement en vigueur.

En 1978, à la suite de 12 jours de négociations secrètes aux États-Unis, le président égyptien Anouar el-Sadate et le premier ministre israélien Menahem Begin signent les accords de Camp David, qui comprennent des dispositions pour que les habitants de Gaza et de la Cisjordanie deviennent, à terme, indépendants d'Israël. Cette stratégie est rejetée par les Nations unies, car elle est négociée sans l'ONU ni le principal mouvement politique palestinien, et n'aborde pas le « droit au retour » des Palestiniens forcés à l'exil lors de la création d'Israël.

L'année suivante, l'Égypte et Israël signent un traité de paix qui comprend, entre autres, la restitution de la péninsule du Sinaï à l'Égypte, mais qui implique aussi l'autonomie pleine et entière des habitants palestiniens des territoires occupés par Israël, une disposition qui ne sera jamais appliquée.

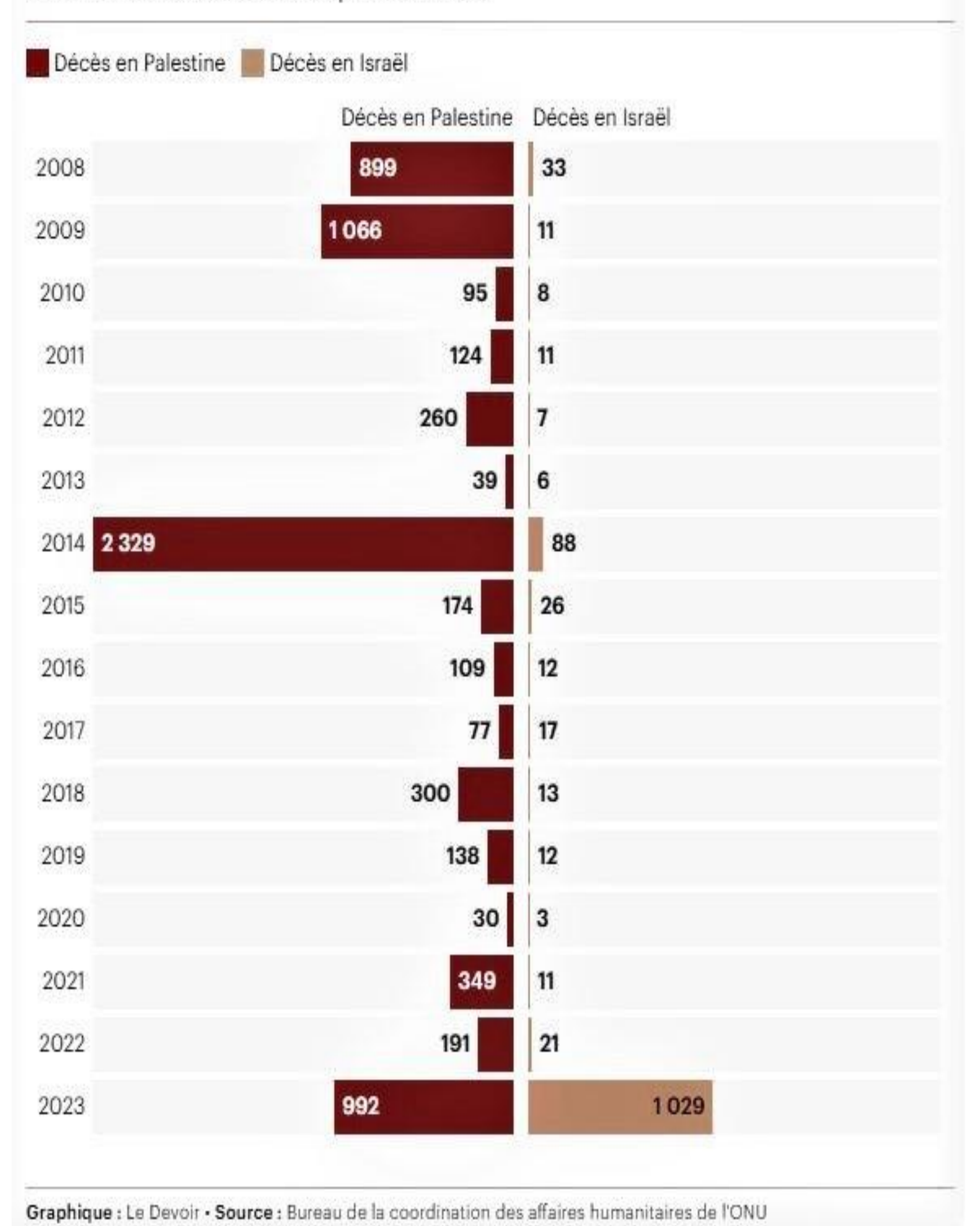
En 1993, Israël et l'Organisation de libération de la Palestine, dirigée par Yasser Arafat, signent le premier accord d'Oslo, avec la signature d'un deuxième document en 1995. Ces traités donnent naissance à l'Autorité palestinienne, qui aura comme mandat de diriger la bande de Gaza et la Cisjordanie. Ces accords n'entraînent toutefois pas la création d'un État palestinien. Pour cette raison – et plusieurs autres –, une bonne partie de la population palestinienne, ainsi que divers groupes militants palestiniens, va vivement s'y opposer.

En 2000, le président américain Bill Clinton invite le chef de l'Autorité palestinienne Yasser Arafat et le premier ministre israélien Ehoud Barak à un sommet à Camp David. Après 14 jours de négociations, aucun accord n'a été conclu, que ce soit sur la question du territoire de chaque État, sur le statut de Jérusalem, sur les réfugiés et le « droit au retour », sur les questions sécuritaires, ou encore sur l'épineux dossier des colonies de peuplement juives.

En 2023, L'État hébreu poursuit aussi ses démarches pour normaliser ses relations diplomatiques avec d'autres pays du Moyen-Orient, dont des nations historiquement alliées à la cause palestinienne. Ce processus, qui concerne présentement l'Arabie saoudite, sous l'égide des États-Unis, pourrait être suspendu en raison de la reprise des combats, estime le New York Times.

Décès des côtés palestinien et israélien en temps d'occupation et de conflit

Les données de 2023 sont préliminaires



Graphique : Le Devoir • **Source :** Bureau de la coordination des affaires humanitaires de l'ONU

Décès des côtés palestinien et israélien en temps d'occupation et de conflit

Les données de 2023 sont préliminaires

Décès en Palestine   Décès en Israël

	Décès en Palestine	Décès en Israël
2008	899	33
2009	1 066	11
2010	95	8
2011	124	11
2012	260	7
2013	39	6
2014	2 329	88
2015	174	26
2016	109	12
2017	77	17
2018	300	13
2019	138	12
2020	30	3
2021	349	11
2022	191	21
2023	992	1 029

Graphique : Le Devoir • **Source :** Bureau de la coordination des affaires humanitaires de l'ONU

Le moment choisi par le Hamas peut s'expliquer par le souci de ramener au premier plan une question palestinienne marginalisée, notamment par le rapprochement diplomatique entre Israël et plusieurs pays arabes, et par le triomphe apparemment définitif – en Israël même – de ceux qui ont mis une croix sur toute entente, sur tout partage territorial avec les Palestiniens. Pour les Palestiniens, ces négociations sont une trahison de L'Arabie Saoudite envers la cause palestienne.

Quelles conséquences diplomatiques sur la normalisation entre Israël et plusieurs pays arabes? Le dernier en date était l'Arabie saoudite : tout récemment, les signes se multipliaient d'un rapprochement pouvant mener à une reconnaissance mutuelle entre Ryad et Jérusalem. Mais les princes saoudiens, contrairement à d'autres leaders arabes qui n'ont pas hésité à jeter les Palestiniens par-dessus bord pour signer avec Israël, s'étaient gardé une petite gêne par rapport à cet abandon souvent perçu comme une ignominie.



En attaquant Israël avec une violence inouïe dont on ne le croyait pas capable, le Hamas envoie un appel du pied au monde arabe, l'adjurant de ne pas céder aux sirènes israéliennes et affirmant que la Palestine existe toujours.

Il est vrai qu'à l'époque, l'État hébreu se sentait plus directement menacé par ses voisins immédiats. Aujourd'hui, il s'inquiète plus que tout de ce que le régime des ayatollahs profite de ce que les Occidentaux étaient accaparés par la guerre d'Ukraine pour accélérer sa course à l'arme nucléaire. Il existe en Israël un large consensus pour empêcher par tous les moyens la République islamique de l'acquérir. Washington, allié incontournable de Jérusalem, commence aussi à envisager une solution militaire.

En Israël et au Moyen-Orient, la raison d'État et l'intérêt supérieur de la nation ont donc paru l'emporter sur l'idéologie, en dépit de la recrudescence des attentats terroristes palestiniens en 2022 et du retour au pouvoir de l'inusable Benjamin Netanyahou (73 ans), déjà Premier ministre en 1996-1999 et 2009-2021, à la tête de la coalition la plus à droite qui aie jamais gouverné l'État d'Israël.

Ses projets de transformation du système judiciaire ont plus que jamais divisé l'opinion israélienne. Mais cela, c'était avant que le Hamas pro-iranien ne lance les attaques terroristes du 7 octobre 2023.

Alors pourquoi une partie des dirigeants israéliens, et Benjamin Netanyahou en tête, ont-ils renforcé économiquement et politiquement le Hamas tout en affaiblissant systématiquement l'autorité palestinienne de Mahmoud Abbas ? Pourquoi le gouvernement israélien actuel a-t-il renforcé la présence militaire en Judée-Samarie, tout en dégarnissant les forces qui surveillaient la frontière de Gaza ?

Tout simplement parce que Nétanyahou et ses amis d'extrême droite (qui ont assassiné Rabin en 1995) n'ont jamais accepté les accords d'Oslo qui prévoyaient à plus ou moins long terme la création d'un État palestinien indépendant regroupant la Cisjordanie et la bande de Gaza. La mise en place d'un "gouvernement" dissident à Gaza contribuait donc à affaiblir l'Autorité palestinienne qui se trouvait de fait réduite à quelques enclaves en Cisjordanie, le reste étant livré aux colons israéliens et destiné à l'annexion sous le nom de Judée-Samarie. L'extrême -droite israélienne sait pertinament que le Hamas qu'un jour ou l'autre commettra une erreur d'attaque suicidaire qui légitimera le génocide des Palestiniens de Gaza. Et cette erreur tactique a été commise par le Hamas le 7 octobre 2023



La résurgence de l'antisémitisme aux États-Unis et en Europe, le poids du vote électoral évangélique chez nos voisins américains, les conséquences des rapports

difficiles entre sunnites et chiites au MoyenOrient - entre l'Arabie saoudite et l'Iran -, de même que les graves tensions qui déchirent les Églises orthodoxes dans la guerre qui oppose la Russie à l'Ukraine, ou encore les discours écologistes du pape François, pour ne nommer que ces quelques exemples récents, sont des aperçus de questions de nature diverse, notamment géopolitique, dont une bonne compréhension exige un minimum de culture religieuse. Dans le contexte du processus croissant de mondialisation dans lequel nous nous trouvons, force est de constater que nous ne vivons pas aujourd'hui dans un espace clos, coupé des fracas du monde. C'est pourquoi nous sommes tous préoccupés par les tensions entre Israéliens et Palestiniens, ou entre sunnites et chiites, par la nécessaire conversion écologique, de même que par le défi immense que constitue le projet de faire vivre ensemble, harmonieusement, dans une même collectivité, des personnes aux sensibilités religieuses et philosophiques diverses et parfois divergentes. De plus, dans un monde où l'on constate le développement croissant de mouvements fondamentalistes, et ce, dans toutes les traditions religieuses, il est plus que jamais nécessaire de se donner les moyens intellectuels de déconstruire les présupposés de ces courants radicaux, de remettre en question leurs lectures littéralistes des textes fondateurs, d'interroger leurs idéologies et leurs dérives parfois mortifères. De façon liée, il est aussi essentiel d'être attentif aux instrumentalisations des diverses religions par le politique, en particulier dans ces États qui souhaitent asseoir leur pouvoir sur une identité religieuse bien particulière : c'est, par exemple et à certains égards, le cas de l'Inde, de la Turquie et de la Russie. Bref, croire que l'on peut comprendre le monde en se passant de connaissances sur les systèmes religieux, qui plus est à une époque où circulent, d'un continent à l'autre, les biens symboliques, tels que les croyances et les pratiques, relève d'une mission impossible.



Le triomphe de la mort La mort tire le chariot des cadavres. Les corps des guerriers et des rois gisent sur le sol. Peinture de Pieter Bruegel (ou Breugel ou Brueghel ou Breughel) l'ancien (1525-1569) Soleil du XVIe siècle. 117x162 cm Musée du Prado, Madrid



Conflits et commerce des armes

AU JEU DE LA COMPTABILITÉ MACABRE, CE SONT LES ARMES LÉGÈRES QUI CAUSENT LE PLUS DE DÉGÂTS.

PAS EU DE CHANCE

N'A PAS RATÉ

JE REVENAIS DES COURSES

UNE BALLE PERDUE

DEVANT CHEZ MOI

J'ATTENDAIS LE BUS

BIEN ENTENDU, UN MISSILE PEUT TUER BEAUCOUP PLUS DE MONDE D'UN SEUL COUP...

ÉCOLE

HÔPITAL

MAIS DANS LA PLUPART DES CONFLITS ACTUELS CE SONT LES ARMES LÉGÈRES QU'ON UTILISE LE PLUS

EN EFFET, TOUS LES GROUPES ARMÉS NON-ÉTATIQUES NE PEUVENT PAS FACILEMENT METTRE LA MAIN SUR UN BLINDÉ OU NE DISPOSENT PAS DE L'EXPERTISE POUR PILOTER UN AVION OU UN HÉLICOPTÈRE...

ALORS TU TROUVES?

HEU.- C'EST COMPLIQUÉ, LA VIS B3 DEVRAIT ÊTRE RONDE MAIS ELLE EST CARRÉE!

EN COMPARAISON, SE PROCURER DES ARMES LÉGÈRES EST BEAUCOUP PLUS FACILE

HMM... J'HÉSITE...

UNE KALACH ÇA NE S'ENRAYE JAMAIS

VOUS AVEZ ENCORE DES BRAS DROITS DU MONDE LIBRE?

LEURS AVANTAGES:

BON MARCHÉ

OK ALORS GARDEZ LE RESTE

100

FACILES À PRODUIRE, ENTRETENIR ET RÉPARER

FACILES À UTILISER

1. ENLEVER LE CRAN DE SÉCURITÉ
2. APPUYER SUR LA GACHETTE
3. TUER SES ENNEMIS

PLUS FACILES À DISSIMULER ET À INTRODUIRE CLANDESTINEMENT DANS UNE ZONE DE CONFLIT

MAIS SI, JE VOUS JURE JE TRANSPORTE 200 FUSILS D'ASSAUT.

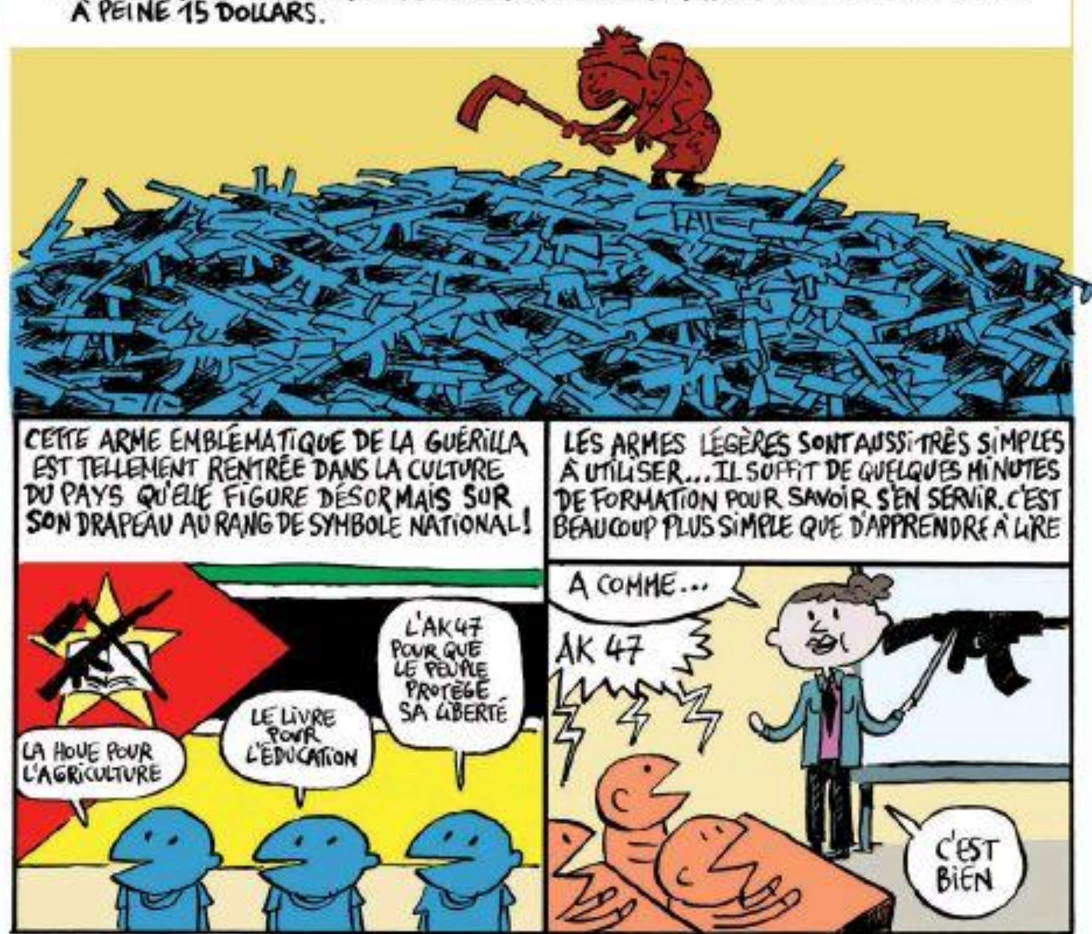
AH AH AH

Ces deux planches sont extraites de l'album Le commerce des armes : un business comme un autre ?, *publié par le Groupe de recherche sur la paix et la sécurité (GRIP), une association sans but lucratif née à Bruxelles en 1979.*
Scénario : Benjamin Vokar. Dessins : Philippe Sadzot. Couleurs : Tomasz.

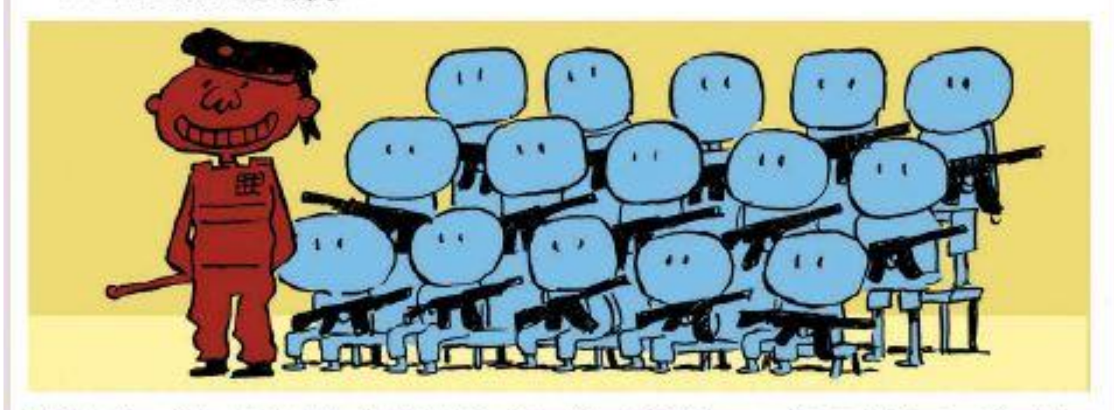




AU MOZAMBIQUE PAR EXEMPLE, PAYS DÉCHIRÉ PAR PRESQUE TRENTE ANS DE GUERRE D'INDÉPENDANCE PUIS CIVILE, ON COMPTABILISAIT DANS LES ANNÉES 90 PLUS D'UN FUSIL AUTOMATIQUE PAR HABITANT. À L'ÉPOQUE, UNE KALACHNIKOV SE TROUVAIT POUR À PEINE 15 DOLLARS.



LA PREUVE? DES MILLIERS D'ENFANTS SOLDATS S'EN SERVENT ENCORE AUJOURD'HUI SUR DIFFÉRENTES ZONES DE FRONT: EN AMÉRIQUE DU SUD, EN AFRIQUE, AU MOYEN-ORIENT ET EN ASIE. DES MINEURS SONT ENCORE UTILISÉS AU SEIN DE CONFLITS ARMÉS DANS UNE VINGTAINE DE PAYS...*



* Afghanistan, Colombie, Inde, Israël et Palestine, Liban, Libye, Mali, Myanmar, Nigeria, Philippines, République centrafricaine, République démocratique du Congo, Somalie, Soudan, Soudan du Sud, Syrie et Yémen. (Rapport annuel du Secrétaire général des Nations unies sur les enfants et les conflits armés, 20 juin 2019).

Sommes-nous capables de paix?
La tragédie en cours au Proche-Orient ajoute à la désolation d'un monde déjà fracturé par des tensions et des conflits qui, en réalité, se succèdent depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'horreur et l'injustifiable auxquels le Hamas nous a exposés le 7 octobre dernier et, en réponse, le bombardement sans retenue de Gaza par l'armée israélienne et la polarisation des réactions internationales confirment l'éclatement normatif, politique et émotionnel du monde.

Le monde éclaté, c'est celui consolidé par le contexte international de l'après-guerre, et qui très souvent met en échec l'expression d'une conscience de notre humanité commune. Malgré le développement et l'essor des mouvements de solidarité transnationale, la multiplication d'initiatives mondiales des jeunes, des femmes et des sociétés civiles pour défendre des causes communes, nous continuons de vivre dans un monde fragilisé par nos convictions, nos postures, nos représentations de l'homme et de la société, nos conceptions de l'altérité, nos interprétations de l'histoire et, enfin, les incohérences et les contradictions inhérentes aux relations internationales.

Faut-il penser notre avenir commun sur la base du fait que la paix demeure un idéal impossible à atteindre pour nous les êtres humains ? Ou continuer à maintenir l'espoir d'un progrès de l'humanité vers " une paix perpétuelle " ?

Notre monde ne cesse de contrarier les philosophies politiques qui ont placé la confiance dans la raison, la liberté, la culture et l'éducation. Aujourd'hui, nombreux sont ceux qui pensent que les principes du libéralisme politique qui ont façonné le monde international de l'après-guerre sont en train de s'écrouler. C'est même notre capacité collective à tirer les leçons des monstruosités du XXe siècle qui est désormais en cause. Les guerres qui abîment des vies à travers le monde ne témoignent pas seulement de l'impossibilité d'une paix durable, mais de la résistance des hommes à vouloir et coconstruire la paix. Peut-être qu'il faut repenser à nouveau notre coexistence commune en tirant toutes les implications normatives et politiques de l'affirmation kantienne concernant " l'insociable sociabilité de l'homme ". Donc penser la paix à partir du constat qui veut que les hommes soient tout aussi intéressés par la guerre que par la paix. Le monde nous lie en même temps qu'il nous divise. Malheureusement, ces divisions sont plus attractives et exercent plus de force que les liens pourtant susceptibles de nous éloigner des automatismes de pensées qui cassent le monde.

Sommes-nous condamnés à vivre avec les guerres ?
Il n'est pas de dire que nous vivons un contexte de guerre totale. Mais l'évolution de notre histoire depuis au moins 1945 permet de dire que la force morale que nous avons réussi à donner à la paix a été parallèle à son affaiblissement sur le plan politique : la paix n'arrive pas à être une force de proposition politique, principalement dans le domaine des relations internationales. Nous sommes mieux outillés pour faire et maintenir la guerre que pour promouvoir la paix, comme en témoigne l'échec des mécanismes de prévention des conflits, les alliances pour défendre les intérêts stratégiques et les luttes hégémoniques entre les grandes puissances.

Les conflits en cours au Sahel, au Soudan, en Ukraine, au Proche-Orient, dans l'est de la République démocratique du Congo, les crises humanitaires et la multiplication des

camps de réfugiés, la permanence des foyers de tensions, au fond l'inscription de nos quotidiens dans les guerres, révèlent moins l'embrasement du monde qu'un système international désarmé et dominé par une diplomatie martiale. Une économie de la paix caractérise aujourd'hui nos diplomaties, surtout celle des grandes puissances, à commencer par les États-Unis.

À l'international, la diplomatie a été prise en otage par l'intensification des luttes d'influence, le réenchantement des identités et de la domination, et surtout l'entretien d'une division imaginaire du monde en un " bloc occidental " qui serait opposé au " sud global " : le choc du 11 septembre 2001 a produit une grammaire du monde qui accentue les divisions, entretient les conflits et enferme désormais chacun de nous dans un camp. Il devient toujours difficile de penser sous le spectre de la relation, de naviguer entre différentes convictions, de créer des espaces de compromis, d'équilibrer la pratique diplomatique par la poursuite légitime de nos intérêts et d'une proposition de paix.

Les guerres sont désormais «totales» et les frontières sont brouillées

Le fait est que la guerre est totale. La guerre érode les frontières, les catégories, les règles que nous avons pour nous engager dans un conflit». Qu’est-ce que cela signifie? Il s'agit en fait d'une guerre de tous contre tous. Dans ce cas, ce que vous faites, c'est que toutes les ressources, tous les atouts de votre nation, qu'ils soient humains, matériels ou financiers, sont jetés dans l'effort de guerre. Si certains estiment que des conflits plus anciens, comme les guerres napoléoniennes, correspondent à des guerres totales, l’arrivée des technologies et du web ont accentué le flou entre ceux qui sont les réels «ennemis» d’une guerre et les civils. La population civile ciblée comme ennemi en Ukraine ou à Gaza en est un exemple éloquent.

La guerre en Ukraine, l’épuration ethnique des Arméniens au Haut-Karabagh, la frappe génocidaire du Hamas contre Israël nous rappellent que les temps présents sont tragiques.

Et le monde occidental, emporté dans son grand délire autodestructeur qui le condamne à la décadence, est bien mal préparé mentalement pour l’affronter politiquement. Mais l’esprit démocratique veut toujours croire que l’humanité peut s’améliorer et qu’après les pires horreurs, l’être humain, enfin devenu adulte, saura dire «plus jamais ça». C’est une illusion, mais une illusion indéracinable. Les dirigeants de ce monde ont un devoir de sang-froid pour éviter de se laisser entraîner dans une spirale infernale, qui emporterait l’humanité avec elle.

La paix sur terre ne prendra jamais la forme d’une réconciliable universelle des êtres humains, mais d’un rapport de force, toujours précaire, dans un cadre géopolitique global, où l’objectif consiste essentiellement à éviter le pire.


INDICE MONDIAL DE TERRORISME PAR ÉTAT EN 2020
GLOBAL TERRORISM INDEX
Impact du terrorisme élevé
≥ 8,000
7,000 – 8,000
6,000 – 7,000
5,000 – 6,000
4,000 – 5,000
3,000 – 4,000
2,000 – 3,000
< 2,000
Impact du terrorisme faible
Aucun impact lié au terrorisme
Données indisponibles
© ATLASOCIO.COM
Les conflits dans le monde
Océan Arctique
Zone tribale pakistano-afghane
Caucase
Pays ouighour
Israël/Palestine/Gaza
Syrie
Irak
Frontière des deux Corées
Libye
Tibet
Mexique (enlèvements mafieux)
Océan Atlantique
Sahel
Afghanistan
Pakistan
Mer de Chine
Mali
Océan Pacifique
Côte d'Ivoire
Somalie
Colombie
Niger
Ile de Mindanao (Philippines) guérilla islamiste
Thaïlande (Sud) guérilla islamiste
Risques terroristes
Guerres civiles
Zones d'insécurité
Conflits anciens
Zones de tensions
Océan Indien
Centrafrique
République Démocratique du Congo (Nord-Kivu)
Le Républicain Lorrain

Congrès de la Paix, le 21 août 1849
Discours de Victor Hugo (extraits)

· La paix universelle, toutes les nations liées entre elles d'un lien commun, l'Evangile pour loi suprême, la médiation substituée à la guerre, cette pensée religieuse est-elle une pensée pratique ? cette idée sainte est-elle une idée réalisable ? Beaucoup d'esprits positifs, comme on parle aujourd'hui, beaucoup d'hommes politiques vieillis, comme on dit, dans le maniement des affaires, répondent : Non. Moi, je réponds avec vous, je réponds sans hésiter, je réponds : Oui ! Je vais plus loin ; je ne dis pas seulement : C'est un but réalisable, je dis : C'est un but inévitable ; on peut en retarder ou en hâter l'avènement, voilà tout.

· Un jour viendra où les armes vous tomberont des mains, à vous aussi ! Un jour viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et sera aussi impossible entre Paris et Londres, entre Pétersbourg et Berlin, entre Vienne et Turin, qu'elle serait impossible et qu'elle paraîtrait absurde aujourd'hui entre Rouen et Amiens, entre Boston et Philadelphie. Un jour viendra où la France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes, nations du continent, sans perdre vos qualités distinctes et votre glorieuse individualité, vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la fraternité européenne, absolument comme la Normandie, la Bretagne, la Bourgogne, la Lorraine, l'Alsace, toutes nos provinces, se sont fondues dans la France. Un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées. - Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand Sénat souverain qui sera à l'Europe ce que le parlement est à l'Angleterre, ce que la Diète est à l'Allemagne, ce que l'Assemblée législative est à la France !

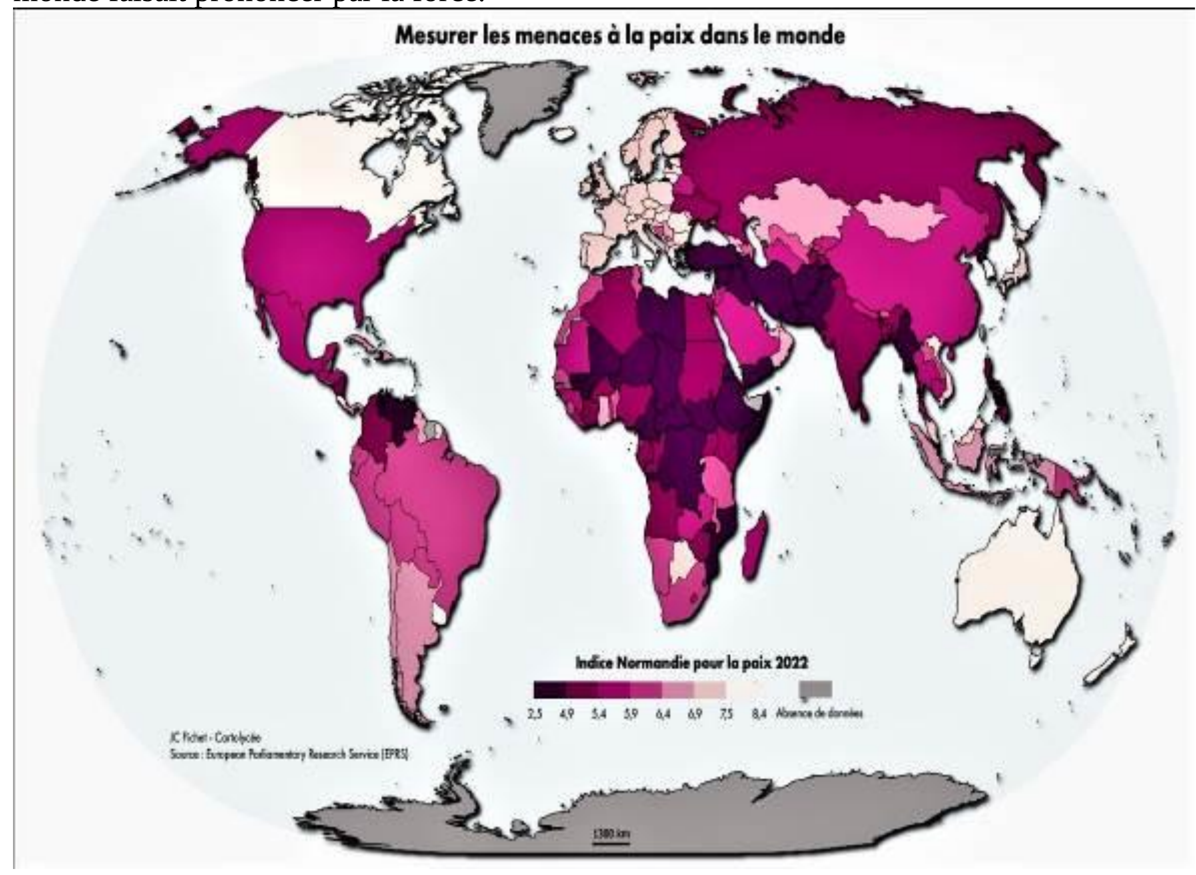
· Et Français, Anglais, Belges, Allemands, Russes, Slaves, Européens, Américains, qu'avons-nous à faire pour arriver le plus tôt possible à ce grand jour ? Nous aimer.

· Supposez que les peuples d'Europe, au lieu de se défier les uns des autres, de se jalouser, de se haïr, se fussent aimés : supposez qu'ils se fussent dit qu'avant même d'être Français, ou Anglais, ou Allemand, on est homme, et que, si les nations sont des patries, l'humanité est une famille ; et maintenant, cette somme de cent vingt-huit milliards, si follement et si vainement dépensée par la défiance, faites-la dépenser par la confiance ! Ces cent vingt-huit milliards donnés à la haine, donnez-les à l'harmonie ! Ces cent vingt-huit milliards donnés à la guerre, donnez-les à la paix ! Donnez-les au travail, à l'intelligence, à l'industrie, au commerce, à la navigation, à l'agriculture, aux sciences, aux arts, et représentez-vous le résultat. Si, depuis trente-deux ans, cette gigantesque somme de cent vingt-huit milliards avait été dépensée de cette façon, l'Amérique, de son côté, aidant l'Europe, savez-vous ce qui serait arrivé ? La face du monde serait changée ! les isthmes seraient coupés, les fleuves creusés, les montagnes percées, les chemins de fer couvriraient les deux continents, la marine marchande du globe aurait centuplé, et il n'y aurait plus nulle part ni landes, ni jachères, ni marais ; on bâtirait des villes là où il n'y a encore que des écueils ; l'Asie serait rendue à la civilisation, l'Afrique serait rendue à l'homme ; la richesse jaillirait de toutes parts de toutes les veines du globe sous le travail de tous les hommes, et la misère s'évanouirait ! Et savez-vous ce qui s'évanouirait avec la misère ? Les révolutions.

(Bravos prolongés.) Oui, la face du monde serait changée ! Au lieu de se déchirer entre soi, on se répandrait pacifiquement sur l'univers ! Au lieu de faire des révolutions, on ferait des colonies ! Au lieu d'apporter la barbarie à la civilisation, on apporterait la civilisation à la barbarie !

· Voyez, messieurs, dans quel aveuglement la préoccupation de la guerre jette les nations et les gouvernants : si les cent vingt-huit milliards qui ont été donnés par l'Europe depuis trente-deux ans à la guerre qui n'existait pas, avaient été donnés à la paix qui existait, disons-le, et disons-le bien haut, on n'aurait rien vu en Europe de ce qu'on y voit en ce moment ; le continent, au lieu d'être un champ de bataille, serait un atelier, et, au lieu de ce spectacle douloureux et terrible (…) au lieu de ce spectacle sinistre, nous aurions sous les yeux l'espérance, la joie, la bienveillance, l'effort de tous vers le bien-être commun, et nous verrions partout se dégager de la civilisation en travail le majestueux rayonnement de la concorde universelle.

· Désormais, le but de la politique grande, de la politique vraie, le voici : faire reconnaître toutes les nationalités, restaurer l'unité historique des peuples et rallier cette unité à la civilisation par la paix, élargir sans cesse le groupe civilisé, donner le bon exemple aux peuples encore barbares, substituer les arbitrages aux batailles ; enfin, et ceci résume tout, faire prononcer par la justice le dernier mot que l'ancien monde faisait prononcer par la force.



Ce beau discours humaniste et cosmopolite digne de la pensée stoïcienne grecque fut bafouée, piétiné par la folie des hommes qui engendrera coup sur coup deux guerres mondiales, de nombreux génocides et verra le terrorisme prendre position dans la population civile des peuples humiliés.

La question de la laïcité est indissociable des différentes conceptions, parfois divergentes, que l'on peut avoir tant de la liberté de conscience que de la liberté de religion.

De façon liée, les conceptions de ce que sont la liberté de conscience et la liberté de religion résident au cœur de l'analyse des réflexions sur la laïcité et des différents modèles qui en existent, à la recherche d'un équilibre entre liberté et égalité.

C'est au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le 10 décembre 1948, que l'Assemblée générale des Nations Unies adopte solennellement une Déclaration universelle des droits de l'homme dont l'article 18 reconnaît que : "Toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion; ce droit implique la liberté de changer de De la liberté de conscience et de la liberté de religion 31 religion ou de conviction ainsi que la liberté de manifester sa religion ou sa conviction seul ou en commun, tant en public qu'en privé, par l'enseignement, les pratiques, le culte et l'accomplissement des rites." Parmi les 58 états membres (dont ne faisaient pas partie les vaincus de la guerre), 2 étaient absents (le Yémen et le Honduras), 48 États ont voté en faveur du texte et 8 États se sont abstenus: l'Union des républiques socialistes soviétiques, dirigée par Staline, qui voulait limiter le droit à la liberté de religion et qui a entraîné dans son sillage l'Ukraine, la Biélorussie, la Pologne, la Tchécoslovaquie ainsi que la Yougoslavie ; l'Union sud-africaine - du fait de l'incompatibilité de plusieurs droits avec le régime d'apartheid qu'elle avait instauré - et, enfin, l'Arabie saoudite, laquelle, parce qu'elle considérait l'apostasie comme passible de la peine de mort, ne pouvait accepter la liberté de conscience et de religion, et parce que l'esclavage était encore en vigueur dans le royaume arabe, et que les femmes ne pouvaient revendiquer les mêmes droits que ceux des hommes, ne pouvait pas plus entériner le principe d'égalité.

La laïcité est une notion polysémique où différentes approches épistémologiques sont à l'œuvre pour la définir. Elle peut être analysée comme une construction sociohistorique, fruit de l'histoire de France, comprise comme un concept de philosophie politique, cher aux héritiers des Lumières et de la Révolution française, ou abordée, dans une perspective sociologique, comme un mode d'organisation, dans la société, des relations entre religieux et politique, et enfin regardée comme un cadre juridique qui permet de protéger les libertés. Tantôt considérée comme une valeur, un principe, un concept, un droit, une donnée objective, elle reste difficile à enfermer dans un seul cadre interprétatif. Il existe également un débat pour savoir si la laïcité est une spécificité française, modèle difficilement exportable à d'autres pays, ou bien si elle constitue, au contraire, un paradigme universel qui devrait être proposé à toutes les démocraties. La laïcité a de fait des ancrages historiques et idéologiques qui la relient de façon privilégiée à la France, mais elle est 46 la fin de la culture religieuse aussi présente dans d'autres pays. Si la laïcité française est souvent associée au paradigme républicain, plusieurs intellectuels considèrent cependant que la laïcité libérale constitue aussi la matrice du modèle français.

Un détour par les origines étymologiques s'impose. Utilisé dans la version grecque de la Bible hébraïque (la Septante), le terme " laos" y désigne le peuple, c'est-à-dire ceux qui ne font pas partie de la hiérarchie ecclésiale. Le laïc (qui peut aussi s'écrire laïque) est celui qui ne fait pas partie du clergé ; il s'oppose ainsi au terme de clerc. C'est dans

ce sens qu'il va longtemps être utilisé. Ainsi, au Moyen Âge, on parle de "frère lai" pour désigner, dans un monastère, les membres chargés des travaux manuels, les distinguant ainsi des religieux qui se consacrent à l'étude des textes, et qui ont souvent été également ordonnés prêtres. Toutefois, avec le conflit qui se développe en France au XIXe siècle entre l'Église catholique et les Républicains, une mutation sémantique s'opère et " l'adjectif laïque tend de plus en plus à désigner quelque chose ou quelqu'un qui est étranger à toute confession ou doctrine religieuse. C'est avec ce sens précis qu'Edgar Quinet l'emploie dans des expressions telles que : "enseignement laïque", "instituteur laïque", dans L'Enseignement du peuple (1849)" (Ognier, 1994, p. 73).

Le mot "laïcité" apparaît, en 1871, dans le journal La Patrie, à propos d'une polémique sur l'instruction religieuse dans l'enseignement. Il est utilisé dans des expressions comme " laïcité de l'État ", "laïcité de l'École", "laïcité de l'Administration". Émile Littré l'introduit dans le Supplément de son Dictionnaire, en 1877 : il correspond à un "principe de séparation de la société civile et de la société religieuse, l'État n'exerçant aucun pouvoir religieux et les Églises aucun pouvoir politique ", avec ses dérivés sémantiques: laïcisation, laïciser, ainsi que les termes de séculariser et de sécularisation , qui traduisent bien les mutations. Ces termes sont, eux aussi, d'origine religieuse. Séculariser consiste ainsi, à partir du XVIIe siècle, à transférer un bien d'Église dans le domaine public, et plus largement, par la suite, à désigner le processus qui mène à soustraire une personne ou une institution sociale à l'influence religieuse. L'expression sécularisation est très utilisée et discutée en sociologie des religions. En voici une définition claire: "La sécularisation correspond à une perte progressive de pertinence sociale et culturelle de la religion en tant que cadre normatif orientant les conduites et la vie morale de l'ensemble de la société. Le processus de sécularisation s'accomplit sous la poussée des autres champs de l'activité sociale (économique, intellectuel, artistique, etc.) sans conflits importants et le plus souvent sans débat" (Milot, 2008, p. 29-30). La sécularisation relève d'un phénomène sociologique, alors que la laïcisation s'inscrit dans un processus politique et législatif.

Sur le plan géopolitique, les religions sont des acteurs de première importance dans les relations internationales, de même que sur bon nombre de scènes nationales. Elles sont même au cœur des enjeux sociopolitiques du XXIe siècle. Par exemple, si l'on associe souvent, à juste titre, les religions à des conflits, celles-ci peuvent cependant exercer également un rôle important dans la pratique du dialogue au sein des sociétés civiles et des échanges internationaux, et, parfois même, dans la recherche active et concrète de la mise en place et du maintien de la paix. Dans de nombreuses situations, la connaissance des religions constitue une clé capitale de compréhension des nœuds de tensions géopolitiques, des orientations politiques et des évolutions sociales.

La résurgence de l'antisémitisme aux États-Unis et en Europe, le poids du vote électoral évangélique chez nos voisins américains, les conséquences des rapports difficiles entre sunnites et chiites au Moyen Orient - entre l'Arabie saoudite et l'Iran -, de même que les graves tensions qui déchirent les Églises orthodoxes dans la guerre qui oppose la Russie à l'Ukraine, ou encore les discours écologistes du pape François, pour ne nommer que ces quelques exemples récents, sont des aperçus de questions de nature diverse, notamment géopolitique, dont une bonne compréhension exige un minimum de culture religieuse. Dans le contexte du processus croissant de mondialisation dans lequel nous nous trouvons, force est de constater que nous ne

vivons pas aujourd'hui dans un espace clos, coupé des fracas du monde. C'est pourquoi nous sommes tous préoccupés par les tensions entre Israéliens et Palestiniens, ou entre sunnites et chiites, par la nécessaire conversion écologique, de même que par le défi immense que constitue le projet de faire vivre ensemble, harmonieusement, dans une même collectivité, des personnes aux sensibilités religieuses et philosophiques diverses et parfois divergentes.

La théorie de la guerre juste est devenue le point de référence obligée de toutes les tentatives de justification morale de la guerre. Et ce, de deux points de vue : celui du théoricien qui tente de justifier moralement l'existence des guerres en général, et celui de l'homme politique qui veut justifier une guerre en particulier. Aussi loin que l'on puisse reculer dans l'histoire, il semble que les guerres ont toujours fait l'objet de justifications de nature morale. Celui qui déclare la guerre tente de démontrer qu'elle est légitime. Et l'un des motifs que l'on retrouve le plus souvent dans ce type de justification est celui de la « juste cause ». Toute guerre doit être menée pour une bonne raison, une raison qui dépasse les intérêts matériels, le prestige ou l'influence.

La notion de « juste cause » est également au centre de la théorie de la guerre juste depuis ses origines. C'est donc elle qu'il faudra discuter, si nous voulons remettre en cause le paradigme de la théorie de la guerre juste, le reformuler ou le remplacer par quelque chose de nouveau. Mais, pour cela, il faut situer cette notion dans le contexte de la tradition dont elle est le cœur. Commençons donc par revenir brièvement sur les trois principes fondamentaux énoncés par Saint-Thomas d'Aquin dans la Somme théologique et dont je propose ici une interprétation.

Premier principe : Toute guerre doit être menée par une autorité légitime.
Deuxième principe : Toute guerre doit être menée pour une juste cause.

Cela veut dire que les guerres de conquête sont injustes, ainsi que toute guerre menée pour s'enrichir, ou pour accroître son autorité ou son influence. Par contre, il est moralement acceptable de se défendre ou de défendre quelqu'un d'autre lorsqu'une injustice a été commise, comme ce fût le cas en 2001 lorsque la ville de New York a été attaquée.

Troisième principe : Toute guerre doit être menée avec une intention droite.
Mais le mensonge des armes bactériologiques propagé par les USA pour attaquer l'Irak en représaille est tout à fait condamnable. En effet, même si l'autorité de celui qui déclare la guerre est légitime et sa cause juste, il peut néanmoins arriver que la guerre soit rendue illicite par le fait d'une intention mauvaise.

Si l'on admet qu'une offense avait été faite à l'Amérique lors des attentats de 2001, alors la riposte était légitime. La condamnation morale des attaques du 11 septembre ou des autres attentats perpétrés contre des populations civiles innocentes ne pose pas problème. Par contre, la diabolisation de l'ennemi qui a suivi a permis de graves violations des droits humains qu'aucune cause ne devrait justifier. La Guerre contre la Terreur s'est transformée en une chasse à l'homme à l'échelle de la planète où l'utilisation de la torture a été employée au mépris des droits humains les plus fondamentaux. La condamnation morale de la cause défendue par les djihadistes a servi, par exemple, à justifier l'utilisation d'un programme d'extradition spécialement conçu à cette fin, le « Rendition Program », par lequel des individus suspectés de

terrorisme ont été remis à leur pays d'origine afin d'y être torturés. De plus, la création d'un statut spécial pour les combattants ennemis incarcérés dans des prisons « formatées » de manière, et dans des lieux, permettant de contourner toutes les conventions militaires existantes, a elle aussi entraîné une violation des droits humains.

La propagande, la désinformation, la manipulation et la moralisation utilisant la phraséologie de la théorie de la guerre juste peuvent donc produire un cocktail d'un goût douteux. Cela n'invalide toutefois aucunement la tradition de la guerre juste dont ce mélange est une caricature. Ces abus veulent seulement dire que cette tradition millénaire peut être détournée, hier comme aujourd'hui, par les sophistes, les manipulateurs et les politiciens. Le comble serait de s'en prendre à une approche philosophique millénaire parce qu'une nuée de piètres raisonneurs s'évertuent à justifier la violence gratuite et la torture en la travestissant maladroitement.

Faut-il conclure que nous sommes condamnés à vivre avec les guerres ? La paix perpétuelle est-elle à la portée des hommes ? Répondre à ces questions nécessite de tirer au clair l'épineuse question de la relation entre l'éthique et la politique, principalement entre l'éthique et la politique étrangère. Mais ici, nous touchons déjà à une autre question encore plus fondamentale : celle de savoir si les hommes ont réellement un intérêt pour la paix.



Quel est la culture de la paix ?

Politique
Selon les Nations Unies, la culture de paix est un ensemble de valeurs, de comportements et de modes de vie qui rejettent la violence et préviennent les conflits

en s'attaquant à leurs racines, par le dialogue et la négociation entre les individus, les groupes et les États.

Théologique
Le premier de ces principes est l'affirmation de la sacralité de la vie. Créé à l'image de Dieu, l'homme porte en lui une parcelle de cette divinité et sa vie, la vie humaine, est sacrée. Elle ne lui appartient pas, d'où l'interdiction de tuer et de verser le sang, d'où l'interdiction des sacrifices humains, d'où l'interdiction de se donner la mort. L'homme est par nature un être rationnel (première prémisse) ; la guerre est par nature un phénomène irrationnel (seconde prémisse) ; l'homme en développant sa rationalité tend à supprimer la guerre (conclusion)

On ne naît pas homme, on le devient (Mirandole)
Érudit et polyglotte Jean Pic de Mirandole, en plus du latin et du grec, étudia à Padoue l'hébreu et l'arabe auprès d'Élie del Médigo qui lui fait également lire des manuscrits araméens. Del Médigo traduit également pour Pic des manuscrits juifs de l'hébreu au latin. Curieux il découvre des livres chaldaïques et des écrits d'Esdras, de Zoroastre et de Melchior et s'initie à la mystique juive de la Kabbale, qui le fascine, tout comme les derniers auteurs classiques de l'Hermétisme, tel Hermès Trismégiste. Ses amis le surnommaient le " prince de la concorde " car il avait comme objectif de réconcilier les partisans de Platon et ceux d'Aristote par ses 900 thèses sous le titre : Conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques, conciliant science, philosophie et religion à ce qu'il y avait de meilleur à ses yeux chez les commentateurs médiévaux juifs et arabes, ce qui lui valût d'être considéré comme hérétique par le pape Innocent VIII. Cette érudition est mal considérée depuis qu'en 180 de notre ère, Irénée ébaucha l'accusation de ce qui deviendra "la" pourvoyeuse de toute hérésie : la philosophie. Pic de Mirandole doit renoncer à plusieurs de ses conclusions, jugées hérétiques par une commission papale. (Pic de Mirandole, www.wikipedia.org)

L'originalité des thèses de Pic de Mirandole tient à ces quelques lignes : la dignité de l'homme tient à sa liberté affirme-t-il: il n'y a pas une nature humaine d'abord, mais un mouvement, une sorte de pouvoir natal, par lequel l'homme décide et réalise son essence. C'est dire que l'homme ne naît pas homme mais le devient, comme s'il était son propre créateur: par là il tient de Dieu. Ce qui fait la spécificité de l'homme c'est son existence, sa liberté, ce pouvoir de se donner à lui-même, par lui-même, une essence. Être c'est donc se faire, se construire soi-même au fil de nos connaissances et expériences. Voilà donc les préceptes d'un concept que l'on nomma l'humanisme et qui connaîtra une expansion phénoménale.

Clandestinement, des libres penseurs commencent à s'exprimer sous couvert de l'anonymat. La Renaissance et l'essor de l'imprimerie contribuèrent à l'éclosion d'une nuée de manuscrits remettant en questions les croyances religieuses. Le plus important d'entre eux, Theophrastus redidivus (1659) se veut un condensé historique des penseurs athées. Ainsi l'idée de Dieu vient de la peur ("la crainte crée des Dieux", Lucrèce), le monde est increé (Héraclite), les religions sont asservissement aux superstitions (Épicure), vivre en toute amitié sans nuire à autrui. (Zénon) Mais surtout, l'Europe vient de découvrir Confucius dont les écrits démontrent sans l'ombre d'un doute que l'homme peut vivre moralement et honnêtement sans la révélation d'un Dieu comme guide.

Érasme marqua le début de l'ère moderne où nombre d'intellectuels indépendants entreprirent de circonscrire l'influence des religions pour les solutions guerrières. Érasme tenta d'infléchir la position drastique des belligérants lors des guerres de religion. Il leurs explique que la tolérance et le dialogue en vue d'une adhésion commune des hommes à Dieu sont préférables aux guerres religieuses. La liberté de choisir est la condition sine qua non de la responsabilité humaine et elle seule peut conduire au salut et à la paix.

Poursuivant le combat d'Érasme contre la théologie guerrière, des esprits savants dits "Les Lumières" s'attaquèrent à l'absolutisme du Saint-Empire. Ils furent les précurseurs du cosmopolitisme moderne. Ils ignoraient les frontières, s'élevaient au-dessus des États, des nations, critiquaient les puissants et la volonté de pouvoir, misaient sur la raison et la tolérance contre les intérêts et les nécessités, sur la liberté de l'individu contre l'hégémonie de l'état. Voltaire est déiste, il croit comme Kant que Dieu est nécessaire à l'homme pour réguler les passions humaines ("Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer") mais il est aussi irréligieux car il défendit avec vigueur le rêve de paix sociale, d'harmonie et de tolérance, toutes trois menacées par l'intransigeance des religions monothéistes. Il préféra de beaucoup la tolérance des religions polythéistes des Grecs et des Romains au fanatisme des juifs, des musulmans et des chrétiens.

Dans ses Essais, Montaigne déclara aussi que la guerre, "glorifiée comme la plus haute et la plus solennelle des actions de l'homme" n'est que "le témoignage de notre idiotie et de notre imperfection", stigmatisant avec la plus extrême indignation " la science de nous tuer et de nous anéantir nous-mêmes, de ruiner et de détruire notre propre race" en quoi "même les animaux sauvages ne peuvent nous imiter. "

Tranquillement les esprits convergent vers un humanisme éclairé. L'éthique citoyenne de Zénon renaît porté par l'ardent désir d'améliorer la condition humaine. "Aie le courage de te servir de ton propre entendement ! " Voilà la devise des "Lumières" selon Kant. Le philosophe écossais David Hume ensuite constata que la morale religieuse aggrave le mal qu'elle est censée diminuée. Suite à ce discrédit des religions, la laïcisation de la société est en marche.

Les prêtres, les rabbins, les oulémas, ces "empoisonneurs de la vie", comme des parasites vivant de la peur et de la culpabilité dans l'homme, ont propagé comme une pandémie le virus d'un Dieu vengeur et méchant qui ne cesse de rabaisser les hommes et les diviser entre eux. En se servant constamment de Dieu comme argument moral et justification de supériorité tribale, les institutions religieuses ont engendré une conception négative, une conscience malheureuse de l'humanité, celle de l'homme médiocre, souffrant, le type même de la décadence et de la faiblesse.

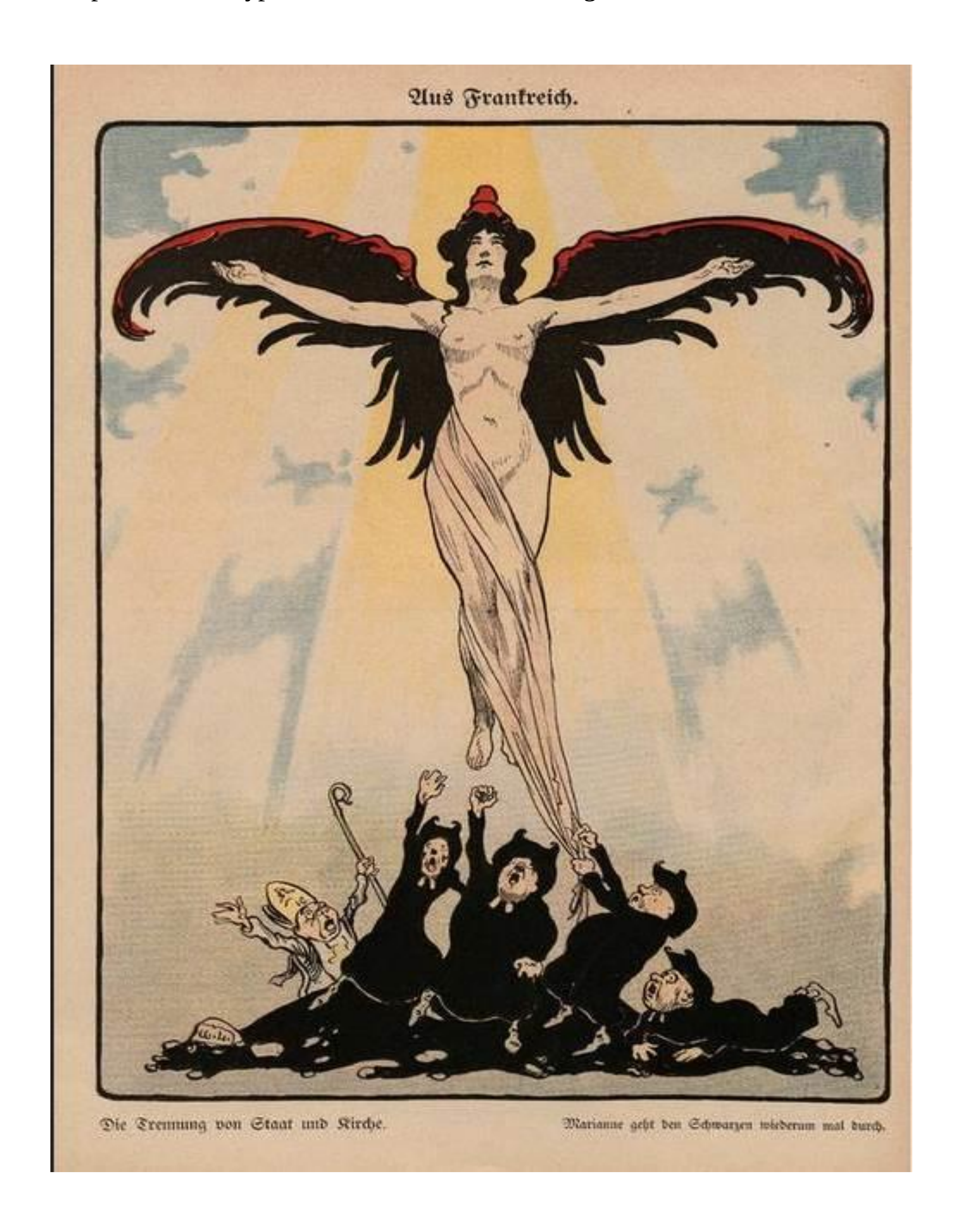
Sauf, si nous refusons ce scénario et demandons l’apostasie
Nous sommes tous, quelque part, des apostats puisque nos capacités cognitives progressent tout au long de la vie en construisant provisoirement puis en abandonnant nos croyances successives…

Sans apostasie point de progrès !
Une définition de l'apostasie
Du grec apostasia, abandon, défection, venant d'apostasis, se tenir loin de.

L'apostasie est la renonciation, l'abandon volontaire et public, de la part d'un adulte responsable, d'une confession, d'une foi, plus particulièrement monothéiste, au profit d'une autre ou d'aucune. Celui qui fait ouvre d'apostasie est un apostat.

Par extension l'apostasie est aussi le reniement ou l'abandon d'une idéologie, d'une doctrine, d'un parti, etc.

Un peu moins d'hypocrisie dans les discours religieux serait le bienvenu.

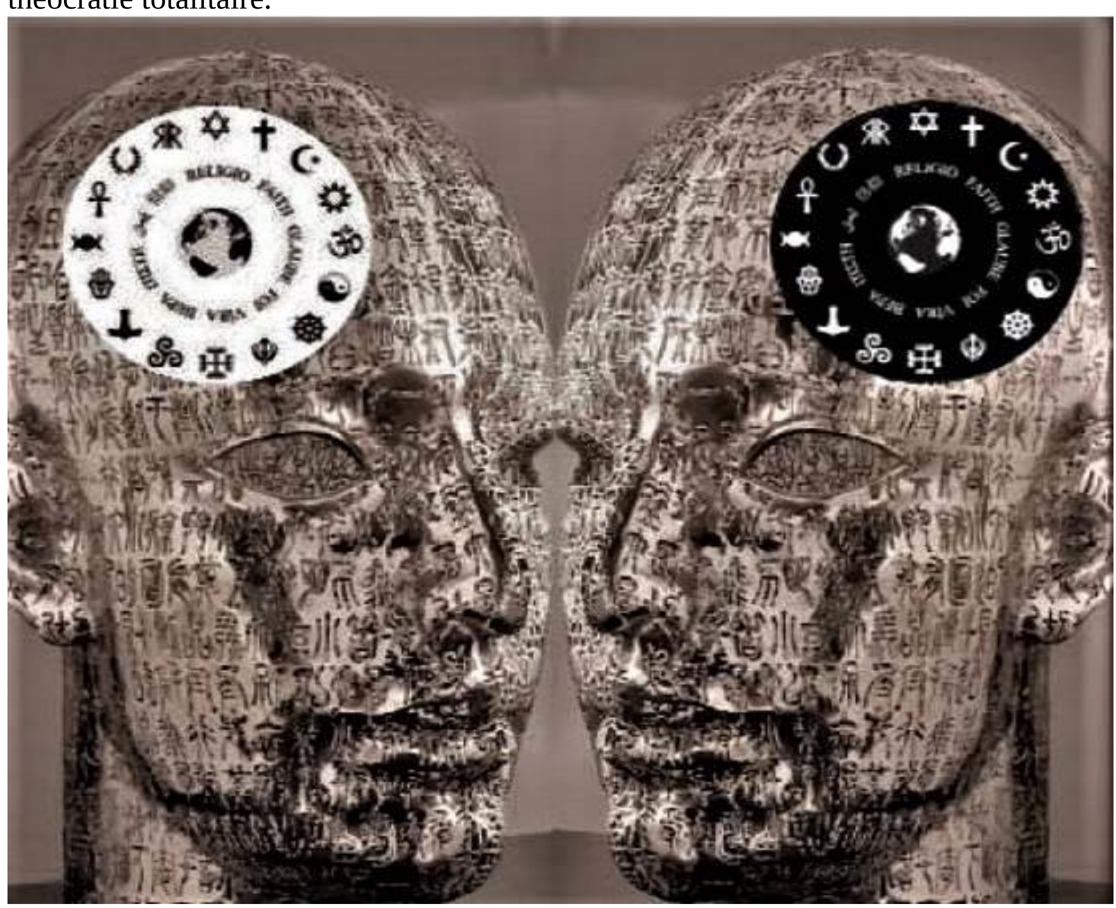


Il faut réfléchir à ce phénomène très étrange des conversions forcées, que toutes les religions ont pratiqué lorsqu'elles étaient assez puissantes pour le faire (le catholicisme sous l'Inquisition, l'islam aujourd'hui encore, etc.) : que signifie-t-il au juste ?

Ce phénomène est bien illustré actuellement par Daech, pour qui chiites, chrétiens, yazédis, etc., peuvent avoir la vie sauve s'ils se convertissent immédiatement à l'islam sunnite : mais quelle part laissée à la foi religieuse, dans ces conversions instantanées ? Ainsi des personnes de milieux juif orthodoxe, chrétien, musulman, hindou et autres sont également en butte à l'ostracisme et à la violence pour apostasie.

"Ne dites pas que ceux qui sont tués dans la voie de Dieu sont des morts. Non, ils sont vivants ; mais vous ne le comprenez pas." (Coran)

Cette bataille finale d'Armaggedon, lieu où selon l'Apocalypse de Saint-Jean se déroulera l'ultime confrontation entre les forces du Bien et celles du Mal, fait déjà rage, le conflit israélo-palestinien étant que le prélude à la bataille suprême. Pour les musulmans intégristes, la dernière guerre mondiale marquera le retour du Mahdi, le Messie de l'islam qui instaurera sur la terre entière la religion d'Allah. Pour les fondamentalistes chrétiens, même scénario, où, cette fois, Jésus reviendra libérer les hommes de ses servitudes et consacrera Jérusalem comme capitale universelle de la Fin des Temps. Les juifs ultra-orthodoxes ne jurent que par l'avènement du Machiah, jour où tous les peuples châtiés par la guerre se rallieront à Israël pour célébrer Dieu. Comme, on le voit guerre et religion feront bon ménage jusqu'à la fin des Temps. Peu importe quel intégrisme l'emportera, une chose est certaine, ce sera l'avènement d'une théocratie totalitaire.



Le complexe de déité
Si le succès des idéologies de la haine et du "chacun pour soi" s'est amplifié jusqu'au delirium tremens, ce n'est pas par hasard : l'absurdité du "surhomme" commence à devenir un problème politique.

"Qu'en est-il vraiment du surhomme ? (...) Celui qui méprise la populace et se compte parmi l'élite physique et intellectuelle, parmi les gens distingués, les aristocrates, les privilégiés ? Impitoyable envers soi, ne cherche-t-il pas à extirper ce qui représente le juste milieu, et à cultiver la dureté et la cruauté ? Comme une bête de proie dont la devise serait "Vivre dangereusement", ne poursuit-il pas son intérêt propre, sans égard aux victimes, ayant pour seule visée d'accroître sa puissance, ce qui sert à la vie, ce qui est profitable à la domination? (...) Ce type d'homme n'est que trop connu, dont "les relations interpersonnelles sont raréfiées jusque dans leur vie privée, déterminées par les valeurs fonctionnelles et utilitaires, régies par des intérêts de puissance : partout le faible est la victime du plus fort, de l'homme supérieur, de l'homme moins scrupuleux. L'horizon de sens s'est effectivement effacé, ainsi que les valeurs ultimes, les normes obligées, les modèles acceptables, la vérité absolue. En réalité, n'est-ce pas un nihilisme des valeurs qui détermine désormais le comportement humain? Ce que Nietzsche, plus lucide que beaucoup d'autres, avait prévu, n'est-il pas arrivé? (Küng, 1981)

Soyons grivois, je dirais que depuis le mésolithique que l'on se fait entuber ou sodomiser par la religion, choisissez votre bout. Tout le monde parle de l'homme des cavernes mais personne pense à l'homme d'avant les cavernes, celui écœuré de se faire geler les couilles dans la prairie. Il décide de faire usage de son cerveau tout neuf et se rend compte que l'ours des cavernes est beaucoup mieux adapté dans sa caverne toute chaude à l'abri des intempéries. Il décide donc de tuer l'ours pour prendre sa place dans la caverne. Sauf que l'homme d'avant les cavernes est superstitieux, ça n'a pas changé depuis. Alors pour apaiser sa conscience nouvellement acquise, il demande au chaman de transformer l'exécution de l'ours en rituel chamaniste et pour le remercier de mourir pour le sauver, il transforme l’ours en Dieu du clan et lui dévore la moelle des os et du cerveau et boit son sang en chantant une sorte de gospel préhistorique de l'eucharistie néandertalienne. L'homme a toujours voulu prendre la place de Dieu, ne l'oublions jamais !

Il est indéniable que le scénario du "salut" du monde fut fort malmené dès le début de XXe siècle. L'affirmation du pouvoir impérial que l'homme s'arrogea le conduit inévitablement à sa perte.

Progressivement, les contours flous de la notion de la "chute" se précisent. Elle se présente à l'homme comme une tentative d'auto guérison de son angoisse par l'auto divinisation. En effet, la Genèse (Gn 10 : 8-12) présente Nemrod comme le premier potentat dont le trait dominant est une prétention maladive à se proclamer égal de Dieu. Cette fuite vers le plus haut ne peut que mener à la destruction de l'homme (névrose) et à celle de l'humanité. (chaos) Se libérer de Dieu en se posant soi-même comme absolu, c'est chercher à se libérer de la "blessure d'être" par la vengeance envers la vie, quitte à se détruire soi-même. Comme si l'homme ne pouvait trouver la nécessité et la justification de son existence que dans la confrontation avec le divin, comme si sa projection en dominateur absolu était la seule avenue possible pouvant lui permettre de se supporter lui-même.

Le vingtième siècle c'est le siècle de la mort de Dieu. Mais Dieu meurt-il vraiment ? Quand Nietzsche déclare le mort de Dieu, il parle du dieu des religions. Sauf que Dieu est un caméléon et peut renaître comme le sphinx de ses cendres. Qui est donc ce nouveau dieu si non l'homme lui-même. L'incarnation de l'homme n'est possible que si Dieu est expulsé du monde. L'expulsion de Dieu sera le coup d'État métaphysique de la modernité. Dieu a chassé Adam et Ève du paradis, Descartes et Galilée ont chassé Dieu de la terre, l'homme l'a remplacé. Grâce à la science, à la technique, l'homme moderne, ce nouveau démiurge, devait conduire l'humanité barbare à la Terre promise. L'homme sublima son complexe d'infériorité vis à vis Dieu en une puissante mégalomanie: L'homme sera créateur d'univers, son univers ; à l'ordre divin succéda l'ordre humain.

"Ne pourrait-on pas alors imaginer que l'humanité soit aussi une maladie pour quelque organisme supérieur (la terre, l'univers) que nous n'arrivons pas à saisir comme un tout, et dans lequel elle ne trouve pas la condition, la nécessité et le sens de son existence? Chercher à détruire cet organisme et être obligé de le détruire au fur et à mesure de son développement, tout à fait comme l'espèce microbienne aspire à détruire l'individu humain atteint d'une maladie (cancer).

(...) En ce sens, il est peut-être permis d'interpréter l'histoire de l'humanité comme un éternel combat contre le divin qui, en dépit de sa résistance, est peu à peu, et par nécessité détruit par l'humain. " (Jean Baudrillard, Figures de l'altérité, p. 148-149, 1994)

Dans un coup d'État, on remplace le roi par un autre, un président, un Premier ministre par un autre, on usurpe le titre, le concept, la représentation, l'idée. Or les idées ne meurent pas, elles sont; nous pouvons les affirmer ou les récuser, point les tuer. Annoncer la mort de Dieu, c'est verser du vide dans du néant. De mort point, plutôt usurpation par l'homme prométhéen du pouvoir aux Dieux; le divin a seulement "changé de peau. " En dépouillant les dieux anciens de leurs attributs, un sentiment de liberté sans précédent envahit la conscience humaine où se manifesta la certitude. Puisque la première certitude est celle de mon existence révélée par la conscience, par la pensée (Je pense donc je suis) et que le néant, l'infini, la nature, ne peuvent pas penser, alors "je", ma conscience d'être, est le point d'appui de toute connaissance. C'est par ma conscience que le monde, les galaxies, les planètes, la nature, l'autre existent. Descartes venait de déposer à nouveau l'homme sur le trône de l'univers et redonnait à la l'homme une position anthropocentrique. La révolution métaphysique de Descartes permit à l'homme de s'élever au-dessus de la nature en lui donnant le droit de la dominer tel un démiurge. Cette certitude de l'homme-dieu sera le talon d'Achille de la modernité occidentale.

Et l’homme devint Dieu.

Usurpant le pouvoir de création à Dieu, Galilée, Descartes, Newton, devinrent les démiurges de la modernité, les instigateurs du "coup d'État métaphysique" amenant à la divination de l'homme. Une nouvelle vision du monde appelée "matérialiste" proclama que la matière est l'unique substance, la raison unique de l'être et de la connaissance. En donnant à la matière, une force créatrice spontanée et considérant le mouvement comme son acte vital, le matérialisme renaissant rejoignait les préceptes

épicuriens de la Grèce ancienne que Engels actualisera en écrivant : "que l'esprit n'est lui-même que le produit le plus élevé de la matière. "La technique moderne dans ce contexte est partiellement expliquée comme la réalisation volontariste occidentale du dogme chrétien de la transcendance de l'homme vis-à-vis de la nature et de son légitime désir de la dominer. L'incarnation de l'homme n'est possible que si Dieu est expulsé du monde. L'expulsion de Dieu sera le coup d'État métaphysique de la modernité. Dieu a chassé Adam et Ève du paradis, Descartes et Galilée ont chassé Dieu de la terre, l'homme l'a remplacé. Grâce à la science, à la technique, l'homme moderne, ce nouveau démiurge, devait conduire l'humanité barbare à la Terre promise. L'homme sublima son complexe d'infériorité vis à vis Dieu en une puissante mégalomanie: L'homme sera créateur d'univers, son univers. Il créa la machine à son image : à l'ordre divin succéda l'ordre humain.

À chaque fois, que l'art, la science, la politique, autant la démocratie que le communisme, l'économie, autant le capitalisme que le socialisme, se magnifient jusqu'à devenir une doctrine sotériologique i.e une doctrine du salut à l'identique des religions dont ils se réclament ou subissent les contre-coups culturels; à chaque fois dis-je, que cela se produit, ils adoptent alors un motus vivendi extrémiste et inévitablement, ils dérivent tous tranquillement vers le totalitarisme.

Car l'homme est incapable de vivre dans le doute, il a besoin d'assise. L'homme a horreur du vide. Nietzsche vint combler cette faille en faisant l'apologie de l'homme puissant et fier sans se douter que le modèle grandiose du surhomme qu'il vient de créer risquait d'entraîner la liberté dans le totalitarisme absolu. Car avant le règne du surhomme doit survenir le "dernier homme", celui dont la crise de sens des valeurs doit contaminer la société entière et ses institutions.

Les tensions extrêmes perceptibles depuis le début du XXe siècle ont bouleversé tous les acquis de la civilisation. Que ce soit en science, en art, en politique, un vent de révolte inouïe souffla. Un monde nouveau semblait poindre à l'horizon, la révolution était sur toutes les lèvres. Mais tous ces changements ont pu avoir lieu que parce qu'ils étaient portés par une dimension métaphysique importante qui comportait un projet de société sotériologique de l'homme nouveau ; c'est à dire qu'ils proposaient tous, que se soient, en art, le cubisme, le suprématisme, le constructivisme, le productivisme, le surréalisme, que ce soit le positivisme en science, que se soient, le communisme, le nazisme, le fascisme et même le libéralisme, tous supportaient métaphysiquement une doctrine du salut de l'humanité par l'incarnation d'un nouveau sauveur. On ne se déleste pas si facilement de deux millénaires de messianisme christique. Malevitch, mais aussi Delaunay, Kandinsky, Mondrian, De Chirico et même Breton puis Borduas étaient de fervents métaphysiciens.

Détruire, déconstruire, en finir avec l'ordre passéiste des ruines et des musées décadents; même le présent n'a de valeur que parce qu'il est un passage obligé pour atteindre le but. Nouveau siècle, nouvelle technique, nouvelle civilisation, nouvelle cité, nouveauté sociale des masses urbaines, pour la première fois, l'ordre mécanique devient idéologie de la "nouvelle Jérusalem."

LA DÉCRÉATION EXPLIQUÉE ?

Nous avons que trop longtemps vécu terrorisé par le Démiurge, trop longtemps la perfection de son oeuvre a paralysé notre propre initiative. Mais nous ne voulons pas entrer en compétition avec lui. Nous n'avons l'ambition de l'égaler. Nous voulons être créateurs dans notre propre sphère, plus basse, nous aspirons aux jouissances de la création, en un mot, à la démiurgie. Le Démiurge n'a pas le monopole de la création: la création est le privilège de tous les esprits. La matière possède une fécondité infinie, une force inépuisable et en même temps une puissance de séduction qui nous pousse à la modeler.

Dans les profondeurs de la matière se dessinent des sourires imprécis, des conflits se nouent, des formes ébauchées se condensent. Elle ondoie toute entière de possibilités inachevées qui la traversent de frisson vagues. Dans l'attente d'un souffle vivifiant, elle oscille sans fin et nous tente par des millions de courbes molles et douces nées de son délire ténébreux. Privée d'initiative propre, malléable et lascive, docile à toutes les impulsions, elle constitue un domaine sans loi ouvert à d'innombrables dilettantismes à la charlatanerie, à tous les abus, aux plus louches manipulations démiurgiques.

Elle est ce qu'il y a de plus passif, de plus désarmé dans l'Univers. Chacun peut la pétrir et la façonner à sa manière. Nous nous devons de pénétrer tous les courants propices à l'assujettissement de celle-ci: l'art, la science, la philosophie, l'économie et surtout la religion, lieu privilégié de toutes les manipulations et fanatismes démiurgiques. Une fois ces courants bien investis, le politique suivra. La réalité sera ainsi pervertie, évacuée au profit d'une frivolité fictive et burlesque

Toutes les structures de la matière sont fragiles et instables, sujettes à la régression et à la dissolution. Tel est le sens régulateur des famines, des épidémies, de la guerre, des génocides et de l'esclavagisme, du racisme: une violence, un crime, soit, mais nécessaires à l'égard de formes engourdies et réfractaires qui ont cessé d'être intéressantes donc, viables. Sur cette violence s'est construire l'histoire de l'humanité; une décréation rigoureuse de l'oeuvre initiale: séduction de la catastrophe. Nous sommes corruption et la terre est notre pandémonium.

Le Démiurge était amoureux de matériaux solides, compliqués et raffinés, tel est son Univers. A la beauté, nous opposerons notre fascination pour la laideur. Nous ferons de l'inutile une nécessité.

Nous donnons la préférence à la camelotte. Nous sommes attirés et positivement séduits par la camelotte, pour tout ce qui est vulgaire et quelconque. Comprenez-vous bien le sens profond de ce culte des idoles, de cette passion pour l'objet, par cette préséance de l'objet sur l'être: boulimie du gadget, anorexie des sentiments. Eh bien c'est notre amour idolâtre pour la matière en tant que telle, pour ce qu'elle a de duveteux, de poreux, pour sa consistance mystique et inachevée.

Nous aimons ses dissonnances, ses résistances, sa maladresse dégrossie. En un mot, nous voulons créer l'homme une deuxième fois à l'image de la matière; l'homme-idole de lui-même; une tautologie mystique dans la démesure et l'obcénité de l'homme-objet. Spectacle narcogène de la technoscience.

Nos créatures seront donc à notre image imparfaite et appelées ainsi à la vie. Nous opposerons la laideur, la régression à la beauté sublime.Fascination de la laideur... Nous leurs donnerons par exemple qu'une moitié de visage, une jambe, une main, celle qui sera nécessaire pour leur rôle social. Ce serait pur pédantisme de se préoccuper d'un second élément s'il n'est pas destiné à entrer en jeu. Nous créérons l'homoncule, le nouveau combustible de la société machinale.

Nos homoncules seront parfaitement adaptées à leur environnement. Il leurs importera peu que la neige soit jaune, que les pluies soient acides, que l'architecture et la structure obèse des mégapolis soient blessantes. Nos créatures appartiennent au futur, c'est à dire adaptables à la pollution, se souciant pas du béton, de l'asphalte ou de l'effet de serre encore moins des arbres, des plantes et des animaux appelés de toute manière à disparaître parce qu'inutiles. Par d'habiles manipulations génétiques, nos homoncules se nourriront par photosynthèse.

Notre décréation spirituelle et physique est un sacrifice nécessaire à la "libération" de nos créatures dans l'aliénation totale et consentie en échappant à cette conscience qui, précisément, a fait de nous un humain. Nous nous offrons en sacrifice. Renoncement à la raison, perte de la conscience de soi, retour au pré-natal de l'Univers, notre accomplissement dans la mort de la nature humaine. Décréation garantie

Claude Paquet / Bruno Schulz

La décréation expliquée est une adaptation de "Rue des Crocodiles" in "Les Boutiques de Cannelles" écrit par Bruno Schulz, philosophe polonais assassiné par les nazis en 1943 .

Edition du Seuil

"Ce n'est pas seulement de la science et de la technique que la modernité s'était inspirée. C'était aussi, c'était surtout peut-être de tout un syncrétisme spiritualiste qui s'alimentait à ce qu'il y a de plus contraire à la raison. Théosophie et anthroposophie, sans doute, mais aussi spiritisme, occultisme, dialogue avec les défunts, croyance aux mondes invisibles, aux rayonnements mystérieux, aux forces paranormales, aux univers parallèles. (...) Aucun des grands noms de la modernité, de Kupka à Kandinsky, de Mondrian à Malevitch, de Duchamp à André Breton, n'est sorti indemne de cette fascination qui montre que le symbolisme n'est pas mort en 1900. Toute une nébuleuse ésotérique inquiétante, où se retrouvent la croyance dans des pouvoirs paranormaux, le goût des palingénésies (réincarnation) et des eschatologies (vision ultime de l'homme et de l'univers), mais aussi la croyance à la manipulation des masses par le pouvoir occulte de quelques initiés, mages, maîtres et "chefs" (Mussolini, Hitler, Staline), obscurcit l'éclat des Lumières que la modernité était supposée augmenter. " (Jean Clair, La responsabilité de l'artiste, p.17-18) (Les mots entre parenthèses sont de nous.)

La plupart des mouvements artistiques convergeaient eux-aussi vers un engagement total axé sur la destruction et l'anéantissement comme expression de la colère et des frustrations latentes. En fait, les artistes répondaient à l'appel probablement du plus ancien mythe de l'humanité soit celui de la régénération périodique du monde que l'on retrouve partout, dans toutes sociétés archaïques, traditionnelles et maintenant modernes, "l'éternel retour" si cher à Nietzsche. Cette nécessité de renouveler complètement le monde où l'on vit correspond parfaitement à l'esprit révolutionnaire de l'époque dans tous les domaines que ce soit en science, en art, en politique : l'anéantissement de l'ancien monde est impératif à la venue des Temps nouveaux.

Anthropocide - contre nature
La fin du biologique

La technocratie, la classe qui fusionne le savoir, l’avoir et le pouvoir, possède les moyen d’asservir le monde à ses volontés, d’agir sur la matière et la nature pour s’en rendre « maître et possesseur ». Le stade actuel de cette transformation, c’est l’incarcération de l’homme-machine dans le monde-machine et marque la fin de l’homo biologique (anthropocide) et la naissance de son clone artificiel dans un technotope cybernétique pour hommes-machines.

Un technotope pour hommes-machines.
L'emballement technologique produit à la fois la " planète intelligente " - et ses déclinaisons, objets connectés, big data, smart city, smart home - et le projet transhumaniste d'automachination de l'humain. Les deux connectés par le smartphone, en attendant les implants corporels qui optimiseront l'organisation sociale des cybernanthropes. On connaît la médecine à deux vitesses, voici l'automachination à deux vitesses. D'une part les surhommes aux performances augmentées par leurs prothèses technologiques et leur génome amélioré en laboratoire ; d'autre part les cyber insectes sociaux de la ville-machine, dépendants de leur connexion au pilotage central - à leur technotope - pour fonctionner. La gauche saint-simonienne, techno-progressiste, revendique la machination et l'auto-machination pour tous et toutes,

prise en charge et administrée par la puissance publique. Ainsi cette page du Monde diplomatique, alertant ses lecteurs dans son numéro de janvier 2020, contre les privilèges " des riches génétiquement modifiés " aux Etats-Unis. Ces mises en garde reflètent les ambitions de la petite technocratie, de ses strates inférieures (ingénieurs, techniciens, cadres, universitaires), inquiètes d'arracher aux capitalistes privés le monopole de l'eugénisme technologique. Que les techno-progressistes se rassurent. En Chine et dans le monde entier, dans les start-up et les laboratoires, les entreprises et les universités, avec le soutien de l'État, l'argent public et celui du privé, les généticiens, biologistes, physiciens, informaticiens, cybernéticiens travaillent d'arrache-pied à l'incarcération de l'homme machine dans le monde machine.

L’emballement technologique produit à la fois la « planète intelligente » - et ses déclinaisons, objets connectés, big data, smart city, smart home - et le projet transhumaniste d’automachination de l’humain. Les deux connectés par le smartphone, en attendant les implants corporels qui optimiseront l’organisation sociale des cybernanthropes.

Dans les décennies à venir, la guerre informationnelle gagnera en puissance et en efficacité grâce par exemple, à l’automatisation de l’intelligence artificielle. Cette dernière sera alors déployée pour des campagnes de désinformation intégrées dans une stratégique globale et coordonnée. Les modes d’action sont la manipulation de l’information et de l’image, la création de fausses identités, de faux comptes sur les réseaux sociaux, de trolls, etc., des domaines dans lesquels l’IA est de plus en plus présente.

L’IA servira aussi à créer automatiquement de fausses informations. Cette automatisation va également permettre de limiter le nombre d’opérateurs. Ainsi, grâce à des systèmes automatisés, il sera dès lors possible de créer un nombre illimité de comptes sur une multitude de réseaux sociaux, inondés de contenus créés par l’IA, le tout géré par un seul individu.

Toujours le même désir de domination depuis la Préhistoire. Depuis le propulseur paléolithique jusqu’aux missiles balistiques intercontinentaux, l’histoire de l’armement a connu une sophistication croissante, si bien la guerre n’est rien d’autre que l’histoire de mécanismes de plus en plus efficaces pour conditionner les hommes à surmonter leur résistance innée à tuer leurs semblables.

"L'humanité se dirigera vers la " singularité technologique ", celle de la fusion entre l'humain, la génétique, la nanotechnologie et la robotique". La recherche sur le retardement, voire l'inversement, du vieillissement viendront ajouter des briques supplémentaires pour atteindre cette immortalité. À partir de ce moment, il sera impossible de faire la différence entre ce qui est du domaine du synthétique et de l'humain. Autrement dit, surgiera une nouvelle humanité améliorée par la puissance des intelligences artificielles et débarrassée des tracas du corps biologique. La définition même du transhumanisme. Cette marche en avant permanente vers la " singularité technologique " repose sur la croissance exponentielle de la recherche. Cette singularité sera la sixième époque de l'humanité. Pourquoi six époques ? Parce que nous en aurions déjà traversé quatre avec la maîtrise de la physique et de la chimie, de l'ADN et de la biologie, ainsi que du cerveau et de la technologie.

Actuellement, nous serions au milieu de la cinquième époque qui serait celle de la technologie humaine et de l'intelligence humaine."Nous sommes à l'âge des technologies douces, software génétique et mental. Les prothèses de l'âge industriel, les machines faisaient encore retour sur le corps pour en modifier l'image - elles-mêmes étaient métabolisées dans l'imaginaire, et ce métabolisme faisait partie de l'image du corps. Mais quand on atteint un point de non- retour dans la simulation, quand les prothèses (nanotechnologiques) s'infiltrent au cœur anonyme et micro-moléculaire du corps, lorsqu'elles s'imposent au corps même comme matrice, brûlant tous les circuits symboliques ultérieurs, tout corps possible n'étant que sa répétition immuable - alors c'est la fin du corps et de son histoire : l'individu n'est plus qu'une métastase cancéreuse de sa formule de base."

Allons encore plus loin en imaginant que, lorsque cette sixième époque sera atteinte, notre intelligence sera totalement fusionnée avec le reste de l'univers. Rendus à ce stade, on ne pourra pas faire mieux ! Si la théorie transhumaniste semble vertigineuse, voire fumeuse, l'essor des IA actuelles engendre de nombreuses fabulations comme le posthumanisme, dernière utopie de l’Humanité.

Utopie vraiment ?

Devant ce malaise civilisateur, il y a toujours la fuite en avant. Nous assistons à une course contre la montre pour la transformation physico-psychique de l'être en y intégrant l'ordre mécanique, cybernétique, quantique non plus pour participer à la civilisation du surhomme mais pour la quitter le plus rapidement possible, éviter la catastrophe des catastrophes. D'ailleurs, l'idée est simple : après avoir démoli toutes les mythologies flatteuses des illusions humaines pour en révéler l'imposture, après avoir détruit irrémédiablement son environnement, après avoir découvert que l'homme de la raison portait en lui l'ultime catastrophe atomique, l'homme ainsi dépouillé est fin prêt à accepter toute manipulation susceptible de le sauver.

Ce désir de pouvoir se retourne contre l'humain, la vie en générale au point où il se met à rêver d'un autre monde, d'une autre vie. Il se produit alors une inversion des valeurs où l'instinct de vie est supplanté par l'instinct de mort ; le risque de vivre devient soumis à l'immobilisme de la sécurité qui, sous prétexte d'améliorer l'homme, tente de le domestiquer, de le soumettre. Vidé de son contenu existentiel, l'homme, ce fou de dieu, devient névrosé au point d'espérer sa transcendance dans sa propre disparition. Pour ne plus avoir à contempler le néant, on se jette dedans.

Dans un avenir proche des opérations militaires faisant appel à un essaim de drones, des chiens robots ou des robots humanoïdes seront largement envisageables. Les systèmes d’IA actuels possèdent aujourd’hui toutes les capacités requises pour tuer des ennemis : planification des missions, navigation, cartographie 3D, reconnaissance des cibles, vol dans des environnements urbains complexes et coordination des attaques. De nombreux vecteurs (ou plateformes) sont également disponibles. Citons notamment des drones à hélices (ou quadrirotors) de quelques centimètres à quelques mètres d’envergure, des avions à voilure fixe (des avions de 1 ou 2 mètres d’envergure, comme ceux utilisés pour le modélisme ou la livraison de colis, jusqu’aux chasseurs supersoniques « prêts à l’autonomie », comme le Taranis, de BAE Systems, en passant par les drones porteurs de missiles, des camions et des chars

d’assaut autopilotés, des hors-bords, des destroyers et des sous-marins autonomes, et même des robots d’apparence humanoïde.

Pourquoi les armées désirent-elles des machines capables de décider elles-mêmes si elles doivent tuer des êtres humains ? À l’instar des armes télécommandées, les avions, chars et sous-marins autonomes sont parfaits pour effectuer des missions qui seraient suicidaires pour des soldats. Ils sont moins chers, plus rapides, plus maniables et ont une plus grande autonomie que leurs équivalents avec équipage ; ils supportent des accélérations plus fortes en vol et fonctionnent sous l’eau sans avoir besoin d’oxygène et d’autres systèmes de survie. Mais, contrairement aux armes pilotées à distance, les armes autonomes fonctionnent même lorsque les communications radio sont impossibles en raison du brouillage, et elles réagissent encore plus rapidement que n’importe quelle arme télécommandée par un opérateur humain.

Il existe de bien plus nombreuses raisons pour lesquelles le développement d’armes autonomes létales est une mauvaise idée. La plus importante est qu’on peut s’attendre à des armes déployées par millions, dont l’efficacité et la létalité laisseront les humains totalement sans défense. Pourtant, il n’existe toujours pas de règles, au-delà des lois humanitaires internationales, contre la fabrication et la vente d’armes autonomes létales. Les guerres de l’avenir se feront sans les hommes puisqu’ils auront été remplacés par leurs avatars.



LISTE DES GUERRES DANS LE MONDE
DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

Avant 1000 av. J.-C.

Liste de batailles de l'Antiquité.

Mésopotamie

Nom	Date
Conflits entre Lagash et Umma	XXVIe – XXIVe siècle av. J.-C.
Guerre entre Uruk et Kish	vers 2650 av. J-C
Guerre entre Sargon d'Akkad et Lugal-zagesi	vers 2334 av. J-C
Guerres entre Isin et Larsa	XXe siècle av. J.-C.-1794 av. J.-C. environ
Guerres entre Babylone et Larsa	1845 - 1763 av. J.-C. environ
Révolte des Benjaminites	1773 - 1769 av. J.-C. environ
Guerre élamite de 1765 av. J.-C.	1765-1763 av. J.-C.
Guerre entre Babylone et l'Assyrie de 1235 av. J.-C.	vers 1235 av. J.-C.

Proche-Orient ancien

Nom	Date
Guerre de l'unification entre la Haute-Egypte et la Basse-Egypte.	vers 3150 av. J-C
Bataille de Megiddo	vers 1483 av.J-C

Première Bataille de Qadech	autour de 1296 av.J-C
Deuxième Bataille de Qadesh	autour de 1274 av. J.-C.
Bataille de Nihirya	vers 1265 av.J-C
Bataille du delta du Nil	vers 1190 av.J-C

Anatolie/Grèce antique

Nom	Date
Guerre de Troie	XIIIe ou XIIe siècle av. J.-C.

De 1000 à 500 av. J.-C.

Grèce

Nom	Date
Guerre lélantine	740 av. J.-C.
Première guerre de Messénie	737-716 av. J.-C.
Deuxième guerre de Messénie	668-654 av. J.-C.
Première guerre sacrée	600-590 av. J.-C.

Méditerranée

Nom	Date
Conflit entre Étrusques, Carthaginois et Phocéens et bataille	vers 540-535 av. J.-

d'Alalia	C.

Mésopotamie

Nom	Date
Guerre entre l'Assyrie et l'Urartu de 743 av. J.-C.	743-735 av. J.-C.
Guerre entre l'Assyrie et l'Urartu de 714 av. J.-C. ou huitième campagne de Sargon II	714 av. J.-C.
Révolte babylonienne de 652 av. J.-C.	652-648 av. J.-C.
Guerre de Babylone et des Mèdes contre l'Assyrie	vers 625/620-609 av. J.-C.
Révolte de la Palestine de 589 av. J.-C.	589-573 av. J.-C.

Rome antique

Nom	Date
Guerres romano-sabelliennes	509 - 390 av. J.-C.

De 500 av. J.-C. à l'an -1

Afrique

Nom	Date
Guerre des Mercenaires ou *guerre inexpiable* (Carthage)	241 - 238 av. J.-C.

Asie (Moyen-Orient)

Nom	Date
Campagnes d'Alexandre le Grand	334 - 325 av. J.-C.

Guerres des diadoques	323 - 281 av. J.-C.
Guerres de Syrie	274 - 168 av. J.-C.
Première guerre de Syrie	274 - 271 av. J.-C.
Deuxième guerre de Syrie	260 - 253 av. J.-C.
Troisième guerre de Syrie	246 - 241 av. J.-C.
Quatrième guerre de Syrie	219 - 217 av. J.-C.
Cinquième guerre de Syrie	202 - 195 av. J.-C.
Sixième guerre de Syrie	170 - 168 av. J.-C.
Les Royaumes combattants	476 - 221 av. J.-C.

Grèce

Nom	Date
Révolte de l'Ionie	499 av. J.-C.-493 av. J.-C.
Première guerre médique	490 av. J.-C.
Première guerre gréco-punique ou Première guerre de Sicile	480 av. J.-C.
Deuxième guerre médique	480-479 av. J.-C.
Deuxième guerre sacrée	448 av. J.-C.

Guerre du Péloponnèse	431-404 av. J.-C.
Deuxième guerre gréco-punique ou deuxième guerre de Sicile	410 av. J-C -340 av. J.-C.
Guerre de Corinthe	395-387 av. J.-C.
Guerre des alliés	357-355 av. J.-C.
Troisième guerre sacrée	356-346 av. J.-C.
Guerre lamiaque	323-322 av. J.-C.
Troisième guerre gréco-punique ou Troisième guerre de Sicile	315 av. J.-C-307 av. J.-C.
Guerre chrémonidéenne	268-261 av. J.-C.
Guerre démétriaque	239-229 av. J.-C.
Guerre de Cléomène	229-222 av. J.-C.
Première guerre crétoise	205-200 av. J.-C.
Guerre contre Nabis	195 av. J.-C.
Seconde guerre crétoise	155-153 av. J.-C.

Rome antique

- Guerres romano-sabelliennes (509 - 390 av. J.-C.)
- Guerres entre Rome et Véies (485 - 396 av. J.-C.)
  - Première guerre entre Rome et Véies (485 - 474 av. J.-C.)
  - Deuxième guerre entre Rome et Véies (438 - 425 av. J.-C.)
  - Troisième guerre entre Rome et Véies (406 - 396 av. J.-C.)
- Raids gaulois en Italie (390 - 225 av. J.-C.)
- Guerre romano-èque (389 - 388 av. J.-C.)

- Guerres romano-volsques (389 - 341 av. J.-C.)
  - Premières guerres romano-volsques (389 - 367 av. J.-C.)
  - Deuxièmes guerres romano-volsques (358 - 341 av. J.-C.)
- Guerres entre Rome et la Ligue latine (389 - 338 av. J.-C.)
  - Guerres romano-latines (389 - 354 av. J.-C.)
  - Guerre latine (340 - 338 av. J.-C.)
- Guerres romano-étrusques (389 - 264 av. J.-C.)
  - Première guerre romano-étrusque (389 - 386 av. J.-C.)
  - Deuxième guerre romano-étrusque (358 - 351 av. J.-C.)
  - Troisième guerre romano-étrusque (311 - 308 av. J.-C.)
  - Conquête romaine de l'Étrurie (302 - 264 av. J.-C.)
- Guerre romano-hernique (362 - 358 av. J.-C.)
- Guerres romano-aurunces (345 - 334 av. J.-C.)
  - Première guerre romano-aurunce (345 - 344 av. J.-C.)
  - Deuxième guerre romano-aurunce (335 - 334 av. J.-C.)
- Guerres samnites (343 - 290 av. J.-C.)
  - Première guerre samnite (343 - 341 av. J.-C.)
  - Deuxième guerre samnite (327 - 304 av. J.-C.)
  - Troisième guerre samnite (298 - 290 av. J.-C.)
- Guerre entre Rome et Tarente (282 - 272 av. J.-C.)
  - Guerre de Pyrrhus en Italie (280 - 275 av. J.-C.)
- Guerres puniques (264 - 146 av. J.-C.)
  - Première guerre punique (264 - 241 av. J.-C.)
  - Deuxième guerre punique (218 - 201 av. J.-C.)
  - Troisième guerre punique (149 - 146 av. J.-C.)
- Guerres d'Illyrie (229 - 219 av. J.-C.)
  - Première guerre d'Illyrie (229 - 228 av. J.-C.)
  - Deuxième guerre d'Illyrie (220 - 219 av. J.-C.)
  - Troisième guerre d'Illyrie (168 av. J.-C.)
- Guerres de Macédoine (215 - 148 av. J.-C.)
  - Première guerre de macédonienne (215 - 205 av. J.-C.)
  - Deuxième guerre macédonienne (200 - 197 av. J.-C.)
  - Troisième guerre macédonienne (172 - 168 av. J.-C.)
  - Quatrième guerre macédonienne (150 - 148 av. J.-C.)
- Guerre séleucide (192-188 av. J.-C.)
- Guerres celtibères (181 - 133 av. J.-C.)
  - Première guerre celtibère (181 - 179 av. J.-C.)
  - Deuxième guerre celtibère (154 - 151 av. J.-C.)
  - Troisième guerre celtibère (134 - 133 av. J.-C.)
- Guerre lusitanienne (155 - 139 av. J.-C.)
- Guerres serviles (139 - 71 av. J.-C.)
  - Première Guerre servile (139 - 132 av. J.-C.)
  - Deuxième Guerre servile (104 - 103 av. J.-C.)
  - Troisième Guerre servile ou guerre de Spartacus (73 -71 av. J.-C.)
- Guerre des Cimbres (113 - 101 av. J.-C.)
- Guerre de Jugurtha (111 - 105 av. J.-C.)
- Guerres partho-romaines (92 av. J.-C. - 217 ap. J.-C.)
- Guerre sociale (91 - 88 av. J.-C.)
- Guerres de Mithridate (88 - 63 av. J.-C.)
  - Première guerre de Mithridate (88 av. J.-C. - 84 av. J.-C.).
  - Deuxième guerre de Mithridate (83 av. J.-C. - 81 av. J.-C.).
  - Troisième guerre de Mithridate (75 av. J.-C.-63 av. J.-C.)

- Guerres civiles de la République romaine (88 - 30 av. J.-C.)
  - Première guerre civile entre Marius et Sylla (88 - 87 av. J.-C.)
  - Guerre sertorienne (83 - 72 av. J.-C.)
  - Seconde guerre civile entre Marius et Sylla (82 - 81 av. J.-C.)
  - Rébellion de Marcus Aemilius Lepidus (77 av. J.-C.)
  - Conjuration de Catilina (63 - 62 av. J.-C.)
  - Guerre civile de César (49 - 45 av. J.-C.)
  - Révolte sicilienne (44 - 36 av. J.-C.)
  - Guerre civile de Modène (43 av. J.-C.)
  - Guerre civile des Libérateurs (43-42 av. J.-C.)
  - Guerre de Pérouse (41-40 av. J.-C.)
  - Dernière guerre civile de la République romaine (32-30 av. J.-C.)
- Guerre des Gaules (58-51 av. J.-C.)
- Guerres cantabres (29-19 av. J.-C.)
- Campagnes d'Auguste en Afrique et en Arabie (30 av. J.-C.-6 ap. J.-C.)
- Conquête romaine de la Rhétie et de l'arc alpin (16-7 av. J.-C.)

Voir également grandes invasions (entraînant plusieurs campagnes militaires de 105 av. J.-C. avec l'invasion des Cimbres et des Teutons) jusqu'à 476 marquant la fin de l'Empire romain d'Occident). (*article* migrations germaniques).

De l'an 1 à 500

Rome

- Guerres partho-romaines (92 av. J.-C.-217 ap. J.-C.)
- Guerres judéo-romaines (66-135)
  - Première guerre judéo-romaine (66-73)
  - Guerre de Kitos (115 - 117)
  - Révolte de Bar Kokhba (132 - 135)
- Conquête de la G. Bretagne (43 - 84)
- Guerres daciques de Domitien (85 - 89) et de Trajan (101 - 102 et 105 - 106)
  - Guerre dacique de Domitien (85 - 89)
  - Guerres daciques de Trajan (101 - 102 et 105 - 106)
- Guerre parthique de Trajan (114 - 117)
- Guerres marcomanes (167 - 188)
- Guerre des Déserteurs (185-187)
- Première guerre contre Palmyre (été 272)
- Seconde guerre contre Palmyre (273)
- Reconquête de l'Empire Gaulois (274)
- Guerres des Goths

Voir également grandes invasions (entraînant plusieurs campagnes militaires de 105 av. J.-C. (l'invasion des Cimbres et des Teutons) jusqu'à 476 (fin de l'Empire romain d'Occident). (*article* migrations germaniques).

Asie

- Trois royaumes de Chine (220-265)

De 500 à 1500

Liste de batailles du Moyen Âge.

De 500 à 1000

Afrique

- Guerre des Vandales (533 - 534)
- Conquête musulmane du Maghreb (642 - 711)

Asie (Moyen-Orient)[

- Guerres perso-byzantines (502 - 628)
  - Guerre d'Anastase (502 - 506)
  - Guerre d'Ibérie (526 - 532)
  - Guerre lazique (541 - 562)
  - Guerre perso-byzantine de 572-591 (en)
  - Guerre perso-byzantine de 602-628
- Premières guerres islamiques
  - Batailles de Mahomet (622 - 632)
  - Guerres arabo-byzantines (636 - 750)
  - Conquête musulmane de la Perse (637 - 651)
- Guerre de Jinshin (672)
- Révolte d'An Lushan (755 - 763)
- Révolte des Zanj (869 - 883)

Europe

- Guerre de Burgondie (523 - 524)
- Guerre des Goths (535–553)
- Conquête musulmane de l'Hispanie (711 - 732)
- Reconquista (718 - 1492)
- Guerre des Saxons (772 - 804)
- Guerres des Francs contre les Avars (791-799)
- Guerre entre Rus' et Byzantins (941)
- Guerre bulgaro-byzantine (989-1018)
- Invasions normandes (IXe-Xe apr. J.-C.)

Amérique du Sud

- La première guerre entre Tikal et Calakmul (537 - 572)
- La deuxième guerre entre Tikal et Calakmul (650 - 695)
- La troisième guerre entre Tikal et Calakmul (720- 744)

De 1000 à 1500

Afrique

- Septième croisade (1248-1254)
- Huitième croisade (1270)

Asie (Moyen-Orient)

- Guerres turco-byzantines (1048-1453)
- Première croisade (1096-1099)
- Deuxième croisade (1147-1149)
- Rébellion de Hōgen (1156)
- Rébellion de Heiji (1159)
- Guerre de Genpei (1180-1185)

- Conquêtes mongoles (1187 - 1337)
- Troisième croisade (1189-1192)
- Cinquième croisade (1217-1221)
- Sixième croisade (1228-1229)
- Neuvième croisade (1271-1272)
- Invasions mongoles du Japon (1274 et 1281)
- Campagnes de Tamerlan (1383 - 1405)
- Invasion Ming du Dai Viet (1407 - 1413)
- Guerre d'Ōnin (1467-1477)

Europe

- Guerre entre Rus' et Byzantins (1043)
- Conquête normande de l'Angleterre (1066)
- Première croisade (1096-1099)
- Guerre civile anglaise (1135-1154)
- Guerres Baussenques (1144-1162) en Provence
- Deuxième croisade (1147-1149)
- Première Guerre de Cent Ans (1159-1299)
- Invasion normande de l'Irlande (1169-1175)
- Troisième croisade (1189-1192)
- Croisades baltes (1193-1242)
- Quatrième croisade (1202-1204)
- Croisade des albigeois (1209-1229)
- Première guerre des Barons (1215-1217)
- Guerre de succession de Champagne (1216-1222)
- Cinquième croisade (1217-1221)
- Sixième croisade (1228-1229)
- Guerre des Amis (1231-1234)
- Guerre de succession de Flandre et du Hainaut (1244-1257)
- Septième croisade (1248-1254)
- Guerre de Saint-Sabas (1256)
- Guerre écosso-norvégienne (1262-1266)
- Seconde guerre des barons (1264-1267)
- Huitième croisade (1270)
- Neuvième croisade (1271-1272)
- Guerre de la vache (Wallonie) (1275-1278)
- Guerre civile de Navarre (1276)
- Guerre de succession du Limbourg (1283-1288) bataille de Worringen
- Première guerre d'indépendance de l'Écosse (1296-1328)
- Guerre des Awans et des Waroux (1297-1335)
- Révolte des Karls (1323-1328)
- Guerre des quatre seigneurs (1324-1326)
- Guerre du seau volé (1325-1325)
- Deuxième guerre d'indépendance de l'Écosse (1332-1357)
- Guerre de Cent Ans (1337-1453)
  - Guerre de Succession de Bretagne (1341-1364)
  - Guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons (1407-1435)
- Guerre civile byzantine (1341 à 1347)
- Première guerre civile de Castille (1351-1369)
- Jacquerie (1358)
- Guerre des Deux Pierre (1361-1363)

- Guerre de succession de Gueldre (1371-1379)
- Guerre des Gugler (1375), lutte de Berne contre les pillards d'Enguerrand de Coucy
- Guerre des Huit Saints (1375 - 1378)
- Guerre de Chioggia (1378-1381)
- Guerre de Berthoud (1382 et 1384)
- Crise portugaise de 1383-1385
- Guerre du royaume de Pologne-Lituanie contre l'ordre Teutonique (1409-1411)
- Croisades contre les Hussites (cinq croisades) (1421-1431)
- Guerre de Gollub (1422)
- Siège de Thessalonique (1423-1430)
- Guerres de Lombardie (1423-1454)
- Guerre de la hottée de pommes (1428-1429)
- Guerre polono-teutonique (1431 - 1435)
- Conquête aragonaise du royaume de Naples (1435-1441)
- Ancienne guerre de Zurich (1436-1450)
- Croisade de Varna (1443-1444)
- Lutte albanaise contre les Ottomans (1444-1478)
- Guerre fratricide de Saxe (1446-1451)
- Conflit dano-suédois (1451 - 1457)
- Guerre civile de Navarre (1451-1507)
- Guerre de Treize Ans (1454-1466)
- Guerre des Deux-Roses (1455-1487) guerre civile en Angleterre
- Guerre de succession de Naples (1460-1462)
- Guerre vénéto-ottomane (1463-1479)
- Ligue du Bien public (1465)
- Guerre des six Deniers (1466)
- Guerre de Bohème **(en)** (1468 - 1478)
- Guerre anglo-hanséatique (1470-1474)
- Guerres Moldo-ottomanes (1470-1503)
- Guerres de Bourgogne (1474-1477)
- Guerre de succession de Castille (1475-1479)
- Guerre austro-hongroise **(en)** (1477 - 1488)
- Guerre de Ferrare (1482-1484)
- Guerre de Grenade (1482 à 1492)
- Guerre folle (1485-1488)
- Guerre de Bretagne (1489-1491)
- Guerres lituano-moscovites (1492 - 1537)
- Guerres d'Italie (1494-1559)
- Guerre russo-suédoise (1495-1497)
- Guerre de Souabe (1499)
- Guerre vénéto-ottomane (1499-1503)

De 1500 à 1600

Liste de batailles du XVIe siècle.

Afrique

- Guerre maroco-songhaï (1591 - 1610).
- Guerre Adalo-Éthiopienne (1527 - 1543)
- Guerre Sultana d'alger - Royaume Zianide (1517-1524)

Amérique du Sud

- Conquête de l'Empire aztèque (1518 - 1521).
- Guerre du royaume de Q'umarkaj (vers 1524).
- Conquête espagnole du Yucatan (1523-1547).
- Guerre de succession inca (1529-1532)
- Conquête espagnole du Pérou (1532-1572)
- Guerre d'Arauco (1536 - 1810)

Asie[modifier | modifier le code]

- Première guerre turco-portugaise (1509)
- Guerre d'Imjin (1592-1598)

Europe

- Guerres ottomanes en Europe
- Guerre dano-suédoise (1501-1512)
- Guerre de succession de Landshut (1503-1505)
- Guerre de la Ligue de Cambrai (1508-1516)
- Guerre des Communautés de Castille (1520-1521)
- Sixième guerre d'Italie (1521-1525)
- Guerre des Paysans allemands (1524-1525)
- Septième guerre d'Italie (1526-1530)
- Guerres de Kappel (1531)
- Guerre du comte (1534-1536)
- Troisième guerre vénéto-ottomane (1537-1540)
- Guerre de Smalkalde (1546-1547)
- Guerre russo-suédoise (1554-1557)
- Guerre de Livonie (1558-1583)
- Guerres de religion en France (1562-1598)
  - Première guerre de religion (1562-1563)
  - Deuxième guerre de religion (1567-1568)
  - Troisième guerre de religion (1568-1570)
  - Quatrième guerre de religion (1572-1573)
  - Cinquième guerre de religion (1575-1576)
  - Sixième guerre de religion (1576-1577)
  - Septième guerre de religion (1580)
  - Huitième guerre de religion (1585-1598)
- Guerre nordique de sept ans (1563-1570)
- Guerre russo-turque de 1568-1570
- Guerre de Quatre-Vingts Ans (1568-1648)
- Rébellions des Geraldines du Desmond (1569-1583)
- Quatrième guerre vénéto-ottomane (1570-1573)
- Guerre anglo-espagnole (1585-1604)
- Guerre russo-suédoise de 1590-1595 (1590-1595)
- Guerre du Rappen (1591-1594)
- Guerre des magnats moldaves (1593-1617)
- Guerre de neuf ans en Irlande (1594-1603)
- Guerre contre Sigismond (1598-1599)

- Guerre néerlando-portugaise (1588–1654)

De 1600 à 1700[modifier | modifier le code]

Liste de batailles du XVIIe siècle.

Afrique

- Conquête portugaise de l'Angola
- Guerre algéro-tunisienne de 1628
- Guerre algéro-tunisienne de 1694
- Guerre algéro-tunisienne de 1700
- Guerre franco-algérienne

Amérique

- Guerres anglo-powhatans
  - Première guerre anglo-powhatans (1610-1614)
  - Deuxième guerre anglo-powhatans (1622-1632)
  - Troisième guerre anglo-powhatans (1644-1646)
- Première guerre du Tayasal (1622 - 1624)
- Guerres indiennes (1622-1890)
- Guerre des Pequots (1637)
- Guerre civile acadienne (1635-1654)
- Guerres franco-iroquoises
- Guerre de Kieft (1643-1645)
- Invasion de la Nouvelle Suède par les Hollandais (1655)
- Guerre du Pêcher (1655)
- Guerre de 1658 contre les Indiens caraïbes (1658)
- Guerres des Esopus
- Invasion de la Nouvelle-Néerlande par les Anglais (1664)
- Guerre du Roi Philip (1675-1676)
- Révolte de Nathaniel Bacon (1676)
- Révolte des Pueblos (1680-1692)
- Deuxième guerre du Tayasal (1685 - 1697)
- Guerres intercoloniales
  - Première Guerre intercoloniale (1689-1697)

Asie

- Guerre de Child (1686-1690)

Europe

- Guerre polono-suédoise (1600-1629)
  - Guerre polono-suédoise (1600-1611)
  - Guerre polono-suédoise (1617-1618)
  - Guerre polono-suédoise (1621–1625) (en)
  - Guerre polono-suédoise (1626-1629)
- Guerre polono-russe (1605-1618)
- Guerre de succession de Juliers (1609-1614)
- Guerre d'Ingrie (1610-1617)
- guerre de Kalmar (1611-1613)
- Guerre de succession de Montferrat (1613-1617)
- Guerre de Gradisca (1618)
- Guerre polono-turque (1620-1621)

- Guerre de Trente Ans (1618-1648)
  - Guerre de Dix Ans (1634-1644)
- Guerre anglo-espagnole (1625-1630)
- Guerre polono-suédoise (1626-1629)
- Guerre franco-anglaise (1627-1629)
- Guerre de succession de Mantoue (1629-1631)
- Guerre de Smolensk (1632-1634)
- Guerre polono-turque (1633-1634)
- Guerre franco-espagnole (1635-1659)
- Guerres des évêques (1639-1640)
- Guerres des Trois Royaumes (1639-1651)
- Guerre des faucheurs (1640-1652)
- Guerre de Restauration (1640-1668)
- Première révolution anglaise (1642-1651)
  - Première guerre civile anglaise (1642-1645)
  - Deuxième guerre civile anglaise (1648-1649)
  - Guerre anglo-écossaise (1650-1652)
- Guerre de Crète (nommée aussi *cinquième guerre vénéto-ottomane*) (1645-1669)
- Fronde (1648-1652/1653)
- Conquête cromwellienne de l'Irlande (1649-1653)
- Guerres anglo-néerlandaises (1652-1784)
  - Première guerre anglo-néerlandaise (1652-1654)
  - Deuxième guerre anglo-néerlandaise (1665-1667)
  - Troisième guerre anglo-néerlandaise (1672-1674)
- Guerre des paysans suisse de 1653
- Guerre anglo-espagnole (1654-1660)
- Guerre russo-polonaise (1654-1667)
- Première Guerre du Nord (1655-1660)
- Guerre dano-suédoise (1658-1660)
- Guerre polono-cosaque-tatare (1666-1671)
- Guerre de Dévolution (1667-1668)
- Guerre polono-turque (1672-1676)
- Guerre de Hollande (1672-1678)
  - Guerre de Scanie (1675-1679)
- Guerre russo-turque de 1676-1681
- Deuxième guerre austro-turque (1683-1699)
- Guerre des Réunions (1683-1684)
- Guerre de Morée (1684-1699) (aussi nommée *sixième guerre vénéto-ottomane*)
- Guerre russo-turque de 1686-1700
- Guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697)

De 1700 à 1800

Liste de batailles du XVIIIe siècle.

Afrique

- Guerre entre les royaumes denkyira et ashanti
- Guerre entre les Régences d'Alger et de Tunis de 1705
- Guerre algéro-tunisienne de 1735
- Guerre algéro-tunisienne de 1756

- Guerre hispano-algérienne

Amérique

- Guerres intercoloniales
  - Deuxième Guerre intercoloniale (1703-1713)
  - Troisième Guerre intercoloniale (1744-1748)
- Guerre des Emboabas (1707-1709)
- Guerre des Tuscaroras (1711-1713)
- Guerres des Renards
  - Première guerre fox (1712-1714)
  - Deuxième guerre fox (1728-1738)
- Guerre des Yamasee (1715-1717)
- Guerre de la Quadruple Alliance (1718-1720)
  - Guerre franco-espagnole de 1719 (1719)
- Guerre anglo-wabanaki (1722-1725)
- Révolte des Natchez (1729-1731)
- Guerre hispano-portugaise (1735-1737)
- Guerres des Chicachas (1734-1740)
- Guerre de l'oreille de Jenkins (1739-1748)
- Guerre anglo-micmac (1749-1753)
- Guerre de Sept Ans
  - Guerre de la Conquête (1754-1760)
  - Guerre hispano-portugaise (1762-1763)
- Rébellion de Pontiac (1763-1766)
- Guerre de Dunmore (1774)
- Guerre d'indépendance des États-Unis (1775-1781)
  - Guerre des Antilles (1778-1783)
- Révolution haïtienne (1791-1804)
  - Expédition de Saint-Domingue (1802-1803)
- Guerre russo-tlingit (1799-1804)

Asie

- Guerre russo-persane de 1722-1723
- Guerres carnatiques (1744-1748) et (1749-1763)
- Campagne de l'Oudh (1760-1764)
- Guerres de Mysore (1767-1769, 1784-1790, 1790-1792 et 1799)
- Guerres anglo-marathes (1776-1782), (1803-1806) et (1817-1819)
- Campagne de Ceylan (1795-1818)

Europe

- Guerres anglo-néerlandaises (1652-1784)
  - Quatrième guerre anglo-néerlandaise (1780-1784)
- Grande Guerre du Nord (1700-1721)
- Guerre de Succession d'Espagne (1701-1713)
- Guerre des Cévennes ou *guerre des Camisards* (1702-1704)
- Guerre russo-turque de 1710-1711
- Rébellions jacobites de 1715, 1719, 1744, 1745, 1759
- Guerre vénéto-austro-ottomane (1716-1718)
- Guerre de la Quadruple-Alliance (1718-1720)
- Guerre anglo-espagnole (1727-1729)

- Guerre de Succession de Pologne (1733-1738)
- Guerre austro-russo-turque de 1735-1739
- Guerre austro-russo-turque (1735-1739)
- Guerre de Succession d'Autriche (1740-1748)
- Guerres de Silésie: première en 1740-1742, 2e en 1744-1745, 3e en 1756-1763
- Guerre des Chapeaux ou Guerre russo-suédoise (1741-1743)
- Guerre de Sept Ans (1756-1763)
  - Guerre hispano-portugaise de 1762-1763
- Guerre russo-turque de 1768-1774
- Guerre des Paysans russes (1773-1775)
- Guerre de Succession de Bavière (1778-1779), dite aussi *guerre des pommes de terre*
- Guerre russo-suédoise de 1788-1790
- Guerre de la Marmite (1785)
- Guerre russo-turque de 1787-1792
- Guerres de la Révolution (1792-1802)
  - Guerre de la Première Coalition (1792-1797)
    - Guerre du Roussillon (1793-1795)
    - Campagne d'Italie (1796-1797)
  - Guerre de Vendée (1793-1796)
  - Chouannerie (1794-1800)
  - Rébellion irlandaise de 1798
  - Guerre des paysans (Belgique et Luxembourg) de 1798
  - Guerre de la Deuxième Coalition (1799-1801)
    - Campagne d'Égypte (1798-1800)
    - Campagne d'Italie (1799-1800)
    - Quasi guerre (1798-1800)

- Guerre de Sept Ans (1756-1763)
  - Guerre de la Conquête (1756-1760)

De 1800 à 1900

Liste de batailles du XIXe siècle.

Afrique

- Le Mfecane de Chaka contre les peuples environnants
- Les 8 guerres cafres entre Afrikaners et Xhosas (1800-1900)
- Guerre de Tripoli (1801-1805)
- Le Jihad d'Ousman dan fodio (1805-1850)
- Seconde guerre barbaresque (1815)
- La guerre anglo-égyptienne contre le Mahdi au Soudan
- Guerres anglo-ashanti
- Guerre entre la France et le Trarza (1825)
- Conquête de l'Algérie par la France (1830-1902)
- Guerre franco-marocaine (1844)
- Guerre d'Afrique ou Guerre hispano-marocaine (1859-1860)
- Guerre égypto-éthiopienne (1874-1876)
- Guerre anglo-zouloue (1879)
- Première guerre des Boers (1879-1880)
- Guerre des Mahdistes (1881-1898), Bataille d'Omdurman (1898)

- Expédition de Madagascar (1881-1895)
- Guerre anglo-égyptienne (1882)
- Première guerre franco-malgache (1883-1885)
- Première guerre du Dahomey (1890)
- Seconde guerre du Dahomey (1892-1894)
- Campagnes de l'État indépendant du Congo contre les Arabo-Swahilis (1892-1894)
- Première guerre italo-éthiopienne (1895-1896)
- Bombardement de Zanzibar (1896)
- Deuxième Guerre des Boers (1899-1902)
- Djihad de Mad Mullah (1899-1920)

Amérique

- Invasions britanniques du Rio de la Plata (1806-1807)
- Guerres d'indépendance en Amérique du Sud (1809-1826)
  - Guerre d'indépendance de la Colombie (1810-1819)
  - Guerre d'indépendance du Mexique (1810-1821)
  - Guerre d'indépendance du Venezuela (1810-1823)
  - Guerre d'indépendance d'Argentine (1810-1825)
  - Guerre d'indépendance du Pérou (1811-1824)
  - Guerre d'indépendance du Chili (1813-1826)
  - Guerre d'indépendance d'Équateur (1820-1823)
- Guerre de Tecumseh (1811-1813)
- Seconde guerre d'indépendance américaine (1812-1814)
- Guerres civiles argentines (1814-1880)
- Guerres séminoles (1817-1818), (1835-1842) et (1855-1858)
- Guerre d'indépendance du Brésil (1822-1823)
- Guerre de Cisplatine (1825-1828)
- Guerre Grande Colombie-Pérou (1828-1829)
- Guerre colombo-équatorienne (1832)
- Guerre de Black Hawk (1832)
- Révolution texane (1835-1836)
- Guerre des Farrapos (1835-1845)
- Rébellion des Patriotes au Canada
- Guerre des pâtisseries (1838)
- Guerre d'Aroostook (1838-1839)
- Grande guerre (Uruguay) (1839-1851)
- Guerres civiles colombiennes (1839-1902) :
  - Guerre des suprêmes (1839-1842)
  - Guerre civile colombienne (1851)
  - Guerre civile colombienne (1854)
  - Guerre civile colombienne (1860-1862)
  - Guerre civile colombienne (1876-1877)
  - Guerre civile colombienne (1885)
  - Guerre civile colombienne (1895)
  - Guerre des Mille Jours (1899-1902)
- Guerre américano-mexicaine (1846-1848)
- Guerre Cayuse (1847-1855)
- Guerre Jicarilla (1849-1855)
- Guerre de la Plata (1851-1852)
- Guerres des Rogue River

- Expéditions de William Walker en Amérique centrale (1853-1860)
  - Campagne nationale du Costa Rica (1856-1857)
- Guerre de Wakarusa (1855)
- Guerre Yakima (1855-1858)
- Guerre de Réforme (1857-1861)
- Conflits frontaliers entre le Pérou et l'Équateur (1858-1998)
- Guerre péruano-équatorienne de 1858
- Guerre fédérale (1859-1863)
- Guerre de Sécession aux États-Unis (1861-1865)
- Expédition du Mexique (1861-1867)
- Guerre de Restauration ou deuxième guerre d'indépendance (1863-1865)
- Guerre du Colorado (1863-1865)
- Guerre hispano-sud-américaine (1864-1883)
- Guerre de Red Cloud (1866-1868)
- Guerre des Dix Ans à Cuba (1868-1878)
- Guerre de la Triple-Alliance ou Guerre du Paraguay (1864-1870)
- Conquête du Désert (1869-1888)
- Guerre de la rivière Rouge (1874-1875)
- Guerre des Black Hills (1876-1877)
- Guerre des chasseurs de bisons (1876-1877)
- Guerre des Nez-Percés (1877)
- Guerre des Bannocks (1878)
- Guerre des Sheepeaters (1879)
- Petite Guerre (1879-1880)
- Guerre de Victorio (1879-1881)
- Guerre du Pacifique (1879-1884)
- Rébellion du Nord-Ouest (1885)
- Deuxième Guerre civile chilienne (1891)
- Guerre d'indépendance cubaine (1895-1898)
- Guerre hispano-américaine (1898)
- Guerre des Mille Jours(1899-1903)

Asie et Moyen-Orient

- Deuxième guerre anglo-marathe (1803-1804)
- Guerre russo-persane (1804-1813)
- Guerre anglo-néerlandaise de Java (1810-1811)
- Guerre anglo-népalaise (1814-1816)
- Guerre des Padri (1821-1837)
- Guerres anglo-birmanes (1824-1885)
- Guerre de Bone (1825)
- Guerre de Java (1825-1830)
- Guerre russo-persane de 1826-1828
- Première, deuxième et troisième guerre anglo-afghane (1839-1842), (1878-1880) et (1919)
- Guerres anglo-sikhs (1845-1846) et (1848-1849)
- Guerre anglo-perse (1856-1857)
- Révolte des Cipayes (1857-1858)
- Guerre du Hedjaz (1812-1819)
- Première Guerre égypto-ottomane (1831-1833)
- Deuxième Guerre égypto-ottomane (1839-1840)
- Première guerre de l'opium (1839-1842)

- Révolte des Taiping (1850-1864)
- Seconde guerre de l'opium (1856-1858)
- Guerre des Païutes (1860)
- Guerre des Sioux de 1862 (1862)
- Révolte des Dounganes (1862-1877)
- Guerre de Boshin (1868-1869)
- Guerre des Modocs (1872-1873)
- Guerre d'Aceh (1873-1904)
- Rébellion de Satsuma (1877)
- Guerre franco-chinoise (1881-1885)
- Guerre franco-siamoise (1893)
- Première guerre sino-japonaise (1894-1895)
- Révolte des Boxers (1899-1901)
- Guerre américano-philippine (1899-1902)

Europe

- Guerres napoléoniennes (1803-1815)
  - Guerre des Oranges (1801)
  - Guerres anglaises (Scandinavie) (1801-1814)
    - Guerre des canonnières (1807-1814)
  - Guerre de la Troisième Coalition (1805-1806)
  - Guerre de la Quatrième Coalition (1806-1808)
  - Guerre d'indépendance espagnole (1808-1813)
  - Guerre de Finlande (1808-1809)
  - Guerre de la Cinquième Coalition (1809)
  - Guerre de la Sixième Coalition (1812-1814)
    - Campagne de Russie (1812)
    - Campagne de France (1814)
  - Guerre de la Septième Coalition (1815)
    - Campagne de Belgique (1815)
    - Guerre napolitaine
  - Guerre de Vendée et Chouannerie de 1815
- Guerre russo-turque de 1806-1812
- Guerre suédo-norvégienne
- Premier soulèvement serbe
- Second soulèvement serbe
- Guerre du Caucase (1816-1864)
- Guerre d'indépendance grecque (1821-1828)
- Expédition d'Espagne (1823)
- Guerre russo-turque de 1828-1829
- Guerre civile portugaise (1828-1834)
- Guerre des Demoiselles (1829-1832)
- Insurrection de novembre 1830 en Pologne
- Révolution belge de 1830-1831
- Guerre de Vendée et Chouannerie de 1832
- Première guerre carliste (1833-1840)
- Deuxième guerre carliste (1846-1849)
- Guerre du Sonderbund (1847)
- Première guerre d'indépendance italienne (1848-1849)
- Première guerre de Schleswig (1848-1851)
- Guerre de Crimée (1853-1856)

- Campagne d'Italie (1859-1860), ou *seconde guerre d'indépendance italienne* (Risorgimento)
- Insurrection polonaise de 1861-1864
- Seconde guerre des Duchés (1864)
- Troisième guerre d'Indépendance italienne (Risorgimento) (1865-1866)
- Guerre austro-prussienne (1866) dite *Guerre des sept semaines*
- Guerre franco-allemande ou franco-prussienne, dite aussi *guerre de 70* (1870-1871)
- Commune de Paris (1871)
- Troisième guerre carliste Carlisme (1872-1876)
- Guerre russo-turque de 1877-1878 (*dixième guerre russo-turque*)
- Guerre serbo-bulgare (1885-1886)
- Guerre gréco-turque (1897)

De 1900 à 2000

Liste de batailles du XXe siècle.

De 1900 à 1945

Afrique

- Rébellion touarègue
- Révolte de Kaocen au Niger (1916-1917)
- Guerre du Rif (1921-1926)
- Pacification de la Libye (Résistance d'Omar Al Mokhtar) (1923-1932)
- Seconde guerre italo-éthiopienne (1935-1936)
  - Résistance éthiopienne (1936-1941)
- Seconde Guerre mondiale (1939-1945)
  - Guerre du désert (1942-1945)
  - Campagne d'Afrique de l'Est (1940)
  - Campagne du Gabon (1940)
- Guerre d'Algérie (1962)

Amérique du Sud

- Révolution mexicaine (1910-1920)
- Guerre des Cristeros au Mexique (1926-1929)
- Guerre colombo-péruvienne de 1932-1933
- Guerre du Chaco (1932-1935)
- Conflits frontaliers entre le Pérou et l'Équateur (1858-1998)
  - Guerre péruano-équatorienne de 1941

Asie, Océanie et Moyen-Orient

- Unification de l'Arabie saoudite (1902-1932)
- Guerre russo-japonaise (1904-1905)
- Première Guerre mondiale
  - Révolte arabe (1916-1918)
- Troisième guerre anglo-afghane (1919)
- Grande révolte syrienne ou guerre des Druzes (1925-1926)
- Guerre civile chinoise (1927-1950)
- Guerre des plaines centrales (1930)
- Guerre des émeus (1932)
- Grande révolte arabe de 1936-1939 en Palestine mandataire

- Seconde guerre sino-japonaise (1937-1945)
- Bataille de Khalkhin Gol (1939)
- Seconde Guerre mondiale
    - Guerre anglo-irakienne (1941)
    - Campagne de Syrie (1941)
    - Invasion anglo-soviétique de l'Iran (1941)
    - Guerre du Pacifique
    - Guerre franco-thaïlandaise ou franco-siamoise (1940-1941)
    - Campagne de Birmanie (1942-1945)
- Guerres baloutches (1945 à nos jours)

Europe

- Guerre italo-turque (1911-1912)
- Première guerre balkanique (1912-1913)
- Deuxième guerre balkanique (1913)
- Première Guerre mondiale (1914-1918)
    - Campagne du Caucase (1914-1917) (dans le cadre de la Première Guerre mondiale)
    - Front de l'Ouest (1914-1918)
    - Front de l'Est (1914-1917)
    - Front italien (1915-1918)
    - Front d'Orient (1915-1918)
- Insurrection de Pâques 1916
- Guerre civile russe (1918-1921)
    - Guerre soviéto-turque (1917-1918) (dans le cadre de la guerre civile russe)
    - Intervention alliée pendant la guerre civile russe (1918-1922)
        - Intervention en Russie septentrionale (1918-1920)
- Intervention en Sibérie (1918-1922)
    - Invasion soviétique de la Géorgie (1921)
- Guerre civile finlandaise (1918)
- Guerre arméno-géorgienne (1918)
- Guerre d'indépendance de l'Estonie (1918-1920)
- Guerre d'indépendance de la Lettonie (1918-1920)
- Guerres d'indépendance lituaniennes (1918-1920)
    - Guerre polono-lituanienne (1920)
- Guerre hongro-roumaine de 1919
- Guerre d'indépendance irlandaise (1919-1921)
- Guerre soviéto-polonaise (1920-1921)
- Guerre d'indépendance turque (1919-1923)
    - Campagne de Cilicie (1918-1921)
    - Guerre gréco-turque (1919-1922)
    - Guerre arméno-turque (1920)
    - Guerre civile turque (1920)
- Guerre civile irlandaise (1922-1923)
- Guerre civile autrichienne (1934)
- Guerre civile espagnole (1936-1939)
- Guerre slovaquo-hongroise (1939)
- Seconde Guerre mondiale
    - Front de l'Ouest (1939-1945)
    - Front de l'Est (1939-1945)

- Guerre d'Hiver (1939-1940)
- Guerre de Continuation (1941-1944)
- Guerre de Laponie (1944-1945)

De 1945 à 2000

Liste des guerres contemporaines.

Afrique

- Insurrection malgache de 1947
- Révolte des Mau Mau (1952-1956)
- Guerre d'Algérie (1954-1962)
- Première guerre civile soudanaise (1955-1972)
- Crise du canal de Suez (1956)
- Guerre d'Ifni (1957-1958)
- Crise congolaise (1960-1965)
  - Opération des Nations unies au Congo (1960-1964)
- Crise de Bizerte (1961)
- Guerres coloniales portugaises (1961-1974)
  - Guerre d'indépendance de l'Angola (1961-1974)
  - Guerre d'indépendance de la Guinée-Bissau (1963-1974)
  - Guerre d'indépendance du Mozambique (1964-1974)
- Guerre d'indépendance de l'Érythrée (1962-1991)
- Rébellion touarègue
  - Rébellion touarègue au Mali de 1963-1964
  - Rébellion touarègue au Mali et au Niger (1990-1996)
- Guerre des Sables (1963)
- Guerre de la frontière sud-africaine (1965-1988)
- Guerre du Tchad (1965-1994)
  - Guerre civile tchadienne (1965-1979)
  - Conflit tchado-libyen (1978-1987)
  - Guerre civile tchadienne (1979-1994)
- Guerre civile au Nigeria ou *guerre du Biafra* (1967-1970)
- Guerre du Bush de Rhodésie du Sud (1972-1979)
- Guerres civiles en Éthiopie (1974-1991)
- Guerre du Sahara occidental (1975-1991)
- Guerre civile du Mozambique (1975-1992)
- Guerre civile angolaise (1975-2002)
  - Guerre d'indépendance du Cabinda (1975-?)
- Raid d'Entebbe (Raid de l'armée israélienne en Ouganda pour libérer les otages du vol Air France 139) (1976)
- Première guerre du Shaba (1977)
- Guerre égypto-libyenne (1977)
- Guerre de l'Ogaden (1977-1978)
- Deuxième guerre du Shaba (1978)
- Guerre ougando-tanzanienne (1978-1979)
- Guerre de brousse en Ouganda (1981-1986)
- Seconde guerre civile soudanaise (1983-2005)
- Guerre de la Bande d'Agacher ou *guerre de Noël* (1985)
- Opération Jambe de bois (Bombardement par l'armée israélienne du quartier-général de l'OLP en Tunisie) (1985)

- Opération El Dorado Canyon (Bombardement des États-Unis sur Tripoli et Benghazi) (Libye) (1986)
- Insurrection de l'Armée de Résistance du Seigneur (1987-?)
- Première et deuxième guerre civile du Libéria (1989-2003)
- Guerre civile rwandaise (1990-1993)
- Guerre civile djiboutienne (1991-1994)
- Guerre civile sierra-léonaise(1991-2002)
- Guerre civile somalienne (1991-?)
  - Opération Restore Hope (Opération conduite par les États-Unis sous l'égide des Nations-Unies) (1993)
- Guerre civile d'Algérie (1992-2002)
- Guerre civile burundaise(1993-2005)
- Génocide des Tutsis au Rwanda (1994)
- Conflit de Caprivi (1994-1999)
- Première guerre du Congo (1996-1997)
  - Insurrection des Forces démocratiques alliées (FDA) (1996-?)
- Guerre civile du Congo-Brazzaville (1997-1999)
- Opération Infinite Reach (Bombardement des États-Unis en Afghanistan et au Soudan) (1998)
- Guerre civile de Guinée-Bissau (1998-1999)
- Deuxième guerre du Congo (1998-2003)
  - Conflit d'Ituri (1999-?)
- Guerre Ethiopie-Erythrée (1998-2000)

Amérique du Sud

- Guerre civile paraguayenne (1947)

- Guerre civile costaricaine (1948)
- La Violencia en Colombie (1948-1953)
- Révolution cubaine (1956-1959)
- Guerre civile au Guatemala (1960-1996)
- Débarquement de la baie des Cochons ou tentative d'invasion militaire de Cuba par des exilés cubains soutenus par les États-Unis (1961)
- Révolution sandiniste (Nicaragua) (1961-1990)
- Conflit armé colombien (1964-?)
  - Guérilla des FARC en Colombie (1964-?)
- Seconde occupation de la République dominicaine par les États-Unis (1965-1966)
- Guerre de cent heures ou "guerre du football" (1969)
- Guerre civile du Salvador (1979-1992)
- Guérilla du "Sentier lumineux" au Pérou (1980-?) Conflits frontaliers entre le Pérou et l'Équateur (1858-1998)
  - Guerre du Paquisha (1981)
  - Guerre du Cenepa (1995)
- Guerre des Malouines (1982)
- Invasion de la Grenade (1983)
- Invasion du Panama par les États-Unis (1989)
- Intervention militaire en Haïti sous la conduite des États-Unis (1994)
- Révolte au Chiapas (1994-1996)

Asie et Moyen-Orient

- Révolution nationale indonésienne ou guerre d'indépendance indonésienne (1945-1949)
- Crise irano-soviétique(Novembre 1945-15 décembre 1946)
- Guerre d'Indochine (1946-1954)
- Guerre civile de 1947-1948 en Palestine mandataire
- Partition des Indes (1947)
- Première Guerre indo-pakistanaise (1947-1949)
- Insurrection communiste malaise (1948-1960)
- Conflit armé birman (1948-?)
- Conflit israélo-arabe
  - Guerre israélo-arabe de 1948 (1948-1949)
  - Crise du canal de Suez (1956)
  - Guerre des Six Jours (1967)
  - Guerre d'usure (1967-1970)
  - Guerre du Kippour (1973)
  - Opération Litani (1978)
  - Opération Paix en Galilée (1982)
  - Opération Justice rendue ou Guerre des Sept Jours (1993)
  - Opération Raisins de la colère (1996)
- Conflit israélo-palestinien (1948-?)
  - Première Intifada (1987-1993)
- Intervention militaire chinoise au Tibet (1950-1951)
- Guerre de Corée (1950-1953)
- Guerre civile laotienne (1953-1975)
- Première crise du détroit de Taïwan (1954-1955)
- Deuxième crise du détroit de Taïwan (1958)
- Crise de 1958 au Liban
- Soulèvement tibétain de 1959
- Guerre du Viêt Nam ou seconde guerre d'Indochine (1960-1975)
- Opération Vijay (Annexion par l'armée indienne de l'enclave portugaise de Goa) (1961)
- Conflit kurde en Irak (1961-1991)
- Guerre sino-indienne (1962)
- Konfrontasi (1963-1966)
- Guerre civile du Yémen du Nord (1962-1970)
- Conflit en Papouasie occidentale (1963-?)
- Deuxième guerre indo-pakistanaise (1965)
- Massacres de 1965- 1966 en Indonésie
- Guerre civile cambodgienne (1967-1975)
- Conflit maritime inter-coréen ou Guerre du Crabe (1967-?)
- Conflit frontalier sino-soviétique de 1969
- Insurrection moro aux Philippines (1969-?)
- Septembre noir (1970- 1971)
- Troisième guerre indo-pakistanaise (1971)
- Guerre du Liban (1975-1990)
- Guerre du Timor oriental (1975-1999)
- Conflit hmong (1975-?)
- Insurrection des Frères musulmans en Syrie (1976-1982)
- Seconde guerre civile cambodgienne ou troisième guerre d'Indochine (1978-1999)
- Guerre sino-vietnamienne (1979)
- Révolution iranienne (1979)

- Guerre d'Afghanistan (1979-1989)
- Guerre Iran-Irak ou première guerre du Golfe (1980-1988)
    - Bataille des plates-formes pétrolières Sassan et Sirri (États-Unis/Iran) (1988)
- Guerre civile du Sri Lanka (1983- 2009)
- Conflit kurde en Turquie (1984-?)
- Guerre d'Afghanistan (1989-1992)
- Insurrection au Jammu-et-Cachemire (1989-?)
- Guerre du Golfe ou deuxième guerre du Golfe (1990-1991)
    - Insurrection irakienne (1991)
- Guerre d'Afghanistan (1992-1996)
- Guerre civile du Tadjikistan (1992-1997)
- Guerre civile au Yémen de 1994 (1994)
- Guerre d'Afghanistan (1996-2001)
- Guerre civile népalaise (1996-2006)
- Guerre du Yémen (1997-?)
    - Insurrection djihadiste au Yémen (1997-?)
- Opération Infinite Reach (Bombardement des États-Unis en Afghanistan et au Soudan) (1998)
- Opération Desert Fox (Campagne de bombardements des États-Unis et du Royaume-Uni en Irak) (1998)
- Conflit de Kargil (1999)

Europe

- Guerre civile grecque (1946-1949)
- Insurrection de juin 1953 en Allemagne de l'Est
- Violences inter-ethniques à Chypre (1955-1967)
    - Guerre d'indépendance de Chypre (1955-1959)
- Révolution hongroise de 1956
- Conflit basque (1959-2011)
- Invasion de la Tchécoslovaquie par le Pacte de Varsovie (1968)
- Conflit nord-irlandais (1969-1998)
- Invasion turque de Chypre (1974)
- Guerre du Haut-Karabagh (1988-1994)
- Révolution roumaine de 1989
- Événements de janvier (Pays Baltes) (1991)
- Conflit géorgien-ossète (depuis 1989)
- Conflit abkhaze-géorgien (depuis 1989)
- Guerre civile géorgienne (1991-1993)
    - Première guerre d'Ossétie du Sud (1991-1992)
    - Guerre d'Abkhazie (1992-1993)
- Guerres de Yougoslavie (1991-1999)
    - Guerre de Slovénie (1991)
    - Guerre de Croatie (1991-1995)
    - Guerre de Bosnie-Herzégovine (1992-1995)
    - Guerre du Kosovo (1998-1999)
- Guerre du Dniestr (Moldavie) (1992)
- Conflit en Ossétie du Nord de 1992
- Crise constitutionnelle russe (1993)
- Première guerre de Tchétchénie (1994-1996)
- Crise albanaise de 1997
- Guerre d'Abkhazie (1998)

- Deuxième guerre de Tchétchénie (1999-2009)

Monde

- Première Guerre mondiale (1914-1918)
- Seconde Guerre mondiale (1939-1945)
- Guerre froide (1947-1991)

Depuis 2000

Liste des guerres contemporaines et Liste de batailles du XXIe siècle.

Afrique

- Crise politico-militaire en Côte d'Ivoire (2002-2007)
- Guerre du Darfour (2003-?)
- Guerre du Sahel (2003-?)
- Guerre du Kivu (2004-?)
- Première guerre civile centrafricaine (2004-2007)
- Guerre civile tchadienne (2005-2010)
- Guerre civile somalienne (depuis 1991)
  - Guerre civile somalienne (depuis 2006)
  - Lutte contre la Piraterie autour de la Corne de l'Afrique
    - Combat au large de la Somalie le 18 mars 2006
    - Opération Atalante sous l'égide de l'Union Européenne (2008-?)
    - Opération Ocean Shield sous l'égide de l'OTAN (2009-2016)
  - Intervention militaire du Kenya en Somalie (2011-?)
- Rébellions touarègues
  - Rébellion touarègue au Mali (mai 2006-juillet 2006)
  - Rébellion touarègue au Niger et au Mali (2007-2009)
  - Rébellion touarègue au Mali (janvier 2012-avril 2012)
- Violences postélectorales au Kenya en 2007-2008
- Opération Démocratie aux Comores (2008)
- Guerre djibouto-érythréenne (2008)
- Insurrection de Boko Haram (2009-?)
- Crise ivoirienne de 2010-2011
- Révolution tunisienne (2010-2011)
- Révolution égyptienne de 2011
- Insurrection du Sinaï (2011- ?)
- Première guerre civile libyenne (2011)
  - Intervention militaire de 2011 en Libye sous l'égide de l'ONU
- Conflit au Kordofan du Sud (2011-?)
- Guerre du Mali (2012- ?)
- Rébellion du M23 (Kivu) (2012-2013)
- Deuxième guerre civile centrafricaine (2012-2013)
- Troisième guerre civile centrafricaine (2013-2014)
  - Opération Sangaris (2013-2016)
- Guerre civile sud-soudanaise (2013-2020)
- Insurrection du RENAMO (Mozambique) (2013- 2016)
- Deuxième guerre civile libyenne (2014- ?)
- Crise burundaise (2015-2020)
- Guerre du Pool (2016-2017)

- Rébellion des Kamwina Nsapu (République démocratique du Congo) (2016- ?)
- Insurrection djihadiste au Mozambique (2017- ?)
- Crise anglophone au Cameroun (2017- ?)
- Guerre du Tigré (2020-2022)
- Conflit de 2020 au Sahara occidental (2020- ?)
- Affrontements soudano-éthiopiens de 2020-2022
- Offensive du Kanem (Tchad) (2021)
- Conflit soudanais de 2023 (2023- ?)

Amérique centrale

- Coup d'état de 2004 en Haïti
- Guerre de la drogue au Mexique (2006-?)
- Crise haïtienne de 2017-2023 (2017-?)

Asie et Moyen-Orient

Conflit israélo-palestinien (1948-?)

  - Seconde Intifada (2000-2005)
  - Guerre de Gaza de 2008-2009
  - Guerre de Gaza de 2012
  - Guerre de Gaza de 2014
  - Intifada des couteaux (2015-2017)
  - Guerre israélo-palestinienne de 2021
  - Crise israélo-palestinienne de 2023
  - Guerre Israël-Hamas de 2023 (2023-?)
- Guerre d'Afghanistan (2001-2021)
- Résistance armée républicaine d'Afghanistan (2021-?)
- Guerre du Yémen (1997-?)
  - Insurrection houthiste au Yémen (2004-?)
- Guerre du Saada (2004-2014)
- Guerre civile yéménite (2014-?)
- Opération Tempête décisive (2015)

*Opération Restaurer l'espoir (2015-?)

  - Révolution yéménite (2011-2012)
- Guerre d'Irak (2003-2011)
  - Invasion de l'Irak par les États-Unis en 2003
    - Coalition militaire en Irak (2003-2011)
      - Première guerre civile irakienne (2006-2008)
- Insurrection islamiste au Pakistan (2004-?)
  - Attaques aériennes américaines au Pakistan (2004-?)
- Conflit dans le Sud de la Thaïlande (2004-?).
- Conflit israélo-libanais de 2006
- Intervention de l'armée libanaise contre le mouvement islamiste armé Fatah al-Islam (Nahr el-Bared (Liban), 2007).
- Conflit libanais de 2008
- Conflit frontalier entre la Thaïlande et le Cambodge autour du Temple de Preah Vihear (2008-2011)
- Soulèvement bahreïnien (2011)
- Guerre civile syrienne (2011-?)
  - Conflit au Liban (2011-2017)

  - Guerre contre l'État islamique en Irak et en Syrie (2014-?)
  - Intervention militaire de la Russie en Syrie (2015-?)
- Conflit dans l'État d'Arakan (2012)
- Seconde guerre civile irakienne (2013-2017)

- **Moyen Orient**

  - Guerre contre l'État islamique en Irak et en Syrie (2014-?)
  - Intervention militaire de la Russie en Syrie (2015-?)
- Conflit dans l'État d'Arakan (2012)
- Seconde guerre civile irakienne (2013-2017)
  - Guerre contre l'État islamique en Irak et en Syrie (2014-?)
- Conflit de Sabah (2013)
- Tentative de coup d'État de 2016 en Turquie
- Conflit dans l'État d'Arakan (2016-?)
- Confrontation indo-pakistanaise de 2019
- Combat de la vallée de Galwan (2020)
- Conflit de 2021 entre le Kirghizistan et le Tadjikistan (2021)
- Révolte de 2022 au Kazakhstan (2022)

Europe

- Insurrection albanaise de 2001 en Macédoine (2001)
- Crise de Kodori de 2001 (Géorgie)
- Insurrection albanaise de 2001 en Macédoine (2001)
- Crise de la vallée de Pankissi (Géorgie) (2002-2003)
- Guerre russo-géorgienne de 2008
- Guérilla en Ciscaucasie (2009-2017)
- Guerre russo-ukrainienne
  - Révolution de la dignité (2014)
  - Annexion de la Crimée par la Russie (2014)
  - Guerre du Donbass (Est de l'Ukraine) (2014-2022)
  - Invasion de l'Ukraine par la Russie (2022 - ?)
- Conflit frontalier au Haut-Karabagh
  - Guerre des Quatre Jours (Haut-Karabagh) (2016)
  - Guerre de 2020 au Haut-Karabagh (2020)
  - Crise frontalière entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan de 2021-2023
    - Conflit arméno-azéribaïdjanais de septembre 2022
  - Guerre de 2023 au Haut-Karabagh

Liste de massacres de type génocidaire perpétrés dans l’histoire

- Génocide romain de Carthage. Les habitants de la ville furent massacrés par les légions disciplinées qui passaient systématiquement de maison en maison. Lloyd (1977 : 178) a suggéré que la ville aurait pu contenir jusqu'à 200 000 habitants, tandis que Braudel (2001 : 225) a estimé la population à une échelle plus basse, soit environ 100 000 personnes. Les survivants, dont le nombre pourrait se situer entre 30 000 et 50 000 personnes, furent vendus comme esclaves. Sur ordre

direct de Rome, la ville fut ensuite incendiée et, après dix jours d'incendie, démolie pierre par pierre.

- Le génocide athénien à Mélos. Thucydide rapporte qu'après leur refus de se rendre aux Athéniens, " les opérations de siège étaient maintenant menées avec vigueur et, comme il y avait aussi de la trahison de l'intérieur, les Méliens se rendirent sans condition aux Athéniens, qui mirent à mort tous les hommes en âge de combattre qu'ils avaient capturés, et vendirent les femmes et les enfants comme esclaves "

- Le massacre de millions de Chinois par les Mongols au XIIIè siècle, qui représente la plus grande extermination d'êtres humains de toute l'Histoire, en valeur relative, les estimations variant entre dix et quarante millions (dix-huit selon Kubilai Khan).
- La déportation des Acadiens par les Anglais sous les ordres du gouverneur Charles Lawrence en 1755. Dépossédées de leurs terres, des familles ont été déportées dans des colonies anglaises et, pour certains d'entre eux, en Angleterre ou en France.
- La Tasmanie, qui a été qualifiée de *« génocide le plus parfait de l'histoire »*.
- L'extermination des Beotuks à Terre-Neuve par les Anglais (Terre-Neuve est devenu depuis une province du Canada).
- En Australie, les Aborigènes, dont la population est estimée à 350 000 avant l'installation des Européens, ont été décimés par les maladies infectieuses, les migrations forcées, à l'instar des Amérindiens. Certains historiens soutiennent qu'il s'agit d'un génocide. Ils ont obtenu le droit de vote en 1967.
- Au Canada, les enfants des aborigènes ont été envoyés, entre 1922 et 1984, dans des écoles Résidentielles Indiennes, dirigées par des églises (catholiques ou protestantes) où étaient entretenues des conditions d'insalubrité, de violences de tout ordre, d'expérimentations médicales (dans les dernières années), ce qui conduisit à une mortalité moyenne de 50 %, soit entre 50 000 et 100 000 décès d'enfants en quelques décennies.
- Le gouverneur Jeffrey Amherst a fait distribuer aux Indiens Delaware en 1763 des couvertures infectées de petite vérole (Variole).
- La disparition en quelques décennies des populations autochtones des États-Unis au passage des immigrants.
- Les premiers camps de concentration ont été expérimentés au cours de la guerre des Boers en Afrique du Sud. Des centaines d'Afrikaanders, des noirs alliés à ces derniers, femmes et enfants furent victimes des conditions de vie (alimentation, soins) qui firent également les mêmes ravages dans les rangs anglais.
- De 1942 à 1945, 10 millions de civils chinois ont été enrôlés par l'armée japonaise pour effectuer des travaux forcés en Mandchourie sous

la supervision de la Kôa-in. De ce nombre, 2,7 millions ont trouvé la mort lors de l'opération sankô sakusen menée par le général Yasuji Okamura.

2. Les génocides internationalement reconnus
Seuls quatre génocides ont été reconnus par des instances internationales dépendant de l'ONU, dont trois seulement au plan juridique :

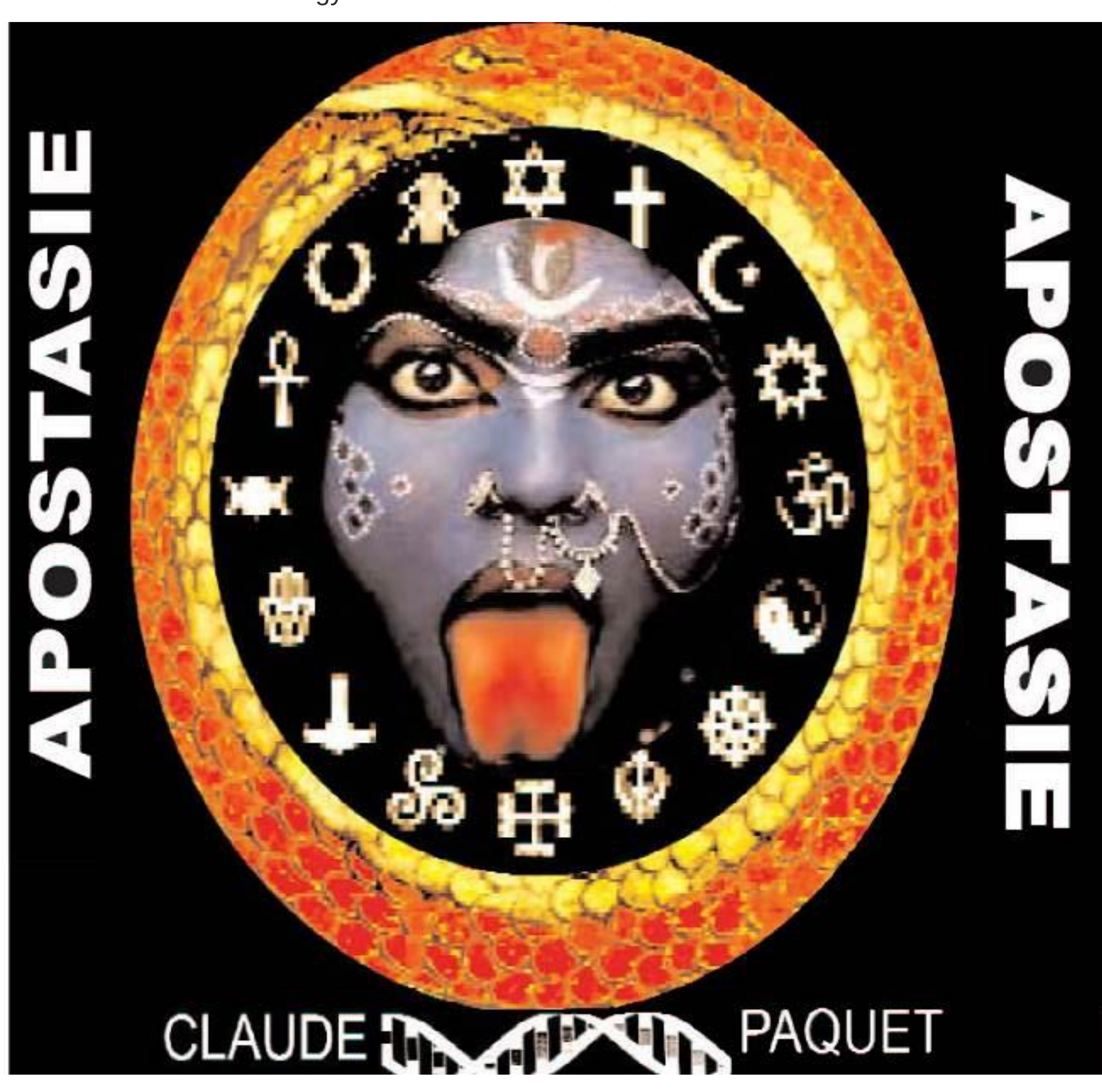
- Le génocide des Arméniens commis par l'Empire Ottoman. « La qualification de génocide du peuple arménien en 1915 a été reconnue dans une résolution de la sous-commission des Droits de l'Homme de l'ONU en août 1985 (et dans une résolution du Parlement européen le 18 juin 1987) ».
- Le génocide des Juifs et des Tsiganes commis par les Nazis en Allemagne, en Pologne et en France (en Alsace à Schirmeck). Ce génocide a été reconnu par la cour de Nuremberg créée par le Royaume-Uni, la France, l'URSS et les États-Unis en 1945, en même temps que l'on créait l'ONU. On peut dire que le génocide des Juifs a servi de référence pour définir ce qu'est un crime de génocide.
- Le génocide des Tutsis au Rwanda, commis par les milices Hutus extrémistes créées par le régime Habyarimana, a été reconnu par l'ONU, dans le rapport de sa Commission des Droits de l'Homme le 28 juin 1994, puis lors de la création du Tribunal pénal international pour le Rwanda (Résolution 955, adoptée par le Conseil de sécurité le 8 novembre 1994. Cette résolution confirme la résolution 935 de la même année).
- Le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY), a qualifié, le 2 août 2001, le massacre de 7 000 à 8 000 musulmans de Bosnie-et-Herzégovine, commis par les Serbes en 1995 à Srebrenica, de génocide (décision confirmée lors du passage en appel de la même affaire le 19 avril 2004).

3. Les massacres dont le caractère génocidaire est discuté
Plusieurs massacres et/ou déportations sont actuellement considérés par certains comme des génocides :

- La traite des Noirs est reconnue comme un crime contre l'humanité par la plupart des pays. En France, une loi du 21 mai 2001 affirme que la traite négrière et l'esclavage constituaient des crimes contre l'humanité. En dépit du nombre de victimes, qui fait en l'état l'objet d'évaluations très variées (de 60 à 600 millions de victimes, selon certains historiens) et qui fait de la traite des Noirs la plus importante déportation de l'histoire de l'humanité, le caractère de génocide est contesté au regard des critères juridiques de cette qualification. La reconnaissance par l'ONU de la qualification génocidaire est demandée par la plupart des pays africains, ainsi que par de nombreuses organisations non gouvernementales « du nord ». Par exemple, le Conseil mondial de la diaspora panafricaine (CMDP) et la Société savante des encyclopédistes africains. Son caractère génocidaire est contestable car le but de la traite des Noirs n'était pas, loin de là, l'extermination.

- Les massacres des Kurdes par le dictateur Saddam Hussein entre 1960 et 2003 ; là encore, le but n'était pas l'extermination, mais simplement de « mater » une révolte. Cependant, en décembre 2005, une cour de La Haye a souligné le caractère génocidaire de ces massacres.
- L'extermination des Hereros (Namibie) par les Allemands en 1904, reconnu en 2004 par un ministre allemand aux commémorations du centenaire de cet événement.
- Les massacres du *Kampuchéa démocratique* (Cambodge) : entre 1975 et 1979 Pol Pot et les Khmers rouges ordonnent le massacre de leur propre peuple dans un but avoué « d'uniformisation » ethnique, religieux et idéologique. 1,7 million de Cambodgiens sont tués. Bien que ces massacres aient tous les aspects d'un génocide, l'ONU ne l'a pas officiellement reconnu comme tel. Des *chambres extraordinaires* actuellement en exercice, qui sont dirigées par la justice cambodgienne et auxquelles participent des experts internationaux, pourront établir le caractère génocidaire de ces massacres.
- Le massacre et déportation des Azéris au Haut-Karabagh, perpétré par le gouvernement Arménien. En 1993, quatre résolutions (822, 853, 874 et 884) ont été prises par le Conseil de sécurité de l'ONU. Une seule, la résolution 874 dans son point 9, fait allusion à des violations du droit humanitaire international avec mise en garde « à toutes les parties », sans aucune autre précision. L'existence d'un génocide n'est donc pas envisagée.
- Le massacre du Darfour au Soudan. En juillet 2004, le Congrès des États-Unis a voté à l'unanimité une résolution qualifiant les massacres des populations noires du Darfour (Soudan) de génocide. En septembre 2004, le secrétaire d'État américain a repris ce mot. Dans un communiqué de presse du 23 février 2005 le Conseil de sécurité de l'ONU déclare : « Le Gouvernement soudanais n'a pas été à même de mettre fin aux attaques des milices contre les civils ni de les désarmer. La sentence tombe le 2 septembre de la bouche du Représentant spécial du Secrétaire général pour le Soudan qui, nommé un mois plus tôt, revient d'une mission au Darfour. Le Conseil réagit. Il adopte, par 11 voix pour et 4 abstentions, la résolution 1564 dans laquelle il menace de prendre des mesures, telles que celles contenues dans l'Article 41 de la Charte de l'ONU, à l'encontre notamment du secteur pétrolier, du Gouvernement du Soudan ou de certains de ses membres. Dans cette résolution, le Conseil charge aussi le Secrétaire général de créer une commission internationale pour déterminer si des actes de génocide ont eu lieu et pour en identifier les auteurs. »
- Première guerre du Congo et Deuxième guerre du Congo : 4,5 à 5 millions d'affamés et de massacrés depuis 1997.
- Grand bond en avant (1959-1962) : 30 millions de personnes affamées par Mao en Chine.
- Famine ukrainienne ou Holodomor : 7 millions d'Ukrainiens affamés par Joseph Staline.

- Massacre du Guatemala, où plus de 100 000 Indiens mayas furent massacrés par l'armée nationale guatémaltèque.
- Tibet : la Commission internationale des juristes a qualifié dans un rapport de 1959 les massacres perpétrés au Tibet par les autorités chinoises de génocide, le bilan de l'invasion chinoise est estimé à 1,2 million de victimes depuis 1950. Le 11 janvier 2006, la Cour suprême d'Espagne a annoncé qu'elle allait instruire une enquête concernant l'implication de sept anciens dirigeants chinois, entre autres l'ancien président Jiang Zemin et l'ancien Premier ministre Li Peng, dans un génocide au Tibet. Cette instruction est la conséquence d'un arrêté de la Cour constitutionnelle espagnole du 26 décembre 2005 qui autorise le traitement des plaintes pour génocides, même si elles n'impliquent pas de nationaux espagnols.
- Génocide des Rohingyas en Birmanie - 2023



Bibliographie

Allègre Claude, Dieu face à la science, Éditions Fayard, Paris, 1997

Azuma Hiroki, Génération Otaku, Éditions Hachette, Paris, 2008

Baldassari Anne, Art et publicité, Édition du Centre Pompidou, Paris, 1990.

Baqué Dominique, Visages, Éditions du regard, Paris, 2007

Barthes Roland, Mythologies, suivi de Le Mythe aujourd'hui, Éditions du Seuil, coll. Pierres vives, Paris, 1957.

Bataille Georges, Lascaux ou la naissance de l'art, Édition d'art Albert Skita, Genève, 1980.

Bataille Georges, Œuvres complètes, Éditions Gallimard, Paris, 1957.

Baudrillard Jean, La société de consommation, Éditions Gallimard/Idées, Paris, 1970.

Baudrillard Jean, L'échange symbolique et la mort, Éditions Gallimard, Paris, 1976.

Baudrillard Jean, De la séduction, Éditions Galilée, Paris, 1979.

Baudrillard Jean, Simulacres & Simulation, Éditions Galilée, Paris, 1981

Baudrillard Jean, La transparence du Mal, Éditions Galilée, Paris, 1990

Baudrillard Jean, L'illusion de la fin, Éditions Galilée, Paris, 1992

Baudrillard Jean, Le crime parfait, Éditions Galilée, Paris, 1995

Baudrillard Jean, Figures de l'altérité, Éditions Descartes & cie, Paris 1994.

Bazin Germain, Histoire de l'art, Éditions Garamond, Paris 1953

Beaulieu Victor Lévy, Jack Kerouac, essai poulet, Édition du jour, Montréal, 1972.

Bergeron Richard, Le cortège des fous de Dieu, Éditions Paulines, Montréal, 1982

Begey Roger, La quadrature du cercle et ses métamorphoses, Éditions du Rocher, 1993.

Beguin Albert, L'âme romantique et le rêve, Librairie José Corti, Paris, 1939.

Béret Chantal, Les années pop, Édition du centre Pompidou, Paris, 2001

Berlin Isaiah, Le bois tordu de l'humanité, Éditions Albin Michel, Paris 1992

Bernard Edina, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988.

Bertrand Guy Marie, La révélation cosmique, Éditions Fides, Montréal, 1983

Bihalji-Mérin Oto, La fin de l'art à l'ère de la science, Éditions La connaissance, Bruxelles, 1970

Blavatsky H.P., La doctrine secrète, Editions Adyar, Paris, 1982.

Blindé Jérôme, Les clés du XXIe siècle, Éditions Unesco/Seuil, Paris, 2000.

Bologne Jean-Claude, le Mysticisme athée, Éditions du Rocher, 1995

Borduas Paul-Émile, Écrits I, Écrits II, Éditions PUM-UQAM, Montréal, 1987.

Bourdil Pierre-Yves, Les autres mondes, Édition Flammarion, Paris 1999

Boutot Alain, L'invention des formes, Édition Odile Jacobs, Paris, 1993.

Brague Rémi, La sagesse du monde, Éditions Fayard, Paris, 1999

Breton Philippe, La techno-science en question, éléments pour une archéologie du XXe siècle, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1990.

Breton Philippe, La tribu informatique, Éditions Métailié, Paris, 1990.

Breton Philippe, À l'image de l'homme : du golem aux créations virtuelles, Éditions du Seuil, Paris, 1995.

Breton Stanislas, Philosophie et mysticisme, existence et surexistence, Éditions J. Million, Genève, 1996.

Breton Thierry, La fin des illusions : le mythe des années hight-tech, Éditions Plon, Paris, 1992.

Broch Kermann, Quelques remarques à propos du kitsch, Édition Allia, Paris, 2001

Brun Jean, L'Europe philosophe, Éditions Stock, Paris,1988.

Brun Jean, Philosophie de l'histoire, Éditions Stock, Paris, 1990

Brun Jean, Le Rêve et la Machine, Éditions La Table ronde, Paris, 1992

Cabane Pierre, Restany Pierre, L'avant-garde au XXe siècle, Éditions Ballannd, Paris, 1969.

Calvet J., Histoire de la littérature française, J. de Gibord Éditeur, Paris, 1966

Caraco Albert, Le tombeau de l'histoire, Éditions La Bâconnière, Neufchâtel, 1966.

Carotti Elena, Bibo Debbie, Basquiat, Edizioni Charta, Milan, 1999.

Carrera Gaston Fernandez, L'art envie, Ante Post, Bruxelles, 1996

Caumartin Philippe, Rouet Albert, l'homme inachevé, Éditions de l'atelier, Paris 1998

Chalumeau Jean Luc, Lectures de l'art, Éditions du Chêne, Paris, 1991.

Charon Jean R, Les lumières de l'invisible, Édition Albin Michel, Paris, 1985.

Charon Jean E., Le Tout, l'esprit, la matière, Éditions Albin Michel, Paris 1987.

Chazal Malcolm de, Sens-plastique, Éditions Gallimard, Paris, 1948.

Chevrier Marc, Le temps de l'homme fini, Argument, vol 5, no 2, Québec, 2003

Citati Pietro, La lumière de la nuit, L'Arpenteur-Gallimard, Paris, 1999.

Clair Jean, L'Âme au corps, arts et sciences, 1793-1993 ", Réunion des Musées Nationaux, Éditions Gallimard, Électa, Paris, 1993.

Clair Jean, La responsabilité de l'artiste, Éditions Gallimard, Paris, 1997.

Cohn Nik, Awopbopaloobop Alopbamboom, Edition Allia, Paris, 1999

Cohn Norman, Les fanatiques de l'Apocalypse, Édition Payot, Paris, 1962.

Colonna Vincent, Autofiction & autres mythomanies littéraires, Éditions Tristam, Auch, 2004

Comte-Sponville André, Traité du désespoir et de la béatitude, Quatrige PUF, Paris, 2002

Conche Marcel, Philosopher à l'infini, PUF, Paris, 2005

Conio Gérard, L'Art contre les masses, Édition L'Age d'Homme, Lausanne, 2003

Corbin Alain, Courtine Jean-Jacques, Vigarello Georges, Histoire du corps, Tome 1-2-3, Éditions du Seuil, Paris, 2006.

Cottin Jérôme, La mystique de l'art, art et christianisme de 1900 à nos jours, Éditions du Cerf, Paris, 2007.

Coulmas Peter, Les citoyens du monde, Éditions Albin Michel, Paris 1995

Couture Francine, Les arts visuels au Québec dans les années soixante, tome I, 1993, tome II, 1997, VLB Éditeur, Montréal

Cosmao V., Changer le monde, Éditions du Cerf, Paris, 1981.

Crichton Michael, Next, Éditions Robert Laffont, Paris, 2007,

Cuny Hilaire, Heisenberg et la mécanique quantique, Éditions Seghers, Paris, 1966.

Danto Arthur, Après la fin de l'art, Éditions du Seuil, Paris, 1996.

Darwin Charles, L'origine des espèces, Éditions Maspero, Paris, 1980

Dehen Joseph, Les images du futur, Éditions Mazarine, Paris, 1984.

Delevoy Robert L., Dimensions du XXe siècle, Éditions Skira, Genève, 1965.

Demers Maurice, Moreau André, Québec Underground, T-III, Éditions UQAM, Montréal.

Denys l'Aéropagite, Les noms divins, 7,3, Oeuvres complètes, Éditions Aubier, Paris, 1948

Dery Mark, Vitesse virtuelle, la cyberculture aujourd'hui, Éditions Abbeville, Paris, 1997

Deschamps Marc-Alain, Corps haï et adoré, Éditions Sand, Paris, 1988.

Dorfles Gillo, Le kitsch, Éditions Complexe, Bruxelles, 1978.

Dortu M.G., Tout Toulouse-Lautrec, Éditions Flammarion, Paris, 1981.

Drewermann Eugen, La spirale de la peur, Stock, Paris, 1994

Drewermann Eugen, Le Progrès meurtrier, Stock, Paris, 1993

Drewermann Eugen, Le Mal, Édition Desclée de Brouwer, Paris, 1996.

Drouin Pierre, L'Autre futur, Éditions Fayard, Paris, 1989.

Duclos Denis, L'autophagie, grande menace de la fin du siècle, Monde Diplomatique, août 96.

Durkeim, Émile, Les formes élémentaires de la vie religieuse, PUF, Paris, 1960.

Dufour Dany-Robert, L'homme modifié par le libéralisme, Le Monde diplomatique, Paris, avril 2005.

Dupont-Sommer André, Les écrits esséniens découverts près de la mer morte, Éditions Payot, Paris, 1980.

Dussault Jean-Claude, Éloge et procès de l'art moderne, VLB Éditeur, Montréal, 1979.

Duve Thierry de, Voici 100 ans d'art contemporain, Édition Ludion/Flammarion, Paris, 2000.

Dyens Ollivier, Chair et métal, VLB Éditeur, Montréal, 2000

Dyens Ollivier, Continent X, VLB Éditeur, Montréal, 2003.

Edelman Bernard, La Recherche, septembre 1991, p. 1065

Edina Bernard, L'art moderne, Éditions Bordas, Paris, 1988

Élie Robert, "Rupture", la Relève, 6e cahier, 2e série, Montréal, février 1936,

Eliade Mircea, Méphistophélès et l'androgyne, Éditions Gallimard, Paris, 1962.

Eliade Mircea, Aspects du mythe, Éditions Gallimard/Folio, Paris, 1963.

Eliade Mircea, Le sacré et le profane, Éditions Gallimard, Paris, 1965.

Eliade Mircea, Histoire des croyances et des idées religieuses, Éditions Payot, Paris, T I-1976, T 2-1978, T 3-1983.

Ellul Jacques, La subversion du christianisme, Éditions du Seuil, Paris 1984

Ellul Jacques, Les nouveaux possédés, Éditions Mille et une nuits, Paris, 2003

Engelhard Philippe, L'homme mondial, Éditions Arléa, Paris, 1996

Engels Friedrich, La Guerre des paysans in Sur la Religion, Éditions sociales, Paris,1972.

Étienne Marc, Les dieux de l'Égypte, Édition de la Réunion des musées nationaux, Paris, 1998.

Éthier-Blais Jean, Autour de Borduas, Édition PUM, Montréal, 1979.

Farago France, La Nature, Éditions Armand Colin, Paris, 2000

Foucault Michel, Surveiller et punir, Éditions Gallimard, Paris, 1975

Ferrari Silvia, Guide l'art du XXe siècle, Édition Solar, Paris, 2000.

Ferro Marc, Sociétés malades du progrès, 1Éditions Plon, Paris, 1998.

Figuier Richard, Dieux en sociétés, Éditions Autrement, série Mutation, no:127, Paris 1992

Fontaine Philippe, La question du mal, Éditions Ellipses, Paris, 2000.

Forest Jean, La Terreur à l'Occidentale, Tome I et II, Éditions triptyque, Montréal, 2005

Forget Philippe, Polycarpe Gilles, L'homme machinal, Syros alternatives, 1999

Foucault Michel, Les Mots et les choses, NRF-Gallimard, 1966.

Foucault Michel, Surveiller et punir : naissance des prisons, Éditions Gallimard, Paris, 1975

Fournier Valérie, Les nouvelles tribus urbaines, Édition GEORG, Chêne-Bourg, 1999.

Fourest Caroline, Venner Flametta, Tirs croisés, la laïcité à l'épreuve, Editions Calmann-Lévy, Paris, 2003.

Freud Sigmund, Malaise dans la civilisation, PUF, Paris, 1971.

Froom Erich, Vous serez comme des Dieux, Edition Complexe, Paris, 1975

Fukuyama F., La fin de l'homme. Les conséquences de la révolution biotechnologique, La Table Ronde, Paris, 2002.

Gabellieri Emmanuel, Pour une esthétique de l'Incarnation, Artension, no 14, p.5, 2003

Gablik Suzi, Le modernisme et son ombre, Thames & Hudson, Paris, 1997.

Gagnebin Murielle, Fascination de la laideur, Éditions Champ Vallon, Seyssel, 1994.

Gagnon François-Marc, Borduas, Éditions Fides, Montréal, 1978.

Gagnon François-Marc, Structures de l'espace pictural chez Mondrian et Borduas, Études françaises, Volume 5, numéro 1, février 1969.

Gagnon François-Marc, Le silence dans la peinture contemporaine, Revue Théologique, Volume 7, numéro 2, 1999.

Garaudy Roger, Vers une guerre de religion?, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1995

Gauchet Michel, Le Désenchantement du monde, NRF-Gallimard, Paris 1985

Gillo Dorfles, Le kitsch, Éditions Complexe. Bruxelles, 1978.

Giorgi Rosa, Anges et démons, Édition Hazan, Paris, 2004

Gleizal Jean-Jacques, L'art et la politique, Éditions PUF, Paris,1994.

Glucksmann André, La troisième mort de Dieu, Nil Éditions, Paris, 2000

Gobry Ivan, Le sens de la beauté, Éditions La Table Ronde, Paris, 2003

Godard Henri, L'expérience existentielle de l'art, Éditions Gallimard, Paris, 2004

Godin Christian, La fin de l'humanité, Éditions Champ Vallon, 2003

Gray Camilia, L'avant-garde russe dans l'art moderne, Éditions Thames & Hudson, Londres, 2003

Green Arthur, Seek my face, Speak my name, Northvale, N.J., Jason Aronson, 1992

Greene Brian, L'Univers élégant, Éditions Robert Laffont, Paris, 2000.

Gros de Beler Aude, La mythologie égyptienne, Éditions Molière, Paris, 2003

Guérin François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002

Guery François, Haine et destruction, Ellipses Éditions, Paris, 2002.

Guénon René, La crise du monde moderne, Éditions Gallimard, Paris, 1946.

Guitton Jean, Dieu et la science, Éditions Grasset, Paris, 1991

Haffen Marc, L'athéisme, J. Grancher Éditeur, Paris, 1990.

Hatzfeld Henri, Les racines de la religion, Édition du Seuil, Paris, 1993.

Hayles K., How we became posthuman, Virtual bodies in Cybernetics, Literature and Informatics, The University of Chicago Press, 1999.

Hentsch Thierry, Raconter et mourir, Les Presses de l'université de Montréal, 2002.

Hida Shuntaro, Little boy, Récits des jours d'Hiroshima, Édition Quintette, 1984.

Hobsbawm Éric J., L'Âge des extrêmes, Édition complexe, Paris, 2000.

Imbert Michel, La vision aujourd'hui in La lumière, art et science, Éditions Odile Jacob, Paris, 2005

Irwin Robert, Le monde islamique, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Isou Isidore, Introduction à la nouvelle poésie et à une nouvelle musique, Éditions Gallimard, Paris, 1947.

Jaccard Roland, L'exil intérieur, PUF, Paris, 1975

Jacques Daniel, La révolution technique, Éditions Boréal, Montréal, 2002

Jacques Daniel, L'humanisme à l'âge des machines spirituelles, Argument, vol 6, no 2, Québec, 2004

Jaspers Karl, Origine et sens de l'histoire. Éditions Plon, Paris, 1954

Jean Georges, L'écriture mémoire des hommes, Éditions Gallimard, Paris, 1987.

Jetten Marc, Enclaves amérindiennes: les "réductions" du Canada 1637-1701, Editions du Septentrion, Québec, 1994

Johannisse Yvon, Lane Gilles, La science comme mythe, VLB Éditeur, Montréal 1988

Jung C.G., L'âme et la vie, Éditions Buchet/Chastel, Paris, 1963

Kandinsky Wassily, Du Spirituel dans l'art, et dans la peinture en particulier, Folio Essais, Denoël, 1989.

Kane Gordon, Supersymétrie, Éditions le Pommier, Paris, 2003

Kaprow Allan, L'art et la vie confondue, Centre George Pompidou, Paris, 1996.

Katz Michèle, Déotte Jean-Louis, L'art à l'époque de la disparition, Revue "Verso, arts et lettres", Juillet 2001.

Kaufmann Jean-Claude, L'invention de soi, Édition Armand Collin, Paris, 2004.

Keyser Eugénie de, L'Occident romantique 1789-1850, Éditions Skira, Genève, 1965.

Kharitonova Irina, Le monde de l'art, Edition d'art Aurora, Léningrad, 1991

Klein Etienne, Lachièze-Rey Marc, La quête de l'Unité, Editions Albin Michel, 1996.

Koyre A., Du monde clos à l'univers infini, Éditions Gallimard, Paris, 1988

Kundera Milan, L'art du roman, Éditions Gallimard, Paris, 1986

Küng Hans, Dieu existe-t-il ?, Éditions du Seuil, Paris, 1981.

Laborit Henri, Éloge de la fuite, Éditions Gallimard, Paris, 1981

Lacroix Michel, Avoir un idéel est-ce bien raisonnable ?, Éditions Flammarion, Paris 2007.

Lafontaine Céline, L'empire cybernétique, Édition du Seuil, Paris, 2004

Lambert Jean-Clarence, La peinture abstraite, Éditions Rencontres Lausanne, Paris, 1967.

Landreaux-Valabrègue Jackie, Les scientifiques à la recherche de Dieu, Éditions Filipacchi, Paris, 1993

Laneyrie Dagen, L'Invention du corps, Éditions Flammarion, Paris, 1997.

Lang Bernhard, Eugen Drewermann : interprète de la Bible, Les Éditions du Cerf, Paris, 1994.

Lanterni Vittorio, Les mouvements religieux des peuples opprimés, Librairie François Maspéro, Paris, 1962.

Lavoie Vincent, Bavures techniques et autres surprises collatérales, Argument, vol 6, no1, Québec, 2004.

Le Bras Chopard Armelle, Le zoo des philosophes, Éditions Plon, Paris, 2000.

Le Breton David, La chair à vif, Éditions Métailié, Paris, 1993.

Le Breton David, L'adieu au corps, Éditions Métailié, Paris, 1999.

Le Breton David, La sociologie du corps, PUF, Paris 2000.

Le Breton David, Signes d'identité : tatouages, piercings et autre marques corporelles, Édition Métailié, Paris, 2002.

Le Breton David, La peau et la trace, Édition Métailié, Paris, 2003.

Le Breton David, Anthropologie du corps et modernité, PUF, Paris, 2005

Leclerc Denise, La crise de l'abstraction au Canada, catalogue d'exposition, Musée des Beaux Arts du Canada, Ottawa, 1992

Le Dévédec Nicolas, De l'humanisme au post-humanisme : les mutations de la perfectibilité humaine, Revue du MAUSS, 21 décembre 2008.

Le Goff Jacques, Une histoire du corps au Moyen Âge, Éditions Liana Levi, Paris, 2003.

Legrand Jacques, Chronique du XXe siècle, Éditions Boulogne-Billancourt, Paris, 1993

Lemaire Gérard-Geeorges, Le noir, Édition Hazan, Paris, 2006.

Lemieux Michel, Voyage au levant, Éditions Septentrion, Québec,1992.

Lemoyne Serge, Lista Giovanni, Nakov Andrei, Les avant-gardes, Édition Hazan, Paris, 1991.

Lenoble Robert, Histoire de l'idée de nature, Éditions Albin Michel, Paris, 1969

Lenoir Frédéric, Tardan-Masquelier Ysé, Le livre des Sagesses, Éditions Bayard, Paris 2002

Lenoir Frédéric, Les métamorphoses de Dieu, Éditions Hachette-Plon, Paris, 2003

Lenoir René, À la recherche du sens perdu, Éditions Michalon, Paris, 2003

Lévêque Pierre, Bêtes, dieux et hommes, Éditions Messidor, Paris 1985.

Levi Pierre, Si c'est un homme, Éditions Presses-Pocket, Paris, 1988.

Lévi-Strauss Claude, Tristes Tropiques, Presses Pocket-Plon, Paris1955.

Leroi-Gourhan, Les religions de la préhistoire, PUF, Paris, 1976.

Lindfors, Bernth, Africans on Stage. Studies in Ethnological Show Business, Indiana University Press, USA, 1999

Linssen Robert, La spiritualité quantique, Éditions du Mortagne, 1995

Loux Françoise, Le corps dans la société traditionnelle, Éditions Berger-Levrault, Paris, 1979.

Löwry Michaël, Sayre Robert, Révolte et mélancolie, Éditions Payot, Paris, 1992.

Lyndee Susan, Nelkin Dorothy, La mystique de l'ADN, Édition Belin, 1998.

Maître Eckhart, Traités et Sermons, Éditions Aubier-Montaigne, Paris, 1942.

Mandel Gabriel, Les arts premiers, Édition Solar, Paris, 2002.

Marcel Jean, Histoire de la peinture surréaliste, Éditions du Seuil, Paris, 1959.

Marcus Greil, Lipstick Traces, Éditions Allia, Paris 1998.

Marcuse Herbert, L'homme unidimensionnel, Éditions de Minuit, Paris, 1968

Marinjnissen Roger-Henri, Ruyffelaere Peter, L'ABCdaire de Bosch, Édition Flammarion, Paris, 2001

Masson André, Toute la mémoire du monde, les sentiers de la création, Éditions Skira, Genève, 1974.

McLuhan Marshall, Pour comprendre les médias, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 1968.

Menand Louis, American art and the Cold War, The New Yoker magazine, October 17, 2005

Ménard G., Miquel C., Les ruses de la technique. Le symbolisme des techniques à travers l'histoire, Éditions Boréal, Montréal, 1988.

Mèredieu Florence de, Arts et nouvelles technologies, Éditions Larousse/VUEF, Paris, 2003.

Messadié Gérald, Histoire générale du Diable, Edition Robert Laffont, Paris 1993

Michaud Yves, La crise de l'art contemporain, PUF, Paris, 1997.

Michaud Yves, L'Art à l'état gazeux, Éditions Stock, Paris 2003.

Milon Alain, La réalité virtuelle, Éditions Autrement, Paris, 2005.

Minois Georges, Histoire du mal de vivre, Éditions de la Martinière, Paris 2003.

Miquel Pierre, Le pouvoir et l'artiste, Édition Belfond, Paris, 1994.

Mirzoeff Nicholas, L'artiste au corps à corps avec l'histoire, Courrier de l'Unesco, juillet/août 2001

Mohen Jean-Pierre, Arts et Préhistoire, Éditions Pierre Terrail, Paris, 2002.

Morin Edgar, La Méthode-3, La connaissance de la connaissance, Éditions du Seuil, Paris, 1986

Morin Michel, Créer un monde, Éditions Hurtubise HMH, 2000.

Moscovici Serge, Hommes domestiques et hommes sauvages, Union générale d'éditions, collection 10/18, Paris, 1974.

Moscovici Serge, Essai sur l'histoire humaine de la nature, Éditions Flammarion, Paris, 1991.

Mourral Isabel, Millet Louis, Histoire de la philosophie par les textes, Tome I-II, Éditions Gamma, Paris, 1988.

Mourre Michel, Malgré le blasphème, Éditions Julliard, Paris, 1951

Mouton Georgette, Jeunesse et Genèse du nazisme, Les Éditions universelles, 2001.

Moyse A-M, Les Hommes et leurs Dieux, Librairie Larousse, Paris, 1982.

Muchembeld, Une histoire du diable, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Muchembeld, Le roi et la sorcière, l'Europe des bûchers, XVe - XVIIIe siècle, Éditions Desclée, Paris, 1993.

Mumford Lewis, Technique et Civilisation, Édition du Seuil, Paris, 1950.

Mumford Lewis, La cité à travers l'histoire, Éditions du Seuil, Paris, 1964.

Mumford Lewis, Le Mythe de la machine, Éditions Fayard, tome I, 1973, tome II, 1974, Paris.

Nancy J.L., L'Expérience de la liberté, Éditions Galilée, Paris, 1988.

Nakov Andrei, Les avant-gardes, l'avant-garde russe, Édition Hazan, Paris 1984.

Nasr Seyyed Hossein, La religion et l'ordre du monde, Éditions Médicis-Entrelacs, Paris, 2004.

Nasr Seyyed Hossein, Introduction to Islamic Cosmological Doctrines, The State University of New York Press, Albany, 1948

Néret Gilles, Érotique de l'art, Édition Taschen, Köln, 1993

Nicosia Gerald, Memory Babe, Éditions Québec-Amérique, Montréal,
1994.

Nietzsche Friedrich, Oeuvres complètes, Gallimard/La Pléiade, Paris.

Nietzsche Friedrich, Ainsi parlait Zarathoustra, Édition Folio, Paris.

Noorbergen Christian, Les distances du divin, Artens!on, no 14, p.7, 2003.

Onfray Michel, La puissance d'exister, Éditions Grasset, Paris, 2006

Otte Marcel, Préhistoire des Religions, Masson, Paris, 1993

Ouellet Pierre, Le sens de l'autre, Éditions Liber, Montréal, 2003

Palmier Jean-Michel, L'expressionnisme comme révolte, Tome I et II, Éditions Payot, Paris, 1980.

Papon Pierre, Le temps des ruptures, Éditions Fayard, Paris, 2004

Parrinder Geoffrey, Les Religions du monde, Hasso Ebeling International Publishing, Luxembourg, 1981

Pascal Blaise, Pensées, Œuvres complètes, Éditions de la Pléiade - Gallimard, 1957.

Pelletier Jean-Jacques, La chair disparue, Éditions Alire, 1998

Pelt Jean-Marie, Dieu de l'univers, science et foi, Éditions Fayard, Paris, 1995

Pérec Georges, Les Choses, une histoire des années soixante, Éditions Julliard, Paris, 1965.

Pergamon Métropolite Jean de, L'ascétisme écologique... , Notre Planète, PNUE, volume 7 no: 6, 1995.

Pewzner Evelyne, L'homme coupable, Éditions Odile Jacob, Paris. 1996

Pignarre Philippe, Mythologies d'aujourd'hui, Nouvel Observateur, Hors-série, 2004

Pingaud Bernard, La bonne aventure, Éditions du Seuil, Paris, 2007.

Pitts Rembert Virginia, Mondrian aux USA, Parkstone Press, USA, 2002.

Platon, Le banquet, Flammarion, coll. Garnier Flammarion / Philosophie, Paris, 1999.

Poe Edgar, Eurêka ou essai sur l'univers matériel et spirituel, Éditions Robert Laffont, Paris, 1989.

Pois Robert A., La religion de la nature et le national socialisme, Édition du Cerf, Paris.

Poissant Louise, Pragmatique esthétique, Éditions Hurtubise HMH, Montréal,1994.

Poissant Louise, Esthétique des arts médiatiques, tome 1 & 2, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1995.

Popovic Pierre, Les prémices d'un refus (global), Études Françaises, vol.23, no : 3, Montréal, 1987.

Pradel Jean-Louis, La figuration narrative, Éditions Hazan, Paris, 2000.

Rasmussen, 2004

Rasponi S., Michelangelo, Édition CELIV, Paris 1990

Rauschning Hermann La révolution nihiliste, Édition Gallimard, Paris, 1980.

Read Herbert, La philosophie de l'art moderne, Édition Sylvie Messinger, Paris 1988.

Rehban Gérard, Histoire de la philosophie par les documents, Éditions Zgharta, Beloeil, 1991.

Rhodes Colin, Le Primitivisme et l'art moderne, Thames & Hudson, Paris, 1997

Ribon Michel, Esthétique de la catastrophe, Editions Kimé, Paris, 1999

Ricoeur Paul, Le conflit des interprétations, Éditions Le Seuil, Paris, 1969

Robert Guy, Borduas ou le dilemme culturel québécois, Éditions Stanké, Montréal, 1977.

Robillard Yves, Québec Undergroung, tome I, tome II, tome III Éditions Mediart, 1973, Montréal

Robitaille Antoine, Le nouvel homme nouveau, Éditions du Boréal, Montréal, 2007.

Roco M.C., Bainbridge W.S., (sous la dir. de), Converging Technologies for Improving Human Performance, National Science Foundation, Arlington (Virginie), 2002.

Rodinson Maxime, De Pythagore à Lénine, Éditions Fayard, 1993.

Rose Barbara, Le monochrome de Malevitch à aujourd'hui, Éditions du regard, Paris 2004.

Rouss Jean-Marie, Jack Kerouac le clochard céleste, Éditions Renaudot, Paris, 1989.

Roy Annick, L'inconvénient, revue littéraire, Montréal, 2000.

Ruby Marcel, Histoire de Dieu, Éditions du Rocher, Paris 2002

Russ Jacqueline, La marche des idées contemporaines, Armand Colin Éditeur, 1994.

Sandler Irving, Triomphe de l'art américain, Édition Carré, Paris, 1990.

Saul John, Vers l'équilibre, Éditions Payot, Paris, 2001

Saunders Frances Stonor, Qui mène la danse ? La CIA et la Guerre froide culturelle, Éditions Denoël, Paris, 2003.

Schaeffer J-M., La fin de l'exception humaine, Éditions Gallimard, Paris, 2007.

Marshall Sahlins

Schnapp Alain, Préhistoire et Antiquité, Éditions Flammarion, Paris, 1997

Schuon Frithjof, Racines de la condition humaine, Éditions de La Table Ronde, Paris, 1990.

Schulz Bruno, Les boutiques de cannelle, Éditions Denoël, Paris, 1974.

Ségal Abraham, Abraham, Enquête sur un patriarche, Éditions Bayard, Paris, 2003.

Semprun Jorge, Mal et modernité, Éditions Climats, 1995.

Slama Alain-Gérard, L'angélisme exterminateur, Éditions Grasset & Fasquelle, Paris, 1993

Sloterdijk Peter, Règles pour le parc humain, Éditions Mille et Une nuits, 1999.

Sloterdijk Peter, La domestication de l'être, Paris, Mille et Une Nuits, Paris, 2000,

Sourgines Christine, Les mirages de l'art contemporain, Éditions La table ronde, Paris, 2005.

Steiner George, Réelles présences, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

Stierlin Henri. Le monde de la Grèce, Édition Princesse, Paris, 1980

Syboni Daniel, Les trois monothéismes, Éditions du Seuil, Paris, 1992

Tadié Benoît, Le polar américain, la modernité et le mal, Édition PUF, Paris, 2006.

Taguieff P-A, Le sens du progrès. Une approche historique et philosophique, Éditions Flammarion, Paris, 2004.

Taguieff P-A, La bioéthique ou le juste milieu. Une quête de sens à l'âge du nihilisme technicien, Fayard, Paris, 2007.

Taylor Charles, Grandeur et misère de la modernité, Bellarmin, 1992

Tazartes Maurizia, Guide du futurisme, Canal Éditions, Paris, 1998.

Teilhard de Chardin Pierre, Le phénomène humain, Éditions du Seuil, Paris, 1955.

Teilhard de Chardin Pierre, L'avenir de l'homme, Éditions S.I, Bruxelles, 1959.

Teilhard de Chardin Pierre, Sens humain, sens divin, Éditions du Seuil, Paris, 1971.

Panthéisme, Action, Oméga, Éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1967.

Thomas Hugh, Histoire inachevée du monde, Editions Robert Laffont, Paris, 1986

Thuillier Pierre, La grande implosion, Éditions Fayard, Paris 1995

Tillich Paul, Le courage d'être, Éditions Casterman, Paris, 1967

Touati Armand, Aux limites de l'humain, Cultures en mouvement, Éditions Desclée de Brower, Paris 2003

Toynbee Arnold, L'histoire, Éditions Payot, Paris, 1995.

Vadeboncoeur Pierre, Une tradition d'emportement - Écrits (1945-1965), PUL, Québec, 2007.

Vadeboncoeur Pierre, L'humanité improvisée, Éditions Bellarmin, Montréal, 2000.

Vadeboncoeur Pierre, Essais sur la croyance et l'incroyance, Éditions Bellarmin, Montréal, 2005.

Seters John van, In Search of History, Historiography

Valabrèque Frédéric, Malevitch in Le siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Varichon Anne, Couleurs, Éditions du Seuil, Paris, 2000.

Vigneault Louise, Identité et modernité dans l'art au Québec, Éditions Hurtubise HMH, Montréal, 2002

Villanueva Migue Angel, Sex Pistols - Punks not dead - Édition La Mascara, Valence, 1995.

Vergne Philippe, l'Art au corps, Éditions Musée de Marseille, 1996

Volpert Jean-François, La machine à exister, Édition Privat, Toulouse, 1978.

von Clausewitz C., De la guerre, Ulstein ed., Vienne, 1981,

Walther Ingo F., Ruhrberg Karl, L'art au XXe siècle, peinture, Éditions Taschen, Köln, 2005

Walther Ingo F., Schneckenburger Manfred, Fricke Christiane, Honnef Klaus, L'art au XXe siècle, sculpture, nouveaux médias, photographie, Éditions Taschen, Köln, 2005.

Wasqueriel Emmanuel de, Le Siècle rebelle, Éditions Larousse, Paris 1999.

Wiener N., Cybernétique et société. L'usage humain des êtres humains, Éditions UGE, coll. 10/18, Paris, 1954.

Whitford Frank, Egon Schiele, Éditions Thames & Hudson, Paris, 1990.

Ziegler Jean, Les vivants et les morts, Éditions du Seuil, Paris, 1975

Zuppiroli/Bussac, Le traité des couleurs, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2001

Source électronique

Andral Jean-Louis, in Art contemporain en France - Tous les pluriels du rien et du singulier, http://www.adpf.asso.fr

Beauron Eric, L'espace, les automates et le végétal (Hopper II) http://www.lampe-tempete.fr/Hopper2.htm

Bergman Jerry, traduit par Ketsia Lessard, Le darwinisme et l'holocauste nazi, http://www.trueorigin.org/holocaust.asp

Bellat Fabien, Sur l'art de la propagande, www.eberfole.chez-alice.fr
Bonnin Jerôme, http://www.artelio.org/art.

Braffort Paul, Science et littérature, www.paulbraffort.net

Carfantan Serge, Philosophie et spiritualité, http://sergecar.club.fr

Chimot Jean-Philippe, Les désastres de la guerre, Revue Amnis, p.6, http://www.univ-brest.fr/amnis

De Man, Thomas, Ère des masses,

http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/, 2005

Leoni-Figini Margherita, Le corps à l'œuvre, http://www.centrepompidou.fr/education.

Saint-Martin Isabelle, Figures du religieux dans l'art contemporain, http://eduscol.education.fr

Trottein Serge, Le post-humanisme de Nietzsche : réflexions sur un trait d'union, Noesis, N°10, http://noesis.revues.org/document662.html.

https://www.ledevoir.com/opinion/idees/800009/moyen-orient-cesse-escalade-violence-entre-israel-hamas

https://www.ledevoir.com/monde/moyen-orient/799590/cinq-choses-savoir-gaza-territoire-ravage-guerres-pauvrete

https://www.ledevoir.com/opinion/idees/799966/idees-sommes-nous-capables-paix

https://www.ledevoir.com/opinion/chroniques/800020/chronique-soif-infinie-vengeance?

https://www.ledevoir.com/opinion/chroniques/800500/chronique-onde-choc

https://www.noovo.info/video/de-1917-a-aujourdhui-voici-le-resume-du-conflit-israelo-palestinien.html

https://www.herodote.net/Le_Grand_Jeu_moyen_oriental-article-2859.php

https://www.herodote.net/Les_origines_du_sionisme-synthese-323-217.php

https://www.herodote.net/L_imbroglio_palestinien-synthese-111-217.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19820606&ID_dossier=217

https://www.herodote.net/Le_Moyen_Orient_et_ses_nationalites-synthese-28-

https://legrandcontinent.eu/fr/2023/08/15/lere-strategique-de-la-guerre-du-golfe/

https://www.herodote.net/5_juin_2014-evenement-20140605.php
https://www.herodote.net/Ombres_et_lumieres_d_un_destin_d_exception-synthese-72-75.php

https://www.herodote.net/La_Terreur_jalon_sanglant_de_l_Histoire-synthese-2104-465.php

https://www.herodote.net/5_juin_2014-evenement-20140605.php
https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=20140605&ID_dossier=465

https://www.herodote.net/La_Terreur_jalon_sanglant_de_l_Histoire-synthese-2104-465.php

https://ici.radio-canada.ca/recit-numerique/7181/moyen-orient-guerre-hamas-israel-analyse

https://www.maxicours.com/se/cours/les-deux-guerres-du-golfe-1991-et-2003-et-leurs-prolongements-d-une-guerre-interetatique-a-un-conflit-asymetrique/

https://docs.google.com/document/d/1yFUcSP3G4rLnFxE4Eia_0lh7PETL5UAE9CZL8kizIUI/edit?pli=1<

https://fr.euronews.com/2022/03/21/les-etats-unis-vont-qualifier-les-violences-de-l-armee-birmane-envers-les-rohingyas-de-gen

http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-thematiques/fait-religieux-et-construction-de-l-espace/corpus-documentaire/rohingya-Birmanie

https://www.bbc.com/future/article/20201102-did-neanderthals-go-to-war-with-our-ancestors

https://www.history.com/topics/africa/rwandan-genocide

https://www.cambodgemag.com/post/histoire-comm%C3%A9moration-qui-se-souvient-le-massacre-de-m%E1%BB%B9-lai-ou-l-horreur-gratuite

https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMHistoriquePays/VNM

https://indomemoires.hypotheses.org/33834

https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/cambodge-l-atrocite-des-khmers-rouges

https://www.cambodgemag.com/post/histoire-comm%C3%A9moration-qui-se-souvient-le-massacre-de-m%E1%BB%B9-lai-ou-l-horreur-gratuite

https://louyehi.wordpress.com/2016/05/18/vous-ne-saviez-pas-vous-saurez-hindi-kouch-le-genocide-de-80-millions-dindiens-par-lislam-nest-pas-un-mythe-le-plus-grand-genocide-de-lhistoire-a-ete-efface-des-livres-dhistoire-l/

https://www.ledevoir.com/monde/moyen-orient/799626/conflit-israelo-palestinien-guerre-entre-israel-hamas-cartes-donnees

https://www.ledevoir.com/opinion/idees/800009/moyen-orient-cesse-escalade-violence-entre-israel-hamas

https://www.ledevoir.com/opinion/idees/799966/idees-sommes-nous-capables-paix

https://www.nationalgeographic.fr/histoire/caligula-lempereur-qui-voulait-etre-un-dieu

https://www.noovo.info/video/de-1917-a-aujourdhui-voici-le-resume-du-conflit-israelo-palestinien.html

https://www.ledevoir.com/monde/moyen-orient/799590/cinq-choses-savoir-gaza-territoire-ravage-guerres-pauvrete

https://www.maxicours.com/se/cours/les-deux-guerres-du-golfe-1991-et-2003-et-leurs-prolongements-d-une-guerre-interetatique-a-un-conflit-asymetrique/.

https://legrandcontinent.eu/fr/2023/08/15/lere-strategique-de-la-guerre-du-golfe/

https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2015916/israel-gaza-roquettes-missiles-treve

https://www.herodote.net/A_la_recherche_des_Hebreux-synthese-123-47.php

https://www.herodote.net/L_Afrique_des_origines-synthese-499.php

https://www.herodote.net/Une_Histoire_de_six_millions_d_annees-synthese-2446-353.php

https://www.herodote.net/Migrations_croisees_en_Afrique_australe-synthese-339-140.php

https://www.herodote.net/Une_Afrique_en_miniature_-synthese-2450-353.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19600813&ID_dossier=353

https://www.herodote.net/Une_zone_de_conflit_au_coeur_de_l_Afrique-synthese-411-344.php

https://www.herodote.net/Un_peuple_depossede_de_son_Histoire-synthese-1853-192.php

https://www.herodote.net/Le_Lion_de_Juda_se_reveille-synthese-2570-532.php

https://www.herodote.net/_Lions_vainqueurs_de_la_tribu_de_Juda_-synthese-2572-532.php

https://www.herodote.net/Une_puissance_mondiale_a_la_fin_du_Moyen_Age-synthese-3285-411.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19921209&ID_dossier=353

https://www.herodote.net/L_epopee_egyptienne_des_rois_de_Napata-article-2808.php

https://www.herodote.net/Toubous_du_Nord_contre_noirs_du_Sud-synthese-2646-353.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19940406&ID_dossier=353

https://www.herodote.net/Les_peuples_iraniens-synthese-1865-292.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=20120930&ID_dossier=408

https://www.herodote.net/Un_heritage_de_la_Grande_Guerre-synthese-1716-408.php

https://www.herodote.net/Cinq_mille_ans_de_patrimoine-synthese-1717-408.php

https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Chine_histoire/185621

https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/Japon_histoire/185382

https://www.herodote.net/De_Sargon_a_Lawrence_50_siecles_d_Histoire-synthese-1718.php

https://www.herodote.net/Naissance_du_peuple_pieds_noirs_-synthese-3120-573.php

https://www.herodote.net/Eternels_trouble_fete-synthese-2054-292.php

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19751106&get_all=1&ID_reac=18370&tout=1#18370

https://www.herodote.net/histoire/evenement.php?jour=19751106&ID_dossier=87

https://www.herodote.net/Le_Maroc_douze_siecles_de_luttes-synthese-23-87.php

https://www.herodote.net/La_difficile_gestation_de_la_nation_algerienne-synthese-121-57.php

Acte de Québec https://www.herodote.net/almanach-ID-1211.php

https://www.herodote.net/18_juin_1812-evenement-18120618.php

https://www.herodote.net/La_guerre_d_Independance-synthese-53-333.php

https://www.herodote.net/25_avril_1898-evenement-18980425.php

https://www.herodote.net/10_decembre_1898-evenement-18981210.php

https://www.herodote.net/premiere_independance_de_Cuba-evenement-18681010-161.php

https://www.herodote.net/24_fevrier_1895-evenement-18950224.php

https://www.herodote.net/La_guerre_d_independance-synthese-1774-9.php

https://clio-cr.clionautes.org/la-traite-des-noirs-et-ses-acteurs-africains-du-xve-au-xixe-siecle.html

https://www.francetvinfo.fr/monde/afrique/societe-africaine/les-routes-de-lesclavage-ou-les-traites-negrieres-du-viie-au-xixe-siecles_3055099.html

https://la1ere.francetvinfo.fr/2015/05/07/esclavage-la-complicite-de-monarques-africains-est-une-donnee-objective-selon-l-anthropologue-senegalais-tidiane-n-diaye-253983.html

https://www.monde-diplomatique.fr/1968/04/DECRAENE/28328

https://www.pourlascience.fr/sd/anthropologie/les-chasseurs-cueilleurs-et-la-guerre-le-cas-des-aborigenes-17659.php
https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2008-3-page-133.htm

https://byusmedia.fr/australie-le-massacre-des-aborigenes-se-poursuit-dans-lindifference-generale/

https://fr.wikipedia.org/wiki/Black_War

https://byusmedia.fr/7-faits-que-vous-ne-savez-peut-etre-pas-sur-extermination-aborigenes-en-australie/

https://www.acfas.ca/publications/magazine/2023/10/paix-conflit-guerre-anthropologie-martin-hebert

https://www.ihemi.fr/articles/avons-nous-le-choix-dutiliser-lia-en-temps-de-guerre

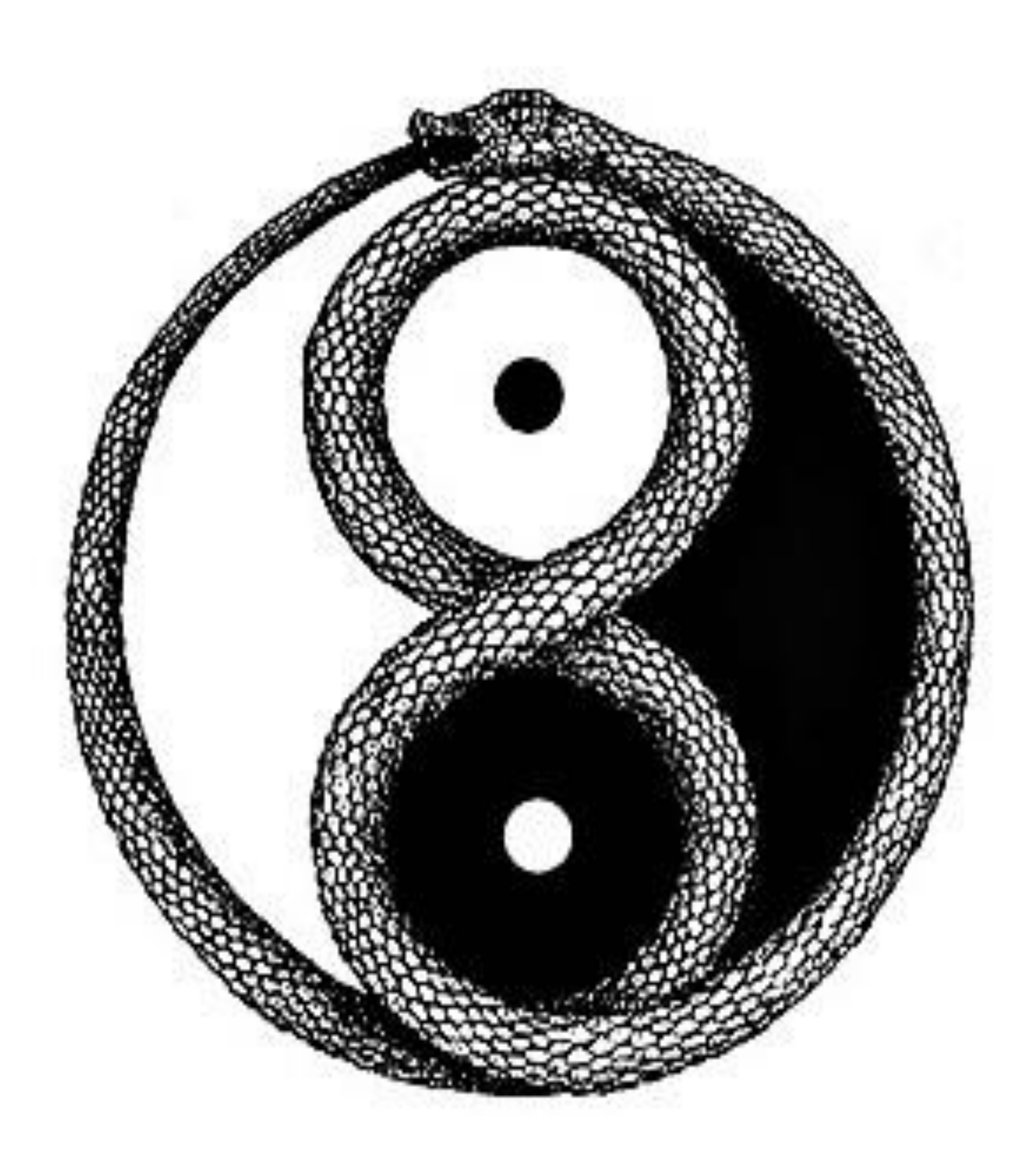
https://fr.euronews.com/2023/05/08/comment-lintelligence-artificielle-va-changer-la-guerre

https://www.pourlascience.fr/sd/informatique/armes-autonomes-la-guerre-en-ukraine-montre-pourquoi-il-faut-les-interdire-24821.php

https://www.theatlantic.com/technology/archive/2021/09/i-weapons-are-third-revolution-warfare/620013/

https://www.cerveauetpsycho.fr/sd/psychologie/good-kill-tuer-avec-des-drones-rend-il-inhumain-8541.php

https://www.pourlascience.fr/sd/robotique/la-guerre-des-machines-2641.php



Le serpent – l'éternel confllit
Le Yang – point noir – la guerre
Le Yin – point blanc – la paix